



**HAL**  
open science

# La création lexicale dans le domaine verbal chez Apollonios de Rhodes

Emmanuelle Morel

► **To cite this version:**

Emmanuelle Morel. La création lexicale dans le domaine verbal chez Apollonios de Rhodes. Histoire. Université Lumière - Lyon II, 2023. Français. NNT : 2023LYO20132 . tel-04844025

**HAL Id: tel-04844025**

**<https://theses.hal.science/tel-04844025v1>**

Submitted on 17 Dec 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



N° d'ordre NNT : 2023LYO20132

# THÈSE de DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2

**École Doctorale : ED 483 Sciences sociales**

Discipline : Histoire

*Spécialité : Mondes anciens*

Soutenue publiquement le 24 novembre 2023 par :

Emmanuelle MOREL

---

## **La création lexicale dans le domaine verbal chez Apollonios de Rhodes.**

---

Devant le jury composé de :

Christophe CUSSET, Professeur des Universités, École normale supérieure de Lyon, Président

Martine CUYPERS, Professeure des Universités, University of Dublin – Trinity College, Rapporteuse

Carlotta VITI, Professeure des Universités, Université de Lorraine, Rapporteuse

Richard FAURE, Professeur des Universités, Université de Tours, Examineur

Francesco DEDÈ, Associate professor, Università Degli Studi Di Milano, Examineur

Isabelle BOEHM, Professeure des Universités, Université Lumière Lyon 2, Directrice de thèse

# Contrat de diffusion

Ce document est diffusé sous le contrat *Creative Commons* « [Paternité – pas d'utilisation commerciale - pas de modification](#) » : vous êtes libre de le reproduire, de le distribuer et de le communiquer au public à condition d'en mentionner le nom de l'auteur et de ne pas le modifier, le transformer, l'adapter ni l'utiliser à des fins commerciales.

Université Lumière Lyon 2

Ecole doctorale 483 Sciences Sociales

Laboratoire HiSoMA

Thèse en vue de l'obtention du grade de docteur

# La création lexicale dans le domaine verbal chez Apollonios de Rhodes

Emmanuelle Morel

Sous la direction de Mme Isabelle Boehm

Soutenance prévue le 24 novembre 2023

Membres du jury :

M. Christophe Cusset, professeur des universités à l'ENS de Lyon, président du jury  
Mme Martine Cuypers, professeur des universités à Trinity College Dublin, rapporteuse  
Mme Carlotta Viti, professeur des universités à l'Université de Lorraine, rapporteuse  
Mme Isabelle Boehm, professeur des universités à l'Université Lumière Lyon 2  
M. Francesco Dedè, professeur à l'Università degli Studi di Milano  
M. Richard Faure, professeur des universités à l'Université de Tours



Je ne pourrai jamais assez remercier ma directrice de thèse Isabelle Boehm pour tout ce qu'elle m'a apporté pendant ces six années de doctorat et plus largement pendant ces dix années passées à Lyon : je lui dois, en grande partie, le plaisir que j'ai à lire les textes grecs aujourd'hui. Elle a toujours su me guider dans mon travail et ses conseils m'ont été d'une valeur inestimable. Je la remercie, enfin, pour sa gentillesse, sa disponibilité et la grande humanité dont elle a toujours fait preuve.

Je remercie les membres de mon jury, Christophe Cusset, Martine Cuypers, Carlotta Viti, Francesco Dedè et Richard Faure, d'avoir accepté de lire ce travail et de me faire part de leurs remarques.

Je remercie également le personnel du département de lettres de l'Université Lumière Lyon 2 et de la licence mutualisée pour m'avoir accueillie en tant que doctorante puis en tant qu'ATER et m'avoir confié des missions d'enseignements qui furent sûrement mes plus grandes joies pendant ces années de doctorat. Ma reconnaissance va également au personnel administratif de l'Université Lumière Lyon 2 et du laboratoire HiSoMA, et en particulier à Aurore Béréziat, qui a permis que cette thèse se déroule dans de bonnes conditions.

Je remercie également mes collègues et amis doctorants et ATER, en particulier Jeanne, Diane et Théo, pour leur présence et leur soutien. Je me réjouis de pouvoir enfin passer du temps avec vous hors de la bibliothèque Diderot.

Je remercie très chaleureusement ma mère Isabelle, ma marraine Maylis ainsi que Clémentine, Jeanne et Auguste pour l'aide précieuse qu'ils m'ont apportée en acceptant de relire cette thèse. Enfin, je remercie ma grand-mère, Amé, pour tout.



# Introduction

Les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes contiennent 156 verbes dont nous n'avons pas conservé d'attestation antérieure à l'époque hellénistique. Parmi ces verbes, 68 ne sont pas attestés hors des *Argonautiques*. Les *hapax*<sup>1</sup> et *prōton legomena* sont donc particulièrement nombreux dans ce poème, d'autant que l'on pourrait y ajouter de nombreux substantifs, adjectifs et adverbes<sup>2</sup>.

Ce nombre est particulièrement important dans une épopée qui emprunte une grande partie de son vocabulaire aux poèmes homériques et hésiodiques<sup>3</sup> et dont on a aussi pu souligner les emprunts, y compris lexicaux, à la poésie lyrique<sup>4</sup> et à la tragédie<sup>5</sup>. Les *Argonautiques* sont en effet un poème érudit, fondé sur le dialogue avec les œuvres du passé, et sont en cela caractéristiques de la poésie alexandrine. Le poète, qui nourrit son travail de poète de son travail de grammairien et de bibliothécaire<sup>6</sup>, connaît parfaitement les textes antérieurs et multiplie les références littéraires et linguistiques. Les nombreux emprunts lexicaux lui permettent de s'inscrire dans une tradition poétique et participent de ce travail intertextuel. On a cependant pu souligner le caractère composite de la langue d'Apollonios : s'il est évident que l'essentiel de son vocabulaire est emprunté aux poèmes homériques et, dans une moindre mesure, aux œuvres poétiques postérieures, une partie de son lexique est surtout attestée en prose, que ce soit en prose ionienne, attique ou hellénistique<sup>7</sup>.

On peut alors s'interroger sur le statut des nombreux *hapax* et *prōton legomena* des *Argonautiques*. Il est évident que, parce qu'une partie importante des textes antiques ne nous sont pas parvenus, certains de ces verbes ne sont « nouveaux » qu'aux yeux du lecteur moderne et n'étaient probablement pas perçus comme tels par les contemporains d'Apollonios. Il est vraisemblable qu'Apollonios emprunte en réalité une partie de ces verbes qui, pour nous, paraissent « nouveaux » à

---

<sup>1</sup> Par la suite, nous désignerons par « *hapax* » un terme dont nous n'avons conservé qu'une attestation non autonymique antérieure à l'époque byzantine. Nous désignerons par « *hapax* homérique » un terme qui n'est attesté qu'à une seule reprise dans l'*Illiade* et l'*Odyssée*, mais qui a pu être employé ultérieurement.

<sup>2</sup> Charles Goodwin (GOODWIN 1871, p. 12-14), qui ne cite que les mots qui n'apparaissent que chez Apollonios, dénombre 63 verbes, 80 substantifs et adjectifs et 12 adverbes. Sur les formations analogiques issues de formes homériques, MARXER 1935, p. 37-51. Sur les substantifs en -ῖη et en -σῶνη qui apparaissent pour la première fois chez Apollonios, GIANGRANDE 1976, p. 274.

<sup>3</sup> Il existe à ce sujet une bibliographie très abondante, qui souligne à la fois les points de contact et les divergences, quoiqu'elle concerne le plus souvent des emprunts ponctuels : GOODWIN 1871 ; OSWALD 1904 ; BÖSCH 1908 ; MARXER 1935 ; GIANGRANDE 1976 ; VASILAROS 1993 ; KYRIAKOU 1995 ; CUSSET 1999 ; CUSSET, BOEHM et MOREL 2019.

<sup>4</sup> CUSSET 1999, p. 283-285 pour un rapprochement avec le fragment 31 de Sappho et p. 291-300 pour un rapprochement avec la IV<sup>e</sup> *Pythique* de Pindare ; ACOSTA-HUGHES 2007. Pour une étude plus large de l'influence de la lyrique sur la poésie alexandrine, ACOSTA-HUGHES 2010.

<sup>5</sup> Pour l'influence des tragédies d'Euripide dans l'emploi des composés en ἐν°, CARDELLA 2018, §10-29. Voir aussi CUSSET 2001b.

<sup>6</sup> ERBSE 1953 ; RENGAKOS 1994 ; 2008.

<sup>7</sup> Sur les verbes qui apparaissent en prose ionienne et attique à l'époque classique, BÖSCH 1908, p. 42-46. Sur les rapprochements possibles avec la prose hellénistique, REDONDO 2000.

des textes que nous avons perdus depuis. Le caractère arbitraire de notre corpus, qui est lié au hasard de la transmission des textes anciens, implique pour ainsi dire son caractère hétérogène : notre corpus contient vraisemblablement des verbes anciens qui sont repris par Apollonios, peut-être avec un travail de réécriture qui n'est plus perceptible pour nous, mais il est probable qu'il contienne également des verbes qui sont effectivement récents, soit qu'il s'agisse d'une création analogique attribuable au poète lui-même, soit, peut-être, que le verbe relève de la *koiné*.

Cette diversité se manifeste de diverses manières. Sur le plan morphologique, les verbes de notre corpus se signalent immédiatement par leur caractère hétérogène. Notre corpus contient à la fois des dérivés et des préverbés et, même au sein de ces deux catégories, rares sont les verbes qui semblent fonctionner de manière analogue : les thèmes verbaux qui apparaissent pour la première fois dans les *Argonautiques* présentent des suffixes variés et l'ensemble des dix-huit préverbes de la langue grecque est présent dans notre corpus. De même, lorsque l'on étudie les attestations postérieures des différents verbes, on constate que notre corpus contient un nombre très important d'*hapax*, mais également quelques verbes qui sont attestés de manière abondante par la suite, y compris en prose hellénistique et romaine, ce qui témoigne peut-être du fait que ces verbes relevaient de la langue « courante » de l'époque d'Apollonios<sup>8</sup>. Cette diversité était probablement un trait stylistique saillant de la poésie d'Apollonios<sup>9</sup> et devait être immédiatement perceptible pour le lecteur contemporain. Elle est, a contrario, très difficile à saisir pour le lecteur moderne : comment, en effet, pourrait-on distinguer un verbe ancien, repris par Apollonios, d'un verbe « nouveau », formé par le poète par analogie avec les formes attestées dans la poésie archaïque ?

Quoi qu'il en soit, même s'il est probable qu'une partie de notre corpus ait été employée avant l'époque hellénistique, les *hapax* et *prōton legomena* des *Argonautiques* ont en commun le fait de ne pas avoir été fréquents dans la langue littéraire, du moins jusqu'à l'époque hellénistique. La plupart d'entre eux restent d'ailleurs très rares par la suite. Ces verbes participent donc du renouvellement de la langue de l'épopée, soit par l'intégration de verbes anciens mais qui ne sont pas directement issus du modèle homérique, soit par l'emploi de verbes plus récents qui relèvent peut-être de la langue « courante », soit par la formation de verbes nouveaux par analogie avec la langue épique, sans qu'il soit toujours possible de déterminer à quelle catégorie appartient chaque verbe concerné. Même s'il n'est que rarement possible de déterminer l'« origine » de chaque verbe, il importe de s'interroger

---

<sup>8</sup> Il est évident que la langue « courante », c'est-à-dire la langue parlée au quotidien à l'époque hellénistique, nous est presque entièrement inaccessible. Certains textes en prose, comme les *Histoires* de Polybe, les œuvres de Philon d'Alexandrie ou encore les livres les plus anciens de la Septante, dont la traduction en grec date de l'époque d'Apollonios, sont néanmoins considérés comme proches de la *koiné* et permettent donc de se faire une idée, même approximative, de ce qu'était le vocabulaire « courant » de l'époque hellénistique. Par la suite, nous considérerons que les verbes qui apparaissent de manière fréquente dans les textes en prose, et en particulier dans ceux dont les spécialistes considèrent qu'ils étaient écrits dans une langue proche de la *koiné*, relèvent vraisemblablement de la langue « courante », tout en gardant à l'esprit le fait qu'il n'est pas possible de s'en faire une image précise.

<sup>9</sup> Sur le même phénomène dans l'*Alexandra* de Lycophron, GUILLEUX 2009 ; PELLETTIERI 2020.

sur la manière dont ces verbes « nouveaux » s'intègrent dans la langue épique, alors qu'ils sont par définition étrangers au principal modèle des *Argonautiques*, c'est-à-dire les poèmes homériques, et donc de caractériser ce qui fait la spécificité de la langue d'Apollonios, au-delà des effets d'emprunts et de reprise.

Enfin, parce que ces verbes sont très rares, ils ont parfois posé des difficultés d'établissement du texte ou de compréhension, qui en justifient une étude approfondie. Les termes rares sont en effet davantage susceptibles de ne pas avoir été compris par les copistes et donc d'avoir été altérés dans la tradition manuscrite ; de plus, leur rareté ainsi que celle, parfois, des variantes proposées dans les manuscrits compliquent la tâche des éditeurs modernes, car la comparaison avec les autres attestations du même verbe n'est pas toujours possible. En outre, même si cela ne concerne qu'une petite partie de notre corpus, certains verbes posent des difficultés de compréhension au lecteur moderne, difficultés dont on peut se demander si elles étaient déjà présentes à l'époque d'Apollonios, avec peut-être un effet de « cryptage »<sup>10</sup>, ou si, au contraire, elles ne sont dues qu'à la distance qui sépare le lecteur moderne d'Apollonios.

## **I. Les hapax et *prōton legomena* : constitution du corpus**

Il s'agit tout d'abord de constituer un corpus de verbes dont la première attestation se trouve dans les *Argonautiques*. Si la méthode adoptée pour notre relevé de verbes est relativement simple, de nombreuses difficultés sont rapidement apparues, dont la plupart sont inhérentes à l'étude des textes anciens et à celle de la langue épique en particulier.

### **A. Méthode de constitution du corpus**

Notre corpus a été constitué manuellement, grâce à une lecture attentive du texte dans les éditions de Francis Vian et de Hermann Fränkel<sup>11</sup>. Pour chaque verbe, nous avons ensuite vérifié dans le *Thesaurus Linguae Graecae* en ligne s'il était attesté avant l'époque hellénistique. Nous avons également consulté les lexiques et index des poèmes homériques et hésiodiques<sup>12</sup>, notamment pour vérifier que le verbe concerné n'était pas attesté dans le cadre d'une tmèse dans ces corpus, où le phénomène est fréquent. Enfin, nous nous sommes appuyée sur plusieurs études, qui ne sont pas spécifiquement consacrées à cette question mais citent cependant une partie des *proton legomena*<sup>13</sup>,

---

<sup>10</sup> Sur les effets de « connivence » et de « cryptage » dans les *prōton legomena* de l'*Alexandra* de Lycophon, GUILLEUX 2009.

<sup>11</sup> Par la suite, sauf mention contraire, nous citerons les *Argonautiques* selon le texte établi par Francis Vian. Les témoins manuscrits et papyrologiques seront également cités dans les notations établies par Francis Vian dans son édition. Toutes les traductions sont personnelles.

<sup>12</sup> Pour Homère, EBELING 1963, vol. 1 et 2. Pour Hésiode, PAULSON 1962.

<sup>13</sup> Pour les mots qui n'apparaissent que chez Apollonios, GOODWIN 1871, p. 12-14. Pour les verbes de notre corpus, en particulier les dérivés, BÖSCH 1908, p. 50-67 et MARXER 1935, p. 37-51.

et sur les éditions commentées des Argonautiques, où les auteurs signalent souvent les mots « nouveaux » et les *hapax*<sup>14</sup>. Enfin, nous avons utilisé, de manière plus ponctuelle, les index spécifiques aux *Argonautiques*<sup>15</sup>.

Même si nous avons surtout travaillé sur les éditions de Francis Vian et Hermann Fränkel, nous avons tâché de prêter attention aux éventuelles variantes signalées dans les apparats critiques. Les verbes qui ne figurent que dans l'une de ces éditions ont été traités et nous avons alors signalé les difficultés d'établissement du texte dans le passage concerné. En revanche, lorsque ni Hermann Fränkel ni Francis Vian n'éditent la variante, nous avons choisi de nous fier à l'avis de ces deux spécialistes et de ne pas inclure le verbe dans notre corpus<sup>16</sup>.

## B. Difficultés rencontrées dans la constitution du corpus

La constitution du corpus se heurte cependant à plusieurs difficultés. Il nous a tout d'abord fallu restreindre la définition du « verbe nouveau », en excluant, notamment, les formes très proches de formes déjà existantes. Le phénomène de la tmèse nous a également demandé une attention toute particulière. Enfin, nous nous sommes heurtés aux difficultés de datation de certains textes anciens.

### 1) Limites du corpus

Même si ce corpus se veut exhaustif, nous avons choisi d'en exclure certaines formes, qui nous semblaient trop proches de formes déjà attestées par ailleurs. En particulier, nous avons exclu

---

<sup>14</sup> Pour l'ensemble des *Argonautiques*, MOONEY 1912 ; FRÄNKEL 1968 ; GREEN 1997. Pour le chant II, CUYPERS 1997. Pour le chant III, VIAN 1961 ; HUNTER 1989 ; CAMPBELL 1994. Pour le chant IV, LIVREA 1973 ; HUNTER 2015 ; STÜRNER 2022.

<sup>15</sup> WELLAUER 1970 ; CAMPBELL 1983.

<sup>16</sup> Cela nous a par exemple conduit à exclure le verbe ἐπιθωρήσσομαι de notre corpus, car Hermann Fränkel et Francis Vian éditent tous deux une postposition (I, v. 42) :

ὀπότε Κενταύροις Λαπίθαι ἐπὶ θωρήσσαντο  
...lorsque les Lapithes s'armaient contre les Centaures.

Fränkel et Vian éditent la leçon du manuscrit L, mais le reste des manuscrits présentent les leçons ἐπιθωρήσσαντο ou ἐπεθωρήσαντο. Voir aussi IV, v. 1000, où les manuscrits présentent ἐνι ou ἐνί. Ces vers peuvent être rapprochés de Théocrite, *Idylles*, XVII, v. 101 :

οὐδέ τις αἰγιαλόνδε θοᾶς ἐξάλατο ναός  
θωρηχθεὶς ἐπὶ βουσὶν ἀνάρσιος Αἰγυπτίησιν·  
... et personne n'a sauté sur le rivage depuis une nef rapide, en ennemi, après s'être armé pour [ravit] les vaches d'Egypte.

Pour la même raison, nous avons exclu le verbe \*ἐπικυδιάω-ῶ (IV, v. 383), qui n'est édité ni par Hermann Fränkel, ni par Francis Vian, ni par Enrico Livrea, alors que la plupart des manuscrits présentent ce préverbe :

Μὴ τό γε παμβασιλεία Διὸς τελέσειεν ἄκοιτις,  
ἧ ἔπι κυδιάεις·  
Puisse la reine absolue ne pas accomplir cela, l'épouse de Zeus, de qui tu te réclames.

On trouve en effet ἐπικυδιάεις dans la famille *m* ainsi que dans *G* mais ἔπι κυδιάεις dans le manuscrit *S*. Enrico Livrea (LIVREA 1973, p. 124, n. au v. 838) rapproche ce passage des vers 286 et 287 du chant I :

ἄγλαΐην καὶ κῦδος ἔχον πάρος  
ᾧ ἐπι πολλήν  
... [toi] dont je tirais autrefois tout mon éclat et ma gloire.

Sur les possibles hésitations entre une lecture postpositionnelle et une lecture préverbale, pour les verbes en ἐνι°, cf. *infra*, p. 4 *sqq.*

de notre corpus les verbes qui nous semblaient relever de la simple conjugaison davantage que de la véritable création lexicale.

De ce fait, nous avons exclu de notre corpus les verbes qui sont employés dans les *Argonautiques* à une voix qui n'est pas attestée auparavant<sup>17</sup>. De même, nous n'avons pas tenu compte des verbes employés par Apollonios à l'imparfait itératif en -σκ-, qui est un procédé fréquent en dialecte ionien, même si aucune forme de ce type n'est attestée avant Apollonios<sup>18</sup>. Nous avons également exclu, de manière peut-être plus contestable, les verbes qui apparaissent chez Apollonios à un thème temporel qui n'est pas attesté auparavant, dans la mesure où ils étaient déjà attestés à un autre thème temporel. En particulier, nous n'avons pas considéré comme « nouveaux » certains aoristes sigmatiques « réguliers » dont le présent était déjà attesté. L'aoriste ἔβλυσα, par exemple, apparaît pour la première fois dans les *Argonautiques*, mais les thèmes de présent βλύω et βλύζω sont tous deux attestés avant Apollonios<sup>19</sup> : la formation de l'aoriste ἔβλυσα, très naturelle en grec, semble alors relever de la simple conjugaison. De même, l'aoriste ἠρύθηνον apparaît certes pour la première fois chez Apollonios, mais il se déduit sans difficulté du présent homérique ἐρυθαίνω<sup>20</sup>. Le thème de parfait λελόχημαι, qui apparaît pour la première fois dans les *Argonautiques* (III, v. 7 et 168), peut aisément être rapproché de l'aoriste homérique ἐλόχησα et du présent classique λοχάω-ᾶ, qui sont d'ailleurs tous deux employés par Apollonios<sup>21</sup>. Nous avons également exclu de notre corpus le participe présent ἐξανιών (III, v. 757), issu d'un verbe ἐξανέρχομαι, car on trouve l'aoriste ἐξανῆλθον chez Euripide<sup>22</sup> : même si le thème ἐξάνειμι (εἶμι) n'apparaît pas avant l'époque hellénistique, il est

<sup>17</sup> Le moyen διέχομαι, par exemple, est attesté pour la première fois dans les *Argonautiques*, alors que l'actif est bien attesté auparavant. Nous avons donc considéré que ce verbe ne relevait pas de notre corpus. III, v. 283-284 :

ἰθὺς δ' ἀμφοτέρησι διασχόμενος παλάμησιν  
ἦκ' ἐπὶ Μηδείῃ·

[Eros], bandant [l'arc] à deux mains, tira droit sur Médée.

De même, τερσαίνω, qui n'est employé qu'à l'actif avant Apollonios (Homère, *Iliade*, XVI, v. 519 et 529 ; voir aussi, pour l'époque hellénistique, Lycophron, *Alexandra*, v. 390 et Nicandre, *Alexipharmakes*, v. 551), est employé au moyen chez Apollonios (IV, v. 607 et 1405).

<sup>18</sup> Pour une liste des formes concernées, BZACH 1878, p. 170-173.

<sup>19</sup> L'aoriste ἔβλυσα apparaît pour la première fois au vers 1446 du chant IV, même s'il faut peut-être le restituer dans une inscription eubéenne datée du IV<sup>e</sup> siècle (*Inscriptiones graecae*, vol. XII,9 [éd. E. Ziebarth], inscr. 259, v. 31), où l'on lit [ἐ]βλ[υ]σ[ε]. Le thème de présent ἀποβλύζω est cependant homérique (*Iliade*, IX, v. 491) et l'on trouve ἀναβλύω dans la *Collection hippocratique* (*Maladie sacrée*, 7 et *Maladies des femmes I*, 78).

<sup>20</sup> Pour le thème de présent, Homère, *Iliade*, X, v. 484 et XXI, v. 21. Pour le thème d'aoriste, qui apparaît chez Apollonios, I, v. 791 ; III, v. 681 ; IV, v. 474.

<sup>21</sup> Pour le présent λοχάω-ᾶ, I, v. 991. Pour l'aoriste ἐλόχησα, I, v. 1252 et II, v. 967.

<sup>22</sup> III, v. 756-758 :

Ἡελίου ὥς τις τε δόμοις ἐνιπάλλεται αἶγλι,  
ὔδατος ἐξανιούσα τὸ δὴ νέον ἠὲ λέβητι  
ἠὲ που ἐν γαυλῶ κέχυται

Comme un rayon du soleil frémit dans les maisons, jaillissant hors de l'eau que l'on vient de verser dans un chaudron ou peut-être un vase...

Voir aussi IV, v. 318, 562 et 759. Ce thème de participe apparaît également dans d'autres poèmes de l'époque hellénistique (*Hymne homérique à Pan*, v. 15 ; Aratos, *Phénomènes*, v. 728). Pour le thème d'aoriste ἐξανῆλθον, Euripide, *Les Troyennes*, v. 752-753 :

οὐκ εἶσιν Ἐκτωρ κλεινὸν ἀρπάσας δόρυ  
γῆς ἐξανελοῦσά σοι φέρων σωτηρίαν,

Hector n'arrivera pas, une lance illustre en main, en sortant du sol, pour t'apporter le salut.

naturel d'associer à l'aoriste ἐξανήλθον le participe présent ἐξανιών. Ces phénomènes ont été bien étudiés par Georg Bösch et surtout par Gertrud Marxer, qui en fait un catalogue exhaustif et qui étudie en détail chaque forme<sup>23</sup>.

Enfin, nous avons exclu de notre corpus les verbes qui sont employés chez Apollonios dans un sens qui n'est pas attesté avant l'époque hellénistique<sup>24</sup>.

## 2) Une difficulté inhérente à la langue épique : la tmèse

Le phénomène de la tmèse, qui est caractéristique de la langue poétique et en particulier de la langue épique, désigne le fait que, dans la langue poétique, le préverbe et le verbe peuvent être disjoints. C'est par exemple le cas de ἀνά...τανύομαι (I, v. 343-344)<sup>25</sup> :

ὁ δ' αὐτόθεν ἔνθα περ ἦστο  
δεξιτερὴν ἀνά χεῖρα τανύσσατο, φώνησέν τε·  
Lui, en restant assis au même endroit, leva la main droite et prit la parole.

Le préverbe ἀνά et le verbe τανύομαι sont disjoints mais le sens interdit de lire un syntagme prépositionnel en ἀνά et l'accusatif et on peut rapprocher le syntagme ἀνά χεῖρα τανύομαι du syntagme πῆχυν ἀνατανύω, qui est attesté chez Callimaque<sup>26</sup>. Il faut donc bien identifier là une tmèse et ce verbe, qui n'est pas attesté avant l'époque hellénistique, relève donc de notre corpus. A l'inverse, nous avons exclu de notre corpus un verbe comme καταλωφέω-ῶ, qui est attesté pour la première fois chez Apollonios sous forme conjointe, mais qui apparaît avec une tmèse dans l'*Odyssée*<sup>27</sup>.

Les grammairiens contemporains considèrent généralement que la langue épique archaïque garde le souvenir d'un état de la langue dans lequel les particules de type « prépositions- préverbes », qui seraient originellement de nature adverbiale, fonctionnaient de manière autonome. Ces particules pouvaient alors être associées à un régime nominal, à un verbe ou fonctionner de manière indépendante, comme des adverbes. Les emplois prépositionnels sont aisément repérables et n'ont pas posé de difficulté dans la constitution de notre corpus<sup>28</sup>. La distinction des emplois dits

<sup>23</sup> BÖSCH 1908, p. 8-14 ; MARXER 1935, p. 8-21.

<sup>24</sup> BÖSCH 1908, p. 34-37 ; MARXER 1935, p. 52-65. Par exemple, ἀτέμβω, qui signifie « léser, maltraiter » chez Homère (à l'actif, *Odyssée*, II, v. 90 ; XX, v. 294 ; XXI, v. 312 au passif, *Iliade*, XI, v. 705 ; *Odyssée*, IX, v. 42 et 549 ; au passif, « être privé de » et le génitif, *Iliade*, XXIII, v. 445 et 834), mais qui, chez Apollonios, est toujours employé au moyen et signifie « blâmer » (II, v. 56 et 1199 ; III, v. 99 et 938).

<sup>25</sup> Par la suite, les notations du type ἀνά...τανύω désigneront le fait que nous identifions une tmèse dans le passage.

<sup>26</sup> Callimaque, *Hymne à Zeus*, v. 30. On peut également rapprocher ἀνά χεῖρα τανύομαι du syntagme χεῖρας ἀνατείνω, qui est bien attesté. Sur ce verbe, cf. *infra*, p. 4 *sqq.*

<sup>27</sup> Pour l'attestation chez Apollonios, III, v. 616-617 :

Κούρην δ' ἐξ ἀχέων ἀδινὸς κατελώφεεν ὕπνος  
λέκτρῳ ἀνακλιθεῖσαν.

Un profond sommeil mit un terme aux souffrances de la jeune fille, qui était couchée dans son lit.

Pour l'attestation homérique, avec une tmèse, *Odyssée*, IX, v. 459-460 :

κάδ δέ τ' ἐμὸν κῆρ

λωφήσειε κακῶν

Si seulement mon cœur pouvait voir cesser ces maux.

<sup>28</sup> Si les prépositions ne posent pas de difficulté, certains emplois postpositionnels peuvent cependant être ambigus. Ainsi, au vers 756 du chant III, les manuscrits de la famille *w* ainsi que D et L présentent la leçon préverbale δόμοις ἐμπάλλομαι alors que A et E présente une postposition δομοις ἐνὶ πάλλεται. Sur cette difficulté, cf. *infra*, p. 4.

« adverbiaux » et des emplois dits « préverbaux » est en revanche problématique et il est difficile d'établir des critères véritablement fonctionnels<sup>29</sup>. Il existe en outre, pour une partie importante des prépositions-préverbes, une forme adverbiale correspondante qui présente un morphème proprement adverbial : on peut citer, à titre d'exemple, les adverbes ἄνω, πρόσθεν ou encore, pour les préverbes doubles, ἀπόπροθι et ἀπόπροθεν<sup>30</sup>. Enfin, si les Anciens, qui connaissaient et étudiaient ce que nous appelons aujourd'hui la « tmèse », distinguaient préverbes et prépositions, les emplois « adverbiaux » de ces particules ne sont en revanche jamais mentionnés<sup>31</sup>. Il est donc probable que, pour Apollonios, toutes les particules qui ne sont pas prépositionnelles étaient analysées comme des préverbes. Pour ces raisons, nous avons considéré comme des préverbes toutes les particules qui n'étaient pas clairement pré- ou postpositionnelles, même si l'étude de certaines attestations nous a parfois amenée à nuancer cette analyse<sup>32</sup>.

### 3) Chronologie relative des textes

Il est évident que, pour déterminer si un verbe est ou non un *prōton legomenon*, il est nécessaire de déterminer avec précision la chronologie relative des différentes œuvres qui nous ont été transmises. Cette datation relative des textes pose, pour certains d'entre eux, d'importantes difficultés. Certaines d'entre elles, notamment celles qui concernent les poètes alexandrins, tiennent au fait que les auteurs considérés sont contemporains les uns des autres, sans qu'il soit toujours possible d'établir si telle ou telle œuvre est antérieure à Apollonios. D'autres difficultés sont causées par le fait que certaines œuvres, notamment certaines œuvres apocryphes, sont difficiles à dater : certaines œuvres du corpus aristotélicien, par exemple, semblent postérieures au III<sup>e</sup> siècle. Enfin, certains textes sont véritablement impossibles à dater : c'est notamment le cas de fragments anonymes cités par les lexiques byzantins ou retrouvés sur papyrus.

#### a) Chronologie relative des poètes alexandrins

On désigne traditionnellement sous le nom de « poètes alexandrins » l'ensemble des poètes qui, au III<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne, écrivent leur œuvre poétique à Alexandrie, dans le cadre de la Bibliothèque<sup>33</sup>. Parmi ces poètes, on peut citer, outre Apollonios lui-même, Callimaque, Théocrite et Lycophron.

Ces poètes sont tous, à peu de choses près, contemporains les uns des autres. Comme le montre Adolf Köhnken dans « Hellenistic chronology : Theocritus, Callimachus, and Apollonius Rhodius », il est très difficile d'avancer des arguments véritablement convaincants pour établir une chronologie

---

<sup>29</sup> CHANTRAINE 1953, §115-116 ; HORROCKS 1984, p. 5-13.

<sup>30</sup> Sur ces deux adverbes, cf. *infra*, p. 4.

<sup>31</sup> Sur la « tmèse » chez les grammairiens anciens, DEL TREPPO 2018, p. 20-43.

<sup>32</sup> En particulier, pour les verbes en ἐπιπρο° et προπρο°, cf. *infra*, p. 4 *sqq.* et 4 *sqq.*

<sup>33</sup> CANFORA 2014, p. 55-74 ; STEPHENS 2018.

entre ces différents auteurs. Il est évident que ces poètes, qui sont réunis à la même époque à la Bibliothèque d'Alexandrie, se connaissaient et se lisaient mutuellement. En particulier, on a montré qu'il existait, entre les différents poètes de cette période, des phénomènes d'intertextualité et d'emprunts, sans qu'il soit toujours possible de déterminer quel texte est premier par rapport à l'autre. Certains épisodes mythologiques sont racontés par deux poètes alexandrins et il est parfois possible de rapprocher les deux textes. C'est par exemple le cas du combat entre Amycos et Pollux, que l'on trouve à la fois dans les *Argonautiques* et dans l'*Idylle* XXII de Théocrite<sup>34</sup>, et de l'épisode de la mort d'Hylas, qui est raconté par Apollonios et par Théocrite dans l'*Idylle* XIII<sup>35</sup>. Les phénomènes d'écho entre les deux textes, qui sont avérés, ne permettent cependant pas de déterminer quel poème est premier par rapport à l'autre<sup>36</sup> : il est en effet possible qu'Apollonios ait emprunté à Théocrite, mais il est tout aussi envisageable que Théocrite se soit inspiré des *Argonautiques* ; enfin, il n'est pas à exclure que les deux poètes se soient inspirés d'une même tradition antérieure à l'époque hellénistique.

Il est probable que Callimaque soit légèrement antérieur à Apollonios, conformément à la tradition biographique qui fait d'Apollonios le disciple de Callimaque<sup>37</sup>. On a en particulier remarqué que le bref récit de la jeunesse d'Hylas (I, v. 1212-1220), qui est très elliptique dans les *Argonautiques*, n'est compréhensible que si le lecteur se souvient du récit qu'en fait Callimaque<sup>38</sup>. Pourtant, il reste difficile d'affirmer avec certitude que tel ou tel texte de Callimaque était antérieur à l'écriture des *Argonautiques*<sup>39</sup> et il semble difficile d'exclure de notre corpus les verbes qui sont également attestés chez Callimaque.

De même, la datation absolue de l'œuvre de Lycophron pose d'importantes difficultés : les lexicographes indiquent que Lycophron vivait sous le règne de Ptolémée II Philadelphie, donc dans la

<sup>34</sup> Théocrite, *Idylles*, XXII et Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, II, v. 1-97.

<sup>35</sup> Théocrite, *Idylles*, XIII et Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, v. 1187-1272.

<sup>36</sup> Richard Hunter (dans R. Hunter [éd.], *Theocritus : A selection*, p. 271, n. aux v. 16-24), par exemple, souligne l'effet d'écho entre le vers 16 de l'*Idylle* XIII et le vers 4 du chant I des *Argonautiques*. Théocrite, *Idylles*, XIII, v. 16-17 :

ἀλλ' ὅτε τὸ χρύσειον ἔπλει μετὰ κῶας Ἰάσων  
Αἰσονίδαας,

... mais lorsque l'Aisonide Jason prit la mer pour aller chercher la toison d'or...

Apollonios, *Argonautiques*, I, v. 4 :

χρύσειον μετὰ κῶας εὐζυγον ἤλασαν Ἀργῶ.

...[les Argonautes] mirent en route la solide Argo pour aller chercher la toison d'or.

Pour les difficultés qu'il y a à établir une chronologie relative entre les deux passages, KÖHNKEN 2001, p. 83-86, qui rapproche notamment le début de l'*Idylle* XIII de la quatrième *Pythique* de Pindare (v. 68-69).

<sup>37</sup> *Vita B* (éd. C. Wendel dans *Scholia in Apollonium Rhodium vetera*) :

οὗτος ἐμαθήτευσε Καλλιμάχῳ ἐν Ἀλεξανδρείᾳ ὄντι γραμματικῷ

Il étudia auprès de Callimaque qui enseignait à Alexandrie.

Voir aussi, pour Καλλιμάχου μαθητής, *Vita A* et *Souda*, s. v. Ἀπολλώνιος, Ἀλεξανδρεὺς. Le papyrus d'Oxyrhynque qui contient la liste des bibliothécaires de la Bibliothèque d'Alexandrie (*P. Oxy.* X, 1241) a Καλλ[ι]μάχου γνώριμος, « une connaissance de Callimaque ».

<sup>38</sup> Callimaque, fr. 24-15 (éd. R. Pfeiffer). Sur ce rapprochement, FAERBER 1932, p. 94 ; KÖHNKEN 2001, p. 79 ; VIAN 1974, p. 46-48. Là encore, il n'est pas impossible que Apollonios et Callimaque fassent référence à une tradition antérieure.

<sup>39</sup> Pour une présentation des différents arguments, KÖHNKEN 2001, p. 73-80.

première moitié du III<sup>e</sup> siècle, mais les vers 1226 à 1235 de l'*Alexandra* semblent annoncer la conquête romaine, ce qui a conduit à repousser l'écriture du poème au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère<sup>40</sup>. Là encore, il ne semble pas possible de prendre position dans un sens ou dans l'autre.

Deux autres poètes, qui ne sont pas alexandrins, posent également d'importants problèmes de chronologie relative. Pour l'un d'entre eux, Aratos de Soles, il semble clair qu'il était soit contemporain, soit un peu antérieur à Apollonios. Il aurait en effet vécu à la cour de Macédoine pendant le règne d'Antigone Gonatas et aurait été un contemporain de Callimaque, qui le mentionne dans une épigramme<sup>41</sup>.

Nicandre de Colophon pose davantage de difficultés. Les sources divergent et plusieurs dates ont été proposées : on a pu situer ce poète entre le règne de Ptolémée II Philadelphe, au milieu du III<sup>e</sup> siècle, et celui d'Attale III Philométor, à la fin du II<sup>e</sup> siècle. Il est probable qu'il ait existé deux poètes du même nom, tous deux originaires de Colophon, qui étaient peut-être apparentés. L'auteur des *Thériaques* et des *Alexipharmques* serait le second des deux et serait donc postérieur à Apollonios<sup>42</sup>. De plus, les deux poèmes conservés de Nicandre semblent contenir des allusions à Callimaque, Théocrite et Apollonios, ce qui confirmerait une datation plus tardive<sup>43</sup>.

L'ensemble de ces poètes, à l'exception peut-être de Lycophron et Nicandre, posent relativement peu de problèmes de chronologie absolue : il est clair que ces poètes ont vécu au III<sup>e</sup> avant l'ère chrétienne, sous les règnes de Ptolémée II Philadelphe et Ptolémée III Evergète. En revanche, la chronologie relative pose davantage de difficultés et, en l'état de nos connaissances, il ne semble pas possible d'établir avec certitude que telle ou telle œuvre est antérieure aux *Argonautiques*.

Ces difficultés de chronologie relative ont un important impact sur notre corpus, car un nombre important de verbes apparaissent à la fois chez Apollonios et chez un autre poète de cette période. Le verbe ὀτλέω-ῶ, par exemple, apparaît certes dans les *Argonautiques* (III, v. 769 ; IV, v. 381 et v. 769), mais également chez Callimaque, Lycophron et Aratos<sup>44</sup>, sans qu'il soit possible de

---

<sup>40</sup> Pour un aperçu de la question, CUSSET et PRIoux 2009, p. 9-12.

<sup>41</sup> Pour la « biographie » et la datation d'Aratos, Jean Martin, dans *Phénomènes. Tome I* (éd. J. Martin), p. XI-XLVIII. Pour l'épigramme de Callimaque, *Anthologie grecque*, IX, ép. 507 attribuée à Callimaque. Il n'est pas certain que l'ami de Théocrite nommé Aratos, qui est mentionné dans les *Idylles* VI (v. 2) et VII (v. 98-127), doive être identifié comme l'auteur des *Phénomènes*.

<sup>42</sup> OVERDUIN 2014, p. 9-11.

<sup>43</sup> MAGNELLI 2006. Pour Enrico Magnelli, Nicandre emprunte par exemple à Apollonios la description du dragon qui protège la toison d'or (IV, v. 143-145), qui est reprise dans les *Thériaques* (v. 157-158, 162-163 et 220-221) ainsi que la description d'Héraclès qui se penche sur le sol pour éteindre sa soif dans l'épisode libyen (IV, v. 1447-1449), qui est reprise par trois fois (*Thériaques*, v. 340-342 ; *Alexipharmques*, v. 63 et v. 495-496 [avec une reprise du *prōton legomenon ἐπιπροπίτω*, cf. *infra*, p. 4]). Dans certains cas, Nicandre semble reprendre un passage d'Apollonios mais l'employer dans un contexte moins solennel, avec un effet héroïcomique (Magnelli cite en particulier *Alexipharmques*, v. 284-290, qui semble emprunté aux vers 1370-1371 des *Argonautiques*) : dans ce cas, il semble clair que Nicandre est l'imitateur.

<sup>44</sup> Callimaque, fr. 303 (éd. R. Pfeiffer) ; Lycophron, *Alexandra*, v. 819 ; Aratos, *Phénomènes*, v. 428. Sur ce verbe, cf. *infra*, p. 4 *sqq.*

déterminer de manière certaine quelle attestation est antérieure aux autres. De même, le verbe δωμάω-ῶ apparaît chez Apollonios (II, v. 531), Callimaque et Lycophron<sup>45</sup>.

En raison de ces difficultés, nous avons considéré que les verbes concernés relevaient de notre corpus. Même si certaines œuvres, notamment de Callimaque ou d'Aratos, sont souvent considérées comme légèrement antérieures aux *Argonautiques*, il serait arbitraire d'exclure de notre corpus les verbes attestés chez ces poètes mais de conserver ceux qui sont attestés chez Théocrite ou chez Lycophron. Quoi qu'il en soit, l'ensemble de ces poèmes ont été composés dans un contexte culturel qui reste proche de celui dans lequel Apollonios vivait et écrivait.

## b) Textes de datation difficile

Les difficultés de datation évoquées jusqu'à présent sont liées au fait que les poètes alexandrins sont, à peu de chose près, contemporains les uns des autres. Cette proximité chronologique rend difficile toute tentative de datation relative, mais il reste que la plupart de ces poètes peuvent être situés de manière relativement précise dans le temps. D'autres textes, hors du domaine de la poésie alexandrine, posent davantage de difficultés de datation, généralement parce que leur auteur n'est pas connu ou parce qu'ils sont considérés comme apocryphes. C'est par exemple le cas de certains traités du corpus aristotélicien, des traités de la *Collection hippocratique* ou de certains *Hymnes homériques*.

Pour ces textes, nous nous en sommes remis à l'avis des spécialistes, en tenant compte, en cas d'hésitation, de la datation la plus basse<sup>46</sup>. Ainsi, le verbe ἐπαρτίζω (I, v. 877 et 1210) a été exclu de notre corpus car il est attesté dans le traité hippocratique *Maladies II*, qui semble être antérieur à l'époque hellénistique<sup>47</sup>. Il en va de même pour le préverbe ὑποκλύζω (I, v. 533), qui est également attesté dans des traités hippocratiques antérieurs aux *Argonautiques*<sup>48</sup>. A l'inverse, nous avons inclus dans notre corpus le verbe ἀπολωφέω-ῶ (IV, v. 1418), qui est attesté dans une *Lettre* de la *Collection hippocratique*, car ces lettres sont apocryphes et donc vraisemblablement postérieures à Apollonios. De même, nous avons inclus le verbe ἀναβλύζω (IV, v. 923) qui est attesté dans le traité aristotélicien *Du monde*, que les Anciens considéraient comme authentique mais dont on considère désormais qu'il

---

<sup>45</sup> Callimaque, *Hymne à Artémis*, v. 249 ; Lycophron, *Alexandra*, v. 48, 593, 719 et 1272. Sur ce verbe, cf. *infra*, p. 4 *sqq.*

<sup>46</sup> Nous avons notamment considéré que l'*Hymne homérique à Pan*, pour lequel on a proposé des datations entre le V<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> siècle (J. Humbert dans Homère, *Hymnes* [éd. J. Humbert], p. 208-209), était d'époque hellénistique, mais nous avons tâché de mentionner le caractère incertain de cette datation à chaque fois que cela était nécessaire dans notre raisonnement.

<sup>47</sup> *Collection hippocratique (Maladies II, 33)*. Pour la datation du traité, JOUANNA 1992, p. 536.

<sup>48</sup> Ce verbe apparaît par exemple dans les traités hippocratiques *Epidémies V* (1, 15), *Epidémies VII* (1, 62), *Maladies II* (12 ; 16 ; 26 ; 40 ; 41 ; 50 ; 55 ; 66 ; 67 ; 68 ; 69 ; 73 ; 75), *Maladies III* (8 ; 16), *Affections* (15 ; 21 ; 38), *Maladies des femmes I*, 56 ; *Remèdes*, 97). Il est également attesté dans *Nature de la femme* (28), qui est probablement une compilation récente d'un traité plus ancien.

De même, nous avons exclu le verbe συναρθμέω-ῶ (IV, v. 418), qui est attesté dans le traité de tradition hippocratique *Maladies des femmes II* (169).

est postérieur au début de l'ère chrétienne<sup>49</sup>. Enfin, nous avons traité du verbe ἐπανθιάω-ῶ (III, v. 519), qui apparaît dans la Bible des Septante, mais dans le Siracide, dont on date la traduction de la fin du II<sup>e</sup> siècle<sup>50</sup>.

### c) Textes de datation impossible

Enfin, certains textes présentent des difficultés de datation qui semblent insurmontables et ne peuvent donc pas être situés par rapport aux *Argonautiques*. C'est notamment le cas de fragments anonymes transmis par les lexiques byzantins ou de certains fragments retrouvés sur papyrus sans qu'il soit possible de les identifier précisément. Ces fragments, parce qu'ils sont très courts et, pour les fragments papyrologiques, souvent très endommagés, ne se prêtent pas à une datation assurée ; il est souvent impossible de déterminer s'ils sont antérieurs ou postérieurs au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

De ce fait, lorsqu'un verbe apparaît pour la première fois chez Apollonios, mais est également attesté dans un texte qui semble impossible à dater, nous considérerons qu'il relève de notre corpus. Nous l'étudierons donc, en gardant à l'esprit le fait que ce verbe, peut-être plus encore que les autres, est susceptible d'avoir été employé avant Apollonios. Le verbe συνάισσω (IV, v. 1112), par exemple, est conjecturé dans un fragment papyrologique épique de datation difficile : dans ces conditions, il serait arbitraire d'exclure συνάισσω de notre corpus, puisque la datation du fragment n'est pas assurée et que la lecture du verbe n'est pas même certaine<sup>51</sup>. De même, le verbe ἐξόρνυμαι (I, v. 306) est attesté dans un fragment en mètre dactylique transmis dans le *Lexicon* attribué à Jean Zonaras et dont nous n'avons gardé aucune trace par ailleurs<sup>52</sup>. Ce fragment est très court et ne contient pas d'élément qui permettrait sa datation. Il est donc envisageable que ce fragment ait été antérieur au III<sup>e</sup> siècle, mais aucune certitude n'est possible et ἐξόρνυμαι fait donc partie de notre corpus.

Les difficultés que présente la datation des textes antiques ont donc eu d'importantes répercussions sur la constitution de notre corpus. Pour chaque cas de figure, nous avons tâché d'adopter l'attitude la plus prudente pour ne pas réduire arbitrairement notre corpus : nous avons donc pris en compte dans notre corpus les verbes qui apparaissent chez les poètes hellénistiques qui sont, à peu de chose près, contemporains d'Apollonios ainsi que les verbes qui sont attestés dans des textes dont la datation semble impossible en l'état de nos connaissances ; en revanche, pour les textes dont

---

<sup>49</sup> Aristote, *Du monde*, 400a. Pour la datation du traité, J. Tricot, dans Aristote, *Traité du ciel, suivi du traité pseudo-Aristotélicien Du monde*, Paris, Vrin, 1998, p. VII-IX.

<sup>50</sup> Bible des Septante, *Siracide*, 10, 6. Pour la datation des livres de la Septante, DORIVAL, HARL et MUNNICH 1988, p. 111.

<sup>51</sup> *Ilias Parva*, fr. 32 (éd. A. Bernabé dans *Poetarum epicorum Graecorum testimonia et fragmenta*, vol. 1), v. 5 :

[ συν]άϊξαν ἐυκνήμιδες Ἀχαιοί.]

Les Achéens aux belles jambières bondirent tous ensemble.

Le verbe résulte d'une conjecture de Martin West. Le fragment est impossible à dater, mais Martin West le considère tardif (WEST 1966, p. 22, pap. 2510). Le papyrus date du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère.

<sup>52</sup> Jean Zonaras, *Lexicon*, s. v. παλίνροσος.

la datation est difficile, nous avons suivi l'avis des spécialistes<sup>53</sup>. Ces difficultés, qui sont inhérentes à l'étude des textes antiques, laissent apparaître le caractère arbitraire de notre corpus, dans lequel nous avons inclus des verbes dont la première attestation était peut-être, au moins pour une partie d'entre eux, antérieure à l'écriture des *Argonautiques*.

## C. Un corpus arbitraire

De fait, même en faisant abstraction des difficultés de datation de certains textes, le caractère arbitraire de notre corpus apparaît aisément. Seule une infime partie des textes antiques nous sont parvenus et certains verbes, pourtant attestés pour la première fois dans les *Argonautiques*, ont pu être employés dans des textes antérieurs qui ne nous sont pas parvenus. De ce fait, une partie importante des verbes qui nous apparaissent comme « nouveaux » ne le sont vraisemblablement que pour le lecteur moderne ; ils devaient en revanche être connus du lecteur antique.

Certains verbes témoignent de manière particulièrement éclairante de ce que notre corpus a d'arbitraire. Le verbe περιβρέμω (II, v. 323 et 567), par exemple, apparaît dans un fragment papyrologique d'Alcée<sup>54</sup> dont nous n'avons connaissance que grâce au hasard des découvertes archéologiques. De même, le verbe ἐξανατέλλω (IV, v. 1423) est attesté sur un papyrus des *Perses* de Timothée de Milet, même s'il est également présent dans des fragments du poète comique Téléclidès et du philosophe Empédocle, transmis par tradition indirecte<sup>55</sup>. Enfin, si le verbe simple μυδαίνω apparaît bien à l'époque hellénistique, chez Apollonios et chez Lycophron<sup>56</sup>, on trouve cependant le verbe διαμυδαίνω dans un fragment papyrologique attribué à Didymus Chalcenterus où le grammairien cite un vers qu'il attribue à Eschyle<sup>57</sup>, ce qui témoigne de ce que le verbe simple était probablement ancien. Notre corpus est donc largement dépendant de la transmission des textes antiques, dont on connaît le caractère partiel et qui, pour certains textes, doit beaucoup au hasard.

Le verbe εισπεράω-ῶ, qu'il faut peut-être lire au vers 627 du chant IV, témoigne également de la manière dont la transmission des textes anciens a pu influencer notre corpus. Ce verbe est peut-être attesté au vers 627 du chant IV, où la famille *m* invite à lire εισαποβαίνω mais où la famille *w* ainsi que la tradition indirecte présentent εισπεράω-ῶ. Si l'on suit la famille *m* et que l'on lit le verbe εισαποβαίνω, alors le vers 627 relève bien de notre corpus puisque εισαποβαίνω, qui est

---

<sup>53</sup> Cette ligne de conduite, que nous avons adoptée dans l'établissement de notre corpus, a également été adoptée pour les autres termes cités dans le cadre de ce travail, par exemple pour les variantes morphologiques éventuelles.

<sup>54</sup> Alcée, fr. 130 (éd. E. Lobel et D. Page dans *Poetarum Lesbiorum fragmenta*), v. 33.

<sup>55</sup> Pour le fragment papyrologique, Timothée de Milet, fr. 15 (éd. D. Page dans *Poetae melici Graeci*), vol. 5, v. 231. Pour les fragments transmis par tradition indirecte, Téléclidès, fr. 44 (éd. T. Kock dans *Comicorum Atticorum fragmenta*, vol. 1) (cité dans Plutarque, *Vie de Périclès*, 3, 6) ; Empédocle, fr. 61 (éd. H. Diels et W. Kranz, dans *Die Fragmente der Vorsokratiker*, vol. 1) (cité dans Elien, *Nature des animaux*, XVI, 29), v. 18 ; fr. 62 (*ibid.*) (cité dans Simplicios de Cilicie, *Commentaires sur la Physique d'Aristote* [CAG 9], p. 381), v. 7. Le verbe est fréquent par la suite.

<sup>56</sup> Lycophron, *Alexandra*, v. 1008 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, III, v. 1042 et 1247.

<sup>57</sup> Eschyle, fragment 53a (éd. S. Radt) (cité par Didyme Chalcenterus dans *In Demosthenem* [éd. L. Pearson et S. Stephens], col. 14, l. 15).

employé par ailleurs par Apollonios, n'est pas attesté avant les *Argonautiques*<sup>58</sup>. En revanche, si, comme Hermann Fränkel, qui est suivi par Francis Vian et Enrico Livrea, on lit le verbe εἰσπεράω-ῶ, la situation est plus complexe encore car le verbe εἰσπεράω-ῶ apparaît dans les *Travaux et les Jours* tels qu'ils sont transmis par les manuscrits, dans un passage qu'il faut cependant corriger, peut-être en interprétant le préverbe comme une postposition<sup>59</sup>. Si l'on amende le texte d'Hésiode en considérant εἶς<sup>60</sup> comme une postposition, alors le verbe εἰσπεράω-ῶ relève de notre corpus. En fonction des choix d'établissement du texte, le vers 627 pourrait donc être traité au titre de εἰσαποβαίνω, de εἰσπεράω-ῶ ou, si l'on lit εἰσπεράω-ῶ chez Hésiode et chez Apollonios, ne pas être traité du tout.

Notre corpus est donc tributaire de la transmission des textes : les textes perdus ou corrompus, comme c'est peut-être le cas pour le vers d'Hésiode qui contient εἰσπεράω-ῶ, ont une influence importante sur la constitution de notre corpus. Certains verbes, qui relèvent aujourd'hui de notre corpus, seront donc peut-être amenés à en être exclus suite à la découverte de textes nouveaux.

## II. Principes et méthodes

Il apparaît rapidement que les verbes de notre corpus qui fonctionnent de manière véritablement identique sont rares. Le caractère hétérogène de ce corpus, qui est lié à son caractère arbitraire mais également à la richesse de la langue épique, impose souvent de traiter chaque verbe de manière indépendante, en s'interrogeant sur sa formation, son sens, sa construction syntaxique, le contexte dans lequel il est employé, les éventuels jeux intertextuels avec des textes plus anciens, le contexte métrique dans lequel il s'inscrit...

### A. Principes méthodologiques

Même s'il est nécessaire d'étudier chaque verbe dans ce qu'il a de spécifique, il est cependant utile de présenter ici quelques principes et outils qui présentent un intérêt particulièrement important dans l'étude de chaque verbe de notre corpus. Il convient tout d'abord de rappeler l'importance de la morphologie, sur laquelle se sont surtout concentrées les études antérieures sur le sujet. Nous étudierons également avec attention les attestations postérieures de chaque verbe de notre corpus, qui,

<sup>58</sup> Sur ce verbe, cf. *infra*, p. 4 *sqq.*

<sup>59</sup> Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, v. 655-656, où les manuscrits présentent le texte suivant :

ἔνθα δ' ἐγὼν ἐπ' ἄεθλα δαΐφρονος Ἀμφιδάμαντος

Χαλκίδα τ' εἰσπέρησα·

De là, moi, pour les tournois du valeureux Amphidamas, j'arrivai à Chalcis.

Sur cette attestation et les difficultés d'établissement du texte qu'elle présente, notamment du fait de la particule τ[ε], cf. *infra*, p. 4, n. 1318.

<sup>60</sup> Nous suivrons l'usage et emploierons des notations comme εἶς<sup>ο</sup> ou παλιν<sup>ο</sup> pour désigner les premiers membres d'un composé, qu'il s'agisse d'un composé nominal ou d'un préverbé. Cette notation devra être distinguée de la notation avec un trait d'union, par exemple -άζω, qui sera réservée aux suffixes.

d'une part, témoignent de son statut dans la langue et qui, d'autre part, permettent de saisir avec davantage de précision le sens de chaque verbe. Enfin, nous présenterons la notion de « variante » : une partie importante des verbes de notre corpus ont en effet un fonctionnement sémantico-syntaxique très proche de celui d'autres verbes déjà attestés par ailleurs ; la comparaison du verbe concerné et de ses variantes permet alors de mieux comprendre ce que le verbe qui nous intéresse a de singulier.

## 1) Morphologie et inscription dans une « série »

L'étude de la morphologie de chacun de ces verbes sera d'une importance essentielle dans le traitement de notre corpus – et c'est d'ailleurs la raison pour laquelle nous avons choisi d'organiser notre corpus selon un plan morphologique. Pour chaque verbe de notre corpus, nous tâcherons donc de caractériser le radical qu'il présente, le suffixe ou le procédé de formation lexicale par lequel il est formé ainsi que, le cas échéant, le préverbe ou les préverbes.

De fait, c'est sur cet aspect que se sont surtout concentrées les études modernes sur le sujet, qui datent de la fin du XIX<sup>e</sup> ou de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle et qui négligent dans une large mesure les préverbés. Ces études, en particulier celle de Gertrud Marxer, ont surtout insisté sur la proximité entre ces verbes « nouveaux » et les procédés de formation lexicale attestés dans l'*Illiade* et l'*Odyssée*, même si Georg Bösch, qui suit en cela Charles Goodwin, mentionne quelques verbes qui, pour lui, relèvent peut-être de la *koiné*<sup>61</sup>. Les verbes de notre corpus, en effet, sont formés selon des procédés morphologiques qui ne sont pas tous également productifs à l'époque d'Apollonios. Ainsi, un verbe comme ἐπιχρημέθω présente un suffixe en occlusive aspirée qui, à l'époque hellénistique, n'est plus productif depuis longtemps : cette caractéristique morphologique implique que ce verbe est soit un verbe ancien repris par notre poète, soit une création analogique qu'il faudrait alors rapprocher d'autres verbes homériques en occlusive aspirée. De même, les verbes préverbés en ἀμφι° sont rares hors de la langue de l'épopée et se signalent, par leur morphologie même, comme caractéristiques de la poésie épique. Pour autant, certains verbes de notre corpus semblent appartenir à une série de verbes qui n'est pas attestée dans la langue homérique. C'est par exemple le cas des préverbés en ἀντι°, qui sont rares dans l'épopée : les deux préverbés en ἀντι° de notre corpus, ἀντιάχω (IV, v. 92) et ἀντιαχέω-ῶ (II, v. 828), représentent donc un écart formel vis-à-vis de la langue épique archaïque et le poète associe ici un thème verbal caractéristique de la langue épique et un préverbe qui, au contraire, lui est étranger. La morphologie est alors un outil précieux pour comprendre le statut et l'histoire de chaque verbe de notre corpus. Il importera donc de comparer chaque verbe de notre corpus avec les verbes qui sont formés de la même manière, pour vérifier si notre verbe s'intègre en effet dans une série de verbes épiques ou si, au contraire, Apollonios emploie des verbes qui, d'un point de vue morphologique, s'écartent de la langue épique.

---

<sup>61</sup> BÖSCH 1908, p. 56-67 ; MARXER 1935, p. 37-51.

## 2) Etude des attestations postérieures

Les verbes de notre corpus ont connu des fortunes très diverses. Une partie importante de nos verbes sont des *hapax* et n'apparaissent donc que chez Apollonios ; d'autres réapparaissent ultérieurement, parfois de manière abondante, dans la poésie épique postérieure ; d'autres, enfin, qui sont moins nombreux, sont fréquents dans les textes postérieurs, y compris en prose.

L'étude des différentes attestations des *prōton legomena* de notre corpus présente deux intérêts principaux. D'une part, cette étude éclaire souvent le statut de nos verbes dans la langue des *Argonautiques*. Même s'il faut toujours garder à l'esprit qu'une partie importante des textes ne nous sont pas parvenus et qu'il est difficile de déduire quoi que ce soit d'une absence d'attestation, un verbe qui est fréquemment employé en prose, en particulier chez des auteurs dont on considère qu'ils écrivent une langue proche de la *koiné*, devait être familier du lecteur d'Apollonios et créer un contraste avec le reste de la langue épique, où les archaïsmes sont nombreux. A l'inverse, un verbe comme *ἀνασταχῶ* (III, v. 1054 et 1354 ; IV, v. 271), qui n'est attesté que dans la poésie hexamétrique, était probablement perçu comme un écart vis-à-vis de la langue courante. D'autre part, l'étude attentive des attestations postérieures permettra également de préciser le sens du verbe et de distinguer ce qui relève véritablement du sens du verbe et ce qui relève simplement du contexte d'emploi chez Apollonios. La comparaison des différentes attestations d'un verbe permet d'identifier les invariants et donc de préciser ce qui fait la spécificité du verbe employé par Apollonios.

Dans cette étude des attestations postérieures, nous utiliserons deux outils principaux pour identifier l'ensemble des occurrences de chaque verbe : pour les textes transmis par tradition manuscrite, nous mènerons nos recherches grâce au *Thesaurus Linguae Graecae* en ligne ; pour les textes épigraphiques, nous utiliserons la base de données du Packard Humanities Institute.

## 3) La notion de « variante »

La notion de « variante » joue un rôle important dans l'étude de notre corpus. Pour comprendre le fonctionnement du verbe, *a fortiori* un verbe dont nous n'avons gardé que peu d'attestations, et pour saisir ce que le verbe employé par Apollonios a de spécifique, il importe de comparer ce verbe avec des verbes proches, que ce soit par leur morphologie, leur sens ou leur syntaxe.

L'étude de notre corpus laisse rapidement entrevoir le fait que certains verbes sont employés dans un contexte sémantico-syntaxique proche de celui dans lequel on trouve de manière régulière un autre verbe, sans qu'il soit véritablement possible d'identifier ce qui, du point de vue du sens ou de la syntaxe, justifie l'emploi de l'un ou l'autre verbe. Dans ce cas, nous considérerons que les deux verbes sont des « variantes synonymiques ». Ainsi, un verbe comme *ἀποβλώσκω* (III, v. 1143) pourra être interprété comme une variante synonymique du verbe *ἀπέρχομαι*, qui était selon toute

vraisemblance d'usage courant. De même, le verbe σύν...έννέπω (IV, v. 1277) doit être rapproché d'autres verbes de parole en συν<sup>o</sup> comme συνεῖπον, par rapport auquel il fonctionne comme une variante synonymique<sup>62</sup>.

Certains verbes de notre corpus, en particulier ceux qui sont formés par dérivation, peuvent être analysés comme des variantes synonymiques de verbes qui présentent le même radical. Ainsi, le verbe ἐπανθιάω-ῶ (III, v. 519) est employé dans un contexte très proche de celui dans lequel est employé le verbe ἐπανθέω-ῶ par ailleurs. Ces deux verbes, que l'on peine à distinguer du point de vue du sens et de la syntaxe, présentent tous deux le même radical ἀνθ- et le même préverbe ἐπι<sup>o</sup>, mais présentent en revanche des suffixes différents puisque l'un est formé en -έω-ῶ et l'autre en -ιάω-ῶ. Pour ces verbes, nous parlerons de « variantes morphologiques ».

Enfin, lorsque l'emploi d'une variante morphologique semble jouer un rôle métrique, notamment parce qu'une forme est incompatible avec le mètre épique, nous parlerons alors de « variante métrique ». De fait, certains suffixes, comme -ιάω-ῶ ou -έωω présentent une structure métrique particulièrement adaptée à l'hexamètre dactylique et il semble qu'un verbe comme ὀπηδεύω (IV, v. 675 et 974) puisse être interprété comme une variante métrique du verbe ὀπηδέω-ῶ, dont certaines formes, notamment au présent, contiennent un crétique.

## B. Principes de classement

Nous avons classé les verbes de notre corpus selon un plan morphologique, fondé sur les deux grands procédés de formation lexicale dans le domaine verbal : la dérivation et la préverbation. Même si, pour certains verbes, il est possible d'hésiter entre ces deux modes de formation<sup>63</sup>, nous avons distingué, dans la présentation de notre corpus, les verbes « dérivés », c'est-à-dire les verbes qui présentent un thème qui n'est pas attesté avant l'époque hellénistique<sup>64</sup>, et les verbes « préverbés »,

---

<sup>62</sup> Ces exemples, qui seront traités de manière détaillée (cf. *infra*, p. 4 pour ἀποβλώσκω et p. 4 pour σύν...έννέπω), laissent voir qu'Apollonios s'appuie sur des verbes déjà attestés dans la langue épique archaïque, qui ont pu être interprétés comme des variantes synonymiques de verbes fréquents en prose. Ainsi, βλώσκω a pu être interprété comme une variante synonymique de ἔρχομαι. Certaines études, qui portent sur la langue homérique, ont cherché à établir ce qui fait la spécificité de chaque verbe et donc à préciser le sens de chaque verbe concerné. Ainsi, dans *Il allait pareil à la nuit*, Françoise Létoublon précise les contextes dans lesquels sont employés les différents verbes de mouvement, comme ἰνέομαι-οὔμαι, νέομαι ou encore βλώσκω. Voir aussi, sur les verbes de parole, FOURNIER 1946. Cela étant, si la langue homérique permet encore de distinguer ce qui fait la spécificité de chaque verbe, il apparaît rapidement que, à l'époque d'Apollonios, des verbes comme νέομαι ou έννέπω devaient être perçus comme des variantes synonymiques des verbes ἔρχομαι et λέγω. Cf. *infra*, p. 4 pour εισαποβαίνω, qui semble être analogique de εισαφικνέομαι-οὔμαι, où la double préverbation en εισαπο<sup>o</sup> s'explique par des raisons propres au sens de ἰκνέομαι-οὔμαι. Sur έννέπω, H. FOURNIER 1946, p. 48.

<sup>63</sup> Le verbe συνεδριάομαι-ῶμαι, par exemple, peut à la fois être analysé comme un dérivé issu de l'adjectif σύνεδρος, ος, ον ou du substantif τὸ συνέδριον, et comme un préverbé en συν<sup>o</sup> du verbe συνεδριάομαι-ῶμαι. Sur les limites entre dérivation et préverbation, cf. *infra*, p. 4 *sqq.*

<sup>64</sup> Nous avons traité comme des « dérivés » les verbes qui présentent un préverbe mais dont le thème n'est pas attesté avant l'époque hellénistique. Ainsi, le verbe ένπανθιάω-ῶ (III, v. 519) présente bien un préverbe ἐπι<sup>o</sup> mais, parce que ἀνθιάω-ῶ n'est pas attesté avant l'époque hellénistique, ni sous forme simple, ni avec un autre préverbe, nous l'avons traité parmi les préverbés. En revanche, dans cette partie, nous n'avons pas traité les verbes employés pour la première

c'est-à-dire les verbes dont le thème verbal est déjà attesté avant Apollonios, mais que notre poète emploie avec un préverbe nouveau.

Les dérivés qui apparaissent pour la première fois dans les *Argonautiques* sont proportionnellement peu nombreux, avec seulement vingt-sept verbes concernés sur les 156 que compte notre corpus. Ces verbes sont formés selon des procédés de formation lexicale très divers, dont certains sont caractéristiques de la langue épique archaïque alors que d'autres sont encore productifs à l'époque d'Apollonios. Il en va de même pour les radicaux attestés, dont certains sont propres à la langue de l'épopée alors que d'autres en sont au contraire exclus. De fait, quelques verbes « dérivés » employés par Apollonios sont attestés en prose après lui. Il faut alors s'interroger sur la manière dont ces verbes s'intègrent dans la langue épique : y a-t-il véritablement un effet d'étrangeté et d'écart vis-à-vis de la langue épique archaïque ? ces verbes, malgré leur caractère « courant » s'intègrent-ils au contraire aisément dans la langue de l'épopée, par exemple parce qu'ils peuvent être rapprochés de formes épiques déjà attestées ? Enfin, la métrique jouera un rôle important dans l'étude des verbes formés par dérivation. Certains suffixes, en effet, présentent un schéma métrique particulièrement adapté au mètre épique ou, au contraire, particulièrement contraignant. Les suffixes -άζω et -ίζω, par exemple, qui sont tous deux très productifs à l'époque hellénistique, présentent d'importantes contraintes métriques, qui sont susceptibles de donner lieu à l'emploi de variantes métriques.

La préverbation est un phénomène de plus grande ampleur dans notre corpus, avec 126 verbes concernés. Là encore, les verbes étudiés sont très disparates d'un point de vue morphologique, sémantique, syntaxique et stylistique. Il s'agira donc de caractériser le fonctionnement de ces préverbés, notamment en les comparant au verbe simple correspondant, pour ensuite pouvoir confronter l'emploi de ces verbes dans les *Argonautiques* à ce que l'on peut observer par ailleurs. Là encore, les verbes attestés pour la première fois chez Apollonios se signalent par leur caractère hétérogène. Si certains de ces verbes semblent pouvoir être rapprochés des préverbés de la langue épique archaïque, certains préverbés présentent un fonctionnement qui n'est pas attesté avant l'époque classique ou l'époque hellénistique, avec parfois des phénomènes d'hybridation, puisqu'Apollonios associe parfois un thème verbal propre à la langue épique et un préverbe dont le fonctionnement sémantico-syntaxique n'est pas attesté avant l'époque classique.

---

fois sous forme simple par Apollonios, mais attestés avant lui sous forme préverbée. Ainsi, nous n'avons pas traité le verbe βλώω (IV, v. 1446) dans cette partie, car ἀναβλώω est attesté dans la *Collection hippocratique*.

# Chapitre I : Formations par dérivation

Parmi les verbes qui sont attestés pour la première fois dans les *Argonautiques*, vingt-sept peuvent être analysés comme des « dérivés », car ils présentent un thème verbal qui n'est pas attesté avant l'époque hellénistique. Ainsi, si le radical de *κατηφιάω-ῶ* (I, v. 461 et III, v. 123) est bien attesté avant Apollonios, notamment dans l'adjectif *κατηφής*, *έξ* et dans le verbe dénominatif *κατηφέω-ῶ*, ce radical n'est pas associé au suffixe dénominatif *-ιάω-ῶ* à une date antérieure aux *Argonautiques*. Dans une œuvre poétique, la dérivation joue un rôle métrique important : certains suffixes, comme *-ιάω-ῶ*, présentent en effet un schéma métrique particulièrement adapté à l'hexamètre dactylique alors que d'autres, à l'inverse, sont incompatibles avec le mètre épique. L'emploi de certaines formes a donc pu être favorisé ou même imposé par les contraintes de l'hexamètre dactylique. Ces phénomènes ont été bien étudiés pour la langue homérique<sup>1</sup> et apparaissent également dans celle d'Apollonios, où le poète fait face aux mêmes contraintes.

La dérivation, c'est-à-dire la création de mots nouveaux par l'adjonction de suffixe, est un outil essentiel du renouvellement du lexique en grec ancien. De fait, il existe de nombreux doublons morphologiques, c'est-à-dire des couples de verbes formés sur le même radical mais à l'aide d'un suffixe différent, qui témoignent du rôle joué par la dérivation dans le renouvellement du vocabulaire. Dans le domaine du verbe, la dérivation peut prendre deux formes selon le radical auquel vient s'ajouter le suffixe. Dans le premier cas, qui concerne les verbes dits dénominatifs, un suffixe est ajouté à un radical issu d'une forme nominale, c'est-à-dire d'un substantif ou d'un adjectif, permettant ainsi de former un verbe nouveau à partir de la forme nominale. Dans le deuxième cas, celui des verbes déverbaux, le suffixe s'ajoute à un radical verbal. Dans notre corpus, il est parfois possible d'hésiter entre ces deux modes de formation : un verbe comme *εὐδιάω-ῶ* (I, v. 424 ; II, v. 371 et 903 ; IV, v. 933), qui est à première vue dénominatif puisque l'on peut rapprocher ce verbe du substantif *ή εὐδία*, peut avoir été formé directement à partir du verbe *εὐδιάζω*, qui est lui-même dénominatif ; le verbe *εὐδιάω-ῶ* serait alors un déverbal.

Nous étudierons ici, d'abord de manière systématique, puis de manière plus synthétique, les verbes simples formés par dérivation ainsi que les verbes préverbés dont le verbe simple n'est pas attesté avant l'époque hellénistique et pour lesquels il n'existe pas non plus de forme préverbée présentant un préverbe différent attestée avant l'époque hellénistique. Ainsi, le verbe *ἐπανθιάω-ῶ*, par exemple, sera étudié dans cette partie car nous n'avons conservé aucune attestation d'un éventuel

---

<sup>1</sup> CHANTRAINE 1942b, §41.

verbe \*ἀνθιάω-ῶ, alors qu'un verbe comme λαχαίνω, qui est attesté pour la première fois dans les *Argonautiques*, a été exclu car le préverbe ἀμφιλαχαίνω est attesté dans l'*Odyssée*.

## Partie I : Etude systématique des verbes formés par dérivation

Ces vingt-sept verbes formés par dérivation se signalent immédiatement par leur diversité morphologique : si certains suffixes, comme -ιάω-ῶ ou -έω-ῶ, sont plus représentés que d'autres, avec six verbes chacun, il reste que ces vingt-sept verbes ne présentent pas moins de dix suffixes différents. De plus, ces procédés de formation lexicale ne sont pas tous également productifs à l'époque d'Apollonios : si les verbes en -ιάω-ῶ, les verbes en -άζω ou les verbes en -έω-ῶ formés à partir de formes nominales composées semblent avoir relevé de catégories productives à l'époque d'Apollonios, les verbes en occlusive aspirée ou les verbes en -ύνω n'étaient plus productifs à l'époque hellénistique et devaient donc être perçus comme archaïsants.

La diversité de ces verbes rend nécessaire une étude systématique, qui permettra de dégager ce que chacun de ces verbes a de spécifique. Pour chacun de ces verbes, il faudra tenter de déterminer si Apollonios emprunte ces verbes au vocabulaire de son époque – ou éventuellement à des auteurs plus anciens dont nous n'aurions pas conservé les textes, ou s'il crée lui-même des verbes nouveaux, par exemple pour des raisons métriques ou pour imiter la langue homérique. La réponse à cette question permettra en effet d'éclairer en partie la manière dont les lecteurs contemporains d'Apollonios lisaient le texte. Il est en effet très différent, du point de vue de l'effet produit chez le lecteur, d'employer un verbe bien vivant, de création récente, et d'employer un mot artificiel, créé par Apollonios par exemple par analogie avec la langue homérique : l'usage d'un mot appartenant à la *koiné* produirait chez le lecteur un sentiment de familiarité, alors que l'emploi d'un mot artificiel serait davantage susceptible de créer un sentiment d'étrangeté et d'écart vis-à-vis de la langue « courante ».

Nous avons choisi de classer ces verbes en fonction du suffixe ou de la syllabe finale qu'ils présentent<sup>2</sup>, en commençant par les finales les plus fréquentes, qui concernent de nombreux verbes, et en finissant par celles qui ne concernent qu'un unique verbe nouveau dans les *Argonautiques*, en nous autorisant cependant quelques écarts vis-à-vis de ce système de classement lorsque le besoin s'en est fait sentir, par exemple lorsque deux suffixes semblaient fonctionner ensemble.

---

<sup>2</sup> Dans un certain nombre de cas, il est préférable de parler de « finale » ou de « formation » plutôt que de « suffixe » car il est parfois difficile de distinguer ce qui relève du suffixe de ce qui relève du radical. Par exemple, dans le verbe διαγλαύσσω, issu de l'adjectif γλαυκός, ή, όν on ne peut pas véritablement parler d'un suffixe -σσω. Pour les verbes en -σσω anciens, la sifflante géminée s'explique en diachronie par la combinaison d'un -κ- radical avec le suffixe \*-y-, mais, à l'époque hellénistique, au moment où le verbe διαγλαύσσω est créé, on ne peut pas considérer qu'il y a un suffixe \*-y- puisque ce suffixe n'était plus perceptible à ce moment-là, mais on ne peut pas non plus y voir un suffixe -σσω à proprement parler, puisque la présence de cette formation est conditionnée par la présence d'un -κ- dans le radical, les formations en -σσω n'étant pas productives hors des gutturales et des dentales sourdes. Cf. DUHOUX 2000, p. 340-342.

## I. Les verbes en -ιάω-ῶ

Les dénominatifs en -ιάω-ῶ, quoiqu'ils soient déjà bien attestés dans le texte homérique, sont souvent présentés comme caractéristiques de la *koiné* et leur présence chez Apollonios, notamment dans des mots qui ne sont pas attestés dans des textes plus anciens, a parfois été considérée comme une preuve de l'influence qu'a pu avoir la langue de l'époque hellénistique sur celle d'Apollonios<sup>3</sup>. Cependant, s'il est vrai que ces verbes ont connu un développement important au III<sup>e</sup> siècle, ce qui pourrait expliquer l'apparition de certains verbes nouveaux dans les *Argonautiques*, ils se distinguent également par un schéma métrique particulièrement commode dans le cadre de la poésie hexamétrique<sup>4</sup>. Les formes de présent à *diectasis* présentent une succession de deux brèves et d'une longue qui leur permet de s'intégrer aisément au vers épique et l'on sait que les poèmes épiques, y compris le texte homérique lui-même, contiennent des verbes qui semblent devoir être interprétés comme des variantes épiques de verbes plus courants mais incompatibles avec le mètre épique<sup>5</sup>. Le statut des dénominatifs en -ιάω-ῶ, et en particulier de ceux qui apparaissent pour la première fois dans les *Argonautiques*, est donc ambigu : il pourrait s'agir soit de verbes récents mais tout à fait vivants, soit de verbes créés artificiellement pour des raisons métriques. Pour Georg Bösch, l'apparition de ces mots tient à la fois au renouvellement du vocabulaire et à leur commodité métrique<sup>6</sup>. Il importe donc de déterminer le statut de ces *proton legomena* et la raison de leur apparition chez Apollonios : l'explication tient-elle au fait que ces mots sont nouveaux et qu'ils n'ont donc pas pu apparaître plus tôt pour la simple raison qu'ils n'existaient pas encore dans la langue avant l'époque hellénistique, ou s'agit-il d'une pure invention d'un poète, qu'il s'agisse ou non d'Apollonios, qui aurait créé des formes en -ιάω parce qu'elles étaient métriquement commodes ? Le caractère métriquement commode de ces verbes n'implique pas nécessairement qu'ils soient des créations artificielles, forgées de toutes pièces par le poète. Il est tout aussi envisageable que ces verbes soient bel et bien caractéristiques de la langue « courante » de la *koiné*, aient donc été tout à fait vivants à l'époque d'Apollonios et aient été d'autant plus susceptibles d'être employés par le poète qu'ils étaient pratiques du point de vue de la métrique. Il nous faut donc vérifier si ces verbes appartenaient bel et bien au vocabulaire de la *koiné* en les étudiant un à un, ce qui permettra d'établir si le caractère récent de cette formation permet oui ou non d'expliquer leur présence dans les *Argonautiques*.

---

<sup>3</sup> REDONDO 2000, p. 137, n. 2.

<sup>4</sup> TUCKER 1990, p. 251 : « The largest and most obviously artificial group are the denominatives in -ιάῶ, whose suffix provided forms (almost exclusively present tense-stem forms with diectasis) which were of great metrical convenience for a composition in dactylic hexameters. » .

<sup>5</sup> CHANTRAINE 1942b, §41.

<sup>6</sup> BÖSCH 1908, p. 56.

Les verbes en -ιάω-ῶ qui se trouvent pour la première fois dans les *Argonautiques* sont au nombre de sept : εὐδιάω-ῶ (I, v. 424 ; II, v. 371 et v. 903 ; IV, v. 933) et son préverbe ἐνευδιάω-ῶ (II, v. 935), ἐπανθιάω-ῶ (III, v. 519), καπνιάω-ῶ (II, v. 131), κατηφιάω-ῶ (I, v. 461 et III, v. 123), μεσημβριάω-ῶ (II, v. 739) et μηνιάω-ῶ (II, v. 247). Ces verbes, en apparence très proches, sont cependant très différents du point de vue morphologique : si certains de ces verbes doivent vraiment être analysés comme des dérivés en -ιάω-ῶ, d'autres ont été créés à partir de formes nominales dont le radical se terminait par un -ι- et le -ι- que l'on aperçoit dans les finales en -ιάω-ῶ relève donc du radical et non du suffixe : il faut alors davantage les analyser comme des verbes en -ι-άω que comme des verbes en -ιάω.

## A. Morphologie : verbes en -ιάω et verbes en -ι-άω

Même si tous les verbes de notre corpus présentent une finale -ιάω, il n'est pas certain qu'il faille toujours y voir un suffixe -ιάω. Pour une partie importante de nos formes, la forme nominale présente déjà par un -ι- et il semble donc que le -ι- appartienne davantage au radical qu'au suffixe.

Ainsi, le verbe μεσημβριάω-ῶ doit être analysé μεσημβρι-άω-ῶ puisque la forme nominale dont ce verbe est issu est ἡ μεσημβρία. Tous les autres dénominatifs issus de ce substantif présentent d'ailleurs ce même phonème -ι-, qu'il s'agisse de μεσημβριάζω ou de μεσημβρίζω. Le -ι- fait partie du radical et permet son identification par le lecteur ou le locuteur. Il en va de même pour le verbe μηνιάω-ῶ qui est issu du substantif ἡ μήνις : il faut analyser μηνιάω-ῶ comme μηνι-άω plutôt que comme μην-ιάω. De la même manière, le verbe εὐδιάω-ῶ est formé à partir du substantif ἡ εὐδία, « le beau temps, le temps clair ».

Dans certains cas, au contraire, le verbe dénominatif est formé à l'aide d'un suffixe -ιάω-ῶ qui s'ajoute à une forme nominale dont le radical ne se termine pas par un -ι-. Ainsi, κατηφιάω-ῶ doit bien être analysé κατηφ-ιάω puisqu'il est issu de κατηφής, tout comme καπνιάω-ῶ qui vient de ὁ καπνός. Le verbe ἐπανθιάω-ῶ doit également être analysé comme ἐπανθ-ιάω : qu'il s'agisse d'un déverbal formé à partir du verbe ἐπανθέω-ῶ ou d'un préverbe issu d'un verbe non attesté \*ἀνθιάω-ῶ, qui serait formé à partir du substantif τὸ ἄνθος, un suffixe -ιάω-ῶ est facilement identifiable.

Le nombre de verbes véritablement suffixés en -ιάω-ῶ apparaissant pour la première fois dans les *Argonautiques* est donc finalement plus réduit qu'il n'y paraît : on ne peut véritablement parler de verbe suffixé en -ιάω-ῶ que pour trois verbes, ἐπανθιάω-ῶ, καπνιάω-ῶ et κατηφιάω-ῶ. Pour les trois autres, c'est-à-dire εὐδιάω-ῶ et son préverbe, μεσημβριάω-ῶ et μηνιάω-ῶ, on n'a pas de suffixe -ιάω-ῶ mais plutôt un radical nominal se terminant par un -ι- suivi d'un suffixe -άω-ῶ. La frontière entre les verbes en -ιάω et les verbes en -ι-άω est cependant poreuse et il ne faut pas les considérer comme radicalement différents. De fait, il est probable que le suffixe ait d'abord été utilisé pour créer des dénominatifs à partir de formes nominales en -ια et qu'il ait ensuite été étendu aux

formes en -α et en -ος par analogie<sup>7</sup>. De plus, dans un texte poétique comme les *Argonautiques*, ils sont rapprochés par le fait qu'ils se scandent de la même manière et qu'ils sont donc susceptibles d'être employés de la même manière. Pour tous ces verbes, on ne trouve d'ailleurs que des formes de présent à *diectasis*. Il reste cependant important de traiter ces verbes séparément car, d'une part, il est possible qu'Apollonios les traite différemment et que, d'autre part, ces verbes ne se comportent pas de la même manière vis-à-vis de la suffixation : les variantes morphologiques d'un verbe en -ι-άω seront probablement en -ίζω ou en -ιάζω car le phonème -ι- est nécessaire à l'identification du radical, alors que pour un verbe en -ιάω-ῶ, la langue avait d'autres suffixes comme -έω-ῶ ou -άζω à sa disposition.

## B. Les dénominatifs en -ιάω-ῶ

Trois verbes de notre corpus sont de véritables dérivés en -ιάω-ῶ au sens où le suffixe -ιάω-ῶ est employé avec un radical qui ne présente pas de -ι- final : ἐπανθιάω-ῶ (III, v. 519), καπνιάω-ῶ (II, v. 131) et κατηφιάω-ῶ (I, v. 461 et III, v. 123).

Ces verbes sont similaires du point de vue métrique : la voyelle qui précède le suffixe est systématiquement longue, soit par nature pour κατηφιάω-ῶ, soit par position dans les deux autres cas. Cela peut expliquer pourquoi ces verbes sont systématiquement employés au présent dans des formes à *diectasis*. Ainsi, la forme κατηφιῶντι (I, v. 461) présente un schéma métrique  $\sim \sim \sim \sim$  dont on constate aisément qu'il est d'une grande commodité métrique dans un poème écrit en hexamètres dactyliques. Une forme de présent contractée κατηφιῶντι, scandée  $\sim \sim \sim$ , serait inadaptée au mètre épique puisqu'elle fait apparaître un crétique, tout comme la forme d'aoriste κατηφήσα. La métrique permet donc d'expliquer la grande homogénéité que l'on peut constater dans l'emploi que fait Apollonios de ces formes.

Pour mieux comprendre le statut de ces verbes, à la fois dans l'histoire de la langue grecque et dans le texte d'Apollonios, il s'agit maintenant de vérifier, pour chacun de ces verbes, à quel point il continue à être employé après Apollonios. En effet, si un verbe continue à être attesté, en particulier dans les textes qui n'ont pas de caractère poétique marqué, il est alors plus probable qu'il s'agissait d'un verbe bien vivant, qui appartenait bien au vocabulaire de l'époque hellénistique c'est-à-dire à la *koiné*. Si cela n'est pas le cas, deux cas peuvent être envisagés : soit le verbe est une création purement poétique, c'est-à-dire un néologisme formé par Apollonios ou par un autre poète dont on aurait ensuite perdu les œuvres, soit le verbe était bien vivant mais, du fait du hasard de la transmission des textes, nous n'en avons pas gardé d'autre trace que l'attestation des *Argonautiques*. Il faudra également comparer ces verbes à leurs variantes morphologiques éventuelles, c'est-à-dire aux verbes de même

<sup>7</sup> TUCKER 1990, p. 252. Les verbes en -ιάω issus de formes nominales en -α ou en -ος sont déjà attestées à l'époque homérique (cf. *ibid.*, p. 252-253).

sens formés à partir du même radical nominal mais à l'aide d'un suffixe dénominatif différent. Si un tel verbe existait à l'époque d'Apollonios ou même avant, on peut alors se demander ce qui conduit Apollonios à en employer un autre, en particulier si la variante morphologique continue à être attestée après l'époque hellénistique alors que le verbe employé par Apollonios reste relativement rare, sinon inexistant.

L'étude des trois verbes concernés laisse voir que ces trois verbes possèdent une variante morphologique plus fréquente : *κατηφιάω-ῶ* fonctionne comme une variante morphologique de *κατηφέω-ῶ*, *καπνιάω-ῶ* comme une variante morphologique de *καπνίζω* et *ἐπανθιάω-ῶ* comme une variante morphologique de *ἐπανθέω-ῶ*. En revanche, si les deux premiers sont attestés en prose, le verbe *ἐπανθιάω-ῶ* est un *hapax* qui n'apparaît donc pas par ailleurs.

### 1) Le verbe *κατηφιάω-ῶ* (I, v. 461 et III, v. 123)

Le verbe *κατηφιάω-ῶ*, dont les premières attestations se trouvent chez Apollonios, doit être rapproché de l'adjectif *κατηφής*, *ἔς*, « qui baisse la tête, abattu »<sup>8</sup>. Même si l'on croit apercevoir le préverbe *κατα*<sup>ο</sup>, le verbe simple *\*ἠφιάω* n'est pas attesté et l'on ne trouve pas non plus de forme composée présentant un autre préverbe ; nous n'avons pas non plus gardé trace d'une forme nominale *\*ἠφής* dont un verbe simple aurait pu être issu et le verbe *κατηφιάω-ῶ* doit donc être interprété comme un dénominatif de *κατηφής*, *ἔς*<sup>9</sup>.

Le verbe *κατηφιάω-ῶ*, dont les deux premières attestations se trouvent dans les *Argonautiques*, semble désigner « être malheureux, abattu », dans ses deux attestations. Ce verbe apparaît au vers 461 du premier chant, alors que Jason, à l'heure du départ, songe aux dangers et aux difficultés qui attendent les Argonautes :

Ἔνθ' αὖτ' Αἰσονίδης μὲν ἀμήχανος εἰν ἑοῖ αὐτῷ  
πορφύρεσκεν ἕκαστα, κατηφιόωντι ἑοικώς.

Alors, l'Aisonide, immobile, remue en lui-même chacune de ses pensées avec un air abattu.

La présence du participe *ἑοικώς* garantit le fait que le verbe désigne bien le sentiment en lui-même et non la manifestation physique du sentiment. Le verbe apparaît également au vers 123 du chant III. Ganymède, qui joue aux osselets avec Eros, est attristé par sa défaite :

Ὁ δ' ἐγγύθεν ὀκλαδὸν ἦστο  
σῆγα κατηφιόων.

L'autre [Ganymède], près de lui, était assis accroupi, abattu et silencieux.

<sup>8</sup> I, v. 267 :

οἱ δέ τε σῆγα κατηφές ἠείροντο.

[Les serviteurs], en silence, abattus, apportèrent [son armure].

Voir aussi, pour les Argonautes face à l'impossible épreuve imposée par Aïétès, III, v. 504. Pour les Argonautes alors qu'ils sont perdus en Libye, IV, v. 1344.

<sup>9</sup> CHANTRAINE 1999, s. v. *κατηφής* et supplément d'Alain Blanc et BLANC 1988. L'adjectif *κατηφής*, *ἔς* a été rapproché de *ἄπτω*, avec une segmentation *κατ-ηφής*, et de *φάη*, « les regards, la lumière du regard », avec une segmentation *κατα-φής*, et il signifierait alors « qui a le regard attaché vers le bas ». Alain Blanc propose quant à lui de rapprocher cet adjectif du radical *\*θᾶφ* de la « stupéfaction », avec une segmentation *κα(τα)-ταφής*, et l'adjectif signifierait alors « complètement abattu ». »

Pour Malcolm Campbell, le verbe exprime ici à la fois la tristesse et la honte, qui sont les deux sentiments associés au fait de « baisser la tête »<sup>10</sup>. Il est vrai que les deux sens conviennent ici mais le sens « triste, abattu », convient mieux pour la forme du chant I, où Jason est vraisemblablement davantage « abattu » que « honteux ».

### a) Une variante synonymique de κατηφέω-ῶ ?

Il existe un autre dénominateur issu de κατηφής, ἔς : le verbe κατηφέω-ῶ, qui est attesté deux fois dans le texte homérique, semble fonctionner comme une variante synonymique du verbe en -ιάω-ῶ. C'est par exemple le cas au vers 293 du chant XXII de l'*Iliade* :

χώσατο δ' Ἴκτωρ  
ὄττι ῥά οἱ βέλος ὠκὺ ἐτάσιον ἔκφυγε χειρός,  
στῆ δὲ κατηφήςσας, οὐδ' ἄλλ' ἔχε μείλινον ἔγχος.  
Hector s'irrita de ce que son trait rapide avait inutilement fui sa main. Il se tint là, abattu :  
il n'avait pas même une autre pique de frêne.

Si, dans ce passage de l'*Iliade*, il est possible d'hésiter quant au sentiment que désigne le verbe κατηφέω-ῶ, ce n'est pas le cas de la forme que l'on trouve dans l'*Odyssée* au vers 342 du chant XIV :

μνηστῆρες δ' ἀκάχοντο κατήφισάν τ' ἐνὶ θυμῷ,  
Les prétendants étaient tristes et abattus dans leur cœur.

Le syntagme prépositionnel ἐνὶ θυμῷ ainsi que la coordination avec le verbe de sentiment ἀχέω-ῶ confirment que le verbe désigne bien le sentiment lui-même et non la manifestation physique de ce sentiment. Ce verbe, qui est également employé dans une tragédie d'Euripide et dans le corpus aristotélicien<sup>11</sup>, est bien présent dans la littérature alexandrine et est notamment employé à deux reprises dans les *Argonautiques*, par exemple au vers 443 du chant II, alors que Phinée s'adresse aux Argonautes :

αὐτὰρ ὁ τόνγε κατηφήςσας προσέειπεν·  
“Αἰσονίδη, τὸ μὲν οὐ παλινάγρετον οὐδέ τι μῆχος  
ἔστ' ὀπίσω, κενεαὶ γὰρ ὑποσμύχονται ὀπωπαί·  
Alors, Phinée, abattu, lui dit : « Aisonide, c'est irrévocable et, pour la suite, aucun remède  
n'existe car mes yeux, vides, se sont consumés. »

Le participe κατηφήςσας, qui permet ici à l'auteur de décrire le sentiment de Phinée, peut difficilement désigner autre chose que de l'abattement ou de la résignation<sup>12</sup>, comme le prouvent les paroles du vieil homme dans les vers qui suivent. Le verbe en -έω-ῶ est encore employé, toujours au participe aoriste, au vers 888 du chant II, cette fois dans la bouche de Jason :

οὓς περ γὰρ τὸ πάροιθε δαήμονας εὐχόμεθ' εἶναι,  
οἶδε κατηφήςσαντες ἐμεῦ πλέον ἀσχαλώωσι·

<sup>10</sup> CAMPBELL 1994, p. 113, note au vers 123 : « Ganymede is silent, his head down, dejected and humiliated. For κατηφείη cf. schol. D at, on the one hand, *Il.* 3.51 αἰσχύνην, ὄνειδος [...] and, on the other, 17.556 στυνότης, λύπη [...]. Blanc [...] does not persuade me that the two nuances specified above were not felt in actual usage [...]. »

<sup>11</sup> Euripide, *Médée*, v. 1012 et Aristote, *Histoire des Animaux*, 604b.

<sup>12</sup> FRÄNKEL 1968, p. 188, note au vers 443 : « Jason hatte es gut gemeint (437) mit seinem hoffnungsvollen Wunsch, aber der Erfolg war dass Phineus aus seiner Freude (436) von Neuem in Melancholie abstrürzte (κατηφ.) ».

En effet, ceux qu'auparavant nous louions comme étant des spécialistes, ceux-là, abattus, sont plus désemparés que moi.

Une scholie aux manuscrits L et P donne une indication sur le sens qu'il faut donner au verbe :

κατηρήσαντες · δυσανασχετοῦντες  
κατηρήσαντες : supportant avec peine

Il n'y a pas de raison de considérer, comme le fait Guy Lachenaud<sup>13</sup>, que la glose s'applique plutôt à ἀσχαλώωσι qu'à κατηρήσαντες, puisque le sens proposé par le scholiaste pour κατηφέω-ῶ est cohérent avec celui que semblent présenter les autres attestations du verbe. Les verbes κατηφέω-ῶ et κατηφιάω-ῶ forment donc bien un doublon morphologique chez Apollonios : ils ont le même sens, ou en tout cas des sens proches, et sont tous deux des dénominatifs formés à partir de l'adjectif κατηφής, ἔς. L'emploi de κατηφιάω-ῶ par Apollonios représente donc un écart vis-à-vis du vocabulaire homérique.

### b) Κατηφιάω-ῶ et κατηφέω-ῶ : deux verbes employés hors de la langue poétique

Le verbe κατηφιάω-ῶ, dont les premières attestations se trouvent chez Apollonios, continue à être employé par la suite : il est attesté à de nombreuses reprises dans la langue épique<sup>14</sup>. Il est remarquable que toutes les attestations de ce verbe dans la langue épique sont des formes de participe présent actif à *diectasis*. C'est notamment le cas chez Apollonios, où l'on trouve les formes κατηφιάωντι (I, v. 461) et κατηφιάων (III, v. 123). Étant donné qu'Apollonios n'emploie pas de forme contractée pour les participes présents des verbes en -έω-ῶ<sup>15</sup>, il est possible que κατηφιάω-ῶ fonctionne comme une variante métrique de κατηφέω-ῶ dans la langue épique : les formes non contractées κατηφείοντι et κατηφείων font en effet apparaître un crétique et sont donc incompatibles avec le mètre épique.

Cela n'implique cependant pas que le verbe κατηφιάω-ῶ soit purement artificiel et, de fait, il est également attesté en prose, ce qui, pour Georg Bösch, le fait que ce verbe soit réutilisé dans des textes en prose est une preuve de ce qu'il appartenait au vocabulaire de la *koiné*<sup>16</sup>. Malcolm Campbell,

<sup>13</sup> LACHENAUD 2010, p. 307, note 257.

<sup>14</sup> Quintus de Smyrne, *La suite d'Homère*, III, v. 9 ; Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XIII, v. 218 ; XXV, v. 310 ; XXXIII, v. 25 et v. 230 ; Grégoire de Nazianze, *Carmina moralia* (MPG 37), col. 548, v. 4 ; col. 569, v. 8 ; *Carmina de se ipso* (MPG 37), p. 997, v. 7 ; p. 1266, v. 7 ; p. 1380, v. 8 ; Apollinaire de Laodicée, *Metaphrasis psalmodum*, II, 34, v. 31 ; 41, v. 25 ; 42, 6 ; Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, VIII, v. 211 ; XIII, v. 218 ; XVIII, v. 337 ; XIX, v. 254 ; XXI, v. 193 ; XXV, v. 310 ; XXXIII, v. 25 et 230 ; XXXVII, v. 701 ; XLVIII, v. 370 ; Eudocia Augusta, *De martyrio sancti Cypriani*, I, v. 178 ; Jean de Gaza, *Description du tableau cosmique*, I, v. 354 ; Paul le Silencieux, *Description de Sainte-Sophie*, v. 1000 ; *Anthologie grecque*, XIV, ép. 3, v. 1 (dans une épigramme en hexamètres).

<sup>15</sup> BZACH 1878, p. 157-158.

<sup>16</sup> BÖSCH 1908, p. 56 : « Cum et Philo p.697 C et Plutarchus hanc vocem posuerint, κοινήν fuisse dicimus. »

dans son commentaire du chant III, rappelle cependant que l'emploi de verbes en -ιάω-ῶ est un artifice métrique fréquent en poésie hexamétrique<sup>17</sup>.

De fait, le verbe κατηφιάω-ῶ apparaît chez Plutarque, dans la *Consolation à Apollonius sur la mort de son fils*<sup>18</sup>, où Plutarque raconte la réaction du roi Antigone Gonatas à la mort de son fils :

Ἀντίγονον δὲ τὸν βασιλέα πυθόμενον τὴν Ἀλκυονέως τοῦ υἱοῦ τελευτήν ἐν παρατάξει γενομένην μεγαλοφρόνως τε πρὸς τοὺς ἀπαγγέιλαντας αὐτῷ τὴν συμφορὰν ἀπιδεῖν καὶ μικρὸν ἐπισχόντα καὶ κατηφιάσαντα προσειπεῖν

On dit que le roi Antigone, ayant appris la mort de son fils Alcyoneus sur le champ de bataille, regarda avec orgueil ceux qui lui avaient annoncé ce malheur et, après être resté un instant immobile et abattu, s'adressa à eux.

Il va de soi que Plutarque écrit un texte en prose, que l'on ne peut donc pas considérer *a priori* comme poétique. Pourtant, selon Jean Hani, « le vocabulaire de Plutarque était extrêmement riche et l'on sait qu'il n'hésitait pas à employer mots rares et néologismes. La *Consolation à Apollonius* contient un nombre impressionnant d'*hapax* [...]. A côté des hapax, des mots rares [...] et des mots poétiques dont l'emploi est très caractéristique de la langue de Plutarque »<sup>19</sup>. Dès lors, il devient difficile de considérer la présence du verbe κατηφιάω-ῶ dans la *Consolation à Apollonius* comme une preuve formelle de sa présence dans la langue grecque post-classique. On trouve également peut-être quelques attestations dans les manuscrits de Philon d'Alexandrie, mais les manuscrits ne sont jamais unanimes<sup>20</sup>. Au IV<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, ce verbe continue à être employé de manière abondante en prose<sup>21</sup>. Le verbe κατηφιάω-ῶ est donc bien attesté en prose après Apollonios, quoique la plupart des attestations soient tardives. De plus, dans son *Commentaire à l'Odyssee*, qui est certes

---

<sup>17</sup> CAMPBELL 1994, p. 113, n. au v. 123 : « His [Boesch] argument, repeated by Wackernagel *SU* 184, that the presence of κατηφιάω in Plutarch et (perhaps, LSJ s. v.) Philo indicates koine influence could only be taken seriously if we were not dealing with one of the indispensable tools of hexameter poetry from Homer onward. »

<sup>18</sup> Plutarque, *Consolation à Apollonios*, 119c.

<sup>19</sup> J. Hani, dans Plutarque, *Consolation à Apollonios* (éd. J. Hani, Klincksieck, 1972), p. 21.

<sup>20</sup> Philon d'Alexandrie, *De sacrificiis Abelis et Caini*, 125 (κατηφῶ, var. κατηφῶ) ; *De Vita Mosis*, 166 (κατηφῶν, var. κατηφῶν et κατηφῶν) ; *In Flaccum*, 117 (κατηφούντων, var. κατηφιόντων et κατηφιώντων).

<sup>21</sup> Héliodore, *Ethiopiennes*, X, 30, 6 :

Κελεύσαντος οὖν τοῦ βασιλέως ὑπηρεταί προσδραμόντες οἱ μὲν τὸν Θεαγένην προσῆγον ἀναστήσαντες οἱ δὲ τοῦ ταύρου τοῖς κέρασι καλωδίου βρόχον ἐπιβαλόντες εἰλκόν τε κατηφῶντα καὶ τοῖς βωμοῖς αὐθις τοῦτόν [...] προσεδέσμευον.

Sur ordre du roi, des serviteurs accoururent : les uns relevaient Théagène et le conduisaient [au roi], alors que les autres, après avoir jeté un bout de corde autour des cornes du taureau, le tirèrent, abattu, et l'attachèrent de nouveau [...] à l'autel.

Là encore, la difficulté tient au fait que la langue d'Héliodore, comme l'immense majorité des langues littéraires, est une langue composite dans laquelle on peut observer diverses influences : celle de la *koiné*, celle du dialecte attique classique, celle de la langue poétique... Cf. C. MONTERO, *La novela griega*, Sintesis, Madrid, 2006, p. 147 : « Y hay que decir que el e stilo de Heliodoro es como su composición, muy elaborado y artificial. Evita el hiato y utiliza cláusulas métricas, utilizando además muchos poetismos y frecuentes alusiones a citas homéricas. Su lengua no corresponde a la lengua hablada, sino que es también aticista y utiliza neologismos. »

Voir aussi Thémistios, *Discours*, VIII, 102d ; Jean Chrysostome, *De Anna* (MPG 54), p. 670 ; *In epistulam ad Philippenses* (MPG 62), p. 253 et 254 ; *In epistulam ii ad Thessalonicenses* (MPG 62), p. 471 ; *In epistulam ad Titum* (MPG 62), p. 698 ; Macaire de Magnésie, *Apocriticus*, p. 221.

bien plus récent, Eustathe oppose ce verbe à κατηφέω-ῶ, qui a le même sens que notre verbe, et considère que κατηφιᾶω-ῶ est le verbe « normal »<sup>22</sup> :

Ὅρα δὲ τὸ κατήφησαν ἐκ τοῦ κατηφῶ κατηφήσω τοῦ καὶ ἐν ἄλλοις κειμένου, τὸ μέντοι κατηφιᾶν κοινόν. ὅμοιον δὲ καὶ τὸ μειδῶ μειδήσω καὶ μειδιῶ.  
Observe que le mot κατήφησαν vient de κατηφῶ, κατηφήσω que l'on trouve aussi chez d'autres auteurs. Le mot κατηφιᾶν est en revanche commun. De la même manière, on a le couple μειδῶ, μειδήσω et μειδιῶ.

Pour Eustathe, le verbe qui mérite d'être expliqué est donc κατηφέω-ῶ alors que κατηφιᾶω-ῶ est désigné comme κοινός. Chez Eustathe, l'adjectif κοινός est régulièrement opposé à l'adjectif ποιητικός et semble désigner la langue « courante », par opposition à la langue poétique<sup>23</sup>. Pour autant, le verbe κατηφέω-ῶ, comme κατηφιᾶω-ῶ, est bien attesté en prose à partir de l'époque hellénistique, y compris chez des auteurs qui emploient également κατηφιᾶω-ῶ<sup>24</sup>. Les deux verbes semblent donc coexister, au moins pour un temps : ils sont parfois tous deux présents chez un même auteur voire dans un même texte et, même lorsque l'on ne trouve qu'un seul des deux verbes dans les éditions modernes, il est fréquent que les manuscrits présentent les deux leçons.

Le fait que les poètes emploient κατηφιᾶω-ῶ comme une variante métrique de κατηφέω-ῶ n'implique donc pas que ce verbe ait été entièrement artificiel et qu'il n'ait pas été employé dans la langue de la prose. En tout cas, s'il est vrai que le verbe κατηφιᾶω-ῶ semble avoir été employé en prose et qu'il représente un écart par rapport à la langue homérique où l'on trouve κατηφέω-ῶ, ce verbe, par sa forme à *diectasis*, s'intègre sans mal dans la langue de l'épopée.

## 2) Le verbe καπνιάω-ῶ (II, v. 131)

Le verbe καπνιάω-ῶ est un dénominatif issu du substantif ὁ καπνός, « la fumée ». Dans ses deux attestations, dont l'une se trouve chez Apollonios et l'autre chez Plutarque, ce verbe semble signifier « produire de la fumée » et peut donc être rapproché d'un verbe plus fréquent formé sur le même radical, καπνίζω.

### a) Les attestations de καπνιάω-ῶ

Ce verbe apparaît dans une comparaison homérique, au vers 131 du chant II, où les Bébryces en fuite sont comparés à un essaim d'abeilles que l'apiculteur a enfumé :

Ὡς δὲ μελισσῶν σμήνος μέγα μηλοβοτῆρες

<sup>22</sup> Eustathe de Thessalonique, *Commentarii ad Homerum Odysseam*, vol. II, p. 126, commentaire au vers 342 du chant XVI.

<sup>23</sup> HEDBERG 1935, p. 201-207 : l'auteur traduit κοινός par « alltäglich, niedrig, volkstümlich ».

<sup>24</sup> Le verbe est par exemple fréquent chez Philon d'Alexandrie : *De sacrificiis Abelis et Caini*, 125 :

Ὅταν οὖν ἢ ἴδω ἢ ἀκούσω τινὰ αὐτῶν τεθνεῶτα, σφόδρα κατηφῶ καὶ ἄχθομαι καὶ οὐ μᾶλλον αὐτοὺς ἢ τοὺς ζῶντας ὀλοφύρομαι.

Ainsi, lorsque je vois ou j'entends dire que l'un d'entre eux est mort, alors je suis abattu, triste et ce n'est pas tant pour eux que pour les vivants que je pleure.

Voir aussi Philon d'Alexandrie, *De confusione linguarum*, 93 ; *De Iosepho*, 24, 179, 218, 224 et 239 ; *Quis rerum diuinarum heres sit*, 310 ; *De somnis*, II, 125 ; *De uita Mosis*, I, 14 et II, 166 ; *De specialibus legibus*, II, 49 et 87 ; *De uirtutibus*, 67 ; *Quid omnis probus liber sit*, 122 et 124 ; *In Flaccum*, 15 et 117.

ἤε μελισσοκόμοι πέτρῃ ἐνὶ καπνιώσιν,  
αἱ δ' ἦτοι τείως μὲν ἀολλέες ᾧ ἐνὶ σίμβλω  
βομβηδὸν κλονέονται, ἐπιπρὸ δὲ λιγνυόεντι  
καπνῶ τυφόμεναι πέτρης ἐκάς αἴσσουσιν

Comme lorsque des bergers ou des apiculteurs enfument un grand essaim d'abeilles et que les abeilles, se rassemblant un moment dans leur ruche, s'agitent en bourdonnant, puis, étouffées par l'abondante fumée, s'élancent hors du rocher...

Le sens du verbe ne pose pas de difficulté en contexte : Apollonios fait ici référence à une utilisation très spécifique et technique de la fumée : l'apiculteur, en diffusant de la fumée sur la ruche, calme les abeilles pour éviter de se faire piquer. Le verbe désigne donc le fait d'« enfumer », de « diffuser de la fumée sur quelque chose », comme le prouve d'ailleurs la présence du substantif dont καπνιάω-ῶ est issu, ὁ καπνός, et celle du verbe τύφομαι, « fumer, réduire en cendre »<sup>25</sup>.

Ce verbe n'est attesté qu'une fois hors des *Argonautiques*, dans le traité *Du contrôle de la colère* de Plutarque<sup>26</sup> :

ὁ τῶ θυμῷ προσέχων ἐν ἀρχῇ καὶ κατὰ μικρὸν ἕκ τινος λαλιᾶς καὶ βωμολοχίας  
συρφετώδους ὄρων καπνιῶντα καὶ διακαιόμενον οὐ μεγάλης δεῖται πραγματείας, ἀλλὰ  
πολλάκις αὐτῷ τῷ σιωπήσαι καὶ καταμελήσαι κατέπαυσε.

Celui qui se préoccupe de la colère dès le début et qui voit que peu à peu, à partir de quelque bavardage ou d'une plaisanterie vulgaire, elle fume et se consume s'épargne un souci et non des moindres : souvent, il la fait cesser en se taisant et en n'y prêtant pas attention.

L'établissement du texte pose cependant des difficultés puisque certains des manuscrits présentent καπνίοντα, καπνίζοντα ou encore, pour l'un d'entre eux seulement, καπνείοντα. Toutes les éditions que nous avons consultées choisissent cependant la même leçon que Jean Dumortier et éditent donc καπνιῶντα<sup>27</sup>. La construction du verbe chez Plutarque, s'il faut bien lire καπνιῶντα, diffère de celle que l'on rencontre chez Apollonios. Dans les *Argonautiques*, le verbe est employé transitivement et avec un sujet humain ; le sujet au nominatif est celui qui est à l'origine de la fumée et non pas l'objet qui brûle ; quant au complément d'objet à l'accusatif, il désigne ce sur quoi la fumée ainsi produite est envoyée. A l'inverse, chez Plutarque, le verbe est intransitif et le sujet est l'objet qui fume pour ensuite prendre feu. Alors qu'Apollonios emploie καπνιάω-ῶ dans un contexte technique, Plutarque semble ici faire référence à la fumée qui précède et annonce un feu, comme le prouve la présence du verbe διακαίω. Alors qu'Apollonios nous parlait d'une fumée qui, justement, ne doit pas être associée à des flammes pour être efficace, Plutarque associe étroitement le fait de produire de la fumée et celui de prendre feu. La fumée mentionnée dans les *Argonautiques* est une fumée contrôlée, produite par l'apiculteur dans un but bien spécifique ; celle mentionnée par Plutarque est une fumée qui annonce un feu qui ne sera plus contrôlable, en l'occurrence celui de la colère. Le verbe καπνιάω-ῶ ne semble donc pas uniquement faire référence à l'emploi technique de

<sup>25</sup> CHANTRAINE 1999, s. v. τύφομαι.

<sup>26</sup> Plutarque, *Du contrôle de la colère*, 454e.

<sup>27</sup> Plutarque, *De cohibenda ira* (éd. M. Pohlenz et W. Sieveking, Teubner, 1972), 454e ; Plutarque, *Sul controllo dell'ira* (éd. R. Laurenti et G. Indelli, M. D'Auria, 1988), 454e.

la « fumigation » dans le domaine de l'apiculture : le verbe *καπνιάω-ῶ* signifierait donc plus simplement « produire de la fumée », ce qui n'empêche cependant pas que ce verbe puisse à l'occasion prendre un sens plus spécifique et signifier « enfumer un essaim » quand il est employé dans le contexte dans lequel se trouve Apollonios.

### b) Le verbe *καπνιάω-ῶ* et ses variantes morphologiques

Pierre Chantraine, dans son *Dictionnaire étymologique*, cite deux autres dénominateurs issus de ὁ *καπνός* : *καπνίζω* et *καπνείω*<sup>28</sup>. Si le verbe *καπνείω*, « faire fumer », semble factitif et ne peut donc pas être interprété comme une variante morphologique de *καπνιάω-ῶ*<sup>29</sup>, le verbe *καπνίζω*, comme *καπνιάω-ῶ*, signifie bien « produire de la fumée ». Chez Homère, le verbe prend par extension le sens de « faire du feu »<sup>30</sup>, mais on trouve bien le sens de « enfumer, répandre de la fumée sur quelque chose », par exemple dans un discours de Démosthène<sup>31</sup>. Comme *καπνιάω-ῶ*, ce verbe peut être transitif, « enfumer quelque chose ou quelqu'un », ou intransitif, « produire de la fumée »<sup>32</sup>. Enfin, dans le corpus aristotélicien, il est employé dans un contexte très proche de celui dans lequel on trouve *καπνιάω-ῶ* dans les *Argonautiques*, puisqu'il s'agit de la fumigation d'un insecte qui endommage les ruches<sup>33</sup> :

οὐ κεντεῖται ὑπὸ τῶν μελιτῶν, ἀλλὰ μόνον φεύγει καπνιζόμενος.  
Il n'est pas piqué par les abeilles et fuit seulement quand on l'enfume.

Même s'il y a là une difficulté d'établissement du texte liée au fait que deux manuscrits présentent la leçon *καπνιόμενος*, il semble cependant que *καπνιάω-ῶ* fonctionne comme une variante morphologique de *καπνίζω*.

Le verbe *καπνίζω*, plus fréquent que *καπνιάω-ῶ*, semble avoir appartenu au vocabulaire de la *koiné* puisqu'on le trouve dans la Septante, y compris dans le Pentateuque<sup>34</sup>, qui a dû être traduit à une date proche de celle de la rédaction des *Argonautiques*, mais également dans les livres plus

<sup>28</sup> CHANTRAINE 1999, s. v. *καπνός*.

<sup>29</sup> Nicandre, *Thériaques*, v. 35-36 :

Θιβρῆν δ' ἐξέλάσεις ὄφιων ἐπιλωβέα κῆρα  
καπνείων ἐλάφοιο πολυγλώχινα κεραίην  
Tu chasseras la mort ardente et nuisible provoquée par les serpents en faisant fumer une corne de cerf aux pointes nombreuses.

<sup>30</sup> Homère, *Iliade*, II, v. 399 :

κάπνισάν τε κατὰ κλισίας, καὶ δεῖπνον ἔλοντο.  
Ils allumèrent un feu dans les baraques et prirent leur repas.

<sup>31</sup> Démosthène, *Contre Conon*, 4 :

φήσαντες γὰρ καπνίζειν αὐτοὺς ὀψοποιουμένους τοὺς παῖδας ἢ κακῶς λέγειν  
En effet, sous prétexte que les enfants qui cuisinaient les enfumaient ou les insultaient...

<sup>32</sup> Avec le sens « produire de la fumée », Aristophane, *Paix*, v. 892 ; *Collection hippocratique (Maladies des Femmes II, 114 ; Des lieux dans l'homme, 47)*. Avec le sens de « enfumer », Démosthène, *Contre Conon*, 4. Chez Homère (*Iliade*, II, v. 399), le verbe est employé absolument et signifie « allumer un feu ».

<sup>33</sup> Aristote, *Histoire des Animaux*, 605b. Voir aussi Julius Pollux, *Onomasticon*, I, 254 :

τὸν δὲ μελιτουργῶντα καπνίζειν δεῖ, ὅπως ἀνασοβῆ τὰς μελίττας  
Il faut que l'apiculteur enfume [la ruche] pour faire fuir les abeilles.

<sup>34</sup> Pour un feu qui produit de la fumée, Bible des Septante, *Genèse*, 15, 17 (moyen). Pour le mont Sina qui « fume » suite à la présence de Dieu, *Exode*, 19, 18 (moyen) et 20, 18 (actif).



Apollonios utilise ici l'image du duvet en fleur dont Vian rappelle qu'elle est fréquente<sup>38</sup> en la rapprochant d'un fragment de l'*Hécale* de Callimaque<sup>39</sup>. De fait, les verbes ἀνθέω-ῶ et ἐπανθέω-ῶ sont régulièrement employés pour désigner la barbe naissante, par exemple au chant XI de l'*Odyssée*, auquel Apollonios emprunte à la fois l'accusatif ἰούλους employé en fin de vers et le radical ἀνθ-<sup>40</sup> :

πρὶν σφωῖν ὑπὸ κροτάφοισιν ἰούλους  
 ἀνθῆσαι πυκάσαι τε γένυς εὐανθεί λάχνη.  
 ... avant que sous leurs tempes du duvet ne fleurisse et recouvre leur joue d'une barbe bien fleurie.

Le préverbe en ἐπι<sup>ο</sup> est également bien attesté pour du duvet qui « fleurit », notamment dans les *Nuées* d'Aristophane<sup>41</sup> :

τοῖς αἰδοίοισι δρόσος καὶ χνοῦς ὥσπερ μήλοισιν ἐπήνθει  
 Sur ses organes fleurissait la rosée d'un duvet, comme sur des coings.

D'après Jean Taillardat, qui commente ce passage, le substantif χνοῦς peut à la fois désigner le « duvet recouvrant certains fruits » et « le premier duvet humain »<sup>42</sup>, les coings étant recouverts d'un duvet cotonneux semblable à celui qui recouvre la peau. L'image du poil qui « fleurit », qui « pousse à la manière d'une fleur », est donc fréquente dans les textes grecs et elle est régulièrement exprimée grâce au verbe ἀνθέω-ῶ ou à son préverbe ἐπανθέω-ῶ. Apollonios emploie donc le verbe ἐπανθιάω-ῶ dans un contexte où l'on trouve régulièrement à la fois le verbe ἀνθέω-ῶ, notamment chez Homère, et le préverbe ἐπανθέω-ῶ.

Le verbe ἐπανθιάω-ῶ semble donc fonctionner comme une variante morphologique du verbe ἀνθέω-ῶ : ces deux verbes, qui semblent avoir le même sens et la même construction syntaxique, sont également employés dans la même métaphore, celle des poils qui « fleurissent » sur la peau. Il existe un autre verbe formé de la même manière mais à l'aide du suffixe -ίζω, ἐπανθίζω, ce verbe signifie non pas « fleurir sur » mais « couvrir de fleur »<sup>43</sup>.

Là encore, il semble qu'Apollonios emploie un verbe rare, dont nous n'avons conservé qu'une attestation, de préférence à un verbe fréquent, bien attesté par ailleurs. De fait, le verbe ἐπανθέω-ῶ

<sup>38</sup> VIAN 1980, p. 126, n. au v. 520.

<sup>39</sup> Callimaque, fr. 274 (éd. R. Pfeiffer) :

ἄρμοι που κάκείνω ἐπέτρεχε λεπτός ἴουλος  
 ἀνθει ἔλιχρῶσφ ἐναλίχχιος  
 Doucement sur lui aussi se répandait un léger duvet, semblable à une fleur d'héliochryse.

<sup>40</sup> Homère, *Odyssée*, XI, v. 319-320.

<sup>41</sup> Aristophane, *Les Nuées*, v. 978. Voir aussi, pour des poils, *L'Assemblée des femmes*, v. 13 et 903. Pour la chevelure, Alcman, fr. 1.1 (éd. D. Page dans *Poetae melici Graeci*), v. 53 ; Aristophane, *Les Guêpes*, v. 1065. Pour les poils d'un animal, Xénophon, *L'art de la chasse*, 4, 8. Pour une imperfection de peau, *Collection hippocratique (Epidémies VII, 1, 43)*. Pour du sel qui recouvre une terre, Hérodote, *Histoires*, II, 12. Pour un liquide qui se forme à la surface de l'eau, Aristote, *Problèmes*, 932b. Pour une expression qui « recouvre » le visage, Aristophane, *Les Nuées*, v. 1174. Pour une tendance qui « fleurit » naturellement chez certains hommes, Platon, *Lois*, IV, 710a.

<sup>42</sup> TAILLARDAT 1965, §104.

<sup>43</sup> Par exemple Eschyle, *Choéphores*, v. 150 :

ὕμᾱς δὲ κοκυτοῖς ἐπανθίζειν νόμος  
 Il est d'usage que vous faisiez fleurir de gémissements.

Ce verbe est souvent employé avec un sens métaphorique.



relativement fréquente du « duvet en fleur » ainsi que, probablement, la référence, qui devait demeurer sensible pour un lectorat ou un auditoire instruit.

Ces trois verbes en -ιάω-ῶ pour lesquels le -ι- ne fait pas partie du radical ont en commun le fait de posséder une variante morphologique plus fréquente, y compris après l'époque hellénistique, et, pour κατηφέω-ῶ et ἀνθέω-ῶ, attestée dans les poèmes homériques. En revanche, l'étude des attestations postérieures de ces verbes laisse apparaître davantage de disparité : alors que le verbe κατηφιάω-ῶ et, dans une moindre mesure, καπνιάω-ῶ sont tous deux attestés en prose, ἐπανθιάω-ῶ est un *hapax*, qui fonctionne peut-être comme une variante métrique de ἐπανθέω-ῶ. Les trois formes employées par Apollonios, qui sont toutes trois des formes à *diectasis*, présentent une grande commodité métrique, même si la variante morphologique de καπνιάω-ῶ, καπνίζω, est également compatible avec l'hexamètre dactylique : il est donc probable que leur commodité métrique ait joué un rôle dans l'emploi de ces verbes dans les *Argonautiques*. D'un point de vue strictement formel, ces verbes en -ιάω-ῶ s'intègrent sans mal dans la langue épique, mais, pour deux d'entre eux, κατηφιάω-ῶ et ἐπανθιάω-ῶ, Apollonios emploie le thème en -ιάω-ῶ alors que le thème en -έω-ῶ est homérique, ce qui témoigne d'un renouvellement de la langue épique, y compris pour des thèmes déjà attestés chez Homère.

### C. Les dénominatifs en -ιάω-ῶ dans lesquels le -ι- appartient au radical

Les verbes en -ιάω-ῶ de notre corpus pour lesquels le -ι- appartient au radical sont tous des dénominatifs issus d'un substantif. Malgré cette proximité morphologique, il apparaît cependant que l'un d'entre eux, μηνιάω-ῶ (II, v. 247), est bien attesté en prose à partir de l'époque hellénistique et devait donc vraisemblablement relever de la langue « courante », alors que les deux autres, μεσημβριάω-ῶ (II, v. 739) et εὐδιάω-ῶ (I, v. 424 ; II, v. 371 et 903 ; IV, v. 933) sont uniquement attestés en poésie épique et semblent fonctionner comme des variantes métriques de verbes en -ιάζω, bien attestés par ailleurs mais incompatibles avec le mètre épique.

#### 1) Le verbe μηνιάω-ῶ (II, v. 247)

Le verbe μηνιάω-ῶ est un dénominatif en -ιάω-ῶ issu du substantif ἡ μῆνις, qui désigne « la colère » ; ce substantif semble avoir chez Homère une connotation religieuse, avec un aspect solennel que l'on ne retrouve cependant pas pour le verbe dénominatif μηνιώ<sup>52</sup>.

La première attestation de μηνιάω-ῶ se trouve au vers 247 du chant II des *Argonautiques*, dans la réponse que fait Zétès à Phinée :

---

<sup>52</sup> CONSIDINE 1966, p. 16-22.

Ἄ δεῖλ', οὐ τίνα φημι σέθεν στυγερώτερον ἄλλον  
ἔμμεναι ἀνθρώπων. τί νύ τοι τόσα κήδε' ἀνήπται ;  
ἦ ῥα θεοὺς ὀλοῆσι παρήλιτες ἀφραδίησιν,  
μαντοσύνας δεδαῶς· τῷ τοι μέγα μηνιώσιν.

Ah, pauvre de toi, j'affirme que personne de plus misérable que toi n'existe parmi les hommes ! Pourquoi donc de tels malheurs te sont-ils attachés ? C'est sûr, tu as commis un péché envers les dieux par de funestes imprudences, parce que tu connais la science prophétique. C'est pourquoi ils sont très en colère contre toi.

Le sens est relativement clair : le verbe désigne ici la colère divine et μηνιάω-ῶ signifie, à l'actif et avec un régime au datif, « être en colère contre quelqu'un ». Pour Georg Bösch, ce verbe était utilisé par les locuteurs de la *koiné*, comme le prouve sa présence dans les textes postérieurs<sup>53</sup>. Il se trouve de fait dans la Bible des Septante, ce qui tend à confirmer l'hypothèse selon laquelle ce verbe serait un verbe vivant, bien présent dans la langue de l'époque d'Apollonios, et non une création poétique. On le trouve en effet dans le Siracide<sup>54</sup>, dont on estime la traduction à la fin du deuxième siècle avant notre ère<sup>55</sup> :

Ἐπὶ παντὶ ἀδικήματι μὴ μηνιάσης τῷ πλησίον καὶ μὴ πρᾶσσε μηδὲν ἐν ἔργοις ὕβρεως.  
Face à toute injustice, ne te mets pas en colère contre ton prochain et ne fais rien parmi les actes de violence.

Ce passage pose cependant des difficultés d'établissement du texte puisque deux manuscrits parmi ceux dont Alfred Rahlfs fait la collation présentent la leçon μηνίσης, qui a été rapprochée du verset 7 du chapitre 28 où la forme μηνίσης est en revanche présente dans tous les manuscrits<sup>56</sup>. Il s'agit là de la seule attestation du verbe en -ιάω-ῶ dans la Septante alors que le verbe μηνίω est quant à lui attesté à cinq reprises<sup>57</sup>.

Plus tard, au premier siècle avant notre ère, on retrouve le verbe en -ιάω-ῶ dans *l'Art rhétorique* attribué à Denys d'Halicarnasse<sup>58</sup>, dans un passage où Denys glose les vers 225 à 237 du chant XIX de *l'Iliade* où Ulysse conseille à Achille, qui veut venger la mort de Patrocle, de laisser les soldats manger avant de se rendre sur le champ de bataille :

ὡσεὶ ἔλεγεν· ἄλλοι τεθναῖσιν ἤδη διὰ σέ μηνιῶντα· νῦν ἀπορρίψας τὴν μῆνιν ἀξιόις τῆ τοῦ θεοῦ προσθήκη ἐλπίδας τῆς νίκης ἔχειν. Ἐὰν οὖν ἐξέλθωσι νήστεις, οὐδ' ἂν ὁ Ζεὺς χαριζόμενός σοι βοηθῆ τοῖς Ἕλλησι, δυνήσονται διαρκέσαι νήστεις ὄντες πρὸς τὸ κρατῆσαι. Ὡστε μὴ φρόνει μέγα ἐπὶ τῇ προσθήκῃ τοῦ Διὸς καὶ προπετῶς στρατεύου· ἐλεγχθήσῃ γὰρ τῇ ἀσθενείᾳ τῶν στρατιωτῶν·

C'est comme s'il disait : « Beaucoup déjà sont morts parce que tu es en colère. A présent, puisses-tu mettre un terme à ta colère et juger bon d'espérer la victoire, avec l'aide du dieu. Si des hommes à jeun sortent combattre et si Zeus, ne t'accordant pas sa faveur, ne vient

<sup>53</sup> BÖSCH 1908, p. 56 : « κοινῆς fuisse dicimus, pariter ac verbum μηνιάω. Quamquam enim Homerus, Herodotus, tragici poetae v. μηνίω usi erant, Ap. II. 247 τῷ τοι μέγα μηνιώσιν dixit, quae vox apud posteriores (Dion. Hel. ; Ael. ; Ioseph.) crebro obviam venit. »

<sup>54</sup> Bible des Septante, *Siracide*, 10, 6.

<sup>55</sup> DORIVAL, HARL et MUNNICH 1988, p. 97.

<sup>56</sup> Bible des Septante, *Siracide*, 28, 7 :

μνήσθησι ἐντολῶν καὶ μηνίσης τῷ πλησίον.

Souviens-toi des commandements et ne te mets pas en colère contre ton prochain.

<sup>57</sup> Bible des Septante, *Lévitique*, 19, 18 et *Jérémie*, 3, 12. Le verbe apparaît également dans des livres dits « poétiques » (*Psaumes*, 102, 9 ; *Siracide*, 28, 8 ; *Odes*, 12, 13).

<sup>58</sup> Denys d'Halicarnasse, *Art Rhétorique*, IX, 16, p. 357, l. 16-23.

pas au secours des Grecs, ils ne pourront, étant à jeun, être capables de gagner. Par conséquent, ne t'enorgueillis pas de l'aide de Zeus et ne te précipite pas pour combattre. En effet, tu seras responsable de la faiblesse des soldats. »

L'épisode de l'*Iliade* que glose ici Denys ne mentionne pas explicitement la colère d'Achille, mais il s'agit là d'un thème récurrent dans l'épopée et il n'est donc pas étonnant que Denys y fasse référence. Là encore, le sens est clair : le verbe signifie bien « être en colère ».

On trouve également ce verbe à trois reprises chez Philon d'Alexandrie, dans le *In Flaccum*<sup>59</sup> et dans le *De Abrahamo*<sup>60</sup>, où il est systématiquement employé pour désigner une colère violente et insatiable. Cependant, le caractère excessif de cette colère ne semble pas être exprimé par le verbe μηνιάω-ῶ lui-même mais plutôt par son entourage immédiat, notamment avec l'emploi à deux reprises de l'adverbe ἀτελεύτητα, et il n'est donc pas possible de conclure que ce verbe véhicule en langue l'idée d'excès et de longue durée. On retrouve encore ce verbe chez Galien<sup>61</sup>, au IIe siècle de notre ère.

Ce verbe se retrouve donc de manière assez régulière dans des textes en prose à partir de l'époque hellénistique et il n'y a donc pas de raison de penser qu'il s'agit d'un verbe poétique. Au contraire, sa présence chez des auteurs comme Philon, qui utilisent volontiers la *koiné*, laisse penser qu'il s'agit d'un verbe bien vivant à l'époque alexandrine.

Ce verbe connaît une variante morphologique, μηνίω, qui est déjà attestée dans les textes homériques. Elle apparaît par exemple au vers 247 du chant I de l'*Iliade*<sup>62</sup> :

Ἀτρεΐδης δ' ἐτέρωθεν ἐμήνιε·  
L'Atride, de son côté, était en colère.

Le sens est ici le même que celui que l'on trouvait chez Apollonios pour μηνιάω-ῶ : μηνίω signifie « être en colère ». Ce verbe apparaît à de nombreuses reprises chez Homère<sup>63</sup> et reste relativement fréquent par la suite : on le trouve en effet dans la tragédie<sup>64</sup>, dans la prose classique<sup>65</sup>,

<sup>59</sup> Philon d'Alexandrie, *In Flaccum*, 71 :

καὶ τελευτησάντων, οὐδὲν ἦττον ἀτελεύτητα μηνίωντες βαρυτέρας αἰκίας τοῖς σώμασιν ἐπέφερον  
Leur colère ne touchant nullement à sa fin, ils infligeaient des traitements pire encore aux corps des morts.

Voir aussi 180.

<sup>60</sup> Philon d'Alexandrie, *De Abrahamo*, 213 :

πρὸς ἀπόνοιαν ἐπιδόντες καὶ θράσος ἀναίσχυντον ὄργων, μηνίωντες ἦδη καὶ τὸ ἀκατάλλακτον ἐν αὐτοῖς  
ζωπυροῦντες, ἕως ἀπηνάγκασαν τοὺς ἀδικουμένους εἰς ἄμυναν ὀρμησαί.  
Après s'être abandonnés à la folie, ils furent aussi excités par une audace éhontée, eux qui étaient déjà en colère et qui s'embrasaient en eux-mêmes d'un feu inextinguible, au point de contraindre leurs victimes à se lever pour se défendre.

<sup>61</sup> Galien, *Différences du pouls*, 8.666 K :

κακῶς παραλείπει τὸν οἶον λυπούμενον καὶ ὀργιζόμενον καὶ μηνίωντα.  
Tu aurais tort de négliger [une pulsation] qui est, pour ainsi dire, triste, énervée et en colère.

<sup>62</sup> Homère, *Iliade*, I, v. 247 et v. 488 ; II, v. 769, etc. ; *Odyssée*, XVII, v. 14.

<sup>63</sup> Homère, *Iliade*, I, v. 422.

<sup>64</sup> Par exemple Eschyle, *Les Euménides*, v. 101 ; Sophocle, *Electre*, v. 570 ; Euripide, *Hippolyte*, v. 1146.

<sup>65</sup> Par exemple Hérodote, *Histoires*, VII, 230 ; XI, 7 ; Aristote, *Rhétorique*, II, 1401b.

chez Théocrite<sup>66</sup>, dans la Septante<sup>67</sup> puis, plus tard, chez Diodore de Sicile<sup>68</sup>, Denys d’Halicarnasse<sup>69</sup>, Flavius Josèphe<sup>70</sup>... La variante morphologique de μηνιάω-ῶ continue donc à être bien attestée, toujours avec le sens de « être en colère » et avec un éventuel régime au datif, comme c’est le cas de μηνιάω-ῶ. Il est possible que les deux verbes aient coexisté dans la langue, tout comme il est possible que μηνιάω-ῶ ait bel et bien remplacé μηνίω dans la langue parlée mais que les deux aient continué à être employés dans la langue littéraire.

Les grammairiens antiques mentionnent la coexistence de ces deux verbes, mais ne nous disent rien d’une éventuelle différence entre les deux. Les deux verbes sont ainsi mentionnés chez Hérodien<sup>71</sup> :

Τὰ εἰς ὦ καθαρὸν ἔχοντα ἰ ἐκτεταμένον βαρύνεται, [...] πίω, ἀφ’ οὗ ὁ μέλλον πίσω, ἀφ’ οὗ πιπίσκω, ἴω ὁ καὶ περισπᾶται, ἐξ οὗ καὶ ἴημι, μνίω τὸ ἐσθίω, δηρίω καὶ δηριῶ περισπῶμενον « δὴ τότε δηριῶντο Ποσειδάων καὶ Ἀπόλλων », μητίω καὶ μητιῶ, κονίω, μηνίω τὸ ὀργίζομαι ὃ διαφορεῖται κατὰ τὸν χρόνον, καὶ μηνιῶ.  
 Les mots qui se terminent par un -ω précédé directement d’un -ι- long ont un accent récessif [...] : πίω dont vient le futur πίσω ainsi que πιπίσκω, ἴω, qui est aussi périspomène, d’où vient aussi ἴημι, μνίω synonyme de ἐσθίω, δηρίω et δηριῶ, qui est périspomène (ainsi « δὴ τότε δηριῶντο Ποσειδάων καὶ Ἀπόλλων »), μητίω et μητιῶ, κονίω, μηνίω synonyme de ὀργίζομαι, qui varie du point de vue de la quantité, et μηνιῶ.

On peut se demander si Hérodien fait référence au verbe qui nous intéresse, à savoir μηνιάω, ou au futur contracte de μηνίω, μηνιῶ, qui est bien attesté<sup>72</sup> et auquel Hérodien fait parfois référence<sup>73</sup>. Cependant, les autres exemples donnés par le grammairien, en particulier les paires formées par δηρίω et δηριῶ et μητίω et μητιῶ, sont clairs : il s’agit de paires synonymiques formées d’un verbe en -ίω et d’un verbe en -ιάω-ῶ, comme le prouve d’ailleurs la citation que propose l’auteur à titre d’exemple. Il semble donc logique que la paire formée par μηνίω et μηνιῶ appartienne à la même série et qu’il s’agisse de deux verbes au présent. Les deux verbes sont donc présentés comme synonymes, sans que le grammairien fournisse davantage de précisions. On trouve davantage d’informations chez Eustathe de Thessalonique qui mentionne également ce doublon dans ses *Commentaires à l’Iliade*<sup>74</sup> :

<sup>66</sup> Théocrite, *Idylles*, XXV, v. 200.

<sup>67</sup> Cf. *supra*, p.4, n 57.

<sup>68</sup> Par exemple Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XV, 49, 3. Chez Diodore, le verbe est toujours utilisé pour désigner la colère d’un dieu ou d’un demi-dieu comme Héraclès.

<sup>69</sup> Denys d’Halicarnasse, *Antiquités romaines*, III, 35, 2 et XII, 10, 2.

<sup>70</sup> Flavius Josèphe, *Antiquités Juives*, VIII, 112 et XV, 299 ; *Guerre des Juifs*, II, 70.

<sup>71</sup> Hérodien, *Prosodie Générale* (éd. A. Lentz dans *Grammatici Graeci*, III.1), p. 455-456.

<sup>72</sup> Par exemple Bible des Septante, Jérémie, 3, 12 :

Καὶ οὐ στηριῶ τὸ πρόσωπόν μου ἐφ’ ὑμᾶς· ὅτι ἐλεήμων ἐγώ εἰμι, λέγει κύριος, καὶ οὐ μηνιῶ ὑμῖν εἰς τὸν αἰῶνα.  
 Et je ne dirigerai pas mon visage contre vous, car je suis miséricordieux, dit le Seigneur, et je ne serai pas pour toujours en colère contre vous.

<sup>73</sup> Hérodien, *De l’orthographe* (éd. A. Lentz dans *Grammatici Graeci*, III.2), p. 463, l. 9-12 :

Τὰ διὰ τοῦ ἰω ὑπὲρ δύο συλλαβὰς ὄντα βαρύτενα κλινόμενα εἰς μέλλοντα διὰ τοῦ ἰ γράφεται οἷον μητίω μητίσω, κονίω κονίσω, κυλίω κυλίσω, μηνίω μηνίσω τὸ ὀργίζομαι ὡσπερ καὶ τὸ μηνιῶ περισπῶμενον, δηρίω δηρίσω.

Les mots barytons de plus de deux syllabes qui finissent par -ω s’écrivent avec un ἰ au futur, ainsi μητίω μητίσω, κονίω κονίσω, κυλίω κυλίσω, μηνίω μηνίσω, synonyme de ὀργίζομαι (« être en colère »), ainsi que μηνιῶ qui est périspomène, et δηρίω δηρίσω.

<sup>74</sup> Eustathe de Thessalonique, *Commentarii ad Iliadem pertinentes*, vol. 1, p. 149, l. 4-9, commentaire à *Iliade*, I, v. 247.

Ἵτι ἐν τῷ «Ἄτρείδης ἐτέρωθεν ἐμήνιε» παραχρησάμενος εἶπε τὸ μηνίειν ὁ ποιητής. οὐπω γὰρ μηνίει ὁ βασιλεύς, ἀλλὰ χολοῦται, ὡς προεῖρηται. [Ἰστέον δὲ ὡς ὁ μὲν ποιητής μηνίειν οἶδε βαρυτόνως. οὕτω δὲ καὶ ἡ κοινὴ χρῆσις. τῶν τινες δὲ ὕστερον Ἀττικιστῶν μηνιᾶν εἶπον ὡς βοᾶν καὶ μηνιῶντες ὡς βοῶντες. τοιοῦτοι δὲ τινες καὶ τὸ συνιέναι εἰς τὸ συνιεῖν ἐκαινοτόμησαν ἐκ τοῦ συνιῶ.]

Dans Ἄτρείδης ἐτέρωθεν ἐμήνιε, le poète dit à tort μηνίειν. Le roi, en effet, n'est pas encore en colère, mais il est irrité, comme cela a été dit avant. [Il faut savoir que le poète connaît μηνίειν avec l'accent qui remonte. Il en va ainsi dans l'usage vulgaire. Certains parmi les atticistes tardifs ont dit μηνιᾶν, sur le même modèle que βοᾶν, et μηνιῶντες, sur le même modèle que βοῶντες. Ces hommes ont aussi innové en transformant συνιέναι en συνιεῖν, en s'inspirant de συνιῶ.]

Le témoignage d'Eustathe de Thessalonique confirme donc ce que nous avons observé quant à la chronologie relative de nos deux variantes morphologiques : μηνιάω-ῶ est, pour Eustathe, bien plus récent que μηνίω, qui est à la fois plus ancien et plus fréquent. Pour lui, μηνίω relève d'une κοινὴ χρῆσις, d'un « usage vulgaire »<sup>75</sup>, et μηνιάω-ῶ aurait été employé par « des atticistes tardifs », τινες ὕστερον Ἀττικιστῶν. Il est difficile d'établir à quels auteurs Eustathe fait référence en employant ce dernier syntagme nominal. L'autre changement qu'il mentionne, à savoir l'emploi de l'infinitif συνιεῖν au lieu de συνιέναι, se trouve essentiellement chez des auteurs de l'époque chrétienne<sup>76</sup> et il fait de toute façon référence à une époque bien postérieure à celle de l'écriture des *Argonautiques*.

Si les grammairiens et lexicographes ne nous renseignent pas vraiment sur les rapports qu'entretiennent μηνίω et μηνιάω-ῶ à l'époque hellénistique, ils nous confirment en revanche que les deux verbes ont des sens très proches, sinon identiques. Il semble que les deux verbes aient coexisté dans la langue, même si μηνίω est resté plus fréquent. Nous avons bien affaire à des variantes synonymiques : il nous est difficile de percevoir la différence de sens ou d'emploi qui existait entre ces deux dérivés. Nous pouvons donc nous demander si ce n'est pas tout simplement la métrique qui aurait contribué au choix de μηνιάω-ῶ de préférence à μηνίω dans les *Argonautiques*. Le simple fait que μηνίω se trouve chez Homère prouve que ce verbe n'est pas incompatible avec l'hexamètre dactylique. La forme employée par Apollonios, μηνιῶσιν, scandée  $\bar{\text{~}} \sim | \bar{\text{~}} \sim$ , présente le rythme caractéristique de la fin d'un hexamètre, place qu'occupe effectivement ce mot chez Apollonios. Son équivalent, μηνίουσιν, aurait pu être scandé  $\bar{\text{~}} \bar{\text{~}} \sim$  car on trouve la forme μήνιεν chez Homère<sup>77</sup>. Cette forme pourrait sans difficulté se rencontrer dans un hexamètre dactylique et pourrait même se substituer à μηνιῶσιν au vers 247 du chant II des *Argonautiques* puisqu'Apollonios emploie parfois des vers spondaïques<sup>78</sup>. La métrique ne saurait donc fournir une explication suffisante à l'emploi du verbe μηνιάω-ῶ de préférence à sa variante morphologique μηνίω, même s'il est possible

<sup>75</sup> Sur l'usage de κοινός chez Eustathe de Thessalonique, HEDBERG 1935, p. 201-207

<sup>76</sup> Par exemple Origène, *Homélie sur Jérémie*, XI, 4, l. 17. On trouve cependant une attestation à date antérieure dans Théognis, *Elégies*, v. 565.

<sup>77</sup> Homère, *Iliade*, II, v. 769 :

$\bar{\text{~}} \sim | \bar{\text{~}} \sim || \bar{\text{~}} \sim | \bar{\text{~}} \sim$   
 ὄφρ' Ἀχιλεὺς μήνιεν· ὃ γὰρ πολὺ φέρτατος ἦεν,

<sup>78</sup> Par exemple I, v. 20 et v. 24.

qu'Apollonios ait préféré, d'une part, éviter un vers spondaïque et, d'autre part, scander  $\mu\eta\nu\acute{\iota}$ -, qui reste la scansion la plus fréquente chez Homère.

S'il est vrai qu'Apollonios s'écarte ici de la langue homérique, on peut cependant remarquer que le verbe  $\mu\eta\nu\acute{\iota}\omega\text{-}\tilde{\omega}$ , s'il n'est pas homérique, en a cependant l'apparence : Homère connaît par exemple le verbe  $\mu\eta\tau\acute{\iota}\omega\text{-}\tilde{\omega}$ , dérivé de  $\eta\ \mu\eta\tau\acute{\iota}\varsigma$ , et la formation de  $\mu\eta\nu\acute{\iota}\omega\text{-}\tilde{\omega}$  à partir de  $\eta\ \mu\eta\eta\nu\acute{\iota}\varsigma$  n'avait probablement donc rien de surprenant pour un lecteur d'Homère. Apollonios emploie donc probablement ici un verbe qui était bien vivant à son époque mais qui cependant s'insère parfaitement dans la langue épique, d'une part du fait de sa ressemblance avec des verbes homériques et d'autre part parce qu'il présente un schéma métrique pratique, familier des lecteurs de l'épopée, les formes à *diectasis* issues de verbes en  $-\acute{\iota}\omega\text{-}\tilde{\omega}$  étant relativement fréquentes en fin de vers chez Homère.

## 2) Les verbes en $-\acute{\iota}\omega\text{-}\tilde{\omega}$ , variantes métriques des verbes en $-\acute{\iota}\acute{\zeta}\omega$ ?

Deux verbes de notre corpus,  $\mu\epsilon\sigma\eta\mu\beta\rho\acute{\iota}\omega\text{-}\tilde{\omega}$  (II, v. 739) et  $\epsilon\upsilon\delta\acute{\iota}\alpha\omega\text{-}\tilde{\omega}$  (I, v. 424 ; II, v. 371 et 903 ; IV, v. 933), semblent fonctionner comme des variantes métriques de verbes en  $-\acute{\iota}\acute{\zeta}\omega$  dont la structure métrique est incompatible avec l'hexamètre dactylique. Ces deux verbes, qui ne sont pas attestés hors de la poésie dactylique, semblent donc relever d'un artifice métrique, dont il faudra déterminer s'il est propre à Apollonios ou s'il s'agit au contraire d'un artifice fréquent, bien attesté chez d'autres poètes.

### a) Le verbe $\mu\epsilon\sigma\eta\mu\beta\rho\acute{\iota}\omega\text{-}\tilde{\omega}$ (II, v. 739)

Le verbe  $\mu\epsilon\sigma\eta\mu\beta\rho\acute{\iota}\omega\text{-}\tilde{\omega}$ , issu du substantif  $\eta\ \mu\epsilon\sigma\eta\mu\beta\rho\acute{\iota}\alpha$ , « le midi », est extrêmement rare puisqu'il n'est attesté que deux fois en dehors des *Argonautiques*. Chez Apollonios, il se trouve au vers 739 du chant II :

$\acute{\alpha}\rho\gamma\iota\nu\acute{o}\epsilon\sigma\sigma\alpha\nu\ \acute{\alpha}\epsilon\iota\ \pi\epsilon\rho\iota\acute{\tau}\epsilon\tau\rho\phi\epsilon\ \pi\acute{\alpha}\chi\eta\nu$ ,  
 $\eta\ \tau\epsilon\ \mu\epsilon\sigma\eta\mu\beta\rho\acute{\iota}\omega\nu\tau\omicron\varsigma\ \acute{\iota}\alpha\acute{\iota}\nu\epsilon\tau\alpha\ \eta\ \epsilon\lambda\acute{\iota}\omicron\iota\omicron$ .  
Toujours [le souffle glacial] fait se condenser du givre étincelant qui fond lorsque le Soleil est au Zénith.

On le trouve également dans une épigramme de l'*Anthologie* attribuée à Paul le Silentiaire<sup>79</sup>, avec un sens qui semble cependant un peu différent :

$\acute{\alpha}\lambda\epsilon\acute{\xi}\eta\tau\epsilon\iota\rho\alpha\ \delta\epsilon\ \tau\acute{\epsilon}\chi\eta$   
 $\acute{\alpha}\nu\epsilon\rho\alpha\ \mu\upsilon\acute{\iota}\alpha\omega\nu\ \kappa\acute{\epsilon}\nu\tau\rho\nu\ \acute{\alpha}\lambda\epsilon\upsilon\acute{o}\mu\epsilon\nu\omicron\nu$   
 $\acute{\epsilon}\kappa\ \theta\alpha\lambda\acute{\iota}\eta\varsigma\ \acute{\alpha}\beta\rho\tilde{\omega}\tau\alpha\ \mu\epsilon\sigma\eta\mu\beta\rho\acute{\iota}\alpha\omicron\nu\tau\alpha\ \phi\upsilon\lambda\acute{\alpha}\sigma\sigma\epsilon\iota$   
Cet artifice défensif protège l'homme qui veut échapper à l'aiguillon des mouches et faire la sieste de midi en sortant de table, sans être piqué.

<sup>79</sup> *Anthologie grecque*, IX, ép. 764 attribuée à Paul le Silentiaire, v. 3-5.

Enfin, on trouve également ce verbe, avec un sens plus proche de celui que l'on trouve dans les *Argonautiques*, dans un papyrus dit « magique »<sup>80</sup> daté du IV<sup>e</sup> ou du V<sup>e</sup> siècle de notre ère<sup>81</sup> :

σοὶ φλόγες ὠδίνουσι φεραυγέες ἤματος Ὁρθρον,  
σοὶ δὲ μεσημβριόωντα πόλον διαμετρήσαντι  
Ἀντολίη μετόπισθε ῥοδόσφυρος εἰς ἐὸν οἶκον  
ἀχνυμένη στείχει.

Pour toi les flammes porteuses de lumière du jour enfantent l'Aurore ; derrière toi, après que tu as traversé la partie du ciel qui est au zénith, le Lever aux roses chevilles retourne vers sa demeure, attristé.

Le papyrus présente cependant le datif μεσημβριόνεντι, qui n'est jamais attesté par ailleurs, et la forme μεσημβριόωντα, qui est généralement retenue par les éditeurs, est une conjecture. Karl Dilthey signale notamment que ce mot, vu son sens, semble devoir s'accorder avec πόλον et qu'il est possible que l'auteur de ce texte se soit inspiré du passage des *Argonautiques* cité plus haut<sup>82</sup>. Il semble cependant que le datif conviendrait également, puisque l'adjectif se rapporterait alors au pronom de deuxième personne σοί, qui représente ici le Soleil. Si le verbe μεσημβριάω-ῶ doit bien être lu ici, alors il se trouve encore une fois dans un texte poétique, rédigé en hexamètres dactyliques. Le verbe μεσημβριάω-ῶ, qui n'est attesté que trois fois, l'est donc toujours dans un texte en hexamètres dactyliques.

Le sens du verbe est problématique : dans les *Argonautiques* et dans les *papyrus* dits « magiques », le sujet du verbe est soit le Soleil, soit le πόλος, c'est-à-dire le point autour duquel tourne la voûte céleste, et le sens « être au zénith » semble bien convenir. En revanche, pour l'attestation de l'*Anthologie*, le sujet du verbe est un être humain et le verbe semble signifier « faire la sieste ». L'évolution qui permet de passer d'un substantif signifiant le « midi » comme ἡ μεσημβρία à un verbe dénomiatif signifiant « faire la sieste de midi », comme cela semble être le cas de μεσημβριάω-ῶ, est attestée pour d'autres verbes : le verbe ἐνδιάζω, dénomiatif formé à partir de l'adjectif ἐνδιος, ος, ον, « qui a lieu au milieu du jour », signifie « faire la sieste » chez Plutarque<sup>83</sup>. Du fait du petit nombre d'attestations de ce verbe, il est difficile de savoir comment ces deux sens s'articulent : en particulier, nous ne pouvons pas déterminer si ce verbe a deux sens bien distincts ou si l'un des deux sens est métaphorique.

Ces deux sens se retrouvent tous deux dans la variante morphologique de notre verbe, μεσημβριάζω, qui est également un dénomiatif formé à partir du substantif ἡ μεσημβρία. Le sens de

<sup>80</sup> K. Preisendanz, *Papyri Graecae Magicae*, K. G. Saur, Munich et Leipzig, 2001 [1<sup>ère</sup> éd. 1973-1974], vol. 1, II, v. 92-94.

<sup>81</sup> TISSI 2014, p. 67.

<sup>82</sup> DILTHEY 1872, p. 384, note 13.

<sup>83</sup> Plutarque, *Vie de Romulus*, 4, 1 :

Ἦν δὲ πλησίον ἐρινεός, ὃν Ῥωμινάλιον ἐκάλουν [...] διὰ τὸ τὰ μηρυκόμενα τῶν θρεμμάτων ἐκεῖ διὰ τὴν σκιὰν ἐνδιάζειν.

Il y avait non loin un figuier que l'on appelait Rominal parce que les animaux ruminants y faisaient la sieste pour être à l'ombre.

« faire la sieste de midi » se trouve par exemple dans le *Phèdre* de Platon<sup>84</sup>. Ce sens nous est confirmé par les scholies et par les lexicographes<sup>85</sup>. Le sens de « être au zénith », qui était celui de μεσημβριάω-ῶ dans les *Argonautiques*, est quant à lui attesté dans l'*Onomasticon* de Pollux<sup>86</sup> et à date encore plus tardive chez Porphyre de Tyr<sup>87</sup>.

Ce verbe, qui reste relativement rare, est attesté en prose uniquement<sup>88</sup>, alors que μεσημβριάω-ῶ n'est attesté que dans des textes en hexamètres. Etant donné que μεσημβριάω n'est jamais attesté en poésie, on ne peut pas juger directement de la quantité de la voyelle -i-, mais il est en revanche certain que le -i- présent dans le substantif ἡ μεσημβρία ainsi que celui présent dans le verbe μεσημβριάω sont brefs. On peut donc affirmer sans trop de difficulté que celui que l'on trouve dans le verbe μεσημβριάω est bref également, ce qui rend le thème de présent de ce verbe incompatible avec le mètre épique puisqu'il présente un crétique. Sachant cela, on peut alors supposer que le verbe μεσημβριάω-ῶ, qui présente un schéma métrique bien adapté au mètre épique et qui ne se trouve que dans des textes rédigés en hexamètres, est une variante métrique du verbe μεσημβριάω.

#### b) Le verbe εὐδιάω-ῶ (I, v. 424 ; II, v. 371 et 903 ; IV, v. 933) et son préverbe ἐνευδιάω-ῶ (II, v. 935)

Le verbe εὐδιάω-ῶ, qui apparaît également chez Aratos<sup>89</sup>, ainsi que son préverbe ἐνευδιάω-ῶ, semblent fonctionner de manière similaire : ce verbe, dans lequel on peut apercevoir le thème nominal

<sup>84</sup> Platon, *Phèdre*, 259a :

Εἰ οὖν ἴδοιεν καὶ νῶ καθάπερ τοὺς πολλοὺς ἐν μεσημβρία, μὴ διαλεγόμενους ἀλλὰ νυστάζοντας καὶ κηλομένους ὑφ' αὐτῶν δι' ἀργίαν τῆς διανοίας, δικαίως ἂν καταγελῶεν, ἡγούμενοι ἀνδράποδ' ἄττα σφίσι ἐλθόντα εἰς τὸ καταγώγιον ὡσπερ προβάτια μεσημβριάζοντα περὶ τὴν κρήνην εὐδειν•  
Si [les cigales] nous voyaient tous les deux, à midi, semblables à la multitude, non pas occupés à discuter mais charmés par elles et entraînés vers le repos de l'esprit, c'est à bon droit qu'elles riraient et qu'elles penseraient que ce sont quelques esclaves qui dorment, étant venus à elles dans ce lieu de repos comme du bétail fait la sieste de midi à côté de la source.

<sup>85</sup> Par exemple *Scholia Graeca in Platonem* (éd. D. Cufalo), p. 137, scholie 114, scholie au *Phèdre*, 259a6 :

μεσημβριάζοντα] ἐν μεσημβρία νυστάζοντα καὶ καθεύδοντα  
μεσημβριάζοντα : assoupi ou endormi à midi

<sup>86</sup> Julius Pollux, *Onomasticon*, IV, 157-158 :

Ὅμηρος δ' αὐτὸ σεμνῶς λέγει ἦμος δ' ἡέλιος μέσον οὐρανὸν ἀμφιβεβήκει. Λέγοις δ' ἂν καὶ κλίνοντος εἰς τὰ μεσημβρινὰ τοῦ θεοῦ, καὶ τοῦ ἄστρου μεσημβριάζοντος, τοῦ ἄστρου περιφλέγοντος, τοῦ ἀέρος ὑπὸ μεσοῦσαν τὴν ἡμέραν περιζέοντος.

Homère dit avec majesté : « Quand le soleil traverse le centre du ciel ». Tu dirais plutôt « alors que le dieu penche vers le midi », « alors que l'astre est au midi », « alors que l'astre enflamme les alentours », « alors que l'air bouillonne au milieu du jour ».

<sup>87</sup> Porphyre de Tyr, *De l'antre des nymphes*, 27 :

κατὰ τὴν εἰς νότον ἔγκλισιν τοῦ θεοῦ οὐ θέμις ἀνθρώπους εἰσιέναι εἰς τὰ ἱερά, ἀλλ' ἀθανάτων ὁδὸς ἐστίν. ἰσῳάσιν οὖν τὸ σύμβολον τῆς μεσημβρίας καὶ τοῦ νότου ἐπὶ τῇ θύρᾳ μεσημβριάζοντος τοῦ θεοῦ.  
Quand le dieu est orienté vers le Sud, il n'est pas permis que les hommes rentrent dans les temples : c'est le chemin des immortels. Ils placent donc le symbole du midi et celui du Sud sur la porte quand le dieu est au Zénith.

<sup>88</sup> Recherche lemmatisée de μεσημβριάω dans le *Thesaurus Linguae Graecae* en ligne, consulté le 13/06/2018.

<sup>89</sup> Aratos, *Phénomènes*, v. 278-279 :

Αὐτὰρ ὁ γ' εὐδιόωντι ποτὴν ὄρνιθι εἰοικῶς

οὔριος εἰς ἐτέρην φέρεται,

Cependant, semblable par son vol à un oiseau sous un ciel bleu, soutenu par un vent favorable elle [la constellation de l'Oiseau] est entraînée vers l'autre côté.

ἡ εὐδία, « le beau temps », semble être une variante métrique du verbe εὐδιάζω, qui ne se trouve quant à lui que dans les textes en prose et dont le sens est très proche.

Le verbe εὐδιάω-ῶ, que l'on trouve dans des paysages, semble signifier « être à un endroit où il fait beau, être ensoleillé ». e à quatre reprises dans notre texte, qui peut avoir pour sujet à la fois des êtres humains c'est par exemple le cas au vers 371 du deuxième chant :

Ἐπὶ δὲ στόμα Θερμώδοντος  
κόλπῳ ἐν εὐδιόωντι Θεμισκύρειον ὑπ' ἄκρην  
μύρεται, εὐρείης διαειμένος ἠπείροιο.  
Là, l'embouchure du Thermodon se déverse dans un golfe ensoleillé, sous le cap de Thémiskyra, après avoir traversé une vaste terre.

Il en va de même lorsque le sujet de ce verbe désigne un être humain : dans ce cas, εὐδιάω-ῶ signifie « être sous un ciel bleu, profiter du beau temps », par exemple au vers 424 du premier chant :

ἐπιπνεύσειε δ' ἀήτης  
μείλιχος, ᾧ κ' ἐπὶ πόντον ἐλευσόμεθ' εὐδιόωντες.  
Puisse souffler un vent favorable, grâce auquel nous irons sur la mer sous le soleil.

On retrouve ce même sens au vers 903 du deuxième chant<sup>90</sup>, au vers 933 du chant IV, où il a pour sujet des dauphins<sup>91</sup>, ainsi que chez Aratos<sup>92</sup>. Dans tous les cas, le verbe est employé dans des contextes où le temps qu'il fait est important, par exemple dans des scènes de navigation. Ce verbe ne se trouve que dans des textes poétiques, avec encore d'autres attestations chez Oppien<sup>93</sup>.

De même que μεσημβριάω-ῶ avait une variante morphologique μεσημβριάζω, εὐδιάω-ῶ est sémantiquement très proche du verbe εὐδιάζω, qui est issu de la même forme nominale. Ce verbe, qui est lui aussi très rare, ne se trouve quant à lui qu'en prose : on le trouve tout d'abord dans un fragment d'un texte grammatical attribué à Callimaque, transmis par Antigone de Caryste<sup>94</sup> ainsi que, au

<sup>90</sup> II, v. 901-903 :

Καρπαλίμως δ' Ἀχέροντα διεξεπέρησαν ἑρετμοῖς  
ἐκ δ' ἔχσαν πίσυνοι ἀνέμῳ λίνα, πούλῳ δ' ἐπιπρὸ  
λαυφῶν πεπταμένων τέμνον πλόον εὐδιόωντες.  
Ils sortirent rapidement de l'Achéron à la rame, puis, se confiant au vent, hissèrent les voiles et, ils tracèrent vers l'avant une voie maritime sous un ciel bleu, toutes voiles dehors.

<sup>91</sup> IV, v. 932-933 :

Ἦς δ' ὀπότε ἂν δελφῖνες ὑπέξ ἁλὸς εὐδιόωντες  
σπερχομένην ἀγελήδον ἐλίσσονται περὶ νῆα  
De même que, lorsque les dauphins, sous un ciel bleu, jaillissent hors de la mer, font en bandes le tour d'un navire qui se hâte...

<sup>92</sup> Aratos, *Phénomènes*, v. 278-279 :

Αὐτὰρ ὃ γ' εὐδιόωντι ποτὴν ὄρνιθι ἑοικῶς  
οὖριος εἰς ἐτέρην φέρεται,  
Cependant, semblable par son vol à un oiseau sous un ciel bleu, soutenue par un vent favorable, elle [la constellation de l'Oiseau] est entraînée vers l'autre côté.

Et v. 898-900, même si un manuscrit présente la variante εὐδιάνωντος :

Καὶ τοὶ μὲν καλέονται ὄνοι, μέσση δέ τε Φάτνη.  
Ἦ τε κεί ἐξαπίνης πάντη Διὸς εὐδιόωντος  
γίνετ' ἀφαντος ὅλη  
Et ces [constellations] sont appelées les Ânes, et celle du milieu est la Crèche. Si, alors que Zeus est partout au beau fixe, soudain elle devient tout entière invisible...

<sup>93</sup> Oppien, *Halieutiques*, I, v. 460 et III, v. 58.

<sup>94</sup> Callimaque, fr. 407 (éd. R. Pfeiffer), l. 8 sq :

moyen, dans l'*Axiochos*<sup>95</sup>, un dialogue apocryphe de Platon dont on sait de manière certaine qu'il était déjà connu au I<sup>er</sup> siècle de notre ère<sup>96</sup>. On trouve également à deux reprises l'aoriste de ce verbe chez Philon d'Alexandrie, avec dans l'un des cas, une construction transitive que l'on ne trouve pas par ailleurs<sup>97</sup>. En outre, si l'on s'intéresse aux préverbés de ce verbe, on peut constater qu'ils apparaissent exclusivement dans des textes en prose<sup>98</sup>, alors que l'unique préverbé issu de εὐδιάω-ῶ, ἐνευδιάω-ῶ est un *hapax* absolu qui n'apparaît que dans les *Argonautiques* (II, v. 935).

Comme μεσημβριάζω, le verbe εὐδιάζω présente une structure métrique qui, au présent, est incompatible avec le mètre épique puisqu'il présente nécessairement un crétique. Comme μεσημβριάω-ῶ, εὐδιάω-ῶ est donc probablement un artifice métrique créé par les poètes pour remplacer un verbe qui n'était métriquement pas adapté à l'hexamètre dactylique.

### c) Les verbes en -ιάω-ῶ, variantes métriques des verbes en -ιάζω ?

On peut alors se demander si les couples formés par μεσημβριάω-ῶ et μεσημβριάζω d'une part et par εὐδιάω-ῶ et εὐδιάζω sont des phénomènes isolés – et la création de ces deux verbes en -ιάω-ῶ serait alors une solution ponctuelle adoptée par Apollonios pour résoudre une difficulté métrique – ou s'il existe une série de verbes en -ιάω-ῶ employés en poésie épique comme variantes aux verbes en -ιάζω, incompatibles avec le mètre épique.

De fait, les couples que semblent former les verbes μεσημβριάω-ῶ et μεσημβριάζω d'une part et εὐδιάω-ῶ et εὐδιάζω d'autre part ne sont pas des cas isolés. Il en va par exemple de même pour les verbes ἀντιάω-ῶ et ἀντιάζω : on ne trouve le présent ἀντιάω-ῶ qu'en poésie épique alors que le présent ἀντιάζω ne se rencontre qu'en prose et en poésie non épique. Si la répartition des deux thèmes

---

Περὶ δὲ λιμνῶν Κτησίαν μὲν ἱστορεῖν λέγει τῶν ἐν Ἰνδοῖς λιμνῶν τὴν μὲν τὰ εἰς αὐτὴν ἀφιέμενα κάτω οὐ δέχεσθαι, καθάπερ τὴν ἐν Σικελίᾳ καὶ Μήδοις, πλὴν χρυσίον καὶ σίδηρον καὶ χαλκὸν [...] · τῇ δ' ἐτέρᾳ κατὰ τὰς εὐδιαζούσας ἡμέρας ἐπιτολάζειν ἔλαιον.

Au sujet des lacs, il [Callimaque] dit que Ctésias raconte que, parmi les lacs de l'Inde, il y en a un qui n'absorbe pas ce que l'on jette dedans, comme c'est aussi le cas d'un lac de Sicile et d'un chez les Mèdes, à l'exception de l'or, du fer et du bronze. [...] Dans un autre, lorsque le jour est beau, l'huile reste à la surface.

<sup>95</sup> Pseudo-Platon, *Axiochos*, 370d :

Κεῖσε γὰρ ἀφίξει μονωθεὶς ἐκ τῆσδε τῆς εἰρκτῆς, ἔνθα [...] κακῶν ἄπονος βίος, ἀσαλεύτῳ ἡσυχίᾳ εὐδιαζόμενος, καὶ περιαιθρῶν τὴν φύσιν, φιλοσοφῶν οὐ πρὸς ὄχλον καὶ θέατρον ἀλλὰ πρὸς ἀμφιθαλὴ τὴν ἀλήθειαν.

En effet, tu iras là-bas, libéré de cette prison, là où [...] la vie est abritée du trouble des maux, jouissant du beau temps grâce à un calme tranquille, contemplant la nature...

Le verbe εὐδιάζω prend ici un sens métaphorique puisqu'il s'agit ici du calme de l'âme.

<sup>96</sup> J. Souilhé, dans Platon, *Axiochos* (éd. J. Souilhé), p. 123.

<sup>97</sup> Philon d'Alexandrie, *De Abrahamo*, §207 :

Οὐ γὰρ εἶσεν ὁ πατὴρ τῶν ἀνθρώπων τὸ γένος λύπαις καὶ ὀδύναϊς καὶ ἄχθεσιν ἀνιάτοις ἐμφέρεσθαι, παρέμιξε δὲ καὶ τῆς ἀμείνωνος φύσεως, εὐδιάσαι καὶ γαληνιάσαι ποτὲ τὴν ψυχὴν δικαίως·

En effet, le Père n'a pas permis que la race des hommes fût emportée par les chagrins, les souffrances et les fardeaux sans remède, et il a mélangé ces choses à une meilleure nature, jugeant bon que l'âme connût parfois le beau temps et le calme.

Et *Legatio ad Caium*, §145 :

οὗτός ἐστιν ὁ Καῖσαρ, ὁ τοὺς καταρράξαντας πανταχόθι χειμῶνας εὐδιάσας, ὁ τὰς κοινὰς νόσους Ἑλλήνων καὶ βαρβάρων ἰασάμενος,

C'est César qui fit revenir vers le beau temps les tempêtes qui partout s'abattaient en guérissant les maladies communes aux Grecs et aux barbares.

<sup>98</sup> Pour παρευδιάζω, Polybe, *Histoires*, IV, 32, 5. Pour ἐξευδιάζω, Philon d'Alexandrie, *De Specialibus Legibus*, IV, 58.

de présent entre les différents genres littéraires est aisée à observer, un problème d'identification se pose cependant pour les autres thèmes temporels, en particulier pour le thème d'aoriste. En effet, l'aoriste des dénominatifs en -ιάζω qui ne sont pas issus d'un thème en gutturale est régulièrement en -ασα<sup>99</sup>, tout comme l'aoriste des verbes en -ιάω-ῶ dans la langue épique et il est donc difficile de savoir à quel verbe il faut rattacher une forme comme ἀντιάσας, qui est homérique<sup>100</sup>. Il est vrai que le -α- présuffixal est bref, alors que l'on attendrait plutôt un -ᾱ- pour l'aoriste de ἀντιάω-ῶ, mais il s'agit pour Pierre Chantraine d'un simple artifice métrique permettant d'adapter l'aoriste de ἀντιάω-ῶ au mètre épique<sup>101</sup>. Le phénomène semble donc analogue à celui que nous avons pu observer dans notre corpus pour μεσημβριάω-ῶ et εὐδιάω-ῶ : un verbe en -ιάζω attesté uniquement en prose connaît une variante morphologique en -ιάω qui semble remplacer le verbe en -ιάζω dans les textes poétiques uniquement. Dans les trois cas que nous avons cités, le -ι-, qui est bref, est précédé d'une syllabe longue, ce qui rend le thème de présent d'un verbe en -ιάζω incompatible avec le mètre épique et justifie donc la création d'un thème de présent en -ιάω-ῶ.

Dans le tableau suivant, nous avons présenté les attestations des verbes en -ιάω-ῶ et des verbes en -ιάζω en fonction du genre littéraire dans lequel elles sont attestées. A l'aide du *Rückläufiges Wörterbuch der griechischen Sprache* de Paul Kretschmer et Ernst Locker<sup>102</sup>, nous avons relevé les verbes en -ιάω-ῶ attestés à l'époque hellénistique ou avant et, pour chacun de ces verbes, nous avons vérifié grâce au dictionnaire Liddell-Scott-Jones s'il possède une variante morphologique en -ιάζω attestée à cette même période ; si cette variante morphologique est attestée, nous avons alors étudié, grâce au *Thesaurus Linguae Graecae* en ligne<sup>103</sup>, les attestations des deux verbes. Il s'agira alors de voir comment les formes des deux verbes se répartissent entre textes dactyliques, épiques ou élégiaques, et textes non dactyliques, c'est-à-dire à la fois les textes en prose et les textes poétiques rédigés dans un mètre qui n'est pas dactylique. Comme nous nous intéressons avant tout aux verbes qui apparaissent à l'époque hellénistique, nous avons exclu de ce relevé les textes écrits après le troisième siècle avant notre ère. Nous n'avons pris en considération que les thèmes de présents car les aoristes sigmatiques des verbes en -ιάζω sont régulièrement en -ιάσα<sup>104</sup> et sont donc parfaitement compatibles avec le mètre épique.

Les verbes qui présentent les caractéristiques que nous venons de mentionner sont finalement assez rares : la plupart des verbes en -ιάω-ῶ cités dans le *Rückläufiges Wörterbuch* n'ont pas de

<sup>99</sup> DUHOUX 2000, §329, δ, a.

<sup>100</sup> Homère, *Iliade*, I, v. 67.

<sup>101</sup> CHANTRAINE 1942b, §170.

<sup>102</sup> KRETSCHMER et LOCKER 1944, p. 546-548.

<sup>103</sup> Il serait préférable de vérifier pour chaque attestation les appareils critiques correspondants. Cela serait cependant trop long et nous renoncerons donc à cette vérification : les formes qui présentent un problème d'édition devraient en effet être en nombre négligeable en comparaison avec le nombre de formes qui ne présentent aucun problème d'édition.

<sup>104</sup> CHANTRAINE 1942b, §157.



deux verbes est artificiel. Le verbe ἐνθουσιάω-ῶ présente en revanche le même schéma métrique que celui que nous avons observé pour μεσημβριάω-ῶ et εὐδιάω-ῶ mais, contrairement aux deux verbes de notre corpus, ce verbe apparaît aussi en prose et on ne peut donc pas considérer ἐνθουσιάω-ῶ comme un verbe poétique. De fait, il arrive parfois qu'un même auteur emploie à la fois ἐνθουσιάω-ῶ et ἐνθουσιάζω au sein d'un même texte, sans que la différence de sens soit aisément perceptible<sup>108</sup>. La coexistence de ces deux verbes ne semble donc pas pouvoir s'expliquer de la même manière que pour μεσημβριάω-ῶ et μεσημβριάζω.

Pour les autres verbes, à savoir ἀντιάω-ῶ, δηριάω-ῶ<sup>109</sup>, εὐδιάω-ῶ, σκιάω-ῶ et ses deux préverbes ἐπισκιάω-ῶ et κατασκιάω-ῶ ainsi que ὑπτιάω-ῶ, en revanche, nous observons la même répartition que pour μεσημβριάω et μεσημβριάζω : le verbe en -ιάω-ῶ n'apparaît que dans les textes en hexamètres dactyliques ou en distiques élégiaques alors que le verbe en -ιάζω apparaît partout ailleurs. On peut alors supposer que le verbe en -ιάω-ῶ est une variante métrique du verbe en -ιάζω dont on peut penser qu'il aurait peut-être été employé dans la langue parlée. Cependant, si cette hypothèse est vraie et si la suffixation en -ιάω-ῶ était bien l'un des moyens employés par les poètes pour adapter les verbes en -ιάζω au mètre épique, ce phénomène reste relativement peu répandu, puisque nous n'avons identifié que six paires de verbes pour lesquels le verbe en -ιάω-ῶ et le verbe en -ιάζω apparaissent tous deux avant le III<sup>e</sup> siècle. Il est vrai que la façon dont nous avons recensé ces verbes et notamment le fait que nous n'avons comptabilisé que les thèmes de présent a notablement réduit notre corpus. Ainsi, nous aurions pu comptabiliser un doublon morphologique comme celui formé par αἰθριάω-ῶ et αἰθριάζω, que l'on trouve tous deux dans la *Collection hippocratique*, respectivement à l'aoriste et au parfait. De plus, on peut peut-être rajouter à la liste que nous avons établie quelques doublons morphologiques dont l'un ou l'autre verbe n'apparaît que dans la littérature plus tardive, ce qui ne signifie évidemment pas qu'il n'était pas employé avant. Par exemple, le verbe ἐνδιάω-ῶ est bien attesté uniquement en poésie épique avant le III<sup>e</sup> siècle<sup>110</sup>, mais ἐνδιάζω n'apparaît pas avant Plutarque<sup>111</sup>, ce qui ne signifie pas qu'il n'existait pas avant, les deux

<sup>108</sup> Par exemple, pour ἐνθουσιάζω, Platon, *Phèdre*, 249d :

ἐξιστάμενος δὲ τῶν ἀνθρωπίνων σπουδασμάτων καὶ πρὸς τῷ θεῷ γιγνόμενος, νουθετεῖται μὲν ὑπὸ τῶν πολλῶν ὡς παρακινῶν, ἐνθουσιάζων δὲ λέληθεν τοὺς πολλοὺς.

Comme il s'écarte des objets de zèles des hommes et qu'il se rapproche du divin, la multitude lui reproche d'être dérangé et ne se rend pas compte qu'il est possédé par un dieu.

Et, pour ἐνθουσιάω-ῶ, 253a :

καὶ ἐφαπτόμενοι αὐτοῦ τῇ μνήμῃ, ἐνθουσιῶντες ἐξ ἐκείνου λαμβάνουσι τὰ ἔθη καὶ τὰ ἐπιτηδεύματα, καθ' ὅσον δυνατὸν θεοῦ ἀνθρώπῳ μετασχεῖν.

Et lorsqu'ils le touchent [le dieu] par le souvenir, possédés par lui, ils lui empruntent leurs façons d'être et leurs occupations, pour autant qu'il est possible à un homme de participer de la divinité.

<sup>109</sup> Ce verbe est attesté une fois hors de la poésie dactylique, mais cette unique attestation se trouve chez Lycophron et peut donc être une référence au texte homérique. Cela étant, son éventuelle variante morphologique est une conjecture de l'éditeur d'un fragment papyrologique de Pindare (Pindare, fr. 52f [éd. P. Maehler], v. 119]) et il n'est donc pas certain qu'il faille réellement intégrer ce verbe à cette liste.

<sup>110</sup> Par exemple Théocrite, *Idylles*, XVI, v.38 et XXII, v. 44.

<sup>111</sup> Plutarque, *Vie de Romulus*, 4, 1.

verbes étant relativement rares. A l'inverse, le verbe ὑπαντιάζω est bien attesté avant le III<sup>e</sup> siècle, notamment dans la tragédie<sup>112</sup> et dans la prose classique<sup>113</sup>, mais ὑπαντιάω-ῶ, qui n'apparaît que chez Oppien<sup>114</sup>, semble pourtant fonctionner de manière analogue à μεσημβριάω-ῶ et εὐδιάω-ῶ chez Apollonios. Malgré ces réserves liées aux choix effectués lors de la constitution du corpus, il reste que le corpus ainsi formé reste relativement réduit et que ces variantes métriques en -ιάω-ῶ ne semblent pas avoir été très répandues.

Il semble néanmoins qu'il existe une petite classe de verbes en -ιάω-ῶ qui semblent fonctionner comme des variantes métriques employées par les poètes épiques pour adapter au mètre épique le présent de certains verbes en -ιάζω dans lesquels apparaissait un crétique. Il est évident que tous les doublons morphologiques formés d'un verbe en -ιάω-ῶ et d'un verbe en -ιάζω ne peuvent être expliqués ainsi, comme le prouve bien l'exemple de ἐνθουσιάω-ῶ et de ἐνθουσιάζω, mais il semble néanmoins que ce procédé ait bien été employé par certains poètes, et notamment par Apollonios, pour un petit nombre de verbes.

Dans un certain nombre de cas, le verbe en -ιάω-ῶ est attesté chez Homère et le verbe en -ιάζω apparaît plus tard. C'est le cas pour ἀνιάω-ῶ, ἀντιάω-ῶ, σκιάω-ῶ et son préverbe κατασκιάω-ῶ. Dans ce cas-là, il est impossible de savoir si nous avons affaire à des verbes créés de manière artificielle par le poète pour s'adapter au rythme du mètre épique ou si nous avons tout simplement affaire à un verbe en -ιάω-ῶ ancien qui aurait ensuite été remplacé par un verbe plus récent en -ιάζω. Quoi qu'il en soit, il est possible que ces doublons aient servi de modèle aux poètes épiques postérieurs, et notamment à l'époque hellénistique, pour créer de nouvelles paires, comme celles que nous avons observées pour μεσημβριάω-ῶ et μεσημβριάζω et pour εὐδιάω-ῶ et εὐδιάζω. Il est également possible que ce procédé de création lexicale ait été encouragé par l'existence de la paire formée par βιάω-ῶ et βιάζομαι, qui est un verbe très fréquent.

Les verbes εὐδιάω-ῶ et μεσημβριάω-ῶ témoignent donc vraisemblablement d'un artifice métrique qui n'est pas propre à Apollonios, puisque, s'il n'est pas possible de savoir s'il était à l'œuvre au moment où ont été composés les poèmes homériques, il est en tout cas certain que l'on observe ce même procédé chez d'autres auteurs hellénistiques, notamment chez Aratos, ainsi que chez des auteurs épiques plus tardifs comme Oppien.

Les verbes en -ιάω de notre corpus, que le -i- fasse ou non partie du radical, ne semblent pas former un ensemble homogène. Une partie de ces verbes réapparaît en prose par la suite et certains semblent en effet avoir appartenu à la *koiné* ; c'est notamment le cas pour κατηριάω-ῶ et peut-être

---

<sup>112</sup> Par exemple Eschyle, *Les Perses*, v. 407, v. 834 et v. 850.

<sup>113</sup> Par exemple Xénophon, *Cyropédie*, IV, 2, 18 et V, 5, 9, avec cependant un problème d'édition.

<sup>114</sup> Oppien, *Haliéutiques*, II, v. 565.

καπνιάω-ῶ, pour lesquels le -ι- ne fait pas partie du radical, et μηνιάω-ῶ, qui est un dénominatif issu de ἡ μήνις. A l'inverse, plusieurs verbes de notre corpus ne se trouvent guère en dehors de la langue poétique : c'est le cas pour μεσημβιάω-ῶ et εὐδιάω-ῶ, qui semblent fonctionner comme des variantes métriques de verbes en -ιάζω bien attestés en prose. Le verbe ἐπανθιάω-ῶ, enfin, est un *hapax*. La forte représentation de ces verbes au sein de notre corpus, alors que cette série de verbes reste relativement restreinte au sein de la langue grecque, notamment en comparaison avec des suffixes fréquents comme -άζω ou -έω-ῶ, s'explique probablement par la grande commodité métrique de ce suffixe. En outre, les formes à *diectasis*, en plus d'être pratiques d'un point de vue métrique, sont facilement repérables et étaient donc probablement perçues comme très caractéristiques de la langue épique archaïque, ce qui a probablement eu une influence sur l'emploi de ces verbes dans les *Argonautiques*. Ainsi, même le verbe μηνιάω-ῶ, dont les attestations en prose sont pourtant nombreuses et qui semble avoir été employé dans la *koiné*, a toute l'apparence d'un verbe homérique « authentique » et s'intègre sans mal dans la langue d'Apollonios.

## II. Les verbes en -έω-ῶ et leur variante morphologique en -εύω

On trouve chez Apollonios deux catégories de créations lexicales en -έω-ῶ. La première est constituée des verbes formés à partir d'une forme simple, qu'elle soit adverbiale, comme pour ἀπληγέω-ῶ, ou nominale, comme pour ἐπιστοβέω-ῶ et pour ὀτλέω-ῶ (III, v. 769 ; IV, v. 381 et v. 769). Ce dernier verbe doit de plus être mis en parallèle avec sa variante morphologique, ὀτλεύω (II, v. 1008), qui est également un *proton legomenon*, de même que ὀπηδέω (IV, v. 675 et v. 974), qui apparaît également pour la première fois dans les *Argonautiques*, doit être mis en rapport avec le verbe homérique, ὀπηδέω-ῶ. Nous étudierons donc conjointement ces verbes. La deuxième catégorie de créations lexicales en -έω-ῶ est quant à elle formée de verbes issus de formes nominales composées et est représentée par γατομέω-ῶ, λαιμοτομέω-ῶ et ιοβολέω-ῶ. Ces deux catégories ont eu au sein de la langue grecque une histoire différente, notamment du point de vue de leur productivité<sup>115</sup>, et demandent donc à être étudiées séparément.

### A. Verbes issus d'une forme nominale simple

Notre corpus contient trois verbes en -έω issus d'une forme nominale simple : ἀπληγέω-ῶ (II, v. 17), ἐπιστοβέω-ῶ (III, v. 663 et IV, v. 1725) et ὀτλέω-ῶ (III, v. 769 ; IV, v. 381 et 769). Ces verbes ont pour point commun le fait d'être issus de formes nominales rares : ἀπληγέω-ῶ peut être rapproché de l'adverbe homérique ἀπληγέως et de l'*hapax* ἀπληγής, ἔς ; ἐπιστοβέω-ῶ et ὀτλέω-ῶ

<sup>115</sup> SÜTTERLIN 1891, p. 39-71.

doivent être respectivement rapprochés de ὁ στόβος et de ὁ ὄτλος, qui sont tous les deux rares et surtout attestés dans la langue tragique. Malgré ce point commun, il apparaît que ἀπηλεγέω-ῶ, que nous étudierons d’abord, est formé d’après un adjectif en -ής, -ές, par un procédé de création lexicale productif à l’époque hellénistique, alors que ἐπιστοβέω-ῶ et ὀτλέω-ῶ sont issus de substantifs thématiques, procédé de dérivation qui n’est pas productif à l’époque hellénistique. Enfin, nous verrons qu’Apollonios emploie un artifice métrique issu de la langue homérique, en employant, pour le même radical, un aoriste sigmatique en -ησα et un présent en -εύω, qui permet d’éviter le crétique que laisserait apparaître une forme non contractée en -έω.

## 1) Le verbe ἀπηλεγέω-ῶ (II, v. 17)

L’*hapax* ἀπηλεγέω-ῶ, malgré l’apparente présence du préverbe ἀπο°, doit être analysé comme un dérivé car il n’existe pas de verbe \*ἠλεγέω-ῶ, ni de préverbe présentant un autre préverbe. Ce verbe doit plutôt être rapproché de l’adverbe homérique ἀπηλεγέως, « sans se soucier de », ainsi que de l’adjectif ἀπηλεγής, ές, qui se trouve chez Nicandre<sup>116</sup> et qui, chez Nicandre, est peut-être formé d’après l’adverbe attesté chez Homère. Du point de vue sémantique, ce rapprochement ne pose pas de difficulté. L’unique attestation de ἀπηλεγέω-ῶ, qui se trouve dans les paroles que le roi des Bébryces adresse aux Argonautes pour provoquer l’un d’entre eux en duel, signifie en effet « négliger, ne pas tenir compte de » :

Εἰ δ’ ἄν ἀπηλεγέοντες ἐμὰς πατέοιτε θέμιστας,  
ἢ κέν τις στυγερώς κρατερῆ ἐπιέψεται ἀνάγκη.  
Si vous ne tenez pas compte de mes lois et les foulez aux pieds, une puissante nécessité  
vous prendra en chasse pour votre malheur.<sup>117</sup>

Quant à l’adverbe ἀπηλεγέως, il est employé à deux reprises pour qualifier la manière dont un personnage parle à un autre et semble signifier « sans ménagement, franchement »<sup>118</sup>. Apollonios réutilise ce mot avec le sens de « avec indifférence, sans s’en soucier »<sup>119</sup>, ce qui n’entre pas en

<sup>116</sup> Nicandre, *Thériaques*, v. 493-495 :

Τῶν μὲν ἐγὼ θρόνα πάντα καὶ ἄλθεστήρια νούσων  
φύλλα τε ρίζοτόμον τε διείσομαι ἀνδράσιν ὄρην,  
πάντα διαμπερέως καὶ ἀπηλεγές

Moi, toutes les herbes et les remèdes contre ces maladies, les plantes et le moment de couper la racine, je les exposerai aux hommes, intégralement et sans détour.

<sup>117</sup> Ce vers pose un problème d’édition et de traduction mais, quoi qu’il en soit, il est clair qu’Amycos menace les Argonautes. Voir notamment VIAN 1973, p. 83, n. au v. 18 et FRÄNKEL 1968, p. 156, n. au v. 18.

<sup>118</sup> Homère, *Iliade*, IX, v. 308-309 :

Διογενὲς Λαερτιάδη πολυμήχαν’ Ὀδυσσεῦ  
χρὴ μὲν δὴ τὸν μῦθον ἀπηλεγέως ἀποειπεῖν

Divin Laertide, Ulysse aux mille ruses, il faut que je t’adresse cette parole sans ménagement.

Voir aussi, avec la même formulation, *Odyssée*, I, v. 373.

<sup>119</sup> Par exemple I, v. 782-786 :

Καὶ ῥ’ ὅτε δὴ πυλέων τε καὶ ἄστεος ἐντὸς ἔβησαν,  
δημότεραι μὲν ὀπισθεν ἐπεκλονέοντο γυναῖκες  
γηθόσονται ξείνων· ὁ δ’ ἐπὶ χθονὸς ὄμματ’ ἐρείσας  
νίσσεται ἀπηλεγέως, ὄφρ’ ἀγλαὰ δόμαθ’ ἵκανεν  
Ἵψιπύλης.

contradiction avec les attestations homériques puisque parler « franchement », c'est parler sans se soucier des réactions de son interlocuteur. L'adjectif ἀπηλεγής, ἔς, qui est lui aussi un *hapax* et qui est employé au neutre adverbial, prend le même sens que l'adverbe chez Homère<sup>120</sup>.

Il existe déjà chez Homère des exemples de participes en -έων employés pour remplacer certains adjectifs en -ής incompatibles avec le mètre épique. Ernst Risch montre par exemple que l'adjectif δυσμενέων a pu être employé pour remplacer l'adjectif δυσμενής, qui présente un crétisme au nominatif singulier<sup>121</sup>. Le fait que ces verbes ne se trouvent qu'au participe dans le texte homérique prouve qu'il s'agit là d'un artifice métrique. Pour Gertrud Marxer, Apollonios imite parfois cet artifice, sans forcément comprendre le caractère artificiel du phénomène, et, pour elle, l'emploi que fait Apollonios de certains verbes en -έω-ῶ, notamment εὐμενέω-ῶ, qui est emprunté à Pindare et qui, dans les *Argonautiques*, est parfois utilisé dans des formes conjuguées, prouve qu'Apollonios n'avait pas interprété les participes homériques comme δυσμενέων comme des artifices métriques destinés à éviter le crétisme présent dans certains adjectifs en -ής, ἔς. Il est vrai que notre poète emploie ici le participe au masculin pluriel et que la forme correspondante de l'adjectif, ἀπηλεγέες, n'est pas incompatible avec le mètre épique, même si elle ne saurait être directement insérée dans le vers qui nous occupe sans autre modification et que le participe reste plus pratique d'un point de vue métrique.

S'il est vraisemblable que les couples homériques comme celui formé par δυσμενής et δυσμενέων aient joué un rôle dans la formation de notre verbe, il est important de noter que la formation de verbes dénommatifs en -έω-ῶ à partir d'adjectifs composés en -εσ- est fréquente à l'époque hellénistique<sup>122</sup>. Même si Apollonios s'appuie sur un usage homérique, il utilise un procédé morphologique qui est tout à fait vivant à son époque et qui ne devait donc pas paraître surprenant pour son lecteur. Ce verbe devait quoi qu'il en soit être perçu comme rare et poétique : si l'on ne considère que les époques archaïques, classiques et hellénistiques, ἀπηλεγέως ne se trouve que chez Homère, chez Apollonios et dans l'*Hymne Homérique à Hermès* et ἀπηλεγής n'est quant à lui attesté que chez Nicandre. Apollonios emploie donc un verbe rare, qui devait être perçu comme caractéristique de la langue épique puisqu'il peut être rapproché d'un adverbe qui n'est pas attesté hors du texte homérique ; en revanche, d'un point de vue morphologique, ce verbe est formé par un procédé de dérivation qui, sans paraître déplacé dans un texte épique, devait cependant sembler naturel au lecteur de l'époque hellénistique. Le verbe devait donc être immédiatement compréhensible pour le lecteur qui connaissait le texte homérique et donc l'adverbe ἀπηλεγέως.

---

Lorsque [Jason et Hypsipylé] furent arrivés à l'intérieur des murailles et de la ville, des femmes de ce peuple se ruèrent derrière eux, heureuses de la présence de l'étranger. Lui, les yeux fixés vers le sol, allait sans se soucier d'elles jusqu'à son arrivée dans la somptueuse demeure d'Hypsipylé.

<sup>120</sup> Cf. *supra*, p. 4, n. 116.

<sup>121</sup> RISCH 1974, §111b : « Aufs Partizip beschränkt sind die versfüllenden Ableitungen zum Adj. auf -ής ; δυσμενέων = δυσμενής, ὑπερμενέων, περισθενέων... »

<sup>122</sup> SÜTTERLIN 1891, p. 74-75.

## 2) Le verbe ἐπιστοβέω-ῶ (III, v. 663 et IV, v. 1725)

Le verbe ἐπιστοβέω-ῶ, dont les deux seules attestations se trouvent dans les *Argonautiques*, est un préverbe en ἐπι<sup>o</sup> du verbe στοβέω-ῶ, qui est lui aussi très rare et qui ne se trouve que dans des textes épiques tardifs<sup>123</sup> et dans les lexiques de l'époque byzantine<sup>124</sup>. Ce thème verbal peut être rapproché du substantif ὁ στόβος, « l'insulte, la raillerie », qui est un *hapax* que l'on ne trouve que chez Lycophron<sup>125</sup>, d'un autre verbe issu de cette même forme nominale, στοβάζω, qui ne se trouve que chez Hésychius et d'un dérivé de ce même verbe, τὸ στόβασμα, également chez Hésychius<sup>126</sup>. Ces termes peuvent également être rapprochés de στέμβω, « se moquer de », qui est uniquement attesté dans un fragment d'Eschyle transmis par Philoxène, et de στεμβάζω, « se moquer de », qui se trouve chez Hésychius<sup>127</sup>. Ce radical est relativement peu productif en grec, mais on trouve des correspondants, avec et sans nasale, dans d'autres langues indo-européennes<sup>128</sup>.

On peut se demander si le verbe στοβέω-ῶ doit être analysé comme un dénominatif issu du substantif ὁ στόβος ou s'il s'agit, pour reprendre la terminologie de Pierre Chantraine, d'un « itératif-intensif » en -έω-ῶ avec degré *o* radical, construit sur le même modèle qu'un verbe comme φορέω-ῶ. De fait, aucun de ces deux procédés de formation ne semble avoir été véritablement productif à l'époque d'Apollonios. Les « itératifs-intensifs » ne sont plus productifs à l'époque historique et la dérivation en -έω-ῶ n'est pas restée un mode de création lexicale productif pendant toute l'histoire du grec : si les dénominatifs en -έω-ῶ issus de noms composés sont fréquents, y compris à l'époque hellénistique, ce n'est pas le cas des dénominatifs issus de thèmes simples comme ὁ ὀτλός. Ludwig Sütterlin, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ne relève pour la période post-classique qu'une dizaine de nouveaux verbes en -έω-ῶ issus de formes simples, alors qu'il en compte une trentaine pour la période classique et une cinquantaine pour le texte homérique<sup>129</sup>. Il en déduit que la suffixation en -έω-ῶ n'est pas un

<sup>123</sup> Manéthon, *Apotelesmatica* (éd. A. Koechly dans *Poetae Bucolici et Didactici*), VI, v. 622-625 :

εὐτ' ἂν δ' ὄρης μὲν Πυρόεις κατόπισθεν ἔπηται,  
φῶτα δ' ἄρ' ἀλλήλοισι φαείνηται διάμετρα  
ἢ τετράγωνα, σίνεσσι δυσαλήτοις μογέουσιν,  
ὡς καὶ ἐπεσβολίησι θεοῦς στοβέειν ἐπὶ νοῦσφ.

Si la [planète] rouge suit après son heure, et si les Astres brillent les uns sur les autres, diamétralement opposés ou disposés en carré, [les hommes] souffrent de blessures incurables, comme si les dieux, par des paroles injurieuses, se moquaient de la maladie.

Voir aussi Denys le Périégète, fr. 16 (éd. E. Heitsch dans *Die griechischen Dichterfragmente der römischen Kaiserzeit*, vol. 1), v. 18, mais le papyrus est trop endommagé pour que le sens et la construction du verbe soient identifiables.

<sup>124</sup> *Etymologicum Magnum*, s. v. ἐστόβειον :

Ἐστόβειον : Ἐλοιδόρου, ὕβριζον.  
Στοβέω : insultar, tratar con insolencia.

<sup>125</sup> Lycophron, *Alexandra*, v. 393-395:

ὄϊ νιν κολαστῆς δεινὸς οὐτάσας λατρεὺς  
ἀναγκάσει φάλλαισι κοινωνεῖν δρόμου  
κόκκυγα κομπάζοντα μασαύρας στόβους.

En le frappant avec [sa lance], le terrible [dieu] qui punit, celui qui fut jadis un serviteur [Poséidon], le forcera à participer à une course avec des baleines, tel un coucou qui profère de vaines insultes.

<sup>126</sup> Hésychius, *Lexique*, s. v. στοβάζειν et στοβασμάτων.

<sup>127</sup> Hésychius, *Lexique*, s. v. στεμβάζω.

<sup>128</sup> POKORNY 1959, p. 1011, s. v. steb(h).

<sup>129</sup> SÜTTERLIN 1891, p. 40-63, en part. p. 63.

mode de création lexicale productif à la période historique<sup>130</sup>, même si une création analogique reste possible, notamment dans un contexte poétique, car les dénominatifs en -έω-ῶ issus de substantifs thématiques restent fréquents et nombreux<sup>131</sup>. En tout cas, le fait qu'aucun des deux procédés de création lexicale envisageables pour ce verbe ne soit productif à l'époque hellénistique laisse entrevoir qu'il y a peut-être là un verbe ancien mais rare, comme en témoigne d'ailleurs la rareté des autres termes relevant de cette racine dans le domaine grec.

Le verbe ἐπιστοβέω-ῶ régit un accusatif direct et semble signifier « se moquer de quelqu'un » au vers 663 du chant III :

ἢ δ' ἔνδοθι δαιομένη περ  
σῖγα μάλα κλαίει χῆρον λέχος εἰσορόωσα,  
μή μιν κερτομέουσαι ἐπιστοβέωσι γυναῖκες ·  
[Médée], déchirée intérieurement, pleure abondamment, en silence, en voyant sa couche vide, craignant que les femmes ne se moquent d'elle et la raillent.

Pour le scholiaste, il faut considérer κερτομέουσαι ἐπιστοβέωσι, « se moquent en la raillant », comme un *hendiadyn*<sup>132</sup>. De fait, le participe de κερτομέω-ῶ fonctionne peut-être comme une glose interne qui permet au lecteur de déduire le sens de ἐπιστοβέω-ῶ, qui est verbe rare formé par dérivation à partir d'un radical qui n'est pas davantage fréquent. Le même sens se retrouve au vers 1725 du chant IV, après que les servantes phéaciennes se sont moquées des Argonautes :

τὰς δ' αἰσχροῖς ἦρωες ἐπιστοβέεσκον ἔπεσσι  
χλεύη γηθόσυνοι·  
Les héros se moquèrent d'elles par des paroles effrontées, heureux de cette plaisanterie.

Certains manuscrits présentent la leçon ἐπιστομέεσκον, mais ἐπιστομέω-ῶ, « faire taire, museler », n'a guère de sens ici, de même que ἐπιστρεβέεσκον, que donne la paraphrase de Lycophron<sup>133</sup>, qui n'est pas attesté par ailleurs mais que l'on peut rapprocher de ὁ στρόβος, « le tourbillon ». Le substantif χλεύη, « la blague, la plaisanterie », confirme le sens du verbe qui nous intéresse, qui semble en effet désigner le fait de se moquer de quelqu'un, qu'il s'agisse d'une raillerie destinée à blesser quelqu'un comme dans le premier exemple ou d'une plaisanterie amicale comme dans le deuxième.

Les deux attestations de ce verbe semblent faire l'objet d'une « glose interne », qui permet au lecteur de comprendre le sens du vers. A chaque fois, le sens du verbe peut se déduire du contexte dans lequel il est employé : au vers 663 du chant III, le participe κερτομέουσαι, « raillant », a un sens

<sup>130</sup> SÜTTERLIN 1891, p. 63 : « die ableitung von verben auf -έω von einfachen o-stämmen aus in der geschichtlichen zeit eine nicht mehr lebenskräftige bildungsweise war. »

<sup>131</sup> TUCKER 1990, p. 93-101. On peut citer, à titre d'exemples, les couples formés par πονέω-ῶ, « souffrir, se donner de la peine pour quelque chose », et ὁ πόνος, « peine, travail », qui sont sémantiquement proches du verbe qui nous intéresse, ou encore par φοβέω-ῶ, « effrayer », et ὁ φόβος, « la peur ».

<sup>132</sup> *Scholia in Apollonium Rhodium* (éd. C. Wendel), sch. à III, v. 663, d :

ἐπιστοβέωσι · χλευάζωσι, λοιδορήσωσι, μωμήσωται  
ἐπιστοβέω : se moquer, insulter, railler

<sup>133</sup> *Paraphrase à Lycophron*, p. 298, paraphrase au vers 395, en apparat critique.

proche de celui de notre verbe ; au vers 1726 du chant IV, le substantif ἡ χλεύη, « la plaisanterie », explicite le sens du verbe. On retrouve d'ailleurs une glose interne chez Manéthon lorsqu'il emploie le verbe simple στοβέω-ῶ<sup>134</sup>. Il est donc très probable que le verbe ἐπιστοβέω-ῶ ait été un verbe rare, tout comme l'est également le cas du substantif dont on peut le rapprocher, ὁ στοβός.

### 3) Le verbe ὀτλέω-ῶ (III, v. 769 ; IV, v. 381 et v. 769)

Le verbe ὀτλέω-ῶ est, comme ἐπιστοβέω-ῶ, issu d'un substantif thématique. Ce verbe peut en effet être rapproché du substantif ὁ ὄτλος, « la charge, la souffrance », mot rare mais attesté dans la langue tragique<sup>135</sup>. Ce verbe ὀτλέω-ῶ, qui est également attesté chez Lycophron<sup>136</sup>, Aratos<sup>137</sup> et Callimaque<sup>138</sup> puis dans la poésie du début de notre ère, signifie « supporter, endurer », par exemple au vers 770 du chant III, où Apollonios décrit les tourments de Médée :

αὐτίκα δ' οὐτ' αὐτὴ θανέειν, οὐ φάρμακα δώσειν,  
 ἀλλ' αὐτως εὐκηλος εἶην ὀτλησέμεν ἄτην.  
 Immédiatement après, elle [pensait] qu'elle-même ne mourait pas, qu'elle ne lui donnerait pas le remède mais que, en restant tranquille, elle supporterait son malheur.

Dans les deux autres attestations des *Argonautiques*, le verbe a le même sens et régit les mêmes compléments<sup>139</sup>.

Là encore, la rareté et le caractère poétique de ὀτλέω-ῶ tiennent au moins en partie à la rareté du substantif à partir duquel ils sont formés, puisque ὁ ὄτλος n'est attesté que deux fois dans les textes que nous avons conservés, dans les deux cas dans une tragédie : il n'est donc guère surprenant ὀτλέω-ῶ soit lui aussi rare et poétique. De fait, ce verbe est sémantiquement très proche de verbes

<sup>134</sup> Cf. *supra*, p. 4, n. 123.

<sup>135</sup> Eschyle, *Sept contre Thèbes*, v. 18 :

ἅπαντα πανδοκοῦσα παιδείας ὄτλον  
 ...[La Terre] qui s'est chargée de tout le fardeau que représente votre éducation.

Voir aussi Sophocle, *Trachiniennes*, v. 7, mais cette leçon n'est pas attestée en dehors de la scholie au manuscrit L.

<sup>136</sup> Lycophron, *Alexandra*, v. 819 :

ἢ τηλικῶνδε πείραν ὀτλήσαι κακῶν.  
 ... plutôt que de souffrir l'épreuve de si grands malheurs.

<sup>137</sup> Aratos, *Phénomènes*, v. 428-429 :

πολλά μάλ' ὀτλήσαντες ὁμῶς πάλιν ἐσκέψαντο  
 ἀλλήλους ἐπὶ νηϊ.  
 Après avoir souffert de nombreux malheurs, ils se regardent cependant à nouveau les uns les autres, sur le navire.

<sup>138</sup> Callimaque, fr. 303 (éd. R. Pfeiffer) :

κενεὸν πόνον ὀτλήσοντες  
 ...allant supporter un labeur inutile.

<sup>139</sup> IV, v. 379-381 :

Τίνα δ' οὐ τίσιν ἢ βαρεῖαν  
 ἄτην οὐ συμγερωῶς δεινῶν ὑπερ οἷα ἔοργα  
 ὀτλήσω, σὺ δέ κεν θυμηδέα νόστον ἔλοιο ;  
 Quel châtement ou quel lourd malheur vais-je subir, misérablement, à cause d'actes terribles comme ceux que j'ai commis, alors que toi, tu as obtenu un agréable retour ?

IV, v. 1225-1227 :

Ἀλλὰ γὰρ οὐ πῶ  
 αἴσιμον ἦν ἐπιβῆναι Ἀχαιίδος ἠρώεσσιν,  
 ὄφρ' ἔτι καὶ Λιβύης ἐπὶ πείρασιν ὀτλήσειαν.  
 Mais c'est que le destin ne permettait pas aux héros d'aborder en Achaïe tant qu'ils n'avaient pas encore enduré [des épreuves] aux confins de la Libye.

très fréquents comme  $\tau\lambda\acute{\alpha}\omega\text{-}\tilde{\omega}$  ou  $\pi\omicron\nu\acute{\epsilon}\omega\text{-}\tilde{\omega}$  : Apollonios choisit ici d'employer un verbe rare formé à partir d'un substantif dont nous n'avons conservé que deux attestations, de préférence à ses variantes synonymiques plus fréquentes. De fait, si le radical de  $\omicron\tau\lambda\acute{\epsilon}\omega\text{-}\tilde{\omega}$  devait relever d'un écart vis-à-vis de la langue « courante », ce n'est pas le cas du suffixe qu'il présente : les verbes en  $-\acute{\epsilon}\omega$  sont fréquents y compris en prose et même ceux qui sont attestés dans le texte homérique sont, du moins pour une partie d'entre eux, très fréquents, y compris en prose, et ne devaient pas sembler spécifiquement homériques ; c'est par exemple le cas de  $\phi\omicron\beta\acute{\epsilon}\omega\text{-}\tilde{\omega}$  ou encore de  $\mu\epsilon\tau\rho\acute{\epsilon}\omega\text{-}\tilde{\omega}$ . D'autres, comme  $\pi\omicron\lambda\epsilon\mu\acute{\epsilon}\omega\text{-}\tilde{\omega}$  ou  $\nu\omicron\sigma\acute{\epsilon}\omega\text{-}\tilde{\omega}$ , qui ne sont pas homériques, sont néanmoins tout à fait courants. Si le verbe  $\omicron\tau\lambda\acute{\epsilon}\omega\text{-}\tilde{\omega}$  était vraisemblablement perçu comme un écart vis-à-vis de la langue « courante », c'est dont surtout par le radical qu'il présente et non par son suffixe.

#### 4) Verbes en $-\acute{\epsilon}\omega\text{-}\tilde{\omega}$ et verbes en $-\acute{\epsilon}\acute{\upsilon}\omega$

Apollonios, qui emploie, comme d'autres poètes alexandrins, le verbe  $\omicron\tau\lambda\acute{\epsilon}\omega\text{-}\tilde{\omega}$ , emploie également le verbe  $\omicron\tau\lambda\acute{\epsilon}\acute{\upsilon}\omega$  (II, v. 1008), qui est également issu du substantif  $\omicron\ \acute{\omicron}\tau\lambda\omicron\varsigma$ . De la même manière, le présent  $\omicron\pi\eta\delta\epsilon\acute{\upsilon}\omega$  (IV, v. 675 et 974) est attesté pour la première fois dans les *Argonautiques* et peut être rapproché du thème  $\omicron\pi\eta\delta\acute{\epsilon}\omega\text{-}\tilde{\omega}$ , bien attesté par ailleurs. L'emploi que fait Apollonios de ces deux thèmes de présent n'est pas sans rappeler un artifice métrique bien étudié pour le texte homérique, qui consiste dans le fait d'employer, pour un même radical, un aoriste sigmatique en  $-\eta\sigma\alpha$  et un présent en  $-\acute{\epsilon}\acute{\upsilon}\omega$ , qui permet d'éviter un crétisme.

##### a) Le verbe $\omicron\tau\lambda\acute{\epsilon}\acute{\upsilon}\omega$ (II, v. 1008), variante métrique de $\omicron\tau\lambda\acute{\epsilon}\omega\text{-}\tilde{\omega}$ ?

De fait, Apollonios emploie dans les *Argonautiques* deux verbes dénommatifs issus du substantif  $\omicron\ \acute{\omicron}\tau\lambda\omicron\varsigma$ , « la charge, la souffrance » :  $\omicron\tau\lambda\acute{\epsilon}\omega\text{-}\tilde{\omega}$  (III, v. 769, IV, v. 381 et v. 769) et  $\omicron\tau\lambda\acute{\epsilon}\acute{\upsilon}\omega$  (II, v. 1008). Comme  $\omicron\tau\lambda\acute{\epsilon}\omega\text{-}\tilde{\omega}$ ,  $\omicron\tau\lambda\acute{\epsilon}\acute{\upsilon}\omega$  signifie « supporter, endurer » et régit un accusatif direct (II, v. 1006-1008) :

Οὐδέ ποτέ σφιν  
ἦώς ἀντέλλει καμάτων ἄτερ, ἀλλὰ κελαινῆ  
λιγνύι καὶ καπνῷ κάματον βαρὺν ὀτλεύουσι.  
Pour [les Chalybes], jamais l'aurore ne se lève sans qu'il y ait du travail, et, dans la noire  
fumée et le brouillard, ils endurent un dur labeur.

Les deux verbes semblent donc fonctionner comme des variantes morphologiques, puisqu'elles présentent le même radical et ne se distinguent ni par le sens ni par la syntaxe. Le verbe  $\omicron\tau\lambda\acute{\epsilon}\acute{\upsilon}\omega$  réapparaît à date plus tardive, mais reste rare, avec seulement deux attestations postérieures, chez Babrius<sup>140</sup> et Proclus<sup>141</sup>.

<sup>140</sup> Babrius, *Fables*, fable 37, v. 3 :

“τάλας” ἐφώνει “μόχθον οἶον ὀτλεύεις.”  
« Pauvre de toi, dit-il, tu endures un tel fardeau ! »

<sup>141</sup> Proclus, *Hymnes*, I, v. 30-31 :

Pour Georg Bösch, la cohabitation de ces deux verbes, ὀτλέω-ῶ étant employé à l'aoriste et au futur et ὀτλεύω étant employé au présent, s'explique par le fait qu'Apollonios s'inspire ici d'un artifice métrique déjà présent chez Homère : comme Homère, Apollonios emploie, pour le même verbe, un thème de présent en -εύω et un thème d'aoriste en -ησα<sup>142</sup>. Ernst Fränkel, qui étudie ce phénomène dans ses *Griechische Denominativa*, remarque en effet que, dans le texte homérique, la plupart des verbes en -εύω qui ont une variante morphologique en -έω-ῶ ne sont attestés qu'au thème de présent. Les formes de présent non contractées de ces verbes en -έω-ῶ sont souvent incompatibles avec le mètre épique car elles présentent soit un tribraque soit un crétique. Il en déduit qu'il s'agit probablement là d'une commodité métrique et que les formes en -εύω sont, au moins en partie, artificielles<sup>143</sup>. Il précise cependant que tous les verbes en -εύω appartenant à cette catégorie ne sont pas concernés et que certains verbes semblent avoir été véritablement utilisés<sup>144</sup>. De fait, comme l'a fait remarquer Georg Bösch, on retrouve bien chez Apollonios la même répartition entre thèmes de présent et thèmes sigmatiques que celle observée chez Homère : l'unique attestation de ὀτλεύω est au thème de présent, alors que ὀτλέω-ῶ est attesté une fois à l'aoriste et deux fois au futur. Cela permet à Bösch d'affirmer qu'Apollonios a imité un artifice métrique qui existait déjà dans la langue homérique et a ainsi créé un thème de présent en -εύω, qui sert de variante métrique à un verbe en -έω-ῶ pour le thème de présent uniquement, le verbe en -έω-ῶ étant quant à lui employé pour les autres thèmes temporels. Le verbe ὀτλεύω serait alors une variante métrique de ὀτλέω-ῶ, formé par analogie avec les paires attestées chez Homère.

b) Le verbe ὀπηδεύω (IV, v. 675 et 974), variante métrique de ὀπηδέω-ῶ ?

De la même manière, le verbe ὀπηδεύω (IV, v. 675 et v. 974) semble fonctionner comme une variante synonymique d'un verbe en -έω-ῶ. Ce verbe est un dénominatif issu du substantif ὀπηδός, « le compagnon »<sup>145</sup>. Il régit un datif comitatif direct et signifie « accompagner », par exemple au vers 675 du chant IV :

---

ἄφρ' αἰεὶ κατὰ λαῖτμα βαρυσμαράγου βιότοιο  
 σώματος ὀτλεύωσιν ὑπὸ ζυγόδεσμα πεσοῦσαι,  
 ... pour que, toujours, dans le golfe de la vie retentissante, [nos âmes] souffrent après être tombées sous le joug  
 du corps.

<sup>142</sup> 59 : « ὀτλεύω legitur, quod idem hic tantum loco extat [...] positum pro ὀτλέω ; sic autem apud Homerum ponuntur et ἄχεύων et ἄχεών, et δοκεύω et δεδοκήμενος. Sed Apollonium, cum aoristi formam ὀτλήσειαν (fut. ὀτλήσεμεν, ὀτλήσω) et praesentis ὀτλεύουσι usurparet, exempla Homerica velut λωβήσασθε et λωβεύω, μωμήσονται et μωμεύω imitatum esse vidit Guil. Schulze. ».

<sup>143</sup> FRÄNKEL 1906, p. 177-178 et p. 185-186, en part. p. 177 : « Eine Anzahl von diesen Bildungen ist sicherlich infolge metrischer Ursachen entstanden. [...] Diese Verba sind im Epos nur in den Präsensstempora zu belegen. Die Späteren gebrauchten, soweit sie nicht Homer nachahmen, ausschließlich Bildungen auf -εῖν [...]. Da Präsensformen von derartigen Verben auf -εῖν nur in kontrahierter Form im Hexameter Verwendung finden konnten, so nahm man gern, um die Kontraktion zu meiden, zu dem Suffix -εῦειν seine Zuflucht. »

<sup>144</sup> FRÄNKEL 1906, p. 178.

<sup>145</sup> III, v. 595-596 :

κίον ἄθροοι, ἤυτε μῆλα  
ἐκ σταθμῶν ἄλις εἴσιν ὀπηδεύοντα νομῆι.  
[Les bêtes] venaient ensemble, comme des moutons qui en troupeau sortent de leur enclos  
en accompagnant leur berger.

Le verbe apparaît à nouveau dans la description du troupeau du Soleil (IV, v. 973-974) :

Λαμπετίη δ' ἐπὶ βουσὶν ὀρειχάλκοιο φαεινοῦ  
πάλλεν ὀπηδεύουσα καλαύροπα.  
Lampétié, en charge des bœufs, brandissait son gourdin d'orichalque brillant en les  
accompagnant.

Ce verbe semble signifier « accompagner » et est toujours employé dans un contexte qui implique des animaux : au vers 675 du chant IV, il s'agit de moutons qui suivent leur berger alors qu'au vers 974, c'est Lampétié qui marche à la suite de ses bœufs. Ce verbe, comme ὀτλέω, restera très rare, avec seulement trois attestations dans la *Paraphrase de l'Évangile selon saint Jean* de Nonnos de Panopolis<sup>146</sup>.

Ce verbe peut aisément être rapproché du verbe ὀπηδέω-ῶ et semble fonctionner vis-à-vis de ce verbe de la même manière que ὀτλέω par rapport à ὀτλέω-ῶ. Le verbe ὀπηδέω-ῶ, dont serait en fait issu le substantif ὀπηδός par dérivation inverse<sup>147</sup>, n'apparaît pas dans les *Argonautiques* mais est bien attesté par ailleurs, notamment chez Homère où il prend le même sens qu'ὀπηδεύω et régit également un datif comitatif direct<sup>148</sup>. Au vers 209 de l'*Hymne homérique à Hermès*, le verbe ὀπηδέω-ῶ est d'ailleurs employé pour le fait d'« accompagner un troupeau », comme c'est le cas de ὀπηδεύω chez Apollonios :

παῖδα δ' ἔδοξα φέριστε, σαφὲς δ' οὐκ οἶδα, νοῆσαι,  
ὅς τις ὁ παῖς ἅμα βουσὶν εὐκραίρησιν ὀπήδει  
νήπιος  
Il m'a semblé apercevoir, mais je n'en suis pas certain, un enfant qui accompagnait les  
bœufs aux belles cornes, un tout jeune enfant.

---

υἱῆας Φρίξιο, κακορρέκτησιν ὀπηδούς  
ἀνδράσι νοστήσαντας ὀμιλαδόν  
...ces fils de Phrixos qui étaient de retour avec une troupe, eux qui étaient les compagnons d'hommes  
malfaisants...

<sup>146</sup> Nonnos, *Paraphrase de l'Évangile selon saint Jean*, X, v. 15-16, où Nonnos s'inspire probablement du vers 675 des *Argonautiques* :

ποίμη δ' αἰολόμορφος ὀπισθοπόρῳ ποδὶ βαίνει  
εἰς δροσεροῦς λειμῶνας ὀπηδεύουσα νομῆι.  
Le bétail à la toison variée marche d'un pied fidèle, accompagnant son berger vers les prairies humides de  
rosée.

Voir aussi XII, v. 69 et XXI, v. 120. Le verbe n'apparaît pas non plus dans les textes épigraphiques disponibles dans la base de données du Packard Humanities Institute.

<sup>147</sup> MEIER-BRÜGGER 1991.

<sup>148</sup> Homère, *Iliade*, V, v. 215-216 :

εἰ μὴ ἐγὼ τάδε τόξα φαεινῶ ἐν πυρὶ θεῖην  
χερσὶ διακλάσσας· ἀνεμόλια γάρ μοι ὀπηδεῖ.  
... si moi je ne mettais pas cet arc dans le feu étincelant après l'avoir brisé de mes mains, puisqu'il  
m'accompagne sans m'être utile.

Voir aussi, pour une personne qui en accompagne une autre, *Iliade*, II, v. 184 ; XXIV, v. 368. Pour un dieu qui « accompagne » certains hommes, qui les aide et est proche d'eux, *Odyssée*, VII, v. 165 et 181 ; IX, v. 271 et 398. Pour une qualité qui « accompagne » quelqu'un, *Iliade*, XVII, v. 251 ; *Odyssée*, VIII, v. 237.

Pour Georg Bösch, ὀπηδεύω, comme ὀτλεύω, est une création artificielle analogique de l'épopée homérique : ὀπηδεύω est employé comme variante à ὀπηδέω-ῶ pour le thème de présent uniquement<sup>149</sup>. De fait, ὀπηδέω-ῶ semble plus ancien que le verbe en -εύω : même s'il reste relativement rare, ὀπηδέω-ῶ est bien attesté dans la poésie épique<sup>150</sup>, de manière plus rare dans la poésie lyrique<sup>151</sup> et peut-être chez Eschyle<sup>152</sup>, avec de très rares attestations en prose dans des textes pythagoriciens de l'époque hellénistique<sup>153</sup> où ces attestations sont généralement interprétées comme résultant de l'influence de la langue poétique<sup>154</sup>. Là encore, le caractère rare et poétique du verbe doit avant tout être mis en relation avec le substantif à partir duquel il est formé : ὀπηδός apparaît surtout dans les textes tragiques<sup>155</sup> malgré quelques attestations chez Platon<sup>156</sup>. Il n'est donc pas étonnant que les dénominatifs qui en sont issus soient également rares et poétiques. Le caractère poétique du verbe ὀπηδεύω devait donc être doublement évident pour le lecteur des *Argonautiques*, puisqu'Apollonios semble employer une variante métrique d'un verbe qui est déjà en lui-même caractéristique de la langue homérique et probablement absent de la langue « courante ».

### c) Synthèse

Dans les deux cas, il semble donc qu'Apollonios emploie un thème de présent en -εύω, qui sert de variante métrique à un verbe en -έω-ῶ attesté par ailleurs. Ces paires de verbes, l'un en -έω-ῶ et l'autre en -εύω, sont bien attestées dans le texte homérique où elles fonctionnent comme des variantes métriques, le thème en -εύω étant employé uniquement au présent alors que l'aoriste et le futur sont respectivement en -ησα et -ήσω.

On peut alors se demander si Apollonios utilise cet artifice homérique par nécessité métrique, parce qu'il est confronté aux mêmes problèmes que ceux rencontrés par Homère, ou s'il se contente d'imiter le phénomène sans y être véritablement contraint par le rythme du vers. De fait, si l'on tente

<sup>149</sup> BÖSCH 1908, p. 59.

<sup>150</sup> Cf. *supra*, p. 4, n. 148. Voir aussi *Hymne homérique à Apollon*, v. 530 ; *Hymne homérique à Hermès*, v. 209 ; *Hymne homérique à la Terre*, v. 12 ; Hésiode, *Théogonie*, v. 80 ; *Les Travaux et les Jours*, v. 142, v. 230, 313 et 326 ; fr. 372 (éd. R. Merkelbach et M. West), v. 13.

<sup>151</sup> Pindare, *Pythiques*, IV, v. 511 et Théognis, *Elégies*, v. 933.

<sup>152</sup> Eschyle, *Agamemnon*, v. 424 mais il s'agit d'une conjecture des éditeurs.

<sup>153</sup> Par exemple Ecphantos, *De la Royauté* (éd. H. Thesleff, dans *The Pythagorean texts of the Hellenistic period*), p. 79, l. 11.

συμπνεύουσα γὰρ αὐτῶ καὶ συνδεδεμένα [...] ὀπαδεῖ ῥύμα τῶ παντὸς

En effét, [la nature de chaque être], respirant avec [le monde] et ayant été liée à lui, [...] accompagne le flot de l'univers.

Voir aussi Onatas, *De deo* (*ibid.*), p. 139, l. 16.

<sup>154</sup> L. DELATTE, *Les Traités de la Royauté d'Ecphante, Diotogène et Sthénidas*, Faculté de Philosophie et de Lettres, Liège et Droz, Paris, 1942, p. 107.

<sup>155</sup> Eschyle, *Suppliants*, v. 985 et 1022 ; Sophocle, *Trachiniennes*, v. 1264 et *Œdipe à Colone*, v. 1092 ; Euripide, *Alceste*, v. 136 et 612 ; *Médée*, v. 53, 335 et 1119 ; *Héraclides*, v. 1053 ; *Hippolyte*, v. 108 ; *Electre*, v. 360 ; *Héraclès*, v. 950 ; *Iphigénie en Tauride*, v. 1208 ; *Hélène*, v. 1181 ; *Oreste*, v. 1126 ; *Iphigénie à Aulis*, v. 1462

Le verbe apparaît également, quoique plus rarement, dans la poésie épique archaïque (*Hymne homérique à Hermès*, v. 450) et dans la poésie lyrique (Pindare, *Néméennes*, III, v. 8 ; fr. 95 [éd. H. Maehler], v. 3 et fr. 335 [*ibid.*], v. 7).

<sup>156</sup> Platon, *Phèdre*, 252c et *Philèbe*, 63e.

de remplacer les deux formes du verbe ὀπηδεύω employées par Apollonios, c'est-à-dire ὀπηδεύοντα (IV, v. 675) et ὀπηδεύουσα (IV, v. 974), par des formes équivalentes de ὀπηδέω-ῶ, les formes de présent non contractées ainsi obtenues font apparaître un crétique et ne pourraient donc pas figurer dans un hexamètre. De même, la forme ὀτλεύουσι (II, v. 1008) ne saurait être remplacée par ὀτλέουσι car la syllabe initiale du mot est longue, Apollonios ne pratiquant que très peu la *correptio attica*<sup>157</sup>. Cela étant dit, s'il est vrai que les formes non contractées des verbes en -έω-ῶ sont effectivement incompatibles avec le mètre épique, ce n'est pas le cas des formes contractées qui sont quant à elles tout à fait aptes à figurer dans un hexamètre. Il est vrai qu'Apollonios n'utilise jamais la contraction εο > ου dans la conjugaison des verbes en -έω-ῶ<sup>158</sup>, mais on trouve cependant chez Apollonios, comme chez Homère<sup>159</sup>, la contraction ionienne εο > εῶ<sup>160</sup>. Apollonios connaît donc la contraction εο > εῶ et sait l'employer à des fins métriques, par exemple pour éviter la succession de trois syllabes brèves dans les participes moyen-passifs<sup>161</sup> ou pour éviter un crétique dans des formes comme μυτεῦντο (I, v. 458), même s'il est vrai qu'Apollonios préfère généralement les formes non contractées quand la métrique lui en laisse la possibilité<sup>162</sup>. Le fait d'employer une forme issue du verbe ὀτλεύω de préférence à une forme contractée ὀτλέω-ῶ ne relève donc pas d'une absolue nécessité métrique.

Le choix de la suffixation en -εύω témoigne à la fois de la connaissance qu'avait Apollonios de la langue homérique et des artifices qui y sont présents et de sa propension à s'écarter de la langue parlée. Le caractère artificiel de ces formes, qui est lié au suffixe, s'ajoute au fait que ces deux verbes sont des dénominatifs formés sur des substantifs qui sont eux-mêmes rares, en particulier ὀϊτλος. De fait, les verbes ὀπηδέω-ῶ et ὀτλέω-ῶ ont tous deux des variantes synonymiques très fréquentes, comme ἔπομαι et τλάω-ῶ, respectivement. Les verbes ὀπηδεύω et ὀτλεύω ne sont donc pas des variantes poétiques de verbes fréquents dont on pourrait supposer qu'ils ont été employés dans la langue « courantes », mais plutôt le résultat de l'adaptation au mètre épique de verbes qui étaient déjà rares et poétiques en eux-mêmes. Le caractère rare et artificiel des formes en -εύω de notre texte devait donc être doublement évident pour le lecteur des *Argonautiques*.

<sup>157</sup> FANTUZZI 1988a, p. 159-160 : « Apollonio poi assolutizza nel più radicale dei modi la prosodia omerica, ed anche in sillaba finale la correptio è ammessa solo una decina di volte nei circa 6.000 versi delle *Argonautiche*. Quanto alla correptio all'interno di parola, Apollonio ne ha soli tre casi [...], ed in quasi tutti i casi, [...], c'è alle spalle il precedente di una forma con correptio in Omero od in Esiodo. »

<sup>158</sup> Recherche des séquences -ουντ-, -ουμεν-, -οῦσι-, -ουμεθ-, -ουμεσθ-, -ουν, -ῶ, -ουμαι et -ουμην dans le *Thesaurus Linguae Graecae* en ligne, consulté le 20/11/2017.

<sup>159</sup> Par exemple Homère, *Odyssée*, I, v. 112 (δατεῦντο) ; III, v. 221 (φιλεῦντας).

<sup>160</sup> Par exemple μυτεῦντο (I, v. 458), νεύμεθα (III, v. 153), φορεύμαι (IV, v. 363).

<sup>161</sup> Par exemple φορεύμενος (II, v. 192), δονεύμενα (III, v. 1295), etc.

<sup>162</sup> BZACH 1878, p. 156 : « Bei diesen [les verbes en -έω] ist die offene Form die Regel, wie im homerischen Sprachgebrauch. Die contrahirte Formen sind entweder schon durch das homerische Vorbild oder durch bestimmte Umstände bedingt. »

## B. Verbes issus de formes nominales composées : ιοβολέω-ῶ, λαιμοτομέω-ῶ et γατομέω-ῶ

Il existe en grec une série de verbes en -έω-ῶ issus par dérivation de formes nominales formées par composition, dont le premier élément est un radical nominal et dont le second élément est un radical verbal au degré *o*. Anna Pomper et Nicola Grandi donnent à titre d'exemple καρπολογέω-ῶ, « cueillir des fruits », issu de καρπολόγος, ον, « qui cueille des fruits », lui-même formé à partir de ὁ καρπός, « le fruit », et du radical de λέγω, « cueillir », ici au degré *o*<sup>163</sup>. On trouve dans notre corpus trois verbes qui appartiennent à cette série. Les verbes ιοβολέω-ῶ (IV, v. 1440), « lancer des flèches »<sup>164</sup>, et λαιμοτομέω-ῶ (II, v. 840 et IV, v. 1601), « trancher la gorge, égorger »<sup>165</sup>, tous deux attestés pour la première fois chez Apollonios, ainsi que γατομέω-ῶ (II, v. 1005), « fendre la terre »<sup>166</sup>, qui est également attesté dans l'*Alexandra*<sup>167</sup>, peuvent être analysés comme des verbes dénommatifs, respectivement formés à partir des adjectifs composés ιοβόλος, ον, qui est certes rare mais qui est attesté avant l'époque d'Apollonios<sup>168</sup>, λαιμοτόμος, ον, « qui coupe la gorge »<sup>169</sup> et γατόμος, ον, « qui fend la terre »<sup>170</sup>.

<sup>163</sup> POMPEI et GRANDI 2012.

<sup>164</sup> IV, v. 1439-1440 :

στιβαρὸν δ' ἔχεν ὄζον ἐλαίης  
τόξα τε, τοῖσι πέλωρ τόδ' ἀπέφθισεν ιοβολήσας.

Il avait une épaisse branche d'olivier et un arc avec lequel il tua ce monstre en lui lançant des flèches.

<sup>165</sup> II, v. 839-840 :

Παρά δ' ἄσπετα μῆλα,  
ἢ θέμις οἰχομένοισι, ταφήα λαιμοτόμησαν.

A proximité, ils égorgèrent d'innombrables moutons sur le tombeau, comme c'est la règle pour les disparus.

Et IV, v. 1601-1602 :

Ἴη ῥ', ἅμα δ' εὐχολῆσιν ἐς ὕδατα λαιμοτομήσας  
ἦκε κατὰ πρύμνης.

Il dit et, tout en priant, l'égorgea et la jeta dans l'eau depuis la poupe.

<sup>166</sup> II, v. 1005-1006 :

ἀλλὰ σιδηροφόρον στυφελὴν χθόνα γατομέοντες  
ῶνον ἀμείβονται βιοτήσιον·

Mais [les Chalybes] fendent la terre dure qui regorge de fer et en reçoivent un prix qui leur permet de vivre.

<sup>167</sup> Lycophron, *Alexandra*, v. 268 :

λευρᾶς βοώτης γατομῶν δι' αὔλακος.  
...laboureur qui fend la terre d'un sillon léger.

Voir aussi v. 1396.

<sup>168</sup> *Anthologie grecque*, VI, ép. 34 attribuée à Rhianos, v. 1-2 :

Τὸ ρόπαλον τῷ Πανὶ καὶ ιοβόλον Πολύαινος  
τόξον, καὶ κάπρου τοῦσδε καθάπε πόδας,

Pour Pan, Polyainos attacha là sa massue, son arc lanceur de flèche et ces pieds de sangliers.

Dans la plupart des attestations de ce mot, il prend un sens plus spécifique et signifie « venimeux ». Voir par exemple Aristote, *Histoire des animaux*, VIII, 29, 607a, l.27-29 :

Πάντων δὲ χαλεπώτερα ἔστι τὰ δῆγματα τῶν ιοβόλων, ἐὰν τύχη ἀλλήλων ἐδηδοκότα, οἷον σκορπίον ἐχίς,

La pire de toutes ces morsures est celle d'animaux venimeux lorsqu'ils se trouvent se manger les uns les autres, par

exemple lorsqu'une vipère mange un scorpion.

<sup>169</sup> Euripide, *Iphigénie en Tauride*, v. 444-445 :

λαιμοτόμῳ  
δεσποίνας χειρὶ θάνοι

Puisse-t-elle mourir de la main trancheuse de gorge de ma maîtresse.

Voir aussi, pour une lame, Timothée de Milet, fr. 15 (éd. D. Page dans *Poetae melici Graeci*), col. 4, v. 130 et *Anthologie grecque*, VI, ép 306 attribuée à Ariston, v. 4.

<sup>170</sup> Eschyle, fr. 196 (éd. S. Radt dans *Tragicorum Graecorum Fragmenta*, vol. 3), v. 3 :

οὔτ' ἄροτρον οὔτε γατόμος

Les verbes λαιμοτομέω-ῶ et γατομέω-ῶ présentent tous deux un deuxième élément °τομέω-ῶ, qui est attesté dès la langue homérique puisque le verbe δειροτομέω-ῶ apparaît dans l’*Illiade*. Ce verbe a en outre le même sens que λαιμοτομέω-ῶ puisqu’il signifie également « couper la gorge »<sup>171</sup>. Pourtant, λαιμοτομέω-ῶ est bien attesté en prose, notamment chez Plutarque et chez Strabon<sup>172</sup>. Les deux attestations des *Argonautiques* mises à part, nous n’avons conservé aucune autre attestation de ce verbe en poésie. Malgré son mode de formation tout homérique, il n’y a donc pas lieu de considérer λαιμοτομέω-ῶ comme une formation artificielle. De fait, Ludwig Sütterlin relève de nombreux verbes qui appartiennent à cette série de verbes et qui apparaissent après l’époque classique ; ces verbes, comme ceux qui nous intéressent, peuvent souvent être rapprochés d’une forme nominale composée et peuvent donc être interprétés comme des dénominatifs<sup>173</sup>. De fait, parmi les verbes en °τομεω-ῶ cités dans le *Rückläufiges Wörterbuch* de Paul Kretschmer et Ernst Locker, quatorze sont attestés avant l’époque hellénistique et vingt-quatre apparaissent au III<sup>e</sup> siècle ou après<sup>174</sup>. La série à laquelle appartiennent ces trois verbes semble donc avoir été encore productive à l’époque d’Apollonios.

Pour ce qui est de ἰοβολέω-ῶ, la situation est similaire si ce n’est que l’on trouve exclusivement chez Homère le verbe βολέω-ῶ, « frapper »<sup>175</sup>, mais aucun verbe en °βολέω-ῶ<sup>176</sup>. On trouve cependant des verbes en °βολέω-ῶ dans la littérature postérieure, par exemple θηροβολέω-ῶ, qui est un *hapax* sophocléen<sup>177</sup> : il ne s’agit donc pas d’une innovation de la part d’Apollonios. Ce verbe ἰοβολέω-ῶ est également employé dans deux épigrammes de l’*Anthologie* attribuées à Alcée de Messénie pour l’une<sup>178</sup> et à Léonidas de Tarente, qui était probablement contemporain

---

τέμνει δίκελλ’ ἄρουραν  
Ni la charrue ni la fourche qui fend la terre ne coupent le sol.

<sup>171</sup> Homère, *Illiade*, XXI, v. 89 :

σὺ δ’ ἄμφω δειροτομήσεις  
Toi, tu nous égorgeras tous les deux.

Le sens est confirmé quelques vers plus loin, lorsqu’Achille tue effectivement Lycaon (XXI, v. 116-117) :

Ἀχιλεὺς δὲ ἐρυσσάμενος ξίφος ὄξυ  
τύψε κατὰ κληῖδα παρ’ ἀγένα

Mais Achille, ayant tiré son épée pointue, le frappa au niveau de la clavicule, près du cou.

<sup>172</sup> Pour le fait de « couper la gorge » d’une personne, Strabon, *Géographie*, VII, 2, 3 ; Plutarque, *Des fleuves*, 20, 1 ; Sextus Empiricus, *Contre les mathématiciens*, I, 264. Pour le fait de « couper » sa propre gorge, Plutarque, *Vie d’Othon*, 2, 4.

<sup>173</sup> SÜTTERLIN 1891, p. 44-45.

<sup>174</sup> Nous n’avons considéré pour cette étude que les verbes qui ne sont ni préverbés, ni cités de manière autonymique et qui apparaissent avant le V<sup>e</sup> siècle de notre ère. Les différentes attestations de chaque verbe ont été étudiées grâce au *Thesaurus Linguae Graecae*, consulté le 19/09/2018.

<sup>175</sup> Homère, *Illiade*, IX, v. 3 et 9 ; *Odyssée*, X, v. 247.

<sup>176</sup> Recherche de la séquence -βολ- sur le *Thesaurus Linguae Graecae* en ligne, consulté le 19/09/18.

<sup>177</sup> Sophocle, *Philoctète*, v. 165.

<sup>178</sup> *Anthologie grecque*, V, ép. 10 attribuée à Alcée de Mécénie, v. 1-2 :

Ἐχθαίρω τὸν Ἔρωτα. τί γὰρ βαρὺς οὐκ ἐπὶ θῆρας  
ῥρνυται, ἀλλ’ ἐπ’ ἐμὴν ἰοβολεῖ κραδίην ;

Je hais Eros. Pourquoi, en effet, n’est-ce pas contre les bêtes sauvages qu’il se soulève, au lieu de me tirer des flèches dans le cœur.

d'Apollonios, pour l'autre<sup>179</sup>. La rareté et le caractère poétique des attestations de ἰοβολέω-ῶ tiennent vraisemblablement au radical de ὀ ἰός, « la flèche », ce substantif étant lui aussi rare et poétique, qu'à la formation morphologique de ce verbe. De fait, il ne semble pas que les verbes en ὀβολέω-ῶ soient particulièrement caractéristiques de la langue poétique. Ainsi, le verbe λιθοβολέω-ῶ, « jeter des pierres, lapider » apparaît pour la première fois dans la *Septante*<sup>180</sup> et le verbe ἀκτινοβολέω-ῶ, « émettre des rayons », se trouve chez Philon d'Alexandrie<sup>181</sup>. Là encore, il semble que ce procédé de création lexicale ait été productif à l'époque d'Apollonios : sur les trente-sept verbes non préverbes attestés de manière non autonymique avant le V<sup>e</sup> siècle de notre ère recensés dans le *Rückläufiges Wörterbuch der griechischen Sprache*<sup>182</sup>, seuls huit sont attestés avant l'époque hellénistique<sup>183</sup>. Le verbe ἰοβολέω-ῶ appartient donc à une série de verbes en ὀβολέω-ῶ qui semble avoir été productive au III<sup>e</sup> siècle, y compris hors de la langue poétique.

De même, le verbe γᾶτομέω-ῶ, dont les deux seules attestations se trouvent chez Apollonios et Lycophron, présente un élément ὀτομέω-ῶ fréquent et bien attesté ; le premier élément nominal γᾶ- est en revanche particulièrement remarquable en raison du vocalisme dorien qu'il présente. Giuseppe Giangrande montre qu'Apollonios emploie plusieurs formes doriennes car les grammairiens de l'époque hellénistique considéraient que le texte homérique contenait des dorismes<sup>184</sup> : les poètes hellénistiques employaient donc eux aussi des formes doriennes, y compris des formes qui n'étaient pas attestées dans le texte homérique et l'emploi du verbe γᾶτομέω-ῶ, avec son vocalisme dorien, participe donc de ce travail sur la langue épique et ses dialectes<sup>185</sup>.

Ces trois verbes, qui restent tous rares, s'intègrent donc dans une série des verbes en -έω-ῶ issus de formes nominales formées par composition, qui est bien vivante et productive à l'époque d'Apollonios. En revanche, Apollonios associe ce procédé de dérivation fréquent à un radical nominal caractéristique de la langue poétique, que ce soit parce que le substantif est propre à la langue poétique, comme c'est le cas de λαίμο<sup>ο</sup> et surtout de ἰο<sup>ο</sup>, ou parce qu'il présente un vocalisme dorien particulièrement remarquable, comme c'est le cas pour γᾶ<sup>ο</sup>.

<sup>179</sup> *Anthologie grecque*, V, ép. 188 attribuée à Léonidas de Tarente, v. 3-4 :

θερμὸν δ' ἐπὶ θερμῷ ἰάλλει  
ἄτρακτον, λωφᾶ δ' οὐδ' ὄσον ἰοβόλων.

[Eros] lance flèche brûlante sur flèche brûlante et ne cesse pas d'en lancer.

<sup>180</sup> Pour les attestations du Pentateuque, Bible des Septante, *Exode*, 8, 22 ; 19, 13 ; 21, 28, 29 et 32 ; *Lévitique*, 20, 2 et 27 ; 24, 14, 16 et 23 ; *Nombres*, 15, 35 et 36 ; *Deutéronome*, 13, 11 ; 17, 5 ; 21, 21 ; 22, 21 ; 22, 24.

<sup>181</sup> Philon d'Alexandrie, *De Somnis*, I, 114.

<sup>182</sup> KRETSCHMER et LOCKER 1944, p. 571.

<sup>183</sup> Ces verbes, que nous avons cherchés dans le *Thesaurus Linguae Graecae* en ligne (consulté le 19/09/18), sont πλινθοβολέω-ῶ, εικοβολέω-ῶ, φυλλοβολέω-ῶ, κεραυνοβολέω-ῶ, θηροβολέω-ῶ, μακροβολέω-ῶ, ἀγκυβολέω-ῶ et εὐθυβολέω-ῶ.

<sup>184</sup> GIANGRANDE 1970.

<sup>185</sup> GIANGRANDE 1976, p. 275-276 et GIANGRANDE 1970, en part. p. 265.

### III. Les verbes en -άω-ῶ

Les verbes en -άω-ῶ qui apparaissent pour la première fois dans les *Argonautiques* forment une part réduite de notre corpus : les verbes concernés sont δωμάω-ῶ (II, v. 531), παλιντροπάομαι-ῶμαι (IV, v. 165 et 643) et χνοάω-ῶ (II, v. 43 et v. 779), que l'on trouve également sous forme préverbée avec ἐπιχνοάω-ῶ (I, v. 672). Nous avons exclu de notre corpus la forme κεδόονται (IV, v. 500) car, comme l'a remarqué Malcolm Campbell<sup>186</sup>, il s'agit d'un futur en -άω-ῶ correspondant au présent homérique κεδάννυμι, formé sur le modèle des quelques futurs en -άω-ῶ que l'on trouve chez Homère, où l'on trouve par exemple δαμάα, futur de δάμνημι<sup>187</sup>. Le sens impose en effet de comprendre la forme comme un futur<sup>188</sup> et la présence du participe aoriste passif κεδασθέντων au vers suivant témoigne du fait que la forme en -άω-ῶ doit être rapprochée du verbe κεδάννυμι. Même si cette forme témoigne de la manière dont Apollonios s'inspire de la langue homérique, ce verbe ne relève pas réellement de notre corpus dans la mesure où d'autres formes issues du même verbe sont attestées à date antérieure et nous avons donc choisi de ne pas traiter cette forme ici.

Ces quatre verbes sont hétérogènes du point de vue de la morphologie, puisque δωμάω-ῶ semble être un déverbal issu de δέμω alors que χνοάω-ῶ et παλιντροπάομαι-ῶμαι peuvent être analysés comme dénominatifs. En revanche, ils ont en commun leur caractère rare et poétique. C'est particulièrement évident pour le verbe παλιντροπάομαι-ῶμαι, dont certains grammairiens anciens considéraient qu'il apparaissait déjà dans l'*Illiade*, même si ce n'est pas le texte que la tradition a retenu. C'est également le cas pour le verbe δωμάω-ῶ qui semble ancien et qui, par sa morphologie, s'intègre aisément dans une série d'« itératifs-intensifs » en -άω-ῶ a degré ὄ radical bien attestée dans la langue épique archaïque. Le verbe χνοάω-ῶ et de son préverbé, enfin, ont été interprétés comme des variantes métriques du verbe χνοάζω, même si, pour ce verbe, il est difficile d'en être certain.

---

<sup>186</sup> CAMPBELL 1976, p. 339.

<sup>187</sup> CHANTRAINE 1942b, vol. I, §213.

<sup>188</sup> IV, v. 499-502 :

οἷά τ' ἄνακτος  
εὐνίδες, ἀργαλέησι διχαστασίης κεδόονται.  
Ῥηϊδίη δέ κεν ἄμμι, κεδασθέντων δίχα λαῶν,  
ἦδ' εἴη μετέπειτα κατερχομένοισι κέλευθος.

Comme des hommes dépourvus de roi, ils se sépareront suite à d'âpres dissensions. Leur peuple ayant été séparé en deux, le passage sera ensuite facile pour nous, lorsque nous reviendrons.

## A. Le verbe *παλιντροπάομαι-ῶμαι* (IV, v. 165 et 643) : un emprunt au texte homérique ?

Le verbe *παλιντροπάομαι-ῶμαι*, dont les seules attestations non autonomiques sont dans les *Argonautiques*, doit être rapproché de l'adverbe *πάλιν*, « en sens inverse »<sup>189</sup>, et du radical du verbe thématique à degré *e* radical *τρέπομαι*, « se tourner dans une direction, se diriger vers ».

Le verbe *παλιντροπάομαι-ῶμαι* est attesté dans tous les manuscrits au vers 165 du chant IV, alors que Médée et Jason ont vaincu le dragon et se sont emparés de la toison d'or :

ἡ δ' ἔμπεδον ἐστηνῖα  
φαρμάκῳ ἔψηγεν θηρὸς κάρη, εἰσόκε δὴ μιν  
αὐτὸς ἐὶν ἐπὶ νῆα παλιντροπάσθαι Ἴησων  
ἦνωγεν·  
Elle, se tenant immobile, frottait la tête de la bête de sa drogue, jusqu'à ce que Jason lui-même lui ordonnât de retourner vers son navire.

Il s'agit bien, ici, de revenir sur ses pas, de diriger son mouvement vers l'arrière. Le verbe se construit avec un syntagme prépositionnel à l'accusatif, ἐὶν ἐπὶ νῆα. La deuxième attestation se trouve au vers 643 du chant IV, au moment où les héros, parvenus au confluent du Rhône et de l'Eridan, se sont engagés sur le mauvais bras du fleuve et où Héra, s'avisant de leur erreur, les remet dans le droit chemin :

ἄψ δὲ παλιντροπόωντο θεᾶς ὕπο, καί ῥ' ἐνόησαν  
τῆν οἶμον τῆ πέρ τε καὶ ἔπλετο νόστος ἰοῦσι.  
Ils retournèrent en sens inverse grâce à la déesse et comprirent le chemin par lequel passait leur retour.

Les manuscrits de la famille *m* présentent la leçon retenue par Francis Vian, *παλιντροπόωντο*, alors que les manuscrits de la famille *w* présentent la leçon *παλιντροπῶντο*. Ces deux formes sont métriquement équivalentes et une telle hésitation entre une forme à *o* radical à *diectasis* et une forme contractée à *ō* radical est fréquente, notamment dans le texte homérique ; les scholies témoignent de cette hésitation, déjà présente chez les Anciens<sup>190</sup>. Pour ce qui est du texte d'Apollonios, où l'on trouve à la fois des verbes en *-άω* à *o* radical et à *ō* radical, il est impossible de choisir entre l'une ou l'autre leçon et la question est indécidable. Même si *παλιντροπάομαι-ῶμαι* est présent dans tous les manuscrits au vers 165, cela n'implique nullement qu'il faille lire le même verbe au vers 643, d'autant que *τροπάομαι-ῶμαι* est un verbe épique courant et que *πάλιν τροπάομαι-ῶμαι* est attesté dans le texte homérique.

<sup>189</sup> D'un point de vue morphologique, *πάλιν* est vraisemblablement un ancien accusatif (CHANTRAINE 1999, s. v. *πάλιν*). En outre, si l'on peut considérer que, dans le texte homérique, la distribution de *πάλιν* est la même que celle que l'on observe pour les préverbes, puisqu'il précède le plus souvent immédiatement le verbe, sa distribution en prose est bien celle d'un adverbe. Sur les sens et la nature de *πάλιν*, REVUELTA PUIGDOLLERS 2006.

<sup>190</sup> CHANTRAINE 1942b, §169.

L'adjectif *παλίντροπος*, ος, ον, « qui se tourne vers l'arrière », est attesté dès l'époque classique<sup>191</sup>, adjectif dont il est possible que notre verbe soit issu par dérivation<sup>192</sup>, mais il faut surtout rapprocher ce verbe d'un passage de l'*Iliade* pour lequel les scholies nous indiquent que les Anciens connaissaient une variante *παλιντροπάομαι-ῶμαι*, que la tradition n'a pas retenue. De fait, il n'est pas certain que la première attestation de *παλιντροπάομαι-ῶμαι* et de *παλιντροπάομαι-ῶμαι* se trouve dans les *Argonautiques*. Le vers 95 du chant XVI de l'*Iliade*, où Achille donne ses instructions à Patrocle, présente en effet un syntagme *πάλιν τρωπᾶσθαι*, avec la variante *πάλιν τροπάσθαι* dans le manuscrit A :

ἀλλὰ πάλιν τρωπᾶσθαι, ἐπὶ φάος ἐν νήεσσι  
θήης  
... mais fais demi-tour quand tu auras apporté le salut sur les navires.

Les scholies au manuscrit A attribuées à Hérodien nous apprennent que certains grammairiens anciens considéraient que *πάλιν* relevait du thème verbal et qu'il fallait donc lire *παλιντροπάσθαι* dans l'*Iliade* :

Νικίας ὕφ' ἐν ἀνέγνω παλιντροπάσθαι, Ἀπολλόδορος δὲ κατὰ διάλυσιν. ἔφαμεν δὲ περὶ τῆς τοῦ πάλιν συνθέσεως, ὅποτε καὶ περὶ τοῦ παλιπλαγχθέντας διελαμβάνομεν, ὡς ὅτι τὸ πάλιν αἰεὶ θέλει τοῖς ῥήμασι κατὰ διάλυσιν προσγίνεσθαι.  
Nicias lisait, en un mot, *παλιντροπάσθαι*, mais Apollodore le lisait avec une séparation. Nous disions, au sujet de la séparation de *πάλιν*, lorsque nous expliquions en détail la forme *παλιπλαγχθέντας*, que *πάλιν* doit toujours précéder un verbe avec une séparation.

Le commentaire au vers 59 du chant I, où l'on trouve en effet le participe de *παλιμπλάζω*, est malheureusement perdu et le commentaire au vers 326 du chant XI, où l'on trouve *πάλιν ὄρνυμι*, n'apporte pas d'information supplémentaire<sup>193</sup>. Les formes de type *τρωπᾶσθαι* et les formes de type *τροπάσθαι* sont, dans de nombreux cas, substituables l'une à l'autre et on peut souvent hésiter entre les deux, même si certaines formes à *ῶ* radical sont en début de vers et ne peuvent donc pas être mises en doute<sup>194</sup>. En tout cas, les scholies à l'*Iliade* témoignent de ce que les deux versions du texte, dont l'une présentait la leçon *παλιντροπάσθαι*, existaient à date ancienne ; il est vraisemblable

<sup>191</sup> Euripide, *Héraclès*, v. 1068 :

παλίντροπος ἐξεγειρόμενος στρέφεται ·  
Il se retourne, il est réveillé, il se tourne.

Voir aussi, pour une personne qui revient sur ses pas, Sophocle, *Philoctète*, v. 1222 ; pour un chemin qui revient vers l'arrière, Parménide, fr. 6 (éd. H. Diels et W. Kranz dans *Die Fragmente der Vorsokratiker*, vol. 1), v. 16 ; pour une balance qui « penche de l'autre côté », Sophocle, fr. 576\* (éd. S. Radt dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*, vol. 4), v. 5 ; pour des yeux qui se détournent, Eschyle, *Suppliants*, v. 173 ; *Agamemnon*, v. 777 ; pour les pensées qu'Héra suggère à ses ennemis, avec peut-être un sens actif, « qui retourne », Bacchylide, *Epinicies*, XI, V. 54. Le verbe apparaît ensuite en prose hellénistique et romaine.

<sup>192</sup> Pour les verbes en *-άω-ῶ* issus d'adjectifs thématiques dans le texte homérique, TUCKER 1990, p. 245-250.

<sup>193</sup> *Scholia uetera in Iliadem* (éd. H. Erbse), sch. à XI, v. 326b :

παλινορμένω: Τυραννίων δύο ποιεῖ, ὁ δὲ Ἑρμαπίας σύνθετον ἐκδέχεται καὶ Ἀρίσταρχος. εἴρηται δὲ περὶ τῆς συνθέσεως τοῦ πάλιν ὡς πρὸς τὰς μετοχὰς ἐν τῇ Α, ὅτε περὶ τοῦ πλαγχθέντας διελαμβάνομεν.  
παλινορμένω : Tyrannion en fait deux mots, mais Hermapias le comprend comme un composé, tout comme Aristarque. On dit, à propos de la composition en *πάλιν*, la même chose que pour le participe au chant I, quand nous donnions des explications sur *πλαγχθέντας*.

<sup>194</sup> CHANTRAINE 1942b, §169.

qu'Apollonios avait connaissance de ces deux leçons et que le verbe *παλιτροπάομαι-ῶμαι* était, pour lui, un emprunt au texte homérique.

## B. Le verbe *δωμάω-ῶ* (II, v. 531)

Le verbe *δωμάω-ῶ* (II, v. 531), « construire », doit être rapproché du verbe *δέμω*, qui signifie également « construire » ; le verbe à degré *e* radical, surtout attesté en poésie et en ionien, est homérique<sup>195</sup> et est également employé dans les *Argonautiques*<sup>196</sup>.

### 1) Attestations de *δωμάω-ῶ* : un verbe poétique

Ce verbe se trouve chez plusieurs poètes alexandrins. Chez Apollonios, on le trouve au vers 531 du chant II :

Ἐκ δὲ τόθεν μακάρεσσι δωώδεκα δωμήσαντες  
βωμὸν ἀλὸς ῥηγμῖνι πέρην καὶ ἐφ' ἱερὰ θέντες  
A la suite de cela, après avoir construit pour les douze bienheureux un autel sur la rive de  
l'autre côté de la mer et après y avoir déposé des offrandes...

Le sens est ici relativement clair, d'autant plus que la construction du premier autel a été évoquée au vers 552 par l'expression *βωμὸν ποίησε μέγαν*, « il fit un grand autel ». Le même verbe se trouve chez Callimaque, dans l'*Hymne à Artémis*, pour désigner la construction des fondations d'un sanctuaire<sup>197</sup>. Ce verbe apparaît également chez Lycophron, à quatre reprises, avec, pour deux des attestations, le sens concret de « construire »<sup>198</sup>. Pour les deux autres attestations, le sens est un peu plus difficile car probablement métaphorique : au vers 48 de l'*Alexandra*, il s'agit du père de Scylla qui, suite à la mort de sa fille, la ramène à la vie en la « reconstruisant »<sup>199</sup> et au vers 1272, il

<sup>195</sup> Homère, *Illiade*, IX, v. 349 :

καὶ δὴ τεῖχος ἔδειμε, καὶ ἤλασε τάφρον ἐπ' αὐτῷ  
Et il construisit un grand mur et traça un fossé contre lui.

Voir aussi, pour un rempart, *Illiade*, VII, v. 337 et 436 ; XIII, v. 683 ; XIV, v. 32 ; XXI, v. 446. Pour une maison, *Odyssee*, VI, v. 9. Pour une partie de la maison, une pièce, *Odyssee*, I, v. 426 ; IX, v.185 ; XIV, v. 6 et 8 ; XXIII, v. 192.

<sup>196</sup> II, v. 927-928 :

Ἄνδιχα δ' αὖ χύτλων Νηοσσόφῳ Ἀπόλλωνι  
βωμὸν δειμάμενοι μῆρ' ἔφλεγον·  
Outre les libations, après avoir construit un autel à Apollon Sauveur de navires, ils faisaient brûler les cuisses  
[des victimes].

Voir aussi, pour une maison, III, v. 37 ; pour un temple, III, v. 1088 ; IV, v. 251, 469 ; pour un rempart, IV, v. 517

<sup>197</sup> Callimaque, *Hymne à Artémis*, v. 248-249 :

Κεῖνο δέ τοι μετέπειτα περὶ βρέτας εὐρὸν θέμειλον  
δωμήθη.

Ensuite, autour de l'idole, de larges fondations furent construites pour toi.

<sup>198</sup> Lycophron, *Alexandra*, v. 592-593 :

Ὁ δ' Ἀργυρίππαν Δαυνίων παγκληρίαν  
παρ' Αὔσονίτην Φυλαμὸν δωμήσεται  
Un autre [Diomède] construira Agrytippa, domaine des Dauniens, au bord du Phylamos ausonien.

Voir aussi v. 719 :

οὗ σῆμα δωμήσαντες ἐγχωροὶ κόρης  
Les indigènes, après avoir construit le tombeau de cette jeune fille...

<sup>199</sup> Lycophron, *Alexandra*, v. 47-48 :

ταυροσφάγον λέαιναν, ἦν αὖθις πατήρ  
σάρκας καταίθων λοφνίσιν δωμήσατο,  
...la lionne tueuse de taureaux, que son père à nouveau reconstitua en brûlant ses chairs avec des torches.

s'agit d'Enée qui bâtera une nouvelle patrie dans le Latium<sup>200</sup>. Remarquons cependant que pour chacune des quatre attestations de l'*Alexandra*, certains manuscrits proposent une leçon avec un radical en -o- bref, mais la métrique ne permet pas cette lecture au vers 719. Après l'époque hellénistique, ce verbe continue à être attesté, essentiellement en poésie, même s'il reste rare. A une date très tardive, on le trouve également, en prose, par exemple dans un fragment d'Oribase<sup>201</sup>. Enfin, on retrouve ce verbe dans des textes épigraphiques en vers<sup>202</sup>. Ce verbe ne fait jamais l'objet d'une « glose interne » et semble donc avoir été considéré comme immédiatement compréhensible, mais cela peut s'expliquer par le fait qu'il s'intègre à une série de verbes bien connue et par la proximité phonétique du substantif τὸ δῶμα, « la maison ».

## 2) Un verbe qui s'intègre dans une série de verbes épiques

Ce verbe présente un degré  $\bar{o}$  radical et un suffixe -άω-ῶ et semble donc s'intégrer à la série homérique des verbes dits « itératifs » par Pierre Chantraine<sup>203</sup>. Il existe en effet, déjà chez Homère, une série de déverbaux à degré  $\bar{o}$  radical et suffixe -άω-ῶ issus de verbes thématiques à degré  $e$  radical : on peut ainsi citer στρωφάω-ῶ, « tourner », τρωχάω-ῶ, « courir », ou encore νωμάω-ῶ, « partager, distribuer ».

Etant donné qu'un grand nombre de verbes appartenant à cette série se trouvent dans les poèmes homériques et étaient probablement perçus comme caractéristiques de la langue épique, on pourrait être tenté de voir dans le verbe δωμάω-ῶ une création analogique de la série de verbes homériques. C'est là ce que propose notamment Nicole Guilleux, qui étudie les *hapax* et *proton legomena* chez Lycophron : pour elle, ce verbe est une création poétique qui « a été réemployé[e] par la suite, sans doute parce qu'[elle] relève d'un type jugé plus vivant et plus productif que le précédent [les verbes en -άω-ῶ à redoublement] »<sup>204</sup>. De fait, même s'il est vrai que certains verbes de cette série apparaissent à une date postérieure à celle des épopées homériques, par exemple βρωμάομαι-ῶμαι, « braire », qu'on peut comparer avec βρέμω, « gronder, faire retentir » et qui n'apparaît que dans les *Guêpes* d'Aristophane<sup>205</sup>, et que d'autres, comme λωγάω-ῶ<sup>206</sup>, variante de

<sup>200</sup> Lycophron, *Alexandra*, v. 1272 :

τὴν πλεῖστον ὑμνηθεῖσαν ἐν χάρμαις πάτραν  
ἐν ὄψιτέκνοις ὀλβίαν δωμήσεται,

Dans des batailles, il bâtera une patrie célébrée au plus haut point, qui sera heureuse pour la postérité.

<sup>201</sup> Oribase, *Collectiones medicae* (éd. J. Raeder dans *Corpus medicorum Graecorum*, 6.1.1-6.2.2), IX, 13, 7 :

οἱ δ' ἐκ λίθων δεδωμημένοι ἀπηνέστεροί τε καὶ ψυχρότεροι τῶν πλινθίνων.

Les [maisons] construites en pierres sont plus dures et plus fraîches que celles construites en briques.

<sup>202</sup> F. Hiller de Gaertingen (éd.), *Inscriptiones Graecae XII*, 3, Georg Reimer, 1898), inscr. 1991-1992, l. 15-16 :

ὄστις ἀφειδήσας χ[ρ]ῖσσοῦ δωμήσατο σῆ[μα]

λαμπρόν

qui, sans avoir ménagé son or, a construit un tombeau magnifique.

Voir aussi G. Kaibel (éd.), *Inscriptiones Graecae XIV*, Georg Reimer, Berlin, 1890, inscr. 1868.

<sup>203</sup> CHANTRAINE 1942b, §169.

<sup>204</sup> GUILLEUX 2009, p. 226.

<sup>205</sup> Aristophane, *Les Guêpes*, v. 619.

<sup>206</sup> Hésychius, *Lexique*, s. v. ἔλωγη.

λέγω, ne sont attestés que chez les lexicographes et sont donc difficiles à dater, la plupart des verbes appartenant à cette série sont homériques.

Cela étant, Georg Bösch fait remarquer qu'il existe des dérivés nominaux issus de ce verbe comme δώμησις et δωμητύς<sup>207</sup>, attestés uniquement chez Hésychius<sup>208</sup>, ou encore comme δωμήτωρ, δώμημα, ἐνδώμησις, que cite Pierre Chantraine<sup>209</sup>. L'existence de ces dérivés nominaux laisse penser que ce verbe n'était pas entièrement artificiel, d'autant plus qu'une partie d'entre eux est attestée dans des textes en prose, notamment épigraphiques<sup>210</sup>. En outre, pour Georg Bösch, le mot δωμητύς est une forme ionienne ancienne, ce qui impliquerait que le verbe à partir duquel ce substantif est formé serait lui aussi ancien et que δωμάω-ῶ ne serait donc pas une forme nouvelle, inventée par les poètes hellénistiques mais plutôt une forme ancienne qu'ils auraient réutilisée<sup>211</sup>. Une partie des noms en -τύς apparaît cependant à la période hellénistique, notamment chez Callimaque<sup>212</sup>. Enfin, Lycophron emploie ce verbe de manière métaphorique, notamment pour décrire Scylla ramenée à la vie par son père au vers 48<sup>213</sup>, et il n'est pas sûr que ce vers aurait été compréhensible si δωμάω-ῶ relevait du pur néologisme. Quoi qu'il en soit, l'existence d'une importante famille de dérivés, qui sont, il est vrai, tous rares, laisse entrevoir le fait que le verbe δωμάω-ῶ n'était probablement pas entièrement artificiel, même s'il est difficile de le dater.

Si l'on fait abstraction des attestations tardives, ce verbe se trouve donc exclusivement dans des textes poétiques, contrairement aux dérivés nominaux qui en sont issus. En outre, à l'exception des attestations autonymiques, il n'est attesté qu'aux thèmes d'aoriste, de futur et de parfait : le présent n'est pas attesté et seule l'analogie avec des verbes comme στρωφάω-ῶ ou τροχάω-ῶ permet de poser un présent δωμάω-ῶ et non \*δωμέω-ῶ. La métrique ne suffit pas à expliquer ce phénomène puisque les formes de présent de δωμάω-ῶ, contractées ou non, ne sont pas spécialement incompatibles avec les différents types de vers. En outre, les verbes dits « itératifs » à ῶ radical et -άω-ῶ suffixal chez Homère sont le plus souvent au présent<sup>214</sup>. Pour résumer, nous avons donc là un verbe attesté uniquement dans des textes poétiques, dont le thème de présent n'est pas attesté, mais qui semble avoir donné naissance à des dérivés nominaux qui, eux, sont rares mais bien attestés y compris en prose. Il est impossible d'expliquer l'existence de ces dérivés si ce verbe n'a pas été vivant

<sup>207</sup> BÖSCH 1908, p. 50.

<sup>208</sup> Hésychius, *Lexique*, s. v. δώμησις et δωμητύς.

<sup>209</sup> CHANTRAINE 1999, s. v. δέμω.

<sup>210</sup> Par exemple ἐνδώμησις dans M. Çetin Şahin (éd.), *Die Inschriften von Stratonikeia*, vol. 1, DR. Rudolf Habelt, Bonn, 1981, inscr. 112, l. 4.

<sup>211</sup> BÖSCH 1908, p. 50 : « Lycophronem invenisse, non finxisse hoc verbum ea de causa crediderim, quod Hesychnus δώμησις et δωμητύς, veterem quandam formam ionicam, affert. »

<sup>212</sup> GUNNERSON 1905, p. 47-48.

<sup>213</sup> Lycophron, *Alexandra*, v. 47-48 :

ταυροσφάγον λέαιναν, ἦν αὔθις πατήρ  
σάρκας καταίθων λοφνίσιν δωμήσατο,

la lionne tueuse de taureaux, que son père à nouveau reconstitua brûlant ses chairs avec des torches...

<sup>214</sup> Pour le relevé des formes, TUCKER 1990, p. 226-227.

à un moment ou à un autre de l'histoire du grec : il semble possible que les auteurs alexandrins et leurs successeurs aient employé un verbe qui a bien été présent dans la langue à date ancienne, probablement dans des textes que nous avons perdus, mais qui avait disparu du vocabulaire entre l'époque où il a donné naissance à des dérivés et l'époque alexandrine. Il est en tout cas certain que la série des verbes en -άω-ῶ à vocalisme *ō* radical devait être considérée comme caractéristique de la langue poétique archaïque et que leur emploi par les poètes alexandrins devait être perçu comme un écart vis-à-vis de la langue parlée.

### C. Les verbes χνοάω-ῶ (II, v. 43 et 779) et ἐπιχνοάω-ῶ (I, v. 672) : variantes métriques d'un verbe en -άζω ?

Le verbe χνοάω-ῶ apparaît dans les *Argonautiques* mais également dans d'autres poèmes contemporains, chez Théocrite et Nicandre. Le préverbe ἐπιχνοάω-ῶ (I, v. 672) est quant à lui un *hapax*. Ces verbes doivent être rapprochés du substantif ὁ χνόος, qui désigne « le duvet », notamment pour le duvet d'un fruit ou la première barbe. Il est formé grâce au suffixe dénominatif -άω-ῶ, dont il faut cependant remarquer qu'il est plus généralement utilisé pour former des verbes à partir de substantifs présentant un -α, même s'il existe déjà chez Homère des exemples de dénominatifs en -άω-ῶ formés à partir de substantifs thématiques<sup>215</sup>. Pour Georg Bösch, ce verbe est une variante métrique de χνοάζω préférée par Apollonios en raison des contraintes imposées par l'hexamètre dactyliques<sup>216</sup>. De fait, le thème de présent χνοάζω ne saurait être intégré à un hexamètre puisqu'il contient un crétique, le groupe consonantique initial allongeant nécessairement par position la syllabe qui précède le verbe. A l'inverse, les formes employées par Apollonios, χνοάοντας (II, v. 43), χνοάοντα (II, v. 779) et ἐπιχνοάουσαι (I, v. 672), présentent toutes des dactyles et s'intègrent donc facilement dans le vers.

#### 1) Sens et attestations de χνοάω-ῶ et ἐπιχνοάω-ῶ

De fait, les verbes χνοάω-ῶ et χνοάζω semblent avoir le même sens et régir les mêmes compléments et peuvent donc être analysées comme des variantes morphologiques.

##### a) Le verbe χνοάω-ῶ (II, v. 43 et 779)

Le verbe χνοάω-ῶ est employé à l'actif au vers 43 du deuxième chant, où il a pour sujet ὁ ἰούλος, « le duvet », et est employé de manière intransitive :

Τοῖος ἔην Διὸς υἱός, ἔτι χνοάοντας ἰούλους  
ἀντέλλων, ἔτι φαιδρὸς ἐν ὄμμασιν

Tel était le fils de Zeus [Pollux] : il voyait pousser sa première barbe, encore en duvet, et il avait encore les yeux pleins d'éclat.

<sup>215</sup> TUCKER 1990, p. 245-250.

<sup>216</sup> BÖSCH 1908, p. 58 : « Item metri causa verbum χνοάζω in χνοάω mutavit. »

La notion de « duvet » est à la fois véhiculée par le verbe et par le substantif *ιούλους*, qui désigne « la première barbe » : *χνοάω-ῶ* signifie ici « pousser en duvet ». Au vers 779 du même chant, le verbe a pour sujet un être humain, en l'occurrence Lycos qui évoque son adolescence. Le verbe est toujours à l'actif mais semble alors signifier « être couvert de duvet » :

ἐμὲ δ' εὔρε νέον χνοάοντα παρειάς.  
Il me rencontra alors que, jeune, j'étais couvert de duvet sur les joues.

Cette attestation est cependant très discutée car l'ensemble de la tradition manuscrite présente les leçons *χνοάοντας ιούλους* ou *χνοάοντα ιούλους*, qui ne se comprennent pas. La leçon *χνοάοντα παρειάς*, qui est celle qui est préférée à la fois par Francis Vian<sup>217</sup> et par Hermann Fränkel<sup>218</sup>, n'est attestée que dans l'*Etymologicum Magnum*<sup>219</sup>, mais reste cependant la plus satisfaisante du point de vue du sens. La leçon *χνοάοντας ιούλους* serait une interpolation issue du vers 43 du chant II.

On retrouve le verbe simple dans le poème bucolique l'*Oaristys*, là encore avec le sens « être couvert de duvet », cette fois-ci pour un fruit<sup>220</sup>, ainsi que, peut-être, chez Nicandre, dans un fragment transmis par Athénée<sup>221</sup> et dans les *Thériaques*<sup>222</sup>, et chez Oppien<sup>223</sup> qui s'inspire probablement d'Apollonios. Enfin, on le trouve également dans une épigramme de l'*Anthologie* qu'il est difficile de dater<sup>224</sup>. Hors de la tradition manuscrite, on trouve également ce verbe dans une inscription funéraire en distiques élégiaques retrouvée à Rome<sup>225</sup>. Hors de la langue poétique, on

<sup>217</sup> VIAN 1974 p. 277, note à II, v. 779.

<sup>218</sup> FRÄNKEL 1968, p. 231, note à II, v. 779.

<sup>219</sup> *Etymologicum Magnum*, s. v. *χνοῶς*.

<sup>220</sup> Théocrite, *Idylles*, XXVII (éd. P.-E. Legrand dans *Bucoliques Grecs*, vol. II), v. 49-50 :

ΚΟ. τί ῥέζεις, σατυρίσκε; τί δ' ἔνδοθεν ἄψαο μαζῶν;  
ΔΑ. μᾶλα τεὰ πρᾶτιστα τάδε χνοάοντα διδάξω.  
La jeune fille : Que fais-tu, petit satyre ? Pourquoi as-tu saisi mes seins là-dedans ?  
Daphnis : J'enseignerai les premières leçons à ces pommes duveteuses que tu as là.

<sup>221</sup> Nicandre, *Fragments* (éd. A. Gow et A. Scholfield), fr. 50, v. 2, mais tous les manuscrits présentent la leçon *χλοάοντα*, « verdoyante », qui est également acceptable du point de vue du sens :

αὐτίχ' ὄγ' ἢ Σιδόεντος ἢ Πλείστου ἀπὸ κήπων  
μῆλα ταμῶν χνοάοντα τύπους ἐνεμάσσετο Κάδμου  
Lui, aussitôt, ayant coupé des pommes couvertes de duvet des vergers de Sidos ou de Pleistos, il y imprima les lettres de Cadmos.

<sup>222</sup> Nicandre, *Thériaques*, v. 29-30 :

ἵνα ποίη  
πρῶτα κνίσκομένη χλοάει σκιάοντας ἰάμινους  
...là où l'herbe, dès qu'elle est fécondée, fait verdoyer les prés ombragés.

Certains manuscrits présentent cependant la leçon *χνοάει σκιάοντας ἰάμινους*, « couvre de son duvet les prés ombragés », mais *κνοάω* n'est pas utilisé de manière transitive par ailleurs. Voir J.-M. Jacques, *ibid.*, p. 4, n. au v. 30.

<sup>223</sup> Oppien, *Cynégétiques*, IV, v. 347 :

ἥλικες εἰσέτι παῖδες, ἔτι χνοάοντες ιούλους  
Des jeunes gens du même âge encore couverts de duvet.

<sup>224</sup> *Anthologie grecque*, XIV, ép. 126 attribuée à Métrodore, v. 3-4 :

ἔκτην κουρίζειν βιότου θεὸς ὥπασε μοίρην·  
δωδεκάτην δ' ἐπιθείς μῆλα πόρεν χνοάειν·  
Le dieu lui a donné d'être enfant pendant un sixième de sa vie. Il lui a offert en plus d'avoir les pommettes couvertes de duvet pendant un douzième [de sa vie].

<sup>225</sup> G. Kaibel (éd.), *Inscriptiones Graecae*, De Gruyter, Berlin, 1890, vol. XIV, inscr. 1362, v. 1-2 :

Πρωθήβην ἔτι κοῦρον, ἔτι χνοάοντος ιούλου  
δευόμενον φθονερῇ μοῖρα καθέϊλε βίου  
Un jeune homme encore dans la fleur de l'âge, à qui encore manquait le duvet en train de pousser, le destin envieux arracha à la vie.

trouve également ce verbe chez Lucien, dans la description que font les Indiens de Dionysos qui s'apprête à les attaquer<sup>226</sup>, mais Lucien emploie parfois un vocabulaire poétique, notamment à des fins héroïcomiques ou parodiques. Ce verbe n'est donc attesté qu'une seule fois hors de la langue poétique ; les attestations poétiques sont légèrement plus nombreuses, mais une partie d'entre elles est douteuse. Le fait que presque toutes les attestations de ce verbe se trouvent dans la langue poétique ne peut pas être attribué au nom à partir duquel ce verbe est formé puisque le substantif ὁ χνόος, relativement rare à l'époque classique, est cependant bien attesté en prose à partir de l'époque hellénistique, par exemple dans la Bible des Septante<sup>227</sup>.

### b) Le préverbe ἐπιχνοάω-ῶ (I, v. 672)

Le préverbe ἐπιχνοάω-ῶ, employé dans l'épisode de Lemnos, pose davantage de difficulté (I, v. 671-672) :

τῇ καὶ παρθενικαὶ πίσυρες σχεδὸν ἐδριόωντο  
 ἀδμήτες, λευκῆσιν ἐπιχνοάουσαι ἑθείραις.  
 Près d'elle [Polyxo] étaient assises quatre vierges qui n'étaient pas mariées alors qu'elles  
 étaient couvertes d'un duvet de cheveux blancs.

Ce passage a suscité de nombreuses discussions car le syntagme λευκαὶ ἑθίραι semble indiquer que les femmes qui accompagnent Polyxo sont âgées alors que le substantif ἡ παρθενική suggérerait plutôt des jeunes femmes. Pour Giuseppe Giangrande<sup>228</sup>, ces femmes sont jeunes comme en attesté l'emploi du syntagme ἀδμήτες κόραι au vers 811, dont il n'est cependant pas certain qu'il s'agisse des mêmes femmes ; il y aurait donc là un jeu sur le sens de ἑθίραι, qui désignent bien les « cheveux » dans toutes les autres attestations des *Argonautiques*<sup>229</sup>, mais qui désignent la « crinière » d'un cheval ou d'un casque dans le texte homérique<sup>230</sup> ; Apollonios, qui a précisé au vers 635 que les Lemniennes étaient armées, emploierait ici le substantif dans son sens homérique : ces jeunes filles porteraient un casque à crinière blanche. Pourtant, si le substantif ἡ ἑθίρα peut en effet désigner une « crinière », le verbe ἐπιχνοάω-ῶ conviendrait davantage aux cheveux fins et épars des personnes âgées qu'à la crinière d'un casque. Par ailleurs, les παρθενικαὶ ne sont pas nécessairement jeunes : Hilda Lorimer d'ailleurs rapproché ce texte d'un passage de l'*Hélène* d'Euripide où Hélène envisage le destin de sa fille, qui reste vierge malgré ses cheveux grisonnants, πολὺα παρθενεύεται<sup>231</sup> ; il n'est

<sup>226</sup> Lucien, *Dionysos*, 2 :

Καὶ τὸν μὲν στρατηλάτην αὐτὸν ἐφ' ἄρματος ὀχεῖσθαι παρδάλεον ὑπεζευγμένων, ἀγένειον ἀκριβῶς, οὐδ' ἐπ' ὀλίγον τὴν παρεῖαν χνοῶντα.  
 Et [ils disaient que] le commandant lui-même était porté sur un char où étaient attelés des léopards, était absolument imberbe, n'étant pas même légèrement couvert de duvet sur les joues.

<sup>227</sup> Par exemple Bible des Septante, *Livre d'Isaïe*, 5, 24, pour désigner de la « poussière ».

<sup>228</sup> GIANGRANDE 1976, p. 279-280.

<sup>229</sup> I, v. 223 ; II, v. 708 ; III, v. 829 ; IV, v. 1303.

<sup>230</sup> Pour la crinière d'un casque, Homère, *Iliade*, XVI, v. 795 ; XIX, v. 382 ; XXII, v. 315. Pour la crinière d'un cheval, *Iliade*, VIII, v. 42 ; XIII, v. 24.

<sup>231</sup> LORIMER, dans PLATT 1915, p. 131. Euripide, *Helène*, v. 283 :

θυγάτηρ ἄνανδρος πολὺα παρθενεύεται.  
 Ma fille, privée de mari, grisonnante, reste vierge.

guère étonnant que les compagnes de la vieille Polyxo soient elles aussi âgées ; Apollonios insiste ici vraisemblablement sur le célibat généralisé qui règne sur l'île de Lemnos après que les Lemniennes ont massacré leur mari et Emile Delage, dans l'édition de Francis Vian, a donc probablement raison de considérer le participe ἐπιχνοάουσαι comme un participe à valeur concessive<sup>232</sup>.

## 2) Une variante métrique de χνοάζω ?

Le verbe χνοάζω, variante morphologique de notre verbe qui apparaît dans les textes conservés à date plus ancienne, prend également le sens de « être couvert de duvet ». Il est notamment employé dans *Œdipe Roi* pour des cheveux blancs, dans un contexte qui n'est pas sans rappeler l'emploi que fait Apollonios du préverbe ἐπιχνοάω-ῶ<sup>233</sup> :

Ιο. μέλας, χνοάζων ἄρτι λευκανθὲς κάρα.

μορφῆς δὲ τῆς σῆς οὐκ ἀπεστάται πολύ.

Jocaste : [Laios était] sombre, il était depuis peu couvert de duvet sur sa tête blanche. Son apparence ne différait pas beaucoup de la tienne.

Ce verbe reste très rare et réapparaît dans un fragment cité par Athénée qui l'attribue soit à Métagénès soit à Aristagoras<sup>234</sup>. Nous n'avons conservé aucune autre attestation de ce verbe dans les textes littéraires même s'il est cité par Julius Pollus dans son *Onomasticon* où il affirme que ce verbe se trouve παρὰ τοῖς ποιηταῖς, « chez les poètes ». Même si Pollux a vécu à une date trop tardive pour savoir si ce verbe était employé dans la langue parlée à l'époque d'Apollonios, il nous apprend en tout cas que ce verbe n'était pas fréquent dans les textes en prose qu'il connaissait et que nous n'avons pas conservés.

Il semble donc que χνοάω-ῶ et χνοάζω aient eu le même sens, à savoir « duveter, être duveteux », et il est donc possible de les considérer comme des variantes morphologiques. Ces deux verbes sont rares et apparaissent majoritairement dans des textes poétiques, ce qui n'est pas tout à fait inattendu vu le sémantisme du verbe. Il est certain que l'usage de χνοάω-ῶ de préférence à χνοάζω est lié au moins en partie à des considérations métriques, puisque χνοάζω présente un crétique, et que l'existence de nombreux doublons morphologiques formés d'un verbe en -άω-ῶ et d'un verbe en -άζω aurait pu faciliter la création d'une variante métrique en -άω-ῶ à partir du verbe en -άζω. Cela n'implique cependant pas nécessairement que χνοάω ne soit qu'une adaptation métrique formée à partir de χνοάζω. De fait, χνοάω-ῶ, contrairement à χνοάζω, est attesté en prose, même si Lucien

<sup>232</sup> E. Delage, dans VIAN 1974, traduit « ignorant le mariage malgré les cheveux blancs qui les couvraient ».

<sup>233</sup> Sophocle, *Œdipe Roi*, v. 742-743.

<sup>234</sup> Athénée, *Deipnosophistes*, 571b :

ἐγὼ γάρ, ὃ ἄνδρες σύσσιτοι, οὐ κατὰ τὰς Μεταγένους Αὔρας ἢ τὸν Ἀρισταγόρου Μαμμάκουθον  
 ὑμῖν ὄρχηστρίδας εἶπον ἐταίρας  
 ὠραίας πρότερον, νῦν δ' οὐχ ὑμῖν ἀγορεύω  
 ἄρτι χνοαζούσας ἀυλητρίδας

Car moi, mes compagnons de banquet, je n'ai pas fait comme il est dit dans les *Souffles* de Métagénès ou dans le *Nigaud* d'Aristagoras, je « ne vous ai pas parlé de jeunes danseuses dans la fleur de l'âge auparavant, et maintenant je ne vous entretiens pas de joueuses de flute dont le duvet a à peine commencé à pousser. »

emploie parfois des mots empruntés à la langue poétique et, d'autre part, *χνοάζω* est finalement plus rare que *χνοάω-ῶ*. Il nous semble donc difficile d'affirmer avec certitude que la présence du verbe *χνοάω-ῶ* dans les *Argonautiques* est le résultat d'un artifice métrique.

Comme les verbes en *-έω-ῶ*, les verbes en *-άω-ῶ* de notre corpus ne sont guère employés que dans la langue épique. Malgré la diversité des formations dont ils relèvent, ces verbes ont en partage le fait qu'ils s'intègrent sans mal dans la langue épique, soit qu'ils en soient directement issus, comme c'est vraisemblablement le cas de *παλιντροπάομαι-ῶμαι*, soit qu'ils soient formés selon un procédé morphologique qui devait paraître caractéristique de la langue épique archaïque, comme c'est le cas de *δομάω-ῶ*, qui semble d'ailleurs être ancien même si nous n'avons pas conservé d'attestation antérieure à l'époque hellénistique, soit qu'ils fonctionnent comme la variante métrique d'un verbe qui semble lui aussi poétique, *χνοάζω*.

#### IV. Les verbes en *-άζω*

Les verbes en *-άζω* et en *-ίζω* ont connu un important développement dans la langue grecque et l'on pourrait donc s'attendre à trouver chez Apollonios une grande quantité de verbes nouveaux qui appartiennent à cette catégorie très productive. Pourtant, notre corpus ne contient que trois verbes qui relèvent de cette série, tous en *-άζω* : *ἐνιπτάζω* (I, v. 492 et 864), *ἀεπτάζω* (I, v. 995 et IV, v. 46) et *ὀδακτάζω* (IV, v. 1608), ces deux derniers verbes étant également attestés chez Callimaque. Il est par ailleurs remarquable que, quoique les verbes en *-άζω* soient très productifs par ailleurs, aucun des trois verbes de notre corpus n'est attesté hors de la langue poétique : deux, *ἐνιπτάζω* et *ὀδακτάζω*, ont été analysés comme des formations analogiques, formées d'après des exemples homériques, alors que le dernier, *ἀεπτάζω*, semble fonctionner comme une variante métrique de *ἀεπτάω-ῶ* et comme une variante poétique d'un verbe très fréquent, *ἀείρω*.

##### A. Des verbes formés par analogie avec la langue homérique ?

Deux verbes en *-άζω* de notre corpus, *ἐνιπτάζω* (I, v. 492 et 864) et *ὀδακτάζω* (IV, v. 1608), ont été analysés comme des formations analogiques issues de la langue homérique. Si le premier, qui peut être rapproché du verbe épique *ἐνίπτω*, présente en effet un suffixe *-άζω*, le deuxième, que l'on peut rapprocher de l'adverbe homérique *ὀδάξ*, présente en revanche un suffixe *-τάζω*.

## 1) Le verbe ἐνιπτάζω (I, v. 492 et 864)

Le verbe ἐνιπτάζω est un déverbal formé à partir du verbe ἐνίπτω qui n'apparaît pas en dehors de l'œuvre d'Apollonios. Il s'agit pour Gertrud Marxer d'une formation analogique au couple homérique formé par les verbes ῥίπτω et ῥιπτάζω<sup>235</sup>, encouragée par la proximité phonétique entre les deux verbes<sup>236</sup>. D'autres couples ont également pu jouer un rôle analogue : Eduard Schwyzer cite notamment μίμνω et μιμνάζω, ἀκούω et ἀκουάζομαι, et ἀλύσκω et ἀλυσκάζω<sup>237</sup>.

Les deux verbes ἐνίπτω et ἐνιπτάζω semblent en effet fonctionner comme des variantes morphologiques. Le verbe ἐνίπτω signifie « faire des reproches à quelqu'un », avec un régime à l'accusatif direct pour la personne à laquelle on fait des reproches et un datif instrumental<sup>238</sup>. C'est également le sens que prend ἐνιπτάζω dans les *Argonautiques*, au vers 492 du chant I, lors de la dispute entre Idas et Idmon :

Χώετ' ἐνιπτάζων·  
Il s'énervait en lui faisant des reproches.

On retrouve ce même verbe, toujours dans le chant I, au vers 864, alors qu'Héraclès s'apprête à reprocher à ses compagnons de s'attarder sur l'île de Lemnos :

Ἡρακλῆς τοίοισιν ἐνιπτάζων μετέειπεν·  
Héraclès leur adressa la parole et leur fit ces reproches.

Les verbes ἐνιπτάζω et ἐνίπτω semblent donc fonctionner comme des variantes morphologiques. Ce verbe n'apparaît pas en dehors des *Argonautiques*, ce qui confirme le fait qu'il s'agit en toute vraisemblance, comme l'affirmait déjà Gertrud Marxer, d'une formation artificielle,

<sup>235</sup> Pour ῥίπτω, par exemple Homère, *Illiade*, I, v. 591 :

ῥίψε ποδὸς τεταγῶν ἀπὸ βηλοῦ θεσπεσίῳ  
Après m'avoir saisi par le pied, il [Zeus] me [Héphaïstos] jeta depuis le divin seuil.

Pour ῥιπτάζω, par exemple Homère, *Illiade*, XIV, v. 256-257 :

ὃ δ' ἐπεγρόμενος χολέπεινε  
ῥιπτάζων κατὰ δῶμα θεοῦς  
Lui [Zeus], à son réveil, en colère, jetait les dieux à travers son palais.

Le sens est confirmé en XV, v. 22-24 où la même scène est décrite et où c'est ῥίπτω qui est employé :

ὄν δὲ λάβοιμι  
ῥίπτασκον τεταγῶν ἀπὸ βηλοῦ ὄφρ' ἂν ἵκηται  
γῆν ὀλιγηπελέων·  
Celui dont je me saisissais, je l'attrapais et le jetais depuis le seuil pour qu'il arrivât mal en point sur le sol.

<sup>236</sup> MARXER 1935, p. 39 : « Das Nebeneinander von ῥίπτω und ῥιπτάζω bei Homer hat zwei Neubildungen hervorgerufen : ἐνιπτάζω I, 492, 864 zu ἐνίπτω durch Klangassoziation. »

<sup>237</sup> SCHWYZER 1937, §8.

<sup>238</sup> Homère, *Illiade*, II, v. 245 :

καί μιν ὑπόδρα ἰδὼν χολεπῶ ἠνίπαπε μύθῳ·  
Et, lui lançant un regard irrité, il lui fit des reproches par cette dure parole.

Voir aussi *Illiade*, III, v. 427 et 438 ; V, v. 650 ; XV, v. 546 et 552 ; XVI, v. 626 ; XVII, v. 141 ; XXIII, v. 473 ; XXIV, v. 768 ; *Odyssée*, XVI, v. 417 ; XVIII, v. 78, 321 et 326 ; XIX, v. 65 et 90 ; XX, v. 17 et 303 ; XXI, v. 84, 167 et 287 ; XXII, v. 212 ; XXIII, v. 96. Les formes de futur ἐνίψω signifient simplement « dire » et doivent être rapprochées du présent ἐνέπω (*Illiade*, VII, v. 447 ; *Odyssée*, II, v. 137 ; XI, v. 148). Ce verbe se trouve également dans les *Argonautiques*, avec le même sens, en III, v. 931 :

Ἥρης ἠνίπαπε βουλαῖς·  
[La corneille] se moquait, conformément aux volontés d'Héra.

Ce vers pose cependant des problèmes d'édition et de compréhension, notamment parce que le verbe qui nous intéresse n'a pas ici de complément d'objet. Voir FRÄNKEL 1968, p. 405-407.

qui n'a jamais été utilisée hors de la langue épique. L'écart que représente l'emploi de ce verbe vis-à-vis de la langue « courante » ne tient pas uniquement à sa suffixation en -άζω, qui semble propre à Apollonios, mais également au radical verbal à partir duquel ce verbe est formé, car le verbe ἐνίπτω est lui aussi très rare et qu'on ne le trouve guère en dehors de la langue homérique et de la poésie de l'époque hellénistique et romaine. Lorsqu'il emploie ἐνιπτάζω, Apollonios ne s'écarte pas seulement de la langue « courante » de son époque mais aussi de la langue poétique héritée des poèmes homériques. Sans s'éloigner tout à fait de son modèle, puisqu'il emploie un doublon sur le modèle de ceux qui existent déjà chez Homère, il renouvelle cependant le vocabulaire poétique en employant un verbe nouveau à partir d'un verbe qui devait déjà sembler caractéristique de la langue épique.

## 2) Le verbe ὀδακτάζω (IV, v. 1608)

Le verbe ὀδακτάζω doit être rapproché de l'adverbe homérique ὀδάξ, « en mordant »<sup>239</sup>, et est donc formé grâce à un suffixe -τάζω. Ce verbe, qui n'apparaît que chez Apollonios et Callimaque, signifie « mordre ». Dans les *Argonautiques*, il apparaît dans une comparaison homérique où Triton, qui tire le navire des Argonautes vers la mer, est comparé à un homme qui mène son cheval vers l'arène (IV, v. 1607-1608)<sup>240</sup> :

ἀργινόεντα δ' ἐπὶ στομάτεσσι χαλινά  
ἀμφὶς ὀδακτάζοντι παραβλήδην κροτέονται.  
Dans la bouche [du cheval], qui en mord les deux extrémités, le mors écumant cliquette en réponse.

Il s'agit ici d'un cheval qui ronge son frein, motif qui est bien attesté dans la poésie grecque et qui semble être emprunté par Virgile<sup>241</sup>. Chez Callimaque, dans l'*Hymne à Délos*, il s'agit de marins qui, pour un rituel, mordent le tronc d'un olivier sacré<sup>242</sup>.

Pour Gertrud Marxer, la morphologie de ce verbe indique qu'il s'agit d'une création poétique issue d'une analogie avec la langue homérique : « ὀδακτάζω zum homerischen Adverb ὀδάξ nach

<sup>239</sup> Pour le fait de « mordre le sol, mordre la poussière » en mourant, Homère, *Iliade*, II, v. 418 ; XI, v. 749 ; XIX, v. 61 ; XXII, v. 17 ; XXIV, v. 738 ; XXII, v. 269 ; Euripide, *Phéniciennes*, v. 1423 ; Lycophron, *Alexandra*, v. 1005 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, III, v. 1393. Pour le fait de se « mordre » les lèvres, *Odyssée*, I, v. 381 ; XVIII, v. 410 ; XX, v. 268 ; Oppien, *Cynégétique*, IV, v. 139 ; Apollinaire de Laodicée, *Metaphrasis psalmodum*, II, 34, 36. Pour de la nourriture, Pindare, fr. 169a (éd. H. Maehler, v. 32) ; Cratinos, fr. 164 (éd. T. Kock dans *Comicorum Atticorum fragmenta*, vol. 1), v. 4. Pour le fait de « mordre » quelqu'un, Aristophane, *Lysistrata*, v. 301 ; *Ploutos*, v. 690 ; *Anthologie grecque*, VII, ép. 116 attribuée à Diogène Laërce, v. 2. Pour le fait de ronger les mailles d'un filet pour le détruire, Aristophane, *Les Guêpes*, v. 164. Pour le fait de « mordre » quelqu'un par ses paroles, Aristophane, *Les Guêpes*, v. 843 ; Lycophron, *Alexandra*, v. 544. Pour le fait de tenir un objet dans sa bouche, Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XVIII, 27, 3 ; Oppien, *Halieutiques*, IV, v. 60.

<sup>240</sup> Sur le sens de παραβλήδην, VIAN 1981, p. 203, n. au v. 1608 et p. 220, n. au v. 1608 ; LIVREA 1973, p. 444, n. au v. 1608.

<sup>241</sup> Pour les différentes attestations, VIAN 1981, p. 203, n. au v. 1608.

<sup>242</sup> Callimaque, *Hymne à Délos*, v. 320-322 :

οὐδ' ἀλὶν ἀδτις ἔβησαν  
πρὶν μέγαν ἢ σεο βωμόν ὑπὸ πληγῆσιν ἐλίξαι  
ρησσομένον, καὶ πρέμνον ὀδακτάσαι ἀγνὸν ἐλαίης  
Ils n'y retournent pas [dans leur vaisseau] avant d'avoir fait le tour de ton grand autel sous les coups, en se frappant eux-mêmes, et d'avoir mordu le tronc sacré de l'olivier.

homerischem Muster λάξ - λακτίζω »<sup>243</sup>. Il est vrai que l'on trouve chez Homère un adverbe λάξ, « avec le pied », et un verbe λακτίζω, « frapper avec le pied »<sup>244</sup>, sémantiquement proches du verbe et de l'adverbe qui nous intéressent. Cela étant, si ὀδακτάζω a véritablement été créé par analogie par Callimaque ou par Apollonios, on peut se demander pourquoi le poète n'a pas créé un verbe ὀδακτίζω, sur le modèle de λακτίζω, ὀδακτίζω étant d'ailleurs attesté chez Denys d'Halicarnasse<sup>245</sup>. Il n'existe par ailleurs aucune autre paire formée d'un adverbe en -αξ et d'un verbe en -ακτάζω<sup>246</sup>. Il existe en revanche un verbe δακνάζω, « mordre », déverbal de δάκνω, qui a pu avoir une influence analogique sur le verbe ὀδακτάζω, mais qui reste un verbe très rare<sup>247</sup>.

En tout cas, le verbe ὀδακτάζω fonctionne comme une variante synonymique du verbe δάκνω, « mordre », qui est quant à lui relativement courant en prose comme en poésie et qui est d'ailleurs attesté dans les *Argonautiques*<sup>248</sup>. L'adverbe ὀδάξ à partir duquel ce verbe est formé est lui aussi poétique et est essentiellement employé dans la langue épique et dramatique, ce qui joue probablement un rôle important dans le caractère poétique de ὀδακτάζω. Même si nous ne sommes pas en mesure d'expliquer la formation de ce verbe, il est clair qu'Apollonios emploie ici un verbe rare, dont le lien avec l'adverbe ὀδάξ était probablement évident ; quelle que soit l'origine du verbe, l'adverbe est suffisamment fréquent dans la langue poétique, et en particulier dans l'épopée homérique, pour que la compréhension du vers ne soit pas compromise : l'image évoquée, celle d'un cheval qui ronge son frein, est aisément identifiable.

## B. Le verbe ἀερτάζω (I, v. 738 et 995 ; IV, v. 46)

Le verbe ἀερτάζω, qui apparaît à trois reprises dans les *Argonautiques*, doit être rapproché du verbe ἀείρω, « soulever, porter ». C'est également le sens du verbe ἀερτάζω chez Apollonios, par exemple au vers 738 du chant I, dans la description du manteau de Jason :

Ζῆθος μὲν ἐπωμαδὸν ἠέρταζεν  
οὖρεος ἠλιβάτιο κάρη  
Zéthos portait sur l'épaule la cime d'une haute montagne.

Le verbe apparaît encore au vers 995 du même chant, alors que les Argonautes, sur le Dindymon, sont attaqués par les fils de la Terre, qui leur jettent des pierres :

Τοὶ δὲ καὶ αὐτοὶ  
πέτρας ἀμφιρῶγας ἀερτάζοντες ἔβαλλον·

<sup>243</sup> MARXER 1935, p. 39.

<sup>244</sup> Par exemple Homère, *Odyssée*, XVIII, v. 98-99 :

κάδ δ' ἔπεσ' ἐν κονίησι μακῶν, σὺν δ' ἦλασ' ὀδόντας  
λακτίζων ποσὶ γαῖαν·

Après avoir crié, [Iros] tomba dans la poussière et serra les dents en frappant le sol du pied.

<sup>245</sup> Denys d'Halicarnasse, *Antiquités Romaines*, XIV, 10, 2.

<sup>246</sup> Recherche effectuée dans le dictionnaire Liddell-Scott-Jones à partir des adverbes en -αξ cités dans KRETSCHMER et LOCKER 1944, p. 197-198.

<sup>247</sup> Eschyle, *Les Perses*, v. 571 ; *Anthologie Grecque*, VII, ép. 504 attribuée à Léonidas de Tarente, v. 6 ; Plutarque, *Vie de Périclès*, VII, 8, qui cite un auteur comique anonyme.

<sup>248</sup> IV, v. 1521.

[Les fils de la terre], eux, soulevaient des morceaux de pierres et les jetaient.

Enfin, le verbe apparaît au vers 46 du chant IV, alors que Médée s'enfuit du palais pour rejoindre les Argonautes :

δεξιτερῆ δὲ  
ἄκρην ὑψόθι πέζαν ἀεράζουσα χιτῶνος.  
Ayant de sa main droite levé l'extrémité d'un pan de sa tunique...

Le sens du verbe apparaît relativement peu spécialisé : dans les deux premiers cas, il s'agit de porter des objets massifs et lourds, alors que dans la dernière attestation, il s'agit simplement de soulever un objet léger. Le verbe semble désigner le fait de « porter ou de soulever un objet vers le haut ». Contrairement à ce que l'on avait pu observer avec le verbe précédent, ἐνιπτάζω, ἀεράζω connaît un relatif succès et n'est pas un *hapax*. On en trouve plusieurs attestations dans la poésie hellénistique, dans l'*Anthologie*<sup>249</sup> et chez Callimaque<sup>250</sup> ; le fragment 261 de Callimaque a d'ailleurs été rapproché du vers 995 du chant I<sup>251</sup>. Ce verbe continue à être employé de manière abondante dans la poésie d'époque romaine, en particulier chez Nonnos de Panopolis.

Ce verbe, qui est un déverbal, il doit être rapproché, comme le fait notamment Gertrud Marxer<sup>252</sup>, de ἀείρω, « soulever, porter » : notre verbe est donc formé à partir du radical de ἀείρω, de \*ἀερ-γω, auquel s'ajoute un suffixe -τάζω. Le radical ἀερ- témoigne du caractère poétique et archaïsant de cette formation : le verbe ἀείρω est en effet une forme homérique qui a été par la suite remplacée par αἶρω dans la langue classique.

Cela étant, il est difficile de considérer ἀεράζω comme un déverbal directement issu de ἀείρω car les verbes en -τάζω sont généralement issus soit d'un nom d'agent en -της, soit d'un verbe en -τάω-ῶ ou en -τω<sup>253</sup> : le -τ- relève alors du radical et non du suffixe. De fait, le verbe \*ἀεράω-ῶ est attesté : ce verbe semble appartenir à une série de déverbaux en -τάω-ῶ bien attestée, quoique peu productive<sup>254</sup>. Ces deux verbes, ἀεράζω et \*ἀεράω-ῶ, semblent être dans une relation de supplétisme puisque ἀεράζω n'est attesté qu'au présent alors que \*ἀεράω-ῶ n'est attesté qu'à l'aoriste et au parfait. La première attestation de ἀεράω-ῶ est postérieure aux *Argonautiques*

<sup>249</sup> *Anthologie grecque*, IX, ép. 603 attribuée à Antipater de Sidon, v. 3 :

ἃ μὲν ἀεράζουσα δέμας βλοσυροῖο λέοντος  
...l'une soulevant la peau d'un lion effrayant.

<sup>250</sup> Callimaque, fr. 18 (éd. R. Pfeiffer), v. 5-6 :

Αἰσονίδης  
σοὶ χέρας ἠέρ]ταζεν, Ἴηιε  
Le fils d'Eson leva les mains vers toi, Ieios

Fr. 261 (*ibid.*), v. 1 :

ἢ μὲν ἀεράζουσα μέγα τρύφος ὑψίζωνος  
Elle, soulevant un important morceau de l'Hypsizone...

Fr. 597 (*ibid.*) :

θηρὸς ἀεράζων δέρμα κατομάδιον  
Soulevant la peau de bête que l'on porte sur l'épaule...

<sup>251</sup> R. Pfeiffer, dans Callimaque, *Fragmenta (ibid.)*, p. 252, note au fr. 261, v. 1.

<sup>252</sup> MARXER 1935, p. 39.

<sup>253</sup> SCHWYZER 1937, §8.

<sup>254</sup> SCHWYZER 1968, vol. 1, p. 705.

puisqu'elle apparaît dans une épigramme attribuée à Antipater de Sidon, au deuxième siècle avant notre ère<sup>255</sup>. Plus tard, ce verbe apparaît encore, mais au parfait, dans une épigramme de Paul le Silencieux<sup>256</sup> et dans les *Cynégétiques* d'Oppien<sup>257</sup>. Ces formes, dont une partie au moins semble bien signifier « porter », ont peut-être été influencées par l'existence d'un verbe ἀρτάω-ῶ, « attacher, suspendre »<sup>258</sup>, qui est un déverbal que l'on rapproche de αείρω, « attacher, suspendre » et non de αείρω, « porter, lever ». Le verbe \*ἀερτάω-ῶ est cependant à la fois plus rare et plus tardif que ἀερτάζω, dont les attestations sont finalement assez nombreuses, notamment chez Nonnos de Panopolis où il est attesté quarante fois.

La métrique permet peut-être d'expliquer la coexistence de ces thèmes verbaux. Les thèmes d'aoriste et de parfait de ἀερτάζω, c'est-à-dire, respectivement, \*ἠέρταξα et \*ἠέρτακα, ne seraient pas incompatibles avec l'hexamètre dactylique. En revanche, les formes à *diectasis* du verbe \*ἀερτάω-ῶ feraient apparaître un crétique. Ce n'est certes pas le cas des formes contractées, mais Apollonios n'emploie pas les formes contractées des verbes en -άω-ῶ si celles-ci ne se trouvent pas chez Homère<sup>259</sup>, ce qui n'est évidemment pas le cas pour les hypothétiques formes issues de \*ἀέρτάω-ῶ. Cela explique peut-être le fait que l'on trouve ἀερτάζω au thème de présent mais ἠέρτησα et ἠέρτημαι à l'aoriste et au parfait. Cela confirmerait le fait que \*ἀερτάω-ῶ est premier par rapport à ἀερτάζω, ce qui était déjà impliqué par le fait que le suffixe -τάω-ῶ est productif alors que le suffixe -τάζω ne l'est pas, même si cette hypothèse se heurte au fait que ce dernier verbe est très largement plus fréquent que le verbe en -άω-ῶ, même si les attestations de l'époque hellénistique sont suffisamment peu nombreuses pour que cela puisse tenir au hasard.

<sup>255</sup> *Anthologie grecque*, VI, ép. 223 attribuée à Antipater de Sidon, v. 7 :

εὐρών δ' ἠέρτησε Παλαίμονι παιδί καὶ Ἴνοι  
Après avoir trouvé [une scolopendre], il le leva pour Ino et son fils Palémon.

<sup>256</sup> *Anthologie grecque*, V, ép. 230 attribuée à Paul le Silencieux, v. 7-8 :

καὶ νῦν ὁ τρισάποτμος ἀπὸ τριχὸς ἠέρτημαι,  
δεσπότης ἐνθ' ἐρύση πυκνὰ μεθελκόμενος.  
Et maintenant, trois fois malheureux, je suis porté par un cheveu fermement entraîné vers là où ma maîtresse me tire.

Il est possible qu'il faille plutôt rattacher cette occurrence au verbe αείρω, « suspendre », et qu'il faille voir là une forme archaïsante du verbe ἀρτάω-ῶ, « suspendre ».

<sup>257</sup> Oppien, *Cynégétiques*, II, v. 98-99 :

Ἀρμενίοις δίδυμον μὲν ἀτὰρ κέρασ εἰλικόμορφον  
αἰγμῆσιν, μέγα πῆμα, παλίστροφον ἠέρτηται.  
Chez les [taureaux] arméniens deux cornes en forme de spirale étaient portées qui, retournées au niveau des pointes, étaient un grand fléau.

Le texte présente cependant un problème d'établissement du texte.

<sup>258</sup> Par exemple Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, II, 76, 4 :

δοκοὺς μεγάλας ἀρτήσαντες ἀλύσεισι μακραῖς σιδηραῖς  
[Les Platéens], ayant attaché de grandes poutres par de longues chaînes en fer...

<sup>259</sup> BZACH 1878, p. 155 : « Betreffs der contrahirten Formen von Verbis auf αω hielt sich unser Dichter vorsichtig an den homerischen Sprachgebrauch. Nur solche Verba werden zusammengezogen, von denen entweder dieselbe contrahierte Form bereits selbst bei Homer vorliegt oder aber wenigstens andere Contractionen bei Homer geläufig sind. »

Il est particulièrement remarquable que les trois verbes en -άζω de notre corpus sont tous les trois des verbes exclusivement poétiques : les verbes ἐνιπτάζω et ὀδακτάζω semblent tous deux être issus de formes poétiques, respectivement du verbe ἐνίπτω et de l’adverbe ὀδάξ, et peuvent être rapprochés de couples homériques qui fonctionnent de la même manière ; le verbe ἀεπτάζω, quant à lui, peut-être rapproché d’un verbe très fréquent, ἀείρω, et fonctionne peut-être comme la variante métrique de ἀεπτάω-ῶ, qui est lui aussi poétique. Du point de vue du sens, ces verbes fonctionnent tous comme des variantes synonymiques de verbes très fréquents, comme ψέγω, « blâmer », δάκνω, « mordre », et αἴρω, « soulever ».

Le caractère exclusivement poétique de ces trois verbes est d’autant plus remarquable que le suffixe -άζω, étant particulièrement productif notamment pour les dénominatifs<sup>260</sup>, était probablement très répandu dans la langue parlée. Alors que l’on aurait pu s’attendre, d’une part, à un nombre important de verbes nouveaux formés à l’aide de ce suffixe et, d’autre part, à ce que ces verbes soient également présents dans les textes en prose postérieurs, les *Argonautiques* ne comptent finalement que trois verbes nouveaux en -άζω, dont l’un n’apparaît pas en dehors de l’œuvre d’Apollonios et dont les deux autres ne sont pas attestés en dehors de la littérature poétique. La rareté de ces trois verbes s’explique non pas par leur suffixe, qui devait sembler tout à fait familier au lecteur d’Apollonios, mais par le radical qu’ils présentent, qui sont tous les trois rares et caractéristiques de la langue épique archaïque.

## V. Les verbes en nasale

Les verbes en nasale de notre corpus, ἰκμαίνω (III, v. 847 et IV, v. 1066), οἰδαίνω (III, v. 383) et πηχύνω (IV, v. 972), n’ont, comme les verbes en -άζω, rien de particulièrement épique du point de vue de la morphologie : les verbes en -αίνω sont bien attestés en prose et, si les verbes en -ύνω sont plus rares, certains, comme βαρύνω, restent relativement fréquents. De même, les radicaux qu’ils présentent ne sont nullement caractéristiques de la langue poétique. Pourtant, deux d’entre eux, ἰκμαίνω et πηχύνω, ne sont pas attestés hors de la langue poétique ; le troisième, οἰδαίνω, est en revanche attesté en prose, même si son contexte d’emploi rappelle celui dans lequel le poète de l’*Illiade* employait le verbe οἰδάνω.

<sup>260</sup> Par exemple DUHOUX 2000, p. 341.

## A. Deux verbes en -αίνω : ἰκμαίνω (III, v. 847 et IV, v. 1066) et οἰδαίνω (III, v. 383)

Seuls deux verbes en -αίνω relèvent de notre corpus : ἰκμαίνω, qui se trouve chez Apollonios et chez Nicandre, et οἰδαίνω, qui est attesté chez Apollonios et chez Aratos<sup>261</sup>

Les formations en -αίνω sont à l'origine issues de la combinaison d'un radical en nasale avec le suffixe -\*γω. Cette finale a ensuite été réinterprétée comme un suffixe autonome et a été ajoutée à des radicaux dépourvus de nasale étymologique. Les deux verbes en -αίνω de notre corpus, ἰκμαίνω et οἰδαίνω, semblent dépourvus de nasale étymologique puisque les mots qui relèvent du même radical ne présentent pas de nasale. Le verbe ἰκμαίνω, « humidifier », peut être rapproché du substantif ἡ ἰκμάς, ἄδος, « l'humidité, la moisissure », ainsi que du verbe ἰκμάζω, dont le sens est identique à celui du verbe qui nous intéresse. Pour ce qui est du verbe οἰδαίνω, le radical semble bien être dépourvu de nasale étymologique, comme en témoigne le verbe οἰδέω-ῶ, mais ce verbe peut être rapproché du verbe homérique οἰδάνω, qui est employé dans un contexte très proche, même s'il n'y a pas synonymie. Ces deux verbes semblent appartenir à une série de verbes en -αίνω qui fonctionnent en couple avec un adjectif en -αλέος, α, ον<sup>262</sup>. Le verbe ἰκμαίνω, « humidifier », peut ainsi être rapproché de l'adjectif ἰκμαλέος, α, ον, « humide »<sup>263</sup>, et οἰδαίνω, « enfler », de l'adjectif οἰδαλέος, α, ον, « enflé »<sup>264</sup>, deux adjectifs relativement rares mais qui sont tous deux bien attestés notamment dans le vocabulaire médical.

### 1) Un verbe poétique : ἰκμαίνω (III, v. 847 et IV, v. 1066)

Ce verbe, que l'on peut rapprocher du substantif ἡ ἰκμάς, ἄδος, « l'humidité, la moisissure », apparaît à deux reprises dans les *Argonautiques*. La première occurrence se situe au vers 847 du chant III, dans la description du Prométhéion, et le verbe semble signifier « humidifier » :

Τῶ εἴ κ' ἐννυχίοισιν ἀρεσσάμενος θυέεσσιν  
Δαῖραν μονογένειαν ἐὼν δέμας ἰκμαίνοιτο,  
ἧ τ' ἂν ὄ γ' οὔτε ῥηκτὸς ἔοι χαλκοῖο τυπῆσιν  
Si, après s'être concilié par des sacrifices nocturnes la fille unique Daira, on en humidifie  
sa propre peau, on sera invulnérable aux coups du bronze.

<sup>261</sup> Les verbes simples λαχαίνω (III, v. 222) et μυδαίνω (III, v. 1042 et 1247), dont les premières attestations apparaissent à l'époque hellénistique et notamment chez Apollonios, ne seront pas traités ici car les préverbes ἀμφιλαχαίνω (Homère, *Odyssée*, XXIV, v. 242) et διαμυδαίνω (Eschyle, fr. 53a [éd. S. Radt dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*, vol. 3) sont attestés avant cette période.

<sup>262</sup> On trouve une liste de ces paires dans BENVENISTE 1935, p. 45-46. Ces paires sont analysées comme la survivance d'une ancienne alternance \*l/n héritée de l'indo-européen.

<sup>263</sup> *Collection hippocratique (Génération, 4)* :

αἱ δὲ μῆτραι ἰκμαλέαι γίνονται  
Les matrices deviennent humides.

<sup>264</sup> *Collection hippocratique*, par exemple *Maladies IV*, 57 :

καὶ τὸ πρόσωπον τῶν μὲν οἰδαλέον γίνεται, τῶν δὲ οὔ·  
Et chez certains, le visage devient enflé alors que chez d'autres non.

Voir aussi Archiloque, *Fragments* (éd. M. West), fr. 13, v. 4.

Le sens du verbe est ici d'autant plus clair que ces vers sont développés un peu plus loin dans les instructions que Médée donne à Jason<sup>265</sup> :

Ἦρι δὲ μυδήνας τόδε φάρμακον, ἤντ' ἀλοιφή  
γυμνωθεὶς φαίδρυνε τεὸν δέμας·  
Le matin, après avoir humecté cette drogue, comme avec un onguent, frotte-t'en la peau,  
nu.

Il s'agit ici de se servir de la drogue fournie par Médée comme d'un onguent. Le verbe μυδαίνω, qui apparaît également à l'époque hellénistique mais que nous ne traiterons pas ici car διαμυδαίνω est attesté dans un fragment d'Eschyle<sup>266</sup>, doit être rapproché de l'adjectif μυδαλέος, α, ον, « mouillé », et semble bien signifier « humidifier, humecter ». Il est vrai que c'est ici le φάρμακον qui est humidifié et non le corps de Jason mais se frotter le corps avec un onguent humidifié revient finalement à s'humidifier le corps. Le sens de « humidifier », qui est d'ailleurs celui que proposent les scholiastes<sup>267</sup>, convient également dans la deuxième attestation des *Argonautiques*, au vers 1066 du chant IV, alors que les Argonautes sont chez Alcinoos et que Médée se lamente sur son sort :

ὣς τῆς ἰκμαίνοντο παρηίδες, ἐν δέ οἱ ἦτορ  
ὀξείης εἰλεῖτο πεπαρμένον ἄμφ' ὀδύνησι.  
Ainsi se mouillaient ses joues, et en elle son cœur chavirait, transpercé par des douleurs  
aiguës.

Le sens de notre verbe est encore plus clair ici puisqu'Apollonios vient de décrire les larmes de Médée : ἰκμαίνω signifie bien « mouiller, humidifier ».

Ce verbe est également employé par Nicandre, à deux reprises dans les *Alexipharmakes* et une fois dans un fragment transmis par Athénée. Pour une des attestations des *Alexipharmakes* ainsi que dans le fragment des *Géorgiques*, le sens du verbe est le même que celui observé chez Apollonios<sup>268</sup> : à chaque fois, le verbe exprime le fait de « mouiller légèrement quelque chose, humidifier quelque chose ». Pour l'autre attestation des *Alexipharmakes*, qui se trouve au vers 97<sup>269</sup>,

<sup>265</sup> III, v. 1042-1043.

<sup>266</sup> Eschyle, fragment 53a (éd. S. Radt, dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*, vol. 3).

<sup>267</sup> *Scholies aux Argonautiques* (éd. C. Wendel), sch. à III, v. 447, c :

ἰκμαίνοντο : ὑγράνειν  
ἰκμαίνομαι : humidifier

Et scholie à IV, 1066 :

ἰκμαίνοντο : ὑγραίνοντο · ἐκ δὲ τούτου τὸ πολὺ κλαίειν δηλοῖ  
ἰκμαίνομαι : humidifier ; il montre grâce à ce mot qu'elle pleure beaucoup.

<sup>268</sup> Nicandre, *Alexipharmakes*, v. 111-112 :

ὄφρα τὰ μὲν τ' ἐρύγησι, τὰ δ' ἐψητοῖσι δαμασθεὶς  
ἀλήθη ὑδάτεσσιν, ὅτ' ἰκμήνη δέμας ἰδρώς.

...pour que [le patient] en vomisse une partie [du poison] et que, soumis à de l'eau bouillante, il guérisse de l'autre lorsque la sueur mouillera sa peau.

Et Nicandre, fr. 70 (éd. A. Gow et A. Scholfield), v. 8 :

θερμοῖς δ' ἰκμανθεῖσαι ἀναζώουσ' ὑδάτεσσι.

Après avoir été humidifié avec de l'eau tiède, elles [une espèce de navet] reviennent à la vie.

<sup>269</sup> Nicandre, *Alexipharmakes*, v. 95-97 :

Ἦε σὺ κληματόεσσαν ἐν ὕδατι πλύνεο τέφρην  
θαλπομένην, τὸ δὲ ρύμμα νεοπλεκέος καλάθιοιο  
κόλποις ἰκμήνειας · ὁ γὰρ τ' ἀναδέξεται ἰλόν.

Ou alors, lave dans de l'eau la cendre sarmenteuse chauffée et ce savon, grâce aux creux d'une corbeille nouvellement tressée, passe-le à l'eau. En effet, la corbeille arrêtera le dépôt.

Jean-Marie Jacques, en s'appuyant sur une scholie<sup>270</sup>, propose le sens de « filtrer »<sup>271</sup>. Il s'agit vraisemblablement là d'un emploi technique d'un verbe signifiant « mouiller », puisque, dans le texte de Nicandre, « filtrer » signifie finalement « passer à l'eau ».

Le verbe n'est pas attesté par ailleurs, ni dans les textes transmis par tradition manuscrite, ni dans ceux que nous fournit l'épigraphie : les seules attestations qui nous sont parvenues se trouvent donc dans la poésie hellénistique, toujours dans des poèmes en hexamètres. Il en va de même pour le préverbe *κατικμαίνω*, « mouiller tout à fait », que l'on ne trouve que dans la poésie épique alexandrine et tardive<sup>272</sup>. Le verbe *ἀνικμαίνω*, « assécher », doit vraisemblablement être interprété comme un dérivé issu de l'adjectif *ἄνικμος*, *ον*, « sec », et non comme un préverbe formé du préverbe *ἀνα*<sup>o</sup> et du verbe *ικμαίνω*, mais là encore, ce verbe ne se trouve que chez Nicandre de Colophon<sup>273</sup>.

Le verbe *ικμαίνω* possède une variante, *ικμάζω*, qui, contrairement à *ικμαίνω*, semble être un dénominatif issu du substantif *ἡ ἱκμάς*. Ce verbe, qui comme *ικμαίνω* signifie « humidifier »<sup>274</sup>, est lui aussi très rare. Ce verbe également attesté en poésie puisqu'on le trouve dans le fragment de Nicandre où était déjà attesté *ικμαίνω*<sup>275</sup>, mais contrairement à *ικμαίνω*, ce verbe est également attesté en prose, dans le *De materia medica* de Dioscoride<sup>276</sup>. En outre, les préverbes formés à partir de *ικμάζω*, en particulier *ἐξικμάζω*, sont attestés hors de la poésie dactylique, notamment dans la

<sup>270</sup> M. Geymonat (éd.), *Scholia in Nicandri alexipharmaca*, Istituto Editoriale Cisalpino, Milan, 1974, scholie 97c :

ικμήνειας] διυλίσειας  
 ικμήνειας : filtre, passe à la chausse

<sup>271</sup> J.-M. Jacques, dans Nicandre, *Alexipharmaca* (éd. J.M. Jacques), p. 86, n. au v. 97.

<sup>272</sup> Callimaque, fr. 247 (éd. R. Pfeiffer) :

τινθαλέοισι κατικμήναιντο λοετροῖς  
 Qu'ils soient mouillés dans des bains bouillants.

Voir aussi, Lycophron, *Alexandra*, v. 1053 ; Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, III, v. 89 ; V, v. 606 ; VI, v. 9 ; XI, v. 508.

<sup>273</sup> Nicandre, *Alexipharmaca*, v. 521-524 :

Μῆ μὲν δὴ ζύμωμα κακὸν χθονὸς ἀνέρα κήδοι  
 πολλάκι μὲν στέρνοισιν ἀνοιδέον, ἄλλοτε δ' ἄγχον,  
 εὖτ' ἐπὶ φωλεύοντα τραφῆ βαθὴν ὄλκον ἐχίδνης  
 ἰὸν ἀνικμαῖνον στομίῳ τ' ἀποφώλιον ἄσθμα.

Puisse le ferment nuisible de la terre ne pas affliger l'homme, quand, comme c'est souvent le cas, il grossit dans les poitrines et quand, parfois, il les resserre, lorsqu'il grandit sur l'étendue dissimulée du profond sillon de la vipère, asséchant le venin ainsi que le souffle malveillant de sa bouche.

La leçon *ἀνικμαῖνον* est une conjecture d'O. Schneider fondée sur le manuscrit Π, qui donne *ἀνιχμαῖνον*. Les scholies donnent la leçon *ἀνικμάζων*. Le reste des manuscrits présentent la leçon *ἀποπνεῖον*, moins convaincante du point de vue du sens.

<sup>274</sup> Par exemple Dioscoride, *De materia medica*, IV, 187 :

δεῖ δὲ ἀπογᾶν τὸ πρῶτον μετὰ τὸ ἱκμάσαι τὸν χρῶτα.  
 Il faut d'abord essayer la peau après l'avoir humidifiée.

<sup>275</sup> Nicandre, fr. 70 (éd. A. Gow et A. Scholfield), v. 16-17 :

εἰν ἐνὶ δὲ τρύξ  
 ὄξεος ἱκμάζουσα

Dans le même temps, la lie du vinaire humidifiant...

<sup>276</sup> Cf. *supra*, note 274. Voir aussi Dioscoride, *De materia medica*, I, 26 :

κρόκος ἐστὶ κράτιστος ἐν ἰατρικῇ χρήσει ὁ Κωρύκιος, πρόσφατός τε καὶ εὖχρους, [...] οὐκ εὐρωπιῶν ἢ ἱκμάζων.  
 Le safran le plus efficace pour un usage médical est celui de Corycos, frais et bien coloré, [...] ni moisi ni humide.

tragédie<sup>277</sup>, mais aussi en prose, par exemple chez Platon et dans le corpus aristotélicien<sup>278</sup>. Il semble donc que le dénominatif ἰκμάζω soit le verbe usuel et que ἰκμαίνω, qui semble plus récent, du moins d'après les attestations conservées, soit une variante poétique de ce verbe.

La métrique, qui permet souvent d'expliquer l'emploi de variantes poétiques, n'est pas un facteur déterminant ici puisque ἰκμαίνω et ἰκμάζω sont métriquement équivalents au présent, les deux premières syllabes étant longues dans les deux cas.

Plusieurs facteurs peuvent avoir joué dans le choix d'une formation en -αίνω. Tout d'abord, comme le remarque Pierre Chantraine dans sa *Grammaire Homérique*, il existe chez Homère des doublons morphologiques formés d'un verbe en -άζω et d'un verbe en -αίνω<sup>279</sup>. Ces doublons sont certes très rares, mais ils concernent des verbes très fréquents et ont donc pu avoir une influence sur la langue épique postérieure. Ainsi, les verbes ὀνομαίνω et ὀνομάζω sont en distribution complémentaire dans le texte homérique, le premier étant employé à l'aoriste et au futur et le deuxième étant employé au présent<sup>280</sup>. Selon Pierre Chantraine, ὀνομάζω est plus récent et continuera à être largement employé par la suite alors que ὀνομαίνω restera rare et poétique. De même, Pierre Chantraine remarque l'existence d'une paire formée des verbes θαυμαίνω, attesté une fois dans l'*Odyssée*, et θαυμάζω, qui est le verbe usuel<sup>281</sup>. Dans les deux cas, le verbe en -άζω est un verbe qui restera très fréquent dans la langue grecque, ce qui rend l'usage du verbe en -αίνω d'autant plus remarquable et donc d'autant plus susceptible d'être imité par les poètes postérieurs. On peut alors

---

<sup>277</sup> Eschyle, fragment 451s (éd. S. Radt, dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*, vol. 3), 78, v. 5, mais le préverbe est difficilement lisible ; Euripide, *Andromaque*, v. 398.

<sup>278</sup> Pour les attestations antérieures à l'époque hellénistique, Platon, *Timée*, 33c ; Aristote, *Génération des animaux*, 718b, 727b et 739b ; *Histoire des animaux*, 583a, 594a et b ; *Météorologiques*, 384b, 385b et 388b ; *Parties des animaux*, 674a et 675b ; *Problèmes*, 860b, 866b, 879b, 909a, 924b et 930b ; *Des sens et des sensations*, 441a, 442a et 443a ; Théophraste, *Causes des plantes*, III, 6, 1 : IV, 8, 4 ; *Histoire des plantes*, V, 7, 4 : VII, 5, 1 et 6. Le verbe continue à être employé par la suite.

<sup>279</sup> CHANTRAINE 1942b, §160.

<sup>280</sup> Pour ὀνομαίνω, Homère, *Illiade*, II, v. 488 :

Πληθὺν δ' οὐκ ἂν ἐγὼ μῦθῃσομαι οὐδ' ὀνομήνω  
Mais la foule, moi, je n'en parlerai pas, je ne la nommerai pas.

Voir aussi, toujours à l'aoriste ou au futur, *Illiade*, IX, v. 121 ; X, v. 522 ; XIV, v. 278 ; XVI, v. 491 ; XXIII, v. 90 et 178 ; XXIV, v. 591 ; *Odyssée*, IV, v. 240 ; XI, v. 251, 328 et 517 ; XXIV, v. 341. Pour ὀνομάζω, *Illiade*, X, v. 68 :

πατρόθεν ἐκ γενεῆς ὀνομάζων ἄνδρα ἕκαστον  
... en appelant chaque homme par le nom de son père, selon sa naissance.

Voir aussi, toujours au thème de présent, *Illiade*, IX, v. 515 ; XVIII, v. 449 ; XXII, v. 415 ; *Odyssée*, IV, v. 551 et XIV, v. 145.

<sup>281</sup> Homère, *Odyssée*, VIII, v. 107-108 :

ἦρχε δὲ τῷ αὐτὴν ὁδὸν ἦν περ οἱ ἄλλοι  
Φαιήκων οἱ ἄριστοι, ἀέθλια θαυμανέοντες.  
Il le menait par le même chemin que celui qu'avaient emprunté les autres nobles Phéaciens pour admirer les jeux.

Le verbe est également employé dans l'*Hymne Homérique à Hermès* (v. 407) et, même si la leçon ne figure pas dans tous les manuscrits, dans l'*Hymne Homérique à Aphrodite* (v. 84). Pour θαυμάζω, *Illiade*, II, v. 320 :

ἡμεῖς δ' ἐσταότες θαυμάζομεν οἶον ἐτύχθη.  
Nous, immobiles, nous contemplions avec surprise ce qui était arrivé.

Voir aussi *Illiade*, V, v. 601 ; X, v. 12 ; XIII, v. 11 ; XVIII, v. 467 et 496 ; XXIV, v. 394, 629 et 631 ; *Odyssée*, I, v. 382 ; III, v. 373 ; IV, v. 44 et 655 ; VII, v. 43 et 145 ; VIII, v. 265 et 459 ; IX, v. 153 ; XIII, v. 157 ; XVI, v. 203 ; XVIII, v. 411 ; XIX, v. 229 ; XX, v. 269 ; XXIV, v. 370.

envisager, sans pouvoir en être certain, qu'Apollonios se soit ici inspiré de ces doublons morphologiques épiques et ait créé de toutes pièces un verbe en -αίνω, variante morphologique d'un verbe en -άζω préexistant : ικμαίνω serait alors un déverbal, formé directement à partir ικμάζω qui, étymologiquement est issu de \*ικμάδ-γω mais qui aurait été réinterprété en \*ικμ-άζω.

Il existe en outre une série de verbes en -αίνω dont le sens est proche de celui de ικμαίνω et qui ont pu avoir une influence analogique sur notre verbe : on peut par exemple mentionner ύδραίνω, « mouiller, asperger »<sup>282</sup>, ύγραίνω, « arroser, mouiller »<sup>283</sup>, μυδαίνω, « mouiller, humidifier »<sup>284</sup>, ainsi que άζαίνω, « faire sécher »<sup>285</sup>, αυαίνω, « faire sécher »<sup>286</sup>, et ξηραίνω, « faire sécher »<sup>287</sup>, qui signifient « faire sécher » et qui relèvent donc du même champ sémantique<sup>288</sup>. Certains de ces verbes, comme ύγραίνω et ξηραίνω, sont relativement fréquents étant donné leur sens. En revanche, ces verbes ne sont pas tous employés dans le même genre littéraire et il n'est pas certain qu'ils aient formé

<sup>282</sup> Homère, *Odyssée*, IV, v. 750 (et, très proche, v. 759) et XVII, v. 48 (et, très proche, v. 58) :

ἀλλ' ύδρηναμένη, καθαρά χροῖ εἶμαθ' έλοῦσα

... mais, après t'être mouillée et avoir pris des vêtements propres pour ta peau...

Voir aussi, pour le fait de se laver, Euripide, *Electre*, v. 157 ; pour le fait d'humidifier le corps d'un mort, Euripide, *Iphigénie en Tauride*, v. 54.

<sup>283</sup> Euripide, *Les Troyennes*, v. 226 :

ἄν ύγραίνει καλλιστεύων

[la terre] qu'arrose le plus beau [des fleuves]

Voir aussi, pour un fleuve qui arrose des terres, Euripide, *Hélène*, v. 3. Pour des larmes qui mouillent les joues, Euripide, *Ion*, v. 242 ; *Hélène*, v. 673. Pour des libations que l'on verse sur la terre, *Iphigénie en Tauride*, v. 161. Pour le fait de se mouiller les pieds en marchant dans l'eau, Euripide, fr. 367 (éd. A. Nauck dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*), v. 2. Pour l'humidité de la rosée, Xénophon, *L'art de la chasse*, 5, 3. Pour l'eau, en tant qu'élément, qui « mouille », Platon, *Timée*, 51b et 52d. Pour le corps qui est « humidifié » par des substances extérieures à lui, Platon, *Timée*, 86d et 88d. Pour le fait de « mouiller » quelque chose, Platon, *République*, 335d. Ce verbe est extrêmement fréquent dans la *Collection hippocratique* et continue à être employé par la suite.

<sup>284</sup> III, v. 1042-1043 :

Ἦρι δέ μυδήνας τόδε φάρμακον, ήύτ' άλοιφή

γυμνωθείς φαίδρυνε τεόν δέμας·

Le matin, après avoir humecté cette drogue, comme avec un onguent, frotte-toi en la peau, nu.

Voir aussi, dans le même contexte, III, v. 1247. Voir aussi, pour un fleuve qui mouille des terres de ses eaux, Lycophon, *Alexandra*, v. 1008.

<sup>285</sup> *Hymne Homérique à Aphrodite*, v. 270 :

άζάνεται μὲν πρώτον ἐπὶ χθονὶ δένδρεα καλά,

Ces beaux arbres sèchent d'abord sur le sol.

Voir aussi, pour le pelage d'un animal qui sèche, Nicandre, *Thériaques*, v. 205.

<sup>286</sup> Hérodote, *Histoires*, II, 92 :

οἱ δέ τινες αὐτῶν ζώουσι ἀπὸ τῶν ἰχθύων μούνων, [...] αυαίνουσι πρὸς ήλιον και έπειτα αὔους εόντας σιτέονται.

Certains [Egyptiens] vivent uniquement de poissons, les font sécher au soleil puis, lorsqu'ils sont secs, ils les mangent.

Voir aussi, pour le fait d'être séché au soleil, Archiloque, fr. 89 (éd. M. West dans *Iambi et elegi Graeci*, vol. 1), v. 3. Pour une plante ou du bois, Homère, *Odyssée*, IX, v. 321 ; Solon, fr. 4 (*ibid.*, vol. 2), v. 35. Le verbe continue à être employé dans la poésie dramatique ainsi qu'en prose attique et ionienne.

<sup>287</sup> Homère, *Iliade*, XXI, v. 345 :

πᾶν δ' έξηράνθη πεδίον, σγέτο δ' άγλαόν ύδωρ.

Toute la plaine était desséchée [par un incendie], l'eau brillante restait immobile.

Voir aussi, très proche, *Iliade*, XXI, v. 348. Pour des plantes ou des fruits qui « sèchent », Xénophon, *Mémorables*, IV, 3, 8 ; *Anabase*, II, 3, 15. Pour le fait s'assécher un cours d'eau, Thucydide, *Guerre du Péloponnèse*, I, 109, 4. Pour le fait d'avoir la gorge sèche à cause de la soif, Euripide, *Cyclope*, v. 575 ; Platon, *Philèbe*, 32a. Pour un corps qui « sèche », Platon, *Timée*, 88d. Ce verbe continue à être employé, notamment dans la *Collection hippocratique* où il est très fréquent et dans le corpus aristotélicien.

<sup>288</sup> Les verbes άζαίνω et αυαίνω sont cités par Pierre Chantraine comme ayant pu avoir une influence analogique sur la création de μυδαίνω (CHANTRAINE 1999, s. v. μυδάω).

une classe homogène de verbes en -αίνω signifient « mouiller » ou « sécher » dans laquelle ικμαίνω aurait pu s'insérer<sup>289</sup>. Pour un certain nombre de ces verbes, il existe, en plus du verbe en -αίνω, un adjectif en -αλέος, α, ον : on peut ainsi citer les paires formées par μυδαλέος, α, ον et μυδαίνω, par ἄζαλέος, α, ον et ἄζαίνω, par αὐαλέος, α, ον et αὐαίνω et enfin par καγκαλέος, α, ον et καγκαίνω, qui sont tous deux attestés chez Hésychius uniquement. Le verbe ικμαίνω, que l'on peut rapprocher de l'adjectif ικμαλέος, α, ον, s'intègre donc dans cette série de verbes. Le verbe ικμαίνω, dont les attestations conservées laissent penser qu'il n'était pas présent dans la langue « courante » de l'époque d'Apollonios et qu'il relève du vocabulaire poétique, s'intègre finalement assez bien dans plusieurs séries de verbes, qu'il s'agisse de celle des verbes en -αίνω variantes morphologiques des verbes en -ἄζω, de celle des verbes en -αίνω exprimant l'idée de « mouiller » ou de celle des verbes en -αίνω pour répondre à un adjectif en -αλέος, α, ον. Il ne serait guère étonnant que ce verbe soit ancien, même s'il est évidemment impossible d'en être certain.

Quoi qu'il en soit, le radical de ικμαίνω est aisément identifiable et le verbe, malgré l'écart qu'il représente vis-à-vis de la langue « courante », devait être aisément compréhensible par le lecteur d'Apollonios.

## 2) Un verbe fréquent en prose : οἰδαίνω (III, v. 383)

Il n'est pas entièrement certain que le verbe οἰδαίνω relève véritablement de notre corpus car il est attesté dans certains manuscrits du livre III des *Histoires* d'Hérodote. On trouve en effet la leçon οἰδαινόντων dans quatre manuscrits parmi ceux collationnés par Haiim Hosén et dans deux manuscrits collationnés par Philippe-Ernerst Legrand alors que tous les autres manuscrits présentent la leçon οἰδεόντων<sup>290</sup>. Etant donné que la leçon οἰδεόντων est majoritaire et que οἰδαινόντων n'est jamais retenue par les spécialistes d'Hérodote, nous considérerons le verbe en -αίνω comme un *proton legomenon*.

Ce verbe, qui signifie « enfler », se trouve au vers 383 du chant III des *Argonautiques*, alors qu'Aiétés vient de refuser la Toison d'or aux Argonautes :

μέγα δὲ φρένες Αἰακίδαο  
 νειόθεν οἰδαίνεσκον.

Le diaphragme de l'Eacide enflait considérablement depuis le fond [de ses entrailles].

Le substantif ἡ φρήν désigne, dans la langue épique, le siège des passions : il s'agit d'un véritable organe situé dans la poitrine et non d'un concept abstrait. Apollonios n'emploie donc pas

<sup>289</sup> Le verbe ὑδραίνω, μυδαίνω et ἄζαίνω sont rares et poétiques. A l'inverse, ὑγραίνω et ξηραίνω sont bien attestés en prose.

<sup>290</sup> Hérodote, *Histoires* (éd. H. Risén, Teubner, 1987), 127, 1 et Hérodote, *Histoires* (éd. P.-E. Legrand, C.U.F., 1958 [1<sup>ère</sup> éd. 1939]), 127, 1. La leçon οἰδαινόντων se trouve dans les manuscrits C, T, P et M selon la recension de Risén. Les manuscrits C et P sont très proches et il n'est donc pas surprenant de trouver la même leçon dans les deux manuscrits. Cette leçon ne se trouve dans aucune des deux principales familles de manuscrits, ni dans celle représentée par A et B, ni dans celle représentée par D, R, S et V.

une image, mais décrit au contraire les manifestations physiologiques de la colère. On trouve d'ailleurs une formulation similaire dans le traité hippocratique *Maladies II*, dans la description de la φρενίτις, c'est-à-dire la maladie qui affecte le φρήν<sup>291</sup> :

καὶ τὸ σκότος φιλέει, καὶ φόβος λάζυται, καὶ αἱ φρένες οἰδέουσιν ἐκτὸς, καὶ ἀλγέει ψαυόμενος  
... il aime l'obscurité, il est saisi par la peur, son diaphragme enfle vers l'extérieur, il a mal quand on le touche...

Les autres attestations de οἰδαίνω confirment qu'il faut bien lui donner le sens de « enfler ». C'est notamment le cas dans les *Phénomènes* où il est également employé<sup>292</sup> :

Σῆμα δέ τοι ἀνέμοιο καὶ οἰδαίνουσα θάλασσα  
γινέσθω.  
Que la mer qui enfle soit pour toi signe de vent.

Ce verbe se retrouve dans la langue poétique postérieure, notamment chez Oppien<sup>293</sup>, mais contrairement à ἰκμαίνω, ce verbe est également attesté de manière fréquente hors de la langue poétique, avec par exemple des attestations au II<sup>e</sup> siècle chez Arétée de Cappadoce<sup>294</sup>, Maxime de Tyr<sup>295</sup> ou Elien<sup>296</sup>. Le verbe est ensuite fréquent chez les Pères de l'Eglise. Le verbe οἰδαίνω n'est donc pas uniquement attesté en poésie, même si le verbe οἰδέω-ῶ reste largement plus fréquent dans tous les genres littéraires.

Ce verbe doit être rapproché de sa variante morphologique homérique οἰδάνω, qui présente également un suffixe en nasale. Ce verbe est transitif chez Homère comme chez Apollonios<sup>297</sup>. Le moyen οἰδάνομαι est cependant employé dans un contexte très proche de celui dans lequel on trouve

<sup>291</sup> *Collection hippocratique (Maladies II, 72)*.

<sup>292</sup> Aratos, *Phénomènes*, v. 909-910.

<sup>293</sup> Andromaque (éd. E. Heitsch dans *Die griechischen Dichterfragmente der römischen Kaiserzeit*, vol. 2), v. 29 et 98 ; Oppien, *Halieutiques*, I, v. 772 ; IV, v. 460 ; Grégoire de Nazianze, *De uita sua*, v. 1327 ; *Carmina de se ipso (MPG 37)*, p. 1211, v. 6 ; p. 1268, v. 5 ; Nonnos de Panopolis, *Dionysiaques*, III, v. 176 ; XII, v. 183 ; XXIII, v. 10 ; XXXVII, v. 124 ; XLIII, v. 152, 193 et 293 ; XLVII, v. 111 ; XLVIII, v. 365 et 371 ; *Paraphrase de l'Évangile selon saint Jean*, XVIII, v. 4 ; *Argonautiques orphiques*, v. 365.

<sup>294</sup> Arétée de Cappadoce, *De causis et signis diuturnorum morborum*, II, 7 :

οἰδαίνει δὲ τὸ πρόσωπον  
Le visage enfle.

Un manuscrit présente la variante οἰδάνει, mais la leçon οἰδαίνει semble préférable puisque le sens de οἰδαίνω est habituellement factitif.

<sup>295</sup> Maxime de Tyr, *Dissertations*, X, 5 :

πάν γὰρ σῶμα ρεῖ, καὶ φέρεται ὀξέως, Εὐρίπου δίκην, ἄνω καὶ κάτω, νῦν μὲν ἐκ νηπιότητος εἰς ἥβην οἰδαῖνον·  
En effet, tout corps coule et est rapidement emporté, à la manière de l'Euripide, avec son flux et son reflux : d'abord il enfle depuis la petite enfance vers la force de l'âge.

Voir aussi XXVI, 8.

<sup>296</sup> Elien, *Personnalité des animaux*, III, 18 :

πρῶτον μὲν ἔξω τοῦ κύματος γενόμενος οἰδαίνει, καὶ εἴ τις αὐτοῦ ψαύσοι, ὃ δὲ ἔτι καὶ μᾶλλον πίμπραται.  
Sorti de l'eau, [le poisson] se met d'abord à enfler et, si on le touche, il se dilate encore davantage.

<sup>297</sup> Homère, *Iliade*, IX, v. 553-554 :

ἄλλ' ὅτε δὴ Μελέαγρον ἔδω χόλος, ὃς τε καὶ ἄλλων  
οἰδάνει ἐν στήθεσσι νόον πύκα περ φρονεόντων  
...mais quand la colère pénétra Méléagre, elle qui fait gonfler l'esprit des autres hommes dans leur poitrine, même s'ils sont solides dans leur sagesse.

I, v. 477-478 :

ἦέ τοι εἰς ἄτην ζωρὸν μέθυ θαρσαλέον κῆρ  
οἰδάνει ἐν στήθεσσι  
Ou est-ce que, te poussant vers l'égarément, le vin pur fait enfler ton cœur courageux dans ta poitrine ?

οιδάινω dans les *Argonautiques*, puisqu'il s'agit également des manifestations physiologiques de la colère. Achille, suite à l'ambassade des Achéens qui tentent de le convaincre de retourner au combat, rappelle son courroux contre Agamemnon (*Iliade*, IX, v. 646-648) :

ἀλλά μοι οιδάνεται κραδίη χόλω ὀππότε κείνων  
μνήσομαι ὡς μ' ἀσύφηλον ἐν Ἀργείοισιν ἔρεξεν  
Ἄτρεΐδης

Mais mon cœur enfle de colère, quand je me rappelle que, au sein des Argiens, l'Atride m'a traité de manière indigne.

Si, pour nous, οιδάνω et οιδάινω s'opposent sur le plan de la voix, il n'est pas certain que cela ait été le cas pour les Anciens. De fait, le verbe se trouve à l'actif intransitif chez Aristophane où il signifie « enfler »<sup>298</sup>. Chez les lexicographes, on trouve la glose οιδάνειν ποιεῖ, « faire enfler », ce qui laisse penser que le verbe était compris comme intransitif et que l'emploi homérique était perçu comme un écart<sup>299</sup> et les lexicographes donnent souvent les deux verbes comme synonymes, avec des comparaisons avec les couples formés par μελαίνω et μελάνω et par κυδαίνω et κυδάνω<sup>300</sup>. Apollonios, cependant, dans l'emploi qu'il fait de οιδάνω et οιδάινω, respecte cependant l'usage homérique : il emploie en effet οιδάνω dans une construction transitive (I, v. 478) et οιδάινω dans une construction intransitive. La métrique joue cependant peut-être un rôle dans le choix du thème οιδάινω, car la forme d'imparfait itératif οιδάνεσκον présente un crétique, le -ᾶ- étant bref par nature.

L'emploi de la forme οιδάνεσκον représente un bel exemple des phénomènes d'hybridation à l'œuvre dans la langue d'Apollonios : Apollonios emploie ici un verbe qui est employé en prose, notamment dans la langue médicale, ce qui n'est peut-être pas fortuit étant donné qu'il s'agit de décrire les réactions physiologiques provoquées par la colère, mais qui reste cependant plus rare que le verbe très fréquent οιδέω-ῶ ; ce verbe οιδάινω est très proche, morphologiquement et phonétiquement, d'un verbe homérique dont l'emploi semble avoir été largement commenté et les contextes d'emploi de ces deux verbes sont également très proches ; de plus, ce verbe, qui ne semble pas avoir été poétique, est employé dans une forme d'imparfait itératif qui est une des caractéristiques les plus remarquables du dialecte ionien et de la langue épique en épique archaïque en particulier ;

<sup>298</sup> Aristophane, *Paix*, v. 1165 :

τόν τε φήληχ' ὄρων οιδάνοντ'.  
...en regardant [ma vigne] grossir.

<sup>299</sup> Apollonios le Sophiste, *Lexique homérique*, s. v. οιδάνει :

οιδάνει οιδάνειν ποιεῖ. “οιδάνει ἐν στήθεσφι νόον.”

Οιδάνει : il fait enfler (οιδάνειν), comme dans « elle fait gonfler l'esprit dans la poitrine »

Voir aussi *Scholies à l'Iliade*, sch. à IX, v. 554, que l'on considère héritée d'Aristarque d'Alexandrie

<sup>300</sup> Hérodien, *De orthographia* (éd. A. Lentz dans *Grammatici Graeci*, vol. 3.2), s. v. οιδάινω :

οιδάινω «οιδάνει ἐν στήθεσσι νόον» ἐνδεία τοῦ ι ὡς μελάνει.

οιδάινω, dans « elle fait gonfler l'esprit dans la poitrine », sans ι comme dans μελάνω.

Voir aussi *De prosodia catholica*, 3,1, p. 451 : le verbe est glosé par οιδέω-ῶ et est mis en parallèle avec d'autres verbes en -άνω qui fonctionnent comme des variantes morphologiques de verbes en -αίνω plus fréquents, comme μελάνω et κυδάνω. Le rapprochement avec μελάνω et κυδάνω est également présent chez Eustathe de Thessalonique (*Commentaires à l'Iliade d'Homère*, com. à VII, v. 64 (où l'on a μελάνω) ; com. à IX, v. 553 sq. (où l'on a οιδάνω) ; com. à XIV, v. 73 (où l'on a κυδάνω) ; com. à XX, v. 42 (où l'on a κυδάνω). Voir aussi *Scholies à l'Iliade*, sch. à VII, v. 64, a ; sch. à XIV, 73, b.

enfin, le génitif Αιακίδαο, qui clôt le vers 382, est relativement fréquent en fin de vers chez Homère<sup>301</sup>.

Les verbes οἰκμαίνω et ἰκμαίνω, malgré leur proximité morphologique, se distinguent cependant par la distribution de leurs attestations postérieures : ἰκμαίνω semble être caractéristique de la langue poétique alors que οἰδαίνω est également employé en prose. Ces deux verbes, chacun à leur manière, participent probablement d'un jeu poétique sur la langue fondé sur l'écart entre la langue épique et celle de la prose « courante » : ἰκμαίνω, qui ne semble pas avoir été jamais utilisé dans le grec parlé, s'écarte manifestement de la prose quotidienne et se signale par son artificialité ; οἰδαίνω, mot rare, mais vraisemblablement bien vivant, marque lui aussi le caractère artificiel et donc poétique de la langue d'Apollonios du fait de l'important contraste qui existe entre ce verbe et son entourage immédiat dans le texte.

## B. Le verbe πηχύνω (IV, v. 972)

Il en va de même pour le verbe πηχύνω, verbe qui, comme ἰκμαίνω, n'est attesté qu'en poésie et qui, comme οἰδαίνω, est employé dans un épisode très proche des épopées homériques, la description des troupeaux du Soleil, dans lequel Apollonios mêle des éléments caractéristiques de la langue homérique et des éléments qui y sont étrangers.

### 1) Morphologie

Le verbe πηχύνω est un verbe dénominatif issu du substantif ὁ πῆχυς qui désigne le « bras » ou l'« avant-bras », d'où des sens secondaires comme la « partie centrale de l'arc », substantif qui est déjà bien attesté dans les textes homériques<sup>302</sup>. Il est formé grâce au suffixe dénominatif -ύνω, qui sert généralement à former des factitifs à partir des adjectifs en -ύς, mais qui a aussi servi à créer des dénominatifs à valeur « instrumentale » à partir de substantifs neutres en -ος<sup>303</sup>. Il n'existe aucun autre exemple de verbe en -ύνω formé à partir d'un substantif masculin en -ύς, mais ce n'est guère étonnant étant donné que ces substantifs sont très rares<sup>304</sup>. Il est vrai que le nominatif singulier du substantif présente un -ῦ-, mais étant donné qu'il n'existe pas de suffixe dénominatif en -νω, il faut considérer

---

<sup>301</sup> Recherche dans le *Thesaurus Linguae Latinae* en ligne, effectuée le 04/02/2019 : on dénombre 18 attestations de Αιακίδαο en fin de vers dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, contre trois attestations de cette même forme dans toutes les autres positions.

<sup>302</sup> Pour les attestations homériques, pour le « bras », Homère, *Iliade*, V, v. 314 :

ἀμφὶ δ' ἐὼν φίλον υἷὸν ἐχεύατο πῆχυν λευκῶ

Autour de son fils elle [Aphrodite] faisait couler ses bras blancs.

Voir aussi *Iliade*, XXI, v. 166 ; *Odyssée*, XVII, v. 38 ; XXIII, v. 240 ; XXIV, v. 347. Pour la « partie centrale » de l'arc, *Iliade*, XI, v. 375-376 :

ὁ δὲ τόξου πῆχυν ἀνελεκε

καὶ βάλεν

Il tire la partie centrale de son arc et lance [une flèche].

Voir aussi *Iliade*, XIII, v. 583 et *Odyssée*, XXI, v. 419.

<sup>303</sup> SCHWYZER 1968, p. 733.

<sup>304</sup> SCHWYZER 1968, p. 463.

ici que le suffixe est -ώνω, même si la présence d'un -ῶ- au nominatif singulier du substantif a très certainement eu une influence sur le choix de ce suffixe.

## 2) Sens du verbe : les différentes attestations

Dans les *Argonautiques*, où il est employé au vers 972 du chant IV, le verbe πηχύνω semble signifier « tenir, avoir en main » :

Καὶ τὰ μὲν ἔρσήεντα κατὰ δρία ποιμαίνεσκεν  
ὀπλοτέρη Φαέθουσα θυγατρῶν Ἥελίοιο,  
ἀργύρεον χαῖον παλάμη ἔνι πηχύνουσα·

Et elles [les brebis], dans les bois baignés de rosée, elle les faisait paître, Phaéthousa, la plus jeune des filles du Soleil, tenant dans sa main un bâton de berger en argent.

Il semble évident que Phaéthousa ne peut que tenir le bâton dans sa main et que « avoir en main » doit donc bien être le sens qu'il faut donner à πηχύνω. Pour Richard Hunter, qui s'appuie notamment sur les scholies<sup>305</sup>, le sens du verbe est plus précis : il ne signifie pas seulement « tenir », mais désigne le fait que la bergère entoure de ses bras son bâton<sup>306</sup>. On peut cependant remarquer qu'Apollonios prend bien soin de préciser, grâce au syntagme prépositionnel παλάμη ἔνι, que le bâton se trouve « dans la main » de la jeune fille, ce qui semble contredire l'interprétation de Hunter, car le substantif ἡ παλάμη désigne bien la « main » et non le « bras » ou l'« avant-bras ». De plus, l'iconographie, même s'il est vrai que les figures de berger y sont rares, ne présente pas d'exemple de personnage représenté dans une telle position<sup>307</sup>. Enfin, la seule autre attestation de ὁ χαῖος que nous ayons conservée, qui est attribuée à Callimaque et qui nous est parvenue grâce aux scholies, mentionne seulement que le fait que le berger tient son bâton dans ses mains<sup>308</sup>, même si cela ne suffit aucunement à prouver que les bergers n'enroulaient pas leur bras autour de leur bâton.

Il faut alors comparer l'emploi de ce verbe dans les *Argonautiques* avec les autres attestations de ce verbe. Le verbe πηχύνω ne réapparaît pas avant les *Halieutiques* d'Oppien, cette fois-ci à la voix moyenne (IV, v. 283-287) :

ἦῦτε κοῦρος,  
ὄστε νέον προμολοῦσαν ἔην τροφὸν ἀμφαγαπάζει,  
ἀμφὶ δὲ οἱ πλέκεται, κόλποις δ' ἐπὶ χεῖρας ἀείρει,  
ἰμείρων δειρήν τε καὶ αὐχένα πηχύνασθαι·

<sup>305</sup> *Scholies aux Argonautiques* (éd. C. Wendel), sch. à IV, v. 972 :

πηχύνουσα δὲ ἀντὶ τοῦ τῷ πήχει τῆς χειρὸς προσητηκυῖα.

Πηχύνουσα : mis pour « le maintenant accroché par l'avant-bras »

<sup>306</sup> HUNTER 2015, n. au v. 972 : « probably not just an ornate synonym of ἔχουσα, but suggestive of the way the shepherd twine their arms around a crook and lean upon it ».

<sup>307</sup> M.-C. AMOURETTI, « L'iconographie du berger : Les sources grecques, VIIIème-IIIème siècle avant J.C. », p. 159-160 et p. 164-167, dans *Iconographie et Histoire des Mentalités*, Editions du CNRS, Paris, 1979, p. 155-167.

<sup>308</sup> *Scholies aux Argonautiques* (éd. C. Wendel), sch. à IV, v. 972, A :

ἀργύρεον χαῖον χαῖόν ἐστι καμπύλη βακτηρία, ἣ οἱ ποιμένες χρῶνται. [...] Καλλιμάχος  
“ἔπρεπέ τοι προέχουσα κάρης εὐρεία καλύπτρη,  
ποιμενικὸν πῖλημα· καὶ ἐν χειρὶ χαῖον ἔχουσα.”

ἀργύρεον χαῖον : un χαῖον est un bâton courbé qu'utilisent les bergers. [...] Voir chez Callimaque : « Sur sa tête était visible un large voile, un feutre de berger. Ayant aussi dans sa main un bâton... »

Voir aussi Callimaque, *Hécale*, fr. 292 (éd. R. Pfeiffer).

ὧς ὁ περὶ πρέμνοισιν ἐλίσσεται ἔρνει χαίρων.

Comme un garçon qui entoure d'affection sa nourrice qui vient d'arriver, qui l'enlace et qui lève ses mains vers sa poitrine pour attraper sa gorge et son cou, de même il [le poulpe] s'enroule autour du tronc, tirant plaisir de la jeune pousse.

L'idée d'« entourer de ses bras » est bien présente ici et est même au centre de la comparaison que développe ici Oppien, ce qui en adéquation avec ce que proposait Richard Hunter pour l'attestation des *Argonautiques*. Cependant, il n'est pas certain que cette nuance sémantique soit portée par le verbe *πηχύνεσθαι* lui-même, même s'il est impossible de l'exclure. Cette attestation ne permet donc pas de prouver de manière certaine que le verbe *πηχύνω* n'est pas une simple variante synonymique d'ἔχω ou de αἰρέω-ῶ, mais que ce verbe contient dans son sémantisme l'idée de « enrouler ses bras autour de quelque chose ».

On trouve également ce verbe dans une épithaphe funéraire du II<sup>e</sup> siècle de notre ère retrouvée en Egypte<sup>309</sup>, dans laquelle le sens de « prendre dans ses bras, étreindre » est envisageable. L'épigramme décrit la manière dont la nymphe Krénaia retient Hylas après l'avoir enlevé :

ἦχι καὶ αὐτὴ  
πηχύνασα Ὑλαν καλποφόρον κατέχει  
[la grotte] où elle retient personnellement Hylas le porteur de jarre, dont elle s'est saisie.

Cependant, là encore, on peut envisager que la nymphe se soit simplement « saisi » du jeune homme, sans qu'il soit véritablement possible de décider quelle interprétation est la meilleure. Il est possible que le choix de ce verbe par le poète doive être mis en relation avec la présence du préverbe *προσεπηχύναντο* dans l'*Hymne à Zeus* de Callimaque<sup>310</sup>, dont il est possible, selon Paul Graindor, que le poète se soit souvenu<sup>311</sup>, même si, chez Callimaque, les nymphes tiennent un Zeus nourrisson alors que c'est d'un Hylas adulte que la nymphe Krénaia s'est saisie.

Ce verbe se trouve encore à de nombreuses reprises dans les *Dionysiaques* de Nonnos de Panopolis, où il prend très souvent le sens de « prendre dans les bras », généralement pour désigner l'étreinte entre deux personnes, qu'il s'agisse d'un enfant et d'un adulte comme chez Oppien ou de deux adultes. Quelques attestations posent cependant des difficultés car le verbe ne semble pas y signifier « étreindre, enlacer, entourer de ses bras », mais simplement « saisir », comme au vers 610 du chant XXXVII :

Καὶ τρίπον εἰκοσίμετρον ἐπηχύναντο λαβόντες  
Μυρμιδόνες, θεράποντες ἀεθλοφόρου βασιλῆος·  
Et, après s'en être emparé, ils prirent en main le trépied de vingt mesures, les Myrmidons,  
serviteurs du roi qui a remporté le prix.

<sup>309</sup> E. Bernand, *Inscriptions métriques de l'Égypte gréco-romaine*, Les Belles Lettres, Paris, 1969, p. 343, ép. 86, v. 7-8.

<sup>310</sup> Callimaque, *Hymne à Zeus*, v. 46 :

Ζεῦ, σὲ δὲ Κυρβάντων ἐτάραι προσεπηχύναντο  
Zeus, les compagnes des Corybantes te prirent dans leurs bras.

<sup>311</sup> E. Bernand, *Inscriptions métriques de l'Égypte gréco-romaine*, Les Belles Lettres, Paris, 1969, p. 348, note 7.

Il est difficile ici de saisir la différence sémantique entre le participe λαβόντες et l'aoriste ἐπηχύνατο : on est tenté de voir là un *hendiadyn*. A partir des occurrences précédentes, on peut éventuellement conjecturer que les Myrmidons se saisissent le trépied « en l'entourant de leurs bras », mais rien dans le texte ne l'impose véritablement. Au chant XXXVI, le sens de « serrer dans ses bras » est encore moins convaincant<sup>312</sup> :

Καί τις ἀναλθήτω κεχαραγμένος ἦπαρ οἰστῶ [...] αἰμαλέην πήχυνε κατηφεί γαῖαν ἀγοστῶ.  
Et un [combattant] blessé au foie par une flèche mortelle, [...] saisissait la terre rouge de sang d'une main désespérée.

Comme le fait remarquer Hélène Frangoulis<sup>313</sup>, le héros qui s'accroche au sol sur lequel il vient de tomber est un *topos* épique et Nonnos s'inspire ici d'une formule homérique<sup>314</sup> où l'on trouve non pas le verbe πηχύνω mais le verbe αἰρέω-ῶ, « prendre, saisir ». Le verbe πηχύνω semble alors fonctionner comme une variante synonymique de αἰρέω-ῶ, qui serait ici préférée par Nonnos, peut-être en raison de son caractère rare. Ces quelques attestations dans les *Dionysiaques* laissent penser que le verbe πηχύνω n'a pas, en tout cas chez Nonnos, le sens de « enlacer quelqu'un ou quelque chose, entourer quelque chose de ses bras », mais plutôt celui de « avoir en main, tenir ».

Pour mieux cerner le sens du verbe simple πηχύνω, il est également possible de comparer le sens du verbe simple à celui du préverbe, προσπηχύνομαι, qui est également attesté chez les poètes alexandrins. Il apparaît, avec une tmèse, dans une épigramme de l'*Anthologie* attribuée à Rhianos<sup>315</sup> :

καί σε ποτὶ ῥοδέησιν ἐπηχύναντο χέρεσσιν,  
κοῦρε·  
Et toi, elles te prirent dans leurs bras de roses, jeune garçon.

Ce verbe est également attesté dans l'*Hymne à Zeus* de Callimaque<sup>316</sup> :

Ζεῦ, σὲ δὲ Κυρβάντων ἐτάραι προσεπηχύναντο  
Zeus, les compagnes des Corybantes te tinrent dans leurs bras.

Les deux attestations du préverbe προσπηχύνομαι ont un sens similaire et, dans les deux cas, le français « tenir dans ses bras » semble convenir, même si ces deux scènes diffèrent non seulement du point de vue du contexte, mais également du point de vue du geste réalisé puisque l'on ne saurait tenir un très jeune enfant, en l'occurrence Zeus, comme on tient un amant.

La situation peut donc être résumée ainsi : pour l'immense majorité des attestations, le verbe πηχύνω, tout comme son préverbe, est employé pour décrire une étreinte ou en tout cas un contact entre deux êtres humains ; ce n'est cependant pas le cas ni, à date tardive, chez Nonnos, ni, peut-être,

<sup>312</sup> Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XXXVI, v. 217-220.

<sup>313</sup> H. Frangoulis, dans Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques. Tome XII : Chants XXXV et XXXVI* (éd. H. Frangoulis), p. 154, n. à XXXVI, v. 220.

<sup>314</sup> Homère, *Iliade*, XI, v. 425 ; XIII, v. 508 et v. 520 ; XIV, v. 452 ; XVII, v. 315 :

ὃ δ' ἐν κονίησι πεσὼν ἔλε γαῖαν ἀγοστῶ.

Et lui, après être tombé dans la poussière, prit la terre dans sa main.

<sup>315</sup> *Anthologie grecque*, XII, ép. 121 attribuée à Rhianos, v. 3-4.

<sup>316</sup> Callimaque, *Hymne à Zeus*, v. 46.

chez Apollonios où Phaéthousa tient dans sa main un bâton. En outre, le syntagme prépositionnel *παλάμη ἔνι*, « dans sa main », empêche de considérer que le verbe signifie « enlacer ». Etant donné le probable caractère poétique de ce verbe, qui n'est pas attesté en dehors de la poésie épique et qui reste rare même au sein de ce genre poétique, le fait qu'il soit souvent employé pour décrire l'étreinte entre deux êtres humains doit peut-être être mis en relation avec le fait que, dans le texte homérique, le substantif *ὁ πῆχυς* est souvent, mais pas toujours, employé dans des scènes où un personnage en prend un autre dans les bras<sup>317</sup>. Cela étant, il nous semble en tout cas difficile de conclure de manière certaine que ce verbe a, en langue, le sens de « prendre dans ses bras, enlacer » : le sens du verbe semble plus proche de « tenir, avoir dans les mains ou dans les bras » que du français « enlacer, étreindre ». En raison du faible nombre des attestations de notre verbe, il est difficile de savoir s'il s'agit simplement d'une variante poétique du très fréquent *ἔχω* ou si la nuance sémantique entre ces deux verbes est plus importante, mais il ne nous semble pas certain qu'Apollonios fasse ici référence à une position spécifique qu'aurait adoptée Phaéthousa ici.

### 3) Un verbe poétique : variantes morphologiques et variantes sémantiques

Quel que soit le sens précis de ce verbe, il est en tout cas probable qu'il s'agisse d'un verbe rare et poétique puisque ses seules attestations conservées, qu'elles soient épigraphiques ou transmises par tradition manuscrite, se trouvent dans la poésie épique et élégiaque.

En outre, à l'exception notable de l'attestation du préverbe *προσπηχύνω* que l'on trouve chez Callimaque, les poètes emploient généralement soit un syntagme prépositionnel, comme *παλάμη ἔνι* chez Apollonios, soit un datif de moyen, par exemple *ῥοδέησιν χέρεσσιν* chez Rhianos, pour exprimer la partie du corps avec laquelle on se saisit de l'objet, généralement la main ou les bras : ces précisions fonctionnaient probablement comme des « gloses internes » et étaient probablement pour les poètes un moyen de s'assurer que le lecteur pouvait déduire le sens du verbe d'après son contexte. Même quand ce n'est pas le cas, par exemple chez Oppien, le contexte permet de comprendre le sens du verbe sans difficulté.

Ce verbe ne possède pas de variante morphologique : le seul autre verbe formé à partir du même thème nominal n'a pas le même sens que celui qui nous intéresse<sup>318</sup>. Le verbe *πηχύνω* ne semble pas remplacer ici un autre verbe formé sur le même radical mais sert plutôt de variante sémantique à des verbes très fréquents comme *ἔχω*, avec peut-être une nuance sémantique supplémentaire, et on peut voir là un exemple du goût manifesté par Apollonios pour les mots rares.

---

<sup>317</sup> Homère, *Illiade*, V, v. 314 :

ἄμφι δ' ἐὼν φίλον υἷὸν ἐχεύατο πῆχεε λευκῶ

Autour de son fils, elle faisait couler ses bras blancs.

Voir aussi *Odyssée*, XVII, v. 38 ; XXIII, v. 240 ; XXIV, v. 347.

<sup>318</sup> CHANTRAINE 1999, s. v. *πῆχυς*.

Dans *The Renewal of Epic*, Virginia Knight remarque que ce passage, qui décrit les troupeaux d'Hélios et qui s'inspire manifestement de la description qu'en fait Homère dans le chant XII de l'*Odyssée*<sup>319</sup>, contient certes de nombreuses références, notamment lexicales, au texte homérique<sup>320</sup>, mais également plusieurs mots nouveaux ou rares : outre *πηχύνω*, le substantif *ὁ χαῖος* (IV, v. 972), « le bâton », apparaît à l'époque hellénistique, tout comme le verbe *ὀπηδεύω* (IV, v. 974), qui ne se trouve pas en dehors d'Apollonios mais qui est néanmoins formé d'après un modèle homérique<sup>321</sup>. Pour Virginia Knight, il s'agit là d'un exemple particulièrement marquant de la tendance qu'a Apollonios à mélanger mots anciens, homériques et donc connus de tous, et mots nouveaux, et ce au sein même d'un passage qui s'impose au lecteur comme une réécriture<sup>322</sup>. Contrairement à ce que nous avons pu observer pour *ὀπηδεύω* qui, malgré sa nouveauté, est une référence directe à la langue homérique, il ne semble pas que le verbe *πηχύνω* ait véritablement un caractère épique marqué : ni le suffixe *-ύνω* ni le radical *πηχυ-* ne sont particulièrement caractéristiques de la langue homérique. Même si Homère connaît les dénominatifs en *-ύνω*, la plupart de ces verbes, par exemple *βαρύνω*, sont raisonnablement fréquents et n'ont donc rien de spécifiquement épique. De même, il est vrai que *ὁ πῆχυς* est homérique mais ce substantif est également attesté par la suite : si l'on laisse de côté les nombreuses attestations où ce mot prend le sens de « coudée »<sup>323</sup>, les sens de « bras » et surtout celui, plus précis, d'« avant-bras » restent attestés, y compris en prose et en particulier dans la *Collection hippocratique*<sup>324</sup>.

Quoi qu'il en soit, Apollonios emploie en tout cas un mot suffisamment rare pour nécessiter une « glose interne » et, dans un passage où notre poète emprunte une partie importante de son matériau à l'*Odyssée*, Apollonios marque la distance avec son modèle en employant un mot qui n'est ni homérique, ni fréquent. L'usage de ce verbe témoigne de l'important effort de réécriture entrepris ici par Apollonios qui se différencie d'Homère non seulement du point de vue du contenu, puisqu'il ajoute des éléments nouveaux à la description des troupeaux d'Hélios, mais également du point de vue du lexique, avec l'introduction d'un *prōton legomenon* comme *πηχύνω*.

<sup>319</sup> Homère, *Odyssée*, XII, v. 127-136.

<sup>320</sup> KNIGHT 1995, p. 216-220.

<sup>321</sup> Cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

<sup>322</sup> KNIGHT 1995, p. 216-220, en part. p. 219 : « This combination of obvious borrowing from the Homeric lexicon and the equally obvious differences from it (in both material and lexicon) is characteristic of the *Argonautica* as a whole, but is particularly striking here, in a scene which has obvious Homeric antecedents. »

<sup>323</sup> Par exemple Hérodote, *Histoires*, I, 60, l. 16-18 :

Ἐν τῷ δήμῳ τῷ Παιανιέϊ ἦν γυνή, τῆ οὔνομα ἦν Φυή, μέγαθος ἀπὸ τεσσάρων πῆχεων ἀπολείπουσα τρεῖς δακτύλους.

Il y avait dans le dème de Paiania une femme nommée Phué, grande de quatre coudées moins trois doigts.

<sup>324</sup> Par exemple Xénophon, *De l'art équestre*, 12, 5 :

Τόν τε γὰρ ὄμον σκεπάζει καὶ τὸν βραχίονα καὶ τὸν πῆχυν καὶ τὸ ἐχόμενον τῶν ἡνιῶν.

[Le gantelet] protège l'épaule, le bras, l'avant-bras et ce qui tient les rênes.

*Collection hippocratique (Epidémies, V, 65) ; etc.*

Les verbes en nasale de notre corpus ne sont pas, du point de vue strict de la morphologie, caractéristiques de la langue épique : les verbes en -αίνω et -ύνω sont certes attestés dans les poèmes homériques mais ils le sont également en prose et les radicaux sur lesquels sont formés ces verbes sont tous relativement fréquent. Pourtant, une étude plus précise laisse apparaître que ces verbes représentent un écart vis-à-vis de la langue « courante » : de fait, les verbes ἰκμαίνω et πηχύνω ne sont pas attestés hors de la langue poétique et πηχύνω fait l'objet d'une « glose interne » dans presque toutes ses attestations, ce qui témoigne peut-être du fait qu'il était susceptible d'être mal compris ; le verbe οἰδαίνω, en revanche, est relativement fréquent, mais la forme employée est un imparfait itératif épique et le contexte dans lequel ce verbe est employé rappelle un verbe homérique morphologiquement et phonétiquement très proche, οἰδάνω.

## VI. Les verbes en occlusive aspirée

Si la langue homérique connaît un certain nombre de présents en occlusive aspirée, il semble que ce mode de formation ait déjà cessé d'être productif à l'époque où le texte des deux épopées a été figé. Il n'était donc pas non plus productif à l'époque d'Apollonios et les présents en occlusive aspirée devaient paraître, par leur morphologie-même, caractéristiques de la langue épique archaïque, que les verbes de notre corpus soient des créations analogiques ou des emprunts à des textes que nous avons perdus depuis.

De fait, ni ἐπιχρεμέθω (III, v. 1260) ni νηπιάχω (IV, v. 868) ne sont attestés en prose : les deux verbes semblent caractéristiques de la langue épique. Ces deux verbes se distinguent cependant en ce que ἐπιχρεμέθω présente un suffixe déverbal -έθω qui, s'il n'est plus productif à l'époque historique, reste cependant bien attesté dans certaines formes homériques alors que νηπιάχω, qu'il faut rapprocher de l'adjectif νήπιος, α, ον, présente un suffixe -άχω qui n'est pas attesté par ailleurs et qu'il faut peut-être rapprocher de certaines formes déverbales homériques, comme στενάχω.

### A. Le verbe ἐπιχρεμέθω (III, v. 1260)

Le verbe ἐπιχρεμέθω apparaît dans une comparaison homérique où Jason, qui vient de s'enduire le corps du Prométhéion, est comparé à un cheval de bataille (III, v. 1259-1261) :

ὡς δ' ὄτ' ἀρήϊος ἵππος, ἐελδόμενος πολέμοιο,  
 σκαρθμῶ ἐπιχρεμέθων κρούει πέδον, αὐτὰρ ὕπερθε  
 κυδιῶν ὀρθοῖσιν ἐπ' οὔασιν αὐχέν' ἀείρει

De même que, lorsqu'un cheval de bataille, impatient d'aller à la guerre, hennit et frappe du pied pour prendre son élan, et aussitôt lève le cou vers le haut, se tenant bien droit, les oreilles dressées...

Le même sens se retrouve dans les deux autres attestations de ces verbes, qui se trouvent chez Quintus de Smyrne<sup>325</sup> où il est également question de chevaux qui hennissent.

On reconnaît dans ce verbe le préverbe ἐπι°, mais le verbe simple χρεμέθω n'est pas attesté avant l'époque hellénistique. Du point de vue morphologique, on peut rapprocher ce verbe du présent χρεμετίζω qui est attesté une fois dans l'*Iliade* et qui est ensuite employé de manière abondante en prose, notamment à l'époque hellénistique et romaine<sup>326</sup>, du verbe \*χρεμίζω, attesté une fois seulement à l'aoriste<sup>327</sup>, et de formes nominales ὁ χρώμος et ἡ χρώμη, attestées chez Hésychius uniquement<sup>328</sup>. On a reconstruit un présent non attesté \*χρέμω, qui a des correspondants dans d'autres langues indo-européennes<sup>329</sup>. Le verbe χρεμέθω serait donc formé à partir du radical du verbe \*χρέμω et du suffixe de présent -έθω<sup>330</sup>. Ce suffixe, déjà peu productif à l'époque homérique, ne l'était plus du tout à l'époque d'Apollonios. Parmi les verbes simples en -έθω ou en -έθομαι cités dans le *Rückläufiges Wörterbuch*<sup>331</sup>, χρεμέθω est le seul à apparaître à l'époque hellénistique : tous les autres apparaissent chez Homère. Quelques autres verbes, dont certains ne sont pas cités dans le *Rückläufiges Wörterbuch*, n'apparaissent que dans des attestations autonymiques, par exemple καταβλέθω<sup>332</sup>. La morphologie de ce verbe semble donc indiquer qu'il ne s'agissait probablement pas d'un verbe vivant à l'époque d'Apollonios, mais plutôt, soit d'une création analogique de la part des

<sup>325</sup> Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, VII, v. 317-319 :

Ὦς δ' ὅτε τις θεὸν ἵππον ἐπὶ δρόμον ἰσχανόωντα  
εἴργει ἐφεζόμενος, ὃ δ' ἐρυκανόωντα χαλινὸν  
δάπτει ἐπιχρεμέθων

De même que lorsqu'un cheval rapide qui désire faire la course est retenu par celui qui est assis dessus, il prend entre ses dents le mors qui le retient en hennissant...

Et XI, v. 327-328 :

θοοὶ δ' ἐπαῦτεον ἵπποι  
φορβῆ ἐπιχρεμέθοντες ἄδην.

Leurs rapides chevaux font grand bruit, hennissant sans cesse pour avoir leur nourriture.

<sup>326</sup> Homère, *Iliade*, XII, v. 50-52 :

οὐδέ οἱ ἵπποι  
τόλμων ὠκόποδες, μάλα δὲ χρεμετίζον ἐπ' ἄκρω  
χεῖλει ἐφεσταότες·

Et ses chevaux aux pieds rapides n'osaient pas [franchir le fossé], et, au contraire, hennissaient, étant arrêtés à l'extrême bord.

Voir aussi, pour un cheval, Hérodote, *Histoires*, III, 86 et 87 ; Platon, *Phèdre*, 254d ; *République*, 396b ; Bible des Septante, *Siracide*, 33, 6 ; *Jérémie*, 5, 8 ; Philon d'Alexandrie, *De agricultura*, 72 ; *De somnis*, I, 108 ; Plutarque, *Apophtegmes de rois et de généraux*, 174f ; *La Fortune ou la Vertu d'Alexandre*, 334b et 340b ; *L'Intelligence des animaux*, 970d ; *De l'impossibilité de vivre heureux en suivant Épicure*, 1095f ; Lucien, *Le coq*, 2 ; Fronton, *Correspondance*, VIII, 8 ; Pausanias, *Description de la Grèce*, I, 32, 4 et V, 27, 4 ; Marc-Aurèle, *Pensées pour lui-même*, XII, 16, 1. Pour des dauphins, Lucien, *Histoires vraies*, II, 39. Pour des hommes, Bible des Septante, *Jérémie*, 38, 7 ; pour des hommes qui « ne hennissent pas », Dion Chrysostome, *Discours*, XXXIII, 59. Le verbe continue à être employé par la suite.

<sup>327</sup> Hésiode, *Bouclier*, v. 347-348 :

τῶν δ' ἵπποι μὲν ἐπειθ' ὑπεναντίοι ἀλλήλοισιν  
ὄξεια χρέμισαν

Leurs chevaux, ensuite, les uns en face des autres, poussaient des hennissements aigus.

<sup>328</sup> Hésychius, *Lexique*, s. v. χρώμος et χρώμη.

<sup>329</sup> CHANTRAINE 1999, s. v. χρεμετίζω.

<sup>330</sup> SCHWYZER 1968, p. 703.

<sup>331</sup> KRETSCHMER et LOCKER 1944, p. 113 et 624.

<sup>332</sup> Hésychius, *Lexique*, s. v. καταβλέθει.

auteurs alexandrins, soit d'un emprunt à un auteur antérieur dont nous aurions perdu la trace. Cela étant, si les couples comme celui formé, par exemple, de φλέγω et de φλεγέθω sont suffisamment fréquents dans la langue épique pour avoir pu servir de base à une formation analogique, il n'existe pas de verbe \*χρέμω attesté qui aurait pu être à l'origine d'une formation analogique et il n'est pas envisageable que χρεμέθω ait été formé directement à partir de χρεμετίζω car il n'existe aucun autre couple formé d'un verbe en -έθω et d'un verbe en -ετίζω. Quoi qu'il en soit, χρεμέθω et son préverbe devaient en tout cas apparaître comme des archaïsmes aux yeux du lecteur de l'époque hellénistique : les verbes en -θω étaient probablement perçus comme caractéristiques de la langue épique et représentaient probablement un écart vis-à-vis de la langue parlée.

La rareté des attestations, qui se trouvent toutes en poésie épique, confirme cette analyse. Le préverbe ἐπιχρεμέθω n'est attesté qu'à trois reprises, une fois dans les *Argonautiques* et deux fois chez Quintus de Smyrne. Le verbe simple n'est guère plus fréquent. On le trouve une fois chez Apollonios, dans le fragment de la *Ktisis* de Caunos, transmis par Parthénios<sup>333</sup>, avec le même sens que le verbe préverbe. On le trouve également, toujours à propos de chevaux, chez Oppien, Quintus, Nonnos et Grégoire de Nazianze, ainsi que dans une épigramme du début de notre ère transmise dans l'*Anthologie*<sup>334</sup>. Hors de la langue littéraire, on le trouve également chez Hérodien qui le cite comme exemple de verbe en -έθω. Toutes les attestations non autonymiques de ce verbe se trouvent donc dans des textes écrits en hexamètres dactyliques ou en distiques élégiaques.

En employant le verbe ἐπιχρεμέθω, dont il semble certain qu'il ne relevait pas de la langue « courante » à l'époque d'Apollonios, Apollonios emploie un verbe qui présente un suffixe caractéristique de la langue archaïque et qui se signale donc comme un écart vis-à-vis de la langue parlée et par conséquent comme un mot poétique. La proximité phonétique avec le verbe χρεμετίζω, « hennir », qui est attesté à l'époque hellénistique, notamment dans la *Septante* et chez Philon, rendait probablement le verbe compréhensible pour le lecteur d'Apollonios, d'autant plus que le contexte dans lequel le verbe est employé, qui mentionne explicitement les chevaux, devait aider à la compréhension de ce verbe rare et artificiel.

<sup>333</sup> Apollonios de Rhodes, *Fondation de Caunos*, fr. 5 (éd. J. Powell, dans *Collectanea Alexandrina*), v 1-2 :

Οὐδ' ἵπποι ὀρθρινὰ κατὰ κλισίας χρεμέθεσκον,  
ἀλλὰ βόες πλείησι παρηνάζοντο κάπησι,

A l'aube, les chevaux ne hennissaient pas près des tentes, mais les bœufs étaient étendus à côté de mangeoires pleines.

Le début du deuxième vers pose des problèmes d'édition qui n'ont pas d'influence sur le sens du premier.

<sup>334</sup> Oppien, *Cynégétiques*, I, v. 234, 263 et 342 ; Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, II, v. 535, avec des difficultés d'établissement du texte ; III, v. 681 ; Grégoire de Nazianze, *Carmina de se ipso* (MPG 37), p. 1375, v. 6 ; Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XXXVIII, v. 420 ; *Anthologie Grecque*, IX, ép. 295 attribuée à Bianor, v. 3. A propos du cheval de Troie, Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, XII, v. 150

## B. Le verbe νηπιάχω (IV, v. 868)

Le verbe νηπιάχω semble être un dénominatif issu de l'adjectif νήπιος, α, ον, « enfant, enfantin »<sup>335</sup> : ce verbe signifie en effet « être νήπιος, α, ον », c'est-à-dire « être enfant ». Pourtant, -άχω ne fonctionne pas comme un suffixe dénominatif productif et il faut donc peut-être voir là une formation analogique issue de certains couples homériques, comme celui formé par στένω et στενάχω.

### 1) Sens et attestations

On trouve une attestation de ce verbe au vers 868 du chant IV des *Argonautiques*, alors que Pélée se rappelle le départ de Thétis :

Τὸν δ' ἄχος αἰνὸν ἔτυψεν, ἐπεὶ πάρος οὐκέτ' ἰοῦσαν  
ἔδρακεν, ἐξότε πρῶτα λίπεν θάλαμόν τε καὶ εὐνήν,  
χωσαμένη Ἀχιλλῆος ἀγαυοῦ νηπιάχοντος.

Une douleur horrible le [Pélée] frappa, car, jusqu'à ce moment, il ne l'avait plus vue revenir depuis le jour où elle quitta sa chambre et sa couche, furieuse à cause de l'illustre Achille qui était [alors] enfant.

Certains manuscrits présentent une autre attestation de ce verbe au vers 1212 du chant I, où tous les manuscrits de la famille *m* ont νηπιάχοντα, mais Francis Vian, qui suit les manuscrits de la famille *w*, édite νηπίαχον τὰ :

Δὴ γάρ μιν τοίοισιν ἐν ἡθεσιν αὐτὸς ἔφερβε,  
νηπίαχον τὰ πρῶτα δόμων ἐκ πατρὸς ἀπούρας,

En effet, c'est dans de telles habitudes qu'il l'avait lui-même nourri, après l'avoir d'abord enlevé, enfant, à la maison de son père.

La leçon retenue par Vian est satisfaisante car, d'une part, on trouve souvent la locution τὰ πρῶτα dans les *Argonautiques* et, d'autre part, l'adjectif νηπίαχος se trouve souvent en début d'hexamètre, à la fois chez Homère<sup>336</sup> et chez Apollonios<sup>337</sup>. Nous nous concentrerons donc sur l'attestation du chant IV.

Le verbe semble y signifier « être enfant, être νήπιος ». Ce sens, qui est celui que donnent les scholies<sup>338</sup>, se retrouve dans toutes les autres attestations de ce verbe, qui n'est pas attesté hors de la poésie épique : νηπιάχω réapparaît d'abord Moschos chez pour désigner des oiselets<sup>339</sup>, puis chez

<sup>335</sup> Pour Achille enfant, IV, v. 875. Pour Zeus enfant, I, v. 508 et III, v. 134. Employé comme une insulte, II, v. 66 et 137.

<sup>336</sup> Homère, *Illiade*, II, v. 338 et XVI, v. 262.

<sup>337</sup> II, v. 510 et IV, v. 137.

<sup>338</sup> *Scholia in Apollonium Rhodium* (éd. C. Wendel), sch. À IV, v. 868a :

νηπιάχοντος : νηπίου ὄντος καὶ νήπια φρονούντος.  
νηπιάχοντος : qui est enfant et qui a des pensées enfantines

La scholie à IV, 868b mentionne la notion de puérité qui « semble sans rapport avec le poème » (LACHENAUD 2010, p. 474, note 130) :

νηπίαχειν δὲ τὸ νηπιάζειν.  
νηπίαχειν : être puéril

<sup>339</sup> Moschos, *Mégara*, v. 21-23 :

ὡς δ' ὄρνις δύρηται ἐπὶ σφετέροισι νεοσσοῖς  
ὄλλυμένοις, οὓς τ' αἰνὸς ὄφις ἔτι νηπιάχοντας  
θάμνοις ἐν πυκνοῖσι κατεσθίει

Oppien<sup>340</sup>, mais n'est pas attesté par ailleurs, ni dans les textes transmis par tradition manuscrite, ni dans les textes épigraphiques.

## 2) Morphologie : un verbe analogique de formes homériques ?

Le verbe *νηπιάχω*, nous l'avons vu, doit être rapproché de l'adjectif *νήπιος*, α, ον, « enfant, enfantin ». Il existe également un substantif *ὁ νηπίαχος* qui est probablement un diminutif<sup>341</sup>, ainsi qu'un dénominatif formé à partir de cet adjectif, *νηπιαχεύω*, qui est un *hapax* homérique<sup>342</sup>. Cependant, il n'existe pas de suffixe dénominatif *-\*άχω* en grec, ce qui conduit Pierre Chantraine à considérer ce verbe comme une « forme alexandrine artificielle d'après *στενάχω*, *ιάχω* »<sup>343</sup>. Ces deux verbes ne présentent pas de suffixe *-\*άχω* : *ιάχω* est un présent radical qui repose sur *\*φιφάχω*<sup>344</sup> et *στενάχω* présente probablement le suffixe *-χω*, qui n'est déjà plus productif à l'époque homérique, sans que l'origine du *-α-* soit véritablement expliquée<sup>345</sup>, mais il est en tout cas certain que le suffixe s'ajoute ici à un radical verbal, comme le prouve la comparaison avec le présent radical *στένω*, et non à un thème nominal comme dans *νηπιάχω*. La morphologie même du verbe témoignerait donc de son caractère artificiel puisqu'Apollonios crée ou en tout cas emploie ici un verbe issu d'un thème nominal en utilisant comme suffixe la finale *-άχω*, qui ne fonctionne jamais comme un suffixe productif par ailleurs.

Il est tout à fait possible que *νηπιάχω* repose, comme le propose Pierre Chantraine, sur un modèle homérique car les verbes *ιάχω* et *στενάχω* sont tous deux caractéristiques de la langue d'Homère où ils sont fréquents, alors qu'ils ne se trouvent guère en dehors de la langue poétique<sup>346</sup>. Ces deux verbes étaient donc probablement perçus comme poétiques et caractéristiques de la langue homérique par Apollonios, ce qui aurait pu justifier la création ou l'emploi de *νηπιάχω*. Il est en outre probable que l'existence du substantif *ὁ νηπίαχος* ainsi que celle de l'*hapax* homérique *νηπιαχεύω*,

---

De même qu'un oiseau se lamente sur ses oiselets morts, qu'un terrible serpent mange dans d'épais buissons, alors qu'ils sont encore enfants.

<sup>340</sup> Oppien, *Cynégétiques*, II, v. 343-344 :

Ἐξοχα δ' αὖ μήτηρ ἀταλοῦς ἔτι νηπιάχοντας  
οὐς παῖδας κομέει ·

La mère s'occupe grandement des jeunes encore petits, de ses enfants.

<sup>341</sup> CHANTRAINE 1933, §332.

<sup>342</sup> Homère, *Illiade*, XXII, v. 502-503 :

αὐτὰρ ὄθ' ὕπνος ἔλοι, παύσαιτό τε νηπιαχεύων,  
εὔδεσκ' ἐν λέκτροισιν

Dès que le sommeil se saisissait de lui [Astyanax] et qu'il cessait ses enfantillages, il dormait dans un lit.

Ce verbe ne peut pas être considéré comme une variante morphologique de *νηπιάχω* car le sens est différent : *νηπιαχεύω* signifie « se comporter comme un enfant, jouer comme un enfant », alors que *νηπιάχω* signifie simplement « être enfant ».

<sup>343</sup> CHANTRAINE 1999, s. v. *νήπιος*.

<sup>344</sup> CHANTRAINE 1999, s. v. *ιάχω*.

<sup>345</sup> CHANTRAINE 1999, s. v. *στένω*.

<sup>346</sup> Selon le *Thesaurus Linguae Graecae* en ligne, le verbe *στενάχω* se trouve une fois dans un fragment de Callinis, une fois chez Eschyle, deux fois chez Euripide, trois fois chez Sophocle, une fois dans un fragment de Strattis et une fois chez Aristophane. Quant au verbe *ιάχω*, il est attesté une fois dans l'*Hymne Homérique à Déméter*, cinq fois chez Hésiode, une fois chez Sappho, une fois chez Simonide, une fois chez Euripide et deux fois chez Aristophane.

qui présentent déjà un -χ-, aient joué un rôle important dans le choix d'un tel suffixe. Il semble peu vraisemblable qu'Apollonios ait pu considérer -άχω comme un suffixe dénominatif étant donné que ni *ιάχω* ni *στενάχω* ne sont formés à partir d'un thème nominal et il n'existe aucune autre attestation d'un verbe ainsi formé, les verbes en -άχω étant de toute façon très rares<sup>347</sup>. Le verbe *νηπιάχω*, « être enfant », n'a en outre aucune proximité sémantique avec *στενάχω*, « gémir, se lamenter », ni avec *ιάχω*, « crier », et le sémantisme ne permet donc pas d'expliquer l'éventuelle création de *νηπιάχω* par analogie avec *στενάχω* ou *ιάχω*.

En revanche, la création ou en tout cas l'emploi de ce verbe a peut-être été influencée par des considérations métriques, car la forme *νηπιάχοντος*, qui est celle que l'on trouve dans les *Argonautiques*, est particulièrement adaptée au mètre épique puisqu'elle présente le rythme caractéristique de la fin de l'hexamètre,  $\bar{\text{~}}\text{~}|\bar{\text{~}}$ . Il existe en outre une certaine proximité métrique entre *στενάχω* et *νηπιάχω* : le participe *στενάχοντος* présente le même schéma rythmique puisque la syllabe précédant immédiatement ce verbe sera nécessairement allongée par position à cause du groupe consonantique initial. De fait, on trouve dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* plusieurs attestations du participe présent actif de *στενάχω* en fin de vers, toujours dans la formule homérique *βαρέα στενάχοντα*<sup>348</sup>, place qui est également celle à laquelle on trouve *νηπιάχοντος* chez Apollonios.

Il est donc possible qu'Apollonios ait créé ou employé un verbe pratique du point de vue de la métrique, proche phonétiquement et métriquement de deux verbes tout homériques, *στενάχω* et *ιάχω*, quoique tout à fait différent du point de vue morphologique.

La morphologie et l'étude des différentes attestations semblent donc concorder pour nous faire considérer *νηπιάχω* comme une formation artificielle, qui, d'un point de vue phonétique et métrique, rappelait probablement le verbe homérique *στενάχω*, sans que les deux verbes soient entièrement superposables d'un point de vue morphologique, ce dont les auteurs alexandrins devaient être parfaitement conscients.

Les deux verbes en occlusive aspirée de notre corpus, *ἐπιχρεμέθω* et *νηπιάχω*, devaient, par leur morphologie-même, être perçus comme des écarts vis-à-vis de la langue « courante ». L'étude des attestations postérieures de ces deux verbes confirme leur caractère exclusivement épique. Le verbe *ἐπιχρεμέθω* présente un suffixe déverbal -έθω qui n'est plus productif à l'époque historique, mais qui est cependant bien attesté dans la langue homérique ; le verbe *νηπιάχω*, à l'inverse, est une formation en -άχω qui n'est pas attestée par ailleurs, en tout cas pour des dénominatifs, et qui signale son caractère artificiel, ce verbe étant peut-être analogique de certaines formes homériques.

<sup>347</sup> KRETSCHMER et LOCKER 1944, p. 680.

<sup>348</sup> Homère, *Iliade*, VIII, v. 334 ; XIII, v. 423 et 538 ; XIV, v. 432 ; *Odyssée*, IV, v. 516 ; V, v. 420 ; X, v. 76 ; XXIII, v. 317. On trouve également, également en fin de vers, *μεγάλα στενάχοντες* (*Odyssée*, XIV, v. 354).

En tout cas, malgré l'écart que représentaient ces verbes vis-à-vis de la langue courante, il est remarquable que ces deux verbes devaient cependant être aisément compréhensibles par le lecteur : χρεμέθω est phonétiquement proche de χρεμετίζω, qui est fréquent en prose, et est employé dans un contexte qui ne laisse guère de doute sur le sens du verbe ; νηπιάχω, quant à lui, est phonétiquement proche du substantif ὁ νηπίαχος et devait donc être immédiatement compréhensible pour le lecteur d'Apollonios.

## VII. Les verbes en -σσω

Les verbes en -σσω sont originellement issus de la combinaison d'un radical en vélaire, en dentale ou en labio-vélaire sourde avec le suffixe -\*γω, mais on trouve également, quoique de manière plus rare, un suffixe -σσω qui s'est ajouté à des radicaux qui ne présentent pas d'occlusive sourde<sup>349</sup>. De fait, l'*hapax* διαγλαύσσω (I, v. 1281) doit être rapproché de l'adjectif γλαυκός, ἤ, ὄν, qui présente en effet une vélaire. En revanche, dans le verbe ὑποδρήσσω (III, v. 274), qui doit être rapproché de l'*hapax* homérique ὑποδράω-ῶ, l'emploi d'une formation en -σσω ne s'explique que difficilement ; en revanche, il apparaît clairement que l'emploi de ce verbe participe d'un travail sur le vocabulaire homérique.

### A. Le verbe διαγλαύσσω (I, v. 1281)

Le verbe διαγλαύσσω (I, v. 1281), que l'on peut rapprocher de l'adjectif γλαυκός, ἤ, ὄν, est un *hapax*. Le verbe simple γλαύσσω n'est attesté que chez des grammairiens ou lexicographes, mais un autre préverbe, ὑπογλαύσσω, est cependant attesté chez Callimaque et Moschos<sup>350</sup>. On ne trouve pas non plus ces verbes dans les inscriptions référencées dans la base de données du Packard Humanities Institute<sup>351</sup>.

Chez Apollonios, si l'on en croit les scholies<sup>352</sup>, ce verbe signifie « briller » (I, v. 1280-1282) :

Ἥμος δ' οὐρανόθεν χαροπή ὑπολάμπεται Ἥως  
 ἐκ περάτης ἀνιοῦσα, διαγλαύσσουσι δ' ἀταρποί  
 καὶ πεδία δροσόεντα φαεινῆ λάμπεται αἴγλη  
 Quand l'Aurore aux yeux clairs luit depuis le ciel, montant de l'horizon, que les sentiers  
 brillent et que les plaines recouvertes de rosée luisent d'une éclatante leur...

L'adjectif dont ce verbe est issu, γλαυκός, ἤ, ὄν, désigne une couleur brillante « se situant entre le bleu et le vert »<sup>353</sup>. C'est probablement le sème de la brillance qui est convoqué ici et non

<sup>349</sup> CHANTRAINE 1942b, §157.

<sup>350</sup> Callimaque, *Hymne à Artémis*, v. 54 et Moschos, *Europé*, v. 86.

<sup>351</sup> Recherche des séquences -γλαυσ- et -γλαυξ-, effectuée le 14/11/2018.

<sup>352</sup> *Scholia in Apollonium Rhodium vetera* (éd. C. Wendel), sch. à I, v. 1281 :

τὸ δὲ γλαυκὸν καὶ χαροπὸν συνωνύμως λέγεται· ἀμφοτέρω γὰρ ἐπὶ τοῦ λαμπροῦ. διὸ καὶ ἐπὶνεγκεν διαγλαύσσουσιν, ἀντὶ τοῦ φωτίζουσιν ἢ διαλάμπουσιν.

Les mots γλαυκός et χαροπός sont synonymes. Ils s'utilisent tous deux pour une chose « brillante ». Par conséquent, il ajoute διαγλαύσσω à la place de φωτίζω, « éclairer », ou de διαλάμπω, « briller ».

<sup>353</sup> MUGLER 1964, s. v. γλαυκός.

celui du bleu-vert car il s'agit ici d'un sentier, qui ne peut être ni bleu ni vert, même s'il est vrai que les paysages prennent souvent une teinte bleuâtre au petit matin. L'importance qui est accordée à la lumière et au caractère éclatant de la scène dans ce passage, alors que la couleur ne semble pas jouer un rôle prépondérant, confirme l'hypothèse selon laquelle le verbe qui nous intéresse fournit une information sur le caractère brillant des sentiers ici décrits et non sur leur couleur.

Le seul autre préverbe de *γλαύσσω*, *ὑπογλαύσσω*, est employé dans l'*Hymne à Artémis* de Callimaque<sup>354</sup>, où selon un scholiaste, il signifie *ὑποβλέπω*, « regarder par en dessous »<sup>355</sup> :

Αἱ νύμφαι δ' ἔδδεισαν, ὅπως ἴδον αἰνὰ πέλωρα  
 πρηόσιν Ὀσσαίοισιν εἰκότα, πᾶσι δ' ὑπ' ὀφρύν  
 φάεα μουνόγληνα, σάκει ἴσα τετραβοεῖω  
 δεινὸν ὑπογλαύσσοντα

Les nymphes eurent peur lorsqu'elles virent les terribles monstres semblables aux roches de l'Ossa, et, sous leur sourcil, leur œil unique, semblable à un bouclier fait de quatre peaux qui lançait par en dessous de terribles regards.

Cependant, même si le témoignage du scholiaste est important, il est possible ici de donner au verbe *ὑπογλαύσσοντα* le même sens que celui que nous avons donné à *διαγλαύσσω* dans notre texte : étant donné que la scène est décrite du point de vue des nymphes, il est tout à fait envisageable que l'œil unique du cyclope « brille de manière terrible, émette de terribles [regards] ». La situation est similaire chez Moschos qui emploie lui aussi ce verbe pour des yeux dans son *Europe*<sup>356</sup>. Si la différence sémantique entre ces deux sens, « briller » et « regarder », est importante en français, ce n'est pas forcément le cas du point de vue du grec : en effet, pour les Anciens, le fait de voir consiste à envoyer un rayon lumineux vers ce que l'on regarde et non à capter le rayon émis par la chose que l'on voit<sup>357</sup>. D'autres verbes, en particulier *αὐγάζω*, peuvent signifier « voir » lorsqu'ils sont transitifs mais « briller » lorsqu'ils sont employés de manière intransitive. Il est donc possible que *γλαύσσω* et ses préverbes aient également eu les deux constructions, et donc les deux sens.

D'un point de vue morphologique, *γλαύσσω* et ses préverbes doivent être rapprochés de l'adjectif *γλαυκός*, ἦ, ὄν. Pour Pierre Chantraine<sup>358</sup>, qui reprend le parallélisme proposé dans l'*Etymologicum Magnum*<sup>359</sup>, le couple formé par *γλαυκός*, ἦ, ὄν et *γλαύσσω* doit être rapproché de

<sup>354</sup> Callimaque, *Hymne à Artémis*, v. 51-54.

<sup>355</sup> R. Pfeiffer (éd.), *Scholia in Hymnos* (dans R. Pfeiffer, *Callimachus*, Clarendon Press, 1953, vol. 2), sch. à III, v. 54 :  
*ὑπογλαύσσοντα* : ἡγουν ὑποβλέποντα.  
*ὑπογλαύσσω* : équivalent de *ὑποβλέπω*, « regarder par en dessous »

<sup>356</sup> Moschos, *Europe*, v. 86 :

ὄσσε δ' ὑπογλαύσσεσκε καὶ ἴμερον ἀστράπτεσκεν.  
 Ses yeux brillaient par en dessous et étincelaient de désir.

Il est probable que *ὑπογλαμύσσεσκε καὶ ἀστράπτεσκεν* soit un *hendiadyn*. Pour M. Campbell (dans Moschos, *Europe*, M. Campbell [éd], Olms-Weidmann, Hildesheim, 1991, p. 86-87, note au vers 86), il est possible que Moschos ait connu les deux interprétations et qu'il joue ici sur la polysémie du mot.

<sup>357</sup> MUGLER 1960, p. 59-61.

<sup>358</sup> CHANTRAINE 1999, s. v. *γλαυκός*.

<sup>359</sup> *Etymologicum Magnum*, s. v. *γλαυκός* :

Παρά τὸ *γλαύσσω*, *γλαυκός*, ὡς *λεύσσω* *λευκός*.  
*Γλαυκός* est rapproché de *γλαύσσω*, de même que *λευκός* est rapproché de *λεύσσω*.

celui formé par le verbe λεύσσω, « voir, apercevoir », qui repose sur \*λευκ-γω, et l'adjectif λευκός, ἤ, ὄν, « blanc brillant »<sup>360</sup>. Le rapprochement de λευκός et de λεύσσω, qui trouve sa justification dans la conception antique de la vision, se trouve fréquemment dans les lexiques ou chez les grammairiens de l'époque byzantine<sup>361</sup> et il est probable qu'il ait déjà été connu des Anciens, même si nous n'en avons pas gardé de trace. Le verbe γλαύσσω pourrait alors soit être un verbe ancien, qui reposerait sur \*γλαυκ-γω, soit être une création analogique datée de l'époque hellénistique. Quoi qu'il en soit, étant donné que ces verbes sont extrêmement rares, ne se trouvent que dans des textes poétiques et que, morphologiquement, l'hypothèse d'une création analogique est crédible, il paraît extrêmement peu probable que γλαύσσω ou ses préverbés aient relevé de la langue « courante » à l'époque d'Apollonios et de Callimaque.

## B. Le verbe ὑποδρήσσω (III, v. 274)

Le verbe ὑποδρήσσω, qui est également attesté dans de nombreux textes épiques postérieurs<sup>362</sup>, apparaît pour la première fois dans la description du palais d'Aiétès, où il signifie « obéir en tant que serviteur aux ordres de » (III, v. 271-274) :

τοὶ μὲν μέγαν ἀμπεπένοντο  
ταῦρον ἄλις δμῶες, τοὶ δὲ ξύλα κάγκανα χαλκῶ  
κόπτον, τοὶ δὲ λοετρὰ πυρὶ ζέον· οὐδέ τις ἦεν  
ὄς καμάτου μεθίεσκεν ὑποδρήσσω βασιλῆι.

Certains serviteurs s'affairaient en nombre autour d'un grand taureau, certains avec le bronze du bois sec coupaient, certains faisaient bouillir des bains sur le feu. Il n'y avait personne qui ne relâchât son effort, obéissant [en cela] au roi.

Francis Vian<sup>363</sup> rapproche ce verbe des *hapax* homériques ὑποδράω-ῶ et ὁ ὑποδρηστήρ, qui se trouvent tous deux au chant XV de l'*Odyssée*, dans la bouche d'Eumée. Le verbe ὑποδράω-ῶ a en effet le même sens que ὑποδρήσσω et se construit comme lui avec un régime au datif (*Odyssée*, XV, v. 330-333) :

οὗ τοι τοιοῖδ' εἰσὶν ὑποδρηστήρες ἐκείνων,  
ἀλλὰ νέοι, γλαίνας εὔ εἰμένοι ἠδὲ χιτῶνας,  
αἰεὶ δὲ λιπαροὶ κεφαλὰς καὶ καλὰ πρόσωπα,

<sup>360</sup> MUGLER 1960, p. 59-61 ; CHANTRAINE 1999, s. v. λεύσσω ; DAVIES 1987.

<sup>361</sup> Eustathe de Thessalonique, *Commentarii ad Homeri Iliadem*, comm. à I, v. 206. *Etymologicum magnum*, s. v. λευκός ; *Etymologicum genuinum*, s. v. λευκός ; *Etymologicum paruum*, s. v. λευκός ; *Etymologicum gudianum*, s. v. λευκός ; *Scholies aux Halieutiques*, sch. à I, v. 515 .

<sup>362</sup> Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, XII, v. 134 ; Manéthon, *Apotelesmatica*, III, v. 328 ; VI, v. 726 ; Grégoire de Nazianze, *Carmina dogmatica* (MPG 37), col. 440, v. 2 ; col. 500, v. 9 ; *Carmina moralia* (MPG 37), col. 524, v. 13 ; Apollonaire de Laodicée, *Metaphrasis psalmodum*, II, 77, v. 29 ; 80, v. 15 ; 118, v. 169 ; 148, v. 21 ; Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, II, v. 588, avec la variante orthographique ὑποδρήσοντα dans un manuscrit ; XV, v. 125 ; XX, v. 389 ; XXXIII, v. 136 ; XXXIV, v. 329 ; XXXVI, v. 418 ; XL, v. 157 et 189 ; XLIII, v. 88, 104, 116 et 365 ; XLIV, v. 205 ; XLVIII, v. 297 ; *Paraphrase de l'évangile selon saint Jean*, XII, v. 105 ; Musée, *Héro et Léandre*, v. 143 ; Paul le Silencieux, *Description de Sainte Sophie*, v. 270, 340, 514 et 554 ; *Anthologie grecque*, IX, ép. 582, v. 3. Ce verbe apparaît également dans deux textes épigraphiques en vers du V<sup>e</sup> siècle de notre ère : W. Buckler et W. Calder (éd.), *Monumenta Asiae Minoris Antiqua*, Manchester University Press, Manchester, 1939, vol. VI, inscr. 15, v. 8 et L. Jalabert et R. Mouterde (éd.), *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, Paris, 1950, vol. III,1, inscr. 832, v. 3.

<sup>363</sup> VIAN 1961, p. 54, n. au v. 274.

οἱ σφιν ὑποδρώσιν·

Ils ne sont pas semblables à toi, les serviteurs de ces gens [les prétendants] : ils sont jeunes, bien habillés de capes et de tuniques, leur tête et leur beau visage sont toujours brillants d'huile, à ceux qui les servent.

Le rapprochement entre les deux verbes est évident, mais pose cependant des difficultés morphologiques, notamment liées au fait que la sifflante du substantif ὁ ὑποδρηστήρ, qui n'est pas étymologique, est difficilement explicable<sup>364</sup>. Cela étant, quelle que soit la formation de ce verbe, il est évident que l'emploi du verbe ὑποδρήσσω participe d'un travail de réécriture à partir du texte homérique.

## 1) Morphologie

Pour ce verbe, plusieurs interprétations morphologiques ont été proposées. Pour Gertrud Marxer<sup>365</sup>, le verbe ὑποδρήσσω a été créé par Apollonios par analogie avec le couple formé du substantif ὁ πρηστήρ, « ce qui souffle, l'ouragan, le soufflet », et du verbe πρήσσω, « souffler, attiser », qui est le seul autre couple formé d'un nom en -ηστήρ et d'un verbe en -ήσσω. Le substantif ὁ πρηστήρ est bien attesté : ce substantif apparaît dans la *Théogonie*<sup>366</sup>, est attesté à l'époque classique et se trouve dans les *Argonautiques* où il désigne les soufflets qui attisent le feu de la forge d'Héphaïstos<sup>367</sup>. Le verbe πρήσσω pose davantage de problèmes. Il existe chez Homère un verbe πίμπρημι, « souffler », qui peut par extension prendre le sens de « attiser [un feu], incendier ». Seules des formes d'aoriste sigmatique ἔπρησα et de futur πρήσω sont attestées chez Homère avec le sens de « souffler », mais on trouve cependant un imparfait formé sur un autre thème de présent, ἐνέπρηθον, avec le sens d'« incendier » dans l'*Iliade*<sup>368</sup>. Le thème de présent πίμπρημι apparaît par la suite<sup>369</sup>. Pour une partie des attestations homériques, il existe dans les manuscrits une hésitation entre une forme présentant un *sigma* et une forme qui en présente deux<sup>370</sup>. Pour Gertrud Marxer, l'emploi que fait Apollonios de ce verbe prouve que celui-ci analysait la forme homérique πρήσεν<sup>371</sup> comme un imparfait et non comme un aoriste et que le texte qu'il connaissait présentait donc probablement la leçon \*πρήσεν et non πρήσεν. De fait, Apollonios emploie à deux reprises le

<sup>364</sup> CHANTRAINE 1999, s. v. δράω.

<sup>365</sup> MARXER 1935, p. 49-51.

<sup>366</sup> Hésiode, *Théogonie*, v. 846.

<sup>367</sup> IV, v. 777.

<sup>368</sup> Homère, *Iliade*, IX, v. 588-589 :

τοὶ δ' ἐπὶ πύργων

βαῖνον Κουρήτες καὶ ἐνέπρηθον μέγα ἄστυ.

Les Courètes prenaient pied sur les tours et incendiaient la grande cité.

<sup>369</sup> La première attestation se trouve chez Eschyle (*Les Perses*, v. 809-810) :

οἱ γῆν μολόντες Ἑλλάδ' οὐ θεῶν βρέτη

ἠδοῦντο σὺλάν οὐδὲ πιμπράναι νεώς·

Eux, venus en terre grecque, les statues des dieux n'avaient pas honte de dépouiller, ni d'incendier les temples.

<sup>370</sup> MARXER 1935, p. 50 : « Überliefert ist die Form in A 481 und II 350 in einer einzigen HS mit σσ. » Cette variante n'est signalée ni dans l'édition de P. Mazon ni dans celle de M. West, probablement parce qu'il ne s'agit que d'une variante orthographique.

<sup>371</sup> Homère, *Iliade*, I, v. 481.

participe πρήσσω et, à chaque fois, même si une partie des manuscrits présente une leçon avec un seul -σ-, il semble préférable de lire un participe présent plutôt qu'un participe futur<sup>372</sup>. Pour Marxer, le fait qu'Apollonios emploie le verbe ὑποδρήσσω, créé à partir du substantif homérique ὀ υποδρηστήρ, est une preuve supplémentaire du fait qu'il lisait probablement \*πρήσσειν dans son édition du texte.

Cette explication est certes envisageable, mais elle repose cependant sur beaucoup d'éléments qui ne sont pas établis de manière solide. Même si l'on accepte qu'Apollonios lisait bien l'imparfait \*πρήσσειν chez Homère, il n'est pas sûr que ὑποδρήσσω soit formé à partir de ὀ υποδρηστήρ par analogie avec l'hypothétique couple formé par ὀ πρηστήρ et πρήσσω. Il est vrai que ces formes sont proches du point de vue de la morphologie et de la phonétique. De plus, le lien entre ὀ πρηστήρ et πρήσσω est établi de manière explicite dans les *Argonautiques* puisque les vers 777 et 819 du chant IV où ils sont respectivement employés font référence à la même réalité, en l'occurrence les soufflets de la forge d'Héphaïstos. Il est donc envisageable qu'Apollonios ait créé un autre couple formé d'un substantif en -ηστήρ et d'un thème de présent en -ήσσω. Cela étant, les mots ὀ πρηστήρ et πρήσσω restent tous deux relativement rares et ὀ πρηστήρ n'est pas homérique. Il n'existe pas non plus de proximité sémantique entre ces deux verbes qui aurait pu justifier une formation analogique.

Pour expliquer la création de ὑποδρήσσω, Malcolm Campbell propose une hypothèse plus simple, mais pas nécessairement plus satisfaisante : il propose en effet que δράω-ῶ ait subi l'influence analogique du verbe très fréquent et quasiment synonyme πράττω, πρήσσω dans la langue homérique<sup>373</sup>.

Il est peut-être plus simple de penser qu'on a pu considérer les substantifs ὀ υποδρηστήρ et ἡ δρηστοσύνη comme des thèmes en dentale. Il existe en effet des couples de mots issus d'une racine en dentale formés d'un verbe en -σσω < -\*τ-γω et d'un substantif en -στήρ < -\*τ-τήρ ou d'un adjectif en -στός < -\*τ-τός. On peut par exemple citer le verbe λίσσομαι, « supplier », et l'adjectif verbal correspondant λιστός, -ή, -όν, « supplié, objet de supplication », qui est surtout attesté deuxième membre de composé, ou encore le verbe πλάσσω, « façonner », et le nom d'agent ὀ πλάστης, « le

<sup>372</sup> IV, v. 818-819 :

Ναὶ μὲν ἐφημοσύνησιν ἐμαῖς Ἥφαιστον οἴω  
λωφῆσειν πρήσσοντα πυρὸς μένος

Oui, sur mes ordres, je pense qu'Héphaïstos cessera d'attiser la vigueur du feu.

Les manuscrits L, A et S présentent la leçon retenue par F. Vian, alors que E et G présentent la leçon πρήσσοντα.

Et IV, v. 1537-1539 :

Ἄλλ' ὅτε δὴ ῥ' ἐπὶ νηὸς ἔβαν, πρήσσοντος ἀήτεω  
ἄμ πέλαγος νοτίοιο, πόρους τ' ἀπετεκμαίροντο  
λίμνης ἐκπρομολεῖν Τριτωνίδος

Mais lorsqu'ils montèrent sur leur navire, alors que soufflait le vent du Sud sur la mer, et qu'ils essayèrent de trouver des passes pour sortir du lac Triton...

La leçon ici préférée par F. Vian est présente dans les manuscrits L, A et S. Le manuscrit E ainsi les scholies à J *post correctionem* ne présentent qu'un seul -σ-. On trouve enfin προσοντος dans G, qui est métriquement impossible.

<sup>373</sup> CAMPBELL 1994, p. 241, commentaire au vers 274 : « -δρήσσω i.q. -δράω may have been suggested by simple association (πρήσσω : c.f. e.g. schol. Q on δρήσσειν at *Od.* 10.349 : ...ἀπὸ τοῦ δράω τὸ πράττω). »

façonneur, le modeleur », ainsi que le verbe πάσσω, « saupoudrer », et l'adjectif verbal παστός, -ή, -όν, « salé ». On peut alors supposer que, pour Apollonios, la sifflante présente dans ὀ υποδρηστήρ mais également dans d'autres dérivés comme ἡ δρηστοσύνη ou encore l'adjectif δραστήριος, -α, -ον, « actif, efficace », était interprétée comme une ancienne dentale, ce qui justifierait alors la création d'un verbe ὑποδρήσσω d'un point de vue morphologique.

## 2) Un verbe qui participe de la référence au texte homérique

Si la morphologie de ce verbe est difficile, il est en tout cas vraisemblable que l'emploi du verbe préverbé ὑποδρήσσω participe du travail de réécriture à partir du texte homérique.

De fait, les trois *hapax* homériques ὀ υποδρηστήρ, ἡ δρηστοσύνη et ὑποδράω-ῶ sont tous attestés au chant XV de l'*Odyssee* et le rapport entre ces termes et le verbe ὑποδρήσσω était nécessairement perçu par le lecteur d'Apollonios, d'autant que le statut d'*hapax* de ces trois formes homériques les rendait probablement particulièrement remarquables aux yeux du lecteur de l'époque hellénistique<sup>374</sup>. En outre, dans les vers 321 à 324 du chant XV de l'*Odyssee*, Ulysse énumère les tâches qu'il accomplira en tant que serviteur :

δρηστοσύνη οὐκ ἄν μοι ἐρίσσειε βροτὸς ἄλλος,  
πῦρ τ' εὖ νηῆσαι διὰ τε ξύλα δανὰ κεάσσαι,  
δαιτρεῦσαί τε καὶ ὀπτῆσαι καὶ οἰνοχοῆσαι,  
οἷά τε τοῖσ' ἀγαθοῖσι παρὰ δρώωσι χέρηες.

Aucun mortel ne saurait m'égaliser dans le service : bien empiler le feu, fendre le bois sec, couper la viande, la rôtir, verser le vin et toutes les choses que les personnes de rang inférieur font au service des nobles.

Cette énumération peut être mise en rapport avec celle que fait le narrateur des *Argonautiques* dans les vers 271 à 273 du chant III, la coupe du bois sec étant par exemple mentionnée dans les deux poèmes. Apollonios, lorsqu'il décrit les serviteurs du palais d'Aiétés, semble s'inspirer de la description des serviteurs du palais d'Ithaque et l'emploi du verbe ὑποδρήσσω, quelle que soit son origine, souligne la référence au texte homérique. Apollonios, comme souvent, ne reprend pas exactement le vocabulaire homérique mais emploie une forme proche, qui se distingue des formes homériques par sa morphologie mais reste clairement identifiable par le lecteur d'Apollonios<sup>375</sup>.

La majorité des verbes que nous avons étudiés se signalent par l'écart qu'ils représentent par rapport à la langue « courante ». Une partie importante des verbes de notre corpus présentent un suffixe ou une formation qui ne sont plus productifs à l'époque d'Apollonios : les verbes en occlusive aspirée en sont un exemple particulièrement évident. D'autres verbes, dont certains présentent d'ailleurs un suffixe fréquent par ailleurs, présentent un radical qui n'est guère attesté hors de la

<sup>374</sup> Sur le travail de reprise des *hapax* homériques, cf. KYRIAKOU 1995 et CUSSET 1999, p. 29-47, 58-73, 87-112. Sur la reprise, sous forme préverbée, d'*hapax* homériques, cf. *infra*, p. 4 *sqq.*

<sup>375</sup> KNIGHT 1995, p. 13. Voir aussi, pour ἐπανθιάω-ῶ (III, v. 519) et ἐνανθέω-ῶ, *supra*, p. 4 *sqq.*

langue poétique : c'est par exemple le cas de γᾶτομέω-ῶ (II, v. 1005), qui présente un vocalisme dorien qui devait paraître particulièrement remarquable. De fait, rares sont les dérivés de notre corpus qui sont attestés en prose ; ceux qui le sont, en particulier les verbes en -ιάω-ῶ et le verbe λαίμοτομέω-ῶ (II, v. 840 et IV, v. 1601), sont, par leur morphologique, très proches de formes attestées dans la langue épique archaïque et s'intègrent donc sans mal dans la langue d'Apollonios, sans effet d'étrangeté ou d'écart.

La métrique semble jouer un rôle important dans l'emploi que fait Apollonios des dérivés de notre corpus : de nombreux verbes de notre corpus semblent fonctionner comme des variantes métriques de verbes attestés par ailleurs. C'est notamment le cas des deux verbes en -εύω, qui fonctionnent comme des variantes métriques de verbes en -έω-ῶ ou de certains verbes en -ιάω-ῶ qui fonctionnent comme des variantes morphologiques de verbes en -ιάζω. Les dérivés que nous avons étudiés se signalent cependant par leur hétérogénéité, y compris lorsqu'Apollonios emploie ce qui semble bien être un artifice métrique issu de la langue homérique. Nous avons par exemple vu que ἐπανθιάω-ῶ (III, v. 519) peut être analysé comme une variante métrique de ἐπανθέω-ῶ et que ὀπηδεύω (IV, v. 675 et 974) semble fonctionner comme une variante métrique de ὀπηδέω-ῶ. Alors que les verbes ἐπανθέω-ῶ et ὀπηδέω-ῶ, sont superposables du point de vue métrique, Apollonios emploie pour l'un une variante métrique en -ιάω-ῶ et pour l'autre une variante métrique en -εύω. Ses dérivés laissent donc apparaître la richesse de la langue épique, où sont attestées de nombreuses formations, sans que l'emploi de l'une ou de l'autre puisse être expliquée de manière mécanique.

Enfin, il est remarquable que, malgré la grande rareté d'une partie importante des verbes de notre corpus, rares sont ceux qui posent de véritables difficultés de notre compréhension : ces verbes, qu'ils soient déverbaux ou dénominatifs, présentent tous un radical aisément identifiable, qui était nécessairement connu du lecteur d'Apollonios. Deux verbes, ἐπιστοβέω-ῶ (III, v. 663 et IV, v. 1725) et πηγύνω (IV, v. 972), font l'objet d'une glose interne et quelques autres, comme ἐπιχρεμέθω (III, v. 1260), sont employés de manière suffisamment claire pour que leur sens puisse être aisément inféré du contexte. Si certains verbes, comme ὑποδρήσσω (III, v. 274) témoignent bien du caractère érudit de la poésie d'Apollonios et donc du caractère instruit de son lectorat, ce jeu avec les textes anciens n'est pas véritablement associé à une forme d'hermétisme.

## Partie II : Synthèse : morphologie et syntaxe des créations lexicales formées par dérivation

Nous avons vu que les dérivés de notre corpus présentent des formations très hétérogènes. Même si certains artifices métriques, notamment pour les verbes en -ιάω-ῶ et pour les verbes en -εύω, permettent de rendre compte de plusieurs verbes de notre corpus, la plupart des verbes étudiés ne semblent pas s'intégrer dans une série de verbes « nouveaux » qui fonctionneraient de manière analogue. La diversité des outils morphologiques attestés dans notre corpus n'implique cependant pas que l'on ne puisse pas identifier de tendances générales ou des invariants. Un rapide parcours des formes concernées laisse par exemple entrevoir que le thème de présent est largement majoritaire sur les autres thèmes temporels. De même, l'immense majorité des formes semblent être à la voix active. Il importe alors de comparer les verbes notre corpus aux autres verbes employés par Apollonios, ce qui permettra de voir si ces verbes se comportent, malgré le caractère hétérogène du corpus, d'une manière qui leur est spécifique.

### I. Diversité morphologique des dérivés du corpus

Nous avons déjà pu constater que les verbes qui apparaissent pour la première fois dans les *Argonautiques* sont morphologiquement très divers. Les dérivés de notre corpus sont formés selon des procédés morphologiques très divers : si certains suffixes, comme -ιάω-ῶ ou -έω-ῶ, sont bien représentés, d'autres formations, par exemple la formation en -έθω, ne sont représentées que par un seul verbe. Dans le tableau ci-dessous, les différents verbes étudiés, présentés par ordre alphabétique, sont classés en fonction de leur formation morphologique :

Suffixe ou formation	Verbes concernés	Nombre de verbes (proportion en % parmi l'ensemble des dérivés du corpus)
-άζω	ἀερτάζω (I, v. 738 et 955 ; IV, v. 46) ἐνιπτάζω (I, v. 492 et 864) ὀδακτάζω (IV, v. 1608)	3 (11 %)
-αίνω	ἰκμαίνω (III, v. 847 et IV, v. 1066) οἰδαίνω (III, v. 383)	2 (7 %)
-άχω	νηπιάχω (IV, v. 868)	1 (4 %)
-άω-ῶ	δωμάω-ῶ (II, v. 531) παλιντροπάομαι-ῶμαι (IV, v. 165 et 643) (ἐπι°)γχοάω-ῶ (I, v. 672 ; II, v. 43 et 779)	3 (11 %)
-έθω	ἐπιχρεμέθω (III, v. 1260)	1 (4 %)
-εύω	ὀτλεύω (II, v. 1008) ὀπηδεύω (IV, v. 675 et 974)	2 (7 %)
-έω-ῶ	ἀπηλεγέω-ῶ (II, v. 17) γατομέω-ῶ (II, v. 1005) ἐπιστοβέω-ῶ (III, v. 663 et IV, v. 1725) ιοβολέω-ῶ (IV, v. 1440) λαιοτομέω-ῶ (II, v. 840 et IV, v. 1601) ὀτλέω-ῶ (III, v. 79 ; IV, v. 381 et 769)	6 (22 %)

-ιάω-ῶ	ἐπανθιάω-ῶ (III, v. 519) (ἐν°)εὐδιάω-ῶ (I, v. 424 ; II, v. 371, 903 et 935 ; IV, v. 933) καπνιάω-ῶ (II, v. 131) κατηφιάω-ῶ (I, v. 461 et III, v. 123) μεσημβριάω-ῶ (II, v. 739) μηνιάω-ῶ (II, v. 247)	6 (22 %)
-σσω	διαγλαύσσω (I, v. 1281) ὑποδρήσσω (III, v. 274)	2 (7 %)
-ύνω	πηγύνω (IV, v. 868)	1 (4 %)

Même si quelques préverbes de notre corpus semblent fonctionner de manière analogue, la diversité des formations attestées apparaît immédiatement. Les verbes en -ιάω-ῶ ou en -έω-ῶ, pourtant relativement nombreux dans notre corpus, recouvrent en réalité des formations morphologiques différentes. Ainsi, deux verbes en -έω-ῶ de notre corpus, ὀτλέω-ῶ et ἐπιστοβέω-ῶ, sont des dénominatifs issus de substantifs thématiques, ἀπηλεγέω-ῶ doit être rapproché de l'adjectif sigmatique ἀπηλεγής, ἔς et de l'adverbe ἀπηλεγέως et les trois autres, γατομέω-ῶ, ἰοβολέω-ῶ et λαιμοτομέω-ῶ, sont issus de formes nominales composées, dans une formation qui est encore productive à l'époque hellénistique. De même, certains verbes en -ιάω-ῶ sont issus de formes nominales qui présentent un -ι-, alors que d'autres présentent véritablement un suffixe -ιάω-ῶ.

Pour une partie des verbes concernés, en particulier certains verbes en -ιάω-ῶ et les verbes en -εῶω, leur création est la conséquence d'un artifice métrique d'inspiration homérique bien connu des poètes de l'époque alexandrine, qui, du fait de son caractère artificiel, est potentiellement reproductible sur un grand nombre de verbes. A l'inverse, l'emploi d'un verbe comme ὀδακτάζω (IV, v. 1608), peut-être analogique du verbe homérique λακτίζω, est fondé sur la perception d'une similitude entre l'adverbe λάξ, dont on peut rapprocher λακτίζω, et l'adverbe ὄδαξ, dont on peut rapprocher ὀδακτάζω. Le ressenti d'une proximité, qu'elle soit sémantique, morphologique ou phonétique, entre deux verbes est évidemment spécifique à ces deux verbes et ne peut donc pas être reproduite.

Les verbes de notre corpus se distinguent également les uns des autres du point de vue du radical qu'ils présentent : la plupart d'entre eux sont formés à partir d'un radical nominal, ce qui est attendu car il s'agit du mode de production lexicale le plus productif dans le domaine du verbe à l'époque historique, mais quatre d'entre eux, ἀερτάζω, ἐνιπτάζω, ἐπιχρεμέθω et δωμάω-ῶ, sont déverbaux avec, pour le dernier d'entre eux, une modification du vocalisme du radical. Enfin, trois verbes, γατομέω-ῶ, ἰοβολέω-ῶ et λαιμοτομέω-ῶ, sont formés par l'adjonction d'un thème nominal et d'un thème verbal avec suffixe -έω et degré *o* radical. Là encore, il ne semble pas y avoir de véritable unité morphologique parmi les verbes que nous avons étudiés, l'importante fréquence des dénominatifs étant liée à la plus grande productivité de ce mode de création lexicale en grec et non à une spécificité de la langue d'Apollonios.

Le phénomène le plus remarquable est l'importante représentation des verbes en -ιάω-ῶ parmi les *proton legomena* des *Argonautiques*, alors qu'il s'agit d'une classe de verbes relativement peu

productive dans la langue grecque. Deux facteurs permettent probablement d'expliquer cette présence importante : d'une part, ces verbes et en particulier les formes de présent à *diectasis* sont particulièrement pratiques du point de vue de la métrique ; d'autre part, les formes à *diectasis*, précisément parce qu'elles sont bien adaptées à l'hexamètre, se trouvent de manière relativement abondante dans le texte homérique et étaient probablement perçues comme tout à fait caractéristiques de la langue épique, ce qui explique qu'elles aient été employées par Apollonios, non seulement lorsqu'il réutilise des verbes anciens mais également quand il en emploie de nouveaux. L'importance des verbes en -έω-ῶ peut s'expliquer de la même manière, en particulier pour les verbes formés par composition comme λαιμοτομέω-ῶ, car ce mode de formation est à la fois présent dans la langue homérique et productif à l'époque d'Apollonios.

On peut par ailleurs noter, du point de vue du suffixe l'absence surprenante, et donc peut-être significative, de formation en -ίζω, formation qui a pourtant été très productive en grec<sup>376</sup>. De fait, si l'on considère l'ensemble des verbes dérivés qui apparaissent pour la première fois chez Apollonios, très peu semblent avoir été véritablement utilisés à l'époque hellénistique et, parmi ceux qui pourraient avoir été dans ce cas, la plupart semblent avoir été plutôt rares. C'est par exemple le cas de οἰδαίνω, qui est certes attesté en prose, mais dont les attestations restent rares et qui était probablement en concurrence avec sa variante morphologique οἰδέω-ῶ qui reste le verbe le plus fréquent. En outre, une partie de ces verbes, en particulier les verbes en -ιάω-ῶ, s'ils ont peut-être été véritablement utilisés à l'époque des *Argonautiques*, s'intègrent facilement à une série de verbes épiques en -ιάω-ῶ à *diectasis* et sont donc, du point de vue formel, très proches de la langue épique archaïque dans laquelle ils s'insèrent facilement. L'usage que fait Apollonios de verbes dérivés nouveaux semble bien davantage témoigner d'une volonté de s'écarter de la langue de la prose « courante » de son époque plutôt que d'une tentative d'y intégrer des mots récents et c'est peut-être ce qui permet d'expliquer l'absence de verbe nouveau formé par dérivation grâce à un suffixe -ίζω dans les *Argonautiques*. Si l'on prend en compte à la fois le fait que les créations lexicales formées par dérivation sont peu nombreuses, le fait que, parmi elles, les mots appartenant au vocabulaire de la *koiné* sont plus rares encore et, enfin, le fait que les verbes en -ίζω ne devaient pas être perçus comme particulièrement poétiques, on comprend finalement assez bien l'absence de ce suffixe dans les verbes de notre corpus.

## II. Thème temporel attesté dans les *Argonautiques*

Parmi les formes que nous avons relevées, les différents thèmes temporels ne sont pas tous également représentés. Dans le tableau ci-dessous, où les formes sont classées en fonction de leur

---

<sup>376</sup>MÜLLER 1915, en part. p. 38 et DUHOUX 2000, p. 341.

suffixe ou de leur formation morphologique, nous avons donc classé les dérivés de notre corpus en fonction du thème temporel employé par Apollonios, le thème de parfait n'étant pas attesté dans notre corpus :

Suffixe ou formation	Thème de présent	Thème d'aoriste	Thème de futur
-άζω	ἐνιπτάζων (I, 492) ἤέρταζεν (I, 738) ἀερτάζοντες (I, 995) ὀδακτάζοντι (IV, 16) ἀερτάζουσα (IV, 46)		
-αίνω	οἰδαίνεσκον (III, 383) ικμαίνοιτο (III, 847) ικμαίνοντο (IV, 1066)		
-άω-ῶ	ἐπιχνοάουσαι (I, 672) χνοάοντας (II, 43) χνοάοντα (II, 779) παλιντροπάσθαι (IV, v. 165) παλιντροπόωντο (IV, v. 643)	δωμήσαντες (II, 531)	
-άχω	νηπιάχοντος (IV, 868)		
-εύω	ὀτλεύουσι (II, 1008) ὀπηδεύοντα (IV, 675) ὀπηδεύουσα (IV, 974)		
-έθω	ἐπιχρεμέθων (III, 1260)		
-έω	ἀπηλεγέοντες (II, 17) γατομέοντες (II, 1005) ἐπιστοβέωσι (III, 663) ἐπιστοβέεσκον (IV, 1725)	λαιμοτόμησαν (II, 840) ιοβολήσας (IV, 1440) λαιμοτομήσας (IV, 1601)	ὀτλησέμεν (III, 770)
-ιάω-ῶ	εὐδιώντες (I, 424) κατηφιόντι (I, 461) καπνιόωσιν (II, 131) εὐδιώντι (II, 371) μηνιόωσιν (II, 247) μεσημβριόντος (II, 739) εὐδιώντες (II, 903) ἐνευδιών (II, 935) κατηφιών (III, 123) ἐπανθιόντας (III, 519) εὐδιώντες (IV, 933)		
-σσω	διαγλαύσσουσι (I, 1281) ὑποδρήσσω (III, 274)		
-ύνω	πηχύνουσα (IV, 972)		
	Total : 36 (89 %)	Total : 4 (10 %)	Total : 1 (2 %)

Le thème de présent est indubitablement majoritaire, avec 89 % des occurrences. Dans certains cas, le thème attesté dans les *Argonautiques* est le seul qui soit compatible avec l'hexamètre dactylique. C'est notamment le cas pour les verbes en -ιάω-ῶ, dont nous avons vu pour certains d'entre eux qu'ils servaient de variante métrique aux verbes en -ιάζω : si Apollonios emploie un verbe « nouveau » en -ιάω-ῶ, c'est précisément parce que le verbe en -ιάζω, qui est bien attesté par ailleurs, n'est pas compatible avec le mètre épique au présent. De même, nous avons vu qu'il n'est pas fortuit que toutes les créations lexicales en -εύω sont au présent ou qu'une partie des verbes en -έω-ῶ n'est attestée qu'à l'aoriste. Cela étant, cette explication ne suffit pas à expliquer l'importante représentation du thème de présent dans notre corpus : une partie des verbes relevés pourraient tout à

fait être attestés à l'aoriste sans poser de problème métrique particulier. C'est par exemple le cas des verbes en -αίνω, dont l'aoriste est en -ηνα.

Ces chiffres ne signifient cependant rien par eux-mêmes : ainsi, le thème de parfait n'est jamais attesté pour une création lexicale, mais ce thème est de toute façon plus rare dans la langue grecque que les thèmes de présent et d'aoriste et son absence n'est donc pas si surprenante, tout comme la rareté du thème de futur qui n'est attesté qu'une fois. De même, pour se rendre compte du caractère significatif ou non de la surreprésentation du thème de présent par opposition au thème d'aoriste, il faut comparer ces chiffres avec la façon dont les verbes qui ne sont pas des *proton legomena* sont répartis dans les *Argonautiques*. Pour cela, nous avons choisi au hasard cent vers des *Argonautiques* et nous avons compté les différentes formes verbales en les classant par thème temporel. Nous avons arbitrairement choisi les vers 600 à 700 du chant II. Voici les résultats obtenus, qui sont ici comparés avec ceux que l'on trouve pour les créations lexicales uniquement :

Thème temporel	Nombre d'occurrences dans II, v. 600-700	Pourcentage d'occurrences dans II, v. 600-700	Pourcentage d'occurrences dans notre corpus
Thème de présent	85	63%	89%
Thème d'aoriste	41	30%	10%
Thème de parfait	5	4%	0%
Thème de futur	5	4%	2%

Ces chiffres confirment que l'absence de thèmes de futur et de parfait parmi les créations lexicales n'a rien de particulièrement surprenant, puisque ces deux thèmes sont très rares dans les *Argonautiques*, comme dans le reste de la langue grecque. La situation est plus complexe pour les thèmes de présent et d'aoriste. Il est vrai que le thème de présent semble être plus largement attesté que le thème d'aoriste dans l'œuvre d'Apollonios, puisque, dans les cent vers dans lesquels nous avons compté les différents thèmes verbaux, on trouve environ deux fois plus de thèmes de présent que de thèmes d'aoriste, alors que, pour les créations lexicales uniquement, on compte presque sept fois plus de thèmes de présent que de thèmes d'aoriste.

Cette répartition des verbes entre les différents thèmes temporels est finalement cohérente avec ce que nous avons pu établir en étudiant les verbes un à un, à savoir le fait que la majorité des verbes qui apparaissent pour la première fois dans les *Argonautiques* semblent être rares, sinon entièrement artificiels. Si ces verbes avaient appartenu au vocabulaire de l'époque hellénistique ou au lexique poétique antérieur au même titre que les verbes qui ne relèvent pas de notre corpus, on pourrait s'attendre à ce que leur répartition entre les différents thèmes temporels soit la même que celle que l'on observe pour les autres verbes. Le fait qu'il y ait une différence, en l'occurrence la forte représentation du thème de présent par rapport à celui d'aoriste, indique peut-être que ces verbes avaient un statut particulier. De fait, à l'époque d'Apollonios, le thème de présent semble être premier par rapport autres thèmes temporels : les verbes nouveaux, en particulier les dénominatifs, sont d'abord créés au présent et le reste de la conjugaison, notamment l'aoriste et le futur sigmatiques, est

ensuite créé à partir du thème de présent. Il est alors logique, si Apollonios emploie bien des verbes nouveaux, créés par lui ou par un autre poète, que ce soit le thème de présent qui apparaisse en premier dans nos textes. L'écart entre les créations lexicales formées par dérivation et le reste des verbes pour ce qui est de la répartition des formes entre les différents thèmes temporels confirme donc probablement ce que nous avons constaté en étudiant les verbes séparément, à savoir le fait que les *proton legomena*, pour la majorité d'entre eux, n'appartenaient pas au vocabulaire de la *koiné*.

En outre, le fait d'employer le thème de présent permettait probablement une certaine clarté morphologique qui facilitait la compréhension des verbes en question et leur identification par le lecteur. Ainsi, dans une forme comme ἐνιπτάζων, qui n'appartenait probablement pas au vocabulaire « courant » de l'époque hellénistique, le lecteur peut faire le rapprochement avec le verbe homérique ἐνίπτω et identifier le suffixe -άζω qui est très fréquent : le sens du verbe se déduit facilement du radical, en tout cas pour un lecteur averti qui connaît le texte homérique et le processus de formation morphologique est apparent. Si Apollonios avait employé, à la place du participe présent, le participe aoriste \*ἐνιπτάσας, dont on peut cependant remarquer qu'il contient un crétique, le mode de formation morphologique aurait été moins évident, même si le radical reste identifiable. De même, lorsqu'il lit la forme ὑποδρήσων, le lecteur, s'il connaît le texte homérique, peut facilement faire le lien avec ὑποδρηστήρ ; si Apollonios avait employé l'aoriste \*ὑποδρήσας ou éventuellement \*ὑποδρήξας, il est probable que l'identification à la fois du radical et du procédé de formation morphologique aurait été plus difficile pour le lecteur.

La prédominance du thème de présent par rapport aux autres thèmes temporels confirme probablement que les verbes qui apparaissent pour la première fois chez Apollonios sont des verbes rares, qui, pour la plupart, n'étaient pas utilisés dans le grec de l'époque alexandrine, qu'il s'agisse de véritables créations de la part d'Apollonios ou d'un emprunt à un poète antérieur dont nous n'aurions pas conservé les textes.

### III. Voix attestée dans les *Argonautiques*

Se pose également la question de la voix verbale employée par Apollonios dans les verbes de notre corpus formés par dérivation. Le tableau ci-dessous présente la voix verbale à laquelle les verbes que nous venons d'étudier sont employés dans les *Argonautiques* :

Voix active	Voix moyenne	Voix passive
εὐδιόωντες (I, 424) κατηφιόωντι (I, 461) ἐνιπτάζων (I, 492) ἐπιχνοάουσαι (I, 672) ἠέρταζεν (I, 738) ἀερτάζοντες (I, 995) διαγλαύσσουσι (I, 1281) ἀπηλεγέοντες (II, 17) χνοάοντας (II, 43)	ἰκμαίνοιτο (III, 847) παλιντροπάσθαι (IV, v. 165) παλιντροπόωντο (IV, v. 643)	ἰκμαίνοντο (IV, 1066)

καπνιώωσιν (II, 131) μηνιώωσιν (II, 247) εὐδιόωντι (II, 371) δωμήσαντες (II, 531) μεσημβριόωντος (II, 739) χνοάοντα (II, 779) λαιμοτόμησαν (II, 840) εὐδιόωντες (II, 903) ἐνευδιόων (II, 935) γατομέοντες (II, 1005) ὄτλεούσι (II, 1008) κατηφιόων (III, 123) ὑποδρήσων (III, 274) οιδαίνεσκον (III, 383) ἐπανθιόωντας (III, 519) ἐπιστοβέωσι (III, 663) ὄτλησέμεν (III, 770) ἐπιχρεμέθων (III, 1260) ὀδακτάζοντι (IV, 16) ἀερτάζουσα (IV, 46) ὀπηδεύοντα (IV, 675) νηπιάχοντος (IV, 868) εὐδιόωντες (IV, 933) πηχύνουσα (IV, 972) ὀπηδεύουσα (IV, 974) ιοβολήσας (IV, 1440) λαιμοτομήσας (IV, 1601) ἐπιστοβέεσκον (IV, 1725)		
Total : 37 (90 %)	Total : 3 (7 %)	Total : 1 (2 %)

Comme précédemment, il nous faut comparer cette répartition avec la manière dont les verbes, qu'il s'agisse ou non de créations lexicales, sont répartis dans les *Argonautiques*. Comme nous l'avons fait pour le thème temporel, nous avons relevé le mode auquel les différents verbes sont attestés dans les vers 600 à 700 du chant II :

Voix	Nombre d'occurrences dans II, v. 600-700	Pourcentage d'occurrences dans II, v. 600-700	Pourcentage d'occurrences dans notre corpus
Voix active	84	62%	90 %
Voix moyenne	41	30%	7 %
Voix passive	11	8%	1 %

Le passif est faiblement représenté pour les verbes de notre corpus comme pour les verbes issus des vers 600 à 700 du chant II et il n'y a donc pas là matière à s'étonner. La voix active est également majoritaire dans tous les cas, mais l'est bien davantage pour les dérivés de notre corpus que pour le reste des verbes. La voix moyenne n'est employée que pour deux dérivés de notre corpus. L'un de ces verbes est employé dans un contexte où le moyen est sémantiquement justifié puisqu'il s'agit d'« humidifier sa propre peau », ἐὼν δέμας ἰκμαίνοιτο (III, v. 847). L'autre verbe, παλιντροπᾶομαι-ῶμαι, semble emprunté au texte homérique : même si la leçon παλιντροπᾶομαι-ῶμαι ne nous a pas été transmise dans le texte de l'*Illiade*, les grammairiens anciens conservent la trace de cette variante.

Pour une partie des formes de notre corpus, il est possible que la métrique ait joué un rôle dans le choix de la voix verbale. En effet, certains suffixes caractéristiques du moyen, en particulier

le suffixe de participe en -ο-μεν<sup>ε</sup>/ο-, peuvent poser des difficultés du point de vue de la métrique. Par exemple, pour les créations lexicales en -ιάω-ῶ, qui sont employées à neuf reprises au participe présent actif dans le texte d'Apollonios, le participe présent moyen-passif n'est pas compatible avec le mètre épique : les formes non-contractées font en effet apparaître une séquence -ιαόμενος, avec une succession de quatre brèves et les formes contractées en -ιώμενος ne sauraient être intégrées dans un hexamètre puisque, pour tous les verbes de notre corpus, la syllabe finale du radical est longue. Cela étant, pour une partie non négligeable des formes relevées, la voix moyenne n'aurait pas été incompatible avec le mètre épique ; on ne trouve pas non plus dans notre corpus de formes à *diectasis* en -ῶνται ou en -ῶντο, qui sont pourtant métriquement commodes et fréquentes dans la langue épique.

Pour certains des verbes étudiés qui possèdent une variante morphologique, la variante semble être un *activum tantum* et il est donc logique que la création lexicale soit elle aussi à l'actif : c'est le cas pour les verbes δωμάω-ῶ (variante morphologique δέμω), ἐνιπτάζω (variante ἐνίπτω), ἐπανθιάω-ῶ (variante ἐπανθέω-ῶ), ἐπιχρεμέθω (variante χρεμετίζω, le préverbe ἐπιχρεμετίζω n'étant pas attesté), καπνιάω-ῶ (variante καπνίζω), κατηφιάω-ῶ (variante κατηφέω-ῶ), ὀπηδεύω (variante ὀπηδέω-ῶ), οἰδαίνω (variante οἰδέω-ῶ), ὑποδρήσσω (variante ὑποδράω-ῶ) et enfin χνοάω-ῶ (variante χνοάζω)<sup>377</sup>. En outre, les verbes en ὀτομέω-ῶ et en ὀβολέω-ῶ sont tous des *activa tantum*. Cette explication ne vaut cependant pas pour tous les verbes de notre corpus : ainsi, le verbe μηνίω, variante morphologique de μηνιάω-ῶ, est parfois attesté au moyen<sup>378</sup>, tout comme εὐδιάζω, variante morphologique de εὐδιάω-ῶ<sup>379</sup>. Pour les verbes qui n'ont pas de variante morphologique, à savoir διαγλάσσω, ἐπιστοβέω-ῶ, ὀδακνάζω<sup>380</sup> et πηχύνω, la situation est plus complexe car, même s'il est souvent possible d'expliquer *a posteriori* pourquoi un verbe est attesté au moyen, il est difficile d'affirmer de façon certaine que le sémantisme d'un verbe le prédestine à être employé au moyen ou à l'actif. Il a déjà été remarqué qu'Apollonios employait parfois indifféremment, pour un même verbe, l'actif et le moyen, sans que l'on puisse percevoir de véritable différence entre les deux voix du point de vue sémantique et syntaxique, phénomène que l'on peut aussi observer dans les *papyrus* de cette époque<sup>381</sup>. Pour deux des créations lexicales attestées à l'actif chez Apollonios, πηχύνω et δωμάω-ῶ, on trouve chez d'autres auteurs le même verbe employé à la voix moyenne, sans qu'il y ait véritablement de différence sémantique ou syntaxique entre les deux voix<sup>382</sup>. A l'inverse, ἰκμαίνω,

<sup>377</sup> Recherche dans le *Thesaurus Linguae Graecae* en ligne, consulté le 14/02/2019.

<sup>378</sup> Par exemple Eschyle, *Les Euménides*, v. 101.

<sup>379</sup> Pseudo-Platon, *Axiochos*, 370d.

<sup>380</sup> Pour ce verbe, on peut cependant remarquer que δάκνω, qui signifie également « mordre », n'est attesté qu'à l'actif.

<sup>381</sup> MAYSER 1970, vol. II, 1, §29.

<sup>382</sup> Pour πηχύνω, à l'actif chez Apollonios en IV, v. 970-972 :

Καὶ τὰ μὲν ἐρσήεντα κατὰ δρία ποιμαίνεσκεν  
ὀπλοτέρη Φαέθουσα θυγατρῶν Ἡελίου,  
ἀργύρεον χαῖον παλάμη ἔνι πηχύνουσα·

attesté au moyen chez Apollonios (III, v. 847), se trouve à l'actif chez Oppien<sup>383</sup>. Cette tendance à la confusion entre l'actif et le moyen est caractéristique de la langue post-classique où l'on trouve parfois le moyen employé là où les textes plus anciens présentaient uniquement l'actif et inversement et où l'actif et le moyen sont parfois employés sans que l'on puisse observer de véritable différence sémantique entre les deux voix<sup>384</sup>. En revanche, il ne semble pas que les formes au moyen deviennent plus rares à cette époque et les changements que connaît le système des voix dans la langue « courante » de la *koiné* ne permettent pas donc pas d'expliquer la quasi-absence du moyen parmi les créations lexicales formées par dérivation. Il nous semble finalement difficile d'expliquer la quasi-absence de la voix moyenne parmi les formes de notre corpus autrement que par le hasard puisque, pour une grande partie de nos verbes, l'emploi de l'actif semble être liée au radical sur lequel le verbe est formé. Pour les autres verbes, il est possible que seul le hasard soit en cause, le corpus étant suffisamment réduit pour que nous ayons là une explication plausible, quoique peu satisfaisante.

#### IV. Mode attesté dans les *Argonautiques*

La dernière question à se poser est celle du mode : il n'est pas sûr que tous les modes soient représentés de la même manière. Le tableau ci-dessous présente la façon dont les formes relevant de la création lexicale par dérivation se répartissent entre les différents modes. Aucune forme de notre corpus ne se trouve à l'impératif.

Indicatif	Participe	Infinitif	Subjonctif	Optatif
ἤέρταζεν (I, 738) διαγλαύσσουσι (I, 1281)	εὐδιόωντες (I, 424) κατηφιόωντι (I, 461) ἐνπιτάζων (I, 492)	ὄτλησέμεν (III, 770) παλιτροπάσθαι (IV, v. 165)	ἐπιστοβέωσι (III, 663)	ἰκμαίνοιτο (III, 847)

Et elles [les brebis], dans les bois baignés de roisée, faisait paître Phaéthousa, la plus jeune des filles du Soleil, tenant dans sa main un bâton de berger en argent.

Et au moyen, par exemple chez Oppien, *Halientiques*, IV, v. 283-287 :

ἦϋτε κοῦρος,  
ὄστε νέον προμολοῦσαν ἔην τροφὸν ἀμφαγαπάζει,  
ἀμφὶ δὲ οἱ πλέκεται, κόλποις δ' ἐπὶ χεῖρας ἀείρει,  
ἰμείρων δειρὴν τε καὶ αὐχένα πηχύνασθαι·  
ὥς ὁ περὶ πρέμνοισιν ἐλίσσεται ἔρνεϊ χαίρων.

Comme un garçon qui entoure d'affection sa nourrice qui vient d'arriver, qui l'enlace et qui lève ses mains vers sa poitrine pour attraper sa gorge et son cou, de même il [le poulpe] s'enroule autour du tronc, tirant plaisir de la jeune pousse.

Pour δωμάω-ῶ, à l'actif chez Apollonios en II, v. 531-532 :

Ἐκ δὲ τόθεν μακάρεσσι δωώδεκα δωμήσαντες  
βωμὸν ἄλδς ῥηγιῖνι πέρην καὶ ἐφ' ἱερὰ θέντες,

A la suite de cela, après avoir construit pour les douze bienheureux un autel sur la rive de l'autre côté de la mer et après y avoir déposé des offrandes...

Et au moyen, par exemple chez Lycophron, *Alexandra*, v. 592-593 :

Ὁ δ' Ἀργυρίππαν Δαυνίων παγκληρίαν  
παρ' Ἀύσονίτην Φυλαμὸν δωμήσεται

Un autre [Diomède] construira Agrytippa, domaine des Dauniens, au bord du Phylamos ausonien.

<sup>383</sup> Par exemple Nicandre, *Alexipharmakes*, v. 111-112 :

ὄφρα τὰ μὲν τ' ἐρύγησι, τὰ δ' ἐψητοῖσι δαμασθεῖς  
ἀλθήση ὑδάτεσσιν, ὅτ' ἰκμήνη δέμας ἰδρός.

... pour qu'il [le patient] en vomisse une partie [du poison] et que, soumis à de l'eau bouillante, il guérisse de l'autre lorsque la sueur mouillera sa peau.

<sup>384</sup> SCHWYZER 1968, vol. 2, p. 233.

καπνιώσιν (II, 131) μηνιώσιν (II, 247) λαιμοτόμησαν (II, 840) ὄτλεύουσι (II, 1008) οἰδαίνεσκον (III, 383) παλιντροπόωντο (IV, v. 643) ἰκμαίνοντο (IV, 1066) ἐπιστοβέεσκον (IV, 1725)	ἐπιχνοάουσαι (I, 672) ἀερτάζοντες (I, 995) ἀπηλεγέοντες (II, 17) χνοάοντα (II, 43) εὐδιόωντι (II, 371) δωμήσαντες (II, 531) εὐδιόωντες (II, 903) ἐνευδιόων (II, 935) μεσημβριόωντος (II, 739) χνοάοντα (II, 779) γατομέοντες (II, 1005) κατηφίωων (III, 123) ὑποδρήσσωων (III, 274) ἐπανθιόωντας (III, 519) ἐπιχρεμέθων (III, 1260) ὀδακτάζοντι (IV, 16) ἀερτάζουσα (IV, 46) ὀπηδεύοντα (IV, 675) νηπιάχοντος (IV, 868) εὐδιόωντες (IV, 933) πηχύνουσα (IV, 972) ὀπηδεύουσα (IV, 974) ιοβολήσας (IV, 1440) λαιμοτομήσας (IV, 1601)			
Total : 10 (24 %)	Total : 27 (66 %)	Total : 2 (5 %)	Total : 1 (2 %)	Total : 1 (2 %)

Comme précédemment, nous avons comparé ces résultats avec ceux obtenus pour l'ensemble des verbes contenus dans les vers 600 à 700 du chant II :

Mode	Nombre d'occurrences dans II, v. 600-700	Pourcentage d'occurrences dans II, v. 600-700	Pourcentage d'occurrences dans notre corpus
Indicatif	83	61 %	24 %
Participe	31	23 %	66 %
Infinitif	10	7 %	5 %
Subjonctif	6	4 %	2 %
Optatif	2	1 %	2 %
Impératif	4	3 %	0 %

Les résultats trouvés pour les cent vers du chant II que nous avons sélectionnés au hasard sont proches de ceux que l'on trouve pour le grec homérique et pour le grec classique<sup>385</sup>, ce qui confirme probablement le fait que ce passage est représentatif du reste de l'œuvre. Comme nous pouvions nous y attendre, la faible proportion d'occurrences à l'infinitif, au subjonctif, à l'optatif et à l'impératif parmi les verbes de notre corpus n'est pas surprenante puisque ces modes sont de toute façon relativement rares dans les *Argonautiques*. En revanche, les verbes au participe sont bien plus fortement représentés parmi les créations lexicales que parmi les autres verbes, ce qui est plus étonnant.

<sup>385</sup> CHANET 1984 ; SCHLACHTER 2016.

On peut envisager une explication pragmatique à ce phénomène. La plupart des créations lexicales que nous avons étudiées sont des verbes rares qui ne sont guère employés en dehors de la langue poétique. Le radical nominal ou verbal à partir duquel ces verbes sont formés est souvent rare également et ne se trouve souvent que dans la langue poétique. On peut alors conjecturer que le sens de ces verbes n'ait pas toujours été évident pour le lecteur d'Apollonios, comme le prouve d'ailleurs le fait que le contexte fournisse parfois une « glose interne » qui permet de déduire le sens du verbe d'après son entourage. On peut alors se demander si le fait qu'Apollonios n'emploie généralement pas de création lexicale pour exprimer le procès principal de la phrase, qui est généralement exprimé au moyen d'un verbe conjugué, n'est pas lié à une volonté de ne pas compromettre la compréhension de l'ensemble de la phrase en employant un vocabulaire trop rare sinon entièrement nouveau. Ainsi, au vers 779 du chant II<sup>386</sup>, le participe *χνοάοντα παρειάς*, « aux joues couvertes de duvet », a évidemment une valeur littéraire et donne à la description du jeune Lycos un caractère plus vivant et plus visuel, mais, sur le plan strict de l'information, il n'apporte rien de plus que l'adjectif *véov*, « jeune » : ce participe joue finalement le rôle d'un adjectif ornemental. Ce genre de cas, qui est à la limite de l'*hendiadyn*, est relativement rare mais il faut lui ajouter les cas où la création lexicale au participe apporte une information qui n'est pas exprimée par ailleurs mais qui n'est cependant pas essentielle à la compréhension de la phrase dans son ensemble. Si l'on s'intéresse par exemple au vers 370 du chant II, où l'on trouve le verbe *εὐδιάω-ῶ*, qui semble être une variante métrique du verbe *εὐδιάζω*, qui est lui-même rare, on peut remarquer que le verbe apporte un détail qui n'est évidemment pas dénué d'importance mais qui, s'il n'est pas compris, ne remet pas en cause la compréhension de la phrase<sup>387</sup>. Un lecteur qui ne comprendrait pas ce mot pourrait sans difficulté continuer sa lecture sans être véritablement gêné, d'autant plus que le verbe ne régit aucun complément dans cette phrase et que la compréhension des autres éléments de la phrase ne dépend donc pas de celle du verbe. On peut également mentionner les deux occurrences de *ἐνιπτάζω*<sup>388</sup>, « faire des reproches » : dans les deux cas, le participe permet d'exprimer l'idée de « reproche », qui n'est pas présente dans le texte par ailleurs, mais n'est cependant pas essentiel à la compréhension du reste de la phrase. Pour la

<sup>386</sup> II, v. 779 :

ἐμὲ δ' εὔρε νέον χνοάοντα παρειάς.

Il me rencontra alors que, jeune, j'étais couvert de duvet sur les joues.

<sup>387</sup> II, v. 369-371 :

Ἐπὶ δὲ στόμα Θερμώδοντος  
κόλπῳ ἐν εὐδιώοντι Θεμισκύρειον ὑπ' ἄκρην  
μύρεται, εὐρείης διαειμένος ἠπειροιο.

Là, l'embouchure du Thermodon dans un golfe ensoleillé, sous le cap de Thémiskyra, se déverse après avoir traversé une vaste terre.

<sup>388</sup> I, v. 492 :

Χώετ' ἐνιπτάζων·

Il s'énevrait en lui faisant des reproches.

Et I, v. 864 :

Ἡρακλῆς τοίοισιν ἐνιπτάζων μετέειπεν·

Héraclès, leur adressa la parole et leur fit ces reproches.

première occurrence, le vers qui contient le participe permet de clore une prise de parole d’Idas dont le caractère belliqueux est de toute façon évident ; pour la deuxième occurrence, le verbe qui contient le participe introduit un discours d’Héraclès dont le lecteur constatera sans mal qu’il est en effet fait de reproches à l’encontre de ses compagnons. Il est évident que toutes les formes au participe ne sont pas concernées : le participe aoriste δωμήσαντες (II, v. 531)<sup>389</sup>, « après avoir construit », régit un complément à l’accusatif, un autre au datif ainsi qu’un complément de lieu et est finalement presque aussi important sur le plan de l’information que le verbe principal εἴσβαινον. Dans ce cas-là, le fait que la création lexicale soit au participe relève probablement du hasard puisque l’utilisation de participes aoristes coordonnés suivis d’un verbe conjugué est la manière normale d’exprimer une succession d’actions en grec. Le fait que la plupart des verbes de notre corpus soient des verbes rares, qui n’étaient probablement pas employés dans la langue « courante » de l’époque d’Apollonios et qui pouvaient donc probablement poser d’éventuels problèmes de compréhension n’est pas une clé de lecture universelle qui permettrait d’expliquer pourquoi tous les verbes nouveaux au participe sont employés à ce mode dans les *Argonautiques*, mais cela permet cependant peut-être de comprendre pourquoi certains le sont et donc de comprendre pourquoi le participe est bien plus fréquent pour les créations lexicales que pour les autres verbes des *Argonautiques*.

Dans les 5838 vers que comptent les *Argonautiques*, on dénombre 27 verbes nouveaux formés par dérivation, répartis sur 40 formes, ce qui représente environ une création lexicale tous les 150 vers, ce qui reste peu, mais qui est peut-être suffisant pour être remarqué par le lecteur. En outre, il faut ajouter aux créations lexicales de notre corpus les noms, adjectifs et adverbes nouveaux que nous n’avons pas relevés ici. Cependant, une partie non négligeable de ces verbes qui, pour nous, semblent nouveaux devait être connue du lecteur d’Apollonios, soit parce que les verbes en question étaient attestés dans des textes antérieurs, soit parce qu’ils étaient véritablement employés à l’époque hellénistique, même s’il ne semble pas que cela ait véritablement été le cas d’une partie importante de notre corpus. Cependant, s’il nous semble difficile de considérer la création lexicale par dérivation comme un trait stylistique caractéristique de la poésie d’Apollonios, en tout cas dans le domaine du verbe, ce n’est pas tant à cause du nombre de formes concernées, mais plutôt parce que les formes que nous avons étudiées sont très différentes les unes des autres, d’une part sur le plan morphologique mais aussi du point de vue de l’effet qu’elles devaient produire sur le lecteur. Parmi ces verbes nouveaux, certains sont manifestement des adaptations métriques formées à partir d’un verbe qui

<sup>389</sup> II, v. 531-533 :

Ἐκ δὲ τόθεν μακάρεσσι δωδέκα δωμήσαντες  
βωμόν ἄλδος ῥηγμῖνι πέρην καὶ ἐφ’ ἱερά θέντες,  
νήα θοὴν εἴσβαινον ἔρεσσέμεν.

A la suite de cela, après avoir construit pour les douze bienheureux un autel sur la rive de l’autre côté de la mer et après y avoir déposé des offrandes, ils embarquaient sur la nef rapide pour ramer.

existe déjà : c'est le cas pour quelques verbes en -ιάω-ῶ, variantes métriques de verbes en -ιάζω, ou pour les verbes en -εύω, variantes métriques des verbes en -έω-ῶ. Parmi les autres verbes, beaucoup semblent présenter des caractéristiques archaïques, soit dans leur radical, soit dans leur mode de formation. Pour ces verbes, il est toujours difficile de décider s'il s'agit d'un emprunt à un texte antérieur que nous n'aurions pas conservé ou d'une pure invention de la part d'Apollonios ou d'un autre poète alexandrin. Certains verbes, notamment des verbes en -ιάω-ῶ comme μηνιάω-ῶ et les verbes en -έω-ῶ formés à partir de formes nominales composées, ont peut-être appartenu au vocabulaire de la *koiné*, mais s'intègrent très bien dans une épopée du point de vue formel, puisque ces deux formations verbales sont tout à fait homériques. En tout cas, tant du point de vue de l'écriture que de celui de la réception, l'emploi d'un verbe créé grâce un à artifice métrique relativement répandu et bien connu est très différente de celle d'un verbe archaïque ou archaïsant voué à demeurer un *hapax* ou un quasi-*hapax*. Pour ces deux raisons, le caractère numériquement réduit de notre corpus et son caractère hétérogène, il n'est pas certain que, pour le lecteur des *Argonautiques*, Apollonios ait pu être perçu comme un véritable créateur de mots, ou alors de manière sporadique seulement, mais son goût pour les mots rares, qui marquent un écart vis-à-vis de la langue « courante », devait en revanche être perçu comme un trait stylistique tout à fait caractéristique de sa poésie. De ce point de vue-là, le fait que les verbes de notre corpus soient souvent formés à partir de radicaux rares et poétiques ainsi que l'emploi occasionnel de suffixes rares et archaïsants rejoignent d'autres traits caractéristiques de la poésie d'Apollonios, par exemple son goût pour les *hapax* homériques.

## Chapitre II : Formation par préverbation

La majorité des *hapax* et des *prōton legomena* des *Argonautiques* sont des préverbés, avec 126 verbes concernés sur les 156 qui composent notre corpus. Ces verbes sont formés par l'association d'un préverbe et d'un thème verbal déjà attesté avant les *Argonautiques*, que ce soit sous forme simple ou associé à un autre préverbe. D'un point de vue morphologique, les préverbés de notre corpus présentent une grande diversité : sur les dix-huit « prépositions-préverbes » de la langue grecque, dix-sept sont attestés dans notre corpus<sup>1</sup> sont attestés dans notre corpus, qui comporte également des verbes doublement préverbés, c'est-à-dire des verbes qui présentent deux préverbes, et un verbe triplement préverbé. De même, les thèmes verbaux sont d'une grande diversité. Sémantiquement, notre corpus contient des verbes très divers : les verbes de mouvement ou de transfert locatif sont nombreux, mais on trouve également, par exemple, des verbes de sentiment, des verbes de parole ou de production sonore... Syntaxiquement, les thèmes verbaux attestés sont également très différents les uns des autres, avec à la fois des verbes intransitifs et des verbes qui régissent régulièrement un accusatif, un génitif, un datif ou un syntagme prépositionnel. Stylistiquement, enfin, les thèmes verbaux attestés sous forme préverbée dans notre corpus présentent une importante variété puisqu'on trouve aussi bien des thèmes fréquents, comme βάλλω ou πίπτω, que des thèmes rares ou caractéristiques de la langue poétique, avec notamment un nombre important d'*hapax* homériques. Du point de vue du fonctionnement de la préverbation et du rapport entre le verbe simple et le verbe préverbé, les verbes de notre corpus sont également très disparates. Pour certains verbes, le préverbé ne régit pas les mêmes compléments que le verbe simple et la préverbé semble alors jouer un rôle syntaxique ; pour d'autres, c'est sur le sens que le simple et le préverbé s'opposent ; pour d'autres, enfin, le lecteur moderne peine à saisir l'écart entre le verbe simple et le préverbé.

La préverbation, qui est également un phénomène bien attesté dans les autres langues indo-européennes, est d'une grande banalité en grec : l'immense majorité des thèmes verbaux sont à la fois attestés sous forme simple et sous forme préverbée et les préverbés sont extrêmement fréquents dans tous les genres littéraires<sup>2</sup>. Les préverbés de notre corpus viennent donc s'intégrer dans un large

---

<sup>1</sup> Seul προσ° est absent de notre corpus, même si on le trouve dans le double préverbé επιπροσβάλλω (I, v. 931). Le préverbe προ° n'est présent que dans un verbe doublement préverbé, προπροβιάζομαι (I, v. 386), mais est également attesté comme préverbe interne dans un nombre important de verbes doublement préverbés.

<sup>2</sup> Yves Duhoux, qui étudie les formes verbales dans les discours de Lysias, dénombre par exemple 1 916 préverbés pour 3 956 formes simples, soit 33 % de formes préverbées (DUHOUX 1995, p. 254).

système, qui comprend un nombre très important de verbes : il existe, à l'époque d'Apollonios, d'importantes séries de préverbés dans lesquelles les verbes de notre corpus viennent s'inscrire. Ainsi, un verbe comme *παραστέναχομαι* peut être rapproché d'une large série de préverbés en *παρα*<sup>o</sup> qui régissent un datif locatif qui n'est pas admis par le verbe simple. De la même manière que, dans le domaine de la dérivation, les suffixes ne sont pas tous également productifs en synchronie, toutes les séries de préverbes ne sont pas attestées à la même période et dans les mêmes corpus : les préverbés en *ἐν*<sup>o</sup> qui régissent un datif locatif sont par exemple caractéristiques de la langue épique, alors que les préverbés en *συν*<sup>o</sup> qui régissent un datif comitatif sont davantage caractéristiques de la langue de l'époque classique et de l'époque hellénistique. Il faut alors s'interroger sur la manière dont les préverbés de notre corpus s'intègrent dans ces séries déjà constituées.

Nous commencerons par traiter les formes qui semblent à la frontière de la préverbation et de la dérivation : les verbes traités dans cette première partie, s'ils présentent bien un thème verbal attesté avant Apollonios, peuvent cependant être analysés comme des dérivés, soit d'une forme nominale préfixée, soit d'une forme verbale présentant elle-même un préverbe. Ces verbes, même s'il faut formellement les analyser comme des préverbés, relèvent en réalité d'un travail sur le thème verbal. Ainsi, le verbe *παραστροφάω-ῶ* (II, v. 665) doit être rapproché du verbe *παραστρέφω*, tout comme *στροφάω-ῶ* peut être rapproché de *στρέφω*, et *παραστροφάω-ῶ* doit vraisemblablement davantage être analysé comme un déverbal issu de *παραστρέφω* que comme un préverbé issu de *στρέφω*. Nous étudierons ensuite, pour les verbes qui ne peuvent pas être analysés comme des dénominatifs ou des déverbaux, le fonctionnement sémantique et syntaxique de la préverbation : le préverbe permet-il l'ajout d'un sème qui n'est pas présent dans le thème verbal ? Modifie-t-il la syntaxe du verbe ? Joue-t-il véritablement un rôle bien identifiable dans tous les verbes de notre corpus ? Il s'agira, en somme, de mesurer l'écart entre le simple et le préverbé, tout en comparant le préverbé attesté chez Apollonios à d'autres préverbés attestés par ailleurs, pour étudier la manière dont les préverbés de notre corpus s'intègrent dans des séries plus larges, qui peuvent, ou non, avoir été productives à l'époque d'Apollonios.

# Partie I : Frontières de la préverbation : difficultés morphologiques

De manière superficielle, la préverbation peut être comprise comme l'adjonction d'un ou plusieurs préverbes à un thème verbal et, la préverbation étant un phénomène très fréquent en grec, cette analyse ne pose pas de problème dans la plupart des cas. Sans s'attarder sur le rôle sémantique et syntaxique du préverbe, on pourra par exemple analyser le verbe ἐπιμύρομαι (I, v. 938) comme l'adjonction du préverbe ἐπι° au thème verbal μύρομαι, qui est bien attesté avant ἐπιμύρομαι.

Certaines formes, qui présentent pourtant bien un élément de type préposition-préverbe, peuvent cependant être analysées de deux manières différentes. Dans certains cas, comme nous l'avons vu pour ὑποδρήσσω<sup>3</sup>, le verbe semble formé par dérivation à partir d'une forme nominale qui présente elle-même un premier élément de type préposition-préverbe : nous parlerons alors d'une possible analyse dénominate. Nous verrons ensuite que certains verbes semblent fonctionner comme des variantes morphologiques de verbes eux-mêmes préverbés et peuvent donc être analysés à la fois comme des préverbés et comme des déverbaux.

## I. Possibilité de l'analyse dénominate

Quatre verbes de notre corpus, qui présentent un thème verbal qui est déjà attesté avant Apollonios et qui peuvent donc être analysés comme des préverbés, peuvent également être analysés comme des dérivés issus d'une forme nominale qui présente elle-même un préfixe de type préposition-préverbe et qui ne semble pas être déverbale. Les éléments de type « préposition-préverbe » sont en effet présents dans un nombre important de composés nominaux : on les trouve en particulier dans les composés hypostatiques, que l'on peut rapprocher d'un syntagme prépositionnel<sup>4</sup> et dans des composés possessifs, dits *bahuvrihi*<sup>5</sup>. Par conséquent, les dérivés verbaux issus de ces formes nominales préfixées présenteront eux aussi un élément de type « préposition-préverbe » ; si le verbe simple correspondant est attesté aussi, comme c'est par exemple le cas pour συνεδριάομαι-ῶμαι, on peut alors hésiter entre deux analyses : συνεδριάομαι-ῶμαι peut être analysé soit comme du dérivé de σύνεδρος, ος, ον, auquel cas συν° est un préfixe nominal, soit comme un préverbé de ἐδριάω-ῶ, auquel cas συν° est un préverbe.

Les *Argonautiques* contiennent six verbes qui présentent un premier élément de type préposition-préverbe et qui peuvent être analysés comme des dénominatifs issus de formes nominales

---

<sup>3</sup> Le verbe ὑποδρήσσω (III, v. 274) semble en effet fonctionner comme un dérivé du substantif homérique ὁ ὑποδρηστήρ, cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

<sup>4</sup> ROUSSEAU 2016.

<sup>5</sup> Par exemple, pour les composés en ἐν°, CARDELLA 2018. Pour les composés en ἐπι°, FORSTER VON THALWIL 1950.

qui présentent elles-mêmes un élément de ce type. L'un d'entre eux, ὑποδρήσω, dont nous avons déjà traité, ne peut être analysé que comme un dénominatif issu du substantif ὁ ὑποδρηστήρ car le verbe \*δρήσω n'est pas attesté par ailleurs. Pour les quatre autres, ἐπανδρώ-ω, ἐπιξυνόμαι-οῦμαι, ὑποσκιάω-ω (I, v. 451), παρεδριάω-ω et συνεδριάομαι-ῶμαι, le thème verbal est attesté sous forme simple à une date antérieure aux *Argonautiques* et peuvent à la fois être analysés comme des dérivés issus de formes de nominales et comme des préverbes issus, respectivement, de ἀνδρώ-ω et de ἐδριάομαι-ῶμαι.

Nous commencerons par les verbes ἐπανδρώ-ω (I, v. 874) et ἐπιξυνόμαι-οῦμαι (III, v. 1162 et IV, v. 435), pour lesquels l'analyse dénominative semble assurée, pour ensuite traiter des deux préverbes de ἐδριάω-ω, παρεδριάω-ω (I, v. 1039) et συνεδριάομαι-ῶμαι (I, v. 328), ainsi que de ὑποσκιάω-ω (I, v. 451) pour lesquels l'analyse est plus difficile.

## A. Le verbe ἐπανδρώ-ω (I, v. 874)

Le verbe ἐπανδρώ-ω apparaît pour la première fois dans les *Argonautiques*, où il n'est d'ailleurs pas attesté dans tous les manuscrits. Par la suite, il n'est attesté qu'une seule fois, dans la Septante. Ce thème présente le radical ἀνδρ-, qui désigne « l'homme » par opposition à la femme<sup>6</sup>. Ce verbe ἐπανδρώ-ω, si c'est bien là la leçon qu'il faut préférer, peut être rapproché, d'une part, du verbe ἀνδρώ-ω, bien attesté dès l'époque classique, qui est surtout employé au passif et qui signifie alors « devenir adulte, atteindre l'âge d'homme »<sup>7</sup>, et, d'autre part, de l'adjectif ἔπανδρος, ος, ον, « viril, caractéristique d'un homme »<sup>8</sup>, qui semble pouvoir être intégré dans une toute petite série de

<sup>6</sup> VOCK 1928, p. 1-68, en part. p. 1-38 : ὁ ἀνὴρ est le plus souvent opposé à ἡ γυνή, « la femme », mais peut également être opposé à ὁ παῖς, « l'enfant », à ὁ θεός, « le dieu », et à un mot désignant un animal.

<sup>7</sup> Sur ὁ ἀνὴρ par opposition à ὁ παῖς, VOCK 1928, p. 25-26 et 32-33.

Avec le sens « atteindre l'âge d'homme, devenir adulte », Euripide, *Héraclès*, v. 42 ; Hérodote, *Histoires*, II, 32 ; III, 13 ; IV, 9, 10 et 155 ; V, 92, ε ; VI, 52 et 138 ; VII, 149 ; Platon, *Banquet*, 192b ; *République*, 498b ; Aristote, *Ethique à Nicomaque*, 1180a ; *Problèmes*, XI, 903a ; *Collection hippocratique (Articulations)*, 58 et 60) ; Palaephatos, *Histoires incroyables*, 3 ; pour des dithyrambes, avec une métaphore, Machon, fr. 9 (éd. A. Gow), v. 78. Avec le même sens, pour une femme, *Collection hippocratique (Maladies des jeunes femmes)*, II, 5). Pour une femme, au passif, avec le sens « devenir un homme, acquérir des traits masculins », *Collection hippocratique (Epidémies)*, VI, 8, 32). Pour une femme, au passif, « avoir une relation sexuelle avec un homme », Cratinos, fr. 287 (éd. T. Kock dans *Comicorum Atticorum fragmenta*, vol. 1). A l'actif, avec le sens de « transformer en homme, donner forme humaine », Lycophron, *Alexandra*, v. 176 et 943. Cf. VOCK 1928, p. 49 pour le simple et les préverbes.

<sup>8</sup> La première attestation de l'adjectif se trouve dans le discours *Sur les douze années*, attribué à l'orateur Démade mais considéré comme apocryphe (fr. 110 [éd. V. de Falco]) :

αἱ θυγατέρες Ἐρεχθέως τῶ καλῶ τῆς ἀρετῆς τὸ θῆλυ τῆς ψυχῆς ἐνίκησαν, καὶ τὸ τῆς φύσεως ἀσθενὲς ἐπανδρον ἐποίησεν ἢ πρὸς τὸ θρέψαν ἔδαφος φιλοστοργία.

Les filles d'Erechthée, par la beauté de leur vertu, triomphèrent de ce que leur âme avait d'efféminé et leur amour pour la terre qui les avait nourries a rendu virile la faiblesse de leur nature.

La première attestation assurée se trouve chez Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, IV, 50, 2 :

Ἀμφινόμην δὲ τὴν μητέρα μέλλουσαν ἀναιρεῖσθαι φασὶν ἐπανδρον καὶ μνήμης ἀξίαν ἐπιτελέσασθαι πράξιν·

On raconte que sa mère Amphinomé, qui allait être tuée, accomplit une action virile et digne qu'on s'en souvint.

Pour les attestations épigraphiques, on trouve ἔπανδρος, ος, ον dans une inscription romaine bilingue de 78 avant notre ère *Inscriptiones graecae urbis Romae I* [éd. L. Moretti], 1, l. 11 et 21), où ἐργασία ἐπανδρος (l. 21) traduit *opera fortis*. L'adverbe ἐπάνδρως, qui n'est attesté que chez Sextus Empiricus pour la tradition manuscrite (*Contre les mathématiciens*, XI, 107), est bien attesté dans l'épigraphie : on le trouve dans trois inscriptions attiques de la fin du II<sup>e</sup> siècle (*Inscriptiones Graecae II<sup>2</sup>* [éd. J. Kirchner], 1006, l. 78) et du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère (*ibid.*, 1039, l. 21 et 1043, l. 25 et 28) ; dans une

formes nominales en ἐπι° qui fonctionnent comme des antonymes d'une formation préfixée en ἀ°<sup>9</sup>. L'un et l'autre termes sont surtout attestés en prose et, pour ἔπανδρος, ος, ον, dans les textes épigraphiques en prose : ils ne semblent donc pas relever de la langue poétique.

Dans les *Argonautiques* telles qu'elles sont éditées par Francis Vian et Hermann Fränkel, le verbe ἐπανδρόω-ῶ est attesté au vers 874 du premier chant, dans la bouche d'Héraclès qui reproche à Jason de vouloir demeurer auprès des Lemniennes et d'Hypsipylé :

τὸν δ' ἐνὶ λέκτροις  
 Ὑψιπύλης εἰᾶτε πανήμερον, εἰσόκε Λῆμινον  
 παισὶν ἐπανδρώσῃ, μεγάλη τέ ἐ βᾶξις ἴκηται.  
 Lui, laissez-le toute la journée dans les couches d'Hypsipylé, jusqu'à ce qu'il ait virilisé  
 Lemnos de ses enfants et qu'une grande renommée lui vienne.

La situation décrite est claire : ayant tué les Lemniens, les Lemniennes espèrent que les Argonautes, et Jason en particulier, vont leur permettre de repeupler leur île et, en particulier, de remplacer sa population mâle qui a été massacrée<sup>10</sup>. Le sens précis du verbe est en revanche difficile à établir d'après le contexte : s'agit-il, avec une métaphore, de « viriliser » l'île de Lemnos ou, plus simplement, simplement de la « peupler d'hommes » ? Le sens du verbe ne peut guère être rapproché de celui du verbe simple ἀνδρόω-ῶ, dont les attestations sont presque toutes au passif, avec le sens « devenir adulte »<sup>11</sup>.

Le texte pose de plus des problèmes d'édition car les manuscrits divergent : la famille *w* présente la leçon préférée par Francis Vian et Hermann Fränkel, mais les manuscrits L, A et E, de la famille *m*, ainsi que les scholies au manuscrit J présentent le verbe \*ἔσανδρόω-ῶ. Martin West, dans « Critical Notes on Apollonius Rhodius », propose la conjecture \*ἐνανδρώσῃ<sup>12</sup>.

S'il faut bien préférer le verbe ἐπανδρόω-ῶ, alors le verbe serait un dénominatif issu de l'adjectif ἔπανδρος, ος, ον, « viril, caractéristique d'un homme ». De fait, le grec connaît dès la langue homérique une classe de dénominatifs en -ῶ issus d'adjectifs thématiques, avec un sens factitif<sup>13</sup>.

---

inscription de Chersonèse du Ier siècle avant notre ère (*Inscriptiones antiquae orae septentrionalis Ponti Euxini graecae et latinae* (éd. V. Latyshev), I, col. 1, l. 6) ; dans deux inscriptions cariennes du Ier siècle avant notre ère (*Inschriften griechischer Städte aus Kleinasien 22,1 : Die Inschriften von Stratonikeia II,1* [éd. S. Şahin], 505, l. 87 et *La Carie. Tome II : Le plateau de Tabai et ses environs* [éd. J. et L. Robert], p. 97-102, inscr. 5, l. 2) ; dans des inscriptions lyciennes antérieures au premier siècle avant notre ère (*Tituli Asiae Minoris II* [éd. E. Kalinka], 582, l. 5) et du début de l'Empire (*Inschriften griechischer Städte aus Kleinasien 48 : Die Inschriften von Arykanda* [éd. S. Şahin], 36, l. 6).

<sup>9</sup> FORSTER VON THALWIL 1950, p. 68-70 et en particulier p. 69 pour ἔπανδρος. Ce composé a d'abord été interprété comme un composé hypostatique et rapproché du syntagme prépositionnel ἐπ' ἀνδράσι [ἐστὶ], « être l'affaire des hommes » (HOFFMANN 1939, p. 44), mais cette interprétation est peu satisfaisante, d'une part parce que le syntagme est mal attesté et d'autre part parce que le sens premier de ἔπανδρος est « masculin, viril » et caractérise donc plutôt des personnes et non des comportements (FORSTER VON THALWIL 1950, p. 69). Ernst Risch relève en revanche une petite série d'adjectifs où un préfixé en ἐπι- s'oppose un préfixé en ἀ(v)- : on a ainsi, outre ἀνανδρος et ἔπανδρος, ἄσμιος et ἐπίσμιος, ἄτιμος et ἐπίτιμος, ἄμαχος et ἐπίμαχος (RISCH 1944, p. 252).

<sup>10</sup> I, v. 677-696.

<sup>11</sup> Cf. *supra*, p. 4, n. 7.

<sup>12</sup> WEST 1963, p. 10. Cf. *infra* pour la discussion de cette conjecture.

<sup>13</sup> TUCKER 1990, p. 285-289 et p. 499-502 pour le relevé des formes. Pour la plupart de ces verbes, les formes sigmatiques sont largement majoritaires.

Le verbe signifierait alors « rendre viril », avec une métaphore puisqu'il s'agirait de « rendre virile » non une personne mais une cité, sens qui est bien celui que prend ce verbe dans sa seule autre attestation, dans le deuxième livre des Maccabées<sup>14</sup>. Cette leçon paraît peu satisfaisante à Martin West, pour qui le vers ne signifie pas que Jason va « viriliser Lemnos » mais qu'il va la « remplir d'hommes »<sup>15</sup>, sans qu'il y ait là de métaphore ; il propose donc le verbe \*ἐνανδρόω-ῶ, qui serait issu d'un adjectif \*ἐνανδρος, ος, ον, qui n'est pas attesté mais qui s'intégrerait sans mal dans la classe des composés possessifs à premier membre ἐν° qui expriment la possession<sup>16</sup>. L'adjectif \*ἐνανδρος, ος, ον signifierait alors « rempli d'hommes » et le verbe \*ἐνανδρόω-ῶ aurait alors bien le sens factitif de « remplir d'hommes ». Pour Francis Vian, cette hypothèse n'est pas nécessaire : le poète parle bien de « viriliser une Lemnos tombée aux mains des femmes »<sup>17</sup> : il voit là une ironie particulièrement mordante de la part d'Héraclès, pour qui la conduite bien peu héroïque de Jason ne saurait « viriliser » quoi que ce soit.

Si l'adjectif ἔπανδρος, ος, ον et le verbe ἐπανδρόω-ῶ, sans être fréquents, sont bien attestés hors des *Argonautiques*, ce n'est pas le cas des verbes \*εἰσανδρόω-ῶ et \*ἐνανδρόω-ῶ, ni des adjectifs \*εἴσανδρος, ος, ον et \*ἐνανδρος, ος, ον. De fait, l'adjectif ἔπανδρος est attesté à la fois dans les textes transmis par la tradition manuscrite et dans les textes épigraphiques ; Ἐπανδρος est également un anthroponyme dont le *Lexicon of Greek Personal Names* dénombre vingt-quatre occurrences<sup>18</sup>. Il semble donc préférable de conserver la leçon des manuscrits, ἔπανδρόω-ῶ, étant donné que ce verbe est présent dans la tradition manuscrite, attesté par ailleurs, acceptable pour le sens et issu d'un adjectif lui aussi bien attesté, *via* un procédé de création morphologique productif.

Le verbe étant également employé dans la Septante et relevant d'un procédé de création lexicale productif, y compris à l'époque hellénistique, il n'y a pas de raison de penser qu'il s'agisse d'une création de poète et non d'un mot employé dans la langue « courante ». L'apparition dans nos sources de l'adjectif ἔπανδρος, ος, ον, au deuxième siècle avant notre ère pour les corpus épigraphiques et au premier pour la tradition manuscrite, ou même avant si l'on considère comme authentique le fragment de Démade<sup>19</sup>, est postérieure à l'écriture des *Argonautiques* mais de peu : à

<sup>14</sup> Bible des Septante, 2 Maccabées, 15, 17 :

τοῖς Ἰουδοῦ λόγοις πάνυ καλοῖς καὶ δυναμένοις ἐπ' ἀρετὴν παρορμηῆσαι καὶ ψυχὰς νέων ἐπανδρῶσαι  
... par les excellentes paroles de Judas, capables d'inciter au courage et de rendre viriles les âmes des jeunes gens.

<sup>15</sup> WEST 1963, p. 10.

<sup>16</sup> CARDELLA 2018, p. 61-73 pour l'époque archaïque, p. 105-139 pour les corpus platoniciens et aristotéliens, p. 218-231 pour la *koiné*. Les couples formés par un adjectif à premier membre ἐν- et un adjectif à premier membre ἄ- sont fréquents (p. 109) et l'adjectif ἄνανδρος, ος, ον est bien attesté dès l'époque classique.

<sup>17</sup> VIAN 1970, p. 94. Pour la présence de sarcasme dans le passage, voir aussi VIAN 1974, p. 91, n. 2 pour le rapprochement avec les paroles adressées par Thersite à Agamemnon (*Iliade*, II, v. 236-237, qu'Apollonios imite en I, v. 872-873) ; voir aussi FRÄNKEL 1968, p. 116, n. au v. 865-874.

<sup>18</sup> Recherche effectuée dans le *Lexicon of Greek Personal Names*, effectuée le 24/02/2022. Ce nom est attesté entre le III<sup>e</sup> siècle avant notre ère et le III<sup>e</sup> siècle de notre ère, à la fois en Grèce continentale, en Asie Mineure et en Crète.

<sup>19</sup> Cf. *supra*, p. 4, n. 8.

l'époque d'Apollonios, le verbe, qui restera très rare, est donc probablement lui aussi d'apparition récente. Même si *ni ἔπανδρος, ος, ον ni ἀνδρώ* ne sont poétiques, les dénominatifs en *-όω* formés à partir d'adjectifs thématiques sont fréquents dans la langue épique et *ἐπανδρώ* s'intègre donc sans heurt dans la langue de l'épopée et devait être immédiatement compréhensible pour le lecteur d'Apollonios.

## B. Le verbe *ἐπιξυνόομαι-οὔμαι* (III, v. 1162 et IV, v. 435)

Le verbe *ἐπιξυνόομαι-οὔμαι*, quant à lui, peut-être interprété à la fois comme un préverbe du verbe *ξυνόω-ῶ* et comme un dérivé de l'adjectif homérique *ἐπίξυνος, ος, ον*. Le verbe simple *ξυνόω-ῶ* n'est pas attesté avant les *Argonautiques*, mais un autre préverbe qui présente le même radical, *ἀναξυνόω-ῶ*, semble être attesté chez Xénophon malgré des difficultés liées à l'établissement du texte.

Le verbe *ἐπιξυνόομαι-οὔμαι* apparaît par deux fois dans les *Argonautiques* et ne réapparaît pas avant les *Dionysiaques* de Nonnos de Panopolis. Au vers 1162 du troisième chant, alors que Médée, qui vient de donner le Prométhéion à Jason, est plongée dans le désarroi, le verbe, qui régit un uniquement un accusatif direct, semble signifier « prendre part à » :

πορφύρουσα  
οἷον ἔη κακὸν ἔργον ἐπιξυνώσατο βουλῆ.  
... se demandant à quel crime elle avait pris part par son dessein.

Le datif *ἔη βουλῆ* semble devoir être compris comme un datif instrumental et non comme un complément d'attribution, ce qui n'aurait guère de sens ici<sup>20</sup>. Au vers 435 du chant IV, le verbe régit en revanche un accusatif et un datif et semble signifier « faire part à, partager avec » :

Ἥ δ' ὅτε κηρύκεσσιν ἐπεξυνώσατο μύθους  
Elle, lorsqu'elle eut transmis son message aux hérauts...

Le verbe apparaît encore deux fois dans les textes que nous avons conservés, dans les *Dionysiaques* de Nonnos de Panopolis, avec le même sens et la même construction que dans l'attestation du chant IV<sup>21</sup>. Francis Vian rapproche ce verbe et ses deux constructions du verbe *κοινόω-ῶ* : ce verbe peut signifier soit « prendre part à », et il régit alors un accusatif direct, soit « faire part à, partager avec », et il régit alors un accusatif et un datif<sup>22</sup>.

<sup>20</sup> HUNTER 1989, p. 224-225, n. au v. 1162, propose deux interprétations concurrentes : soit le datif est un datif d'attribution et le vers signifie alors « quels crimes elle a partagé avec sa volonté », ce qui n'est pas très satisfaisant, soit le datif est un datif instrumental. Cette interprétation est partagée par VIAN 1961, p. 138, n. au v. 1162.

<sup>21</sup> Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XXVI, v. 290 :  
φωνὴν δ' ὀψιτέλεστον ἐπεξύνωσεν ἑκάστω.  
Il transmet très tardivement une voix à chacun.

XLVII, v. 261-262 :

Ἰκαρίου δὲ  
ψυχὴν ἠερόφοιτον ἐπεξύνωσε Βοώτη.  
Il transmet l'âme d'Icaros au Bouvier, pour qu'elle fût dans les airs.

<sup>22</sup> VIAN 1961, p. 138, n. au v. 1162. Par exemple, avec un accusatif seul, « prendre part à », Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, I, 39, 3 :

πάλαι δὲ κοινώσαντας τὴν δύναμιν κοινὰ καὶ τὰ ἀποβαίνοντα ἔχειν.

## 1) Un préverbe de ξυνόω-ῶ ?

Le préverbe ἐπιξυνόω-ῶ peut être interprété comme un préverbe en ἐπι° du verbe ξυνόω-ῶ, qui est lui-même un dénominatif issu de l'adjectif épique ξυνός, ἤ, ὄν, « commun », qui semble avoir été considéré comme une variante synonymique épique de l'adjectif κοινός, ἤ, ὄν. Le verbe ξυνόω-ῶ apparaît chez Arrien, au deuxième siècle de notre ère, dans un passage où Arrien cite Néarque, mais sans que l'on puisse considérer qu'il le cite *verbatim*<sup>23</sup> :

λέγει δὴ ὁ Νέαρχος ἐρωτῶ ξυνοῦσθαι τὸν Ἀλέξανδρον ὄντινα προχειρίσῃται ἐξηγέεσθαι τοῦ στόλου  
Néarque dit qu'Alexandre le consulta pour décider qui il désignerait pour diriger la flotte.

Cela étant, le préverbe en ἀνα° ἀναξυνόομαι-οὔμαι est, selon la *Souda*, attesté dans les *Helléniques* de Xénophon, où les manuscrits présentent cependant le verbe ἀνακοινοῦμαι-οὔμαι<sup>24</sup> :

ἐκάστης ἡμέρας τὸ πρῶ καὶ πρὸς ἐσπέραν συναλίζων πρὸς τὴν σκινηνὴν τὴν ἑαυτοῦ ἀνεξυνοῦτο ὃ τι ἔμελλεν ἢ λέγειν ἢ πράττειν  
Tous les jours, le matin et le soir, il les réunissait vers sa propre tente et leur communiquait ce qu'il voulait dire ou faire.

Le verbe ἀνακοινοῦμαι-οὔμαι, beaucoup plus fréquent que ἀναξυνόομαι-οὔμαι, qui serait alors un *hapax*, est une *lectio facilior* et pourrait être une glose de ἀναξυνόομαι-οὔμαι ; on trouve en outre le substantif ἡ κοινότης au début du paragraphe 30. Il n'y a cependant là rien de certain : l'adjectif ξυνός, ἤ, ὄν est poétique, tout comme le verbe simple ξυνόω-ῶ, et la présence du préverbe en ἀνα° chez Xénophon n'est donc pas attendue.

En tout cas, si le thème ξυνόω-ῶ est attesté avant les *Argonautiques*, le verbe ἐπιξυνόομαι-οὔμαι peut alors être analysé comme un préverbe en ἐπι°. Ces préverbes sont particulièrement nombreux dans notre corpus, avec vingt-sept verbes représentés et douze d'entre eux ne se distinguent guère du verbe simple, que ce soit par le sens ou par la syntaxe<sup>25</sup> : le préverbe ἐπιξυνόομαι-οὔμαι pourrait donc relever de cette série.

## 2) Une variante épique de ἐπικοινοῦμαι-οὔμαι ?

Si l'on admet la présence du préverbe ἀναξυνόομαι-οὔμαι dans les *Helléniques*, on ne peut que constater que le verbe semble fonctionner comme une variante de ἀνακοινοῦμαι-οὔμαι, qui est

---

[Les Corcyréens disent que] puisque vous prenez part à leur puissance depuis longtemps, vous en partagez aussi les conséquences.

Avec un accusatif et un datif, « faire part de, communiquer », Eschyle, *Les Choéphores*, v. 716-717 :

Ἡμεῖς δὲ ταῦτα τοῖς κρατοῦσι δωμάτων  
κοινώσομέν τε

Nous, nous ferons part de cela aux maîtres de maison.

<sup>23</sup> Arrien, *L'Inde*, 20, 4.

<sup>24</sup> Xénophon, *Helléniques*, I, 1, 30. Nous reproduisons le texte édité Karl Hude dans les éditions Teubner (Xénophon, *Hellenica* [éd. K. Hude], Stuttgart, Teubner, 1969 [1<sup>ère</sup> éd. 1934]) ; en revanche, Jean Hatzfeld dans la C.U.F. (Xénophon, *Helléniques. Tome I (Livres I-III)* [éd. J. Hatzfeld], Paris, C.U.F., 1960 [1<sup>ère</sup> éd. 1936]) et Edgar Marchant dans les éditions Oxford (Xénophon, *Opera omnia. Tomus I : Historia graeca* [éd. E. Marchant], Oxford, Clarendon press, 1968 [1<sup>ère</sup> éd. 1900]) conservent la leçon des manuscrits. Pour ἀνακοινοῦμαι-οὔμαι, *Souda*, s. v. ἀνεκοινοῦτο.

<sup>25</sup> Sur ces verbes, cf. *infra*, p. 4 *sqq.*

également employé par Xénophon dans un contexte proche<sup>26</sup>. De même, l'équivalence entre κοινός, ή, όν et ξυνός, ή, όν étant vraisemblablement bien connue comme en témoignent les nombreuses gloses et scholies<sup>27</sup>, le verbe ἐπιξυνόομαι-οὔμαι pourrait être une variante synonymique du verbe ἐπικοινωνόομαι-οὔμαι, qui n'est pas fréquent mais qui apparaît en prose à partir de l'époque classique. Ce verbe, qui comme ἐπιξυνόομαι-οὔμαι signifie « partager, communiquer », peut également régir un accusatif et un datif directs : certaines attestations de ce verbe sont, de fait, très proches de celle du verbe ἐπιξυνόομαι-οὔμαι au vers 435 du chant II<sup>28</sup>. En revanche, la construction avec un accusatif seul, telle qu'elle est attestée au vers 1162 du chant III pour ἐπιξυνόομαι-οὔμαι, n'est pas attestée pour le verbe ἐπικοινωνόομαι-οὔμαι. Il reste que les deux verbes restent morphologiquement, sémantiquement et syntaxiquement proches : il est donc possible que ἐπιξυνόομαι-οὔμαι ait été perçu comme une variante poétique de ἐπικοινωνόομαι-οὔμαι, qui est quant à lui attesté en prose.

### 3) Un dénominatif issu de ἐπίξυνος, ος, ον ?

Enfin, le verbe ἐπιξυνόομαι-οὔμαι peut également être analysé comme un dénominatif en -όω de l'*hapax* homérique ἐπίξυνος, ος, ον<sup>29</sup>. Cet adjectif n'est attesté qu'au vers 422 du chant XII de l'*Iliade*, dans une comparaison homérique, alors que la lutte pour le rempart du camp achéen est comparée à une querelle entre deux fermiers :

ἀλλ' ὡς τ' ἀμφ' οὔροισι δὺ' ἀνέρε δηριάασθον,  
μέτρ' ἐν χερσὶν ἔχοντες, ἐπιξύνω ἐν ἀρούρη,  
ὅ τ' ὀλίγω ἐνὶ χώρῳ ἐρίζητον περὶ ἴσης

Mais, de même que deux hommes se disputent pour des bornes, en tenant dans leurs mains des instruments de mesure, dans un champ partagé, qui, sur un petit terrain, luttent pour avoir une part égale...

<sup>26</sup> Xénophon, *Anabase*, V, 6, 36 :

καὶ τοὺς ἄλλους στρατηγούς οἷς ἀνεκεκοίνωντο ἃ πρόσθεν ἔπραττον  
... et les autres stratèges, à qui ils avaient communiqué ce qu'ils avaient fait par le passé.

<sup>27</sup> Hérodien, *De orthographia*, s. v. ξυνά ; Sextus Empiricus, *Contre les mathématiciens*, VII, 133 ; Porphyre de Tyr, *Questions homériques*, 132 ; Hésychius, *Lexique*, s. v. ξυνά, ξυνή, ξυνοί et ξυνόν ; *Souda*, s. v. ξυνόν ; *Etymologicum magnum*, s. v. ξυνός ; *Etymologicum Gudianum*, s. v. ξυνός ; Eustathe de Thessalonique, *Commentaires à l'Iliade*, commentaire à I, v. 124 et à XVIII, v. 309 ; *Scholies D à l'Iliade*, scholie à XVIII, 309. D'autres scholies et lexicographes présentent également cette glose. Voir aussi Eschyle, *Suppliantes*, v. 366-367 :

τὸ κοινὸν δ' εἰ μιáινεται πόλις,  
ξυνῆ μελέσθω λαὸς ἐκπονεῖν ἄκη

Puisque la cité est collectivement souillée, que le peuple s'efforce collectivement de trouver le remède.

<sup>28</sup> Dion Cassius, *Histoire romaine*, II, 11, 5 :

οὔτε τοῖς καταλοίποις λόγου τι ἄξιον ἐπεκοίνου.

...et, à ceux qui restaient, il ne communiquait aucune parole qui fût digne d'importance.

Voir aussi XLIII, 27, 1 ; LII, 21, 4 ; LVI, 41, 4 ; LVII, 7, 3. Voir aussi, avec un datif direct et un syntagme prépositionnel en περὶ et le génitif, Platon, *Protagoras*, 313b ; *Lois*, 631d ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XVI, 93, 5 ; Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXVI, 10, 5 ; Eusèbe de Césarée, *Préparation évangélique*, XII, 16, 6. A l'actif, avec un accusatif et un datif, Dion Cassius, *Histoire romaine*, XLV, 22, 4 ; LVII, 21, 4 ; LVIII, 9, 4 ; employé absolument, Dion Cassius, *Histoire romaine*, XLII, 28, 2.

<sup>29</sup> Sur les reprises d'*hapax* homériques dans les *Argonautiques*, cf. KYRIAKOU 1995. et CUSSET 1999, p. 29-47, 58-73, 87-112. Voir aussi *infra*, p. 4 sqq.



Le verbe ὑποσκιάω-ῶ est employé dans la description du dernier repas avant le départ des Argonautes, alors qu'ils sont encore à Pagases (I, v. 450-452) :

Ἦμος δ' ἡέλιος σταθερὸν παραμείβεται ἦμαρ,  
αἱ δὲ νέον σκοπέλοισιν ὑποσκιάωνται ἄρουραι,  
δειελινὸν κλίνοντος ὑπὸ ζόφον ἡέλιου  
Lorsque le soleil dépasse le Zénith, que, depuis peu, les champs sont (progressivement ?)  
recouverts par l'ombre des rochers, alors que le soleil plonge dans l'obscurité du soir...

Hermann Fränkel ne considère pas ὑπο° comme un préverbe mais comme une postposition : σκοπέλοισιν ὑπο σκιάωνται ἄρουραι signifierait alors « sous les rochers, les champs étaient recouverts d'ombre », ce qui, du point de vue du sens, convient tout autant. De fait, la construction prépositionnelle σκιάω-ῶ ὑπό τιμι ου σκιάζω ὑπό τιμι est attestée chez Oppien et Arrien<sup>36</sup>, mais la construction retenue par Francis Vian, avec un datif instrumental direct, est attestée pour le verbe simple dans les *Argonautiques* (I, v. 604) :

ἀκροτάτη κορυφῆ σκιάει καὶ ἐσάχρι Μυρίνης.  
[Le mont Athos] étend l'ombre de son plus haut sommet jusqu'à Myrina.

On peut en outre remarquer que la syllabe -ὶ- se trouve après la coupe trochaïque, ce qui incite à lire un préverbe et non une postposition. Comme pour les préverbés en ἐνι° précédés d'un datif<sup>37</sup>, qui seront étudiés plus en détail, nous suivons l'édition de Francis Vian sans nous prononcer sur cette question, qui relève de l'histoire du texte.

Il est certes remarquable que, de même que ὑπολάμπω est surtout employé pour le lever du soleil<sup>38</sup>, ὑποσκιάω-ῶ, si c'est bien là le verbe qu'il faut lire, est employé par Apollonios pour le coucher du soleil. Ce préverbe pourrait alors s'intégrer dans une série de verbes en ὑπο° qui désignent le faible degré d'achèvement du procès<sup>39</sup>. Comme nous le verrons dans notre étude du préverbe ὑποσμήχω (II, v. 445), il n'est cependant pas certain que la série soit productive chez Apollonios et, surtout, une part importante des autres attestations de ce verbe désigne simplement le fait de « répandre de l'ombre » quand il est employé à l'actif, et donc d'« être à l'ombre » quand il est employé au passif. Chez Aratos, où le préverbe n'est attesté que dans une partie des manuscrits, il s'agit du soleil qui est caché par un nuage<sup>40</sup> :

<sup>36</sup> Oppien, *Halieutiques*, IV, v. 164 :

κύρτους γὰρ σκιάσαντες ὑπὸ πτόρθοισι μυρίκης  
En effet, en plaçant les nasses à l'ombre de branches de tamaris....

Arrien, *L'Inde*, 11, 7 :

καὶ ἂν καὶ μυρίους ἀνθρώπους ὑπὸ ἐνὶ δένδρεϊ σκιάζεσθαι.  
... et même un millier d'hommes pourrait être à l'ombre d'un seul arbre.

Chez Strabon (*Géographie*, XV, 1, 21), le syntagme prépositionnel peut également dépendre de μεσημβρίζω, « faire la sieste sous un arbre ».

<sup>37</sup> Cf. *infra*, p. 4 *sqq.*

<sup>38</sup> Sur ce verbe, cf. *infra*, p. 4. Le préverbe prend cependant un sens local dans une partie importante des attestations.

<sup>39</sup> Cf. *infra*, p. 4 *sqq.*

<sup>40</sup> Aratos, *Phénomènes*, v. 853-857. On trouve le préverbe ἐπισκιάω-ῶ dans les manuscrits H *ante correctionem*, I *post correctionem*, W et C. L'Aratus latinus traduit par *obumbratum*.

Καὶ δὴ δυομένου τετραμμένος ἠελίοιο,  
 ἦν μὲν ὑποσκιάσει μελαινομένη εἰκυῖα  
 ἠέλιον νεφέλη, ταὶ δ' ἀμφὶ μιν ἔνθα καὶ ἔνθα  
 ἀκτῖνες μεσσηγὺς ἐλισσομένοι διχόωνται,  
 ἧ τ' ἂν ἔτ' εἰς ἡῶ σκέπας κεκρημένος εἴης.

Et, quand tu te tournes vers le soleil couchant, si un nuage qui semble noircir recouvre le soleil d'ombres et si les rayons, dans leur course, de part et d'autre du nuage, se divisent par le milieu, oui, le lendemain, tu auras besoin d'un abri.

Là encore, il est envisageable que le préverbe signifie « recouvrir peu à peu », mais ce sens ne s'impose pas. De fait, par la suite, une attestation de ὑποσκιάζω désigne un coucher de soleil<sup>41</sup>, mais le reste des attestations de ὑποσκιάω-ῶ et de sa variante morphologique ὑποσκιάζω désignent simplement le fait de « créer une ombre »<sup>42</sup>. De plus, le substantif déverbal ἡ ὑποσκίασις, qui est attesté dans une *Lettre* de la *Collection hippocratique*, désigne simplement le fait d'« être à l'ombre » d'un arbre<sup>43</sup>.

Il faut donc peut-être rapprocher ce verbe du composé hypostatique ὑπόσκιος, ος, ον, qui signifie « ombragé, à l'ombre »<sup>44</sup> : ὑποσκιάω-ῶ signifierait alors « rendre ὑπόσκιος, ος, ον, rendre ombragé ». Les dénominatifs en -ιάω-ῶ issus d'un adjectif ne sont cependant pas factitifs<sup>45</sup>. En revanche, les dénominatifs en -άζω le sont. Il serait alors envisageable que ὑποσκιάω-ῶ soit une variante métrique de ὑποσκιάζω<sup>46</sup>, par un procédé bien attesté<sup>47</sup>, mais les attestations de ὑποσκιάζω sont postérieures d'au moins trois siècles à l'écriture des *Argonautiques*<sup>48</sup>.

<sup>41</sup> Athénée, *Deipnosophistes*, IV, 5, 130a :

τοῦ πότου δὴ προϊόντος καὶ τῆς ὥρας ὑποσκιαζούσης ἀναπεταννύουσι τὸν οἶκον

Alors que la boisson continuait à couler et que les ombres du soir se répandaient, ils ouvrirent la pièce.

Pour une éclipse, Alexandre d'Aphrodise, *Problemata* (éd. J. Ideler dans *Physici et medici Graeci minores*, vol. 1), II, 46.

<sup>42</sup> Pour ὑποσκιάω-ῶ, le fait de « projeter une ombre » avec son corps, Grégoire de Nazianze, *Carmina moralia* (MPG 37), col. 592, v. 2 ; *Carmina dogmatica* (MPG 37), vol. 518, v. 12. Pour un peintre qui peint d'abord les ombres dans un tableau, Grégoire de Nazianze, *Carmina moralia* (MPG 37), vol. 537, v. 5. Pour le fait d'« obscurcir » la vérité, Grégoire de Nazianze, *Carmina de se ipso* (MPG 37), p. 1366, v. 3.

Pour ὑποσκιάζω, pour l'ombre d'un arbre, Grégoire de Nysse, *De Virginitate*, 13, 1 ; *Physiologos*, 9 ; *Anthologie grecque*, X, ép. 10 attribuée à Satyros, v. 2. Pour un peintre qui peint les ombres d'un tableau, Grégoire de Nysse, *La création de l'homme*, p. 137, l. 19 ; pour le noir qui « assombrit » le tableau, Plutarque, fr. 14 [éd. F. Sandbach dans *Plutarchi moralia*, vol. 7]. Pour l'ombre des cils sur les yeux, Grégoire de Nysse, *Sur les enfants morts prématurément*, 1.

<sup>43</sup> *Collection hippocratique* (*Lettres*, XII).

<sup>44</sup> Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 7, 4 :

ὅπου μέχρι νῦν Ἀριστοτέλους ἔδρας τε λιθίνας καὶ ὑποσκίους περιπάτους δεικνύουσιν.

... à l'endroit où, jusqu'à aujourd'hui, on montre les sièges de pierre et les promenades ombragées d'Aristote.

Voir aussi, pour un lieu ombragé, Eschyle, fr. 146 (éd. H. Mette ; le texte est transmis par Athénée, dont un manuscrit sur trois présente l'adjectif ὑπήκοος, ος, ον, qui est préféré par H. Mette) ; Ménandre, *La Tondue*, v. 797 ; Dioscoride, *De materia medica*, I, 10, 2 et IV, 89, 1 ; Alciphron, *Lettres*, IV, 14, 3. Pour des fruits à l'ombre des feuilles, Théophraste, *Causes des plantes*, I 17, 2. Pour les lèvres du chœur des *Suppliantes*, probablement couvertes par un voile, Eschyle, *Suppliantes*, v. 656. Pour les ténèbres, ἡ ὄρνη du soir, Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XVIII, v. 155. Pour une terre recouverte de pierres, qui sont par ailleurs comparées à un nuage, Eschyle, fr. 119 (éd. S. Radt dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*, vol. 3), v. 8.

<sup>45</sup> SCHWYZER 1968, vol. 1, p. 732. On peut citer, à titre d'exemple, les verbes γλαυκίαω-ῶ, « être blanc », ou ἀγριαω-ῶ, « être sauvage ».

<sup>46</sup> SCHWYZER 1968, vol 1, p. 734-735. On peut citer, à titre d'exemple, ἀτίμαζω, « déshonorer », ou ισάζω, « rendre égal ».

<sup>47</sup> Sur les verbes en -ιάω-ῶ qui fonctionnent comme une variante métrique d'un verbe en -ιάζω, cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

<sup>48</sup> La première attestation se trouve dans un fragment de Plutarque (fr. 14 [éd. F. Sandbach dans *Plutarchi moralia*, vol. 7]) transmis par les scholies aux *Phénomènes* d'Aratos. Le verbe réapparaît ensuite dans les *Deipnosophistes* d'Athénée (IV, 5).

En tout cas, même s'il est possible de rapprocher ce verbe de l'adjectif ὑπόσκιος, ος, ον, il est clair que, comme le remarque Virginia Knight<sup>49</sup>, l'emploi du thème verbal σκιάω-ῶ pour décrire le coucher de soleil devait rappeler une formule de l'*Odyssée* où le poète emploie le verbe simple pour décrire cette même réalité (II, v. 388 ; III, v. 487 et 497 ; XI, v. 12 ; XV, v. 185, 296 et 471) :

δύσετό τ' ἥελιος σκιάωντό τε πᾶσαι ἀγυιαί·

Le soleil se couchait et toutes les rues étaient couvertes d'ombres.

L'emploi d'une forme préverbée du verbe σκιάω-ῶ semble ici jouer un rôle stylistique, puisqu'elle permet de rappeler une formule homérique. En outre, elle participe aussi peut-être d'un jeu phonétique, puisque l'on trouve la préposition ὑπό dans le vers suivant, au même emplacement métrique, après la coupe trochaïque.

Même si ὑποσκιάω-ῶ peut être analysé comme un dénominatif issu de ὑπόσκιος, ος, ον – ou plutôt comme un déverbal issu de ὑποσκιαζω, qui est lui-même un dénominatif, il semble en tout cas que l'emploi de ce verbe en ὑπο° fasse référence à certains emplois particulièrement remarquables du verbe simple dans le texte homérique, ce qui inciterait plutôt à le considérer comme un préverbé.

## D. Les préverbés de ἐδρίαω-ῶ : συνεδρίαομαι-ῶμαι et παρεδρίαω-ῶ

Les *Argonautiques* contiennent deux préverbés de ἐδρίαω qui apparaissent pour la première fois chez notre poète : παρεδρίαω-ῶ (II, v. 1039) et συνεδρίαομαι-ῶμαι (I, v. 328).

Le verbe dénominatif ἐδρίαω-ῶ, issu de ἡ ἔδρα, « le siège, la chaise », qui est exclusivement épique, la langue classique employant plus volontiers les verbes ἵζω et ἕζομαι, désigne le fait de « s'asseoir ». On le trouve déjà dans la langue épique archaïque, notamment chez Homère, où il est employé au moyen, de manière intransitive<sup>50</sup>. Le verbe réapparaît ensuite à l'actif, avec le même sens, chez Théocrite<sup>51</sup>, qui emploie l'actif, et chez Apollonios lui-même, où le verbe est attesté cinq fois, avec quatre attestations au moyen et une à l'actif<sup>52</sup>.

D'un point de vue morphologique, ces verbes peuvent bien sûr être analysés comme des préverbés formés à partir du verbe ἐδρίαω-ῶ, mais également comme des dénominatifs issus, respectivement, des adjectifs πάρεδρος, ος, ον et σύνεδρος, ος, ον, qui sont tous les deux fréquents et bien attestés. Ils peuvent également être rapprochés de deux autres dénominatifs issus, respectivement, de πάρεδρος et de σύνεδρος, παρεδρεύω et συνεδρεύω, qui sont tous deux attestés avant l'époque hellénistique.

<sup>49</sup> KNIGHT 1995, p. 62, qui remarque la proximité phonétique des deux passages, avec notamment la clausule -αι.

<sup>50</sup> Avec un groupe prépositionnel, Homère, *Iliade*, X, v. 198 ; *Hymne homérique à Déméter*, v. 193 ; Hésiode, *Théogonie*, v. 388 ; avec un adverbe de lieu, *Odyssée*, VII, v. 98 ; XVI, v. 344 ; employé absolument, *Odyssée*, III, v. 35 ; *Hymne homérique à Déméter*, v. 191.

<sup>51</sup> Théocrite, *Idylles*, XVII, v. 19.

<sup>52</sup> Avec un groupe prépositionnel, I, v. 330 et 530 ; à l'actif, III, v. 170. Avec un adverbe de lieu, I, v. 671. Employé absolument, I, v. 1344. Toutes ces attestations sont en fin de vers.

## 1) Le verbe παρεδριάω-ῶ (II, v. 1039)

Le verbe παρεδριάω-ῶ peut être analysé à la fois comme un verbe dénominatif issu de l'adjectif πάρεδρος, ος, ον, « qui siège auprès de », comme un préverbe en παρα<sup>o</sup> du verbe ἐδριάω-ῶ, « s'asseoir », et doit également être rapproché du verbe παρεδρεύω, qui présente à la fois le même radical que παρεδριάω-ῶ et le préverbe παρα<sup>o</sup>.

Dans les *Argonautiques*, Apollonios emploie παρεδριάω-ῶ alors que les Argonautes arrivent sur l'île d'Arès et que l'un d'entre eux, Oïleus, vient d'être blessé par une flèche :

Καὶ τὸ μὲν ἐξείρυσσε παρεδριῶν Ἐρυβώτης,  
ἔλκος δὲ ξυνέδησεν  
Et Erybotès, qui était assis à côté, l'arracha et banda la plaie.

Les Argonautes sont en train de ramer et sont donc assis les uns à côtés des autres : Erybotès est donc bien le « voisin de banc » d'Oïleus ; il est « assis à côté » de lui. Ce sens se retrouve dans les attestations postérieures, dans les *Dionysiaques* de Nonnos de Panopolis<sup>53</sup> et chez Jean de Gaza<sup>54</sup>. Ce verbe est également présent dans une inscription funéraire retrouvée en Macédoine datée du deuxième ou du troisième siècle de notre ère<sup>55</sup>. Chez Apollonios, l'adjectif ne régit pas de complément exprimé mais Nonnos l'emploie avec le datif.

### a) Analyse dénominative : comparaison avec πάρεδρος, ος, ον et ses dénominatifs

D'un point de vue morphologique, παρεδριάω-ῶ peut être analysé soit comme un préverbe en παρα<sup>o</sup> de ἐδριάω-ῶ, soit comme un dénominatif issu de l'adjectif πάρεδρος, ος, ον, ce qui le rapprocherait du verbe παρεδρεύω, qui est également un dénominatif issu de πάρεδρος.

L'adjectif πάρεδρος, ος, ον apparaît pour la première fois chez Pindare et signifie « assis à côté ». C'est ainsi qu'Euripide l'emploie, avec un complément au datif, au vers 574 des *Troyennes*<sup>56</sup> :

<sup>53</sup> Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, IV, v. 75-76 :

παρεδριώσα δὲ μούνη,

οἷά περ αἰδομένη, δολίην ἀνεείκατο φωνήν·

Assise à côté d'elle alors qu'elle était seule, comme si elle avait honte, elle fait entendre sa voix pleine de ruse.

Et XVII, v. 241-243 :

καὶ πάντες, ὅσοι ναετῆρες Ὀλύμπου,

Ζηνὶ παρεδριῶντες ἔσω θεοδέγμονος αὐλῆς

πασσυδὸν ἡγορόωντο πολυχρύσων ἐπὶ θόκων.

Et tous ceux qui habitaient l'Olympe, assis à côté de Zeus dans le palais qui accueille les dieux, tenaient ensemble une assemblée sur leurs sièges riches en dorures.

<sup>54</sup> Employé sans complément, Jean de Gaza, *Description d'un tableau cosmique*, v. 651. Delphine Lauritzen dans Jean de Gaza, *Description d'un tableau cosmique* (éd. D. Lauritzen, C.U.F., 2015), p. L-LII, souligne que Jean de Gaza emprunte une partie importante de son lexique à Nonnos de Panopolis.

<sup>55</sup> Karl Edson (éd.), *Inscriptiones Graecae*, vol. X, part. II, fasc. 1, De Gruyter, Berlin, 1972, inscription 447, l. 10 :

σύνθρον<ον> Ἐδωνή{H}ει παρεδρι<ό>ωντι φυλάσ<σ>ει{N}

Cette inscription est relue par Jeanne et Louis Robert dans *Revue des Etudes Grecques*, Les Belles Lettres, Paris, 1960, vol. 73, Bulletin épigraphie, 205, p. 167, qui modifient la lecture de ce dernier vers sans que le verbe qui nous intéresse ne soit concerné. La métrique impose de lire une forme à *diectasis* παρεδριῶντι malgré l'erreur du lapicide.

<sup>56</sup> Voir aussi Euripide, *Hécube*, v. 616 ; *Oreste*, v. 83 ; *Les Bacchantes*, v. 57. Voir aussi, où la notion de « siège » n'est pas assurée et où il s'agit peut-être simplement de « compagnons » ou d'« assistants », Hérodote, V, 18 ; VII, 147 ; VIII, 138 ; IX, 94.

Ποῖ ποτ' ἀπήνης νότοισι φέρη,  
δύστανε γύναι, πάρεδρος χαλκείοις  
Ἕκτορος ὄπλοις

Où donc es-tu portée, sur le dos de ce charriot, femme infortunée, assise auprès des armes de bronze d'Hector ?

Cependant, dans la plupart de ses attestations, cet adjectif prend un sens plus spécialisé : il est le plus souvent employé pour des dieux, en particulier pour une divinité « parèdre », c'est-à-dire une divinité de moindre importance qui siège aux côtés d'une divinité majeure<sup>57</sup> ou pour le fait de « siéger auprès de quelqu'un » en tant que roi ou dans le cadre d'une charge officielle<sup>58</sup> ; par conséquent, il peut également désigner le fait d'être l'« assistant » de quelqu'un et en particulier l'« assesseur » d'un archonte ou d'un juge<sup>59</sup>. Malgré l'écart entre les réalités que peut recouvrir cet adjectif, il semble bien que le sens soit « qui siège auprès de ». Du point de vue sémantique, παρεδριάω-ῶ, qui signifie « être πάρεδρος », peut être interprété comme un dénominatif issu de l'adjectif πάρεδρος, ος, ον.

De fait, du point de vue du sens et de la syntaxe, παρεδριάω-ῶ est très proche d'un autre dénominatif issu de παρέδρος, ος, ον, παρεδρεύω, qui signifie également « être πάρεδρος ». Ce verbe peut en effet prendre le sens de « être assis à côté de », par exemple dans un fragment papyrologique d'Euripide<sup>60</sup> :

σύ τε π[ηδ]αλίωι παρεδρεύω[v]  
Toi, assis à côté du gouvernail...

<sup>57</sup> Pour Rhadamante auprès de Zeus, Pindare, *Olympiques*, II, v. 84 ; pour Thémis auprès de Zeus, VIII, v. 22 ; pour Ilithyie auprès des Parques, *Néméennes*, VII, v. 1 ; pour Dionysos auprès de Déméter, *Isthmiques*, VII, v. 3 ; pour les Amours auprès de Sagesse, Euripide, *Médée*, v. 843 ; pour Hélène auprès d'Héra, Euripide, *Oreste*, v. 1687 ; pour la Royauté auprès de Zeus, Aristophane, *Les Oiseaux*, v. 1753. Pour la Victoire, Ménandre, *Les Samiennes*, v. 908. Pour les parèdres de la Grande Mère, Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, v. 1127. Pour des morts qui deviennent comme « parèdres » des dieux, Démosthène, *Oraison funèbre*, 34.

Pour une prêtresse auprès de sa divinité, Pindare, *Pythiques*, IV, v. 4.

<sup>58</sup> Pour des éphores, Hérodote, *Histoires*, VI, 65 ; pour une assemblée de dieux, Euripide, *Hélène*, v. 879. Pour une royauté, pour Héra auprès de Zeus, Bacchylide, *Epinicies*, XI, v. 51 ; pour Hélène auprès de Ménélas, Isocrate, *Eloge d'Hélène*, 62. Avec une métaphore, pour le désir, Sophocle, *Antigone*, v. 797.

<sup>59</sup> Euripide, *Hippolyte*, v. 675-677 :

Τίς ἄν θεῶν ἄρωγός ἢ τίς ἄν βροτῶν  
πάρεδρος ἢ ζυνεργός ἀδίκων ἔργων  
φανείη ;

Quel dieu secourable, quel mortel apparaîtrait, comme assistant ou comme aide dans mes mauvaises actions ?

Pour l'« assesseur » de l'archonte, Isée, *La succession de Philoktémon*, 32 ; Démosthène, *Contre Théocrinès*, 32 ; *Contre Nééra*, 72 et 81 ; Aristote, *Constitution d'Athènes*, 56, 1. Pour celui d'un juge, Andocide, *Sur les mystères*, 78 ; Aristote, *Constitution d'Athènes*, 48, 4. Sans que cela soit précisé, Archippe, fr. 27 (éd. T. Kock dans *Comicorum Atticorum fragmenta*, vol. 1), v. 5.

<sup>60</sup> Euripide, fr. 149 (éd. C. Austin dans *Nova fragmenta Euripidea in papyris reperta*), v. 3. Voir aussi *Lettre d'Aristée à Philocrate*, 81 ; *Testament des Douze Patriarches*, VII, 5, 6. Pour le fait de « être au chevet » d'un malade, c'est-à-dire à la fois de rester à ses côtés et de l'assister, Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XIV, 71, 4.

Le verbe peut prendre le sens de « rester assis », c'est-à-dire « attendre », par exemple pour monter la garde, par exemple chez Polybe (*Histoires*, XXIX, 27, 10) :

καταλαβόντες ἡττημένους μάχῃ τοὺς τοῦ Πτολεμαίου στρατηγούς [...] ταχέως ἀνέστησαν τὸ στρατόπεδον ἐκ τῆς χώρας καὶ παρήδρευσαν, ἕως ἀπέπλευσαν αἱ δυνάμεις ἐπὶ Συρίας.

Après avoir compris que les stratèges de Ptolémée avaient été vaincus au combat [...], ils firent rapidement se retirer l'armée hors du territoire et attendirent jusqu'à ce que les troupes prennent la mer pour la Syrie.

Pour le fait de « monter la garde », I, 77, 7 ; XXX, 5, 1. Simplement pour le fait de « être assis », Bible des Septante, *Proverbes*, 1, 21 et 8, 3.

Le verbe peut aussi désigner le fait d'« être parèdre », pour une divinité mais surtout pour l'assesseur d'un archonte<sup>61</sup>. Du point de vue du sens, le verbe *παρεδριάω-ῶ* peut donc être rapproché de l'adjectif *πάρεδρος, ος, ον*, qui est bien attesté avant l'époque d'Apollonios et qui, chez Euripide en particulier, peut prendre le sens très concret de « assis à côté de » et, par là même, de son dénominatif *παρεδρεύω*, vis-à-vis duquel *παρεδριάω-ῶ* semble fonctionner comme une variante morphologique. Le verbe *παρεδριάω-ῶ*, en revanche, ne peut pas être considéré comme une variante métrique de *παρεδρεύω*, ne serait-ce que parce que *παρεδριῶν* et *παρεδρεύων* sont équivalents d'un point de vue métrique dans un poème en hexamètres. De plus, les couples formés par un verbe en *-εύω* et un verbe en *-ιάω-ῶ* sont relativement rares et, quand ils existent, ne semblent pas fonctionner comme des artifices métriques<sup>62</sup>.

### b) Analyse préverbale : comparaison avec les préverbés en *παρα*<sup>ο</sup>

Cela étant, *παρεδριάω-ῶ*, pour le sens et la syntaxe, peut également être rapproché d'autres préverbés en *παρα*<sup>ο</sup> qui, eux, ne peuvent pas être analysés comme des dénominatifs. C'est par exemple le cas de deux autres verbes issus de la même racine *\*sed-*, *παρέζομαι*<sup>63</sup> et *παρίζω*, qui prend le plus souvent un sens factitif, « faire s'asseoir auprès de » mais qui, à l'actif, signifie bien « s'asseoir auprès de » dans son unique attestation homérique<sup>64</sup>. Ces deux verbes, qui sont eux aussi des

<sup>61</sup> Pour une divinité, Euripide, *Alceste*, v. 744-746 :

εἰ δέ τι κάκει  
πλέον ἔστ' ἀγαθοῖς, τούτων μετέχουσ'  
Ἄιδου νόμφη παρεδρεύοις.  
Si là-bas il existe quelque avantage pour les gens vertueux, puisses-tu y prendre part et siéger aux côtés de l'épouse d'Hadès.

Les manuscrits B et V présentent la leçon *παρεδρεύοις* mais les manuscrits L et P ont *προσεδρεύοις*. Voir aussi Isocrate, *Evagoras*, 15 ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, IV, 3, 3. Pour l'assesseur d'un archonte, Démosthène, *Contre Midias*, 178 :

ἕτερος ἀδικεῖν ποτ' ἔδοξεν ὑμῖν περὶ τὰ Διονύσια, καὶ κατεχειροτονήσατ' αὐτοῦ παρεδρεύοντος ἄρχοντι τῷ  
νιῆϊ  
Un autre homme vous parut un jour avoir été en tord au sujet des Dionysies et vous aviez voté à main levée contre lui alors qu'il était l'assesseur de son fils qui était archonte.

Voir aussi 181 ; *Contre Nééra*, 84 ; Eschine, *Contre Timarque*, 158 ; Aristote, *Constitution d'Athènes*, 56, 1.

<sup>62</sup> Outre les couples formés par *παρεδρεύω* et *παρεδριάω-ῶ* et par *συνεδριάομαι-ῶμαι* et *συνεδρεύω*, étudiés ici, on trouve également *ἐφεδρεύω* et *ἐφεδριάω-ῶ* (*hapax*, dont la seule attestation est chez Collouthos, *L'enlèvement d'Hélène*, v. 15), *ὀρθεύω* (*hapax* euripidéen) et *ὀρθιάω-ῶ*, *τυραννεύω* et *τυραννιάω-ῶ*, *γειτονεύω* et *γειτονιάω-ῶ* (lexiques seulement), *ἀροτρεύω* et *ἀροτριάω-ῶ*, *σοφιστεύω* et *σοφιστιάω-ῶ*.

Certains verbes qui, en surface, semblent fonctionner comme un couple de variantes morphologiques, n'ont en réalité pas le même sens (*κιβδηλεύω* et *κιβδηλιάω-ῶ* ; *ἀγρεύω* et *ἀγριάω-ῶ* ; *χονδρεύω* et *χονδριάω-ῶ*, tous deux très rares ; *πυρεύω* et *πυριάω-ῶ* ; *ὀλεθρεύω* et *ὀλεθριάω-ῶ* ; *γεροντεύω* et *γεροντιάω-ῶ* ; *νυμφεύω* et *νυμφιάω-ῶ* ; *κουρεύω* et *κουριάω-ῶ* ; pour les couples formés par *μαθητεύω* et *μαθητιάω-ῶ* et par *ἀρχοντεύω* et *ἀρχοντιάω-ῶ*, le verbe en *-ιάω-ῶ* semble avoir un sens désidératif).

<sup>63</sup> Homère, *Odyssée*, IV, v. 737-738 :

ὄφρα τάχιστα  
Λαέρτη τάδε πάντα παρεζόμενος καταλέξει  
...pour que vite il aille s'asseoir à côté de Laërte et lui raconte tout cela.

Voir aussi XX, v. 334 ; *Iliade*, I, v. 557. Avec un accusatif, Homère, *Iliade*, I, v. 407. Employé sans complément, *Iliade*, V, v. 889 ; Théognis, *Elégies*, I, v. 563.

<sup>64</sup> Homère, *Odyssée*, IV, v. 311 :

Τηλεμάχῳ δὲ παρίζεν, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζε·  
Il s'assit près de Télémaque, et dit et déclara :

préverbés en παρα° d'un verbe signifiant « s'asseoir » semblent être des variantes synonymiques du verbe qui nous occupe. De même, παρίστημι, « se tenir auprès de quelqu'un », notamment pour l'assister, préverbé en παρα° de ἵστημι, ou παράκειμαι, préverbé de κείμαι, « être étendu », entretiennent avec le verbe simple correspondant des rapports sémantiques et syntaxiques proches de ceux qui unissent παρεδριάω-ῶ et ἐδριάω-ῶ. Notre verbe s'intègre donc dans une série de préverbés en παρα° qui signifient « être dans telle ou telle position à proximité de quelqu'un ».

Pour παρεδριάω-ῶ, l'analyse dénominative et l'analyse déverbale sont donc en concurrence, sans qu'il soit possible de décider de manière certaine en faveur de l'une ou de l'autre. D'un point de vue morphologique, les deux analyses sont envisageables, la préverbation et la dérivation en -ιάω-ῶ à partir d'un adjectif thématique<sup>65</sup> étant toutes deux productives dans la langue épique. D'un point de vue sémantique et syntaxique, les deux analyses sont possibles également : même si πάρεδρος, ος, ον a des sens spécialisés, notamment dans le domaine des charges administratives, que l'on ne retrouve pas dans l'emploi que fait Apollonios de παρεδριάω-ῶ, il est aussi employé, en particulier chez Euripide, pour désigner le fait d'être « assis auprès de quelqu'un ». De même, l'analyse préverbale est tout à fait satisfaisante, d'une part parce que notre verbe s'intègre sans mal dans une série de préverbés en παρα° qui indiquent le fait de prendre position auprès de quelqu'un ou de quelque chose, et d'autre part parce que le syntagme ἐδριάω-ῶ παρά τινι, dont notre verbe pourrait être une forme de variante syntagmatique, est bien attesté dans la langue épique<sup>66</sup>, y compris chez Apollonios, qui l'emploie dans un contexte proche de celui dans lequel emploie παρεδριάω-ῶ, c'est-à-dire pour indiquer la position des Argonautes dans le navire<sup>67</sup>.

## 2) Le verbe συνεδριάομαι-ῶμαι (I, v. 328)

Le verbe συνεδριάομαι-ῶμαι est un *hapax* que l'on ne trouve que dans les *Argonautiques*. On peut, comme on l'a fait pour παρεδρεύω, rapprocher ce verbe du verbe épique ἐδριάομαι-ῶμαι, « s'asseoir », mais aussi du substantif τὸ συνέδριον, « l'assemblée », et de l'adjectif σύνεδρος, ος, ον,

---

Avec un sens factitif, Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, IV, v. 782 :

Ἡ δέ μιν ἄσσον ἐοῖο παρεῖσέ τε φαῖνέ τε μῦθον·  
Celle-ci [Héra] la fit asseoir près d'elle et lui présenta sa pensée.

<sup>65</sup> TUCKER 1990, p. 253-254.

<sup>66</sup> Hésiode, *Théogonie*, v. 388 :

ἀλλ' αἰεὶ πᾶρ Ζηνὶ βαρυκτόπῳ ἐδριόωνται.  
Mais toujours ils siègent auprès de Zeus aux lourds grondements.

Avec παρά et l'accusatif, Théocrite, *Idylle*, XVII, v. 18-19 :

παρὰ δ' αὐτὸν Ἀλέξανδρος φίλα εἰδώς  
ἐδριάει  
Auprès de lui Alexandre qui le chérit s'assied.

<sup>67</sup> I, v. 528-530 :

Οἱ δ' ἀνὰ σέλματα βάντες ἐπισχερῶ ἀλλήλοισιν,  
ὡς ἐδάσαντο πάροιθεν ἐρεσσέμεν, ᾧ ἐνὶ χώρῳ  
εὐκόσμως σφετέροισι παρ' ἔντεσιν ἐδριόωντο·  
Eux, après être monté sur les bancs, l'un derrière l'autre, de la manière dont on les avait répartis auparavant pour ramer, à cet endroit, en bon ordre, s'assirent près de leurs armes.

« qui siège en assemblée ». On peut également le rapprocher du verbe συνεδρεύω, « siéger en assemblée », qui est bien attesté avant et pendant l'époque hellénistique.

#### a) Sémantisme : possibilité des analyses dénominate et déverbale

Du point de vue sémantique, le verbe συνεδρίαμαι-ῶμαι tel que l'emploie Apollonios semble davantage devoir être analysé comme un dérivé de σύνεδρος, ος, ον que comme un préverbé de ἐδρίαμαι-ῶμαι : il s'agit bien de « siéger en assemblée » plutôt que de simplement « s'asseoir ensemble ». Il apparaît en effet au vers 328 du premier chant, alors que Jason demande aux Argonautes de désigner leur chef :

τοὺς δ' ἀγορῆν δὲ συνεδριάσθαι ἄνωγεν.  
Αὐτοῦ δ' ἰλλομένοις ἐπὶ λαίφεσιν ἠδὲ καὶ ἰστῶ  
κεκλιμένῳ μάλα πάντες ἐπισχερῶ ἐδρίωντο.  
Il les invita à siéger en assemblée. Là, sur les voiles pliées et le mat couché, tous sans exception s'assirent en rang.

Jason invite ici les héros se rassembler et à s'asseoir pour former une assemblée, ἡ ἀγορή. L'idée d'« assemblée » étant déjà exprimée par ce substantif, il est difficile de déterminer si ce sème est présent dans le sémantisme du verbe συνεδρίαμαι-ῶμαι : est-ce que les héros « s'assoient ensemble » en vue d'une assemblée ou est-ce qu'ils « siègent » en assemblée ? Comme ce verbe est un *hapax*, il est impossible de comparer avec d'autres occurrences. Cela étant, le substantif τὸ συνέδριον désignant justement une « assemblée siégeante »<sup>68</sup> et l'adjectif σύνεδρος, ος, ον signifiant « qui siège dans une assemblée », il paraît peu probable qu'il soit accidentel que l'unique attestation de ce verbe se trouve justement au moment où les Argonautes vont se rassembler pour désigner leur chef. Il est donc probable que le verbe συνεδρίαμαι ait un sens proche du français « siéger », et que l'on y perçoive encore l'idée d'« être assis », comme le prouve d'ailleurs la présence du verbe simple au vers 330, sans que συνεδρίαμαι puisse vraiment être employé pour autre chose que le fait de « siéger dans un conseil, dans une assemblée ». Le verbe désigne donc vraisemblablement le fait d'« être σύνεδρος », de « siéger au συνέδριον », et non simplement le fait de « s'asseoir ensemble ».

On peut également rapprocher ce verbe d'un autre dénominateur issu de σύνεδρος, ος, ον : le verbe συνεδρεύω, qui désigne également le fait de « siéger en assemblée » et qui, contrairement à συνεδρίαω, est fréquent en prose. On trouve par exemple le verbe en -εύω dans la *Quatrième Philippique* de Démosthène<sup>69</sup> :

<sup>68</sup> Pour τὸ συνέδριον, par exemple chez Hérodote, *Histoires*, VIII, 56, 58, 75, 79. Pour σύνεδρος, α, ον, par exemple chez Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, IV, 22, 1 et 2 ; V, 86, 1. Les deux termes sont très fréquents en prose, notamment dans la langue des orateurs.

Cf. FREYBURGER-GALLAND 1997, p. 99-101 : dans la langue classique, le substantif τὸ συνέδριον peut désigner « une assemblée d'alliés ou de confédérés, des Amphictions, de l'Aéropage » ; chez les auteurs de l'époque romaine, il sera utilisé pour traduire *senatus*.

<sup>69</sup> Démosthène, *Quatrième Philippique*, 6.

τῶν ἐν αὐτῷ τῷ κινδυνεύειν ὄντων οἱ μὲν ὑπὲρ τῆς ἡγεμονίας ἡμῶν ἀντιλέγουσιν, οἱ δ' ὑπὲρ τοῦ ποῦ συνεδρεύουσιν.

Parmi ceux qui sont exposés au même danger [que nous], les uns s'opposent à nous au sujet de l'hégémonie et les autres au sujet de l'endroit où ils siègeront.

Démosthène fait ici allusion au siège du conseil de la confédération grecque rassemblée autour d'Athènes dans sa lutte contre Philippe : le verbe συνεδρεύω désigne donc bien ici le fait de « siéger ensemble, se rassembler pour tenir conseil ». Le verbe, qui est employé dans la langue attique classique et de manière abondante chez les historiens des époques hellénistique et romaine<sup>70</sup>, désigne le fait de se rassembler pour prendre une décision commune, que ce soit dans le cadre des institutions politiques ou dans un cadre plus informel<sup>71</sup>. Le sens du verbe συνεδρεύω semble donc proche de celui que prend συνεδρίαμαι-ῶμαι dans les *Argonautiques*. Le verbe συνεδρεύω, qui est notamment très fréquent chez Polybe et chez Diodore, semble appartenir au vocabulaire de la langue du III<sup>e</sup> siècle.

Du point de vue morphologique, il est possible que συνεδρίαω-ῶ soit dérivé de σύνεδρος, ος, ον puisqu'il existe, y compris au sein de la langue épique, une classe de dénominatifs en -ιάω-ῶ issus d'adjectifs thématiques<sup>72</sup>, mais, comme nous l'avons vu pour παρεδρίαω-ῶ et παρεδρεύω, il n'existe que très peu de couples formés par un verbe en -εύω et par un verbe en -ιάω-ῶ ou, *a fortiori*, en -ίαομαι-ῶμαι<sup>73</sup>. Le verbe συνεδρεύω est par ailleurs compatible avec le mètre épique : συνεδρίασθαι et συνεδρεύειν ne sont pas métriquement équivalents mais ils s'intègrent tous deux sans mal dans un hexamètre.

## b) Nécessité d'une double analyse

Il semble clair que, du point de vue sémantique, le verbe συνεδρίαομαι-ῶμαι doit être rapproché de σύνεδρος, ος, ον et de son dénominatif συνεδρεύω, mais cela n'implique pas qu'il n'y ait pas là un travail sur le verbe homérique ἔδριαομαι-ῶμαι.

<sup>70</sup> En contexte politique ou militaire, sans qu'il s'agisse nécessairement d'institutions de la cité, Démosthène, *Sur la couronne*, 135 ; *Discours sur le traité conclu avec Alexandre*, 15 ; Eschine, *Contre Ctésiphon*, 74, 91 et 98 ; Androtion, fr. 33 (éd. K. Müller dans *Fragmenta historicorum Graecorum*, vol. 1) ; Polybe, *Histoires*, II, 26, 4 ; III, 68, 15 (où deux personnes seulement sont présentes) ; IV, 25, 1 ; V, 20, 11 ; 28, 3 ; 35, 7 ; V, 63 (où seulement deux personnes sont présentes) ; 102, 8 ; VI, 16, 4 ; VIII, 7, 5 et 32, 2 ; XV, 2, 4 ; XVI, 22, 9 ; XVIII, 45, 7 et 53, 5 ; XX, 1, 1 ; XXI, 16, 10 et 42, 9 ; XXVIII, 19, 1 ; XXXVIII, 11, 3 et 17, 5 ; Bible des Septante, *Siracide*, 23, 14. Le verbe est souvent construit avec μετά et le génitif. Le verbe continue à être employé par la suite, notamment chez Diodore de Sicile.

Pour un rassemblement hors du cadre politique ou militaire, Aristote, *Métaphysique*, 987a ; Bible des Septante, *Siracide*, 11, 9.

Avec simplement le sens « être assis avec », Bible des Septante, *Siracide*, 42, 12 ; avec un sens spécifique au vocabulaire des augures, Posidippe, *Epigrammes*, ép. 27, v. 3 (pour le sens, cf. Y. Durbec, dans *Les épigrammes de Posidippe* [éd. Y. Durbec], p. 21, n. 109) ;

<sup>71</sup> Par exemple, pour un rassemblement hors du cadre officiel de la cité ou de l'Etat, Polybe, *Histoires*, XVIII, 53, 3 :

γνόντες γὰρ αὐτὸν οἱ περὶ τὸν Ἀριστομένην συναθροίζοντα τοὺς φίλους εἰς τὴν ἰδίαν οἰκίαν καὶ συνεδρεύοντα μετὰ τούτων, πέμψαντές τινες τῶν ὑπασπιστῶν ἐκάλουν εἰς τὸ συνέδριον.

L'entourage d'Aristomènes, ayant découvert qu'il rassemblait ses amis dans sa propre maison et qu'il tenait conseil avec eux, envoya quelques gardes le convoquer à l'assemblée.

<sup>72</sup> Pour la langue homérique, TUCKER 1990, p. 253, avec seulement quatre exemples. Voir aussi SCHWYZER 1968, vol. 1, p. 732, β.

<sup>73</sup> Cf. *supra*, p. 4, n. 62.

De fait, en employant le thème ἐδριάομαι-ῶμαι, Apollonios reprend en réalité un syntagme formulaire en utilisant en fin de vers la tournure συνεδριάσθαι ἄνωγεν, « il [les] invita à siéger ensemble ». On trouve en effet le vers formulaire suivant à deux reprises dans le chant XI de l'*Iliade*, aux vers 646 et 778 :

ἐς δ' ἄγε χειρὸς ἐλών, κατὰ δ' ἐδριάσθαι ἄνωγε.  
Après l'avoir pris par la main, il le guida et l'invita à s'asseoir.

On trouve également ἐδριάσθαι ἄνωγον, toujours en fin de vers, au chant III de l'*Odyssee*<sup>74</sup> et encore ἐδριάσθαι ἄνωγεν dans l'*Hymne Homérique à Déméter*<sup>75</sup>. Apollonios se réapproprie ici une formule homérique en utilisant le verbe συνεδριάομαι au lieu du plus fréquent et donc moins poétique συνεδρεύω.

Il n'y a par conséquent pas lieu de privilégier ici l'analyse dénominate à l'analyse préverbale : συνεδριάομαι-ῶμαι fonctionne à la fois comme un dérivé de σύνεδρος, ος, ον, puisque le lecteur grec pense nécessairement à cet adjectif lorsqu'il lit le verbe συνεδριάομαι-ῶμαι dans un contexte de prise de décision collective, et comme un préverbe du verbe ἐδριάομαι-ῶμαι, dont le contexte d'emploi chez Homère est très proche de celui de συνεδριάομαι-ῶμαι chez Apollonios.

## E. Synthèse

Les cinq verbes de notre corpus pour lesquels on peut hésiter entre une analyse dénominate et une analyse préverbale, ἐπανδρώω-ῶ (I, v. 874), ἐπιξυνόομαι-οῦμαι (III, v. 1162 et IV, v. 435), ὑποσκιάω-ῶ (I, v. 451), παρεδριάω-ῶ (II, v. 1039) et συνεδριάομαι-ῶμαι (I, v. 328) ont donc des statuts très différents. Le verbe ἐπανδρώω-ῶ est vraisemblablement un dénominateur : le verbe est formé régulièrement à partir de l'adjectif ἔπανδρος, ος, ον et désigne le fait de « rendre ἔπανδρος », c'est-à-dire de « viriliser » quelque chose ou quelqu'un. Il s'agit vraisemblablement d'un verbe d'usage courant, formé à partir d'un adjectif courant lui aussi, même si les formes en -όω-ῶ sont fréquentes dans la langue épique et s'intègrent donc sans mal à la langue d'Apollonios. De même, ἐπιξυνόομαι-οῦμαι doit être rapproché à la fois de l'adjectif ἐπίξυνος, ος, ον et du verbe ἐπικοινωνομαι-οῦμαι. Les verbes παρεδριάω-ῶ et συνεδριάομαι-ῶμαι, à l'inverse, présentent un thème verbal tout homérique et s'opposent en cela aux présents très fréquents ἴζω et ἔζομαι. Pour ces verbes, il est impossible de préférer une analyse à l'autre. Pour παρεδριάω-ῶ, il est difficile de fournir une réponse définitive, car les deux analyses sont également satisfaisantes et il est vraisemblable que l'emploi de παρεδριάω-ῶ soit à la fois influencé par l'existence de πάρεδος, ος, ον et de παρεδρεύω et par celle du verbe simple ἐδριάω-ῶ et d'autres préverbes en παρα°, par exemple παρέζομαι. Quant à συνεδριάομαι-ῶμαι, pour le sens, il doit être rapproché des formes nominales σύνεδρος, ος, ον et

<sup>74</sup> Homère, *Odyssee*, III, v. 35.

<sup>75</sup> *Hymne homérique à Déméter*, v. 191.

τὸ συνέδριον et du verbe συνεδρεύω, mais le contexte dans lequel Apollonios emploie le préverbe rappelle au lecteur celui dans lequel Homère employait le simple dans une formule homérique.

## II. Possibilité de l'analyse déverbale

De même que les verbes ἐπανδρώ-ω et συνεδρίαμαι-ωμαι doivent être rapprochés de formes nominales qui présentent elles-mêmes un préfixe, certains verbes de notre corpus peuvent être analysés comme des déverbaux issus de formes verbales qui sont elles-mêmes préverbées. Le verbe ἐπιτρώπια-ω, par exemple, peut être analysé de deux manières, comme un préverbe de τρώπια-ω ou comme un déverbal issu de ἐπιτρέπω. Sachant bien qu'Homère emploie à la fois le verbe τρέπω et le verbe τρώπια-ω, Apollonios emploie à la fois ἐπιτρώπια-ω et ἐπιτρέπω. Contrairement à ce que l'on pouvait observer pour les verbes que nous avons analysés comme des dérivés, il ne s'agit pas, ici, de former des thèmes verbaux par analogie avec des formes existantes, mais plutôt de faire fonctionner les thèmes verbaux qui existent déjà dans la langue : la coexistence, y compris au sein d'une même œuvre, de τρέπω et de τρώπια-ω implique pour ainsi dire l'existence du couple formé par ἐπιτρέπω et ἐπιτρώπια-ω. En employant ces préverbés pour lesquels une double analyse est possible, Apollonios exploite abondamment la richesse morphologique de la langue épique : les paires morphologiques bien attestées dans la poésie épique archaïque se retrouvent chez Apollonios avec des préverbes nouveaux. De manière beaucoup plus rare puisqu'un verbe seulement est concerné, notre poète n'emploie pas la forme épique mais une forme plus récente, témoignant ainsi du renouvellement naturel du vocabulaire.

### A. Reprise de paires morphologiques homériques

La langue épique connaît de nombreuses paires morphologiques, c'est-à-dire des couples de verbes formés sur le même radical mais selon des procédés morphologiques différents. C'est ainsi que cohabitent régulièrement, au sein de la langue épique archaïque, un verbe thématique à degré *e* radical et un verbe contracte en -έω-ω à degré *o* radical ou encore un verbe en -έω et un verbe en -εύω<sup>76</sup>. Ces paires morphologiques, quelle que soit leur origine, ont souvent un rôle métrique et permettent aux poètes de composer avec les exigences de l'hexamètre dactylique.

Apollonios, qui fait face aux mêmes contraintes métriques que l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* et qui connaît parfaitement la morphologie homérique, exploite cette possibilité de la langue épique non seulement pour former de nouveaux dérivés par analogie mais également pour former de nouveaux préverbés à partir de paires morphologiques attestées sous forme simple. Evidemment, les thèmes verbaux concernés sont pour la plupart fréquents dans la langue épique ;

---

<sup>76</sup> Pour les présents en -έω-ω à vocalisme *o*, CHANTRAINE 1942b, §164 ; pour les présents en -εύω, §174. Cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

cela implique qu'il est probable, peut-être plus encore que pour d'autres verbes de notre corpus, que ces verbes aient été employés avant Apollonios, dans des poèmes épiques que nous aurions perdus depuis.

Nous commencerons par étudier les cas où l'analyse déverbale est assurée : Apollonios reprend manifestement des variantes morphologiques qui existent chez Homère sous forme simple et les emploie avec un préverbe. Nous traiterons ensuite les verbes pour lesquels l'analyse déverbale est envisageable sans toutefois être assurée.

## 1) Préverbes pour lesquels l'analyse déverbale est assurée

### a) Verbes en -άω-ῶ à degré $\bar{o}$ radical et verbes thématiques à degré $e$ radical

Le grec connaît une petite série de déverbaux en -άω qui présentent un radical en  $\bar{o}$ . Ces verbes ont tous une variante morphologique thématique à degré  $e$  radical. On a ainsi chez Homère, en se limitant aux verbes simples,  $\nu\omega\mu\acute{\alpha}\omega\text{-}\tilde{\omega}$  qui s'oppose à  $\nu\acute{\epsilon}\mu\omega$ ,  $\pi\omega\tau\acute{\alpha}\omicron\mu\alpha\iota\text{-}\tilde{\omega}\mu\alpha\iota$  qui s'oppose à  $\pi\acute{\epsilon}\tau\omicron\mu\alpha\iota$ ,  $\sigma\tau\rho\omega\phi\acute{\alpha}\omega\text{-}\tilde{\omega}$  qui s'oppose à  $\sigma\tau\rho\acute{\epsilon}\phi\omega$ ,  $\tau\rho\omega\pi\acute{\alpha}\omega\text{-}\tilde{\omega}$  qui s'oppose à  $\tau\rho\acute{\epsilon}\pi\omega$  et enfin  $\tau\rho\omega\chi\acute{\alpha}\omega\text{-}\tilde{\omega}$  qui s'oppose à  $\tau\rho\acute{\epsilon}\chi\omega$ . Ces verbes sont pour certains relativement fréquents dans le texte homérique et devaient donc être perçus comme caractéristiques de la langue épique archaïque, d'autant qu'ils sont très rares en prose. La dérivation joue ici un rôle métrique important : le radical long des verbes en -άω-ῶ permet en effet d'éviter le crétique que contenait nécessairement certaines formes à degré  $e$  radical. Certaines formes de  $\sigma\tau\rho\acute{\epsilon}\phi\omega$ ,  $\tau\rho\acute{\epsilon}\pi\omega$  et  $\tau\rho\acute{\epsilon}\chi\omega$ , en particulier, sont en effet incompatibles avec la métrique de l'hexamètre.

Nous avons vu qu'Apollonios utilise ce procédé morphologique lorsqu'il emploie le verbe  $\delta\omega\mu\acute{\alpha}\omega\text{-}\tilde{\omega}$ , qui apparaît pour la première fois dans les *Argonautiques* et qu'il faut rapprocher du verbe thématique  $\delta\acute{\epsilon}\mu\omega$ <sup>77</sup>. On trouve également trois verbes préverbes en -άω-ῶ à degré  $\bar{o}$  radical :  $\acute{\epsilon}\pi\iota\tau\rho\omega\pi\acute{\alpha}\omega\text{-}\tilde{\omega}$  (I, v. 351),  $\mu\epsilon\tau\alpha\tau\rho\omega\pi\acute{\alpha}\omicron\mu\alpha\iota\text{-}\tilde{\omega}\mu\alpha\iota$  (III, v. 297) et  $\pi\alpha\rho\alpha\sigma\tau\rho\omega\phi\acute{\alpha}\omega\text{-}\tilde{\omega}$  (II, v. 664). Ces trois verbes, tous poétiques, semblent fonctionner comme des variantes morphologiques du verbe thématique à degré  $e$  radical correspondant.

#### i. Le verbe $\acute{\epsilon}\pi\iota\tau\rho\omega\pi\acute{\alpha}\omega\text{-}\tilde{\omega}$ (I, v. 351)

Le verbe  $\acute{\epsilon}\pi\iota\tau\rho\omega\pi\acute{\alpha}\omega\text{-}\tilde{\omega}$  apparaît dans la bouche de Jason qui, au vers 345 du chant I, s'adresse aux Argonautes :

Εἰ μὲν δὴ μοι κῦδος ἐπιτρωπᾶτε μέλεσθαι,  
μηκέτ' ἔπειθ', ὥς καὶ πρὶν, ἐρητύοιτο κέλευθα.  
Si vous me confiez l'honneur de prendre soin [de l'expédition], que désormais rien ne  
retarde notre voyage, comme c'était le cas auparavant.

<sup>77</sup> Cf. *supra*, p. 4-4. Pour une étude plus générale de ces verbes dans les *Argonautiques*, MOREL 2019, §3-38.

Le verbe est ici employé de manière transitive et le sens semble être « confier », sens qui est également celui du verbe dans ses attestations postérieures qui sont toutes poétiques<sup>78</sup>. Le radical verbal présent dans ce préverbe, τρωπάω-ῶ, est homérique. Chez Homère, il fonctionne comme une variante morphologique de τρέπω et désigne donc, au moyen où il est surtout employé, le fait de « se retourner (pour prendre la fuite) »<sup>79</sup>, sens qui est assez éloigné de celui de ἐπιτρωπάω-ῶ dans les *Argonautiques*. Le sens et la construction verbale de ἐπιτρωπάω-ῶ ne peuvent donc guère se comprendre si l'on considère qu'il a été créé par prévervation à partir du verbe homérique τρωπάω.

On peut en revanche rapprocher ἐπιτρωπάω-ῶ du verbe thématique à degré *e* ἐπιτρέπω, qui signifie lui aussi « confier » et qui se construit de la même manière que le fait ἐπιτρωπάω-ῶ dans les *Argonautiques*. Ce verbe, formé par prévervation à date ancienne, est déjà attesté chez Homère, par exemple au vers 226 du chant II de l'*Odyssee* :

καὶ οἱ ἰὼν ἐν νηυσὶν ἐπέτρεπεν οἶκον ἅπαντα,  
 πείθεσθαί τε γέροντι καὶ ἔμπεδα πάντα φυλάσσειν·  
 Et [Ulysse], partant sur ses nefs, lui [Mentor] confiait toute sa maison pour qu'il obéît au  
 vieil homme et qu'il gardât tous ses biens

Chez Apollonios comme chez Homère, nous avons un accusatif direct pour le complément d'objet, οἶκον ἅπαντα, un datif d'attribution, οἱ, et deux infinitifs de but, πείθεσθαί τε γέροντι καὶ ἔμπεδα πάντα φυλάσσειν. Le verbe ἐπιτρέπω est également attesté chez Apollonios, avec le même sens que dans le texte homérique<sup>80</sup>. Le verbe ἐπιτρωπάω-ῶ, qui apparaît pour la première fois chez Apollonios et qui demeurera un verbe très rare, ne doit donc pas être analysé comme le préverbe de τρωπάω-ῶ mais plutôt comme le dérivé de ἐπιτρέπω.

L'emploi de la forme contracte à degré *ō* radical ne semble pas pouvoir s'expliquer par la nécessité métrique puisque la forme ἐπιτρέπετε, qui serait l'équivalent de ἐπιτρωπᾶτε, n'est pas incompatible avec le mètre épique, même si elle ne saurait être directement intégrée dans le vers 345. L'emploi de la forme en -άω-ῶ à *ō* radical est donc vraisemblablement un choix stylistique : Apollonios évite ici d'employer un verbe qui est certes homérique mais qui est également fréquent en prose, ἐπιτρέπω, et emploie à la place un verbe nouveau ou tout du moins très rare y compris dans

<sup>78</sup> Oppien *Halieutiques*, II, v. 222-223 :

πολλοὶ γὰρ τοῖοι καὶ ἐν ἀνδράσιν, οἷσι λέλονται  
 ἦνια, γαστρὶ δὲ πάντας ἐπιτρωπῶσι κάλωας·  
 Parmi les hommes aussi, nombreux sont ceux de ce genre, qui ont relâché les rênes : c'est à leur ventre qu'ils  
 confient tous les cordages !

Voir aussi V, v. 172 et 188 où le verbe, dont le sujet est inanimé, signifie plutôt « permettre, laisser la possibilité de », ce qui peut également être le sens de ἐπιτρέπω (par exemple dans Xénophon, *Anabase*, III, 2, 31) ; *Anthologie Grecque*, II, ép. 1 attribuée à Christodoros, v. 302.

<sup>79</sup> Homère, *Iliade*, XI, v. 566-568 :

Αἴας δ' ἄλλοτε μὲν μνησάσκετο θούριδος ἀλκῆς  
 αὐτὶς ὑποστρεφθεὶς, καὶ ἐρητύσασκε φάλαγγας  
 Τρώων ἱποδάμων· ὅτε δὲ τρωπάσκετο φεύγειν·  
 Ajax tantôt se souvenait de sa force impétueuse, et, ayant fait demi-tour, tenait à distance les bataillons des  
 Troyens dompteurs de chevaux, tantôt se retournait pour fuir.

Voir aussi XV, v. 666 ; XVI, v. 95 et *Odyssee*, XXIV, v. 536. A l'actif, Homère, *Odyssee*, XIX, v. 521.

<sup>80</sup> I, v. 642 et 695 ; III, v. 488 et 628 ; IV, v. 1700.

la langue poétique, qui n'est pas homérique mais qui, par sa morphologie, en a tout à fait l'apparence et qui s'intègre sans mal dans une série de préverbés de *τροπάομαι-ῶμαι*, qui fonctionnent eux aussi comme des variantes des préverbés de *τρέπω*.

## ii. Le verbe *μετατροπάομαι-ῶμαι* (III, v. 297)

Le verbe *μετατροπάομαι-ῶμαι* n'est attesté que deux fois dans les textes que nous avons conservés, une fois dans les *Argonautiques* et une fois dans les *Dionysiaques* de Nonnos de Panopolis. Chez Apollonios, on le trouve au vers 297 du chant II, alors qu'Eros vient d'atteindre Médée de sa flèche :

ἀπαλὰς δὲ μετετροπᾶτο παρειάς  
 ἐς χλόον, ἄλλοτ' ἔρευθος, ἀκηδείησι νόοιο.  
 Les tendres joues [de Médée] changeaient et devenaient parfois pâles, parfois rouges sous  
 l'effet de l'engourdissement de son esprit.

Le verbe est ici employé au passif et désigne les changements qui s'opèrent en Médée, avec un accusatif de relation qui précise la partie du corps concernée par cette transformation. Nonnos de Panopolis, au V<sup>e</sup> siècle de notre ère, emploie le verbe dans un sens similaire quand il décrit la folie d'Athamas<sup>81</sup>.

Le verbe *μετατρέπομαι*, qui pourrait fonctionner comme une variante morphologique de *μετατροπάομαι-ῶμαι*, est déjà attesté chez Homère, mais il signifie soit « se soucier de quelque chose »<sup>82</sup> et se construit alors avec le génitif, soit « se retourner, faire demi-tour »<sup>83</sup>. On retrouve ces deux emplois chez Apollonios, toujours au moyen<sup>84</sup>, mais le verbe ne signifie jamais « changer » dans les *Argonautiques*. Le sens de « changer, se transformer » apparaît cependant hors de la langue poétique et *μετατρέπω* signifie bien « faire changer » à l'actif et « changer » au passif, en particulier

<sup>81</sup> Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, X, v. 25-26 :

ἀπλανέες γὰρ  
 ἄφρονος ἐγκεφάλιοιο μετατροπῶντο μενοιναί.  
 En effet, les fermes pensées de son cerveau dément étaient bouleversées.

<sup>82</sup> Homère, *Iliade*, I, v. 160 :

τῶν οὐ τι μετατρέπη οὐδ' ἀλεγίζεις·  
 Tu ne te soucies ni ne t'inquiètes en rien de cela.

Voir aussi IX, v. 630 et XII, v. 238.

<sup>83</sup> Homère, *Iliade*, I, v. 199 :

θάμβησεν δ' Ἀχιλεὺς, μετὰ δ' ἐτρέπετ'  
 Achille fut frappé de stupeur et se retourna.

<sup>84</sup> Avec le sens de « se soucier de quelque chose », IV, v. 355-357 :

ἦέ σε πάγχυ λαθιφροσύναις ἐνέηκαν  
 ἀγλαΐαι, τῶν δ' οὐ τι μετατρέπη ὅσσ' ἀγόρευες  
 χρειοῖ ἐνισχύμενος;  
 ... ou est-ce que les triomphes t'ont précipité tout entier vers l'oubli ? Ne te souciais-tu d'aucune de ces choses  
 dont tu parlais lorsque tu étais dans le besoin ?

Avec le sens de « se retourner », III, v. 649-650, avec, comme chez Homère (*Iliade*, I, v. 199), une tmèse :

μετὰ δ' ἐτρέπετ' αὐτίς ὀπίσω  
 στρεφθεῖσ'  
 Elle se retourna et revint à l'intérieur.

en prose<sup>85</sup>. Comme μετατροπάομαι-ῶμαι chez Nonnos, le verbe est souvent employé pour un changement émotionnel et signifie donc « être bouleversé, être ému »<sup>86</sup>.

Il semble donc que μετατροπάομαι-ῶμαι puisse bien être analysé comme une variante morphologique de μετατρέπομαι, non pas tel qu'il est employé dans le texte homérique mais avec le sens et la construction qui sont les siennes dans les textes en prose. Apollonios conserve le sens homérique de μετατρέπομαι, « se soucier de » et « se retourner », mais il emploie μετατροπάομαι-ῶμαι avec le sens récent de μετατρέπομαι, « changer, se transformer ». Le sens du verbe devait être aisément perceptible pour le lecteur d'Apollonios : le lien avec μετατρέπομαι devait être aisément perceptible et le verbe μετατροπάομαι-ῶμαι s'intègre sans difficulté dans une série de verbes préverbes en μετα<sup>ο</sup> qui signifient « se transformer », comme μεταβάλλω ou μεταβαίνω.

Comme pour ἐπιτροπάω-ῶ, il ne semble pas que la métrique suffise à elle seule à expliquer le choix de la forme μετετροπᾶτο de préférence à sa variante morphologique μετετρέπετο. Cette dernière pourrait en effet figurer au sein d'un hexamètre, par exemple si la syllabe finale était élidée ou si elle était suivie d'un groupe consonantique. La forme ἐπιτροπᾶτο reste cependant métriquement commode et elle s'intègre sans mal à la langue épique.

### iii. Le verbe παραστροφάω-ῶ (II, v. 665)

Le préverbe παραστροφάω-ῶ est un *hapax* dont l'unique attestation conservée se trouve dans une comparaison homérique où les Argonautes sont comparés à des bœufs qui peinent au travail :

ὄμματα δέ σφιν  
λοζὰ παραστροφῶνται ὑπὸ ζυγοῦ  
Leurs yeux sont déviés vers l'oblique sous l'effet du joug.

L'unique attestation de ce verbe, de forme médio-passive, semble désigner le fait de « se tourner vers le côté ». Ce verbe semble bien fonctionner comme une variante morphologique du verbe thématique παραστρέφω, puisque l'on retrouve exactement la même image à date un peu postérieure, dans les *Thériaques* de Nicandre<sup>87</sup> qui emploie, au parfait, le verbe παραστρέφω :

γλῶσσα δ' ἄτακτα λέληκε, παρέστραπται δὲ καὶ ὄσσε.

<sup>85</sup> A l'actif, Philon d'Alexandrie, *De migratione Abrahami*, 83 :

καὶ τὸ ὕδωρ εἰς αἵματος χροῖαν μετατρέπουσι  
et ils changent l'eau pour lui donner la couleur du sang.

Au passif, pour les changements du corps suite à une mauvaise alimentation, *Collection hippocratique (Lieux dans l'homme)*, 43 [deux attestations] ; Nouveau Testament, *Epître de Jacques*, 4, 9. Pour le fait de « changer » en se détournant de quelque chose que l'on appréciait auparavant, au passif, Philon d'Alexandrie, *De sacrificiis Abelis et Cainis*, 114 et 116 ; *Quod deus sit immutabilis*, 181 et 183 ; *De confusione linguarum*, 129 : à l'actif, *Anthologie grecque*, IX, ép. 114 attribuée à Parménion, v. 3. Le verbe continue à être employé par la suite.

<sup>86</sup> Au passif, Bible des Septante, 4 *Maccabées*, 6, 5 :

ἀληθῶς Ἐλεάζαρος ὅσπερ ἐν ὄνειρῳ βασανιζόμενος κατ' οὐδένα τρόπον μετετρέπετο  
En vérité, Eléazar, comme s'il avait été torturé en songe, n'était nullement bouleversé.

Voir aussi 7, 12 (avec un accusatif de relation) ; Aristée, *Lettre d'Aristée à Philocrate*, 99. A l'actif, Bible des Septante, 4 *Maccabées*, 15, 11 et 18.

<sup>87</sup> Nicandre, *Thériaques*, v. 758.

La langue, indisciplinée, a échappé au contrôle et les yeux aussi ont été déviés vers l'oblique.

Nicandre emploie le verbe παραστρέφω dans un contexte très proche de celui dans lequel Apollonios emploie παραστροφάω-ῶ : il s'agit, dans les deux cas, d'un homme ou d'un animal qui perd le contrôle de ses yeux et qui ne regarde plus dans l'axe, que ce soit sous l'effet de l'effort physique pour les Argonautes ou de la piqûre d'un animal chez Nicandre. Le verbe παραστρέφω, qui n'est pas très fréquent, est cependant attesté dès l'époque classique : à l'actif, le verbe signifie « tordre » ou « faire dévier »<sup>88</sup>. Il est souvent employé de manière métaphorique, en particulier pour désigner le fait de faire dévier quelque chose de son état naturel. Les verbes παραστρέφω et παραστροφάω-ῶ semblent donc fonctionner comme des variantes morphologiques, παραστρέφω, qui, quoique rare, est employé en prose, étant la forme non marquée stylistiquement.

La métrique justifie vraisemblablement le choix d'Apollonios ici, παραστροφῶνται s'intégrant volontiers au mètre épique alors que παραστρέφονται aurait fait apparaître un crétique. Apollonios se saisit ici de la paire morphologique formée par les verbes στρέφω et στροφάω-ῶ et reprend un artifice métrique homérique. Chez Homère, en effet, le verbe στροφάω-ῶ n'est employé que dans des contextes où le verbe στρέφω serait incompatible avec la métrique, en particulier lorsque la forme présenterait un crétique<sup>89</sup>. En revanche, pour les formes où les deux verbes pourraient être compatibles avec la métrique épique, le texte homérique présente toujours στρέφω<sup>90</sup>. Apollonios emploie donc ici un verbe qui, malgré son apparente nouveauté, si tant est que l'on puisse en juger, s'intègre sans mal dans la langue épique puisqu'il est formé et employé selon le modèle homérique.

#### iv. Synthèse : les verbes en -άω-ῶ à degré ὀ radical

Apollonios emploie donc la petite série que forment les verbes en -άω-ῶ à degré ὀ radical comme variantes morphologiques de verbes en thématiques à degré ε radical, qui sont quant à eux

---

<sup>88</sup> Au sens propre, avec le sens de « tordre, faire dévier », pour un nez ou une machoire, *Collection hippocratique* (*Ariculations*, 35 et 38 ; *Molchique*, 2 et 4 ; pour un organe, *Maladies des Femmes I*, 2, 38 et 213) ; pour un arbre, Théophraste, *Histoire des plantes*, IV, 2, 6 et V, 1, 11 et 5, 3. Avec le sens de « mettre sur le côté », pour un manteau, Théophraste, *Caractères*, 22, 13. Avec un sens métaphorique, Euripide, fr. 491 (éd. A. Nauck dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*), v. 3 :

τὴν μοῖραν εἰς τὸ μὴ χρεῶν παραστρέφων·  
...faisant dévier son destin vers ce qui ne devait pas être.

Pour le fait de modifier le sens d'un mot, Platon, *Cratyle*, 418a. Pour des âmes déviées de leur état naturel, Aristote, *Politique*, VIII, 7, 7, 1342a. Pour le fait d'altérer une semence, *Problèmes*, 879b.

<sup>89</sup> On trouve les formes στροφᾶσθαι (Homère, *Iliade*, IX, v. 463), στροφᾶσθε (*Iliade*, XX, v. 422), στροφᾶσ[α] (*Odyssée*, VI, v. 53 et 306 ; XVII, v. 97) et στροφῶσιν (*Odyssée*, VII, v. 105). On trouve également, en début de vers et donc à une place où στρέφω ne saurait convenir, la forme στροφᾶτ[ο] (*Iliade*, XIII, v. 557).

<sup>90</sup> Pour le thème de présent, on trouve les formes ἔστρεφον (Homère, *Iliade*, V, v. 505), στρέφεται (*Iliade*, XII, v. 42 et 47 ; XVIII, v. 488 ; *Odyssée*, V, v. 274), ἔστρεφε (*Iliade*, XVII, v. 699), στρέφει (*Iliade*, XXIII, v. 323, avec un abrègement de la finale en hiatus au temps faible), ἔστρέφειτ[ο] (*Iliade*, XXIV, v. 5).

Le verbe στροφάω-ῶ n'est jamais attesté hors du thème de présent, probablement parce que les thèmes de futur στρέψω (*Iliade*, VI, v. 516), d'aoriste sigmatique ἔστρεψα (*Iliade*, VIII, v. 168 ; XIII, v. 396 ; XVIII, v. 544 et 546 ; XX, v. 488 ; *Odyssée*, IV, v. 520 ; X, v. 528 ; XV, v. 205) et d'aoriste passif ἔστρέφθη (*Iliade*, V, v. 40 et 575 ; XII, v. 428 ; XV, v. 645 ; XVI, v. 308 et 598 ; XVIII, v. 139 ; *Odyssée*, IX, v. 435 et XVI, v. 352) ne posent pas de problème métrique.

très fréquents en grec. Il exploite des couples de verbes qui existent déjà chez Homère, comme τροπάω-ῶ et τρέπω et στρωφάω-ῶ et στρέφω, en employant les préverbes en -άω-ῶ comme variantes du préverbe thématique à degré *e*.

Pour ces trois verbes, le verbe simple commence par un groupe de consonne et il est donc très probable que la métrique joue un rôle important dans l'emploi de ces verbes : les verbes en -άω-ῶ devaient être perçus comme une solution métriquement commode pour certaines formes, en particulier celles où la désinence commence par une syllabe longue. Cela étant, à l'exception de μεταστρωφῶνται, aucune de ces formes n'était métriquement nécessaire et il est probable qu'Apollonios les ait employées non seulement pour leur commodité métrique mais également parce qu'elles devaient être perçues comme caractéristiques de la langue épique et qu'elles s'intégraient donc sans mal dans son épopée.

#### b) Verbe en -άω-ῶ à degré ὄ radical et verbe thématique à degré *e* radical : le verbe ἐπιτροχάω-ῶ (IV, v. 1266 et v. 1606)

Il existe dès la langue homérique une petite classe de déverbaux en -άω-ῶ à degré ὄ radical qui répondent à des verbes thématiques à *e* radical : on trouve ainsi ποτάομαι-ῶμαι, τροπάομαι-ῶμαι et τροχάω-ῶ, que l'on peut respectivement rapprocher de πέτομαι, τρέπομαι et τρέχω<sup>91</sup>. Cette formation est peu productive et concerne un nombre très réduit de verbes et d'occurrences ; les verbes thématiques correspondants, en revanche, sont très fréquents.

On trouve dans les *Argonautiques* un verbe nouveau qui relève de cette formation : le verbe ἐπιτροχάω-ῶ, dans lequel on reconnaît le préverbe ἐπι<sup>ο</sup> et le radical du verbe τρέχω, « courir ». Le verbe simple, τροχάω-ῶ, est un *hapax* homérique<sup>92</sup> qui, comme le verbe τρέχω, semble désigner le fait de « courir ». On retrouve ce verbe par la suite, exclusivement dans la langue poétique<sup>93</sup>.

Le verbe ἐπιτροχάω-ῶ apparaît quant à lui à l'époque hellénistique avec des attestations chez Apollonios de Rhodes, Aratos et Nicandre. Pour Enrico Livrea<sup>94</sup>, le préverbe est formé à partir de l'adverbe homérique ἐπιτροχάδην, « avec aisance »<sup>95</sup>. Même si l'existence de l'adverbe homérique a

<sup>91</sup> CHANTRAINE 1942b, vol. 1, §169 et SCHWYZER 1968, vol. 1, p. 718.

<sup>92</sup> Homère, *Odyssée*, XV, v. 451 :

ἄμα τροχάωντα θύραζε·

[l'enfant] qui court avec moi hors de la maison...

Certains éditeurs préfèrent la leçon ἄματροχάωντα mais, même ainsi, le verbe homérique aurait pu exercer une influence sur la création ou l'emploi de ἐπιτροχάω-ῶ.

<sup>93</sup> Aratos, *Phénomènes*, v. 26-27 :

Δύω δέ μιν ἄμφις ἔχουσαι

Ἄρκτοι ἄμα τροχάωσι· τὸ δὴ καλέονται Ἄμαξαι.

Deux ourses courent ensemble autour de lui [le pôle Nord] et c'est pourquoi on les appelle les Chariots.

Voir aussi v. 227, v. 309 et v. 1105. *Anthologie grecque*, XVI, ép. 275 attribuée à Posidippe, v. 3. Poème anacréontique, fr. 31 (éd. M. West), v. 6. Manéthon, *Apotelesmatica*, II, v. 500 ; III, v. 340 ; VI, v. 75 et v. 86. Grégoire de Nazianze, *Carmina dogmatica*, 429, v. 1 ; *Carmina moralia*, 556, v. 1 ; 785, v. 6.

<sup>94</sup> LIVREA 1973, p. 358, n. au v. 1266.

<sup>95</sup> Homère, *Iliade*, III, v. 212-214 :

ἄλλ' ὅτε δὴ μύθους καὶ μῆδεα πᾶσιν ὕφαινον  
ἦτοι μὲν Μενέλαος ἐπιτροχάδην ἀγόρευε

sûrement eu une influence sur la création ou l'emploi du préverbe, cette hypothèse n'est pas entièrement satisfaisante du point de vue sémantique : l'adverbe homérique, très rare, n'est employé chez Homère qu'avec le verbe ἀγορεύω, dans un contexte qui n'a rien à voir avec celui dans lequel sera employé ἐπιτροχάω-ῶ. Le préverbe apparaît à deux reprises dans les *Argonautiques*. Il est notamment employé pour décrire la fine couche d'eau qui court sur le sable après que la marée s'est retirée au vers 1266 du chant IV :

ἤλιθα δ' ὕδωρ  
ξινόμενον πολιῆσιν ἐπιτροχάει ψαμάθοισι·  
C'est en vain que l'eau éparpillée là court sur le sable blanc.

Une deuxième attestation se trouve dans une comparaison homérique, au vers 1606 du chant IV, où il s'agit d'un cheval qui prend le départ d'une course :

ὡς δ' ὅτ' ἀνὴρ θοὸν ἵππον ἐς εὐρέα κύκλον ἀγῶνος  
στέλλῃ ὀρεξάμενος λασίης εὐπειθέα χαίτης,  
εἶθαρ ἐπιτροχάων  
De même que, lorsqu'un homme prépare un cheval rapide en vue de la large arène des jeux, ayant attrapé l'animal docile par sa crinière épaisse, aussitôt le cheval court...

D'une attestation à l'autre, le mouvement décrit par le verbe n'est pas le même. Dans la première, il s'agit de l'eau qui court sur le sol, probablement dans de petites baignes, sans direction déterminée<sup>96</sup> ; Apollonios décrit de plus le fond de la Syrte comme un terrain marécageux et les mouvements de l'eau ne sauraient donc être considérés comme rapides. A l'inverse, le cheval qui suit son cavalier qui le mène par la bride se déplace en ligne droite, dans une direction bien définie et à une vitesse vraisemblablement supérieure à celle de la mince quantité d'eau qui se trouve dans la Syrte.

Chez Aratos et Nicandre, si le verbe signifie peut-être « courir », c'est par métaphore car il a pour sujet, respectivement, des gouttes de pluie et des enflures<sup>97</sup>. Le préverbe est employé absolument chez Aratos et avec un accusatif direct qui désigne la surface sur laquelle les enflures « courent » chez Nicandre. Là encore, le mouvement décrit n'est pas identique d'une attestation à l'autre : les gouttes

---

Mais lorsqu'ils tissaient pour tous paroles et pensées, Ménélas, assurément, parlait avec aisance.

Voir aussi *Odyssée*, XVIII, v. 26. Sur les adverbes en -δην, MATHYS 2016. L'adverbe ἐπιτροχάδην semble bien être un déverbal, quoique le verbe ἐπιτροχάω-ῶ ne soit pas attesté avant l'époque hellénistique, mais, même si le sens originel était peut-être « en courant vite », le sème de la course n'est perceptible dans aucune des deux attestations homériques de cet adverbe.

<sup>96</sup> IV, v. 1270-1271 :

ἄλμη  
ἄπλοος εἰλεῖται  
L'eau roule sans être navigable.

<sup>97</sup> Aratos, *Phénomènes*, v. 889 :

ἢ καὶ που ῥαθάμιγγες ἐπιτροχάωσ' ὑετοῖο  
... ou bien accourent des gouttes de pluie.

Nicandre, *Alexipharmakes*, v. 544-545 :

σάρκα δ' ἐπιτροχάωσαι ἀολλέες ἄκρα πελιδναί  
σμώδιγγες στίζουσι κεδαιομένης κακότητος.  
Des enflures tout ce qu'il y a de plus blanc, qui courent d'un seul bloc sur leur chair, les marquent quand le mal se répand.

d'eau de pluie descendent vers le sol alors que les enflures se répandent sur la peau, vraisemblablement dans toutes les directions. Toutes les attestations de ce verbe sont en poésie<sup>98</sup>. Etant donné le faible nombre d'occurrences du verbe simple τροχάω-ῶ et du préverbe ἐπιτροχάω-ῶ, il est difficile de percevoir une véritable différence sémantique entre les deux verbes, d'autant que les *Phénomènes* sont le seul texte qui contienne à la fois le simple et le préverbe. En particulier, il ne semble pas que le mouvement exprimé par le verbe ἐπιτροχάω-ῶ se fasse dans une direction bien définie et donc que le préverbe précise la direction du mouvement exprimé par le radical verbal.

Le préverbe ἐπιτροχάω-ῶ, qui présente une certaine commodité métrique, possède des variantes morphologiques, en particulier ἐπιτρέχω et ἐπιτροχάζω, qui posent toutes deux des problèmes de compatibilité avec le mètre épique. Le verbe ἐπιτροχάζω existe bel et bien mais n'apparaît pas avant Denys d'Halicarnasse<sup>99</sup> et demeure plus rare encore que ἐπιτροχάω-ῶ : il doit donc être négligé ici. Le verbe ἐπιτρέχω, en revanche, est bien attesté avant Apollonios et certaines de ses formes de présent ne sont pas compatibles avec l'hexamètre dactylique : Apollonios considère de manière presque systématique que les groupes de consonnes en *muta cum liquida* ferment la syllabe précédente<sup>100</sup> et certaines personnes de l'indicatif présent présentent par conséquent un crétique, tout comme l'infinitif, le participe, le subjonctif et l'optatif. Le verbe ἐπιτρέχω se trouve déjà à de nombreuses reprises chez Homère, à l'aoriste et au futur, ainsi que dans de nombreux textes en prose de l'époque classique, et apparaît également dans les *Argonautiques*<sup>101</sup>, uniquement au parfait, à l'aoriste et à l'imparfait, formes verbales qui ne font pas apparaître de crétique.

Chez Homère, ἐπιτρέχω est le plus souvent employé pour des hommes qui courent dans une direction déterminée, généralement vers quelqu'un d'autre, sans qu'il s'agisse nécessairement d'une attaque<sup>102</sup>. C'est également le verbe qui est employé à trois reprises pour les chevaux d'Antiloque au chant XXIII de l'*Iliade*, lors de la course de char des jeux funèbres organisés en l'honneur de Patrocle<sup>103</sup> :

᾽Ως ἔφαθ', οἱ δὲ ἄνακτος ὑποδείσαντες ὀμοκλήν  
μᾶλλον ἐπιδραμέτην ὀλίγον χρόνον·

<sup>98</sup> Denys le Périégète, *Description de la Terre*, v. 148, 203 (peut-être inspiré de IV, v. 1266) et 665. Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, IV, v. 235. Apollinaire de Laodicée, *Metaphrasis psalmorum*, 2, 17, v. 36. Paul le Silentiaire, *Description de Sainte-Sophie de Constantinople*, v. 965. *Anthologie grecque*, VI, ép. 45, v. 3 et IX, ép. 306 attribuée à Antiphile, v. 2.

<sup>99</sup> Denys d'Halicarnasse, *Sur Thucydide*, 16.

Le verbe simple τροχάζω est plus ancien et s'il reste peu fréquent, en particulier en comparaison avec τρέχω, il est cependant attesté en prose avant Apollonios. A l'époque classique, on le trouve notamment chez Hérodote (*Histoires*, IX, 66) et Xénophon (*Helléniques*, VII, 2, 22 ; *Anabase*, VII, 3, 46 ; *Cyropédie*, II, 4, 3).

<sup>100</sup> FANTUZZI 1988b, p. 159.

<sup>101</sup> I, v. 373, 645 et 878 ; II, v. 594 et 670 ; III, v. 139 ; IV, v. 489.

<sup>102</sup> Homère, *Iliade*, IV, v. 524 ; V, v. 617 ; X, v. 354 ; XIV, v. 421 ; XVIII, v. 527. Avec pour sujet une lance qui « court » vers un bouclier, XIII, v. 409. Avec pour sujet les chiens d'Ulysse, *Odyssée*, XIV, v. 30.

<sup>103</sup> Homère, *Iliade*, XXIII, v. 418-419. Voir aussi v. 433 et v. 447. Le verbe est également employé avec pour sujet un char tiré par des chevaux (v. 504).

Il parla ainsi et [ses chevaux], craignant les menaces de leur maître, pressèrent le pas pour un court instant.

Le contexte dans lequel Homère emploie l'aoriste de ἐπιτρέχω ici est très proche de celui dans lequel Apollonios emploie ἐπιτροχάω-ῶ au vers 1606 du chant IV : il s'agit dans les deux cas de chevaux qui accélèrent dans le contexte d'une course. La forme ἐπιτροχάων, qui est métriquement superposable à la forme ἐπιδραμέτην, est en outre employée à la place métrique qui est celle de ἐπιδραμέτην dans les trois attestations du chant XXIII, c'est-à-dire avant la coupe penthémimère. L'emploi par Apollonios du verbe ἐπιτροχάω-ῶ, dont le lecteur de l'époque hellénistique devait sans mal percevoir le lien morphologique avec la forme homérique, permet alors de rapprocher les deux passages et contribue à tisser le réseau des références homériques qui parsèment les *Argonautiques*.

Le verbe ἐπιτρέχω est également attesté chez Homère comme chez Apollonios au thème de parfait, avec le sens de « courir sur, être répandu sur » et un complément au datif, où la valeur résultative du parfait est bien perceptible<sup>104</sup>. On trouve également quelques occurrences où le thème de présent désigne le fait de « recouvrir une surface », y compris pour un mouvement lent. C'est le cas dans les *Phénomènes* d'Aratos<sup>105</sup> :

εἴ τί που ἦ οἱ ἔρευθος ἐπιτρέχει  
[Observe] si quelque rougeur court sur lui [le Soleil].

Cette occurrence de ἐπιτρέχω chez Aratos, où le complément de lieu est également au datif, n'est pas sans rappeler celle de ἐπιτροχάω-ῶ chez Nicandre, où il s'agissait d'une rougeur qui se répandait sur le corps<sup>106</sup>. L'attestation du vers 1266 du chant IV des *Argonautiques* peut être rapprochée de ces deux occurrences de ἐπιτρέχω : l'eau que la marée a laissée dans la Syrte s'étale sur le sable humide, formant une pellicule agitée de légers courants, trop mince pour permettre aux Argonautes de sortir des bancs de sable.

Il semble donc que les formes ἐπιτροχάει et ἐπιτροχάων servent de variante métrique à ἐπιτρέχει et ἐπιτρέχων, incompatibles avec la métrique des *Argonautiques*, où les groupes de consonnes en occlusive et liquide allongent presque toujours la syllabe précédente. Le rôle de cet artifice métrique, qui devait être facilement identifiable pour le lecteur, ne se borne cependant pas à éviter un crétique. Il permet aussi, pour l'une des deux attestations, de faire une référence lexicale au

<sup>104</sup> Chez Homère, *Odyssée*, VI, v. 45 :

λευκή δ' ἐπιδέδρομεν αἴγλη·

Une blanche lumière y courait.

Voir aussi XX, v. 357. Chez Apollonios, II, v. 670-671 :

λεπτόν δ' ἐπιδέδρομε νυκτί

φέγγος

La nuit, un faible éclat y courait.

Voir aussi III, v. 139.

<sup>105</sup> Aratos, *Phénomènes*, v. 834, où le début du vers pose des problèmes d'édition qui n'affectent pas l'identification du verbe ἐπιτρέχω. Les manuscrits Q, N et O présentent le datif ἠοῖ, qui est peu satisfaisant ; une partie importante de la tradition manuscrite ne présente pas de datif.

<sup>106</sup> Cf. *supra*, p. 4, n. 97.

texte homérique et ainsi de rapprocher deux épisodes sans toutefois calquer le texte homérique. Enfin, grâce au préverbe ἐπιτροχάω-ῶ, Apollonios emploie un verbe qui, s'il n'est pas homérique, en a cependant l'apparence et évite ainsi l'emploi du thème de présent ἐπιτρέχω, fréquent dans la langue de la prose mais bien peu dans la langue homérique.

### c) Préverbes de ἰσχάνω et préverbes de ἴσχω et ἔχω

Les *Argonautiques* contiennent deux *hapax* formés à partir du verbe simple ἰσχάνω : διἰσχάνω (IV, v. 1696) et ὑποἰσχάνω (III, v. 120).

Le verbe ἰσχάνω se trouve uniquement dans la langue poétique et il signifie « arrêter »<sup>107</sup>, y compris chez Apollonios<sup>108</sup> : il s'agit d'empêcher un mouvement en retenant une personne ou une chose. Cette idée d'obstacle au mouvement ne se retrouve cependant dans le sémantisme d'aucun des deux préverbes et il est donc nécessaire de les comparer à d'éventuelles variantes morphologiques. Le verbe simple ἰσχάνω est un dérivé en nasale formé à partir de ἴσχω, lui-même un présent à redoublement issu de la racine \**seg<sup>h</sup>-*, qui doit donc être mis en rapport avec le verbe ἔχω<sup>109</sup>. Le rapport entre ἴσχω et ἰσχάνω devait être facilement perceptible étant donné la proximité phonétique entre les deux verbes et celui entre ἔχω et ἴσχω, peut-être moins évident pour un lecteur moderne, semble également avoir été perçu par les Grecs<sup>110</sup>.

<sup>107</sup> Employé avec un accusatif, pour le fait d'« arrêter » quelqu'un ou quelque chose, Homère, *Illiade*, XVII, v. 746-748 :

Ἀὐτὰρ ὀπισθεν  
Αἴαντ' ἰσχανέτην, ὥς τε πρὸν ἰσχάνει ὕδωρ  
ὕληεις

... mais derrière, les deux Ajax arrêtaient [les Troyens], comme un promontoire boisé arrête l'eau.

Voir aussi *Hymne homérique à Dionysos*, v. 13 ; avec pour objet la voix, *Hymne homérique à Déméter*, v. 479.

Avec un génitif et un accusatif, pour écarter quelqu'un de quelque chose, Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, v. 495 :

ὅποτε κρύος ἀνέρα ἔργων  
ἰσχάνει

... lorsque le froid écarte l'homme des travaux.

<sup>108</sup> Avec un accusatif de la personne retenue, III, v. 612 et IV, v. 108. On trouve également le verbe en I, v. 902, mais le sens de ἰσχάνω est problématique :

τύνη δ' ἐμέθεν πέρι θυμὸν ἀρείω  
ἴσχαν'.

Toi, aie à mon sujet un meilleur sentiment.

Voir VIAN 1974, p. 260, n. au v. 902 : Francis Vian propose de donner à ἴσχάνω non son sens homérique, « retenir », mais de considérer le verbe comme une variante synonymique de ἔχω le sens de « avoir ». Il remarque qu'Apollonios emploie fréquemment ἴσχω dans des contextes où l'on attendrait plutôt ἔχω. Par exemple, avec ἴσχω, II, v. 225 :

ἴσχω δ' οὐτίνα μῆτιν ἐπίρροθον·  
Je n'ai aucun artifice pour me secourir.

Avec ἔχω, IV, v. 1539-1540 :

οὐ τίνα μῆτιν

δὴν ἔχον

Ils n'avaient aucune solution [pour sortir du lac Triton].

Voir aussi, II, v. 880 (cf. pour ἔχω, Homère, *Illiade*, XXIV, v. 105) ; IV, v. 204 et 1536. Pour les emplois de ἴσχω avec le sens de « retenir », à l'actif, II, v. 232 ; IV, v. 1147, 1655 (mais « avoir » est également envisageable, cf. GIANGRANDE 1976, p. 286-288) et 1723 ; à l'actif intransitif, avec le sens de « s'arrêter », II, v. 390 ; III, v. 344 ; au moyen, avec le même sens, II, v. 22 et IV, v. 395.

<sup>109</sup> CHANTRAINE 1942b, §145 pour ἴσχω et §147 pour ἰσχάνω. Voir aussi §170 pour ἰσχανάω-ῶ.

<sup>110</sup> Par exemple, Platon, *Cratyle*, 439e :

ΣΩ. Πῶς οὖν ἂν εἴη τι ἐκεῖνο ὃ μηδέποτε ὡσαύτως ἔχει ; εἰ γὰρ ποτε ὡσαύτως ἴσχει, ἐν γ' ἐκείνῳ τῷ χρόνῳ δῆλον ὅτι οὐδὲν μεταβαίνει· εἰ δὲ αἰεὶ ὡσαύτως ἔχει καὶ τὸ αὐτὸ ἐστὶ, πῶς ἂν τοῦτο γε μεταβάλλοι ἢ κινῶτο, μηδὲν ἐξιστάμενον τῆς αὐτοῦ ιδέας ;

### i. Le verbe διῆσχάνω (IV, v. 1696)

Alors que les Argonautes, qui viennent de quitter la Crète, naviguent en direction de la Grèce, l'obscurité s'abat sur eux au point qu'ils en perdent tout point de repère (IV, v. 1694-1698) :

Αὐτίκα δὲ Κρηταῖον ὑπὲρ μέγα λαῖτμα θέοντας  
νύξ ἐφόβει, τήνπερ τε κατουλάδα κικλήσκουσι·  
νύκτ' ὀλοήν οὐκ ἄστρα δῖσχανεν, οὐκ ἀμαρυγαί  
μήνης· οὐρανόθεν δὲ μέλαν χάος ἤε τις ἄλλη  
ῶρώρει σκοτὴ μυχάτων ἀνιοῦσα βερέθρων·  
Soudain, alors qu'ils voguaient sur la grande mer de Crète, ils furent effrayés par une nuit que l'on appelle « ténébreuse ». Les étoiles ne perçaient pas cette nuit funeste, ni les rayons de la Lune. Depuis le ciel s'était levé un gouffre noir ou quelque obscurité remontée du plus profond des abîmes.

Si l'on accepte le texte tel qu'il est édité par Francis Vian<sup>111</sup>, le verbe διῆσχάνω est employé de manière transitive et semble signifier « traverser, percer au travers » : le poète indique ici que la clarté des astres ne parvient pas jusqu'aux Argonautes qui sont donc plongés dans le noir le plus complet. Le sémantisme de ce verbe peut donc difficilement être mis en rapport avec celui du verbe simple ἴσχάνω, qui exprime au contraire l'idée de faire obstacle à quelqu'un ou quelque chose.

Le verbe διῆσχω est bien attesté mais est postérieur à Apollonios ; il ne peut donc être considéré comme une variante morphologique de notre verbe, d'autant que c'est un *hapax* dont la seule attestation non autonymique est chez Galien<sup>112</sup>. Le verbe διέχω, en revanche, est bien attesté dès les poèmes homériques et a été rapproché de διῆσχάνω<sup>113</sup>. Ce verbe est employé, dans l'*Iliade*, pour décrire une arme qui traverse un bouclier ou une cuirasse<sup>114</sup> :

διὰ δ' ἔπτατο πικρὸς οἶστός,  
ἀντικρὺ δὲ διέσχε, παλάσσετο δ' αἵματι θώρηξ.  
La flèche pénétrante vola au travers [de la cuirasse], traversa tout droit et la cuirasse fut éclaboussée de sang.

La proximité sémantique avec notre verbe est évidente. La syntaxe pose cependant une difficulté, car le verbe διέχω est toujours employé sans complément chez Homère et ne se trouve

---

Socrate : Comme pourrait-elle être, cette chose qui n'est jamais dans le même état [ἔχω] ? Si, en effet, elle reste, à un moment donné, dans le même état [ἴσχω], il est évident, à ce moment-là du moins, qu'elle ne se déplace en rien ; mais si elle est toujours dans le même état [ἔχω] et est la même, comment pourrait-elle changer et bouger si elle ne s'écarte pas de sa forme propre ?

Voir aussi *infra*, p. 4, n. 118 : Apollonios semble ne pas élider le préverbe ὑπο° pour ἔχω, ἴσχω et ἴσχάνω, imitant peut-être la forme homérique *καταίσχεται* (*Odyssée*, IX, v. 122). Le fait que ces trois thèmes verbaux soient traités de la même manière du point de vue de l'élision du préverbe tendrait à prouver que le rapport étymologique entre ces trois thèmes était bien perçu par Apollonios. Cf. LIVREA 1973, p. 61, n. au v. 169.

<sup>111</sup> Hermann Fränkel et Enrico Livrea ponctuent le texte en considérant que l'accusatif νύκτ' ὀλοήν appartient à la proposition précédente, ce qui se rapproche davantage de la langue homérique où le verbe διέχω est employé de manière intransitive, cf. *infra*. Cela ne modifie guère le sens à donner au passage et, quelle que soit la solution retenue, le texte contient une parataxe.

<sup>112</sup> Galien, *Pratiques anatomiques*, 2.635 K :

τὴν γὰρ εἰς τὰς εὐρυχωρίας αὐτοῦ, καθ' ἃς ὁ πνεύμων τέτακται, διῆσχουσαν τομὴν ὀνομάζουσι σύντηρησιν.  
En effet, une incision qui transperce [le corps] jusqu'aux cavités au niveau desquelles on touche le poumon est appelée σύντηρησις.

<sup>113</sup> LIVREA 1973, p. 465-466, n. au v. 1696.

<sup>114</sup> Homère, *Iliade*, V, v. 99-100. Voir aussi, pour une lance, XI, v. 253 et XX, v. 416. Le demi-vers ἀντικρὺ δὲ διέσχε est formulaire.

qu'au moyen chez Apollonios<sup>115</sup>, alors que le διῦσχάνω est à l'actif transitif dans le texte d'Apollonios tel qu'il est édité par Francis Vian. Le verbe διέχω est bien attesté à l'actif avec un complément à l'accusatif dans la langue classique, mais cette construction reste rare<sup>116</sup> : les emplois intransitifs demeurent plus fréquents et sont homériques. Il semble donc probable que, dans le texte d'Apollonios, νύκτα ὀλοήν ne doive pas être interprété comme le complément de διῦσχάνω mais comme celui de κικλήσκω, dans la proposition précédente. Il faudrait alors accepter le texte tel qu'il est ponctué par Hermann Fränkel dans son édition de référence puis par Enrico Livrea qui conserve le même texte :

αὐτίκα δὲ Κρηταῖον ὑπὲρ μέγα λαῖτμα θέοντας  
 νύξ ἐφόβει τήνπερ τε κατουλάδα κικλήσκουσιν  
 νύκτ' ὀλοήν· οὐκ ἄστρα δῖισχανεν, οὐκ ἄμαρυγαί  
 μήνης.

Soudain, alors qu'ils voguaient sur la grande mer de Crète, ils furent effrayés par une nuit, que l'on appelle « ténébreuse », cette nuit funeste. Les étoiles ne perçaient pas, ni les rayons de la Lune.

Le verbe διῦσχάνω semble donc devoir être considéré davantage comme un dérivé de διέχω que comme un préverbe de ἰσχάνω, même si l'existence du verbe ἰσχάνω a naturellement favorisé l'apparition de διῦσχάνω. En outre, les seules formes du verbe διέχω attestées dans le texte homérique sont des formes d'aoriste et c'est également le cas dans l'unique attestation des *Argonautiques*. Le verbe ἰσχάνω n'ayant pas d'aoriste propre, distinct de celui du verbe ἔχω, il est vraisemblable que l'existence d'un aoriste διέσχον implique non seulement l'existence d'un présent διέχω mais également celle du présent διῦσχάνω : si l'on associe au présent ἰσχάνω l'aoriste ἔσχον, qui sert également d'aoriste à ἔχω, alors il devient logique qu'à l'aoriste διέσχον soit associé un présent διῦσχάνω, Apollonios complétant alors en quelque sorte le paradigme. En l'absence de contrainte métrique, on peut conjecturer que, le verbe ἔχω étant l'un des verbes les plus fréquents de la langue grecque et le verbe διέχω étant relativement bien attesté dans la prose de l'époque classique, Apollonios aura préféré à un verbe courant le verbe rare et poétique qu'est ἰσχάνω.

<sup>115</sup> III, v. 283-284 :

ἰθὺς δ' ἀμφοτέρησι διασχόμενος παλάμησιν  
 ἦκ' ἐπὶ Μηδείῃ  
 [Eros], bandant [l'arc] à deux mains, tira droit sur Médée.

Il s'agit ici d'écarter les deux parties de l'arc pour le tendre (VIAN 1961, p. 55-56, n. au v. 283). Le verbe n'est pas attesté au moyen par ailleurs.

<sup>116</sup> On trouve une construction transitive chez Hérodote (*Histoires*, IX, 51) mais le sens semble davantage être « se diviser » que « transpercer » :

διέχων ἀπ' ἀλλήλων τὰ ῥέεθρα ὅσον περ τρία στάδια  
 .... [la rivière] séparant ses flots l'un de l'autre d'environ trois stades.

Le verbe est par ailleurs fréquemment employé, en particulier dans la prose historique, avec un accusatif de distance pour indiquer la distance qui sépare deux lieux. Par exemple, Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, II, 86, 3 :

διέχετον δὲ ἀπ' ἀλλήλων σταδίους μάλιστα ἐπὶ τῆς θαλάσσης  
 [Les deux Rhion] sont séparés l'un de l'autre d'environ sept stades de mer.

## ii. Le verbe ὑποῖσχάνω (III, v. 120)

Le verbe ὑποῖσχάνω est également un *harax* et apparaît dans la description d'Eros qui joue aux osselets avec Ganymède :

Καί ῥ' ὁ μὲν ἤδη πάμπαν ἐνίπλεον ᾗ ὑπὸ μαζῶν  
μάργος Ἔρωσ λαίης ὑποῖσχανε χειρὸς ἀγοστόν,  
ὀρθὸς ἐφεστηώς ·

Et l'insolent Eros, maintenant le creux de sa main gauche, déjà tout à fait plein, sous sa poitrine, en se tenant bien droit.

Le poète décrit ici la position de l'enfant qui, heureux d'avoir gagné, conserve les osselets remportés dans sa main. Le préverbe ὑπο° se retrouve sous forme prépositionnelle dans le syntagme ᾗ ὑπὸ μαζῶν, « sous sa poitrine », phénomène qui, pour le préverbe ὑπο°, n'apparaît pas ailleurs dans les *Argonautiques*<sup>117</sup>.

L'absence d'élision du préverbe, qui est surprenante, se retrouve ailleurs dans les *Argonautiques* pour les préverbés en ὑπο° de ἔχω et ἴσχω, vraisemblablement par imitation d'un vers de l'*Odyssée*<sup>118</sup>.

Le verbe semble ici signifier « maintenir » et, si le geste précis n'est pas évident, il est clair que le sémantisme du verbe semble assez éloigné de celui du verbe simple ἰσχάνω puisqu'il ne s'agit pas d'empêcher le mouvement d'autrui mais simplement de maintenir son propre corps dans une certaine position. La préverbation ne permettant pas, à elle seule, d'expliquer ce changement sémantique, il est utile de comparer ce préverbé avec d'éventuelles variantes morphologiques.

Nous allons donc vérifier si ὑποῖσχάνω doit être interprété comme une variante poétique de ὑπέχω ou de ὑπίσχω, tous deux attestés avant les *Argonautiques*. Au moyen, ces deux verbes sont attestés dès la langue homérique avec le sens de « promettre »<sup>119</sup>, sens qui est attesté chez Apollonios à la fois pour ὑπίσχομαι<sup>120</sup> et pour ὑπέχω<sup>121</sup> mais qui est sans rapport avec l'emploi actif de

<sup>117</sup> Recherche des séquences -υπ- et -υφ- séparées par au maximum 8 mots dans le *Thesaurus Linguae Graecae* en ligne, réalisée le 30/06/2021.

<sup>118</sup> LIVREA 1973, p. 61, n. au v. 169, où E. Livrea relève ὑποῖσχεται (IV, v. 169), ὑποῖσχετο (IV, v. 473) et ὑποέσχεθε (IV, v. 1562), qui est une conjecture des éditeurs. Il rapproche ces formes de καταῖσχεται (Homère, *Odyssée*, IX, v. 122). Nous n'avons pas considéré le verbe ὑποῖσχομαι comme une création lexicale car il s'agit manifestement d'une variante orthographique du verbe ὑπίσχομαι. On peut également relever, sans rapport avec le verbe ἔχω, la forme ὑποέστην (III, v. 501).

<sup>119</sup> Le verbe ὑπίσχομαι signifie « promettre » dans toutes ses attestations antérieures à Apollonios. Avec un accusatif, Homère, *Iliade*, XX, v. 84 ; XXIII, v. 195 et 209 ; *Odyssée*, II, v. 91 ; VIII, v. 347 ; XIII, v. 380 ; XV, v. 463. Eschyle, *Euménides*, v. 804. Hérodote, *Histoires*, V, 30 et 97 ; VII, 158 ; IX, 120. Avec une proposition infinitive, avec le sens de « promettre, déclarer haut et fort que », *Hymne homérique à Hermès*, v. 275 ; Hérodote, *Histoires*, VII, 104 et 168 ; Aristophane, fr. 615 (éd. J. Edmonds dans *The fragments of Attic comedy*, vol. 1).

Pour les attestations homériques de ὑπέχω au moyen, qui signifient toutes « promettre », sans complément exprimé, Homère, *Iliade*, I, v. 514 ; XV, v. 374 ; *Odyssée*, XIII, v. 133 ; XV, v. 195 et 203. Avec un accusatif, *Iliade*, VI, v. 115 ; IX, v. 263 et 576 ; IX, v. 576 ; X, v. 39 et 303 ; XII, v. 236 ; XIII, v. 366 et 377 ; XIX, v. 141 ; XXII, v. 350 ; XXIV, v. 335. Avec une infinitive, II, v. 112 ; VI, v. 93 et 274 ; IX, v. 19 ; *Odyssée*, IV, v. 6 ; XI, v. 291. Pour une femme que l'on promet, *Iliade*, XIII, v. 376 et XXII, v. 114.

<sup>120</sup> Avec un infinitif, II, v. 24 :

Αὐτὸς ἐκὼν ἤδη τοι ὑπίσχομαι ἀντίασθαι.

Moi-même, je te promets désormais de t'affronter de mon plein gré.

<sup>121</sup> IV, v. 1704-1705 :

ὑποῖσχάνω. Chez Apollonios, on ne trouve le verbe ὑπίσχομαι qu’au moyen et, dans deux des trois attestations du verbe, le préverbe ne semble pas signifier « promettre » mais plutôt « recueillir ». Une de ces attestations se trouve dans la description de la mort d’Apsyrtos au vers 473 du chant IV<sup>122</sup> :

χερσὶν μέλαν ἀμφοτέρησιν  
αἷμα κατ’ ὀτειλὴν ὑποῖσχετο  
Dans ses deux mains, il recueillait le sang noir sur sa blessure

Ce sens, qui n’est plus attesté par la suite<sup>123</sup>, diffère de celui que l’on trouve pour ὑποῖσχάνω puisque, même si dans les deux cas il s’agit de tenir quelque chose dans sa main, le substantif qui désigne la main est au datif pour ὑποῖσχομαι mais à l’accusatif pour ὑποῖσχάνω et ces deux verbes diffèrent donc du point de vue de la voix et de la construction syntaxique. On trouve cependant une attestation très proche de celle de ὑποῖσχάνω dans le traité hippocratique *De la nature de la femme*, qui est vraisemblablement antérieur à la composition des *Argonautiques*<sup>124</sup> :

ἐλλύχνιον ἀνάψας, ἀποσβέσας, ὑπίσχειν ὑπὸ τὴν ῥῖνα  
Après avoir allumé une mèche et l’avoir éteinte, la tenir sous le nez.

Comme dans les *Argonautiques*, il s’agit bien de maintenir quelque chose – sa propre main chez Apollonios et une mèche de chandelle dans le traité hippocratique – en dessous d’un autre lieu, ce qu’exprime dans les deux cas un syntagme prépositionnel en ὑπό.

Le verbe ὑπέχω, quant à lui, est naturellement très fréquent mais ne se trouve que deux fois dans les *Argonautiques*, dont une n’est pas attestée dans les manuscrits. Une des deux attestations est au moyen et a le sens de « promettre » (IV, v. 1704) mais dans l’autre, qui n’est pas présente dans les manuscrits et qui est une conjecture de Johan Madvig<sup>125</sup>, au vers 1562 du chant IV, le verbe est employé dans un sens proche de celui de ὑποῖσχάνω :

πρόφρων δ’ ὑπόεσχεθε βῶλακι χεῖρας  
Εὐφημος  
Euphémos s’empressa de maintenir ses mains sous la motte de terre.

Les manuscrits présentent la leçon ὑπερέσχεθε, le syntagme χεῖρας ὑπερέχω signifiant toujours « protéger » dans la langue épique archaïque, ce qui convient mal ici<sup>126</sup>. Cela étant, il reste envisageable que Apollonios se soit écarté du sens homérique de l’expression puisque ὑπερέχω

---

Πολλὰ δὲ Πυθοῖ ὑπέσχετο, πολλὰ δ’ Ἀμύκλαις,  
πολλὰ δ’ ἐς Ὀρτυγίην ἀπερείσια δῶρα κομίσειν.  
[Jason] promettait d’apporter de nombreux présents à Pythô, de nombreux présents à Amyclées, de nombreux présents, en nombre infini, à Ortygie.

<sup>122</sup> On retrouve le même sens, avec une métaphore, en IV, v. 169.

<sup>123</sup> Au moyen, avec le sens de « promettre, affirmer haut et fort », Flavius Josèphe, *Antiquités Juives*, II, 170 ; V, 94 ; X, 218 ; Naumachios, fr. 24 (éd. E. Heitsch dans *Die griechischen Dichterfragmente der römischen Kaiserzeit*, vol. 1) ; Diogène Laërce, *Vie des philosophes illustres*, I, 122 ; Grégoire de Nysse, *Discours VIII Sur les béatitudes*, vol. XLIV, p. 1268. A l’actif, avec le sens de « se soumettre à », Appien, *Guerres Civiles*, IV, XV, 57 (pour le sens du verbe et son rapport avec ὑπέχω, P. Goukowsky, dans Appien, *Histoire Romaine. Tome XI* (éd. D. Gaillard-Goukowsky), p. 122, n. 66. Pour « recevoir » un châtement, Clément d’Alexandrie, *Stromates*, IV, 11, 79.

<sup>124</sup> *Collection hippocratique (Nature de la femme, 87)*. Pour la datation, cf. F. Bourbon dans *Collection hippocratique, (Nature de la femme* [éd. F. Bourdon], p. LX-LXI).

<sup>125</sup> MADVIG 1871, p. 291.

<sup>126</sup> LIVREA 1973, p. 433-434, n. au v. 1562.

χειρας, « tenir ses mains au-dessus de », serait immédiatement compréhensible pour le lecteur. S'il faut bien lire le verbe ὑπέχω ici, il s'agit, comme pour ὑποϊσχάνω, d'indiquer la position dans laquelle un personnage place l'un de ses membres. Du point de vue syntaxique, on aurait, dans les deux cas, un accusatif pour la partie du corps que l'on place dans telle ou telle position ; le lieu sous lequel on place sa main est exprimé par un syntagme prépositionnel en ὑπο° et le datif pour ὑποϊσχάνω et par le datif seul pour ὑπέχω. Chez Homère, le verbe est attesté deux fois à l'actif, une fois avec le sens de « faire saillir », pour des juments<sup>127</sup>, et l'autre, plus intéressante pour nous, avec le sens de « tendre la main ». Cette attestation se trouve au vers 188 du chant VII, alors que Grecs tirent au sort le guerrier qui affrontera Hector : chacun a déposé un sort marqué d'un signe dans le casque d'Hector et les héros observent tour à tour le sort gagnant dans l'espoir de reconnaître le leur :

ἦτοι ὑπέσχεθε χεῖρ', ὃ δ' ἄρ' ἔμβαλεν ἄγχι παραστάς  
 [Ajax] en vérité tendit sa main et l'autre [Nestor], s'étant approché, y déposa [le sort].

Le syntagme χεῖρα ὑπέχω, « tendre la main, maintenir sa main tendue », est attesté par ailleurs et en particulier hors de la langue poétique. Avant Apollonios, on trouve χεῖρα ὑπέχω ou χειρας ὑπέχω chez Démosthène et Ménandre<sup>128</sup> et, après Apollonios, on retrouve l'expression chez Plutarque, Lucien et d'autres auteurs postérieurs<sup>129</sup>...

Dans les *Argonautiques*, le verbe ὑποϊσχάνω, qui n'est pas employé par ailleurs, semble donc fonctionner comme une variante morphologique de ὑπέχω, le syntagme ὑποϊσχάνω χειρὸς ἀγοστόν étant relativement proche du syntagme χεῖρα ὑπέχω, qui est bien attesté en prose, tant sur le plan syntaxique que sur le plan sémantique.

### iii. Synthèse : les préverbés de ἰσχάνω

Il semble donc que, pour διῖσχάνω comme pour ὑποϊσχάνω, Apollonios emploie le thème de présent ἰσχάνω comme variante poétique du thème de présent ἔχω, qui est évidemment beaucoup plus fréquent. Le thème de présent ἔχω est évidemment présent dans la langue épique, que ce soit chez Homère, chez Apollonios ou ailleurs, et n'a donc rien d'incompatible avec la langue de l'épopée, que ce soit sur le plan métrique ou sur le plan stylistique. Les deux thèmes, ainsi que le thème ἴσχω, appartiennent tous les trois à la langue de l'épopée, le thème ἰσχάνω étant la forme marquée

<sup>127</sup> Homère, *Iliade*, V, v. 269 :

λάθρη Λαιομέδοντος ὑποσχὸν θήλας ἵππους·  
 [Anchise] ayant fait saillir ses juments à l'insu de Laomédon.

<sup>128</sup> Pour le fait de tendre sa main par appât du gain, comme pour recevoir de l'argent, Démosthène, *Sur les forfaitures de l'ambassade*, 255 et Ménandre, fr. 309 (éd. T. Kock dans *Comicorum Atticorum fragmenta*, vol. 3), v. 1-2.

<sup>129</sup> Pour le fait de tendre la main pour réclamer de l'argent, Plutarque, *Vie de Caton l'Ancien*, 30, 5, 354e ; *De l'éducation des enfants*, 10B ; Basile de Césarée, *Commentaire au prophète Isaïe*, I, 50. Pour le fait de tendre la main pour aider ou soutenir quelqu'un, Lucien, *Dialogues marins*, XIV, 3. Pour le fait de placer ses mains devant sa bouche car l'auteur craint que ses dents tombent, Aelius Aristide, *Discours sacrés*, II, p. 304, l. 38. Pour le fait de désigner un homme de la main, Philostrate, *Vie des sophistes*, I, 541. Le syntagme n'est pas attesté dans les corpus épigraphiques.

stylistiquement puisque le verbe simple et ses préverbés resteront très rares et ne se trouvent pas hors de la langue épique.

Il faut par ailleurs remarquer que les thèmes d'aoriste διέσχον et ὑπέσχον sont tous deux attestés dès le texte homérique. Les thèmes de présent ἴσχω et ἰσχάνω n'étant pas associés à un thème d'aoriste spécifique, il est vraisemblable que ἔσχον était perçu comme le thème d'aoriste correspondant à ἔχω, ἴσχω et ἰσχάνω, les trois thèmes de présent étant formés sur le même radical mais selon des procédés morphologiques différents. En employant les thèmes de présent διῦσχάνω et ὑποῖσχάνω, Apollonios emploie des formes qui étaient finalement déjà présentes en germe dans les formes d'aoriste διέσχον et ὑπέσχον : si l'on considère que ἔχω, ἴσχω et ἰσχάνω sont tous trois associés à l'aoriste ἔσχον, employer διῦσχάνω revient finalement à compléter le paradigme d'un verbe déjà bien attesté.

#### d) Préverbés de τμήγω et préverbés de τέμνω

Les *Argonautiques* contiennent deux préverbés du verbe τμήγω qui ne sont pas attestés auparavant : ἐπιτμήγω (IV, v. 707) et ὑποτμήγω (IV, v. 328). Le verbe τμήγω est attesté dès le texte homérique<sup>130</sup> et ne se trouve pas hors des textes dactyliques<sup>131</sup> : le verbe, tout comme ses préverbés, se trouve uniquement dans la langue épique et élégiaque. Le verbe simple τμήγω signifie toujours « couper » et semble fonctionner comme une variante du verbe τέμνω, verbe très fréquent qui a le même sens<sup>132</sup> : il nous faut donc, pour chacun de ces deux verbes, comparer le préverbé de τμήγω au préverbé de τέμνω correspondant.

<sup>130</sup> Homère, *Iliade*, XI, v. 145-146 :

τὸν αἶψά χαμαὶ ἐξενάριξε  
χειρᾶς ἀπὸ ξίφει τμήξας ἀπὸ τ' ἀχένα κόψας  
[Agamemnon] le tua après lui avoir coupé les mains et tranché le cou de son épée.

Le thème de présent est attesté pour le préverbé ἀποτμήγω (*Iliade*, XVI, v. 390) :

πολλὰς δὲ κλειτὺς τότ' ἀποτμήγουσι χαράδραι  
Les torrents coupent alors de nombreuses pentes.

Voir aussi διατμήγω, XXI, v. 3 ; *Odyssée*, III, v. 291 ; V, v. 409.

Sur l'aoriste passif ἔτμαγεν (*Iliade*, XVI, v. 374 ; pour διατμήγω, I, v. 531 ; VII, v. 302 ; XII, v. 461 ; *Odyssée*, XIII, v. 439), CHANTRAINE 1942b, §191. Sur l'aoriste thématique ἔτμαγον (pour διατμήγω, *Odyssée*, VII, v. 276 et XII, v. 174), issu de la forme d'aoriste passif, CHANTRAINE 1942b, §186.

<sup>131</sup> Pour la coupe d'un végétal, Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, II, v. 481 ; Nicandre, *Thériaques*, v. 886 ; *Alexipharmakes*, v. 301 ; fr. 70 (éd. A. Gow et A. Scholfield), v. 9 et fr. 72, v.1. Pour de la chair humaine, en contexte médical, Arctinos de Milet, *La Prise de Troie*, fr. 4 (éd. A. Bernabé dans *Poetarum Graecarum testimonia et fragmenta*, vol. 1). Pour de la chair animale, Hésiode, fr. 372 (éd. R. Merkelbach and M. West), v. 4 ; Nicandre, *Alexipharmakes*, v. 86. Pour un poisson qui coupe la ligne du pêcheur, Oppien, *Halieutiques*, III, v. 333. Le verbe se trouve également dans un fragment très court de Callimaque (fr. 20 [éd. R. Pfeiffer]).

<sup>132</sup> Les deux verbes sont issus de la racine \*tmh<sub>1</sub>- ou \*tmh<sub>2</sub>-, « couper », même s'il reste difficile d'expliquer la vélaire de τμήγω (CHANTRAINE 1999, s. v. τέμνω ; sur τέμνω, FORSSMAN 1966 ; sur τμήγω, GÜNTERT 1913, p. 132. Le verbe τέμνω, très fréquent, signifie « couper » dès les textes homériques. C'est également le sens que prend le verbe chez Apollonios, où il est employé pour le fait de trancher de la chair animale ou humaine (I, v. 433 ; II, v. 58 ; III, v. 378 et 1208 ; IV, v. 146, 477, 986), de couper du bois (II, v. 476, 479 et 1187), de couper des plantes (III, v. 865), de labourer des terres (I, v. 868, cf. VIAN 1974, p. 91, n. 1 pour les rapprochements homériques ; I, v. 1215 ; II, v. 810 ; III, v. 412), de « fendre » la mer ou l'air (II, v. 333, 903, 1031, 1244 [où il faut peut-être lire la tmèse ἐπιπρό...τέμνω, cf. *infra*, p. 4 *sqq.*] ; IV, v. 771 et 1765), de « traverser, couper » un territoire, pour un fleuve ou une montagne (II, v. 355 ; IV, v. 285), de « couper la route » à un animal, II, v. 143 (MOONEY 1912, p. 162, n. au v. 143), de « conclure un accord », IV, v. 340.

### i. Le verbe ἐπιτιμήγω (IV, v. 707)

Le verbe ἐπιτιμήγω est un *hapax* qu'Apollonios emploie dans la description du sacrifice qu'effectue Circé pour permettre à Médée et Jason d'expié le meurtre d'Absyrtos :

Πρῶτα μὲν ἀτρέπτοιο λυτήριον ἢ γε φόνοιο  
τειναμένη καθύπερθε συὸς τέκος, ἧς ἔτι μαζοί  
πλήμυρον λοχίης ἐκ νηδύος, αἵματι χεῖρας  
τέγγεν, ἐπιτιμήγουσα δέρην·

Tout d'abord, en expiation de ce meurtre irréparable, [Circé], étendant au-dessus d'eux le petit d'une truie dont les mamelles débordaient encore suite à la mise-bas, arrosa leurs mains de sang en lui entaillant la gorge.

Nous sommes dans une scène de sacrifice et le verbe, qui régit l'accusatif δέρην, signifie de toute évidence « couper, trancher ».

Le verbe ἐπιτέμνω apparaît à l'époque classique. Dans presque toutes ses attestations non métaphoriques, il a pour objet une partie du corps et il signifie « entailler, faire une incision »<sup>133</sup>. Les attestations dans lesquelles le verbe régit l'accusatif τὴν κεφαλὴν, « la tête », sont particulièrement éclairantes, puisque les personnes ou personnages concernés sont toujours vivants : c'est donc qu'ils ont eu la tête « entaillée » et non « tranchée ». C'est par exemple le cas dans le discours *Sur l'ambassade infidèle* où Eschine accuse Démosthène de s'être infligé lui-même des blessures<sup>134</sup> :

οὐκ ἐπεξιών τῇ τοῦ τραύματος γραφῇ, ἦν ἐγράψω Δημομέλην τὸν Παιανία, ἀνεπιδὸν ὄντα,  
ἐπιτεμὼν τὴν σαντοῦ κεφαλὴν ;  
... n'étant pas allé jusqu'au bout dans le procès pour coups et blessures que tu avais intenté à Démomélès de Péanie, pourtant ton cousin, alors que tu t'étais toi-même entaillé la tête ?

Le verbe est fréquent dans la langue médicale, ce qui est attendu étant donné son sémantisme, mais est également employé en dehors. Comme chez Apollonios pour le verbe ἐπιτιμήγω, Hérodote emploie d'ailleurs à trois reprises le verbe ἐπιτέμνω en lien avec l'écoulement du sang dans le cadre d'un rituel<sup>135</sup>.

Il est donc vraisemblable que l'*hapax* ἐπιτιμήγω fonctionne comme une variante morphologique du verbe ἐπιτέμνω, bien attesté dès l'époque classique, et qu'il signifie lui aussi « entailler, inciser » : Circé ne fait qu'entailler la gorge du porcelet pour en faire jaillir le sang.

<sup>133</sup> Pour une partie du corps, Hérodote, *Histoires*, I, 74 ; III, 8 ; IV, 70 ; VI, 75 ; *Collection hippocratique* (*Maladies II*, 4 ; *Ulcères*, 8 ; *Excision du fœtus*, 5) ; Démosthène, *Contre Boetos II*, 32 et 33 ; Eschine, *Sur l'ambassade infidèle*, 93 ; Théocrite, *Idylles*, X, v. 55 ; Euphron, fr. 7 (éd. T. Kock dans *Comicorum Atticorum fragmenta*, vol. 3), v. 2. Pour un tronc que l'on entaille, Théophraste, *Recherches sur les plantes*, I, 8, 4 ; pour une figue mûre qui se fend, IV, 2, 3. Le verbe semble parfois être employé pour des choses très fines que l'on coupe davantage qu'on ne les entaille : pour des veines, *Collection hippocratique* (*Airs, Eaux, Lieux*, 22, 6) ; pour les tiges des rosiers, Théophraste, *Recherches sur les plantes*, VI, 6, 6. Dans certains cas, il est difficile de savoir si la chose est tranchée ou entaillée : pour un œuf, Alexis le Comique, fr. 182 (éd. A. Meineke dans *Fragmenta comicorum Graecorum*, vol. 3), v. 10.

Avec un sens métaphorique, le verbe peut désigner le fait d'« abrégé, résumer » un texte, Bible des Septante, *Maccabées* 2, 2, 23 et 32 ; pour le fait de « couper la parole » à quelqu'un, Aristote, *Réfutations sophistiques*, 174b ; Polybe, *Histoires*, V, 58 ; XVIII, 11, 14 ; XX, 9, 8 ; XXVIII, 23, 3 ; pour le fait de « détruire » des excuses, Polybe, *Histoires*, XXXV, 4. Le verbe continue à être employé par la suite.

<sup>134</sup> Eschine, *Sur l'ambassade infidèle*, 93. Voir aussi Démosthène, *Contre Boetos II*, 32 et 33.

<sup>135</sup> Hérodote, *Histoires*, I, 74 ; III, 8 ; IV, 70.

L'emploi de la forme ἐπιτιμήγουσα, métriquement commode, n'était cependant pas absolument nécessaire du point de vue de la métrique, la forme ἐπιτέμνουσα étant tout à fait compatible avec le mètre épique, même si elle n'est pas métriquement équivalente à celle qu'emploie Apollonios.

## ii. Le verbe ὑποτιμήγω (IV, v. 328)

Le verbe ὑποτιμήγω apparaît pour la première fois au vers 328 du chant IV où il est employé à l'aoriste moyen :

δὴ ῥα τότε Κρονίην Κόλχοι ἄλαδ' ἐκπρομολόντες,  
πάντη, μὴ σφε λάθοιεν, ὑπετιμήξαντο κελεύθους.

Alors les Colques, débouchant dans la mer cronienne, en coupèrent les accès de tous les côtés pour éviter qu'ils [les Argonautes] ne leur échappassent.

Le verbe est employé avec un complément à l'accusatif, κελεύθους, « les routes, les accès ». Il s'agit manifestement de « couper la route » aux Argonautes pour les empêcher de sortir du fleuve Istros. Il s'agit là de la seule attestation du verbe au moyen : les trois autres attestations du verbe, toutes chez Quintus de Smyrne, sont toutes au présent actif<sup>136</sup>. Chez Quintus, le verbe semble signifier « couper, tailler » et est employé pour la taille des pierres et la coupe du bois.

Il nous faut donc comparer le verbe ὑποτιμήγω avec le verbe ὑποτέμνω, par rapport auquel notre verbe pourrait fonctionner comme une variante morphologique. Le préverbe ὑποτέμνω est surtout attesté en prose et signifie, à l'actif, « couper »<sup>137</sup>. Le moyen, quant à lui, est régulièrement employé avec un accusatif. Cet accusatif peut être un accusatif de personne et le verbe signifie alors « arrêter quelqu'un »<sup>138</sup>, mais on trouve également le moyen ὑποτέμνομαι avec un accusatif désignant un mode de déplacement comme ὁ πλόος, « la navigation », ou avec l'accusatif τὰς ὁδοὺς, « les routes » : le syntagme τὰς ὁδοὺς ὑποτέμνομαι signifie alors « couper la route à quelqu'un »<sup>139</sup>. Le

<sup>136</sup> Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, V, v. 243-245 :

Καὶ γάρ τ' ἠλίβατον πέτρην ἄρρηκτον ἐοῦσαν  
μήτι ὑποτιμήγουσιν ἐν οὔρεσι λατόμοι ἄνδρες  
ῥηιδίως·

Et en effet, les tailleurs de pierres, dans les montagnes, découpent facilement une pierre difficile d'accès, toute indestructible qu'elle soit.

IX, v. 379-380 :

πέτρην παιπαλόεσσαν ἀπειρεσίης ἀλὸς ἄλμη  
δάμναθ' ὑποτιμήγουσα μάλα στερεὴν περ ἐοῦσαν

L'eau de la mer infinie vient à bout d'un rocher escarpé en le fendant, tout dur qu'il soit.

IX, v. 454 :

πρέμνου ὑποτιμήγων λιπαρὸν δάος  
... découpant du tronc une branche brillante de graisse.

<sup>137</sup> Pour de la chair animale, Aristophane, *Les Cavaliers*, v. 316. Pour de la chair humaine, en contexte médical ou guerrier, *Collection hippocratique (Maladies des femmes)*, I, 46 ; *Régime des maladies aiguës*, 6, l. 10 et 19) ; Denys d'Halicarnasse, *Antiquités Romaines*, III, 19, 6. Pour des plantes, Eschine, *Contre Ctésiphon*, 166. Pour un objet que l'on coupe, Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XVII, 44, 4. Pour un canal d'irrigation qui en « coupe » un autre, Platon, *Lois*, VIII, 844a. Avec une métaphore, pour le fait de « couper » les espoirs de quelqu'un, Xénophon, *Helléniques*, II, 3, 34.

<sup>138</sup> Xénophon, *Helléniques*, VII, 1, 29 ; *Cyropédie*, I, 4, 19 et 21.

<sup>139</sup> Avec pour complément τὰς ὁδοὺς, Aristophane, *Les Cavaliers*, v. 290-291 :

ΑΛ. ὑποτεμοῦμαι τὰς ὁδοὺς σου.  
Le Charcutier : Je te couperai la route.

Aristote, *Météorologiques*, II, 356a, l. 26-27 :

πολλῶν γὰρ δέχονται ρεῦματα ποταμῶν, ὑποτεμνόμενοι τῷ τόπῳ καὶ τῷ μήκει τὰς ὁδοὺς·

substantif ἡ κέλευθος fonctionne comme une variante poétique de ἡ ὁδός<sup>140</sup> : les deux substantifs sont très proches du point de vue sémantique et, contrairement à ἡ ὁδός, ἡ κέλευθος n'est employé que dans la langue poétique. Il apparaît donc aisément qu'Apollonios emploie τὰς κελεύθους ὑποτμήγομαι comme une variante poétique du syntagme τὰς ὁδοὺς ὑποτέμνομαι.

Le verbe ὑποτέμνω, relativement fréquent en prose, en particulier à l'époque romaine, n'apparaît jamais en poésie épique, ce que la métrique ne suffit pas à expliquer. Apollonios emploie ici une forme d'aoriste moyen ὑποτμήξαντο et il est vrai que l'aoriste de ὑποτέμνω, ὑπετάμνοντο, ferait apparaître un tribraque et serait donc incompatible avec le mètre épique. La métrique a donc pu jouer un rôle dans l'emploi de ὑποτμήγω à l'aoriste. Au vu des attestations conservées de ὑποτμήγω et ὑποτέμνω, quelles que soient les raisons – peut-être métriques – qui ont conduit Apollonios à choisir le verbe en ὀτμήγω, l'emploi de ὑποτμήγω, comme celui, dans le domaine nominal, de ἡ κέλευθος, était vraisemblablement perçu comme une caractéristique de la langue épique et comme un écart vis-à-vis de la langue « courante ».

### iii. Synthèse : les préverbes de τμήγω

Enrico Livrea remarque qu'Apollonios emploie volontiers τμήγω et ses préverbes, qui sont exclusivement présents dans la langue épique, de préférence à τέμνω et ses préverbes, qui sont les verbes usuels<sup>141</sup> : l'emploi de ὑποτμήγω et, surtout, de ἐπιτμήγω, qui n'est pas métriquement indispensable, pourrait alors être considéré comme un témoin du goût d'Apollonios pour ce verbe exclusivement épique et extrêmement rare, τέμνω étant à l'inverse très fréquent. De fait, si l'on compare le nombre d'attestations des formes issues de τέμνω et des formes issues de τμήγω, on constate en effet qu'Apollonios fait des verbes en ὀτμήγω un emploi proportionnellement un peu plus important qu'Homère :

	Homère		Apollonios de Rhodes	
	ὀτέμνω	ὀτμήγω	ὀτέμνω	ὀτμήγω
Verbe simple	51	2	15	1
ἀπο <sup>ο</sup>	2	5	1	2

En effet, [les fleuves] reçoivent les eaux de nombreux fleuves car ils coupent leur chemin du fait de leur emplacement et de leur taille.

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités Romaines*, V, 44, 3.

Avec un complément qui n'est pas τὰς ὁδοὺς mais qui désigne également une voie ou un moyen de circulation, Hérodote, *Histoires*, V, 86 (avec pour complément τὸ ἀπὸ τῶν νεῶν) ; Xénophon, *Helléniques*, I, 6, 15 (τὸν πλοῦν) ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XIII, 50, 4 (τὸν ἀπόπλουον) ; XVII, 42, 4 (τὴν ἐπάνοδον) ; XX, 60, 7 (τὴν ἀποχώρησιν).

Autres emplois du moyen, avec le sens de « couper, détruire », toujours avec une métaphore : *Collection hippocratique* (*Lettres*, XVII, 1. 90) ; Eschine, *Contre Ctésiphon*, 67 ; Polybe, *Histoires*, V, 107, 6 ; XVIII, 38, 1 ; XXXIV, 7, 4 ; XXXVI, 3, 1 ; Diodore de Sicile, XXV, 3, 1.

<sup>140</sup> DU BOUCHET 2004, p. 58. Dans les *Argonautiques*, ἡ κέλευθος est employé pour désigner, dans sa matérialité, une route terrestre, maritime ou, plus rarement, céleste (I, v. 184, 545, 574, 1241 et 1263 ; II, v. 353, 416, 544 et 628 ; III, v. 160 et 952 ; IV, v. 589, 861, 938, 1253), pour le trajet d'un astre (I, v. 500 et III, v. 533), pour celui d'un fleuve (II, v. 979), pour le fait de se déplacer, le « voyage » (I, v. 246, 337 et 352 ; II, v. 310, 331 et 1096 ; III, v. 308, 637 et 925 ; IV, v. 502, 527, 549, 732, 1007). Apollonios emploie également ἡ ὁδός pour le chemin ou l'itinéraire parcouru, dans sa matérialité (I, v. 126 et 988 ; II, v. 203 et 1259 ; III, v. 473, 602 ; IV, v. 51, 280, 525, 690, 790 et 1576), pour le fait de se déplacer, « le voyage » (I, v. 103, 199, 413, 772 et 1267 ; II, v. 1099 ; III, v. 1176 et 1182 ; IV, v. 779 et 1468).

<sup>141</sup> LIVREA 1973, p. 215, n. au v. 707.

δια°	0	11	0	5
ἐκ°	9	0	1	0
ἐπι°	0	0	0	1
περι°	2	0	0	0
προ°	3	0	1	0
ὑπο°	0	0	0	1
Total	67 (79%)	18 (21%)	18 (64%)	10 (36%)

La différence entre les deux textes reste cependant peu importante, d'autant que le nombre d'attestations est faible, en particulier dans les *Argonautiques*. De plus, les verbes τέμνω et τμήγω ne présentent pas le même schéma métrique, que ce soit au présent, au futur ou à l'aoriste<sup>142</sup> : il est donc tout à fait possible qu'ils aient été considérés comme des variantes métriques, l'un ou l'autre pouvant être employé indifféremment en fonction des besoins du mètre. L'existence de deux formes d'aoriste concurrentes pour le verbe τμήγω, ἔτμαγον et ἔτμηξα, est une autre source de souplesse pour le poète. Le rôle métrique joué par la paire morphologique est particulièrement évident à l'aoriste puisque l'aoriste de τέμνω, ἔταμον présente une succession de deux brèves initiales qui est peu compatible avec la plupart des préverbes, eux-mêmes souvent constitués de deux brèves<sup>143</sup>. C'est probablement ce qui explique l'emploi par Apollonios de ὑποτμήξαντο.

En employant les verbes ἐπιτμήγω et ὑποτμήγω, qui fonctionnent respectivement comme des variantes métriques de ἐπιτέμνω et de ὑποτέμνω, Apollonios emprunte une paire morphologique homérique et adapte, par analogie, un artifice métrique qui fonctionnait dès la langue épique archaïque à la fois pour le verbe simple et pour d'autres préverbes.

#### e) Le verbe κατακτηατίζομαι (III, v. 136) et le verbe κατακτάομαι-ῶμαι

Le préverbe κατακτηατίζομαι présente un thème κτεατίζομαι qui est caractéristique de la langue épique. Ce thème dénominal, déjà attesté dans la langue homérique, semble fonctionner comme une variante épique de κτάομαι-ῶμαι<sup>144</sup>. L'actif κτεατίζω signifie en effet « acquérir » dans les poèmes homériques<sup>145</sup> :

Κούρην ἦν ἄρα μοι γέρας ἔξελον υἱες Ἀχαιῶν,  
 δουρὶ δ' ἐμῷ κτεάτισσα πόλιν εὐτείχεα πέρσας,  
 La jeune fille que les fils des Achéens m'ont choisie comme cadeau et que j'ai obtenue de  
 ma lance, en prenant la cité aux bons remparts....

<sup>142</sup> Le thème de parfait n'est pas attesté pour τμήγω.

<sup>143</sup> C'est vraisemblablement la raison pour laquelle Homère emploie exclusivement διατμήγω et non διατέμνω, toutes les attestations de ce verbe étant à l'aoriste (pour l'aoriste thématique διέτμαγον, Homère, *Iliade*, I, v. 531 ; VII, v. 302 ; XVI, v. 354 ; *Odyssée*, VII, v. 276 ; XIII, v. 439 ; pour l'aoriste sigmatique διέτμηξα, *Iliade*, XXI, v. 3 ; *Odyssée*, III, v. 291 ; V, v. 409 ; VIII, v. 507 ; XII, v. 174) : la forme διέταμον présenterait un crétique, ce qui n'est le cas ni de διέτμηξα ni de διέτμαγον. Comme Homère, Apollonios n'emploie διατμήγω qu'au thème d'aoriste (pour l'aoriste thématique, II, v. 298 ; III, v. 343 et 1147 ; pour l'aoriste sigmatique, I, v. 628 et III, v. 1047).

<sup>144</sup> Κτεατίζω est un dénominal issu de τὸ κτέαρ. Cf. CHANTRAINE 1999, s. v. κτάομαι.

<sup>145</sup> Homère, *Iliade*, XVI, v. 56-57. Voir aussi, pour des esclaves, Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, IX, v. 342 ; Grégoire de Nazianze, *Carmina dogmatica* (MPG 37), col. 405, v. 12. Pour le fait d'« avoir acquis » des biens, *Odyssée*, II, v. 102 ; XIX, v. 147 ; XXIV, v. 137 et 207 ; Théocrite, *Idylles*, XVII, v. 119 ; Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, IV, v. 477. Pour le fait de « avoir obtenu » une terre, Eumélos, fr. 2 (éd. G. Kinkel dans *Epicorum Graecorum fragmenta*, vol. 1), v. 5.

Dès l'*Hymne homérique à Hermès*, et c'est aussi le cas chez Apollonios, le verbe est employé au moyen, avec le même sens (II, v. 788-789)<sup>146</sup> :

φῦλά τε Βιθυνῶν αὐτῇ κτεατίσσατο γαίῃ  
ἔστ' ἐπὶ Ῥηβαίου προχοῶς σκόπελόν τε Κολώνης·  
Il fit la conquête des tribus des Bithyniens, avec leur terre, jusqu'à l'embouchure du Rhébas  
et au rocher de Coloné.

Ce verbe devait donc être perçu comme une variante épique de κτᾶομαι-ῶμαι<sup>147</sup>, qui est fréquent en poésie comme en prose.

Il est alors naturel que le verbe κατακτηατίζομαι, qu'Apollonios emploie au vers 136 du chant III, ait été perçu comme une variante épique de κατακτᾶομαι-ῶμαι. Cet *hapax* est employé par Aphrodite, qui promet à son fils Eros de lui offrir un jouet s'il frappe Médée d'une de ses flèches (III, v. 135-136) :

σφαῖραν ἐντρόχαλον, τῆς οὐ σύ γε μείλιον ἄλλο  
χειρῶν Ἡφαίστιο κατακτηατίσση ἄρειον.  
[Je te donnerai] une balle légère, à laquelle aucun présent que tu obtiendras des mains  
d'Héphaïstos ne sera supérieur.

Ce verbe peut en effet être rapproché du verbe κατακτᾶομαι-ῶμαι, qui apparaît à l'époque classique et qui est très fréquent en prose hellénistique<sup>148</sup> : ce verbe, s'il désigne le fait de « conquérir un pays » dans la plupart de ses attestations, désigne cependant parfois le fait d'« obtenir » des biens ou des richesses, comme c'est le cas de κατακτηατίζομαι dans les *Argonautiques*. Cela étant, il reste possible d'analyser κατακτηατίζομαι comme un préverbe en κατα<sup>o</sup> de κτεατίζομαι puisque le préverbe en κατα<sup>o</sup> est employé dans un contexte proche de celui dans lequel le verbe simple est employé par ailleurs et que les préverbes en κατα<sup>o</sup> qui fonctionnent comme des variantes synonymiques du verbe simple sont bien présents dans notre corpus<sup>149</sup>.

<sup>146</sup> Voir aussi, pour le fait d'« acquérir » des biens ou des terres, *Hymne homérique à Hermès*, v. 522 ; Théocrite, *Idylles*, XVII, v. 105 ; Callimaque, fr. 75 (éd. R. Pfeiffer), v. 47 ; Manéthon, *Apotelesmatica*, VI, v. 577 ; Apollinaire de Laodicée, *Metaphrasis psalorum*, II, 77, v. 125 (où Apollinaire glose le verset 54, où la Septante présente κτᾶομαι-ῶμαι) ; 81, v. 18. Pour le fait d'« acquérir du pouvoir », Apollinaire de Laodicée, *Metaphrasis psalorum*, II, 46, v. 16 ; 88, v. 19.

<sup>147</sup> Pour les attestations homériques, pour le fait d'« acquérir » des biens, *Iliade*, IX, v. 400 et 402 ; *Odyssée*, XX, v. 265 ; pour des esclaves, *Odyssée*, XIV, v. 4 et 450. Pour le fait d'« acquérir » une épouse, *Odyssée*, XXIV, v. 193. Le verbe n'est pas attesté chez Apollonios.

<sup>148</sup> Pour le fait d'acquérir des biens ou des richesses, Isocrate, Discours, IV, 182 ; Xénophon, *Cyropédie*, I, 6, 45 ; Isocrate, Discours, IV, 62 ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, I, 56, 1 ; XVI, 56, 7 ; pour des esclaves, Bible des Septante, 2 *Chroniques*, 28, 10 ; pour des portiques, Phénix de Colophon fr. 6 (éd. J. Powell dans *Collectanea Alexandrina*), v. 12. Pour une réputation, Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XI, 82, 3 ; 85, 2 ; XII, 1, 3 ; XV, 1, 3 ; 56, 3 ; des griefs, Thucydide, *Histoires*, IV, 86, 6 ; pour le fait d'« acquérir de l'intelligence » (ὁ νόος), Sophocle, *Ajax*, v. 1256 ; de l'utilité, *Lettre d'Aristée à Philocrate*, 3 ; de la bienveillance, *Lettre d'Aristée à Philocrate*, 231 ; un mode de vie, Platon, *Timée*, 75b ; la ruine, Sophocle, *Les Trachiniennes*, v. 793 ; une souillure, Bible des Septante, 2 *Maccabées*, 6 15.

Pour le fait d'« acquérir, conquérir un territoire », Aristote, *Politique*, 1334a ; Polybe, *Histoires*, I, 2, 2 ; V, 67, 11 ; 108, 8 ; VI, 7, 4 ; 50, 5 ; VII, 5, 4 ; VII, 8, 1 ; IX, 29, 10 ; X, 36, 5 ; XXXVI, 9, 5 ; XXXVIII, 6, 4 ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, I, 53, 8 ; 55, 2, 3 et 7 ; 67, 3 ; II, 43, 1 ; 46, 2 ; III, 56, 3 ; 71, 5 ; IV, 79, 6 ; V, 24, 3 ; 40, 1 ; 54, 1 ; 61, 3 ; 79, 1 et 3 ; 80, 3 ; 81, 5 ; VI, 7, 4 ; VII, 10, 1 ; XII, 30, 2 ; 54, 2 et 3 ; XIV, 44, 4 ; 85, 4 ; XVI, 95, 2 ; XVII, 27, 7 ; 78, 4 ; XIX, 1, 7 ; 19, 2 ; XXXVII, 3, 1 ; XL, 3, 7. Pour le fait d'« acquérir du pouvoir », Sophocle, *Ajax*, v. 768 ; la « royauté », Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XI, 69, 5.

<sup>149</sup> Cf. *infra*, p. 4 *sqq.*

Quoi qu'il en soit, Apollonios emploie ici, sans y être contraint par la métrique, un thème caractéristique de la langue épique de préférence à un thème fréquent, bien attesté dans tous les genres littéraires. Le préverbe, qui ne semble pas avoir d'incidence sémantique ou syntaxique mais qui, sur le plan stylistique, annonce l'allitération en occlusives vélaires sourdes du vers 137<sup>150</sup>, permet à Apollonios d'employer un verbe qui était vraisemblablement perçu comme plus rare encore, sans toutefois compromettre le sens du passage, le sens de κτεατίζομαι étant bien connu du lecteur hellénistique.

#### f) Synthèse : Apollonios et les paires morphologiques homériques

Certains verbes qui apparaissent pour la première fois chez Apollonios, qui pourraient, d'un point de vue formel, être analysés comme des préverbés formés à partir d'un verbe simple bien attesté, peuvent donc aussi être compris comme des déverbaux issus de verbes qui présentent déjà un préverbe. Ainsi, le verbe ὑποτμήγω, qui, en surface, est un préverbé de τμήγω, doit davantage être analysé comme un déverbal de ὑποτέμνω. Apollonios, grammairien et poète, exploite ici les possibilités de la langue épique : sachant bien que, chez Homère, on trouve à la fois le verbe usuel τέμνω et le verbe poétique τμήγω, les verbes ἔχω, ἴσχω et ἴσχάνω, ou encore les verbes τρέπω et τροπάω-ῶ, qui sont employés dans les poèmes homériques comme des variantes synonymiques, Apollonios emploie librement les différents thèmes à sa disposition pour former des préverbés nouveaux, ou en tout cas des préverbés qui semblent nouveaux au lecteur moderne.

Comme c'était déjà le cas chez Homère, la métrique semble jouer un rôle dans le choix du thème verbal. Aucune des formes employées par Apollonios n'est métriquement équivalente à sa variante morphologique. Sur les onze formes verbales étudiées, quatre – παραστρωφῶνται (II, v. 665), ὑποτμήξαντο (IV, v. 328), ἐπιτροχάει (IV, v. 1266) et ἐπιτροχάων (IV, v. 1606) – sont métriquement indispensables, au sens où leur variante morphologique présente soit un crétique soit un tribraque et serait donc indispensable avec le mètre épique. Les six autres formes, si elles sont métriquement commodes, ne sont pas métriquement indispensables puisque leur variante morphologique respective pourrait être intégrée au mètre épique.

Il n'est probablement pas entièrement fortuit que les verbes concernés fonctionnent tous comme des variantes morphologiques d'un verbe très fréquent : ἔχω, τρέπω, στρέφω, τρέπω, τείνω et κτάομαι-ῶμαι sont tous des verbes qui devaient appartenir au vocabulaire « courant » du lecteur

<sup>150</sup> III, v. 135-138, où nous soulignons les occlusives vélaires sourdes :

σφαῖραν ἐντρόχαλον, τῆς οὐ σύ γε μείλιον ἄλλο  
χειρῶν Ἥφαιστοιο κατακτεατίση ἄρειον.  
Χρύσεια μὲν οἱ κύκλα τετεύχεται, ἀμφὶ δ' ἐκάστω  
διπλόαι ἀψίδες περιηγέες εἰλίσσονται·

[Je te donnerai] une balle légère, à laquelle aucun présent que tu obtiendras des mains d'Héphaïstos ne sera supérieur. Il est composé d'anneaux d'or et, autour de chacun d'entre eux, de deux bagues qui les entourent et les cerclent.

d'Apollonios. Cela implique que les thèmes verbaux qu'emploie Apollonios – τρωπάω-ῶ, στρωφάω-ῶ, τροχάω-ῶ, ισχάνω, τμήγω, κτεατίζομαι – devaient être facilement identifiables par le lecteur : il s'agit de verbes fréquents et donc bien connus, dont certains, en particulier les verbes en -άω-ῶ à vocalisme *o* radical, présentent un mode de formation bien connu et facilement identifiable. Il n'y a donc pas, dans l'usage que fait Apollonios de ces préverbés, d'effet d'obscurité ou de cryptage<sup>151</sup> : quoique ces thèmes ne soient pas fréquents, étant propres à la langue épique, ils étaient bien connus du lecteur d'Homère et ne devaient pas poser de difficulté de compréhension malgré un écart évident vis-à-vis de la langue « courante ».

## 2) Cas difficiles ou ambigus

Les verbes traités précédemment avaient une variante morphologique facilement identifiable : Apollonios reprenait une paire morphologique déjà bien attestée chez Homère sous forme simple et l'exploitait en l'employant sous forme préverbé.

Pour certains verbes de notre corpus, l'analyse déverbale est moins évidente : c'est par exemple le cas pour les préverbés de τανύω, dont il n'est pas certain qu'ils fonctionnent comme des variantes morphologiques des préverbés de τείνω, ou encore pour ἀπονήομαι, dont la variante morphologique ἀπονέω est tout aussi rare que le verbe que l'on trouve chez Apollonios.

Nous étudierons d'abord les préverbés de τανύω, pour lesquels la comparaison avec les préverbés de τείνω semble fonctionner, quoiqu'elle ne soit peut-être pas suffisante. Nous nous concentrerons ensuite sur les verbes pour lesquels le rapport avec une éventuelle variante morphologique semble plus difficile à établir, soit que la variante soit tout aussi rare que le verbe employé dans les *Argonautiques*, comme c'est le cas pour ἀπονήομαι-οῦμαι, soit que, malgré un lien morphologique clair, les deux verbes ne semblent pas réellement fonctionner comme des variantes synonymiques, comme c'est le cas pour les préverbés de βρομέω-ῶ.

### a) Préverbés de τανύω et préverbés de τείνω

Les *Argonautiques* contiennent deux préverbés de τανύω qui apparaissent à l'époque hellénistique : ἀνά...τανύω (I, v. 344), également attesté dans l'*Hymne à Zeus* de Callimaque, et διά...τανύω (IV, v. 601).

Le verbe τανύω est fréquent dans la poésie épique archaïque. Il s'agit vraisemblablement d'un ancien présent en -νυμι, comme en atteste la forme τάννυται, à partir duquel on a créé un présent thématique τανύω et un aoriste sigmatique ἐτάνυσσα<sup>152</sup>. A partir de cette même racine \*ten-, présente au degré zéro dans τανύω, s'est développé un présent thématique avec le degré *e* radical et un suffixe

<sup>151</sup> Pour une comparaison avec les *hapax* et les *proton legomena* chez Lycophron, GUILLEUX 2009. Les effets de cryptage relevés par Nicole Guilleux concernent surtout les formes nominales (§6 et surtout §7 et §9).

<sup>152</sup> CHANTRAINE 1942b, §140 et §141 pour le passage de la flexion athématique à la flexion thématique. Pour la forme τάννυται, Homère, *Iliade*, XVII, v. 393.

\* $\gamma^e/o-$ , τείνω, qui est moins fréquent dans la poésie épique archaïque mais qui deviendra le verbe usuel en attique. Ces deux verbes signifient « tendre »<sup>153</sup>.

Il est vraisemblable que les Grecs avaient conscience du lien entre ces deux thèmes verbaux, le verbe τανύω étant régulièrement glosé par τείνω par les lexicographes<sup>154</sup>. Chez Nonnos, les deux verbes sont employés à quelques vers d'écart, dans ce qui est vraisemblablement un jeu étymologique<sup>155</sup>. Apollonios, quant à lui, emploie à la fois χεῖρας τείνω et χεῖρας τανύομαι pour désigner le fait de « tendre les mains » dans une direction<sup>156</sup>.

Pour ces deux verbes, l'analyse déverbale est possible mais ne présente aucun caractère d'évidence : ἀνά...τανύω peut être rapproché de ἀνατείνω mais n'est pas employé à la même voix verbale et διά...τανύω, s'il doit être comparé avec διατείνω, semble également pouvoir être rapproché de certaines formes nominales présentes dans la poésie archaïque.

### i. Le verbe ἀνά...τανύω (I, v. 344)

Le préverbe ἀνατανύω apparaît à l'époque hellénistique : il apparaît non seulement chez Apollonios mais également chez Callimaque et dans un texte épigraphique versifié. Dans les *Argonautiques*, le verbe est employé pour décrire l'attitude d'Héraclès qui s'apprête à refuser de prendre la tête de l'expédition :

ὁ δ' αὐτόθεν ἔνθα περ ἦστο  
δεξιτερὴν ἀνὰ χεῖρα τανύσσατο, φώνησέν τε·

Lui, en restant assis au même endroit, leva la main droite et prit la parole.

Le verbe, ici employé au moyen, semble bien signifier « tendre vers le haut, lever en tendant » : Héraclès lève la main, peut-être pour signaler sa prise de parole et être vu de ses

<sup>153</sup> Pour τείνω, pour un câble ou un tissu, au moyen, I, v. 369 ; II, v. 1230 ; IV, v. 1155 ; pour le fait d' « étendre quelque chose », au moyen, IV, v. 705 ; pour des membres que l'on « allonge », au moyen I, v. 1009 et IV, v. 127 et à l'actif IV, v. 107 et 1049 ; pour le fait de « tendre dans une direction », II, v. 354 et IV, v. 1581 ; au passif, « être étendu », I, v. 1006.

Pour τανύω, pour un câble ou un tissu, I, v. 564, 590, 606 ; IV, v. 890 et 906 (avec une métonymie, pour les cordes de la cithare, cf. VIAN 1981, p. 179, n. au v. 906) ; en particulier, pour un arc, I, v. 993 ; III, v. 278. Au moyen, pour le fait d' « être étendu », II, v. 679 ; IV, v. 161, 224 et 1583 ; pour le fait de « se tendre, tendre son corps », II, v. 91 ; au moyen transitif, pour le fait d' « étendre quelque chose », III, v. 1209 ; IV, v. 771 et 1571.

<sup>154</sup> Apollonios le Sophiste, *Lexique homérique*, s. v. τανυσσάμενος, glosé par ἑκταθείς ; Hésychius, *Lexique*, s. v. τανύει, glosé par ἐκτείνει et τείνει ; *Etymologicum Magnum*, s. v. τανύω ; *Etymologicum Gudianum*, s. v. τάνεως ; Eustathe de Thessalonique, *Commentarii ad Homeri Iliadem*, commentaire à XXIII, v. 33.

<sup>155</sup> Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, I, v. 398-401 :

Καὶ σὺ, τελεσειγόνοιο γάμου πρωτόσπορος ἀρχή,  
τείνον, Ἔρωσ, σέο τόξα, καὶ οὐκέτι κόσμος ἀλήτης. –  
Εἰ πέλεν ἐκ σέο πάντα, βίου φιλοτήσιε ποιμῆν,  
ἐν βέλος ἄλλο τάνυσσον, ἵνα ξύμπαντα σάωσης. –

Et toi qui le premier as été créé, toi le principe de l'union qui apporte une naissance, Eros, tends ton arc et l'univers cessera d'errer. Si tout vient de toi, berger de la vie qui présides à l'amour, tire un trait unique pour que tout soit sauvé.

Apollonios et Aratos emploient les deux thèmes de présent à quelques vers d'écart (*Argonautiques*, IV, v. 1581 et 1583 ; *Phénomènes*, v. 183, 184 et 185).

<sup>156</sup> Pour τείνω, IV, v. 107 et v. 1049. Pour τανύομαι, IV, v. 1571. On trouve également l'actif χεῖρας τανύω chez les poètes hellénistiques, par exemple chez Aratos (*Phénomènes*, v. 183).

compagnons malgré sa position assise, peut-être pour signaler son refus<sup>157</sup>. Le verbe est également employé, cette fois à l'actif, par Callimaque au vers 30 de l'*Hymne à Zeus*, dans un contexte très proche :

Εἶπε καὶ ἀντανύσασα θεὰ μέγαν ὑψόθι πῆχυν  
πλήξεν ὄρος σκίπτρω.

La déesse parla ainsi et, levant haut son bras vigoureux, elle frappa la montagne de son sceptre.

Enfin, on le trouve dans une épigramme romaine en hexamètres datée du II<sup>e</sup> ou du III<sup>e</sup> siècle de notre ère<sup>158</sup>.

Le verbe ἀνατανύω semble donc signifier « tendre vers le haut ». Son sens devait être immédiatement compréhensible pour le lecteur d'Apollonios, qui devait reconnaître sans difficulté le préverbe ἀνα<sup>ο</sup> et le verbe épique τανύω, d'autant que Apollonios emploie le syntagme χειρας τανύω par ailleurs<sup>159</sup>. Il est cependant remarquable que les syntagmes χειρας ἀνατείνω et χειρα ἀνατείνω soient eux aussi fréquents : le syntagme apparaît pour la première fois chez Pindare et est ensuite employé en prose, en particulier pour désigner le geste qui accompagne une prière mais également, chez Xénophon, pour le fait de lever la main pour voter à main levée<sup>160</sup>. On pourrait alors analyser le verbe ἀνατανύω, rare et poétique, comme une variante épique du verbe ἀνατείνω, fréquent en prose, avec cependant une réserve : le verbe ἀνατείνω est toujours employé à l'actif dans le syntagme χειρας ἀνατείνω mais c'est le moyen que l'on trouve pour ἀνά...τανύω chez Apollonios. Cela étant, pour le verbe simple τείνω, on trouve bien le syntagme au moyen dans la langue poétique de l'époque hellénistique, avec les syntagmes χειρας τείνομαι chez Callimaque et peut-être χερε τείνομαι dans une *Idylle* attribuée à Théocrite<sup>161</sup>.

<sup>157</sup> WIFSTRAND 1929, p. 3-4, qui cite des parallèles de l'époque romaine où un orateur lève le bras avant de prendre la parole en public (*Actes des Apôtres*, 26, 1 ; *Anthologie Grecque*, II, v. 374 ; dans le domaine latin, Apulée, *Métamorphoses*, II, 21, où ce geste est présenté comme un usage répandu). Pour F. Vian (VIAN 1974, p. 66, n. 1), Héraclès, contrairement à ce que l'on attendrait d'un orateur, reste assis et il s'agit peut-être donc ici davantage d'un geste de refus.

<sup>158</sup> *Inscriptiones Graecae Urbis Romae*, vol. 1 (éd. L. Moretti), 149, v. 4-5 :

ὄταν ζωαλι[— — — — —]

ἀντανύσης, βιοδῶτα

... chaque fois que tu tends vers le haut [...], toi qui donnes la vie.

L'accusatif que régit le verbe n'est pas lisible, mais U. Wilamowitz propose de restituer ζωαλι[κέα χειρα], « tes mains qui préservent la force », l'adjectif \*ζωαλικής n'étant pas attesté par ailleurs.

<sup>159</sup> IV, v. 1571. Voir aussi Callimaque, *Hymne à Déméter*, v. 27 et Aratos, *Phénomène*, v. 183. Le syntagme continue à être employé chez les poètes de l'ère chrétienne, Grégoire de Nazianze et Nonnos de Panopolis.

<sup>160</sup> Dans un geste de prière, Pindare, *Isthmiques*, VI, 60 (où il s'agit également d'Héraclès, mais sans que l'on puisse rapprocher les deux passages par ailleurs) ; Bacchylide, *Epinicies*, XI, v. 100 et XIII, v. 105 ; Aristophane, *Les Oiseaux*, v. 623 ; Aristote, *Du monde*, 400a ; Bible des Septante, 2 *Maccabées*, 15, 21 ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, I, 57, 7 ; XIV, 29, 4 ; XXXVII, 19, 5 ; Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, IV, 70, 1 ; Philon d'Alexandrie, *De Abrahamo*, 235 ; *De vita Mosis*, II, 36 et 154 ; *De vita contemplativa*, 66 et 89 *De virtutibus*, 57 ; Flavius Josèphe, *Antiquités Juives*, XI, 143 ; *Guerre des Juifs*, II, 179 et V, 380 et 519. Pour un serment, Xénophon, *Anabase*, VI, 1, 3 ; Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, III, 32, 4 ; Philon d'Alexandrie, *De specialibus legibus*, IV, 34. Pour des imprécations, Philon d'Alexandrie, *Legatio ad Gaium*, 353. Pour indiquer son accord dans un vote à main levée, Xénophon, *Anabase*, III, 2, 9, 33 et 38.

<sup>161</sup> Callimaque, *Hymne à Artémis*, v. 27, pour un enfant qui tend les bras vers son père, et Théocrite, *Idylles*, XXI, v. 48, pour un pêcheur qui tend ses bras pour tenir sa ligne, mais les manuscrits présentent tous la leçon τεινόμενον, qui devrait alors être interprétée comme un passif.

Le verbe ἀνά...τανύω, malgré une réserve liée à la voix où le verbe est employé chez Apollonios, semble donc bien fonctionner comme une variante épique du verbe ἀνατείνω, « tendre vers le haut ».

## ii. Le verbe διά...τανύω (IV, v. 601)

La situation est peut-être un peu plus complexe pour un autre préverbe de τανύω, l'*hapax* διά...τανύω, qu'Apollonios emploie dans la description du marais où Phaéton est tombé :

οὐδέ τις ὕδωρ κείνω διὰ πτερὰ κοῦφα τανύσσαις  
οἰωνὸς δύναται βαλέειν ὕπερ  
... et aucun oiseau, étendant ses ailes légères, ne peut passer sur cette eau.

Le verbe, employé à l'actif transitif, semble ici désigner le fait d' « étendre », de « déployer » ses ailes. Il pourrait s'agir d'allonger latéralement ses deux ailes, par exemple pour planer au-dessus du lac, ou tout simplement du fait de ne pas maintenir ses ailes plaquées le long de son corps, sans qu'il s'agisse nécessairement de planer<sup>162</sup>. Le verbe ne réapparaît pas par la suite, ni dans les textes transmis par tradition manuscrite ni dans l'épigraphie.

Si le verbe διατανύω est un *hapax*, le verbe διατείνω est quant à lui très fréquent : comme τείνω, il peut être employé pour le fait de « tendre » un câble ou un tissu et en particulier pour le fait de bander un arc. Il est surtout employé dans un sens métaphorique et signifie alors « faire effort »<sup>163</sup>. Plus intéressant pour nous, il est également employé par Philon d'Alexandrie pour des poissons qui « étendent » leurs nageoires, πτέρυγες<sup>164</sup> :

ἢ τοὺς κατὰ θαλάττης ἰχθῦς οὐχ ὀρῶμεν, ὅποτε τὰς πτέρυγας διατείνοντες ἐννήχοντο,  
μείζους αἰετῆς φύσεως προφαινομένους ;  
Ne voyons-nous pas que les poissons, dans la mer, lorsqu'ils nagent en étendant leurs nageoires, paraissent toujours plus gros qu'ils ne le sont en réalité ?

Le substantif ὁ πτέρυξ, qui désigne d'abord les ailes des oiseaux, peut être employé, par analogie, pour les nageoires des poissons comme c'est le cas ici. On retrouve également le syntagme τὰς πτέρυγας διατείνω pour le fait d' « étendre ses ailes » dans un papyrus dit « magique » daté du IV<sup>e</sup> de notre ère ainsi que dans les *Hieroglyphica* d'Horapollon, au Ve siècle de notre ère<sup>165</sup>. L'analyse

<sup>162</sup> NORMAND 2014, p. 176, sur II, v. 933-935, où il n'est pas certain qu'il s'agisse bien d'un vol plané ; il n'existe pas de lexique spécifique pour désigner le vol plané en grec.

<sup>163</sup> Pour le fait de « tendre », pour une peau tendue sur une armature, Hérodote, *Histoires*, IV, 64 ; pour le fait de bander un arc pour viser, Hérodote, *Histoires*, III, 35 ; IV, 9 ; IX, 18 ; Xénophon, *Cyropédie*, I, 4, 23 (pour un arc ou un javelot). Avec le sens métaphorique de « faire effort pour, se tendre vers », Antiphon, *Sur le meurtre d'Hérode*, 46 ; Xénophon, *Mémorables*, II, 7, 9 et IV, 2, 23 ; *Anabase*, VII, 6, 36. Le verbe continue à être employé par la suite.

<sup>164</sup> Philon d'Alexandrie, *De ebrietate*, 182.

<sup>165</sup> *Papyri Graecae Magicae*, vol. 1, IV, v. 1748-1751 :

ἐπικαλοῦμαι σε, τὸν ἀρχι-  
γέτην πάσης γενέσεως, τὸν διατείναντα τὰς ἑαυτοῦ  
πτέρυγας εἰς τὸν σύμπαντα  
κόσμον

Je t'invoque, toi qui es à l'origine de toute création, toi qui étends tes propres ailes sur le monde entier.

Le papyrus présente la leçon διατίναντα. On considère que ce papyrus date, pour l'écriture, du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère. Horapollon, *Hieroglyphica*, II, 15 :

ἰέραξ διατεταμένους τὰς πτέρυγας ἐν ἀέρι οἷον πτέρυγας ἔχοντα ἄνεμον σημαίνει.

déverbale est donc possible ici : il est vraisemblable que περὰ διατανύω devait rappeler τὰς πτέρυγας διατείνω, qui est certes rare, ce qui est attendu étant donné le sens du syntagme, mais qui est bien attesté à l'époque d'Apollonios.

Plus encore que διατείνω, l'emploi conjoint du substantif τὸ πτερόν et du thème verbal τανύω devait rappeler les composés nominaux τανύπτερος, ος, ον, τανυσίπτερος, ος, ον, τανυπτέρυγος, ος, ον et τανυπτέρυξ, υγος. Ces composés sont tous des composés de dépendance verbale<sup>166</sup> qui présentent un élément verbal τανυ- et un élément nominal désignant « l'aile » : ils signifient alors « qui déploie ses ailes ». Ces quatre adjectifs sont employés comme épithètes de nature pour des oiseaux ou des insectes dans la poésie archaïque : τανυπτέρυξ, υγος apparaît dans l'*Iliade* et dans un fragment d'Alcman<sup>167</sup> ; τανυπτέρυγος, ος, ον apparaît chez Simonide<sup>168</sup> ; τανύπτερος, ος, ον est attesté dans l'*Hymne homérique à Déméter*, chez Hésiode et chez Pindare et continue à être employé par les poètes par la suite<sup>169</sup> ; enfin, τανυσίπτερος, ος, ον est employé dans l'*Odyssée*, dans les *Hymnes homériques*, chez Hésiode et continue à être employé par la suite<sup>170</sup>. Ces adjectifs, qui sont tous bien attestés dans la poésie archaïque épique et lyrique, doivent vraisemblablement être rapprochés de l'usage que fait Apollonios du syntagme περὰ τανύω, qu'il emploie à deux reprises dans les *Argonautiques*<sup>171</sup>. Apollonios reprend les deux éléments du composé, c'est-à-dire le substantif τὰ

Un faucon qui étend ses ailes dans l'air signifie que le vent a comme des ailes.

<sup>166</sup> RISCH 1974, p. 190, §170b : certains composés en τανυ-, comme τανύγλωχίς, « à la pointe allongée », sont vraisemblablement des composés possessifs, dits *bahuvrīhi*, formés à partir d'un adjectif non-attesté \*τανύς, « fin, allongé » ; cet adjectif étant tombé en désuétude et le verbe τανύω continuant à être employé, il est vraisemblable que l'ensemble des composés à premier élément τανυ- ont été réinterprétés comme des composés de dépendance verbale.

<sup>167</sup> Homère, *Iliade*, XII, v. 237, pour un aigle ; XIX, v. 350 pour un oiseau de proie (ἡ ἄρπη). Pour des formes de génitif pluriel qui pourraient également être issues de τανυπτέρυγος, ος, ον, pour un oiseau sans précision d'espèce, Alcman, fr. 89 (éd. D. Page dans *Poetae melici Graeci*), v. 6 ; pour des flèches, qui possèdent un empennage, Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XVII, v. 341 ; pour une Victoire ailée, *Anthologie grecque*, IX, ép. 59 attribuée à Antipater de Thessalonique, v. 1 ; pour un Eros ailé, XIV, ép. 135, v. 3.

<sup>168</sup> Pour une mouche, Simonide, fr. 16 (éd. D. Page dans *Poetae melici Graeci*), v. 3. Pour les formes de génitif pluriel, cf. *supra*, p. 4, n. 167.

<sup>169</sup> Pour un oiseau sans précision d'espèce, *Hymne homérique à Déméter*, v. 89. Pour un aigle, Hésiode, *Théogonie*, v. 523 ; Pindare, *Pythiques*, V, v. 111 ; *Lapidaire orphique*, v. 124. Pour une talève sultane, Ibycos, fr.36b (éd. D. Page dans *Poetae melici Graeci*). Pour un λύκος, vraisemblablement un esturgeon ici, poisson dont les nageoires sont en effet déployées latéralement, Cratès, fr. 29 (éd. T. Kock dans *Comicorum Atticorum fragmenta*, vol. 1), v. 3. Pour Pégase, Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XXXVII, v. 266. Pour un héros ou un dieu ailé, pour Hermès, Nonnos de Panopolis, *Dionysiaques*, III, v. 373 ; XIV, v. 86 ; XXVI, v. 283 ; pour Persée, XXV, v. 101. Pour des flèches, qui possèdent un empennage, Timothée de Milet, fr. 15 (éd. D. Page dans *Poetae melici Graeci*), col. 2, v. 29

<sup>170</sup> Pour un oiseau sans précision d'espèce, *Hymne homérique à Hermès*, v. 213 ; Aristophane, *Les Oiseaux*, v. 1411 et 1415 ; Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, VII, v. 149. Pour des rapaces diurnes et nocturnes, Homère, *Odyssée*, V, v. 65. ; pour des grives, XXII, v. 468. Pour un aigle, Hésiode, *Théogonie*, v. 525 ; Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, X, v. 314 et XXXIII, v. 297. Pour un épervier, Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, v. 212. Pour l'alcyon, Ibycos (éd. D. Page dans *Poetae melici Graeci*), fr. 36a, v. 4. Pour une sarcelle, Alcée, fr. 345 (éd. E. Lobel and D. Page dans *Poetarum Lesbiorum fragmenta*), v. 2. Pour des étourneaux et des geais, Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, VIII, v. 387. Pour un dieu ailé, Mésomède de Crète, fr. 3 (éd. E. Heitsch dans *Die griechischen Dichterfragmente der römischen Kaiserzeit*, vol. 1), v. 17 ; Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, III, v. 433. Pour la Lune, *Hymne homérique à Séléné*, v. 1. Chez Elien (*Personnalité des animaux*, XII, 4), le terme semble désigner une espèce spécifique, vraisemblablement un rapace, cf. NORMAND 2014, p. 39.

<sup>171</sup> Dans l'autre attestation, le verbe est employé sous forme simple : IV, v. 770-771 :

αὐτίκα δ' Ἴρις ἅπ' Οὐλύμποιο θοροῦσα  
τέμνε, τανυσσαμένη κοῦφα πτερά·

Aussitôt, Iris, s'élançant hors de l'Olympe, fendit l'air en déployant ses ailes légères.

περὰ et le radical verbal de τανύω, et les réorganise sur le plan syntaxique, « décomposant » pour ainsi dire le composé en transformant sa syntaxe interne en syntaxe « externe ».

Si l'analyse déverbale semble bien fonctionner pour διά...τανύω et explique vraisemblablement la présence du préverbe, elle ne semble pas suffire ici : l'emploi que fait Apollonios du syntagme περὰ τανύω fonctionne surtout comme une variation syntaxique à partir de composés nominaux qui devaient sembler caractéristiques de la langue poétique archaïque. L'emploi du thème verbal τανύω de préférence à τείνω permet le rapprochement avec ces préverbés, qui présentent tous un premier élément τανυ-.

### iii. Synthèse : les préverbés de τανύω

Apollonios emploie donc deux préverbés de τανύω qui ne sont pas attestés avant lui. Ces deux verbes semblent fonctionner comme des variantes morphologiques des préverbés correspondant de τείνω. Ils s'intègrent d'ailleurs bien dans notre corpus de verbes préverbés qui fonctionnent comme des variantes morphologiques épiques de verbes préverbés, puisque le verbe τείνω est un verbe fréquent et le verbe τανύω devait être facilement identifiable. Cette analyse ne semble cependant pas suffisante : elle ne rend pas compte de la voix de ἀνά...τανύω, employé au moyen par Apollonios ; pour διά...τανύω, l'emploi du thème τανύω dans διά...τανύω se comprend surtout comme une variation à partir de composés nominaux dont le premier élément est τανυ-.

Il est remarquable que le verbe τανύω, en particulier sous forme préverbée, n'est guère commode d'un point de vue métrique : l'adjonction d'un préverbe dissyllabique à n'importe quel thème de τανύω ferait apparaître un tribraque, la syllabe initiale étant brève par nature. C'est la raison pour laquelle les deux verbes διά...τανύω et ἀνά...τανύω sont employés avec une tmèse dans les *Argonautiques*. Les contraintes métriques propres au verbe τανύω, quel que soit le thème temporel employé, sont finalement plus importantes que celles qui s'appliquent au verbe τείνω : les thèmes de présent διατείνω ou ἀνατείνω, par exemple, s'intégreraient sans difficulté dans le mètre épique. Apollonios emploie donc ici un thème verbal qui est certes caractéristique de la langue poétique mais qui, sous forme préverbé, est finalement moins adapté au mètre épique que sa variante morphologique usuelle τείνω.

#### b) Le verbe ἀπο...νηέομαι-οὔμαι (I, v. 364) et le verbe ἀπονέομαι

Le préverbé ἀπονηέομαι-οὔμαι est un *hapax*, qui apparaît, avec une tmèse, au vers 364 du premier chant<sup>172</sup>. Alors que les Argonautes, s'apprêtant à prendre leur départ, vont mettre leur navire

---

<sup>172</sup> La leçon νηίσαντο est assurée même si deux manuscrits à scholies des *Phénomènes* d'Aratos (*Scholia in Aratum vetera* [éd. J. Martin], scholie au v. 993) présentent respectivement les leçons ἦισατο et ἦίσσατο, qui sont peu satisfaisantes et très minoritaires.

à l'eau comme l'a demandé Jason au vers 357, ils enlèvent leurs vêtements et les déposent en tas sur la plage :

Ἀπὸ δ' εἵματ' ἐπήτριμα νηήσαντο  
λείω ἐπὶ πλαταμῶνι, τὸν οὐκ ἐπέβαλλε θάλασσα  
κύμασι.

Ils empilèrent leurs vêtements les uns sur les autres sur un doux rocher que la mer ne touchait pas de ses vagues.

Ce verbe est un préverbe du thème poétique νηέω-ᾶ, qui se trouve déjà dans la langue poétique archaïque, avec des attestations chez Homère<sup>173</sup> et une chez Bacchylide<sup>174</sup>. Il est également employé à trois reprises par Apollonios ainsi que par des poètes épiques postérieurs<sup>175</sup>. Pour le sens, ce verbe peut signifier soit « empiler, faire un tas de »<sup>176</sup>, soit « construire par empilement »<sup>177</sup> selon que le complément à l'accusatif désigne les éléments que l'on empile ou le résultat de cette action. Enfin, ce verbe peut prendre chez Homère le sens de « charger, remplir », sens qui ne se trouve pas chez Apollonios<sup>178</sup>.

Si, du point de vue de la syntaxe, la construction du préverbe est la même que celle du verbe simple, avec, dans les deux cas, un complément à l'accusatif et un syntagme prépositionnel désignant le lieu où les choses sont empilées, on croit cependant apercevoir une différence sémantique entre le préverbe et le verbe simple : lorsqu'ils font un tas avec leurs vêtements pour aller s'occuper de mettre le navire à l'eau, les Argonautes les mettent de côté, ils les laissent à l'écart de façon à ne pas les mouiller ou les endommager. A l'inverse, dans les attestations du verbe νηέω-ᾶ, qu'il s'agisse de celles des *Argonautiques* ou de celles qui se trouvent chez Homère et Bacchylide, ce qui est construit par empilement, généralement un tas de bois pour faire le feu ou pour construire un autel, reste le centre de l'attention et les personnages ne s'en éloignent pas. Le préverbe ἀπονηέομαι-οὔμαι signifierait donc non pas seulement « faire un tas » mais plutôt « laisser en tas ».

<sup>173</sup> Avec le sens « charger », Homère, *Iliade*, IX, v. 137, 279 et 358. Avec le sens « empiler », *Iliade*, XXIII, v. 139, 163 et 169 ; XXIV, v. 276 ; *Odyssée*, XIX, v. 64. Avec le sens « construire par empilement », *Odyssée*, XV, v. 322.

<sup>174</sup> Avec le sens « construire par empilement », Bacchylide, *Epinicies*, III, v. 33.

<sup>175</sup> I, v. 403 et III, v. 1034 et 1208. Oppien, *Halieutiques*, IV, v. 496 et IV, v. 500. *Cynégétiques*, IV, v. 416. Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, I, v. 789 et III, v. 673.

<sup>176</sup> III, v. 1207-1209 :

Πήχυιον δ' ἄρ' ἔπειτα πέδω ἐνὶ βόθρον ὀρύξας,  
νήησεν σχίζας, ἐπὶ δ' ἄρνεϊοῦ τάμε λαιμόν,  
αὐτόν τ' εὖ καθύπερθε τανύσσατο·

Ensuite, après avoir creusé dans le sol un trou d'une coudée, il empila des morceaux de bois, trancha la gorge d'un bélier qu'il étendit comme il convient sur le bucher.

Voir aussi, pour la langue homérique, *Iliade*, XXIII, v. 139, 163 et 169 ; XXIV, v. 276 ; *Odyssée*, XIX, v. 64.

<sup>177</sup> I, v. 402-403 :

Ἐνθεν δ' αὖ λάιγγας ἄλδος σχεδὸν ὀχλίζοντες,  
νήηον αὐτόθι βωμόν ἐπάκτιον Ἀπόλλωνος

Ensuite, en portant des pierres près de la mer, ils construisirent à cet endroit, sur le rivage, un autel à Apollon.

Voir aussi III, v. 1034. Ce sens est également homérique, cf. *Odyssée*, XV, v. 322.

<sup>178</sup> Homère, *Iliade*, IX, v. 137 et 279 :

νήα ἄλις χρυσοῦ καὶ χαλκοῦ νηησάσθω [v. 279 : νηησάσθαι]

Qu'il [Achille] charge son navire d'une quantité suffisante d'or et de bronze.

Voir aussi IX, v. 358.

## i. Difficultés de l'analyse déverbale

Ce verbe νήεομαι-οὔμαι doit être rapproché du verbe νέω, qui est beaucoup plus fréquent, en particulier en prose, et qui a le même sens. De fait, même si les rapports entre νηέω-ῶ et νέω sont difficiles à comprendre dans le détail<sup>179</sup>, il est certain que les deux verbes sont étymologiquement liés, très proches sur le plan phonétique et qu'ils ont le même sens, en l'occurrence « empiler ». Le verbe νέω se trouve par exemple chez Hérodote où il est employé pour décrire, comme c'était déjà le cas de νηέω-ῶ chez Homère, le fait d'empiler des objets pour élever un bucher<sup>180</sup> :

κλίνας τε ἐπιχρύσους καὶ ἐπαργύρους καὶ φιάλας χρυσέας καὶ εἴματα πορφύρεα καὶ  
κιθῶνας νήσας πυρὴν μεγάλην κατέκαιε  
Après avoir empilé des lits plaqués d'or et d'argent, des coupes en or, des vêtements de  
pourpre et des tuniques, [Crésus] fit brûler un grand bucher.

Le sens de ce verbe semble bien être le même que celui de νηέω-ῶ. Si ce verbe reste relativement rare, notamment pour le thème de présent qui n'est pas attesté pour le verbe simple mais qui l'est pour les préverbes, νέω est, contrairement νηέω-ῶ, attesté en prose<sup>181</sup> et au théâtre, à la fois dans la langue comique et dans la langue tragique<sup>182</sup>. Quel que soit son statut au sein de la langue grecque à l'époque d'Apollonios, ce verbe devait vraisemblablement paraître plus proche de la langue « courante » de l'époque hellénistique que sa variante morphologique νηέω-ῶ dont la dernière attestation avant celle des *Argonautiques* se trouve chez Bacchylide. Il est donc probable que, pour les Grecs du III<sup>e</sup> siècle, νηέω-ῶ devait être perçu comme une variante poétique de νέω.

Le verbe ἀπονέομαι, par rapport auquel ἀπό...νηέομαι-οὔμαι pourrait fonctionner comme une variante poétique, est bien attesté, mais nous n'en avons conservé qu'une seule attestation, dans un sens qui semble être métaphorique, ce qui complique évidemment la comparaison avec le verbe qui nous intéresse. Cette attestation se trouve au vers 875 de l'*Ion* d'Euripide :

οὐκέτι κρύψω λέχος, ὃ στέρνων  
ἀπονησαμένη ράϊων ἔσομαι.  
Je ne cacherai plus cette union : en la déposant hors de ma poitrine, je serai soulagée.

Ce vers et la forme ἀπονησαμένη en particulier pose deux problèmes. Tout d'abord, le seul manuscrit qui nous a été transmis ne présente pas cette leçon mais la leçon ἀπονισαμένη. C'est l'éditeur Lodewijk Valckenaer qui propose, à partir d'une glose d'Hésychius<sup>183</sup>, la correction ἀπονησαμένη, bien plus satisfaisante du point de vue de la construction puisque ἀπονίσσομαι n'est

<sup>179</sup> CHANTRAINE 1999, s. v. νηέω. Il est possible que le présent νέω ait été formé à partir de formes contractées \*νηῆσαι < νήησαι. Aucune étymologie n'a été reconstruite pour ces deux verbes.

<sup>180</sup> Hérodote, *Histoires*, I, 50.

<sup>181</sup> Pour l'époque classique, Hérodote, *Histoires*, I, 50 (cf. *supra*), Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, II, 52, 4 et Xénophon, *Anabase*, V, 4, 27. On ne trouve le présent que dans les préverbes, par exemple ἐπινέουσιν dans Hérodote, *Histoires*, IV, 62.

<sup>182</sup> Pour la tragédie, Euripide, *Héraclès*, v. 243. Pour la comédie, Aristophane, *Lysistrata*, v. 269 et *Les Nuées*, v. 1203.

<sup>183</sup> Hésychius, *Lexique*, s. v. ἀπονησαμένη :

ἀπονησαμένη· ἀποσωρεύσασα  
ἀπονησαμένη : entasser, déposer en tas

pas transitif. De plus, même si l'on accepte la correction de Valckenaer, le sens du verbe est difficile à déterminer avec précision en raison du sens métaphorique qu'il prend ici. Créuse souhaite en effet se soulager du fardeau qu'est le souvenir de son viol par Apollon, désigné ici par le substantif τὸ λέχος, « la couche, le lit » : elle souhaite donc, métaphoriquement, ôter ce poids de sa poitrine et le laisser de côté.

Le verbe ἀπονέομαι, dans son unique attestation, présente la même construction syntaxique et la même voix verbale que l'*hapax* ἀπονηέομαι-οὔμαι ; il est difficile d'établir si les deux verbes présentent le même sens. Le sème du « tas » n'est pas explicitement présent dans l'emploi que fait Euripide de ἀπονέομαι, puisque le complément de ce verbe, τὸ λέχος, est au singulier, mais il est bien présent dans toutes les attestations du verbe simple νέω : il serait alors vraisemblable que ἀπονέομαι, comme ἀπονηέομαι-οὔμαι, signifie « laisser en tas ». L'analyse déverbale est donc possible. Cette analyse se heurte cependant à plusieurs difficultés : si νέω est plus fréquent que νηέομαι-οὔμαι, ἀπονηέομαι-οὔμαι et ἀπονέομαι sont aussi rares l'un que l'autre ; le verbe ἀπονέομαι, du reste, n'est pas même assuré par la tradition manuscrite ; enfin, l'emploi que fait Euripide de ἀπονέομαι ne permet pas d'affirmer avec certitude que les deux verbes sont des variantes synonymiques.

## ii. Possibilité de l'analyse préverbale

L'écart entre νηέω-ῶ, « empiler », et ἀπονηέομαι-οὔμαι, « laisser en tas », rappelle celui que l'on peut observer entre les verbes τίθημι et ἀποτίθημι, qui sont évidemment bien plus fréquents. Alors que le verbe simple τίθημι signifie « poser, placer », le préverbe signifie « déposer, se séparer de »<sup>184</sup>. De même, βάλλω, « jeter », s'oppose à ἀποβάλλω, « rejeter, jeter pour se débarrasser » : on trouvera ainsi régulièrement le verbe βάλλω pour le fait de « lancer » une arme offensive contre quelqu'un mais, pour désigner le fait de « jeter son bouclier pour désertir, abandonner son bouclier », on utilisera τὴν ἀσπίδα ἀποβάλλω<sup>185</sup>. Il existe donc d'autres verbes pour lesquels le simple et le préverbe en ἀπο° entretiennent des rapports sémantiques proches de ceux qu'entretiennent νηέω-ῶ et ἀπονηέομαι-οὔμαι chez Apollonios. Il est alors possible d'analyser ἀπονηέομαι-οὔμαι non pas comme un déverbal qui fonctionnerait comme une variante morphologique de ἀπονέομαι mais comme un préverbe directement issu de νηέω-ῶ.

Cette analyse ne permet cependant pas de rendre compte de l'emploi du moyen pour le préverbe : ἀπονηέομαι-οὔμαι est en effet employé au moyen dans son unique attestation alors que

<sup>184</sup> Les exemples homériques sont dans l'*Iliade* en III, v. 89 ; V, v. 492 ; XVI, v. 254 et XVIII, v. 409, mais le sens du verbe reste identique par la suite.

<sup>185</sup> Par exemple, pour les emplois homériques de βάλλω associé à une arme offensive, pour un trait, τὸ βέλος, *Odyssée*, IX, v. 495 ; pour une flèche, ὁ ἰός, *Odyssée*, XX, v. 62 ; pour une épée en airain, ὁ χαλκός, que l'on ne jette pas, *Iliade*, V, v. 317 et 346. Le datif instrumental est plus fréquent.

Pour τὴν ἀσπίδα ἀποβάλλω, Isocrate, *Sur la paix*, 143 ; *Lettres*, II, 6 ; Andocide, *Sur les mystères*, §74 ; Lysias, *Contre Théomnestos I*, 12 et *Contre Théomnestos II*, 5 ; Eschine, *Contre Timarque*, 29 ; Aristote, *Rhétorique*, 1383b. Le verbe ἀποβάλλω n'est jamais employé pour désigner le jet d'une arme offensive.

νηέω-ῶ est exclusivement attesté à l'actif dans les *Argonautiques*, quoiqu'il existe chez Homère quelques attestations du verbe simple au moyen avec le sens de « charger » et chez Bacchylide avec le sens de « construire par empilement »<sup>186</sup>. Le verbe simple est cependant employé au moyen dans les textes épiques postérieurs, notamment chez Oppien ou Quintus<sup>187</sup>, sans que l'écart entre l'actif et le moyen soit réellement perceptible pour le lecteur moderne.

### iii. Synthèse

L'*harax* ἀπονηέομαι-οὔμαι peut donc à la fois être compris comme la variante morphologique de ἀπονέομαι, verbe tout aussi rare que celui qui nous intéresse et dont le sens est difficile à saisir avec précision dans son unique attestation, et comme un préverbe issu du verbe simple νηέω-ῶ, qui serait alors analogique d'autres verbes en ἀπο° comme ἀποτίθημι ou ἀποβάλλω. Il est probable que les deux aient joué un rôle dans la création de notre verbe, l'existence préalable du verbe ἀπονέομαι chez Euripide favorisant la préverbation en ἀπο° de sa variante morphologique νηέω-ῶ, donnant ainsi lieu à un *harax* qui est à la fois caractéristique de la langue épique du point de vue du radical choisi et immédiatement compréhensible pour le lecteur puisqu'il s'intègre dans une série de verbes en ἀπο° désignant le fait de « laisser quelque chose de côté ». L'emploi conjoint du radical νηέω-ῶ et du préverbe ἀπο° permet à Apollonios de faire preuve d'une grande précision dans la description de l'action des Argonautes : ἀπονηέομαι-οὔμαι, en effet, est plus précis que νηέω-ῶ puisqu'il désigne le fait que les héros laissent leurs vêtements de côté mais il est également plus précis qu'un verbe comme ἀποτίθημι puisqu'il permet d'exprimer le fait que les vêtements sont empilés les uns sur les autres.

L'emploi que fait Apollonios de ἀπονηέομαι-οὔμαι dans les *Argonautiques*, s'il ne peut guère être rapproché de l'emploi de ἀπονέομαι chez Euripide, rappelle en revanche, pour la métrique, certaines attestations homériques de νηέω-ῶ. Apollonios emploie en effet la forme ἀπό...νήσαντο aux au cinquième pied d'un vers spondaïque ; chez Homère, les deux seules formes de moyen du verbe νηέω-ῶ, elles aussi employées au thème d'aoriste, νηησάσθω et νηησάσθαι, sont également employées sur les deux derniers pieds d'un vers spondaïque<sup>188</sup>. La forme qu'emploie Apollonios,

<sup>186</sup> Homère, *Illiade*, IX, v. 137 et IX, v. 297 :

νήα ἄλις χρυσοῦ καὶ χαλκοῦ νηησάσθω [v. 279 : νηήσασθαι]  
Qu'il charge le navire d'une quantité suffisante d'or et de bronze.

Bacchylide, *Epinicies*, III, v. 31-33 :

πυρὰν δὲ  
χαλκ[ο]τειχέος π[ροπάροι]θεν ἀυ[λάς]  
ναήσατ[ο]

Il construisit un bucher devant la cour aux murailles de bronze.

<sup>187</sup> Oppien, *Halieutiques*, IV, v. 496 pour l'actif et IV, v. 500 pour le moyen. Voir aussi *Cynégétiques*, IV, v. 416 pour le moyen. Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, I, v. 789 pour l'actif et III, v. 673 pour le moyen, avec le sens « empiler ».

<sup>188</sup> Cf. *supra*, p. 4, n. 186. Les scènes dans lesquelles sont employés νηέομαι-οὔμαι chez Homère et ἀπό...νήομαι-οὔμαι chez Apollonios ne peuvent cependant pas être rapprochées davantage : chez Homère, il s'agit des promesses de butin que fait Agamemnon à Achille pour le convaincre de prendre part au combat ; chez Apollonios, il s'agit de la mise à l'eau de l'Argo. Voir aussi, pour λείψ ἐπὶ πλαταμῶνι (I, v. 365), *Hymne homérique à Hermès*, v. 128.

que ce soit par le thème verbal utilisé, par sa position métrique, toute homérique, et par la présence d'une tmèse, s'intègre parfaitement dans la langue épique.

### c) Difficultés posées par les préverbés de βρομέω-ῶ

Il existe dès la langue homérique une série de verbes en -έω-ῶ à vocalisme *o* qui répondent à des verbes thématiques à vocalisme *e* : on trouve par exemple chez Homère le verbe φοβέω-ῶ, « mettre en fuite, effrayer », qui répond au verbe φέβομαι, « être effrayé, s'enfuir », et le verbe φορέω-ῶ, que l'on peut sans difficulté rapprocher du verbe φέρω<sup>189</sup>.

Apollonios emploie de nombreux verbes relevant de cette formation : on y trouve par exemple les verbes φοβέω-ῶ, φορέω-ῶ, βρομέω-ῶ... En revanche, pour ce qui est des verbes attestés pour la première fois dans les *Argonautiques*, seuls trois verbes nouveaux, qui sont tous des préverbés formés à partir du thème verbal °βρομέω-ῶ, relèvent de cette formation : ἐπιβρομέω-ῶ (III, v. 1371 ; IV, v. 240 et 908), περιβρομέω-ῶ (I, v. 879 et IV, v. 17) et ὑποβρομέω-ῶ (IV, v. 1430).

#### i. Les verbes βρομέω-ῶ et βρέμω

Le verbe βρομέω-ῶ est rare et ne se trouve que dans la langue épique. Sa seule attestation antérieure aux *Argonautiques* se trouve dans l'*Illiade*, où il désigne le bourdonnement des mouches<sup>190</sup> :

οἱ δ' αἰεὶ περὶ νεκρὸν ὀμίλειον, ὡς ὅτε μυῖαι  
σταθμῶ ἔνι βρομέωσι περιγλαγέας κατὰ πέλλας  
ῶρη ἐν εἰαρινῇ

Sans cesse ils se rencontraient autour du cadavre, comme lorsque des mouches, dans une étable, vrombissent autour des vases pleins de lait.

Il est ensuite attesté à deux reprises dans les *Argonautiques* pour désigner le bruit des vagues contre les rochers<sup>191</sup>. Ce verbe formé sur le même radical que βρέμω<sup>192</sup>, qui est également poétique mais qui est un peu plus fréquent et a le même sens<sup>193</sup> : il désigne la production d'un bruit sourd et

<sup>189</sup> Pour la plupart, ces verbes peuvent être analysés soit comme des « itératifs-intensifs », catégorie héritée de l'indo-européen, par exemple attestée dans le latin *nōceo*, soit comme des dénominatifs en -έω issus d'une forme nominale qui présente, comme attendu, un radical au degré *o*. Cf. CHANTRAINE 1942b, §163.

<sup>190</sup> Homère, *Illiade*, XVI, v. 641-643.

<sup>191</sup> II, v. 596-597 :

αἱ δ' ἐκάτερθεν

σειόμεναι βρόμεον

[Les Plégades], de chaque côté, ébranlées [par le courant], grondaient.

Voir aussi IV, v. 787.

<sup>192</sup> La comparaison ne permet pas de proposer une étymologie mais les deux verbes peuvent être rattachés à un radical grec \**brem-*. Le verbe βρομέω-ῶ peut être analysé soit comme un dénominatif issu de ὀ βρόμος, « le grondement », soit comme un « itératif-intensif » en -έω-ῶ et à degré *o* radical, cf. CHANTRAINE 1942b, §163. Quelle que soit son origine, le couple formé par βρομέω-ῶ et βρέμω devait être senti comme appartenant à la même série que φοβέω-ῶ et φέβομαι, φορέω-ῶ et φέρω, ποτέομαι-οὔμαι et πέτομαι...

<sup>193</sup> Pour un bruit d'eau déchaînée, Homère, *Illiade*, II, v. 210 et IV, v. 425 ; Eschyle, *Sept contre Thèbes*, v. 85 ; Euripide, *Les Troyennes*, v. 83 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, II, v. 323, 567 et 732 ; IV, v. 1302. Pour le bruit du vent, Homère, *Illiade*, XIV, v. 399 ; Sophocle, *Antigone*, v. 592. Pour un bruit qui résonne dans des montagnes, Euripide, fr. 669 (éd. A. Nauck dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*), v. 3, mais le texte semble corrompu ; Aristophane, *Thesmophories*, v. 999. Pour des grondements d'animaux, Eschyle, fr. 158 (éd. S. Radt dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*, vol. 3), v. 5 ; Euripide, *Les Troyennes*, v. 520 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, II, v. 666. Pour des

continu. Les deux verbes semblent synonymes et peuvent être employés dans des contextes proches : c'est ainsi qu'Apollonios emploie à la fois βρέμω et βρομέω-ῶ pour désigner le bruit de la mer déchaînée<sup>194</sup>.

L'emploi de chacun de ces thèmes verbaux est soumis à des contraintes métriques. Les formes du verbe βρομέω-ῶ attestées dans les *Argonautiques* sont en effet βρομέουσι (IV, v. 787) et βρομέον (II, v. 597), où la syllabe finale est longue car le mot suivant commence par une consonne ; or Apollonios traite presque toujours les syllabes précédant un groupe en occlusive et liquide comme des longues<sup>195</sup> et, de fait, pour toutes les attestations de βρέμω des *Argonautiques*, la syllabe précédant le verbe est traitée comme une longue<sup>196</sup>. La forme βρέμουσι serait alors par nature incompatible avec le mètre épique. La forme (ἔ)βρεμον pourrait quant à elle figurer au sein d'un hexamètre si elle n'était pas suivie d'un mot commençant par une consonne. A l'inverse, toute forme de βρομέω-ῶ qui se terminerait par une syllabe brève ferait apparaître soit un tribraque pour la forme non contractée, soit un crétique pour la forme contractée, alors que les formes de βρέμω qui se terminent par une syllabe brève sont compatibles avec le mètre épique. On retrouve d'ailleurs la même situation dans le texte homérique : chez Homère, la seule attestation de βρομέω-ῶ est βρομέωσι et la syllabe précédant le verbe βρέμω est toujours traitée comme une longue, que ce soit par nature ou par position<sup>197</sup>.

Etant donnée la situation observée pour les verbes simples βρέμω et βρομέω-ῶ, qui semblent bien fonctionner comme des variantes métriques, il s'agit de vérifier si les trois préverbes en -έω-ῶ à degré *o* radical peuvent être mis en rapport avec un verbe thématique à degré *e* radical : il serait attendu, par exemple, que ἐπιβρομέω-ῶ fonctionne comme une variante métrique de ἐπιβρέμω. Cela étant, pour chacun de ces trois verbes, on constate que, d'une part, le verbe à degré *e* radical est presque aussi rare que le verbe contracté à *o* radical et que, d'autre part, les deux verbes ne présentent

---

gargouillements, *Collection hippocratique (Affections internes, 6)* ; Epicharme, fr. 21 (éd. G. Kaibel dans *Comicorum Graecorum fragmenta*, vol. 1.1), v. 2. Pour le bruit des armes et des soldats, Euripide, *Les Héraclides*, v. 832 et *Les Phéniciennes*, v. 113 ; Callimaque, *Hymne à Délos*, v. 140 et 144. Pour le bruit d'une forge, Callimaque, *Hymne à Délos*, v. 144. Pour des instruments de musique, Pindare, *Néméennes*, XI, v. 7 ; Sophocle, fr. 314 (éd. S. Radt dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*, vol. 4), v. 299 ; Euripide, *Les Bacchantes*, v. 162 ; Diogène le tragique, fr. 1 (éd. B. Snell dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*, vol. 1), v. 4. Pour des paroles inarticulées, Eschyle, *Les Sept contre Thèbes*, v. 350 et *Agamemnon*, v. 1030 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, v. 1247. Pour des paroles que l'on peut supposer articulées mais dont le contenu n'est pas précisé, Eschyle, *Prométhée Enchaîné*, v. 424 ; Pindare, *Pythiques*, XI, 30 ; Alcée, fr. 130 (éd. E. Lobel et D. Page dans *Poetarum Lesbiorum fragmenta*), v. 33 ; Eschyle, *Les Sept contre Thèbes*, v. 378 ; *Euménides*, v. 979 (avec une métaphore, pour la στάσις) ; Euripide, *Héraclès*, v. 962.

<sup>194</sup> Pour βρομέω-ῶ, cf. *supra*, p. 4, n. 191. Pour βρέμω, II, v. 731-732 :

ἀμφὶ δὲ τῆσιν

κῦμα κυλινδόμενον μεγάλα βρέμει·

Autour d'elles, le flot, en roulant, gronde énormément.

<sup>195</sup> M. FANTUZZI 1988b, p. 159.

<sup>196</sup> La syllabe précédant le verbe est longue par position en II, v. 567, 666 et 732. La syllabe est longue par nature en I, v. 1247 ; II, v. 323 ; IV, v. 1302.

<sup>197</sup> Pour βρομέω-ῶ, Homère, *Iliade*, XVI, v. 642. Pour βρέμω, la syllabe précédant le verbe est longue par position en *Iliade*, IV, v. 425 et XIV, v. 399, et longue par nature en II, v. 210.

pas toujours la même construction syntaxique, même s'il est difficile d'en être certain en raison de la rareté de l'un et l'autre verbes.

## ii. Le verbe ἐπιβρομέω-ῶ (III, v. 1371 ; IV, v. 240 et 908)

Le verbe ἐπιβρομέω-ῶ apparaît à trois reprises dans les *Argonautiques* et continuera à être attesté chez les auteurs épiques postérieurs. La première attestation se situe dans une comparaison, au vers 1371 du chant III, et concerne le bruit de la mer :

Κόλχοι δὲ μέγ' ἴαχον, ὡς ὅτε πόντος  
ἴαχεν ὀξείησιν ἐπιβρομέων σπιλάδεσσιν·  
Les Colques poussèrent de grands hurlements, comme lorsque la mer hurle en grondant  
contre les rochers acérés.

Le datif ὀξείησιν σπιλάδεσσιν interprété comme un datif instrumental ou comme un datif locatif. Richard Hunter rapproche ce passage des vers 394 à 395 du chant II de *l'Iliade*, où les acclamations des Argiens sont elles aussi comparées au bruit que produisent les vagues en heurtant les rochers<sup>198</sup> :

Ἦς ἔφατ', Ἀργεῖοι δὲ μέγ' ἴαχον ὡς ὅτε κῦμα  
ἀκτῆ ἔφ' ὑψηλῆ.  
Il parla ainsi et les Argiens poussèrent de grands cris, comme lorsque les vagues [crient] en  
heurtant un haut promontoire.

Dans *l'Iliade*, le verbe βρομέω-ῶ n'apparaît pas, ni aucun autre terme relevant du même radical. Le rapprochement entre les deux passages permet cependant d'éclairer la construction du verbe : chez Apollonios, on trouve un préverbe en ἐπι°, ἐπιβρομέω-ῶ, accompagné d'un datif désignant les rochers que heurtent les vagues alors qu'Homère emploie le syntagme prépositionnel en ἐπί et le datif, ἀκτῆ ἔφ' ὑψηλῆ, « contre un haut promontoire, en heurtant un haut promontoire ». La préverbation en ἐπι° fonctionne probablement comme un rappel de la construction homérique, Apollonios conservant ainsi les mêmes éléments sans reproduire la tournure homérique à l'identique.

Un peu plus tard, au vers 240 du chant IV, il est à nouveau employé, toujours dans une comparaison, cette fois-ci pour désigner le son produit par les ailes des oiseaux :

οὐδέ κε φαίης  
τόσσον νηίτην στόλον ἔμμεναι, ἀλλ' οἰωνῶν  
ἰλαδὸν ἄσπετον ἔθνος ἐπιβρομέειν πελάγεσσιν.  
On n'eût pas dit qu'il s'agissait d'une armée navale de cette taille mais plutôt d'un immense  
groupe formé de nombreux oiseaux qui vrombissaient sur la mer.

Comme l'indique Francis Vian, il s'agit là du bruissement produit par le battement de leurs ailes, qui est comparé ici au bruit causé par les rames des bateaux<sup>199</sup>. Là encore, le verbe est accompagné d'un datif, πελάγεσσιν, qui semble avoir une valeur locative. Enfin, la dernière

<sup>198</sup> HUNTER 1989, p. 251, n. au v. 1370-1371.

<sup>199</sup> VIAN 1981, p. 80, n. 2.

attestation, à la voix moyenne, se trouve au vers 908 du chant IV, alors qu'Orphée évite à ses compagnons d'entendre le chant des Sirènes :

ὄφρ' ἄμυδις κλονέοντος ἐπιβρομέωνται ἀκουαί  
 κρεγμῶ·  
 ... pour que, alors qu'il s'agitait en même temps [que les sirènes], les oreilles [des Argonautes] bourdonnassent du son de son instrument.

Les Argonautes, assourdis par le son de l'instrument, ont les oreilles qui « bourdonnent », image qui est bien attestée par ailleurs en grec<sup>200</sup>. Le sujet, αἱ ἀκουαί, désigne ici non pas la source du son mais plutôt le lieu où le son résonne, ce qui n'est pas sans rappeler certains emplois de βρέμω, où l'on trouve cette même construction<sup>201</sup>.

Chez Apollonios, le verbe ἐπιβρομέω-ῶ se construit donc toujours avec un datif : les deux attestations à l'actif régissent un datif locatif, qui désigne ce contre quoi l'on frotte pour produire du son ; l'attestation au moyen, quant à elle, régit un datif instrumental. Dans ses attestations postérieures, on ne trouvera que l'actif, qui sera employé avec un datif chez Nonnos et sans complément exprimé chez Oppien et Quintus<sup>202</sup>.

Le verbe ἐπιβρέμω, quant à lui, est également attesté, lui aussi dans la langue poétique, mais il reste très rare, ce qui complique toute comparaison avec l'emploi que fait Apollonios de ἐπιβρομέω-ῶ. Le verbe ἐπιβρέμω est déjà présent dans l'*Iliade* mais il se trouve dans une construction transitive et signifie « faire gronder »<sup>203</sup> :

ἦῦτε πῦρ [...] τὸ δ' ἐπιβρέμει ἴς ἀνέμοιο.

<sup>200</sup> Sappho, fr. 31 (éd. E. Lobel and D. Page dans *Poetarum Lesbiorum fragmenta*), v. 11-12 (ἐπιρρόμβεισι δ' ἄκουαί). Chez Apollonios, IV, v. 17 (περιβρομέεσκον ἄκουαί).

<sup>201</sup> Par exemple Aristophane, *Thesmophories*, v. 997-999 :

μετάμφυλλά τ' ὄρη  
 δάσκια πετρώ-  
 δεις τε νάπαι βρέμονται·  
 Les montagnes au sombre feuillage et les vallons rocheux aux épais ombrages grondent.

Voir aussi Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, IV, v. 1301-1302 :

ἀμφὶ δὲ λειμών  
 ἐρσήεις βρέμεται ποταμοῖο τε καλὰ ῥέεθρα·  
 Autour la prairie couverte de rosée et les beaux flots du fleuve grondent.

L'idée que les oreilles sont une cavité qui « résonne » comme le fait, par exemple, un paysage vallonné est attestée chez Théophraste (*Des sensations*, 25 [éd. H. Diels dans *Doxographi Graeci*] :

ἀκούειν μὲν οὖν φησι τοῖς ὤσιν, διότι κενὸν ἐν αὐτοῖς ἐνυπάρχει· τοῦτο γὰρ ἦχεῖν.  
 Il [Alcméon de Crotona] dit donc que l'on entend grâce aux oreilles, car elles contiennent du vide et ce vide, en effet, résonne.

Voir aussi *Collection hippocratique* (*Chairs*, 15, 1), où l'auteur emploie le verbe ἐπηχέω.

<sup>202</sup> Pour le bruit du vent, Nonnos de Panopolis, *Dionysiaques*, VI, v. 115-116 :

Καὶ κτύπον ἀντικέλευθον ἐπιβρομέοντος ἀπήνη  
 θηρονόμω μάλιστα κατερροΐζησε Βορῆος,  
 Comme Borée grondait contre son charriot, [Déd] provoque en retour un sifflement retentissant de son fouet qui mène les bêtes.

Déméter, ici, s'enfuit sur son char mené par des dragons malgré le vent du Nord, qui souffle contre son char et qui l'empêche d'avancer ; il est vraisemblable, ici, que le verbe fasse allusion au bruit créé par les frottements de l'air contre le charriot, que l'on entend davantage lorsque l'on a le vent en face.

Employé absolument avec un syntagme prépositionnel locatif, Oppien, *Cynégétique*, III, v. 36 ; Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, IX, v. 221 et III, v. 506.

<sup>203</sup> Homère, *Iliade*, XVII, v. 737-739.

... semblable au feu [...] que la force du vent fait gronder.

Cet emploi de ἐπιβρέμω ne peut donc pas être rapproché de celui de ἐπιβρομέω-ῶ, que ce soit chez Apollonios ou ailleurs. Ce verbe est encore attesté dans les *Bacchantes* d'Euripide où il régit un accusatif, τοιάδε, mais cet accusatif désigne non pas l'origine du grondement, comme c'était le cas dans l'*Iliade*, mais sa nature<sup>204</sup> :

Ἄμα δ' ἐπ' εὐάσμασιν ἐπιβρέμει  
τοιιάδ'·

En même temps, en écho aux cris des Bacchantes, il gronda ainsi.

Pour Jeanne Roux, le préverbe ἐπι°, que l'on retrouve d'ailleurs sous forme de préposition dans le syntagme prépositionnel ἐπ' εὐάσμασιν, signifie ici « en se rajoutant à »<sup>205</sup> ; quoi qu'il en soit, la construction de ἐπιβρέμω ici n'est pas la même que celle de ἐπιβρομέω-ῶ chez Apollonios. Enfin, dans les *Grenouilles* d'Aristophane<sup>206</sup>, le verbe est intransitif mais il est employé au moyen :

Κλεοφῶντος, ἐφ' οὗ δὴ  
χεῖλεσιν ἀμφιβάλλοις δεινὸν ἐπιβρέμεται  
Θρηκία χελιδῶν

... Cléophon, par les lèvres babillardes duquel gronde terriblement une hirondelle thrace.

Il y a bien sûr un décalage entre le « grondement » que désigne le verbe ἐπιβρέμεται et le chant de l'hirondelle, avec ici un effet comique<sup>207</sup>. Le moyen se trouve également, un peu plus tard, chez Oppien<sup>208</sup> et il faudra attendre la *Suite d'Homère* de Quintus de Smyrne pour trouver un actif qui ne régit pas un accusatif direct<sup>209</sup>.

Il reste que ἐπιβρομέω-ῶ ne peut être considéré comme une variante morphologique de ἐπιβρέμω puisque les deux verbes diffèrent du point de vue de la rection verbale. Le sème du « grondement » est en effet présente dans le sémantisme de chacun des deux verbes, mais ce sème est porté par le radical et non par le préverbe. Il n'existe pas non plus de forme nominale où apparaît le radical de βρέμω et un préfixe ἐπι°. Ce préverbe, malgré la proximité morphologique évidente avec le verbe homérique ἐπιβρέμω, ne peut donc pas être analysé comme un déverbal.

<sup>204</sup> Euripide, *Les Bacchantes*, v. 151-152.

<sup>205</sup> Pour d'autres exemples du préverbe ἐπι° employé en ce sens, chez Euripide et ailleurs, J. Roux dans Euripide, *Les Bacchantes*, Les Belles Lettres, Paris, 1972, p. 297, note au vers 151.

<sup>206</sup> Aristophane, *Les Grenouilles*, v. 679-681. Le manuscrit S présente la leçon περιβρέμεται, mais la comparaison avec la métrique de l'antistrophe (v. 712) invite à préférer le préverbe en ἐπι°, qui est quoi qu'il en soit la leçon majoritaire (K. Dover, dans Aristophane, *Frogs* [éd. K. Dover], Oxford, Clarendon Press, 1993, p. 276).

<sup>207</sup> A. Sommerstein, dans Aristophane, *Frogs* [éd. A. Sommerstein], Londres, Aris & Phillips, 1996, p. 214, note aux vers 680-681.

<sup>208</sup> Oppien, *Cynégétiques*, IV, v. 170-171 :

οἷον ἐπισμαραγεῖ δρύος ἄσπετον ἠδὲ χαράδραι  
βρυχηθμοῖς ὀλοοῖσιν, ἐπιβρέμεται δ' ὄλος αἰθήρ.  
... comme retentissent de funestes rugissements un immense bois ou des torrents et que le ciel tout entier  
gronde.

<sup>209</sup> Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, XIV, v. 45 :

οἷον ὅτε στεροπῆσιν ἐπιβρέμει ἄσπετος αἰθήρ.  
... comme lorsque le ciel immense gronde sous l'effet des éclairs.

### iii. Le verbe περιβρομέω-ῶ (I, v. 879 et IV, v. 17)

Il en va de même pour le verbe περιβρομέω-ῶ, dont la première attestation est également dans les *Argonautiques*. La première des deux attestations du poème se trouve dans une comparaison homérique où les femmes de Lemnos, qui se précipitent vers les Argonautes, sont comparées à des abeilles (I, v. 879-880) :

Ὡς δ' ὅτε λείρια καλὰ περιβρομέουσι μέλισσαι  
πέτρης ἐκχύμεναι σιμβληίδος  
De même que, lorsque des abeilles vrombissent autour de superbes lis après s'être déversées hors de leur ruche de pierre...

Le verbe περιβρομέω-ῶ régit ici un accusatif direct, λείρια καλά. Il serait envisageable de comprendre le verbe comme un factitif ; le vers 879 signifierait alors « les abeilles font gronder les superbes lis », le bourdonnement des abeilles donnant en quelque sorte l'impression que le champ tout entier vrombit. Cela semble cependant peu probable ; il est plus vraisemblable que les abeilles vrombissent « autour des lis », construction qui est par exemple attestée chez Lucien pour le verbe περιβρομβέω-ῶ, « bourdonner autour de »<sup>210</sup>. La deuxième attestation de ce verbe se trouve quant à elle au début du quatrième chant, alors qu'Apollonios décrit les tourments de Médée (IV, v. 16-17) :

ἐν δέ οἱ ὄσσε  
πλήτο πυρός, δεινὸν δὲ περιβρομέεσκον ἀκουαί·  
En elle, ses yeux s'emplissaient de flammes et ses oreilles vrombissaient terriblement.

Comme ἐπιβρομέω-ῶ au vers 908 du chant IV, où l'on trouvera ὄφρ[α] ἐπιβρομέωνται ἄκουαι, « pour que ses oreilles bourdonnassent », περιβρομέω-ῶ désigne ici le fait que les oreilles de Médée « bourdonnent », image qui était déjà présente chez Sappho, également dans un contexte érotique<sup>211</sup>. Le verbe est ici construit non pas avec un accusatif indiquant le lieu autour duquel le grondement se produit, mais avec un accusatif d'objet interne, δεινόν. Les deux attestations de περιβρομέω-ῶ dans les *Argonautiques* sont donc très différentes l'une de l'autre du point de vue syntaxique, le complément à l'accusatif qu'elles régissent étant pour l'un un complément locatif à l'accusatif et pour l'autre un accusatif d'objet interne. Le verbe sera ensuite employé de manière relativement fréquente dans la poésie épique, avec une construction transitive chez Denys le Périégète et Quintus de Smyrne et absolument partout ailleurs<sup>212</sup>.

<sup>210</sup> Lucien, *La Double accusation*, 13 :

Ἀθρόοι γοῦν, ὡς ὄρᾳς, προσίασι θορυβοῦντες, ὥσπερ οἱ σφήκες περιβομβοῦντες τὴν ἄκραν.  
Oui, ils s'avancent en masse et avec vacarme, comme des guêpes qui bourdonnent autour du sommet.

Au passif, *Lexiphane*, 16. Il est cependant employé absolument dans *Les Portraits*, 13.

Sur ce verbe et la transitivité des verbes de « bruit » en περι<sup>ο</sup>, cf. *infra*, p. 4 *sqq.*

<sup>211</sup> Cf. *infra*, p. 4 *sqq.*

<sup>212</sup> Avec un accusatif direct, Denys le Périégète, *Description de la Terre*, v. 420 :

δοιαὶ δ' Ἰσθμια νῶτα περιβρομέουσι θάλασσαι  
Les deux mers grondent autour de la surface de l'isthme.

Voir aussi, avec un accusatif direct et un accusatif d'objet interne, Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, VII, v. 240.

Employé absolument, Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, XIII, v. 490 ; Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XLIII, v. 13. Avec un syntagme prépositionnel en περί et le datif, Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, VII, v. 547.

Avec un syntagme prépositionnel locatif, Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, XI, v. 383, mais les manuscrits

Le verbe περιβρέμω, quant à lui, est bien attesté avant les *Argonautiques* puisqu'on le trouve, avec une tmèse, dans un fragment papyrologique d'Alcée, où il est employé de manière intransitive<sup>213</sup> :

περι δὲ βρέμει  
ἄλχω θεσπεσία γυναικῶν  
ἴρα[σὸ]λόλυγας ἐνιαυσίας  
... et l'écho divin de l'annuel cri sacré des femmes gronde.

On le retrouve, toujours avec une tmèse, au vers 322 du chant II des *Argonautiques* :

ὑπερθε δὲ πολλὸν ἄλῳς κορθύεται ὕδωρ  
βρασσόμενον, στρηγὲς δὲ πέρι στυφελὴ βρέμει ἄκτῆ.  
Au-dessus, une grande quantité d'eau de mer bouillonnante s'amoncelle et l'âpre rivage gronde d'un bruit perçant.

Comme περιβρομέω-ῶ dans sa deuxième attestation, περιβρέμω est ici employé avec un complément d'objet interne qui permet de préciser la nature du grondement. Il est aussi employé absolument au vers 567 du chant II<sup>214</sup>. Par la suite, le verbe continue à être employé, soit absolument, soit avec un régime au datif<sup>215</sup>, mais jamais avec un accusatif comme dans l'attestation du premier chant.

Le verbe περιβρομέω-ῶ ne semble pas fonctionner comme une variante morphologique du verbe περιβρέμω, qui est rare également, puisque la construction attestée au chant I pour περιβρομέω-ῶ, c'est-à-dire un accusatif direct à valeur locative, n'est jamais attestée pour περιβρέμω, qui régit quant à lui un datif direct à valeur locative. La construction du chant IV, où le verbe est employé absolument avec un complément d'objet interne, est certes plus proche des constructions attestées de περιβρέμω, mais le verbe simple βρομέω-ῶ ainsi que bon nombre de ses préverbes peuvent également être employés absolument et il n'y a donc pas là un trait spécifique au préverbe en περι<sup>o</sup>.

#### iv. Le verbe ὑποβρομέω-ῶ (IV, v. 1340)

Le verbe ὑποβρομέω-ῶ apparaît pour la première fois au vers 1340 du chant IV, dans une comparaison homérique où Jason est comparé à un lion qui rugit :

---

présentent ἐπιτρομέω-ῶ, et IV, v. 240. Avec un complément d'objet interne, Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, VII, v. 259.

<sup>213</sup> Alcée, fr. 130b (éd. G. Liberman), v. 18-19. Le verbe est également présent dans certains manuscrits des *Grenouilles* d'Aristophane (v. 680, cf. *supra*, n. 206), en concurrence avec ἐπιβρέμεται, qu'il faut préférer pour des raisons métriques.

<sup>214</sup> II, v. 567 :

πάντη δὲ περι μέγας ἔβρεμεν αἰθήρ·  
Partout, l'éther immense grondait

<sup>215</sup> Avec un datif, pour le bruit de la mer, Denys le Périégète, *Description de la Terre*, v. 132 :

ἐνθα τε κῶμα  
Ῥησσόμενον νήσοισι περιβρέμεται Σποράδεσσιν·  
... là où les vagues, en se brisant, grondent autour des îles des Sporades.

Voir aussi, pour le bruit de la mer autour des rochers (μακρῆσι σπυλάδεσσιν), Denys le Périégète, *Description de la Terre*, v. 475. Dans les deux autres attestations (pour le fracas du combat, Oppien, *Cynégétiques*, II, v. 67 et pour le bruit de la mer, dans un vers vraisemblablement inspiré de II, v. 322, *Argonautiques Orphiques*, v. 689), le datif doit vraisemblablement être interprété comme un datif instrumental.

αἰ δὲ βαρεῖη  
 φθογγῇ ὑποβρομέουσιν ἄν' οὖρα τηλόθι βῆσσαι,  
 δείματι δ' ἄγραυλοὶ τε βόες μέγα πεφρίκασιν  
 βουπελάται τε βοῶν.

De la voix grave [du lion], les combes au loin dans les montagnes grondent et les bœufs dans les champs ont un puissant frisson de terreur, tout comme les gardiens des bœufs.

Le verbe a ici pour sujet le lieu qui résonne de la voix et le datif βαρεῖη φθογγῇ est un instrumental. La leçon retenue par Francis Vian n'est présente que dans le manuscrit L *ante correctionem*, dont la lecture est difficile : le reste des manuscrits présente la leçon ὑποτρομέουσιν. Le verbe ὑποτρομέω-ῶ, déjà attesté chez Homère et employé par ailleurs chez Apollonios, signifie « trembler de peur »<sup>216</sup>. Pour Hermann Fränkel, cette leçon est peu satisfaisante du point de vue du sens ; il propose donc la conjecture ὑπο βρομέουσιν, car l'origine d'un bruit peut être exprimée par la préposition ὑπό et le datif<sup>217</sup>. Pour Malcolm Campbell, en revanche, il n'est pas nécessaire de corriger les manuscrits : conserver le verbe ὑποτρομέω-ῶ permet de mettre en valeur la terreur qu'inspire à la nature elle-même le rugissement du lion et préférer le verbe βρομέω-ῶ ou son préverbe reviendrait à affadir l'image, image qui est attestée par ailleurs<sup>218</sup>. Enrico Livrea remarque en outre que, si l'on préfère la leçon ὑποτρομέουσι, il s'agirait alors d'un δῖς λεγόμενον homérique repris précisément deux fois par Apollonios<sup>219</sup>. La présence du préverbe ὑποβρομέω-ῶ chez Apollonios est donc loin d'être certaine et il ne semble pas véritablement nécessaire de corriger le texte transmis par l'essentiel de la tradition manuscrite. C'est donc en gardant ces réserves à l'esprit que nous étudierons le verbe ὑποβρομέω-ῶ et ses rapports avec le verbe à degré *e* radical ὑποβρέω.

Nous n'avons conservé qu'une seule autre attestation du verbe ὑποβρομέω-ῶ, à peine plus tardive puisqu'elle se trouve au vers 287 des *Alexipharmakes* de Nicandre, alors que le poète décrit l'effet du poison de l'ixias :

<sup>216</sup> Avec un accusatif direct, « trembler de peur devant quelqu'un, craindre », Homère, *Iliade*, XX, v. 28 :

καὶ δέ τί μιν καὶ πρόσθεν ὑποτρομέεσκον ὄρωντες·  
 Auparavant, ils tremblaient de peur en le voyant.

Voir aussi XXII, v. 241, où le verbe est employé absolument. Chez Apollonios, le verbe est transitif en III, v. 883-884 :

ἄμφι δὲ θῆρες  
 κνυζηθμῶ σάινουσιν ὑποτρομέοντες ἰοῦσαν  
 Autour d'[Artémis], les bêtes remuent la queue en jappant, tremblant de peur en la voyant passer.

<sup>217</sup> FRÄNKEL 1961, p. 244 et LIVREA 1973, p. 379, n. au v. 1340. Pour ὑπό et le datif pour exprimer l'origine d'un son, Hésiode, *Bouclier*, v. 283.

<sup>218</sup> CAMPBELL 1971, p. 422. La même image se trouve chez Homère, avec le verbe τρέμω (*Iliade*, XIII, v. 18-19) :

τρέμε δ' οὖρα μακρὰ καὶ ὕλη  
 ποσσὶν ὑπ' ἀθανάτοισι Ποσειδάωνος ἰόντος.  
 Les hautes montagnes et la forêt tremblaient sous les pieds immortels de Poséidon en marche.

Voir aussi Callimaque, *Hymne à Délos*, v. 137- 140 :

ἔτρεμε δ' Ὀσσης  
 οὖρα καὶ πεδῖον Κραννόνιον αἶ τε δυσσεῖς  
 ἐσχατιαὶ Πίνδοιο, φόβῳ δ' ὠρχήσατο πᾶσα  
 Θεσσαλίη.

Le mont Ossa tremblait, et la plaine de Crannôn, ainsi que le fond de la Pinde, plein de violence, et la Thessalie toute entière tressaillit de peur.

<sup>219</sup> LIVREA 1973, p. 379, n. au v. 1340.

καταπνίγουσα δὲ πνεῦμα  
 ἐντὸς ὑποβρομέει, ὀλίγω δ' ἐνελίσσεται ὄγμω,  
 πολλάκι δὴ βροντῆσιν ἀνομβρήεντος Ὀλύμπου  
 εἰδόμενον, τοτὲ δ' αὐτε κακοῖς ῥόχθοισι θαλάσσης  
 οἴοις πετραίησιν ὑποβρέμεται σπιλάδεσσι.  
 [L'estomac], bloquant l'air en son sein, gronde et l'air tourne en rond sur une étroite orbite,  
 semblable, souvent, aux coups de tonnerre sur l'Olympe pluvieux et, parfois, à l'inverse,  
 au terrible bruit des vagues sur la mer, qui la font gronder sur les pierres rocheuses.

Comme chez Apollonios, si c'est bien là la leçon qu'il faut retenir, le verbe est employé absolument. Il est clair que Nicandre exploite le rapport étymologique et la proximité phonétique entre ὑποβρομέω-ῶ (v. 287), βροντή (v. 288) et ὑποβρέμω (v. 290) : le verbe à *e* radical et le verbe à *o* radical semblent ici fonctionner comme des variantes synonymiques malgré la différence de voix, ὑποβρομέω-ῶ étant employé à l'actif alors que ὑποβρέμω est au moyen.

Le verbe ὑποβρέμω, qui n'est attesté qu'une fois avant l'époque hellénistique, est tout aussi rare que l'est ὑποβρομέω-ῶ : ce verbe est employé absolument dans le *Prométhée Enchaîné* d'Eschyle<sup>220</sup> :

κελαινὸς Ἄιδος ὑποβρέμει μυχὸς γᾶς  
 Les noires profondeurs de la terre d'Hadès grondent.

Outre l'attestation des *Alexipharmakes*, citée plus haut, le verbe réapparaît dans les *Argonautiques orphiques* où il désigne le bruit de la mer contre des rochers<sup>221</sup>.

L'emploi que fait Apollonios de ὑποβρομέω-ῶ – si c'est bien là la leçon qu'il faut préférer – semble proche de l'emploi de ὑποβρέμω chez Eschyle : le verbe est employé à l'actif, sans complément exprimé, et désigne un son qui provient d'un lieu vaste et profond, le fond de l'Hadès chez Eschyle et les combes chez Apollonios.

La comparaison des préverbes ὑποβρομέω-ῶ et ὑποβρέμω révèle que les deux verbes étaient vraisemblablement perçus comme des variantes morphologiques, en particulier chez Nicandre ; cela étant, cela ne permet en rien d'affirmer qu'il faut bien retenir la leçon ὑποβρομέουσι chez Apollonios, où le texte des manuscrits reste satisfaisant. Tout au plus peut-on dire que, dans les *Argonautiques*, la formation de présents en -έω à *o* radical ne semble pas être un procédé de création lexical productif, que ce soit pour les verbes simples<sup>222</sup> ou pour les verbes préverbes.

## v. Synthèse : les préverbes de βρομέω-ῶ

D'un point de vue morphologique, la proximité entre les préverbes de βρέμω et ceux de βρομέω-ῶ est évidente et ne pouvait qu'être perçue par Apollonios et ses lecteurs. Etant donné les

<sup>220</sup> Eschyle, *Prométhée Enchaîné*, v. 433.

<sup>221</sup> *Argonautiques Orphiques*, v. 1267 :

χαροπὸν δ' ἄρ' ὑποβρέμει ἔνδοθι κῦμα.

Le flot azuré gronde à l'intérieur [des cavernes].

<sup>222</sup> Le verbe ἐπιστοβέω-ῶ (cf. *supra*, p. 4 *sqq.*) est un dénominatif issu de ὁ στόβος, un hypothétique verbe \*στέβω n'étant pas attesté.

contraintes métriques imposées par l'un et l'autre thème, on pouvait légitimement s'attendre à ce que les préverbés de βρομέω-ῶ fonctionnent comme des variantes métriques des préverbés de βρέμω. Pourtant, la comparaison des attestations de ἐπιβρομέω-ῶ et περιβρομέω-ῶ avec, respectivement, celles de ἐπιβρέμω et περιβρέμω ne permet pas de conclure que ces deux couples de verbes fonctionnent réellement comme des variantes morphologiques, du moins chez Apollonios. Le verbe ὑποβρομέω-ῶ, quant à lui, semble en effet être une variante synonymique de ὑποβρέμω, mais il n'est attesté que dans le manuscrit L *ante correctionem*. Il est vrai que les thèmes à *e* radical et les thèmes à *o* radical sont également rares et sont tous deux exclusivement poétiques, ce qui complique nécessairement la comparaison. Hors des *Argonautiques*, la comparaison n'est pas plus fructueuse : le seul autre préverbé de βρομέω-ῶ est ἀναβρομέω-ῶ, que l'on trouve chez Nonnos et Athénée<sup>223</sup>, mais ἀναβρέμω n'est pas attesté.

## B. Emploi d'un thème verbal non-homérique : le verbe ἀπολείχω (IV, v. 478)

Le verbe ἀπολείχω est attesté pour la première fois dans les *Argonautiques*, au vers 478 du chant IV. Pierre Chantraine, dans son *Dictionnaire étymologique*, indique une attestation chez Aristophane<sup>224</sup> mais nous n'en avons pas trouvé de trace ni dans le *Thesaurus Linguae Graecae* en ligne ni dans l'*Index Aristophaneus* d'Otis Todd<sup>225</sup>.

Le verbe est un préverbé du verbe λείχω, « lécher ». Ce verbe est rare, ce qui est attendu étant donné son sens, et se trouve à la fois en poésie et en prose. Ce thème verbal n'est pas homérique : il est attesté pour la première fois au V<sup>e</sup> siècle chez Eschyle et Aristophane pour le théâtre et, en prose ionienne, chez Hérodote et dans la *Collection hippocratique*<sup>226</sup>. Il continue à être employé par la suite, avec quelques attestations en prose, notamment dans le corpus aristotélicien, dans la Septante et chez

<sup>223</sup> Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XLV, v. 330-331 :

καὶ δόμος ἀστυφέλικτος ἀναβρομέεσκε <κυδοιμῶ>  
Et le palais inébranlable grondait de ce vacarme.

Pour une sauce qui « gronde » parce qu'elle bout, Athénée, *Deipnosophistes*, III, 126d, dans une glose de vers de Nicandre où le poète emploie βρομέω-ῶ.

<sup>224</sup> CHANTRAINE 1999, s. v. λείχω.

<sup>225</sup> O. TODD, *Index Aristophaneus*, Harvard University Press, Cambridge, 1932.

<sup>226</sup> Avec un accusatif, Eschyle, *Euménides*, v. 106 ; Hérodote, *Histoires*, IV, 23 ; Aristophane, *Cavaliers*, v. 103, 1089 et 1285 ; *Paix*, v. 854 ; *Collection hippocratique* (*Maladies II*, 12, l. 31 ; 29, l. 8 ; 67, l. 14 ; *Maladies III*, 14, l. 25 ; *Nature de la femme*, 109, l. 58 ; *Maladies des femmes*, 78, l. 38 et 76, l. 9). Avec un génitif, Eschyle, *Agamemnon*, v. 828 ; Hérodote, *Histoires*, IV, 172 ; Achaïos d'Érétie, fr. 9 (éd. B. Snell dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*, vol. 1), v. 2. Sans complément exprimé, Aristophane, *Guêpes*, v. 738 (mais le verbe n'est pas attesté dans tous les manuscrits) et *Paix*, v. 855 ; *Collection hippocratique* (*Maladies II*, 48, l. 24 ; *Maladies III*, 16, l. 86 ; *Affections internes*, 1, l. 73).

Dans certains cas, le verbe est employé pour une nourriture solide mais qui se présente sous forme de grains ou de poudre, notamment, dans la *Collection hippocratique*, pour des patients qui ne peuvent pas avaler de nourriture plus consistante (par exemple, pour du millet, *Maladies II*, 12, l. 31 et 67, l. 14], et pour de la farine, 29, l. 8). Il ne paraît pas certain que ces aliments soient véritablement « léchés » mais le verbe semble en tout cas désigner un mode d'alimentation qui n'implique pas de mâcher : le sens est alors peut-être plus proche du verbe français « sucer ».

Plutarque, et dans la poésie hellénistique<sup>227</sup>. Le verbe se construit le plus souvent avec un accusatif et plus rarement avec un génitif.

Dans les *Argonautiques*, on trouve le préverbe ἀπολείω, au vers 478 du chant IV, alors qu'Apollonios décrit le rituel de purification qui fait suite au meurtre d'Absyrtos, le frère de Médée :

Ἦρωσ δ' Αἰσονίδης ἐξάργματα τάμνε θανόντος,  
τρὶς δ' ἀπέλειξε φόνου, τρὶς δ' ἐξ ἄγος ἔπτυσ' ὀδόντων,  
ἦ θέμις αὐθέντησι δολοκτασίας ἰλάεσθαι·

Le héros Aisonide coupa les extrémités du mort, par trois fois il en lécha le sang, et par trois fois il cracha la souillure loin de ses dents, comme il convient aux meurtriers pour expier le meurtre et la trahison.

La scène décrite correspond à un rituel apotropaïque déjà attesté chez Eschyle, qui consiste dans le fait de sucer le sang versé avant de le recracher sur le mort, rejetant ainsi sur lui la souillure<sup>228</sup>. Le génitif φόνου est attesté dans l'ensemble de la tradition manuscrite directe et indirecte à l'exception du manuscrit M qui présente l'accusatif φόνον. Dans toutes ses attestations postérieures, le verbe sera employé avec un accusatif direct<sup>229</sup> mais le verbe simple est attesté à la fois avec un accusatif et avec génitif et φόνου, en plus d'être la leçon majoritaire, est une *lectio difficilior*.

Ce verbe ἀπολείω peut être rapproché du verbe ἀπολιχμάομαι-ῶμαι, les deux verbes étant formés à partir de la même racine \*leig<sup>h</sup>-<sup>230</sup>. Le verbe λιχμάω-ῶ, comme λείω, signifie « lécher » et se construit avec un accusatif<sup>231</sup>. Les Anciens avaient vraisemblablement conscience de la proximité entre les deux verbes, puisque les glossateurs emploient volontiers λείω comme glose de λιχμάω-ῶ et ἀπολείω comme glose de ἀπολιχμάω-ῶ<sup>232</sup>.

<sup>227</sup> Pour la prose, avec un accusatif, Aristote, *Histoire des animaux*, VI, 37, 581a ; Bible des Septante, 3 Rois, 20, 19 ; Psaumes, 71, 9 ; Michée, 7, 17 ; Esaïe, 49, 23 ; Plutarque, *Propos de table*, V, 10, 685e ; *Questions naturelles*, 3, 912e. Sans complément exprimé, Aristote, *Histoire des animaux*, VI, 34, 580a. Pour la poésie, avec un accusatif, Théocrite, *Idylles*, VIII, v. 83 ; Callimaque, fr. 177 (éd. R. Pfeiffer), v. 22.

<sup>228</sup> VIAN 1981, p. 167, n. au v. 478 ; LIVREA 1973, p. 153, n. au v. 478. Cf. Eschyle, fr. 173 et 310 (éd. H. Mette). Voir aussi, sur le crachat, A. Gow, *Theocritus*, vol. 2, p. 125-126, n. à VI, v. 39, où l'on trouve τρὶς εἰς ἐμὸν ἔπτυσσα κόλπον, « par trois fois je crachai dans mon giron ». Sur la mutilation du cadavre, B. ECK 2021, p. 163-166.

<sup>229</sup> Athénée, *Deipnosophistes*, VI, 56, 249f :

ἀποπτύοντος δὲ τοῦ Διονυσίου πολλάκις παρεῖχον τὰ πρόσωπα καταπτύεσθαι καὶ ἀπολείχοντες τὸ σάλον  
Quand Denys crachait, ils proposaient souvent leur visage pour qu'il leur crachât dessus, léchant même sa salive.

Voir aussi, avec un accusatif, Denys le Périégète, fr. 10v (éd. E. Heitsch dans *Die griechischen Dichterfragmente der römischen Kaiserzeit*, vol. 1), v. 6 et 7 ; Ephraem le Syrien, *De paenitentia*, p. 20, l. 14 ; Jean Chrysostome, *De Lazaro* (MPG 48), col. 975, l. 58.

<sup>230</sup> CHANTRAINE 1999, s. v. λείω. Le verbe λιχμάομαι-ῶμαι, qui présente la racine au degré zéro, est probablement un dénominatif issu d'un substantif non-attesté \*ἡ λιχμή (cf. sur le suffixe -μη, CHANTRAINE 1933, §112), cf. TUCKER 1990, p. 240.

<sup>231</sup> Avec un accusatif, Euripide, *Les Bacchantes*, v. 698 ; Nicandre, *Alexipharmakes*, v. 569 ; Appien, *Histoire romaine*, VI, 416 ; XII, v. 147 ; XVI, 15, 116. Sans régime exprimé, pour le fait de « sortir la langue », notamment pour des serpents, Aristophane, *Les Guêpes*, v. 1033 ; Théocrite, *Idylles*, XXIV, v. 20 ; Euphorion, fr. 51 (éd. J. Powell dans *Collectanea Alexandrina*), v. 6 ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, III, 36, 6.

<sup>232</sup> Pour le verbe simple, Hérodien, *De l'orthographe* (éd. A. Lentz dans *Grammatici Graeci*, III.2), s. v. λιχμῶ ; Hésychius, *Lexique*, s. v. λιχμήσονται ; *Souda*, s. v. λιχμήσονται ; *Scholia in Iliadem*, scholie à XXI, v. 123 ; etc. Pour le verbe préverbe, Apollonios le Sophiste, *Lexique homérique*, s. v. ἀπολιχμήσονται ; Hésychius, *Lexique*, s. v. ἀπολιχμήσονται ; *Etymologicum Magnum*, s. v. ἀπολιχμήσονται ; *Scholia D in Iliadem* (éd. van Thiel), scholie à XXI, v. 123.

Le préverbe ἀπολιχμάομαι-ῶμαι est plus rare encore que ἀπολείγω, avec seulement trois attestations non autonymiques, dont la seule qui soit antérieure aux *Argonautiques* se trouve dans l'*Illiade*, au vers 123 du chant XXI, où Achille, qui vient de tuer Lycaon et de jeter son corps dans le Scamandre, prend la parole :

Ἐνταυθοῖ νῦν κείσο μετ' ἰχθύσιν, οἳ σ' ὠτειλήν  
αἶμ' ἀπολιχμήσονται ἀκηδέες·

Repose donc là-bas, avec les poissons qui lècheront le sang de ta blessure sans se préoccuper de toi.

Le verbe ἀπολιχμάομαι-ῶμαι est ici employé avec deux accusatifs directs, ὠτειλήν et αἶμα, le pronom élide pouvant être interprété comme un accusatif mais aussi comme un datif. La plupart des manuscrits présentent la leçon ὠτειλής, que rejette le scholiaste du manuscrit A et qui semble être une tentative de corriger le texte<sup>233</sup>. Quelles que soient les difficultés d'interprétation du texte homérique et des deux accusatifs qu'il contient, il est possible de rapprocher cet épisode homérique du vers des *Argonautiques* où Apollonios emploie ἀπολείγω, ne serait-ce que parce qu'il s'agit dans les deux cas de sucer le sang d'un cadavre mutilé, par Jason dans les *Argonautiques* et par les poissons du Scamandre dans l'*Illiade*. De plus, nous sommes, dans les deux cas, dans une scène de transgression : Jason et Médée seront souillés par le fratricide qu'ils commettent par la ruse et devront donc être purifiés ; Achille, quant à lui, offense le dieu-fleuve Scamandre en tuant de nombreux Troyens dans ses eaux et en laissant leur corps dans son cours<sup>234</sup>. Enfin, le verbe ἀπολείγω chez Apollonios est employé à la place métrique qui était celle de ἀπολιχμάομαι-ῶμαι chez Homère<sup>235</sup>.

Il est donc envisageable, quoiqu'il soit difficile de l'affirmer, qu'il y ait là une référence savante au texte homérique, où Apollonios emploierait la variante « courante », « quotidienne » d'un *hapax* homérique, rapprochant ainsi les scènes dans lesquelles l'un et l'autre verbes sont employés. Il faut cependant émettre quelques réserves, puisque les deux verbes ne sont pas employés à la même voix ni avec la même construction. Le verbe λείγω étant bien attesté en prose et ἀπολείγω continuant à être employé après Apollonios, y compris hors de la langue poétique, la forme qu'emploie Apollonios n'est vraisemblablement pas spécifique à la langue épique : le verbe relevait vraisemblablement de la langue « courante » à l'époque d'Apollonios.

Dix-neuf préverbes qui apparaissent pour la première fois dans les *Argonautiques* peuvent être rapprochés de formes qui présentent le même radical et qui présentent elles-mêmes une particule de type préposition-préverbe. Cinq de ces verbes peuvent être rapprochés de formes nominales qui

<sup>233</sup> *Scholia in Iliadem*, sch. à XXI, 122d. Cf. RICHARDSON 1993, p. 64.

<sup>234</sup> Le texte homérique ne semble pas attacher de souillure religieuse à l'homicide, y compris hors d'un contexte de guerre (ECK 2021, p. 97-106), malgré quelques passages discutables (*ibid.*, p. 106-116), dont celui qui nous intéresse : le Scamandre semble davantage gêné par l'encombrement de son lit que par une éventuelle souillure associée au meurtre (*ibid.*, p. 107-108).

<sup>235</sup> Sur l'importance des reprises « homotaxiques » chez Apollonios, CUSSET 1999, p. 29-45. Cf. *infra*, p. 4 *sqq.*

présentent une telle particule, mais ἐπανδρόω-ῶ est le seul des cinq à ne pouvoir être analysé autrement que comme un dénominatif. Quatorze autres verbes, dont quatre sur lesquels on peut exprimer quelques réserves, semblent devoir être analysés comme des déverbaux, c'est-à-dire comme des variantes morphologiques de verbes qui présentent déjà un préverbe. Deux autres verbes, ἐπιβρομέω-ῶ et περιβρομέω-ῶ, ne peuvent guère être rapprochés des préverbés de βρέμω correspondants.

Pour l'ensemble de ces verbes, Apollonios emploie des procédés morphologiques qui ne sont aucunement propres aux préverbés : les dénominatifs en -όω-ῶ formés à partir d'un adjectif thématique ou les verbes en -άω-ῶ à ᾶ radical, par exemple, sont fréquents dans la langue épique, que le verbe présente ou non un préverbe. Pour quelques verbes, la frontière entre préverbation et dérivation n'est pas nette : un verbe comme ἀνά...τανύω peut à la fois être analysé comme un déverbal issu de ἀνατείνω et comme un préverbé de τανύω ; συνεδριάομαι-ῶμαι doit être rapproché de ἐδρίαω-ῶ et de σύεδρος, ος, ον, sans qu'il soit possible ou même utile de décider en faveur de l'une ou l'autre hypothèse. Lorsqu'il lit le verbe συνεδριάομαι-ῶμαι, le lecteur d'Apollonios perçoit vraisemblablement le lien qu'il entretient avec l'adjectif σύεδρος, ος, ον, tout en se rappelant les formules homériques où apparaît le verbe simple ἐδρίαομαι-ῶμαι, le verbe ne posant par ailleurs aucun problème de compréhension sur le plan sémantique.

Le caractère artificiel de la langue épique est ici particulièrement évident. Parmi les verbes que nous avons étudiés, seuls deux, ἐπανδρόω-ῶ et ἀπολείγω, semblent avoir été employés hors de la langue de l'épopée ; les autres sont tous des variantes épiques de verbes attestés de manière abondante en prose. Ces variantes jouent un rôle stylistique, d'une part parce qu'elles représentent, par nature, un écart vis-à-vis de la langue du quotidien, et d'autre part parce que, pour certaines d'entre elles, elles permettent une référence précise à un passage des épopées homériques ou au contraire une variation vis-à-vis des éléments formulaires de la langue épique. Elles jouent également un rôle métrique, les deux thèmes verbaux n'étant que rarement équivalents sur le plan métrique : certaines sont indispensables, car le verbe d'usage « courant » s'avère incompatible avec la métrique épique, et les autres fournissent au poète davantage de souplesse dans la composition du vers.

## Partie II : La préverbation : un phénomène sémantique et syntaxique

Si certains « préverbés » de notre corpus semblent en réalité devoir être analysés comme des dénominatifs ou comme des déverbaux, cela ne représente en réalité qu'une infime portion de notre corpus. Pour les cent-dix verbes restants, la préverbation ne peut être décrite, d'un point de vue strictement morphologique, que comme l'association d'un ou plusieurs préverbes et d'un thème verbal.

Pour certains verbes de notre corpus, l'écart entre le verbe simple et le préverbé est sensible. Le préverbe peut jouer un rôle syntaxique : dans ce cas, le préverbé régit un complément qui n'est pas admis par le verbe simple. Le verbe *συνανέρχομαι* (II, v. 91), par exemple, régit un datif comitatif direct que ne régit jamais *ἀνέρχομαι* et peut être rapproché d'autres préverbés en *συν*<sup>o</sup> qui régissent également ce type de complément. Le préverbe peut également jouer un rôle sémantique : le simple et le préverbé se distinguent alors par le sens. C'est par exemple le cas de *ὑπεραιδέομαι-οὔμαι* (III, v. 978) : le verbe simple désigne le fait de « ressentir de l'αἰδώς » et le préverbe *ὑπερ*<sup>o</sup> véhicule le sème de l'« intensité » ; le préverbé signifie alors « ressentir un αἰδώς important ». Enfin, certains verbes, comme *ἐπιέλδομαι*, sont, pour le sens comme pour la syntaxe, très proches du verbe simple correspondant. Il n'est que rarement possible d'identifier, pour un même préverbe, un mode de fonctionnement unique : le préverbe *συν*<sup>o</sup>, par exemple, semble jouer un rôle sémantique pour certains verbes de notre corpus mais un rôle syntaxique pour d'autres. Les préverbes qui, comme *ἐν*<sup>o</sup>, ont un fonctionnement homogène dans notre corpus sont rares.

La plupart des préverbés de notre corpus peuvent être rapprochés de verbes attestés par ailleurs qui présentent un fonctionnement similaire : *ὑπεραιδέομαι-οὔμαι* s'intègre par exemple dans une série de préverbés en *ὑπερ*<sup>o</sup> dans lequel le préverbe véhicule le sème de l'« intensité », série qui n'est pas productive dans la langue homérique. Les verbes de mouvement, que nous traiterons en premier lieu, ont cependant un fonctionnement particulièrement homogène de ce point de vue là : ils peuvent tous être rapprochés de verbes de mouvement préverbés bien attestés par ailleurs et Apollonios semble souvent associer un thème spécifiquement épique, comme *νίσσομαι* ou *βλώσκω*, à un préverbe qui est fréquemment associé à d'autres verbes de mouvement. Les autres verbes ont un fonctionnement plus disparate : que le rôle du préverbe soit syntaxique ou sémantique, certains préverbés s'inscrivent dans une série propre à la langue épique archaïque alors que d'autres présentent un fonctionnement qui n'est pas attesté pour les préverbés de la langue homérique. Enfin, nous traiterons des préverbés de notre corpus pour lesquels nous n'avons pas décelé d'écart sémantique ou syntaxique vis-à-vis du verbe simple correspondant.

# I. Les verbes de mouvement : un lieu privilégié de la préverbation

En grec comme dans de nombreuses langues indo-européennes, les préverbes sont employés de manière privilégiée pour les verbes de mouvement. Les préverbes ont tous un sens local et sont donc volontiers associés à des verbes de mouvement ou de transfert locatif.

Les verbes de mouvement<sup>236</sup> sont particulièrement nombreux dans les *Argonautiques* qui, comme l'*Odyssee*, racontent un voyage. Apollonios, qui s'appuie à la fois sur ses connaissances personnelles et sur la littérature géographique qu'il avait à sa disposition<sup>237</sup>, donne du voyage des Argonautes une description particulièrement précise, qui repose nécessairement sur un lexique du déplacement tout aussi précis. Les verbes de mouvement participent nécessairement de cette volonté d'exactitude dans la description du trajet des Argonautes. Les *Argonautiques* représentent donc un terrain particulièrement fertile pour l'étude des verbes de mouvement et celle des verbes de mouvement préverbés en particulier : le fait qu'Apollonios s'appuie sur des connaissances géographiques fondées permet au lecteur moderne d'identifier avec précision le mouvement décrit et donc le sens du verbe qu'emploie notre poète.

Les verbes de mouvement préverbés, très présents dans les *Argonautiques*, le sont également dans la langue classique : tous les préverbes sont attestés pour des verbes de mouvement avant le III<sup>e</sup> siècle et les préverbés de ἔρχομαι, « aller », sont presque tous fréquents en prose comme en poésie. De fait, la plupart des verbes de mouvement de notre corpus présentent un préverbe régulièrement associé à un verbe de mouvement dans la langue classique. Le verbe κατανίσσομαι (II, v. 906 et 976), par exemple, présente un préverbe κατα<sup>o</sup> et semble fonctionner comme une variante synonymique de κατέρχομαι, le verbe simple νίσσομαι étant lui-même une variante poétique de ἔρχομαι. De même, le verbe ἐξόρνυμαι (I, v. 306) s'intègre dans une série de verbes préverbés en ἐκ<sup>o</sup> qui indiquent l'origine du mouvement et régissent soit un génitif direct, soit un syntagme prépositionnel au génitif : le thème verbal employé, ὄρνυμαι, permet de préciser la nature du mouvement alors que le préverbe précise, du point de vue sémantique, la direction du mouvement et, du point de vue syntaxique, commande la rection du verbe. Ce type de « création lexicale », si tant est que ces verbes aient réellement été perçus comme « nouveaux » par le lecteur de l'époque hellénistique, est en réalité très naturel en grec :

---

<sup>236</sup> Nous donnons aux verbes de mouvement une définition à la fois sémantique et syntaxique : nous entendons par là les verbes simples dont le sémantisme contient la notion de déplacement et qui sont susceptibles de se construire avec un syntagme prépositionnel indiquant le lieu. Nous excluons donc de cette catégorie des verbes comme λείπω, « laisser », qui véhiculent certes une idée de mouvement mais qui sont transitifs. Nous ne traiterons pas, dans cette partie, des verbes de mouvement préverbés en συν<sup>o</sup> car leur fonctionnement n'est pas spécifique aux verbes de mouvement. Pour ces verbes, cf. *infra*, p. 4. De même, les verbes doublement préverbés seront traités dans une partie spécifique. Sur ces verbes, cf. *infra*, p. 4 *sqq.*

<sup>237</sup> DELAGE 1930, en part. p. 277-281 ; VIAN 1981, p. 16-68 ; MEYER 2008. Sur la question de la géographie dans l'épisode libyen, STÜRNER 2022, p. 31-38.

l'existence de ἀνέρχομαι, « monter », implique pour ainsi dire celle de ἀναβαίνω, « monter en marchant », ἀνατρέχω, « monter en courant », ἀναπέτομαι, « s'envoler, voler vers le haut »... Tous ces verbes partagent le sème de la montée et régissent le même type de complément syntaxique, en l'occurrence des syntagmes prépositionnels. De ce fait, une partie des verbes de mouvement de notre corpus semble davantage relever d'un travail sur le thème verbal que sur le préverbe. Ces verbes, malgré leur apparente nouveauté et leur rareté, que l'on peut le plus souvent imputer au thème verbal qu'ils présentent, sont immédiatement compréhensibles par le lecteur d'Apollonios et ne posent pas réellement de difficultés d'interprétation : par leur clarté, ils rendent possible la grande précision dont fait preuve Apollonios dans sa description du trajet des Argonautes.

Nous traiterons de ces verbes selon un plan sémantico-syntaxique, les verbes concernés par cette partie se répartissant en trois catégories distinctes, qui recouvrent à la fois le sémantisme et la syntaxe. Pour le verbe κατανίσσομαι, le préverbe joue un rôle sémantique et ne modifie pas la syntaxe du verbe, qui régit, comme le verbe simple, un groupe prépositionnel ou un adverbe de lieu. Le préverbe permet d'indiquer l'« orientation » du mouvement, au sens où l'on parle, en mathématiques, de l'« orientation » d'un vecteur, c'est-à-dire de la combinaison de la direction et du sens du vecteur : le préverbe indique alors si le mouvement est orienté vers le haut, le bas, l'avant ou l'arrière. Pour les verbes « d'origine » ἀποβλώσκω et ἐξόρνυμαι, le préverbe joue un rôle syntaxique : ces verbes, du moins chez Apollonios, régissent un génitif ablatif. Enfin, pour d'autres verbes, qui permettent de décrire le « trajet » parcouru, le préverbe joue un rôle sémantique et un rôle syntaxique. C'est par exemple le cas de παρανέομαι, « aller le long de, longer », qui se construit avec un accusatif direct qui ne peut pas être interprété comme un accusatif allatif.

### A. Valeur sémantique du préverbe : κατανίσσομαι (II, v. 906 et 976), un verbe d'« orientation »

Pour un préverbe de notre corpus, le préverbe joue un rôle exclusivement sémantique, puisqu'il ne modifie pas la rection du verbe. Dans ce verbe, le préverbe indique l'« orientation » du mouvement, celui-ci pouvant être orienté vers le haut, le bas, l'avant, l'arrière, la gauche et la droite du sujet. En grec, seules les quatre premières orientations peuvent être exprimées au moyen de préverbes, le préverbe ἀνα° permettant de désigner un mouvement orienté vers le haut, κατα° un mouvement orienté vers le bas et προ° un mouvement orienté vers l'avant. Les préverbes κατα° et ἀνα° peuvent tous deux exprimer la notion de retour, tout comme l'adverbe πάλιν<sup>238</sup>. Ces verbes se construisent comme les verbes simples correspondants, c'est-à-dire avec un ou plusieurs syntagmes prépositionnels à l'accusatif ou au génitif ou encore avec un adverbe de lieu.

<sup>238</sup> Sur l'expression du « retour » et sur l'écart entre ces deux préverbes, REVUELTA PUIGDOLLERS 1994.

Dans notre corpus, le seul verbe préverbé relevant de cette catégorie est le verbe *κατανίσσομαι*, employé pour un mouvement descendant. On peut cependant mentionner, pour un mouvement orienté vers l'arrière, le verbe *παλιντροπάομαι-ῶμαι*, qui doit vraisemblablement être interprété comme un dénominatif issu de *παλίντροπος*, *ος*, *ον*, mais qui présente cependant des similitudes avec *κατανίσσομαι* en ce qui concerne le sémantisme et la syntaxe, puisque l'élément d'origine adverbiale *παλιν*<sup>o</sup> permet de préciser l'orientation du mouvement et que le verbe régit un syntagme prépositionnel<sup>239</sup>.

Le verbe *κατανίσσομαι* est attesté deux fois dans les *Argonautiques* telles qu'elles sont éditées par Hermann Fränkel et une fois dans l'édition de Francis Vian. Une autre attestation, qui est peut-être légèrement antérieure à celle des *Argonautiques*, se trouve dans un fragment d'Hermésianax cité dans les *Deipnosophistes*<sup>240</sup>.

Ce préverbé en *κατα*<sup>o</sup> présente le thème *νίσσομαι*, « aller », également attesté sous la forme de sa variante orthographique *νίσσομαι*<sup>241</sup>. Ce verbe est caractéristique de la langue poétique : on le trouve déjà chez Homère<sup>242</sup> où il se construit soit avec un adverbe en *-δε*, soit avec un syntagme prépositionnel, plus rarement avec un accusatif direct et où il semble fonctionner comme une variante métrique de *νέομαι*<sup>243</sup>. Il continue à être attesté en poésie épique, lyrique et dramatique<sup>244</sup> par la suite et est employé par les poètes alexandrins<sup>245</sup>, notamment par Apollonios chez qui il est employé à

<sup>239</sup> Cf. *supra*, p. 4. Le verbe régit un syntagme prépositionnel en *ἐπί* et l'accusatif en IV, v. 165 et est accompagné de *ἄψ* en IV, v. 643.

<sup>240</sup> Hermésianax, fr. 7 (éd. J. Powell dans *Collectanea Alexandrina*), v. 65.

<sup>241</sup> L'alternance entre *νίσσομαι* [ν] et *νίσσομαι* est mal expliquée. Cf. CHANTRAINE 1999, s. v. *νέομαι* ; CHANTRAINE 1942b, §66 ; LEJEUNE 1972, §212. Les deux thèmes doivent être rattachés à la racine *\*nes* : il faut peut-être poser un thème à redoublement *\*ni-ns-o-*, mais l'on attendrait alors *\*νίνομαι* [ν], ou un thème en sifflante *\*n<sup>o</sup>n-so-*.

<sup>242</sup> Homère, *Illiade*, XII, v. 118-119 :

Εἶσατο γὰρ νηῶν ἐπ' ἀριστερά, τῇ περ Ἀχαιοὶ  
ἐκ πεδίου νίσοντο σὺν ἵπποισιν καὶ ὄχεσφι·

Il se rendit vers la gauche des navires, là où les Achéens étaient allés en revenant de la plaine avec leurs chevaux et leurs chars.

Voir aussi XIII, v. 186 ; XV, v. 577 ; XVIII, v. 566 ; XXIII, v. 76 ; *Odyssée*, IV, v. 701 ; V, v. 19 ; X, v. 42.

<sup>243</sup> LETOUBLON 1985, p. 172-173.

<sup>244</sup> Pour la poésie épique, Hésiode, *Théogonie*, v. 70-71 :

ἔρατὸς δὲ ποδῶν ὑπο δούπος ὀρώρει  
νισομένων πατέρ' εἰς ὄν·

Un son plaisant s'élevait sous leurs pieds, à elles qui allaient vers leur père.

Voir aussi *Les Travaux et les Jours*, v. 237 et *Bouclier*, v. 469, où il se construit avec un accusatif direct. *Hymne Homérique à Athéna*, v. 4. Pour la poésie lyrique, Pindare, *Olympiques*, III, v. 10 ; *Néméennes*, v. 37 ; Stésichore, fr. S12 (éd. D. Page dans *Supplementum lyricis Graecis*). Pour la poésie dramatique, Euripide, *Cyclope*, v. 43 ; *Hélène*, v. 1482 et *Les Phéniciennes*, v. 1234, où *νίσσομαι* est construit avec un accusatif direct.

<sup>245</sup> Callimaque, *Hymne à Zeus*, v. 25-26 :

νίσσετο δ' ἀνὴρ  
πεζὸς ὑπὲρ Κραθίν τε πολύστιόν τε Μετώπην

Un homme allait à pied sur le Crathis et sur le Métopé rocailleux.

Voir aussi fr. 228 (éd. R. Pfeiffer), v. 45. Aratos, *Phénomènes*, v. 61. Théocrite, *Idylles*, VII, v. 25.

vingt-et-une reprises pour des déplacements à pied, en char et en bateau<sup>246</sup>. On ne trouve en revanche aucune attestation de ce verbe dans les textes en prose antérieurs au début de l'ère chrétienne<sup>247</sup>.

Dans l'attestation du vers 976 du chant II, qui est présente dans tous les manuscrits, le verbe désigne un mouvement orienté vers le bas :

ἡ μὲν τ' ἐξ ὀρέων κατανίσσεται ἡπειρόνδε  
ὕψηλῶν

[La source] descend vers la plaine depuis de hautes montagnes.

La construction du verbe préverbe est identique à celle du verbe simple, avec un adverbe en -δε pour la destination et un syntagme prépositionnel au génitif pour l'origine du mouvement. Le préverbe indique ici l'orientation du mouvement qui se fait de haut en bas, comme il est naturel pour un cours d'eau<sup>248</sup>, et le préverbe s'intègre donc dans une importante classe de verbes de mouvement en κατα<sup>ο</sup> qui expriment un mouvement descendant<sup>249</sup>. Chez Homère, le verbe κατέρχομαι désigne, dans toutes ses attestations sauf deux, un mouvement vers le bas<sup>250</sup>, tout comme sa variante κάτειμι<sup>251</sup>. Sur le plan syntaxique, ces verbes se construisent le plus souvent avec un syntagme prépositionnel, à l'accusatif ou au génitif<sup>252</sup>, avec un adverbe locatif et, dans un cas, avec un génitif direct. En prose classique, le verbe κατέρχομαι continue à être employé, mais il prend le sens de « retourner quelque part » et en particulier le fait de « rentrer d'exil »<sup>253</sup>. Cependant, on trouve quelques attestations de ce verbe avec le sens de « descendre » en prose, y compris, chez Hérodote, pour des fleuves<sup>254</sup>. Cela

<sup>246</sup> I, v. 53 :

τοῖσι δ' ἐπὶ τρίτατος γνωτὸς κίε νίσσομένοισιν

Leur troisième frère vint aussi avec eux alors qu'ils partaient.

Voir aussi v. 556, 601, 741, 785 et 888 ; II, v. 199, 726, 824, 971, 1246, 1284 ; III, v. 210, 447, 1061 et 1243 ; IV, v. 129, 178, 648, 981 et 1618.

<sup>247</sup> Recherche dans le *Thesaurus Linguae Graecae* en ligne réalisée le 18/05/2020 : recherche lemmatisée de νίσσομαι et recherche des séquences -νισ- et -νεισ-.

<sup>248</sup> Pour les verbes en κατα<sup>ο</sup> qui désignent une descente dans le sens du courant, VIOLAS 2014, p. 484-495.

<sup>249</sup> LINDBLAD 1922, p. 36-44.

<sup>250</sup> Pour la descente d'un dieu depuis l'Olympe, Homère, *Iliade*, VI, v. 109 et XX, v. 125. Pour une descente vers les Enfers, VI, v. 284 et VII, v. 330 ; *Odyssée*, X, v. 560 et XI, v. 65. Pour une descente de bateau, I, v. 182. Pour une chute de pierres, IX, v. 484 et v. 541. Dans un vers formulaire, pour le retour des personnages vers un bateau, nécessairement plus bas que le niveau de la terre, I, v. 303 ; II, v. 407 ; IV, v. 428 et v. 573 ; VIII, v. 50 ; XI, v. 1 ; XII, v. 391 ; XIII, v. 70. L'idée de descente n'est en revanche pas perceptible en XI, v. 188 et en XXIV, v. 115.

<sup>251</sup> Pour la descente d'une montagne, Homère, *Iliade*, IV, v. 475 et *Odyssée*, X, v. 159. Pour une rivière, *Iliade*, XI, v. 492. Pour une descente vers les Enfers, XIV, v. 457 et XX, v. 294. L'idée de descente n'est en revanche pas perceptible en *Odyssée*, XIII, v. 267 ; XV, v. 505 ; XVI, v. 472.

<sup>252</sup> Avec un syntagme prépositionnel à l'accusatif, Homère, *Iliade*, VI, v. 284 ; XIV, v. 457 ; *Odyssée*, I, v. 303 ; II, v. 407 ; IV, v. 428 et 573 ; VIII, v. 50 ; XI, v. 1 ; XII, v. 391 ; XIII, v. 70 ; XV, v. 505 ; XVI, v. 472. Avec un syntagme prépositionnel au génitif, *Iliade*, VI, v. 109. Avec un adverbe en -δε, *Iliade*, VII, v. 330 ; XI, v. 492 ; XX, v. 294 ; *Odyssée*, X, v. 159 et 560 ; XI, v. 65, 188 et 475 ; avec un adverbe en -θεν, *Iliade*, IV, v. 475 ; *Odyssée*, XIII, v. 267 ; avec l'adverbe κείσε, *Odyssée*, XXIV, v. 115. Avec un génitif ablatif direct, *Iliade*, XX, v. 125. Sans complément exprimé, *Odyssée*, I, v. 182 ; IX, v. 484 et 541.

<sup>253</sup> C'est par exemple le cas chez Thucydide, où toutes les attestations sauf une (*La Guerre du Péloponnèse*, IV, 75, 2) désignent un « retour » et non une « descente » (I, 113, 4 ; 126, 12 ; II, 33, 1 ; IV, 66, 3 ; VIII, 47, 1 et 2 ; 48, 3 ; 50, 1 ; 68, 3 ; 81, 3), même si cela s'explique en partie par la matière traitée par l'historien. C'est également le cas en prose post-classique, par exemple chez Polybe (*Histoires*, IV, 17, 10 et 18, 2 ; XXII, 4, 6 ; XXIV, 1, 6 et 9, 15).

<sup>254</sup> Pour une rivière, Hérodote, *Histoires*, II, 19 :

κατέρχεται μὲν ὁ Νεῖλος πληθύνων ἀπὸ τροπέων τῶν θερινέων ἀρξάμενος ἐπὶ ἑκατὸν ἡμέρας

Le Nil descend en étant en crue pendant cent jours à partir du solstice d'été.

Voir aussi §111, où il s'agit également du Nil.

étant, même si le verbe *κατέρχομαι* désigne, en langue classique, un retour, c'est-à-dire un mouvement orienté vers l'arrière, les autres verbes de mouvement préverbes en *κατα*<sup>o</sup>, comme *καταβαίνω*<sup>255</sup>, désignent bien un mouvement orienté vers le bas.

Chez Apollonios, si le sème de la « descente » n'est pas présent dans toutes les occurrences de *κατέρχομαι*<sup>256</sup>, il désigne bien une descente dans plusieurs d'entre elles, par exemple au vers 1684 du chant IV, même s'il est possible que le sème du retour soit également présent<sup>257</sup> :

ἀλλ' ὡς τίς τ' ἐν ὄρεσσι πελωρίῃ ὑπόθι πεύκη,  
τὴν τε θοοῖς πελέκεσσιν ἔθ' ἡμιπλήγα λιπόντες  
ὑλοτόμοι δρυμοῖο κατήλυθον  
Comme un gigantesque pin, haut dans les montagnes, que les bûcherons ont laissé, à moitié  
coupé par leurs haches agiles, avant de redescendre de la forêt...

Les bûcherons de cette comparaison semblent avoir coupé un arbre en altitude, comme le prouve l'emploi de l'adverbe *ὑπόθι*, et doivent donc « redescendre » dans la vallée une fois leur travail accompli : le verbe *κατέρχομαι* désigne donc vraisemblablement une « descente » dans cette attestation. Le verbe est d'ailleurs employé pour le fait de « descendre » un fleuve au vers 329 du chant IV<sup>258</sup>.

Le préverbe *κατανίσσομαι*, tel qu'il est employé au vers 976 du chant II, s'intègre donc sans mal au système formé par les verbes de mouvement en *κατα*<sup>o</sup> tels qu'ils sont employés dans la langue épique mais également en prose : il désigne un mouvement descendant et régit un syntagme prépositionnel.

---

<sup>255</sup> Par exemple, chez Thucydide, pour une descente vers la plaine depuis un promontoire ou un relief, *La Guerre du Péloponnèse*, I, 105, 3 ; II, 20, 2 ; 98, 4 ; III, 95, 1 ; 106, 3 ; IV, 25, 9 ; 44, 1 ; V, 8, 1 ; 10, 2 ; 58, 3 et 4 ; 59, 2 ; VI, 101, 3 ; VII, 44, 8 ; 78, 4 ; VIII, 71, 1 ; pour un mouvement vers la côte depuis l'intérieur des terres, I, 93, 7 ; II, 48, 1 ; IV, 15, 1 ; VI, 30, 1 ; 101, 1 ; pour le fait de descendre d'une tour, III, 23, 3 ; pour une maladie qui « descend » de la gorge vers la poitrine, II, 49, 3 ; pour des ressources qui « viennent » du roi et qui « descendent » vers les soldats, peut-être pour désigner un mouvement depuis le centre de l'empire perse vers les côtes, VIII, 45, 6.

Le verbe est toujours employé avec un syntagme prépositionnel ou avec un adverbe de lieu.

<sup>256</sup> Le verbe désigne le « retour » des Argonautes en IV, v. 502. En I, v. 1274, il est employé pour du vent :

πνοιαί δὲ κατήλυθον.

Les brises revinrent / descendirent [du ciel].

Cet emploi de *κατέρχομαι* peut cependant être rapproché d'un emploi homérique de *καταβαίνω* (*Iliade*, XIV, v. 19), où le vent, qui provient de Zeus (ἐκ Διός) et descend donc de l'Olympe vers la terre (cf. VIOLAS 2014, p. 416). Pour l'arrivée dans un port, IV, v. 1639-1640 :

εἴργε χθονὶ πείσματ' ἀνάψαι

Δικταίην ὄρμοιο κατερχομένους ἐπιωγὴν.

Alors qu'ils arrivaient au mouillage du Dicté, [Talôs] les empêchait d'attacher à la terre les liens de l'amarre.

Aurore Violas (VIOLAS 2014, p. 432 e 435) repère plusieurs occurrences de *κατέρχομαι* employé dans ce contexte (Homère, *Odyssée*, I, v. 182 ; XVI, v. 472 ; XXIV, v. 155 ; Hérodote, *Histoires*, III, 45) : ces verbes peuvent être rapprochés de verbes en *ἀνα*<sup>o</sup> qui désignent la « montée » vers la haute mer et semblent donc désigner le fait de « descendre » de la haute mer.

<sup>257</sup> Voir aussi, avec le thème εἶμι, II, v. 812 :

ἦρί γε μὴν ἐπὶ νῆα κατήϊσαν ἐγκονέοντες

Le matin, ils descendirent au navire en toute hâte.

On peut également considérer que le verbe véhicule ici l'idée de « retour » puisque les Argonautes rejoignent le navire qu'ils avaient quitté pour la nuit. Quoi qu'il en soit, c'est la référence au vers formulaire de l'*Odyssée* (II, v. 407 ; IV, v. 428 et v. 573 ; VIII, v. 50 ; XI, v. 1 ; XII, v. 391 ; XIII, v. 70) qui est première ici.

<sup>258</sup> IV, v. 329 :

οἱ δ' ὀπιθεν ποταμοῖο κατήλυθον

[Les Colques], derrière [les Argonautes], descendirent hors du fleuve.

## 1) Discussion de l'attestation en II, v. 906

L'autre attestation de ce verbe présente davantage de difficultés puisqu'il ne s'agit pas de la leçon transmise par les manuscrits mais d'une conjecture proposée par Samuel Naber<sup>259</sup> et adoptée par Hermann Fränkel dans son édition. Au vers 906 du chant II, le poète évoque le voyage en Inde de Dionysos :

ἔνθ' ἐνέπουσι Διὸς Νυσηίου νῆα,  
Ἴνδῶν ἠνίκά φῦλα λιπὼν κατενίσσατο Θήβας,  
ὄργιάσαι  
... là où, à ce qu'on dit, le fils Nyséen de Zeus célébra des orgies, lorsque, après avoir quitté les peuples de l'Inde, il revint à Thèbes.

Francis Vian conserve quant à lui le texte des manuscrits et édite κατενάσσατο, « il s'établit à Thèbes », jugeant que « la correction ne s'impose pas » et rapprochant ce vers des vers 519 et 520 du chant II où l'on trouve également κατενάσσατο<sup>260</sup>.

S'il faut bien lire la leçon proposée par Hermann Fränkel, le sens de κατανίσσομαι serait alors différent de celui que l'on observe dans l'attestation du vers 976, puisqu'il ne s'agit pas là d'une « descente » mais d'un « retour », c'est-à-dire d'un mouvement orienté non pas vers le bas mais vers l'arrière. C'est également là un des sens attestés du verbe κατέρχομαι, en particulier en prose<sup>261</sup>, mais, d'une part, ce sens n'est pas attesté dans l'épopée archaïque<sup>262</sup> et, d'autre part, il n'est pas attesté pour d'autres verbes de mouvement préverbés en κατα<sup>o</sup>. Pour ce qui est de la syntaxe, l'accusatif de direction employé sans préposition est bien attesté chez Apollonios, mais jamais pour un préverbé en κατα<sup>o</sup><sup>263</sup>. On trouve peut-être, au vers 257 du chant IV, l'accusatif direct pour le verbe simple νίσσομαι, construction qui n'est pas homérique mais qui est bien attestée chez Hésiode et Euripide<sup>264</sup>, mais la tradition manuscrite diverge et l'établissement du texte est problématique<sup>265</sup>.

Le verbe καταναίω, qui est le verbe conservé par la tradition manuscrite, est un verbe rare et poétique, qui n'est attesté que trois fois au moyen. Quand Apollonios l'emploie dans les

<sup>259</sup> NABER 1906, p. 26.

<sup>260</sup> VIAN 1974, p. 219, n. 1. Cf. II, v. 519-520, où le verbe καταναίω régit un syntagme prépositionnel en ἐν et non un accusatif direct comme ce serait le cas en II, v. 906 :

Λίπεν δ' ὁ γε πατὴρ ἐφετμῇ  
Φθίην · ἐν δὲ Κέῳ κατενάσσατο  
[Aristée] quitta la Phthie à la demande de son père et s'établit à Céos.

<sup>261</sup> Cf. *supra*, p. 4, n. 253.

<sup>262</sup> Cf. *supra*, p. 4, n. 250.

<sup>263</sup> OSWALD 1904, p. 89-91.

<sup>264</sup> Cf. *supra*, p. 4, n. 244.

<sup>265</sup> IV, v. 257 :

Νεύμεθ' ἐς Ὀρχομενόν  
Nous nous rendions à Orchomène.

Les manuscrits de la famille *m* présentent la leçon νείσομεθ' ἐς, qui n'est pas métrique ; les manuscrits de *w* présentent νισόμεθ' et νεισόμεθ' suivis d'un accusatif direct ; E présente la leçon préférée par Francis Vian. Pour une discussion de ce passage, LIVREA 1973, p. 88, n. au v. 257 ; VIAN 1981, p. 156, n. au v. 257 et p. 213-214, n. au v. 257. Malcolm Campbell (CAMPBELL 1976, p. 339) rappelle que l'on trouve le syntagme ἐς Ὀρχομενόν ποτινίσσεται au vers 381 du chant IX de l'*Illiade* et que la leçon retenue par Francis Vian est donc peut-être préférable.

*Argonautiques*, il signifie alors « s'établir », sens qui conviendrait également au vers 902 du chant II, mais il régit un syntagme prépositionnel tandis que le verbe du vers 902 régit un accusatif direct<sup>266</sup> :

ἐν δὲ Κέφ κατανάσσατο  
[Aristée] s'établit à Céos.

Le moyen καταναίομαι semble cependant bien régir un accusatif direct dans un fragment d'Hésiode retrouvé sur un papyrus, qui reste cependant trop fragmentaire pour que la construction du verbe puisse être déterminée de manière certaine<sup>267</sup> :

[...] γεων κατανάσσατο γαῖαν ἐραννή[ν  
[...] il s'établit sur une terre agréable.

Il apparaît donc que le texte des manuscrits peut être conservé et que la conjecture de Samuel Naber n'est pas nécessaire. Si toutefois nous devons adopter cette conjecture, il reste que κατανίσσομαι fonctionnerait ici comme une variante synonymique de κατέρχομαι, qui peut en effet désigner le fait de « revenir » mais qui, cependant, ne régit normalement pas un accusatif direct.

## 2) Attestation du verbe chez Hermésianax

Hors des *Argonautiques*, ce verbe n'apparaît que dans un long fragment d'Hermésianax transmis par Athénée dans les *Deipnosophistes*. Cette attestation, à peu près contemporaine de l'écriture des *Argonautiques*, témoigne de ce que notre corpus a d'arbitraire : il ne serait guère étonnant que le verbe κατανίσσομαι, qui présente un préverbe extrêmement fréquent et un thème verbal rare mais usuel en poésie, ait été attesté par ailleurs et n'ait pas été perçu comme « nouveau » par le lecteur d'Apollonios.

Que ce soit pour le sens ou pour la syntaxe, cette attestation se distingue de celles que l'on trouve chez Apollonios. Le verbe, chez Hermésianax, régit un accusatif direct<sup>268</sup> :

ὑπὸ σκολιοῖο τυπέντα  
τόξου νυκτερινὰς οὐκ ἀποθέσθ' ὀδύνας·  
ἀλλὰ Μακεδονίης πάσας κατενίσσατο λαύρας  
Αἰγείων μέθεπεν δ' Ἀρχέλαω ταμίην,  
[Je dis que] [Euripide], touché par l'arc recourbé, ne se défit pas de ses douleurs nocturnes ;  
mais il descendit dans toutes les venelles d'Æges de Macédoine et poursuivit l'intendant  
d'Archelaus.

Ce passage du long poème d'Hermésianax est difficile et a donné lieu à de nombreuses conjectures, notamment pour le dernier vers cité. Le sens qu'il faut donner à λαύρα, le régime de notre verbe, n'est pas évident. Le substantif désigne le plus souvent un « passage étroit » ou une « venelle » ; le terme est régulièrement associé à la saleté, à la mauvaise odeur, aux excréments ou à

<sup>266</sup> II, v. 520.

<sup>267</sup> Hésiode, fr. 70 (éd. R. Merkelbach et M. West dans *Fragmenta Hesiodica*), v. 37. Avec le même sens que l'actif, avec un accusatif de personne, « établir quelqu'un quelque part », Eschyle, *Euménides*, v. 929.

<sup>268</sup> Hermésianax, fr. 7 (éd. J. Powell dans *Collectanea Alexandrina*), v. 63-66. Nous conservons ici le texte des manuscrits, tel qu'il est par exemple édité dans MATTHEWS 2003, p. 279, qui propose la conjecture ταμίη, « il poursuivit l'intendant Archelaus ». Pour la valeur du datif Ἀρχέλαω, GIANGRANDE 1977, p. 113.

la prostitution et peut même désigner les égouts<sup>269</sup>. L'accusatif peut être interprété comme un accusatif allatif, qui est fréquent en poésie : il s'agirait alors de descendre « en direction » des venelles, par exemple depuis une partie de la ville située plus en hauteur. Il est également possible de lire là une structure transitive directe analogue à ce que l'on trouve dans le français « descendre une ruelle », puisque des syntagmes comme τὴν ὁδὸν καταβαίνω ou τὴν ὁδὸν κατέρχομαι sont rares mais attestés en prose<sup>270</sup>.

Le verbe κατανίσσομαι semble bien fonctionner comme une variante synonymique de κατέρχομαι : c'est le cas dans ses deux attestations assurées par la tradition, où le verbe signifie « descendre ». Chez Apollonios, le verbe régit un syntagme prépositionnel et un adverbe en -δε, c'est-à-dire la construction attendue pour un verbe de mouvement préverbé en κατα°. La grande rareté du verbe est due à celle du thème verbal employé : le verbe κατανίσσομαι s'intègre dans une importante série de verbes préverbés en κατα° qui désignent un mouvement orienté vers le bas et devait être immédiatement compréhensible pour le lecteur d'Apollonios.

## B. Valeur syntaxique du préverbe : verbes d'origine régissant un génitif direct

Dans les verbes ἐξόρνυμαι et ἀποβλώσκω, le préverbe joue un rôle syntaxique et modifie la rection du verbe. Ces verbes ne disent rien de l'orientation du mouvement ni du trajet parcouru, mais permettent d'insister sur le point de départ du mouvement. Ces verbes en ἐκ° ou en ἀπο°, qui régissent un génitif ablatif, s'opposent aux verbes préverbés en εἰς°, qui régissent un accusatif allatif, mais qui ne sont pas représentés dans notre corpus. Là encore, ce fonctionnement des verbes en ἐκ° ou en ἀπο° n'a rien de spécifique à la langue d'Apollonios : ces verbes sont fréquents, en prose comme en poésie, et la « nouveauté » des deux verbes de notre corpus ne tient qu'à la rareté du thème verbal employé et non à une pratique de la préverbation qui serait propre à la langue des *Argonautiques*.

### 1) Le verbe ἀποβλώσκω (III, v. 1143)

L'attestation du verbe ἀποβλώσκω que nous trouvons au vers 1143 du chant III des *Argonautiques* est la seule qui soit bien assurée dans la tradition manuscrite. On trouve également ce verbe dans un fragment de la *Victoire de Sosibios* de Callimaque, retrouvé sur un papyrus, dont la lecture est cependant très difficile et où le radical du verbe n'est lu que par conjecture<sup>271</sup>. Enfin, on

<sup>269</sup> DU BOUCHET 2004, p. 155-183. Voir en particulier Aristophane, *Paix*, v. 99 et 158, où le bousier est attiré par l'odeur des λάυραι. Pour des égouts, Flavius Josèphe, *Antiquités juives*, XV, 340.

<sup>270</sup> Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, V, 58, 4 :

τοῖς δὲ Βοιωτοῖς καὶ Μεγαρεῦσι καὶ Σικυωνίοις εἶρητο τὴν ἐπὶ Νεμέας ὁδὸν καταβαίνειν

On avait dit aux Béotiens, aux Mégariens et aux Sicyoniens de descendre la route de Némée.

Voir aussi Plutarque, *Vie d'Antoine*, 45, 12 ; Lucien, *Amours*, 20. Pour κατέρχομαι ou κάτεμι, Galien, *Utilité des parties du corps*, 3.498 K ; Xénophon d'Ephèse, *Les Ephésiaques*, V, 2, 7.

<sup>271</sup> Callimaque, fr. 384 (éd. R. Pfeiffer), v. 4-5 :

ὃ τὸ μὲν ἐξ Ἐφύρης ἄρμα,1 σεληνοφόρον

trouve une attestation de ce verbe dans les manuscrits des *Trachiniennes* de Sophocle, dans un passage manifestement corrompu, mais la forme ἀπέμολον est généralement corrigée en ἐπέμολον car l'idée de séparation véhiculée par le préverbe n'est pas compatible avec le sens du texte<sup>272</sup>.

Le verbe βλώσκω, rare en prose, est en revanche fréquent dans la langue poétique, en particulier à l'aoriste, quels que soient l'époque et le genre poétique ; il y fonctionne comme une variante poétique de ἔρχομαι<sup>273</sup>. Chez Apollonios lui-même, outre les créations lexicales<sup>274</sup>, on trouve quatre attestations du verbe simple<sup>275</sup> ainsi que d'autres préverbés formés à partir du verbe βλώσκω mais qui ne sont pas des créations lexicales<sup>276</sup>.

Le verbe ἀποβλώσκω est employé par Apollonios au vers 1143 du troisième chant, alors que Médée, qui vient de donner le Prométhéion à Jason, doit rentrer chez elle avant que son absence ne soit remarquée :

ἐδεύετο δ' ἡματος ὄρη  
 ἄψ οἴκόνδε νέεσθαι ἔην μετὰ μητέρα κούρη.  
 Ἦ δ' οὔπω κομιδῆς μιμνήσκετο, τέρπετο γάρ οἱ  
 θυμὸς ὁμῶς μορφῇ τε καὶ αἰμυλίοισι λόγοισιν,  
 εἰ μὴ ἄρ' Αἰσονίδης πεφυλαγμένος ὄψε περ ἠΰδα·  
 “Ὀρη ἀποβλώσκειν, μὴ πρὶν φάος ἡελίοιο  
 δύη ὑποφθάμενον καὶ τις τὰ ἕκαστα νοήσῃ  
 ὀθνεῖων· αὐτίς δ' ἀβολήσομεν ἐνθάδ' ἰόντες.”

Elle était passée, l'heure du jour où la jeune fille devait s'en aller vers sa demeure et rejoindre sa mère. Elle n'aurait jamais songé au retour, car son cœur jouissait également de la beauté et des paroles séduisantes de l'Aisonide, s'il n'avait pas dit, après un long moment : « Il est l'heure de partir, de crainte que la lumière du soleil, nous devançant, n'arrive avant nous et qu'un étranger ne comprenne tout. Nous reviendrons ici pour nous rencontrer à nouveau. »

Le poète, ici, insiste sur l'idée de séparation : on a ainsi l'infinitif ἄψ...νέεσθαι, « s'en aller », le substantif ἡ κομιδή (v. 1139) et enfin, quelques vers plus loin, le verbe διατμήγω (v. 1147), « se séparer ». De même que βλώσκω est une variante poétique de ἔρχομαι, ἀποβλώσκω semble fonctionner comme une variante poétique de ἀπέρχομαι qui est très fréquent et qui signifie également

νεῖον ἀπ' οὔν ἰμέμβλωκεν·

Le char qui lui apporta le persil revint récemment d'Ephyre.

<sup>272</sup> Sophocle, *Les Trachiniennes*, v. 852-855 :

κέχυται νόσος, ὃ πόποι, οἶον <ἐξ>  
 ἀναρσίων οὔπω <ποτ' ἄνδρ'> ἀγακλειτὸν  
 ἐπέμολε<ν> πάθος οἰκτίσαι.

Hélas, une maladie fut déversée [sur Héraclès], semblable à aucun mal digne de pitié s'étant jamais abattu, de la main de ses ennemis, sur ce héros glorieux.

<sup>273</sup> LETOUBLON 1985, p. 114-118.

<sup>274</sup> Pour ἐκπροβλώσκω (IV, v. 327, v. 1539 et v. 1587), cf. *infra*, p. 4 *sqq.* ; pour ἐπιπροβλώσκω (III, v. 665), cf. *infra*, p. 4.

<sup>275</sup> I, v. 703-704 :

Ὅρσο μοι, Ἰφινόη, τοῦδ' ἀνέρος ἀντιόωσα  
 ἡμέτερόνδε μολεῖν

Lève-toi, Iphinoé, pour supplier cet homme de venir chez nous.

Voir aussi II, v. 1223, IV, v. 759 et v. 1433.

<sup>276</sup> Pour ἐκβλώσκω, I, v. 845. Pour καταβλώσκω, I, v. 322 et IV, v. 227. Pour παραβλώσκω, IV, v. 1167. Pour προβλώσκω, II, v. 1174 et IV, v. 523.

« partir », par exemple chez Homère<sup>277</sup> mais également en prose classique<sup>278</sup>. On le trouve aussi une seule fois, chez Apollonios lui-même, mais le vers pose des difficultés d'établissement du texte<sup>279</sup>.

Le verbe est ici employé absolument, le lieu d'où la jeune fille doit partir étant évident en contexte puisqu'il s'agit de l'endroit où elle se trouve au moment où elle prononce ces paroles. Dans le fragment de Callimaque où l'on croit devoir restituer ce verbe, le préverbe se construit avec un syntagme prépositionnel en ἐκ et le génitif<sup>280</sup>. Ces deux constructions sont attendues pour un verbe de mouvement préverbe en ἀπο<sup>281</sup> : il n'y a là rien qui soit propre à la langue des *Argonautiques*.

## 2) Le verbe ἐξόρνυμαι (I, v. 306)

Le verbe ἐξόρνυμαι est formé à partir du thème verbal ὀρνυμαι qui, au moyen, signifie « se mettre en mouvement, s'élaner »<sup>282</sup>. Apollonios emploie ce préverbe au début du chant I, quand Jason quitte son foyer à Iôlcos et se rend au port :

Ἴη καὶ ὁ μὲν προτέρωσε δόμων ἐξῶρτο νέεσθαι.  
Il dit et il s'élança hors de sa maison et partit de l'avant.

L'édition de ce passage est problématique : la leçon retenue par Francis Vian n'est présente que dans les manuscrits de la famille *m*, la famille *w* présentant la leçon ῶρτο, qui n'est pas métrique, et le manuscrit *Z* présentant la leçon ἐξ ῶρτο. Hermann Fränkel édite ἐξ ῶρτο et préfère donc voir là une postposition dont le régime au génitif est δόμων. Francis Vian, quant à lui, suit la famille *m* et lit donc là un préverbe ἐξῶρτο. Les deux leçons sont également satisfaisantes et il est probablement

<sup>277</sup> Homère, *Illiade*, XVII, v. 702-704 :

Οὐδ' ἄρα σοί, Μενέλαε διοτρεφές, ἦθελε θυμὸς  
τειρομένοις ἐτάροισιν ἀμυνέμεν, ἔνθεν ἀπῆλθεν  
Ἀντίλοχος  
Ton âme, Ménélas fils de dieu, ne consentit pas à protéger tes compagnons affaiblis à l'endroit d'où Antiloque  
était parti.

Voir aussi *Illiade*, XXIV, v. 766 et *Odyssée*, II, v. 136 ; XIX, v. 223 ; XXIV, v. 310.

<sup>278</sup> Par exemple Démosthène, *Sur la couronne*, 124 :

οὐ μὴν οὐδ' ἐνταῦθ' ἔλαττον ἔχων δίκαιός ἐστιν ἀπελθεῖν.  
Ici, il [Eschine] n'a certes pas le droit de partir sans avoir été vaincu.

Voir aussi 240 et 244, ainsi que de nombreux autres textes de la prose classique (recherche sur le *Thesaurus Linguae Graecae* en ligne, réalisée le 4/05/2019).

<sup>279</sup> IV, v. 415-416 :

σὺ δέ μιν φαιδροῖς ἀγαπάζεις δώροις,  
εἴ κέν πως κήρυκας ἀπερχομένους πεπίθοιμι  
Toi, accueille-le favorablement, avec de splendides cadeaux, pour que je puisse convaincre les hérauts sur le  
départ...

Enrico Livrea propose la conjecture ἀνερχομένους, « [les hérauts] qui étaient de retour », qu'il juge plus satisfaisante pour le sens (LIVREA 1973, p. 135, n. au v. 417).

<sup>280</sup> Cf. *supra*, n. 271.

<sup>281</sup> Par exemple, chez Thucydide, on trouve le verbe ἀπέρχομαι employé absolument (*La Guerre du Péloponnèse*, I, 45) et associé à un syntagme prépositionnel en ἐκ et le génitif (I, 89). Les exemples sont nombreux et se trouvent dans tous les genres littéraires.

<sup>282</sup> Avec le sens de « s'élaner, se mettre en mouvement », pour des personnages qui n'étaient pas assis et qui se déplacent de manière conséquente, avec un syntagme prépositionnel en εἰς et l'accusatif, I, v. 853 ; III, v. 1148 ; avec διά et l'accusatif, III, v. 708 ; avec un adverbe en -δε, III, v. 268 ; avec un adverbe en -θεν, IV, v. 911 ; employé absolument, I, v. 1206 et 1250 ; III, v. 1165 et 1327 ; IV, v. 185 et 1368.

Avec le sens « se lever », pour des personnages qui étaient assis ou allongés et qui ne se déplacent pas de manière conséquente, I, v. 668 et 703 ; II, v. 555, 565, 897 ; avec ἐκ ou ἀπό et le génitif, I, v. 1104 ; III, v. 48, 439 ; avec ἐκ et le génitif et ἀνά et l'accusatif, IV, v. 1111 ; employé absolument, I, v. 310.

impossible de se prononcer en faveur de l'une ou l'autre leçon. On peut cependant remarquer que l'on trouve le génitif δόμων immédiatement suivi d'un préverbe en ἐκ° dans deux autres vers des *Argonautiques* où l'ensemble de la tradition manuscrite présente un préverbe<sup>283</sup>. Le génitif à valeur ablative est par ailleurs fréquent chez Apollonios, en particulier pour les préverbes en ἐκ° ou en ἀπο°<sup>284</sup>. Nous incluons donc le verbe ἐξόρνυμαι dans notre corpus puisqu'il est présent dans la tradition manuscrite et que la conjecture ne semble pas nécessaire ici.

Le verbe signifie ici « s'élancer en sortant » d'un lieu et régit, s'il faut bien lire un préverbe, un génitif direct, construction qui sera également celle de notre verbe dans ses attestations postérieures, qui sont toutes poétiques et très tardives<sup>285</sup>. Ce verbe s'intègre sans mal dans le paradigme des verbes préverbes en ἐκ° qui désignent le fait de « sortir » d'un lieu ; ces verbes, qui sont le plus souvent accompagnés d'un syntagme prépositionnel en prose, régissent en poésie soit un génitif direct à valeur ablative, soit, plus rarement, un syntagme prépositionnel<sup>286</sup>.

Le verbe ἐξόρνυμαι et le verbe ἀποβλώσκω, malgré leur caractère apparemment « nouveau », présentent en réalité une structure très fréquente : les verbes de mouvement en ἐκ° en ἀπο° sont fréquents et ces deux verbes de notre corpus s'intègrent sans mal dans le paradigme, que ce soit pour le sens ou pour la syntaxe. Comme c'était le cas pour κατανίσσομαι, la rareté de ces deux verbes semble tenir uniquement à leur thème verbal, qui est lui-même rare et propre à la langue poétique, et non à la présence du préverbe ; les compléments qu'ils régissent sont attendus dans la langue épique et ne posent pas de difficultés d'interprétation.

### C. Valeur sémantico-syntaxique du préverbe : verbes de « trajet » régissant un accusatif direct

Notre corpus contient un nombre important de verbes dont le sémantisme ne vise pas le point de départ ou le point d'arrivée du trajet des Argonautes, mais simplement les lieux par lesquels ou le

<sup>283</sup> On trouve δόμων ἐκπεμπε (II, v. 814), δόμων ἐξήλυθον (III, v. 448) et δόμων ἐξέσσυτο (IV, v. 40).

<sup>284</sup> OSWALD 1904, p. 84-87, qui relève 125 exemples de génitif ablatif sans préposition, dont 85 avec des verbes préverbes.

<sup>285</sup> Musée, *Héro et Léandre*, v. 253 :

ἠόνος δ' ἐξῶρτο, δέμας δ' ἔρριψε θαλάσση.  
Il s'élança depuis le rivage et se jeta dans la mer.

Apollinaire de Laodicée, *Metaphrasis psalmodum*, prologue, v. 105-107 :

καὶ γὰρ ἐτύχθη  
ἐκ παλαχῆς θεότευκτος. ἐνός δ' ἐξῶρτο λόχοιο  
παντοίη μεροπηῖς ὁμοῦ γλώσση καὶ ἀοιδῆ

En effet, depuis des temps anciens, [la langue grecque] était elle aussi l'œuvre de Dieu et d'une origine unique s'étaient élancés tous les chants de l'humanité, ainsi que toutes les langues.

Le fragment épique transmis par le lexique attribué à Jean Zonaras est trop court pour que l'on puisse identifier la construction du verbe (*Lexicon*, s. v. παλίνορος).

<sup>286</sup> Par exemple, dans la langue épique archaïque, le verbe ἐξέρχομαι régit un génitif ablatif direct en *Illiade*, XXII, v. 237, 413 et 417 ; XXI, v. 229 ; XXII, v. 375 ; avec le génitif δόμων, *Odyssée*, XX, v. 371. Avec un adverbe en -δε, *Odyssée*, XIX, v. 68 ; XXI, v. 90. Le verbe est employé absolument en *Illiade*, IX, v. 476, où le génitif peut être interprété soit comme un génitif ablatif soit comme un génitif adnominal ; v. 576 ; *Odyssée*, IV, v. 283 et 740 ; VIII, v. 100 ; X, v. 230, 256 et 312 ; XV, v. 396 ; XXIV, v. 491 ; Hésiode, *Théogonie*, v. 772.

Chez Apollonios, avec un génitif direct, III, v. 448 et, avec un accusatif allatif, III, v. 448.

long desquels ils passent. Cette abondance de verbes de « trajet » n'est pas étonnante dans un récit comme celui des *Argonautiques*, qui, le chant III excepté, raconte un voyage. Contrairement à l'*Odyssée*, où Ulysse est, le plus souvent, perdu en haute mer et où il est impossible de retracer l'itinéraire parcouru<sup>287</sup>, les *Argonautiques* s'ancrent dans une géographie bien réelle, qui fait l'objet d'une description précise : Apollonios, qui, comme Homère, décrit les lieux dans lesquels les Argonautes débarquent, décrit également les lieux qu'ils longent ou traversent sans s'y arrêter.

Ces verbes de « trajet » se construisent tous avec un accusatif direct que l'on ne peut pas interpréter comme un accusatif allatif, c'est-à-dire comme un accusatif qui désigne le point d'aboutissement du mouvement. Notre corpus contient quatre verbes en παρα<sup>o</sup> ou en παρεκ<sup>o</sup> qui désignent le fait de « longer » ou de « dépasser » un point, deux verbes en δια<sup>o</sup> et en διεκ<sup>o</sup> qui désignent le fait de « traverser » un espace, et enfin un verbe en υπεκ<sup>o</sup>, dont le sens est difficile à déterminer mais qui régit bien un accusatif direct qui ne peut pas être interprété comme allatif. Enfin, le verbe ἀμφιθρόσκω, qui, contrairement aux autres verbes de mouvement traités ici, ne peut pas être rapproché d'un verbe attesté en prose, semble être, pour le sens comme pour la syntaxe, analogique de l'*hapax* homérique ἀμφιθέω.

### 1) Verbes en παρα<sup>o</sup> et verbes en παρεκ<sup>o</sup>

Notre corpus contient un verbe de mouvement en παρα<sup>o</sup> et trois verbes de mouvement en παρεκ<sup>o</sup> qui signifient « longer, passer le long de » : ces verbes sont employés par Apollonios pour désigner les points de la côte le long desquels passent les Argonautes et lui permettent donc de décrire leur trajet avec précision. L'Argô et son équipage ne naviguent que très rarement en haute mer et longent les côtes : indiquer la position du navire revient alors à indiquer les villes ou les points de la côte que longent les Argonautes. Les verbes qui signifient « longer, passer le long de » jouent alors un rôle essentiel dans la description du trajet des Argonautes.

#### a) Un verbe en παρα<sup>o</sup> : le verbe παρανέομαι (II, v. 357)

Les *Argonautiques* ne contiennent qu'un verbe en παρα<sup>o</sup> qui désigne le fait de « longer » un point, le verbe παρανέομαι. Comme les verbes que nous avons vus précédemment, παρανέομαι s'intègre parfaitement dans le paradigme des verbes de mouvement préverbés en παρα<sup>o</sup> qui, en poésie comme en prose, signifient « longer, passer le long de » quand ils régissent un accusatif direct.

---

<sup>287</sup> GERMAIN 1954, p. 511-582.

## i. Les verbes de mouvement en παρα<sup>o</sup> dans la langue épique archaïque

Dans la langue épique archaïque<sup>288</sup>, un nombre important de verbes de mouvement en παρα<sup>o</sup> régissent un accusatif direct et désignent le fait de « passer à côté » d'un point, de le « longer ». C'est le cas du verbe παρέρχομαι qui, dans le texte homérique, signifie bien « passer à côté de, longer » et se construit avec un accusatif direct, par exemple au vers 239 du chant VIII de l'*Iliade*<sup>289</sup> :

οὐ μὲν δὴ ποτέ φημι τεὸν περικαλλέα βωμὸν  
νηὶ πολυκλήϊδι παρελθέμεν ἐνθάδε ἔρρων  
J'affirme que jamais, sur mon navire aux nombreux bancs, je n'ai dépassé [sans m'y arrêter] un de tes beaux autels en venant ici.

Il en va de même pour παρατρέχω qui signifie « dépasser en courant » ou simplement « surpasser » dans la langue homérique et qui est également attesté avec un régime à l'accusatif<sup>290</sup> ; il en va de même pour le verbe παραίτσω<sup>291</sup>, pour le verbe παραμείβω<sup>292</sup>, ainsi que pour παρελαύνω, qui est notamment employé pour le fait de « dépasser » quelqu'un lors d'une course de chars<sup>293</sup>. Enfin, on trouve dans l'*Hymne homérique à Apollon* deux verbes de mouvement en παρα<sup>o</sup>, παρανίσσομαι et παραστείχω, qui présentent la même construction et le même sens<sup>294</sup>.

<sup>288</sup> Dans cette partie, les relevés ont été effectués à partir de EBELING 1963, vol. II, p. 133-142 pour l'*Iliade*, l'*Odyssee* et les *Hymnes homériques*, et à partir de PAULSON 1962, p. 69 pour le corpus hésiodique.

<sup>289</sup> Voir aussi XXIII, v. 345 et *Odyssee*, IV, v. 527 ; V, v. 429 ; VIII, v. 230 ; XII, v. 62 ; XVI, v. 357, où le verbe a pour sujet νῆα, « le navire » ; XVII, v. 233. Le verbe prend un sens métaphorique (« dépasser par la pensée, par la ruse ») dans *Iliade*, I, v. 132 et *Odyssee*, XIII, v. 291.

<sup>290</sup> Avec un régime à l'accusatif direct, Homère, *Iliade*, XXIII, v. 636 :

Ἴφικλον δὲ πόδεσσι παρέδραμον ἐσθλὸν ἐόντα  
Je dépassai Iphicle à la course, qui était pourtant noble.

Voir aussi, sans complément exprimé, Homère, *Iliade*, X, v. 350 ; XXII, v. 157.

<sup>291</sup> Homère, *Iliade*, XI, v. 615, où Achille explique pourquoi il n'a pas pu voir quel guerrier a été blessé :

ἵπποι γάρ με παρήϊξαν πρόσσω μεμαυῖαι.  
Les chevaux, en effet, impatients, m'ont dépassé dans leur course en avant.

Voir aussi, employé absolument, pour Hector qui ne s'arrête pas pour venir en aide à Sarpédon, V, v. 690 ; avec un groupe prépositionnel en ἐπί et l'accusatif, pour Ulysse qui ne tient pas compte des exhortations de Diomède et qui court vers les navires, VIII, v. 98. Le verbe est employé absolument, pour Polydore en XX, v. 414, mais le sens du verbe est peu clair.

<sup>292</sup> Homère, *Odyssee*, VI, v. 310-311 :

τὸν παραμειψάμενος μητρὸς περὶ γούνασι χεῖρας  
βάλλειν ἡμετέρης,  
Après l'avoir dépassé [Alcinoos], entoure de tes mains les genoux de ma mère.

Voir aussi, avec un accusatif direct, pour le fait de « dépasser le Malée », *Hymne homérique à Apollon*, v. 409 ; employé absolument, pour la saison qui « passe », Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, v. 409.

<sup>293</sup> Homère, *Iliade*, XXIII, v. 526-527 :

εἰ δὲ κ' ἔτι προτέρω γένετο δρόμος ἀμφοτέροισι,  
τῷ κέν μιν παρέλασσ' οὐδ' ἀμφήριστον ἔθηκεν.  
Et si la course avait encore continué pour tous les deux, alors il l'aurait dépassé et sa victoire n'aurait pas été douteuse.

Voir aussi, toujours pour une course de chars, avec un régime à l'accusatif, XXIII, v. 638 ; dans le même contexte mais employé absolument, XXIII, v. 382 et 427. Pour le fait de « longer, dépasser » le cap des Sirènes, avec un accusatif direct, *Odyssee*, XII, v. 197 ; employé absolument, XII, v. 186.

<sup>294</sup> Pour παρανίσσομαι, *Hymne homérique à Apollon*, v. 430 :

ἀλλ' ὅτε δὴ Πελοπόννησον παρενίστατο πᾶσαν  
... mais, lorsqu'il eut longé tout le Péloponnèse...

Pour παραστείχω, *Hymne homérique à Apollon*, v. 217 :

Λέκτον τ' ἡμαθόεντα παρέστιχες ἠδ' Αἰνιῆνας  
καὶ διὰ Περραιβοῦς  
Tu longéas la sableuse Lectos et les terres des Aëniènes et tu traversas celles des Pérrhèbes.

Ce sens et cette construction ne sont cependant pas attestés pour tous les verbes de mouvement préverbes en παρα° du texte homérique. Le verbe παραβλώσκω, très rare, signifie « venir auprès de », « venir en aide » à quelqu'un dans le texte homérique et régit un datif<sup>295</sup> ; le verbe παραβαίνω, qui régit aussi un datif, signifie « marcher auprès de » et est employé pour des guerriers qui vont au combat côte à côte<sup>296</sup> ; παραπλώω, qui n'est attesté qu'une fois dans le texte homérique, est construit avec un adverbe<sup>297</sup> ; παροίχομαι est toujours employé absolument dans la langue épique archaïque et présente le sème du « départ »<sup>298</sup>.

Dans la poésie épique archaïque, les verbes de mouvement préverbes en παρα° ne forment donc pas un ensemble homogène : certains, les plus fréquents, régissent un accusatif et signifient « passer le long de, longer », alors que d'autres se construisent avec un datif instrumental à valeur d'accompagnement et signifient « venir auprès de quelqu'un, venir à ses côtés ».

## ii. Les verbes de mouvement en παρα° en prose classique et hellénistique

Si, dans la langue épique archaïque, le verbe παρέρχομαι et bon nombre de préverbes en παρα° se construisent avec un accusatif direct et signifient « dépasser », le verbe παρέρχομαι ne signifie que très rarement « longer, dépasser » dans la langue classique. Chez Thucydide, par exemple, le verbe est surtout employé pour désigner le fait d'« arriver quelque part » et est en particulier employé lorsque des orateurs qui s'avancent avant de prendre la parole<sup>299</sup>. Sur les quarante-six occurrences de ce verbe dans la *Guerre du Péloponnèse*, seules deux d'entre elles sont construites avec un accusatif direct et semblent signifier « longer, dépasser »<sup>300</sup>. Dans tous les autres cas, le verbe se construit soit

<sup>295</sup> Homère, *Illiade*, IV, v. 10-11 :

τῷ δ' αὖτε φιλομειδῆς Ἀφροδίτη  
αἰεὶ παρμέμβλωκε καὶ αὐτοῦ κῆρας ἀμύνει·

Aphrodite, qui aime à sourire, lui vient toujours auprès de lui et écarte de lui le trépas.

Voir aussi XXIV, v. 73. Apollonios reprend le verbe, qui n'est pas attesté hors du texte homérique, sans que la notion d'aide ou d'assistance soit présente (IV, v. 1167).

<sup>296</sup> Employé absolument, pour Isos et Antiphe, montés sur le même char, Homère, *Illiade*, XI, v. 104 ; pour les deux Ajax, côte à côte, XIII, v. 708. Avec un régime au datif, pour Cébriion monté à côté d'Hector, XI, v. 522.

<sup>297</sup> Homère, *Odyssée*, XII, v. 69-70 :

οἷη δὴ κείνη γε παρέπλω ποντοπόρος νηῦς  
Ἀργὸν πασιμέλουσα, παρ' Αἰήτῳ πλέουσα·

Un seul vaisseau qui traverse la mer navigua là-bas, Argô que tous connaissent, qui rentrait du pays d'Aiétés.

Ici, le préverbe παραπλώω au vers 60 fait écho au syntagme prépositionnel en παρά et le génitif que l'on trouve au vers 70, avec un jeu phonétique et syntaxique.

<sup>298</sup> Homère, *Illiade*, pour un guerrier qui s'en va, IV, v. 272 et 326 ; pour la nuit qui se termine, X, v. 252. Au sujet de ce verbe et de la présence du sème du « départ », cf. LETOUBLON 1985, p. 100-101.

<sup>299</sup> Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, I, 61, 3 ; 63, 1 ; 67, 5 ; 72, 2 ; 73, 1 ; 79, 2 ; 85, 3 ; 139, 4 ; II, 55, 1 ; 59, 3 ; III, 36, 6 ; 41, 1 ; 44, 1 ; 60, 1 mais le texte pose un problème d'édition ; IV, 28, 4 ; 86, 1 ; V, 45, 4 ; 71, 3 ; 72, 1 ; VI, 8, 4 ; 15, 5 ; VI, 19, 1 et 2 ; 25, 1 ; 32, 3 ; 35, 2 ; 41, 1 ; 61, 2 ; 72, 2 ; 88, 10 ; VII, 10, 1 ; 28, 2 ; VIII, 29, 1 ; 53, 2 ; VIII, 57, 1 ; 87, 2

<sup>300</sup> Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, VII, 6, 1 :

ἤδη γὰρ καὶ ὅσον οὐ παρεληλύθει τὴν τῶν Ἀθηναίων τοῦ τείχους τελευτήν ἢ ἐκείνων τείχισις  
Déjà, il s'en fallait de peu pour que leurs murailles dépassassent la limite du rempart athénien.

Voir aussi 6, 4, qui décrit la même situation. En II, 72, 6, le verbe a pour sujet la guerre et signifie « se terminer ». En V, 73, 3, le verbe désigne un mouvement latéral effectué par une partie de l'armée.

sans complément exprimé, soit avec un syntagme prépositionnel indiquant la direction du mouvement. On retrouve la même situation chez Polybe, à date un peu plus tardive, où aucune des trente-sept occurrences de *παρέρχομαι* ne désigne le fait de « dépasser » quelque chose<sup>301</sup>. Le verbe *παρέρχομαι*, qui signifie « passer à côté de, longer » chez Homère, n'a plus ce sens à l'époque classique et moins encore dans la *koiné*. De même, *παραβαίνω* prend un sens abstrait en prose classique et signifie « transgresser » un traité ou un serment<sup>302</sup>.

Cela étant, d'autres verbes de mouvement en *παρα*<sup>o</sup> employés en prose classique signifient bien « longer », « passer à côté de », et régissent un accusatif direct. C'est par exemple le cas pour *παρατρέχω* chez Xénophon<sup>303</sup>, même si d'autres sens et d'autres constructions sont attestés, avec notamment des régimes au datif<sup>304</sup>. Le verbe *παραθέω*, qui apparaît chez Xénophon, peut se construire

<sup>301</sup> Polybe, *Histoires*, I, 86, 9 ; II, 50, 10 ; III, 20, 9 ; 40, 12 ; 54, 7 ; IV, 23, 5 ; 34, 7 ; V, 46, 11 ; 68, 7 ; VIII, 17, 6 ; XV, 1, 6 ; XVI, 22, 10 ; XVIII, 48, 6 ; 54, 1 ; XXII, 7, 5 ; XXIII, 16, 11 ; XXVIII, 4, 1 ; XXIX, 4, 1 ; 24, 7 ; XXX, 1, 10 ; 21, 3 ; 25, 17 ; XXXI, 1, 5 ; XXXII, 15, 1 ; XXXIII, 8, 3 ; 11, 2 ; 15, 3 ; 18, 6 ; XXXV, 2, 13 ; XXXVIII, 19, 1 ; XXXIX, 1, 8.

Le participe parfait désigne les « choses passées » en II, 37, 9 ; III, 31, 4 et 8 ; XII, 25e, 6. Le verbe est également employé en III, 67, 2 pour la nuit qui « passe ». Le verbe n'est pas un verbe de mouvement en I, 4, 4 et en XXXIII, 1, 7.

<sup>302</sup> Pour des serments, *ὁ ὄρκος*, Eschyle, *Les Euménides*, v. 768 ; Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, I, 78, 4 ; II, 71, 4 ; V, 30, 1 et 3 ; Euripide, fr. 286 (éd. A. Nauck dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*), v. 7 ; Antiphon, *Sur le choreute*, 49 et 51 ; Isocrate, *Contre Callimakhos*, 24 et 25 ; *Plataïque*, 44. Pour un traité, Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, I, 123, 2 ; III, 11, 1 ; 12, 2 ; 64, 3 ; IV, 16, 2 ; 23, 1 ; 122, 4 ; 123, 1 ; V, 47, 8 ; Isocrate, *Plataïque*, 10. Pour une loi ou une règle, Hérodote, *Histoires*, I, 65 ; Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, III, 45, 3 ; 61, 2 ; 67, 6 ; IV, 97, 3 ; Euripide, *Ion*, v. 230 ; Antiphon, *Sur le choreute*, 5 ; fr. 4 (éd. L. Gernet) ; Isocrate, *Contre Callimakhos*, 26, 27, 29, 34 et 47 ; *Contre Lokhîtès*, 7, 21 ; *Sur l'attelage*, 43 ; *Aéropagitique*, 41 ; *Panathénaïque*, 146, 170 et 193. Avec l'accusatif *τὴν δίκην*, Eschyle, *Agamemnon*, v. 789 ; Antiphon, *Sur le meurtre d'Hérode*, 87. Avec un accusatif de personne, pour le fait de « désobéir » à une divinité, Hérodote, *Histoires*, VI, 12. Employé absolument, Eschyle, *Agamemnon*, v. 59. Le verbe continue à être employé par la suite.

Avec le sens homérique de « marcher à côté de quelqu'un », avec un régime au datif, Hérodote, *Histoires*, VII, 40, avec un régime au datif, et, pour la seule attestation de ce verbe chez Apollonios, IV, v. 210. Chez Euripide, le verbe semble désigner le fait que le rêve « échappe » à quelqu'un (*Hécube*, v. 703-704) :

οὐ με παρέβα φάσ-  
μα μελανόπτερον

Cette vision aux ailes noires ne m'a pas échappé / n'est pas passée à côté de moi.

Dans l'épopée homérique, le rêve, *ὁ ὄνειρος*, est cependant souvent décrit comme un personnage à part entière, dont on peut décrire les déplacements : il s'agit probablement d'une image concrète. Cf. LEVY 1982.

<sup>303</sup> Pour le fait de « longer un espace », Xénophon, *Economique*, 16, 7 :

οὔτε καταστήσαντες ἐπὶ θεῶν οὔθ' ἤσυχoi βαδίζοντες, ἀλλὰ παρατρέχοντες ἅμα τοὺς ἀγροῦς

[les pêcheurs] qui ne s'arrêtent pas pour observer et qui ne se promènent pas tranquillement, mais qui, tout en longeant les champs en avançant rapidement.

Voir aussi, avec un accusatif direct, pour le fait de « dépasser » les navires ennemis, Polybe, *Histoires*, I, 46, 10 ; pour le fait de « dépasser » un point du paysage, Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, III, 39, 1 ; pour le fait de dépasser quelqu'un à la course, *Anthologie grecque*, XIII, ép. 275 attribuée à Posidippe de Pella, v. 9.

Avec *πὰρ* et l'accusatif, Xénophon, *Anabase*, VII, 4, 18 ; *L'art de la chasse*, VI, 10 ; Polybe, *Histoires*, III, 93, 9 ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XXXI, 16, 2. Employé prêter attention absolument, Xénophon, *Anabase*, IV, 7, 6 ; 7 ; 11 ; VII, 1, 23. Pour le fait de « passer à côté de quelqu'un » sans *y*, avec un accusatif direct, Ménandre, fr. Mono, 1, 389 (éd. A. Meineke dans *Fragmenta comicorum Graecorum*, vol. 4). Employé absolument, Théocrite, *Idylles*, XX, v. 32.

Avec une métaphore, pour le fait de « dépasser », de « surpasser » quelqu'un, sans que la notion de course soit présente, *Hymne homérique à Pan*, v. 16 ; Euripide, *Héraclès*, v. 1019 ; Isocrate, *Panégryrique*, 73 ; Aristophane, *Cavaliers*, v. 1353 ; Polybe, *Histoires*, XXXI, 25, 2 et 29, 12. Avec une autre image, pour le fait de « passer sans être vu, échapper à l'attention de quelqu'un », Polybe, *Histoires*, VI, 6, 4 et X, 40, 4. Pour le fait de « passer quelque chose sous silence », de « passer rapidement » sur quelque chose, Polybe, *Histoires*, XLIII, 1, 4 et XXIX, 21, 8 ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XIII, 84, 6 ; XV, 66, 2 et 88, 1 ; XIX, 17, 7 et 98, 1.

<sup>304</sup> Le verbe régit un datif instrumental à valeur d'accompagnement chez Aratos (*Phénomènes*, v. 275) :

Ἦτοι γὰρ καὶ Ζηνὶ παρατρέχει αἰόλος Ὀρνις

avec un accusatif direct, tout comme παραπλέω qui est souvent employé absolument pour désigner le fait de « longer les côtes, faire du cabotage »<sup>305</sup>, mais qui peut également se construire avec un accusatif direct. On trouve par exemple ces deux verbes chez Diodore de Sicile, pour désigner le fait de « passer au large » d'une île<sup>306</sup> :

Οἱ δὲ παραπλέοντες αὐτήν διὰ τὸν ἀπὸ τοῦ βασιλέως φόβον πόρρωθεν παραθέουσι·  
Ceux qui naviguent au large [de l'île] la dépassent de loin, ayant peur du roi.

Si le verbe παρέρχομαι, qui signifiait « longer » chez Homère, ne prend que très rarement ce sens dans la langue de la prose classique et hellénistique, il reste cependant que de nombreux verbes de mouvement en παρα<sup>o</sup> signifient bien « longer » en langue classique. Le verbe παρανέομαι, qui est attesté pour la première fois chez Apollonios, s'intègre donc dans ce paradigme.

### iii. Le verbe παρανέομαι (II, v. 357)

L'*harpax* παρανέομαι présente le thème νέομαι, qui fonctionne comme une variante synonymique de ἔρχομαι dans la langue épique<sup>307</sup>. Cet *harpax* est employé par Phinée alors qu'il donne des recommandations aux Argonautes pour la suite de leur périple :

ἀγχίμολον δ' ἐπὶ τῇ πολέας παρανεῖσθε κολωνούς  
Παφλαγόνων  
Non loin de là, longez les nombreuses collines des Paphlagoniens.

Phinée, qui décrit la route que les Argonautes vont devoir emprunter, énumère les points remarquables que les Argonautes longeront par la mer. Dans son unique attestation, ce verbe se construit avec un accusatif direct, πολέας κολωνούς, et semble bien signifier « longer, aller le long de » ou « dépasser » : du point de vue du sens et de la syntaxe, παρανέομαι peut être rapproché des nombreux verbes de mouvement en παρα<sup>o</sup> qui signifient « longer » et se construisent avec un accusatif direct, que ce soit dans la langue poétique ou dans la langue de la prose classique et hellénistique.

### b) Verbes en παρεκ<sup>o</sup>

Les verbes de mouvement en παρεκ<sup>o</sup> qui apparaissent pour la première fois dans les *Argonautiques* sont au nombre de trois : παρεκθέω (I, v. 592), παρεκνέομαι (II, v. 651 et 941) et παρεξαιμείβω (I, v. 581). Ces trois verbes, comme le verbe παρανέομαι, régissent un accusatif direct

---

Oui, l'oiseau bigarré lui aussi court auprès de Zeus.

Voir aussi, également avec un datif, v. 844. Xénophon (*De l'art équestre*, XI, 4) emploie ce verbe sans complément exprimé pour désigner le fait de « marcher à côté » du cheval.

Le verbe peut également régir un ou plusieurs syntagmes prépositionnels ; dans ce cas, il semble simplement signifier « arriver » (Aristophane, *Les Guêpes*, v. 1432) :

Οὔτω δὲ καὶ σὺ παράτρεχ' εἰς τὰ Πιττάλου.

De même, toi aussi, cours vers l'établissement de Pittalos.

Voir aussi, avec un génitif ablatif, chez Apollonios, III, v. 955 et, employé absolument, Nicandre, *Thériaques*, v. 303.

<sup>305</sup> Par exemple, chez Thucydide, employé absolument, *Guerre du Péloponnèse*, I, 61, 5 ; avec un syntagme prépositionnel, I, 111, 2.

<sup>306</sup> Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, III, 39, 6.

<sup>307</sup> LETOUBLON 1985, p. 174-175.

et désignent le fait de « longer » un point ou un espace. Il faut alors se demander, d'une part, si ces verbes peuvent être rapprochés de verbes de mouvement en *παρεκ*<sup>o</sup> qui seraient attestés par ailleurs et, d'autre part, s'il existe une différence sémantique ou syntaxique entre les verbes de mouvement préverbes en *παρ*<sup>o</sup> et ceux préverbes en *παρεκ*<sup>o</sup>.

### i. Les verbes en *παρεκ*<sup>o</sup> hors des *Argonautiques*

Les verbes de mouvement en *παρεκ*<sup>o</sup> sont plus rares que les verbes en *παρ*<sup>o</sup>, mais sont cependant attestés à la fois en prose et en poésie avant l'époque d'Apollonios.

Le verbe *παρεξέρχομαι*, qui présente le même double préverbe, est attesté dans tous les genres littéraires. Il est absent du texte d'Apollonios mais on le trouve de manière relativement fréquente chez Homère et chez les historiens. Il signifie souvent « dépasser » et est alors employé soit sans complément exprimé, soit avec un complément à l'accusatif, soit, à date plus tardive, avec un syntagme prépositionnel en *παρά* et l'accusatif<sup>308</sup>. Il peut également prendre, par métaphore, le sens de « transgresser, passer outre »<sup>309</sup>. D'autres verbes de mouvement transitifs en *παρεκ*<sup>o</sup> sont attestés avant l'époque hellénistique, mais ils restent rares : le verbe *παρεκπεράω* n'est attesté que dans un fragment d'Eschyle<sup>310</sup> et *παρεξελαύνω* n'est présent que chez Homère et Hérodote<sup>311</sup>. Les verbes de

<sup>308</sup> Homère, *Illiade*, X, v. 344-345 :

ἀλλ' ἔδμῆν μιν πρῶτα παρεξελθεῖν πεδίοιο  
τυτθόν·

Mais laissons-le d'abord [nous] dépasser légèrement dans la plaine.

Il s'agit ici d'Ulysse qui, voyant Dolon s'avancer dans la plaine (pour la valeur du génitif, cf. HAINSWORTH 1993, p. 190, n. au v. 344), suggère à Diomède de le laisser passer pour pouvoir ensuite le prendre à revers et lui couper la retraite vers Troie : il s'agit donc bien de laisser Dolon les « dépasser » pour pouvoir le rattraper ensuite, ce que fera Diomède au vers 350, où l'on a le verbe *παρatreχω*.

Voir aussi, sans régime exprimé, pour le fait de passer devant quelqu'un ou quelque chose sans s'arrêter ou sans se faire remarquer, *Odyssée*, X, v. 573 ; Hérodote, *Histoires*, I, 105 ; III, 14 ; IV, 92 ; V, 12 ; Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, VIII, 62, 1, probablement pour le fait de « longer la côte ».

Avec un régime à l'accusatif, Hérodote, *Histoires*, VII, 58 :

ἤτε πρὸς ἑσπέρην, Αἴνόν τε πόλιν Αἰολίδα καὶ Στεντορίδα λίμνην παρεξιών  
[L'armée] allait vers l'ouest, dépassant la ville éolienne d'Ainos et le lac Stentoris.

Voir aussi I, 197 ; IV, 120 ; VI, 117 ; VII, 109 ; 110 ; 113 ; 115.

Avec l'accusatif *τὴν αὐτὴν ὁδόν* et le sens « passer par le même chemin », Hérodote, *Histoires*, V, 12. Avec le sens de « venir auprès de quelqu'un », Euripide, *Les Phéniciennes*, v. 1248. Avec pour sujet *ὁ λόγος*, peut-être pour une digression, pour le fait de ne pas « aller droit au but », Platon, *République*, VI, 503a. Avec une métaphore, pour le fait de « passer à côté de » la vérité, *Philèbe*, 66b.

<sup>309</sup> Homère, *Odyssée*, V, v. 103-104 et v. 137-138 :

ἀλλὰ μάλ' οὐ πῶς ἔστι Διὸς νόον αἰγιόχοιο  
οὔτε παρεξελθεῖν ἄλλον θεὸν οὔθ' ἀλιῶσαι.

Mais il n'est aucunement possible à un autre dieu de passer outre le vouloir de Zeus porte-égide ou de l'empêcher.

Voir aussi *Hymne homérique à Déméter*, v. 478 ; Eschyle, *Prométhée Enchaîné*, v. 551 ; Sophocle, *Antigone*, v. 60 et 921.

<sup>310</sup> Eschyle, fr. 31 (éd. S. Radt dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*, vol. 3) :

κάπειτ' Ἀθήνας Διάδας παρεκπερῶν  
Et ensuite, dépassant Athènes Diades...

<sup>311</sup> Homère, *Illiade*, XXIII, v. 344 :

εἰ γὰρ κ' ἐν νύσσει γε παρεξελάσθησθα διώκων,

En effet, si, dans la poursuite, tu les dépasses à la borne...

Voir aussi Hérodote, *Histoires*, VIII, 126, mais le manuscrit D présente le verbe *ἐξελαύνω*. Apollonios emploie ce verbe en IV, v. 764.

mouvement en παρεκ<sup>ο</sup> sont donc bien attestés à l'époque archaïque et à l'époque classique mais la plupart des attestations se trouvent soit dans la langue poétique, soit dans la langue ionienne d'Hérodote. On trouve quelques attestations dans la prose attique, mais elles sont rares et ne signifient pas toujours « longer ». Le verbe παρεξέρχομαι devient en revanche fréquent dans la prose de l'époque hellénistique et surtout de l'époque romaine, notamment chez Plutarque et Pausanias, mais il régit le plus souvent un syntagme prépositionnel en παρά et l'accusatif<sup>312</sup>. Ce verbe régit cependant parfois un accusatif direct, le plus souvent pour décrire les lieux le long desquels coule un fleuve<sup>313</sup>. Le verbe παρεκτρέχω, « dépasser en courant », apparaît également chez Plutarque<sup>314</sup> et, un peu plus tôt, le verbe παρεκτροχάζω apparaît dans un texte épigraphique en distiques élégiaques, retrouvé en Egypte et daté de la fin de la période ptolémaïque<sup>315</sup>.

Les verbes de mouvement en παρεκ<sup>ο</sup> sont donc attestés à la fois en poésie et en prose, y compris avant l'époque d'Apollonios. Ils sont cependant plus rares que les verbes en παρα<sup>ο</sup> et ne se trouvent pas dans tous les genres littéraires. Ils sont en revanche bien présents dans le texte homérique et c'est peut-être là la raison pour laquelle Apollonios emploie, en plus de παρεξελαύνω qu'il emprunte à Homère, trois verbes de mouvement en παρεκ<sup>ο</sup> qui n'étaient pas attestés avant lui.

## ii. Le verbe παρεκνέομαι (II, v. 651, 941 et 1243)

Le verbe παρεκνέομαι, dont la première attestation se trouve au vers 651 du chant II, alors que les Argonautes naviguent le long des côtes de Bithynie, désigne le fait de « longer » ou de « dépasser » un point :

Αἶψα δὲ τοί γε

<sup>312</sup> Avec un accusatif direct, Denys d'Halicarnasse, *Antiquités Romaines*, II, 38, 2 ; Plutarque, *Vie de Brutus*, 1003c ; Pausanias, *Description de la Grèce*, IV, 31, 2 ; VII, 22, 1 et 25, 5 ; VIII, 25, 3 et 11 ; X, 28, 5. Avec un syntagme prépositionnel en παρά et l'accusatif, Denys d'Halicarnasse, *Antiquités Romaines*, III, 25, 1, mais le manuscrit A présente la leçon διεξιόν ; Strabon, *Géographie*, V, 3, 10 ; Plutarque, *Vie de Camille*, 137c ; *Vie de Lucullus*, 498e ; *Vie d'Alexandre*, 706f ; Plutarque, *Dialogue sur l'amour*, 754f ; Pausanias, *Description de la Grèce*, V, 23, 1 ; VIII, 21, 5 ; Dion Cassius, *Histoire romaine*, II, 37, 4. Avec κατά et l'accusatif, Pausanias, *Description de la Grèce*, VIII, 23, 2. Employé absolument, Philon d'Alexandrie, *De Josepho*, 141 (dans une comparaison où l'on trouve παρατρέχω dans le premier membre) ; Plutarque, *Vie de Sylla*, 462c ; *Vie de Phocion*, 758f ; *Vie d'Antoine*, 933e ; *Etiologies romaines*, 266c ; *Comment se louer soi-même*, 541e. Avec un adverbe de lieu, pour le fait de « passer par un lieu », Plutarque, *Vie de Camille*, 142b ; Pausanias, *Description de la Grèce*, VI, 21, 5 ; employé absolument, Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, VII, 72, 13. Pour de l'air comprimé qui ne peut « s'échapper », Héron d'Alexandrie, *Pneumatiques* I, 2 et 10. Pour une digression, Plutarque, *Dialogue sur l'amour*, 758d.

<sup>313</sup> Par exemple, Pausanias, *Description de la Grèce*, IV, 31, 2 :

τὴν δὲ ἐν τῷ πεδίῳ πόλιν ποταμὸς καλούμενος Ἄρις παρέξεισιν.

Le fleuve appelé Aris longe la ville qui se trouve dans la plaine.

Voir aussi VII, 22, 1 ; 25, 5 ; VIII, 25, 3 et 11. Pour la position de ces fleuves, TALBERT 2000, carte 58.

<sup>314</sup> Plutarque, *Vie de Titus Quintius Flamininus*, 8, 7 :

οἱ μὲν ἐδίωκον τοὺς φεύγοντας, οἱ δὲ τοὺς μαχομένους τῶν Μακεδόνων παρεκδρομόντες ἐκ πλαγίων ἔκτεινον  
Les uns poursuivaient les fuyards tandis que les autres, ayant dépassé par le flanc ceux des Macédoniens qui combattaient encore, les massacraient.

On trouve également ce verbe dans un texte retrouvé sur papyrus (cf. MAYSER 1970, vol. 1, p. 246), mais le verbe n'a pas un sens local.

<sup>315</sup> C. Friedrich (éd.), *Inscriptiones Graecae XII*, 8, Berlin, Reimer, 1909, p. vii :

εἰ καὶ μ' ἐν σκοπέλοις Σαμοθραϊκ[ίους? — — —]

μή με παρεκτροχάζῃς, ξεῖνε, — — —

Si, sur les promontoires rocheux de Samothrace [...], ne me dépasse pas en courant, étranger,...

Ῥήβαν ὠκυρόην ποταμὸν σκόπελόν τε Κολώνης,  
ἄκρην δ' οὐ μετὰ δηθὰ παρεξενέοντο Μέλαιναν  
Bientôt, ils dépassèrent le Rhébas, fleuve au cours rapide, et le promontoire de Colonè puis,  
peu après, le cap Noir.

La seconde attestation (II, v. 941) se trouve employée dans un contexte similaire, alors que Jason et ses compagnons longent la Paphlagonie :

Νυκτι δ' ἔπειτ' ἄλληκτον ἐπιπροτέρωσε θέοντες  
Σήσαμον αἰπεινούς τε παρεξενέοντ' Ἐρυθίνους,  
Κρωβιάλον Κρωμῶν τε καὶ ὑλήεντα Κύτωρον.  
Puis, sans s'arrêter pendant la nuit, en se ruant toujours plus loin, ils dépassèrent Sésamos,  
les hautes Erythines, Crôbialos, Crômna et le boisé Kytôros.

Enfin, la dernière attestation se trouve, toujours dans le même chant, au vers 1243, alors que les Argonautes vont bientôt arriver en Colchide :

Κεῖθεν δ' αὖ Μάκρωνα ἀπειρεσίην τε Βεχείρων  
γαῖαν ὑπερφιάλους τε παρεξενέοντο Σάπειρας,  
Βύζηράς τ' ἐπὶ τοῖσιν·  
De là, ils dépassèrent les Macrons, la terre infinie de Bécheires, les Sapeires arrogants et  
les Buzères qui leur font suite.

Dans toutes ces attestations, le verbe se construit avec un accusatif direct qui désigne le peuple ou le lieu au large duquel passent les Argonautes, comme c'était le cas de *παρανέομαι* (II, v. 357).

### iii. Le verbe *παρεκθέω* (I, v. 592)

Il en va de même pour le préverbe en *παρεκ*<sup>o</sup> de *θέω*, « courir », dans un vers qui pose plusieurs problèmes d'établissement du texte (I, v. 592). Le poète décrit alors le début du voyage des Argonautes qui viennent de reprendre la route après un arrêt forcé au tombeau de Dolops, sur la presque-île de Magnésie :

Ἔνθεν δὲ προτέρωσε παρεξέθειον Μελίβοιαν,  
ἀκτὴν τ' αἰγιαλὸν τε δυσήνεμον εἰσορόωντες·  
De là, en avançant, ils dépassèrent Méliboia dans leur course et aperçurent son promontoire  
et sa plage battue par les vents.

La première remarque relève du détail : un des manuscrits de l'*Etymologicum Genuinum* présente la leçon *παρεκ ἐλθών* mais la leçon retenue par les éditeurs reste de très loin majoritaire puisqu'elle se trouve partout ailleurs. L'ensemble du passage reste cependant problématique. Francis Vian, dans ses *Notes critiques au chant I des Argonautiques*, relève toutes les difficultés du passage<sup>316</sup>. La première difficulté est d'ordre stylistique : le participe *εἰσορόωντες* est répété à un vers d'intervalle, à la fin des vers 593 et 594, ce qui est très inhabituel chez Apollonios ; cela conduit Hermann Fränkel à condamner le premier participe. La deuxième difficulté est d'ordre géographique : la distance parcourue par les Argonautes en un jour et une nuit, du Départ d'Argô à Homolé, est bien inférieure à celle parcourue les deux jours suivants. Enfin, Francis Vian remarque que les lieux

<sup>316</sup> VIAN 1970, p. 89-90.

mentionnés dans les vers 592 et 593 sont absents des *Argonautiques Orphiques*<sup>317</sup> et des *Argonautiques* de Valérius Flaccus<sup>318</sup>, qui suivent pourtant Apollonios de près dans ce passage. Francis Vian suggère donc que les vers 592 et 593 d'une part et les vers 594 à 596 d'autre part appartiennent peut-être à deux recensions différentes, ce qui permettrait d'expliquer l'ensemble de ces anomalies. Etant l'absence d'élément véritablement décisif, nous considérerons ces deux ensembles de vers comme également authentiques, puisqu'ils font tous les deux partie du texte des *Argonautiques* qui nous a été transmis.

La situation décrite par le poète se comprend aisément : Méliboia est manifestement une ville côtière que dépassent nécessairement les Argonautes alors qu'ils longent les côtes thessaliennes en direction du Nord. Le rôle du double préverbe ne pose pas de problème : le préverbe *παρεκ*<sup>ο</sup> exprime le fait de dépasser un point, comme c'était le cas pour *παρεκνέομαι*, et se construit également avec un accusatif direct, *Μελίβοιαν*<sup>319</sup>. Le radical verbal *θέω*, quant à lui, désigne dès l'époque homérique le fait de « courir, se déplacer rapidement »<sup>320</sup>. Son emploi pour un déplacement en bateau n'a rien d'étonnant : déjà chez Homère, le verbe est employé avec pour sujet un homme qui se déplace en bateau ou, plus souvent, pour désigner la course du navire lui-même<sup>321</sup> et c'est également le cas chez Apollonios<sup>322</sup>.

#### iv. Le verbe *παρεξαμείβω* (I, v. 581)

Le verbe *παρεξαμείβω*, qui est un *hapax*, est un préverbe en *παρεξ*<sup>ο</sup> du verbe *ἀμείβω*. Ce verbe désigne avant tout le fait de « changer » ou d'« échanger ». Dans son emploi le plus fréquent, au moyen, il est employé pour introduire la réponse d'un personnage<sup>323</sup>. Il est également employé, quoique plus rarement, pour désigner le fait de « changer de lieu », de « passer » dans un lieu. Dans ce cas, il se construit avec un accusatif direct. Cet accusatif peut désigner soit un lieu par lequel un personnage passe et le verbe est par exemple employé pour le fait de « passer » un seuil<sup>324</sup>, mais également pour un lieu qui est simplement « dépassé » et en particulier un lieu que les Argonautes

<sup>317</sup> *Argonautiques Orphiques*, v. 461-462.

<sup>318</sup> Valérius Flaccus, *Argonautiques*, II, v. 6-14.

<sup>319</sup> Cf. *supra*, p. 4 *sq.*

<sup>320</sup> LETOUBLON 1985, p. 185-187.

<sup>321</sup> Pour des hommes embarqués dans des navires, Homère, *Odyssée*, III, v. 288. Pour les navires eux-mêmes, II, v. 429 ; III, v. 281 ; XII, v. 407 ; XIII, v. 86 et 88 ; XIV, v. 299 ; XV, v. 294.

<sup>322</sup> Pour des hommes en bateau, I, v. 568 et 600 ; II, v. 940 ; IV, v. 562, 581, 964, 1225, 1624 et 1694. Pour le navire lui-même, I, v. 954 et 1015 ; II, v. 1035 ; III, v. 345 ; IV, v. 953.

<sup>323</sup> Chez Apollonios, I, v. 486 ; II, v. 255, 419, 449, 1159 et 1218 ; III, v. 31, 55, 150, 385, 426, 484, 682, 696, 718 ; IV, v. 1431. Sur la manière dont Apollonios retravaille les formules d'introduction de dialogue à partir des formules homériques, FANTUZZI 1988b, p. 47-86.

<sup>324</sup> Chez Apollonios, I, v. 125 :

νεῖον ἀπ' Ἀρκαδίας Λυρκήιον Ἄργος ἀμείβας

... étant récemment passé en Argolie Lyrkéienne depuis l'Arcadie.

Voir aussi III, v. 280 et 647, pour le fait de franchir le seuil, ὁ οὐδός.

dépassent par la mer sans s’y arrêter. C’est par exemple le cas au vers 1015 du chant II, alors que les Argonautes traversent le Pont-Euxin<sup>325</sup> :

Ἴερὸν αὖτ’ ἐπὶ τοῖσιν ὄρος καὶ γαῖαν ἄμειβον  
ἢ ἐνὶ Μοσσύνοικοι ἀν’ οὐρα ναιετάουσιν.

Suite à cela, ils passèrent la montagne sacrée et la terre où habitent les Mossynèques, dans les montagnes.

Le préverbe en παρα°, παραμείβω, est également employé dans les *Argonautiques*, avec la même construction que le verbe simple, c’est-à-dire avec un accusatif direct ; contrairement au verbe simple, le préverbe en παρα° n’est employé que pour le fait de « longer » un lieu, de le « dépasser » sans s’y arrêter. Au vers 933 du premier chant, les Argonautes traversent l’Hellespont<sup>326</sup> :

Περκώτην δ’ ἐπὶ τῇ καὶ Ἀβαρνίδος ἡμαθόεσσαν  
ἠϊόνα ζαθέην τε παρήμειβον Πιτύειαν.

Après cela, ils longeaient Percôté, le rivage sablonneux d’Abarnis et la divine Pityeia.

Cet emploi de παραμείβω n’est nullement propre à Apollonios : on le trouve à la fois chez Homère et chez les prosateurs d’époque classique et hellénistique, même si le verbe y est le plus souvent employé au moyen et non à l’actif<sup>327</sup>.

L’*hapax* παρεξαμείβω se construit lui aussi avec un accusatif direct et signifie également « longer » ou « dépasser ». Il est employé au vers 581 du premier chant, alors que les Argonautes, qui viennent de quitter Iólcos, longent la presqu’île de Magnésie :

Αὐτίκα δ’ ἡερίη πολυλήιος αἶα Πελασγῶν  
δύετο, Πηλιάδας δὲ παρεξήμειβον ἐρίπνας,  
αἰὲν ἐπιπροθέοντες, ἔδυνε δὲ Σηπιάς ἄκρη·

Bientôt s’éloignait la terre brumeuse des Pélasges, riche en champs de blé. Ils dépassaient les pics du Pélion, courant toujours droit devant, et le cap Sépias plongeait à l’horizon.

L’accusatif direct que régit ce verbe, Πηλιάδας ἐρίπνας, désigne bien un lieu que les Argonautes longent puis dépassent. Ce verbe, comme παρεκνέομαι et παρεξαμείβω, s’intègre donc

<sup>325</sup> Voir aussi II, v. 1231 et IV, v. 326 (au moyen) et 964.

<sup>326</sup> Voir aussi, avec un accusatif de lieu, II, v. 660 et 725, dans un demi-vers formulaire ; IV, v. 574 ; avec un accusatif de personne, pour les vaches du Soleil, IV, v. 979.

Pour le moyen, avec un accusatif de personne, II, v. 382, pour le fait de « dépasser » les Mossynèques ; Apollonios emploie, pour la même réalité, le verbe ἀμείβω au vers 1015 du chant II. Pour le Soleil qui dépasse le zénith, I, v. 450 :

Ἥμιος δ’ ἠέλιος σταθερὸν παραμειβεται ἡμᾶρ,  
Lorsque le soleil dépasse le milieu du jour.

<sup>327</sup> Avec un accusatif de personne, *Odyssée*, VI, v. 310 ; Pindare, *Pythiques*, II, v. 50 ; Hérodote, *Histoires*, I, 72 et 94 ; II, 102 ; Aristote, *Mirabilium auscultationes*, 846b ; pour un navire, Platon, *Lachès*, 183e. Avec un accusatif de lieu, *Hymne homérique à Apollon*, v. 409, dans un emploi très proche de ce que l’on trouve chez Apollonios :

πρῶτον δὲ παρημειβοντο Μάλειαν  
Ils dépassaient d’abord le Malée.

Voir aussi, Hérodote, *Histoires*, I, 75 et 104 ; IV, 54 ; V, 52 ; VI, 41 ; VII, 30, 42, 108, 109, 112, 115, 122 et 225 ; VIII, 34 ; Xénophon, *Cyropédie*, V, 4, 50 ; Aratos, *Phénomènes*, v. 537. Pour une porte que l’on passe, Théognis, *Elégies*, v. 709. Sans complément exprimé, Sophocle, *Œdipe à Colone*, v. 130 ; Euripide, *Iphigénie à Aulis*, v. 146.

Pour un moment qui « passe », qui « se termine », pour une saison, Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, v. 409 ; Mimnerme, fr. 2 (éd. M. West dans *Iambi et elegi Graeci*, vol. 2), v. 9 et fr. 3, v. 1. Avec une métaphore, pour le fait de « surpasser » quelqu’un ou quelque chose, Sophocle, *Œdipe Roi*, v. 503. Avec le sens de « faire changer, détourner », Pindare, *Néméennes*, III, v. 27 ; Xénophon, *Anabase*, I, 10, 10.

Parmi ces attestations, seule celle du corpus aristotélicien est à l’actif. La voix active devient plus fréquente par la suite, avec notamment des attestations chez Plutarque, Arrien et Lucien, qui sont tous les trois atticistes).

dans la série des verbes de mouvement préverbés en *παρεκ*<sup>ο</sup> qui régissent un accusatif direct et qui désignent le fait de « longer » ou de « dépasser » un point. En revanche, alors que, pour *παρεκνέομαι* et *παρεκθέω*, la construction du verbe préverbé en *παρεκ*<sup>ο</sup> se distinguait de celle du verbe simple, ce n'est pas le cas pour *παρεξαιμείβω*, puisque le verbe simple *αμείβω* peut également régir un accusatif direct et signifier « dépasser un lieu ». Le préverbe, ici, ne modifie pas la syntaxe du verbe et le sémantisme propre au préverbe est redondant par rapport à celui du thème verbal, mais il reste que le verbe *παρεξαιμείβω* appartient à une série de verbes de mouvement en *παρεκ*<sup>ο</sup> employées pour décrire le trajet des Argonautes.

### c) Verbes de mouvement en *παρα*<sup>ο</sup> et en *παρεκ*<sup>ο</sup> : des variantes synonymiques ?

Notre corpus contient donc un verbe de mouvement en *παρα*<sup>ο</sup> et trois verbes de mouvement en *παρεκ*<sup>ο</sup> qui régissent un accusatif direct et qui sont employés pour décrire les lieux que les Argonautes dépassent pendant leur périple.

Apollonios emploie à la fois *παρανέομαι* et *παρεκνέομαι*, qui sont tous deux attestés pour la première fois dans les *Argonautiques*, ainsi que *παραμείβω* et *παρεξαιμείβω* ; si *παραθέω* n'est pas employé par Apollonios, il est en revanche bien attesté par ailleurs, avec la même construction et avec un sens proche. Etant donné que ces verbes, qu'ils soient en *παρα*<sup>ο</sup> ou en *παρεκ*<sup>ο</sup>, régissent tous des accusatifs directs et qu'ils présentent un sémantisme proche, on peut se demander si, chez Apollonios, préverbés en *παρα*<sup>ο</sup> et préverbés en *παρεκ*<sup>ο</sup> fonctionnent comme des variantes synonymiques ou si, au contraire, il est possible de distinguer ce qui justifie l'emploi d'un préverbe en *παρα*<sup>ο</sup> de préférence à un préverbe en *παρεκ*<sup>ο</sup> et inversement. Il serait par exemple envisageable que les verbes en *παρα*<sup>ο</sup> signifient « longer » et que les verbes en *παρεκ*<sup>ο</sup> signifient « longer jusqu'au bout », c'est-à-dire « dépasser », avec une valeur d'achèvement souvent attribuée au préverbe *ἐκ*<sup>ο</sup><sup>328</sup>. On peut par exemple remarquer que, dans son unique attestation, *παρανέομαι* a pour objet un lieu étendu, *πολέας κολωνούς Παφλαγόνων*, « les nombreuses collines de Paphlagonie », qu'il est possible de longer<sup>329</sup>,

<sup>328</sup> BRUNEL 1939, p. 201-219 ; CHANTRAINE 1953, §137.

<sup>329</sup> II, v. 357-358, 360-361 et 365-368 :

ἀγγίμιλον δ' ἐπὶ τῇ πολέας παρανεῖσθε κολωνούς  
 Παφλαγόνων [...]  
 ἔστι δὲ τις ἄκρη Ἑλικῆς κατεναντίον Ἄρκτου,  
 πάντοθεν ἠλίβατος, καὶ μιν καλέουσι Κάραμβιν  
 [...]  
 τήνδε περιγνάμψαντι, Πολὺς παρακέκλιται ἤδη  
 Αἰγιαλός. Πολέος δ' ἐπὶ πείρασιν Αἰγιαλοῖο  
 ἀκτῆ ἐπὶ προβλήτι ῥοαὶ Ἄλλυος ποταμοῖο  
 δεινὸν ἐρεῦγονται

Non loin de là, longez les nombreuses collines des Paphagoniens [...]. Il y a là un promontoire situé face à l'Ourse Héliké, escarpé de tous côtés, que l'on appelle Carambis. [...] Quand on le dépasse s'étend déjà la Grande Côte. Après les frontières de la Grande Côte, après un promontoire avancé, les eaux du fleuve Halys rugissent dans un terrible bruit.

alors que le verbe *παρεκνέομαι* a pour objet des lieux étendus mais également des lieux bien délimités comme une ville ou, a fortiori, un cap, que l'on « dépasse » davantage qu'on ne les « longe »<sup>330</sup>.

Cette hypothèse présente cependant d'importantes difficultés, à commencer par la grande rareté de l'un et l'autre verbe. Le verbe *παρaneoμαι*, tout comme le verbe *παραθέω*, présente par ailleurs d'importantes contraintes métriques qui compliquent toute comparaison entre verbe en *παρa°* et verbe en *παρεκ°*<sup>331</sup>. Cette question, de plus, dépasse largement le cadre de notre corpus et concerne en réalité tous les verbes de mouvement en *παρa°* et en *παρεκ°* transitifs des *Argonautiques*. De fait, si l'on considère l'ensemble de ces préverbés chez Apollonios<sup>332</sup>, on constate que les préverbés en *παρa°* peuvent avoir pour objet des lieux ponctuels aussi bien que des espaces plus étendus<sup>333</sup>, tout comme les verbes en *παρεκ°*<sup>334</sup> : il semble difficile de déterminer ce qui justifie l'emploi du préverbé en *παρa°* de préférence au préverbé en *παρεκ°* et inversement. Il sera alors utile d'envisager ce problème dans le cadre plus large des préverbés à préverbe interne °έκ°, car cette question dépasse le cadre des verbes de mouvement et concerne également les doubles préverbés dont le préverbe externe n'est pas *παρa°*<sup>335</sup>.

#### d) Synthèse

Les *Argonautiques* contiennent donc un verbe en *παρa°* et trois verbes en *παρεκ°* qui, pour le lecteur moderne, apparaissent pour la première fois chez Apollonios et qui sont employés pour

---

Les vers 360 à 368 décrivent les différents lieux que vont rencontrer les Argonautes en Paphlagonie, région qui, pour Apollonios, s'étend du cap Achérousis au cap Lepté et contient donc les lieux que cite Phinée du vers 360 au vers 368 (DELAGE 1930, p. 165-166).

<sup>330</sup> II, v. 649-651 :

Αἶψα δὲ τοί γε  
ῤῆβαν ὠκυρόην ποταμὸν σκόπελόν τε Κολώνης,  
ἄκρην δ' οὐ μετὰ δηθὰ παρεξενέοντο Μέλαιναν  
Bientôt, ils dépassèrent le Rhébas, fleuve au cours rapide et le promontoire de Colônè puis, peu après, le cap Noir.

Voir aussi, pour des villes, II, v. 940-942 ; pour des régions, II, v. 1242-1241. Dans toutes ces attestations, Apollonios insiste sur la vitesse de l'Argô et sur la succession rapide des régions ou des villes dépassées.

<sup>331</sup> Toutes les formes où la voyelle thématique est de timbre *o*, comme *παρaneoμαι* ou *παραθέω*, présentent un tribraque. Les formes où la voyelle thématique, de timbre *e*, se contracte avec la voyelle du radical, comme c'est le cas pour *παρανεῖσθε* (II, v. 357) sont en revanche compatibles avec le mètre épique.

<sup>332</sup> Le corpus a été élaboré à partir de l'*Index Verborum* d'August Wellauer. Nous avons exclu les verbes *παρaβάσκω* (IV, v. 210) ou *παρaβλώσκω* (IV, v. 1167), qui se construisent avec un datif, et *παρaτρέχω* (III, v. 955), qui ne signifie pas « longer » ou « dépasser ».

<sup>333</sup> Les verbes en *παρa°* sont employés pour le fait de passer le long de villes (*παρaμετρέω-ῶ* en I, v. 595 et IV, v. 1779 ; *παρaμείβω* en IV, v. 574), de l'embouchure d'un fleuve (*παρaμετρέω-ῶ* en I, v. 1166 et II, v. 936), pour le fait de passer devant quelqu'un (*παρaίμι* en II, v. 195), pour le soleil qui dépasse le zénith (*παρaμείβω* en I, v. 450). Pour des lieux étendus, on trouve *παρaμετρέω-ῶ* (IV, v. 218), *παρaμείβω* (IV, v. 979), *παρaνίσσομαι* (II, v. 1030). Le verbe *παρaμείβω* est employé dans des énumérations qui contiennent aussi bien des lieux ponctuels que des espaces plus étendus (I, v. 933 ; II, v. 660 et v. 725). Le verbe *παρaῖσσω* (II, v. 276), comme dans ses emplois homériques, signifie « dépasser [à la course] » :

ἐπεὶ ζεφύροιο παρaῖσσεσκον ἀέλλας  
αἰέν

... car [les Harpyies] dépassaient toujours les tempêtes de Zéphyr.

<sup>334</sup> Le seul verbe de mouvement en *παρεκ°* qui n'appartienne pas à notre corpus est *παρεξελαύνω* (IV, v. 764). Il a pour objet les « soufflets », *φῶσαι*, d'Héphaïstos et le sens est bien « dépasser », puisqu'il s'agit d'éteindre les soufflets jusqu'à ce que le navire soit en sécurité.

<sup>335</sup> Cf. *infra*, p. 4 *sqq.*

désigner les lieux que les Argonautes dépassent par la mer lors de leur voyage. Le préverbe joue là un rôle sémantique et un rôle syntaxique, puisqu'il modifie le sens et la syntaxe du verbe.

Ces verbes n'ont rien de spécifique à la langue d'Apollonios. Les verbes de mouvement en παρα° qui régissent un accusatif non allatif sont fréquents dans tous les genres littéraires et relevaient probablement de la langue « courante » : le verbe παρανέομαι devait être immédiatement compréhensible pour le lecteur d'Apollonios et son statut d'*hapax* tient vraisemblablement à la rareté de son thème verbal, qui n'est pas attesté hors de la langue poétique. Les *Argonautiques* contiennent d'ailleurs un nombre important de verbes de mouvement en παρα° qui sont employés dans le même contexte et avec la même construction syntaxique<sup>336</sup> : Apollonios, qui évite les répétitions et les formules, emploie de nombreux verbes en παρα° de sens et de construction très proches, où seul le thème verbal employé varie.

Le statut des verbes de mouvement en παρεκ° est un peu différent. Si ces verbes sont effectivement attestés en prose, notamment chez Hérodote, avant l'époque d'Apollonios, ils sont cependant beaucoup plus rares que les verbes en παρα° et ne sont pas attestés dans tous les genres littéraires. Leur emploi devient plus fréquent, y compris en prose, au début de notre ère, en particulier chez Plutarque et Pausanias, mais, à l'époque romaine, ces verbes régissent plus fréquemment un syntagme prépositionnel en παρά et l'accusatif. Deux d'entre eux, παρεξέρχομαι et παρεξελαύνω, sont attestés chez Homère, avec le même sens et la même syntaxe que les trois verbes de mouvement en παρεκ° de notre corpus : il est probable que la présence de ces verbes dans la langue épique archaïque ait favorisé l'emploi des verbes en παρεκ° par Apollonios.

## 2) Verbes en δια° et verbes en διεκ°

Notre corpus contient un verbe de mouvement en δια°, διασκαίρω (I, v. 574), et un verbe de mouvement en διεκ°, διέκ...νέομαι (I, v. 1014 ; IV, v. 409 et 659). Alors que les verbes de mouvement en παρα° et en παρεκ° sont employés, dans le cadre d'un récit de voyage nautique, pour le fait de « longer » ou de « dépasser » un lieu par la côte, sans le traverser ou s'y arrêter, les verbes en δια° et en διεκ° permettent de décrire le fait de « traverser » un lieu.

### a) Le verbe διασκαίρω (I, v. 574)

Le verbe διασκαίρω est un préverbe en δια° du verbe σκαίρω. Ce verbe, qui est surtout attesté dans la langue poétique, signifie « sauter en tous sens », et peut être utilisé à propos de danseurs<sup>337</sup>,

---

<sup>336</sup> Cf. *supra*, p. 4, n. 333.

<sup>337</sup> Homère, *Illiade*, XVIII, v. 572 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, v. 1135 ; Denys le Périégète, *Description de la Terre*, v. 844.

Pour des déplacements rapides motivés par l'angoisse, des trépignements, Aristote, *Problèmes*, 869b ; Porphyre, *Vie de Plotin*, 22, l. 31, dans un oracle versifié ; Héliodore, *Les Ethiopiennes*, IV, 3, 3.

d'enfants qui jouent<sup>338</sup>, d'animaux qui bondissent<sup>339</sup>... Il ne s'agit pas d'un saut unique exécuté dans une direction spécifique mais davantage d'une démarche bondissante faite de petits sauts répétés sans direction précise. Le verbe simple est toujours employé de manière intransitive.

Apollonios emploie le préverbe διασκαίρω pour décrire des poissons, alors que ces animaux suivent le navire des Argonautes, qui viennent de se mettre en route :

Τοὶ δὲ βαθείης  
 ἰχθύες αἰσσοντες ὑπερθ' ἄλός, ἄμμυγα παύροις  
 ἄπλετοι, ὑγρὰ κέλευθα διασκαίροντες ἔποντο·  
 Les poissons, s'élançant au-dessus de la mer profonde, les gros mêlés aux petits, les  
 suivaient, traversant en bondissant les routes humides.

L'image des poissons qui accompagnent le navire est une réalité bien connue des marins mais également un *topos* littéraire, comme le fait remarquer Hermann Fränkel qui compare le passage à l'évocation des navires qui partent pour Troie par le chœur de l'*Electre* d'Euripide<sup>340</sup>. Il n'y a cependant pas de proximité lexicale entre les deux passages. Ces vers font également une référence manifeste au vers 572 du chant XVIII de l'*Iliade* qui se termine également par σκαίροντες ἔποντο :

τοὶ δὲ ῥήσσοντες ἀμαρτῆ  
 μολπῆ τ' ἰυγμῶ τε ποσὶ σκαίροντες ἔποντο.  
 Les autres, frappant du pied en chœur, le suivaient de leur danse et de leurs cris en sautant  
 sur leurs pieds.

Le contexte est évidemment très différent de celui des *Argonautiques* : chez Homère, nous sommes dans la description du bouclier d'Achille et le poète décrit une fête de campagne où des paysans accompagnent de leurs danses la musique d'un enfant. Malgré l'écart évident entre les deux passages, les deux scènes ont cependant en commun une atmosphère joyeuse et enthousiaste : la reprise d'une partie du vers homérique permettrait alors de mettre en valeur le bonheur optimiste des Argonautes sur le départ.

Contrairement au verbe simple, le préverbe en δια<sup>o</sup> est transitif et a pour complément l'accusatif ὑγρὰ κέλευθα, « les routes humides », expression qu'Apollonios emprunte à Homère<sup>341</sup>. Ce n'est pas le cas dans les deux attestations postérieures du verbe, toutes deux en prose chez des

<sup>338</sup> *Hymne Homérique à la Mère de tous*, v. 15, mais l'établissement du texte est difficile.

<sup>339</sup> Pour des veaux, Homère, *Odyssée*, X, v. 412 ; Théocrite, *Idylles*, IV, v. 19. Pour des biches, *Hymne à Artémis*, v. 100. Pour un cheval, Aratos, *Phénomènes*, v. 282. Pour des moutons, Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, V, v. 495. Pour des dauphins, Oppien, *Halieutiques*, I, v. 656. Pour un poisson-perroquet (ὁ σκάρος, dans le cadre d'une étymologie), Aristote, fr. 332 (éd. V. Rose), l. 6. Pour une partie d'un animal qui s'agit alors que le reste est immobile, Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, IV, v. 1402 ; Héliodore, *Les Ethiopiennes*, X, 30, 4.

<sup>340</sup> FRÄNKEL 1968, p. 84-85, n. au v. 519-579. Cf. Euripide, *Electre*, v. 435-437 :

ἴν' ὁ φίλαυλος ἔπαλλε δελ-  
 φὶς πρῶραις κυανεμβόλοι-  
 σιν εἰλισσόμενος

...où le dauphin, sous le charme de la flûte, s'élançait en tournant autour de vos proues à l'éperon bleu sombre.

<sup>341</sup> Le syntagme est toujours situé en fin de vers et uniquement dans deux demi-vers formulaire. Le premier se trouve en *Iliade*, I, v. 312 ; *Odyssée*, IV, v. 842 ; XV, v. 474. Le second se trouve en *Odyssée*, III, v. 71 ; IX, v. 252 et *Hymne Homérique à Apollon*, v. 452.

auteurs tardifs, où le verbe se construit avec un datif non prépositionnel désignant le lieu où le sujet bondit<sup>342</sup>.

Les verbes de mouvement en δια<sup>o</sup> sont fréquents et bien attestés. Les verbes διέρχομαι<sup>343</sup>, διαβαίνω<sup>344</sup> et διατρέχω<sup>345</sup> sont tous trois homériques et continuent à être employés de manière abondante à l'époque classique et à l'époque hellénistique. Les verbes διαθέω et διαπλέω, qui ne sont pas homériques, sont tous deux attestés dans les textes en prose de l'époque classique. De plus, la plupart de ces verbes, et en particulier διέρχομαι, pour lequel le tour est fréquent, régissent régulièrement l'accusatif τὴν ὁδόν, substantif par rapport auquel ἡ κέλευθος fonctionne comme une variante poétique<sup>346</sup>. Le verbe signifie alors « parcourir une route de bout en bout ». Ce syntagme formé de l'accusatif τὴν ὁδόν et d'un verbe de mouvement préverbé en δια<sup>o</sup> est fréquent, en particulier dans les textes en prose<sup>347</sup>. Le verbe διασκαίρω s'intègre donc dans une série de verbes de mouvement préverbés en δια<sup>o</sup> qui, lorsqu'ils sont suivis d'un accusatif désignant une route ou un chemin, signifient « parcourir de bout en bout ». Il semble donc vraisemblable que le syntagme que l'on trouve dans les *Argonautiques*, κέλευθα διασκαίρω, signifie « parcourir les routes en bondissant ».

Si la présence de ces syntagmes dans les textes en prose de l'époque classique et hellénistique suffirait à expliquer l'emploi que fait Apollonios du verbe διασκαίρω, notre poète semble également

---

<sup>342</sup> Cyrille d'Alexandrie, *Glaphyra in Pentateuchum* (MGP 69), p. 33, l. 48-50 :

ἀρνεοῖ μὲν μητράσιν λεπτὸν ὑπηχῶντες ἔτι, καὶ μόλις ἀναβληχόμενοι, ἀπαλοῖς δὲ καὶ νεοπαγέσι ποσὶν εὐανθεῖ πόα βραχὺ διασκαίροντες :

... les agneaux, qui font encore écho à leur mère avec finesse, qui bêlent à peine et qui font de petits bonds dans l'herbe fleurie de leurs pieds tout récents.

Césaire de Nazianze, *Quaestiones et responsiones*, 146, l. 35 :

οἱ μὲν τρεῖς Ἑβραῖοι παῖδες οἰοῦναι ἐν μέσῃ δρόσῳ τῇ φλογὶ διέσκαIRON ὑμνοῦντες

Trois enfants hébreux bondissaient dans le feu en chantant des hymnes comme s'ils étaient dans l'eau.

<sup>343</sup> Avec le sens de « traverser » et construit avec un accusatif direct, Homère, *Iliade*, III, v. 198 ; VI, v. 392 ; XIII, v. 144. Avec un génitif, *Iliade*, XX, v. 100 ; *Odyssée*, VI, v. 304. Sans complément exprimé, *Iliade*, X, v. 492 ; XX, v. 263 ; XXIII, v. 876 ; XXIV, v. 716 ; *Odyssée*, XIX, v. 453.

<sup>344</sup> Avec le sens de « franchir, traverser » et construit avec un accusatif direct, Homère, *Iliade*, XII, v. 50. Avec un syntagme prépositionnel à l'accusatif, *Odyssée*, IV, v. 635. Employé absolument, avec le sens « avoir les jambes écartées, être bien campé », *Iliade*, XII, v. 458.

<sup>345</sup> Avec un accusatif direct, Homère, *Odyssée*, III, v. 177 et V, v. 100.

<sup>346</sup> Cf. *supra*, p. 4, n. 140.

<sup>347</sup> Pour le verbe διέρχομαι, Aristophane, *Les Cavaliers*, v. 620-622 :

ὥς ἐγὼ μοι δοκῶ  
κἄν μακρὰν ὁδὸν διελθεῖν  
ὥστ' ἀκοῦσαι.

... puisqu'il me semble, à moi, que je pourrais même parcourir un long chemin pour [t']écouter.

Voir aussi *Paix*, v. 825 ; Xénophon, *Cyropédie*, IV, 3, 22 ; Platon, *Les Lois*, 685a ; Polybe, *Histoires*, V, 51, 6 ; Bible des Septante, *Règles* 3, 18, 6 ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique*, XIV, 29, 2 ; Denys d'Halicarnasse, *Antiquités Romaines*, I, 51, 1 et 79, 9 ; Plutarque, *Vie de Camille*, 25, 2 ; *Vie de César*, 26, 3 ; *Etiologies romaines*, 290e ; *Sur les délais de la justice divine*, 566a... Avec ἡ κέλευθος, Moschos, *Europé*, v. 136-137 et, avec pour objet ὑγρὰ κέλευθα, v. 152.

Pour le verbe διαβαίνω, Hérodote, *Histoires*, I, 206 et Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, VI, 66, 3. Pour le verbe διατρέχω, les attestations sont toutes tardives : Nicolas Damascène, fr. 99 (éd. K. Müller dans *Fragmenta historicorum graecorum*, vol. 3), 10 ; Grégoire de Nysse, *Lettres*, II, 6 ; Basile de Césarée, *Quod rebus mundanis adhaerendum non sit* (MPG 31), p. 541, l. 16 ; *De Virtute et vitio* (MPG 32), p. 1117, l. 8...

Apollonios emploie également le syntagme ἀλόξ κέλευθα διαπλώω, « traverser en naviguant les routes de la mer » (II, v. 628-629).

s'inspirer d'un vers de l'*Odyssée* où le verbe διατρέχω régit l'accusatif ἰχθυόεντα κέλευθα, alors que Nestor raconte à Télémaque le retour de Troie<sup>348</sup> :

αἰ δὲ μάλ' ὄκα  
ἰχθυόεντα κέλευθα διέδραμον  
Les navires, très vite, traversèrent de leur course les routes poissonneuses.

La proximité entre les deux textes est évidente, tant sur le plan lexical que sur le plan métrique puisque l'accusatif κέλευθα et le verbe préverbé en δια<sup>o</sup> se trouvent à la même place dans le vers. S'il reprend la syntaxe homérique, Apollonios retravaille le vocabulaire en employant διασκαίρω là où Homère employait διατρέχω et, surtout, modifie la scène en attribuant un rôle nouveau à chaque actant. Chez Homère, le verbe avait pour sujet les navires des Grecs et les poissons n'étaient présents que de manière passive, à travers l'adjectif ἰχθυόεις, « poissonneux » ; Apollonios renverse la situation : dans les *Argonautiques*, ce sont les poissons, ἰχθύες, qui sont le sujet du verbe, et le navire des Argonautes, objet non exprimé du verbe ἔπομαι, passe à l'arrière-plan.

En employant le verbe διασκαίρω avec pour régime l'accusatif ὕγρα κέλευθα, Apollonios adapte une expression qui devait être relativement courante, ὁδοῦς διέρχομαι, « parcourir un chemin », tout en multipliant les références au texte homérique : il reprend, d'une part, la clause de l'*Iliade* σκαίροντες ἔποντο mais, surtout, il retravaille le vers 177 du chant III de l'*Odyssée*. Le travail morphologique, qui se manifeste par l'emploi d'un préverbé différent de celui qui était employé chez Homère, participe pleinement de la référence intertextuelle et, en particulier, d'un important travail de remaniement à partir du modèle homérique.

#### b) Le verbe διέκ...νέομαι (IV, v. 409)

Le préverbé διέκ...νέομαι est un préverbé en διεκ<sup>o</sup> de νέομαι, qui est une variante synonymique poétique de ἔρχομαι et que l'on trouve à trois reprises dans notre corpus<sup>349</sup>.

##### i. Attestations de διέκ...νέομαι dans les *Argonautiques*

Le verbe διέκ...νέομαι, qui n'est attesté que dans les *Argonautiques*, s'y trouve toujours employé avec une tmèse, vraisemblablement parce que la plupart des formes feraient sinon apparaître un crétique.

Le verbe διέκ...νέομαι, si c'est bien là la leçon qu'il faut retenir, apparaît au vers 409 du dernier chant, dans un discours de Jason, alors que celui-ci promet à Médée d'affronter les Colques si Apsyrtos venait à disparaître :

οὐδ' ἂν ἐγὼ Κόλχοισιν ὑπέιξω μὴ πτολεμίξειν  
ἀντιβίην, ὅτε μὴ με διέξ εἰῶσι νέεσθαι.  
Et moi, je ne renoncerais pas à combattre les Colques face à face s'ils ne me laissent pas traverser.

<sup>348</sup> Homère, *Odyssée*, III, v. 176-177.

<sup>349</sup> Cf. *supra*, p. 4 pour παρανέομαι et p. 4 pour παρεκνέομαι.

Ces deux vers, ainsi d'ailleurs que ceux qui précèdent, présentent des difficultés. Nous laissons de côté les problèmes posés par l'édition du premier de ces deux vers, qui n'ont pas d'influence sur la compréhension du deuxième<sup>350</sup>. Pour ce qui est du vers 409, les manuscrits présentent la leçon διεξιῶσι νέεσθαι, à l'exception du manuscrit E qui présente διατμήξωσι. Ces leçons ne sont satisfaisantes ni pour le sens ni pour la syntaxe, la leçon du manuscrit E étant vraisemblablement une interpolation à partir du vers 328 du même chant<sup>351</sup>. Le texte édité par Hermann Fränkel, Francis Vian et Enrico Livrea est dû à une ancienne conjecture d'Eduard Gerhard. Pour ce qui est de la situation décrite par le poète, les Argonautes viennent de sortir du fleuve Istros et sont alors dans ce qu'Apollonios appelle la mer de Cronos, au nord de l'Adriatique actuelle. Les Colques, sous le commandement d'Apsyrtos sont arrivés avant eux et occupent les îles aux alentours, leur bloquant ainsi le passage. Le verbe désigne vraisemblablement ici le fait de traverser non pas l'ensemble de la mer Adriatique, ce qui est à terme l'objectif des Argonautes, mais simplement de franchir la partie que bloquent les Colques au niveau de l'embouchure de l'Istros.

On trouve peut-être deux autres attestations de διεκ...νέομαι dans les *Argonautiques*, toutes deux employées dans un contexte très proche<sup>352</sup>. La première intervient au vers 1014 du chant I, alors que les Argonautes sont en Propontide et viennent de quitter pour la première fois le pays des Dolions vers où un vent contraire va bientôt les ramener :

δὴ τότε πείσματα νηὸς ἐπὶ πνοιῆς ἀνέμοιο  
 λυσάμενοι, προτέρωσε διεξ ἄλδος οἶδμα νέοντο.  
 Alors, ayant détaché les amarres du navire, allant de l'avant, ils traversèrent le gonflement de la mer.

On retrouve le même demi-vers au vers 659 du chant IV :

Καρπαλίμως δ' ἐνθένδε διεξ ἄλδος οἶδμα νέοντο  
 Αὐσονίης, ἀκτὰς Τυρσηνίδας εἰσορόωντες.  
 De là, promptement, ils traversèrent le gonflement de la mer Ausonienne, apercevant la côte escarpée de Tyrhénie.

<sup>350</sup> FRÄNKEL 1968, p. 486, n. aux v. 408 *sqq.* ; VIAN 1980, p. 164, n. au v. 409 ; LIVREA 1973, p. 132, n. au v. 408.

<sup>351</sup> LIVREA 1973, p. 132, n. au v. 409. On trouve la forme ὑπετμήξαντο en IV, v. 328.

<sup>352</sup> On trouve également une formulation très proche, avec cette fois le verbe διεκ...περάω-ῶ, en IV, v. 457-458 :

καρπαλίμως ἢ νηὶ διεξ ἄλδος οἶδμα περήσας,  
 νύχθ' ὑπο λυγαίνην ἱερῆς ἐπεβήσετο νήσου·

Rapidement, ayant traversé sur son navire le gonflement de la mer, il débarqua sur l'île sacrée dans la nuit obscure.

Il semble cependant qu'il soit préférable d'interpréter *διέκ* comme une préposition, dont le régime serait l'accusatif *οἶδμα*. De fait, si la préposition *διέκ* ne régit que le génitif dans les poèmes homériques<sup>353</sup>, elle semble pouvoir, comme *διά*, régir un accusatif dans les *Argonautiques*<sup>354</sup>.

## ii. Les verbes de mouvement préverbés en *διεκ*<sup>ο</sup> hors des *Argonautiques*

Le double préverbe *διεκ*<sup>ο</sup> est fort peu homérique puisqu'il n'est attesté qu'à deux reprises chez Homère et qu'une seule de ces deux attestations concerne un verbe de mouvement<sup>355</sup>. Il s'agit du verbe *διέξιμι*, attesté au vers 393 du chant VI de l'*Iliade*, lorsqu'Hector traverse la ville de Troie pour rejoindre le champ de bataille :

Εὔτε πύλας ἴκανε διερχόμενος μέγα ἄστυ  
Σκαιάς, τῇ ἄρ' ἔμελλε διεξιμεναι πεδίοιςδε.

En traversant la vaste ville, il arrivait aux portes Scées, par lesquelles il devait passer pour sortir dans la plaine.

Hector sera interrompu dès le vers suivant par Andromaque, ce qui donnera lieu à leurs adieux : du point de vue sémantique, le préverbe semble pouvoir être analysé comme *δια-έξιμι*, « sortir en traversant », même s'il est difficile d'en être certain puisque c'est là l'unique attestation du verbe dans le texte homérique<sup>356</sup>. Le verbe se construit ici avec l'adverbe relatif *τῇ* qui indique le lieu par lequel on passe et avec un adverbe de lieu en *-δε* pour indiquer la direction du mouvement. La construction de l'*hapax* *διέξιμι* chez Homère n'est donc pas la même que celle de *διέκ...véομαι* chez Apollonios où l'on trouve un accusatif direct dans les deux passages formulaires du vers 1014 du chant I et du vers 409 du chant IV. Plus tard, si l'on excepte les emplois où le verbe signifie « parcourir

<sup>353</sup> Homère, *Iliade*, XV, v. 124 ; *Odyssée*, X, v. 388 ; XVII, v. 26, 61 et 460 ; XVIII, v. 101, 185 et 386 ; XIX, v. 47 et 503 ; XX, v. 144 ; XXI, v. 299 ; XXII, v. 433 ; *Hymne homérique à Déméter*, v. 281 et 379 ; *Hymne homérique à Hermès*, v. 158 ; Archiloque, fr. 46 (éd. M. West dans *Iambi et elegi Graeci*, vol. 1) ; Hipponax, fr. 84 (*ibid.*), v. 12 ; Méropis, fr. 3 (éd. A. Bernabé dans *Poetarum epicorum Graecorum testimonia et fragmenta*, vol. 1), v. 2 ; Hermésianax, fr. 7 (éd. J. Powell dans *Collectanea Alexandrina*), v. 6 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, v. 1157 ; II, v. 351, 642, 744 et 750 ; III, v. 158, 888 et 916 ; IV, v. 161 et 304 ; Euphorion, fr. 413 (éd. H. Lloyd-Jones et P. Parsons dans *Supplementum Hellenisticum*), v. 8 ; Nicandre, *Thériaques*, v. 301 et 819 ; Oppien, *Halieutiques*, IV, v. 199 ; Manéthon, *Apotelesmatica*, II, v. 89 ; *Anthologie grecque*, X, ép. 22 attribuée à Bianor, v. 2.

<sup>354</sup> IV, v. 858-861 :

Τῆς γὰρ ἐφετηῆς  
πασσυδίη κοῦραι Νηρηίδες ἀντιόωσι,  
νῆα διέκ πέτρας αἶ τε Πλαγκταὶ καλέονται  
ῥυσόμεναι·

Sur les ordres d'[Héra], les jeunes Néréides, toutes ensemble, accoururent et tirèrent le navire à travers les roches que l'on appelle Planctes.

Voir aussi II, v. 558, 616 et 620 ; III, v. 73 ; IV, v. 304, 457 et 963. Apollonios emploie en revanche un régime au génitif par ailleurs (I, v. 1157 ; II, v. 351, 642, 744 et 750 ; III, v. 158, 888 et 916 ; IV, v. 161). Hors des *Argonautiques*, on trouve un régime à l'accusatif dans un fragment d'Archiloque (fr. 32 [éd. M. West dans *Iambi et elegi Graeci*, vol. 1]), mais le fragment est trop court pour que la construction soit identifiable de manière assurée. Dans l'*Hymne homérique à Apollon* (v. 432), il faut peut-être lire une *tmèse*.

<sup>355</sup> Recherche dans le *Thesaurus Linguae Graecae* en ligne des séquences *-διεκ-* et *-διεξ-*, révisée le 25/08/2020. Les deux seuls verbes préverbés en *διεκ-* chez Homère sont *διέξιμι* (Homère, *Iliade*, VI, v. 393) et *διέξερομαι* (X, v. 432).

<sup>356</sup> Sur ce verbe, ZANCHI 2018, p. 189-190.

par la parole ou la pensée, exposer de bout en bout » ou « passer, s'écouler (en parlant du temps) »<sup>357</sup>, le verbe est employé, en particulier chez Thucydide et Hérodote, pour désigner le fait de « traverser » un espace et régit le plus souvent un accusatif direct et très rarement un syntagme prépositionnel en διά et le génitif<sup>358</sup>. De fait, le préverbe διεκ°, rare dans la langue homérique, devient relativement fréquent à l'époque classique et à l'époque hellénistique, notamment pour les verbes de mouvement : outre διεξέρχομαι, très fréquent à l'époque classique, on peut par exemple relever διεκπλέω, qui apparaît chez Hérodote<sup>359</sup>, ou encore le verbe διεκπεράω, attesté dès le V<sup>e</sup> siècle.

Le verbe διέκ...νέομαι semble donc bien fonctionner comme une variante synonymique du verbe διεξέρχομαι : Apollonios emploie un verbe qui présente un thème rare mais un préverbe relativement fréquent. Le thème verbal νέομαι et la présence d'une tmèse témoignent du caractère proprement épique du verbe mais, du point de vue strict de la préverbation, ce verbe est proche de verbes très fréquents qui présentent une structure semblable, avec un préverbe διεκ° et un thème verbal qui véhicule le sème du mouvement. Il ne semble pas y avoir, de la part d'Apollonios, de référence à l'unique verbe de mouvement homérique en διεκ°, διέξειμι, qui, chez Homère, ne régit pas un accusatif direct.

### 3) Le verbe ὑπέκ...βάλλω (I, v. 596)

Apollonios emploie le verbe ὑπέκ...βάλλω, qui régit également un accusatif direct, alors que les Argonautes, partis depuis peu, longent la côte de Magnésie :

οὐδ' ἔτι δηρὸν  
μέλλον ὑπέκ ποταμοῖο βαλεῖν Ἀμύροιο ῥέεθρα·  
... et, dans peu de temps, ils allaient devoir échapper (?) aux flots du fleuve Amyros.

L'interprétation de la tmèse ne pose pas de problème ici car le génitif ποταμοῖο Ἀμύροιο dépend nécessairement de ῥέεθρα. Les Argonautes sont alors en train de longer la côte et Apollonios énumère les éléments du paysage qu'ils dépassent : depuis leur départ du tombeau de Dolops, ils ont déjà dépassé les villes de Méliboia (I, v. 592) et d'Homolé (I, v. 594). Après notre passage, ils vont encore passer devant la ville d'Euryménai (I, v. 597) ainsi que les monts Ossa et Olympe (I, v. 597-598) et les collines de Palléné (I, v. 599). Il ne fait aucun doute que notre passage s'intègre dans cette énumération et qu'Apollonios indique là l'un des éléments du paysage que les Argonautes dépassent

<sup>357</sup> Par exemple, avec le sens de « parcourir par la parole », Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, III, 45, 3. Avec le sens de « passer, s'écouler », Hérodote, *Histoires*, II, 52.

<sup>358</sup> Par exemple, chez Hérodote : *Histoires*, II, 29 :

διεξεληθὸν δὲ ἐν τῆσι τεσσαράκοντα ἡμέρησι τοῦτο τὸ χωρίον  
Ayant traversé ce pays en quarante jours...

Voir aussi II, 32 ; III, 135 ; IV, 23, 122, 123 et 203 ; V, 29, 92.

<sup>359</sup> Avec un accusatif direct, Hérodote, *Histoires*, II, 29 ; IV, 89 ; VII, 101 ; VII, 122 et 147 ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XI, 13, 2 ; XIV, 75, 5. Avec un syntagme prépositionnel en διά et le génitif, Hérodote, *Histoires*, IV, 42 (mais une partie des manuscrits présente la leçon ἐκπλέω) ; Polybe, *Histoires*, I, 51, 9. Avec un syntagme prépositionnel à l'accusatif et un au génitif, Hérodote, *Histoires*, II, 11. Avec un syntagme prépositionnel à l'accusatif, Strabon, *Géographie*, I, 2, 31. Employé absolument, Hérodote, *Histoires*, IV, 43 ; VI, 15 ; Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, I, 50, 1 et VII, 36, 4 ; Polybe, *Histoires*, XVI, 4, 10.

lors de leur journée de navigation, même si l'embouchure du fleuve Amyros pose des problèmes d'identification<sup>360</sup>.

L'autre attestation de ce verbe, qui apparaît dans une épigramme de l'*Anthologie* attribuée à Rufin, poète que l'on situe, pour la datation la plus haute, au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, est très éloignée de celle des *Argonautiques* du point de vue du sens et de la syntaxe puisque le verbe n'exprime pas la notion de mouvement<sup>361</sup>.

### a) Emplois locaux de βάλλω, ἐκβάλλω et ὑπέκ... βάλλω

La situation décrite semble a priori simple : les Argonautes longent la côte et Apollonios énumère les points remarquables qu'ils dépassent. Le préverbe, qui semble fonctionner comme un verbe de mouvement, pose cependant des problèmes d'interprétation sémantique.

Ce verbe est un préverbe en ὑπέκ<sup>ο</sup> du verbe βάλλω, qui est extrêmement fréquent et qui signifie « jeter, frapper en lançant ». Dans la langue épique, il se construit le plus souvent avec un accusatif de l'objet lancé ou de la personne frappée par l'objet<sup>362</sup>, mais dans quelques rares attestations, le verbe, à l'actif, est intransitif et semble signifier « s'élancer, se jeter vers »<sup>363</sup> :

Μεσσότατον δ' ἄρα τοί γε διὰ στόμα νηὶ βαλόντες,  
Στοιχάδας εἰσαπέβαν νήσους,  
S'étant jetés, avec leur navire, à travers l'embouchure centrale, ils débarquèrent sur les îles  
Stoichades.

Dans ces emplois, le verbe βάλλω, qui est transitif dans l'immense majorité de ses attestations, s'apparente à un verbe de mouvement et se construit donc avec un syntagme prépositionnel locatif

<sup>360</sup> DELAGE 1930, p. 24 et 81 : l'Amyros ne se jette pas dans la mer mais coule en direction de la plaine thessalienne. Pour Etienne Delage, il s'agit d'une erreur de la part d'Apollonios. Pour Bruno Helly (HELLY 2000., p. 64-67), Apollonios assimile l'Amyros et le Pénée dans lequel l'Amyros se jette et qui se jette lui-même dans la mer à Tempé.

<sup>361</sup> *Anthologie grecque*, V, ép. 66 attribuée à Rufin, v. 5-6 :

ἀπονήσασα δὲ δάκρυ,  
ταῖς τρυφεραῖς ἡμᾶς χερσὶν ὑπεξέβαλεν.

Après avoir essuyé ses larmes, avec ses douces mains, elle nous jeta dehors.

Le sens « échapper à », qu'il faut vraisemblablement lire pour l'attestation des *Argonautiques*, ne convient pas ici : le poète, éperdu d'amour, se présente comme la victime de Prodicé et ne représente pas un danger pour elle ; de plus, cela rendrait difficile l'interprétation du datif ταῖς τρυφεραῖς χερσὶ. On trouve également une attestation dans un manuscrit du traité *De la fausse honte* de Plutarque (530d), mais le sens ne convient pas et les éditeurs préfèrent la leçon ὑπαικάλλω.

<sup>362</sup> Pour les emplois de βάλλω chez Homère, L. JIMENEZ 1996. Dans les *Argonautiques*, avec un accusatif de la chose lancée, pour un objet que l'on jette ou que l'on laisse tomber, I, v. 393, 425, 995, 1004, 1020 et 1263 ; II, v. 57 et 924 ; III, v. 140, 155, 254, 834, 1038, 1190, 1193 et 1336 ; IV, v. 237, 243, 125, 662, 750, 876, 894, 904, 1142, 1467, 1489, 1713 et 1750. Dans des emplois métaphoriques (« jeter le sommeil sur quelqu'un, jeter des pensées dans l'esprit de quelqu'un »), où la métaphore n'est probablement plus vive, I, v. 1218 ; II, v. 256 ; IV, v. 109, 159 et 1111. Pour le fait de « jeter les yeux » sur quelque chose, I, v. 726 et 790 ; III, v. 288, 1008, 1023 et 1063 ; IV, v. 726. Pour une autre partie du corps, II, v. 428 ; IV, v. 138 et 960. Pour un objet qui « projette » de la lumière, I, v. 1232 ; III, v. 823 et 1224 ; IV, v. 981. Pour « jeter » des fondations ou pour « fonder » une ville, I, v. 737 et 1345 ; II, v. 794 et 849. Pour une personne que l'on envoie au loin, I, v. 243. Pour le fait d'établir un pacte, I, v. 340. Pour un fleuve qui « jette » ses eaux dans la mer, II, v. 401, 973 et 1119 ; IV, v. 289 et 326.

Avec un accusatif de la personne que l'on frappe, en particulier en lançant un objet, II, v. 107, 554, 914, 1212 et 1305 ; IV, v. 969 et 1401.

<sup>363</sup> IV, v. 649-650. Voir aussi, avec un syntagme prépositionnel en εἰς et l'accusatif, II, v. 744 ; IV, v. 1579 ; en ὑπέρ et le génitif, IV, v. 1693 ; en ὑπέρ et l'accusatif, IV, v. 307 ; en μετά et l'accusatif, IV, v. 632 ; avec un accusatif de lieu sans préposition, IV, v. 885. L'attestation de II, v. 973 est ambiguë et peut-être interprétée comme transitive.

directif. Cet emploi intransitif de βάλλω est déjà homérique<sup>364</sup>. Le préverbe ἐκβάλλω est également attesté dès l'époque homérique<sup>365</sup> et peut également se construire de manière intransitive et fonctionner comme un verbe de mouvement<sup>366</sup>, emploi qui reste cependant très rare et qui n'est attesté ni chez Homère ni chez Apollonios.

Il apparaît donc que βάλλω et ἐκβάλλω peuvent fonctionner comme des verbes de mouvement, comme en atteste leur construction avec un syntagme prépositionnel. Du point de vue sémantique, c'est bien de cet emploi de βάλλω qu'il faut rapprocher ὑπέκ...βάλλω dans le passage qui nous intéresse puisque le verbe est employé par Apollonios pour décrire le chemin emprunté par les Argonautes.

### b) Difficultés d'établissement du texte : ὑπέκ<sup>ο</sup> ou ὑπερ<sup>ο</sup> ?

Si l'intégralité du récit de la journée pose des problèmes d'interprétation, notamment parce qu'il semble incohérent du point de vue de la géographie<sup>367</sup>, c'est aussi le cas du vers qui nous intéresse, que Francis Vian a proposé de corriger<sup>368</sup>. L'éditeur, s'appuyant sur les scholies<sup>369</sup> et sur le fait que ὑπέκ...βάλλω serait difficile d'interprétation sur le plan sémantique, propose de corriger ὑπέκ en ὑπερ. La présence d'une tmèse ne permet pas de trancher en faveur de l'une ou l'autre leçon : le préverbe ὑπερ<sup>ο</sup> n'est jamais attesté dans un contexte de tmèse chez Homère<sup>370</sup> mais l'est chez Apollonios, pour ce même verbe ὑπερ...βάλλω, dans une tmèse où le préverbe est situé après le verbe<sup>371</sup>, alors que le préverbe ὑπέκ<sup>ο</sup> n'est pas employé avec une tmèse ailleurs dans les *Argonautiques* mais l'est bien chez Homère.

Francis Vian remarque en effet que les autres verbes de mouvement préverbes en ὑπέκ<sup>ο</sup> ne signifient pas « dépasser » mais expriment « une action secrète et progressive » ou « implique[nt] que l'on a échappé à un danger »<sup>372</sup>. Il n'est pas possible de comparer notre verbe avec les autres verbes en ὑπέκ<sup>ο</sup> des *Argonautiques* car ces autres verbes ne sont pas des verbes de mouvement, y compris

<sup>364</sup> Homère, *Illiade*, XI, v. 722-723 :

Ἔστι δέ τις ποταμὸς Μινυήτιος εἰς ἄλλα βάλλων  
ἐγγύθεν Ἀρήνης

Il existe un fleuve, le Minyée, qui se jette dans la mer près d'Arène.

Voir aussi, pour des chevaux, XXIII, v. 462.

<sup>365</sup> Toujours avec une construction transitive, Homère, *Illiade*, V, v. 39 ; XI, v. 109 (tmèse) ; XIV, v. 419 ; XV, v. 468 ; XVIII, v. 324 ; *Odyssée*, II, v. 396 ; IV, v. 503 ; V, v. 244 ; XIV, v. 277 ; XV, v. 481 ; XIX, v. 362. Avec une construction transitive et avec pour sujet le fleuve Scamandre, XXI, v. 237.

<sup>366</sup> Platon, *Phédon*, 113a :

τρίτος δὲ ποταμὸς τούτων κατὰ μέσον ἐκβάλλει

Le troisième fleuve se jette au milieu des deux autres.

Voir aussi Euripide, *Electre*, v. 96 (où certains éditeurs corrigent ποδί en πόδα, le verbe étant alors transitif).

<sup>367</sup> Cf. *supra*, p. 4, n. 360.

<sup>368</sup> VIAN 1970, p. 90-91.

<sup>369</sup> *Scholies aux Argonautiques* (éd. C. Wendel), scholie a et b à I, v. 596, où les scholiastes glosent ὑπεκβάλλω par παρέρχομαι, « longer, passer le long de », et par παραμείβω, « dépasser ».

<sup>370</sup> DEL TREPPO 2018, p. 739-755.

<sup>371</sup> IV, v. 602.

<sup>372</sup> VIAN 1970, p. 90.

les deux autres créations lexicales, ὑπεξαφύομαι (II, v. 983) et ὑπεκχέω (III, v. 705)<sup>373</sup>, mais l'idée de fuite est en effet présente dans la plupart des verbes de mouvement en ὑπεκ°. C'est le cas de ὑπεκδύομαι<sup>374</sup>, ὑπεκθέω<sup>375</sup>, ὑπεκπλέω<sup>376</sup>, ὑπεκτρέχω<sup>377</sup> et ὑπεξελαύνω<sup>378</sup> : si l'idée de secret n'est pas présente pour toutes les attestations, tous ces verbes semblent bien désigner le fait de s'échapper d'un lieu, généralement dans le but d'éviter un danger. Pour le verbe ὑπεξέρχομαι, qui est plus fréquent, l'immense majorité des attestations désignent une fuite face à un danger mais, dans quelques-unes, l'idée de danger n'est pas perceptible et le verbe semble simplement signifier « s'éloigner de, quitter »<sup>379</sup>. Enfin, le verbe ὑπεκπεράω-ῶ, qui n'apparaît pas avant Nonnos, signifie simplement

<sup>373</sup> On trouve ὑπεκφέρω (I, v. 1264), ὑπεξερύω (II, v. 1181) et ὑπεξαλύσκω (III, v. 551). Pour ὑπεξαφύομαι, cf. *infra*, p. 4 et pour ὑπεκχέω, cf. *infra*, p. 4.

<sup>374</sup> Avec la notion du danger auquel on échappe, avec un accusatif, Euripide, *Cyclope*, v. 347 ; Denys d'Halicarnasse, *Antiquités Romaines*, IV, 51, 4 et VI, 22, 3 (mais les manuscrits présentent la leçon ἐπεκδύομαι) ; Oppien, *Halieutiques*, III, v. 384. Avec l'idée de secret ou de danger, employé absolument Hérodote, *Histoires*, I, 10 et 12 ; Lycurgue, *Contre Léocrate*, 86 (mais les manuscrits présentent la leçon ὑποδύομαι) ; Ménandre, *L'Arbitrage*, v. 904 ; Plutarque, *Vie de Philopoemen*, 12, 6 ; *Vie de Sertorius*, 3, 6 ; *Vie de César*, 67, 2 ; *Vie de Démosthène*, 9, 2 ; *Vie d'Aratos*, 9, 2 et 40, 5 ; *L'intelligence des animaux*, 978B, §26 ; Oppien, *Halieutiques*, III, 569 ; Achille Tatius, *Leucippé et Clitophon*, VI, 2, 1 et VIII, 14, 4. Avec un génitif, Oppien, *Halieutiques*, III, v. 594. Sans idée de danger ou de secret, Philon d'Alexandrie, *Quod deterius potiori soleat*, 159 ; Plutarque, *De la superstition*, 170f, §11 (avec un accusatif direct).

<sup>375</sup> Sans idée de secret, Empédocle cité par Aristote, *De la respiration*, 474a :

πνεύματος ἐπίπτοντος ὑπεκθέει αἴσιμον ὕδωρ.

Lorsque l'air arrive, l'eau s'échappe fatalement.

Pour une fuite sans idée de secret, Plutarque, *Vie de Pompée*, 80, 1 et *De l'amour de la progéniture*, 494e, §2.

<sup>376</sup> Plutarque, *Vie de Lysandre*, 11, 5 :

ὁ μὲν Κόνων ὀκτώ ναυσὶν ὑπεξέπλευσε καὶ διαφυγὸν ἀπεπέρασεν εἰς Κύπρον

Conon, avec huit navires, s'enfuit par la mer et, s'étant échappé, fit la traversée vers Chypre.

Voir aussi Philostrate d'Athènes, *Vies des sophistes*, II, p. 603.

<sup>377</sup> Le verbe ὑπεκτρέχω est surtout employé de manière métaphorique, pour désigner le fait d'« échapper » à un événement néfaste. Il se construit avec un génitif de la chose à laquelle on échappe. Pour la mort, Euripide, *Andromaque*, v. 338 et 414 ; fr. 67 (éd. A. Nauck dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*), v. 6 ; Sophocle, *Les Trachiniennes*, v. 167. Pour d'autres dangers, Euripide, *Médée*, v. 524 ; Sophocle, *Antigone*, v. 1038 ; Hérodote, *Histoires*, I, 156. Pour échapper à l'attention des dieux, Euripide, *Les Phéniciennes*, v. 873. Pour des chevaux qui s'enfuient de sous leur cavalier, Plutarque, *Vie d'Eumène*, 7, 9.

<sup>378</sup> Pour une fuite, avec un complément à l'accusatif, Hérodote, *Histoires*, IV, 120. Avec un syntagme prépositionnel en εἰς et l'accusatif, 130.

<sup>379</sup> Dans la plupart des attestations, le verbe désigne le fait de s'enfuir pour échapper à un danger. Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, III, 34, 2 :

οἱ δὲ ὑπεξελθόντες τούτους καὶ ὄντες φυγάδες τὸν Πάχητα ἐπάγονται.

Les autres, leur ayant (secrètement ?) échappé et étant exilés, appellent Pachès.

Avec un datif de la personne dont on s'éloigne, Platon, *Lois*, IX, 865e ; Démosthène, *Contre Panténètos*, 7 (pour le fait de « céder face à quelqu'un »).

Sans complément exprimé, Hérodote, *Histoires*, I, 207 ; IV, 120 ; VII, 211 ; Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, IV, 74, 2 ; VI, 51, 2 ; VIII, 70, 1 ; Aristote, *Constitution des Athéniens*, 15, 2 ; 19, 6 ; 20, 3 ; *République*, VIII, 557a ; *Collection hippocratique (Epidémies)*, VII, 45, 3 ; Flavius Josèphe, *Antiquités Juives*, II, 256 ; Denys d'Halicarnasse, *Antiquités Romaines*, I, 31, 2 ; Plutarque, *Vie de César*, XXXI, 3 ; *Vie d'Aratos*, XL, 4.

Avec un syntagme prépositionnel ou un adverbe de lieu, Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, VIII, 98, 1 ; Hérodote, I, 73 ; VII, 223 ; VIII, 36 ; Euripide, *Les Phéniciennes*, v. 1465 ; Andocide, *Sur les mystères*, 15 ; Démosthène, *Contre Néera*, 104 ; Plutarque, *Vie d'Agis et Cléomène*, XII, 6.

Dans la langue philosophique, le verbe exprime le fait que les choses disparaissent ou cessent d'être, sans idée de secret : Platon, *Phédon*, 103d et 106a ; *Cratyle*, 439d (deux attestations) ; *Théétète*, 182d ; Aristote, *Physique*, 214a ; *Politique*, 1276a ; *Problèmes*, 879a, 895b et 905b.

Sans idée de fuite ou de secret, Démosthène, *Contre Aristogiton*, 20 :

τὰς ἕνας ἀρχὰς ταῖς νέας ἐκούσας ὑπεξίεναι

... que les magistrats sortant se retirent de bon gré en faveur des nouveaux.

Voir aussi Théophraste, *Des sensations*, 14 ; Philon d'Alexandrie, *Quod deterius potiori insidari soleat*, 159 ; *De migratione Abrahami*, 190, avec peut-être l'idée de secret et d'intimité ; Aristodème de Nysa, V, 6 ; Appien, *Guerre*

« traverser »<sup>380</sup>. Il reste que la plupart des préverbés en ὑπεκ° expriment l'idée d'une fuite face à un danger, en particulier pour les attestations antérieures à l'époque hellénistique. Il est en outre fréquent que ces verbes régissent un complément à l'accusatif qui désigne le danger auquel on échappe.

Le fleuve n'étant pas présenté comme particulièrement dangereux, Francis Vian propose donc de lire le verbe ὑπερβάλλω à la place de ὑπεκβάλλω. Ce verbe a deux emplois chez Homère : il est employé dans l'*Iliade* pour désigner le fait de « lancer un objet au-delà » d'une marque ou d'un adversaire<sup>381</sup> et, dans l'*Odyssee* (XI, v. 596-597), pour décrire le tourment de Sisyphe :

ἀλλ' ὅτε μέλλοι  
ἄκρον ὑπερβαλέειν, τότε' ἀποστρέψασκε κραταίς·  
... mais chaque fois qu'il s'apprêtait à franchir le sommet, alors [la pierre] roulait avec force.

L'action décrite est assez différente de celle que décrit le verbe qui nous intéresse : il s'agit ici de dépasser le sommet en passant par-dessus, ce qui explique l'emploi du préverbe ὑπερ°, alors que les Argonautes dépassent les eaux du fleuve en longeant son embouchure. De même, quand Apollonios emploie ὑπερβάλλω, c'est pour un oiseau qui passe au-dessus des eaux qu'il traverse<sup>382</sup> :

οὐδέ τις ὕδωρ κείνο διὰ πτερὰ κοῦφα τανύσσας  
οἰωνὸς δύναται βαλέειν ὕπερ  
Il n'y a pas même d'oiseau qui puisse s'élaner au-dessus de cette eau en étendant ses ailes légères.

Hors de la langue épique, le verbe est également employé pour signifier « dépasser, franchir » et, s'il est souvent employé pour des choses que l'on franchit en passant par-dessus, il l'est également pour des choses que l'on dépasse en les longeant<sup>383</sup>. Cet emploi avec le sens de « dépasser en longeant » est très minoritaire par rapport aux emplois où le verbe signifie « franchir » mais on trouve

---

*civile*, II, 4, 29. Peut-être avec la métaphore de la fuite, pour de l'air qui s'échappe d'un contenant, Plutarque, *Comment on peut s'apercevoir qu'on progresse dans la vertu*, 81c, §10.

<sup>380</sup> Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, V, v. 245-246 :

μήτι δὲ μέγαν βαρυηχέα πόντον  
ναῦται ὑπεκπερόωσιν

Grâce à leur intelligence, les marins traversent la vaste mer au bruit retentissant.

Voir aussi *Argonautiques Orphiques*, v. 69, également pour le fait de traverser la mer.

<sup>381</sup> Homère, *Iliade*, XXIII, v. 637, 843 et 847. Le verbe peut se construire avec un accusatif de la personne ou de la marque que l'on dépasse.

<sup>382</sup> IV, v. 601-602.

<sup>383</sup> Pour des choses que l'on dépasse en les longeant en bateau, Hérodote, *Histoires*, VII, 168 :

ὑπὸ δὲ ἐτησιέων ἀνέμων ὑπερβαλεῖν Μαλέην οὐκ οἴοι τε γενέσθαι·

[Ils dirent que] à cause des vents étésiens, ils n'avaient pas été capables de dépasser le Malée.

Voir aussi Thucydide, *Guerre du Péloponnèse*, VIII, 104, 5 ; hors contexte maritime, Euripide, *Rhésos*, v. 844 ; pour des chevaux que l'on dépasse à la course, Sophocle, *Electre*, v. 716.

Pour des choses que l'on dépasse en passant par-dessus, pour des montagnes, sans que l'objet soit toujours exprimé, Eschyle, *Prométhée Enchaîné*, v. 722 ; Hérodote, *Histoires*, VIII, 137 ; Xénophon, *Helléniques*, IV, 3, 9 ; 4, 19 ; V, 4, 17 et 41 ; *Anabase*, IV, 1, 7 ; 4, 20 ; 5, 1 ; 6, 9 ; 6, 10 ; VI, 5, 7 ; VII, 5, 1 ; *Agésilas*, 2, 5 et 17 ; *Le commandement de la cavalerie*, III, 7 ; pour un mur ou un rempart, Euripide, *Ion*, v. 1321 et *Rhésos*, v. 989 ; pour une frontière que l'on franchit, Euripide, *Oreste*, v. 443 et 1644 ; pour un fleuve que l'on franchit, Xénophon, *Helléniques*, V, 4, 38 et 48 ; pour de l'eau qui dépasse un certain niveau, Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, v. 489 ; Hérodote, *Histoires*, I, 59 ; pour de l'eau qui recouvre une terre, Théognis, *Elégies*, v. 673 ; Hérodote, *Histoires*, II, 111 ; pour des traces que l'on dépasse à la chasse, Xénophon, *L'art de la chasse*, VI, 23 ; pour une porte que l'on franchit, Euripide, *Alceste*, v. 829.

Le verbe peut également désigner le fait de « dépasser en hauteur » et est souvent employé métaphoriquement avec le sens de « surpasser » quelqu'un ou d'« être excessif ».

deux attestations, l'une chez Hérodote et l'autre chez Thucydide, où le verbe est employé pour un bateau qui dépasse un point de la côte qu'il longe. Apollonios emploie d'ailleurs le verbe βάλλω accompagné d'un syntagme prépositionnel en ὑπέρ et le génitif dans un contexte similaire, au vers 1693 du chant IV :

ὥς κεν ἐρετμοῖς  
παμπρώτιστα βάλοιεν ὑπὲρ Σαλμωνίδος ἄκρης.  
...pour que, de leurs rames, ils pussent s'élancer le plus tôt possible au-delà du cap  
Salmonis.

Quoique cette correction de Francis Vian paraisse en effet cohérente avec les emplois que fait Apollonios de ὑπερβάλλω, Bruno Helly<sup>384</sup>, qui essaye de restituer la géographie de la région et de comprendre les apparentes contradictions géographiques dans le passage, ne considère toutefois pas cette correction comme nécessaire et propose de conserver ὑπέκ...βάλλω avec le sens de « échapper à un danger ». Pour lui, Apollonios assimile l'Amyros au Pénée, qui se jette dans la mer au niveau de Tempé. Il remarque que l'embouchure du Pénée créait un fort courant où étaient charriés d'importants objets flottants, comme des troncs d'arbre. L'endroit était donc considéré comme particulièrement dangereux pour les navires dans l'Antiquité, comme en témoignent deux épigrammes de l'*Anthologie*<sup>385</sup>. Il convient alors que les Argonautes contournent l'embouchure du fleuve pour échapper au danger que représentent ses flots.

Il est alors possible de conserver la leçon des manuscrits, ὑπέκ...βάλλω, et la correction ὑπέρ...βάλλω n'est pas nécessaire : ὑπέκ...βάλλω s'intègre sans grande difficulté à une série de verbes préverbes en ὑπεκ<sup>ο</sup> qui signifient « échapper à un danger » et qui se construisent avec un accusatif.

#### 4) Un préverbe analogique de la langue épique : ἀμφιθρώσκω (III, v. 1373)

Le verbe ἀμφιθρώσκω est un préverbe de θρώσκω, « sauter, bondir », dont nous n'avons conservé qu'une seule attestation, pendant le combat de Jason avec les fils de la terre. Suivant les conseils de Médée, Jason vient de soulever une pierre et de la jeter vers eux et les géants se jettent donc dessus pour s'en emparer :

Οἱ δ' ὥς τε θοοὶ κύνες ἀμφιθορόντες  
ἀλλήλους βρυχηδὸν ἐδήιον·  
Eux, semblables à des chiens rapides, bondissaient pour entourer [la pierre] et se  
massacraient les uns les autres en rugissant.

---

<sup>384</sup> HELLY 2000, p. 64-67.

<sup>385</sup> HELLY 2000, p. 66. *Anthologie grecque*, VII, ép. 289 attribuée à Antipater de Macédoine, v. 1 :

Ἀνθέα τὸν ναυγγὸν ἐπὶ στόμα Πηνειοῖο

Antheus, un naufragé au niveau de l'embouchure du Pénée...

Voir aussi ép. 550 attribuée à Léonidas d'Alexandrie, qui raconte le même épisode.

Selon les scholiaste, l'ensemble du passage s'inspire d'un texte d'Eumélos, perdu pour nous<sup>386</sup> :

[τὸν δ' ἔλεν ἀμφασίη] οὗτος καὶ οἱ ἐξῆς στίχοι εἰλημμένοι εἰσὶ παρ' Εὐμήλου, παρ' ᾧ φησι Μήδεια πρὸς Ἴδμονα.  
τὸν δ' ἔλεν ἀμφασίη : ce vers et les suivants sont empruntés chez Eumélos, chez qui Médée parle à Idmon.

Dans les scholies aux *Argonautiques*, le verbe λαμβάνω est régulièrement employé pour désigner le fait de s'inspirer d'un texte antérieur sans qu'il y ait nécessairement un emprunt lexical<sup>387</sup>. Il n'y a donc pas lieu de considérer que le verbe ἀμφιθρόσκω se trouvait déjà chez Eumélos mais, plus encore que pour les autres verbes, il faut garder à l'esprit que la présence du préverbe ἀμφι° dans ce texte trouve peut-être sa justification dans un texte qui ne nous est pas parvenu.

Le comportement des fils de la terre a déjà été décrit par Médée, lorsqu'elle conseille Jason sur la marche à suivre (III, v. 1057-1059) :

οἱ δ' ἄν ἐπ' αὐτῷ,  
καρχαλέοι κύνες ὡς τε περὶ βρώμης, ὀλέκοιεν  
ἀλλήλους.

Pour elle [la pierre], comme des chiens aux dents pointues autour d'une proie, ils se tueraient les uns les autres.

Les fils de la terre, comme des chiens de chasse, se précipitent tous en direction de leur proie, c'est-à-dire de la pierre, et se jettent dessus. Le radical verbal θρόσκω, « bondir », peut aussi bien être employé pour des animaux que pour des humains et peut donc sans mal s'appliquer à la fois au comparé, c'est-à-dire les fils de la terre, ou au comparant, c'est-à-dire les chiens de chasse. Le verbe est volontiers employé pour le fait de « sauter » dans la mêlée et son emploi contribue donc à renforcer la violence de la scène<sup>388</sup>.

<sup>386</sup> Scholies aux *Argonautiques* (éd. C. Wendel), scholie à III, v. 1354-1356a. Cf. Eumélos, *Corinthiaques* (éd. M. Davies dans *Epicorum Graecorum Fragmenta*), fr. 4.

<sup>387</sup> Scholies aux *Argonautiques* (éd. C. Wendel), scholie à I, v. 57-64a :

ὁ δὲ Ἀπολλώνιος παρὰ Πινδάρου εἴληφε λέγοντος · ὁ δὲ γλωραῖς ἐλάτησι τυπεῖς ὄχετο Καινεύς σχίσας ὀρθῶ ποδὶ γᾶν.

Apollonios a emprunté à Pindare, qui dit : « Caineus, frappé par des branches de sapin vertes, partit après avoir fendu la terre de son pied ferme ».

Chez Apollonios (I, v. 63-64), seul le substantif ἐλάτησι est repris :

ἀλλ' ἄρρηκτος ἄκαμπτος ἐδύσετο νειόθι γαίης  
θεινόμενος στιβαρῆσι καταῖγδην ἐλάτησιν.

... mais [Caineus], indestructible, inflexible, s'enfonça au fond de la terre, frappé par de robustes sapins qui s'élançaient vers le sol.

Voir aussi scholies à I, v. 496-408b et 1085-1087b ; II, v. 257 et 296-297a. Le scholiaste précise parfois plus précisément ce qui a été emprunté, par exemple « l'histoire », ἱστορία (II, v. 911-914).

<sup>388</sup> Pour un être humain ou un dieu qui « saute » dans la mêlée, Homère, *Iliade*, IV, v. 79 ; VIII, v. 252 et 320 ; XI, v. 70 ; XIV, v. 441 ; XV, v. 380 et 582 ; XVI, v. 770. Pour un homme, hors contexte guerrier, X, v. 528 ; XV, v. 684 ; XXIII, v. 509 ; *Odyssée*, XXIII, v. 32. Pour un animal carnivore qui se jette sur un autre, *Iliade*, V, v. 161 ; *Odyssée*, XXII, v. 303. Pour un autre animal, *Iliade*, XV, v. 580 et XXI, v. 126. Pour des traits qui « jaillissent » des arcs, XV, v. 314 et 470 ; XVI, v. 773. Pour un objet qui « saute » lorsqu'on le remue, XIII, v. 586.

Les verbes de mouvement préverbes en ἀμφι° ne sont ni très nombreux ni très répandus<sup>389</sup>. Apollonios n'en fait pas un grand usage : en plus de ἀμφιθρόσκω, le seul à être attesté dans les *Argonautiques* est le verbe ἀμφιπολέω-ῶ, dont l'emploi chez Apollonios qui ne peut être rapproché de celui de ἀμφιθρόσκω<sup>390</sup>. Le verbe ἀμφέρχομαι, qui n'apparaît pas dans les *Argonautiques*, est très rare : on ne le trouve que deux fois chez Homère et une fois chez Quintus de Smyrne où il signifie « être autour de, entourer » et est toujours construit avec un accusatif<sup>391</sup>. Le verbe ἀμφιβαίνω, un peu plus fréquent, signifie lui aussi « entourer »<sup>392</sup>, tout comme ἀμφιτρέχω, qui n'est attesté que trois fois avant l'époque hellénistique et qui restera très rare<sup>393</sup>. Tous ces verbes sont très rares, presque exclusivement poétiques et aucun d'entre eux n'est attesté avec pour sujet un être vivant<sup>394</sup> : ils ne peuvent donc guère être rapprochés du verbe qui nous intéresse.

Il est en revanche probable que, lorsqu'il emploie le verbe ἀμφιθρόσκω, Apollonios fasse une référence savante à un *hapax* homérique, ἀμφιθέω, qu'Homère emploie dans l'*Odyssee*, dans une comparaison homérique où les compagnons d'Ulysse, qui, heureux de le revoir, se précipitent vers lui, sont comparés à des veaux qui courent entourer leur mère<sup>395</sup> :

<sup>389</sup> Sur les verbes en ἀμφι°, qui sont caractéristiques de la langue poétique car ils sont en concurrence avec περι°, cf. *infra*, p. 4 *sqq.*

<sup>390</sup> IV, v. 1546-1547 :

ὡς Ἀργῶ, λίμνης στόμα ναύπορον ἐξερέουσα,  
ἀμπεπόλει δηναιὸν ἐπὶ χρόνον.

De même, Argō, à la recherche une embouchure navigable, tourna longtemps en rond.

Sur le sens de ἀμφιπολέω-ῶ, VIAN 1981, p. 136, n. 2.

<sup>391</sup> Homère, *Odyssee*, XII, v. 369 :

καὶ τότε με κνίσης ἀμφήλυθεν ἠδὺς ἀυτμή·  
... et alors, l'agréable parfum de la graisse m'entourait.

Voir aussi VI, v. 122, pour une voix, et Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, V, v. 327, pour la douleur.

<sup>392</sup> Avec le datif, Homère, *Iliade*, XVI, v. 66-67 :

εἰ δὴ κυάνεον Τρώων νέφος ἀμφιβέβηκε  
νηυσὶν ἐπικρατέως

... si le nuage sombre des Troyens a encerclé nos nefes sans que l'on puisse résister.

Avec l'accusatif, *Odyssee*, XII, v. 73-75 :

Ὁ μὲν οὐρανὸν εὐρὸν ἰκάνει  
ὄξειη κορυφῆ, νεφέλη δέ μιν ἀμφιβέβηκε  
κυανέη·

L'une des deux, par la pointe de son sommet, s'élançait vers le large ciel et une sombre nuée l'entourait.

Par métaphore, le verbe peut désigner le fait de « veiller sur un lieu », toujours pour des dieux (*Iliade*, I, v. 37 et 451 et *Odyssee*, IX, v. 198). A l'inverse, il peut également être employé pour désigner un problème qui « assiège » l'esprit de quelqu'un (avec l'accusatif φρένας, *Iliade*, VI, v. 355 et *Odyssee*, VIII, v. 541).

Le verbe se trouve également employé dans un vers formulaire homérique pour désigner la course circulaire du Soleil (*Iliade*, VIII, v. 68 et XVI, v. 777 ; *Odyssee*, IV, v. 400).

<sup>393</sup> Pindare, *Pythiques*, III, v. 69-70 :

σέλας δ' ἀμφέδραμεν  
λάβρον Αφαιίστου

La violente flamme d'Héphaïstos l'enveloppa.

Voir aussi, pour un mur qui entoure une cour, Archiloque, fr. 37 (éd. M. West dans *Iambi et elegi Graeci*, vol. 1) ; pour la grâce, χάρις, qui enveloppe une personne, Simonide, fr. 7 (*ibid.*, vol. 2), v. 89.

<sup>394</sup> Le verbe ἀμφιβαίνω peut avoir pour sujet un dieu quand il signifie « veiller sur », cf. *supra*, n. 392. Il est également le seul de ces verbes à être attesté en prose, avec notamment des attestations dans la *Collection hippocratique* et une unique attestation chez Xénophon. Il est tout cas certain que ce verbe était très rare, en prose comme en poésie.

<sup>395</sup> Homère, *Odyssee*, X, v. 409-413. Le verbe sera repris par la suite, essentiellement dans la langue poétique (Moschos, *Europé*, v. 107 ; Athénée, *Les Deipnosophistes*, XI, 103 ; Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, V, v. 371 ; *Anthologie*

ὡς δ' ὅτε ἄγραυλοι πόριες περι βούς ἀγελαίας,  
ἐλθούσας ἐς κόπρον, ἐπὴν βοτάνης κορέσονται,  
πᾶσαι ἅμα σκαίρουσιν ἐναντία· οὐδ' ἔτι σηκοὶ  
ἴσχουσ', ἀλλ' ἀδινὸν μυκόμεναι ἀμφιθέουσι  
μητέρας·

De même que, lorsque des veaux au champ, autour des vaches en troupeau qui reviennent à l'étable après s'être rassasiées des pâturages, bondissent en face d'elles, tous ensemble. Leurs enclos ne les retiennent plus et, en mugissant, serrés les uns contre les autres, ils courent entourer leur mère.

Chez Homère, les compagnons d'Ulysse sont comparés à des veaux ; chez Apollonios, ce sont les fils de la terre qui sont comparés à des chiens. Dans les deux cas, le cri produit par les animaux est spécifié, avec, chez Homère, le participe μυκόμεναι et, chez Apollonios, l'adverbe βρυχηδόν. La notion de vitesse est présente dans les deux textes : elle est exprimée, chez Homère, par l'emploi du radical verbal ὀθέω et, chez Apollonios, par l'adjectif θοός et par le radical verbal θρώσκω. Les formes verbales ἀμφιθέουσι et ἀμφιθόροντες occupent en outre la même place dans le vers puisqu'elles sont toutes deux en fin de vers<sup>396</sup>. Il semble donc vraisemblable que l'emploi que fait Apollonios du verbe ἀμφιθρώσκω, qui n'est employé qu'une seule fois dans les *Argonautiques*, soit une référence savante à l'*hapax* homérique ἀμφιθέω. Si tel était bien le cas, Apollonios jouerait alors sur l'écart entre les deux situations : chez Homère, les compagnons d'Ulysse se précipitent vers lui pour l'accueillir, tout à leur joie de le retrouver vivant ; chez Apollonios, les fils de la terre, qui ne sont pas humains, n'éprouvent évidemment pas un tel sentiment et sont caractérisés par leur sauvagerie. L'écart entre ces deux situations se retrouve d'ailleurs dans l'animal auquel les personnages sont comparés : chez Apollonios, l'animal de la comparaison est un chien, animal qui, même domestiqué, reste dangereux et agressif, alors que, chez Homère, la comparaison porte sur de jeunes bovins, animaux placides et très rarement agressifs. Cet écart entre le texte homérique et celui des *Argonautiques*, qui est évident, n'implique cependant pas qu'il n'y ait pas une référence de la part d'Apollonios : il est en effet fréquent que notre poète reprenne un mot ou une expression homérique dans un contexte qui s'oppose à ce que l'on trouve dans les poèmes homériques<sup>397</sup>.

Alors que la plupart des verbes de mouvement de notre corpus s'intègrent à une importante série de verbes qui présentent le même préverbe et qui sont bien attestés en prose, le verbe ἀμφιθρώσκω semble devoir être rapproché de l'unique occurrence du verbe ἀμφιθέω dans le texte homérique, que sa qualité d'*hapax* devait rendre particulièrement remarquable et donc susceptible d'être imité.

---

grecque, IV, ép. 3 attribuée à Agathias le Scholastique, v. 79 ; VIII, ép. 174 attribuée à Grégoire de Nazianze, v. 2 ; XIV, ép. 124 attribuée à Métrodore, v. 1...)

<sup>396</sup> Sur l'importance de la reprise homotaxique chez Apollonios, CUSSET 1999, p. 29-47. On peut également remarquer que μητέρας (Homère, *Odyssée*, X, v. 413) et μητέρα (*Argonautiques*, III, v. 1375) sont tous deux employés en début de vers.

<sup>397</sup> GIANGRANDE 1976.

## D. Synthèse : un travail sur le thème verbal

Les verbes de mouvement en ἀπο°, δια°, διεκ°, ἐκ°, κατα°, παρα°, παρεκ° et ὑπεκ° qui sont attestés pour la première fois dans les *Argonautiques* s'intègrent tous dans le paradigme des verbes de mouvement tels qu'ils sont par ailleurs attestés en grec, y compris en prose ; le préverbe ἀμφιθρόσκω, qui présente un préverbe caractéristique de la langue poétique, doit en revanche être rapproché d'un autre verbe de mouvement en ἀμφι° attesté dans l'épopée homérique, ἀμφιθέω. Apollonios associe des préverbes fréquents à des thèmes verbaux rares, créant ou employant ainsi des formes rares et même parfois uniques, du moins pour les attestations que nous avons conservées. Ces verbes, qui relèvent d'un lexique rare et poétique, sont en revanche très communs dans leur structure et fonctionnent souvent comme des variantes synonymiques de verbes très fréquents. De fait, ces verbes présentent pour la plupart des thèmes verbaux rares, soit que le thème soit propre à la langue poétique, comme βλώσκω, νέομαι, νίσσομαι et ὄρνυμαι, soit qu'il soit rare sans être spécifique à la langue poétique, comme σκαίρω, soit qu'il soit fréquent mais rarement employé pour désigner un mouvement, comme c'est le cas de βάλλω et, dans une moindre mesure, de ἀμείβω. Les préverbes de notre corpus ne sont d'ailleurs pas plus rares que les préverbes qui présentent le même thème mais avec un préverbe différent<sup>398</sup>. De ce point de vue, le seul verbe qui fasse exception est παρεκθέω, qui présente un thème verbal fréquent.

Les préverbes, en revanche, sont tous fréquemment associés à des verbes de mouvement à l'époque d'Apollonios, en prose comme en poésie et, selon toute vraisemblance, dans la langue « courante ». C'est en particulier le cas pour les préverbes simples en ἀπο°, δια°, ἐκ°, κατα° et παρα° ; les préverbes à préverbe interne °ἐκ° demeurent plus rares, en particulier les préverbes en παρεκ°, quoique les préverbes concernés soient tous attestés en prose, et il faudra les comparer aux autres verbes à préverbe interne °ἐκ° qui apparaissent pour la première fois dans les *Argonautiques*. La valeur du préverbe chez Apollonios est la même que celle que l'on observe pour les verbes de mouvement qui présentent le même préverbe hors de la langue poétique, que le préverbe joue un rôle sémantique, syntaxique, ou sémantico-syntaxique.

Apollonios exploite largement le système des verbes qui signifient « aller » dans la langue épique. La langue homérique, en effet, connaît un grand nombre de verbes de mouvement qui présentent un sémantisme très subduit et qui indiquent simplement un mouvement, sans que soit précisé le moyen de déplacement ni la direction du mouvement : même si Françoise Létoublon, dans *Il allait, pareil à la nuit*, a dégagé ce que chacun de ces thèmes a de spécifique dans la langue

---

<sup>398</sup> Par exemple, pour le thème verbal νέομαι, outre κατανέομαι et παρανέομαι, qui apparaissent chez Apollonios, les seuls préverbes attestés sont διανέομαι, attesté deux fois Marcellus de Side et dans une épigramme de l'*Anthologie* attribuée à Christodoros de Coptos, μετανέομαι, qui apparaît chez Nonnos, et προνέομαι, attesté une fois chez Oppien. Seul le préverbe ἀπονέομαι est un peu plus fréquent, avec seize attestations homériques, mais le verbe ne réapparaît pas avant Quintus de Smyrne.

homérique, il est vraisemblable que, pour Apollonios comme pour le lecteur contemporain, les verbes simples βλώσκω, νίσσομαι et νέομαι étaient perçus comme des variantes synonymiques du ἔρχομαι, « aller ». Il est alors naturel que, si νίσσομαι était perçu comme une variante poétique de ἔρχομαι, son préverbe κατανίσσομαι ait été perçu comme une variante synonymique de κατέρχομαι. Si on admet que, dans la langue épique, les verbes ἔρχομαι, βλώσκω, νέομαι et νίσσομαι sont des variantes synonymiques, il apparaît évident que, pour les préverbes, le poète peut employer de manière équivalente les verbes ἀπέρχομαι, ἀποβλώσκω, ἀπονέομαι et ἀπονίσσομαι. Le choix de l'un ou l'autre thème est alors stylistique ou métrique : pour les verbes qui signifient « aller », le travail de variation effectué sur le thème verbal est particulièrement évident. Cela étant, chez Apollonios comme ailleurs dans la littérature grecque, les verbes de mouvement qui signifient « aller » ne se distinguent pas, du point de vue de la préverbation et de son fonctionnement, des autres verbes de mouvement. Si l'existence de παρεξέρχομαι, « longer », implique pour ainsi dire celle de sa variante synonymique παρεκνέομαι, elle implique également celle de παρεκθέω, « longer en courant ». De même, l'existence de ἐξέρχομαι implique, du moins potentiellement, celle de ἐξόρνυμαι tout autant que celle de ἐκνέομαι ou de ἐκβλώσκω : le thème verbal précise, ou non, la nature du déplacement alors que le préverbe, lui, modifie la syntaxe du verbe. Il est d'ailleurs remarquable que les verbes dont le thème peut être interprété comme une variante synonymique de ἔρχομαι soient toujours employés pour des déplacements et des mouvements physiques des personnages, alors que, à l'époque d'Apollonios, les différents préverbes de ἔρχομαι peuvent avoir un sens métaphorique : παρέρχομαι, « passer à côté de », peut par exemple désigner le fait de « ne pas tenir compte de quelque chose » et διεξέρχομαι, « traverser de bout en bout », peut signifier « parcourir par la parole, raconter de bout en bout ». Ces sens métaphoriques ne sont jamais convoqués par Apollonios pour les préverbes de βλώσκω, νέομαι et νίσσομαι, même si ces verbes ne sont pas très nombreux dans notre corpus. Ces verbes ne sont donc pas de pures variantes synonymiques des préverbes de ἔρχομαι : κατανίσσομαι n'est pas un strict équivalent sémantique et syntaxique de κατέρχομαι, mais fonctionne en revanche comme le préverbe en κατα<sup>o</sup> du verbe de mouvement νίσσομαι, dont le sémantisme, très subduit, s'avère être proche de celui de ἔρχομαι.

Les verbes de notre corpus, s'ils ne sont pas attestés avant Apollonios, s'intègrent donc parfaitement dans le paradigme des verbes de mouvement en grec et, pour certains d'entre eux, il ne serait guère étonnant qu'ils aient été employés dans des textes qui ne nous sont pas parvenus. Ils témoignent d'un fonctionnement de la préverbation qui est très naturel en grec et qui devait être perçu comme tel par le lecteur contemporain d'Apollonios. Dans une épopée où la description d'un voyage tient une place prépondérante dans trois chants sur quatre, ces préverbes nouveaux participent à la fois d'un effort de précision constant dans la description du périple des Argonautes et d'une volonté d'éviter les répétitions et les formules en employant des verbes qui relèvent d'un lexique rare et

caractéristique de la langue poétique mais dont la structure, très commune pour un verbe de mouvement, leur permet de ne pas compromettre la clarté des descriptions géographiques.

## II. La préverbation comme phénomène syntaxique

Certains verbes préverbés de notre corpus régissent un complément qui n'est jamais attesté pour le verbe simple correspondant. Le verbe περιβρομέω-ῶ, par exemple, régit un accusatif direct de sens locatif alors que le verbe simple βρομέω-ῶ est intransitif dans toutes ses attestations. La préverbation joue alors un rôle syntaxique : l'adjonction du préverbe a une incidence syntaxique puisqu'elle s'accompagne, pour reprendre la *terminologie* de Lucien Tesnières, d'une modification de la valence du verbe<sup>399</sup>.

Dans notre corpus, vingt-quatre verbes sur les 126 préverbés de notre corpus sont attestés dans une construction qui n'est pas admise par le verbe simple. Tous les cas ne sont pas également représentés : si les préverbés qui régissent un accusatif ou un génitif direct qui n'est pas admis par le verbe simple sont relativement rares, avec respectivement quatre et trois verbes concernés, les verbes qui régissent un datif direct, notamment locatif, sont plus nombreux. Certains préverbes, en particulier ἐν°, semblent être employés de manière homogène : tous les préverbés en ἐν° de notre corpus régissent un datif direct de sens locatif. A l'inverse, les préverbés en ἐπι° peuvent régir un génitif direct qui n'est pas admis par le verbe simple, un datif direct qui n'est pas admis par le verbe simple ou, pour l'immense majorité d'entre eux, être employés comme le verbe simple, du moins pour ce qui est de la syntaxe. Pour tous les autres préverbés étudiés dans cette section, seul un verbe est concerné par un changement syntaxique : le fait que la préverbation joue un rôle syntaxique n'a donc rien de systématique pour le préverbe concerné.

Pour chaque préverbé qui régit un complément qui n'est pas admis par le verbe simple, il s'agira de vérifier si le préverbé s'intègre dans une série de verbes qui présentent le même préverbe et pour lesquels la préverbation joue également un rôle syntaxique ou si, au contraire, la construction semble être isolée et propre à Apollonios. Si le préverbé peut être rapproché d'autres préverbés au fonctionnement syntaxique similaire, il s'agira alors de voir si la syntaxe de ces préverbés qui, par définition, ne sont pas homériques est empruntée à la langue homérique ou doit au contraire être rapprochée de la langue classique ou de celle de l'époque hellénistique.

### A. Actant à l'accusatif

Deux verbes de notre corpus régissent un accusatif direct qui n'est pas admis par le verbe simple. L'accusatif régi par le verbe ἐπερεύομαι (IV, v. 631 et 1242) semble être allatif et le verbe

---

<sup>399</sup> TESNIERE 1959, p. 238-282.

semble donc devoir être rapproché d'une importante série de verbes de mouvement en ἐπι° qui régissent un accusatif allatif, qui sont déjà attestés dans la langue épique archaïque et qui continuent à l'être à l'époque classique. Le verbe περιβρομέω-ῶ (I, v. 879), quant à lui, peut également être rapproché d'autres verbes en περι° qui présentent la même construction, mais cette série n'apparaît pas avant l'époque hellénistique.

### 1) Le verbe ἐπερεύγομαι (IV, v. 631 et 1242) et l'accusatif allatif

Le verbe ἐπερεύγομαι (IV, v. 631 et 1242) régit un accusatif direct, qui semble devoir être interprété comme allatif et qui n'est pas admis par le verbe simple. Le simple verbe ἐρεύγομαι signifie « exhaler violemment son souffle » et donc « éructer, vomir, cracher, rugir »<sup>400</sup>. Quelques attestations, toutes au présent, sont employées chez Homère pour la mer et par la suite pour des fleuves<sup>401</sup>. De ce fait, on a parfois pu se demander si l'on avait affaire à deux verbes homonymes, l'un désignant la production d'un son et l'autre désignant le mouvement de l'eau, ou à un seul verbe ἐρεύγομαι, avec une métaphore en partie lexicalisée, vraisemblablement liée au bruit de l'eau<sup>402</sup>. Chez Apollonios, le verbe simple est bien employé pour un fleuve, par exemple dans la description du fleuve Halys<sup>403</sup> :

Πολέος δ' ἐπὶ πείρασιν Αἰγιαλοῖο  
ἀκτῆ ἐπὶ προβλήτι ῥοαὶ Ἄλυος ποταμοῖο  
δεινὸν ἐρεύγονται.

Aux confins de la Grande Côte, le cours du fleuve Halys se déverse (en rugissant ?) de manière terrible vers un promontoire en saillie.

<sup>400</sup> CASEVITZ 1989, p. 186-187. Employé absolument, pour un cri, Homère, *Iliade*, XX, v. 403 et 406 ; Théocrite, *Idylles*, XIII, v. 58 ; Callimaque, fr. 75 (éd. R. Pfeiffer), v. 7 et fr. 785 (*ibid.*) ; pour le mugissement d'un taureau, Homère, *Iliade*, XX, v. 404 ; pour un lion, Bible des Septante, *1 Maccabées*, 3, 4 ; *Osée*, 11, 10 ; *Amos*, 3, 4 et 8 ; pour Charybde, Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, IV, v. 790 ; pour le fait de produire des paroles sans crier, Bible des Septante, *Psaumes*, 18, 3 ; *Évangile selon Matthieu*, 13, 35. Pour le fait de « roter », *Collection hippocratique (Maladies II, II, 55 et 69 ; Affections internes, 6, 40 et 49 ; Maladies des femmes, I, 41 ; II, 177 ; III, 214)* ; Aristote, *Problèmes*, 895b et 963a ; Théophraste, *Caractères*, 11, 3 ; Philon d'Alexandrie, *De ebrietate*, 131. Pour le fait de « vomir, cracher », Homère, *Iliade*, XVI, v. 162 ; *Odyssée*, IX, v. 374 ; Nicandre, *Thériaques*, v. 232 et 314 ; *Alexipharmques*, v. 111 et 536 ; pour la mer qui « crache » de l'écume, Denys le Périégète, *Description de la Terre*, v. 300 et 539. Pour le fait de « produire », Bible des Septante, *Lévitique*, 11, 10 ; Oppien, *Halieutiques*, II, v. 488.

<sup>401</sup> Pour la mer, Homère, *Iliade*, XVII, v. 263-265 :

Ως δ' ὅτ' ἐπὶ προχωῆσι διπετέος ποταμοῖο  
βέβρυχεν μέγα κῆμα ποτὶ ῥόον, ἀμφὶ δέ τ' ἄκρα  
ἠϊόνες βοόωσιν ἐρευγομένης ἄλδος ἕξω

De même que, quand, à l'embouchure d'un fleuve grossi par les pluies de Zeus, une grande vague rugit contre le courant, les plages escarpées résonnent alors que la mer se précipite hors [de son lit]...

Voir aussi *Odyssée*, V, v. 403 et 438 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, IV, v. 955 ; Denys le Périégète, *Description de la Terre*, v. 91. Pour un fleuve, Pindare, fr. 130 (éd. H. Maehler), v. 1 ; Lycophron, *Alexandra*, v. 921 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, II, v. 367 ; Posidippe, ép. 113 (éd. C. Austin et G. Bastianini), v. 10 ; Appien, *Histoire romaine*, XII, 480. Pour le fait de « jaillir », pour les flammes d'un volcan, Pindare, *Pythiques*, I, v. 21 ; *Oracles sibyllins*, IV, v. 82.

<sup>402</sup> CHANTRAINE 1999, s. v. 1 ἐρεύγομαι et 2 ἐρεύγομαι.

<sup>403</sup> II, v. 365-367. Francis Vian considère que ἐπί et le datif signifie ici « après, à la suite de » ; ce sens a plusieurs parallèles dans le passage (cf. VIAN 1974, p. 194, n. 1). Pourtant, il est difficile de ne pas rapprocher ἀκτῆ ἐπὶ προβλήτι [...] ἐρεύγομαι du syntagme ἀκτὴν ἐπερεύγομαι (IV, v. 631 et 1242).

La présence de l’adverbe δεινόν semble suggérer que le verbe ἐρεύγομαι désigne la production d’un son<sup>404</sup> mais, dans les *Argonautiques*, le verbe ἐρεύγομαι est toujours employé pour un liquide, et l’adverbe souligne peut-être la dangerosité des eaux de l’Halys<sup>405</sup>.

Le verbe ἐπερεύγομαι, qui apparaît dans la description de l’Eridan et dans celle de la Syrte, est également employé pour un fleuve mais, contrairement au verbe simple, il régit un accusatif direct. Apollonios emploie en effet ce verbe lorsqu’il décrit les trois bras de l’Eridan (IV, v. 629-634) :

Αὐτὰρ ὁ γαίης  
ἐκ μυχάτης, ἵνα τ’ εἰσὶ πύλαι καὶ ἐδέθλια Νυκτός,  
ἔνθεν ἀπορνύμενος, τῆ μὲν τ’ ἐπερεύγεται ἀκτὰς  
Ἵκεανοῦ, τῆ δ’ αὖτε μετ’ Ἴονίην ἄλα βάλλει,  
τῆ δ’ ἐπὶ Σαρδόνιον πέλαγος καὶ ἀπείρονα κόλπον  
ἑπτὰ διὰ στομάτων ἰεὺς ῥόον.

[L’Eridan], qui s’élance des confins de la terre, là où se trouvent les portes et les temples de la Nuit, d’un côté se déverse (en rugissant ?) sur les rivages de l’Océan, d’un autre se jette dans la mer Ionienne et d’un autre dans la mer de Sardaigne et dans son golfe immense, où il jette son cours par sept bouches.

L’accusatif ἀκτὰς Ἵκεανοῦ pose des difficultés car le substantif ἡ ἀκτὴ désigne le rivage escarpé qui borde une mer ou un fleuve et non la partie de la mer dans laquelle un fleuve se déverse : l’Eridan se déverse-t-il vraiment contre les rivages ? Passe-t-il « sur » les rivages alors qu’il atteint la mer ? Se déverse-t-il « en direction des » rivages marins ? Cette dernière hypothèse paraît la plus probable. Le verbe réapparaît dans la description de la Syrte, où il régit également l’accusatif ἀκτὰς, mais où l’on peut plus facilement interpréter cet accusatif comme allatif (IV, v. 1241-1243)<sup>406</sup> :

καὶ γὰρ τ’ ἀναχάζεται ἠπείροιο  
ἧ θαμὰ δὴ τόδε χεῦμα, καὶ ἄψ ἐπερεύγεται ἀκτὰς  
λάβρον ἐποικόμενον

... car souvent, oui, ce flot recule loin de la terre ferme, puis, en s’approchant avec violence, se déverse à nouveau sur les rivages (en rugissant ?).

Ici, l’accusatif est nettement allatif, comme ce sera également le cas chez Denys le Périégète<sup>407</sup>. Pour Antonios Rengakos<sup>408</sup>, cette répétition de ἐπερεύγεται ἀκτὰς doit être rapprochée d’une attestation de l’*harpax* homérique προσερεύγομαι, où l’on trouve προσερεύγεται αὐτήν dans la

<sup>404</sup> Par exemple, pour δεινὸν περιβρομέω-ῶ, IV, v. 17 ; pour δεινὸν βράχῳ, IV, v. 642.

<sup>405</sup> Pour le Thermodon, II, v. 984 ; pour Charybde, IV, v. 790 ; pour l’eau des Planctes, IV, v. 955. Au vers 827 du chant II, Hermann Fränkel conjecture cependant ce verbe, qui n’est pas attesté dans la tradition manuscrite, pour le cri poussé par Idmon (cf. *infra*, p. 4). Voir aussi, pour ἀνερεύγομαι, II, v. 744.

<sup>406</sup> Le manuscrit E présente la leçon ἀπερεύγεται. Ce verbe est bien attesté, notamment chez Denys le Périégète où il est employé pour un fleuve (*Description de la Terre*, v. 567) :

κεῖθι γὰρ ὑστατὴν ἀπερεύγεται εἰς ἄλα δίνην.

En effet, c’est là que [le Rhin] déverse ses derniers tourbillons dans la mer.

Voir aussi v. 693 et 981. Cette leçon ne convient pas pour la syntaxe, car ἀπερεύγομαι régit un accusatif objet alors que le verbe des *Argonautiques* régit un accusatif allatif.

<sup>407</sup> Denys le Périégète, *Description de la Terre*, v. 95 :

δισσὰς δ’ ἠπείρους ἐπερεύγεται.

[La mer Adriatique] se déverse (en rugissant ?) sur deux terres [l’Illyrie et la Dalmatie].

Voir aussi, avec un accusatif direct et un syntagme prépositionnel en ἐπὶ et l’accusatif, « diriger ses eaux vers le nord », v. 122 ; avec un datif direct, *Oracles sybillins*, VII, v. 75. Les deux autres attestations de ἐπερεύγομαι signifient nettement « cracher » (Evagre, *De oratione* [MPG 79], p. 1192 ; *Vita antiquor sancti Joannis ascetae* [BHG 894z], 9, l. 75).

<sup>408</sup> RENGAKOS 1993, p. 135.

plupart des manuscrits, mais où les variantes *προσερεύεσθαι ἀκτῆν* et *ἀκτῆ* sont bien attestées (*Iliade*, XV, v. 618-621)<sup>409</sup> :

ἦντε πέτρῃ  
ἠλίβατος μεγάλη, πολιῆς ἀλὸς ἐγγὺς ἐοῦσα,  
ἣ τε μένει λιγέων ἀνέμων λαιψηρὰ κέλευθα  
κύματά τε τροφόντα, τά τε προσερεύεσθαι αὐτήν·  
... comme un grand rocher escarpé, proche de la mer grise, qui résiste aux routes que  
suivent les vents au son perçant ainsi qu'aux grosses vagues qui se déversent contre lui.

La variante *ἀκτῆ* est attestée dans les témoins manuscrits<sup>410</sup> et Eustathe de Thessalonique, dans ses *Commentaires à l'Iliade*, fait état de l'existence des trois variantes<sup>411</sup>. Selon les scholies à *Iliade*, la leçon *προσερεύεσθαι αὐτήν* est la leçon retenue par Aristarque, ce qui témoignerait du fait que cette hésitation est ancienne<sup>412</sup>. Il est donc vraisemblable qu'Apollonios avait connaissance de la variante *προσερεύεσθαι ἀκτῆν* et qu'il y a là une référence à *Iliade*, qui devait être d'autant plus sensible que *προσερεύομαι* est un *hapax* homérique. Ce rapprochement n'éclaire cependant pas l'emploi du préverbe *ἐπι*°.

Le préverbe *ἐπερεύομαι* peut cependant être rapproché d'autres préverbes en *ἐπι*° qui régissent un accusatif direct alors que le verbe simple est intransitif. De fait, quelques rares verbes en *ἐπι*° de la langue homérique régissent un accusatif allatif : c'est le cas de verbes de mouvement

---

<sup>409</sup> Nous reproduisons le texte édité par Paul Mazon dans la C.U.F. ; Martin West, dans l'édition Teubner, préfère la leçon *προσερεύεσθαι ἀκτῆ*.

<sup>410</sup> Martin West, dans l'édition Teubner, indique que la leçon *ἀκτῆ* est attestée dans la famille *h*, dans les manuscrits F *ante correctionem*, T et R *post correctionem*, ainsi que dans le papyrus 48. On trouve également *ἀκτῆ* dans R *ante correctionem* et G *post correctionem*.

<sup>411</sup> Eustathe de Thessalonique, *Commentaires à l'Iliade*, commentaire à XV, v. 618-622 :

« ἦντε πέτρῃ ἠλίβατος μεγάλη, πολιῆς ἀλὸς ἐγγὺς ἐοῦσα, ἣ τε μένει λιγέων ἀνέμων λαιψηρὰ κέλευθα κύματά τε τροφόντα, τά τε προσερεύεσθαι ἀκτῆν » ἢ ἀκτῆ, ἢ μᾶλλον, τά τε προσερεύεσθαι αὐτήν  
« ... comme un grand rocher escarpé, proche de la mer grise, qui résiste aux routes que suivent les vents au son perçant et aux grosses vagues qui se déversent contre le rivage (*ἀκτῆν*) », ou bien « sur le rivage » (*ἀκτῆ*), ou, plutôt, « qui se déversent contre lui » (*αὐτήν*).

Voir aussi *Scholies à l'Iliade*, sch. à XV, v. 621b3 :

οἱ μὲν ἀκτῆ, οἱ δὲ „αὐτήν“, ὃ καὶ ἄμεινον  
Les uns lisent « sur le rivage » (*ἀκτῆ*), les autres lisent « contre lui » (*αὐτήν*), qui est préférable.

<sup>412</sup> *Scholies à l'Iliade*, sch. à XV, v. 621b2 :

ἀκτῆ: Ἀρίσταρχος „αὐτήν“, δηλονότι τὴν πέτραν  
« sur le rivage » (*ἀκτῆ*) : Aristarque à « contre elle » (*αὐτήν*), c'est-à-dire « contre la pierre ».

comme ἔπειμι (εἶμι)<sup>413</sup>, ἐπέρχομαι<sup>414</sup>, ἐπισσεύομαι<sup>415</sup>, mais l'accusatif direct n'est la construction la plus fréquente pour aucun de ces verbes. D'autres préverbés en ἐπι<sup>o</sup> régissent, dans le texte homérique, un accusatif qui n'est pas allatif et qui semble davantage désigner la terre « sur laquelle » on se déplace. C'est le cas de ἐπαλάομαι-ῶμαι<sup>416</sup>, ἐπιπλάζομαι<sup>417</sup> et ἐπιπλέω<sup>418</sup>. Jean Brunel, qui étudie les préverbés en attique classique, relève plusieurs préverbés qui peuvent régir un accusatif allatif direct qui n'est pas admis par le verbe simple correspondant : c'est le cas de ἔπειμι (εἶμι), ἐπέρχομαι, ἐπιστεῖχω, ἐπιστρέφω, ἐπιστρατεύω, ἐφέρπω et ἐφορμάω-ῶ<sup>419</sup>. Pourtant, là encore, ce n'est pas la construction la plus fréquente<sup>420</sup>. Les verbes en ἐπι<sup>o</sup> qui régissent un accusatif allatif direct

<sup>413</sup> Homère, *Iliade*, I, v. 29-30 :

πρίν μιν καὶ γῆρας ἔπεισιν  
ἡμετέρῳ ἐνὶ οἴκῳ  
... avant que la vieillesse ne l'atteigne, dans notre maison...

Voir aussi, avec un datif, *Iliade*, XIII, v. 482 ; XVII, v. 41 ; XVIII, v. 546 ; employé absolument, Homère, *Iliade*, V, v. 238 ; XIII, v. 477, 482 et 836 ; XV, v. 164 ; *Odyssée*, IV, v. 411 ; XI, v. 233 ; XIX, v. 445.

<sup>414</sup> Homère, *Odyssée*, XVI, v. 27 :

οὐ μὲν γάρ τι θάμ' ἀγρὸν ἐπέρχεται οὐδὲ νομῆας  
C'est que tu ne t'approches pas souvent du champ et des pâtères.

Voir aussi *Iliade*, VII, v. 262 ; XVIII, v. 321 ; *Odyssée*, IV, v. 268 et 793. Avec un datif, *Iliade*, VIII, v. 488 ; IX, v. 474 ; X, v. 485 ; XV, v. 84 et 630 ; XX, v. 91 ; *Odyssée*, V, v. 472 ; XI, v. 200 ; XII, v. 311. Avec un syntagme prépositionnel, *Odyssée*, VII, v. 280 ; XVII, v. 170. Employé absolument, *Iliade*, I, v. 535 ; IV, v. 334 ; VIII, v. 536 ; X, v. 40 ; XII, v. 136 et 200 ; XIII, v. 472 ; XV, v. 406 ; XX, v. 178 ; XXII, v. 252 ; XXIII, v. 234 ; XXIV, v. 418 et 651 ; *Odyssée*, I, v. 188 ; II, v. 13, 107 et 246 ; V, v. 73 ; IX, v. 214 et 233 ; X, v. 175 ; XI, v. 295 ; XIII, v. 124 ; XIV, v. 139, 294, 317, 457 et 475 ; XV, v. 256 ; XVI, v. 197 ; XVII, v. 64, 382 et 606. ; XVIII, v. 199 ; XIX, v. 152 et 155 ; XXIII, v. 185 ; XXIV, v. 142, 354 et 506.

<sup>415</sup> Homère, *Iliade*, XII, v. 143-144 et XV, v. 395-396 :

αὐτὰρ ἐπεὶ δὴ τείχος ἐπεσσομένους ἐνόησαν  
Τρῶας  
Dès qu'ils virent les Troyens se ruer contre le rempart...

Voir aussi *Odyssée*, VI, v. 20. Avec un génitif, *Iliade*, XIV, v. 147. Avec un datif, *Iliade*, V, v. 459 et 884 ; VI, v. 361 ; IX, v. 42 et 398 ; XV, v. 347 et 593 ; XXI, v. 234 ; *Odyssée*, IV, v. 841. Avec un syntagme prépositionnel ou un adverbe locatif, *Iliade*, II, v. 208 ; XIII, v. 757 ; XVIII, v. 575 ; *Odyssée*, XIII, v. 19 ; XXII, v. 307. Employé absolument, *Iliade*, I, v. 173 ; II, v. 86 ; V, v. 438 ; XII, v. 388 ; XVI, v. 411 ; XVI, v. 511, 511, 705 et 737 ; XX, v. 288 et 447 ; XXI, v. 227 et 601 ; XXII, v. 26 ; *Odyssée*, IV, v. 454 ; V, v. 314, 428 et 431 ; XXII, v. 310.

<sup>416</sup> Homère, *Odyssée*, IV, v. 83 :

Κύπρον Φοινίκην τε καὶ Αἰγυπτίους ἐπαληθεῖς,  
... après avoir erré à Chypre, en Phénicie et chez les Egyptiens.

Les deux autres attestations homériques sont intransitives (*Odyssée*, IV, v. 81 et XV, v. 176).

<sup>417</sup> Homère, *Odyssée*, VIII, v. 13-14 :

ὃς νέον Ἀλκινόοιο δαΐφρονος ἵκετο δῶμα  
πόντον ἐπιπλαγθεῖς  
...qui vient d'arriver dans la demeure du sage Alkinoos après avoir erré sur la mer.

<sup>418</sup> Homère, *Iliade*, I, v. 312 et *Odyssée*, XV, v. 474 :

Οἱ μὲν ἔπειτ' ἀναβάντες ἐπέπλεον ὕγρὰ κέλευθα  
Eux, après avoir embarqué, naviguèrent sur les chemins marins.

Voir aussi *Odyssée*, IV, v. 842. Voir aussi, pour πόντον ἐπιπλέω, *Iliade*, III, v. 47 ; VI, v. 291 ; *Odyssée*, III, v. 15 ; V, v. 284. Pour ὕδωρ ἐπιπλέω, *Odyssée*, IX, v. 227 ; IX, v. 470.

<sup>419</sup> BRUNEL 1939, p. 53-56. Le verbe ἐπιβαίνω régît également un accusatif allatif direct mais il ne se distingue pas du simple de ce point de vue là.

<sup>420</sup> Par exemple, chez Xénophon, le verbe ἐπέρχομαι régît un accusatif (*Anabase*, VII, 8, 25 ; *L'art de la chasse*, 3, 6 ; 5, 24 ; 6, 23), un datif (*Helléniques*, VII, 2, 4 ; 4, 24 ; *Mémorables*, IV, 3, 3 ; *Anabase*, IV, 3, 24 ; 5, 17 ; VI, 3, 7), un syntagme prépositionnel (*Economique*, 8, 8 ; *Anabase*, IV, 6, 23), un adverbe locatif (*Helléniques*, IV, 1, 25 ; VII, 4, 25 ; *Sur l'art équestre*, 8, 5 ; *Anabase*, VI, 5, 16 ; *Cyropédie*, III, 3, 17 et 61) et est employé absolument (*Helléniques*, I, 1, 13 ; 2, 4 et 14 ; 3, 1 ; 6, 1 ; II, 1, 10 et 22 ; 3, 1 ; III, 2, 6 et 30 ; IV, 5, 17 ; 6, 6 et 13 ; V, 1, 12 ; 2, 39 et 41 ; 4, 4 ; VI, 4, 29 ; VII, 2, 5 ; 4, 22, 28 et 32 ; 5, 22 ; *Mémorables*, IV, 3, 14 ; *Economique*, 4, 5 ; 8, 5 ; *Banquet*, 4, 6 ; *Apologie de Socrate*, 26 ; *Anabase*, I, 2, 17 ; 5, 15 ; 6, 2 ; 7, 1, 2, 4 et 15 ; 10, 11 ; III, 4, 18 ; 4, 33 ; IV, 3, 27 ; 5, 7, 17 et 30 ; 7, 23 ;

sont donc bien attestés hors des *Argonautiques*, mais la construction n'est pas fréquente. En tout cas, les verbes concernés désignent tous un mouvement, ce qui laisse envisager que le thème ἐρεύγομαι désigne bien le mouvement de l'eau chez Apollonios.

Si ἐπερεύγομαι s'intègre bien dans une série de verbes en ἐπι<sup>ο</sup> qui régissent un accusatif alors que le verbe simple est intransitif, il reste cependant que l'emploi qu'en fait Apollonios doit surtout être rapproché du syntagme προσερεύγομαι ἀκτὴν, qui semble avoir été présent dans certains manuscrits de l'*Illiade* : Apollonios reprend ici un syntagme homérique, que l'*hapax* προσερεύγομαι rendait probablement particulièrement remarquable, mais en modifie le préverbe, dans un jeu intertextuel bien attesté dans les *Argonautiques*<sup>421</sup>.

## 2) Le verbe περιβρομέω-ῶ (I, v. 879)

Le verbe περιβρομέω-ῶ régit également un accusatif direct qui n'est pas admis par le verbe simple. Ce verbe s'intègre dans une série de verbes préverbés en περι<sup>ο</sup> qui véhiculent le sème du « bruit » et qui sont construits avec un accusatif direct.

### a) L'accusatif « locatif » : une construction qui n'est pas admise par le verbe simple

Le verbe περιβρομέω-ῶ<sup>422</sup>, qu'Apollonios emploie à deux reprises<sup>423</sup>, régit au vers 879 du chant I un accusatif direct, construction que n'admet pas le verbe simple. Il s'agit d'une comparaison homérique, où les femmes de Lemnos sont comparées à des abeilles :

Ὡς δ' ὅτε λείρια καλὰ περιβρομέουσι μέλισσαι  
πέτρης ἐκχόμεναι συμβληίδος  
De même que, lorsque des abeilles vrombissent autour de superbes lis après s'être déversées hors de leur ruche de pierre...

L'interprétation factitive, « les abeilles font gronder les superbes lis », est peu naturelle en grec ; il semble plutôt que les abeilles vrombissent « autour des lis ». Le verbe περιβρομέω-ῶ pourrait alors régir un accusatif direct locatif, ce qui n'est pas le cas du verbe simple βρομέω-ῶ ou de sa variante morphologique βρέμω<sup>424</sup>. Cette construction avec un accusatif locatif ne se retrouve qu'une

---

V, 2, 24 ; 7, 12 ; VI, 5, 17 ; VII, 4, 14 ; *Cyropédie*, II, 1, 23 ; 4, 20 et 22 ; V, 3, 35 ; VII, 2, 3 ; VIII, 7, 7 ; *Agésilas*, 1, 8 ; 2, 22 et 31 ; *Revenus*, 4, 40 ; *L'art de la chasse*, 4, 6 et 12, 3).

<sup>421</sup> Cf. *infra*, p. 4 *sqq.*

<sup>422</sup> Pour le rapprochement de περιβρομέω-ῶ et de περιβρέμω, cf. *supra*, p. 4. La construction avec un accusatif direct n'est pas attestée pour περιβρέμω.

<sup>423</sup> Dans sa deuxième attestation, au vers 17 du chant IV, περιβρομέω-ῶ régit un accusatif d'objet interne, construction qui est également attestée pour le verbe simple :

ἐν δέ οἱ ὄσσε  
πλήτο πυρός, δεινὸν δὲ περιβρομέεσκον ἀκουαί·  
En elle, ses yeux s'emplissaient de flammes et ses oreilles vrombissaient terriblement.

Cette attestation ne sera donc pas traitée dans cette partie.

<sup>424</sup> Cf. *supra*, p. 4 *sqq.*, n. 191, 193 et 194.

fois pour le verbe περιβρομέω-ῶ, chez Denys le Périégète, toutes les autres attestations du verbe étant intransitives<sup>425</sup>.

### b) Les verbes de « bruit » en περι<sup>ο</sup> et l'accusatif « locatif »

Si les attestations transitives de περιβρομέω-ῶ sont rares, d'autres verbes de « bruit » préverbes en περι<sup>ο</sup> sont bien attestés avec un accusatif spatial direct. On trouve par exemple cette construction chez Lucien, dans un contexte proche de celui des *Argonautiques*, toujours pour des abeilles, pour le verbe περιβομβέω-ῶ, « bourdonner autour de »<sup>426</sup> :

Ἀθρόοι γοῦν, ὡς ὄρας, προσίασι θορυβοῦντες, ὥσπερ οἱ σφήκες περιβομβοῦντες τὴν ἄκραν.

Oui, ils s'avancent en masse et avec vacarme, comme des guêpes qui bourdonnent autour du sommet.

Cette construction est par ailleurs bien attestée pour d'autres verbes de « bruit » préverbes en περι<sup>ο</sup>, qui sont présentés dans le tableau ci-dessous<sup>427</sup> :

Verbe	Exemple d'emploi
περιβομβέω-ῶ	οἱ σφήκες περιβομβοῦντες τὴν ἄκραν (Lucien, <i>Lexiphane</i> , 17) « des guêpes qui bourdonnent autour du sommet »
περιηγέω-ῶ	κοπετοὶ περιηγοῦντες ὅλην τὴν πόλιν (Flavius Josèphe, <i>Guerre des Juifs</i> , II, 6) « des bruits de coup résonnaient tout autour de la ville »
περικλάζω	ἄτ' ἠγήεντες ἰδόντες / αἰετὸν ἀλκήεντα περικλάζουσι κολοιοὶ (Triphiodore, <i>La Prise d'Illion</i> , v. 248-249) « comme des choucas sonores qui, voyant un aigle puissant, l'entourent de leurs cris » <sup>428</sup>
περικομπέω-ῶ	ἦχοι ἐκταράσσοντες αὐτοὺς περιεκόμπουν (Bible des Septante, <i>Sagesse</i> , 4, 2) « Des bruits, qui les étourdisaient, retentissaient autour d'eux » <sup>429</sup>
περικρώζω	κόρακες περιπτάμενοι καὶ περικρῶζαντες αὐτὸν (Dion Cassius, <i>Histoire romaine</i> , LVIII, 5, 7) « des corbeaux volaient et croassaient autour de lui »
περικωκύω	τέκος περικωκύοντες (Oppien, <i>Halieutiques</i> , IV, v. 259) « gémissant autour du tombeau »
περιμυκάομαι-ῶμαι	πολλὰ τῶν τυμπάνων περιεμυκάτο τοὺς Ῥωμαίους (Plutarque, <i>Vie de Crassus</i> , 26, 4) « de nombreux tambours mugissaient autour des Romains »
περισαλπίζω	τὸν φιλόσοφον Νομᾶν περιεσάπιγξε (Plutarque, <i>Fortune des Romains</i> , 321f)

<sup>425</sup> Cf. *supra*, p. 4, n. 212.

<sup>426</sup> Lucien, *Double accusation*, 13. Voir aussi, au passif, *Lexiphane*, 16, et employé absolument, *Les Portraits*, 13.

<sup>427</sup> Le corpus ci-dessous a été établi grâce au dictionnaire Liddell-Scott-Jones. Pour chaque verbe, nous avons indiqué la première occurrence de la construction avec un accusatif direct, même si le verbe apparaît parfois plus tôt, notamment dans un emploi absolu. Quand le verbe était attesté plusieurs fois dans la même œuvre ou à la même période, nous avons retenu l'exemple le plus clair.

Nous n'avons pas inclus dans ce relevé des formes de moyen-passif que la morphologie ne permettait pas d'identifier de manière certaine comme des passifs. Voir par exemple, pour περιτυμπανίζομαι, Plutarque, *De la superstition*, 167c :

τὰς τίγρεις δὲ φασὶ περιτυμπανιζομένας ἐκμαίνεσθαι

On raconte que les tigres, quand des bruits de tambour résonnent autour d'eux, deviennent fous.

Nous n'avons pas non plus inclus le verbe περικελαδέω-ῶ, « bourdonner autour de », dont l'unique attestation date vraisemblablement de l'époque byzantine (*Progymnasmata* [éd. C. Walz, dans *Rhetores Graeci*, vol. 1], X, p. 634, l. 26).

<sup>428</sup> L'accusatif αἰετὸν ἀλκήεντα est vraisemblablement régi à la fois par le participe et par le verbe conjugué. Le fait d'« entourer » l'objet de son attention est déjà présent pour le comparé (v. 248 : θαύμασαν ἀμφιχυθέντες, « après s'être répandus autour [du cheval de Troie], ils l'admirèrent »).

<sup>429</sup> L'accusatif peut ici être régi par le participe ἐκταράσσοντες. Dans ses occurrences postérieures, on retrouve cette construction dans une occurrence (Grégoire de Nysse, *Contre Eunome*, III [MPG 45], 6, 54, 789b), mais le verbe est aussi employé absolument (Flavius Josèphe, *La Guerre des Juifs*, I, 502).

	« [quelqu'un] avait fait résonner les trompettes autour du philosophe Numa »
περιστενάχομαι <sup>430</sup>	τοὺς δ' ἄλοχοι καὶ τέκνα περιστενάχοντο μολόντας / ἐκ πολέμου (Quintus de Smyrne, <i>La Suite d'Homère</i> , XI, v. 323-324) « Femmes et enfants se lamentent autour de ceux qui sont revenus du combat »
περιστένω	κορυφήν περιστένει οὐρεὸς ἠχώ ( <i>Hymne homérique à Pan</i> , v. 21) « L'écho gémit autour du sommet de la montagne »
περιυλακτέω-ῶ	ἡ ὄργη περιυλακτοῦσα τὴν καρδίαν (Achille Tatius, <i>Leucippé et Clitophon</i> , II, 29, 2) « La colère aboyant autour du cœur »
περιφωνέω-ῶ	τις ὠρυγὴ καὶ βρύχημα τὰ τε πέριξ ὄρη καὶ τὰ κοῖλα τοῦ ποταμοῦ περιεφώνει (Plutarque, <i>Vie de Marius</i> , 20, 3) « un hurlement et un rugissement retentissaient dans les montagnes alentours et les creux de la rivière »

Il existe donc une petite série de verbes préverbés en *περι*<sup>o</sup> qui désignent la production d'un bruit, qui semble être inarticulé pour toutes les occurrences ou presque, et qui régissent un accusatif locatif qui ne peut pas être interprété comme allatif. La préverbation en *περι*<sup>o</sup> s'accompagne donc, pour ces verbes d'« émission sonore »<sup>431</sup>, d'une transitivation : contrairement au verbe simple, généralement intransitif, le préverbé en *περι*<sup>o</sup>, à partir de l'époque hellénistique, peut régir un accusatif locatif.

Les exemples cités ci-dessus laissent apparaître, d'une part, que cette construction, qui reste peu fréquente, est attestée à la fois en poésie et en prose, avec notamment des attestations chez Plutarque, Lucien, Flavius Josèphe et dans la Septante. Les attestations en prose représentent une proportion significative des occurrences et concernent plusieurs verbes différents, attestés dans plusieurs genres littéraires : on peut donc raisonnablement penser qu'Apollonios, quand il emploie *περιβρομέω-ῶ* avec un accusatif locatif, utilise une construction qui n'a rien de spécifiquement poétique. Par ailleurs, si deux de ces verbes sont attestés, dans un emploi absolu, avant l'époque hellénistique<sup>432</sup>, aucun verbe de « bruit » en *περι*<sup>o</sup> ne régite un accusatif avant le III<sup>e</sup> siècle : les occurrences les plus anciennes sont chez Apollonios, avec *περιβρομέω-ῶ*, et dans l'*Hymne homérique à Pan*, dont la datation est difficile mais dont on s'accorde généralement à dire qu'il date de l'époque

<sup>430</sup> Le verbe *στενάχω*, à l'actif comme au moyen, peut régir un accusatif direct, cf. *infra*, p. 4, n. 523, mais dans ce cas il signifie « se lamenter sur, au sujet de quelqu'un », ce qui ne convient pas ici, puisque l'objet de la lamentation est justement les hommes qui ne sont pas revenus du combat. L'attestation de *περιστοναχέω-ῶ* (Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, III, v. 397) présente la même difficulté, mais le verbe semble davantage signifier « se lamenter au sujet de » et nous ne l'avons donc pas inclus dans notre relevé.

<sup>431</sup> Cette construction est également attestée, quoique rarement, pour des verbes qui ne désignent pas la production d'un bruit. Par exemple, pour *περιαστράπτω*, qui était employé absolument dans la Septante (*4 Maccabées*, 4, 10), Nouveau Testament, *Actes des Apôtres*, 9, 3 :

ἐξαίφνης τε αὐτὸν περιήστραψεν φῶς ἐκ τοῦ οὐρανοῦ  
Soudain, une lumière venue du ciel lança des éclairs autour de lui.

La construction est plus fréquente et plus ancienne pour les verbes qui désignent un mouvement ou une position. Par exemple, pour *περιζόμαι*, Hérodote, *Histoires*, V, 4 :

τὸν μὲν γενόμενον περιζόμενοι οἱ προσήκοντες ὀλοφύρονται.  
Quand [un enfant trause] naît, ses proches s'asseyent autour de lui et se lamentent.

Les préverbés en *περι*<sup>o</sup> sont trop nombreux pour pouvoir être étudiés de manière exhaustive ici et ce phénomène de « transitivation » mériterait d'être étudié de manière indépendante.

<sup>432</sup> C'est le cas de *περιηχέω-ῶ* (Homère, *Iliade*, VII, v. 267) et de *περιστένω* (Homère, *Iliade*, XVI, v. 163, où le verbe est employé au moyen).

hellénistique<sup>433</sup> ; pour la plupart des verbes, la première occurrence de cette construction date du tournant de notre ère. Pour autant que l'on puisse en juger d'après un corpus si réduit, cette construction des verbes de « bruit » en περι° semble donc être apparue vers le début de l'époque hellénistique : Apollonios emploie ici pour le verbe περιβρομέω-ῶ une construction récente et attestée en prose, qui contraste avec le thème verbal βρομέω-ῶ, qui n'est guère attesté hors de la langue poétique.

### 3) Deux verbes en ἐπι° d'interprétation difficile : exécuter le procès « sur » une surface ?

Deux verbes en ἐπι° de notre corpus sont, du point de vue de la syntaxe, d'analyse difficile, notamment parce que, pour ces deux verbes, on peut hésiter entre un moyen ou un passif. Le verbe ἐπιμύρομαι, qui a été étudié en détail par Francis Vian dans un article consacré à l'épisode dans lequel il est attesté, semble bien être un passif et son sujet désigne ce « sur quoi » le procès est exécuté, même si le passage reste difficile d'interprétation. Le verbe ἐπαλινδέομαι-οὔμαι pose encore davantage de difficultés car ce verbe ne peut guère être rapproché de préverbés en ἐπι° au fonctionnement similaire, ce qui conduit certains éditeurs à corriger le texte.

#### a) Le verbe ἐπιμύρομαι (I, v. 938)

Le verbe ἐπιμύρομαι est un *hapax* qu'Apollonios emploie lorsqu'il décrit la presqu'île au large du pays des Dolions (I, v. 936-939) :

Ἔστι δέ τις αἰπεῖα Προποντίδος ἔνδοθι νῆσος,  
 τυτθὸν ἀπὸ Φρυγίης πολυληίου ἠπεῖροιο  
 εἰς ἄλλα κεκλιμένη ὄσσον τ' ἐπιμύρεται ἰσθμός,  
 χέρσῳ ἔπι πρηγῆς καταειμένη·

Il y a, à l'intérieur de la Propontide, une île escarpée, qui s'incline vers la mer et qui n'est éloignée de la Phrygie, la terre aux riches champs de blés, seulement dans la mesure où un isthme est recouvert par les eaux, île qui descend en pente raide vers le continent.

La leçon n'est pas attestée dans tous les manuscrits mais est majoritaire et ne doit pas être mise en doute, les deux autres leçons transmises, ἐπιμείρεται et \*ἐπιμοίρεται, n'étant pas satisfaisantes. Le participe καταειμένη, au vers 939, est une conjecture de Francis Vian : les manuscrits présentent un masculin singulier<sup>434</sup>.

Le passage, qui pose des problèmes d'interprétation, a été étudié en détails<sup>435</sup>. Il n'est pas évident de savoir si l'île, ἡ νῆσος, que décrit Apollonios est bien une île ou s'il s'agit d'une presqu'île

<sup>433</sup> J. Humbert dans Homère, *Hymnes* (éd. J. Humbert), p. 208-209. Il faut peut-être considérer cette construction de περιστένω comme un argument supplémentaire en faveur d'une datation tardive de cet hymne.

<sup>434</sup> Pour Francis Vian, πρηγῆς désigne une pente escarpée et ne peut donc s'appliquer à un isthme (VIAN 1978, p. 106, n. 49), mais Enrico Livrea considère la correction inutile (LIVREA 1977, p. 13).

<sup>435</sup> En particulier, DELAGE 1930, p. 92-113 et VIAN 1978. Les scholies témoignent de la difficulté du passage : deux scholies glosent le verbe par βοάω-ῶ, mais l'on comprend mal le rapport avec le verbe simple.

séparée du continent par un isthme, que pourrait également désigner le mot νῆσος<sup>436</sup>. Dans les textes antiques, Cyzique est tour à tour décrite comme une île ou comme une presqu'île, mais Emile Delage, en s'appuyant sur une inscription, montre que, à l'époque d'Apollonios, il s'agissait d'une presqu'île et d'un isthme, probablement ensablé, dans lequel un canal avait été creusé pour permettre le passage des navires<sup>437</sup>. Les Argonautes, lorsqu'ils quittent pour la première fois le pays des Dolions, empruntent ce chenal et partent donc vers l'avant, προτέρωσε (I, v. 1014) et poussés par le vent d'ouest, sans avoir à contourner la presqu'île<sup>438</sup>.

Francis Vian étudie en détail le préverbe ἐπιμύρομαι dans son article sur « L'Isthme de Cyzique d'après Apollonios de Rhodes (I, 936-941) ». Le verbe μύρομαι, exclusivement poétique, est déjà attesté chez Homère pour le fait de « verser des larmes »<sup>439</sup> et continue à être employé dans ce sens par la suite<sup>440</sup>, y compris chez Apollonios<sup>441</sup>. Francis Vian, qui étudie les attestations hellénistiques du verbe, montre qu'il a pris deux sens nouveaux : il peut prendre un sens moyen et signifier « couler » et il est alors employé pour des fleuves qui déversent leurs eaux dans la mer<sup>442</sup>, mais peut également prendre un sens passif et signifier « être mouillé »<sup>443</sup>.

Francis Vian propose deux interprétations concurrentes de ὄσσον τ' ἐπιμύρεται ἰσθμός. Si l'on donne au verbe ἐπιμύρομαι son sens moyen, « couler », alors le passage signifie « [île] séparée de la Phrygie seulement pour autant qu'un chenal coule (dans la mer) », le substantif ὁ ἰσθμός pouvant

<sup>436</sup> DELAGE 1930, p. 93 et VIAN 1978a, p. 97, n. 9. Pour l'emploi de νῆσος pour désigner une presqu'île, voir par exemple Sophocle, *Œdipe à Colone*, v. 695, pour le Péloponnèse.

<sup>437</sup> DELAGE 1930, p. 94-96.

<sup>438</sup> F. VIAN 1978a, p. 98.

<sup>439</sup> Homère, *Illiade*, XVII, v. 438 et 441 ; XVIII, v. 234 ; XIX, v. 6, 213 et 340 ; XXIII, v. 14 ; XXIII, v. 109 ; XXIV, v. 794 ; *Odyssée*, X, v. 202 et 568. Coordonné au verbe γοάω-ῶ, *Illiade*, VI, v. 373 et XXIII, v. 106 ; *Odyssée*, XIX, v. 119. Coordonné au verbe κλαίω, *Illiade*, XXII, v. 427.

<sup>440</sup> Employé absolument, Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, v. 206 ; Théognis, *Elégies*, v. 730 ; Bacchylide, *Epinicies*, V, v. 163 ; Théocrite, *Idylles*, XVI, v. 31 ; Moschos, *Epithaphe de Bion*, v. 3, 14, 27, 37 ; Amyntas, fr. 44 (éd. H. Llyod-Jones et P. Parsons dans *Supplementum Hellenisticum*), v. 6 ; Oppien, *Halieutiques*, IV, v. 558 et V, v. 512 ; *Cynégétiques*, I, v. 266 et III, v. 103 (avec un accusatif d'objet interne) ; *Oracles Sibyllins*, V, v. 214 ; Lucien, *Tragédie de la goutte*, v. 317. Avec un accusatif direct (« pleurer quelqu'un »), Moschos, *Epithaphe de Bion*, v. 73 (avec peut-être un jeu sur le double sens du verbe) ; Bion, *Le Chant funèbre en l'honneur d'Adonis*, v. 68 ; Oppien, *Halieutiques*, I, v. 730.

<sup>441</sup> Employé absolument, I, v. 271 ; III, v. 463, 665 et 1065 ; IV, v. 605 (avec un accusatif d'objet interne), 625, 738 et 1501. Avec un accusatif direct, « pleurer quelqu'un », III, v. 657 et IV, v. 1535.

<sup>442</sup> II, v. 370-372 :

Ἐπὶ δὲ στόμα Θεμισκύροντος  
κόλπω ἐν εὐδιόωντι Θεμισκύρειον ὑπ' ἄκρην  
μύρεται, εὐρείης διαειμένουσ ἠπειρίοιο.

Puis, l'embouchure du Thermodon se déverse dans un golfe calme, sous le cap de Thémiskyra, après avoir traversé une vaste terre.

Voir aussi Lycophron, *Alexandra*, v. 982 ; *Oracles Sibyllins*, III, v. 145.

<sup>443</sup> IV, v. 665-666 :

Αἵματι οἱ θάλαμοί τε καὶ ἔρκεα πάντα δόμοιο  
μύρεσθαι δόκεον

Il lui semblait que les chambres et tous les murs de sa demeure dégouttaient de sang.

Il est cependant probable que le sème des « gouttes », présent dans le sens homérique de μύρομαι, soit également perceptible dans cet emploi. Francis Vian s'appuie, pour le sens de ce verbe, sur une glose d'Hésychius, qui glose μύροντο par ἐβρέχοντο (*Lexique*, s. v. μύροντο) et sur le double sens des composés ἀλιμυρήεις et ἀλιμυρήης, qui peuvent signifier « qui coule dans la mer » mais aussi « qui est baigné par la mer » (F. VIAN 1978a, p. 102).

désigner un « chenal » dans de rares attestations<sup>444</sup>. C'est en effet ainsi que le poète latin Propertius décrit à son tour Cyzique<sup>445</sup>. En revanche, si l'on donne à ἐπιμύρομαι son sens passif, « être mouillé », et c'est là la solution que retiendra Francis Vian, le passage signifie alors « [île] séparée de la Phrygie seulement pour autant que l'isthme est mouillé par les eaux »<sup>446</sup>. Francis Vian adopte la deuxième solution pour plusieurs raisons. La principale tient au fait que ὁ ἰσθμός ne désigne « un chenal » que dans une unique attestation, chez Appien, et que le sens d'« isthme » est bien plus largement attesté<sup>447</sup>. Il signale également que cette interprétation est la seule qui permette de donner du sens au préverbe ἐπι°, qui, associé à un verbe signifiant « couler » ou « verser », prend généralement le sens de « verser ou couler sur, recouvrir » à l'actif et donc de « être recouvert de liquide » au passif.

De fait, on trouve chez Homère le verbe ἐπιρρέω avec un régime à l'accusatif pour désigner un liquide qui en recouvre un autre<sup>448</sup> :

ὄς ῥ' ἐς Πηνειὸν προΐει καλλίρροον ὕδωρ,  
 οὐδ' ὅ γε Πηνειῶ συμμίσγεται ἀργυροδίνῃ,  
 ἀλλά τέ μιν καθύπερθεν ἐπιρρέει ἦϋτ' ἔλαιον·  
 [le Titarésios] qui jette sa belle eau dans le Pénée et ne se mélange pas au Pénée aux  
 tourbillons d'argent mais coule au-dessus de lui, comme de l'huile.

Le préverbe modifie bien la syntaxe du verbe, le verbe simple ῥέω n'admettant pas un accusatif direct. Le verbe ἐπιρρέω étant, pour l'immense majorité de ses attestations, intransitif, les formes passives sont extrêmement rares et n'apparaissent pas avant le II<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne. Pour autant, le verbe, quand il est employé au passif, semble bien signifier « être recouvert » de liquide<sup>449</sup>. De même, le verbe ἐπικλύζω signifie « inonder, recouvrir de liquide » et est donc employé

<sup>444</sup> VIAN 1978a, p. 103.

<sup>445</sup> Propertius, *Elégies*, III, 22, v. 1-2 :

Frigida tam multos placuit tibi Cyzicus annos,  
 Tulle, Propontiaci qua fluit isthmus aqua ?

La froide Cyzique t'a-t-elle plu pendant tant d'années, Tullus, où un isthme ruisselle de l'eau de la Propontide ?

<sup>446</sup> VIAN 1978a, p. 103.

<sup>447</sup> VIAN 1978a, p. 98-101. Le sens de « chenal » est attesté chez Appien (*Histoire romaine*, VII, 34, 142 et 143) :

Λιμένες δ' εἰσὶ τοῖς Ταραντίνοις πρὸς βορρᾶν ἄνεμον ἐκ πελάγους ἐσπλέοντι διὰ ἰσθμοῦ, καὶ τὸν ἰσθμὸν ἀπέκλειον γεφύραις, ὧν τότε κρατοῦντες οἱ Ῥωμαίων φρουροὶ σφίσι μὲν ἐδέχοντο τὴν ἀγορὰν ἐκ θαλάσσης, Ταραντίνοις δ' ἐκόλυον ἐσκομίζεσθαι. Ὅθεν ἠπόρουσαν ἀγορᾶς οἱ Ταραντίνοι, ἕως ἐπελθὼν αὐτοῖς ὁ Ἄννιβας ἐδίδαξε λεωφόρον ὁδὸν [...] ὀρύξαντας ἰσθμὸν ἕτερον ποιήσασθαι.

Il y a, chez les Tarentins, des ports dirigés vers le nord, dans lesquels on pénètre, depuis la mer, grâce à un chenal. Ils fermaient ce canal par des barrages, que les garnisons romaines commandaient alors, recevant pour eux-mêmes les provisions qui venaient de la mer et empêchant les Tarentins d'en importer. C'est pourquoi les Tarentins manquaient de provisions, jusqu'à ce qu'Hannibal, en arrivant chez eux, leur donne l'idée de créer une route [...] en creusant un nouveau chenal.

<sup>448</sup> Homère, *Illiade*, II, v. 752-754. Le verbe réapparaît au vers 724 du chant XI, mais le contexte est moins clair et le verbe employé de manière métaphorique, le « flot » des fantassins étant comparé à celui d'un cours d'eau :

τὰ δ' ἐπέρρεον ἔθνεα πεζῶν.

... et les groupes de fantassins se déversaient.

La valeur du préverbe est moins nettement perceptible, tant sur le plan sémantique que sur le plan syntaxique puisque le verbe est intransitif. Apollonios n'emploie pas ce préverbe. Ce sens de « couler au-dessus de » n'est guère attesté par la suite (Platon, *Timée*, 22e, mais le sens de « se déverser » conviendrait également) et le verbe signifie davantage « se déverser », notamment pour des liquides qui se déversent en grande quantité et qui s'accumulent (par exemple, pour des fleuves qui coulent dans la mer, Aristophane, *Les Nuées*, v. 1294).

<sup>449</sup> Pausanias, *Description de la Grèce*, IX, 8, 6 :

καταλαμβάνουσιν Ὀμόλην, ὄρων τῶν Θεσσαλικῶν καὶ εὐγῶν μάλιστα καὶ ὕδασιν ἐπιρρεομένην.  
 Ils s'emparèrent d'Homolé, la montagne de Thessalie la plus fertile et la plus irriguée par les eaux.

au passif pour désigner le fait d'« être inondé, être recouvert de liquide », par exemple chez Strabon<sup>450</sup> :

Τὸ μὲν οὖν ἐπικλύζεσθαι ποτε πολὺ μέρος τῶν ἠπείρων ἐπὶ καιροῦς τινὰς καὶ πάλιν ἀνακαλύπτεσθαι δοίη τις ἄν·  
On pourrait douter qu'une partie des continents a un jour, à un moment donné, été inondée avant d'être à nouveau découverte.

Le verbe ἐπιμύρομαι pourrait donc s'intégrer dans une série de préverbés en ἐπι° dans lesquels le thème verbal désigne un mouvement d'eau et qui, sous forme préverbée, régissent un accusatif direct qui désigne la surface que recouvre le liquide. Le verbe ἐπιμύρομαι serait donc une forme de sens passif, logiquement intransitive, mais le passage reste de compréhension difficile.

### b) Le verbe ἐπαλινδέομαι-οὔμαι (IV, v. 1463)

Les verbes simples ἀλινδέομαι-οὔμαι, dont la Souda nous apprend qu'il est employé par l'orateur Dinarque, et ἀλίνδομαι désignent le fait de « se rouler sur le sol » et semble avoir en particulier été employés pour des chevaux<sup>451</sup>. Ces deux verbes régissent généralement un complément locatif, le plus souvent un datif direct, qui désigne ce dans quoi on se roule<sup>452</sup>.

Le verbe ἐπαλινδέομαι-οὔμαι, quant à lui, est employé au vers 1463 du chant IV, alors que les Argonautes partent à la recherche d'Héraclès dans le désert de Libye :

ἴχνια γὰρ νυχίοισιν ἐπηλίνδητ' ἀνέμοισιν  
κινυμένης ἀμάθου.  
En effet, les traces de pas s'étaient fait rouler dessus par les vents de la nuit car le sable avait été remué.

---

Il est évident que la montagne n'est pas recouverte d'eau : il s'agit vraisemblablement ici d'une montagne riche en torrents et en sources. Pour un lieu bien irrigué et donc favorable pour établir un campement, Polyen, *Stratagèmes*, II, 30, 3. Pour un homme recouvert de miel pour attirer les abeilles, Elien, fr. 42a (éd. D. Domingo-Forasté) (*Souda*, s. v. Ἐπίκουρος). Pour un homme recouvert d'un remède, Aelius Promotus, *Δυναμερόν*, 109, 7.

<sup>450</sup> Strabon, *Géographie*, I, 3, 4. Le verbe apparaît à l'époque classique et devient fréquent par la suite. Nous avons choisi de présenter ses occurrences chez Strabon car ἐπιμύρομαι est employé dans un contexte de description géographique chez Apollonios, d'une description géographique précise. Voir aussi, pour le passif, pour une terre, I, 3, 5 ; 3, 20 ; VII, 2, 1 ; IX, 2, 19 ; XV, 1, 17 ; VI, 4, 7 ; XVII, 1, 25 ; 3, 3 (où il s'agit peut-être seulement d'être « mouillé » par les vagues) pour un détroit, I, 3, 11 ; pour un troupeau englouti par les flots, III, 2, 4. Pour l'actif, I, 3, 5 (3 attestations) ; 15 (2 attestations) ; 17 (2 attestations) ; X, 2, 19 ; pour des vagues qui recouvrent le sol, III, 5, 7 ; pour le simple fait d'irriguer, I, 2, 25 (où il s'agit du Nil qui baigne l'Égypte : il s'agit donc peut-être des crues du Nil, qui « inondent » ses rives) ; III, 2, 8 ; pour des fuyards emportés par une vague, XVI, 2, 26.

<sup>451</sup> Pour les chevaux, Plutarque, *Sur les oracles de la Pythie*, 396e ; Lucien, *Eloge de Démosthène*, 24 ; pour un lézard, Nicandre, *Thériaques*, v. 156 ; pour une mangouste, v. 204. Pour le fait de « se rouler » au milieu d'objets, Parthénios de Nicée, *Passions d'amour*, II, 2. Pour le fait de « se rouler [dans un lit] avec quelqu'un », Callimaque, fr. 191 (éd. R. Pfeiffer), v. 42 et Héronidas, *Mimes*, V, v. 30. Pour le fait de passer du temps quelque part, avec une connotation péjorative, Plutarque, *Vie d'Agis*, 3, 9 ; Alciphron, *Lettres*, II, 5, 3 ; 11, 1 ; 28, 2 ; III, 40, 2. Le nom d'action ἡ ἀλίνδῆσις est attesté dans la *Collection hippocratique* (*Régime*, 76) et désigne les « exercices dans le sable », « la lutte ».

Pour ἐξαλίνδω, « faire se rouler », Xénophon, *Economique*, 11, 18 :

ὁ παῖς ἐξαλίσας τὸν ἵππον οἴκαδε ἀπάγει  
L'esclave fait se rouler le cheval et le ramène à la maison.

Voir aussi, très proche, Aristophane, *Les Nuées*, v. 32.

<sup>452</sup> Avec un datif direct, Callimaque, fr. 191 (éd. R. Pfeiffer), v. 42 ; Nicandre, *Thériaques*, v. 156 ; Parthénios de Nicée, *Passions d'amour*, II, 2. Avec un accusatif de relation, δέμας, Nicandre, *Thériaques*, v. 204. Avec un syntagme prépositionnel locatif, Plutarque, *Vie d'Agis*, 3, 9 ; Alciphron, *Lettres*, II, 5, 3 ; 11, 1 ; 28, 2 ; III, 40, 2. Employé absolument, Plutarque, *Sur les oracles de la Pythie*, 396e et Lucien, *Eloge de Démosthène*, 24.

Le préverbe en ἐπι<sup>o</sup> se distingue du verbe simple par la répartition de ses actants. Le sujet du verbe ἀλινδέομαι-οὔμαι, qui semble devoir être interprété comme un moyen<sup>453</sup>, désigne toujours la personne ou l'animal qui « se roule », alors que le sujet de ἐπαλινδέομαι-οὔμαι, τὰ ἴχνια, « les traces de pas », désigne davantage ce sur quoi on « roule », ce qui impliquerait d'interpréter le verbe ἐπηλίνδητ[ο] comme un plus-que-parfait passif<sup>454</sup> : les traces de pas auraient été effacées par le vent, qui a « tourbillonné sur » le sable et donc sur elles. Le scholiaste glose d'ailleurs ce verbe par le plus-que-parfait passif ἐκεκάλυπτο : les traces « ont été dissimulées » par les vents<sup>455</sup>. Chez Nicandre, en revanche, le préverbe de la variante morphologique ἐπαλίνδομαι régit les mêmes compléments que le verbe simple<sup>456</sup>. De plus, si plusieurs verbes en ἐπι<sup>o</sup> désignent le fait de « se déplacer sur une surface »<sup>457</sup> et régissent un accusatif direct, ces verbes ne sont pas attestés au passif et le passif ἐπαλινδέομαι-οὔμαι, « se faire rouler dessus », ne paraît pas très naturel. Contrairement à ἐπιμύρομαι, que l'on avait pu rapprocher de ἐπιρρέω, qui est en effet attesté au passif, quoique très rarement, nous n'avons pas trouvé de parallèle véritablement convainquant pour ἐπαλινδέομαι-οὔμαι. Cette difficulté a conduit Hermann Fränkel à proposer, dans l'apparat critique de son édition, la conjecture κινυμένη ἀμάθος : le passage signifierait alors « le sable, agité par les vents de la nuit, avait roulé sur les traces de pas ». Le verbe ἐπαλινδέομαι-οὔμαι, qui devrait dans ce cas être interprété comme un moyen, pourrait alors être rapproché des verbes en ἐπι<sup>o</sup> dans lesquels le préverbe a une incidence syntaxique et qui régissent un accusatif qui désigne la surface sur laquelle on exécute le procès.

Cependant, si l'on conserve le texte des manuscrits, alors il semble que ἐπαλινδέομαι-οὔμαι fonctionne comme ἐπιμύρομαι : il s'agirait d'un passif dont le sujet désigne « ce sur quoi » on roule pour l'un et « ce sur quoi » on coule pour l'autre.

Les préverbes de notre corpus qui régissent un accusatif qui n'est pas admis par le verbe simple sont, d'une part, très rares, puisque quatre verbes seulement sont concernés<sup>458</sup>, et, d'autre part, très différents les uns des autres. La construction de l'un de ces verbes, ἐπερεύγομαι, semble être empruntée à un vers de l'*Iliade* où l'on trouve le verbe προσερεύγομαι : la syntaxe du verbe semble donc davantage être due au radical qu'au préverbe employé par Apollonios. Le verbe περιβρομέω-ῶ, quant à lui, s'intègre à l'inverse dans une série de verbes de « bruit » en ἐπι<sup>o</sup> qui semble avoir été

<sup>453</sup> Le sens invite plutôt à lire là un moyen, mais la seule forme d'aoriste attestée (Nicandre, *Thériaques*, v. 204) est formée à l'aide du suffixe de passif -θη-.

<sup>454</sup> MOONEY 1912, p. 383, n. au v. 1463 ; HUNTER 2015 ; STÜRNER 2022, p. 243, n. au v. 1463.

<sup>455</sup> *Scholia uetera in Apollonium Rhodium* (éd. C. Wendel), sch. à IV, v. 1463.

<sup>456</sup> Nicandre, *Thériaques*, v. 266, alors que le poète vient de décrire les vipères, qui glissent en ligne droite :

αὐτὰρ ὃ γε σκαιὸς μεσάτω ἐπαλίνδεται ὀλκῶ,

[Le céraste], en revanche, roule de manière oblique, en trainant le milieu [de son corps].

<sup>457</sup> Sur ces verbes, cf. *supra*, p. 4, n. 416 à 418.

<sup>458</sup> A ces verbes, il faut cependant ajouter les verbes de mouvement (cf. *supra*, p. 4 *sqq.*) qui sont, à l'inverse, nombreux et très homogènes dans leur fonctionnement.

productive à l'époque d'Apollonios. Les verbes ἐπιμύρομαι et ἐπαλινδέομαι-οὔμαι, enfin, sont d'analyse plus difficile mais s'intègrent peut-être à une petite série de verbes en ἐπι° qui peut être employée au passif et donc le sujet désigne alors « ce sur quoi » a lieu le procès.

## B. Actant au génitif

Trois verbes de notre corpus, ἐκβλύω (IV, v. 1417), ἐπαλετρεύω (I, v. 1077) et ὑπερπέλομαι (IV, v. 1637), régissent un complément au génitif qui ne peut être admis par les verbes simples correspondants.

Quoiqu'ils régissent tous les trois un génitif direct, ces trois verbes présentent peu de points communs morphologiques, sémantiques et syntaxiques : βλύω, « bouillonner », est intransitif ; πέλομαι fonctionne comme une variante épique de εἰμί ; ἄλετρεύω, « moudre », est transitif. Les verbes ἐπαλετρεύω et ὑπερπέλομαι sont des *hapax* alors que ἐκβλύω sera relativement fréquent en prose, notamment chez les Pères de l'Eglise. Nous verrons que les préverbés en ἐκ° qui régissent un génitif direct sont fréquents dans la langue épique : le verbe régit là les compléments attendus. En revanche, si les préverbés en ὑπερ° qui régissent un génitif direct sont relativement nombreux, ce qui explique la construction de ὑπερπέλομαι, le sens de ce verbe, qui reste obscur pour nous, est difficile et a suscité de nombreux commentaires. A l'inverse, les préverbés en ἐπι° qui régissent un génitif sont plus rares, mais le sens du verbe est éclairé par la comparaison avec un vers homérique où le verbe simple est attesté.

### 1) Le verbe ἐκβλύω (IV, v. 1417) et le génitif ablatif : une construction attendue dans la langue épique

Le verbe ἐκβλύω régit, chez Apollonios, un génitif ablatif, construction qui est fréquente pour les verbes en ἐκ° dans la langue épique. Le verbe simple, βλύω<sup>459</sup>, apparaît sous forme simple à l'époque hellénistique, avec une première attestation chez Lycophron<sup>460</sup>, mais ce thème verbal déjà attesté sous forme préverbée dans deux traités hippocratiques datés du V<sup>e</sup> siècle où l'on trouve le préverbé ἀναβλύω. Le verbe semble désigner un liquide agité, susceptible de déborder, qui produit généralement de l'écume ou des bulles. Dans les *Maladies des femmes*, ἀναβλύω est employé pour décrire un liquide qui bout<sup>461</sup> :

<sup>459</sup> MAURICE 1987, p. 216-217, §3.2 : Nicole Guilleux rapproche ce verbe de φλύω, en s'appuyant notamment sur le rapprochement entre l'attestation homérique de ἀποβλύζω et le substantif ὁ οἰνόφλυξ, υγος, « qui recrache son vin ».

<sup>460</sup> Lycophron, *Alexandra*, v. 300-301, mais certains manuscrits présentent la leçon βρύουσαι :

αἱ σαὶ καταξανοῦσιν ὄβριμοι χέρες,  
φόνῳ βλύουσαι κάπμαιμῶσαι μάχης.

Tes bras vigoureux déchireront [de nombreux chefs], bouillonnant de meurtre et avides de combat.

Voir aussi Nicandre (*Thériaques*, v. 497-498), où les leçons βλύονται et βλύζονται sont en concurrence :

τὰς μὲν ἔτι βλύονται φόνῳ περιαλγεί ποίας  
δρέψασθαι νεοκμηῆτας

Pour une blessure qui écume encore de sang, cueillir des herbes fraîches.

<sup>461</sup> *Collection hippocratique (Maladies des femmes, I, 78, 5)*. Voir aussi *Maladie sacrée*, 7 :

Ἔτερον καθαρτήριον ὁμοίως· ἐρύσιμον ἐψεῖν ἐν ὕδατι, καὶ ἐπιχέειν ἔλαιον, ὅταν ἀναβλύη, καὶ ψύχειν, καὶ ὑποθυμῆν·  
Autre purgatif équivalent : cuire de l'érysimum dans de l'eau, ajouter de l'huile quand cela bout, refroidir et fumer.

Apollonios emploie quant à lui le thème d'aoriste ἔβλυσα, qui est commun à βλύω et βλύζω, alors qu'Aiglé, l'une des Hespérides, raconte comment Héraclès est parvenu à trouver de l'eau dans le désert (IV, v. 1445-1446) :

τὴν ὃ γ', ἐπιφρασθεὶς ἢ καὶ θεοῦ ἐννεσίησι,  
λάξ ποδὶ τύψεν ἐνερθε· τὸ δ' ἀθρόον ἔβλυσεν ὕδωρ·  
Lui, après avoir réfléchi ou sur les suggestions d'un dieu, frappa [la pierre] d'un coup de pied. L'eau bouillonna en abondance.<sup>462</sup>

Le verbe ἐκβλύω est employé pour décrire la même réalité, dans la prière qu'Orphée adresse aux Hespérides, mais, contrairement au verbe simple, qui est intransitif, le préverbe en ἐκ<sup>ο</sup> régit un génitif direct (IV, v. 1414-1417) :

ἴτ', ὦ Νύμφαι, ἱερὸν γένος Ὠκεανοῖο,  
δεῖξατ' ἐελδομένοισιν ἐνωπαδὶς ἄμμι φανεῖσαι  
ἢ τινα πετραίην χύσιν ὕδατος ἢ τινα γαίης  
ἱερὸν ἐκβλύοντα, θεαὶ, ῥόον  
Venez, Nymphes, race sacrée d'Océan, montrez-nous, en paraissant face à nous qui exprimons ce souhait, quelque source rocheuse ou, déesses, quelque cours d'eau sacré qui jaillit de la terre.

Le verbe ἐκβλύω régit un génitif direct de sens ablatif, γαίης : l'eau de la source que les Argonautes espèrent trouver sort du sol. Ce génitif pourrait éventuellement être analysé comme un génitif adnominal qui porterait sur le substantif ὁ ῥόος, mais les syntagmes γαίας ῥόος et γῆς ῥόος ne sont jamais attestés par ailleurs et l'interprétation comme un génitif ablatif semble plus naturelle. Cette construction est à nouveau attestée par la suite, mais l'immense majorité des attestations sont intransitives<sup>463</sup>.

---

ὅταν γὰρ τὸ πνεῦμα μὴ ἐσῆι ἐς αὐτὸν, ἀφρέει καὶ ἀναβλύει ὡσπερ ἀποθνήσκων.

En effet, lorsque le souffle n'y rentre pas [dans le poumon], il écume et bouillonne comme un mourant.

Sur la datation des traités hippocratiques, JOUANNA 1992, p. 547-549.

<sup>462</sup> Il est également possible de comprendre τὸ ἀθρόον ὕδωρ comme un accusatif : le verbe serait alors factitif. L'emploi de τὸ δέ suggère cependant un changement de sujet et, surtout, ce vers peut être rapproché d'un vers d'Aratos (*Phénomènes*, v. 219-220), où l'on trouve le verbe ἐξέχυτο, qui est intransitif (HUNTER 2015, p. 275, n. au v. 1446) :

ἀλλ' Ἴππος μιν ἔτυψε, τὸ δ' ἀθρόον αὐτόθεν ὕδωρ

ἐξέχυτο πληγῆ προτέρου ποδός

...mais le Cheval frappa [l'Hélicon] et de l'eau en coula, en abondance, sous le coup de son sabot de devant.

Avec la même ambiguïté, Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, III, v. 311.

<sup>463</sup> Flavius Josèphe, *Antiquités juives*, III, 37 :

ὁ Μωυσῆς πλήττει τῆ βακτηρία, καὶ χανοῦσης ἐξέβλυσεν ὕδωρ πολὺ καὶ διαυγέστατον.

Moïse frappe [la pierre] de son bâton et une grande quantité d'eau limpide jaillit de [la pierre] béante.

Voir aussi Clément d'Alexandrie, *Stromates*, I, 5, 29, 2. Avec un syntagme prépositionnel en ἐκ et le génitif, Basile de Césarée, *Lettres*, 365, 1. Employé absolument, Flavius Josèphe, *Antiquités juives*, III, 10 ; Bible des Septante, *Proverbes*, 3, 10 ; Plutarque, *Vie de Tibérius et Gaius Gracchus*, 13, 5 ; Clément d'Alexandrie, *Pédagogue*, III, 1, 1, 4 ; Origène, *Commentaire sur saint Jean*, XIII, 10, 62 ; Hippolyte de Rome, *Commentaire sur Daniel*, 2, 32 ; Grégoire de Nysse, *Contre Eunome*, I, 1, 603 ; Athanase d'Alexandrie, *Narratio de cruce* (MPG 28), p. 801 ; Astérios le Sophiste, *Homélies sur les Psaumes*, 1, 6 ; Jean Chrysostome, *In illud : Habentes eundem spiritum* (MPG 51), p. 287 ; Cyrille d'Alexandrie, *De adoratione et cultu in spiritu et ueritate* (MPG 68), p. 625 ; Basile de Séleucie, *Homélies in pentecostem* (MPG 52), p. 809. Avec un datif locatif, Jean Chrysostome, *Contra haereticos et in sanctam deiparam* (MPG 59), p. 711.

Les verbes en ἐκ<sup>ο</sup> qui régissent un génitif ablatif direct sont nombreux dans la langue épique. Michael Oswald, dans *Use of the prepositions in Apollonius Rhodius*, relève les verbes en ἐκ<sup>ο</sup> qui régissent un génitif ablatif direct dans les *Argonautiques* et cite les verbes de mouvement ἐκβλώσκω, ἐκπροβλώσκω<sup>464</sup>, ἐκσεύομαι, ἐξάλλομαι, ἐξάνειμι (εἶμι), ἐξαποβαίνω, ἐξέρχομαι et ἐξόρνυμαι<sup>465</sup>, mais également les verbes ἐκγίγνομαι, ἔκ...πτύω, ἔκ...ρύομαι, ἐκσαόω-ῶ, ἐκφαίνομαι, ἐξάγω, ἐξαιρέω-ῶ, ἐξανατέλλω, ἐξάπτω et ἐξελάυνω<sup>466</sup>. Le verbe ἐκβλύω fait donc partie d'une importante série de verbes en ἐκ<sup>ο</sup> qui, chez Apollonios, régissent un génitif ablatif direct.

Si cette construction est bien attestée en poésie, y compris pour des verbes qui ne sont pas à proprement parler des verbes de mouvement, cette construction est en revanche très rare en prose. Ainsi, dans tous les dialogues entièrement conservés de l'orateur Lysias, seuls deux préverbés en ἐκ<sup>ο</sup>, ἐξίστημι et ἐκδύω<sup>467</sup>, régissent un génitif ablatif direct<sup>468</sup>. Apollonios emploie donc ici un verbe qui ne semble pas être caractéristique de la langue poétique, comme en témoignent ses attestations postérieures, qui sont toutes en prose, mais il l'emploie dans une construction qui, elle, est propre à la langue poétique et qui devait être aisément identifiable comme telle pour le lecteur d'Apollonios.

## 2) Le verbe ὑπερπέλομαι (IV, v. 1637)

Le verbe πέλω, qu'on rattache à la racine indo-européenne \*k<sup>w</sup>el-, avec un traitement éolien de la labio-vélaire initiale, est fréquent dans la langue poétique. L'actif est attesté au présent mais le moyen est plus fréquent ; cette opposition est neutralisée à l'aoriste où l'on ne trouve que le moyen. Ce verbe fonctionne comme une variante épique du verbe εἶμι, « être, devenir » : chez Apollonios, on le trouve à la fois dans des constructions attributives et employé comme verbe d'existence<sup>469</sup>.

<sup>464</sup> Sur ce verbe, cf. *infra*, p. 4 *sqq.*

<sup>465</sup> Sur ce verbe et sur les verbes de mouvement préverbés en ἐκ<sup>ο</sup>, cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

<sup>466</sup> OSWALD 1904, p. 84-87.

<sup>467</sup> Pour ἐξίστημι, Lysias, *Accusation contre des co-associés*, 18 :

Ἐγὼ τοίνυν ἐκὼν ὑμῖν ἐξίσταμαι τῆς φιλίας  
Moi, donc, de mon plein gré, je renonce à votre amitié.

Pour ἐκδύω, Lysias, *Contre Théomnestos II*, 5 :

θοιμάτιον ἐξέδυσέ τινος  
Il enleva son manteau à quelqu'un.

On trouve également ἐκφέρω et le génitif direct dans le *Contre Eratosthène* (18), mais les éditeurs conjecturent une préposition ἐκ.

<sup>468</sup> Recherche des séquences ἐκ- et ἐξ- dans le *Thesaurus Linguae Graecae* en ligne, consulté le 12/09/2023. Certains verbes régissent un syntagme prépositionnel de sens ablatif. C'est le cas de ἐκβάλλω (*Sur le meurtre d'Eratosthène*, 44 ; *Au sujet d'une accusation pour blessure*, 14 ; *Contre Alcibiade I*, 36 ; *Contre Diogiton*, 17), ἐκκηρύσσω (*Contre Eratosthène*, 35 et 95 ; *Pour un citoyen accusé de menées contre la démocratie*, 22 ; *Contre Philon*, 8), ἐκπίπτω (*Contre Simon*, 47 ; *Contre Eratosthène*, 57 ; *Sur la confiscation des biens du frère de Nicias*, 17 et 26 ; *Contre une proposition tendant à détruire le gouvernement traditionnel*, 5), ἐκπλέω (*Contre Agoratos*, 28 ; *Contre Simon*, 32), ἐκτρέφω (*Sur les biens d'Aristophane*, 8), ἐξαιρέω-ῶ (*Contre Eratosthène*, 20), ἐξαίτεω-ῶ (*Contre Alcibiade I*, 18), ἐξείργω (*Contre Andocide*, 16), ἐξελαύνω (*Contre Simon*, 43 ; *Contre Agoratos*, 47 ; *Contre Andocide*, 29 ; *Pour le soldat*, 17 ; *Contre Alcibiade II*, 5) et ἐξέρχομαι (*Contre Alcibiade I*, 44). Les verbes ἐκκαλέω-ῶ (*Contre Simon*, 8), ἐκκηρύσσω (*Contre Eratosthène*, 35), ἐκτίνω (*Pour Polystratos*, 33), ἐξάγω (*Contre Agoratos*, 67) et ἐξοικέω-ῶ (*Contre Philon*, 9) régissent un adverbe ablatif.

<sup>469</sup> Dans une construction attributive, I, v. 113-114 :

τῷ καὶ πασῶν προφερεστάτῃ ἔπλετο νηῶν  
ᾧσσαι ὑπ' εἰρεσίῃσιν ἐπειρήσαντο θαλάσσης.

L'*harpax* ὑπερέλομαι est employé au vers 1637 du chant IV, alors que les Argonautes, qui ont quitté la côte libyenne, atteignent la Crète :

Ἐνθεν δ' οἷ γε περαιώσεσθαι ἔμελλον  
Κρήτην, ἢ τ' ἄλλων ὑπερέπλετο εἰν ἄλι νήσων.  
De là, ils allaient passer en Crète, qui surpassait / était au large (?) des autres îles de la mer.

Le verbe se construit ici avec un génitif qui ne saurait être régi par le verbe simple<sup>470</sup>. Sur le plan sémantique, plusieurs interprétations ont été proposées : Henri de La Ville de Mirmont, suivi par George Mooney, propose « surpasser par sa grandeur, par son excellence »<sup>471</sup> ; Hermann Fränkel, quant à lui, condamne le verbe et suggère la correction ὑποκέκλιται<sup>472</sup> ; Giuseppe Giangrande, quant à lui, propose la correction ὑπερέσχεθε, avec le sens de « s'élever au-dessus de, dépasser en altitude »<sup>473</sup> ; Francis Vian, enfin, suivi par Enrico Livrea, considère ὑπερέλομαι comme un équivalent épique de ὑπέρκειμαι et traduit « être le plus au large »<sup>474</sup>.

Du point de vue du sens, aucune de ces interprétations ne semble fondamentalement irrecevable. Il paraît possible qu'Apollonios fasse ici allusion à l'altitude des reliefs crétois, qui dépassent en effet ceux des autres îles situées en mer Egée : les marins les aperçoivent de loin, ce qui justifierait ici la présence de la proposition relative. Il est tout aussi vrai que la Crète est située en bordure de la mer Egée et qu'elle se situe donc « au-delà » des autres îles<sup>475</sup> : les Argonautes, en arrivant en Crète, rentrent en mer Egée et réintègrent ainsi un territoire connu. On peut cependant noter que, au vers précédent, les Argonautes ont aperçu au loin, ἀπόπροθι, l'île de Carpathos, île inhospitalière sur laquelle ils n'ont pas abordé ; cette île, au nord-est de la Crète, est elle aussi située en bordure de la mer Egée et pourrait, au même titre que la Crète, être considérée comme la « plus

---

C'est pourquoi, aussi, [Argô] était supérieure à tous les navires qui, grâce à leurs rames, ont fait l'expérience de la mer.

Voir aussi I, v. 154, 160, 304, 337, 414, 629, 679, 728, 1012, 1192, 1202, 1249, 1251 et 1302 ; II, v. 340, 436, 643, 929, 975, 1155, 1171 et 1193 ; III, v. 15, 79, 102, 104, 252, 359, 494, 559, 615, 666, 733, 784, 850, 857, 1229, 1302 ; IV, v. 536, 715, 743, 871, 1142, 1373, 1591. Comme verbe d'existence, I, v. 1118, 1320, 1343 ; II, v. 345, 670, 713, 863, 873 et 1077 ; III, v. 63, 467, 552, 627, 813 ; IV, v. 103, 118, 345, 644, 927, 1236 et 1736. Avec un adverbe de lieu pour indiquer la position, III, v. 911 et 1271. Dans le syntagme θέμις πέλει et le datif, équivalent épique de θέμις ἐστί, II, v. 311. Dans le syntagme μοῖρα πέλει, équivalent de μοῖρα ἐστί (par exemple, chez Homère, *Odyssée*, V, v. 41, 114 et 345 ; IX, v. 532), III, v. 779. La souplesse de la langue épique dans l'emploi de l'article rend parfois difficile l'identification de l'une ou l'autre construction.

<sup>470</sup> Sur les différentes attestations homériques de πέλω et de πέλομαι, comme verbe copule ou comme verbe d'existence, NEUBERGER-DONATH 1980, p. 1-5.

<sup>471</sup> DE LA VILLE DE MIRMONTE 1892, p. 190 et MOONEY 1912, p. 392, n. au v. 1637, « surpass in greatness ».

<sup>472</sup> FRÄNKEL 1961, p. 236, app. crit. au v. 1637. Fränkel propose un rapprochement avec *Odyssée*, IV, v. 607-608 :

οὐ γὰρ τις Νήσων ἰπήλατος οὐδ' εὐλείμων,  
αἷ θ' ἄλι κεκλίαται·

En effet, aucune de ces îles ne convient aux chevaux, ni ne contient de belles prairies, ces îles qui penchent vers la mer.

Il rapproche également le passage de II, v. 418, où le verbe ἐπικλίνω est employé pour situer la Colchide « au bord de la mer et de la terre », et rappelle que ἔπλετο pourrait être issu du vers 1591.

<sup>473</sup> GIANGRANDE 1963, p. 155-156 : une confusion entre εσχ et εωλ est envisageable et ἔπλετο pourrait être issu du vers 1591.

<sup>474</sup> VIAN 1981, p. 139 et p. 204, n. au v. 1637 et LIVREA 1973, p. 450-451, n. au v. 1637.

<sup>475</sup> HUNTER 2015, p. 298, n. au v. 1637 : la Crète est dite τηλοῦ ὑπὲρ πόντου, « loin au-delà de la mer », dans l'*Odyssée* (XIII, v. 257).

extérieure » des îles, d'autant que les Argonautes l'ont aperçue en premier. La traduction par « surpasser par son excellence » est peut-être moins convaincante : si, chez Homère, la « large Crète », εὐρεῖα Κρήτη, est un pays riche et abondamment peuplé<sup>476</sup>, les Argonautes ne rencontreront sur l'île que le géant Talôs, qui rend l'île inhabitable.

Il faut alors comparer l'emploi que fait Apollonios du verbe ὑπερπέλομαι avec celui des autres préverbes en ὑπερ°. Chez Homère, les préverbes en ὑπερ° régissent le plus souvent un accusatif direct mais peuvent aussi régir un génitif ou plus rarement encore un datif<sup>477</sup> : de ce point de vue là, le verbe ὑπερπέλομαι s'intègre bien dans une série de verbes en ὑπερ° suivis du génitif direct. Chez Apollonios, en revanche, aucun autre préverbe en ὑπερ° ne régisse un génitif direct<sup>478</sup>. Il faut également remarquer que, chez Homère comme chez Apollonios, la valeur locative du préverbe est nettement sensible pour tous les verbes en ὑπερ° qui ne peuvent être analysés comme des dénominatifs, à l'exception de ὑπεραϊδέομαι-οὔμαι chez Apollonios.

Si l'on considère πέλομαι comme une variante épique du verbe « être », il faut alors comparer l'emploi que fait Apollonios de ὑπερπέλομαι aux attestations de ὑπέρειμι. La difficulté tient au fait que ce verbe ὑπέρειμι, « être supérieur à », n'est pas attesté avant le V<sup>e</sup> siècle de notre ère<sup>479</sup>. Le verbe ὑπεργίγνομαι est un peu plus ancien mais sa première attestation, au premier siècle de notre ère, reste postérieure à la rédaction des *Argonautiques*. Il semble signifier « être supérieur » dans un fragment

<sup>476</sup> Homère, *Odyssée*, XIX, v. 172-174 :

Κρήτη τις γαῖ' ἔστι, μέσφ' ἐνὶ οἴνοπι πόντῳ,  
καλὴ καὶ πείρα, περίρρυτος· ἐν δ' ἄνθρωποι  
πολλοί, ἀπειρέσιοι, καὶ ἐννήκοντα πόλεις.

Il existe une terre, la Crète, au milieu de la mer couleur de vin, belle et riche, entourée par la mer. Les hommes y sont nombreux, en nombre infini, et on y trouve quatre-vingt-dix villes.

<sup>477</sup> Employé absolument, ὑπερηγορέω-ῶ, « être très orgueilleux », Homère, *Iliade*, IV, v. 176 ; XIII, v. 258 ; *Odyssée*, II, v. 266, 324 et 331 ; IV, v. 766 et 769 ; VI, v. 5 ; XVII, v. 482 et 581 ; XX, v. 375 ; XXI, v. 361 et 401 ; XXIII, v. 31 ; ὑπερβαίνω, « transgresser », *Iliade*, IX, v. 501 ; ὑπερηφανέω-ῶ, « être fier », *Iliade*, IX, v. 694 ; ὑπερθρόσκω, « sauter », XII, v. 53 ; ὑπερπέτομαι, « voler au-dessus de », *Iliade*, XIII, v. 408 ; XXII, v. 275 ; *Odyssée*, XXII, v. 280 ; ὑπερήμι, « lancer au-delà de », *Odyssée*, VIII, v. 198 ; ὑπερέχω, « passer au-dessus de [l'horizon] », *Odyssée*, XIII, v. 93 ; ὑπερμενέω-ῶ, « être très orgueilleux », *Odyssée*, XIX, v. 62 ; ὑπερικταίνω, « aller vivement », *Odyssée*, XXIII, v. 3. Avec un accusatif, ὑπερθρόσκω, « sauter au-dessus de », *Iliade*, VIII, v. 179 ; IX, v. 476 ; XVI, v. 380 ; ὑπερβαίνω, « passer au-dessus de », *Iliade*, XII, v. 468 et 469 ; *Odyssée*, VIII, v. 80 ; XVI, v. 41 ; XVII, v. 30 ; XXIII, v. 88 ; ὑπερκαταβαίνω, « passer au-dessus de », *Iliade*, XIII, v. 50 et 87 ; ὑπεράλλομαι, « sauter au-dessus de », *Iliade*, XX, v. 327 ; ὑπερβάλλω, « lancer au-delà de », *Iliade*, XXIII, v. 637 et 843 ; *Odyssée*, XI, v. 597 ; ὑπερπέτομαι, « voler au-dessus de », *Odyssée*, VIII, v. 192 ; ὑπεροπλίζομαι, « vaincre », *Odyssée*, XVII, v. 268.

Avec un génitif, ὑπεράλλομαι, « sauter au-dessus de », *Iliade*, V, v. 138 ; ὑπερέχω, « se tenir au-dessus de », *Iliade*, XI, v. 735 ; avec un accusatif et un génitif, ὑπερέχω, « tenir au-dessus de », *Iliade*, II, v. 426 ; III, v. 210 ; IX, v. 420 et 687 ; XXIV, v. 374 ; ὑπερβάλλω, « lancer au-delà de », *Iliade*, XXIII, v. 847.

Avec un accusatif et un datif, ὑπερέχω, « tenir au-dessus de », *Iliade*, IV, v. 249 ; V, v. 433 ; *Odyssée*, XIV, v. 184.

<sup>478</sup> Employé absolument, avec un adverbe locatif, ὑπερτείνω, « s'étendre », IV, v. 1247 ; ὑπεραϊδέομαι-οὔμαι, cf. *infra*, p. 4 *sqq.* Avec un accusatif, ὑπερέχω, « passer au-dessus de », I, v. 1273 ; IV, v. 947 ; ὑπερ...βάλλω, « passer au-dessus de », IV, v. 602 ; ὑπερπέτομαι, « voler au-dessus de », IV, v. 1513. Avec un accusatif et un datif, ὑπερίσχω, « tenir au-dessus de », III, v. 986. Avec un syntagme prépositionnel en ἐπι° et le génitif, ὑπερπέτομαι, « voler au-dessus de », II, v. 1252.

<sup>479</sup> La première attestation se trouve chez Proclus (*Commentaire au Parménide*, VI, p. 1086) :

βούλεται δὲ τὸ ἐν ἐπέκεινα πάντων ὑπερεῖναι τῶν ὄντων  
[S'il] souhaite que l'un soit au-delà de et supérieur à tous les êtres...

de Philodème de Gadara conservé dans les papyri d’Herculanum et chez Epiphane de Salamine<sup>480</sup>, au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, où il régit un génitif, mais le verbe reste très rare et toutes ses attestations sont postérieures aux *Argonautiques*.

Pour Francis Vian, ὑπερέλομαι est une variante épique de ὑπέρκειμαι. Ce verbe apparaît pour la première fois dans le *Panegyrique* d’Isocrate et est régulièrement attesté dans les textes en prose de l’époque hellénistique. Le verbe, qui régit un complément au génitif ou, plus rarement, au datif, signifie « être situé au-dessus de, en amont de » dans presque toutes ses attestations et l’immense majorité des occurrences a une montagne ou une colline pour sujet<sup>481</sup> ; pour certaines attestations, on peut hésiter entre « être situé en amont de » et « être situé au-delà de », le territoire en question étant à la fois situé « au-dessus » et « au-delà » du territoire de référence<sup>482</sup> ; pour de très rares attestations, le verbe semble bien signifier « être au-delà de » de manière univoque<sup>483</sup>. Certaines attestations,

---

<sup>480</sup> Employé absolument, Philodème de Gadara, *Sur la rhétorique*, II, fr. d12 (éd. S. Sudhaus), l. 5. Le texte est très fragmentaire et, si la présence du verbe ὑπεργίνομαι semble indubitable, le sens est difficile. On trouve d’autres attestations papyrologiques, également au début du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère (E. MAYSER 1970, p. 237), mais cet emploi peut difficilement être rapproché de l’emploi de ὑπερέλομαι chez Apollonios, puisqu’il s’agit du temps qui « passe » (ὁ ὑπεργεγενημένος χρόνος).

Voir aussi, avec le sens « être supérieur à » et un régime au génitif, Epiphane de Salamine, *Des poids et mesures*, l. 629.

<sup>481</sup> Pour la tête qui est au-dessus du reste du corps, *Collection hippocratique (Epidémies I*, 15 [associé à l’adverbe ἄνω] ; *Glandes*, 7). Pour les parties « supérieures » du corps, *Collection hippocratique (Glandes*, 8). Pour le fait de maintenir le bras levé, *Collection hippocratique (Fractures*, 8). Pour de l’eau douce qui flotte au-dessus de l’eau salée, Aristote, *De plantis*, II, 824a. Pour des arbres situés en amont d’un lac, Aristote, *Mirabilium auscultationes*, 839a.

Pour des lieux explicitement situés en altitude, comme des montagnes ou des collines, Polybe, *Histoires*, IV, 70, 5 ; V, 24, 5 ; 59, 6 et 99, 9 ; IX, 8, 12 ; 27, 6 ; X, 30, 2 ; 48, 5 ; XVI, 18, 6 ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, II, 6, 3 ; III, 39, 1 ; 40, 3 ; 69, 1 ; IV, 78, 4 ; XI, 20, 4 ; 21, 5 ; XIII, 14, 5 ; XVIII, 40, 6 ; XXXIV, 16 1. Pour des lieux sur lesquels on va installer des machines de siège, probablement en amont de la cité assiégée, Polybe, *Histoires*, IV, 56, 7 ; pour des passages difficiles, δυσχωρίαί, vraisemblablement escarpés, IV, 68, 5 et Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XVIII, 15, 4 ; pour la Médie qui « surplombe » l’est du Pont-Euxin, Polybe, *Histoires*, V, 44, 10 et 55, 7 ; pour la Haute-Egypte, Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, I, 24, 6 ; pour un lieu situé au-dessus du niveau de la mer, Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, IV, 50, 7 et XVII, 116, 6 ; pour un temple situé au-dessus du théâtre de Dionysos, Héracléidès le Crétois, fr. 1 (éd. K. Müller dans *Geographi Graeci minores*, vol. 1), l. 11.

Par métaphore, avec le sens « surpasser, être meilleur que », Bible des Septante, *Proverbes*, 31, 29 ; *Ezéchiel*, 16, 47.

<sup>482</sup> Isocrate, *Panegyrique*, 163 :

τοὺς τὴν Λυδίαν καὶ Φρυγίαν καὶ τὴν ἄλλην τὴν ὑπερκειμένην χώραν οἰκοῦντας

... les habitants de Lydie, de Phrygie et des territoires qui se situent au-dessus / au-delà (?).

Voir aussi, pour la Macédoine, au-dessus et au-delà du territoire des Illyriens et des Péoniens, *Collection hippocratique (Lettres*, XXVII) ; pour les barbares situés au-dessus et au-delà de la Macédoine, Polybe, *Histoires*, IV, 29, 2 ; pour le désert situé au-delà de la Cyrène, Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, III, 50, 1 ; pour la région au-delà et au-dessus de Syracuse, XIII, 7, 5.

<sup>483</sup> Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XL, 4, 1, transmis par les *Extraits constantiniens* :

ὁ ῥυσάμενός ποτε πολιορκουμένην τὴν Ἀριοβαρζάνου βασιλείαν, Γαλατίαν τε καὶ τὰς ὑπερκειμένας χώρας καὶ ἐπαρχίας, Ἀσίαν, Βιθυνίαν

[Pompée], celui qui a défendu le royaume assiégé d’Ariobarzane [la Cappadoce], la Galatie et les territoires et provinces situés au-delà, l’Asie et la Bithynie.

Polybe, *Histoires*, V, 55 :

βουλόμενος ἀναταθῆναι καὶ καταπλήξασθαι τοὺς ὑπερκειμένους ταῖς ἑαυτοῦ σατραπείαις καὶ συνοροῦντας δυνάστας τῶν βαρβάρων [...], ἐπεβάλετο στρατεῦειν ἐπ’ αὐτούς καὶ πρῶτον ἐπὶ τὸν Ἀρταβαζάνην, ὃς ἐδόκει βαρύτερος εἶναι καὶ πρακτικώτατος τῶν δυναστῶν.

Souhaitant menacer et intimider les souverains barbares qui étaient situés au-delà de ses propres satrapies, il entreprit de marcher contre eux, en commençant par Artabazane [roi d’Atropatène, sur les rives de la mer Caspienne], qui semblait être le plus redoutable et le plus prompt à l’action des souverains.

particulièrement intéressantes pour nous, concernent des îles. La première se trouve dans le traité pseudo-aristotélicien *Mirabilium auscultationes*<sup>484</sup> :

Φασὶ δὲ καὶ τοὺς Χάλυβας ἔν τινι ὑπερκειμένῳ αὐτοῖς νησιδίῳ τὸ χρυσίον συμφορεῖσθαι παρὰ πλειόνων.

On raconte aussi que les Chalybes, dans un îlot au large de chez eux, rassemblent de l'or pris chez plusieurs [de ces animaux].

Les Chalybes habitant sur la rive sud du Pont-Euxin, il semble difficile de considérer que l'îlot dont il est question se situe « en amont » ou « au-delà » de chez eux : elle est vraisemblablement « au large » de leur côte. On trouve une situation similaire chez Diodore de Sicile, où il s'agit d'îles qui semblent bien être « au large » du port d'Aphrodite<sup>485</sup> :

Ὑπὸ δὲ τὰς ἐσχατίας τῆς ὑπωρείας κεῖται λιμὴν σκολιὸν ἔχων τὸν εἰσπλουν, ἐπώνυμος Ἀφροδίτης. Ὑπέρκεινται δὲ τούτου νῆσοι τρεῖς.

En dessous de l'extrémité du piémont se trouve un port, dont l'entrée est tortueuse, appelé « port d'Aphrodite ». Au large de celui-ci se trouvent trois îles.

Si le verbe ὑπέρκειμαι semble bien signifier « être au large de » dans les rares emplois qui concernent des îles, cet emploi semble assez différent de ce que l'on trouve au vers 1637 du chant IV pour ὑπερπέλομαι : dans les deux cas, l'île est située par rapport au continent et non par rapport à d'autres îles, comme c'est le cas pour ὑπερπέλομαι chez Apollonios, et l'île est vraisemblablement très proche des côtes. Il est très différent de dire que les îles situées au bord du port d'Aphrodite sont « au large » de celui-ci et de dire que la Crète est « au large » des autres îles de la mer Egée.

Le verbe ὑπερπέλομαι semble donc, à plusieurs égards, très isolé : ce verbe est le seul préverbe en ὑπερ° des *Argonautiques* à régir un génitif direct, quoique cette construction soit attestée par ailleurs ; de plus, aucun rapprochement avec un autre préverbe en ὑπερ° de sens proche comme ὑπέρειμι, ὑπεργίγνομαι ou ὑπέρκειμαι n'est véritablement satisfaisant et le sens du verbe reste obscur pour nous.

### 3) Le verbe ἐπαλετρεύω (I, v. 1077)

L'*harpax* ἐπαλετρεύω est un préverbe en ἐπι° d'un verbe rare et poétique, ἀλετρεύω<sup>486</sup>. Ce verbe signifie « moudre, broyer », par exemple dans son unique attestation homérique, dans la description du palais d'Alcinoos<sup>487</sup> :

αἱ μὲν ἀλετρεύουσι μύλησ' ἔπι μῆλοπα καρπὸν

Les unes broient le grain, jaune comme la pomme, sur la meule.

<sup>484</sup> Aristote, *Mirabilium auscultationes*, 832a.

<sup>485</sup> Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, III, 39, 2. Voir aussi Claude Ptolémée, *Géographie*, II, 2, 11 :

Ὑπέρκεινται δὲ νῆσοι τῆς Ἰουερνίας`

Des îles sont situées au large de l'Irlande.

Voir aussi, très proche, Claude Ptolémée, *Géographie*, II, 11, 31.

<sup>486</sup> Ce verbe, qui est un dénominatif à rapprocher du féminin ἡ ἀλετρίς (Homère, *Odyssée*, XX, v. 105), peut être rapproché des verbes ἀλέω-ῶ et ἀλήθω, qui signifient également « moudre ». Cf. CHANTRAINE 1999, s. v. ἀλέω. Les préverbes \*ἐπαλέω-ῶ et \*ἐπαλήθω ne sont cependant pas attestés.

<sup>487</sup> Homère, *Odyssée*, VII, v. 104. Sur l'effet d'écho entre l'emploi de ἀλετρεύω chez Homère et celui de ἐπαλετρεύω chez Apollonios, cf. *infra*, p. 4.

Le verbe est transitif et régit l'accusatif μήλοπα καρπόν ; il est ici accompagné d'un syntagme postpositionnel en ἐπί, mais le cas que régit la postposition varie au sein de la tradition manuscrite : on trouve le datif pluriel éolien μυλησι dans le manuscrit G mais le génitif singulier μύλης partout ailleurs. Le substantif ἡ μύλη désigne la « meule » et est surtout employé pour la « meule dormante » sur laquelle on pose le grain que l'on va moudre<sup>488</sup>. La préposition ἐπί peut régir un génitif ou un datif, sans que l'on puisse vraiment percevoir un écart significatif entre les deux cas<sup>489</sup> ; Alexander Garvie remarque cependant que le pluriel est peut-être préférable ici puisque chaque servante utilise une meule individuelle<sup>490</sup>. Le verbe reste rare mais est à nouveau employé par Lycophron, Apollonios et Nonnos, où il régit toujours un accusatif direct<sup>491</sup>.

Le préverbe ἐπαλετρεύω, quant à lui, est un *hapax* qui n'est attesté qu'au vers 1077 du premier chant des *Argonautiques*, dans un *aition* où Apollonios décrit les rites adoptés par les habitants de Cyzique suite au massacre des Dolions et de leur roi Kyzicos :

Οὐδ' ἐπὶ δηρὸν  
ἐξ ἀχέων ἔργοιο μυληφάτου ἐμνώοντο,  
ἀλλ' αὐτῶς ἄφλεκτα διαζώεσκον ἔδοντες.  
Ἔνθ' ἔτι νῦν, εὗτ' ἂν σφιν ἐτήσια χύτλα χέωνται  
Κύζικον ἐνναίοντες Ἴάονες, ἔμπεδον αἰεὶ  
πανδήμοιο μύλης πελανοὺς ἐπαλετρεύουσιν.

Et, pendant longtemps, [les habitants de Cyzique], de chagrin, ne songèrent pas au travail de la meule, mais ils survécurent en mangeant des aliments crus. Là-bas, aujourd'hui encore, lorsque, chaque année, ils versent des libations en leur honneur, les Ioniens qui habitent Cyzique, immuablement, continuent de moudre des gâteaux sacrés sur la meule commune.

Deux éléments se signalent immédiatement comme remarquables. Le premier concerne la syntaxe du verbe, qui semble ici régir un génitif direct μύλης, construction qui n'est pas attestée pour le verbe simple. Le deuxième tient au sens général de l'*aition*, qui est à première vue contradictoire puisqu'il ne semble pas y avoir de rapport entre la coutume expliquée et son origine supposée : il faudra alors s'interroger sur le sens – métonymique ou non – qu'il faut donner au syntagme πελανοὺς ἐπαλετρεύω.

<sup>488</sup> Sur les meules, AMOURETTI 1986, p. 138-144 et en part. p. 143 pour ἡ μύλη ; MORITZ 1958, p. 1-9 et en part. p. 4-6 pour ἡ μύλη.

<sup>489</sup> CHANTRAINE 1953, §152 et §153 : on trouve par exemple à la fois ἐπὶ χθονός et ἐπὶ χθονί, qui signifient tous deux « sur le sol ».

<sup>490</sup> A. Garvie, dans Homère, *Odyssey. Books VI-VIII* (éd. A. Garvie), p. 184, n. au v. 104-105.

<sup>491</sup> Chez Lycophron et Apollonios, le verbe n'est pas employé pour du grain. Chez Apollonios, IV, v. 1095 :

ὄρφναίη ἐνὶ χαλκὸν ἀλετρεύουσα καλιῆ.

[Amphissa] qui moud du bronze dans un grenier sombre.

Voir aussi, pour une pierre, Lycophron, *Alexandra*, v. 159. Chez Nonnos, le verbe est employé pour du grain, avec un accusatif et un datif locatif, *Dionysiaques*, XX, v. 242 et, très proche, XXIV, v. 64. Pour du blé, ὁ πυρός, Babrius, *Fables*, II, 129, v. 5

### a) Syntaxe : un travail sur le texte homérique

La syntaxe du verbe, qui diffère de celle du verbe simple, est éclairée par le rapprochement avec l'attestation homérique de ἀλετρεύω. Notre préverbe régit un accusatif direct, πελανούς, mais également avec un génitif μύλης, qui désigne la surface sur laquelle les gâteaux sont moulus. Il y a évidemment là un effet d'écho vis-à-vis du texte homérique où l'on avait ἀλετρεύουσι μύλησ' ἔπι (ou μύλης ἔπι)<sup>492</sup>, mais la reprise lexicale s'accompagne d'un changement syntaxique : alors qu'Homère employait le verbe simple suivi d'un syntagme postpositionnel en ἔπι, Apollonios emploie le préverbe en ἐπι° et un génitif direct<sup>493</sup>. Apollonios s'inspire ici d'un passage célèbre en empruntant à Homère l'*hapax* ἀλετρεύω, qu'il emploie sous forme préverbée, et le substantif ἡ μύλη ; la postposition ἔπι devient chez Apollonios un préverbe. Le fait qu'Apollonios emploie le génitif singulier μύλης, que l'on retrouvera d'ailleurs dans deux vers de Nonnos de Panopolis qui semblent inspirés du même passage de l'*Odyssée*<sup>494</sup>, pourrait d'ailleurs inviter à penser qu'Apollonios lisait μύλης, et non μύλησ[ι], dans le texte homérique.

Pourtant, les préverbes en ἐπι° qui désignent le fait d'accomplir le procès « sur » une surface ne sont pas nombreux, en particulier pour les verbes, comme ἀλετρεύω, qui ne sont ni des verbes de mouvement ni des verbes de transport locatif. Si certains verbes de mouvement ou de position en ἐπι° régissent bien un génitif<sup>495</sup>, la construction étant en concurrence avec le datif qui est plus fréquent<sup>496</sup>, elle ne concerne pas des verbes qui sont sémantiquement proches de ἐπαλετρεύω.

En réalité, la construction de l'*hapax* ἐπαλετρεύω ne semble guère trouver de justification en dehors de la référence homérique : le lien entre ἀλετρεύω μύλης (ou μύλησ[ι]) ἔπι chez Homère et μύλης ἐπαλετρεύω chez Apollonios est suffisamment évident pour que la construction soit claire malgré le fait que les préverbes en ἐπι° proches de ἀλετρεύω sur les plans sémantique et syntaxique ne régissent habituellement pas un génitif direct. Il est vraisemblable que la construction de ἐπαλετρεύω avec le génitif ait pu susciter, chez le lecteur d'Apollonios, un sentiment d'étrangeté et d'écart linguistique. Cela étant, malgré son caractère inhabituel, cette construction n'est pas accompagnée par un effet d'obscurité ou de cryptage : au-delà même de la référence homérique, qui

<sup>492</sup> Pour une étude plus large du réemploi des *hapax* homériques sous forme préverbée, cf. *infra*, p. 4.

<sup>493</sup> Pour une étude plus large du rapport entre préverbation et syntagmes prépositionnels, cf. *infra*, p. 4.

<sup>494</sup> Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XX, v. 242 :

καρπὸν ἀλετρεύουσα μύλης τροχοειδέι πέτρῳ·  
... elle moule le grain sur la pierre circulaire de la meule.

Le participe ἀλετρεύουσα et le substantif μύλης sont employés à la même place métrique que chez Homère ; le substantif ὁ καρπός, qui est certes fréquent, se trouve également dans l'*Odyssée*. Voir aussi XXVI, v. 63-64 :

ἀντί δὲ σίτου  
κεῖνον ἀλετρεύουσι μύλης τροχοειδέι κύκλῳ·

A la place du blé, ils broient cela [des graines à gousses, χέδροσ καρπός] sur la pierre circulaire de la meule.

<sup>495</sup> C'est par exemple le cas de ἐπεμβαίνω (II, v. 1144 et IV, v. 1681), de ἐπιβαίνω (I, v. 446 ; II, v. 538, 556, 875, 918 et 946 ; III, v. 869 et 1152 ; IV, v. 86, 458, 1166 et 1226), de ἐφέζω (III, v. 1001)...

<sup>496</sup> On peut par exemple mentionner ἐπαείρω (III, v. 435 et 734 ; IV, v. 67, 435 et 734) ; ἐπέχω (IV, v. 377, 514 et 1766) ; ἐπιβρίθω (II, v. 1125) ; ἐπίκειμαι (III, v. 430 et IV, v. 1394-1395) ; ἐπικέλλω (II, v. 382 et III, v. 375) ; ἐπικλίνω (II, v. 418)... Sur les préverbes en ἐπι° de notre corpus qui régissent un datif, cf. *infra*, p. 4 *sqq.*

éclaire la construction du vers, l'emploi conjoint d'un verbe signifiant « moudre » et d'un substantif désignant une « meule » ne laisse guère de doute sur le sens qu'il faut donner au passage.

### b) Πελανούς έπαλετρεύω : un *aition* contradictoire ?

Si le rapport entre le verbe έπαλετρεύω et le génitif μύλης est d'autant plus clair qu'il est confirmé par la référence homérique, le passage reste surprenant à double titre, d'une part parce que le syntagme πελανούς έπαλετρεύω paraît inhabituel, puisque le complément que régit άλετρεύω désigne généralement des céréales ou des plantes destinées à être broyées et non de la matière déjà transformée, et d'autre part parce que l'on perçoit mal le rapport entre la coutume des habitants de Cyzique et l'origine que lui donne Apollonios.

Nous sommes dans un *aition* ethnographique, où le poète explique l'origine d'une coutume ou d'un usage perçu comme singulier<sup>497</sup> ; cette coutume n'est, à notre connaissance, pas mentionnée par ailleurs. On considère généralement que le caractère inhabituel de l'usage décrit par Apollonios tient au fait que la meule utilisée soit πάνδημος, c'est-à-dire « publique, commune », par opposition à une meule qui serait la propriété d'un particulier ou d'un professionnel comme c'était habituellement le cas<sup>498</sup>. De fait, nous n'avons trouvé aucune autre mention d'une πάνδημος μύλη<sup>499</sup>, ce qui tendrait à confirmer qu'il s'agit là de la singularité mise en relief par Apollonios. Cela étant, le syntagme πελανούς έπαλετρεύω, « moudre des gâteaux sacrés »<sup>500</sup>, présente également un caractère surprenant : Francis Vian y voit une métonymie et traduit par « les habitants de Cyzique continuent toujours de moudre à la meule publique le blé des galettes sacrées ». Pourtant, les verbes άλέω-ώ<sup>501</sup>,

<sup>497</sup> VALVERDE SANCHEZ 1989, p. 106-110.

<sup>498</sup> MORITZ 1958, p. 34-36.

<sup>499</sup> Recherche des séquences -δημ- et μυλ- espacées de 7 mots ainsi que des séquences -κοιν- et -μυλ- espacées de 7 mots dans le *Thesaurus Linguae Graecae* en ligne le 5/01/2023. Recherche des séquences -πανδημ- et -πανδαμ- et de toutes les formes issues de ή μύλη dans la base de données épigraphiques du Packard Humanities Institute, consultée le 05/01/2023.

<sup>500</sup> Sur ό πελανός, AMANDRY 1950, p. 86-88 et AMOURETTI 1986, p. 130 et 284. Si ce substantif semble avoir désigné, à l'origine, une « offrande entièrement consacrée au dieu » et non seulement une offrande alimentaire, il désigne, à partir du IV<sup>e</sup> siècle, un gâteau plat vraisemblablement fait d'un mélange de farine et d'eau, que l'on peut offrir aux dieux.

<sup>501</sup> Avec pour régime ό σίτος, Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, IV, 26, 5 ; Phérécrate, fr. 10 (éd. T. Kock dans *Comicorum Atticorum fragmenta*, vol. 1), v. 3 ; Aristote, *Economiques*, 1350b ; Plutarque, *Le Banquet des sept sages*, 157d et 157e. Avec des graines, τó σπέρμα, *Collection Hippocratique (Fistules)*, 7). Pour diverses céréales, Aristophane, *Les Nuées*, v. 1358 ; *Collection Hippocratique (Affections internes)*, 1 et 40) ; Flavius Josèphe, *Antiquités juives*, III, 270 ; Dioscoride, *De materia medica*, II, 92, 1 ; II, 108, 1 ; Plutarque, *De la curiosité*, 523b. Pour de la farine, τó άλευρον, *Oracles sibyllins*, VIII, v. 14 ; Dioscoride, *De materia medica*, I, 120, 1 ; II, 100, 1 ; IV, 113, 1. Pour la manne que l'on broie avant de la cuisiner, Philon d'Alexandrie, *De sacrificiis Abelis et Caini*, 86 ; *De vita Mosis*, I, 208. Pour des glands, Strabon, *Géographie*, III, 2, 7. Pour des plantes que l'on broie, *Collection hippocratique (Maladies des femmes)*, 53 et 230) ; Dioscoride, *De materia medica*, I, 32, 2 ; pour des algues broyées dans le ventre des poissons, Pancratès d'Arcadie, fr. 600 (éd. H. Lloyd-Jones et P. Parsons dans *Supplementum Hellenisticum*), v. 3. Pour une pierre que l'on broie, Aristote, *Problèmes*, VII, 5, 886b ; XXXV, 3, 964b ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, III, 14, 1. Employé absolument, Bible des Septante, *Esaïe*, 47, 2 ; Plutarque, *Etiologies romaines*, 284f ; *Etiologies grecques*, 297a. Chez Théophraste (*Caractères*, IV, 10), le verbe régit l'accusatif τά έπιτήδεια, « ce qui est nécessaire », mais le texte est conjectural (cf. O. Navarre, dans Théophraste, *Caractères* [éd. O. Navarre], p. 36, n. 1).

καταλέω<sup>502</sup>, ἀλήθω<sup>503</sup> et ἀλετρεύω<sup>504</sup>, qui signifient tous les quatre « moudre » et qui forment à eux quatre un corpus d'une taille importante, ont toujours pour régime un substantif qui désigne la substance moulue, généralement des céréales ou des graines. La métonymie « moudre des gâteaux » n'est en revanche jamais attestée par ailleurs : quand on « réduit en poudre » un objet déjà mis en forme et solide, c'est toujours dans le but de le détruire et de le réduire en miettes.

De plus, comme le remarque Bernard van Groningen, l'*aition* se comprend difficilement : il n'y a pas de rapport de similitude entre le fait de n'avoir pas consommé de grain moulu et le fait de moudre du grain sur une meule publique dans le cadre d'un sacrifice<sup>505</sup> ; les deux éléments de l'*aition* semblent même être en contradiction. Il devient alors envisageable que les Argonautes ne broient pas le blé destiné à la confection des galettes mais plutôt qu'ils broient les galettes elles-mêmes. Cette interprétation rétablirait la cohérence de l'*aition* et n'obligerait pas à supposer une métonymie qui n'est jamais attestée par ailleurs, ni pour ἀλετρεύω ni pour ses variantes synonymiques. La métonymie « moudre des galettes » reste cependant assez naturelle et, si les verbes ἀλέω-ῶ, καταλέω-ῶ et ἀλετρεύω sont bien employés pour le fait de « réduire en miettes » des objets, il s'agit presque toujours de pierres ou de statues, ce qui ne serait pas le cas ici.

Seuls trois préverbes de notre corpus régissent un n'est pas admis par le verbe simple. Les verbes concernés, ἐκβλύω, ὑπερπέλομαι et ἐπαλετρεύω n'ont guère de points communs : ils ne présentent pas le même préverbe ; le verbe πέλομαι est fréquent dans la langue poétique alors que ἀλετρεύω est un *hapax* homérique ; πέλομαι et βλύω sont intransitifs alors que ἀλετρεύω régit un accusatif direct... Si l'on étudie plus précisément les trois préverbes, l'écart entre ces verbes se creuse

<sup>502</sup> Pour du blé, ὁ πυρός, Homère, *Odyssée*, XX, v. 109 ; *Collection hippocratique* (Ancienne médecine, 3 ; Femmes stériles, 242). Pour diverses graines, *Collection hippocratique* (Régime dans les maladies aiguës, 21 ; Maladies des femmes, II, 113) ; Philon de Byzance, *Traité de fortification*, p. 88, l. 46. Pour de l'ivraie, *Collection hippocratique* (Nature de la femme, 105). Pour des sauterelles que l'on réduit en poudre, Hérodote, *Histoires*, IV, 172. Pour des chairs, σάρκες, que l'on broie avant de les manger, Cléarque de Soles, fr. 47 (éd. F. Wehrli dans *Die Schule des Aristoteles*, vol. 3). Pour de la nourriture que l'on mâche, Philon d'Alexandrie, *Legum allegoriarum*, I, 98. Pour des poissons que l'on broie, Arrien, *L'Inde*, 29, 12. Pour des os que l'on broie, Strabon, *Géographie*, VI, 1, 8. Pour le veau d'or que Moïse détruit, Bible des Septante, *Exode*, 32, 20 ; *Deutéronome*, 9, 21 ; Philon d'Alexandrie, *De posteritate Caini*, 158, 162, 163 et 164 ; pour une autre statue, Bible des Septante, *Daniel*, 2, 34.

<sup>503</sup> Avec l'accusatif τὸν σίτον, *Collection hippocratique* (Régime, 20). Pour des fèves, Théophraste, *Les causes des phénomènes végétaux*, IV, 12, 13. Pour du ricin, Dioscoride, *De materia medica*, I, 32, 2. Pour la manne, Bible des Septante, *Nombres*, 11, 8. Employé absolument, Bible des Septante, *Juges*, 16, 21 ; *Ecclésiaste*, 12, 3 et 4. Pour des pierres, Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, III, 13, 2 ; V, 27, 2. Employé absolument, Hérodas, *Mimes*, VI, v. 81 ; Nouveau Testament, *Evangile de Matthieu*, 24, 41 et 17, 35 ; Soranos d'Ephèse, *Maladies des femmes*, II, 10, l. 27.

<sup>504</sup> Cf. *supra*, p. 4, n. 487 et 491.

<sup>505</sup> VAN GRONINGEN 1962. Pour Bernard van Groningen, il faut corriger ἄφλεκτα, « les aliments crus », par \*ἄφλαστα, « des aliments non-broyés, issus de grain non-broyé » ; la meule publique serait alors une meule de moindre qualité que les meules privées et la moindre qualité des πελανοί ainsi obtenus rappellerait la période où les habitants de Cyzique ont cessé de moudre le grain.

Francis Vian remarque également que l'*aition* est en apparence contradictoire, mais rappelle que la fabrication de galettes est bien attestée pour commémorer la mort d'un jeune dieu en Egypte et en Syrie, cf. VIAN 1951, p. 21-22.

encore. Le verbe ἐκβλύω s'intègre dans une importante série de verbes de verbes en ἐκ<sup>o</sup> qui régissent un génitif ablatif dans la langue épique ; cette construction syntaxique devait être génitif direct qui aisément reconnaissable par le lecteur des *Argonautiques*. L'emploi que fait Apollonios de ἐπαλετρεύω, jusqu'à l'emploi du génitif singulier μύλης, semble fonctionner comme une référence au passage de l'*Odyssée* où est employé le verbe simple : la syntaxe du verbe ne semble ne pas pouvoir être expliquée ni comprise sans la référence homérique. Enfin, l'emploi que fait Apollonios de l'*harpax* ὑπερπέλομαι est beaucoup moins clair : le sens précis du verbe reste difficile et discuté, sans que nous puissions réellement apporter une réponse définitive à cette question.

## C. Actant au datif

Les verbes de notre corpus qui régissent un datif direct qui n'est pas admis par le verbe simple sont plus nombreux, avec dix verbes concernés. L'identification de ces verbes est plus difficile que pour les verbes précédents, qui régissaient un accusatif ou un génitif : le datif non prépositionnel est très fréquent en grec, notamment dans son emploi instrumental mais également, en poésie épique, dans son emploi locatif.

Malgré ces difficultés dans leur identification, les préverbes qui régissent un datif direct restent relativement nombreux. Les préverbes concernés sont eux aussi relativement nombreux : notre corpus contient quatre préverbes en ἐπι<sup>o</sup>, trois préverbes en ἐν<sup>o</sup>, un préverbe en μετα<sup>o</sup>, un préverbe en παρα<sup>o</sup> et un préverbe en συν<sup>o</sup>. Cependant, tous ces verbes n'ont pas le même statut dans la langue : les verbes en συν<sup>o</sup> qui régissent un datif comitatif sont par exemple bien attestés en prose et les préverbes en ἐν<sup>o</sup> accompagnés du datif locatif sont fréquents dans la langue poétique ; la construction de μεταδῆσκω avec le datif direct, à l'inverse, ne trouve guère de parallèle immédiat. Nous étudierons donc d'abord les préverbes pour lesquels l'association du préverbe et du datif direct est bien attestée par ailleurs, pour ensuite étudier les verbes plus difficiles, dont la construction ne semble pas être largement attestée pour les préverbes qui présentent le même préverbe.

### 1) Préverbes régulièrement associés à un datif direct

L'intégralité des verbes en ἐν<sup>o</sup> de notre corpus, quatre verbes en ἐπι<sup>o</sup>, deux verbes en μετα<sup>o</sup>, un verbe en παρα<sup>o</sup> et un verbe en συν<sup>o</sup> régissent un datif qui n'est pas admis par le verbe simple correspondant mais qui est attendu pour le préverbe correspondant : le verbe s'intègre dans une série de préverbes qui régissent un datif direct, qui est locatif ou comitatif selon le préverbe. Les verbes en ἐν<sup>o</sup>, en effet, régissent régulièrement des datifs directs à valeur locative ou allative dans la langue épique, même si cette construction est plus rare en prose, en particulier à l'époque d'Apollonios.

Les préverbes en συν<sup>o</sup> qui régissent un datif comitatif, que nous traiterons en premier lieu, sont posthomériques et sont bien attestés en prose. En revanche, les préverbes en παρα<sup>o</sup> qui régissent un datif locatif sont certes attestés en prose, mais le sont également dans la langue homérique. Enfin,

les préverbés en μετᾶ° qui régissent un datif comitatif, les préverbés en ἐπι° qui régissent un datif locatif et, surtout, les préverbés en ἐν° qui régissent un datif locatif sont caractéristiques de la langue poétique.

### a) Le verbe συνανέρχομαι (II, v. 913) et le datif comitatif

Les *Argonautiques* contiennent quelques rares verbes préverbés en συν° qui se construisent avec un datif comitatif, sans que ce soit le cas du verbe simple<sup>506</sup> : ces verbes expriment le fait d'accomplir le procès « avec quelqu'un ». On citera, à titre d'exemple, le verbe συνναίω, « habiter avec quelqu'un » qui régit un datif d'accompagnement au vers 657 du chant II :

ἀλλ' ἐθελημὸς ἐφ' ὕδασι πατρὸς ἐοῖο  
μητέρι συνναίεσκεν, ἐπάκτια πῶεα φέρβων.

Il habitait de bon gré avec sa mère, près des eaux de son père, en faisant paître les troupeaux au bord de la mer.

Le verbe συνναίω est employé ici avec un syntagme prépositionnel, ἐφ' ὕδασι, ce qui est la construction attendue pour le verbe simple ναίω, mais également avec un datif comitatif qui désigne la personne avec laquelle le personnage habite. A l'inverse, le verbe ναίω, « habiter », est systématiquement construit avec un accusatif direct, un syntagme prépositionnel ou un adverbe de lieu<sup>507</sup>. La préverbation en συν° s'accompagne donc d'un actant supplémentaire au datif, qui désigne la personne avec laquelle on accomplit le procès. Pour le verbe συνναίω, le préverbé en συν° semble ici fonctionner comme une variante du verbe simple suivi d'un syntagme prépositionnel en σύν et le datif, que l'on trouve au vers 240 du chant III :

τῶν ἦτοι ἄλλον μὲν, ὅτις καὶ ὑπείροχος ἦεν,  
κρείων Αἰήτης σύν ἐῆ ναίεσκε δάμαρτι,

L'une des deux [maisons], qui était aussi la plus haute, le roi Aïétés l'habitait avec son épouse.

Un verbe de notre corpus s'intègre à cette série de verbes préverbés en συν° qui régissent un datif comitatif. Il s'agit du verbe συνανέρχομαι, qui apparaît à l'époque hellénistique, chez Apollonios et chez Aratos. Dans les *Argonautiques*, il s'agit de Sthénélos, dont les Argonautes ont aperçu le tombeau<sup>508</sup> :

<sup>506</sup> Outre συνναίω et συνανέρχομαι, qui sont étudiés en détail ici, on peut citer συμφέρομαι (IV, v. 134) et σύν...ἐλαύνω (I, v. 1026).

<sup>507</sup> Pour l'actif seulement, avec un accusatif direct, I, v. 94 (mais la tradition indirecte présente un syntagme prépositionnel), 139, 162, 398, 411 ; II, v. 787 ; III, v. 240, 241 ; IV, v. 278, 919, 1038, 1759. Avec un syntagme prépositionnel, IV, v. 547. Avec un adverbe de lieu, I, v. 37, 116, 868 ; II, v. 787, 1138 ; IV, v. 575, 1076, 1131, 1744. Employé absolument, I, v. 1219, 1319 ; IV, v. 515. Les syntagmes prépositionnels sont plus fréquents avec le moyen. Employé avec un datif seul qui ne peut être analysé comme un datif d'accompagnement, III, v. 241 :

ἄλλω δ' Ἄψυρτος ναίεν πάϊς Αἰήταο

Dans l'autre [maison, δόμος (v. 238)] habitait Apsyrτος, fils d'Aïétés.

<sup>508</sup> II, v. 912-914. Les manuscrits de la famille *m* présentent la leçon retenue par Hermann Fränkel puis par Francis Vian ; les manuscrits de la famille *w*, quant à eux, présentent le thème de parfait συνελήλυθεν, mais le verbe συνέρχομαι signifie le plus souvent « rencontrer », y compris dans les *Argonautiques* (pour les Symplégades qui se referment l'une sur l'autre, II, v. 565 et 1191 ; pour des phalanges qui se rencontrent au combat, II, v. 1078 ; pour des racines qui se rejoignent, II, v. 312).

ὄς ῥά τ' Ἀμαζονίδων πολυθαρσέος ἐκ πολέμοιο  
ἄψ ἀνίων – δὴ γὰρ συνανήλυθεν Ἡρακλῆι –,  
βλήμενος ἰῶ κεῖθεν, ἐπ' ἀγχιάλου θάνεν ἀκτῆς.

[Sthénélos], qui en revenant de l'audacieuse guerre contre les Amazones – car il revint avec Héraclès – mourut sur ce rivage au bord de la mer, ayant été frappé par une flèche là-bas.

Le verbe συνανέρχομαι régit ici un datif comitatif, Ἡρακλῆι, et s'oppose en cela au verbe ἀνέρχομαι, qui est employé au même vers<sup>509</sup> : συνανέρχομαι désigne alors le fait « monter ou revenir, ἀνέρχομαι, avec quelqu'un », tout comme συνναίω désignait le fait d'« habiter, ναίω, avec quelqu'un ». Le narrateur, après avoir indiqué que Sthénélos revenait de chez les Amazones, explique pourquoi il se trouvait là : Sthénélos était un compagnon d'Héraclès, que le neuvième de ses travaux a conduit là-bas. La précision est d'autant plus importante que Sthénélos fils d'Actor n'est pas un personnage célèbre : même si Apollonios n'invente pas le personnage, dont le scholiaste nous dit qu'il est emprunté à Promathidas<sup>510</sup>, le personnage n'est mentionné que dans les *Argonautiques* et dans ses scholies, du moins pour les textes que nous avons conservés.

Le verbe est également employé dans les *Phénomènes* d'Aratos, où il régit également un datif et où le sème de la « montée » est présent<sup>511</sup> :

αἰεὶ γὰρ τάων γε μιῆ συνανέρχεται αὐτὸς  
ἡέλιος.

Le soleil lui-même, en effet, s'élève toujours avec l'une d'elles [la partie du ciel qui contient un signe du zodiaque].

Le verbe réapparaît par la suite de manière assez fréquente, presque exclusivement en prose, sans que le sème de la « montée » soit toujours présent : il s'agit parfois simplement d'« accompagner » quelqu'un<sup>512</sup>. La notion de « retour » n'est, quant à elle, jamais plus convoquée pour συνανέρχομαι, mais l'emploi conjoint de ἀνέρχομαι et de συνανέρχομαι au vers 913 du chant II ne laisse aucun doute sur le sens de συνανέρχομαι chez Apollonios. De fait, si l'on étudie les autres verbes de mouvement en συνανα°, on constate que le préverbe en συνανα° présente le même sème que le préverbe correspondant en ἀνα°, qu'il s'agisse de celui de la « montée »<sup>513</sup> ou de celui du

<sup>509</sup> Sur l'emploi de ἀνα°, qui peut exprimer le sème de l'« ascension » ou celui du « retour », REVUELTA PUIGDOLLERS 1994.

<sup>510</sup> *Scholia vetera in Apollonium Rhodium* (éd. C. Wendel), sch. à II, v. 911-914.

<sup>511</sup> Aratos, *Phénomènes*, v. 561-562. Certains manuscrits, minoritaires, présentent les leçons συνέρχεται et συνάρχεται.

<sup>512</sup> Par exemple, Flavius Josèphe, *Antiquités Juives*, II, 179, où il s'agit du départ de Jacob et de ses fils pour l'Égypte et où il ne s'agit donc ni d'une « montée » (on trouve par exemple le verbe καταβαίνω dans la Septante [Genèse, 46, 3 et 4]) ni d'un « retour » :

τοῦτο μὲν τὸ ἐκ Λείας γένος· καὶ αὐτῇ συνανήει καὶ θυγάτηρ αὐτῆς Δεῖνα.

Telle était la progéniture de Léa. Avec était également venue sa fille, Dinah.

Voir aussi, avec un datif, Philon d'Alexandrie, *De Agricultura*, 71 ; Aelius Aristide, *Discours*, II, §301 ; *Testaments des douze patriarches*, VIII, 5, 7 ; Elien, *Histoires diverses*, XII, 1 ; Grégoire de Nysse, *Sur les titres des Psaumes*, 19 ; *Contre Eunome*, I, 641 ; *Traité de la virginité*, II, 3 ; *Homélie sur le Cantique des Cantiques*, VI, p. 249 ; Grégoire de Nazianze, *Discours*, V, 13 ; XIV (MPG 35), p. 884, l. 50 ; XXXVIII, 17 ; XL, 2 ; XLIII, 12 ; XLV (MPG 36), p. 657, l. 19 et 21 ; *Carmina moralia* (MPG 37), p. 635, v. 8 ; Origène, *Contre Celse*, VI, 77. Employé absolument, Philon d'Alexandrie, *De migratione Abrahami*, 163 ; Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, III, 7 ; Elien, *Personnalité des animaux*, VI, 63 ; Grégoire de Nazianze, *Discours*, XXVIII, 2 ; XXIX, 18 ; IXL, 14 ; XL, 9.

<sup>513</sup> Par exemple, le verbe συναναβαίνω, qui apparaît à l'époque classique, est exclusivement employé pour une « montée », tout comme le verbe ἀναβαίνω : pour le fait de monter sur un lieu élevé, Xénophon, *Anabase*, V, 4, 16 ; Bible

« retour »<sup>514</sup>. Il est donc naturel que, ἀνέρχομαι pouvant désigner, selon le contexte, une « montée » ou un « retour », son préverbe en συν<sup>o</sup> puisse lui aussi désigner l'un et l'autre.

Le verbe συνανέρχομαι, dont les deux premières attestations se trouvent chez Apollonios et chez Aratos, est ensuite employé de manière relativement fréquente à partir de l'époque hellénistique, y compris en prose : il est donc vraisemblable qu'il ait été employé dans la langue « courante », au moins à partir de l'époque hellénistique.

De fait, les préverbes en συν<sup>o</sup> qui régissent un datif comitatif ne sont pas homériques<sup>515</sup>. Cette construction est en revanche attestée à l'époque classique, notamment dans la langue tragique, avec de nombreuses attestations chez Sophocle<sup>516</sup>, mais également en prose, par exemple chez Xénophon<sup>517</sup>. Dans la *koiné*, la construction est encore attestée quoiqu'elle soit un peu plus rare<sup>518</sup>, le

---

des Septante, *Exode*, 24, 2 ; *1 Esdras*, 5, 3 ; 8, 5 et 27 ; Polybe, *Histoires*, VII, 16, 4 ; pour un liquide qui remonte à la surface, Aristote, *Des plantes*, 824b ; pour le fait de s'enfoncer vers l'intérieur du continent, Hérodote, *Histoires*, VII, 6 ; Isocrate, *Panegyrique*, 145 et 146 ; Xénophon, *Anabase*, I, 3, 19 ; Bible des Septante, *Exode*, 12, 38 ; *2 Chroniques*, 18, 2 ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XIX, 29, 2 ; pour la sortie d'Égypte, Bible des Septante, *Genèse*, 50, 7, 9 et 14 ; *Exode*, 33, 3 ; *Nombres*, 13, 31.

<sup>514</sup> Par exemple, le verbe συναναχωρέω-ῶ désigne exclusivement un « retour », tout comme le verbe ἀναχωρέω-ῶ. Par exemple, Platon, *Lachès*, 181b :

ἐν γὰρ τῇ ἀπὸ Δηλίου φυγῇ μετ' ἐμοῦ συνανεχώρει  
En effet, pendant la retraite de Déliion, il rentrait avec moi.

<sup>515</sup> Sur συν<sup>o</sup> et σύν dans la langue homérique, CHANTRAINE 1953, §197-198.

<sup>516</sup> Pour cette note et la note 517, nous avons relevé, à l'aide du *Thesaurus Linguae Graecae* en ligne, tous les préverbes en συν<sup>o</sup> qui régissent un datif comitatif sans que la construction soit attestée pour le verbe simple ; nous avons exclu les verbes du type συμβάλλω τινί τινα, car le régime au datif ne joue pas le même rôle sémantique : il ne s'agit pas d'exécuter le procès « avec quelqu'un ». Pour des raisons de concision, nous n'avons pas étudié les fragments de Sophocle et d'Eschyle.

Pour Sophocle, *Electre*, v. 587 :

ἦ τις ξυνεύδεις τῷ παλαμναίῳ  
[toi] qui dors avec le meurtrier.

Voir aussi συνενάζομαι (*Œdipe Roi*, v. 982, employé au passif), συνοικέω-ῶ (*Les Trachiniennes*, v. 545 ; *Philoctète*, v. 1168), συνίστημι (*Œdipe à Colone*, v. 514, en emploi intransitif), συνθνήσκω (*Les Trachiniennes*, v. 798 ; *Philoctète*, v. 1443), συνναίω (*Les Trachiniennes*, v. 1237 ; *Philoctète*, v. 892), συναυστολέω-ῶ (*Philoctète*, v. 550), συντρέχω (*Œdipe à Colone*, v. 160), συμμάχομαι (*Philoctète*, v. 1366 ; *Antigone*, v. 740), συμπονέω-ῶ (*Electre*, v. 986), συγκάμνω (*Electre*, v. 987), συμπαίζω (*Œdipe Roi*, v. 1109), συγκοιμάομαι-ῶμαι (*Electre*, v. 274), συγκατοικέω-ῶ (*Œdipe à Colone*, v. 1259) et σύνεμι (*Ajax*, v. 705 ; *Electre*, v. 276, 358, 562, 600 et 652 ; *Œdipe Roi*, v. 303 et 863 ; *Antigone*, v. 371 et 765 ; *Philoctète*, v. 1356 ; *Œdipe à Colone*, v. 946).

La construction est un peu plus rare chez Eschyle, où l'on ne trouve que six occurrences de cette construction : συνναίω (*Les Sept contre Thèbes*, v. 195), συνοικέω-ῶ (*Les Choéphores*, v. 909), συγκατεῦδω (*Les Choéphores*, v. 906), σύνεμι (*Les Perses*, v. 177 ; *Les Sept contre Thèbes*, v. 671), συγγίγνομαι (*Les Choéphores*, v. 245 et 456).

<sup>517</sup> Par exemple, en ne relevant que les attestations de l'*Anabase*, συμπολεμέω-ῶ (III, 1, 5) :

ὅτι ἐδόκει ὁ Κύρος προθύμως τοῖς Λακεδαιμονίοις ἐπὶ τὰς Ἀθήνας συμπολεμῆσαι.

... parce qu'il semblait que Cyrus avait de bon cœur assisté les Lacédémoniens dans la guerre contre Athènes.

Voir aussi I, 4, 2. Voir aussi συναδικέω-ῶ (II, 6, 27), συμμάχομαι (V, 4, 10 ; VI, 1, 13), συνεξέρχομαι (VII, 8, 11), συμπράττω (V, 5, 23), συνάρχω (VI, 1, 32, mais une partie des manuscrits présente le verbe simple), σύνεμι (VI, 6, 35), συγγίγνομαι (I, 1, 9 ; I, 2, 12 ; I, 2, 27 ; II, 5, 2 ; II, 5, 2 ; II, 6, 17 ; IV, 5, 23 ; VII, 2, 19 ; VII, 5, 16).

<sup>518</sup> Par exemple, dans le premier livre des *Histoires* de Polybe, on relève le verbe συμμαχέω-ῶ (12, 4) :

ἐπόρθει τὴν τε τῶν Συρακοσίων καὶ τὴν τῶν συμμαχοῦντων αὐτοῖς χώραν

Il pillait le territoire des Syracusains et de ceux qui combattait à leur côté.

Voir aussi 81, 4. Voir aussi συνεμβαίνω (20, 7) et συνεξορμάω-ῶ (47, 7). Nous n'avons pas inclus certains verbes de mouvement, comme συμβαίνω, qui désignent un mouvement symétrique davantage qu'un mouvement commun.

Dans la Septante, dans des livres de la *Genèse* et de l'*Exode*, on relève συγκαθίζω (*Genèse*, 15, 11) :

συνεκάθισεν αὐτοῖς Ἀβραμ.

Abram s'assit avec eux.

Voir aussi συγγίγνομαι (*Genèse*, 19, 5 et 39, 10), συγχαίρω (*Genèse*, 21, 6), συναπόλλυμαι (*Genèse*, 19, 15), συνοικέω-ῶ (*Genèse*, 20, 3), συναναβαίνω (*Exode*, 12, 38).

datif direct étant par exemple en concurrence avec les syntagmes prépositionnels en μετά et le génitif dans la Septante<sup>519</sup>. Les préverbés en συν<sup>o</sup> et leur construction mériteraient une étude plus approfondie, mais ce court survol des attestations laisse voir qu'Apollonios, lorsqu'il emploie συνανέρχομαι avec un datif direct, emploie une construction qui est bien attestée à partir de l'époque classique, en prose comme en poésie, et qui continuera à l'être dans la langue de l'époque hellénistique.

Apollonios emploie donc un thème verbal fréquent, ἔρχομαι, associé à un double préverbe συνανα<sup>o</sup> qui est lui aussi bien attesté pour d'autres verbes de mouvement, dans une construction qui, si elle n'est pas homérique, est en revanche relativement fréquente dès la langue classique : le verbe συνανέρχομαι et sa construction avec un datif comitatif devaient être immédiatement identifiables pour le lecteur d'Apollonios et ne devaient pas être sentis comme propres à la langue épique.

### b) Le verbe παραστενάχομαι (IV, v. 1297) et le datif locatif

Le verbe παραστενάχομαι est un *hapax*, qu'Apollonios emploie dans la description des servantes de Médée, qui se lamentent car les Argonautes sont arrêtés en Libye :

Νόσφι δὲ κοῦραι  
ἀθρόοι Αἰήταο παρεστενάχοντο θυγατρί.  
A l'écart, de jeunes servantes, en grand nombre, gémissaient auprès de la fille d'Aiétés.

Le verbe thème verbal στενάχω est fréquent dans la langue de l'épopée pour désigner des gémissements de tristesse ou de douleur, que ce soit dans la poésie archaïque<sup>520</sup> ou dans les *Argonautiques*<sup>521</sup>. Ce présent fonctionne chez Homère et chez Apollonios comme une variante métrique du présent thématique στένω<sup>522</sup>, qui est un peu plus fréquent. Nous n'avons cependant conservé aucune attestation d'un préverbe \*παραστένομαι.

<sup>519</sup> Par exemple, dans la Septante, dans les livres de la *Genèse* et de l'*Exode*, les verbes συνδαιπνέω-ῶ (*Genèse*, 43, 32), συνεσθίω (*Genèse*, 43, 32), συναναβαίνω (*Genèse*, 50, 7 et 9 ; *Exode*, 24, 2 et 33, 3), συνεισέρχομαι (*Exode*, 21, 3), συνεγείρω (*Exode*, 23, 5) et συναποστέλλω (*Exode*, 33, 12) sont employés avec un syntagme prépositionnel en μετά et le génitif.

<sup>520</sup> Pour des gémissements de tristesse, Homère, *Iliade*, I, v. 364 ; IV, v. 153 ; IX, v. 16 ; XIII, v. 423 ; XVI, v. 20 et 394 ; XVIII, v. 70, 78, 318 et 323 ; XIX, v. 301 et 338 ; XXI, v. 417 ; XXII, v. 429 et 515 ; XXIII, v. 1 et 60 ; XXIV, v. 123, 639, 722 et 746 ; *Odyssée*, VIII, v. 95 et 534 ; IX, v. 306, 436 et 467 ; X, v. 55 et 76. Pour un guerrier blessé, *Iliade*, VIII, v. 334 ; XIII, v. 538 ; XIV, v. 432 ; *Odyssée*, IX, v. 415. Pour les gémissements d'Ulysse alors qu'il ne parvient pas à rentrer à Ithaque, *Odyssée*, IV, v. 516 ; V, v. 420 et 429 ; VII, v. 274 ; XXIII, v. 317.

<sup>521</sup> Pour des gémissements humains, I, v. 292 et II, v. 1012. Dans une comparaison homérique, pour les gémissements des bêtes sauvages : I, v. 1247. Pour le bruit que produisent des rondins de bois lors de la mise à l'eau d'Argo : I, v. 388. Richard Hunter (HUNTER 2015, p. 256, n. au v. 1297) rapproche cet emploi du thème στενάχομαι du demi-vers de l'*Iliade* où le poète décrit les lamentations des femmes de Troie auprès du corps d'Hector (*Iliade*, XXIV, v. 722 et 746 : ἐπὶ δὲ στενάχοντο γυναῖκες), où la forme στενάχοντο est employée à la même place métrique que παραστενάχοντο chez Apollonios.

<sup>522</sup> CHANTRAINE 1942b, § 48. Pour στενάχω, les formes attestées chez Homère sont le participe actif en -ων ou en -οντ- (*Iliade*, I, v. 364 ; IV, v. 153 ; VIII, v. 334 ; IX, v. 16 ; XIII, v. 423 et v. 538 ; XIV, v. 432 ; XVI, v. 20 et 489 ; XVIII, v. 70, 78, 318 et 323 ; XXI, v. 417 ; XXIII, v. 60 ; XXIV, v. 123 ; *Odyssée*, IV, v. 516 ; V, v. 429 ; VII, v. 274 ; VIII, v. 95 et 534 ; IX, v. 306, 415 et 436 ; X, v. 76 ; XIV, v. 354 ; XXIII, v. 317), la P6 active en -ουσι (*Iliade*, XVI, v. 391), la P6 moyenne en -οντο (*Iliade*, XVI, v. 393 ; XXIII, v. 1 ; *Odyssée*, IX, v. 467 ; X, v. 55), la P1 active en -ω (*Iliade*, XXIV, v. 639). On trouve également la forme d'imparfait itératif στενάχεσκε (XIX, v. 132).

Dans son unique attestation, le verbe παραστενάχομαι semble bien régir un datif, θυγατρί, construction qui n'est pas attestée pour le verbe simple στενάχω, que le verbe soit employé à l'actif ou au moyen<sup>523</sup>. Chez Apollonios, toutes les attestations du verbe simple sont intransitives<sup>524</sup>. Le verbe στένω, en revanche, régir parfois, dans la langue tragique, un datif direct qui désigne la cause de la lamentation, mais ce datif ne désigne jamais une personne : quand il s'agit de se lamenter « pour » ou « sur » quelqu'un, on trouve toujours l'accusatif, le génitif ou un syntagme prépositionnel<sup>525</sup>. Il est donc difficile de rapprocher cette construction de στένω de celle de παραστενάχομαι chez Apollonios.

Selon le scholiaste, le syntagme Αιήταο παρεστενάχοντο θυγατρί équivaut à παρ' Αιήταο θυγατρί ἐστενάχοντο<sup>526</sup> : il s'agirait alors d'un datif locatif. Les syntagmes παρά τινι στένω et παρά τινι στενάχω sont tous deux attestés mais sont très rares et surtout très tardifs : ils apparaissent tous deux chez Nonnos de Panopolis<sup>527</sup> :

ἐπεὶ φονίη παρὰ πηγῆ  
 Νηιάδες στενάχουσι καὶ οὐ Νάρκισσος ἀκούει  
 ... puisque les Naiades gémissent près de la source meurtrière sans que Narcisse ne les entende.

On peut en revanche comparer cet emploi de παραστενάχομαι avec le datif avec d'autres verbes en παρα<sup>o</sup> qui régissent le même type de complément. L'ensemble des verbes intransitifs en παρα<sup>o</sup> qui régissent un datif locatif sont présentés dans le tableau suivant<sup>528</sup> :

Pour στένω, on trouve l'imparfait ἔστενε(ν) (*Iliade*, X, v. 16 ; XVIII, v. 33 ; XXIII, v. 230 ; *Odyssée*, XXI, v. 247) ; on trouve également le présent στένει (*Iliade*, XX, v. 169), avec abrègement de la longue en hiatus au temps faible.

Chez Apollonios, pour στενάχω, on trouve les formes στενάχουσα (I, v. 292), στενάχοντο (I, v. 388), στενάχων (I, v. 1247), στενάχουσι (II, v. 1012). Pour στένω, on trouve les imparfaits ἔστενε(ν) (I, v. 1248 et III, v. 865) et ἔστενον (IV, v. 1407) et le présent στένει (II, v. 741) avec abrègement de la longue en hiatus au temps faible.

<sup>523</sup> Avec un accusatif neutre adverbial désignant la qualité du gémissement, Homère, *Iliade*, I, v. 364 ; IV, v. 153 ; VIII, v. 334 ; IX, v. 16 ; XIII, v. 423 et 538 ; XIV, v. 432 ; XVI, v. 20, 391 et 393 (moyen) ; XVIII, v. 70, 78, 318 et 323 ; XXI, v. 417 ; XXIII, v. 60 ; XXIV, v. 123 ; *Odyssée*, IV, v. 516 ; V, v. 420 ; VII, v. 274 ; VIII, v. 95 ; X, v. 76 ; XIV, v. 354 ; XXIII, v. 317. Employé absolument, *Iliade*, XVI, v. 489 ; XXIII, v. 1 (moyen) ; XXIV, v. 639 ; *Odyssée*, V, v. 429 ; IX, v. 306, 415 et 436 ; X, v. 55 (moyen) ; Sophocle, *Electre*, v. 141 ; Aristophane, *Les Acharniens*, v. 548.

Avec un accusatif désignant la personne ou la chose à cause de laquelle ou pour laquelle on pour laquelle on gémit, Homère, *Iliade*, XIX, v. 132 ; *Odyssée*, IX, v. 467 ; Callinos, fr. 1 (éd. M. West dans *Iambi et elegi Graeci*, vol. 2), v. 17 ; Eschyle, *Prométhée Enchaîné*, v. 99 ; Sophocle, *Electre*, v. 133 et 1076 ; Euripide, *Les Troyennes*, v. 106 ; *Les Phéniciennes*, v. 1551 ; fr. 263 (éd. A. Nauck dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*), v. 3. Avec un double accusatif, l'un désignant la qualité du gémissement et l'autre ce pour quoi l'on gémit, Strattis, fr. 220 (éd. C. Austin dans *Comicorum Graecorum fragmenta in papyris reperta*), v. 101.

<sup>524</sup> Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, v. 292, 388 (moyen) et 1247 ; II, v. 1012.

<sup>525</sup> Avec le datif κακοῖς, Eschyle, *Les Perses*, v. 295 :

καὶ στένεις κακοῖς ὄμως  
 ... même si, cependant, tu gémiss sur nos malheurs...

Voir aussi Euripide, *Alceste*, v. 652 et fr. 65 (C. Austin dans *Nova fragmenta Euripidea in papyris reperta*), v. 44. Avec le datif πόθῳ, Eschyle, *Les Perses*, v. 62 (moyen) ; Euripide, fr. 448a (éd. R. Kannicht dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*, vol. 5.1), mais la lecture du papyrus est difficile et l'identification du verbe n'est pas assurée.

<sup>526</sup> *Scholia vetera in Apollonium Rhodium* (éd. C. Wendel), sch. à IV, v. 1297.

<sup>527</sup> Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XI, v. 322-323. Voir aussi XX, v. 177 et XXXVIII, v. 95. Pour στενάχω, XIX, v. 87-88. Sur les rapports entre le préverbe et le syntagme prépositionnel correspondant, cf. *infra*, p. 4.

<sup>528</sup> Ce corpus a été établi grâce aux dictionnaires Bailly et Liddell-Scott-Jones et au *Thesaurus Linguae Graecae* en ligne, dans lesquels avons relevé l'ensemble des verbes intransitifs qui régissent un datif direct à valeur locative. Pour chaque

Verbe	Première attestation
παραδακρῶ	Lucien, <i>Le Navire ou les souhaits</i> , 2 : καλοὶ [...] οἷς καὶ παραδακρῶσαι οὐκ ἀγεννές. « ...de beaux garçons auprès desquels <sup>529</sup> même pleurer n'est pas méprisable. »
παραδαρθάνω	Homère, <i>Odyssée</i> , XX, v. 88 : τῆδε γὰρ αὖ μοι νυκτὶ παρέδραθεν εἵκελος αὐτῷ « mais cette nuit, semblable à [Ulysse], il dort à mes côtés »
παραδιαιτόμαι	Héliodore, <i>Ethiopiennes</i> , VIII, 3, 4 <sup>530</sup> : ὅτε δὴ παραδιαιτᾶσθαι καὶ τοῖς θύραθεν ἐκ τοῦ προφητικοῦ νόμου διατεταγμένον ἐγένετο. « ...lorsqu'il fut permis par la loi des prophètes de vivre aussi au côté des profanes. »
παραδυντανεύω	Dion Cassius, <i>Histoire romaine</i> , LIII, 19, 3 : πρὸς τὰ τῶν ἀεὶ κρατούντων τῶν τε παραδυναστευόντων σφίσι βουλήματα « selon les volontés des souverains successifs et de ceux qui exercent le pouvoir à leur côté »
παραεῖδω	Homère, <i>Odyssée</i> , XXII, v. 348 : ἔοικα δέ τοι παραεῖδειν / ὡς τε θεῷ· « Il me semble chanter devant toi / pour toi <sup>531</sup> comme devant un dieu »
παραέξομαι	Nicandre, <i>Thériaques</i> , v. 62 : πολλὴ γὰρ λιβάσιν παραέξεται « En effet, [le calament feuillu] pousse en abondance au bord de l'eau »
παραζᾶω	Plutarque, <i>Propos de table</i> , V, 672d : ἀτεχνῶς τῷ σώματι παραζᾶσαν αὐτὴν οἰομένους « ...ceux qui pensent que [l'âme] vit tout simplement auprès du corps »
παρακαθέζομαι	Aristophane, <i>Ploutos</i> , v. 727 : μετὰ τοῦτο τῷ Πλούτῳ παρεκαθέζετο « après cela, il s'assit auprès de Ploutos »
παρακαθεύδω	Bible des Septante, <i>Judith</i> , 10, 20 : καὶ ἐξῆλθον οἱ παρακαθεύδοντες Ολοφέρνη καὶ πάντες οἱ θεράποντες αὐτοῦ καὶ εἰσήγαγον αὐτὴν εἰς τὴν σκηνὴν. « Et ceux qui dormaient auprès d'Holopherne, ainsi que tous ses serviteurs, sortirent et introduisirent [Judith] dans sa tente. »
παρακάθημαι	Thucydide, <i>La Guerre du Péloponnèse</i> , VI, 13, 1 : εἴ τῷ τις παρακάθηται τῶνδε « ...si quelqu'un [parmi vous] est assis à côté de l'un d'entre eux »
παρακαθιδρύομαι (passif) <sup>532</sup>	Plutarque, <i>Vie de César</i> , 9, 5 : καὶ δράκων ἱερός παρακαθιδρύεται τῇ θεῷ κατὰ τὸν μῦθον. « et le dragon sacré est posé près du dieu, conformément au mythe. »
παρακαταθνήσκω	<i>Anthologie grecque</i> , IX, ép. 735, v. 1 : Σεῖο, Μύρων, δαμάλει παρακάθθανε μόσχος « Ton veau, Myron, est mort à côté de ta génisse. »
παρακατάκειμαι	Xénophon <i>Cyropédie</i> , II, 2, 28 : τοῦτο τὸ μειράκιον τὸ παρακατακείμενόν σοι « ce jeune homme qui est placé à côté de toi »
παρακαταλέχομαι	Homère, <i>Illiade</i> , IX, v. 664 : τῷ δ' ἄρα παρακατέλεκτο γυνή

verbe, nous avons indiqué la première attestation où le verbe régit un datif direct ; si le verbe est attesté plusieurs fois à la même période, nous avons choisi l'occurrence qui nous semblait la plus claire.

Nous avons exclu de ce relevé les verbes qui régissent un datif qui ne peut pas être interprété comme un locatif, en particulier les verbes de paroles, pour lesquels le verbe simple régit lui aussi un datif. Nous avons également exclu les verbes de mouvement préverbaux en *παρὰ*<sup>o</sup>, pour lesquels le datif est le plus souvent en concurrence avec l'accusatif direct ou avec un syntagme prépositionnel ; pour ces verbes, cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

<sup>529</sup> Le verbe simple *δακρῶ* ne régit jamais un datif direct ; quand il s'agit de pleurer « sur » ou « à cause de » quelqu'un, on trouve l'accusatif direct ou un syntagme prépositionnel au datif, en particulier *ἐπί* et le datif.

<sup>530</sup> Le verbe *παραδιαιτόμαι-ῶμαι* est une conjecture de Robbert Rattenbury. Les manuscrits présentent les leçons *παραιτεῖσθαι* et *παραιτεῖται*. Il en va de même chez Elien (*Nature des animaux*, II, 48) où les manuscrits présentent *προσδιαιροῦνται* mais où Rudolf Herscher propose la conjecture *παραδιαιτῶνται*.

<sup>531</sup> Le verbe simple *ἄειδω* est attesté avec un datif d'intérêt, qui est également envisageable pour *παραεῖδω*. Homère, *Odyssée*, I, v. 325 :

τοῖσι δ' αἰδὸς ἄειδε περικλυτός  
Le célèbre aède chantait pour eux.

<sup>532</sup> Etant donné que *καθιδρύω* signifie « faire asseoir, établir », *παρακαθιδρύομαι* est vraisemblablement un passif. Cela étant, comme il s'agit de l'unique attestation du verbe, nous l'avons inclus dans notre relevé. En revanche, nous n'avons pas inclus les formes passives de verbes pour lesquelles l'actif est attesté.

	« une femme est étendue à côté d'[Achille] »
παρακοιμάομαι	<i>Collection hippocratique (Femmes stériles, 37 [247 Littré])</i> : ἦν ἐκ τόκου ἐοῦσα τῷ ἀνδρὶ παρακοιμάται. « si, après avoir accouché, elle ne se couche pas avec son mari »
παρακοιτέω <sup>533</sup>	Polybe, <i>Histoires</i> , VI, 33, 12 : Μία δ' ἐξ ἀπασῶν καθ' ἡμέραν σημαία ἀνὰ μέρος τῷ στρατηγῷ παρακοιτεῖ. « chaque jour, à son tour, un manipule choisi parmi tous couchait auprès du général »
παραμένω	Homère, <i>Illiade</i> , XI, v. 402-403 : οὐδέ τις αὐτῷ / Ἀργείων παρέμεινεν « aucun Argien ne restait à ses côtés »
παραναίομαι	Callimaque, <i>Hécalé</i> , fr. 294 (éd. R. Pfeiffer), v. 2 : ἡμῖν δὲ κακὸς παρενάσσατο γείτων « c'est en mauvais voisin qu'il habitait près de chez nous »
παρανυκτερεύω	Plutarque, <i>Intelligence des animaux</i> , 969f : ἀναπαυομένῳ δὲ παρενυκτέρευε καὶ βαδίζοντος πάλιν ἀναστὰς ἐπηκολούθει « lorsqu'il s'arrêtait, [le chien] passait la nuit auprès de lui et lorsqu'il se remettait en marche, [le chien] se levait et le suivait »
παραπάλλομαι	Euripide, <i>Iphigénie à Aulis</i> , v. 226-227 : οἷς παρεπάλλετο / Πηλεΐδας « le Péléide bondissait à côté d'eux »
παραπέτομαι	Simonide, fr. 13 (éd. M. West dans <i>Iambi et elegi Graeci</i> , vol. 2) : τὸ δ' ἦμιν ἐρπετὸν παρέπτατο « l'insecte volait à côté de nous »
παραρριγώω	<i>Anthologie grecque</i> , V, ép. 43 attribuée à Rufin, v. 4 : καὶ παραρριγώσεις μαινομένου προθύροις « tu auras froid devant la porte d'un fou »
παρασιτέω	Platon, <i>Lachès</i> , 179b : καὶ ἡμῖν τὰ μειράκια παρασιτεῖ. « et les jeunes gens mangent à nos côtés »
παρασπίζω	Euripide, <i>Ion</i> , v. 1528 : Μὰ τὴν παρασπίζουσαν ἄρμασίν ποτε / Νίκην Ἀθάναν Ζηνὶ γηγενεῖς ἐπι « Non, par Athéna-Niké qui, sur son char, combattit les Géants auprès de Zeus »
παραστατέω <sup>534</sup>	Eschyle, <i>Sept contre Thèbes</i> , v. 669 : οἶμαί νιν αὐτῷ νῦν παραστατεῖν πέλας. « je pense que [la Justice] peut maintenant être à ses côtés. »
παρασυρίζω	Nonnos de Panopolis, <i>Dionysiaques</i> , I, v. 521 : θελγομένῳ δὲ Γίγαντι νόθος παρεσύρισε ποιμῆν « le faux berger jouait de la syrinx pour le (auprès du ?) <sup>535</sup> Géant, qui en était charmé »
παρατρυφάω	Grégoire de Nazianze, <i>Discours</i> , XLIII, 60, 5 : Οὐδὲ πίθον ᾧκει καὶ μέσῃν τὴν ἀγοράν, ὥστε πᾶσι παρατρυφᾶν « il n'habitait pas non plus dans un tonneau, au milieu de l'agora, pour vivre dans la mollesse auprès de tous »
παρατυγχάνω	Homère, <i>Illiade</i> , XI, v. 74 : οἷη γὰρ ῥα θεῶν παρετύγχανε μαρναμένοισιν « car elle était la seule des dieux à se trouver auprès des combattants »
παραυλίζω	Euripide, <i>Ion</i> , v. 493-494 : παραυλίζουσα πέτρα / μυχῶδεσι Μακραιῖς « ô roche qui réside près des Grandes roches cavernueuses »

<sup>533</sup> Le verbe simple \*κοιτέω-ω n'est pas attesté et le verbe est probablement un dénominatif issu du composé nominal ὁ παρακοιτής.

<sup>534</sup> Le verbe simple \*στατέω-ω n'est pas attesté et le verbe est probablement un dénominatif issu du composé nominal ὁ παραστάτης.

<sup>535</sup> Un datif d'intérêt semble plus probable ici car la construction est attestée pour le verbe simple συρίζω, cf. Euripide, *Alceste*, v. 576-577 :

βοσκήμασι σοῖσι συρίζων  
ποιμνίτας ὑμεναίους.

[Apollon] qui, sur sa syrinx, jouait pour tes troupeaux des airs d'hyménée, à la manière des bergers.

Voir aussi *Ion*, v. 501 ; Longus, *Daphnis et Chloé*, II, 3, 2 et IV, 32, 4 (deux occurrences) ; Mésomède de Crète, fr. 6 (éd. E. Heitsch dans *Die griechischen Dichterfragmente der römischen Kaiserzeit*, vol. 1), v. 8.

παραψάλλω	Philostrate, <i>La Galerie des tableaux</i> , II, 1, 4 : παραψάλλει δὲ αὐταῖς Ἔρωσ ἀνακλίνας τοῦ τόξου τὸν πῆχυν « Eros, qui a incliné la courbure de son arc, en pince la corde près d'elles <sup>536</sup> »
παρεδρεύω	Euripide, <i>Alceste</i> , v. 746 : Ἄιδου νόμφη παρεδρεύοις « Puisses-tu siéger aux côtés de l'épouse d'Hadès ! »
παρέζομαι	Homère, <i>Iliade</i> , I, v. 557 : ἡερίη γὰρ σοί γε παρέζετο καὶ λάβε γούνων· « car, au petit matin, elle s'est assise à côté de toi et t'a pris les genoux »
πάρειμι (εἰμί)	Homère, <i>Iliade</i> , XI, v. 74-75 : οἷη γὰρ ῥα θεῶν παρετύγχανε μαρναμένοισιν, / οἱ δ' ἄλλοι οὐ σφιν πάρεσαν θεοί « car elle était la seule des dieux à se trouver auprès des combattants ; les autres dieux n'étaient pas auprès d'eux »
πάρημαι	Homère, <i>Iliade</i> , I, v. 421 : ἀλλὰ σὺ μὲν νῦν νηυσὶ παρήμενος ὠκυπόροισι « mais toi, maintenant, assis près de tes navires rapides »
παριαύω	Homère, <i>Iliade</i> , IX, v. 336 : τῆ παριαύων / τεπέσθω. « Qu'il jouisse de dormir auprès d'elle ! »
παροικέω	Thucydide, <i>Guerre du Péloponnèse</i> , I, 71, 2 : πόλει ὁμοία παροικοῦντες « en étant voisin d'une cité semblable [à eux-mêmes] »
παροικοδομέω	Thucydide, <i>La Guerre du Péloponnèse</i> , VII, 11, 3 : οἱ δὲ παρῶκοδομήκασιν ἡμῖν τεῖχος ἀπλοῦν « Ils ont construit près de nous un rempart simple. »
παροχέομαι	Xénophon, <i>Cyropédie</i> , VIII, 3, 14 : παρωχεῖτο δὲ αὐτῷ ἠνίοχος μέγας μὲν « Un grand cocher était sur le char à côté de lui [Cyrus] »
παρυπνώω	Quintus de Smyrne, <i>La Suite d'Homère</i> , X, v.128 : Ἐνδυμίωνα παρυπνώοντα βόεσσιν « Endymion, qui dormait auprès de ses vaches »

Tous ces exemples ne sont pas également convaincants mais ils sont relativement nombreux : pour tous ces verbes, le complément au datif semble désigner ce auprès de quoi ou celui auprès de qui est accompli le procès. Ce simple sondage laisse voir que cette série de verbes est ancienne et semble être attestée dans tous les genres littéraires, avec des attestations en poésie et en prose.

Le verbe *παραστενάχομαι* s'intègre donc dans une série de verbes intransitifs en *παρα*<sup>o</sup> qui régissent un datif direct à valeur locative. Ces verbes sont bien attestés dans la langue homérique et *παραστενάχομαι*, dont le thème verbal est propre à la langue poétique, s'intègre donc sans difficulté dans la langue épique.

### c) Les préverbés en *μετα*<sup>o</sup> et le datif comitatif pluriel

Deux verbes en *μετα*<sup>o</sup> s'intègrent dans une série de verbes en *μετα*<sup>o</sup> qui régissent un datif pluriel qui désigne ceux « parmi qui », « auprès de qui » on accomplit le procès<sup>537</sup>. Ces verbes, qui, contrairement aux verbes en *συν*<sup>o</sup>, sont caractéristiques de la langue épique, désignent en effet le fait d'accomplir le procès au sein d'un groupe, ce qui implique que le datif comitatif qu'ils régissent est nécessairement employé au pluriel.

<sup>536</sup> Un datif d'intérêt est également envisageable ici, mais le datif locatif est plus satisfaisant dans le contexte d'une description de tableau, où la position des différents éléments a de l'importance. Ce passage fait suite à la description des jeunes filles en question.

<sup>537</sup> Sur ces verbes, PUIGDOLLERS 2020, p. 364-365, qui cite les verbes *μετέρχομαι*, *μέτειμι* et *μεταυδάω-ῶ* dans leur emploi homérique. Ces préverbés en *μετα*<sup>o</sup> peuvent être rapprochés des emplois prépositionnels de *μετά* et le datif pluriel, cf. LURAGHI 2003, p. 244-248.

### i. Le verbe μετεννέπω (III, v. 1168) et les verbes de parole en μετα<sup>o</sup>

Les verbes de parole en μετα<sup>o</sup> ne sont que très rarement attestés hors de la langue épique, mais sont en revanche nombreux chez Homère et ses successeurs. Ces verbes signifient « parler au milieu de, parler parmi ».

En surface, ces verbes de parole en μετα<sup>o</sup>, que l'on ne trouve guère en dehors de la langue épique, régissent les mêmes compléments que les verbes simples correspondants, par exemple au vers 336 du chant II de l'*Iliade*, où le poète emploie l'aoriste μετεῖπον alors que Nestor prend la parole dans l'assemblée des Achéens :

τοῖσι δὲ καὶ μετέειπε γερῆνιος ἱππότης Νέστωρ·  
Parmi eux, Nestor, le vieux meneur de chevaux, dit...

Le verbe régit ici un datif, τοῖσι, qui est attendu avec un verbe de parole. Pourtant, précisément parce que ces préverbés en μετα<sup>o</sup> désignent le fait d'accomplir le procès « parmi, au milieu » d'un groupe, les verbes de paroles en μετα<sup>o</sup> présentent une contrainte syntaxique qui n'est pas présente pour les verbes simples correspondants : leur complément au datif, quand il est exprimé, est toujours au pluriel. C'est le cas pour μετεῖπον<sup>538</sup>, pour μετάφημι<sup>539</sup>, pour μεταφωνέω-ῶ<sup>540</sup> et pour μεταυδάω-ῶ<sup>541</sup>, que ce soit chez Homère ou ailleurs. Quand le complément au datif n'est pas exprimé, le verbe est toujours employé dans un contexte de foule ou d'assemblée, quand de nombreux personnages sont présents<sup>542</sup>, sauf dans une occurrence de μεταυδάω-ῶ dans la *Mégara* attribuée à

<sup>538</sup> Dans le vers formulaire ὁ σφιν ἐν φρονέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν, Homère, *Iliade*, I, v. 73 et 253 ; II, v. 78 et 283 ; VII, v. 326 et 367 ; IX, v. 95 ; XV, v. 285 ; XVIII, v. 253 ; *Odyssée*, II, v. 160 et 228 ; VII, v. 158 ; XVI, v. 399 ; XXIV, v. 53 et 453. Dans le demi-vers formulaire τοῖσι δὲ καὶ μετέειπε βοῆν suivi du nom du personnage, *Iliade*, III, v. 96 et 455 ; X, v. 219, 233 et 241 ; XIV, v. 109 ; XIX, v. 76. Avec un datif pluriel, *Iliade*, VII, v. 123 et 170 ; XXIII, v. 889 ; *Odyssée*, II, v. 95, 157 et 409 ; III, v. 330 ; IV, v. 773 ; VII, v. 185 ; VIII, v. 25 ; IX, v. 342 ; XIII, v. 171 ; XIV, v. 459 ; XV, v. 304 et 439 ; XVI, v. 394 ; XVII, v. 151 et 369 ; XVIII, v. 60, 405 et 412 ; XIX, v. 140 ; XX, v. 244 et 350 ; XXI, v. 101 et 130 ; XXII, v. 131 et 247 ; XXIV, v. 130, 422, 442 et 451 ; Hésiode, *Théogonie*, v. 643 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, v. 331 et 864 ; II, v. 467 ; III, v. 522 ; IV, v. 881 ; Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, II, v. 9 ; V, v. 573 ; VI, v. 71 ; IX, v. 536.

<sup>539</sup> Homère, *Iliade*, I, v. 58 ; II, v. 411 ; IV, v. 153 ; XIX, v. 55 et 100 ; *Odyssée*, IV, v. 660 ; VIII, v. 132 ; XVI, v. 363 ; XVIII, v. 42, 51 et 312 ; XX, v. 270 ; XXI, v. 140 et 274. Le verbe n'est pas employé hors du texte homérique.

<sup>540</sup> Homère, *Iliade*, VII, v. 384 ; IX, v. 52 ; XVIII, v. 323 ; *Odyssée*, VIII, v. 201 ; XVI, v. 354 ; XVIII, v. 35 ; XXII, v. 69 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, II, v. 208 et 431. L'occurrence du vers 702 des *Argonautiques* pose davantage de difficultés : les manuscrits présentent μεταφωνέω-ῶ τινά, « adresser la parole à quelqu'un », mais Francis Vian préfère la leçon προσφωνέω-ῶ τινά, qui est attestée dans un papyrus, le verbe προσφωνέω-ῶ régissant régulièrement un accusatif de personne.

<sup>541</sup> Homère, *Iliade* II, v. 109 ; VIII, v. 496 ; IX, v. 16 ; XV, v. 103 ; XVIII, v. 139 ; XIX, v. 269 ; XXII, v. 449 ; XXIII, v. 5 ; XXIV, v. 32 et 715 ; *Odyssée*, I, v. 31 ; IV, v. 721 ; VI, v. 217 et 238 ; VIII, v. 96, 386 et 535 ; XII, v. 153, 270 et 376 ; XIII, v. 36 ; XX, v. 291 ; XXI, v. 67 ; *Hymne homérique à Apollon*, v. 130 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, II, v. 773 ; IV, v. 1369 ; Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, IV, v. 293 ; VI, v. 8 ; XII, v. 50. Dans Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, IV, v. 264-265, le complément au datif est au duel mais nous sommes dans le contexte d'un groupe :

ἄλλ' ἄρα Νέστωρ  
ἔστη ἐν<ι> μέσσοισι καὶ ἀμφοτέροισι μετηύδα·  
Mais Nestor se leva au milieu des hommes et s'adressa à eux deux.

<sup>542</sup> Pour μετεῖπον, Homère, *Iliade*, VII, v. 94 et 399 ; VIII, v. 30 ; IX, v. 431 ; IX, v. 432 et 696 ; *Odyssée*, II, v. 24 ; VII, v. 155 ; XX, v. 321 ; XXIV, v. 425 ; Théocrite, *Idylles*, XXII, v. 144 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, II, v. 640 ; Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, XII, v. 260 ; Lucien, *Philopatris*, 21.

Moschos<sup>543</sup>. Dans la plupart des occurrences de ces verbes, le complément au datif peut tout autant être interprété comme un datif comitatif – puisque le personnage qui prend la parole est au milieu de la foule – que comme un datif « datif », complément d’un verbe de parole – puisque le personnage s’adresse à la foule dans laquelle il se trouve. Il arrive cependant que le verbe de parole en μετα<sup>o</sup> régisse un datif pluriel alors que le discours qu’il introduit ne s’adresse qu’à une seule personne et commence par un vocatif singulier, ce qui confirme qu’il faut analyser ce datif comme un datif comitatif. C’est par exemple le cas au vers 73 du premier chant de l’*Illiade*, quand, pendant l’assemblée des Achéens, Nestor s’adresse à Achille<sup>544</sup> :

ὁ σφιν ἐν φρονέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·  
 « ἼΩ Ἀχιλεῦ κέλεαί με Διὶ φίλε μυθήσασθαι  
 μῆνιν Ἀπόλλωνος ἑκατηβέλεταο ἄνακτος. »  
 [Nestor], sagement, parmi eux, prend la parole et dit : « Achille, aimé de Zeus, tu me demandes de t’expliquer la colère d’Apollon, le seigneur qui lance ses traits au loin. »

Le datif régi par les verbes de parole épiques préverbés en μετα<sup>o</sup> désigne donc ceux « parmi lesquels, au milieu desquels » on prend la parole.

Le verbe μετεννέπω, qui apparaît pour la première fois chez Apollonios, semble relever de cette série de verbes de paroles préverbés en μετα<sup>o</sup> qui régissent de manière systématique un datif pluriel. Ce verbe est un préverbé du verbe de parole poétique ἐννέπω, bien attesté chez Homère et abondamment employé chez Apollonios. Si le sens étymologique semble être « raconter, énumérer », le verbe semble souvent fonctionner chez Homère comme une variante de φημί et signifie simplement « dire » dans plusieurs attestations<sup>545</sup>. Le verbe régit les compléments attendus pour un verbe de parole, par exemple un accusatif et un datif directs ou une proposition infinitive<sup>546</sup>.

Apollonios emploie le préverbé au vers 1168 du chant III, alors que Jason, à la suite de son entrevue avec Médée, fait part à ses compagnons des conseils qu’elle lui a donnés<sup>547</sup> :

Pour μεταδᾶω-ᾶ, Homère, *Illiade*, XXIII, v. 569 et *Odyssée*, XII, v. 20 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, II, v. 54 ; Quintus de Smyrne, *La Suite d’Homère*, XIII, v. 505.

Pour μεταφωνέω-ῶ, Homère, *Odyssée*, X, v. 67 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, v. 1287 ; II, v. 1178 ; III, v. 169.

<sup>543</sup> Moschos, *Mégara*, v. 60-61, dans un dialogue qui ne contient que deux personnages :

βαρὺ δ’ ἤγε καὶ ἐκ θυμοῦ στενάχουσα  
 μύθοισιν πυκνοῖσι φίλην νυὸν ᾧδε μετήυδα.

Elle, tirant de son cœur de lourds gémissements, s’adressa à sa chère belle-fille par ces paroles.

<sup>544</sup> Voir aussi, pour μετεῖπον, Homère, *Illiade*, II, v. 283 ; IX, v. 95 ; X, v. 219 et 233 ; XXIII, v. 889 ; *Odyssée*, III, v. 330 ; VII, v. 158 ; XIV, v. 459 ; XVIII, v. 60. Pour μετάφημι, Homère, *Illiade*, I, v. 58 ; II, v. 411 ; IV, v. 153 ; XIX, v. 55. Pour μεταδᾶω-ᾶ, Homère, *Illiade*, XIX, v. 269 ; *Odyssée*, XIII, v. 36.

<sup>545</sup> On reconstruit une racine \*sek<sup>w</sup>-, « raconter, dire », représentée dans de nombreuses langues indo-européennes, cf. FOURNIER 1946, p. 47-48. Le verbe a parfois avoir une valeur emphatique : il est notamment employé pour les invocations à la Muse et pour des récits longs, mais est parfois employé comme une simple variante de φημί.

<sup>546</sup> Avec un accusatif de la parole prononcée, I, v. 487 et 1333 ; II, v. 310 ; III, v. 475 ; IV, v. 2, 4, 736 et 1388. Avec un accusatif et un datif, I, v. 705, 714, 832 et 1257 ; II, v. 1165 ; IV, v. 783, 810, 985 et 1565. Avec un datif et une exclamative ou une interrogative indirecte, II, v. 57 ; III, v. 1. Avec un adverbe ὅς ou ᾧδε et le discours direct, I, v. 241. Avec une proposition infinitive, I, v. 26 ; II, v. 905 ; IV, v. 586 et 1057. Avec un attribut de l’objet, « nommer », I, v. 1148. Employé absolument, II, v. 771 et 1059 ; III, v. 685 et 917.

<sup>547</sup> Le manuscrit E présente la leçon μετήνεπε.



Dans la langue épique, le datif seul peut être employé pour le complément d'agent du verbe passif<sup>549</sup> : il est possible que cela soit le cas ici, puisque les Etoliens ont bien veillé sur Héraclès pendant son enfance, tout comme les Courètes avec Zeus. Cependant, il faut également rapprocher ce verbe d'autres verbes intransitifs en μετα<sup>ο</sup> qui, comme le passif de μετατρέφω, régissent un datif pluriel dans toutes leurs attestations. Dans le texte homérique, les verbes suivants régissent un datif qui est toujours au pluriel : μέθημαι<sup>550</sup>, μεθίσταμαι<sup>551</sup>, μεθομιλέω-ῶ<sup>552</sup>, μεταδαίνυμαι<sup>553</sup>, μεταπρέπω<sup>554</sup> et μέτειμι (εἰμί)<sup>555</sup>, ainsi que les verbes de parole étudiés précédemment. A cette liste, on pourrait ajouter les verbes μεταμέλλομαι et μεταναιετάω-ῶ, qui, l'un comme l'autre, ne se trouvent que dans les *Hymnes homériques*<sup>556</sup>, ainsi que, peut-être, μεταίζω qui ne régit pas un datif mais qui semble bien désigner le fait de s'« asseoir » au sein d'un groupe<sup>557</sup>. Il est évident que de nombreux

<sup>549</sup> CHANTRAINE 1953, §94.

<sup>550</sup> Homère, *Odyssée*, I, v. 118 :

τὰ φρονέων μνηστῆρσι μεθήμενος εἶσιδ' Ἀθήνην  
Alors qu'il pensait à cela, assis parmi les prétendants, il vit Athéna.

Ce verbe n'est pas attesté par la suite.

<sup>551</sup> Homère, *Illiade*, V, v. 514 :

Αἰνεΐας δ' ἐτάροισι μεθίστατο·  
Enée se tenait parmi ses compagnons.

On trouve également l'actif transitif chez Homère (*Odyssée*, IV, v. 612), mais avec un datif singulier. Le moyen est employé dans la langue classique mais il régit un accusatif.

<sup>552</sup> Homère, *Illiade*, I, v. 269-270 :

Καὶ μὲν τοῖσιν ἐγὼ μεθομίλειον ἐκ Πύλου ἐλθὼν  
τηλόθεν ἐξ ἀπίης γαίης·  
Et moi, je vivais avec eux après être parti de Pylos, cette terre lointaine, là-bas.

Cependant, quand le verbe simple ὀμιλέω-ῶ régit un datif comitatif dans le texte homérique, il s'agit toujours d'un datif pluriel (*Illiade*, I, v. 261 ; XI, v. 523 ; XIII, v. 779 ; *Odyssée*, I, v. 265 ; II, v. 21, 288 et 381 ; IV, v. 343 ; XVI, v. 271 ; XVII, v. 136 ; XVIII, v. 167 et 383 ; voir aussi, avec μετα et le datif pluriel, *Illiade*, V, v. 86 et 834 ; XI, v. 523 ; avec ἐν et le datif pluriel, *Illiade*, XVIII, v. 194). En revanche, on trouve les syntagmes περὶ νεκρὸν ὀμιλέω-ῶ (*Illiade*, XVI, v. 641 et 644) et περὶ κείνον [le fantôme d'Agamemnon] ὀμιλέω-ῶ (*Odyssée*, XXIV, v. 19). Le préverbe en μετα<sup>ο</sup> n'est pas attesté par la suite.

<sup>553</sup> Homère, *Illiade*, XXII, v. 498 :

οὐ σός γε πατήρ μεταδαίνυται ἡμῖν.  
Ton père ne mange pas parmi nous.

Voir aussi *Odyssée*, XVIII, v. 48. Le verbe ne régit pas de datif dans sa dernière attestation homérique (*Illiade*, XXIII, v. 107), où il s'agit d'Iris qui va manger les offrandes des Ethiopiens. Dans la seule autre attestation du verbe (Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, II, v. 157), le verbe ne régit pas de datif mais il s'agit clairement de prendre part à un banquet.

<sup>554</sup> Homère, *Illiade*, II, v. 481 :

ὃ γάρ τε βόεσσι μεταπρέπει ἀγρομένησι·  
[Le taureau], en effet, se distingue parmi les vaches en troupeau.

Voir aussi *Illiade*, II, v. 579 ; XI, v. 729 ; XIII, v. 175 ; XV, v. 550 ; XVI, v. 194, 596 et 835 ; XXIII, v. 645 ; *Odyssée*, VI, v. 109 ; X, v. 525 ; XI, v. 33 ; XVII, v. 213 ; XX, v. 174. Le sens du verbe impose cependant un pluriel, qui n'est donc peut-être pas uniquement lié au préverbe.

<sup>555</sup> Homère, *Illiade*, IV, v. 316 :

σύ δὲ κουροτέροισι μετεΐναι.  
Toi, tu fais partie des jeunes gens.

Voir aussi *Illiade*, II, v. 109 ; IV, v. 322 ; V, v. 85 ; VII, v. 227 ; XVIII, v. 91 ; XX, v. 235 ; XXII, v. 388 ; XXIII, v. 47 ; *Odyssée*, X, v. 52 ; XIV, v. 487 ; XV, v. 251 ; XXIV, v. 346. L'occurrence du vers 386 du chant II de l'*Illiade* ne régit pas un datif.

<sup>556</sup> Pour μεταμέλλομαι, qui est un *harax*, *Hymne homérique à Apollon*, v. 197 :

τῆσι μὲν οὐτ' αἰσχροῖ μεταμέλλεται οὐτ' ἐλάχεια  
[Artémis] chante parmi eux, qui n'est pas ni vile, ni de petite taille.

Pour μεταναιετάω-ῶ, qui est également un *harax*, *Hymne homérique à Déméter*, v. 87 :

τοῖς μεταναιετάει τῶν ἔλλαχε κοίρανος εἶναι.  
[Hadès] habite avec ceux dont le sort l'a fait chef.

<sup>557</sup> Pour le verbe μεταίζω, Homère, *Illiade*, XVI, v. 361-362 :

verbes en μετα° du texte homérique ne s'intègrent pas dans cette série<sup>558</sup> : outre les verbes de parole, seuls sont concernés les verbes dont le verbe simple est intransitif et qui ne sont pas des verbes de mouvement<sup>559</sup>.

Il semble donc que, de même que μετεννέπω pouvait être rapproché des verbes de parole en μετα° du texte homérique, le passif de μετατρέφω, qui est évidemment intransitif, peut être rapproché des verbes intransitifs en μετα° de l'époque archaïque : ces verbes, comme μετατρέφω, régissent un datif comitatif qui est toujours au pluriel et désignent le fait d'accomplir le procès « au sein d'un groupe ». Cette série de verbes, comme celle des verbes de parole en μετα°, est propre à la langue épique, ce qui explique vraisemblablement la rareté de notre verbe, qui présente pourtant un thème verbal fréquent.

#### d) Préverbés en ἐπι° et le datif locatif

Notre corpus contient trois verbes en ἐπι° qui présentent un double point commun : ces verbes sont tous employés par Apollonios pour désigner une eau agitée et bouillonnante et régissent tous un datif qui n'est pas admis par le verbe simple et qui désigne ce « contre quoi » ou « à la surface » de quoi se forment les remous. Ces verbes sont ἐπιβλύω (IV, v. 1238), ἐπιβρομέω-ῶ (III, v. 1371 et IV, v. 240) et ἐπικαχλάζω (IV, v. 944). A ces verbes, il faut peut-être rajouter le verbe ἐπιφλύω (I, v. 481), qui n'est pas employé dans le même contexte mais qui régit également un datif et dont l'emploi dans les *Argonautiques* est peut-être métaphorique.

##### i. Le verbe ἐπιβρομέω-ῶ (III, v. 1371 et IV, v. 240)

Le verbe ἐπιβρομέω-ῶ<sup>560</sup> est employé pour désigner le bruit produit par les vagues contre les rochers. Le verbe simple régit un datif direct, dont la valeur est éclairée par la comparaison avec le

---

αὐτοὶ δ' εἰς ἀγορὴν κίον ἄθροοι, οὐδέ τιν' ἄλλον  
εἶων οὔτε νέων μεταίσειν οὔτε γερόντων.

[Les prétendants] eux-mêmes s'étaient réunis en assemblée et ils ne laissaient personne, ni jeune, ni vieux, s'asseoir [parmi eux ?].

<sup>558</sup> Les verbes homériques qui ne s'intègrent pas dans cette série sont μεθέπω, μεθήμι, μεθορμάομαι-ῶμαι, μεταβαίνω, μεταβάλλω, μεταβουλεύω, μεταίσσω, μετακιάθω, μετακλαίω, μετακλίνω, μεταλλάω-ῶ, μεταλλήγω, μεταμίσγω, μετανίσσομαι, μεταπαύομαι, μετασεύομαι, μεταστένω, μεταστρέφω, μετατίθημι, μετατρέπομαι, μετατροπαλίζομαι, μεταφράζομαι, μετέρχομαι, μετοίχομαι, μετοκλάζω et μετοχλίζω. Ce relevé des verbes en μετα° a été effectué grâce au *Lexicon homericum* (EBELING 1963).

<sup>559</sup> Seul le verbe μεταδαίνυμαι, « manger parmi » (cf. *supra*, p. 4, n. 553), fait figure d'exception, car ce verbe peut régir un accusatif direct. Cependant, comme le verbe « manger » en français, ce verbe est très souvent employé de manière intransitive.

Les verbes στένω et κλαίω, dont les préverbés en μετα° ne régissent pas de datif comitatif, peuvent avoir des emplois intransitifs, mais également régir un accusatif. Quand le préverbé en μετα° est employé, il régit toujours un accusatif dans le texte homérique (pour μετακλαίω, *Iliade*, XI, v. 764 ; pour μεταστένω, *Odyssée*, IV, v. 261).

<sup>560</sup> Ce verbe est également employé au moyen, avec un sens et une construction qui sont également attestés pour le verbe simple (IV, v. 908-909) :

ᾄφρ' ἄμυδις κλονέοντος ἐπιβρομέωνται ἀκοαὶ  
κρεγμῶ·

... pour que, au même moment, les oreilles du héros accablé bourdonnassent du son de son instrument.

texte homérique, qui contient le verbe simple associé à un syntagme prépositionnel en ἐπί. Le verbe simple, βρομέω-ῶ, comme sa variante morphologique βρέμω, peut désigner tout son vibrant, sourd et continu, sans être spécialisé dans le bruit de l'eau<sup>561</sup>, quoique les deux attestations de βρομέω-ῶ chez Apollonios désignent le bruit des vagues<sup>562</sup>.

Au vers 1371 du chant III, les cris de Colques, assourdissants, sont comparés au bruit des vagues qui heurtent les rochers :

Κόλχοι δὲ μέγ' ἴαχον, ὡς ὅτε πόντος  
ἴαχεν ὀξείησιν ἐπιβρομέων σπιλάδεσσιν·  
Les Colques poussèrent de grands hurlements, comme lorsque la mer hurle en grondant  
contre les rochers acérés.

Là encore, c'est le contact entre l'eau et les rochers qui est responsable du fracas des vagues. Richard Hunter rapproche ce passage des vers 394 à 395 du chant II de *l'Iliade*, où les acclamations des Argiens sont elles aussi comparées au bruit que produisent les vagues en heurtant les rochers<sup>563</sup> :

Ἦς ἔφατ', Ἀργεῖοι δὲ μέγ' ἴαχον ὡς ὅτε κῦμα  
ἀκτῆ ἔφ' ὑψηλῆ.  
Il parla ainsi et les Argiens poussèrent de grands cris, comme lorsque les vagues [crient] en  
heurtant un haut promontoire.

Le vers 1370 du chant III des *Argonautiques* et le vers 395 du chant II de *l'Iliade* présentent le même schéma métrique et une disposition très proche, Χόλχοι se substituant à Ἀργεῖοι et πόντος se substituant à κῦμα dans le texte d'Apollonios<sup>564</sup>. Au vers 1371, Apollonios emploie le verbe ἐπιβρομέω-ῶ et le datif direct là où Homère employait un syntagme prépositionnel en ἐπί et le datif, ἀκτῆ ἔφ' ὑψηλῆ, « contre un haut promontoire, en heurtant un haut promontoire ». Le rapprochement entre les deux passages invite donc à comprendre le datif ὀξείησιν σπιλάδεσσιν comme un datif locatif, le préverbe en ἐπί<sup>o</sup> accompagné du datif direct fonctionnant comme une sorte de variante syntagmatique du verbe simple accompagné d'un syntagme prépositionnel en ἐπί<sup>565</sup>.

Ce verbe ἐπιβρομέω-ῶ est attesté une deuxième fois dans les *Argonautiques*, au vers 240 du chant IV, toujours dans une comparaison, cette fois-ci pour désigner le son produit par les ailes des oiseaux :

οὐδέ κε φαίης  
τόσσον νηίτην στόλον ἔμμεναι, ἀλλ' οἰωνῶν

Nous ne nous intéresserons donc pas à ce verbe ici. Cf. *supra*, p. 4 *sqq* pour la comparaison avec les constructions de βρέμω et *infra*, p. 4 *sqq*. pour la comparaison avec ἐπιρρομβέω-ῶ (Sappho, fr. 31 [éd. E. Lobel et D. Page dans *Poetarum Lesbiorum fragmenta*], v. 11-12).

<sup>561</sup> Cf. *supra*, p. 4. Ce verbe ne peut pas être interprété comme une variante morphologique du verbe ἐπιβρέμω, cf. *supra*, p. 4.

<sup>562</sup> II, v. 596-597 :

αἰ δ' ἐκάτερθεν  
σειόμεναι βρόμεον  
[Les Pléiades], de chaque côté, ébranlées [par le courant], grondaient.

Voir aussi IV, v. 787.

<sup>563</sup> HUNTER 1989, p. 251, n. au v. 1370-1371 et CUSSET 1999, p. 186-187.

<sup>564</sup> CUSSET 1999, p. 187.

<sup>565</sup> Sur les rapports entre la préverbation et les syntagmes prépositionnels correspondants, cf. *infra*, p. 4 *sqq*.

ἰλαδὸν ἄσπετον ἔθνος ἐπιβρομέειν πελάγεσσιν.

On n'eût pas dit qu'il s'agissait d'une armée navale de cette taille mais plutôt d'un immense groupe formé de nombreux oiseaux qui vrombissaient sur la mer.

Pour Francis Vian, l'emploi du thème verbal βρομέω-ῶ indique qu'il ne s'agit pas là du cri des oiseaux mais plutôt du bruit produit par le battement de leurs ailes, par exemple au moment du décollage, qui serait comparé ici au bruit causé par les rames des bateaux qui pénètrent dans l'eau<sup>566</sup>. De fait, le thème βρομέω-ῶ ne saurait être employé pour des cris ou des paroles : il s'agit alors soit du frottement des ailes contre l'eau au moment du décollage, soit du bruissement de l'air contre l'eau quand les oiseaux volent bas. Là encore, le datif πελάγεσσιν semble désigner ce à la surface de quoi est accompli le procès.

Par la suite, on retrouve une construction semblable chez Nonnos de Panopolis, où il s'agit du bruit du vent<sup>567</sup> :

Καὶ κτύπον ἀντικέλευθον ἐπιβρομέοντος ἀπήγη

θηρονόμῳ μάλιστα κατερροίζησε Βορῆος,

Comme Borée grondait contre son charriot, [Dédé] provoqua en retour un sifflement retentissant de son fouet qui mène les bêtes.

Nonnos décrit ici la déesse Déméter, qui s'enfuit sur son char malgré le vent du nord, qui l'empêche d'avancer : il s'agit vraisemblablement ici du frottement de l'air contre le charriot, qui provoque un bruit important lorsque le conducteur a le vent en face. A ce bruit va répondre celui du fouet de Déméter, qui va à son tour produire un son retentissant, ὁ κτύπος. Cette même construction est peut-être attestée dans la *Description du tableau cosmique* de Jean De Gaza, mais le verbe résulte d'une conjecture et sa présence ne peut donc pas être tenue pour certaine<sup>568</sup>.

## ii. Le verbe ἐπιβλύω (IV, v. 1238)

Le verbe simple βλύω, qui apparaît sous forme simple à l'époque hellénistique, désigne le mouvement d'un liquide agité, susceptible de déborder, qui produit généralement de l'écume ou des

<sup>566</sup> VIAN 1981, p. 80, n. 2. On peut cependant remarquer que les navires colques sont munis de voiles (IV, v. 237) et que Virgile, qui s'inspire largement de ce passage pour décrire les ennemis d'Enée, emploie l'adjectif *raucus*, *a*, *um*, qui désigne davantage le cri des oiseaux que le bruit de leurs ailes (cf. pour le rapprochement, LIVREA 1973, p. 82-83, n. au v. 240). Virgile, *Enéide*, VII, v. 703-705 :

Nec quisquam aeratas acies ex agmine tanto

misceri putet, aeriam sed gorgite ab alto

urgueri uolucrum raucarum ad litora nubem.

Et personne ne croirait que c'est une armée d'airain qui se forme à partir de cet attroupement ; on croirait plutôt que c'est, dans l'air, un nuage d'oiseaux au cri rauque qui se presse vers le rivage depuis le tourbillon du large.

<sup>567</sup> Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, VI, v. 115-116. Pour les autres attestations, avec un accusatif d'objet interne, Oppien, *Cynégétiques*, III, v. 36 ; employé absolument, Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, III, v. 506 ; IX, v. 221 ; *Argonautiques orphiques*, v. 266 et 1156.

<sup>568</sup> Jean de Gaza, *Description du tableau cosmique*, v. 550 :

Βροντή βαρβαρόφωνος, ἐπιβρομέουσα θυέλλαις

Le Tonnerre à la voix barbare, qui gronde dans les tempêtes.

Les deux manuscrits conservés présentent la leçon ἐπικομέουσα, qui n'est pas métrique. Cf. D. Lauritzen, dans Jean de Gaza, *Description du tableau cosmique* (éd. D. Lauritzen), p. 184, n. au v. 550 : cette correction, introduite par J. Rutgers dans l'*editio princeps*, introduit une figure étymologie entre βροντή et βρομέω-ῶ qui est attestée par ailleurs dans le poème (v. 534 : Βροντή δὲ βρεμέθουσα). La leçon ἐπικομέουσα n'est guère satisfaisante, mais la présence de ἐπιβρομέω-ῶ ici ne peut être tenue pour certaine.

bulles<sup>569</sup>. Apollonios emploie le verbe simple alors qu'Aiglé raconte comment Héraclès est parvenu à trouver de l'eau dans le désert (IV, v. 1445-1446) :

τὴν ὄ γ', ἐπιφρασθεὶς ἢ καὶ θεοῦ ἐννεσίησι,  
λάξ ποδὶ τῷψεν ἐνερθε· τὸ δ' ἄθρόον ἔβλυσεν ὕδωρ·  
Lui, après avoir réfléchi ou sur les suggestions d'un dieu, frappa [la pierre] d'un coup de pied. L'eau bouillonna en abondance.<sup>570</sup>

Le préverbe ἐπιβλύω apparaît quant à lui dans la description de la Syrte, où les Argonautes viennent d'arriver (I, v. 1237-1238) :

Πάντη γὰρ τέναγος, πάντη μνιόνετα βυθοῖο  
τάρφρα, κωφὴ δέ σφιν ἐπιβλύει ὕδατος ἄχνη·  
En effet, il y avait partout de la vase, partout des couches de mousse épaisses au fond de l'eau et l'écume silencieuse de l'eau bouillonne sur elles.

Apollonios décrit ici une eau peu profonde, mais agitée par une forte marée<sup>571</sup> : l'eau est en constant mouvement, tourbillonne, et c'est ce qui justifie l'emploi du thème βλύω. Le préverbe ἐπιβλύω régit un datif, σφιν, anaphorique de μνιόνετα τάρφρα, « les épaisseurs de mousse », qui semble devoir être interprété datif locatif : l'écume tournoie sur la couche de mousse qui recouvre le fond de l'eau. Le génitif ὕδατος semble être adnominal car l'on trouve des syntagmes semblables ou identiques à ὕδατος ἄχνη chez Homère, Callimaque et Apollonios lui-même<sup>572</sup>. La description de la Syrte par Ancaios confirme cette interprétation (IV, v. 1265-1266) :

ἦλιθα δ' ὕδωρ  
ξανόμενον πολιῆσιν ἐπιτροχάει ψαμάθοισι·  
C'est en vain que l'eau éparpillée là court sur le sable blanc.

On retrouve ici un préverbe en ἐπι°, ἐπιτροχάω-ῶ<sup>573</sup>, qui, comme ἐπιβλύω, régit un datif locatif qui désigne la surface sur laquelle l'eau se déplace.

Il s'agit là de l'unique attestation du présent ἐπιβλύω et il semble relativement clair que le datif σφιν est régi par le verbe et qu'il désigne ce sur quoi l'eau se déplace, construction qui n'est pas admise par le verbe simple βλύω<sup>574</sup> ; en revanche, aucune attestation de sa variante morphologique

<sup>569</sup> Sur ce verbe et sur ἐκβλύω, cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

<sup>570</sup> Il est également possible de comprendre τὸ ἄθρόον ὕδωρ comme un accusatif : le verbe serait alors factitif. L'emploi de τὸ δέ suggère cependant un changement de sujet et, surtout, ce vers peut être rapproché d'un vers d'Aratos (*Phénomènes*, v. 219-220), où l'on trouve le verbe ἐξέχυτο, qui est intransitif (HUNTER 2015, p. 275, n. au v. 1446) :

ἀλλ' Ἴππος μιν ἔτυψε, τὸ δ' ἄθρόον αὐτόθεν ὕδωρ  
ἐξέχυτο πληγῆ προτέρου ποδός

...mais le Cheval frappa [l'Hélicon] et de l'eau en coula, en abondance, sous le coup de son sabot de devant.

Avec la même ambiguïté, Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, III, v. 311.

<sup>571</sup> IV, v. 1240-1246.

<sup>572</sup> LIVREA 1973, p. 350, n. au v. 1238. On trouve le syntagme ὕδατος ἄχνη chez Callimaque (*Hymne à Délos*, v. 14), qui l'emploie également en fin de vers (cf. VIAN 1981, p. 123, n. 4), ainsi que chez Denys le Périégète (*Description de la Terre*, v. 300). On trouve ἀλὸς ἄχνη, toujours en fin de vers, chez Homère (*Iliade*, IV, v. 426 et *Odyssée*, V, v. 403) puis chez Nicandre (Nicandre, *Alexipharmques*, v. 518). Enfin, on trouve κύματος ἄχνη chez Apollonios, toujours en fin de vers (II, v. 570).

<sup>573</sup> Sur ce verbe, qui est une variante morphologique de ἐπιτρέχω, cf. *supra*, p. 4 *sq.*

<sup>574</sup> Employé absolument, Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, I, v. 242 ; Théophile d'Antioche, *Trois livres à Autolytus*, III, 19 ; Hippolyte de Rome, *De Antechristo*, 11 ; Grégoire de Nazianze, *La Passion du Christ*, v. 1083. Avec un datif instrumental qui désigne le liquide qui déborde, Lycophron, *Alexandra*, v. 301 ; Nicandre, *Thériaques*, v. 497.

ἐπιβλύζω ou de l'aoriste ἐπέβλυσα ne régit un datif direct : l'unique attestation de ἐπιβλύζω qui soit antérieure à l'époque byzantine<sup>575</sup>, régit en effet un accusatif direct, accompagné d'un datif direct qui doit vraisemblablement être interprété comme un datif d'intérêt<sup>576</sup> ; de même, l'aoriste ἐπέβλυσα ne semble régir un datif locatif ni chez Grégoire de Nazianze<sup>577</sup>, ni dans une épigramme en distiques élégiaques, découverte à Rhodes et qui semble postérieure au III<sup>e</sup> siècle de notre ère<sup>578</sup>.

### iii. Le verbe ἐπικαχλάζω (IV, v. 944)

Enfin, le verbe simple καχλάζω désigne un « bouillonnement »<sup>579</sup> et est souvent employé pour un liquide, notamment pour le bouillon des vagues<sup>580</sup>. Comme le verbe français « bouillonner », il semble désigner à la fois le mouvement du liquide et le bruit qui lui est associé. Le verbe n'est pas homérique mais il est surtout employé dans la langue poétique, avec des attestations chez Pindare, dans la langue tragique et chez les poètes hellénistiques ; à partir de l'époque hellénistique, le verbe est également employé en prose.

Apollonios emploie ἐπικαχλάζω vers 944 du quatrième chant, dans la description des Planctes :

ἀμφὶ δὲ κῦμα  
λάβρον ἀειρόμενον πέτραις ἐπικαχλάζεσκεν,  
αἶθ' ὅτε μὲν κρημοῖς ἐναλίγκιαι ἤερι κῦρον,  
ἄλλοτε δὲ βρύχια νεάτω ὑπὸ πυθμένι πόντου  
ἠρήρειν, τὸ δὲ πολλὸν ὑπείρεχεν ἄγριον οἶδμα.

Avec un accusatif direct et un sens factitif, *Oracles chaldaïques*, 37, v. 15. Grégoire de Nazianze, *Carmina dogmatica* (MPG 37), col. 518, v. 10 et col. 522, v. 3 ; *Discours*, 43, 7.

<sup>575</sup> Le thème de présent réapparaît à l'époque byzantine (par exemple, pour les attestations les plus récentes avec un datif, Théodore Studite, *Lettres*, 559 ; avec un accusatif et un datif, Nicéas de Paphlagonie, *Orationes laudatoriae summorum apostolorum* (MPG 105), 11, col. 232, l. 7).

<sup>576</sup> *Anthologie grecque*, IX, ép. 349 attribuée à Léonidas d'Alexandrie, v. 1-2 :

Ἵδατά σοι Κοτύλεια γενέθλιον ἦμαρ ὀρῶντι,  
Καῖσαρ, ἐπιβλύζοι σωρὸν ἀκεσφορίης,

Que les eaux de Cotylia, pour le jour de ta naissance, fassent jaillir pour toi (sur toi ?), César, une grande quantité de guérison.

<sup>577</sup> Grégoire de Nazianze, *Carmina moralia* (MPG 37), col. 651, v. 9 :

Ἵβριν δὲ σαρκὸς ὁ σπορευὺς ἐπέβλυσεν.  
Le semeur fait jaillir l'orgueil de la chair.

<sup>578</sup> *Inscriptiones Graecae*, XII, 1 (éd. F. Hiller de Gaertringen), Berlin, Georg Reimer, 1895, inscr. 928, col. III, v. 3-4 :

Νυμφάων κρουνοῖσι δ' ἀγάλλομαι, ὅτι γελῶσ[αι]  
[ἀ]ενάοις ὄχετοῖς [γῆν(?)] ἐπέβλυσαν ὄλαι.

J'honore les fontaines des nymphes car avec un rire, elles, toutes entières, recouvrent [la terre ?] de ruisseaux qui ne tarissent pas.

Le complément à l'accusatif est une hypothèse de l'éditeur car l'inscription est endommagée.

<sup>579</sup> SKODA 1983, 3.27.

<sup>580</sup> II, v. 569-570 :

ὕψοθι δ' ὄχθης  
λευκὴ καχλάζοντος ἀνέπτου κύματος ἄχνη·

Sur la rive, alors que les vagues bouillonnaient, le crachat blanc de l'écume jaillissait.

Voir aussi, pour un fleuve de navigation difficile, II, v. 1266 ; Lycophron, *Alexandra*, v. 80 ; pour une vague, Eschyle, *Les Sept contre Thèbes*, v. 760 ; Euripide, *Hippolyte*, v. 1211 ; pour le rivage sur lequel les vagues bouillonnent, Théocrite, *Idylles*, VI, v. 12 ; pour un cours d'eau, *Anthologie de Planude*, ép. 13 attribuée à Platon, v. 3 ; pour du vin dans une coupe, Pindare, *Olympiques*, VII, v. 2. Avec une métaphore, pour le « bouillonnement » d'une « vague de guerriers », κῦμα ἀνδρῶν, Eschyle, *Les Sept contre Thèbes*, v. 115. Pour les attestations postérieures à l'époque hellénistique, cf. SKODA 1983, 3.27.

De chaque côté, le flot impétueux se soulevait et bouillonnait contre les pierres qui tantôt touchaient le ciel, semblables à des falaises, et tantôt reposaient, immergées, sous les profondeurs de la mer, recouvertes par la masse d'un flot sauvage.

Le verbe régit un datif direct, πέτραις : l'eau passe à la surface des rochers, qu'ils soient immergés ou émergés, et c'est ce contact qui provoque le bouillon de l'eau et le bruit qui y est associé. Cette construction avec un datif qui désigne ce contre quoi les remous se forment n'est jamais attestée pour le verbe simple<sup>581</sup>.

Comme pour ἐπιβλύω, aucune des attestations postérieures de ἐπικαχλάζω, qui sont toutes dans des textes en prose, ne régit un datif qui désigne ce « contre quoi » ou « sur quoi » l'eau bouillonne, l'une étant employée absolument et les deux autres régissant un datif instrumental<sup>582</sup>.

#### iv. Synthèse

Apollonios fait donc de ces trois préverbes en ἐπι° un emploi relativement homogène : ces verbes, qui sont tous employés pour une eau agitée, régissent tous les trois un datif qui désigne ce « à la surface de quoi, contre quoi » s'effectue le procès. L'eau recouvre la surface du sol dans le cas de la Syrte ou se heurte aux rochers, qui peuvent être sous l'eau ou hors de l'eau, dans les deux autres cas. Les oiseaux mentionnés dans la comparaison du vers 240 du chant IV sont également « à la surface » de l'eau quand ils produisent le son décrit par Apollonios. L'emploi de ἐπιβρομέω-ῶ au vers 1371 du chant III, qui peut être rapproché d'un épisode de l'*Iliade* où le poète un syntagme prépositionnel en ἐπί et le datif, confirme la fonction du datif, qui désigne ce « contre quoi » l'eau vient bouillonner.

La construction des préverbes en ἐπι° avec un datif désignant la surface sur laquelle le procès est bien établie dans l'épopée homérique<sup>583</sup>. Les *Argonautiques* contiennent également d'autres

---

<sup>581</sup> Employé absolument, *Anthologie de Planude*, ép. 13 attribuée à Platon, v. 3 ; Théocrite, *Idylles*, VI, v. 12 ; Lycophron, *Alexandra*, v. 80 ; Apollonios de Rhodes, II, v. 570 et 1266 ; *Oracles sibyllins*, VIII, v. 238 ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, III, 44, 2. Avec un syntagme prépositionnel locatif, Eschyle, *Sept contre Thèbes*, v. 115 et 760. Avec un datif instrumental, Pindare, *Olympiques*, VII, v. 2. Avec un accusatif direct, « bouillonner de, rejeter en bouillonnant », Euripide, *Hippolyte*, v. 1211 ; Denys d'Halicarnasse, *Démosthène*, 28, 7.

<sup>582</sup> On trouve un datif instrumental dans une fable ésopique (320 [éd. E. Chambry]) :

ἐπικαχλάσας δὲ τῷ ρέματι εἶπεν·

[Le fleuve], après avoir recouvert [la peau] de son courant, prit la parole.

La peau étant déjà dans l'eau au début de la fable, il semble bien qu'elle soit ici « submergée » par le flot du fleuve. Voir aussi Grégoire de Nysse, *Eloge de Grégoire le Thaumaturge*, 59. Employé absolument, Arrien, *Anabase d'Alexandre*, VI, 5, 2 :

αἱ δὲ μακρὰι νῆες οὐχ ὡσαύτως ἀπαθεῖς ἀπῆλθον ἐν τῇ ἐπιστροφῇ, οὔτε μετέωροι ἐπὶ τοῦ ἐπικαχλάζοντος κύματος ὡσαύτως οὔσαι

Les longs bateaux, en revanche, ne passèrent pas le tourbillon ainsi, sans subir de dommage, ne restant pas en surface sur le flot bouillonnant.

<sup>583</sup> CHANTRAINE 1953, §151, qui cite les verbes ἔπειμι (εἰμί), ἐπιτίθημι et ἐφίστημι. Pour ἔπειμι, Homère, *Iliade*, II, v. 259 :

μηκέτ' ἔπειτ' Ὀδυσῆϊ κάρη ὁμοισιν ἐπέιη

Puisse la tête d'Ulysse de plus être sur ses épaules !

Voir aussi, sans complément exprimé, *Iliade*, V, v. 127 et XX, v. 276 ; *Odyssée*, IV, v. 756 et XXI, v. 7. Pour ἐπιτίθημι, *Odyssée*, X, v. 545 :

κεφαλῆ δ' ἐπέθηκε καλύπτρην.

Elle déposa un voile sur sa tête.

exemples, quoique ces verbes ne soient pas très nombreux ni sémantiquement proches des verbes qui nous intéressent<sup>584</sup>. En prose, cette construction semble en revanche concerner une minorité de verbes en ἐπι<sup>ο</sup> : parmi tous les préverbes en ἐπι<sup>ο</sup> attestés dans les deux premiers livres des *Helléniques* de Xénophon, seul un semble régir un datif locatif<sup>585</sup> ; de même, dans la Septante, parmi les verbes en ἐπι<sup>ο</sup> employés dans la *Genèse*, deux régissent un datif locatif<sup>586</sup>. Il semble donc qu'Apollonios emploie là une construction caractéristique de la langue épique, y compris avec des verbes, comme ἐπικαχλάζω, qui sont employés en prose par la suite.

### v. Le verbe ἐπιφλύω (I, v. 481) : un emploi métaphorique ?

Le verbe ἐπιφλύω est employé dans un contexte très différent de celui dans lequel on trouve les verbes que nous venons d'étudier, puisqu'il s'agit des paroles adressées aux dieux par Otos et Ephialtès. Cela étant, ce verbe régir également un datif et le verbe simple φλύω est sémantiquement très proche de βλύω et de καχλάζω.

Voir aussi, pour une pierre que l'on pose contre la porte pour la bloquer, *Odyssée*, IX, v. 243 et XIII, v. 370. Les autres attestations du verbe ne régissent pas un datif. Pou ἐρίστημι, *Iliade*, IV, v. 372-373 :

ἀλλ' ἦ γε ζὺν παιδὶ καὶ ἀμφιπόλῳ εὐπέπλῳ

πύργῳ ἐφροστήκει γοώσά τε μυρομένη τε.

Mais [Andromaque], avec son enfant et sa servante au beau voile, était montée sur le rempart, en gémissant et en pleurant.

Voir aussi *Iliade*, X, v. 496 ; XI, v. 644 ; XVII, v. 609 ; *Odyssée*, I, v. 120 ; pour le fait d'« être placé à côté de quelqu'un », *Iliade*, X, v. 124 ; XIII, v. 133 ; XV, v. 703 ; XVI, v. 217 ; XXIII, v. 106 ; *Odyssée*, XXIV, v. 380.

<sup>584</sup> On peut citer les verbes ἐπαίρω (III, v. 435 et 734 ; IV, v. 67), ἐπέχω (IV, v. 1766), ἐπικέλλω (II, v. 383 ; III, v. 575), ἐπικλίνω (II, v. 418), ἐπικρέμαμαι (III, v. 483), ἐπικτοπέω-ῶ (II, v. 1081, où le datif peut également être interprété comme un instrumental), ἐπιλλείβω (I, v. 1133), ἐπιτίθημι (I, v. 418), ἐπιτρέχω (II, v. 594 ; III, v. 139), ἐπιτροχάω-ῶ (IV, v. 1266), ἐπιχέω (I, v. 268), ἐπορέγομαι (II, v. 1212), ἐφέζομαι (III, v. 45) et ἐρίστημι (III, v. 1276). On peut cependant remarquer que ἐπερεύγομαι (IV, v. 631 et 1242), pourtant sémantiquement proche des verbes étudiés ici, régir l'accusatif ἄκτιν. Sur ce verbe, cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

<sup>585</sup> Le verbe ἐπιτάσσω désigne le fait d'être placé « contre, à côté de » quelqu'un dans la bataille et régir un datif direct (I, 6, 29 et 30). Le verbe ἐφορμάω-ῶ désigne le fait de « s'élancer contre quelqu'un » et régir également un datif direct dans une de ses attestations (I, 6, 35). Les verbes étudiés sont ἐπαγγέλλω (I, 6, 12), ἐπάγω (I, 3, 19), ἐπαινέω-ῶ (I, 5, 4 ; 7, 12 ; II, 3, 49), ἐπαιτιάομαι-ῶμαι (I, 1, 29), ἐπακολουθέω-ῶ (II, 4, 32), ἐπειμι (εἶμι) (I, 2, 14), ἐπέρομαι (II, 3, 56), ἐπιδείκνυμι (I, 7, 4), ἐπιθορυβέω-ῶ (I, 7, 13), ἐπικαλέω-ῶ (II, 3, 55), ἐπικειμαι (II, 4, 33), ἐπικηρύσσω (I, 1, 15), ἐπιλαμβάνω (II, 1, 32), ἐπιλείπω (II, 2, 11), ἐπιμέλομαι (II, 4, 24), ἐπιπλέω (I, 5, 13 ; II, 1, 16), ἐπισκευάζω (II, 2, 2), ἐπιστέλλω (I, 5, 3 et 5), ἐπιτέλλω (I, 1, 26), ἐπιχειρέω-ῶ (II, 3, 49 ; 4, 11), ἐπολιορκέω-ῶ (I, 6, 19), ἐρίστημι (II, 2, 4 ; 3, 51), ἐφοδεύω (II, 4, 24), ἐφορμέω-ῶ (I, 6, 20, 21).

<sup>586</sup> Pour ἐπικαθίζω, 31, 34 :

Ραχὴλ δὲ ἔλαβεν τὰ εἰδῶλα καὶ ἐνέβαλεν αὐτὰ εἰς τὰ σάγματα τῆς καμήλου καὶ ἐπεκάθισεν αὐτοῖς.

Rachel prit les idoles, les plaça dans le bât de sa chamelle et s'assit dessus.

A ce verbe, il faut peut-être ajouter ἐπιφέρω, qui est employé dans le syntagme χεῖρα ἐπιφέρω τινί, « porter la main sur quelqu'un » (37, 22). Les autres verbes en ἐπι<sup>ο</sup> de la *Genèse* sont ἐπάγω (8, 1 ; 18, 19 ; 20, 9 ; 26, 10), ἐπαινέω-ῶ (12, 15), ἐπαίρω (7, 17 ; 13, 10), ἐπακούω (21, 17 ; 25, 21 ; 35, 3), ἐπέρχομαι (42, 21), ἐπερωτάω-ῶ (24, 23 ; 26, 7 ; 38, 21 ; 43, 7), ἐπιβαίνο (24, 61), ἐπιβάλλω (2, 21 ; 39, 7 ; 48, 14 et 17), ἐπιβλέπω (19, 26 et 28), ἐπιγιγνώσκω (27, 23 ; 31, 32 ; 37, 33 ; 38, 15 ; 38, 26 ; 42, 7 et 8), ἐπιζάω-ῶ (47, 28), ἐπιθυμέω-ῶ (31, 30 ; 49, 14), ἐπικαλέω-ῶ (12, 8 ; 13, 4 ; 21, 33 ; 26, 25 ; 33, 20), ἐπικαλύπτω (7, 19 et 20 ; 8, 2), ἐπικρατέω-ῶ (7, 18 et 19 ; 41, 57 ; 47, 20), ἐπιλαμβάνω (25, 26), ἐπιλανθάνω (40, 23), ἐπιπίπτω (14, 15 ; 46, 29), ἐπισάττω (22, 3), ἐπισκάζω (32, 32), ἐπισκέπτομαι (21, 1), ἐπισπουδάζω (19, 15), ἐπιστηρίζω (28, 13), ἐπιστρέφω (21, 32), ἐπιτίθημι (9, 23 ; 21, 14 ; 22, 9 ; 37, 34 ; 44, 13), ἐπιτρέπω (39, 6), ἐπιτρέχω (24, 17), ἐπιφέρω (1, 2 ; 7, 18), ἐπιχέω (28, 18 ; 35, 14), ἐπονομάζω (4, 17, 25 et 26 ; 5, 2, 3 et 29 ; 21, 31 ; 25, 25 ; 26, 18, 21 et 22), ἐρίστημι (24, 43) et ἐφοράω-ῶ (4, 4). Les verbes ἐπιτίθημι (22, 6), ἐπιτιμάω-ῶ (37, 10) et ἐπιφαινομαι (35, 7) régissent un datif direct qui n'est pas locatif.

## Le verbe φλύω et le « flot de paroles »

L'étymologie du verbe témoigne de ce que le sens premier du verbe était vraisemblablement « se gonfler, enfler » ; une importante polysémie s'est développée à partir de là<sup>587</sup>. Une partie des attestations désignent des fruits mûrs, qui enflent et qui sont pleins de jus<sup>588</sup>. D'autres attestations sont employées pour de l'eau et signifient « bouillonner, bouillir ». On trouve par exemple ce sens pour le préverbe ἀνά...φλύω dans l'*Iliade*, où le verbe désigne bouillon du fleuve, qui vient d'être comparé à une marmite dans laquelle on fait bouillir de la graisse<sup>589</sup> :

Φῆ πυρὶ καιόμενος, ἀνά δ' ἔφλυε καλὰ ῥέεθρα.  
Il dit, brûlé par le feu, et son beau courant bouillonnait.

De nombreuses attestations désignent un « flot de parole », sans qu'il soit toujours possible de sentir à quel point la métaphore reste vive<sup>590</sup> ; le verbe signifie alors « laisser déborder des paroles, parler à tort et à travers », par exemple au vers 504 du *Prométhée Enchaîné* d'Eschyle<sup>591</sup> :

τίς  
φήσειεν ἄν πάροιθεν ἐξευρεῖν ἔμοῦ ;  
οὐδεῖς, σάφ' οἶδα, μὴ μάτην φλύσαι θέλων.  
Qui pourrait dire qu'il a découvert [les métaux] avant moi ? Personne, je le sais bien, à moins qu'il ne souhaite, en vain, laisser échapper des paroles.

Le verbe ἐκφλύζω est d'ailleurs employé dans les *Argonautiques* pour le fait de « laisser déborder » des gémissements<sup>592</sup>. Il ne s'agit pas d'une parole contrôlée ou construite, mais plutôt d'une parole que l'on laisse échapper et qui n'a pas de sens. Il est difficile d'établir à quel point la métaphore du « flot de parole » reste sensible. Cette image du « flot de parole », qui pour nous relève entièrement de la métaphore, correspond peut-être à la conception que les Anciens se faisaient de la

---

<sup>587</sup> CHANTRAINE 1999, s.v. φλύω. Le verbe φλύω, qui présente le degré zéro de la racine \*b<sup>h</sup>lew-, peut être rapproché du verbe φλέω, « abonder », qui présente quant à lui le degré e. Cf. Sophocle, fr. 441a (éd. S. Radt, dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*, vol. 4), v. 11, mais le verbe employé n'est pas assuré :

ἐπὶ μέγα τόδε φλ[ύει κα]κόν  
Ce malheur enfle jusqu'à devenir grand !

<sup>588</sup> Plutarque, *Propos de table*, V, 8, 3, 683c :

τὸ γὰρ ἄγαν ἀκμάζειν καὶ τεθλημένα 'φλύειν' ὑπὸ τῶν ποιητῶν λέγεσθαι.  
[Des grammairiens disent que] le fait d'être tout à fait à maturité et de se trouver florissant est appelé φλύω par les poètes.

Voir aussi Elien, *Histoires diverses*, III, 41.

<sup>589</sup> Homère, *Iliade*, XXI, v. 361. Voir aussi, pour un saignement *Collection hippocratique (Epidémies II, 3, 14)*, mais certains manuscrits présentent la variante σφύζω et le verbe désignerait alors un saignement pulsatile. Voir aussi Galien, *Glossaire* : pour φλύομαι glosé par ὑγραίνομαι, « être mouillé », 19.152 K ; pour φλύζω glosé par βλύω, « bouillonner », 19.152 K.

<sup>590</sup> Sur la métaphore du « flot de parole », TAILLARDAT 1965, §504.

<sup>591</sup> Voir aussi Eschyle, *Les Sept contre Thèbes*, v. 661, mais le sens du verbe, qui a pour sujet τὰ γράμματα, y est moins clair ; Alexandre d'Étolie, fr. 5 (éd. J. Powell dans *Collectanea Alexandrina*), v. 8 ; pour le fait de « parler à tort et à travers » sous l'effet du vin, Lucien, *Lexiphane*, 14. Avec la variante morphologique φλύζω, pour un malade qui tient des propos délirants, Nicandre, *Alexipharmiques*, v. 215 :

αὐτὰρ ὁ μηκάζει μανίης ὑπο μυρία φλύζων  
Aussitôt il pousse un bélement, laissant déborder mille paroles sous l'effet de la folie.

<sup>592</sup> Pour ἐκφλύζω, I, v. 275 :

οὐδ' ἔχει ἐκφλύζει τόσσον γόον ὅσσον ὄρεχθεῖ  
... et [une jeune fille affligée] ne peut laisser éclater autant de gémissements qu'elle le souhaite.

Sur le rapport entre φλύω et φλύζω, CHANTRAINE 1999, s. v. φλύω. Le parfait latin *fluxi* semble témoigner de ce qu'il y a là un élargissement en vélaire qui est ancien.

voix : la voix est en effet définie comme ῥεῦμα ou comme ῥοή chez Platon et chez les Stoïciens<sup>593</sup> et Hésiode, dans la *Théogonie*, écrit que « la voix coule »<sup>594</sup> :

γλυκερή οἱ ἀπὸ στόματος ῥέει αὐδή.

La douce voix [de celui qui est aimé par les Muses] s'écoule de sa bouche.

### Sens et construction de ἐπιφλύω dans les *Argonautiques*

De fait, c'est bien pour des paroles qu'est employé l'*hapax* ἐπιφλύω dans les *Argonautiques*. Ce verbe apparaît au vers 481 du premier chant, dans la bouche d'Idmon qui reproche à Idas ses paroles impies :

σὺ δ' ἀτάσθαλα πάμπαν ἔειπας.

Τοῖα φάτις καὶ τοὺς πρὶν ἐπιφλύειν μακάρεσσιν

υἱᾶς Ἀλωιάδας.

Toi, tu as prononcé des paroles tout à fait insensées. C'est par de telles paroles qu'autrefois, dit-on, les fils d'Alôeus débordaient eux aussi d'injures contre les dieux bienheureux.

Les scholiastes glosent ἐπιφλύειν par ὑβρίζειν, « outrager », φλυαρεῖν, « bavarder à tort et à travers », et λοιδορεῖν, « insulter »<sup>595</sup>. Le verbe se construit avec un accusatif direct, τοῖα, et un datif, μακάρεσσιν. En contexte, il est clair que le verbe désigne ici la production d'une parole à l'encontre des dieux : l'épisode est connu puisqu'il est déjà évoqué au chant XI de l'*Odyssée*, où Ulysse rencontre la mère d'Ephialtès et Otos et où le narrateur raconte comment les deux jeunes géants ont menacé, ἀπειλέω-ῶ, les dieux<sup>596</sup> :

οἳ ῥα καὶ ἀθανάτοισιν ἀπειλήτην ἐν Ὀλύμπῳ

φυλόπιδα στήσειν πολυάικος πολέμοιο.

... qui menacèrent aussi les immortels d'apporter sur l'Olympe un cri de guerre impétueux.

Nous n'avons pas conservé d'autre attestation du préverbe ἐπιφλύω et il n'existe pas non plus de variante morphologique qui serait formée sur le même radical. Du point de vue de la syntaxe, ce verbe diffère du verbe simple puisqu'il régit un datif direct, μακάρεσσιν, alors que le verbe simple est toujours intransitif<sup>597</sup>.

On peut alors se demander si ἐπιφλύω peut-être rapproché de ἐπιβλύω et ἐπικαχλάζω : le verbe signifierait donc « laisser déborder son flot de parole sur les immortels », avec une métaphore qui serait sensible. De fait, l'emploi de ἀνά...φλύω chez Homère, pour le bouillon d'un fleuve, est très

<sup>593</sup> Platon, *Théétète*, 206d :

Τὸ μὲν πρῶτον εἶη ἂν τὸ τὴν αὐτοῦ διάνοιαν ἐμφανῆ ποιεῖν διὰ φωνῆς μετὰ ῥημάτων τε καὶ ὀνομάτων, ὡσπερ εἰς κάτωπυρον ἢ ὕδωρ τὴν δόξαν ἐκτοπούμενον εἰς τὴν διὰ τοῦ στόματος ῥοήν.

La première [définition du λόγος] serait le fait de rendre sa pensée visible, par la voix, grâce à des verbes et des noms, en modelant son opinion dans le flux qui coule de la bouche, comme sur un miroir ou sur de l'eau.

Voir aussi ps.-Platon, *Définitions*, 414d :

Φωνὴ ῥεῦμα διὰ στόματος ἀπὸ διανοίας.

La voix (φωνή) est un écoulement (ῥεῦμα) qui vient de la pensée et qui passe par la bouche.

Sur les conceptions de la voix chez les Anciens, LACHENAUD 2013, p. 41-49.

<sup>594</sup> Hésiode, *Théogonie*, v. 97. Voir aussi v. 39, très proche.

<sup>595</sup> *Scholies à Apollonios de Rhodes* (éd. C. Wendel), scholie à I, v. 481, a et b.

<sup>596</sup> Homère, *Odyssée*, XI, v. 313-314.

<sup>597</sup> La variante morphologique φλύζω régit en revanche un accusatif qui désigne la parole prononcée chez Nicandre (*Alexipharmakes*, v. 215, cf. *supra*, p. 4, n. 591).

proche de certains emplois de βλώω<sup>598</sup> et il ne serait guère étonnant que ἐπιφλύω s'intègre dans cette série de verbes qui désignent un mouvement d'eau et qui régissent un datif qui désigne ce « sur quoi, contre quoi » l'eau se déverse. Il est également possible de rapprocher ce verbe d'autres préverbes en ἐπι° dans lesquels le préverbe exprime l'hostilité, comme ἐπιβουλεύω, « former un projet hostile à, conspirer contre », ou ἐπεύχομαι, « prononcer des imprécations contre quelqu'un », ces deux verbes régissant régulièrement un datif direct<sup>599</sup>. Pourtant, si l'on observe les verbes de parole les plus fréquents, on constate que le préverbe en ἐπι° correspondant ne signifie pas « insulter » ; de fait, ni ἐπιλέγω, ni ἐπαυδάω-ῶ, ni ἐπίφημι ne signifient « insulter, parler contre quelqu'un ». Il semble donc plus vraisemblable que ἐπιφλύω relève de la même série que ἐπιβλώω et ἐπικαχλάζω et qu'il désigne le fait de « déborder contre quelqu'un », « laisser jaillir un flot de paroles contre quelqu'un », avec une image qui trouve sa justification dans la conception que les Anciens se faisaient de la voix et qui, par ailleurs, est employée dans le récit d'un épisode mythologique bien connu et qui ne posait donc vraisemblablement pas de difficultés de compréhension au lecteur d'Apollonios.

#### e) Préverbes en ἐν° et datif locatif

Dans la langue homérique, un nombre important de préverbes en ἐν° régissent un datif direct qui semble avoir une valeur locative ou allative<sup>600</sup>. Ces verbes sont soit des verbes de mouvement, qu'il s'agisse de verbes de mouvement à proprement parler ou de verbes de transfert locatif, soit des verbes dont le procès est statique et n'implique pas d'idée de mouvement<sup>601</sup>. Le lien entre le verbe préverbe en ἐν° accompagné d'un datif direct et le verbe simple accompagné d'un syntagme prépositionnel en ἐν semble avoir été bien senti par le poète, comme en témoignent par exemple les vers 623 à 625 du chant XV de l'*Illiade*, où le poète emploie le verbe ἐνθρώσκω et le datif direct, le verbe ἐπίπτω sans complément exprimé et le verbe πίπτω accompagné d'un syntagme prépositionnel en ἐν et le datif :

Αὐτὰρ ὃ λαμπόμενος πυρὶ πάντοθεν ἔνθορ' ὀμίλῳ,  
ἐν δ' ἔπεσ' ὡς ὅτε κῦμα θοῆ ἐν νηὶ πέσῃσι  
λάβρον ὑπὸ νεφέων ἀνεμοτρεφές

<sup>598</sup> Sur ἀναβλώζω (IV, v. 923) dans les *Argonautiques*, cf. *infra*, p. 4.

<sup>599</sup> SCHWYZER 1968, vol. 1.2, p. 466 et PERDICOYIANNI-PALEOLOGOU 2012, p. 32.

<sup>600</sup> Sur la concurrence entre εἰς° et ἐν°, CHANTRAINE 1942a. Si la distinction entre εἰς allatif et ἐν locatif est bien établie en grec attique pour l'usage prépositionnel, il n'en va pas de même pour les préverbes ἐν° et εἰς°, qui sont en concurrence et qui peuvent tous les deux être associés à des thèmes verbaux qui impliquent un déplacement. Les préverbes en ἐν° sont plus nombreux et semblent plus anciens. Ils peuvent régir un datif, un accusatif ou un syntagme prépositionnel en εἰς et l'accusatif.

<sup>601</sup> CHANTRAINE 1953, §142. Par exemple, pour le verbe de mouvement ἐνθρώσκω, cf. *infra*. Pour un verbe de transfert locatif, ἐντίθεμαι (Homère, *Illiade*, XXI, v. 123-124) :

οὐδέ σε μήτηρ

ἐνθεμένη λεχέεσσι γοήσεται

Et ta mère, après t'avoir déposé dans un lit [funèbre], ne se lamentera pas.

Pour un verbe dont le sémantisme n'implique pas de mouvement, ἐμβασιλεύω (*Odyssee*, XV, v. 413) :

τῆσιν δ' ἀμφοτέρησι πατὴρ ἐμὸς ἐμβασιλευε

Mon père régnait sur ces deux [cités].

Alors, [Hector], que les flammes faisaient briller de tout côté, s'élança dans la foule [des Achéens]. Il leur tomba dessus comme une violente vague tombe sur un navire rapide, grossie par les vents sous un ciel nuageux.

Si cette construction des verbes en ἐν<sup>o</sup> avec un datif direct est relativement bien attestée dans la langue poétique, elle est plus rare en prose. La construction avec le datif direct est par exemple relativement rare chez Polybe, où l'on trouve plus souvent un syntagme prépositionnel<sup>602</sup>. De même, parmi tous les verbes en ἐν<sup>o</sup> du Pentateuque, un seul se construit avec un datif direct qui pourrait être interprété comme locatif<sup>603</sup>, alors que de nombreux verbes en ἐν<sup>o</sup> régissent un syntagme prépositionnel en ἐν et le datif ou en εἰς et l'accusatif<sup>604</sup>.

Les préverbés en ἐν<sup>o</sup> qui régissent un datif locatif sont en revanche fréquents dans la langue d'Apollonios<sup>605</sup>. On peut citer à titre d'exemple le verbe ἐγκρύπτω : au vers 170 du premier chant, Apollonios emploie ce verbe avec un datif direct :

ἔντεα γάρ οἱ  
πατροπάτωρ Ἀλεὸς μυχάτη ἐνέκρυψε καλιῆ  
Car ses armes, son grand-père Aléos les avait cachées au fin fond d'un grenier.

<sup>602</sup> Recherche dans le *Thesaurus Linguae Graecae* en ligne des séquences ἐγγ-, ἐγκ-, ἐγχ-, ἐμβ-, ἐμπ-, ἐμφ-, ἐλλ- et ἐν-, effectuée le 15/02/2023, dans le premier livre des *Histoires* de Polybe. Les verbes qui régissent un datif direct sont ἐμπίπτω (21, 11 ; les autres attestations du verbe régissent un syntagme prépositionnel à l'accusatif), ἐμπήγνυμι (22, 9), ἐμμένω (43, 3), ἐναγωνόζομαι (4, 5) et ἐμβάλλω (28, 1 et 2 ; 45, 12 ; 48, 5 ; 53, 4 ; la construction avec un syntagme prépositionnel à l'accusatif est également attestée).

<sup>603</sup> Recherche dans le *Thesaurus Linguae Graecae* en ligne des séquences ἐγγ-, ἐγκ-, ἐγχ-, ἐμβ-, ἐμπ-, ἐμφ-, ἐλλ- et ἐν-, effectuée le 26/01/2023. Nous avons exclu de notre relevé les verbes qui régissent un datif d'attribution, comme ἐμφανίζω, ἐντέλλω et ἐνδείκνυμι. Pour ἐνισχύω, *Deutéronome*, 32, 43 :

καὶ ἐνισχυσάτωσαν αὐτῷ πάντες ἄγγελοι θεοῦ·  
Et que tous les messagers de Dieu se fortifient en lui.

Le datif αὐτῷ, qui désigne Dieu, semble davantage devoir être interprété comme un instrumental. Le verbe ἔγκειμαι régit également un datif direct (*Genèse*, 34, 19), mais le sens du verbe, qui signifie régulièrement « presser, pourchasser », est métaphorique :

ἐνέκειτο γὰρ τῇ θυγατρὶ Ἰακωβ·  
Il était en effet pressant avec la fille de Jacob.

<sup>604</sup> Pour les verbes qui régissent un syntagme prépositionnel en ἐν et le datif, ἐγκάθημαι (*Exode*, 23, 31 et 33 ; *Nombres*, 14, 45 ; *Deutéronome*, 1, 46 ; 2, 12 ; 3, 29), ἐμπύρημι (*Nombres*, 31, 10), ἐμπιστεύω (avec un datif direct et un syntagme prépositionnel en ἐν, *Deutéronome*, 1, 32) ἐνάρχομαι (*Nombres*, 17, 12), ἐνδοξάζομαι (*Exode*, 14, 4 ; 17, 18), ἐνευλογέω-ω (*Genèse*, 18, 18 ; 28, 14), ἐνισχύω (*Genèse*, 47, 4) et ἐνοικέω-ω (*Lévitique*, 26, 32).

Pour les verbes qui régissent un syntagme prépositionnel en εἰς et l'accusatif, ἐγγέω (*Exode*, 24, 6), ἐμβάλλω (*Genèse*, 31, 34 ; 39, 20 ; 40, 15 ; 43, 22 ; *Exode*, 2, 3 ; 10, 19 ; 15, 25 ; 40, 20 ; *Nombres*, 23, 5 et 16 ; *Deutéronome*, 10, 5), ἐμπύω (*Nombres*, 12, 14) et ἐμφυσάω-ω (*Genèse*, 2, 7).

Le verbe ἐμπύπλημι régit un double accusatif, « remplir quelqu'un de quelque chose » (*Exode*, 31, 3).

<sup>605</sup> Les verbes concernés sont ἐγγίγνομαι (IV, v. 1561), ἐγκατένασσα (III, v. 116), ἐγκρύπτω (I, v. 170), ἐμβαίνω (III, v. 1241 et IV, v. 999), ἐμβάλλω (I, v. 803 et 820 ; II, v. 589 et 865 ; III, v. 413 et 1368 ; IV, v. 11 et 449), ἐμβασιλεύω (I, v. 173 et II, v. 358), ἐμπίπτω (I, v. 1029 ; III, v. 542 ; IV, v. 842), ἐμπνέω (III, v. 613), ἐμφορέω-ω (IV, v. 626 et 1699), ἐναγείρω (III, v. 347), ἀναεῖρω (IV, v. 171), ἐνειμι (IV, v. 1058), ἐνθρόσκω (I, v. 120 et IV, v. 913), ἐνήμι (II, v. 274 ; IV, v. 356), ἐγκαταθηήσκω (II, v. 834), ἐγκαταπίπτω (III, v. 655), ἐγκατατίθημι (III, v. 282), ἐνσκήπτω (III, v. 153 et 765), ἐνίστημι (I, v. 563 ; IV, v. 97), ἐντρέφω (III, v. 528), ἐγχεῖμι (II, v. 398 ; IV, v. 939) et ἐντίθημι (III, v. 1320).

Si cette construction est bien celle de ἐγκρύπτω dans la langue épique, en particulier chez Homère<sup>606</sup>, ce verbe régit plutôt un syntagme prépositionnel à valeur locative par ailleurs<sup>607</sup> : Apollonios, pour ce verbe comme pour d'autres, emploie les verbes en ἐν° avec un datif direct, construction fréquente dans la langue homérique mais plus rare en prose.

Si l'on suit le texte édité par Francis Vian, quatre verbes préverbes en ἐν° de notre corpus régissent un datif qui semble devoir être interprété comme locatif : ἐγκτερεῖζω (I, v. 1060), ἐμπάλλομαι (III, v. 756), ἐνσπείρω (III, v. 1185) et ἐνωθέω-ῶ (IV, v. 1243). A ces quatre verbes, il faut ajouter trois verbes doublement préverbes en ἐγκατα°, qui régissent également un datif direct locatif : ἐγκαταθνήσκω (II, v. 834), ἐγκατένασσα (III, v. 116) et ἐγκαταπίπτω (III, v. 655)<sup>608</sup>. Ces verbes régissent tous un datif direct, tant dans les *Argonautiques* que dans leurs attestations épiques extérieures ; ἐνωθέω-ῶ, qui est également employé en prose, régit dans ce cas un syntagme prépositionnel. Trois de ces verbes, ἐμπάλλομαι, ἐνσπείρω et ἐγκαταθνήσκω, ne sont cependant pas attestés dans toute la tradition manuscrite : la quasi-synonymie entre le préverbe et le simple accompagné d'un syntagme prépositionnel et la rareté des verbes concernés ont conduit les copistes à hésiter entre les deux leçons pour un nombre important de préverbes en ἐν° des *Argonautiques*.

#### i. Le verbe ἐνωθέω-ῶ (IV, v. 1243)

Le verbe ὠθέω-ῶ est un verbe fréquent dans tous les genres littéraires : le verbe est déjà attesté dans les poèmes homériques et continue à être employé dans la langue classique, en prose comme en poésie. Ce verbe, qui est employé par Apollonios, signifie « pousser avec force, projeter » quand il est employé à l'actif<sup>609</sup>.

<sup>606</sup> Homère, *Odyssée*, V, v. 488-489 :

ὡς δ' ὅτε τις δαλὸν σποδιῆ ἐνέκρυψε μελαίνῃ  
ἀγροῦ ἐπ' ἐσχατιῆς

... comme lorsque quelqu'un a caché un tison dans la cendre noire, à l'extrémité d'un champ.

Voir aussi Callimaque, fr. 336 (éd. R. Pfeiffer) et Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, XIV, v. 556.

<sup>607</sup> Avec un syntagme prépositionnel en ἐν et le datif, Aristote, *Histoire des animaux*, IX, 619b ; Théophraste, *De igne*, 23 ; Bible des Septante, *Josué*, 7, 21 ; *Ezéchiël*, 4, 12 ; Philon d'Alexandrie, *De posteritate Caini*, 119 ; Strabon, *Géographie*, XV, 1, 45. En εἰς et l'accusatif, Eschine, *Lettres*, X, 4. *Collection hippocratique (Nature de la femme)*, XV, 3 et LXIX, 1) ; Sotadès, fr. 1 (éd. T. Kock dans *Comicorum Atticorum fragmenta*, vol. 2), v. 29 ; Bible des Septante, *Josué*, 7, 22 ; *Proverbes*, 19, 24 ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, III, 64, 5. En κατά et l'accusatif, Sophocle, fr. 745 (S. Radt dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*, vol. 4), v. 1. En ὑπό et le datif, Aristophane, *Les Oiseaux*, v. 1608. Avec un adverbe locatif, Bible des Septante, *I Maccabées*, 16, 15.

Sans complément exprimé, *Hymne homérique à Hermès*, v. 416 ; Aristophane, *Les Oiseaux*, v. 841 ; Aristote, *De la jeunesse et de la vieillesse*, 470a ; *Des Plantes*, II, 822b ; Théophraste, *De igne*, 19 ; Callimaque, fr. 251 (éd. R. Pfeiffer), v. 2 ; Bible des Septante, *Osée*, 13, 12 ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, X, 26, 1.

<sup>608</sup> Ces verbes seront également étudiés sous l'angle plus large de la double préverbalisation, cf. *infra*, p. 4 *sqq.*, en part. p. 4, 4, 4 et 4.

<sup>609</sup> CHANTRAINE 1999, s. v. ὠθέω : ce verbe semble être un déverbal en -έω-ῶ à degré ὄ radical d'un verbe \*ἔθω non attesté ; le rapprochement avec les langues indo-iraniennes permet de poser une racine \*wed<sup>h</sup>-, « secouer, heurter ».

Dans les *Argonautiques*, II, v. 598-599 :

Καὶ τότε Ἀθηναίη στιβαρῆς ἀντέσπασε πέτρης  
σκαίῃ, δεξιτερῆ δὲ διαμπερές ὄσε φέρεσθαι.

Et Athéna, alors, s'appuya sur un solide rocher de sa main gauche et, de la droite, poussa [l'Argo] pour qu'elle pût traverser [les Symplégades].

Et IV, v. 104-105 :

La première attestation du préverbe en ἐν<sup>ο</sup> se trouve au vers 1243 du chant IV des *Argonautiques*, alors que les Argonautes, emportés par la marée, vont se retrouver prisonniers de la Syrte :

Ἐνθ' ἄρα τοὺς γε  
 πλημυρίς – καὶ γάρ τ' ἀναχάζεται ἠπείροιο  
 ἧ θὰ μὰ δὴ τόδε χεῦμα, καὶ ἄψ' ἐπερεύγεται ἀκτὰς  
 λάβρον ἐποιχόμενον – μυχάτη ἐνέωσε τάχιστα  
 ἠϊόνι.

C'est donc là que la marée – car souvent, oui, ce flot recule loin de la terre ferme, puis revient avec violence et se déverse à nouveau sur le rivage – les poussa très vite jusqu'à la partie la plus éloignée du rivage.

Le verbe se construit ici avec un datif, μυχάτη ἠϊόνι, qui désigne le lieu dans lequel le navire est poussé par la marée. Cette construction avec un datif direct n'est pas attestée pour le verbe simple, qui régit davantage un syntagme prépositionnel ou un adverbe de lieu<sup>610</sup>.

Ce verbe réapparaît trois fois chez Plutarque, où l'une des attestations résulte d'une conjecture, et une fois chez Jean Chrysostome. Quand le lieu vers lequel s'effectue le déplacement est exprimé, le verbe ne régit pas un datif direct mais un syntagme prépositionnel. C'est par exemple le cas dans les *Etiologies grecques* de Plutarque où le verbe est employé au moyen<sup>611</sup> :

Τῶν δὲ Μεγαρέων οἱ θρασύτατοι μεθυσθέντες, ὕβρει καὶ ὠμότητι τὰς ἀμάξας ἀνακυλίσαντες εἰς τὴν λίμνην ἐνεώσαντο, ὥστε πολλοὺς ἀποπνιγῆναι τῶν θεωρῶν.  
 Les plus arrogants des Mégariens, ivres, avec orgueil et cruauté, renversèrent les charriots et les poussèrent dans le lac, de sorte que de nombreux théores se noyèrent.

Le préverbe ἐνωθέω-ᾶ, comme le simple ὠθέω-ᾶ, n'est donc pas spécifique à la langue épique. Sa construction avec le datif direct, en revanche, n'est attestée que chez Apollonios et la comparaison avec les autres verbes de transfert locatif laisse voir qu'il s'agit là d'un trait caractéristique de la langue poétique.

## ii. Le verbe ἐγκτερεῖζω (I, v. 1060)

Le verbe ἐγκτερεῖζω est quant à lui formé à partir du verbe épique κτερεῖζω. Ce verbe est un dénominatif issu de τὸ κτέρας, qui désigne, au singulier, « le cadeau » et, au pluriel, « les honneurs

---

ἀπὸ χθονὸς αὐτίκ' ἔωσαν

νήα

[Les Argonautes] poussèrent aussitôt le navire loin de la terre.

Voir aussi, au moyen, II, v. 1054.

<sup>610</sup> Pour les attestations des *Argonautiques*, cf. *supra*, p. 4, n. 609.

<sup>611</sup> Plutarque, *Etiologies grecques*, 304f, où quelques manuscrits présentent la leçon ἀνεώσαντο. Voir aussi, à l'actif, *Vie de Lucullus*, 28, 5, 510f :

ἀλλ' ἀλαλάξαντες καὶ μόνον φεύγοντες αἰσχίστα πάντων ἐνέωσαν ἑαυτοὺς τε καὶ τοὺς ἵππους βαρεῖς ὄντας εἰς τὰ τῶν πεζῶν ὄπλα

... mais, en criant, ils s'enfuirent de la manière la plus honteuse du monde et se jetèrent, eux et leurs chevaux, lourdement armés, sur les armes des fantassins.

L'attestation de *De l'intelligence des animaux* (977f) est une conjecture.

Voir aussi, employé absolument, Jean Chrysostome, *Ad Stelechium de compunctione* (MPG 47), p. 412, l. 47.

funèbres »<sup>612</sup>. Le verbe simple κτερείζω et sa variante κτερίζω<sup>613</sup> sont attestés dès le texte homérique où ils signifient « honorer [un mort], rendre les honneurs funèbres à quelqu'un ». Au vers 646 du chant XXIII de l'*Iliade*, Nestor invite Achille à organiser les jeux funèbres en l'honneur de Patrocle<sup>614</sup> :

Ἄλλ' ἴθι καὶ σὸν ἑταῖρον ἀέθλοισι κτερείζε.  
Eh bien, vas-y, honore ton compagnon par des jeux.

Le verbe régit un accusatif direct qui désigne la personne à laquelle on rend les honneurs funèbres, ainsi qu'un datif instrumental, ἀέθλοισι.

Le préverbe en ἐν<sup>o</sup> régit également un datif quand il est employé dans la description des funérailles de Kyzicos, au vers 1060 du chant I :

τρίς περι χαλκείοις σὸν τεύχεσι δινηθέντες,  
τύμβῳ ἐνεκτερείξαν, ἐπειρήσαντό τ' ἀέθλων,  
ἦ θέμις, ἄμ πεδίον Λειμώνιον·  
Après avoir fait trois fois le tour [du défunt] avec leurs armes de bronze, ils lui rendirent les honneurs funèbres dans un tombeau et, suivant l'usage, ils éprouvèrent leur force dans des jeux, dans la plaine de la Prairie.

Le substantif ὁ τύμβος désigne un « tertre funéraire », une « tombe » qui n'est pas creusée mais qui s'élève en hauteur<sup>615</sup> ; le datif τύμβῳ pourrait être interprété comme un instrumental<sup>616</sup> ou comme un locatif, Kyzicos étant enterré dans son tombeau. On retrouve le syntagme τύμβῳ ἐγκτερείζω dans une épigramme funéraire retrouvée à Pessinonte, en Galatie, datée du deuxième ou du troisième siècle de notre ère<sup>617</sup>. Dans sa seule autre attestation littéraire, dans la *Prise d'Ilion* de Triphiodore, le verbe régit un datif qui est plus nettement locatif<sup>618</sup> :

<sup>612</sup> Au singulier, pour un cadeau entre hommes, Homère, *Iliade*, X, v. 216 ; XXIV, v. 235. Apollonios emploie le substantif pour une offrande à un dieu (IV, v. 1550) et pour la toison d'or, qui a été donnée à Aïetés (III, v. 186 et 389). Au pluriel, pour les « honneurs funèbres », Homère, *Iliade*, XXIV, v. 38 ; *Odyssée*, I, v. 291 ; II, v. 222 ; III, v. 285 ; V, v. 311 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, v. 254 (peut-être pour un linceul : ἐνὶ κτερέεσσιν ἐλυσθεῖς, « enveloppé dans les objets funéraires ») et 691 ; IV, v. 1536.

<sup>613</sup> Sur ces deux thèmes, DEBRUNNER 1922, p. 107-111 : κτερείζω est une forme éolienne plus ancienne que κτερίζω, qui est la forme ionienne. Apollonios n'emploie que κτερείζω.

<sup>614</sup> Voir aussi, avec un accusatif direct, Homère, *Iliade*, XI, v. 455 ; XVIII, v. 334 ; XXII, v. 336 ; XXIV, v. 657 ; Sophocle, *Antigone*, v. 204 ; Callimaque, *Hymne à Déméter*, v. 101 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, II, v. 857 et 859 ; Triphiodore, *La Prise d'Ilion*, v. 39 ; Nicandre, *Alexipharmques*, v. 606 ; Phanoclès, fr. 1 (éd. J. Powell dans *Collectanea Alexandrina*), v. 18 ; Antoninus Liberalis, *Les Métamorphoses*, XXXVII, 4 ; Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, V, v. 520 ; XV, v. 362 ; XL, v. 220 ; XLVI, v. 328 ; *Anthologie grecque*, VII, ép. 75 attribuée à Antipater de Sidon, v. 2 ; ép. 180 attribuée à Apollonidès, v. 4 ; ép. 270 et 650b attribuées à Simonide, v. 2 ; ép. 388 attribuée à Bianor, v. 4 ; ép. 635 attribuée à Antiphilos de Byzance, v. 6. Sans complément exprimé, Euripide, *Hélène*, v. 1244. Au passif, Lycophron, *Alexandra*, v. 1184 ; Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XIII, v. 450 ; XXX, v. 203.

Sur la formule ἐπὶ κτέρεα κτερεῖξαι (*Iliade*, XXIV, v. 38 ; *Odyssée*, I, v. 291 ; II, v. 22 ; III, v. 285 ; voir aussi *Argonautiques orphiques*, v. 546), cf. DEBRUNNER 1922, p. 110.

<sup>615</sup> CHANTRAINE 1999, s. v. τύμβος.

<sup>616</sup> Pour des exemples du verbe simple κτερείζω accompagné de l'instrumental, cf. *infra*, n. 620 à 622.

<sup>617</sup> *The Inscriptions of Pessinous* [I.K. 66] (éd. J. Strubbe), inscr. 90, l. 1-4 :

Ἡραῖην με πόσις Φαῦστος  
καὶ γνήσια τέκνα / · Τατειν,  
[E]ὐκλείη τύνβῳ ἐνεκτέρι-  
[σα]ν·

Moi, Héraïa, mon époux Faustus et mes enfants légitimes, Tatein (?) et Eucléïa, m'ont rendu les honneurs funèbres dans un tombeau.

<sup>618</sup> Triphiodore, *La Prise d'Ilion*, v. 178-179.

Ὀρτυγίδης τ' Ἄντικλος, ὃν αὐτόθι τεθνεῖωτα  
ἵπῳ δακρύσαντες ἐνεκτερέϊξαν Ἀχαιοί

... et Anticlos, fils d'Ortyx, qui mourut là et à qui les Achéens, en larmes, rendirent les honneurs funèbres dans le cheval.

Le datif ne peut guère être interprété autrement que comme un complément de ἐγκτερέϊζω : Anticlos meurt dans le cheval de Troie et ses compagnons se préoccupent de son corps alors qu'ils sont encore dans le cheval<sup>619</sup>. Etant donné que ce verbe s'intègre dans une importante série de verbes préverbes en ἐν° qui régissent un datif locatif chez Apollonios, la valeur locative du datif, qui est relativement claire chez Triphiodore, devait être comprise du lecteur des *Argonautiques*.

Cela étant, on ne peut que constater que le verbe simple régit lui aussi un datif. Le syntagme τύμβῳ κτερέϊζω est attesté dans une inscription funéraire de Paros<sup>620</sup>. De même, le syntagme τάφῳ κτερέϊζω, « honorer [un mort] d'un tombeau », est attesté une fois dans *Antigone*<sup>621</sup> et, surtout, dans cinq épigrammes funéraires dont quatre datent de l'époque d'Apollonios<sup>622</sup>. Ces deux syntagmes, où l'on trouve le verbe simple, sont très proches de celui employé chez Apollonios, où l'on trouve le préverbe. Apollonios semble ici reprendre une formulation qui devait être relativement fréquente dans les épigrammes funéraires en la modifiant très légèrement, en employant le préverbe plutôt que le simple. Par ailleurs, il est remarquable que toutes les épigrammes de l'époque d'Apollonios qui présentent les syntagmes τύμβῳ κτερίζω ou ταφῷ κτερίζω concernent un mort jeune, le tombeau étant souvent érigé par les parents du défunt<sup>623</sup>. Les attestations sont cependant trop rares pour que l'on

<sup>619</sup> Cet épisode, qui n'est qu'annoncé ici, est à nouveau raconté par la suite (Triphiodore, *La Prise d'Iliion*, v. 483-486) :

οἱ δέ μιν ἄλλοι  
δάκρυσι λαθριδίοισι κατακλαύσαντες Ἀχαιοὶ  
κοῖλον ἀποκρύψαντες ἐς ἰσχίον ἐνθεσαν ἵππῳ  
καὶ χλαῖναν μελέεσσιν ἐπὶ ψυχροῖσι βαλόντες.

Les autres Achéens le pleurèrent, versant des larmes en cachette. Ils le dissimulèrent en le déposant dans la hanche creuse du cheval et étendirent un manteau sur ses membres froids.

<sup>620</sup> *Inscriptiones Graecae XII*, 5 (éd. F. Hiller de Gaertingen), inscr. 308 :

τύμβῳ τῷδε Βόηθον Ἀριστό[δ]ικος κτερέϊξε  
παῖδα φίλον·

Aristodikos honora son cher enfant Boèthos de ce tombeau.

Voir aussi *Die Inschriften von Kladiu Polis [I.K. 31]* (éd. F. Becker-Bertau), inscr. 80 (Claudiopolis, époque romaine), l. 3-4, avec le datif τύμβῳ καὶ στήλῃ.

<sup>621</sup> Sophocle, *Antigone*, v. 203-204 :

τοῦτον πόλει τῆδ' ἐκκεκήρυκται τάφῳ  
μήτε κτερίζειν μήτε κωκῶσαι τινα,

Il a été interdit, dans une proclamation à la cité, d'honorer cet individu d'un tombeau et de lamentations.

<sup>622</sup> *Supplementum epigraphicum Graecum*, vol. XLII (éd. H. Pleket, R. Stroud et J. Strubbe), inscr. 522, retrouvée à Larissa, datée du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère :

Κρανόπολις μήτηρ τῷδε τάφῳ κτέρισεν  
Cranopolis, sa mère, l'a honoré de ce tombeau.

Voir aussi *Inscriptions de Thessalie I* (éd. J.-C. Decourt), inscr. 93 (Pharsale, III<sup>e</sup> s. av. J.C.), l. 4 ; *Supplementum epigraphicum Graecum*, vol. LI (éd. A. Chaniotis et al.), inscr. 939 (Histria, III<sup>e</sup> s. av. J.C.), l. 4 ; *Inscriptions métriques de l'Égypte gréco-romaine* (éd. E. Bernand), inscr. 33 (Héracléopolis Magna, époque ptolémaïque), v. 6 ; *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, vol. III.I (éd. L. Jalabert et R. Mouterde), inscr. 915 (Antioche, I<sup>er</sup> s. av. J.C.), l. 11-12. Avec le syntagme prépositionnel ὑπὸ τύμβῳ, *Die Inschriften von Byzantion [I.K. 58]* (éd. A. Łajtar), inscr. 305 (Byzance, III<sup>e</sup> s. av. J.C.).

<sup>623</sup> La jeunesse du défunt est explicitement mentionnée dans une inscription (*Inscriptions de Thessalie I* [éd. J.-C. Decourt], inscr. 93). Pour trois inscriptions, le monument est érigé par l'un des parents du défunt (*Inscriptiones Graecae XII*, 5 [éd. F. Hiller de Gaertingen], inscr. 308 ; *Supplementum epigraphicum Graecum*, vol. XLII [éd. H. Pleket, R. Stroud et J. Strubbe], inscr. 522 ; *Supplementum epigraphicum Graecum*, vol. LI [éd. A. Chaniotis et al.], inscr. 939, où

puisse établir de manière certaine un lien avec la manière dont Apollonios représente la mort de Kyzicos. Il semble en tout cas que les syntagmes composés du verbe κτερεῖζω et du datif τύμβω ou de sa variante synonymique τάφω aient été fréquents dans l'épigraphie funéraire : Apollonios reprend alors, en la modifiant par l'emploi d'une forme préverbée, une formulation qui devait être familière au lecteur et rappeler des formules funéraires connues. La préverbation ici, si elle joue peut-être un rôle syntaxique, puisque le datif qu'elle régit doit peut-être être interprété comme un locatif, joue donc surtout un rôle stylistique.

### iii. Le double préverbe ἐγκατα<sup>o</sup>

Notre corpus contient également trois verbes qui présentent le double préverbe ἐγκατα<sup>o</sup> et qui régissent un datif locatif direct dans les *Argonautiques* : pour les verbes ἐγκατένασσα (III, v. 116) et ἐγκαταπίπτω (III, v. 655), le préverbe a également une incidence syntaxique puisqu'il modifie la rection du verbe. A ces verbes, il faut peut-être ajouter le verbe ἐγκαταλέχομαι (IV, v. 431), où le régime semble être en anaphore zéro, et, peut-être, le verbe ἐγκαταθνήσκω (II, v. 834), pour lequel on pourrait hésiter entre une postposition et un préverbe<sup>624</sup>.

Les préverbés en ἐγκατα<sup>o</sup>, comme les préverbés en ἐν<sup>o</sup>, sont attestés à la fois dans la langue poétique, et notamment dans la langue homérique où l'on trouve les verbes ἐγκατατίθεμαι et ἐγκαταπήγνυμι<sup>625</sup>, mais également en prose<sup>626</sup>. La construction avec un datif locatif direct, déjà attestée chez Homère pour les verbes en ἐγκατα<sup>o</sup>, l'est également en prose<sup>627</sup>.

---

l'inscription accompagne une stèle représentant une enfant). C'est également le cas de l'inscription qui contient le syntagme prépositionnel ὑπὸ τύμβω (*Die Inschriften von Byzantion* [I.K. 58] [éd. A. Łajtar], inscr. 305), mais les parents sont dits γηραιοί, « âgés » ; dans celle qui contient le datif τύμβω καὶ στήλη (*Die Inschriften von Klaudivi Polis* [I.K. 31] [éd. F. Becker-Bertau], inscr. 80), [νί]ος n'est que conjecturé et il est clair que le défunt est adulte. Enfin, la défunte d'une inscription est âgée de 35 ans et l'inscription mentionne des enfants en bas âge (*Inscriptions métriques de l'Égypte gréco-romaine* [éd. E. Bernand], inscr. 33, v. 6).

<sup>624</sup> Sur cette question, cf. *infra*, p. 4 sqq.

<sup>625</sup> Pour ἐγκατατίθεμαι, Homère, *Iliade*, XIV, v. 219 et 223 ; *Odyssée*, XI, v. 614 et XXIII, v. 223. Pour ἐγκαταπήγνυμι, *Odyssée*, XI, v. 98.

<sup>626</sup> Les verbes en ἐγκατα<sup>o</sup> sont par exemple particulièrement nombreux chez Plutarque, chez qui l'on trouve 116 formes en ἐγκατα<sup>o</sup>. Parmi ces 116 formes, dix-huit régissent un datif direct (pour ἐγκαθεύδω, *Vie de Lysandre*, 22, 2 ; *Aprophthegmes laconiens*, 229d ; *L'intelligence des animaux*, 981a ; pour ἐγκάθημαι, *Sur l'utilité comparée de l'eau et du feu*, 957d ; pour ἐγκαθοράω-ῶ, *Vie de Démétrios*, 38, 3 ; *Vie de Brutus*, 16, 4 ; pour ἐγκαταβίω-ῶ, *Vie d'Agis*, 17, 6 ; pour ἐγκατακλίνω, *Sur la raison que l'on peut attribuer aux bêtes*, 989f ; pour ἐγκατασπείρω, *Vie de Thésée*, 3, 2 ; *Vie de Cicéron*, 14, 2 ; *Isis et Osiris*, 380a ; *Questions platoniques*, 1001b ; pour ἐγκαταστοιχειόω-ῶ, *Isis et Osiris*, 353e ; pour ἐγκατασφάζω, *Vie de Démosthène*, 31, 6 ; pour ἐγκατατίθημι, *Vie de Thésée*, 24, 2 [dans un oracle en vers]) ; pour ἐγκατέχω, *Propos de table*, 691f [mais le datif peut être interprété comme un instrumental] ; pour ἐγκατοικοδομέω, *Vie de Paul Emile*, 8, 8 ; *Si la politique est l'affaire des vieillards*, 783d).

<sup>627</sup> Pour ἐγκατατίθεμαι, Homère, *Iliade*, XIV, v. 219-220 :

τῇ νῦν τοῦτον ἰμάντα τεῶ ἐγκάθεο κόλῳ  
ποικίλον

Tiens, mets cette ceinture colorée dans le pli de ton vêtement.

Voir aussi XIV, v. 223 et *Odyssée*, XI, v. 614 et XXIII, v. 223. Pour ἐγκαταπήγνυμι, *Odyssée*, XI, v. 97-98 :

ἐγὼ δ' ἀναχασσάμενος ξίφος ἀργυρόηλον  
κουλεῶ ἐγκατέπηξ'.

Moi, je reculai et enfonçai mon épée à clous d'argent dans son fourreau.

Pour les attestations construites avec un datif direct chez Plutarque, cf. *supra*, p. 4, n. 626.

## Le verbe \*ἐγκατένασσα (III, v. 116)

Le verbe ἐγκατένασσα apparaît à deux reprises à l'époque hellénistique, d'abord dans un fragment attribué à la poétesse Moïrô, transmis par Athénée dans les *Deipnosophistes* et par Eustathe de Thessalonique, et ensuite chez Apollonios, qui emprunte vraisemblablement le verbe à Moïrô<sup>628</sup>.

Ce verbe, qui présente le double préverbe ἐγκατα<sup>ο</sup>, peut être analysé comme un préverbe en ἐν<sup>ο</sup> du préverbe κατένασσα. Ce préverbe de ἔνασσα apparaît pour la première fois chez Hésiode et signifie « établir, placer dans une résidence ». Il régit le plus souvent un syntagme prépositionnel, malgré une attestation avec un datif locatif direct dans la *Théogonie*<sup>629</sup>. Dans les *Argonautiques*, le verbe régit un syntagme prépositionnel dans ses deux attestations, mais le verbe est employé au moyen et au passif et signifie donc « être établi, habiter »<sup>630</sup>.

Le préverbe ἐγκατένασσα, quant à lui, régit un datif direct dans ses deux attestations. C'est le cas dans les *Argonautiques* (III, v. 115-117) :

Γανυμήδεα, τόν ῥά ποτε Ζεύς  
οὐρανῷ ἐγκατένασσαν ἐφέστιον ἀθανάτοισιν,  
κάλλεος ἱμερθεῖς.  
... Ganymède, que Zeus avait un jour installé au ciel pour être le familier des immortels,  
parce qu'il le désirait pour sa beauté.

Le verbe ἐγκατένασσα régit, comme κατένασσα, un accusatif direct, mais, alors que κατανάω régit le plus souvent un groupe prépositionnel, le préverbe en ἐν<sup>ο</sup> régit un datif direct locatif, οὐρανῷ. Ce passage est très proche de l'autre attestation de ce verbe, qui semble légèrement antérieure à l'écriture des *Argonautiques* et où l'on trouve également le syntagme οὐρανῷ ἐγκατένασσε. La

<sup>628</sup> Moïrô semble avoir vécu au début du III<sup>e</sup> siècle et est donc susceptible d'avoir été connue par Apollonios. Malcolm Campbell (CAMPBELL 1994, p. 105-106) recense d'autres passages des *Argonautiques* où Apollonios semble emprunter à ce même fragment de Moïro (II, v. 821-822 et IV, v. 1131).

<sup>629</sup> Avec un datif direct, Hésiode, *Théogonie*, v. 328-329 :

τόν ῥ' Ἥρη θρέψασα Διὸς κυδρὴ παράκοιτις  
γουνόισιν κατένασσε Νεμείης, πῆμ' ἀνθρώποις.  
[le lion de Némée] qu'Héra, l'illustre épouse de Zeus, avait élevé et établi dans les collines de Némée, ce fléau  
pour les hommes !

Avec un syntagme prépositionnel en εἰς et l'accusatif, Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, v. 168 ; Bacchylide, *Epinicies*, III, v. 60 ; en ὑπό et le génitif, Hésiode, *Théogonie*, v. 620 ; en ἐπί et le génitif, Apollinaire de Laodicée, *Metaphrasis psalmodum*, II, 23, v. 5 ; avec un adverbe de lieu, Eschyle, *Euménides*, v. 929 (au moyen). Sans complément locatif, Bacchylide, *Epinicies*, XI, v. 41. Au moyen ou au passif, « être établi, résider », avec un syntagme prépositionnel en ἐν et le datif, Aristophane, *Les Guêpes*, v. 662 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, II, v. 520 (moyen) ; ὑπό et le datif, Euripide, *Les Phéniciennes*, v. 207 ; en νόσφι et le génitif, Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, v. 91. Au moyen, dans un passage fragmentaire mais où le verbe semble signifier « peupler » une terre, Hésiode, fr. 70 (éd. R. Merkelbach et M. West dans *Fragmenta Hesiodica*), v. 37.

<sup>630</sup> I, v. 91-92 :

νόσφιν γὰρ ἀλευάμενοι κατένασθεν  
Αἰγίνης  
Car, repoussés loin d'Egine, ils s'étaient établis là-bas.

II, v. 520, au moyen avec un syntagme prépositionnel en ἐν et le datif :

ἐν δὲ Κέφῳ κατενάσασατο  
Il s'établit à Céos.



régissant un syntagme prépositionnel. Dans ses attestations postérieures, le verbe ἐγκαταπίπτω régite également un datif direct locatif qui désigne ce sur quoi ou dans quoi on tombe<sup>635</sup>.

Ces deux verbes en ἐγκατα<sup>ο</sup> régissent donc, comme les verbes en ἐν<sup>ο</sup>, un datif direct locatif qui n'est pas admis par le verbe simple : le préverbe a bien une incidence syntaxique. Les verbes en ἐγκατα<sup>ο</sup>, du point de vue de la syntaxe, ne se distinguent guère des préverbés simples en ἐν<sup>ο</sup> : pour la syntaxe comme pour le sémantisme, le verbe ἐγκαταναίω semble fonctionner comme le préverbé en ἐν<sup>ο</sup> de καταναίω et ἐγκαταπίπτω semble fonctionner comme le préverbé en ἐν<sup>ο</sup> de καταπίπτω.

### Le verbe ἐγκαταλέχομαι (IV, v. 431) : un régime locatif en anaphore zéro ?

Contrairement à tous les autres verbes en ἐγκατα<sup>ο</sup> des *Argonautiques*, le verbe ἐγκαταλέχομαι n'est pas accompagné d'un syntagme prépositionnel dans son unique attestation (IV, v. 430-432) :

τοῦ δὲ καὶ ἀμβροσίῃ ὀδμῇ πέλεν ἐξέτι κείνου  
ἐξ οὗ ἄναξ αὐτὸς Νυσηῖος ἐγκατέλεκτο  
ἀκροχάλιζ οἴνω καὶ νέκταρι

[La toile [πέπλος, v. 423] donnée par Hypsipylé] avait encore une odeur d'ambrosie depuis que le seigneur de Nysa en personne s'était couché dedans, ivre de vin et de nectar.

Le complément locatif de ἐγκαταλέχομαι est cependant évident en contexte : il s'agit du *péplos* qu'Hypsipylé a offert à Jason, dans lequel Dionysos lui-même s'est couché. Le syntagme prépositionnel ἐν πέπλοις est d'ailleurs bien attesté dans la langue tragique<sup>636</sup>. Le complément locatif de ἐγκαταλέχομαι semble donc être ici en anaphore zéro ; il n'est pas exprimé mais est évident en contexte et est nécessaire à la compréhension du vers : c'est précisément parce que Dionysos a dormi « dans le *péplos* » qu'il en a gardé l'odeur.

### iv. Difficultés d'établissement du texte posé par certains verbes en ἐν<sup>ο</sup> : préverbe ou postposition ?

Pour de nombreux verbes préverbés en ἐν<sup>ο</sup>, dont plusieurs pourraient relever de notre corpus, les manuscrits ne sont pas unanimes. C'est par exemple le cas pour ἐμπάλλομαι, qu'il faut peut-être lire au vers 756 du chant III :

<sup>635</sup> Grégoire de Nysse, *Sur les titres des psaumes*, deuxième partie, XIV, 75, où l'auteur glose le psaume 56, 7 (ὄρυξαν πρὸ προσώπου μου βόθρον καὶ ἐνέπεσαν εἰς αὐτόν : « ils creusèrent une fosse devant moi et tombèrent dedans ») :

ἐκείνους φησὶν αὐτοῖς τοῖς ἑαυτῶν κακοῖς περιστρέφουσι τοῖς βόθροις ἐγκαταπίπτοντας.

Il dit que [ses ennemis] sont renversés par leurs propres vices et qu'ils tombent dans des fosses.

Voir aussi *Les trois jours entre mort et résurrection* [éd. E. Gebhardt dans *Gregorii Nysseni opera*, vol. 9.1], p. 284, l. 15. Voir aussi *Anthologie grecque*, IX, ép. 82 attribuée à Antipater de Thessalonique, v. 3, où les manuscrits de la famille *m* résistent la leçon ἐνικάππεσεν :

Καὶ γὰρ Ἴων ὄρμῳ ἐνὶ κάππεσεν·

Et en effet, Ion tomba dans le port.

Le verbe est également attesté dans un fragment papyrologique attribué à Denys le Périégète (fr. 18r [éd. E. Heitsch dans *Die griechischen Dichterfragmente der römischen Kaiserzeit*, vol. 1], v. 7), mais le régime du verbe n'est pas identifiable sur le fragment.

<sup>636</sup> Pour une personne qui porte une toile, Eschyle, *Agamemnon*, v. 1126 et 1580 ; Euripide, fr. 11 (éd. D. Page dans *Select papyri*, vol. 3), v. 13 ; *Médée*, v. 1065 ; *Electre*, v. 304 ; *Oreste*, v. 166 ; Lycophron, *Alexandra*, v. 605. Pour un objet enroulé dans une toile, Euripide, *Ion*, v. 1033 ; *Oreste*, v. 1125 ; *Rhésos*, v. 714.

Ἡελίου ὥς τις τε δόμοις ἐνιπάλλεται αἴγλη  
Comme un rayon du soleil frémit dans les maisons...

Le préverbe ἐνιπάλλεται est attesté dans *w* ainsi que dans L et D, alors que A et E présentent tous deux δόμοις ἐνι πάλλεται. Cette hésitation entre un préverbe et un syntagme postpositionnel n'est pas propre à ce vers : elle est présente dans un nombre important de vers où s'enchaînent un datif, ἐνι ou ἐνι<sup>ο</sup> et une forme verbale. Le tableau suivant reproduit sous forme synthétique les données fournies par Francis Vian dans son appareil critique pour tous les vers où l'on trouve un datif, un morphème ἐνι préverbial ou prépositionnel et une forme verbale, en signalant en gris les verbes pour lesquels au moins un manuscrit présente le préverbe et qui, s'il fallait bien lire un préverbe, relèveraient de notre corpus :

Vers	Leçon retenue par Vian	ἐνι <sup>ο</sup>	ἐνι ou ἐνι	Autre leçon
I, v. 83	Λιβύῃ ἐνι ταρχύσαντο		Ω	
I, v. 215	χορῶ ἐνι δινεύουσαν		Ω	
I, v. 1239	μέσση δ' ἐνι κάββαλε δίνη		Ω	
II, v. 256	νόφ ἐνιβάλλεο	Ω <sup>637</sup>		
II, v. 398	μυχάτη κεν ἐνιχρίμψητε θαλάσση	Ω		
II, v. 834	χείρεσσι δ' ἐὼν ἐνικάτθαν' ἐταίρων	<i>w</i> L	A E	
II, v. 1004	νομῶ ἐνι ποιμαίνουσιν	E	Ω	
II, v. 1020	δόμοις ἐνι μηχανόωνται		Ω	
II, v. 1022	μέσσησιν ἐνι ῥέζουσιν ἀγυιαῖς <sup>638</sup>	Ω (ἐνιρῥέζουσι) EG (ἐνιρρῥέζουσιν)	E	
III, v. 282	μέσση ἐνικάτθετο νευρῆ	Ω		
III, v. 525	μεγάρουσιν ἐνιτρέφετ[ο]	Ω		
III, v. 756	δόμοις ἐνιπάλλεται	<i>w</i> L D	A E	
III, v. 765	πραπίδεσιν ἐνισκίμψωσιν	Ω		
III, v. 835	δόμοις ἐνι δινεύουσα	L E	<i>w</i> A D	
III, v. 973	ἄτη ἐνι πεπτηῦσαν	W B	L A E	<i>w</i> (περι)
III, v. 977	πάτρῃ ἐνι ναιετάασκον	E	L A S D	G (ῆ)
III, v. 1185	Ἄονίοισιν ἐνισπείρας πεδίοισιν	<i>w</i> L D	A E	
IV, v. 97	δόμοισιν ἐνιστήσεσθαι	Ω		
IV, v. 434	Δίῃ ἐνι κάλλιπε νήσῳ	D	S E L A G	
IV, v. 546-547	αὐτῇ ἐνι ἔλδετο νήσῳ / ναίειν	L <sup>2</sup> <i>w</i> d	<i>m</i>	
IV, v. 939	Πλαγκτῆσιν ἐνιχρίμψεσθαι	Ω		
IV, v. 972	παλάμῃ ἐνι πηχύνουσα		Ω	
IV, v. 1285	σηκοῖς ἐνι φαντάζονται		Ω	
IV, v. 1500	γαίῃ δ' ἐνι ταρχύσαντο	<i>m</i> G	D S	
IV, v. 1719-1720	ἐρημαίῃ ἐνι ῥέζειν / ἄκτῆ		Ω	

Les *Argonautiques* contiennent donc onze passages où les manuscrits ne présentent pas la même leçon. Cela n'a rien d'étonnant et témoigne même de la proximité sémantique entre le préverbe accompagné d'un datif direct et le verbe simple accompagné d'un syntagme prépositionnel ou postpositionnel : dans la langue épique, les préverbes en ἐν<sup>ο</sup> régissent volontiers un datif locatif et fonctionnent comme une variante syntagmatique du verbe simple accompagné du préverbe. Les deux syntagmes étant sémantiquement équivalents et très proches, à la fois d'un point de vue graphique et

<sup>637</sup> Francis Vian, dans l'apparat critique *ad. loc.*, remarque que l'on trouve ἐμβάλλω et le datif dans une formulation proche en I, v. 295.

<sup>638</sup> La leçon des manuscrits, ἐνιρῥέζουσι, n'est pas métrique. En revanche, ῥέζω fait régulièrement position chez Homère.

d'un point de vue phonétique, il n'est guère surprenant que les copistes aient pu hésiter, d'autant que la plupart de ces verbes sont très rares.

Hermann Fränkel n'édite presque jamais le préverbe lorsque les deux leçons sont attestées, alors que Francis Vian adopte une « voie médiane »<sup>639</sup> et décide au cas par cas. Etant donné la difficulté de la question, nous ne traiterons en détail que les verbes pour lesquels le préverbe est édité par Francis Vian, c'est-à-dire ἐμπάλλω (III, v. 756), ἐνσπείρω (III, v. 1185) et le verbe doublement préverbe ἐγκαταθνήσκω (II, v. 834).

### Le verbe ἐμπάλλομαι (III, v. 756)

Le verbe simple πάλλω apparaît dès les épopées homériques et est ensuite employé en poésie et en prose ionienne. On le trouve également chez Apollonios, où il signifie « agiter, secouer » quand il est employé à l'actif transitif, par exemple au vers 169 du chant I<sup>640</sup> :

Βῆ δ' ὁ γε Μαινελῆς ἄρκτου δέρος ἀμφίτομόν τε  
δεξιτερῆ πάλλων πέλεκυν μέγαν·  
[Ancaios] vint, avec une peau d'ours du Ménale, agitant dans sa main droite une grande  
hache à double tranchant.

Apollonios emploie également le moyen, pour désigner le fait de « trembler » de peur, par exemple lorsqu'il décrit les réactions que suscitent les sifflements du dragon<sup>641</sup> :

δείματι δ' ἐξέγροντο λεχωίδες, ἀμφὶ δὲ παισὶν  
νηπιάχοις, οἳ τέ σφιν ὑπ' ἀγκαλίδεσσιν ἴαυον,  
ροίζῳ παλλομένοις χεῖρας βάλλον ἀσχαλόωσαι.  
Les femmes qui avaient accouché furent réveillées par la peur et, irritées, passèrent leurs  
bras autour de leurs enfants nouveau-nés, endormis contre elles, qui tremblaient à cause du  
sifflement.

Quant à l'*hapax* ἐμπάλλω, il apparaît chez Apollonios, au vers 756 du chant III, où le chatolement du rayon de lumière réfléchi par l'eau est comparé aux palpitations qui agitent le cœur de Médée :

Πυκνὰ δὲ οἱ κραδίη στηθέων ἔντοσθεν ἔθυιεν.  
Ἥελίου ὧς τίς τε δόμοις ἐνιπάλλεται αἴγλη,  
ὔδατος ἐξανιοῦσα τὸ δὴ νέον ἠὲ λέβητι  
ἠὲ που ἐν γαυλῷ κέχυται, ἢ δ' ἔνθα καὶ ἔνθα  
ὠκείη στροφάλιγγι τινάσσεται αἰσσοῦσα·  
ὧς δὲ καὶ ἐν στήθεσσι κέαρ ἐλελίζετο κούρης.  
Son cœur bondissait avec frénésie dans sa poitrine. Comme un rayon du soleil frémit dans  
les maisons, jaillissant hors de l'eau que l'on vient de verser dans un chaudron ou peut-être  
un vase, et s'élance et s'agite de-ci de-là, mu par un tourbillon rapide, ainsi le cœur de la  
jeune fille, lui aussi, s'agitait dans sa poitrine.

<sup>639</sup> VIAN 1974, p. LXVII.

<sup>640</sup> Sur ce passage, VIAN 1974, p. 58, n. 2.

Voir aussi pour le fait d'« agiter » ou de « brandir » un bâton de berger, IV, v. 974 ; pour le fait d'« agiter » ses membres, dans une course, I, v. 1270 ; pour vérifier leur bonne santé, II, v. 45 ; pour les ailes d'un oiseau, II, v. 1255.

<sup>641</sup> IV, v. 136-138. Voir aussi III, v. 633 et IV, v. 752 ; pour le θυμός, IV, v. 53. Voir aussi, pour le « cœur » qui « tremble », Homère, *Iliade*, XXII, v. 452 et 461.

Le verbe semble désigner un tremblement ou un frémissement régulier et de faible amplitude. Il est par exemple employé pour des poissons hors de l'eau chez Hérodote (*Histoires*, I, 141).

Apollonios inverse ici une image relativement fréquente, celle du cœur qui « palpite ». Le verbe *πάλλομαι*, qui est par ailleurs souvent employé pour décrire les battements du cœur<sup>642</sup>, est ici employé non pour le cœur de Médée mais pour ce à quoi il est comparé. S'il faut bien lire là un préverbe et non un syntagme postpositionnel, le verbe *ἐμπάλλομαι* régit ici le datif *δόμοις*, qui semble être locatif ici : le datif locatif *δόμοις* semble jouer dans la comparaison le rôle que jouaient *στηθέων ἔντοσθεν* (v. 755) et *ἐν στήθεσσι* (v. 760), « dans sa poitrine », dans la narration principale.

On peut cependant remarquer que, même si le préverbe *ἐμπάλλεται* est présent dans toute la famille *w* et dans deux manuscrits de *m*, L et D, *δόμοις ἐνι-* est placé après la coupe trochaïque. C'est précisément la place qu'occupe le syntagme postpositionnel *δόμοις ἐνι* dans l'intégralité de ses attestations, à la fois chez Homère<sup>643</sup> et chez Apollonios<sup>644</sup>. S'il faut bien lire là un préverbe, alors il s'agirait de l'unique attestation de *δόμοις ἐνι-* où *ἐνι°* est préverbial et non postpositionnel, à l'exception peut-être de *ἐνιδινεύω* (III, v. 835), où la plupart des manuscrits présentent la postposition et pour lequel ni Fränkel ni Vian n'éditent le préverbe.

### Le verbe *ἐνσπείρω* (III, v. 1185)

Le verbe *ἐνσπείρω* est un préverbe de *σπείρω*, « semer ». Le verbe simple, qui apparaît pour la première fois chez Hésiode<sup>645</sup> et est ensuite bien attesté dans tous les genres littéraires, est employé par Apollonios, au chant III, alors que Médée décrit à Jason l'épreuve qui l'attend<sup>646</sup> :

Εὐτ' ἂν δὴ μετιόντι πατὴρ ἐμὸς ἐγγυαλίξει  
 ἐξ ὄφιοις γενύων ὄλοοις σπείρασθαι ὀδόντας  
 Lorsque mon père, quand tu seras allé le chercher, t'aura donné à semer les dents  
 meurtrières prises aux mâchoires du serpent...

Le verbe réapparaît dans le même contexte, mais au passif, au vers 1055 du même chant<sup>647</sup>. Euripide employait d'ailleurs ce même verbe lorsque, dans les *Bacchantes*, il décrit Cadmos semant ces mêmes dents de dragon<sup>648</sup>. Ce verbe régit un accusatif direct, qui désigne soit la graine ou la

<sup>642</sup> Pour les attestations chez Homère et Apollonios, cf. *supra*, p. 4, n. 641. Pour *κῆρ* ou *καρδία*, Eschyle, *Les Suppliantes*, v. 785 et *Les Choéphores*, v. 410 ; *Collection hippocratique (Maladie sacrée, 6 ; Maladies des femmes, 151)*. Pour le *θυμός*, Eschyle, *Les Suppliantes*, v. 567. Pour le *φρήν*, Sophocle, *Cédipe Roi*, v. 153.

Pour le fait de « trembler de peur », sans référence au cœur, *Hymne homérique à Déméter*, v. 293 ; Eschyle, *Les Choéphores*, v. 524 ; Hérodote, *Histoires*, VII, 140.

<sup>643</sup> Homère, *Iliade*, V, v. 198 ; XI, v. 223 ; XIII, v. 466 ; XV, v. 95 ; *Odyssée*, XIII, v. 306 ; XIX, v. 584.

<sup>644</sup> I, v. 148 et 225 ; II, v. 435, 457, 1020 ; III, v. 835 (où L et E présentent *ἐνιδινεύουσα* et *w*, A et D *ἐνι δινεύουσα*).

<sup>645</sup> Employé absolument, Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, v. 391. Avec un accusatif du lieu ensemencé, v. 463. Avec un accusatif de la plante que l'on sème, *Bouclier*, v. 399.

<sup>646</sup> III, v. 1027-1028.

<sup>647</sup> III, v. 1055 :

σπειρομένων ὄφιοις δνοφερὴν ἐπὶ βῶλον ὀδόντων  
 ... alors que les dents du serpent sont semées sur la terre sombre.

<sup>648</sup> Euripide, *Les Bacchantes*, v. 263-264 :

Ἵ ξέν', οὐκ αἰδῆ θεοῦς  
 Κάδμον τε τὸν σπείραντα γηγενῆ στάχυν ;  
 Etranger, ne crains-tu pas les dieux et Cadmos, qui sema la moisson fille de la terre ?

Voir aussi v. 1026 et 1315.

plante que l'on sème, soit le sol que l'on ensemence<sup>649</sup>. La construction avec un datif direct de sens locatif, qui sera également celle de ἐνσπείρω cher Apollonios, est également attestée pour quelques occurrences poétiques, chez Pindare, Sophocle et Euripide<sup>650</sup>.

Le préverbe en ἐν°, si c'est bien là la leçon qu'il faut retenir ici, apparaît pour la première fois au vers 1185 du chant III, où Apollonios raconte cette fois la moisson de Cadmos<sup>651</sup> :

Καί ῥ' ὁ μὲν Ἀονίοισιν ἐνισπείρας πεδίοισι  
 Κάδμος Ἀγηνορίδης γαιηγενῆ εἶσατο λαόν,  
 Ἄρεος ἀμώοντος ὅσοι ὑπὸ δουρὶ λίποντο·  
 Cadmos fils d'Agénor, après avoir semé dans la plaine d'Aonie, y installa son peuple fils  
 de la terre, ceux que la lance d'Arès, pendant la moisson, avait épargnés.

Le verbe ἐνσπείρω régit ici un datif de sens clairement locatif, Ἀονίοισι πεδίοισι. Cette construction est bien attestée pour le verbe simple en poésie, ἐν et le datif étant en revanche assez fréquent en prose, il reste que le préverbe ἐνσπείρω s'intègre aisément dans une importante série de préverbes en ἐν° qui régissent un datif direct de sens locatif chez Apollonios.

Le verbe réapparaît très fréquemment à partir du deuxième siècle de notre ère, presque toujours en prose, ce qui n'a rien d'étonnant puisque σπείρω est lui aussi attesté en prose. Il y régit soit un accusatif et un datif directs, soit un accusatif et un syntagme prépositionnel en ἐν, les deux constructions étant parfois attestées chez le même auteur<sup>652</sup>. Le sens est métaphorique dans la quasi-totalité des attestations : le verbe signifie « répandre, disséminer » et n'est jamais employé pour du grain.

### Le verbe ἐγκαταθνήσκω (II, v. 834)

Le verbe ἐγκαταθνήσκω est attesté dans les manuscrits de la famille *w* ainsi que dans le manuscrit L et ses descendants, alors que la leçon postpositionnelle est attestée dans A et dans E. Le préverbe simple καταθνήσκω, « mourir », est fréquent dans la langue poétique et en particulier dans

<sup>649</sup> CHANTRAINE 1999, s. v. σπείρω. Pour les différentes constructions dans les attestations hésiodiques, cf. *supra*, n. 645.

<sup>650</sup> Pindare, *Néméennes*, I, v. 13 :

Σπεῖρέ νυν ἀγλαΐαν τινὰ νάσω  
 Répands donc quelque éclat sur l'île.

Euripide, *Héraclès*, v. 1098 :

πτερωτὰ τ' ἔγχη τόξα τ' ἔσπαρται πέδῳ  
 Mes traits ailés et mon arc sont répandus sur le sol.

Voir aussi avec le sens métaphorique de « répandre l'information », Sophocle, fr. 653 (éd. S. Radt, dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*, vol. 4), v. 1.

<sup>651</sup> On trouve le préverbe dans la famille *w*, dans L et dans D. On trouve en revanche la postposition dans A et E.

<sup>652</sup> Avec un accusatif seul, *Testament des Douze Patriarches*, I, 5, 3 ; Clément de Rome, *Homélie clémentines*, XI, 35, 5. Avec un accusatif et un syntagme prépositionnel en ἐν, Clément de Rome, *Homélie clémentines*, II, 29, 6. Au passif, avec un syntagme prépositionnel en ἐν, Aelius Aristide, *Discours sacrés*, p. 327, l. 9 ; Clément d'Alexandrie, *Extraits de Théodote*, C, 48, 4. Au passif, Galien, *Médicaments composés selon les lieux*, 12.889 K ; *Médecin, Introduction*, 14.757 K. Employé absolument, Clément d'Alexandrie, *Stromates*, III, 13, 91.

Au passif, avec un datif, Aelius Aristide, *Eloge de Rome*, 67 ; Philostrate, *Vie des sophistes*, I, 10 ; Clément d'Alexandrie, *Extraits de Théodote*, C, 53, 2. Avec un accusatif et un datif, Clément de Rome, *Homélie clémentines*, X, 12, 1 ; XI, 15, 1 ; XX, 22, 4 ; *Oracles chaldaïques*, 39, v. 2. Le verbe continue à être employé de manière abondante chez les Pères de l'Eglise.

la langue homérique<sup>653</sup>. Ce verbe apparaît dans l'épisode de la mort d'Idmon, alors que le héros succombe à ses blessures :

τὸν δ' ἔταροι ἐπὶ νῆα φέρον ψυχορραγέοντα  
ἀχνύμενοι, χεῖρεςσι δ' ἔων ἐνικάτθαν' ἑταίρων.  
Ses compagnons affligés le portèrent sur le navire alors qu'il luttait contre la mort. Il mourut dans les bras de ses compagnons.

Le préverbe en ἐν<sup>o</sup> régit bien un datif locatif, χεῖρεςσι, construction qui n'est admise ni par le verbe simple θνήσκω, ni par le préverbe καταθνήσκω, qui ne régissent que des datifs instrumentaux. Les syntagmes ἐν χερσὶ θνήσκω<sup>654</sup> et ἐν χερσὶ καταθνήσκω<sup>655</sup>, « mourir dans les bras de quelqu'un » sont tous deux rares et poétiques, mais attestés. On trouve notamment le syntagme ἐν χερσὶ θνήσκω au vers 426 du chant XXII de l'*Iliade*, alors que Priam se lamente sur la mort d'Hector :

ὡς ὄφελεν θανέειν ἐν χερσὶν ἐμῆσι·  
Si seulement [Hector] était mort dans mes bras !

Là encore, le préverbe en ἐν<sup>o</sup> accompagné du datif direct semble fonctionner comme une variante syntagmatique du verbe καταθνήσκω accompagné d'un syntagme prépositionnel en ἐν et le datif.

#### v. Synthèse : verbes en ἐν<sup>o</sup> et datif locatif

Le préverbe semble bien jouer un rôle syntaxique pour les quatre seuls préverbes en ἐν<sup>o</sup> de notre corpus : la préverbaton en ἐν<sup>o</sup> permet la rection d'un datif locatif, qui n'est pas admise par le verbe simple. A ces quatre verbes, il faut ajouter trois verbes en ἐγκατα<sup>o</sup>, ἐγκατένασσα (III, v. 116), ἐγκαταπίπτω (III, v. 655) et ἐγκαταθνήσκω (II, v. 834), qui régissent également tous les trois un datif locatif sans que la construction soit admise pour le verbe simple ou pour le préverbe en κατα<sup>o</sup> quand il est attesté<sup>656</sup>. Chez Apollonios, la préverbaton en ἐν<sup>o</sup> semble donc toujours être accompagnée d'une modification de la valence verbale : le préverbe en ἐν<sup>o</sup> peut régir un datif locatif direct pour tous les verbes de notre corpus mais également pour un nombre important de préverbes en ἐν<sup>o</sup> qui sont employés par Apollonios mais qui ne relèvent pas de notre corpus<sup>657</sup>.

Les manuscrits des *Argonautiques*, pour un nombre important d'occurrences, hésitent entre le préverbe précédé d'un datif direct et le simple précédé d'un syntagme postpositionnel en ἐνι. Cette hésitation témoigne de la grande proximité entre les deux constructions, qui sont à la fois quasi-synonymes et quasi-homonimes, et qui sont toutes deux bien attestées dans les *Argonautiques*

<sup>653</sup> Sur ce verbe, VIOLAS 2014, p. 617-621 et VIOLAS 2015, p. 5-8.

<sup>654</sup> Homère, *Iliade*, XXII, v. 426 ; Plutarque, *Vie de Pyrrhos*, 27, 9 ; Héliodore, *Ethiopiennes*, V, 7, 2 ; Voir aussi Libanios, *Progymnasmata*, XI, 2, 1 (qui semble directement inspiré de l'*Iliade*) ; Socrate de Scolastique, *Histoires de l'Eglise*, I, 22. Voir aussi, avec le duel, Sophocle, *Cédipe Roi*, v. 821.

<sup>655</sup> Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, I, v. 245-246 :

ὁ<ς> δ' ἄρα βαιὸν ἀπὸ πτολέμοιο λιασθεῖς  
κάτθανε καρπαλίμως σφετέρων ἐν χερσὶν ἑταίρων.

[Podarcès], un peu à l'écart du combat, mourut rapidement dans les bras de ses compagnons.

<sup>656</sup> Sur la syntaxe des préverbes en ἐγκατα<sup>o</sup>, cf. *infra*, p. 4 *sqq.*

<sup>657</sup> Cf. *supra*, p. 4, n. 605.

dans des occurrences où il n'est pas possible d'hésiter. Etant donné la grande proximité entre les deux constructions et la rareté des verbes concernés, il n'est guère étonnant que les manuscrits divergent. Le choix entre l'une ou l'autre leçon relève ici davantage de l'ecdotique que de l'étude de la préverbatation.

La construction d'un préverbe en ἐν<sup>ο</sup> avec un datif locatif direct n'est nullement propre à Apollonios : elle est déjà bien attestée dans le texte homérique. Les exemples sont également nombreux dans les *Argonautiques* et concernent des verbes très fréquents comme ἐμβάλλω ou ἐντίθημι. Du point de vue de la syntaxe, ces quatre « nouveaux » préverbes en ἐν<sup>ο</sup> ne se distinguent finalement guère des autres préverbes en ἐν<sup>ο</sup> de la langue épique, qu'il s'agisse d'Homère ou d'Apollonios.

Si la langue d'Apollonios s'écarte de la langue courante contemporaine dans son emploi des préverbes en ἐν<sup>ο</sup>, ce n'est que du point de vue de la syntaxe : les préverbes en ἐν<sup>ο</sup> sont fréquents, notamment pour les verbes de transfert locatif, et il n'y a rien d'étonnant à ce que ἐνωθέω-ῶ ou ἐνσπείρω apparaissent en prose par la suite. A l'inverse, si ἐμπάλλομαι et ἐγκτερεῖζω demeurent très rares, cela ne tient vraisemblablement pas à la préverbatation mais davantage au radical verbal employé : les verbes simples κτερεῖζω et πάλλομαι sont rares et il est donc attendu que leurs préverbes respectifs le soient également.

## 2) Un verbe dont la construction est isolée : μεταλδήσκω (III, v. 414)

A l'inverse des verbes que nous venons d'étudier, qui s'intègrent dans une large série de verbes qui présentent le même préverbe et qui régissent les mêmes compléments, le préverbe μεταλδήσκω présente une construction qui, en plus de ne pas être attestée pour le verbe simple correspondant, ne l'est pas non plus pour les autres verbes en μετα<sup>ο</sup> de sens proche. Ce verbe, qui semble isolé, est donc de compréhension plus difficile.

Notre corpus contient deux préverbes en μετα<sup>ο</sup> qui présentent une construction qui n'est pas attestée pour le verbe simple : μεταλδήσκω (III, v. 414) et μετατροπάομαι-ῶμαι (III, v. 197). Ces deux verbes en μετα<sup>ο</sup> ont en commun le fait de véhiculer le sème de la transformation : ils admettent donc naturellement un actant supplémentaire, qui désigne ce à quoi aboutit la transformation.

Le verbe μετατροπάομαι-ῶμαι, qui signifie « changer, se transformer » chez Apollonios, régit un accusatif direct et un syntagme prépositionnel en εἰς et l'accusatif : comme nous l'avons vu, ce verbe doit être analysé comme un déverbal formé à partir de μετατρέπομαι, qui admet la même construction, et nous ne nous attarderons donc pas davantage sur la construction de ce verbe<sup>658</sup>.

---

<sup>658</sup> Cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

L'*hapax* μεταλδήσκω présente davantage de difficulté : ce verbe régit un datif direct chez Apollonios, construction qui n'est pas admise par le verbe simple mais qui n'est pas non plus la construction attendue pour les verbes de transformation préverbés en μετα<sup>o</sup>.

### a) Sens et construction de ἀλδήσκω

Le verbe simple ἀλδήσκω, « grandir »<sup>659</sup>, apparaît une fois chez Homère<sup>660</sup> et restera rare par la suite. Le verbe peut être employé de manière intransitive et signifie alors « grandir ». C'est notamment le cas dans son unique attestation homérique, dans une comparaison de l'*Iliade* où le verbe est employé pour la croissance du grain<sup>661</sup> :

τοῖο δὲ θυμὸς  
ιάνθη ὡς εἶ τε περὶ σταχύεσσιν ἐέρση  
λήϊου ἀλδήσκοντος, ὅτε φρίσσουσιν ἄρουραι·  
Son cœur fondait, comme la rosée autour des épis lorsque croît la moisson, au moment où  
les champs se hérissent [d'épis].

Quand il est employé de manière transitive, il signifie alors « faire croître », par exemple chez Théocrite<sup>662</sup> :

Μυρία ἄπειροί τε καὶ ἔθνεα μυρία φωτῶν  
λήιον ἀλδήσκουσιν ὀφελλόμεναι Διὸς ὄμβρω  
Mille pays et mille peuples des hommes font croître la moisson, aidés par les pluies  
apportées par Zeus.

Par la suite, le verbe continue à être employé à la fois dans des constructions transitives et intransitives<sup>663</sup>. Le verbe simple ne régit en revanche jamais un datif direct.

### b) Sens et construction de μεταλδήσκω (III, v. 414)

Le préverbé μεταλδήσκω, quant à lui, ne se trouve que chez Apollonios, dans la bouche d'Aiétes qui décrit à Jason la tâche qui l'attend (III, v. 413-415) :

οὐ σπόρον ὀλκοῖσιν Δηοῦς ἐνιβάλλομαι ἀκτῆ  
ἀλλ' ὄφις δεινοῖο μεταλδήσκοντας ὀδόντας  
ἀνδράσι τευχηστήσι δέμας·  
Ce n'est pas de la semence que je jette dans les sillons pour la moisson de Déo, mais les  
dents d'un terrible serpent qui grandissent pour devenir des hommes à la stature de  
guerriers.

<sup>659</sup> Ce verbe a été rapproché du latin *alō*, issu de la racine \**h<sub>2</sub>l-*, « nourrir », qui est peu productive en grec. En grec, on le rapproche des présents ἀλδάνω et ἀλδαίνω, avec une autre suffixation, qui sont transitifs et qui signifient « faire croître ». Voir par exemple Homère, *Odyssée*, XVIII, v. 69-70 et XXIV, v. 367-368 :

αὐτὰρ Ἀθήνη  
ἄγχι παρισταμένη μέλε' ἤλδανε ποιμένι λαῶν.  
Alors, Athéna, s'étant approchée, fit croître les membres du pasteur d'hommes.

Le verbe \*μεταλδαίνω n'est pas attesté.

<sup>660</sup> Sur la reprise sous forme préverbée de cet *hapax* homérique et sur le travail de réécriture, cf. *infra*, p. 4 *sqq.*

<sup>661</sup> Homère, *Iliade*, XXIII, v. 597-599.

<sup>662</sup> Théocrite, *Idylles*, XVII, v. 77-78.

<sup>663</sup> Employé de manière intransitive, Lucius Cornutus, *Survolo de la tradition théologique grecque*, 27, l. 47. Oppien, *Cynégétique*, I, v. 318 et III, v. 181 ; Galien, *Antidotes*, 14.101 K.

Employé de manière transitive, Achille Tatius, *Introduction aux Phénomènes d'Aratos*, 19, l. 33 (dans un poème en hexamètres attribué à Eratosthène) ; *Lapidaire orphique*, v. 370.

Ces trois vers, et en particulier les datifs ἀκτῆ et ἀνδράσι, posent des problèmes de compréhension, au point qu’Hermann Fränkel, dans son édition, a supposé une lacune après le vers 414. Si le premier de ces datifs n’est pas attesté dans tous les manuscrits et peut éventuellement être corrigé<sup>664</sup>, ce n’est pas le cas de ἀνδράσι, qui est présent dans l’ensemble de la tradition manuscrite. Si l’on ne fait pas, comme Hermann Fränkel, l’hypothèse d’une lacune qui ferait suite au vers 414, le datif ἀνδράσι peut difficilement se comprendre autrement que comme un complément du verbe μεταλδήσκω, l’accusatif δέμας étant un accusatif de relation. Ni la paraphrase que fait Jason des paroles d’Aïétés ni le récit de l’exploit de Jason par le narrateur à la fin du chant ne permettent d’éclairer le texte.

Les préverbes en μετα<sup>o</sup> expriment fréquemment un changement et c’est bien le cas de μεταλδήσκω ici, même si la notion de changement est déjà présente dans le sémantisme du verbe simple ἀλδήσκω. En revanche, ces verbes ne se construisent habituellement pas avec un datif mais plutôt avec un syntagme prépositionnel à l’accusatif pour exprimer l’aboutissement de la transformation<sup>665</sup>.

Plusieurs solutions ont été proposées par les commentateurs. Pour Francis Vian, il est possible de conserver le datif ἀνδράσιν en considérant qu’Apollonios fait un usage relativement lâche de ce cas<sup>666</sup>. Pour lui, les deux datifs ἀκτῆ et ἀνδράσιν sont des datifs « de destination » : le passage signifierait alors « des dents qui grandissent pour devenir des hommes ». Il rapproche cet emploi du datif avec ce que l’on trouve au vers 247 du chant IV, où les manuscrits qui n’appartiennent pas à la famille *d* présentent la leçon θηληῆ, que Francis Vian n’édite pas :

τὰ μὲν ὄσσα θηληῆ  
κούρη πορσανέουσα τιτύσκετο  
... tout ce que la jeune fille préparait pour faire une offrande en vue du sacrifice.

L’éditeur préfère cependant la leçon de la famille *d*, θηλήν, l’accusatif étant alors régi par le verbe πορσαίνω. Francis Vian propose un autre rapprochement, beaucoup plus proche du texte qui

<sup>664</sup> On trouve l’accusatif ἀκτῆν dans le manuscrit E ; M. West propose de corriger par le génitif ἀκτῆς. Sur le passage, CAMPBELL 1969, p. 347-348, n. au v. 413-415 ; VIAN 1980, p. 124, n. au v. 415 ; HUNTER 1989, p. 144, n. au v. 413-415, qui défend la conjecture ἀκτῆς en soulignant l’inélégance et les difficultés syntaxiques qu’induirait la présence de deux datifs ἀκτῆ et ὀλοκοῖσιν.

<sup>665</sup> C’est par exemple le cas de μεταβάλλω, μετατίθεμαι, μεθίστημι... Les *Argonautiques* ne contiennent aucun autre exemple de verbe de changement préverbe en μετα<sup>o</sup> où l’aboutissement de la transformation est exprimé. Pour le verbe μετακλείω, qui véhicule le sème de la transformation sans que l’aboutissement de la transformation soit exprimé, cf. *infra*, p. 4 *sqq.*

<sup>666</sup> VIAN 1980, p. 124, n. au v. 415. Francis Vian cite l’emploi du datif aux vers 101 (ἀλλήλαις, corrigé par Ziegler en -ας, qui est édité par Fränkel), 122 (χροιῆ, pour lequel Vian édite χροῖης, attesté dans le manuscrit E), 346 (ἐρεμτοῖς, mais les manuscrits E et O présentent l’accusatif attendu avec, respectivement, les leçons ἐρεμτοῦς et ἐρεμτά, qui sont des *lectiones faciliores*, cf. pour la discussion, CAMPBELL 1969, p. 308), 386 (τῶδε στολῶ, cf. *ibid.*, p. 331, pour qui le datif n’est pas un complément du verbe) et 462 (κηδοσύνησιν) du chant III. Dans tous ces vers, on trouve le datif dans une partie au moins des manuscrits alors que l’on attendrait soit l’accusatif soit le génitif, cas qui sont d’ailleurs parfois attestés dans une partie de la tradition manuscrite et qui sont régulièrement retenus par les différents éditeurs.

nous intéresse mais également beaucoup plus tardif : il compare le passage avec l'emploi du datif dans la description par Nonnos de la transformation d'Actéon<sup>667</sup> :

καὶ τανααὶ γναθμοῖσιν ἐμηκύνοντο παρειαί  
... et [tes] longues joues s'allongent pour devenir des mâchoires.

Ce vers est en effet très proche de celui qui nous intéresse : il s'agit d'une transformation et l'aboutissement de la transformation est exprimé par un datif. On peut également citer le vers 1290 des *Argonautiques Orphiques* :

πέτραις δ' ἠλλάξαντο δέμας μορφήν θ' ὑπέροπλον.  
[Les Sirènes] transformèrent en pierres leur corps et leur insolente apparence.

Ici, l'accusatif δέμας, qui semble être un accusatif de relation chez Apollonios, est régi par le verbe de transformation ἀλλάσσομαι et le datif πέτραις semble bien désigner l'aboutissement de la transformation. Il reste que ces exemples sont très tardifs et, étant au nombre de deux seulement, très peu représentatifs de la construction des verbes de transformation.

Pour Richard Hunter, qui reprend la proposition du scholiaste qui glose par ἐξισουμένους, ce datif est analogue de celui qui suit régulièrement les verbes qui expriment la ressemblance comme ἰσόω ou ἔοικα, qui se construisent avec un datif<sup>668</sup>. Malcolm Campbell rappelle quant à lui la proposition d'Otto Damsté, qui voit dans δέμας une apposition à ὀδόντας. Il faudrait alors traduire : « des dents qui grandissent et qui [deviennent] un corps pour des hommes en armes »<sup>669</sup>.

Quoi qu'il en soit, si la construction de l'unique attestation de μεταλδήσκω diffère de celle du verbe simple ἀλδήσκω, toujours employé soit de manière intransitive, soit avec un complément à l'accusatif et un sens factitif, il est difficile d'affirmer que le préverbe μετα<sup>ο</sup> joue un rôle dans ce changement syntaxique, puisque ce n'est pas là la construction attendue des préverbés en μετα<sup>ο</sup> qui désignent une transformation et qu'aucun autre verbe en μετα<sup>ο</sup> ne se construit avec le datif dans les *Argonautiques*. Le préverbe ne semble pas non plus avoir une influence sur le sémantisme du verbe : μεταλδήσκω semble simplement désigner le fait de « grandir », tout comme le verbe ἀλδήσκω. La notion de changement, qu'expriment souvent les préverbés en μετα<sup>ο</sup>, est déjà présente dans le

---

<sup>667</sup> Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, V, v. 318. Francis Vian propose également un rapprochement avec Théocrite, *Idylles*, XXVIII, v. 10 :

σὺν τᾷ πόλλα μὲν ἔργ' ἐκτελέσεις ἀνδρεῖοις πέπλοις  
Avec [la quenouille], tu fabriqueras une grande quantité de laine pour des vêtements d'homme.

L'établissement du texte est cependant difficile, notamment parce que les manuscrits présentent tous ἔργ[α], cf. A. Gow, *Theocritus*, vol. II, p. 499, n. au v. 10, qui conserve la leçon du manuscrit. Quoi qu'il en soit, cet emploi reste assez éloigné de celui qu'on trouve chez Apollonios.

<sup>668</sup> HUNTER 1989, p. 144, n. au v. 413-415. Pour ἰσόω-ῶ, III, v. 1108. Pour ἔοικα, I, v. 461, 739, etc. ; R. Hunter rapproche notamment le passage de IV, v. 672-673, où l'on trouve également un datif ἀνδρεσσιν associé à l'accusatif de relation δέμας :

θῆρες δ', οὐ θήρεσσιν εἰκότεες ὠμηστῆσιν  
οὐδὲ μὲν οὐδ' ἀνδρεσσιν ὁμὸν δέμας  
Des bêtes, qui ne ressemblaient pas à des bêtes qui mangent de la chair crue, ni non plus, pour leur corps entier, à des hommes.

<sup>669</sup> DAMSTE 1922, p. 8, qui glose par « qui viris armatis vitam corpusque darent ».

sémantisme du verbe simple, le préverbe venant en quelque sorte renforcer un des sèmes du verbe simple, celui de la « transformation »<sup>670</sup>.

## D. Rapports entre préverbés et groupes prépositionnels

Le lien entre le préverbé accompagné d'un cas direct et le simple accompagné d'un syntagme prépositionnel a été bien étudié pour plusieurs langues indo-européennes, quoiqu'il n'y ait pas d'étude qui porte spécifiquement sur le grec<sup>671</sup>. Renato Oniga, qui étudie les préverbés du latin, cite à titre d'exemples les syntagmes *eo trans flumen* et *transeo flumen*, qui sont deux expressions alternatives pour exprimer le fait de « traverser un fleuve »<sup>672</sup>. Il désigne par le terme « incorporation » le fait que la préposition soit en quelque sorte « intégrée » au verbe qui peut alors régir ce qui était le régime de la préposition dans la tournure prépositionnelle<sup>673</sup>. Si certains verbes, comme *transeo*, se prêtent volontiers à une telle analyse, il apparaît rapidement qu'elle ne peut être appliquée de manière convaincante à tous les préverbés où la préverbation a une incidence syntaxique<sup>674</sup>, ne serait-ce que parce que le verbe simple n'est pas toujours employé avec la préposition correspondante.

Dans notre corpus, certains préverbés semblent en effet fonctionner comme des variantes syntagmatiques du verbe simple accompagné d'un préverbé : le poète a plusieurs formulations concurrentes à sa disposition et, pour des raisons stylistiques, peut choisir d'employer l'une ou l'autre. Pour d'autres verbes de notre corpus, en revanche, il faut bien constater que le verbe simple n'est jamais employé avec le syntagme prépositionnel correspondant dans les attestations que nous avons conservées, quoique la construction ne semble pas *a priori* agrammaticale.

### 1) Formulations concurrentes et travail du poète

Le lien entre le préverbé et le syntagme prépositionnel était évidemment bien perçu : plusieurs formulations concurrentes sont à la disposition du poète, qui peut employer l'une ou l'autre. La comparaison homérique dans laquelle Apollonios emploie ἐμπάλλομαι, par exemple, contient trois formulations qui expriment le fait de « bondir à l'intérieur » de quelque chose (III, v. 755-760) :

Πυκνὰ δὲ οἱ κραδίη στηθέων ἔντοσθεν ἔθυιεν.  
Ἥελίου ὥς τις τε δόμοις ἐνιπάλλεται αἴγλη,  
ὔδατος ἕξανιοῦσα τὸ δὴ νέον ἠὲ λέβητι  
ἠὲ που ἐν γαυλῶ κέχυται, ἠ δ' ἐνθα καὶ ἔνθα  
ὠκεῖη στροφάλιγγι τινάσσεται αἴσσουσα·  
ὥς δὲ καὶ ἐν στήθεσσι κέαρ ἐλελίζετο κούρης.  
Son cœur bondissait avec frénésie dans sa poitrine. Comme un rayon du soleil frémit dans les maisons, jaillissant hors de l'eau que l'on vient de verser dans un chaudron ou peut-être

<sup>670</sup> Sur les verbes où le préverbe renforce un sème du verbe, cf. *infra*, p. 4 *sqq.*

<sup>671</sup> Sur le latin, ONIGA 2005, p. 216-221. Pour l'allemand, ROUSSEAU 1995, p. 146-148.

<sup>672</sup> ONIGA 2005, p. 216-217.

<sup>673</sup> ONIGA 2005, p. 216-217, qui emprunte la terminologie à BAKER 1988.

<sup>674</sup> VAN LAER 2010, p. 364-366.

un vase, et s'élance et s'agite de-ci de-là, mu par un tourbillon rapide, ainsi le cœur de la jeune fille, lui aussi, s'agitait dans sa poitrine.

Au vers 755, on trouve le verbe  $\theta\upsilon\acute{\omega}$  et l'adverbe  $\acute{\epsilon}\nu\tau\omicron\sigma\theta\epsilon\nu$  et le génitif ; au vers 756, Apollonios emploie le préverbe  $\acute{\epsilon}\mu\pi\acute{\alpha}\lambda\lambda\omega$  et le datif direct, si du moins c'est bien là la leçon qu'il faut retenir<sup>675</sup> ; enfin, au vers 760, on a le verbe  $\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\lambda\acute{\iota}\zeta\omicron\mu\alpha\iota$  et un syntagme prépositionnel en  $\acute{\epsilon}\nu$ . Apollonios, ici, emploie trois formulations concurrentes à quelques vers d'intervalle : la préverbation est l'une des formulations que le poète a à sa disposition pour exprimer le lieu où est accompli le procès. De fait, les verbes  $\acute{\omega}\theta\acute{\epsilon}\omega$ - $\acute{\omega}$ ,  $\sigma\pi\epsilon\acute{\iota}\rho\omega$  et  $\pi\acute{\alpha}\lambda\lambda\omega$  sont attestés avec un syntagme prépositionnel en  $\acute{\epsilon}\nu$ , une fois dans l'*Hymne homérique à Apollon* pour  $\acute{\omega}\theta\acute{\epsilon}\omega$ - $\acute{\omega}$ <sup>676</sup> et fréquemment pour  $\sigma\pi\epsilon\acute{\iota}\rho\omega$ <sup>677</sup> et  $\pi\acute{\alpha}\lambda\lambda\omega$ <sup>678</sup>. Le verbe  $\kappa\tau\epsilon\rho\acute{\epsilon}\acute{\iota}\zeta\omega$ , en revanche, n'est employé avec un syntagme prépositionnel en  $\acute{\epsilon}\nu$  que chez Nonnos de Panopolis<sup>679</sup>, mais cela tient peut-être davantage à la rareté de ce thème verbal qu'à une véritable spécificité de ce verbe au sein des préverbés en  $\acute{\epsilon}\nu$ <sup>o</sup>. Le préverbe en  $\acute{\epsilon}\nu$ <sup>o</sup> construit avec un datif locatif direct fonctionne donc bien comme une variante syntagmatique du verbe simple accompagné d'un syntagme prépositionnel.

Plus encore, Apollonios, dans son dialogue avec le texte homérique, semble jouer avec le rapport entre préverbe et le simple accompagné d'un syntagme prépositionnel. Le phénomène est surtout évident pour le verbe  $\acute{\epsilon}\pi\alpha\lambda\epsilon\tau\rho\acute{\epsilon}\upsilon\omega$ , qu'Apollonios emploie avec un génitif direct dans un contexte très proche de celui dans lequel on trouvait chez Homère  $\acute{\alpha}\lambda\epsilon\tau\rho\acute{\epsilon}\upsilon\omega$  et un syntagme prépositionnel en  $\acute{\epsilon}\pi\acute{\iota}$ <sup>680</sup>. On peut également mentionner l'emploi que fait Apollonios de  $\acute{\epsilon}\pi\iota\beta\rho\mu\acute{\epsilon}\omega$ - $\acute{\omega}$ ,

<sup>675</sup> Deux manuscrits, A et E, présentent cependant la leçon  $\acute{\epsilon}\nu\acute{\iota}\ \pi\acute{\alpha}\lambda\lambda\epsilon\tau\alpha\iota$  ; l'ensemble de la famille  $w$  ainsi que les manuscrits L et D présentent le préverbe. Sur cette question, cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

<sup>676</sup> *Hymne homérique à Apollon*, v. 73 :

$\pi\omicron\sigma\sigma\acute{\iota}\ \kappa\alpha\tau\alpha\sigma\tau\rho\acute{\epsilon}\nu\gamma\alpha\varsigma\ \acute{\omega}\sigma\eta\ \acute{\alpha}\lambda\omicron\varsigma\ \acute{\epsilon}\nu\ \pi\epsilon\lambda\acute{\alpha}\gamma\epsilon\sigma\sigma\iota\nu.$

[Je crains qu'Apollon] ne retourne [mon île] du pied et qu'il ne l'enfonce dans les profondeurs de la mer.

Pour les verbes de transfert locatif comme  $\acute{\omega}\theta\acute{\epsilon}\omega$ - $\acute{\omega}$ , le préverbe en  $\acute{\epsilon}\nu$ <sup>o</sup> suivi du datif semble fonctionner comme l'équivalent du verbe simple accompagné d'un syntagme prépositionnel en  $\epsilon\acute{\iota}\varsigma$  et l'accusatif. De fait le verbe simple  $\acute{\omega}\theta\acute{\epsilon}\omega$ - $\acute{\omega}$  est fréquemment employé avec un syntagme en  $\epsilon\acute{\iota}\varsigma$  (Homère, *Illiade*, I, v. 220 ; Euripide, *Le Cyclope*, v. 636 ; *Oreste*, v. 291 ; Hérodote, *Histoires*, VII, 167 ; Aristophane, *Les Guêpes*, v. 196 ; Xénophon, *Helléniques*, VII, 1, 31 ; Platon, *Timée* 92b ; *République*, 415c ; Démosthène, *Contre Aristogiton I*, 53 ; *Contre Nicostrate*, 17 ; Eschine, *Sur l'ambassade*, 142 ; nous n'avons mentionné que les exemples archaïques et classiques mais la construction continue à être attestée).

<sup>677</sup> Euripide, *Les Bacchantes*, v. 1025-1026 :

$\delta\varsigma\ \tau\omicron\ \gamma\eta\gamma\epsilon\nu\acute{\epsilon}\varsigma$   
 $\delta\rho\acute{\alpha}\kappa\omicron\nu\tau\omicron\varsigma\ \acute{\epsilon}\sigma\pi\epsilon\acute{\iota}\rho\ \acute{\omicron}\phi\iota\omicron\varsigma\ \acute{\epsilon}\nu\ \gamma\alpha\acute{\iota}\alpha\iota\ \theta\acute{\epsilon}\rho\omicron\varsigma$

... qui sema dans la terre la moisson, fille de la terre, issue du serpent.

Voir aussi Hérodote, *Histoires*, II, 37 et 94 ; Xénophon, *Economique*, 17, 2 ; Platon, *République*, 497b. Nous n'avons cité que les exemples de l'époque classique, mais la construction est bien attestée par la suite.

<sup>678</sup> En particulier, pour le cœur qui remue dans la poitrine, Homère, *Illiade*, XXII, v. 451 ; *Bratrachomyomachie*, v. 71. Pour une arme que l'on remue dans sa main, *Illiade*, XVI, v. 117 ; Oppien, *Halieutiques*, V, v. 255. Pour les sorts que l'on remue avant de les tirer, Homère, *Illiade*, III, v. 316 ; XXIII, v. 861 ; *Odyssée*, X, v. 206. Pour le fait de « heurter » quelque chose, *Illiade*, XV, v. 645. Pour un enfant que l'on agite dans ses mains, Euripide, *Hécube*, v. 1158.

<sup>679</sup> Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XXX, v. 203.

<sup>680</sup> I, v. 1076-1077 :

$\acute{\epsilon}\mu\pi\epsilon\delta\omicron\nu\ \alpha\acute{\iota}\epsilon\acute{\iota}$   
 $\pi\alpha\nu\delta\acute{\eta}\mu\omicron\iota\ \mu\acute{\upsilon}\lambda\eta\varsigma\ \pi\epsilon\lambda\alpha\nu\omicron\upsilon\varsigma\ \acute{\epsilon}\pi\alpha\lambda\epsilon\tau\rho\acute{\epsilon}\upsilon\omicron\sigma\iota\nu.$

Immuablement, ils continuent de moudre des gâteaux sacrés sur la meule commune.

Homère, *Odyssée*, VII, v. 104 :

$\alpha\acute{\iota}\ \mu\acute{\epsilon}\nu\ \acute{\alpha}\lambda\epsilon\tau\rho\acute{\epsilon}\upsilon\omicron\sigma\iota\ \mu\acute{\upsilon}\lambda\eta\sigma\ \acute{\epsilon}\pi\iota\ \mu\acute{\eta}\lambda\omicron\pi\alpha\ \kappa\alpha\rho\pi\acute{\omicron}\nu$

qui a été rapproché par Richard Hunter d'un vers de l'*Illiade* où l'on trouve bien un syntagme prépositionnel en ἐπί et le datif, mais d'où le thème verbal βρομέω-ῶ est absent<sup>681</sup>.

Pour ἐπαλετρεύω, ἐπιβρομέω-ῶ et vraisemblablement l'ensemble des préverbes en ἐν° de notre corpus, le lien entre verbe préverbe et syntagme prépositionnel est non seulement senti par le poète, mais est également le lieu d'un jeu stylistique. L'existence de plusieurs formulations concurrentes permet au poète de faire à la fois une *variatio* interne au poème, par exemple dans les comparaisons homériques où le poète évite ainsi des formulations trop proches pour le comparé et le comparant, mais également une *variatio* externe au poème, quand Apollonios emploie le préverbe alors que l'on avait le syntagme prépositionnel chez Homère.

## 2) Le préverbe comme formulation « non-marquée » ?

Cependant, malgré ces quelques cas où le lien entre le préverbe et le syntagme prépositionnel est clair et est exploité par Apollonios, il n'en va pas de même pour tous les verbes de notre corpus. Le verbe μεταλδήσκω, qui régit chez Apollonios un datif que l'on n'explique que difficilement, est un peu à part, en ce qu'il ne peut absolument pas être glosé par le verbe simple ἀλδήσκω accompagné d'un syntagme prépositionnel en μετά ; la construction du verbe ne semble de toute manière pas pouvoir être attribuée au préverbe.

Pour les autres verbes de notre corpus, il semble théoriquement possible de gloser le préverbe par le verbe simple accompagné d'un syntagme prépositionnel. Ainsi, on glosera sans difficulté λείρια περιβρομέω-ῶ, « bourdonner autour des lys », que l'on trouve chez Apollonios, par περι λειρίοις βρομέω-ῶ. Pourtant, il faut bien constater que le verbe βρομέω-ῶ, de même que sa variante morphologique βρέμω, n'est jamais attesté avec un syntagme prépositionnel en περι<sup>682</sup>. De même, les syntagmes στενάχω ou στένω παρὰ τινι ne sont pas attestés avant Nonnos de Panopolis, presque huit siècles après Apollonios<sup>683</sup>, tout comme πέλω ὑπέρ τινος, que Nonnos emploie dans un contexte qui

---

Les unes broient le grain, jaune comme la pomme, sur la meule.

Sur le cas régi par la préposition ἐπί, cf. *supra*, p. 4 *sqq.* Sur l'effet d'écho entre l'emploi de ἀλετρεύω chez Homère et celui de ἐπαλετρεύω chez Apollonios, cf. *infra*, p. 4.

<sup>681</sup> III, v. 1370-1371 :

Κόλχοι δὲ μέγ' ἴαχον, ὡς ὅτε πόντος  
ἴαχεν ὀξείησιν ἐπιβρομέων σπιλάδεσσιν·

Les Colques poussèrent de grands hurlements, comme lorsque la mer hurle en grondant contre les rochers acérés.

Homère, *Illiade*, II, v. 394-395 :

Ἦς ἔφατ', Ἀργεῖοι δὲ μέγ' ἴαχον ὡς ὅτε κῦμα  
ἄκτῃ ἐφ' ὑψηλῇ.

Il parla ainsi et les Argiens poussèrent de grands cris, comme lorsque les vagues [crient] en heurtant un haut promontoire.

Cf. HUNTER 1989, p. 251, n. au v. 1370-1371 et CUSSET 1999, p. 186-187.

<sup>682</sup> Recherche lemmatisée dans le *Thesaurus Linguae Graecae* en ligne, effectuée le 23/02/2023, des lemmes βρομέω-ῶ et περι séparés de huit mots ou moins. Nous avons employé la même méthodologie pour l'ensemble des verbes traités dans cette partie.

<sup>683</sup> Pour στενάχω, Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XIX, v. 87-88. Pour στένω, XI, v. 322-323 ; XX, v. 177 ; XXXVIII, v. 95.

reste assez éloigné de celui dans lequel Apollonios emploie ὑπερπέλομαι<sup>684</sup>. Evidemment, ces trois verbes sont poétiques et, les syntagmes prépositionnels étant plus rares en poésie qu'en prose, il est attendu que ces verbes ne soient guère attestés avec des syntagmes prépositionnels. Enfin, pour συνανέρχομαι, ἀνέρχομαι σύν τινι et sa variante synonymique ἀνέρχομαι μετὰ τινος sont tous deux attestés, mais ils restent finalement plus rares que le préverbe συνανέρχομαι<sup>685</sup>.

Pour tous ces verbes, le préverbe accompagné d'un datif direct est finalement plus fréquent que le verbe simple accompagné du syntagme prépositionnel correspondant : le préverbe doit finalement peut-être être considéré comme une formulation « non-marquée » et non comme une variante d'une tournure prépositionnelle qui, quoique théoriquement possible et grammaticale, n'est en fait pas attestée, ou alors de manière moins fréquente que le préverbe. Quand Apollonios emploie les verbes περιβρομέω-ῶ, συνανέρχομαι et παραστενάχω, qui relèvent de séries bien attestées à l'époque d'Apollonios, y compris en prose, il emploie vraisemblablement la formulation « normale », « non-marquée ».

## E. Synthèse

Les préverbes qui, dans les *Argonautiques*, présentent un fonctionnement syntaxique homogène sont rares. Seul un préverbe, ἐν°, joue un rôle syntaxique dans l'ensemble de ses attestations dans notre corpus.

Pour certains de ces verbes la construction employée chez Apollonios est bien attestée pour des verbes qui présentent le même préverbe : c'est le cas pour περιβρομέω-ῶ, qui régit un accusatif direct, et pour συνανέρχομαι et παραστενάχω, qui régissent tous les deux un datif, pour μετεννέπω et le passif de μετατρέφω, qui régissent un datif comitatif pluriel, et pour certains préverbes en ἐπι° et l'ensemble des préverbes en ἐν° de notre corpus, qui régissent un datif locatif. Si ces verbes s'intègrent tous dans une série de préverbes qui régissent un accusatif ou un datif direct, la construction n'a cependant pas le même statut selon le préverbe : les préverbes en παρα° qui régissent un datif direct, déjà attestés chez Homère, sont fréquents dans tous les genres littéraires ; les préverbes en ἐν° qui régissent un datif locatif sont extrêmement fréquents dans la langue épique mais sont plus rares en prose, tout comme les préverbes en μετα° qui régissent un datif comitatif ; les préverbes en συν° qui régissent un datif comitatif ne sont pas homériques mais sont bien attestés dès l'époque classique, notamment dans la tragédie ; les verbes d'« émission sonore » en περι° qui régissent un

<sup>684</sup> Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XXXVII, v. 359 :

τρεις μὲν ὑπὲρ δαπέδοιο πέλον πεπτηότες ἵπποι  
Trois chevaux, tombés, étaient sur le sol.

Dans les *Oracles sibyllins* (XIV, v. 191), le syntagme en ὑπὲρ ne dépend pas du verbe et signifie « au sujet de ».

<sup>685</sup> Pour σύν τινι, Lucien, *Histoires Vraies A*, 6 ; Pausanias, *Description de la Grèce*, VII, 9, 6.

Dans Xénophon, *Helléniques*, II, 4, 39, Arrien, *Anabase*, VI, 28, 5 et Hérodien, *Histoire des empereurs romains*, IV, 2, 11, ἀνέρχομαι est employé au participe et le syntagme prépositionnel dépend à la fois du verbe principal et du participe. Pour μετὰ τινος, Aratos, *Phénomènes*, v. 673 ; Lucien, *Dialogues des morts*, XII, 2.

accusatif de sens locatif, quant à eux, semblent apparaître à l'époque hellénistique dans tous les genres littéraires. Cette hétérogénéité témoigne une fois encore du caractère composite de la langue d'Apollonios qui mêle des éléments empruntés à plusieurs époques et à plusieurs registres de langue.

Pour les autres verbes de notre corpus, la construction semble isolée et reste difficile, au point que, pour deux verbes de notre corpus, ὑπερπέλομαι et μεταλδήσκω, certains éditeurs ont supposé que le texte était corrompu ou lacunaire<sup>686</sup>. Pour l'un d'entre eux, ἐπαλετρεύω, la construction est éclairée par la comparaison avec un vers célèbre de l'*Odyssée*, qu'Apollonios semble retravailler en employant un préverbe là où Homère employait le verbe simple et un syntagme prépositionnel : le vers, qui est *a priori* difficile en raison de la construction inhabituelle du préverbe en ἐπι°, devait en réalité être aisément compréhensible pour le lecteur d'Apollonios. Pour ὑπερπέλομαι et surtout pour μεταλδήσκω, il est difficile de déterminer si la construction du verbe était aussi obscure pour les lecteurs d'Apollonios qu'elle l'est pour nous. Les deux verbes, en particulier ὑπερπέλομαι qui présente un thème fréquent dans la langue poétique, étaient-ils employés avant Apollonios et donc facilement compris ? Faut-il, comme le supposent certains éditeurs, condamner le texte des manuscrits ?

Quoi qu'il en soit, même si l'on conserve le texte des manuscrits et si l'on considère que la construction de ces verbes n'était pas plus claire au III<sup>e</sup> siècle qu'elle ne l'est maintenant, on remarque que, chez Apollonios, les véritables « innovations » syntaxiques restent extrêmement rares, avec seulement deux verbes concernés. Quand le préverbe joue un rôle syntaxique, que ce soit pour les verbes de mouvement ou pour les verbes qui n'impliquent pas de mouvement, le préverbe s'intègre le plus souvent dans une importante série, série qui peut être propre à la langue poétique ou à l'inverse être bien attestée en prose. S'il est aisé, par exemple, d'employer un suffixe verbal rare sans pour autant faire obstacle à l'identification du radical verbal et donc à la compréhension du sens, il n'en va pas de même pour la syntaxe : choisir une construction rare, voire jamais attestée pour tel ou tel verbe ou tel ou tel préverbe, nuirait nécessairement à la clarté du sens du passage. De ce point de vue, il n'est guère surprenant que dans notre corpus, qui contient surtout des verbes très rares, la prévervation n'ait que très rarement une incidence sur la syntaxe.

### III. Le prévervation comme phénomène sémantique

Certains préverbés de notre corpus, qui sont au nombre de vingt-sept, se distinguent du verbe simple par leur sémantisme : le préverbé présente alors, pour reprendre la terminologie développée

---

<sup>686</sup> Le verbe ὑπερπέλομαι est condamné par Hermann Fränkel, suivi par Giuseppe Giangrande qui propose une autre conjecture, cf. *supra*, p. 4. Pour μεταλδήσκω, Fränkel suppose une lacune entre le verbe et son régime supposé, cf. *supra*, p. 4.

par Bernard Pottier<sup>687</sup>, un sème qui n'est pas présent dans le sémème du verbe simple. Ainsi, le préverbe en ὑπερ° ὑπεραιδέομαι-οὔμαι signifie chez Apollonios « éprouver un αἰδώς excessif », alors que le verbe simple signifie « faire preuve d'αἰδώς »<sup>688</sup> : le sème de l'« intensité » ou de l'« excès », qui n'est pas présent dans le sémème du verbe simple, est spécifique au préverbe et est selon toute vraisemblance attribuable au préverbe puisque ὑπεραιδέομαι-οὔμαι peut être rapproché d'autres préverbes en ὑπερ° où le sème de l'intensité est présent.

Notre corpus, parce qu'il est essentiellement constitué de verbes très rares, avec notamment de nombreux *hapax*, se prête particulièrement mal à une étude sémantique. De fait, pour identifier de manière précise le sens d'un verbe, il est nécessaire de pouvoir comparer de nombreuses attestations : dans quel cas tel ou tel verbe est-il employé ? dans quel cas ne l'est-il pas ? quels sont les points communs, les invariants, que partagent toutes les attestations du verbe ? Pour l'immense majorité des verbes de notre corpus, nous n'avons pas conservé un nombre d'occurrences suffisant pour pouvoir entreprendre ce travail de manière sérieuse, d'autant que les verbes simples correspondants ne sont pas nécessairement plus fréquents, ce qui complique encore la comparaison. De ce fait, il est parfois difficile de distinguer ce qui relève véritablement du sens du verbe en langue et ce qui relève de son contexte d'emploi. Ainsi, le verbe σύν...ἀμαθύνω (III, v. 295), qui régit un accusatif pluriel chez Apollonios, peut être rapproché d'une série de préverbes en συν° homériques qui régissent toujours un accusatif pluriel ou duel et qui désignent le fait d'accomplir le procès sur un ensemble d'objets ; le verbe étant un *hapax*, il est cependant fort possible qu'il s'agisse simplement d'un hasard<sup>689</sup>. Il devient alors nécessaire de comparer le verbe qui nous intéresse à d'autres verbes qui présentent le même préverbe : le sème qui semble être propre au préverbe tel qu'il est employé chez Apollonios est-il également présent pour d'autres verbes qui présentent le même préverbe ? Si le préverbe s'intègre dans une série de verbes qui présentent à la fois le même préverbe et un sémantisme proche, alors il est vraisemblable que la préverbation joue bien un rôle sémantique, sans qu'il ne soit jamais possible d'en être certain. Cette démarche est encore compliquée par l'absence de véritable étude systématique sur l'emploi de chaque préverbe, qui rend difficile la comparaison, en particulier pour les préverbes les plus fréquents.

En raison de ces difficultés, nous avons laissé de côté une éventuelle valeur « aspectuelle » du préverbe<sup>690</sup> : ces nuances aspectuelles nous semblent trop fines pour pouvoir être identifiées de

<sup>687</sup> POTTIER 1963.

<sup>688</sup> Sur ce verbe, cf. *infra*, p. 4 *sqq.*

<sup>689</sup> III, v. 294-295 :

τὸ δ' ἀθέσφατον ἐξ ὀλίγοιο  
δαλοῦ ἀνεγρόμενον σὺν κάρφεα πάντ' ἀμαθύνει  
Une lumière [σέλας] indescriptible, qui s'élève du maigre tison, réduit toutes les brindilles en poussière.

Sur ce verbe et cette construction, cf. *infra*, p. 4 et 4.

<sup>690</sup> Sur la valeur aspectuelle du préverbe, BRUNEL 1939 ; DUHOUX 1995, p. 254-260 et p. 280-286 et FERNANDEZ 2003, p. 243-250. Voir aussi, pour les verbes où le préverbe se distingue mal du verbe simple, *infra*, p. 4 *sqq.*

manière assurée pour des verbes rares qui, en raison de leur faible nombre d'attestations, ne sont généralement attestés qu'à un seul thème temporel ; il est alors encore plus difficile de distinguer ce qui relève du thème temporel employé et ce qui relève du préverbe<sup>691</sup>. Nous nous sommes donc concentré sur les verbes de notre corpus pour lesquels l'écart sémantique entre le simple et le préverbé est véritablement sensible, en négligeant les verbes pour lequel l'écart semblait trop ténu pour être véritablement avéré.

Pour la plupart des verbes pour lesquels le préverbe a une incidence sémantique, le préverbé s'intègre dans une série de préverbés qui présentent le même préverbe associé à la même valeur sémantique : c'est parce que l'*hapax* σύν...ἀμαθύνω s'intègre dans une série de préverbés en σύν<sup>o</sup> qui désignent le fait d'accomplir le procès sur un ensemble d'objets que le sens du préverbe est identifiable par le lecteur. A l'inverse, pour trois préverbés de notre corpus, le préverbé ne peut pas être rapproché d'une série de verbes, mais semble plutôt être analogique d'un verbe unique, qui semble être une variante synonymique du verbe employé par Apollonios.

## A. Le préverbé s'intègre dans une série

Pour dix-sept verbes de notre corpus, le préverbé s'intègre dans une série de verbes qui présentent le même préverbe avec la même valeur sémantique : le verbe σύν...ἐννέπω (IV, v. 1277), par exemple, peut être rapproché d'une série de verbes de parole préverbés en συν<sup>o</sup> qui désignent le fait d'exprimer son accord.

Pour les verbes en ἀνα<sup>o</sup> qui désignent un mouvement « ascendant », la valeur spatiale du préverbe est panhellénique : elle est bien attestée dès le texte homérique et continue à l'être par la suite, dans tous les genres littéraires. Pour d'autres verbes, en particulier les verbes en ἀμφι<sup>o</sup> et certains verbes en συν<sup>o</sup>, le sème véhiculé par le préverbe est spécifique à la langue épique et n'est pas attesté en prose. Enfin, pour certains verbes de notre corpus, la valeur sémantique du préverbe est post-homérique : les verbes en ὑπερ<sup>o</sup> qui véhiculent le sème de l'« intensité » ou les verbes en ἀντι<sup>o</sup> qui véhiculent celui de la « réaction », par exemple, sont absents de la langue épique archaïque et apparaissent à partir de l'époque classique.

### 1) La valeur sémantique du préverbe est attestée dans tous les genres littéraires

Pour certains préverbés de notre corpus, le préverbe joue un rôle sémantique qui est attesté à toutes les époques et dans tous les genres littéraires : les préverbés en ἀνα<sup>o</sup> qui désignent le fait

---

<sup>691</sup> Sur l'importance de travailler sur un corpus étendu, cf. DUHOUX 1995, §1.1. Des travaux comme ceux de Yves Duhoux (DUHOUX 1995, §2.3) sur Lysias ou de Paula Lorente Fernández sur Isocrate (FERNANDEZ 2003, p. 83-86, 111-119 et 243-250) ne fonctionnent que parce qu'ils étudient un nombre de formes important ; une telle étude chez Apollonios dépasserait largement le cadre de notre corpus.

d'accomplir le procès « vers le haut », par exemple, sont déjà attestés dans l'épopée homérique mais continuent à l'être par la suite, que ce soit en prose ou en poésie. Les préverbes concernés s'intègrent sans mal dans la langue épique, d'autant qu'ils présentent presque tous un thème verbal propre à la langue poétique mais, du moins du point de vue du rôle du préverbe, ils ne représentent pas un écart vis-à-vis de la langue de la prose ou de la langue « courante ».

### a) Les préverbes ἀνα<sup>ο</sup> et κατα<sup>ο</sup>

Ainsi, tous les préverbes en ἀνα<sup>ο</sup> de notre corpus et un préverbe en κατα<sup>ο</sup>, κατά...πελεμίζω (II, v. 91-92), désignent, respectivement, le fait d'accomplir le procès « de bas en haut » ou « de haut en bas ». Cette valeur sémantique « spatiale », que nous avons déjà étudiée pour les verbes de mouvement<sup>692</sup>, n'est pas propre à un genre littéraire spécifique et est aussi bien attestée dans les poèmes homériques que dans la prose classique ou hellénistique.

#### i. Le préverbe ἀνα<sup>ο</sup>, « de bas en haut »

Le préverbe ἀνα<sup>ο</sup>, dès l'époque homérique, est associé à un mouvement ascendant, que ce soit pour les verbes de mouvement ou pour les verbes de transfert locatif<sup>693</sup>. Cette valeur sémantique n'est en rien spécifique à la langue épique : des verbes comme ἀνέχω, « tenir vers le haut, brandir »<sup>694</sup>, ou comme ἀναβαίνω, « monter »<sup>695</sup>, sont attestés à toutes les époques et dans tous les genres littéraires.

Notre corpus contient sept préverbes en ἀνα<sup>ο</sup> où le sème du « mouvement de bas en haut » semble être présent, dont l'un, ἀνά...τανύω (I, v. 344), employé pour le fait de « tendre la main vers le haut », semble être un déverbal issu de ἀνατείνω<sup>696</sup>. Pour quatre de ces verbes, ἀνακλύζω (II, v. 551), ἀνασταχύω (III, v. 1054 et 1354 ; IV, v. 271), le participe ἀνατεταγών (II, v. 119) et ἀναβλύζω (IV, v. 923), le sème du mouvement vertical n'est pas exprimé par le verbe simple ; à l'inverse, pour ἀναλδήσκω (III, v. 1363) et ἀνοχλίζω (I, v. 1167 ; III, v. 1298 ; IV, v. 1676-1677), le sème de la

<sup>692</sup> Cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

<sup>693</sup> CHANTRAINE 1953, §128 ; DEL TREPPO 2018, p. 222-225.

<sup>694</sup> Cf. *infra*, p. 4, n. 703.

<sup>695</sup> Pour l'épopée, Homère, *Illiade*, I, v. 496-497 :

ἀλλ' ἢ γ' ἀνεδύσετο κῦμα θαλάσσης,  
ἠερίη δ' ἀνέβη μέγαν οὐρανὸν Οὐλυμπὸν τε·

Mais [Thétis] surgit du flot de la mer et, traversant les airs, monta vers le vaste ciel et l'Olympe.

Pour la prose classique, Xénophon, *Helléniques*, IV, 4, 11 :

οἱ μὲν κατὰ τὰς κλίμακας ἀναβαίνοντες ἦλλοντο κατὰ τοῦ τείχους καὶ διεφθείροντο  
Les uns, qui étaient montés sur les échelles, sautèrent du rempart et moururent.

Pour la prose post-classique, Polybe, *Histoires*, V, 76, 3 :

οἱ μὲν αὐτῶν ἐπὶ τὸ τέγος ἀναβάντες  
Ceux d'entre eux qui étaient montés sur le toit...

<sup>696</sup> I, v. 343-344 :

ὁ δ' αὐτόθεν ἐνθα περ ἦστο  
δεξιτερὴν ἀνὰ χεῖρα τανύσσατο, φώνησέν τε·

Lui, en restant assis au même endroit, leva la main droite et prit la parole.

Sur ce verbe et le rapprochement avec ἀνατείνω, cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

« montée » est déjà véhiculé par le radical et le préverbe vient donc renforcer un des sèmes du radical<sup>697</sup>.

### Le participe ἀνατεταγών (II, v. 119)

Le participe ἀνατεταγών, si c'est bien là la forme qu'il faut lire au vers 119 du chant II, présente bien le sème du « mouvement vers le haut », mais ce verbe n'est pas attesté dans la tradition manuscrite.

Ce verbe doit être rapproché du participe aoriste homérique τεταγών, auquel on ne peut pas rattacher de thème de présent attesté en grec<sup>698</sup>. Ce participe est un *dis legomenon* homérique, qui n'est pas attesté hors de la langue épique, et signifie « ayant saisi, ayant attrapé ». Homère l'emploie au vers 591 du premier chant de l'*Iliade*, alors qu'Héphaïstos raconte comment son père l'a précipité du haut de l'Olympe<sup>699</sup> :

ἦδη γάρ με καὶ ἄλλοτ' ἀλεξέμεναι μεμαῶτα  
ῥῖψε ποδὸς τεταγὼν ἀπὸ βηλοῦ θεσπεσίῳ  
En effet, il lui est déjà arrivé, alors que j'essayais de te soutenir, de me prendre par le pied  
et de me jeter du seuil divin.

Le préverbe ἀνατεταγών résulte d'une conjecture de James de Saint-Amant, au XVIII<sup>e</sup> siècle, mais a depuis été lu dans un papyrus du début du III<sup>e</sup> siècle de notre ère<sup>700</sup> :

Καὶ τότε ἄρ' Ἀγκαῖος Λυκοόργιοι θρασὺς υἱὸς  
αἶψα μάλ' ἀντεταγὼν πέλεκυν μέγαν ἠδὲ κελαιόν  
ἄρκτου προσχόμενος σκαιῆ δέρος ἔνθορε μέσσω  
ἐμμεμαῶς Βέβρυξιν.  
Et alors, Ancaios, le courageux fils de Lycourgos, brandit aussitôt sa grande hache et, de sa main gauche, il tient devant lui la peau d'ours de couleur sombre et se rue dans la mêlée, furieux contre les Bébryces.

Les manuscrits présentent la leçon μέλαν τεταγών πέλεκυν μέγαν, à l'exception de E, qui présente μέγαν τεταγὼν πέλεκυν μέλαν, et de D qui présente μάλα τεταγών, qui n'est pas métrique. De fait, le syntagme αἶψα μάλ[α] est fréquent en début de vers dans le texte homérique<sup>701</sup> et la conjecture permet d'éviter la juxtaposition de deux adjectifs.

S'il faut bien lire la forme ἀντεταγών, alors le passage signifie vraisemblablement qu'Ancaios brandit sa hache « vers le haut » : Apollonios précise la position de la hache, qu'Ancaios tient dans

<sup>697</sup> Ces verbes, pour lesquels le préverbe ne modifie pas réellement le sens du verbe, seront étudiés p. 4 *sqq.*

<sup>698</sup> CHANTRAINE 1942b, §189 : ce participe aoriste à redoublement a été rapproché du parfait latin *tetigi*, mais n'a pas d'équivalent dans les autres langues indo-européennes.

<sup>699</sup> Voir aussi, dans le même contexte, *Iliade*, XV, v. 23. Avec une reprise d'un passage de l'*Iliade* (I, v. 591), *Petite Iliade*, fr. 21 (éd. A. Bernabé dans *Poetarum epicorum Graecorum testimonia et fragmenta*, vol. 1), v. 4.

<sup>700</sup> II, v. 118-121. Il s'agit du papyrus Π<sup>14</sup> de l'édition de F. Vian. H. Fränkel, dans son édition, condamne μέλαν mais n'adopte pas la conjecture. Sur les différentes raisons d'adopter cette conjecture, CUYPERS 1997, p. 149-150, n. au v. 118-121.

<sup>701</sup> Homère, *Iliade*, IV, v. 70 ; XIX, v. 36 et 149 ; XXIV, v. 112 ; *Odyssée*, V, v. 320 ; XIV, v. 263 ; XVII, v. 432 ; XXIV, v. 519 (qui est particulièrement proche du vers 119 : αἶψα μάλ' ἀμπεπαλὼν προῖει δολιχόσκιον ἔγχος). Le syntagme apparaît également, toujours en début d'hexamètre, chez Théognis (*Elégies*, I, v. 663) et plus tard chez Oppien (*Halieutiques*, IV, v. 152 et *Cynégétiques*, III, v. 387).

sa main droite, de même qu'il précisera celle du bouclier au vers suivant, que le pilote « tient devant lui », προέχω. Le vers a d'ailleurs été rapproché des vers 519 et 522 du chant XXIV de l'*Odyssée*<sup>702</sup> :

αἶψα μάλ' ἀμπεπαλὼν προῖει δολιχόσκιον ἔγχος.  
Aussitôt, après avoir agité ta lance à la grande ombre au-dessus de ta tête, lance-la [v. 522 :  
il la lança].

Le verbe simple πάλλω signifiant « agiter », il s'agit ici du mouvement qu'effectue un guerrier qui s'apprête à lancer une lance pour armer son tir : Laërte, ici, doit agiter plusieurs fois sa lance au-dessus de sa tête avant de la lancer. De la même manière, le verbe ἀνατεταγών, si c'est bien là le verbe qu'il faut lire, désigne le fait de « tenir » une arme au-dessus de sa tête.

Le participe ἀνατεταγών, qui est rare parce que son thème verbal l'est également, s'intègre donc dans une importante série de préverbes en ἀνα<sup>o</sup> qui désignent un mouvement orienté vers le haut et plus spécifiquement le fait de « tenir » ou de « brandir » un objet au-dessus de sa tête. Cette série, qui contient des verbes très fréquents comme ἀνέχω<sup>703</sup> ou ἀνατείνω<sup>704</sup>, est attestée à toutes les époques et dans tous les genres littéraires.

### Le verbe ἀνασταχύω (III, v. 1054 et 1354 ; IV, v. 271)

Apollonios emploie le verbe ἀνασταχύω à trois reprises. Le verbe σταχύω est un dénominatif issu du substantif ὀστάχυς, qui désigne un « épi »<sup>705</sup>. Le verbe simple, très rare, n'est attesté que chez

---

<sup>702</sup> Le vers suivant, très proche, est formulaire (Homère, *Iliade*, III, v. 355 ; V, v. 280 ; VII, v. 244 ; XI, v. 349 ; XVII, v. 516 ; XXII, v. 273 et 289 ; pour le premier hémistiche seulement, XX, v. 438) :

Ἦ ῥα καὶ ἀμπεπαλὼν προῖει δολιχόσκιον ἔγχος  
Il parla et, après avoir agité sa lance à la grande ombre au-dessus de sa tête, il la lança.

La proximité entre ces vers homériques et celui d'Apollonios a conduit le philologue David Ruhnken à conjecturer μάλ' ἀμπεπαλὼν.

<sup>703</sup> Le verbe ἀνέχω étant très fréquent, en particulier au moyen où il signifie « supporter, endurer », nous nous contenterons de quelques exemples empruntés à plusieurs époques, sélectionnés pour leur proximité avec l'emploi que fait Apollonios de ἀνατεταγών. Homère, *Iliade*, V, v. 655-656 :

Ὡς φάτο Σαρπηδῶν, ὃ δ' ἀνέσχετο μείλινον ἔγχος  
Τληπόλεμος·  
Sarpédon parla ainsi et Tlépolème leva sa lance de frêne.

Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, IV, 111, 2 :

ἔπειτα τὸ σημεῖόν τε τοῦ πυρός, ὡς εἶρητο, ἀνέσχον.  
Ensuite, ils levèrent le signal enflammé, comme convenu.

Polybe, *Histoires*, XVIII, 26, 10 :

τῶν πολεμίων ὀρθὰς ἀνασχόντων τὰς σαρίσας  
Alors que les ennemis levaient leur sarisse, bien droite.

<sup>704</sup> Pour le syntagme χειρὰς ἀνατείνω, cf. *supra*, p. 4, n. 160.

<sup>705</sup> Homère, *Iliade*, XXIII, v. 597-599 :

τοῖο δὲ θυμὸς  
ιάνθη ὡς εἴ τε περὶ σταχύεσσιν ἔερση  
ληΐου ἀλδήσκοντος, ὅτε φρίσσουσιν ἄρουραι·  
Son cœur fondait, comme la rosée autour des épis lorsque croit la moisson, au moment où les champs se hérissent [d'épis].

Voir aussi, avec un ἀ- prothétique, ἀστάχυς (*Iliade*, II, v. 148) et le dénominatif συνασταχύω (Aratos, *Phénomènes*, v. 1050). Chez Apollonios, I, v. 688 ; III, v. 1389, dans une comparaison où les fils de la terre sont comparés à des épis ; IV, v. 989. Pour désigner les fils de la terre, III, v. 1338 et 1391.

Grégoire de Nazianze<sup>706</sup>, mais on trouve dans l'*Odyssée* le préverbe ὑποσταχύομαι, alors que le bouvier Philétios décrit le troupeau que lui a jadis confié Ulysse<sup>707</sup> :

νῦν δ' αἱ μὲν γίνονται ἀθέσφατοι, οὐδέ κεν ἄλλως  
ἀνδρὶ γ' ὑποσταχύοιτο βοῶν γένος εὐρυμετώπων·  
Maintenant, elles deviennent indescriptibles et aucune race de bœufs au large front ne  
saurait mieux se multiplier comme des épis, en tout cas pour un homme.

Si les manuscrits ne sont pas unanimes sur le préverbe, la famille *a* présentant la leçon ἀπεσταχύοιτο, l'identification du thème verbal ne pose en revanche pas de difficulté. Le verbe désigne *a priori* le fait d'« avoir le comportement caractéristique d'un épi ». Il s'agit probablement ici du fait que, dans un champ, les céréales poussent de manière compacte : les épis sont nombreux, proches les uns des autres et, parce que chaque épi contient une quantité importante de grains, le blé se développe rapidement, tout comme le troupeau du Soleil<sup>708</sup>. Le verbe, qui signifierait alors « se multiplier comme des épis », restera très rare mais est employé par Apollonios pour désigner la croissance d'une barbe naissante<sup>709</sup>. Chez Homère, il semble en tout cas qu'il s'agisse d'une croissance en nombre et non en taille.

Le préverbe ἀνασταχύω apparaît à trois reprises dans les *Argonautiques* et réapparaîtra chez Nonnos de Panopolis et Proclus, toujours en poésie hexamétrique<sup>710</sup>. Deux de ces occurrences désignent la croissance des fils de la terre, qui sortent du sol comme le feraient des épis. Le verbe apparaît une première fois dans les conseils que Médée procure à Jason (III, v. 1054) :

οἱ δ' ἤδη κατὰ ὄλκας ἀνασταχύωσι γίγαντες  
... [lorsque] ces géants déjà se dressent comme des épis à travers les sillons.

Le verbe apparaît à nouveau, pour la même réalité, dans la narration de l'épisode (III, v. 1354-1355) :

Οἱ δ' ἤδη κατὰ πᾶσαν ἀνασταχύεσκον ἄρουραν  
γηγενέες·  
Les fils de la terre déjà se dressaient comme des épis sur tout le champ.

<sup>706</sup> Grégoire de Nazianze, *Carmina moralia* (MPG 37), col. 539, v. 227-228 :

Καρπὸν ἀπ' ἀνθρώπου πέλειν βροτὸν, ἐκ δὲ γόνουιο,  
καίπερ θνητὸν ἔόντα, μένειν σταχύοντα τέκεσσι,  
... pour qu'un fruit mortel naisse de l'homme et que, par la procréation, quoiqu'il soit mortel, il demeure grâce  
à ses enfants en se multipliant comme des épis.

<sup>707</sup> Homère, *Odyssée*, XX, v. 211-212.

<sup>708</sup> C'est l'interprétation que retiennent Apollonios le Sophiste dans son *Lexique homérique* (s. v. ὑποσταχύοιτο) et Eustathe de Thessalonique dans ses *Commentaires à l'Odyssée* (commentaire à XX, v. 212).

<sup>709</sup> I, v. 972, où le verbe désigne vraisemblablement le nombre des poils, même si on ne peut pas exclure qu'il s'agisse de leur longueur :

νεῖόν που καὶ κείνῳ ὑποσταχύεσκον ἴουλοι·  
Sur son visage aussi, le duvet commençait à peine à se multiplier.

<sup>710</sup> Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, III, v. 200-202 :

καὶ ἀτρέπτῳ Διὸς ὀμφῆ  
κοῦρος ἀνασταχύων παλιναυξέος ἄνθεμον ἥβης  
Ἥλέκτρης λίπεν οἶκον

Et, conformément à l'immuable oracle de Zeus, le jeune homme, alors qu'il faisait croître la fleur de la jeunesse toujours renouvelée, quitta la demeure d'Electre.

Pour la descendance des Spartes, qui « poussera », IV, v. 405 ; pour une race qui « pousse », Proclus, *Hymnes*, V, v. 10 ; pour les serpents qui « poussent comme des épis » sur l'hydre de Lerne, XXV, v. 199.

Le préverbe ἀνα° semble bien avoir une valeur sémantique ici : les fils de la terre « grandissent », « poussent » hors du sol tels des épis. De fait, la description de l'apparition des fils de la terre contient plusieurs allusions à ce mouvement vertical : on trouve le syntagme ἀναλδήσκω ὑπὲρ χθονός, « grandir au-dessus du sol », au vers 1353<sup>711</sup> et le verbe ἀνέχω au vers 1383, où Apollonios décrit la sortie progressive des fils de la terre<sup>712</sup>. Si ὑποσταχύω signifiait « se comporter comme un épi, se multiplier comme des épis » chez Homère, il semble que le préverbe en ἀνα° signifie quant à lui « grandir comme des épis, pousser comme des épis » chez Apollonios, le préverbe ἀνα° véhiculant ici le sème du mouvement vers le haut.

Le verbe réapparaît au vers 271 du chant IV, alors qu'Argos décrit l'Égypte, terre fertile malgré l'absence de précipitations :

προχοῆσιν ἀνασταχύουσιν ἄρουραι.

Grâce aux déversements [des eaux du fleuve], les champs se dressent d'épis.

Cet emploi se distingue des précédents : le sujet du verbe, ἄρουραι, désigne le « champ » sur lequel croissent les épis de blé. Cette attestation a été rapprochée d'un vers des *Phénomènes* où Aratos emploie συνασταχύω, avec une syntaxe, un lexique et une métrique très proche de celle que l'on trouve chez Apollonios, soit que l'un des deux poètes imite l'autre, soit qu'ils imitent tous deux un texte perdu depuis<sup>713</sup>. La présence du préverbe ἀνα° laisse penser qu'Apollonios fait ici référence à la croissance des épis et non à leur multiplication.

### Le verbe ἀναβλύζω (IV, v. 923)

Il en va de même pour le verbe ἀναβλύζω, qui semble être une variante morphologique du verbe ἀναβλύω, qui est employé dans la *Collection hippocratique*<sup>714</sup> : ce préverbe de βλύζω,

<sup>711</sup> Sur le verbe ἀναλδήσκω, pour lequel le sème de la « montée » est exprimé à la fois par le thème et par le radical, cf. *infra*, p. 4 *sqq.*

<sup>712</sup> III, v. 1381-1385 :

Οὕτα δὲ μίγδην  
ἀμώων, πολέας μὲν ἔτ' ἐς νηδὸν λαγόνας τε  
<.....>  
ἡμίσεας δ' ἀνέχοντας ἐς ἡέρα, τοὺς δὲ καὶ ἄχρις  
γούνων τελλομένους, τοὺς δὲ νέον ἐστηῶτας,  
τοὺς δ' ἤδη καὶ ποσσὶν ἐπειγομένους ἐς ἄρηα.

Il frappait, moissonnant sans distinction, ceux qui, nombreux, à moitié enfouis jusqu'au ventre et aux flancs, montaient à l'air libre, ceux qui n'étaient apparus que jusqu'aux genoux, ceux qui se tenaient debout depuis peu et ceux qui, déjà sur pieds, se pressaient vers la bataille.

<sup>713</sup> Aratos, *Phénomènes*, v. 1050 :

τηλοτέρω δ' ἀρχμοῖο συνασταχύοιεν ἄρουραι.  
Puissent les champs se dresser d'épis loin de la sécheresse.

Cf. VIAN 1981, p. 158, n. au v. 271 et LIVREA 1973, p. 92, n. au v. 271.

<sup>714</sup> Le verbe ἀναβλύω apparaît dans des traités de la *Collection hippocratique* que l'on date du V<sup>e</sup> siècle. *Maladie sacrée*, VII, 8 :

ὅταν γὰρ τὸ πνεῦμα μὴ ἐσῆι ἐς αὐτὸν, ἀφρέει καὶ ἀναβλύει ὥσπερ ἀποθνήσκοντος.

En effet, lorsque le souffle n'y entre pas [dans le poumon], il écume et bouillonne comme si [le patient] mourait.

*Maladies des femmes*, I, 78 :

ἐρύσιμον ἐψεῖν ἐν ὕδατι, καὶ ἐπιχέειν ἔλαιον, ὅταν ἀναβλύη, καὶ ψύχειν, καὶ ὑποθυμῆν.

Faire cuire dans l'eau de l'érysimum, rajouter de l'huile et, quand cela bouillonne, faire refroidir et fumiger.

Le verbe est également employé par Apollonios, dans la description du palais d'Aiétès (III, v. 223-224) :

« bouillonner »<sup>715</sup>, semble bien désigner un mouvement ascendant dans les *Argonautiques* et chez Théocrite, qui emploie également le verbe.

Le présent ἀναβλύζω apparaît dans la description de Charybde et Scylla (IV, v. 923) :

τῆ δ' ἄμοτον βοάσκειν ἀναβλύζουσα Χάρυβδις·  
De l'autre côté, Charybde poussait de violents hurlements en faisant jaillir son bouillon.

Cet emploi de ἀναβλύζω pour désigner les flots d'eau de mer qui jaillissent de Charybde semble faire écho à la description homérique de Charybde, aux vers 104 à 106 du chant XII de l'*Odyssée*, où les préverbés en ἀνα° sont également très présents, avec notamment une occurrence du verbe ἀνίημι :

τῶ δ' ὑπὸ δῖα Χάρυβδις ἀναρροιβδεῖ μέλαν ὕδωρ.  
τρὶς μὲν γάρ τ' ἀνίησιν ἐπ' ἤματι, τρὶς δ' ἀναρροιβδεῖ,  
δεινόν·  
Sous [un figuier], la divine Charybde engloutit l'eau noire. En effet, par trois fois chaque jour, elle fait remonter [ses eaux] et, par trois fois, chose terrible, elle les engloutit.

Charybde, donc, rejette trois fois par jour une importante quantité d'eau avant de l'absorber à nouveau : ce mouvement ascendant de l'eau rejetée par Charybde est exprimé par ἀνίημι chez Homère et par ἀναβλύζω chez Apollonios. Le préverbe ἀνα° a bien une incidence sémantique ici mais participe également de la référence homérique, préverbe ἀνα° étant présent trois fois dans le passage correspondant de l'*Odyssée*.

Cette valeur sémantique du préverbe est également sensible dans les autres attestations du verbe. Théocrite avait déjà employé ce thème de présent dans l'*Idylle* XVII pour le Nil en crue<sup>716</sup> :

Νεῖλος ἀναβλύζων διερὰν ὅτε βόλακα θρύπτει  
...lorsque le Nil, faisant déborder son bouillon, endommage la terre humide.

Là encore, le thème de présent est employé de manière intransitive pour désigner le mouvement d'un liquide. Comme dans les *Argonautiques*, il s'agit d'un grand volume d'eau, qui est dangereux et destructeur. Chez Théocrite, le préverbé en ἀνα° semble également signifier « déborder en bouillonnant » puisqu'il s'agit de la crue du Nil qui va venir recouvrir les terres et les fertiliser. Le verbe, sans être vraiment fréquent, continue à être attesté, mais souvent dans des contextes où il désigne un mouvement d'eau beaucoup plus calme, dont le mouvement vertical est moins marqué : il est le plus souvent employé pour une source, ἡ πηγὴ, ou une fontaine, ἡ κρήνη, par exemple chez Philon d'Alexandrie ou Flavius Josèphe<sup>717</sup>.

---

καὶ ῥ' ἡ μὲν ἀναβλύσκε γάλακτι,  
ἡ δ' οἶνω, τριτάτη δὲ θυώδει νᾶεν ἀλοιφῆ·  
Et l'une [des fontaines] bouillonnait de lait, une autre de vin et une troisième ruisselait d'huile parfumée.

<sup>715</sup> IV, v. 1445-1446, où l'on trouve le thème ἔβλυσα, aoriste que partagent les thèmes de présent βλύω et βλύζω :

τὴν ὃ γ', ἐπιφρασθεὶς ἡ καὶ θεοῦ ἐννεσίησι,  
λάξ ποδὶ τύπεν ἐνερθε· τὸ δ' ἀθρόον ἔβλυσεν ὕδωρ·

Lui, après avoir réfléchi ou sur les suggestions d'un dieu, frappa [la pierre] d'un coup de pied. L'eau bouillonna en abondance.

<sup>716</sup> Théocrite, *Idylles*, XVII, v. 80.

<sup>717</sup> Pour une « source », ἡ πηγὴ, Philon d'Alexandrie, *De somniis*, I, 97 ; Flavius Josèphe, *La Guerre des Juifs*, IV, 459 ; Lucien, *Dialogues marins*, III, 2 ; Achille Tatius, *Leucippé et Clitophon*, I, 15 ; Longus, *Daphnis et Chloé*, I, 4, 3 ;

Apollonios emploie donc ici un verbe qui ne semble pas avoir été perçu comme caractéristique de la langue poétique : le verbe est bien attesté en prose dès l'époque hellénistique et la valeur sémantique du préverbe, qui désigne un mouvement vers le haut, est d'une grande banalité dans tous les genres littéraires et à toutes les époques ; en revanche, la préverbatation participe ici du travail intertextuel effectué à partir du texte homérique puisque Apollonios emploie un préverbe en ἀνα° pour décrire le flot qui jaillit de Charybde, comme c'était déjà le cas dans l'*Odyssee*.

### Le verbe ἀνακλύζω (II, v. 551)

Si le sens de ἀνατεταγών et de ἀνασταχύω semble clair, l'emploi que fait Apollonios du verbe ἀνακλύζω pose davantage de difficulté. Le verbe simple κλύζω désigne un mouvement d'eau : il s'agit d'« arroser » quelque chose, de déplacer un volume d'eau qui est généralement important. Le verbe peut donc désigner le fait de « rincer » et est notamment employé dans le corpus médical pour le fait de réaliser un « lavement »<sup>718</sup>. Une partie importante des attestations concerne la mer, qui « arrose » la terre, les rivages, les bateaux... C'est déjà le cas dans l'épopée homérique, par exemple au vers 61 du chant XXIII de l'*Iliade*, où le verbe régit un syntagme prépositionnel<sup>719</sup> :

ἐν καθαροῦ, ὅθι κύματ' ἐπ' ἠϊόνος κλύζεσκον·  
... dans un lieu dégagé où les vagues jetaient sans cesse leur eau contre le rivage.

Chez Apollonios, le verbe est transitif et régit un accusatif direct, par exemple au vers 1328 du chant I, où Glaucos, après s'être adressé aux Argonautes, plonge dans la mer<sup>720</sup> :

ἀμφὶ δὲ οἱ δίνησι κυκώμενον ἄφρεεν ὕδωρ  
πορφύρεον, κοίλην δ' αἶζ ἀλὸς ἔκλυσε νῆα.  
Autour de lui, l'eau, agitée de tourbillons, se couvrait d'écume, bouillonnante, et la vague issue de la mer qui se creusait aspergea le navire.

Le préverbe ἀνακλύζω, quant à lui, apparaît pour la première fois au vers 551 du chant II des *Argonautiques*, mais est probablement ancien car Diogène Laërce cite une épigramme qu'il attribue,

*Inscriptiones Graecae XIV* (éd. G. Kaibel), Berlin, Georg Reimer, 1890, inscr.889, v. 10. Pour une « fontaine », ἡ κρήνη, Aristote, *Mirabilibus auscultationibus*, 841a. Pour un cours d'eau, Achille Tatiüs, *Leucippé et Clitophon*, I, 1, 5. Pour une source de pétrole, qui jaillit hors du sol, Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 57, 6. Le verbe est construit avec un accusatif direct chez Polybe (*Histoires*, XII, 4d, 8), pour une source qui « déborde » d'un liquide.

Sur ἡ πηγή et ἡ κρήνη, WYCHERLEY 1937 ; BERMAN 2010. Le substantif ἡ πηγή désigne une source, et en particulier une source non aménagée, par opposition à ἡ κρήνη qui désigne plus souvent une fontaine ou du moins une source aménagée.

<sup>718</sup> Dans le corpus médical, le verbe est surtout employé pour le fait de réaliser un « lavement ». Sur ce sujet, cf. GOUREVITCH 1994, p. 96-97. Pour une coupe que l'on lave, Xénophon, *Cyropédie*, I, 3, 9 : il s'agit également, comme pour un lavement, c'est-à-dire le fait d'introduire un liquide dans un organe creux, d'introduire de l'eau dans un objet creux.

<sup>719</sup> Le verbe est également employé au passif, pour une mer « agitée ». *Iliade*, XIV, v. 392-393 :

ἐκλύσθη δὲ θάλασσα ποτὶ κλισίας τε νέας τε  
Ἀργείων·  
Et la mer était agitée contre les baraques et les nefs des Argiens.

Voir aussi *Odyssee*, IX, v. 484 et 541 :

ἐκλύσθη δὲ θάλασσα κατερχομένης ὑπὸ πέτρης·  
Et la mer fut agitée par la pierre qui tomba dedans [après avoir été lancée par le Cyclope].

<sup>720</sup> Voir aussi, avec un accusatif direct, pour la mer qui « mouille » un objet qui est tombé dedans, I, v. 1170 ; pour la mer qui « arrose » le rivage, IV, v. 608 ; pour la pluie qui « arrose » les champs, IV, v. 1283. Avec un adverbe de lieu, pour la mer qui pénètre dans des cavernes, II, v. 569. Au passif, pour un rivage qui « est arrosé » par la mer, I, v. 521.

sans certitude, au philosophe Cléobule de Lindos, au début du VI<sup>e</sup> siècle, et où ce verbe est attesté<sup>721</sup>. Dans les *Argonautiques*, le préverbe est employé quand les Argonautes tentent de franchir les Symplégades<sup>722</sup> :

Οἱ δ' ὅτε δὴ σκολιοῖο πόρου στενωπὸν ἴκοντο  
 τρηχέης σπιδάδεσσιν ἐεργμένον ἀμφοτέρωθεν,  
 δινήεις δ' ὑπένερθεν ἀνακλύζεσκεν ἰοῦσαν  
 νῆα ῥόος, πολλὸν δὲ φόβῳ προτέρωσε νέοντο,  
 ἦδη δὲ σφισι δοῦπος ἀρασσομένων πετράων  
 νωλεμέσ οὔατ' ἔβαλλε, βόων δ' ἀλιμυρέες ἀκταί·  
 Alors qu'ils arrivaient au passage étroit du détroit tortueux, qui était ceint, des deux côtés,  
 par d'âpres rochers et que le courant tourbillonnant, sous le navire qui avançait, l'aspergeait  
 [en montant / en sens inverse de sa marche ?], alors que, avec crainte, ils continuaient à  
 aller de l'avant, que déjà le bruit des pierres qui s'entrechoquaient avec force venait frapper  
 leurs oreilles et que les falaises qui longeaient la mer criaient...

On peut hésiter, ici, sur la valeur à attribuer au préverbe ἀνα<sup>ο</sup> : les vagues déferlent-elles « dans le sens inverse » du mouvement du navire<sup>723</sup> ou « se soulèvent-elles » jusqu'au pont du navire, dans un goulet où la mer est particulièrement agitée ? Les deux hypothèses semblent recevables. Comme l'indique le vers 553, le détroit est en train de se refermer<sup>724</sup> et l'eau se trouve donc projetée dans le détroit, dans le sens inverse de la progression des Argonautes. De plus, dans le détroit du Bosphore, un courant de surface coule en permanence de la mer Noire à la mer de Marmara et les Anciens considéraient que le Pont « se jetait » dans la Propontide<sup>725</sup>. Le fait que le courant soit « tourbillonnant », δινήεις, n'est pas en contradiction avec cette interprétation : le rétrécissement des rives et le caractère anguleux des côtes créent en effet des tourbillons, mais le courant reste orienté vers le sud. Pour autant, l'adverbe ὑπένερθεν, « en venant d'en dessous », se comprend mieux s'il s'agit de vagues qui « se soulèvent » pour éclabousser le pont du navire, de même que l'emploi de l'imparfait itératif en -σκ-, qui semble plus approprié pour le mouvement répété des vagues que pour le courant marin.

<sup>721</sup> Diogène Laërce, *Vies des philosophes illustres*, I, 90 :

Καὶ τὸ ἐπίγραμμα τινες τὸ ἐπὶ Μίδα τοῦτόν φασι ποιῆσαι· [...] καὶ ποταμοὶ ῥείωσιν, ἀνακλύζει δὲ θάλασσα  
 Et certains disent qu'il est l'auteur de cette épigramme, sur la tombe de Midas : [...] [Tant que] les fleuves  
 couleront et que la mer soulèvera ses eaux (ou : refluera ?)...

Pour Diogène, l'attribution de cette épigramme à Cléobule repose sur un poème de Simonide (fr. 76 [éd. D. Page dans *Poetae melici Graeci*]), qui paraphrase l'épigramme et l'attribue à Cléobule. Simonide évoque quant à lui les « tourbillons marins », θαλασσαῖα δίνειν (v. 4).

<sup>722</sup> Le manuscrit W présente la forme augmentée ἀνεκλύζεσκεν ; le manuscrit S présente la leçon ἀναβλύζεσκεν.

<sup>723</sup> C'est l'hypothèse retenue par Francis Vian dans sa traduction : « comme le courant tourbillonnant déferlait sous le navire en sens inverse de sa marche ».

<sup>724</sup> Cette interprétation repose sur l'interprétation de l'adverbe νωλεμές, « avec force ». Sur cette question, VIAN 1974, p. 274, n. au v. 554 : cet adverbe signifie « sans cesse » chez Homère, mais ce sens ne peut être admis pour plusieurs occurrences des *Argonautiques*, en particulier au vers 602 du chant II, où il s'agit également des Symplégades :

ἐμπης δ' ἀφλάστοιο παρέθρισαν ἄκρα κόρυμβα  
 νωλεμές ἐμπλήξασαι ἐναντία.

Cependant, les roches, qui s'entrechoquèrent avec force, fauchèrent le côté du sommet de son aplustre.

Voir aussi v. 605. Le scholiaste glose cependant par συχνῶς, « longuement, pendant longtemps ».

<sup>725</sup> FRÄNKEL 1968, p. 201-203, en part. p. 201, n. 126 et les passages cités (Aristote, *Météorologiques*, II, 354a et Polybe, *Histoires*, IV, 10).

Le verbe réapparaît à partir du premier siècle de notre ère, chez Dioscoride<sup>726</sup>, Plutarque<sup>727</sup> et Aelius Aristide<sup>728</sup> et le verbe semble bien désigner un liquide qui se « soulève ». En revanche, chez Grégoire de Nysse<sup>729</sup>, le verbe est employé pour les eaux de la mer Rouge, qui refluent vers leur place habituelle après le passage des Hébreux : il s’agit donc bien d’un « retour ». Enfin, dans l’épigramme citée par Diogène Laërce, il pourrait s’agir de vagues qui « éclaboussent » vers le haut mais également du reflux de la marée. Les attestations postérieures du verbe ne permettent donc pas d’établir avec certitude le sens du verbe chez Apollonios.

Il est donc difficile de déterminer de manière certaine le sens de ἀνακλύζω, d’autant que le scholiaste propose la glose ἀνακόπτω, qui ne glose que le radical. Que les vagues « s’élèvent » contre le navire ou qu’elles déferlent « en sens inverse » de son avancée, il est en tout cas clair que le préverbe ἀνα° a ici une incidence sémantique, comme c’est le cas pour tous les autres préverbes en ἀνα° de notre corpus.

### Synthèse : les préverbes en ἀνα°

Le préverbe ἀνα° joue donc un rôle sémantique pour tous les verbes de notre corpus. Pour trois verbes, ce préverbe véhicule le sème du « déplacement de bas en haut » : ἀνατεταγών (II, v. 116) signifie « brandir, tenir vers le haut », ἀνασταχύω (III, v. 1054 et 1354 ; IV, v. 271) signifie « croître, pousser comme un épi » et ἀναβλύζω (IV, v. 551) signifie « jaillir en bouillonnant ». Le préverbe ἀνακλύζω (II, v. 551) est d’interprétation plus difficile, mais il semble clair que le préverbe ἀνα° y a une incidence sémantique, qu’il désigne les vagues qui s’élèvent ou le reflux du courant.

<sup>726</sup> Dioscoride, *Euphorista vel De simplicibus medicinis*, I, 66, 3 :

ἐπὶ δὲ τῆς χρείας δίδου ἀνακλύζεσθαι.

Pour cet usage [un mal de dents], administrer pour rincer.

Il s’agit vraisemblablement ici d’un gargarisme (I, 66, 1 : ἀνακογχυλίζω), ce qui explique l’emploi du préverbe ἀνα°. Voir aussi Julius Pollux, *Onomasticon*, VI, 25 :

ὁ μέντοι ἀναγαγαρίσασθαι οἱ νῦν λέγουσιν, ἀνακογχυλίσασθαι ἔλεγον, τὸ ἀνακλύσασθαι τὴν φάρυγγα

Ce que l’on appelle aujourd’hui ἀναγαγαρίζω, ils l’appelaient ἀνακογχυλίζομαι, c’est-à-dire le fait de se rincer la bouche en faisant monter l’eau (ἀνακλύζομαι).

<sup>727</sup> Plutarque, *Le démon de Socrate*, 590f :

κάτω δ’ ἀπιδόντι φαίνεσθαι χάσμα μέγα στρογγύλον οἷον ἐκτετημένης σφαιράς, φοβερὸν δὲ δεινῶς καὶ βαθύ, πολλοῦ σκότους πλήρες οὐχ ἡσυχάζοντος ἀλλ’ ἐκταραττομένου καὶ ἀνακλύζοντος πολλάκις·

Lorsqu’il regarda en bas, un grand gouffre circulaire lui apparut, semblable à une sphère coupée, terriblement effrayant et profond, rempli d’une épaisse obscurité qui ne se tenait pas immobile mais qui était agitée et qui se soulevait souvent.

<sup>728</sup> Aelius Aristide, *Discours*, XLVIII, p. 295, l. 28-31, où Aristide s’immerge dans une rivière pour traiter une maladie de peau :

ἔπειθ’ ὥσπερ ἐν κολυμβήθρα καὶ μάλα ἠπίου καὶ κεκραμένου ὕδατος ἐχρώμην διατριβῆ, ἐννέων τε καὶ ἀνακλύζων ἐμαυτὸν πάντη.

Ensuite, comme dans un bain dont l’eau est vraiment apaisante et tiède, je passais mon temps à nager et à m’asperger sur tout le corps.

<sup>729</sup> Grégoire de Nysse, *Vie de Moïse*, I, 32 :

πάλιν συνάπτεται τὸ ὕδωρ τῷ ὕδατι καί, ἀνακλυσθείσης πρὸς ἑαυτὴν τῆς θαλάσσης κατὰ τὸ πρότερον σχῆμα, μία τοῦ ὕδατος ἐπιφάνειά τε καὶ ὄψις γίνεται

Les eaux se rejoignent à nouveau et, la mer ayant reflué selon sa disposition initiale, l’eau présente à nouveau un aspect uniforme.

Ces verbes présentent un préverbe fréquent, avec une valeur sémantique qui est elle aussi bien attestée à toutes les époques et dans tous les genres littéraires. La rareté de deux de ces verbes, ἀνατεταγών et ἀνασταχύω, ne tient qu'à la rareté du thème verbal ; le verbe ἀναβλύζω et, dans une moindre mesure, le verbe ἀνακλύζω, qui présentent un thème verbal bien attesté sous forme simple, sont bien attestés par la suite, dans des emplois qui sont cohérents avec le sens du verbe chez Apollonios.

## ii. Le préverbe κατα°, « de haut en bas »

De même que le préverbe ἀνα° désigne un mouvement ascendant, le préverbe κατα° désigne un mouvement descendant de manière fréquente et dans tous les genres littéraires. Ainsi, le verbe καθίημι signifie « laisser tomber, jeter vers le bas », par exemple chez Thucydide<sup>730</sup> :

αἱ μὲν τινες τῶν νεῶν καθεῖσαι τὰς κώπας ἐπέστησαν τοῦ πλοῦ  
Certains navires avaient laissé tomber les rames [dans l'eau] et cessé de naviguer.

Même si tous les préverbes en κατα° ne désignent pas un mouvement descendant<sup>731</sup>, de nombreux autres exemples pourraient être cités<sup>732</sup>.

### Le verbe κατολισθαίνω (I, v. 390)

Le verbe κατολισθαίνω est un préverbe d'un verbe qui, compte tenu de son sémantisme, est relativement fréquent. Ce verbe, qui signifie « glisser », est déjà attesté chez Homère et est ensuite

---

<sup>730</sup> Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, II, 91, 4. Voir aussi, pour la poésie épique archaïque, Homère, *Iliade*, XXIV, v. 641-642 :

Νῦν δὴ καὶ σίτου πασάμην καὶ αἶθοπα οἶνον  
λαυκανίης καθέηκα·  
C'est aujourd'hui que j'ai mangé de la nourriture et que j'ai fait descendre le vin noir dans ma gorge.

Pour la prose hellénistique, Polybe, *Histoires*, X, 33, 8 :

Οἱ δὲ καταρράκτας, οὓς εἶχον ὀλίγον ἐξωτέρω διὰ μηχανημάτων ἀνημμένους, αἰφνίδιον καθῆκαν  
Les herses, qu'ils avaient maintenues un peu au-delà de leur emplacement grâce à un mécanisme, ils les laissèrent tomber d'un coup.

Le verbe cité ici étant très fréquent, nous ne citons que quelques exemples particulièrement clairs ; une étude plus précise, semblable à celle entreprise par Aurore Violas pour Homère, Hésiode et Hérodote (VIOLAS 2014.), serait nécessaire pour préciser le sens du verbe.

<sup>731</sup> Sur ces verbes dans notre corpus, cf. *infra*, p. 4 *sqq.*

<sup>732</sup> Pour des exemples de verbes, CHANTRAINE 1953, §158 ; PERDICOYIANNI-PALEOLOGOU 2012, p. 39 ; VIOLAS 2014, p. 415-500 ; DEL TREPPO 2018, p. 222-225. Pour les verbes de mouvement, cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

attesté en prose. Comme le verbe français correspondant, ce verbe est régulièrement associé à la notion de « chute »<sup>733</sup>, mais ce sème n'est pas présent dans toutes les attestations<sup>734</sup>.

Le verbe κατολισθάνω signifie quant à lui « glisser vers le bas ». Chez Apollonios, les verbes ὀλισθαίνω et κατολισθαίνω sont tous deux employés dans la description de la mise à l'eau de l'Argo. Le verbe simple apparaît dans la description des préparatifs, alors que les Argonautes mettent en place les rondins grâce auxquels ils vont pousser le navire vers la mer (I, v. 375-377) :

Ἐν δ' ὀλκῷ ξεστὰς στορέσαντο φάλαγγας·  
τὴν δὲ κατάντη κλῖναν ἐπὶ πρώτῃσι φάλαγξιν,  
ὥς κεν ὀλισθαίνουσα δι' αὐτῶν φορέοιτο.  
Dans le sillon, ils couchèrent des rondins en bois poli. En le faisant descendre, ils inclinèrent alors le navire sur les premiers rondins, de façon à ce que, en glissant, il pût être porté par eux.

Le préverbe en κατα<sup>o</sup> apparaît quant à lui dans la description de la mise à l'eau proprement dite (I, v. 390) :

Κατόλισθε δ' ἔσω ἄλός.  
En glissant, [le navire] descendit dans la mer.

Le verbe décrit bien un mouvement descendant ici : le rivage sur lequel on pose les rondins est incliné et on fait donc descendre le navire vers la mer. Le préverbe en κατα<sup>o</sup> est donc plus précis que le verbe simple, qui était employé au vers 377 et qui désigne simplement le fait de « glisser ». L'emploi du préverbe, ici, permet d'éviter la répétition d'un même verbe à quelques vers d'écart et témoigne de la grande précision donc fait preuve Apollonios dans la description de la mise à l'eau de l'Argo. Le verbe réapparaît par la suite de manière abondante, exclusivement en prose, toujours pour désigner le fait de « descendre en glissant »<sup>735</sup>. Apollonios emploie donc ici un verbe qui était

<sup>733</sup> Homère, *Illiade*, XXIII, v. 774 :

ἔνθ' Αἴας μὲν ὀλισθε θεῶν  
Là, Ajax glissa dans sa course.

Voir aussi, pour le fait de tomber du char, Sophocle, *Electre*, v. 746 ; d'un pont, Xénophon, *Anabase*, III, 5, 12 ; dans un puits, Ménandre, *Dyscolos*, v. 627 ; pour le fait de glisser et de tomber, Aristophane, *Les Grenouilles*, v. 690 (cf. TAILLARDAT 1965, §401.) ; Posidippe de Pella, *Epigrammes*, XXXII, v. 3 ; Nicandre, fr. 74 (éd. A. Gow et A. Scholfield), v. 51. Pour un liquide qui coule sur une surface, *Collection hippocratique (Régime dans les maladies aiguës)*, 16 ; Aristote, *Problèmes*, 936a ; 939a (mais le mouvement descendant n'est pas évident) ; 961a (mais le mouvement descendant n'est pas évident) ; Nicandre, *Alexipharmques*, v. 89. Pour une grenade qu'on a introduite dans le vagin et qui risque d'en glisser, *Collection hippocratique (Maladies des femmes II)*, 149). Pour le mouvement de la langue contre le palais lorsque l'on produit le phonème //l, Platon, *Cratyle*, 427b.

<sup>734</sup> Pour le fait de glisser sur de la glace, sans tomber, Polybe, *Histoires*, III, 55, 2. Pour une dent qui glisse de la main lorsque l'on essaye de l'arracher, Aristote, *Problèmes mécaniques*, 854a. Pour une flèche qui glisse à travers la chair, Théocrite, *Idylles*, XXV, v. 230. Pour les paroles qui traversent la bouche, Callimaque, fr. 24 (éd. R. Pfeiffer), v. 20. Pour un arc qui « glisse », peut-être parce qu'on n'arrive pas à en tendre la corde, Sophocle, fr. 960 (éd. S. Radt dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*, vol. 4).

Pour une luxation, *Collection hippocratique (Fractures)*, 13 ; 14 ; 37 ; 38 ; 39 ; 40 ; 42 ; 47 ; *Articulations*, 1 ; 7 ; 9 ; 11 ; 26 ; 27 ; 54 ; 57 ; 58 ; 60 ; 61 ; 62 ; 64 ; 65 ; 70 ; 74 ; 76 ; 77 ; 78 ; *Molchique*, 16 ; 17 ; 32 ; 38 ; 42) ; pour le mouvement naturel d'une articulation, *Collection hippocratique (Lieux dans l'homme)*, 7).

<sup>735</sup> Pour une avalanche, Strabon, *Géographie*, IV, 6, 6. Pour le fait de descendre une montagne ou une pente en glissant, Strabon, *Géographie*, XI, 5, 6 ; Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, IV, 26 ; VI, 259 ; Achille Tatius, *Leucippé et Clitophon*, IV, 14, 5. Pour un homme qui tombe de sa selle sur l'arrière-train du cheval, Achille Tatius, *Leucippé et Clitophon*, I, 12, 4. Pour une descente d'organes, Galien, *Causes des maladies*, 7.36 K. Pour un rayon de Soleil qui, quand il rencontre un obstacle, ne glisse pas (οὐ κατόλισθεν οὐδὲ ἐπῆσεν), Marc Aurèle, *Pensées*, VIII, 57, 1. Pour une « chute » métaphorique,

vraisemblablement d'usage « courant », comme en témoignent ses nombreuses attestations postérieures, et qui présente un thème fréquent, associé à un préverbe dont la valeur sémantique est elle aussi très répandue.

### Le verbe κατά...πελεμίζω (II, v. 91-92)

Le verbe πελεμίζω, qui est relativement rare et n'est pas attesté hors de la langue poétique, signifie « ébranler, faire trembler ». Ce verbe, qui est transitif, est surtout employé pour le fait de créer des vibrations, par exemple lorsque Zeus « ébranle » le sol en marchant dessus ou lorsque le vent agite les forêts ; le verbe est également employé avec un objet animé dans un contexte de bataille et signifie alors « faire reculer, ébranler »<sup>736</sup>.

L'*harpax* κατά...πελεμίζω, quant à lui, est employé dans la description du combat entre Amycos et Pollux (II, v. 90-95) :

Ἔνθα δ' ἔπειτ' Ἄμυκος μὲν ἐπ' ἀκροτάτοισιν ἀερθεῖς  
βουτύπος οἷα πόδεσσι τανύσσατο, καὶ δὲ βαρεῖαν  
χεῖρ' ἐπὶ οἷ πελέμιξεν· ὁ δ' αἰσσοῦτος ὑπέστη,  
κρᾶτα παρακλίνας, ὄμω δ' ἀνεδέξατο πῆχυν  
τυτθόν.

Alors, Amycos, se dressant sur la pointe des pieds, comme un tueur de bœufs, tendit son corps et abattit sur lui sa lourde main. Pollux résista à l'assaut en inclinant sa tête sur le côté et reçut un léger coup sur l'épaule.

La scène est décrite avec une grande précision : Amycos, après s'être dressé aussi haut que possible, abat sa main sur Pollux et, en visant la tête, lui assène un coup vertical que le héros va éviter et qui ne fera que lui effleurer l'épaule ; de même que le βουτύπος se trouve au-dessus de la bête qu'il va frapper, Amycos surplombe Pollux, qui est plus petit que lui. Le mouvement décrit par κατά...πελεμίζω est bien un mouvement vertical descendant et, même si la valeur spatiale du préverbe ne s'impose pas ici, elle semble toutefois participer de la grande précision avec laquelle Apollonios décrit la scène.

---

vers l'amoralité ou le crime, Diogène de Sinope, *Lettres*, XVIII, 2 ; Lucien, *Amours*, 21 ; *Lexiphane*, 25 ; *Le Fils déshérité*, 28. Chez Dion Cassius (*Histoire romaine*, XVII, 57, 60), le verbe est employé pour des serpents qui glissent sous les portes : il ne s'agit donc pas véritablement d'un mouvement descendant. Le verbe continue à être employé par la suite, avec de très nombreuses attestations.

<sup>736</sup> Pour une arme plantée dans un corps qui vibre encore, Homère, *Iliade*, XIII, v. 443 ; XVI, v. 612 ; XVII, v. 528 ; Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, VI, v. 638 ; pour les tremblements du sol, Homère, *Iliade*, VIII, v. 443 ; Hésiode, *Théogonie*, v. 458 et 842 ; Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, I, v. 680 ; pour le vent qui fait trembler les arbres, Homère, *Iliade*, XVI, v. 766 ; pour un arc qui tremble parce que l'on n'arrive pas à le tendre, Homère, *Iliade*, XXI, v. 176 ; *Odyssée*, XXI, v. 125 ; pour des membres qui tremblent, Empédocle, fr. 31 (éd. H. Diels et W. Kranz dans *Die Fragmente der Vorsokratiker*, vol. 1). Pour le fait d'« ébranler » un ennemi en le faisant reculer, Homère, *Iliade*, XVI, v. 108 ; au passif, Homère, *Iliade*, IV, v. 535 ; V, v. 626 ; XIII, v. 148 ; Pindare, *Néméennes*, VIII, v. 29.

Le verbe a été rapproché du substantif ὁ πόλεμος, sans que le lien soit établi de manière certaine (cf. RUIJGH 1957, p. 81-82 ; TRÜMPY 1950, p. 130-133) ; on peut également rapprocher ce verbe de πάλλω, « agiter », et reconstruire une racine \*pel (cf. CHANTRAINE 1999, s. v. πελεμίζω).

Même si la plupart des verbes en *κατα*<sup>o</sup> ne désignent pas à proprement parler un geste<sup>737</sup>, comme ce serait le cas de *κατά...πελεμιζω* chez Apollonios, il semble toutefois que ce préverbe s'intègre dans une série de verbes qui désignent un mouvement descendant, verbes qui sont bien attestés dès la langue épique archaïque et qui continuent à l'être par la suite.

### b) Le verbe *παρεννέπω* (III, v. 367)

Le verbe simple *ἐννέπω*, verbe épique dont le sens originel semble être « raconter », semble simplement signifier « dire » dans la plupart de ses attestations, y compris chez Apollonios<sup>738</sup>. Apollonios emploie le préverbe *παρεννέπω* au vers 367 du chant III, alors qu'Argos vient de présenter les Argonautes et leur demande à Aïétés :

Τοῖα παρέννεπεν Ἄργος·  
Argos (avec bienveillance ?) prononça de telles paroles.

Si le contexte ne permet pas réellement de préciser le sens du verbe, dont c'est là l'unique attestation, ce verbe a en revanche été rapproché d'autres verbes de parole en *παρα*<sup>o</sup> qui désignent une prise de parole bienveillante, généralement pour conseiller ou persuader un proche, que ce soit par la famille ou par l'amitié<sup>739</sup>. C'est le cas de *παρεῖπον*, qui est déjà attesté dans l'*Iliade* : ce verbe désigne le fait qu'un personnage donne un conseil ou une recommandation à quelqu'un. C'est par

---

<sup>737</sup> Le verbe *κατασειώ* est bien employé pour désigner un geste de la main, mais il n'est pas évident qu'il s'agisse du fait de « baisser la main » : le verbe pourrait simplement signifier « agiter la main ». Xénophon, *Cyropédie*, V, 4, 4 :

Οἱ δὲ διερευνηταὶ ὡς εἶδον ταῦτα, αὐτοὶ τε ἐδίωκον καὶ τῷ Γαδάτα κατέσειον·

[Les éclaireurs], lorsqu'ils virent cela, poursuivirent eux-mêmes [les soldats de Cyrus] et agitèrent [la main] pour faire signe à Gadatas.

Voir aussi Flavius Josèphe, *Antiquités juives*, XVII, 257 ; *Guerre des juifs*, II, 46. Avec l'accusatif *τὰς χεῖρας*, pour demander à quelqu'un de s'arrêter, Philon d'Alexandrie, *De Josepho*, 211 ; avec *τὰ χεῖρα*, pour saluer, Philon d'Alexandrie, *Legatio ad Gaium*, 181. Avec le datif *τῇ χειρὶ*, pour faire connaître sa présence, Polybe, *Histoires*, I, 78, 3 ; pour demander le silence, Nouveau Testament, *Actes des Apôtres*, 12, 17 ; 13, 16 ; 19, 33 ; 21, 40 ; Flavius Josèphe, *Antiquités juives*, VIII, 275 ; pour demander à quelqu'un de s'arrêter, Flavius Josèphe, *Antiquités juives*, IV, 323. Pour un geste de la tête, Ariston de Céos, fr. 14, 6 (éd. F. Wehrli dans *Die Schule des Aristoteles*, vol. 6). Pour le fait d'agiter son manteau pour faire un signe, Flavius Josèphe, *Guerre des juifs*, V, 85. Sur les gestes dans le monde grec, cf. NEUMANN 1965.

Pour les autres attestations, avec la notion de « chute », pour un bâtiment qui s'effondre, Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, II, 76, 4 ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, X, 29, 1 ; Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, IX, 68, 3 ; Flavius Josèphe, *Antiquités juives*, XIV, 473 ; *Guerre des juifs*, I, 350 ; II, 436 ; IV, 24 ; pour un être vivant qui s'écroule, Philon d'Alexandrie, *De aeternitate mundi*, 128 ; *In Flaccum*, 176 ; par métaphore, pour la fortune, Philon d'Alexandrie, *De somnis*, II, 82 ; pour le fait de précipiter quelqu'un ou quelque chose par terre, Flavius Josèphe, *Guerre des juifs*, V, 471 et VI, 225 ; pour le fait de secouer une fleur au-dessus d'une autre pour la fertiliser, Théophraste, *Causes des plantes*, III, 18, 1 ; *Histoire des plantes*, II, 8, 4 ; pour le fait de « faire tomber » quelqu'un en le faisant boire, Philémon, fr. 84 (éd. T. Kock dans *Comicorum Atticorum fragmenta*, vol. 2), v. 2 et Ménandre, fr. 8 (éd. T. Kock, *ibid.*, vol. 3), v. 2 (et Athénée justifie l'emploi du verbe par l'analogie avec le fait de secouer un arbre pour faire tomber les fruits).

Sans notion de chute, pour la succession, *Collection hippocratique (Articulations)*, 42, 43, 44 et 46) ; pour le fait de secouer une canne à pêche, Théocrite, *Idylles*, XXI, v. 43 ; un bâton, Philon d'Alexandrie, *De vita Mosis*, I, 91 ; Flavius Josèphe, *Guerre des juifs*, II, 637.

<sup>738</sup> Sur ce verbe, cf. *supra*, p. 4.

<sup>739</sup> Ce rapprochement est proposé, pour *παρειπεῖν*, par VIAN 1961, p. 63, n. au v. 367 ; pour *παραυδάω-ω, παραυφάμενος* et *παρειπεῖν*, CAMPBELL 1969, p. 317, n. au v. 367.

exemple le verbe qui est employé lorsque Héra s'inquiète de ce que Thétis aurait pu convaincre Zeus de venir en aide à Achille<sup>740</sup> :

Νῦν δ' αἰνῶς δεῖδοικα κατὰ φρένα μή σε παρείπη  
ἀργυρόπεζα Θέτις θυγάτηρ ἄλιου γέροντος·  
Mais à présent, en mon cœur, j'ai une peur terrible que Thétis aux pieds d'argent, la fille  
du vieillard de la mer, ne t'ait persuadé.

Ce verbe, qui est ici employé en mauvaise part par Héra, peut également désigner des conseils avisés, que l'on donne dans l'intérêt de l'interlocuteur. De même, le participe *παραφάμενος*, qui n'apparaît pas non plus hors de la langue poétique, désigne le fait de « persuader quelqu'un par des paroles douces ou apaisantes »<sup>741</sup>, que ce soit dans l'intérêt de l'interlocuteur ou par trahison. Enfin, le verbe *παραμυθέομαι-οὔμαι* est également employé pour le fait de « prodiguer des conseils » à quelqu'un dans le texte homérique<sup>742</sup> :

Καὶ δ' ἂν τοῖς ἄλλοισιν ἐγὼ παραμυθησαίμην  
οἴκαδ' ἀποπλείειν, ἐπεὶ οὐκέτι δῆτε τέκμων  
Ἴλιου αἰπεινῆς·  
Et moi, à vous autres, je vous conseillerais de repartir chez vous puisque vous ne verrez  
pas la fin de la haute Ilion.

Ce verbe, qui est relativement fréquent à la fois en poésie et en prose, semble désigner, plus largement, le fait d'adresser des paroles bienveillantes à quelqu'un, de lui « parler en ami », qu'il s'agisse de lui prodiguer des conseils, de le consoler ou de le rassurer<sup>743</sup>. Ces trois verbes de parole en *παρα*<sup>o</sup>, qui s'intègrent dans une série plus large, désignent tous le fait de s'adresser à quelqu'un de manière bienveillante, le plus souvent de manière sincère mais parfois aussi par trahison ; dans la plupart des attestations, le personnage qui parle s'adresse à un proche, qu'il s'agisse d'un membre de sa famille, d'un ami ou d'un allié.

Le verbe *παρεννέπω* s'intègre aisément dans cette série de verbes : Argos, qui est le petit-fils d'Aiétès, tente d'éviter un conflit et tente donc de persuader son grand-père de remettre la toison d'or à ses compagnons<sup>744</sup>. Les paroles qu'il lui adresse sont bienveillantes et sont d'ailleurs qualifiées par

<sup>740</sup> Homère, *Illiade*, I, v. 555-556. Pour Agamemnon qui conseille à Ménélas de ne pas accepter la rançon d'Adraste, VI, v. 62. Pour Hélène qui conseille à Pâris d'aller se battre, VI, v. 337. Pour Agamemnon qui conseille à Ménélas de ne pas affronter Hector, VII, v. 121. Pour Patrocle qui demande à Achille d'aider les Achéens, XI, v. 793 et XV, v. 404. Pour les Océanides qui ont convaincu Zeus de venir soutenir Prométhée, Eschyle, *Prométhée enchaîné*, v. 130. Pour un marin prudent qui conseille les autres lors d'une tempête, Aratos, *Phénomènes*, v. 764.

<sup>741</sup> En bonne part, pour des conseils avisés, qui seront bénéfiques à l'interlocuteur, pour Hector qui persuade ses proches de ne pas insulter Hélène, Homère, *Illiade*, XXIV, v. 771 ; avec le datif *μαλακοῖσι ἐπέεσι*, pour Zeus qui demande à Hadès de ramener Perséphone à la surface, *Hymne homérique à Déméter*, v. 336 ; pour un roi qui persuade la foule, Hésiode, *Théogonie*, v. 90. Pour Iris, qui conseille aux Boréades de ne pas blesser les Harpyies, Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, II, v. 287 ; pour Pélée qui demande aux Argonautes de continuer leur route, II, v. 876.

En mauvaise part, par trahison, avec le datif *ἐπέεσι μελιχίοις*, pour le fait de convaincre Aiétès de donner la toison d'or aux Argonautes, Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, III, v. 14 ; pour Médée qui convainc son frère de venir la rejoindre, IV, v. 442.

<sup>742</sup> Homère, *Illiade*, IX, v. 417-419 et, très proche, v. 684-686. Voir aussi pour un conseil ou un avis, *Illiade*, XV, v. 45.

<sup>743</sup> Sur le sens de ce verbe, HOURCADE 2017, p. 37-38, en part. p. 37, n. 1 : il n'est pas toujours possible de distinguer ce qui relève de l'encouragement, de la consolation ou du réconfort et plusieurs traductions sont parfois possibles.

<sup>744</sup> Au vers 14 du chant III, Héra, qui doute du fait qu'il soit possible de persuader Aiétès de livrer la toison aux Argonautes, emploie d'ailleurs le participe *παραφάμενος* :

l'adverbe *μειλιχίως*, « de manière agréable, avec douceur », au vers 319. Ces verbes de parole en *παρα*<sup>o</sup>, qui désignent des paroles bienveillantes, que l'on adresse généralement à un ami ou à un proche, sont présents dans tous les genres littéraires, comme en atteste le verbe *παραμυθέομαι-οὔμαι* ; ils sont notamment bien présents dans la langue homérique, où *παρεῖπον*, *παραυδάω-ῶ* ou encore le participe *παραιφάμενος* sont tous bien attestés : le verbe *παρεννέπω* ne représente pas un écart vis-à-vis de la langue épique archaïque, que ce soit par son thème verbal ou par la valeur sémantique du préverbe.

## 2) Des valeurs sémantiques propres à la langue poétique

Si le préverbe *ἀνα*<sup>o</sup>, dans son sens « spatial », ainsi que les verbes de parole en *παρα*<sup>o</sup> sont attestés dans tous les genres littéraires et à toutes les époques, certains verbes de notre corpus présentent un préverbe qui véhicule un sème spécifique à la langue poétique. De fait, dans notre corpus, les préverbés en *ἀμφι*<sup>o</sup>, certains préverbés en *συν*<sup>o</sup> et un préverbé en *ἐπι*<sup>o</sup> semblent pouvoir être rapprochés de l'emploi homérique de ces deux préverbes : ces verbes peuvent être rapprochés de préverbés homériques et hésiodiques pour lesquels la valeur sémantique du préverbe est proche de celle que l'on observe chez Apollonios, sans que cette valeur sémantique soit bien attestée dans la langue classique et post-classique. Les préverbés en *ἀμφι*<sup>o</sup> en sont un exemple clair, puisque le préverbe, qui n'est déjà pas très fréquent dans la langue épique archaïque, est presque absent de la langue classique : ces verbes sont donc archaïques jusque dans leur morphologie. A l'inverse, les préverbés en *συν*<sup>o</sup> et en *ἐπι*<sup>o</sup> présentent un préverbe qui est encore très fréquent et productif dans la langue classique et post-classique, mais l'emploi que fait Apollonios de certains préverbés en *συν*<sup>o</sup> de notre corpus peut être rapproché de ce que l'on a pu observer pour le texte homérique.

### a) Un préverbe caractéristique de la langue poétique : le préverbe *ἀμφι*<sup>o</sup>

Notre corpus contient quatre préverbés en *ἀμφι*<sup>o</sup> : *ἀμφιδέω* (II, v. 64), *ἀμφιμάρπτω* (III, v. 147), *ἀμφιπαλύνω* (III, v. 1247) et *ἀμφιθρόσκω* (III, v. 1373), que nous avons rapproché de l'*hapax* homérique *ἀμφιθέω* et que nous laisserons donc de côté ici<sup>745</sup>.

La préverbation en *ἀμφι*<sup>o</sup> est un trait caractéristique de la langue poétique : le préverbe et la préposition sont en concurrence avec, respectivement, *περι*<sup>o</sup> et *περί*, dont le sens est proche, et ne sont guère attestés en dialecte attique à l'époque classique<sup>746</sup>. De fait, les préverbés en *ἀμφι*<sup>o</sup> sont bien

---

Οὐκ ἄρ τόν γ' ἐπέεσσι παραιφάμενοι πεπίθοιεν  
μειλιχίους  
Ils ne sauraient le persuader en lui adressant de douces paroles.

<sup>745</sup> Cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

<sup>746</sup> La préposition *ἀμφί* reste attestée en crétois, cf. BILE 1994.

attestés dans la langue épique et notamment chez Homère où ils sont très nombreux<sup>747</sup>. A l'époque classique, en revanche, si les préverbes en ἀμφι<sup>ο</sup> restent attestés dans la poésie dramatique, quoique plus rarement que dans la langue homérique<sup>748</sup>, ils sont en revanche quasiment absents en prose : la prose de Xénophon contient six attestations réparties sur quatre verbes<sup>749</sup> et les discours de Lysias n'en contiennent aucun. Dans la prose de l'époque hellénistique, les préverbes en ἀμφι<sup>ο</sup> restent tout aussi rares : Polybe n'en emploie que deux<sup>750</sup>, Philon d'Alexandrie aucun, la Septante n'en contient qu'un<sup>751</sup>, Edwin Mayser n'en relève aucun dans les papyri<sup>752</sup>... Les quatre préverbes en ἀμφι<sup>ο</sup> de notre corpus devaient donc, par leur morphologie même, apparaître comme des archaïsmes caractéristiques de la langue poétique et de la langue épique en particulier.

Le sens originel de ἀμφι<sup>ο</sup> est « des deux côtés », « de chaque côté »<sup>753</sup>. Il est, pour le sens, proche de περι<sup>ο</sup>, « autour », avec qui il est en concurrence, sans que la différence entre les deux préverbes soit toujours sensible chez Homère<sup>754</sup>, les deux préverbes se renforçant d'ailleurs parfois l'un l'autre<sup>755</sup>.

De fait, les quatre préverbes en ἀμφι<sup>ο</sup> de notre corpus désignent le fait d'« entourer » quelque chose en accomplissant le procès. Si l'on met de côté ἀμφιθρόσκω, que nous avons déjà étudié, les trois verbes concernés sont transitifs et il s'agit d'accomplir le procès « autour » de l'objet.

<sup>747</sup> H. Ebeling, dans son *Lexicon Homericum*, relève les verbes ἀμφαγαπάζω, ἀμφαγαπάω-ῶ, ἀμφαγείρομαι, ἀμφαραβέω-ῶ, ἀμφαφάω-ῶ, ἀμφέρχομαι, ἀμφιβαίνω, ἀμφιβάλλω, ἀμφιγηθέω, ἀμφιδαίω, ἀμφιδίνεω, ἀμφιέννυμι, ἀμφιέπω, ἀμφιζάνω, ἀμφιθέω, ἀμφικαλύπτω, ἀμφικεάζω, ἀμφιλαχαίνω, ἀμφιμαίομαι, ἀμφιμάχομαι, ἀμφιμυκάζομαι-ῶμαι, ἀμφινέμομαι, ἀμφιξέω, ἀμφιπέλομαι, ἀμφιπένομαι, ἀμφιπεριστρέφω, ἀμφιπεριστροφάω-ῶ, ἀμφιπεριφθινύθω, ἀμφιπίπτω, ἀμφιπολεύω, ἀμφιπονέομαι, ἀμφιποτάομαι-ῶμαι, ἀμφίστημι, ἀμφιστρατάομαι-ῶμαι, ἀμφιτίθημι, ἀμφιτρομέω-ῶ, ἀμφιφασείω, ἀμφιφοβέομαι-οὔμαι, ἀμφιφύω, ἀμφιχαίνω et ἀμφιχέομαι.

<sup>748</sup> Recherche de la séquence ἀμφ- dans le *Thesaurus Linguae Graecae* en ligne, réalisée le 09/03/2023. Cette méthode a été appliquée à toutes les recherches mentionnées dans ce paragraphe. Par exemple, dans les pièces conservées d'Euripide, on trouve les verbes ἀμφιβαίνω (*Cyclope*, v. 60 ; *Alceste*, v. 758 ; *Andromaque*, v. 1082 ; *Les Suppliantes*, v. 609 ; *Les Phéniciennes*, v. 1406), ἀμφιβάλλω (*Alceste*, v. 217 ; *Hippolyte*, v. 1270 ; *Andromaque*, v. 110 et 1191 ; *Les Suppliantes*, v. 69 ; *Electre*, v. 1231 ; *Les Bacchantes*, v. 104, 385 et 1364), ἀμφιτίθημι (*Médée*, v. 787 ; *Hécube*, v. 432 ; *Oreste*, v. 1042 ; *Iphigénie à Aulis*, v. 1531), ἀμφιπίπτω (*Les Suppliantes*, v. 278).

<sup>749</sup> Les verbes concernés sont ἀμφιέννυμι (*Banquet*, 4, 37 ; *Cyropédie*, VIII, 2, 21), ἀμφιλέγω (*Apologie de Socrate*, 12 ; *Anabase*, I, 5, 11) et ἀμφιβαίνω (*Cynégétique*, 10, 13), ainsi que ἀμφιγνοέω-ῶ (*Helléniques*, VI, 5, 27), mais \*γνοέω-ῶ n'est pas attesté.

<sup>750</sup> Les verbes concernés sont ἀμφιβάλλω (*Histoires*, XXXIX, 5, 2) et ἀμφιδοξέω-ῶ (XXXII, 16, 5 et XXXVI, 9, 2), qui est un dénominateur issu de ἀμφίδοξος, ος, ον.

<sup>751</sup> Le seul verbe concerné est ἀμφιβάλλω (*Habakuk*, 1, 17).

<sup>752</sup> MAYSER 1970, p. 207.

<sup>753</sup> BILE 1994, p. 95.

<sup>754</sup> Par exemple, pour ἀμφί...ἐλαύνω et περί...ἐλαύνω, Homère, *Iliade*, XVIII, v. 564-565 :

ἀμφὶ δὲ κυανέην κάπετον, περί δ' ἔρκος ἔλασσε  
κασσιτέρου·

Il traça autour un fossé bleu sombre, autour une clôture d'étain.

<sup>755</sup> On trouve le double préverbe ἀμφιπερι<sup>ο</sup> dans le verbe ἀμφιπεριστροφάω-ῶ (Homère, *Iliade*, VIII, v. 348), ἀμφιπεριστρέφω (*Odyssée*, VIII, v. 175) et, avec une tmèse, ἀμφὶ περί...ιάχω (*Iliade*, XXI, v. 10). Sur ce double préverbe, DEL TREPPO 2018, p. 697. Pour les emplois prépositionnels, on trouve περί τ' ἀμφὶ τε (*Iliade*, XVII, v. 760) et ἀμφὶ περί (*Iliade*, II, v. 305 ; XXIII, v. 191 ; *Odyssée*, XI, v. 609 ; ἀμφὶ est parfois comme interprété comme un préverbe en tmèse et περί comme une préposition, cf. KIRK 1985, p. 148, n. au v. 305).

### i. Le verbe ἀμφιδέω (II, v. 64)

C'est le cas de l'*hapax* ἀμφιδέω : si le verbe simple, δέω, signifie « attacher »<sup>756</sup>, le préverbe en ἀμφι° semble bien désigner le fait d'« attacher en entourant, attacher tout autour ». Dans son unique attestation, au vers 64 du deuxième chant, Pollux et Amycos, qui s'apprêtent à livrer un combat de pugilat, se préparent ; Castor et Talaos aident Pollux à attacher les lanières de cuir qui lui protégeront les poings (II, v. 62-64) :

Τοῦ δ' ἀντίος ἦλυθε Κάστωρ  
ἠδὲ Βιαντιάδης Ταλαὸς μέγας, ὄκα δ' ἰμάντας  
ἀμφέδεον, μάλα πολλὰ παρηγορέοντες ἐς ἀλκίην.  
Castor et le grand Talaos fils de Bias vinrent face à lui et attachèrent rapidement les lanières  
en l'exhortant longuement pour le combat.

Le substantif ὀ ἰμάς désigne une « lanière de cuir », quel que soit l'usage auquel elle est destinée ; ici, il désigne les lanières dont les pugilistes entouraient leurs mains et leurs poignets pour les protéger des coups<sup>757</sup>. On peut d'ailleurs rapprocher ce verbe du substantif ἡ ἀμφιδέα, qui désigne un « anneau » et plus particulièrement un bracelet<sup>758</sup>.

Il s'agit bien, ici, d'attacher une lanière « autour » des bras de Pollux : la bande vient s'enrouler autour des mains et des poignets du combattant. Le préverbe ἀμφι°, s'il semble bien véhiculer ici une nuance sémantique, n'est cependant pas strictement nécessaire à la compréhension du vers : les lanières s'attachent nécessairement autour des mains et des bras du pugiliste et Apollonios emploie d'ailleurs le verbe simple quelques vers plus tard pour les ἰμάντες d'Amycos<sup>759</sup>.

<sup>756</sup> Pour le fait d'« attacher » un objet à un autre, I, v. 379 et 564 ; II, v. 66 et 1013 ; III, v. 1278 ; IV, v. 244 et 523. Avec une métaphore, pour le cœur « enfermé, enchaîné » dans le malheur ou l'inactivité, I, v. 274 et IV, v. 880.

<sup>757</sup> Sur les différents moyens de se protéger les mains dans un combat de pugilat, SCANLON 1982.

Ces ἰμάντες sont également mentionnés par Homère dans le combat entre Epéios et Euryale (*Iliade*, XXIII, v. 684) et par Théocrite dans celui de Pollux et d'Amycos (*Idylles*, XXII, v. 80-81). Ils sont également largement présents dans l'iconographie (cf. par exemple VANHOVE 1992, p. 104-105 et 350-357).

<sup>758</sup> Hérodote, *Histoires*, II, 69 :

ἀρτήματά τε λίθινα χυτὰ καὶ χρύσεια ἐς τὰ ὄτα ἐνθέντες καὶ ἀμφιδέας περὶ τοὺς ἐμπροσθίους πόδας.  
[Les Thébains] mettent des pendants d'oreille en pierre fondue et en or [aux crocodiles] ainsi que des anneaux  
autour de leurs pieds avant.

Voir aussi Aristophane, fr. 321 (éd. J. Edmonds dans *The fragments of Attic comedy*, vol. 1), v. 12 ; Julius Pollux, *Onomasticon*, V, 99 ; Libanios, *Discours*, XXXI, 12 et XXXII, 30. Pour un anneau en or qui entoure un arc offert à Apollon, *Anthologie grecque*, VI, ép. 75 attribuée à Paul le Silencieux, v. 8. Pour l'anneau qui bloque une porte, Lysias, fr. p. 343 (éd. T. Thalheim dans *Lysiae orationes*), l. 5.

Dans les textes médicaux, τὸ ἀμφίδειον désigne l'extrémité externe du col de l'utérus (Collection hippocratique, *Maladies des femmes*, I, 57). Dans le *Glossaire* de Galien (19.78 K ; 19.117 K ; 19.127 K), ce substantif est rapproché du verbe ἀμφιδέω (ἀμφιδέα καλοῦνται ἀπὸ τοῦ περιλαμβάνειν ἐν κύκλῳ καὶ οἷον ἀμφιδεῖν).

<sup>759</sup> II, v. 65-66 :

τῷ δ' αὖτ' Ἄρητος τε καὶ Ὀρνυτος, οὐδέ τι ἦδειν,  
νήπιοι, ὕστατα κείνα κακῆ δῆσαντες ἐν αἴσῃ.  
A leur tour, Arètos et Ornytos firent la même chose pour [Amycos] ; ces enfants ne savaient pas que, par un destin funeste, c'étaient les dernières [lanières] qu'ils attachaient.

## ii. Le verbe ἀμφιπαλύνω (III, v. 1247)

Le verbe ἀμφιπαλύνω est un *harax* formé à partir du verbe παλύνω, qui a été rapproché du substantif ἡ πάλη, « la farine »<sup>760</sup>. Le verbe simple, qui est, à une attestation près, exclusivement poétique<sup>761</sup>, désigne le fait de « saupoudrer » quelque chose, en particulier de la farine<sup>762</sup> :

αἱ δὲ γυναῖκες  
δεῖπνον ἐρίθοισιν λεύκ' ἄλφριτα πολλὰ πάλυνον.  
Les femmes, pour le repas des moissonneurs, saupoudrent une grande quantité de farine  
blanche.

Le verbe n'est pas seulement employé pour de la farine mais également pour d'autres poudres, par exemple de la neige ou de la poussière, peut-être par métaphore, la neige et la poussière étant, comme la farine, de couleur claire<sup>763</sup>. Comme le verbe « saupoudrer » en français, παλύνω peut se construire avec un accusatif de la chose répandue ou avec un accusatif de la chose sur laquelle on saupoudre<sup>764</sup>. Dans la plupart des attestations, il s'agit de saupoudrer la substance sur une surface plane.

Dans l'unique attestation du préverbe ἀμφιπαλύνω, il s'agit au contraire d'un objet que l'on recouvre de poudre sur tous ses côtés. Le préverbe est employé par Apollonios alors qu'il décrit Jason qui, ayant reçu le Prométhéion de la part de Médée, en recouvre ses armes pour les rendre invulnérables (III, v. 1246-1248) :

---

<sup>760</sup> CHANTRAINE 1999, s. v. πάλη 2 et CHANTRAINE 1942b, §160 : les verbes en -ύνω peuvent généralement être rapprochés d'adjectifs en -ύς, ce qui n'est pas le cas de παλύνω, dont la compréhension est malaisée ; il est possible que παλύνω soit analogique de ἀμαθύνω, « réduire en poussière », lui-même analogique de ἀμαλδύνω, « détruire », dénominateur de \*ἀμαλδύς, dont l'existence est supposée par l'existence de βλαδύς, avec un autre traitement phonétique du *l*.

<sup>761</sup> La seule attestation qui ne soit pas poétique se trouve dans la *Collection hippocratique (Maladies des femmes, I, 78)*, les textes en prose employant plus volontiers les verbes πάσσω ou ἐπιπάσσω. Erotien (*Glossaire des œuvres d'Hippocrate*, p. 111, l. 7, s. v. παλύνων), qui commente la forme, précise qu'elle est homérique : ὥς καὶ Ὅμηρος φησιν, « comme dit aussi Homère ». Plutarque (*Propos de table, II, 4, 638e*) indique également qu'il s'agit d'une forme employée par les poètes.

<sup>762</sup> Homère, *Iliade*, XVIII, v. 560. Voir aussi *Odyssée*, XIV, v. 77 et XIV, v. 429, ainsi que le vers formulaire en *Iliade*, XI, v. 640 et *Odyssée*, X, v. 520 et XI, v. 28, où il faut peut-être lire une tmèse ἐπί...παλύνω, mais où l'interprétation adverbiale est recevable. Après Homère, *Collection hippocratique (Maladies des Femmes, I, 78)* ; Nicandre, *Alexipharmiques*, v. 552.

<sup>763</sup> Pour de la neige, Homère, *Iliade*, X, v. 7 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, III, v. 69. Pour de la poussière, Sophocle, *Antigone*, v. 247 ; Oppien, *Cynégétiques*, III, v. 171. Pour le Prométhéion dont s'enduit Jason, Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, III, v. 1256. Pour de la moisissure, Théocrite, *Idylles*, IV, v. 28.

A date plus tardive, le verbe est employé pour un liquide, en l'occurrence de la sueur (Denys le Périégète, *Description de la Terre*, v. 1049) : il est probable que le verbe désigne davantage le fait que la sueur « perle » sur la tête du personnage plutôt qu'elle ne la recouvre, ce qui pourrait expliquer le choix du verbe.

<sup>764</sup> Avec un accusatif de la chose répandue, Homère, *Odyssée*, XIV, v. 77 ; Sophocle, *Antigone*, v. 247 ; *Collection hippocratique, Maladies des Femmes, I, 78* ; avec probablement une tmèse ἐπί...παλύνω, *Iliade*, XI, v. 640 et *Odyssée*, X, v. 520 et XI, v. 28.

Avec un nominatif de la chose répandue et un accusatif de la surface sur laquelle on répand, Homère, *Iliade*, X, v. 7 ; Oppien, *Cynégétiques*, III, v. 181, vraisemblablement inspiré du précédent.

Avec un nominatif de la personne qui répand et un accusatif de la surface sur laquelle on répand, Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, III, v. 69 (au passif) ; Théocrite, *Idylles*, IV, v. 28 (au passif) ; Nicandre, *Alexipharmiques*, v. 552 ; sans complément à l'accusatif mais avec un datif de la chose répandue, *Odyssée*, XIV, v. 429.

Sans complément, au moyen, avec un sens réfléchi, Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, III, v. 1256.

Τόφρα δὲ Μηδείης ὑποθημοσύνησιν Ἴησων,  
φάρμακα μυδῆνας, ἡμὲν σάκος ἀμφεπάλυνεν  
ἠδὲ δόρυ βριαρόν, περὶ δὲ ξίφος.

Pendant ce temps, sur les conseils de Médée, Jason, ayant humidifié la drogue, la saupoudra tout autour de son bouclier et de sa forte lance, et autour de son épée.

Si le préverbe ne modifie pas la construction syntaxique du verbe, il s'agit bien, ici, de saupoudrer le Prométhéion « autour » du bouclier et de la lance. Il ne s'agit pas de recouvrir une surface plane mais bien d'enduire deux objets sur tous leurs côtés de manière à les rendre indestructibles.

L'écart entre ἀμφι<sup>ο</sup> et περι<sup>ο</sup> est difficilement sensible ici : s'il est vrai que le bouclier, τὸ σάκος, a deux faces, ce n'est pas le cas de la lance, τὸ δόρυ, dont le manche, qui constitue la partie fragile de l'arme et qu'il faut donc enduire de Prométhéion<sup>765</sup>, est circulaire. A l'inverse, Apollonios emploie περι<sup>766</sup> pour l'épée de Jason, τὸ ξίφος, qui comporte bien deux faces distinctes.

### iii. Le verbe \*ἀμφιμάρπω (III, v. 147)

Le verbe μάρπω est un verbe poétique qui apparaît dès le texte homérique et qui signifie « toucher, avoir un contact avec » : il peut s'agir de « toucher » une personne, de « rattraper » une personne à la course, de « toucher » une personne avec une arme<sup>767</sup>... Le verbe continue à être employé dans la langue poétique, y compris chez Apollonios, qui emploie exclusivement la forme de participe parfait μεμαρπώς. Ce parfait a une valeur résultative : μέμαρπτα signifie « avoir saisi » et donc « tenir, avoir en main » et le verbe est d'ailleurs souvent accompagné du datif χειρὶ ou χερσί, par exemple au vers 756 du chant I, dans la description du manteau de Jason<sup>768</sup> :

<sup>765</sup> Quand les Argonautes éprouvent l'efficacité du Prométhéion, ils tentent de « plier », γνάμπτω, la lance (III, v. 1250).

<sup>766</sup> Deux interprétations ont été proposées par les commentateurs pour περι. Pour Anthos Ardizzoni (ARDIZZONI 1958, p. 231, n. au v. 1248), suivi par Richard Hunter (HUNTER 1989, p. 237, n. au v. 1247-1248), περι δέ signifie « et en particulier, et surtout ». Pour Francis Vian, il s'agit plutôt d'un préverbe dont le verbe serait élidé. On peut citer à titre de comparaison le vers 564 du chant XVIII de l'*Illiade* :

ἀμφὶ δὲ κυανέην κάπετον, περὶ δ' ἔρκος ἔλασσε  
κασσιτέρου·

Il traça autour un fossé bleu sombre, autour une clôture d'étain.

Sur les phrases averbales où le préverbe joue un rôle prédicatif chez Homère, cf. DEL TREPPO 2018, p. 409-411, qui cite, pour le préverbe περι<sup>ο</sup>, les parallèles homériques suivants : *Illiade*, I, v. 258 ; XVII, v. 279 ; *Odyssée*, X, v. 3 ; XI, v. 550. Remarquons enfin que l'emploi de la séquence περι δὲ ξίφος à la coupe penthémimère peut être rapproché d'un vers formulaire de l'*Odyssée* (II, v. 3 ; IV, v. 308 ; XX, v. 125), où περι est employé comme préverbe, avec une tmèse περι...τίθημι, mais les deux passages ne peuvent pas être davantage rapprochés :

εἴματα ἐσάμενος, περὶ δὲ ξίφος ὄξυ θέτ' ὤμω,

Après avoir revêtu ses vêtements, il plaça son épée à pointe autour de son épaule.

<sup>767</sup> Pour le fait de « toucher » une personne, Homère, *Illiade*, XXI, v. 489-490 :

Ἦ ῥα, καὶ ἀμφοτέρως ἐπὶ καρπῶ χεῖρας ἔμαρπτε  
σκαίῃ

Ella parla ainsi et, de sa main gauche, saisit ses deux mains au niveau du poignet.

Voir aussi *Illiade*, XIV, v. 346 ; *Odyssée*, X, v. 116. Pour le fait de « toucher » le sol, *Illiade*, XIV, v. 228. Pour le fait de « rattraper », d'« atteindre » quelqu'un à la course, *Illiade*, XXI, v. 564 et XXII, v. 201. Pour le fait de « toucher » quelqu'un en lui infligeant une blessure, *Illiade*, VIII, v. 405 et 419. Avec une métaphore, par exemple pour le sommeil qui « s'empare » de quelqu'un, *Illiade*, XV, v. 137 ; XXIII, v. 62 ; XXIV, v. 679 ; *Odyssée*, XX, v. 56 ; XXIV, v. 390.

<sup>768</sup> Pour un paysan qui s'est saisi d'une faucille, III, v. 1388. Pour Euphémios qui tient une colombe dans la main, II, v. 535, accompagné du verbe φέρω, et v. 555. Pour Dionysos qui s'endort en tenant Ariane, IV, v. 432. Pour Jason qui tient Médée par la main, IV, v. v. 1663, où le verbe se construit avec un accusatif pour la personne que l'on tient (έ), un

σὺν τῷ δ' Οἰνόμαος, προτενὲς δόρυ χειρὶ μεμαρπῶς,  
Avec lui Oinomaos, tenant dans sa main sa lance pointée vers l'avant.

Le préverbe ἀμφιμάρπτω, dans son unique attestation des *Argonautiques*, est également employé au participe parfait au vers 147 du chant III :

Μεΐλια δ' ἔκβαλε πάντα καὶ ἀμφοτέρησι χιτῶνος  
νωλεμὲς ἔνθα καὶ ἔνθα θεὰν ἔχεν ἀμφιμεμαρπῶς·  
λίσσετο δ' αἶψα πορεῖν, αὐτοσχεδόν.  
[Erôs] jeta au loin tous ses jouets et, à deux mains, de toutes ses forces, tenait la déesse, par la tunique, en passant ses bras de chaque côté de son corps. Il la suppliait de lui donner [la balle] tout de suite, immédiatement.

On se représente aisément la situation décrite : il s'agit d'un enfant qui s'agrippe aux vêtements de sa mère pour obtenir un jouet. La compréhension précise du vers est plus difficile, notamment parce que tous les manuscrits présentent la leçon θεᾶς, qui pourrait soit être le régime de ἀμφιμάρπτω ou de ἔχω – mais dans un cas comme dans l'autre on attendrait plutôt l'accusatif – soit le complément du nom χιτῶνος malgré la distance entre les deux mots, mais il devient alors difficile de construire le génitif χιτῶνος. Ni l'une ni l'autre de ces solutions n'est donc satisfaisante<sup>769</sup>. La leçon θεάν est une conjecture de certains éditeurs, dont Hermann Fränkel et Francis Vian, qui restituent la construction normale du verbe ἔχω, ἔχω τινὰ τινός signifiant « tenir quelqu'un par quelque chose ». D'autres éditeurs, notamment Richard Brunck au XVIII<sup>e</sup> siècle, suivi plus récemment par Malcolm Campbell<sup>770</sup>, proposent de conserver θεᾶς mais de corriger ἔχεν, lui aussi attesté dans tous les manuscrits, par le moyen ἔχετ[ο] dont le régime est régulièrement au génitif. Hartmut Erbse propose enfin de corriger χιτῶνος en χιτῶνα<sup>771</sup>. Quoi qu'il en soit, la difficulté concerne principalement le sens et la construction de ἔχω et le verbe \*ἀμφιμάρπτω n'est pas considéré comme suspect.

Pour Malcolm Campbell, le préverbe ἀμφι<sup>ο</sup> vient renforcer l'effet créé par ἔνθα καὶ ἔνθα : pour lui, Eros passerait d'un côté à l'autre pour demander à sa mère d'accéder à sa requête<sup>772</sup>. Il semble également possible que l'enfant ait un bras de chaque côté de sa mère et qu'il l'enserme de ses bras, dans une attitude assez naturelle pour un enfant capricieux. Cet emploi de \*ἀμφιμάρπτω n'est d'ailleurs pas sans rappeler un emploi homérique de ἀμφιβάλλω, qu'Homère emploie pour l'étreinte impossible entre Achille et l'âme de Patrocle, qui lui apparaît en rêve<sup>773</sup>. Quoi qu'il en soit, le préverbe

---

génitif de la partie par laquelle la personne est tenue (χειρός) et un datif pour la partie du corps avec laquelle on tient la personne (χειρὶ).

<sup>769</sup> Pour une discussion des différentes propositions, CAMPBELL 1994, p. 132, n. au v. 146-7.

<sup>770</sup> CAMPBELL 1994, p. 132, n. au v. 146-7.

<sup>771</sup> ERBSE 1963, p. 27.

<sup>772</sup> CAMPBELL 1994, p. 133, n. au v. 146-147.

<sup>773</sup> Homère, *Iliade*, XXIII, v. 97-98, où Achille s'adresse à l'âme de Patrocle :

Ἀλλά μοι ἄσσον στήθι· μίνυνθά περ ἀμφιβαλόντε  
ἀλλήλους ὀλοοῖο τεταρπόμεσθα γόοιο.

Eh bien, viens plus près de moi ! Même pour un court instant, prenons-nous l'un l'autre dans les bras et jouissons de cette funeste lamentation.

ἀμφι° jouerait un rôle sémantique, le préverbe \*ἀμφιμάπτω désignant le fait de « saisir en entourant l'objet » alors que μάπτω signifie simplement « saisir ».

Si l'on peut considérer, sans certitude absolue, que le préverbe ἀμφι° joue bien un rôle sémantique chez Apollonios, ce n'est pas le cas pour les attestations postérieures de ce verbe. Dans les autres attestations du préverbe, ἀμφιμάπτω ne semble pas signifier « saisir par les deux côtés, saisir de chaque côté ». Dans les *Halieutiques*, Oppien décrit un pêcheur qui se leste de plomb pour ne pas remonter à la surface<sup>774</sup> :

τῆ μὲν ἐριβριθῆ μολίβου χύσιν ἀμφιμεμαρπός,  
... ayant pris dans une [de ses mains] une lourde masse de plomb.

Le sens semble ici être très proche de celui de μάπτω et il est difficile de penser le préverbe en ἀμφι° signifie « saisir en entourant » ici : il s'agit simplement de « se saisir » d'un objet et de le tenir fermement malgré son poids. Chez Quintus de Smyrne, le verbe est employé à deux reprises dans un vers quasi-formulaire qui n'est pas sans rappeler des vers homériques et hésiodiques où les poètes employaient respectivement κατά...μάπτω et μάπτω<sup>775</sup> :

ἀνέρι δὲν τάχα γῆρας ἀμείλιχον ἀμφιμέμαρφε  
... un homme que la vieillesse implacable a rapidement saisi.

Les autres attestations de la *Suite d'Homère* sont également métaphoriques et le préverbe ne se distingue guère du verbe simple, tant pour le sens que pour la construction<sup>776</sup>.

Les attestations postérieures aux *Argonautiques*, en particulier celles de la *Suite d'Homère*, ne permettent donc en rien d'affirmer que le préverbe ἀμφι° joue un rôle sémantique dans le préverbe \*ἀμφιμάπτω. Il reste que, chez Apollonios, il est probable que le verbe \*ἀμφιμάπτω désigne le fait d'accomplir le procès en entourant l'objet, comme c'était le cas de manière plus claire pour ἀμφιπαλύνω et surtout ἀμφιδέω.

#### iv. Synthèse : rôle sémantique et stylistique du préverbe ἀμφι°

Pour les trois verbes en ἀμφι° de notre corpus, il est vraisemblable que le préverbe joue un rôle sémantique et que le préverbe signifie « accomplir le procès en entourant l'objet » : ἀμφιδέω signifierait « attacher en entourant », ἀμφιπαλύνω signifierait « saupoudrer tout autour » et

---

Les autres attestations homériques du verbe (*Illiade*, XVII, v. 742 ; *Odyssée*, VI, v. 178 ; XVII, v. 344 ; XXII, v. 103 et XXIII, v. 192) ne désignent pas le fait de prendre quelqu'un dans ses bras.

Voir aussi *Argonautiques*, IV, v. 1290-1291 :

οἱ δ' ἔλεινὰ χεροῖν σφέας ἀμφιβαλόντες  
δακρυόειν ἀγάπαζον  
[Les Argonautes], de manière pitoyable, se serraient dans les bras et se saluaient en pleurant.

<sup>774</sup> Oppien, *Halieutiques*, V, v. 636.

<sup>775</sup> III, v. 614. Voir aussi, pour Nestor, XII, v. 276 : ἀλλά σε γῆρας ἀμείλιχον ἀμφιμέμαρφεν. Ces vers doivent être rapprochés d'un passage de l'*Odyssée* (XXIV, v. 390), où l'on a κατά... μάπτω, et du v. 245 du *Bouclier* d'Hésiode.

<sup>776</sup> Pour la nuit qui s'empare d'une personne qui perd connaissance, Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, III, v. 334 et VI, v. 634 ; pour la « servitude » qui s'empare d'Hécube réduite en esclavage, XIV, v. 28.

ἀμφιάρπτω signifierait « toucher tout autour, attraper de chaque côté ». Cependant, la nuance sémantique qui serait véhiculée par le préverbe n'est nullement nécessaire à la compréhension du vers et il n'est même pas possible d'affirmer de manière certaine qu'elle est bien présente, notamment pour ἀμφιάρπτω dont les attestations postérieures semblent fonctionner comme des variantes synonymiques du verbe simple. Pour deux verbes sur trois, la réalité désignée par le préverbé en ἀμφι° est à nouveau décrite à l'aide du verbe simple dans le même épisode : le préverbe n'est finalement pas nécessaire à la compréhension du passage, mais sa présence témoigne de la précision des descriptions présentes dans les *Argonautiques*, y compris pour des événements qui restent périphériques par rapport à l'action principale, comme les caprices du jeune Eros ou les préparatifs de Pollux avant le combat<sup>777</sup>.

### b) Préverbés en συν° : sème du « collectif » et contraintes syntaxiques

Notre corpus contient quatre préverbés en συν° pour lesquels le préverbe ne modifie pas la construction syntaxique du verbe, mais où il semble jouer un rôle sémantique<sup>778</sup> : il véhicule le sème du « collectif » et le préverbé désigne donc le fait d'accomplir une action « ensemble ».

Ce sème du « collectif » s'accompagne nécessairement de contraintes syntaxiques. Manu Leumann, dans *Homerische Wörter*, a remarqué que, dans le texte homérique, les préverbés en συν° semblent être des « *dualia et pluralia tantum* », à l'instar du verbe français « se rencontrer » pour les intransitifs ou du verbe français « rassembler » pour les verbes de transfert locatif. Les verbes intransitifs désignent le fait d'accomplir le procès « ensemble » et sont donc employés au pluriel ou au duel ; les verbes transitifs, quant à eux, désignent le fait d'accomplir le procès sur un ensemble d'objets et régissent donc un objet duel ou pluriel<sup>779</sup>. Plusieurs verbes de notre corpus semblent appartenir à cette série de verbes, soit qu'ils soient intransitifs et employés au pluriel, soit qu'ils soient transitifs et régissent un accusatif pluriel.

Cette propriété sémantico-syntaxique des verbes en συν° est bien attestée à l'époque homérique, mais a peu été étudiée pour les époques postérieures. Pour les verbes intransitifs, cet emploi avec un nominatif pluriel est en concurrence avec la construction avec un datif comitatif, qui

<sup>777</sup> Au vers 66 du chant II, Apollonios emploie le verbe simple δέω quand il décrit les préparatifs d'Amynos, alors qu'il avait employé ἀμφιδέω pour ceux de Pollux au vers 64 :

τῷ δ' αὐτ' Ἄρητος τε καὶ Ὀρνυτος, οὐδέ τι ἤδειν,  
νήπιοι, ὕστατα κείνα κακῆ δῆσαντες ἐν αἴσῃ.

A leur tour, Arètos et Ornytos firent la même chose pour [Amynos] ; ces enfants ne savaient pas que, par un destin funeste, c'étaient les dernières [lanières] qu'ils attachaient.

Au vers 1256 du chant III, Apollonios emploie le verbe simple παλύνομαι quand Jason enduit son propre corps du Prométhéion alors qu'il avait employé ἀμφιπαλύνω pour les armes de l'Argonaute au vers 1247 :

Καὶ δ' αὐτὸς μετέπειτα παλύνετο.  
Et ensuite il s'enduisit lui-même.

<sup>778</sup> Pour le verbe συνανέρχομαι, où la préverbation a une incidence syntaxique, avec l'ajout d'un actant au datif, cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

<sup>779</sup> LEUMANN 1950, p. 73-74. Voir aussi DEL TREPPO 2018, p. 233-235.

se développe à partir de l'époque classique<sup>780</sup>. Pour les verbes transitifs, un rapide sondage dans les discours de Lysias laisse apparaître que, si certains verbes semblent bien régir un objet pluriel dans toutes leurs attestations, ils restent minoritaires dans ce corpus<sup>781</sup>.

### i. Verbes intransitifs en συν<sup>ο</sup> : des « *pluralia tantum* » ?

Trois verbes préverbés en συν<sup>ο</sup> de notre corpus sont intransitifs : il s'agit de συναίσσω (IV, v. 1112), de συνορούω (II, v. 88) et de συνεδρίαμαι-ῶμαι (I, v. 328), dont nous avons vu qu'il peut également être rapproché du substantif τὸ συνέδριον et l'adjectif σύνεδρος, ος, ον<sup>782</sup>. Ces trois verbes désignent tous le fait d'accomplir le procès « ensemble, collectivement » et sont toujours employés au pluriel chez Apollonios et dans leurs éventuelles attestations postérieures. Le verbe simple correspondant est quant à lui bien attesté au singulier.

C'est le cas de l'*hapax* συνεδρίαμαι-ῶμαι, au vers 328 du chant I, alors que les Argonautes se rassemblent pour désigner le chef de l'expédition :

τοὺς δ' ἄγορῆν δὲ συνεδριάσθαι ἄνωγεν.  
Αὐτοῦ δ' ἰλλομένοις ἐπὶ λαίφεσιν ἠδὲ καὶ ἰστῶ  
κεκλιμένῳ μάλα πάντες ἐπισχερῶ ἐδριόωντο.  
Il les invita à siéger en assemblée. Là, sur les voiles pliées et le mât couché, tous sans exception s'assirent en rang.

L'infinifit συνεδριάσθαι a bien un sujet pluriel dans son unique attestation, le pronom τοὺς, alors que le verbe simple est bien attesté au singulier<sup>783</sup>. Il en va même pour συναίσσω, dont la première attestation conservée se trouve dans de les *Argonautiques*, quoique le verbe soit conjecturé dans un fragment papyrologique épique, de datation forcément difficile<sup>784</sup>, et que l'on trouve l'adverbe déverbal συναίγδην dans le *Bouclier* d'Hésiode<sup>785</sup>, ce qui témoigne du caractère ancien du

<sup>780</sup> Sur cette construction, cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

<sup>781</sup> A titre d'exemple, on peut citer, dans les discours de Lysias, les verbes συλλαμβάνω (« arrêter » ; avec un objet singulier, *Contre Eratosthène*, 26 et 34 ; *Contre Agoratos*, 55 et 78 ; *Péroraison sur la confiscation*, 6), συντρίβω (*Contre Simon*, 8 ; mais au passif avec un sujet pluriel dans le *Contre Simon*, 18), συγκόπτω (*Contre Simon*, 17, 30 et 34, toujours avec un sujet au pluriel), συμπράττω (« faire avec, être complice » ; avec un datif comitatif, *Contre Agoratos*, 86 et absolument, *Contre Eratosthène*, 46 et *Accusation contre des co-associés*, 11), συγκαταλύω (« aider à renverser, participer du renversement » ; avec pour objet τὸν δῆμον, *Pour Mantithéos*, 5 ; *Contre Nicomachos*, 9, 15, 30).

En revanche, le verbe συνωνέομαι-οῦμαι, qui est employé dans le *Contre les marchands de blé* (avec pour objet τὸν σῆτον, 6, 10, 11 et 12 ; avec la quantité de blé exprimée, 5 et 6 ; absolument, 5, 7, 9 et 12), signifie bien « acheter en gros » ; de même συναρπάζω (*Contre Simon*, 46 et *Contre Eratosthène*, 96) et συναθροίζω (*Oraison funèbre*, 34) régissent toujours un objet pluriel chez Lysias, mais, pour συναθροίζω, c'est également le cas du verbe simple.

<sup>782</sup> Cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

<sup>783</sup> Dans un contexte très proche (pour le travail sur la formule homérique, cf. *supra*, p. 4 *sqq.*), pour κατά...εδρίαω-ῶ, *Iliade*, XI, v. 646 et 778 :

κατὰ δ' ἐδριάσθαι ἄνωγε.

Il l'invita à s'asseoir.

Pour le verbe simple, *Hymne homérique à Déméter*, v. 193 et Théocrite, *Idylles*, XVII, v. 19.

<sup>784</sup> *Ilias Parva*, fr. 32 (éd. A. Bernabé dans *Poetarum epicorum Graecorum testimonia et fragmenta*, vol. 1), v. 5 :

[ συν]άϊξαν ἐυκνήμιδες Ἀχαι[οί.]

Les Achéens aux belles jambières bondirent tous ensemble.

Le verbe résulte d'une conjecture de Martin West. Le fragment est impossible à dater, mais Martin West le considère tardif (WEST 1966, p. 22, pap. 2510). Le papyrus date du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère.

<sup>785</sup> Hésiode, *Bouclier*, v. 189-190 :

verbe. Chez Apollonios, le verbe apparaît au vers 1112 du chant IV, où Arété vient de se lever en pleine nuit pour transmettre à Jason les décisions d'Alcinoos :

συνήϊξαν δὲ γυναῖκες  
ἀμφίπολοι, δέσποιναν ἔην μετὰ ποιπνύουσαι.  
Ses servantes bondirent toutes ensemble, s'empressant derrière leur maîtresse.

Le sujet du verbe sera également au pluriel dans l'unique attestation postérieure du verbe, dans le récit du combat d'Achille et Memnon<sup>786</sup>. De même, quand Hésiode employait l'adverbe συναῖγδην, le verbe était employé au pluriel. A l'inverse, le verbe simple est régulièrement employé au singulier<sup>787</sup>.

Enfin, le préverbe συνορούω est également au pluriel au vers 88 du deuxième chant, pendant le duel d'Amycos et Pollux<sup>788</sup> :

ἄψ δ' αὖτις συνόρουσαν ἐναντίω, ἠύτε ταύρω  
φορβάδος ἀμφὶ βοῶς κεκοτηότε δηριάασθον.  
A nouveau [Amycos et Pollux] s'élançèrent ensemble l'un contre l'autre, comme deux taureaux irrités luttent pour une vache à la pâture.

Ce verbe est également employé par Quintus de Smyrne, chez qui il est attesté à deux reprises dans des contextes très similaires à celui dans lequel le verbe est employé chez Apollonios, pour deux guerriers qui, au même moment, se ruent l'un contre l'autre en un combat singulier<sup>789</sup>. Là encore, le verbe simple est bien attesté au singulier<sup>790</sup>.

Ces trois verbes ne sont donc attestés qu'au pluriel, que ce soit chez Apollonios ou dans les attestations postérieures : il s'agit bien de « *pluralia tantum* ». Ces verbes désignent un mouvement que plusieurs personnages effectuent « ensemble », dans la même direction ou dans une direction

---

Καί τε συναῖγδην ὡς εἰ ζωοὶ περ ἔόντες  
ἔγχεσιν ἠδ' ἐλάτης αὐτοσχεδὸν ὠριγνῶντο.  
Et, en bondissant les uns contre les autres, comme s'ils étaient vivants, ils se penchaient, des lances et des sapins en main, tout proches.

Sur les adverbes en -δήν, MATHYS 2016.

<sup>786</sup> Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, II, v. 454-456 :

Τύπτον δ' ἀλλήλων ἄμοτον φρεσὶ κυδιόωντες  
ἀσπίδας ἄς Ἥφαιστος ὑπ' ἀμβροσίῃ κάμει τέχνη,  
πυκνὰ συναῖσσαντες·

Le cœur plein d'orgueil, ils entrechoquèrent leur bouclier, qu'Héphaïstos avait fabriqué de son art immortel, toutes les fois où ils bondirent l'un vers l'autre.

<sup>787</sup> Chez Apollonios, I, v. 438, 1089, 1157 et 1264 ; II, v. 76, 92, 547, 561, 1033, 1250 et 1258 ; III, v. 286, 759, 1048, 1265, 1302, 1369 et 1379 ; IV, v. 106 et 142.

<sup>788</sup> II, v. 88-89. La tradition indirecte (*Etymologicum Genuinum*, s.v. κεκοτηότα) propose la leçon suivante :

ἄψ δ' ἄν τις ἀνόρουσαν ἐναντίω

<sup>789</sup> Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, II, v. 452-453 :

Ὡς εἰπὼν παλάμησι λάβεν πολυμήκετον ἄορ,  
Μέμνων δ' αὖθ' ἔτέ, καὶ ὀτραλέως συνόρουσαν.

Sur ces mots, [Achille] prit dans ses mains sa très longue épée, Memnon aussitôt en fit de même et ensemble ils s'élançèrent avec vivacité.

IV, v. 237-238 :

Τοὶ δ' ἐκάτερθε  
ταῦροι ὅπως συνόρουσαν ἀταρβέες  
Eux, de chaque côté, comme d'intrépides taureaux, s'élançèrent ensemble.

<sup>790</sup> Chez Apollonios, IV, v. 1708.

opposée, le même verbe étant parfois employé pour l'un ou pour l'autre<sup>791</sup>. La contrainte syntaxique est la conséquence directe du rôle sémantique que joue le préverbe  $\sigma\upsilon\nu^\circ$  : le sème « collectif », qui est véhiculé par le préverbe, s'accompagne logiquement d'une contrainte syntaxique. Cette contrainte ne concerne pas uniquement les verbes de notre corpus : tous les préverbés en  $\sigma\upsilon\nu^\circ$  qui ne régissent pas de complément dans les *Argonautiques* sont au duel ou au pluriel<sup>792</sup>.

## ii. Verbes transitifs et objet pluriel

Selon Manu Neumann, les verbes homériques en  $\sigma\upsilon\nu^\circ$  qui sont transitifs régissent toujours un objet au pluriel ou au duel. Le caractère « collectif » de l'action ne porte alors plus sur le sujet mais sur l'objet : il s'agit d'accomplir le procès sur un ensemble d'objets. Deux verbes de notre corpus,  $\sigma\upsilon\nu\ldots\acute{\alpha}\mu\alpha\theta\acute{\upsilon}\nu\omega$  (III, v. 295) et  $\sigma\upsilon\nu\alpha\mu\alpha\acute{\omicron}\mu\alpha\iota\text{-}\acute{\omega}\mu\alpha\iota$  (III, v. 154), semblent relever de cette catégorie et régissent chez Apollonios un objet pluriel alors que le verbe simple est régulièrement employé avec un régime au singulier. Un troisième,  $\sigma\upsilon\nu\alpha\rho\tau\acute{\upsilon}\nu\omega$  (II, v. 1076 et IV, v. 355) pose davantage de difficulté car, si, dans l'attestation du chant II, le poète semble insister sur le fait que le procès est accompli sur un ensemble d'objets, l'attestation du chant IV régit en revanche un accusatif singulier.

### Le verbe $\sigma\upsilon\nu\ldots\acute{\alpha}\mu\alpha\theta\acute{\upsilon}\nu\omega$ (III, v. 295)

L'*hapax*  $\sigma\upsilon\nu\ldots\acute{\alpha}\mu\alpha\theta\acute{\upsilon}\nu\omega$  (III, v. 295) régit bien un objet pluriel chez Apollonios. Ce verbe est un préverbé de  $\acute{\alpha}\mu\alpha\theta\acute{\upsilon}\nu\omega$ , verbe rare et poétique qui signifie « détruire, réduire en poussière »<sup>793</sup>. Le préverbé  $\sigma\upsilon\nu\ldots\acute{\alpha}\mu\alpha\theta\acute{\upsilon}\nu\omega$ , quant à lui, apparaît uniquement chez Apollonios, avec une tmèse, dans une comparaison homérique où le poète décrit une femme pauvre qui allume un feu<sup>794</sup> :

τὸ δ' ἀθέσφατον ἐξ ὀλίγοιο  
δαλοῦ ἀνεγρόμενον σὺν κάρφεα πάντ' ἄμαθύνει  
Une lumière [σέλας] indescriptible, qui s'élève du maigre tison, réduit toutes les brindilles  
en poussière.

La syntaxe du préverbé est identique à celle du verbe simple puisque le verbe régit un accusatif direct. Le sens du verbe ne se distingue guère de celui du verbe simple : il s'agit bien de « réduire en

<sup>791</sup> C'est le cas de  $\sigma\upsilon\nu\alpha\acute{\iota}\sigma\sigma\omega$ , qui est employé pour un mouvement collectif chez Apollonios mais pour un mouvement symétrique chez Quintus de Smyrne (*La Suite d'Homère*, II, v. 456).

<sup>792</sup> Avec un sujet au pluriel,  $\sigma\upsilon\mu\phi\omicron\rho\acute{\epsilon}\omicron\mu\alpha\iota\text{-}\omicron\acute{\upsilon}\mu\alpha\iota$  (I, v. 39 ; pluriel),  $\sigma\upsilon\nu\acute{\alpha}\rho\omega$  (I, v. 497) et  $\sigma\upsilon\nu\epsilon\iota\mu\iota$  (II, v. 1078). Avec un sujet au duel,  $\sigma\upsilon\mu\beta\alpha\acute{\iota}\nu\omega$  (IV v. 421). Avec un sujet au singulier distributif,  $\sigma\upsilon\nu\omicron\rho\acute{\iota}\nu\omicron\mu\alpha\iota$  (III, v. 56) et le passif de  $\sigma\upsilon\gamma\chi\acute{\epsilon}\omega$  (II, v. 561).

<sup>793</sup> Ce verbe peut être rapproché du substantif ἄμαθος, cf. CHANTRAINE 1999, s. v. ἄμαθος et CHANTRAINE 1942b, §160 : les verbes en  $\text{-}\acute{\upsilon}\nu\omega$  peuvent généralement être rapprochés d'adjectifs en  $\text{-}\acute{\upsilon}\varsigma$ , ce qui n'est pas le cas de  $\acute{\alpha}\mu\alpha\theta\acute{\upsilon}\nu\omega$ . Le verbe est peut-être analogique de  $\acute{\alpha}\mu\alpha\lambda\delta\acute{\upsilon}\nu\omega$ , « détruire », dénominateur de  $\ast\acute{\alpha}\mu\alpha\lambda\delta\acute{\upsilon}\varsigma$ , dont l'existence est supposée par l'existence de  $\beta\lambda\alpha\delta\acute{\upsilon}\varsigma$ , avec un autre traitement phonétique du  $\lambda$ . Le verbe est employé une fois dans l'*Illiade* (IX, v. 593-594) :

ἄνδρας μὲν κτείνουσι, πόλιν δὲ τε πῦρ ἄμαθύνει,  
τέκνα δὲ τ' ἄλλοι ἄγουσι βαθυζώνους τε γυναῖκας.  
Les hommes sont tués, le feu réduit la ville en poussière, des étrangers emmènent les enfants et les femmes à la ceinture profonde.

Pour le travail de réécriture des *hapax* homériques, cf. *infra*, p. 4 *sqq.* Pour le sens de ce verbe, cf. HESTER 1986.

<sup>794</sup> III, v. 294-295. Hermann Fränkel, dans son édition, suggère sans l'éditer une correction  $\pi\acute{\upsilon}\rho$  κάρφεα, qui serait issu de l'*Illiade* (IX, v. 593).

poussière », de « détruire » un objet. L'objet de σύν...ἀμαθύνω, κάρφρα πάντ[α], est bien au pluriel : le petit bois sec, τὸ κάρφος<sup>795</sup>, s'enflamme facilement et les brindilles sont rapidement toutes réduites en cendre. Evidemment, il est difficile d'établir précisément le sens d'un verbe à partir d'une seule attestation et le fait que τὸ κάρφος soit employé au pluriel pourrait tout à fait être attribué au hasard. Cela étant, le sème véhiculé par le préverbe συν<sup>o</sup> semble être renforcé par l'adjectif πάς et il semble difficile de justifier autrement la présence du préverbe συν<sup>o</sup> ici<sup>796</sup>.

### Le verbe συναμάομαι-ᾶμαι (III, v. 154)

Le verbe συναμάομαι-ᾶμαι (III, v. 154) régit également un accusatif pluriel chez Apollonios, mais l'écart sémantique entre le simple et le préverbe est plus ténu. Le préverbe est employé par Apollonios lorsqu'il décrit le jeune Eros ramassant ses jouets :

Φῆ· ὁ δ' ἄρ' ἀστραγάλους συναμήσατο, κὰδ δὲ φαεινῶ  
μητρὸς ἐῆς, εἷ πάντα ἀριθμήσας, βάλε κόλπῳ.

Elle dit. Il rassembla alors ses osselets et, après les avoir soigneusement comptés, il les déposa dans le sein éclatant de sa mère.

Eros ramasse les osselets, qui étaient éparpillés, et les rassemble ; le poète insiste à la fois sur leur nombre et sur le fait qu'Eros les ramasse tous puisque le jeune dieu va les compter avant de les ranger. Le verbe régit de fait un accusatif pluriel chez Apollonios, alors que le verbe simple ἀμάομαι-ᾶμαι est parfois attesté avec un objet au singulier<sup>797</sup>, y compris chez Apollonios, par exemple au vers 1305 du chant I, où le narrateur évoque le destin des Boréades, qui mourront des mains d'Héraclès<sup>798</sup> :

καὶ ἀμήσατο γαῖαν  
ἀμφ' αὐτοῖς στήλας τε δὺν καθύπερθεν ἔτευξεν,  
... et [Héraclès] amassa de la terre sur eux et bâtit par-dessus deux colonnes.

<sup>795</sup> Le substantif peut être rapproché du verbe κάρφω, « se dessécher ».

<sup>796</sup> Dans notre corpus, le préverbe συν<sup>o</sup> semble toujours avoir une incidence syntaxique (cf. *supra*, p. 4 *sqq.*) ou sémantique (cf. *supra*, p. 4 *sqq.*).

<sup>797</sup> Il faut distinguer l'actif ἀμάω-ᾶ, « moissonner », pour lequel on reconstruit une racine indo-européenne \**h<sub>2</sub>em-*, et le moyen ἀμάομαι-ᾶμαι, « rassembler, recueillir » ; ce dernier verbe peut être rapproché de l'adverbe ἄμα malgré l'aspiration, mais Emile Bénéviste (BENVENISTE 1935, p. 157) propose un rapprochement avec ἀμέλω, « traire », et pose une racine \**h<sub>2</sub>em-*, homonyme de la précédente, « recueillir un liquide ». Cf. CHANTRAINE 1999, s. v. 1 ἀμάω et 2 ἀμάω. Ces deux homonymes se sont cependant influencés l'un l'autre. De ce fait, nous avons exclu de ce relevé toutes les occurrences, y compris celles au moyen, où il s'agissait de céréales que l'on « moissonne » ou que l'on « recueille » (Hésiode, *Théogonie*, v. 599 ; *Les Travaux et les Jours*, v. 755 ; Hérodote, *Histoires*, III, 98 ; Callimaque, *Hymne à Artémis*, v. 164 ; *Oracles Sibyllins*, I, v. 390 ; XIV, v. 87 ; Flavius Josèphe, *Antiquités juives*, VIII, 329 ; Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, XIV, v. 199).

Avec un objet au singulier, le verbe est employé pour un liquide, Homère, *Odyssée*, IX, v. 247 ; pour un tas, Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, v. 778 ; pour du sable, Oppien, *Halieutiques*, I, v. 450 ; pour la liberté, Plutarque, *Apophtegmes laconiens*, 210a, mais la métaphore est peut-être celle de la « récolte ».

Avec un objet pluriel, pour des fruits, Hérodote, *Histoires*, IV, 199 ; pour des fleurs, Oppien, *Cynégétiques*, IV, v. 373 et Triphiodore, *La Prise d'Ilion*, v. 316 ; pour des poissons, Oppien, *Halieutiques*, IV, v. 490.

<sup>798</sup> I, v. 1305-1306. Voir aussi III, v. 859 (pour le suc, ἰκμάς, d'une plante). Les attestations en I, v. 688 et IV, v. 989 concernent la moisson et doivent donc davantage être rapprochées de ἀμάω-ᾶ, « moissonner », tout comme les occurrences à l'actif en I, v. 1183, III, v. 1187 et 1382 et IV, v. 374.

Cela étant, le verbe ἀμάομαι-ῶμαι signifiant « amasser, recueillir », il est attendu qu'il régit régulièrement un objet pluriel et l'écart sémantique entre le simple et le préverbe n'est guère sensible. De fait, le préverbe en συν<sup>o</sup> συναμάομαι- ῶμαι peut être rapproché d'une petite série de préverbes en συν<sup>o</sup> dont le radical signifie « rassembler, réunir », et pour lesquels le préverbe vient renforcer le sens du verbe davantage qu'il ne le modifie : c'est par exemple le cas du préverbe homérique συναγείρω, « rassembler », qui semble être une variante synonymique du verbe simple ἀγείρω<sup>799</sup>, ou du verbe συναθροίζω, qui apparaît à l'époque classique<sup>800</sup>. De fait, dans ses attestations postérieures, dont aucune n'est toutefois antérieure au VI<sup>e</sup> siècle de notre ère, le verbe συναμάομαι-ῶμαι est employé pour le fait d'« amasser » de la terre et ne se distingue donc pas du verbe simple<sup>801</sup>.

La grande rareté de ce verbe ainsi que le caractère très tardif des autres attestations empêche donc d'établir avec certitude l'écart entre le simple et le préverbe. Il est possible, ici, que le préverbe ne modifie pas véritablement le sens du verbe, mais il reste que le préverbe régit chez Apollonios un accusatif pluriel alors que le simple est bien attesté avec un objet au singulier.

### Le verbe συναρτώνω (II, v. 1076 et IV, v. 355)

Le verbe συναρτώνω, qui n'est pas attesté hors des *Argonautiques*, présente des difficultés analogues. Le verbe simple, ἀρτώνω, est caractéristique de la langue épique et signifie « disposer, préparer ». Ce verbe, à l'actif comme au moyen, peut notamment être employé pour le fait de « mettre en place, disposer » des objets<sup>802</sup> :

<sup>799</sup> Pour συναγείρω, Homère, *Iliade*, XX, v. 20-21 :

Ἔγνως, Ἐννοσίγαιε, ἐμὴν ἐν στήθεσι βουλήν,  
ὧν ἔνεκα ζυνάγειρα·

Tu as compris, Ebranleur de sol, la décision que j'ai prise en mon cœur et pour laquelle je vous ai rassemblés.

Pour des « ressources », ὁ βίोटος, *Odyssée*, IV, v. 90. Au moyen, pour des « biens », τὰ κτήματα, *Odyssée*, XIV, v. 323 et XIX, v. 293. Voir aussi, pour le moyen συναγείρομαι, « se rassembler », *Iliade*, XI, v. 687 et XXIV, v. 802.

Le verbe ἀγείρω est fréquent dans les poèmes homériques, où l'on dénombre plus de cinquante attestations. Le verbe simple signifie également « rassembler », par exemple au vers 437-438 du chant II de l'*Iliade* :

ἀλλ' ἄγε κήρυκες μὲν Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων  
λαὸν κηρύσσοντες ἀγειρόντων κατὰ νῆας,  
ἡμεῖς δ' ἀθρόοι ᾄδε κατὰ στρατὸν εὐρὺν Ἀχαιῶν

Allons, que les hérauts fassent une proclamation et rassemblent près des navires le peuple des Achéens aux cuirasses de bronze.

<sup>800</sup> Pour l'actif συναθροίζω, « rassembler », Xénophon, *Helléniques*, I, 1, 15 :

τὰ πλοῖα πάντα καὶ τὰ μικρὰ συνήθροισε παρ' ἑαυτὸν

Il rassembla auprès de lui l'intégralité des vaisseaux, même les petits.

Voir aussi I, 6, 14 ; II, 1, 10 ; Aristophane, *Lysistrata*, v. 585. Pour le moyen συναθροίζομαι, « se rassembler », Thucydide, *La guerre du Péloponnèse*, II, 99, 1 :

Ξυνηθροίζοντο οὖν ἐν τῇ Δοβήρῳ

Ils se rassemblèrent donc à Dobéros.

Voir aussi VII, 86, 1 ; Isocrate, *Aéropagitique*, 13 ; Xénophon, *Anabase*, VI, 5, 30 et VII, 2, 8 ; *Cyropédie*, III, 2, 6 et VI, 1, 31. Avec un datif comitatif, « être proche de », Euripide, *Rhésos*, v. 613. Le verbe continue à être employé de manière abondante, à l'actif comme au moyen.

<sup>801</sup> Procope, *Les Guerres de Justinien*, I, 4, 8 :

γῆν ἐπὶ τοὺς καλάμους συναμησάμενος ταύτη ἐπιπολῆς ἔκρυψε.

Après avoir amassé de la terre sur les roseaux, il en dissimula la surface.

Voir aussi, toujours pour de la terre qu'on ramasse, II, 12, 11 et 26, 23 ; Evagre, *Histoire de l'Eglise*, IV, v. 27.

<sup>802</sup> Homère, *Odyssée*, IV, v. 782 et VIII, v. 53. Voir aussi, avec un objet au pluriel, pour des rames, Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, v. 523 ; pour des cadeaux, *Odyssée*, I, v. 277 ; II, v. 196. Avec un objet au singulier, pour le fait de

ἤρτύναντο δ' ἑρετὰ τροποῖσ' ἐν δερματίνοισι  
Ils disposaient les rames dans les emplacements en cuir.

Dans ce cas, l'objet régi par συναρτύνω est toujours au pluriel, à l'exception d'une attestation dans les *Halieutiques* d'Oppien<sup>803</sup>. La première attestation du préverbe en συν<sup>o</sup> peut être rapprochée de ces emplois de ἀρτύνω. Au vers 1076 du chant II, pour lutter contre les oiseaux de l'île d'Arès, les Argonautes se protègent en levant leurs lances et leurs boucliers au-dessus de leur tête :

Ὡς δ' ὅτε τις κεράμῳ κατερέψεται ἐρκίον ἀνήρ,  
δώματος ἀγλαΐην τε καὶ ὑετοῦ ἔμμεναι ἄλκαρ,  
ἄλλῳ δ' ἔμπεδον ἄλλος ὁμῶς ἐπαμοιβὸς ἄρηρεν·  
ὧς οἱ γ' ἀσπίσι νῆα συναρτύναντες ἔρεψαν.  
De même que lorsqu'un homme couvre ses murs d'un toit de brique, pour la beauté de la demeure et pour faire rempart contre la pluie, chaque [tuile], en s'entrecroisant avec les autres, s'emboîte toujours avec elles, de même, en disposant ensemble [leurs armes], ils couvrirent le navire d'un toit de boucliers.

L'objet de συναρτύνω n'est pas exprimé : le parallélisme entre le vers 1073 et 1076 démontre que les substantifs νῆα et ἀσπίσι dépendent du verbe principal ἐρέψω. L'objet est cependant évident en contexte : il s'agit des boucliers et des lances des Argonautes, qui ont été mentionnés au vers 1072. Même si l'objet de ἀρτύνω est au pluriel dans l'immense majorité des attestations, le rôle sémantique de συν<sup>o</sup> est évident ici : pour être protégés, les Argonautes disposent leurs armes « en les rassemblant », « en les disposant ensemble », à la manière des tuiles sur un toit. Le préverbe semble donc bien jouer un rôle sémantique ici.

Le verbe simple ἀρτύνω peut également régir un objet abstrait, généralement au singulier ; il s'agit alors de « préparer » une ruse, un combat, de « mettre en place » un projet... C'est par exemple le cas au vers 421 du chant IV, alors que Médée et Jason tendent un piège à Apsyrtos<sup>804</sup> :

Ὡς τῷ γε ξυμβάντε μέγαν δόλον ἤρτύναντο  
Ἀψύρτῳ, καὶ πολλὰ πόρον ξεινήια δῶρα·  
C'est ainsi que, ensemble, ils mirent en place une ruse d'envergure contre Apsyrtos et lui firent parvenir de nombreux présents d'hospitalité.

Le préverbe συναρτύνω est employé dans un contexte très proche, alors que Médée s'inquiète du sort que les Argonautes lui réservent (IV, v. 355-356)<sup>805</sup> :

---

placer un piège, Oppien, *Halieutiques*, III, v. 387. Pour des êtres humains, pour le fait de se disposer soi-même en ordre de bataille, *Iliade*, XII, v. 43 et 86 ; XIII, v. 152 ; pour le fait de disposer un chœur de danseurs, *Hymne homérique à Artémis*, v. 15 ; pour le fait de mettre en place des chevaux, Oppien, *Cynégétiques*, IV, v. 113 ; pour le fait de « se préparer » en s'équipant, Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, II, v. 67.

<sup>803</sup> Oppien, *Halieutiques*, III, v. 387 :

Ὡς δέ τις ἐν ξυλόχοισιν ὀρέστερος ἀγροιώτης  
θηρὶ πάγην ἤρτυνεν

De même qu'un chasseur des montagnes, dans les taillis, dispose un piège pour les bêtes...

Dans l'*Hymne homérique à Artémis*, le verbe régir un singulier collectif, ὁ χορός.

<sup>804</sup> Voir aussi, pour un projet, ἡ βουλή, Homère, *Iliade*, II, v. 55 ; X, v. 302. Pour le fait de préparer un moyen de secourir quelqu'un, Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, III, v. 698. Pour le fait de « préparer » la mort des prétendants, *Odyssée*, XXIV, v. 153. Pour le combat, *Iliade*, XI, v. 216 ; XV, v. 303 ; Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, X, v. 64. Pour la fin du combat, μόθου τέλος, Triphiodore, *Prise d'Iliion*, v. 50. Pour une embuscade, *Odyssée*, XIV, v. 469. Pour des mensonges, Homère, *Odyssée*, XI, v. 366. Pour l'art sophistique qui « prépare » la sagesse, ἡ σοφία, Philostrate, *Vie des sophistes*, I, 80.

<sup>805</sup> Les manuscrits A et G présentent le thème de présent.

Αἰσονίδη, τίνα τήνδε συναρτύνασθε μενοιήν  
ἀμφ' ἔμοί ;  
Aisonide, qu'elle est cette pensée que vous avez développée à mon sujet ?

Le préverbe en συν<sup>ο</sup> régit ici un accusatif singulier, τήνδε μενοιήν. Pour Richard Hunter, Apollonios emploie le préverbe en συν<sup>ο</sup> car Médée craint que les Argonautes et les Colques se soient ligüés contre elle<sup>806</sup>, mais les verbes en συν<sup>ο</sup> qui désignent le fait d'accomplir le procès « ensemble » sont habituellement intransitifs. Il est également possible, peut-être, de rapprocher cet emploi συναρτύνομαι des préverbes en συν<sup>ο</sup> qui, dans la langue épique, régissent un accusatif singulier abstrait, comme de συνάγω et de συντίθεμαι<sup>807</sup>.

Pour ce verbe comme pour σύν...ἀμαθύνω et συναμάομαι-ῶμαι, la grande rareté du verbe implique qu'il est difficile d'établir avec certitude l'existence d'un écart sémantique entre le simple et le préverbe en συν<sup>ο</sup>. Si la deuxième attestation de ce verbe pose des difficultés et est employée dans un contexte très proche de celui dans lequel on trouve le simple, la valeur sémantique du préverbe est en revanche sensible dans la première attestation, où le verbe régit en effet un accusatif pluriel.

L'emploi que fait Apollonios des trois verbes intransitifs συναίσσω (IV, v. 1112), συνορούω (II, v. 88) et συνεδριάομαι-ῶμαι (I, v. 328) ainsi que des verbes transitifs σύν...ἀμαθύνω (III, v. 295), συναμάομαι-ῶμαι (III, v. 154) et συναρτύνω (II, v. 1076 et IV, v. 355), du moins pour sa première attestation, peut donc être rapproché de l'emploi des préverbes en συν<sup>ο</sup> dans la langue épique archaïque : ces verbes désignent bien le fait d'accomplir le procès « ensemble » pour les verbes intransitifs et de l'accomplir sur plusieurs objets à la fois pour les verbes transitifs. Le préverbe a bien une incidence sémantique, qui s'accompagne logiquement d'une contrainte syntaxique relative au nombre du sujet ou de l'objet. Apollonios, dans l'emploi qu'il fait de ces verbes, dont il est certain que l'un, au moins, est antérieur à Apollonios puisque l'adverbe συναίγδην est bien attesté<sup>808</sup>, ne s'écarte donc pas de la langue de l'épopée archaïque.

<sup>806</sup> HUNTER 2015, p. 132, n. au v. 355. Il paraît difficile de considérer que συναρτύνομαι régit un datif comitatif en anaphore zéro (sur les verbes en συν<sup>ο</sup> qui régissent un datif comitatif, cf. *supra*, p. 4 *sqq.*).

<sup>807</sup> Le verbe συνάγω régit les accusatifs singuliers Ἄρηα (*Iliade*, II, v. 381), ἔριδα Ἄρηος (*Iliade*, V, v. 861 et XIV, v. 149) et ὑσμίνην (*Iliade*, XVI, v. 764 et XIX, v. 275). Il régit un accusatif pluriel partout ailleurs (*Iliade*, III, v. 269 et VI, v. 87 ; *Odyssée*, V, v. 291). Le verbe συντίθεμαι régit les accusatifs singuliers βουλὴν (*Iliade*, VII, v. 44), ἀοιδίην (*Odyssée*, I, v. 328) et μῦθον (*Odyssée*, XIX, v. 267 et XX, v. 92).

<sup>808</sup> Sur συναίσσω, qu'il faut rapprocher de l'adverbe déverbal συναίγδην, attesté chez Hésiode, cf. *supra*, p. 4.

c) Un verbe de production sonore en ἐπι<sup>ο</sup> : ἐπί...βραχεῖν (IV, v. 642)

Le verbe ἐπί...βραχεῖν est un préverbe de βραχεῖν, verbe épique qui désigne un bruit retentissant et non articulé, comme celui que produisent les armes lorsqu'un guerrier tombe à terre<sup>809</sup>.

Le préverbe est employé, avec une tmèse, au vers 642 du dernier chant, alors qu'Héra, d'un cri, indique aux Argonautiques la route qu'ils doivent emprunter :

Ἄλλ' Ἥρη σκοπέλοιο καθ' Ἐρκυνίου ἰάχησεν  
οὐρανόθεν προθοροῦσα, φόβω δ' ἐτίναχθεν αὐτῆς  
πάντες ὁμῶς · δεινὸν γὰρ ἐπὶ μέγας ἔβραχεν αἰθήρ·  
Mais Héra, depuis la roche Hercynienne, poussa un cri, après avoir bondi du ciel. Tous ensemble, effrayés par elle, ils furent ébranlés, car l'immensité de l'air retentit terriblement (en réponse ?).

Le verbe est ici employé avec un accusatif d'objet interne δεινόν, accusatif qui est également bien attesté pour le verbe simple βραχεῖν<sup>810</sup>. Même si l'air, αἰθήρ, n'est à proprement parler pas la source du bruit, il résonne cependant du cri d'Héra. Le verbe simple βραχεῖν est attesté dans un contexte très proche dans la *Suite d'Homère* de Quintus de Smyrne<sup>811</sup> :

Ἐβραχε δ' αἰθήρ  
θεσπέσιον καὶ γαῖα μέγ' ἴαχεν  
L'air résonna d'un bruit extraordinaire et la terre fit un grand bruit.

Il apparaît immédiatement que les deux passages sont très proches et l'écart entre le simple et le préverbe ne semble pas apparaître de manière évidente.

Pourtant, le préverbe en ἐπι<sup>ο</sup> semble s'intégrer dans une série de verbes en ἐπι<sup>ο</sup> qui semblent désigner le fait de produire un son « en réponse » ou « en écho » à un premier son : de fait, le bruit désigné par le verbe ἐπί...βραχεῖν fait suite au cri poussé par Héra. Le verbe homérique ἐπιστενάχω fournit un exemple particulièrement clair<sup>812</sup> :

τοῖς δὲ βαρὺ στενάχων μετέφη κρείων Ἀγαμέμνων  
χειρὸς ἔχων Μενέλαον, ἐπεστενάχοντο δ' ἐταῖροι·

<sup>809</sup> Pour un cri, Homère, *Illiade*, V, v. 859 et 863 ; XVI, v. 468 ; *Hymne homérique à Dionysos*, v. 45 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, II, v. 573. Pour un bruit d'armure, Homère, *Illiade*, IV, v. 420 ; XII, v. 396 ; XIII, v. 181 ; XIV, v. 420 ; XVI, v. 566 ; Hésiode, *Bouclier*, v. 423 ; Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, I, v. 512 ; II, v. 545 ; III, v. 178 ; VI, v. 411 ; VIII, v. 175 ; VIII, v. 198 ; XIV, v. 457. Pour du bois qui craque, *Illiade*, V, v. 838 ; *Odyssée*, XXI, v. 49. Pour le bruit d'un arc, Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, X, v. 234. Pour le bruit d'un fleuve, Homère, *Illiade*, XXI, v. 9 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, v. 1235 ; de la mer, Oppien, *Cynégétiques*, II, v. 136 ; Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, VII, v. 396 ; XIV, v. 417 et 527. Pour la terre qui « résonne », Homère, *Illiade*, XXI, v. 387 ; Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, II, v. 226 ; VII, v. 579 ; VIII, v. 207 ; IX, v. 129 ; XI, v. 127 ; XIV, v. 649. Pour l'air qui « résonne », Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, IX, v. 296 et XII, v. 165.

<sup>810</sup> Avec l'accusatif δεινόν, Homère, *Illiade*, IV, v. 420. Avec μέγας, Homère, *Illiade*, V, v. 838 et XVI, v. 566 ; *Hymne homérique à Dionysos*, v. 45 ; Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, I, v. 512 ; II, v. 226 ; VI, v. 411 ; VIII, v. 198 et 207 ; X, v. 234 ; XI, v. 127 ; XIV, v. 649 ; avec ἄσπετον, Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, III, v. 178 ; avec θεσπέσιον, IX, v. 296.

<sup>811</sup> Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, IX, v. 296-297. Voir aussi XII, v. 165.

<sup>812</sup> Homère, *Illiade*, IV, v. 153-154. Voir aussi, avec une mention d'un autre son dans les vers qui précèdent, Quintus de Smyrne, *Suite d'Homère*, VII, v. 580 ; X, v. 368 ; XI, v. 245 ; XII, v. 512. En revanche, les attestations suivantes régissent un datif instrumental ou un génitif de cause et semblent simplement signifier « se lamenter sur » : Eschyle, *Agamemnon*, v. 790 ; *Edipe Roi*, v. 185 ; Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, IX, v. 356 ; XIV, v. 37 ; Nonnos de Panopolis, V, v. 348.

Le chef Agamemnon, en gémissant lourdement, prit la parole auprès d'eux, en tenant Ménélas par la main. Ses compagnons gémissent en réponse.

De même, les verbes ἀυδάω-ῶ et ἐπαυδάω-ῶ sont employés à proximité l'un de l'autre dans les *Grenouilles* d'Aristophane<sup>813</sup> :

τούτοις αὐδῶ καὶθις ἐπαυδῶ καὶθις τὸ τρίτον μάλ' ἐπαυδῶ  
A ceux-là, je dis, et je dis encore, et je redis encore une fois...

On pourrait citer d'autres exemples, comme ἐπηχέω-ῶ<sup>814</sup>, ἐπιάχω<sup>815</sup>, ἐπί...κελαδέω-ῶ<sup>816</sup> ou ἐπιστένω<sup>817</sup>. Pour certains de ces verbes, toutes les attestations ne semblent pas signifier « produire un bruit en réponse à un autre » ; cette valeur du préverbe ἐπι° semble en particulier être en concurrence avec le datif instrumental. Cependant, une part importante des attestations suit immédiatement la mention d'un premier bruit, auquel un second fait écho ou réponse, et la proportion semble trop importante pour qu'il puisse s'agir d'un hasard. Ce relevé, qui n'est pas exhaustif, laisse voir que ces verbes sont relativement bien attestés dans la langue poétique, avec notamment des attestations dans la langue épique et dans la tragédie, mais que, à l'exception de ἐπηχέω-ῶ, ils semblent plus rares en prose.

De fait, les attestations postérieures de ἐπιβραχεῖν de ce verbe semblent également faire suite à un bruit premier, mentionné quelques vers avant l'attestation du préverbe en ἐπι°. C'est par exemple le cas chez Triphiodore<sup>818</sup> :

<sup>813</sup> Aristophane, *Grenouilles*, v. 369. En revanche, ce sens n'est pas présent pour l'autre attestation, dans *Philoctète* de Sophocle, malgré la présence de καί (v. 395) :

σὲ κάκει, μάτερ πότνι', ἐπηυδόμαν  
C'est ici aussi que je t'ai appelée, mère souveraine.

<sup>814</sup> Euripide, *Cyclope*, v. 425-426 :

Ἴδιδε δὲ παρὰ κλαίουσι συνναύταις ἑμοῖς  
ἄμουσ', ἐπηχεῖ δ' ἄντρον.

Auprès de mes marins en pleurs, il chante un chant dissonant et la caverne résonne en écho.

Voir aussi *Iphigénie à Aulis*, v. 1584 ; Platon, *République*, 492c ; *Collection hippocratique* (*Chairs*, 15 et 18). Le verbe continue à être employé par la suite et signifie « faire écho, résonner ».

<sup>815</sup> Homère, *Illiade*, VII, v. 403 et IX, v. 50 :

᾽Ως ἔφαθ', οἳ δ' ἄρα πάντες ἐπιάχον υἴες Ἀχαιῶν  
Il parla ainsi et tous les fils des Achéens crièrent en réponse.

Voir aussi *Illiade*, XIII, v. 834 et 835 ; Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, III, v. 585 ; V, v. 569 ; X, v. 45. En revanche, les autres attestations sont moins claires : dans l'*Illiade* (V, v. 860 et XIV, v. 148), le verbe est employé au début d'une comparaison, après que le cri du comparé a été évoqué ; chez Apollonios (I, v. 387), il s'agit des cris des Argonautes alors qu'ils poussent l'Argo à l'eau ; chez Quintus, il s'agit d'encourager des coureurs (*La Suite d'Homère*, IV, v. 198), de musique (VI, v. 170) et de l'Hellespont qui « résonne » au passage de navires (XIV, v. 372).

<sup>816</sup> Homère, *Illiade*, VIII, v. 542 et XVIII, v. 310 :

᾽Ως Ἴκτωρ ἀγόρευ', ἐπὶ δὲ Τρῶες κελάδησαν.  
Hector parla ainsi et les Troyens firent retentir un cri en réponse.

<sup>817</sup> Hésiode, *Théogonie*, v. 679 :

γῆ δὲ μέγ' ἐσμαράγησεν, ἐπέστενε δ' οὐρανὸς εὐρύς  
σειόμενος

La terre fit un bruit fracassant et le vaste ciel, ébranlé, gémit en réponse.

En revanche, le verbe signifie simplement « gémir pour quelqu'un » chez Euripide (*Médée*, v. 929) :

Ια. Τί δή, τάλαινα, τοῖσδ' ἐπιστένεϊς τέκνοις ;  
Jason : Pourquoi donc, malheureuse, gémis-tu pour ces enfants ?

Voir aussi Sophocle, *Trachiniennes*, v. 947. Il en va de même pour les attestations postérieures du verbe, qui sont nombreuses en prose.

<sup>818</sup> Triphiodore, *La Prise d'Illion*, v. 566-569. Voir aussi Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, V, v. 393 (v. 392 : βρυχή) et 498 (v. 497 : μέγα στένω) ; XI, v. 153 (v. 152 : ιαχέω-ῶ). Au vers 408 du chant VIII de la *Suite d'Homère*, le

Ἴαχε δὲ γλαυκῶπις ἐπ' ἀκροπόλῃος Ἀθήνη  
 αἰγίδα κινήσασα, Διὸς σάκος, ἔτρεμε δ' αἰθὴρ  
 Ἴηρης σπερχομένης, ἐπὶ δ' ἔβραχε γαῖα βαρεῖα  
 παλλομένη τριόδοντι Ποσειδάωνος ἀκωκῆ

Athéna aux yeux pers, sur la ville haute, poussa un cri après avoir agité l'égide, le bouclier de Zeus. L'air tremblait tandis qu'Héra s'élançait et la large terre résonna, agitée par le trident de Poséidon.

Le son produit par la terre qui tremble, désigné par le verbe ἐπιβραχεῖν fait suite au cri d'Athéna, désigné par le verbe ἰάχω : là encore, le préverbe en ἐπι° désigne un second bruit, qui fait suite à un autre qui l'a précédé. En revanche, une attestation, chez Quintus de Smyrne, régit un datif et ne semble pas s'intégrer dans cette série<sup>819</sup> :

γυῖα δὲ οἱ λίπε θυμός· ἐπέβραχε δ' ἔντεα νεκρῶ.

Son esprit quitta ses membres et son armure résonna contre son cadavre.

En tout cas, dans l'attestation des *Argonautiques* comme dans la majorité des attestations postérieures, il semble bien que ἐπι° joue un rôle sémantique : ce verbe, qui présente un thème verbal propre à la langue épique, s'intègre dans une série de verbes qui semblent surtout avoir été attestés dans la langue poétique, en particulier épique et dramatique, et qui désignent un bruit qui se produit en réponse à un autre.

#### d) Synthèse : des préverbes propres à la langue poétique

Dans notre corpus, cinq préverbes en συν° ainsi que trois préverbes en ἀμφι° semblent appartenir à une série de préverbes en συν° et en ἀμφι° propres à la langue épique. Le préverbe ἀμφι°, de fait, n'est guère attesté hors de la langue poétique et les trois préverbes en ἀμφι° de notre corpus devaient être perçus comme caractéristiques de la langue épique, tant par leur morphologie que par leur sens, puisqu'ils semblent tous désigner un procès que l'on accomplit « en entourant l'objet ». Deux des préverbes en ἀμφι° de notre corpus présentent d'ailleurs un thème caractéristique de la langue poétique : παλύνω ne se trouve guère hors de la langue épique et μάρπτω est un verbe poétique, dont le thème de parfait μέμαρπα n'est attesté, avant l'époque hellénistique, que chez Hésiode<sup>820</sup> ; le verbe δέω, quant à lui, est fréquent, que ce soit dans l'épopée ou ailleurs. Les trois verbes en ἀμφι° de notre corpus s'intègrent donc parfaitement dans la langue épique, par leur préverbe comme par le

---

verbe est employé pendant la description du combat d'Achille et Memnon, dont le bruit, que l'on peut supposer important, n'est pas décrit :

Ἦψόθε δ' οὐρανὸς εὐρὺς ἐπέβραχεν

Au-dessus d'eux, le vaste ciel résonna (en réponse ?).

Voir aussi XIV, v. 572-574, où Poséidon a fait trembler la mer et la terre :

αἶ δ' ἀλεγεινὸν

θεινόμεναι ῥηγμῖνες ἐπέβραχον οἴδατι λάβρω

χωσμένοιο ἄνακτος.

Le bord de mer, douloureusement frappé par la violente vague provoquée par le seigneur en colère, résonna.

<sup>819</sup> Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, II, v. 495.

<sup>820</sup> Pour le participe parfait μέμαρπός en fin de vers, Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, v. 204 ; cet emploi de μέμαρπός en fin de vers est fréquent chez Apollonios (χειρὶ μέμαρπός : I, v. 756 ; II, v. 535 et 555 ; IV, v. 1663 ; χειρὶ μέμαρπός : III, v. 1388 ; μέμαρπός : IV, v. 432). Pour une forme conjuguée, également en fin de vers, *Bouclier*, v. 245.

radical verbal qu'ils présentent, et il est d'ailleurs tout à fait possible que ces verbes soient anciens. De même, l'emploi que fait Apollonios de six préverbés en  $\sigma\upsilon\nu^\circ$  semble correspondre à l'emploi des préverbés en  $\sigma\upsilon\nu^\circ$  dans la langue épique archaïque : les trois préverbés intransitifs désignent bien le fait d'accomplir le procès « ensemble » et ont donc un sujet pluriel dans l'ensemble de leurs attestations et les trois préverbés transitifs, qui régissent un objet pluriel, semblent désigner le fait d'accomplir le procès sur plusieurs d'objets perçus comme un ensemble homogène, sauf peut-être pour une attestation de  $\sigma\upsilon\nu\alpha\rho\tau\acute{\upsilon}\nu\omega$ . Contrairement aux préverbés en  $\acute{\alpha}\mu\phi\iota^\circ$ , qui sont rares dans la prose de l'époque classique et hellénistique, les préverbes en  $\sigma\upsilon\nu^\circ$  continuent à être largement attestés, mais d'autres constructions concurrentes apparaissent, notamment avec un datif comitatif direct pour les verbes intransitifs. Enfin, le verbe  $\acute{\epsilon}\pi\iota\dots\beta\rho\alpha\chi\epsilon\acute{\iota}\nu$  s'intègre dans une série de verbes de production sonore en  $\acute{\epsilon}\pi\iota^\circ$  qui désignent un bruit qui fait « réponse » ou « écho » à un premier bruit, série qui est surtout attestée dans la langue poétique, même quelques attestations sont employées en dehors.

Pour chacun de ces préverbes, le préverbe précise le sens du verbe davantage qu'il ne le modifie : de fait, tous les vers dans lesquels apparaissent les préverbés en  $\sigma\upsilon\nu^\circ$ ,  $\acute{\alpha}\mu\phi\iota^\circ$  et  $\acute{\epsilon}\pi\iota^\circ$  que nous avons étudiés restent compréhensibles si le préverbe est omis. Pour  $\sigma\upsilon\nu\alpha\mu\acute{\alpha}\omicron\mu\alpha\iota\text{-}\acute{\omega}\mu\alpha\iota$ , l'écart sémantique entre le simple et le préverbé est à peine sensible ; pour les verbes intransitifs en  $\sigma\upsilon\nu^\circ$ , l'emploi d'un sujet pluriel suffit à exprimer le fait que les personnages accomplissent le procès « ensemble » ; pour deux préverbés en  $\acute{\alpha}\mu\phi\iota^\circ$ , la même action est décrite par le verbe simple à quelques vers d'écart ; le préverbé  $\acute{\epsilon}\pi\iota\dots\beta\rho\alpha\chi\epsilon\acute{\iota}\nu$  est employé dans un contexte très proche de celui dans lequel on trouve  $\beta\rho\alpha\chi\epsilon\acute{\iota}\nu$  chez Quintus de Smyrne. Certains de ces préverbés sont d'ailleurs employés pour désigner des actes de la vie quotidienne, que le lecteur n'a aucune peine à se représenter<sup>821</sup>. L'emploi du préverbé témoigne alors de la précision de la langue d'Apollonios, qui abonde en détails, y compris dans la représentation de scènes de la vie courante.

### 3) Le sème véhiculé par le préverbe est post-homérique

Si la langue d'Apollonios emprunte largement à la langue épique archaïque, notamment dans le domaine lexical, on constate cependant que la plupart des préverbés pour lesquels la préverbation semble jouer un rôle sémantique peuvent être rapprochés de verbes bien attestés en prose, du moins pour ce qui concerne le sème véhiculé par le préverbe. Ainsi, Apollonios emploie deux préverbés en  $\acute{\alpha}\nu\tau\iota^\circ$ ,  $\acute{\alpha}\nu\tau\iota\acute{\alpha}\chi\omega$  et  $\acute{\alpha}\nu\tau\iota\alpha\chi\acute{\epsilon}\omega\text{-}\acute{\omega}$ , pour désigner le fait de « crier en retour », de « répondre par un cri » et, si le sème de la « réaction » est en effet bien attesté en prose pour des préverbés en  $\acute{\alpha}\nu\tau\iota^\circ$ , il est en

<sup>821</sup> C'est le cas pour  $\acute{\alpha}\mu\phi\iota\acute{\mu}\acute{\alpha}\rho\pi\tau\omega$  (III, v. 147, pour un enfant qui étreint sa mère), pour  $\sigma\upsilon\nu\dots\acute{\alpha}\mu\alpha\theta\acute{\upsilon}\nu\omega$  (III, v. 295, pour des brindilles qui prennent feu), pour  $\sigma\upsilon\nu\alpha\mu\acute{\alpha}\omicron\mu\alpha\iota\text{-}\acute{\omega}\mu\alpha\iota$  (III, v. 154, pour un enfant qui ramasse des osselets) ;  $\acute{\alpha}\mu\phi\iota\delta\acute{\epsilon}\omega$  (II, v. 64) est employé pour le fait d'entourer le bras du pugiliste de bandelettes, geste qui n'est pas quotidien mais qui est bien connu et largement représenté.

revanche absent de la langue homérique, le préverbe ἀντι° étant d'ailleurs particulièrement rare dans ce corpus.

Quatre verbes relèvent nettement de cette catégorie : les deux préverbes en ἀντι° ἀντιάχω (IV, v. 92) et ἀντιαχέω-ῶ (II, v. 828), σύν...ἐννέπω (IV, v. 1277) et ὑπεραιδέομαι-οὔμαι (III, v. 978).

a) Le préverbe ἀντι° et le sème de la « réaction » : les verbes ἀντιάχω (IV, v. 76) et ἀντιαχέω-ῶ (II, v. 828)

Les verbes ἀντιάχω et ἀντιαχέω-ῶ sont les deux seuls préverbes en ἀντι° de notre corpus, ce préverbe étant relativement rare, en particulier dans la langue épique<sup>822</sup>.

Le verbe ἰάχω est fréquent dans la langue épique, à la fois chez Homère et chez Apollonios. Il signifie « émettre un bruit retentissant », qu'il s'agisse d'un cri, humain ou animal, ou d'un bruit produit par un objet ou un phénomène naturel<sup>823</sup>, et peut régir un accusatif direct et un datif direct<sup>824</sup>. Le verbe ἰαχέω-ῶ, qui n'est pas homérique<sup>825</sup>, n'est pas non plus attesté hors de la langue poétique ; ce verbe signifie également « émettre un bruit retentissant, caractérisé par un volume important »<sup>826</sup> et admet les mêmes compléments que ἰάχω<sup>827</sup>. Chez Apollonios, ces deux verbes fonctionnent comme

<sup>822</sup> CHANTRAINE 1953, §130. Pour les différents verbes attestés, cf. *infra*, p. 4, n. 841 et 843.

<sup>823</sup> Pour un cri humain ou divin, Homère, *Iliade*, II, v. 333 et 394 ; IV, v. 506 ; V, v. 343 ; VI, v. 468 ; VIII, v. 321 ; XI, v. 463 ; XIII, v. 822 et 834 ; XIV, v. 421 ; XVI, v. 785 ; XVII, v. 213, 317 et 723 ; XVIII, v. 29, 160 et 228 ; XIX, v. 41 et 424 ; XX, v. 62, 285, 382 et 443 ; XXI, v. 341 ; XXIII, v. 766 ; *Odyssée*, IV, v. 454 ; X, v. 323 ; XXII, v. 81 ; *Hymne homérique à Déméter*, v. 81 ; Hésiode, *Bouclier*, v. 382, 436 et 451 ; Sappho, fr. 44 (éd. E. Lobel et D. Page dans *Poetarum Lesbiorum fragmenta*), v. 32 ; Euripide, *Oreste*, v. 1465 ; Aristophane, *Les Cavaliers*, v. 1016 Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, v. 1240, 1260 et 1314 ; II, v. 573 ; III, v. 1370 ; IV, v. 581, pour l'Argô qui émet une parole articulée ; Callimaque, *Hymne à Déméter*, v. 39, pour le peuplier de Déméter qui émet un « chant », τὸ μέλος. Pour un cri animal, Homère, *Iliade*, V, v. 302 ; Aristophane, *Les Oiseaux*, v. 772 ; Callimaque, *Origines*, fr. 177 (éd. R. Pfeiffer), v. 10, mais le texte est très fragmentaire. Pour les cris de Polyphème, *Odyssée*, IX, v. 395 ; pour ceux du dragon, Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, IV, v. 130.

Pour de l'eau qui bouillonne, Homère, *Iliade*, I, v. 482 et XXI, v. 10 ; *Odyssée*, II, v. 428 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, III, v. 1371. Pour les crépitements du feu, *Odyssée*, XXIII, 216. Pour le claquement d'un arc, *Odyssée*, IV, v. 125. Pour une trompette, *Odyssée*, XVIII, v. 219 ; pour un tambour, *Anthologie grecque*, VI, ép. 217 attribuée à Simonide, v. 6. Pour du métal chaud subitement refroidi, *Odyssée*, IX, v. 392. Pour le son d'un bouclier, Hésiode, *Bouclier*, v. 232. Pour le son de l'Argô, Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, v. 525.

<sup>824</sup> Chez Apollonios, avec un accusatif d'objet interne, II, v. 573 et III, v. 1370. Avec un datif, I, v. 1314. Employé absolument, I, v. 525, 1240 et 1260 ; III, v. 1371 ; IV, v. 139 et 581.

<sup>825</sup> Ce verbe peut être analysé comme un dénominatif issu du substantif ἡ ἰαχή ou comme une formation analogique, à rapprocher des verbes en -έω-ῶ qui désignent la production d'un bruit, comme ἠχέω-ῶ. Cf. CHANTRAINE 1999, s. v. ἰάχω.

<sup>826</sup> Pour des cris humains ou divins, *Hymne homérique à Déméter*, v. 20 ; Euripide, *Héraclides*, v. 752 et 783 ; *Oreste*, v. 826 ; Théocrite, *Idylles*, XXIV, v. 56 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, II, v. 96 ; IV, v. 206, 592, pour Argô qui prend la parole, et 640. Pour un chant, Euripide, *Héraclès*, v. 349 ; pour le chant du chœur, *Les Troyennes*, v. 515 ; pour le son de la φόρμιγξ d'Apollon, Aristophane, *L'assemblée des femmes*, v. 328. Pour des cris d'oiseaux, Euripide, *Hélène*, v. 1486. Pour le chant des grenouilles, Aristophane, *Les Grenouilles*, v. 217. Pour un palais qui résonne de cris humains, Euripide, *Electre*, v. 1150. Pour un bruit produit par la terre, Euripide, *Oreste*, v. 965. Pour des objets qui tombent les uns sur les autres, Callimaque, *Hymne à Délos*, v. 146). On trouve peut-être le passif chez Euripide, avec le sens « être déclaré, être proclamé » (*Hélène*, v. 1147), mais le texte résulte d'une conjecture.

La majorité des formes de présent ne se distinguent de celles de ἰάχω que par l'accentuation, mais certaines formes ne sont pas ambiguës (Euripide, *Oreste*, v. 965 : ἰαχεῖτω ; Callimaque, *Hymne à Délos*, v. 146 : ἰαχεῦσι).

<sup>827</sup> Avec un accusatif d'objet interne, *Hymne homérique à Déméter*, v. 20 ; *Hymne homérique à Athéna*, v. 11 ; Euripide, *Les Troyennes*, v. 515 ; Aristophane, *Les Grenouilles*, v. 217 ; Callimaque, *Hymne à Délos*, v. 146. Avec un datif direct, Euripide, *Héraclides*, v. 752. Employé absolument, Euripide, *Héraclides*, v. 783 ; *Héraclès*, v. 349 ; *Electre*, v. 1150 ; *Hélène*, v. 1486 ; *Oreste*, v. 826 et 965 ; Aristophane, *Assemblée des femmes*, v. 328 ; Théocrite, *Idylles*, XXIV, v. 56 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, II, v. 96 et IV, v. 206, 592 et 640. Au passif, avec un attribut du sujet, Euripide, *Electre*, v. 1147, mais le texte résulte d'une conjecture.

des variantes synonymiques et sont d'ailleurs employés pour désigner la même réalité, quand le poète décrit la prise de parole de l'Argô au chant IV<sup>828</sup>. Etant donné que, dans les *Argonautiques*, le verbe  $\text{ιαχέω-}\tilde{\omega}$  n'apparaît qu'au thème d'aoriste et que le présent  $\text{ιάχω}$  ne possède pas de thème d'aoriste propre, il est vraisemblable que le thème  $\text{ιαχήσα}$  soit employé par Apollonios comme un aoriste supplétif au présent  $\text{ιάχω}$ .

De fait, pour les deux préverbes en  $\text{ἀντι}^\circ$ , on observe la même répartition entre thèmes verbaux :  $\text{ἀντιάχω}$  est employé à l'imparfait alors que  $\text{ἀντιαχέω-}\tilde{\omega}$  est à l'aoriste. Les deux verbes, contrairement aux verbes simples correspondants, sont employés pour des réponses dans toutes leurs attestations, y compris dans les attestations postérieures de chacun des deux thèmes. C'est le cas du verbe  $\text{ἀντιάχω}$ , qui est employé, au vers 76 du chant IV, quand Médée, après s'être enfuie du palais, signale sa présence aux Argonautes :

Τρις μὲν ἀνήρυσεν, τρις δ' ὀτρύνοντος ὀμίλου  
Φρόντις ἀμοιβήδην ἀντίαχεν·

Par trois fois elle poussa un cri et, par trois fois, Phrontis, quand la troupe l'y encouragea, répondit à son tour d'un cri retentissant.

Pour la syntaxe, le verbe, qui est employé absolument ici, ne se distingue pas du verbe simple et, dans toutes les attestations postérieures du verbe, chez Nonnos et dans les *Argonautiques orphiques*, le verbe ne régit que des accusatifs et des datifs directs<sup>829</sup>. Il en va de même pour le verbe  $\text{ἀντιαχέω-}\tilde{\omega}$ , qu'Apollonios emploie dans le récit de la mort d'Idmon (II, v. 827-828) :

Ὅξυ δ' ὃ γε κλάγξας, οὔδει πέσεν· οἱ δὲ τυπέντος  
ἄθροοι ἀντιάχησαν.

[Idmon] poussa un cri perçant et tomba à terre. Après qu'il eut été frappé, les autres, tous ensemble, crièrent en réponse.

Là encore, il s'agit d'un cri que l'on émet en réponse à un autre cri, en l'occurrence celui d'Idmon blessé. Le participe au génitif  $\text{τυπέντος}$  n'est pas présent dans l'ensemble de la tradition manuscrite : les manuscrits de la famille *w* ainsi que le manuscrit M présentent cette leçon alors que les deux autres manuscrits de *m*, L et A, présentent le nominatif  $\text{τυπέντες}$ . La leçon  $\text{τυπέντος}$  semble cependant préférable à bien des égards : cette leçon est bien plus satisfaisante pour le sens, est majoritaire parmi les manuscrits transmis et la leçon  $\text{οἱ δὲ τυπέντες}$  pourrait aisément être une erreur. Hermann Fränkel propose de corriger  $\text{τυπέντος}$  par  $\text{ἐρύγοντος}$ <sup>830</sup>, ce qui a peu de conséquences sur l'interprétation du verbe  $\text{ἀντιαχέω-}\tilde{\omega}$ , que ce soit pour le sens ou pour la syntaxe. Ce participe au génitif doit vraisemblablement être interprété comme un génitif absolu sans sujet exprimé<sup>831</sup> plutôt que comme un régime du verbe car les verbes en  $\text{ἀντι}^\circ$  qui désignent le fait de « répondre » ne

<sup>828</sup> IV, v. 581 pour  $\text{ιάχω}$  et v. 592 pour  $\text{ιαχέω-}\tilde{\omega}$ .

<sup>829</sup> Avec un accusatif d'objet interne et un datif, Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, VI, v. 318 ; *Argonautiques orphiques*, v. 819 et 828. Employé absolument, Nonnos de Panopolis, *Paraphrase de l'Évangile selon Saint Jean*, XVIII, v. 95 et 167 ; XXI, v. 107.

<sup>830</sup> Voir aussi VASILAROS 1993, p. 67-68.

<sup>831</sup> Pour les génitifs absolus sans sujet exprimé chez Apollonios, VASILAROS 1993, p. 146-152.

régissent jamais un génitif mais, comme les verbes simples correspondants, un accusatif et un datif. Ce verbe ne régit jamais un génitif dans ses attestations postérieures, mais il est vrai que la personne à laquelle on répond n'est jamais exprimée<sup>832</sup>.

Les deux verbes ἀντιάχω et ἀντιαχέω-ῶ sont donc tous deux employés pour des réponses : le personnage crie en réaction au cri d'un autre personnage. Le préverbe ἀντι° semble donc véhiculer le sème de la « réponse », qui n'est pas présent pour le verbe simple. Les verbes de parole préverbes en ἀντι° qui présentent ce sème sont en revanche nombreux : les verbes ἀντιφθέγγομαι<sup>833</sup> et ἀνταύω<sup>834</sup> apparaissent chez Pindare, ἀντιφωνέω-ῶ apparaît dans la langue tragique et est employé en prose à l'époque hellénistique<sup>835</sup>, tout comme ἀνταλαλάζω<sup>836</sup>. Le verbe ἀντιλέγω, bien sûr, est fréquent, mais ce verbe s'est spécialisé dans l'expression du désaccord ou de l'opposition, notamment en contexte politique<sup>837</sup>, ce qui n'est le cas ni des deux verbes qui nous intéressent, ni des autres verbes en ἀντι° que nous venons de citer. Ce sème de la « réaction », véhiculé ici par le préverbe ἀντι°, est également présent hors des verbes de mouvement : ἀντιβάλλω signifie « jeter en retour »<sup>838</sup>, ἀντιθεραπεύω signifie « prendre soin en retour », ἀντιχαρίζομαι signifie « être agréable en retour »<sup>839</sup>, ἀντιβοηθέω-ῶ

<sup>832</sup> Avec un accusatif d'objet interne, Nonnos de Panopolis, *Paraphrase de l'Evangile selon Saint Jean*, XIX, v. 55 ; *Anthologie grecque*, IX, ép. 437 attribuée à Théocrite, v. 11. Employé absolument, *Anthologie grecque*, VIII, ép. 206 attribuée à Grégoire de Nazianze, v. 3 ; Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, II, v. 410 ; V, v. 461 ; XLVIII, v. 789 ; *Paraphrase de l'Evangile selon Saint Jean*, VII, v. 189 ; IX, v. 51 et 81 ; X, v. 73 et 116 ; XI, v. 127 ; XII, v. 118 et 129 ; XVIII v. 81 et 175 ; XIX, v. 71.

<sup>833</sup> Pindare, *Olympiques*, VI, v. 57-58 et 61-62 :

Ἄλφεῶ μέσσω καταβαίς  
ἐκάλεσσε Ποσειδᾶν' εὐρυβίαν  
[...] Ἄντεφθέγγατο δ' ἀρτιεπής  
πατρία ὄσσα.

[Iamos], étant descendu au milieu de l'Alphée, appela le puissant Poséidon. La voix claire de son ancêtre lui répondit.

Voir aussi, pour de l'écho, Euripide, *Hippolyte*, v. 1216. Pour le fait de répéter ce que l'on a entendu, Aristote, *Génération des animaux*, V, 781a. Pour un cri de guerre qui répond à un autre, Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XVII, 33, 4. Pour une réponse, Flavius Josèphe, *Antiquités Juives*, XVIII, 252. Le verbe se construit avec un accusatif direct.

<sup>834</sup> Avec un datif et un accusatif directs, pour Zeus qui répond à des supplications par un coup de tonnerre, Pindare, *Pythiques*, IV, v. 197. Voir aussi, employé absolument, Oppien, *Cynégétique*, II, v. 78.

<sup>835</sup> Pour une réponse à une parole, une question ou un ordre, Eschyle, *Les Euménides*, v. 303 ; Sophocle, *Electre*, v. 1501 ; *Ajax*, v. 773 ; *Antigone*, v. 271 ; *Les Trachiniennes*, v. 1114 ; *Philoctète*, v. 1065 ; Polybe, *Histoires*, VIII, 16, 11 ; Bible des Septante, *1 Macchabées*, 12, 18. Pour un message que l'on envoie en retour, par lettre ou par messenger, Polybe, *Histoires*, VIII, 17, 8 ; XV, 18, 7.

<sup>836</sup> Pour l'écho, Eschyle, *Les Perses*, v. 390. Pour des cris de guerre en réponse à d'autres cris de guerre, Plutarque, *Vie de Titus Flamininus*, 4, 12 ; *Vie de Pyrrhus*, 32, 5 ; Polyen, *Stratagèmes*, VIII, 23, 2 ; Nonnos, *Dionysiaques*, XXVIII, v. 27.

<sup>837</sup> Par exemple, chez Eschyle où le verbe apparaît pour la première fois, *Agamemnon*, v. 539 et *Prométhée Enchaîné*, v. 51. Sur l'emploi de ce verbe chez Lysias, BEARZOT 2000, p. 90-91 ; chez Diodore de Sicile, BEARZOT 2018, p. 336.

<sup>838</sup> Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, VII, 25, 6 :

οἱ δὲ Συρακόσιοι ἀπὸ τῶν νεωσοίκων ἐβαλλον· οἱ δ' ἐκ τῆς ὀκκάδος ἀντέβαλλον

Les Syracusains leur jetaient [des traits] depuis les quais ; les autres leur en jetaient en retour depuis leur vaisseau.

<sup>839</sup> Xénophon, *Mémoires*, I, 4, 18 :

ὡς περ ἀνθρώπους θεραπεύον γινώσκεις τοὺς ἀντιθεραπεύειν ἐθέλοντας καὶ χαρίζομενος τοὺς ἀντιχαρίζομένους...

De même que, en prenant soin des hommes, on reconnaît ceux qui prennent volontiers soin d'autrui en retour, que, en leur étant agréable, on reconnaît ceux qui sont agréables en retour...

signifie « aider en retour »<sup>840</sup>... Aucun de ces verbes n'est véritablement fréquent, mais les exemples sont nombreux, concernent des verbes très différents les uns des autres sur le plan sémantique et apparaissent de manière régulière à partir de l'époque classique, en prose comme en poésie, y compris pour des verbes qui sont rares sous forme simple.

Les verbes ἀντιάχω et ἀντιαχέω-ῶ s'intègrent donc dans une importante série de préverbés en ἀντι° qui expriment le caractère réciproque d'une action : le préverbé en ἀντι° permet d'indiquer que le procès se fait en réaction et, dans le cas d'un verbe de parole, en réponse, à une action de même nature. Chez Apollonios comme ailleurs, le préverbe ἀντι° ne modifie pas la syntaxe du verbe, mais véhicule le sème de la « réaction » et de la « réciprocité ». Cet emploi de ἀντι° est productif à l'époque hellénistique et devait relever de la langue « courante » ; il n'apparaît en revanche pas chez Homère<sup>841</sup> ou chez Hésiode<sup>842</sup>, ni, d'ailleurs, dans le reste des *Argonautiques*<sup>843</sup>. Cela étant, si son emploi dans les *Argonautiques* représente une innovation du point de vue de la tradition épique, du moins pour les textes que nous avons conservés, les préverbés en ἀντι° qui véhiculent le sème de la « réponse » ou de la « réaction » sont en revanche bien attestés par ailleurs dans la langue poétique, avec des occurrences chez Pindare et chez les tragiques.

b) Un verbe de parole en συν° et le sème de l'« accord » :  
σύν...ἐννέπω (IV, v. 1277)

Le préverbé σύν...ἐννέπω, préverbé en συν° du verbe épique ἐννέπω, qui fonctionne comme une variante épique de φημί<sup>844</sup>, est un *hapax* qui apparaît au vers 1277 du dernier chant, alors que les Argonautes sont dans la Syrte et que leur pilote, Ancaios, vient d'exprimer son désespoir face à la situation :

Ἦς φάτο δακρυόεις, σὺν δ' ἐννεπον ἀσχαλόωντι  
ᾧσσοι ἔσαν νηῶν δεδαημένοι.  
Il parla ainsi en pleurant et ceux qui connaissaient les navires approuvaient [le pilote] accablé.

Ceux des Argonautes qui sont capables d'apprécier la situation approuvent les conclusions d'Ancaios : les Argonautes, poussés dans la Syrte par la marée, sont incapables d'en sortir et c'est ce qui va provoquer la détresse que le décrit le poète dans les vers qui suivent (IV, v. 1278-1304).

<sup>840</sup> Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, VI, 18, 1 :

Οὐ γὰρ ἵνα δεῦρο ἀντιβοηθῶσι προσεθέμεθα αὐτούς.

En effet, nous ne nous sommes pas alliés à eux pour qu'ils nous aident en retour dans cette affaire.

<sup>841</sup> Les préverbés en ἀντι° attestés chez Homère sont ἀντίστημι, ἀντέχομαι, ἀντιβολέω-ῶ, ἀντιτορέω-ῶ, ἀντιφερίζω et ἀντιφέρομαι.

<sup>842</sup> Les préverbés en ἀντι° attestés chez Hésiode sont ἀντιφερίζω (*Théogonie*, v. 609 et *Les Travaux et les Jours*, v. 210) et ἀντιβολέω-ῶ (*Les Travaux et les Jours*, v. 784 et *Le Bouclier*, v. 439).

<sup>843</sup> Les autres verbes en ἀντι° attestés dans les *Argonautiques* sont ἀντιβολέω-ῶ (I, v. 12 ; III, v. 68, 179, 482, 941, 1149 et 1213 ; IV, v. 182, 1551, 1592 et 1754), ἀντιφέρομαι (I, v. 200) et ἀντισπάω-ῶ (II, v. 598).

<sup>844</sup> Sur ce verbe, cf. *supra*, p. 4.

Les verbes de paroles préverbés en συν<sup>o</sup> qui expriment l'accord sont nombreux : c'est par exemple le cas de συναγορεύω<sup>845</sup>, de σύμφημι<sup>846</sup> et de leur aoriste supplétif συνείπων<sup>847</sup>, qui régissent tous régulièrement un datif de personne qui désigne la personne que l'on approuve. Ces trois verbes apparaissent à l'époque classique, où ils sont attestés dans tous les genres littéraires, que ce soit au théâtre, dans la prose historique ou dans celle des orateurs ; en revanche, aucun verbe homérique en συν<sup>o</sup> ne signifie « approuver, exprimer son accord »<sup>848</sup>. Le verbe σύν...έννέπω s'intègre donc dans une série de verbes de paroles préverbés en συν<sup>o</sup> qui sont tous post-homériques et qui véhiculent le sème de « l'accord », de « l'approbation ». Ces verbes, qui sont fréquents en prose et qui semblent avoir relevé de la langue courante, ne sont cependant pas étrangers à la langue poétique, étant tous attestés dans la langue tragique. Apollonios, lorsqu'il emploie le préverbe σύν...έννέπω, associe donc un thème verbal caractéristique de la langue poétique, έννέπω, à un préverbe dont la valeur sémantique est post-homérique.

<sup>845</sup> Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, VII, 49, 3 :

καὶ ὁ Εὐρυμέδων αὐτῶ ταῦτα ξυνηγόρευεν. Αντιλέγοντος δὲ τοῦ Νικίου ὄκνος τις καὶ μέλλησις ἐνεγένετο.

Et Eurymédon l'approuvait sur ces points, mais comme Nicias était en désaccord, il y eut un peu d'hésitation et de délai.

Voir aussi, pour un accord avec ce qui a été dit précédemment, VI, 6, 3 ; VIII, 84, 2 ; Isocrate, *Panegyrique*, 139 ; *Archidamos*, 2 ; Xénophon, *Helléniques*, III, 3, 3 et 5, 16 ; *Apologie de Socrate*, 22 ; *Cyropédie*, II, 2, 20 et 21 ; 3, 16 ; IV, 3, 15 ; VI, 2, 24 ; VII, 5, 57 ; *Contre Eratosthène*, 25 ; Eschine, *Sur l'ambassade infidèle*, 142. Pour une personne que l'on soutient dans la vie publique ou au tribunal, Isocrate, *Plataïque*, 33 ; Démosthène, *Contre Aristocratès*, 172 ; *Contre Timothée*, 10 ; *Contre Polyclès*, 6 ; *Contre Timarque*, 87 ; Eschine, *Sur l'ambassade infidèle*, 63, 123 et 143. Pour une parole « en accord » avec, « en soutien » à une idée, Démosthène, *Pour la liberté des Rhodiens*, 15. Pour une parole « en accord » avec des désirs, Isocrate, *Sur la paix*, 3 et *Philippe*, 3. Pour un « accord », un avis collectif, Xénophon, *Helléniques*, V, 2, 20 ; VI, 5, 48. Le verbe continue à être employé par la suite.

<sup>846</sup> Pour exprimer un accord avec ce qui a déjà été dit, Eschyle, *Prométhée Enchaîné*, v. 40 ; Sophocle, *Ajax*, v. 278 ; *Electre*, v. 1257 ; *Œdipe Roi*, v. 553 et 642 ; *Philoctète*, v. 1310 ; *Œdipe à Colone*, v. 1747 ; Euripide, *Hippolyte*, v. 266 ; Xénophon, *Mémorables*, II, 1, 5, 6 et 7 ; 2, 3 ; III, 8, 9 ; *Anabase*, V, 8, 8 ; VII, 2, 26 ; *Cyropédie*, III, 2, 18 ; Platon, *Philèbe*, 29a ; *Phédon*, 64b, 93a, 102d ; *Théétète*, 143b (où σύμφημι s'oppose à οὐχ ὁμολογέω-ῶ) et 199c ; *Sophiste* 236d, 237d et 247a ; *Banquet*, 178b et 200d ; *Hipparque*, 232b ; *Charmide*, 154d ; *Lachès*, 199a ; *Lysis*, 207c et 221e ; *Euthydème*, 274d, 276a, 277b, 277c, 279a, 279e, 280b, 281a, 289a, 289c ; *Protagoras*, 330d, 332c, 353e, 357b et 360c ; *Gorgias*, 472a, 500e ; *Hippias Majeur*, 293e ; *Timée*, 72d ; *Lois*, 831b et 860d ; *République*, 342e, 346c, 403c, 523a, 526c, 589d, 608b et 608b ; Démosthène, *Contre Aristocratès*, 146. Pour une demande à laquelle on agrée, Xénophon, *Helléniques*, V, 2, 5 ; *Cyropédie*, III, 2, 26 ; Platon, *Banquet*, 177e ; *Les Rivaux*, 134d. Pour le fait de parler « en accord » avec une demande, un ordre, Xénophon, *Cyropédie*, IV, 5, 34. Le verbe continue à être employé, en particulier dans le corpus aristotélicien et chez Denys d'Halicarnasse.

<sup>847</sup> Pour un accord avec ce qui a été dit précédemment, Xénophon, *Cyropédie*, IV, 2, 45. Pour un accord avec une opinion, Euripide, *Hippolyte*, v. 557 ; Isocrate, *Contre les sophistes*, 14 ; *Lettres*, III, 3 ; Xénophon, *Cyropédie*, VIII, 3, 5 ; Lysias, *Contre Eratosthène*, 34 ; Démosthène, *Sur l'ambassade*, 52, 144, 150, 253, 291 et 333 ; *Sur les réformes*, 1 ; Eschine, *Sur l'ambassade infidèle*, 61 ; *Contre Ctésiphon*, 71 et 243. Pour le fait de soutenir ou défendre une personne dans la vie publique ou à la tribune, Isocrate, *Contre Lochitès*, 22 ; *Busiris*, 46 ; Isée, *Sur l'héritage de Nicostratos*, 1 ; *Sur l'héritage de Philoctémon*, 2 ; Démosthène, *Sur la couronne*, 21 ; *Sur l'ambassade*, 94, 97, 113 et 171 ; *Contre Midias*, 206 et 207 ; *Sur la couronne de la triérarchie*, 1 ; *Contre Dionysodore*, 50 ; *Contre Théocrinès*, 70 ; Eschine, *Contre Timarque*, 104 ; *Sur l'ambassade infidèle*, 20 et 65 ; *Contre Ctésiphon*, 96. Le verbe continue à être employé après l'époque classique.

<sup>848</sup> Le seul verbe de parole en συν<sup>o</sup> attesté chez Homère est συμφοράζομαι, qui est toujours employé pour le fait de « méditer » une ruse ou un stratagème.

c) Le préverbe ὑπερ<sup>o</sup> et le sème de l'« intensité » : le verbe ὑπεραιδέομαι-οὔμαι (III, v. 978)

L'*hapax* ὑπεραιδέομαι-οὔμαι est un préverbe d'un verbe très fréquent, αἰδέομαι-οὔμαι, qui est attesté aussi bien en prose qu'en poésie, y compris dans la langue homérique. Ce verbe est un dénominatif issu du substantif épique ἡ αἰδώς, qui désigne une forme de réserve ou de retenue qui dissuade celui qui l'éprouve d'adopter un comportement indigne ou honteux<sup>849</sup>. Le dénominatif αἰδέομαι-οὔμαι, qui signifie « éprouver de l'αἰδώς », est employé par Apollonios, tout comme le thème de présent radical plus ancien αἶδομαι<sup>850</sup>. Dans les *Argonautiques*, le verbe est employé soit absolument, soit avec un accusatif direct<sup>851</sup>, mais, dès le texte homérique, le verbe régit régulièrement un infinitif, qui désigne l'action que l'αἰδώς dissuade d'accomplir<sup>852</sup>. Les verbes αἰδέομαι-οὔμαι et αἶδομαι sont plusieurs fois employés pour désigner la réserve ou la pudeur dont fait preuve un personnage, et en particulier une femme, face à un personnage du sexe opposé. Cet αἰδώς se manifeste par exemple lors de la première rencontre de Jason et Hypsipylé, au vers 792 du premier chant, quand la reine prend la parole en dépit de l'αἰδώς qu'elle éprouve<sup>853</sup> :

ἔμπα δὲ τόνγε  
αἰδομένη μύθοισι προσέννεπεν αἰμυλίοισιν·  
Quoiqu'elle éprouve de la réserve vis-à-vis de lui, elle s'adressa à lui par ces paroles caressantes.

Médée, comme Hypsipylé, éprouve de l'αἰδώς qui l'incite à ne pas manifester ses sentiments pour Jason : au chant III, le substantif ἡ αἰδώς est employé à huit reprises, toujours pour désigner la réserve dont fait preuve Médée<sup>854</sup>. C'est encore dans ce contexte qu'est employé l'*hapax* ὑπεραιδέομαι-οὔμαι, au vers 978 du chant III, alors que Jason et Médée viennent de se rejoindre au temple d'Hécate. Face au silence de Médée, Jason prend la parole pour exhorter la jeune fille à parler<sup>855</sup> :

Τῷ μὴ με λίην ὑπεραἰδέο, κούρη,  
ἢ τι παρέξ ἐρέεσθαι ὅ τοι φίλον ἢέ τι φάσθαι·

<sup>849</sup> Sur la notion d'αἰδώς, ERFFA 1937 ; VERDENIUS 1944 ; CAIRNS 1993 ; RUDHARDT 2013 ; LEVY 1995, p. 193-208. La notion d'αἰδώς englobe, sans s'y limiter, le respect envers les divinités et envers certaines personnes, le sentiment d'honneur qui interdit la lâcheté, le scrupule qui empêche les mauvaises actions...

<sup>850</sup> CHANTRAINE 1942b, §144 pour αἶδομαι et §164 pour αἰδέομαι-οὔμαι.

<sup>851</sup> Avec un accusatif direct, II, v. 1131 ; III, v. 193 ; IV, v. 1048 et 1316 ; αἶδομαι, I, v. 792 ; IV, v. 796. Employé absolument, pour αἶδομαι, III, v. 1023.

<sup>852</sup> Sur les différentes constructions de αἰδέομαι-οὔμαι, RUDHARDT 2013, §3-40.

<sup>853</sup> I, v. 792. Pour les autres emplois de αἶδομαι et αἰδέομαι-οὔμαι dans les *Argonautiques*, pour le respect envers les suppliants, II, v. 1131 et IV, v. 1048 ; envers les hôtes, III, v. 193 ; pour l'αἰδώς de Jason et Médée lors de leur rencontre, III, v. 1023 ; pour le respect de Thétis envers Héra, qui la conduit à refuser les avances de Zeus, IV, v. 796 ; pour Jason, dont l'αἰδώς le conduit à détourner le regard à la vue des héroïnes Libyennes, IV, v. 1316.

<sup>854</sup> Avec le substantif ἡ αἰδώς, quand Médée, tourmentée par l'amour, reste cependant dans sa chambre, III, v. 649, 652, 653 ; pour la jeune mariée à laquelle est comparée Médée, III, v. 659 ; pour Médée qui n'ose répondre à Chalkiopé au sujet de Jason, III, v. 681 ; pour Médée qui, après avoir proposé à Chalkiopé d'aider Jason, est prise d'αἰδώς, III, v. 742 ; pour Médée qui, décidée à aider Jason, s'exhorte à abandonner tout αἰδώς, III, v. 785 ; pour Médée, qui s'adresse à Jason sans αἰδώς, III, v. 1068.

<sup>855</sup> III, v. 978-979. Pour le sens de παρέξ au vers 979, cf. VIAN 1980, p. 92, n. 1 et p. 158, n. au v. 979 et HUNTER 1989, p. 206, n. au v. 979 pour les parallèles homériques.

De ce fait, jeune fille, ne fais pas preuve vis-à-vis de moi d'une réserve excessive pour parler ou dire ce qui te plaît malgré les convenances.

Là encore, l'αἰδώς est ce qui empêche Médée de prendre la parole. Cet αἰδώς est ici caractérisé comme excessif par l'adverbe λίην. Quant au préverbe ὑπερ°, il est vraisemblable qu'il n'exprime pas ici l'excès mais plutôt l'intensité du sentiment éprouvé par Médée. Cette valeur « superlative » du préverbe ὑπερ°, qui n'est pas attestée chez Homère dans le domaine verbal<sup>856</sup>, apparaît en revanche dès la langue tragique. Gerhard Dellling, dans un article sur les composés et préverbés en ὑπερ- dans le Nouveau Testament, relève les occurrences<sup>857</sup>. Dans la langue tragique, les verbes préverbés en ὑπερ° qui expriment la haute intensité et notamment le fait d'« éprouver un sentiment au plus haut point » sont nombreux. Gerhard Dellling relève ainsi ὑπερφοβεομαι-οὔμαι, « avoir extrêmement peur »<sup>858</sup>, ὑπερχαίρω, « être très heureux »<sup>859</sup>, ὑπερπαθέω-ῶ, « être très affecté »<sup>860</sup>, ὑπεραλγέω-ῶ, « avoir très mal »<sup>861</sup>, ὑπερτιμάω-ῶ, « estimer beaucoup »<sup>862</sup>, ὑπεράχθομαι, « être tout à fait mécontent »<sup>863</sup> et ὑπερπίμπλημι, « remplir à ras bord, remplir largement »<sup>864</sup>. Les préverbés en ὑπερ° à valeur intensive continuent à être employés en prose classique et hellénistique<sup>865</sup>. Si l'on peut parfois hésiter entre l'« intensité » et l'« excès », il semble que ce soit surtout pour des comportements

<sup>856</sup> Pour la liste des formes, THESLEFF 1954, §331-333 ; DELLING 1969, p. 129.

<sup>857</sup> DELLING 1969.

<sup>858</sup> Eschyle, *Sept contre Thèbes*, v. 238, où la notion d'excès est véhiculée par l'adverbe ἄγαν :

εὐκηλος ἴσθι μηδ' ἄγαν ὑπερφοβοῦ.

Sois calme et n'aie pas trop peur.

Voir aussi, sans notion d'excès, Xénophon, *Economique*, 8, 17 et *Cyropédie*, I, 4, 2. L'adjectif ὑπερφοβός, ός, όν, dont ὑπερφοβεομαι-οὔμαι peut être analysé comme un dénominatif, est attesté chez Xénophon.

<sup>859</sup> Euripide, *Médée*, v. 1165 :

δώροις ὑπερχαίρουσα

[Créüse], très heureuse de ses cadeaux...

Voir aussi Xénophon, *Helléniques*, IV, 1, 10 ; *Cyropédie*, I, 3, 3 et 12 ; 4, 8 ; *L'Art de la chasse*, 4, 4. Le verbe continue à être employé en prose hellénistique et romaine.

<sup>860</sup> Euripide, *Les Phéniciennes*, v. 1456-1457 :

ὑπερπαθήσασ' ἤρπασ' ἐκ νεκρῶν ζίφος

κάπραξε δεινά·

[Jocaste], très affectée, arracha une épée des cadavres et commit un acte terrible.

Le verbe continue à être employé en prose hellénistique et romaine.

<sup>861</sup> Euripide, *Les Héraclides*, v. 619 ; Euripide, *Alceste*, v. 883 ; *Médée*, v. 118 ; Hérodote, *Histoires*, II, 129 ; Aristophane, *Les Oiseaux*, v. 466.

<sup>862</sup> Sophocle, *Antigone*, v. 284 :

Πότερον ὑπερτιμῶντες ὡς εὐεργέτην

ἐκρυπτον αὐτόν

Est-ce que [les dieux], l'honorant particulièrement en tant que bienfaiteur, ont caché [le corps de Polynice] ?

Le verbe apparaît en prose hellénistique et romaine.

<sup>863</sup> Sophocle, *Electre*, v. 177 :

μήθ' οἷς ἐχθαίρεις ὑπεράχθεο μήτ' ἐπλάθου·

Ne sois pas trop irritée envers ceux que tu hais, mais n'oublie rien.

Voir aussi Hérodote, *Histoires*, VI, 21.

<sup>864</sup> Sophocle, *Œdipe Roi*, v. 779 :

Ἀνήρ γὰρ ἐν δείπνοις [...] ὑπερπλησθεὶς μέθης

En effet, lors d'un banquet, un homme qui s'était largement rempli de boisson...

Voir aussi Sophocle, *Œdipe Roi*, v. 874 et, pour de la nourriture, Xénophon, *Cyropédie*, I, 6, 17.

<sup>865</sup> DELLING 1969, p. 131-137.

ou des sentiments qui, par nature, doivent être exercés avec parcimonie au risque de tomber dans la démesure<sup>866</sup>.

Le verbe ὑπεραιδέομαι-οὔμαι s'intègre donc dans cette série de verbes préverbés en ὑπερ° dans lesquels le préverbe véhicule le sème de l'« intensité » ; ὑπεραιδέομαι-οὔμαι désigne donc bien le fait d'« éprouver un αἰδώς important ». Apollonios s'écarte ici de la langue épique archaïque et de celle des autres poètes hellénistiques<sup>867</sup>, en employant une formation qui est bien attestée dans la langue de la tragédie, et qui, surtout, semble avoir été productive dans la langue « courante » de l'époque hellénistique.

#### d) Synthèse : des préverbes empruntés à la langue post-homérique

Quatre préverbés attestés pour la première fois dans les *Argonautiques* présentent un préverbe dont la valeur sémantique n'est pas attestée dans la langue homérique, les préverbes ὑπερ° et ἀντι° étant d'ailleurs tous deux relativement rares dans la langue épique archaïque. Les préverbés en ὑπερ° qui désignent un sentiment « excessif », les verbes de parole en συν° qui désignent un « accord » et les verbes en ἀντι° qui désignent une action accomplie « en réaction » à une autre sont tous bien attestés à partir de l'époque classique, y compris en prose, et semblent avoir été d'usage courant. Dans notre corpus, la valeur sémantique du préverbe peut donc aussi bien être empruntée à la langue épique archaïque, comme c'était le cas pour les préverbés en ὑπερ° et certains préverbés en συν°, qu'à celle de la prose classique et post-classique, comme c'est le cas pour les verbes dont nous venons de traiter : le caractère composite de la langue d'Apollonios apparaît nettement ici.

Ce caractère composite, que l'on observe en comparant les différents verbes entre eux, se manifeste également au sein d'un même et unique verbe. Il est remarquable que les préverbes que nous venons d'étudier, avec la valeur sémantique qui est la leur, soient associés chez Apollonios à des thèmes qui, eux, sont caractéristiques de la langue épique : les verbes ἐννέπω, ἰάχω et ἰαχέω-ῶ en particulier, ne se trouvent pas hors de la langue poétique. On voit alors ce que la langue d'Apollonios a d'artificiel, puisqu'Apollonios associe ici un thème verbal caractéristique de la langue épique avec un emploi du préverbe qui, lui, n'a pas de parallèle homérique. Dès lors, il n'y a rien d'étonnant à ce que les verbes en question soient rares : ὑπεραιδέομαι-οὔμαι et σύν...ἐννέπω sont tous deux des

---

<sup>866</sup> Par exemple, pour ὑπερπίνω, Xénophon, *Cyropédie*, VIII, 8, 10 :

δῆλον ὅτι νομίζοντες τὸ μὴ ὑπερπίνειν ἦτον ἂν καὶ σώματα καὶ γνόμας σφάλλειν·

... pensant, à l'évidence, que le fait de ne pas beaucoup / trop (?) boire rendait plus sûrs les corps et les esprits.

<sup>867</sup> Chez Théocrite, ὑπερπηδάω-ῶ (*Idylles*, V, v. 108), ὑπερπρωτάομαι-ῶμαι (XV, v. 120) et ὑπερβαίνω (XVII, v. 98) ; chez Lycophron, ὑπερπρωτάομαι-ῶμαι (*Alexandra*, v. 17) ; chez Aratos, ὑπερανθέομαι-οὔμαι (*Phénomènes*, v. 1060) ; chez Nicandre, on trouve ὑπερφαίνομαι (*Thériaques*, v. 177) et ὑπερτείνω (v. 781). Pour tous ces verbes, le préverbe a un sens local (« au-dessus de »). Chez Callimaque, on trouve le verbe ὑπερφέρομαι (fr. 110 [éd. R. Pfeiffer], v. 44, où l'identification du verbe est difficile ; fr. 200a, v. 2, avec le sens « être supérieur à »).

*hapax*, tandis que ἀντιάχω et ἀντιαχέω-ῶ ne réapparaissent pas avant le IV<sup>e</sup> siècle de notre ère et ne sont attestés qu'en poésie.

Il est évident que ces verbes devaient être perçus comme des écarts vis-à-vis de la langue courante et devaient être stylistiquement marqués ; cela étant, malgré leur rareté et leur « étrangeté » morphologique, aucun de ces verbes ne présente de véritablement difficulté de compréhension : les thèmes verbaux qu'ils présentent sont certes parfois poétiques, mais ils n'en sont pas moins fréquents et le lecteur d'Apollonios en était familier ; de même, la valeur sémantique du préverbe relève de la langue courante et est facilement identifiable pour chaque attestation. Ces verbes, malgré leur morphologie singulière, sont sémantiquement très clairs.

#### 4) Difficultés de l'analyse sémantique

Pour deux verbes de notre corpus, il est difficile d'établir de manière certaine s'il existe un véritable écart sémantique entre le simple et le préverbé. De fait, ces verbes sont employés dans un contexte proche de celui dans lequel on trouve le verbe simple, mais pourraient cependant s'intégrer dans une série de verbes où le préverbe joue un rôle sémantique, sans qu'il soit possible d'en être certain. Ces deux verbes témoignent donc de la difficulté qu'il y a à mener une étude sémantique sur des verbes rares, pour lesquels il est malaisé de distinguer ce qui relève du contexte d'emploi et ce qui relève du sens du verbe. Cette difficulté, qui est liée à la rareté des verbes de notre corpus, n'implique cependant pas que le sens de ces verbes ait été perçu comme ambigu ou difficile par le lecteur d'Apollonios : il est probable que ces verbes, en particulier ἀποτεκμαίρομαι (IV, v. 1538), qui présente un thème bien attesté en prose, aient été bien compris par les lecteurs contemporains et que les difficultés que nous rencontrons ne soient liées qu'aux hasards de la transmission des textes.

##### a) Le verbe ἀποτεκμαίρομαι (IV, v. 1538)

L'*hapax* ἀποτεκμαίρομαι est un préverbé du verbe τεκμαίρω, verbe dénomiatif issu de τέρμαρ, « la marque, la borne » mais aussi « le signe, l'indice »<sup>868</sup>. Ce verbe est déjà attesté dans le texte homérique où il signifie « assigner, fixer », par exemple au vers 349 du chant VI de l'*Illiade*<sup>869</sup> :

Αὐτὰρ ἐπεὶ τάδε γ' ὦδε θεοὶ κακὰ τεκμήραντο,  
ἀνδρὸς ἔπειτ' ὄφελλον ἀμείνονος εἶναι ἄκοιτις  
Mais, puisque les dieux m'ont assigné ces maux, ne puissè-je [Hélène] pas être l'épouse  
d'un homme meilleur !

A date posthomérique, il prend le sens de « conjecturer, former un jugement, connaître d'après des indices »<sup>870</sup> ; le verbe est d'ailleurs régulièrement employé avec un datif instrumental ou un

<sup>868</sup> CHANTRAINE 1999, s. v. τέρμαρ.

<sup>869</sup> Voir aussi Homère, *Illiade*, VII, v. 70 ; *Odyssée*, VII, v. 317 ; X, v. 563 ; XI, v. 112 ; XII, v. 139.

<sup>870</sup> Les attestations sont nombreuses en prose comme en poésie. Hérodote emploie ce verbe en l'opposant à γινώσκω, « connaître » (*Histoires*, II, 33) :

καὶ ὡς ἐγὼ συμβάλλομαι τοῖσι ἐμφανέσι τὰ μὴ γινωσκόμενα τεκμαιρόμενος, τῷ Ἴστρω ἐκ τῶν ἴσων μέτρων ὀρμᾶται.

syntagme prépositionnel ablatif qui désigne les indices d'après lesquels on forme la conjecture<sup>871</sup>. Ce sens apparaît dans les *Argonautiques*, par exemple dans la description de Tiphys<sup>872</sup> :

ἔσθλος μὲν ὀρινόμενον προδαῖναι  
κῦμα' ἄλως εὐρείης, ἔσθλος δ' ἀνέμοιο θυέλλας,  
καὶ πλόον ἡλίῳ τε καὶ ἀστέρι τεκμήρασθαι.  
[Tiphys], habile pour prévoir les soulèvements du flot de la vaste mer, habile pour prévoir les tempêtes du vent et pour déduire sa navigation grâce au soleil ou à une étoile...

Dans toutes les attestations, il s'agit de l'opération intellectuelle qui consiste dans le fait de prendre une décision ou de former un jugement grâce à des signes ou des indices collectés par les sens.

Le préverbe en ἀπο° apparaît au vers 1538 du chant IV, alors que les Argonautes cherchent à sortir du lac Triton :

Ἄλλ' ὅτε δὴ ῥ' ἐπὶ νηὸς ἔβαν, πρήσσοντος ἀήτεω  
ἄμ πέλαγος νοτίοιο, πόρους τ' ἀπετεκμαίροντο  
λίμνης ἐκπρομολεῖν Τριτωνίδος, οὗ τινα μῆτιν  
δὴν ἔχον, ἀφραδέως δὲ πανημέριοι φορέοντο.  
Et alors qu'ils étaient montés sur le navire, car le vent du sud passait sur la mer, et qu'ils cherchaient des passages pour sortir du lac Triton, pendant longtemps ils ne trouvèrent aucune solution et, toute la journée, ils se laissèrent porter sans réfléchir.

Le sens du verbe qui nous intéresse n'est pas évident, d'autant plus qu'il y a là un problème d'établissement du texte. Le manuscrit E, qui est celui que suit Francis Vian dans son édition, présente la forme d'imparfait ἀπετεκμαίροντο, alors que tous les autres présentent la forme d'aoriste ἀπετεκμήραντο. Francis Vian, dans la note de son édition<sup>873</sup>, propose deux interprétations possibles pour la forme ἀπετεκμαίροντο. Si l'on choisit de suivre le manuscrit E et de lire l'imparfait ἀπετεκμαίροντο, alors le verbe doit être interprété comme un imparfait de tentative et ἀποτεκμαίρομαι signifie donc « découvrir par conjectures » : les Argonautes s'efforcent de trouver des passages mais n'y parviennent pas. En revanche, si l'on préfère l'aoriste ἀποτεκμήραντο, le verbe ἀποτεκμαίρομαι signifierait alors « ne pas découvrir, échouer à conjecturer » et s'intégrerait dans une série de préverbes en ἀπο° qui, pour le sens, équivalent à la négation du verbe simple correspondant. Eduard Schwyzer en cite quelques exemples dans sa grammaire<sup>874</sup> : le préverbe homérique ἀφανδάνω signifie « ne pas plaire » alors que le simple ἀνδάνω, lui aussi homérique, signifie « plaire » ; ἀπολαγχάνω, qui peut signifier « ne pas obtenir, échouer à obtenir », s'oppose à λαγχάνω,

---

Et, comme je le suppose en conjecturant ce que je ne sais pas d'après des signes bien visibles, [le Nil] fait la même distance que l'Istros.

<sup>871</sup> Par exemple chez Xénophon, avec un datif instrumental, *Mémorables*, II, 6, 5 ; *Banquet*, 8, 11 ; *Apologie de Socrate*, 12 ; *Anabase*, IV, 2, 4 ; *Cyropédie*, I, 3, 5 ; IV, 3, 21. Avec un syntagme prépositionnel en ἐκ ou en ἀπό, *Mémorables*, III, 5, 6 ; IV, 1, 2 ; *Cyropédie*, VII, 5, 62 ; VIII, 1, 28 ; *De l'art équestre*, I, 14. Avec une subordonnée en ὅτι, *République de Lacédémoniens*, 8, 2. Sans complément de cause, *Mémorables*, I, 4, 1.

<sup>872</sup> I, v. 106-108. Voir aussi pour le fait de « reconnaître, identifier », IV, v. 73 et 217. Pour l'attestation de IV, v. 559, cf. *infra*, p. 4, n. 877.

<sup>873</sup> VIAN 1981, p. 201, n. au v. 1540.

<sup>874</sup> SCHWYZER 1968, vol. II, p. 445. Voir aussi d'autres exemples dans HUMBERT 1945, §591.

« obtenir »<sup>875</sup>. Les exemples cités par Schwyzer sont relativement nombreux, d'autant plus que sa liste n'est pas exhaustive. Cependant, aucun des verbes en ἀπο° des *Argonautiques* cités dans l'*Index Verborum* d'August Wellauer n'exprime le fait de ne pas accomplir l'action exprimée par le verbe simple correspondant<sup>876</sup>. S'il faut bien considérer que ἀποτεκμαίρομαι signifie « ne pas connaître », il s'agirait alors du seul verbe en ἀπο° des *Argonautiques* dans lequel le préverbe a cette valeur. En outre, même s'il est vrai que le verbe τεκμαίρομαι est sémantiquement proche du verbe γιγνώσκω<sup>877</sup> et que le verbe ἀπογιγνώσκω aurait pu avoir une influence analogique sur ἀποτεκμαίρομαι, le verbe ἀπογιγνώσκω ne signifie jamais « ne pas connaître » : ce préverbe désigne soit le fait de « décider de ne pas faire quelque chose, renoncer à », soit le fait d'« acquitter » quelqu'un<sup>878</sup> ; le verbe ἀπομανθάνω signifie quant à lui « désapprendre, oublier »<sup>879</sup>.

Pour ce verbe, il semble difficile de se prononcer de manière certaine en faveur de l'une ou l'autre interprétation. Les difficultés sont multiples : ce verbe est un *hapax*, qui n'est pas davantage

<sup>875</sup> Ces verbes étant, sous forme simple, très fréquents, nous nous contenterons de citer une occurrence du préverbe en ἀπο°. Pour ἀφάνδάνω, Homère, *Odyssee*, XVI, v. 387-388 :

εἰ δ' ὕμιν ὄδε μῦθος ἀφανδάνει, ἀλλὰ βόλεσθε  
αὐτόν τε ζῶειν καὶ ἔχειν πατρώϊα πάντα,

Si ce que je [Antinoos] dis ne vous plaît pas et que, au contraire, vous voulez que [Télémaque] vive et qu'il garde tout son patrimoine...

Pour ἀπολαγχάνω, qui peut cependant aussi signifier, comme le verbe simple, « obtenir », Lysias, *Au sujet d'une accusation pour blessure*, §3 :

ἐβουλόμην δ' ἂν μὴ ἀπολαχεῖν αὐτόν κριτὴν Διονυσίοις, ἴν' ὑμῖν φανερὸς ἐγένετο ἐμοὶ διηλλαγμένως, κρίνας τὴν ἐμὴν φυλὴν νικᾶν.

Je voudrais qu'il n'eût pas échoué à obtenir le poste de juge aux Dionysies, pour qu'il fût évident pour vous qu'il s'était réconcilié avec moi, ayant voté pour la victoire de ma tribu.

<sup>876</sup> WELLAUER 1970, p. 204-206 et p. 210-211.

<sup>877</sup> Même si les deux verbes ne sont pas des variantes synonymiques (cf. *supra*, p. 4, n. 870), les emplois du verbe simple τεκμαίρομαι dans les *Argonautiques* sont proches de ceux du γιγνώσκω. En particulier, au vers 559 du chant IV, le verbe τεκμαίρομαι régit un infinitif et signifie « décider » :

Αἰαίης δ' ὄλοδὸν τεκμήρατο δήνεσι Κίρκης  
αἴμ' ἀπονισαμένους πρό τε μυρία πημανθέντας  
νοστήσειν

[Zeus] décida que [les Argonautes] rentreraient après avoir lavé ce sang funeste, conformément aux desseins de Circé d'Aiaïé, et après avoir souffert mille maux.

Cet emploi de τεκμαίρομαι, qu'il faut rapprocher de l'emploi homérique « assigner, fixer », est également attesté dans l'*Hymne homérique à Apollon* (v. 285-286) :

ἐνθα ἄναξ τεκμήρατο Φοῖβος Ἀπόλλων  
νηὸν ποιήσασθαι ἐπήρατον εἰπέ τε μῦθον.

Le seigneur Phébus Apollon décida d'établir là son temple charmant et prononça cette parole.

On trouve d'autres attestations du verbe avec une infinitive, mais le verbe signifie alors « conjecturer que ».

<sup>878</sup> Le verbe est par exemple fréquent dans les discours de Démosthène. Pour « renoncer à » une action, *Sur la liberté des Rhodiens*, 9. Pour « renoncer à quelque chose, se détourner de quelque chose », Démosthène, *Deuxième Philippique*, 16 ; *Sur l'ambassade*, 51 et 54 ; employé absolument, « se décourager, perdre espoir », Démosthène, *Première Philippique*, 42. Pour le fait de « renoncer à un procès, à une accusation », *Contre Androtion*, 39 ; *Contre Phormion*, 21 et 45 ; *Contre Théocrinès*, 17. Pour le fait d'« acquitter quelqu'un, ne pas le reconnaître coupable », *Contre Midias*, 75 ; *Contre Androtion*, 37 ; *Contre Boethos II*, 39.

Le syntagme τὴν ὁδὸν ἀπογιγνώσκω, que l'on pourrait éventuellement rapprocher de πόρους ἀποτεκμαίρομαι, est attesté mais ne signifie pas « ne pas découvrir de passage » comme ce serait le cas de πόρους ἀποτεκμαίρομαι dans les *Argonautiques*, mais plutôt « renoncer à un itinéraire [déjà connu] » (Polybe, *Histoires*, XI, 17, 7 ; Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, II, 551 ; Plutarque, *Vie de Démétrios*, 49, 7 ; *Vie d'Aratos*, 28, 1 ; pour le « chemin de la vertu », Jean Chrysostome, *A Théodore*, 17.

<sup>879</sup> Pour les attestations antérieures à l'époque hellénistique, Xénophon, *Cyropédie*, IV, 3, 14 ; Platon, *Phédon*, 96c et *Protagoras*, 342d.

attesté dans les textes épigraphiques<sup>880</sup> que dans les textes transmis par tradition manuscrite ; le verbe n'est mentionné ni par les scholies ni par les lexicographes ; la tradition manuscrite n'est pas unanime quant au thème temporel employé ici. Cependant, cette difficulté, qui est en partie liée à l'établissement du texte, n'en était vraisemblablement pas une pour le lecteur contemporain d'Apollonios : le verbe τεκμαίρομαι est certes homérique, mais est surtout relativement fréquent en prose et il semble probable que le verbe ἀποτεκμαίρομαι n'ait pas été propre à la langue poétique. Les difficultés que nous rencontrons semblent surtout être liées, ici, aux hasards de la transmission des textes, que ce soit pour les divergences dans la tradition manuscrite ou pour la rareté des attestations de ce verbe.

## b) Le préverbe ὑποσμήω (II, v. 445)

Le préverbe ὑποσμήω, qui est attesté pour la première fois dans les *Argonautiques*, signifie, selon le scholiaste, τὸ ἡρέμα ὑποκαίειν, « brûler doucement »<sup>881</sup> ; on pourrait alors rapprocher ce verbe d'autres préverbes en ὑπο° où le préverbe semble bien désigner le fait que le procès n'est que faiblement achevé.

### i. Les préverbes en ὑπο° et le sème de l'« incomplétude »

Certains préverbes en ὑπο° semblent désigner le fait que le procès est accompli à un faible degré. Le préverbe véhiculerait alors le sème de l'« ébauche » ou de l'« incomplétude » et l'on traduira alors le préverbe par « un peu » ou par « peu à peu » : le procès est en train d'être accompli et est décrit avant qu'il ne soit entièrement achevé. Il n'est pas certain que cette valeur sémantique du préverbe ait été présente dans la langue homérique : Pierre Chantraine relève deux préverbes en ὑπο° où cette valeur du préverbe est possible, sans que l'on puisse en être certain<sup>882</sup>. Les préverbes en ὑπο°

<sup>880</sup> Recherche des séquences -τεκμαι- et -τεκμη- dans la base de données du Packard Humanities Institute, réalisée le 25/06/2019.

<sup>881</sup> *Scholia vetera in Apollonium Rhodium* (éd. C. Wendel), sch. à II, v. 445.

<sup>882</sup> CHANTRAINE 1953, §202. Pour ὑποθερμαίνω, Homère, *Illiade*, XVI, v. 333 et XX, v. 476 :

πᾶν δ' ὑπεθερμάνθη ξίφος αἵματι·

L'épée tout entière fut (un peu ? peu à peu ?) chauffée par le sang.

Le sens « chauffer un peu » semble confirmé par les attestations postérieures du verbe, qui n'est par exemple jamais employé pour la chaleur du feu ; la plupart des attestations concernent la sensation du corps. Accompagné de l'adverbe σμικρά, *Collection hippocratique (Epidémies I, 2, 13 [9] ; VII, 1, 120)*. Pour la chaleur du corps, pour une inflammation, *Collection hippocratique (Maladies I, 15)* ; pour une personne qui a chaud parce qu'il fait beau, *Collection hippocratique (Ulcères, 26)* ; pour la chaleur qui accompagne les rapports sexuels, Aristote, *Problèmes*, IV, 7, 877a ; pour la sensation de chaleur causée par le vin, Arrien, *Anabase d'Alexandre*, I, 21, 1. Pour l'œuf orphique, qui est « chauffé », Clément de Rome, *Homélies [MPG 2]*, VI, 6. Le verbe continue à être employé par la suite et est accompagné de l'adverbe ισχυρῶς chez Galien (*Méthode thérapeutique*, 10.856 K).

Pour ὑποπερκάζω, Homère, *Odyssée*, VII, v. 125-126 :

πάροιθε δέ τ' ὄμφακές εἰσιν

ἄνθος ἀφιεῖσαι ἕτεραι δ' ὑποπερκάζουσιν.

Devant, les grappes sont vertes et laissent tomber leur fleur ; d'autres noircissent (peu à peu ? un peu ?).

Chez Achille Tatius, le verbe semble bien désigner le fait de « noircir peu à peu » et est accompagné du syntagme κατὰ μικρόν (*Leucippé et Clitophon*, II, 3, 2). Chez Philon d'Alexandrie, il s'agit également du raisin qui mûrit, sans qu'il soit possible de préciser davantage le sens (Philon d'Alexandrie, *De Josepho*, 91 ; *De Vita Mosis*, I, 230).

où le préverbe a cette valeur d'incomplétude apparaissent ensuite de manière plus assurée, comme l'a montré Willem Verdenius<sup>883</sup>. De même, Germán Santana Henríquez, qui étudie les préverbés et les composés en ὑπο- dans la *Collection hippocratique*, relève plusieurs verbes et adjectifs en ὑπο- où le terme considéré semble exprimer un faible degré d'achèvement du procès ou de la qualité dénotée par l'adjectif<sup>884</sup>. Chez Apollonios, on peut par exemple citer le verbe ὑπολάμπω, préverbé en ὑπο° du verbe λάμπω, « briller ». Contrairement au verbe simple λάμπω, qui peut être employé pour toute sorte de lumière, y compris pour une flamme vive ou pour le Soleil en pleine journée<sup>885</sup>, le préverbé en ὑπο° est souvent employé pour le Soleil levant, notamment dans les *Argonautiques*<sup>886</sup> :

Ἦμος δ' οὐρανόθεν χαροπή ὑπολάμπεται Ἠώς  
ἐκ περάτης ἀνιοῦσα

Lorsque, dans le ciel, l'Aurore aux yeux clairs se met progressivement à briller, en s'élevant depuis l'horizon....

Ce rapide sondage laisse voir combien il est difficile d'établir clairement le sens d'un verbe : ὑπολάμπω signifie-t-il « briller avec une faible intensité » ? « briller avec une intensité croissante » ? « briller par en dessous », puisqu'il s'agit du soleil qui se lève ? Cette difficulté, déjà présente pour les verbes bien attestés comme ὑπολάμπω, l'est plus encore pour les verbes de notre corpus, qui sont tous très rares. Cependant, pour le verbe ὑποσμήχω (II, v. 445), les scholies nous invitent à considérer

<sup>883</sup> VERDENIUS 1974, p. 41, n. à 309a5. Cf. Platon, *Protagoras*, 309a-b, où Socrate reprend *Illiade*, XXIV, v. 348 et *Odyssée*, X, v. 279, où l'on a πρῶτον ὑπηνήτης, « dont la barbe pousse pour la première fois » :

ET. [...] ἀνὴρ μέντοι, ὃ Σώκρατες, ὡς γ' ἐν αὐτοῖς ἡμῖν εἰρήσθαι, καὶ πάγωνος ἦδη ὑπομιμλάμενος.

ΣΩ. Εἶτα τί τοῦτο ; οὐ σὺ μέντοι Ὀμήρου ἐπαινέτης εἶ, ὃς ἔφη χαριεστάτην ἦβην εἶναι τοῦ ὑπηνήτου, ἦν νῦν Ἀλκιβιάδης ἔχει ;

Le compagnon : [Alcibiade] est bien un homme, Socrate, soit dit entre nous, et il est peu à peu recouvert de barbe.

Socrate : Et alors ? N'es-tu donc pas un admirateur d'Homère, qui disait que la jeunesse plus agréable est celle de celui dont pousse la barbe, comme c'est le cas d'Alcibiade actuellement ?

Voir aussi, pour d'autres exemples, VERDENIUS 1979. Pour quelques exemples dans la langue médicale, pour ὑπονοσέω-ῶ et ὑποπονέω-ῶ, cf. *infra*, p. 4, n. 906 et 907.

<sup>884</sup> HENRIQUEZ 1994, en part. p. 271. Les termes cités sont ὑπάγρυπνος, ος, ον, « un peu insomniaque », ὑπαλγέω-ῶ, « souffrir un peu », ὑπανθηρός, ἄ, ὄν, « légèrement coloré », ὑπασώδης, ης, ες, « qui éprouve un peu de dégoût », ὑπεκλύω, « relâcher un peu », ὑπεκτῆκω, « consumer peu à peu », et ὑπεκχωρέω-ῶ, « se retirer peu à peu ».

<sup>885</sup> Chez Apollonios, pour des lumières vives : pour une flamme vive, I, v. 437 ; pour le Soleil, III, v. 925 ; pour l'éclat de la toison d'or, qui est comparée à l'éclair de Zeus, IV, v. 185 ; pour l'éclat d'un casque, II, v. 1070 et III, v. 1356 ; pour l'éclat dont resplendit Jason, III, v. 925 ; pour celui des fils de la terre, III, v. 1363 ; pour l'éclat des yeux du serpent, comparé à une étincelle, IV, v. 1545 ; pour la lumière qui émane des plaines humides de rosée, I, v. 1282.

<sup>886</sup> I, v. 1280-1281. Le préverbe a cependant un sens local dans l'autre attestation des *Argonautiques* (IV, v. 1437), où Hermann Fränkel édite une postposition et le verbe simple :

ὄσσε δέ οἱ βλοσυρῶ ὑπ' ἔλαμπε μετώπῳ

Ses yeux brillaient sous son terrible front.

Voir aussi, pour l'aube, Plutarque, *Vie de Paul-Emile*, 26, 5 ; *Vie d'Antoine*, 49, 1 ; *Vie d'Aratos*, 8, 6 ; Elien, *Nature des animaux*, X, 50 et XVI, 18 ; Polyen, *Stratagèmes*, II, 3, 9. Avec une métaphore, pour le début du printemps, qui commence à « briller » comme le Soleil levant, Hérodote, *Histoires*, I, 190 ; Chariton, *Chéréas et Callirhoé*, III, 5, 1 ; Elien, *Nature des animaux*, VIII, 21 ; XV, 5. Pour la Lune qui apparaît alors qu'elle était auparavant recouverte par les nuages, Plutarque, *Vie d'Aratos*, 22, 2. Pour un feu de camp que l'on aperçoit, Lucien, *Philopseudes*, 24.

Le préverbe a une valeur locative chez Xénophon (pour le soleil qui passe sous les portiques en hiver, *Mémorables*, III, 8, 9). Plutarque emploie ce verbe pour les yeux du lion, qui « brillent » quand il dort (*Propos de table*, IV, 5, 2, 670c) : il pourrait s'agir du fait que les yeux du lion brillent d'une lumière si éclatante qu'elle luit « un peu » même lorsque les yeux de l'animal sont fermés ou du fait que les lieux du lion s'entrouvrent quand il dort, laissant ainsi s'échapper un peu de lumière « par en-dessous ».

que ce verbe désigne le fait de « brûler lentement » et, si ce sens ne s'impose pas, il est en effet envisageable.

ii. Le verbe ὑποσμήω (II, v. 445) : « brûler à petit feu » ?

Le verbe ὑποσμήω est formé par préverbativité à partir d'un verbe lui-même très rare, σμήω. On trouve le verbe simple dans l'*Iliade*, alors que le poète envisage l'incendie de Troie<sup>887</sup>. L'*Iliade* contient également le verbe κατασμήω, employé pour décrire l'incendie des navires grecs<sup>888</sup>. Le verbe σμήω réapparaît à l'époque hellénistique et se trouve notamment à deux reprises dans les *Argonautiques*, pour les souffrances provoquées par le feu de l'amour et ce verbe est encore employé en contexte érotique par la suite<sup>889</sup>. Le verbe continue à être employé, hors de la langue poétique, dans la prose d'époque romaine, parfois de manière métaphorique<sup>890</sup>. Les rapprochements qui ont pu être faits avec d'autres langues indo-européennes laissent penser que ce verbe désigne à l'origine une combustion provoquant une importante fumée<sup>891</sup>. Pour Louis Graz, qui étudie le lexique du feu chez Homère, le verbe, avec ses deux attestations homériques, est trop rare pour que l'on puisse réellement

<sup>887</sup> Homère, *Iliade*, XXII, v. 410-411 :

ὥς εἰ ἅπαντα  
Ἴλιος ὀφρυόεσσα πυρὶ σμήοιτο κατ' ἄκρης.  
... comme si la haute Ilion toute entière, par le feu, brûlait de fond en comble.

<sup>888</sup> Homère, *Iliade*, IX, v. 653 :

κατὰ τε σμήοιτο πυρὶ νῆας.  
[avant qu'Hector] n'ait complètement brûlé les navires par le feu.

Sur le sens du préverbe κατα°, GRAZ 1965, p. 253.

<sup>889</sup> III, v. 446 :

κῆρ ἄχεϊ σμήουσα  
... enflammant son cœur de chagrin.

III, v. 761-763 :

ἔνδοθι δ' αἰεὶ  
τεῖρ' ὀδύνη, σμήουσα διὰ χροὸς ἀμφὶ τ' ἀραιάς  
ἴνας καὶ κεφαλῆς ὑπὸ νεῖατον ἰνίον ἄχρης.  
A l'intérieur, la douleur l'accablait sans cesse, la brûlant à travers sa peau, le long de ses nerfs et jusqu'à sous l'extrémité de la nuque.

La métaphore de la flamme amoureuse était déjà présente en III, v. 287 et surtout v. 291-297, cf. R. Hunter dans Apollonios de Rhodes, *Argonautica* : *Book III* (éd. R. Hunter), p. 147, n. aux v. 446-447. Voir aussi Moschos, fr. 2 (éd. A. Gow dans *Bucolici Graeci*), v. 4 :

Ἔρως δ' ἐσμήοιτο ἄμοιβά.  
Leur amour brûlait, chacun à son tour.

Voir aussi Héliodore, *Ethiopiennes*, X, 17, 1. Pour κατασμήω, Théocrite, *Idylles*, III, v. 17 :

ὅς με κατασμήων καὶ ἐς ὀστίον ἄχρης ἰάπτει.  
[Eros] qui me brûle et me blesse jusqu'à l'os.

Voir aussi VIII, v. 90.

<sup>890</sup> Au moyen, pour des bâtiments ou des objets incendiés, Philon d'Alexandrie, *De vita Mosis*, II, 157 ; Artémidore de Daldis, *Onirocritique*, II, 10 ; Héliodore, *Ethiopiennes*, II, 12, 4. Pour du feu « brûlant » (σμηόμενον τὸ πῦρ), Strabon, *Géographie*, VI, 1, 6. Pour une fièvre, Galien, *Méthode thérapeutique à Glaucôn*, 9.25 K et 9.65 K.

Pour une personne qui dépérit, Arétée de Cappadoce, *De causis et signis diuturnorum morborum*, I, 8, 5 (pour les chairs) ; II, 4, 2 ; *De curatione acutorum morborum*, I, 10, 9. Pour une personne consumée par le souci ou la haine, Héliodore, *Ethiopiennes*, I, 16, 5 et VIII, 6, 2.

<sup>891</sup> CHANTRAINE 1999, s. v. σμήω. Des rapprochements ont été faits avec l'irlandais *múch*, « la fumée » et le vieil anglais *smocian*, « fumer » (VENDRYES 1960, p. M-69, s. v. *múch*), ainsi qu'avec l'arménien *mowx*, « la fumée » (MEILLET 1894, p. 294). On reconstitue une racine \**smeug*<sup>h-</sup>, qui désignerait une combustion lente accompagnée d'une grande quantité de fumée.

saisir la manière dont il s'oppose à d'autres verbes qui signifient « brûler »<sup>892</sup>. Chez Homère, il s'agit en tout cas d'un feu destructeur, qui va provoquer l'anéantissement de ce qu'il enflamme<sup>893</sup>.

Dans les *Argonautiques*, le préverbe ὑποσύχω est employé par Phinée, qui informe Jason que son mal est sans remède (II, v. 444-445) :

Αἰσονίδη, τὸ μὲν οὐ παλινάγρετον οὐδέ τι μῆχος  
ἔστ' ὀπίσω · κενεαὶ γὰρ ὑποσύχονται ὀπωπαί.

Aisonide, cela ne peut être changé et il n'existe aucun remède pour l'avenir, car mes yeux, [désormais] vides, brûlent (à petit feu ?).

Du point de vue syntaxique, le verbe simple et le verbe préverbé en ὑπο° fonctionnent de la même manière : quand ils sont employés au moyen, ils sont intransitifs et leur sujet est la chose qui brûle<sup>894</sup>. Du point de vue sémantique, les deux verbes sont également proches : le verbe ὑποσύχω désigne ici la sensation de brûlure que ressent Phinée<sup>895</sup>, qui consume ses yeux jusqu'à les faire disparaître. Le scholiaste, que suivent les dictionnaires usuels contemporains, propose la glose τὸ ἡρέμα ὑποκαίειν, « brûler doucement »<sup>896</sup> : le scholiaste attribue donc bien une valeur sémantique au verbe ὑποσύχω, qui signifierait alors « brûler à petit feu, lentement ». La rareté du verbe ne permet que difficilement de confirmer la glose du scholiaste : quand le verbe réapparaît, à partir du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, chez Grégoire de Nysse<sup>897</sup>, Grégoire de Nazianze<sup>898</sup>, Basile de Césarée<sup>899</sup> et Ephrem de

<sup>892</sup> GRAZ 1965, p. 250.

<sup>893</sup> GRAZ 1965, p. 252-253.

<sup>894</sup> Cf. *supra*, p. 4, n. 887.

<sup>895</sup> La métaphore du feu ou de la brûlure est présente dans le nom donné à certaines pathologies cutanées qui provoquent une sensation de brûlure, comme l'ἄνθραξ. Cf. SKODA 1988, p. 207-213.

<sup>896</sup> *Scholia vetera in Apollonium Rhodium* (éd. C. Wendel), sch. à II, v. 445. Le dictionnaire Bailly propose la traduction « consumer lentement ». Le Liddell-Scott-Jones propose « cause to smoulder away, consume slowly ».

<sup>897</sup> Grégoire de Nysse, *Sur les titres des Psaumes*, VI, 38, l. 43-44 :

εἰ μὲν τις ἁμαρτίας ὑποσύχει σε μνήμη, συμβουλευόν τὸ διὰ τῆς μετανοίας καθάρσιον.  
Si le souvenir d'un péché te brûle, [le psaume] conseille la purification par le repentir.

Voir aussi *Traité de la virginité*, III, 2 :

Ἄλλ' ὄρα τὴν τοῖς ἀπληθύνουσι χρηστοῖς ἀναγκαίως συμπαροῦσαν καὶ ὑποσύχουσαν λύπην.  
Mais vois la tristesse brûlante qui accompagne nécessairement les biens qui ont été énumérés.

Voir aussi, employé absolument, pour l'orgueil « dévorant » de Nabuchodonosor, *Oration in diem natalem Christi* [MPG 46], p. 1132, l. 25 ; pour la rancune, *De beatitudinibus* [MPG 44], VII, p. 1289, l. 29.

<sup>898</sup> Grégoire de Nazianze, *Discours*, V, 3 :

τὴν παλαιάν τε αὐτῶν κουφότητα, καὶ τὸ καθ' ἡμῶν ἄνωθεν ὑποσυσχόμενον ἐν αὐτοῖς μῖσος συνεργὸν λαβὼν τοῦ τεχνάσματος.  
... en prenant pour alliés, dans sa ruse, leur légèreté ancestrale et leur haine envers nous, qui les consume depuis toujours.

*Discours*, XVIII [MPG 35], p. 1013 :

Ὁ μὲν γὰρ θυμὸς ἦν αὐτῶ, οὐ κατὰ τὴν ὁμοίωσιν τοῦ ὄφεως, ἐνδοθεν ὑποσυσχόμενον, καὶ πρὸς ἄμυναν εὐτρεπῆς, οὐδὲ εἰς ὀργὴν φθάνων ἐκ τοῦ πρώτου κινήματος, καὶ ἀντιδόσεως ἔφεςιν, ἀλλὰ κατὰ τὸ κέντρον τῆς μελίσεως δίχα τοῦ θανατοῦν τὸν πλησσομένον.  
Son cœur ne se consumait pas de l'intérieur, à la manière du serpent, prêt à se défendre, prompt, au moindre mouvement, à la colère et au désir de vengeance ; mais il était semblable à l'aiguillon de l'abeille, qui pique sans tuer.

<sup>899</sup> Basile de Césarée, *Homilia de invidia* (MPG 31), p. 373, l. 33 :

Ὦν οὐδὲν ἐξεῖπεν αἰρούμενος, ἐν τῷ βάθει κατέχει τὴν νόσον ὑποσυσχόμενον αὐτοῦ τὰ σπλάγχνα καὶ κατεσθίουσαν.  
Celui qui choisit de ne rien dire de cela conserve au fond de lui cette maladie [l'envie] qui lui brûle et lui dévore les entrailles.

Voir aussi *Homilia exhortatoria ad sanctum baptismum* (MPG 31), p. 441, l. 32 :

πυρετοῦ λάβρου διακαίοντος τὰ ἔνδον καὶ ὑποσυσχόντος  
... lorsqu'une violente fièvre te brûlera et te consumera de l'intérieur...

Nisibe<sup>900</sup>, il est employé par métaphore, pour un sentiment ou une passion « dévorante », qui « consume » celui qui l'éprouve. Ces attestations, qui sont bien postérieures à l'époque hellénistique, n'aident guère à préciser le sens de ὑποσμίχω chez Apollonios. Dans deux attestations, chez Grégoire de Nazianze et Ephrem de Nisibe, le locuteur insiste cependant sur la durée de haine ou de la douleur ressenties, sans que l'on puisse véritablement en déduire quoi que ce soit.

De même, la comparaison avec d'autres préverbes en ὑπο° de sens proche n'est guère fructueuse. Le seul verbe qui signifie « brûler » et qui ait un préverbe en ὑπο° attesté de manière importante est le verbe ὑποκαίω<sup>901</sup>. Le préverbe semble avoir une valeur spatiale dans bon nombre d'attestations, où l'auteur semble en effet insister sur la position relative du feu et de ce qu'il réchauffe<sup>902</sup> ; de nombreuses attestations concernent des méthodes de torture, en particulier celle du taureau de Phalaris, où le feu est bien placé « sous » le taureau<sup>903</sup> ; ce sens spatial, qui est retenu par les dictionnaires modernes, convient pour l'essentiel des attestations, mais la précision spatiale semble parfois superflue<sup>904</sup> ; on peut par ailleurs remarquer que beaucoup d'attestations concernent

<sup>900</sup> Sur la douleur du deuil, Ephrem de Nisibe, *De recordatione mortis et de uirtute ac de diuitiis*, p. 249, l. 3 :

ἡ δὲ λύπη ἔνδον ὑποσμίχουσα αὐτοῦ τὰ σπλάγχνα καὶ κατεσθίουσα οὐ παύεται·

Mais, à l'intérieur, la tristesse ne cesse de nous brûler les entrailles et de nous ronger.

<sup>901</sup> Le verbe ὑποδαίομαι ne se trouve que chez Homère (*Iliade*, XVIII, v. 347) :

ἐν δ' ἄρ' ὕδωρ ἔχεαν, ὑπὸ δὲ ξύλα δαῖον ἐλόντες

Dans [le trépied qui sert à préparer l'eau du bain], ils versèrent de l'eau et firent brûler dessous du bois qu'ils étaient allés chercher.

Voir aussi, très proche, *Odyssée*, VIII, v. 436. Le verbe ὑποφλέγω est tardif (Grégoire de Nazianze, *Carmina de se ipso* [MPG 37], p. 1439, v. 4 et *Anthologie grecque*, IX, ép. 626 attribuée à Marianos le Scholastique, v.2). Le verbe ὑποφλεγέθω se trouve peut-être chez Nicandre (*Alexipharmakes*, v. 282), mais les éditeurs corrigent par ἐπιφλεγέθω.

<sup>902</sup> Eschyle, *Agamemnon*, v. 69-71 :

οὐθ' ὑποκαίων

οὐτ' ἐπιλείβων ἀπύρων ἱερῶν

ὄργας ἀτενεῖς παραθέλλξει.

Ce n'est pas en brûlant [des offrandes] ou en versant des libations qui ne connaissent pas le feu que tu apaiseras leur colère sans fin.

Le feu des sacrifices, qui brûle sous les offrandes, serait ici opposé aux libations, que l'on verse sur les offrandes. Cela étant, ὑποκαίω comme ἐπιλείβω sont des conjectures : les manuscrits présentent respectivement ὑποκλαίω et ὑπολείβω et le vers semble largement corrompu. Sur le passage, cf. E. Fränkel, dans Eschyle, *Agamemnon* (éd. E. Fränkel), vol. II, p. 42-44, n. au v. 69f. Voir aussi Aristote, *Météorologiques*, 355a :

Ἔτι δ' ἡ ὑπὸ τοῦ ἡλίου ἀναγωγή τοῦ ὕγρου ὁμοία τοῖς θερμαινομένοις ἐστὶν ὕδασιν ὑπὸ πυρός· εἰ οὖν μὴδὲ τὸ ὑποκαόμενον τρέφεται πῦρ, οὐδὲ τὸν ἡλίον εἰκὸς ἦν ὑπολαβεῖν, οὐδ' εἰ πᾶν θερμαίνων ἐξατμίσειεν τὸ ὕδωρ.

De plus, l'élévation de l'humidité sous l'action du soleil est comparable à l'eau qui est chauffée par un feu. Si, donc, le feu qui brûle sous [l'eau] n'est pas nourri par elle, il est vraisemblable que le soleil ne reçoit rien, même si l'eau, en étant chauffée, s'évapore entièrement.

C'est là le sens que retiennent pour la plupart les dictionnaires modernes. Le dictionnaire Bailly, *s. v.* ὑποκαίω, propose le sens « faire du feu sous » et « brûler avec du feu allumé dessous », mais également « brûler ou échauffer peu à peu ». Le dictionnaire Liddell-Scott-Jones, *s. v.* ὑποκαίω, propose les traductions « burn by applying fire below » et « burn underneath ».

<sup>903</sup> Pour le taureau de Phalaris, Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XIX, 108, 1 ; XX, 71, 3 ; Polybe, *Histoires*, XII, 25, 1. Pour une personne que l'on brûle, Bible des Septante, *4 Maccabées*, 11, 18.

<sup>904</sup> Dans un contexte de cuisine ou de préparation, Hérodote, *Histoires*, IV, 61 ; *Collection hippocratique* (*Ulcères*, 12 ; *Nature de la femme*, 33) ; Ephippos, fr. 5 (éd. C. Austin et R. Kassel dans *Poetae Comici Graeci*, vol. 5), v. 12 et 19 ; Bolos de Mendès (éd. M. Berthelot et C. Ruelle dans *Collection des anciens alchimistes grecs*, vol. 2), p. 48, l. 8 ; p. 52, l. 22. ; Bible des Septante, *Ezéchiel*, 24, 5 (avec cependant l'adverbe ὑποκάτω) ; pour un récipient que l'on chauffe par en dessous, *Collection hippocratique* (*Maladies IV*, 49, 3 ; *Nature de la femme*, 34 ; *Maladies des femmes*, 98 et 230). Bible des Septante, *Amos*, 4, 2 ; *Jérémie*, 1, 13. Pour des états que l'on brûle, Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, II, 436 et V, 470. Pour une personne que l'on brûle, Bible des Septante, *4 Maccabées*, 11, 18. Pour du sable que l'on chauffe

une combustion lente, dont la durée est précisée, ou une cuisson dont on précise qu'elle se fait à feu doux<sup>905</sup>. Là encore, il est difficile d'établir le sens du verbe : il reste envisageable que le verbe signifie « chauffer à feu doux, chauffer peu à peu », du moins pour certaines attestations, sans qu'il soit possible d'en être certain, et il reste difficile d'établir un parallèle clair avec l'emploi de ὑποσύχω dans les *Argonautiques*. En revanche, la *Collection hippocratique* contient plusieurs préverbés en ὑπο° qui semblent désigner le fait d'être « un peu malade » ou de « souffrir un peu », comme ὑπονοσέω-ῶ<sup>906</sup> et ὑποπονέω-ῶ<sup>907</sup>.

Il n'est donc pas certain qu'il y ait un véritable écart sémantique entre le verbe simple σύχω et le préverbé ὑποσύχω : le sens proposé par le scholiaste, « brûler doucement, brûler petit à petit », convient, car Phinée souffre en permanence, mais il ne s'impose pas. Il reste que, étant donné l'existence d'une glose et l'existence d'une série de verbes en ὑπο° qui désignent le fait de souffrir un mal à un faible degré, il est vraisemblable que le verbe ὑποσύχω signifie bien « brûler lentement, brûler à petit feu » chez Apollonios.

## B. Analogie avec un verbe perçu comme remarquable

Les verbes que nous avons étudiés jusqu'à présent s'intégraient dans une série de verbes qui présentaient le même préverbe, avec la même valeur sémantique : σύν...έννέπω, par exemple, s'intègre dans une importante série de verbes de parole préverbés en συν° qui désignent tous le fait d'exprimer son accord. Pour d'autres verbes, la valeur sémantique du préverbe dans les *Argonautiques* s'explique plutôt par l'analogie avec un verbe unique, qui est proche sémantiquement. Ainsi, l'écart sémantique entre le simple λωφέω-ῶ et le préverbé μεταλωφέω-ῶ ne s'explique guère sinon par la comparaison avec l'*hapax* homérique μεταπαύομαι : ce verbe ne doit pas être rapproché de l'ensemble des préverbés en μετα° du texte homérique, mais plutôt d'une occurrence unique, sémantiquement proche du verbe μεταλωφέω-ῶ.

---

avant de l'envoyer sur les ennemis, Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XVII, 44, 2. En contexte amoureux, pour la passion de l'amour, Parthénios de Nicée, *Passions d'amour*, 12, 1 et 23, 2.

<sup>905</sup> Avec l'accusatif de durée πολὺν χρόνον, *Collection hippocratique (Maladies IV, 49, 3)*. Pour un feu qui dure plusieurs jours, *Collection hippocratique (Ulcères, 12 ; Maladies des femmes, 98)*. Pour une fumigation qui dure toute la journée, *Collection hippocratique (Maladies des femmes, 230)*. Avec l'adverbe ἡσυχῆ, « doucement, calmement », *Collection hippocratique (Nature de la femme, 33)* ; avec l'adverbe ἡρέμα, « doucement », Bolos de Mendès (éd. M. Berthelot et C. Ruelle dans *Collection des anciens alchimistes grecs*, vol. 2), p. 48, l. 8. Avec l'adverbe συνεχῶς, « sans interruption », Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XVII, 44, 2. Pour une affection qui s'est développée « en secret », ἀφανῶς, donc lentement, Philon d'Alexandrie, *De vita Mosis*, I, 128.

<sup>906</sup> Pour une fièvre peu virulente et qui cause peu de symptômes, *Collection hippocratique (Epidémies I, 1, 3)*. Voir aussi, où le sens du préverbe est moins évident, *Collection hippocratique (Maladies IV, 57)* ; Lucien, *Toxaris ou l'amitié*, 29 ; *Sur ceux qui sont aux gages des grands*, 42.

<sup>907</sup> *Collection hippocratique (Epidémies III, 3, 13)* :

...μετὰ πόνων δὲ οὐ λίην· ἀλλ' εἰ καὶ ὑπεπόνεον, πάνυ πρῆεως πᾶσιν ἢ κάθαρσις τῶν ἀπὸ πλεύμονος ἐγίνετο.  
[La toux] était accompagnée de peu de douleurs, et même s'ils souffraient un peu, la purgation des poumons se faisait, pour tous, très facilement.

Le sens « souffrir un peu » est possible pour les deux attestations de ὑπαλγέω-ῶ (*Epidémies*, III, 2, 12 et IV, 1, 41) mais il ne s'impose pas.

Si ce verbe semble être analogique d'un *hapax* homérique, que sa condition d'*hapax* rend remarquable et donc susceptible d'être imité, deux autres semblent, à l'inverse, devoir être rapprochés d'un verbe fréquent.

### 1) Analogie avec un *hapax* homérique : μεταλωφέω-ῶ (I, v. 1161)

Le verbe μεταλωφέω-ῶ est un préverbe du verbe λωφέω-ῶ<sup>908</sup>, qui, pour le sens comme pour la syntaxe, peut être rapproché du verbe très fréquent παύομαι. De fait, comme παύομαι, ce verbe désigne le fait de cesser de faire une activité qui, dans le cas de λωφέω-ῶ, est souvent déplaisante ou éreintante : ce verbe peut être employé absolument et signifie alors « s'arrêter, se reposer », mais également régir un génitif direct et signifie alors « cesser de, être soulagé de »<sup>909</sup>. Il s'agit toujours d'un retour au calme et à la sérénité après une période de difficulté, d'agitation ou de maladie. Le verbe est attesté dans les *Argonautiques*, employé absolument, avec un participe ou un génitif direct<sup>910</sup>.

Le préverbe en μετα°, qui est un *hapax*, apparaît au vers 1161 du premier chant : les Argonautes, qui viennent de quitter Cyzique, ont ramé avec énergie pendant la journée mais leur élan est freiné par le vent et la fatigue :

Ἐμπης δ', ἐγρομένοιο σάλου ζαχρηέσιν αὔραις  
αἶ νέον ἐκ ποταμῶν ὑπὸ δειέλων ἠερέθοντο,  
τειρόμενοι καμάτῳ μετελώφειον· αὐτὰρ ὁ τοὺς γε  
πασσυδίη μογέοντας ἐφέλκετο κάρτεϊ χειρῶν  
Ἡρακλέης, ἐτίνασσε δ' ἀρηρότα δούρατα νηός.

Mais, quand se mit en mouvement le remous que causent les vents impétueux qui se mettent à souffler, en provenance des fleuves, le soir venu, accablés par la fatigue, ils

<sup>908</sup> La grande majorité des formes attestées, y compris chez Homère, sont au futur λωφήσω, à l'aoriste ἐλώφησα ou au parfait λελώκησα, qui peuvent aussi bien correspondre à un thème de présent λωφέω-ῶ qu'à un présent λωφάω-ῶ. Le verbe est sans étymologie reconstruite (cf. CHANTRAINE 1999, s. v. λωφάω), mais a été rapproché des présents en -άω-ῶ à degré ὄ radical comme τροπάω-ῶ ou στρωφάω-ῶ, sans que l'on puisse le rapprocher d'une forme à degré e radical.

Le premier thème de présent est attesté au IV<sup>e</sup> siècle : il s'agit de λωφάω-ῶ, attesté chez Platon (*Phèdre*, 251c ; *Lois*, IX, 854c), dans la *Collection hippocratique* (*Régime dans les maladies aiguës [appendice]*, 7 ; *Affections internes*, 49) et dans le corpus aristotélicien (*Météorologiques*, II, 362a ; *Problèmes*, I, 861b et XXIII, 29, 934b). Apollonios, quant à lui, emploie λωφέω-ῶ pour le verbe simple (II, v. 648) comme pour ses préverbes (III, v. 616 pour καταλωφέω-ῶ ; I, v. 1161 pour μεταλωφέω-ῶ) ; on trouve également λωφέω-ῶ dans une *Lettre* de la *Collection Hippocratique* (XVII, l. 185), mais cette lettre est très vraisemblablement postérieure à Apollonios.

<sup>909</sup> Employé absolument, pour le Scamandre qui se calme, Homère, *Iliade*, XXI, v. 192 ; pour les vagues, Aristote, *Problèmes*, XXIII, 29, 934b ; pour les malheurs, συμφορά, Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, VII, 77, 3 ; Isocrate, *Sur l'échange*, 127 ; Platon, *Lois*, XI, 934b ; pour la maladie, Platon, *Lois*, IX, 854c ; *Collection hippocratique* (*Régime dans les maladies aiguës [appendice]*, 7) ; Aristote, *Problèmes*, I, 861b ; pour la douleur, *Collection hippocratique* (*Affections*, 29 ; *Affections internes*, 49) ; pour des convulsions, Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, II, 49, 5 ; pour un écoulement, *Collection hippocratique* (*Maladies des femmes*, II, 119) ; pour le vent, Aristote, *Météorologiques*, II, 362a.

Avec un génitif, « être soulagé de », pour la colère, Eschyle, *Prométhée Enchaîné*, v. 376 ; pour le désir, *Prométhée Enchaîné*, v. 654 ; pour le travail, πόνος, qui désigne ici le massacre du troupeau par Ajax, Sophocle, *Ajax*, v. 61 ; pour la douleur, Platon, *Phèdre*, 251c. Avec ἀπό et le génitif, pour la maladie et la guerre, Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, VI, 12, 1. Avec un infinitif, Xénophon, *Anabase*, IV, 7, 6 ; Platon, *République*, X, 620c. Avec un sens transitif, « calmer, soulager », Eschyle, *Prométhée Enchaîné*, v. 27.

<sup>910</sup> Avec un génitif direct, II, v. 648 et III, v. 784. Avec un participe, IV, v. 819. Employé absolument, IV, v. 1627.

s'interrompaient (tour à tour ?). Cependant, Héraclès, par la force de ses bras, avec toute sa vigueur, entraînait ceux qui peinaient et faisait trembler le bois bien ajusté du navire.

Comme le remarque Hermann Fränkel dans *Noten zu den Argonautika*, il apparaît clairement que cette interruption n'est pas définitive et que le navire continue sa progression ; pour Fränkel, le sens véhiculé par le préverbe μετα<sup>o</sup> ne s'explique guère sinon par la comparaison avec un verbe homérique dont le sens est proche de celui de μεταλωφέω-ῶ, μεταπαύομαι<sup>911</sup>. Ce préverbe de παύομαι est employé au chant XVII de l'*Iliade*. Après la mort de Patrocle, les guerriers continuent à se battre, mais sans grande énergie<sup>912</sup> :

μεταπαυόμενοι δὲ μάχοντο  
ἀλλήλων ἀλειίνοντες βέλεα στονόεντα  
πολλὸν ἀφισταότες.

Ils combattaient, en s'arrêtant tour à tour (?), évitant les traits funestes qu'ils s'envoyaient de part et d'autre, en se tenant à bonne distance.

Ce verbe, parce qu'il est très rare, a été glosé. Les scholies à l'*Iliade*, qui semblent s'appuyer sur Aristarque, proposent la glose « se reposer tour à tour », ἐκ διαδοχῆς ἀναπαύομαι ; Eustathe de Thessalonique propose quant à lui deux interprétations concurrentes : soit le verbe signifierait « s'arrêter tour à tour, faire une pause tour à tour », soit il signifierait « se reposer, faire une pause »<sup>913</sup>. De fait, le sème de l'« alternance » qui serait véhiculé par le préverbe μετα<sup>o</sup> n'est pas présent dans le dérivé nominal ἡ μεταπαυσωλή, qui est également un *hapax* homérique et qui semble simplement

<sup>911</sup> FRÄNKEL 1968, p. 140, n. 314.

<sup>912</sup> Homère, *Iliade*, XVII, v. 373-375.

<sup>913</sup> Eustathe de Thessalonique, *Commentaires à l'Iliade*, commentaire à XVII, v. 373 :

Τὸ δὲ « μεταπαυόμενοι » ἢ ἀντὶ τοῦ ἀμείβοντες ἀλλήλους, ὡς παύεσθαι μὲν τούτους, ἐτέρους δὲ μάχης ἄρχεσθαι, ἢ ἀντὶ τοῦ ἀναπαυόμενοι. δῆλον δ' ὡς οἶδεν ὁ ποιητὴς καὶ τὴν λέξιν τοῦ ἀναπαύεσθαι, ἐν οἷς φησι τὸ « ἀνθρώπους ἀνέπαυσεν ἐπὶ χθονί ».

Le mot « μεταπαύομαι » est employé soit à la place de ἀμείβω (« alterner ») de sorte que certains se reposent quand les autres reprennent le combat, soit à la place de ἀναπαύομαι (« se reposer »). Il est évident que le poète connaît aussi le mot ἀναπαύομαι, qu'il emploie dans « ἀνθρώπους ἀνέπαυσεν ἐπὶ χθονί ».

*Scholia vetera in Iliadem*, sch. à XVII, 373b :

μεταπαυόμενοι : ἐκ διαδοχῆς **A<sup>a</sup>b(BCE<sup>3</sup>)T** ἀναπαυόμενοι. **b(BCE<sup>3</sup>)T** καὶ Ἀρίσταρχος φησιν ὡς ἀντιποιεῖται μὲν ὁ λέγων « ἐμὸν ἐστὶ », μεταποιεῖται δὲ ὁ « καὶ ἐμὸν ἐστίν ». **b(BCE<sup>3</sup>E<sup>4</sup>)T**

μεταπαυόμενοι : « en se reposant [**b(BCE<sup>3</sup>)T**] en alternance » [**A<sup>a</sup>b(BCE<sup>3</sup>)T**] ; Aristarque dit aussi que celui qui dit « c'est à mon tour » fait l'action de ἀντιποιέομαι (« faire à son tour »), alors que celui qui dit « c'est aussi à mon tour » fait l'action de μεταποιέομαι (« faire tour à tour ») [**b(BCE<sup>3</sup>E<sup>4</sup>)T**]

*Scholies D à l'Iliade*, sch. à XVII, v. 373 :

ἐπιφέρει γὰρ, μεταπαυόμενοι δ' ἐμάχοντο. ὅ ἐστιν, οἱ μὲν ἀναπαυόμενοι, οἱ δὲ μαχόμενοι ἐκ διαδοχῆς καὶ ἀναπαύσεως.

[μεταπαυόμενοι δ' ἐμάχοντο] veut dire que les uns se reposent et que les autres combattent en alternance et avec des pauses.

désigner une « interruption temporaire »<sup>914</sup> ; il n'est pas non plus présent dans le verbe μεταλήγω, ni dans l'*Iliade* ni chez Apollonios, où il désigne le fait de « s'interrompre »<sup>915</sup>.

Les deux sens proposés par les lexicographes pour μεταπαύομαι conviendraient également chez Apollonios. Il est possible que les Argonautes s'interrompent collectivement de ramer, avant de reprendre leur effort sous l'exemple d'Héraclès. Il est également envisageable que les Argonautes s'interrompent en alternance, tour à tour, tous n'étant pas atteints au même moment par la fatigue, ce qui expliquerait l'emploi de l'imparfait dans le passage. Il semble impossible d'en décider de manière définitive et il n'est d'ailleurs pas inenvisageable qu'Apollonios cultive l'ambiguïté, comme Enrico Livrea a montré qu'il le faisait parfois<sup>916</sup>.

Quoi qu'il en soit, l'emploi de μεταλωφέω-ῶ chez Apollonios pourrait être rapproché de l'emploi homérique de μεταπαύομαι, le verbe simple λωφέω-ῶ étant sémantiquement très proche du verbe d'usage courant παύομαι. Le verbe μεταπαύομαι, qui est un *hapax* homérique et qui semble avoir été l'objet d'un débat lexicographique, devait être particulièrement propice à ce genre de travail intertextuel.

## 2) Analogie avec un verbe d'usage fréquent

Contrairement à μεταλωφέω-ῶ, que l'on peut rapprocher d'un *hapax* homérique, qui est susceptible d'être imité précisément parce qu'il est très rare, les verbes μετακλείω (II, v. 296) et ὑποφράζομαι (I, v. 462) semblent à l'inverse devoir être rapprochés de verbe d'usage très fréquent, respectivement μετονομάζω et ὑπονοέω-ῶ, dont ils semblent être des variantes synonymiques.

<sup>914</sup> Le substantif est formé à partir du suffixe de noms abstraits -ωλή, cf. P. CHANTRAINE 1933, §189. Homère, *Iliade*, XIX, v. 200-201, après qu'Agamemnon a proposé de faire un sacrifice :

ἄλλοτέ περ καὶ μᾶλλον ὀφέλλετε ταῦτα πένεσθαι,  
ὅπποτε τις μεταπαυσωλή πολέμοιο γένηται.

Vous devriez plutôt accomplir cela à un autre moment, quand surviendra une interruption dans la guerre.

Sur ce substantif, KOZAK 2018, p. 395, s. v. μεταπαυσωλή.

Quand Oppien emploie à son tour μεταπαύομαι dans les *Halieutiques* (I, v. 114-115), il semble l'employer comme une variante synonymique de παύομαι :

γείτονα ναιετάουσιν αἰεὶ ποταμοῖσι θάλασσαν  
ἢ λίμναις, ὅθι λαρὸν ὕδωρ μεταπαύεται ἄλμης  
[Certains poissons] habitent toujours dans une mer qui avoisine des fleuves ou des lacs, là où l'eau douce est interrompue par l'eau de mer.

<sup>915</sup> Ce verbe apparaît à trois reprises dans un demi-vers formulaire de l'*Iliade*, au thème d'aoriste, μεταλήξαντι χόλοιο, « ayant mis un terme à sa colère » (*Iliade*, IX, v. 157, 261 et 299 ; voir aussi *Hymne homérique à Déméter*, v. 33 et Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, III, v. 110). Il s'agit, pour les trois occurrences, de la colère d'Achille et il est évident qu'il s'agit là d'un renoncement définitif à la colère et non simplement d'une interruption : le verbe μεταλήγω semble ici fonctionner comme une variante synonymique du verbe simple, cf. FRÄNKEL 1968, p. 140, n. 314. En revanche, quand Apollonios emploie le verbe, au thème de présent, il s'agit bien d'une interruption temporaire (I, v. 1270-1272) :

ὥς ὃ γε μαιμῶων ὅτε μὲν θοὰ γούνατ' ἔπαλλεν  
συνεχέως, ὅτε δ' αὖτε μεταλήγων καμάτοιο  
τῆλε διαπρύσιον μεγάλη βοάσκεν αὐτῆ.

[Héraclès] agitait tantôt ses genoux rapides sans interruption, tantôt, interrompant son effort, faisait retentir au loin un cri perçant de sa grande voix.

Voir aussi III, v. 951.

<sup>916</sup> LIVREA 1973, p. 373-374, n. au v. 1322 : l'adjectif οἰοπόλος, ον (IV, v. 1322), employé pour désigner les héroïnes de Libye, peut signifier soit « solitaire », soit « berger » ; ces mêmes déesses sont dites ἐρημονόμος, ον (IV, v. 1333) mais sont décrites comme des bergères vêtues de peaux de chèvres (IV, v. 1348).

### a) Le verbe μετακλείω (II, v. 296)

Le préverbe μετα<sup>o</sup> exprime fréquemment le sème de la « transformation » ; c'est d'ailleurs le cas pour deux verbes que nous avons déjà traités<sup>917</sup>. C'est également le cas du verbe μετακλείω (II, v. 296) : ce verbe régit les mêmes compléments que le verbe simple κλείω mais le préverbe exprime le sème du « changement », qui n'est pas présent pour le verbe simple. Même si l'on peut rapprocher le verbe d'une importante série de verbes en μετα<sup>o</sup> où le sème du « changement » est présent, le verbe semble surtout fonctionner comme une variante synonymique d'un verbe fréquent en prose, μετονομάζω.

Le verbe κλείω est un dénominatif issu du substantif τὸ κλέος<sup>918</sup>, dont le sens est « célébrer, rendre célèbre » dans la langue poétique archaïque<sup>919</sup>, tout comme sa variante morphologique κλέω, qui signifie exclusivement « rendre célèbre » jusqu'à l'époque alexandrine<sup>920</sup>. A partir de l'époque hellénistique, le sens de ces deux verbes subit l'influence de la famille de καλέω-ῶ et κλείω comme κλέω signifient régulièrement « appeler, nommer » chez les poètes de l'époque hellénistique et de l'époque romaine<sup>921</sup>, y compris chez Apollonios<sup>922</sup> :

δὴ τότε ἴσαν μετὰ νῆα δι' ἄστεος, ἔνθα περ ἄκται  
κλείονται Παγασαὶ Μαγνήτιδες·

Alors, à travers la ville, ils allèrent rejoindre leur navire, là où les côtes sont appelées  
« Pagases de Magnésie ».

Le verbe semble ici fonctionner comme une variante synonymique de καλέω-ῶ et se construit, comme lui, avec un accusatif objet et un accusatif attribut. C'est également la construction du verbe

<sup>917</sup> Pour μετατρωπασμαι-ῶμαι (III, v. 297), variante morphologique de μετατρέπομαι, cf. *supra*, p. 4 sq. Pour μεταλδήσκω (III, v. 414), pour lequel la préverbatation a une incidence sur la syntaxe, cf. *supra*, p. 4 sqq.

<sup>918</sup> FRISK 1966, p. 63-70 et CHANTRAINE 1999, s. v. κλέος.

<sup>919</sup> Homère, *Odyssée*, I, v. 338 :

Φήμιε, πολλὰ γὰρ ἄλλα βροτῶν θελεκτήρια οἶδας  
ἔργ' ἀνδρῶν τε θεῶν τε, τὰ τε κλείουσιν αἰοῖδοί·

Phémios, tu connais de nombreux exploits des hommes et des dieux, qui charment les mortels et que célèbrent les aèdes.

Voir aussi *Odyssée*, XVII, v. 418 ; *Hymne homérique au Soleil*, v. 18 ; *Hymne homérique à la Lune*, v. 19 ; Hésiode, *Théogonie*, v. 32, 44, 67 et 105 ; *Les Travaux et les Jours*, v. 1 ; Stésichore, fr. 33 (éd. D. Page dans *Poetae melici Graeci*), v. 2 ; Aristophane, *Paix*, v. 776.

<sup>920</sup> A l'actif, κλέω, Bacchylide, *Dithyrambes*, II, v. 13 ; Sophocle, fr. 240 (éd. S. Radt dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*, vol. 4), v. 1 ; Euripide, *Iphigénie à Aulis*, v. 1047 ; Aristophane, *Lysistrata*, v. 1298 ; Hermésianax, fr. 7 (éd. J. Powell, dans *Collectanea Alexandrina*), v. 33. Au passif, κλέομαι, Homère, *Iliade*, XXIV, v. 202 ; *Odyssée*, XIII, v. 299 ; Pindare, *Isthmiques*, V, v. 27 ; Sophocle, *Les Trachiniennes*, v. 639 ; Euripide, fr. 369 (éd. A. Nauck dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*), v. 7 ; *Alceste*, v. 447.

<sup>921</sup> Avec le sens « appeler, nommer », pour κλείω, Callimaque, *Hymne à Zeus*, v. 51 :

Ἰδαίους ἐν ὄρεσσι, τὰ τε κλείουσι Πάνακρα.

... dans les montagnes de l'Ida que l'on appelle Panakra.

Voir aussi Nicandre, *Alexipharmakes*, v. 22, 36 et 539 ; fr. 1 (éd. A. Gow et A. Scholfield, dans *Nicander. The poems and poetical fragments*), v. 5. Voir aussi, pour κλέω, Callimaque, *Hymne à Délos*, v. 40 ; Oppien, *Halieutiques*, I, v. 379 et V, v. 536

Avec le sens « célébrer, rendre célèbre », pour κλείω, Callimaque, *Epigrammes*, VI, v. 2 ; *Hymne à Apollon*, v. 18 ; Lucien, *Dialogue avec Hésiode*, 1 ; Théophile d'Antioche, *Traité à Autolycus*, II, 3.

<sup>922</sup> I, v. 237-238. Voir aussi I, v. 217 ; II, v. 687 et 977 ; III, v. 277 ; III, v. 357 et 1003 ; IV, v. 829 Pour κλέω, III, v. 246. Avec le sens « rendre célèbre, célébrer », pour κλείω, I, v. 18 et 59 ; II, v. 163 ; IV, v. 987.

μετακλείω dans son unique attestation, alors qu'Iris vient de promettre aux Argonautes que les Harpyies n'approcheraient plus Phinée (II, v. 295-297) :

Οἱ δ' ὄρκῳ εἷξαντες ὑπέστρεφον ἄψ ἐπὶ νῆα  
σώεσθαι· Στροφάδας δὲ μετακλείουσ' ἄνθρωποι  
νήσους τοῖο ἔκητι, πάρος Πλωτὰς καλέοντες.  
Ils cédèrent face à ce serment et firent demi-tour et se hâtèrent en direction du navire. De ce fait, les hommes donnent à ces îles le nouveau nom de « Strophades », alors qu'ils les nommaient « Plôtes » auparavant.

Comme le confirme le scholiaste<sup>923</sup>, l'*aition* explique ici le fait que ces îles sont connues sous deux noms différents, les Plôtes et les Strophades, qu'elles auraient portés successivement<sup>924</sup> : parce qu'ils ont rebroussé chemin, ὑποστρέφω, en ce point, les Argonautes auraient nommé ces îles « Strophades ». La construction est la même que pour le verbe simple, avec un accusatif objet, νήσους, et un accusatif attribut, Στροφάδας.

Il semble cependant bien que le préverbe ait une valeur sémantique, puisque le préverbe en μετα<sup>o</sup> est ici employé pour décrire un changement, valeur qui est fréquemment associée au préverbe μετα<sup>o</sup><sup>925</sup> : μετακλείω signifie « nommer d'un nom nouveau, renommer »<sup>926</sup>. Le verbe μετακαλέω-ᾶ et ses dérivés ne véhiculent pas le sème du « changement » : ce verbe, qui apparaît pour la première fois dans la langue classique, signifie simplement « mander, appeler »<sup>927</sup>. En revanche, le verbe μετακληίζω, qui est une variante morphologique de μετακλείω<sup>928</sup> et qui est attesté dans un fragment transmis dans l'*Etymologicum Magnum* et attribué, sans certitude à Euphorion, présente le même sens et la même construction que μετακλείω dans les *Argonautiques*<sup>929</sup> :

Τῷ μιν καὶ Περσῆα μετεκληῖσαν Ἀχαιοὶ  
οὐνεκεν ἄστυα πέρσεν ἀπειρεσίων ἀνθρώπων.  
De ce fait, les Achéens le renommèrent Persée (« le Destructeur ») car il détruisit la cité d'hommes innombrables.

Ces deux verbes désignent donc le fait de « renommer quelqu'un ou quelque chose ». Les préverbes en μετα<sup>o</sup> qui désignent le fait d'« accomplir le procès désigné par le thème en introduisant un changement » sont attestés dès le texte homérique mais restent rares chez Homère où deux verbes

<sup>923</sup> *Scholia vetera in Apollonium Rhodium* (éd. C. Wendel), sch. au v. 296-7b :

αἱ Πλωταὶ νῆσοι μετονομάσθησαν Στροφάδες. μέμνηται αὐτῶν καὶ Ἀντίμαχος ἐν τῇ Λύδη.  
Les îles Plôtes furent renommées Strophades. Antimaque les mentionne également dans *Lyde*.

<sup>924</sup> Sur les *aitia* « étymologiques » chez Apollonios, VALVERDE SANCHEZ 1989, p. 100-104.

<sup>925</sup> REVUELTA PUIGDOLLERS 2020, p. 354-359.

<sup>926</sup> Hermann Fränkel (FRÄNKEL 1968, p. 39, n. au v. 18) considère l'emploi qu'Apollonios fait de ce verbe comme un exemple de *Kurzsprache*, où Apollonios associe étroitement le passé et le futur : Fränkel glose le présent μετακλείουσ[ι] par (τότε) μετονομάσαντες (νῦν) καλοῦσι. Sur l'emploi des temps dans les *aitia*, VALVERDE SANCHEZ 1989, p. 117-137 et en part. p. 126 pour cet *aition* spécifique.

<sup>927</sup> Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, VIII, 11, 3 :

τὰς ναῦς τὰς ἐκ τῆς ἐαυτῶν οὐκέτι διανοοῦντο πέμπειν, ἀλλὰ καὶ τινὰς προαηγημένας μετακαλεῖν.  
Ils ne pensaient plus à envoyer les navires de chez eux, mais envisageaient même d'en rappeler certains qui avaient gagné la haute mer.

Voir aussi Eschine, *Sur l'ambassade infidèle*, 159. Le verbe est très fréquent en prose à partir de l'époque hellénistique.

<sup>928</sup> CHANTRAINE 1999, s. v. κλέος.

<sup>929</sup> Euphorion, fr. 176 (éd. J. Powell dans *Collectanea Alexandrina*) et *Etymologicum Magnum*, s. v. Περσεύς.

seulement sont concernés<sup>930</sup>. Ces préverbes sont un peu plus fréquents chez Lysias, où les exemples véritablement clairs restent rares<sup>931</sup>. Dans la langue de l'époque hellénistique, chez Polybe, ces verbes ne sont guère plus fréquents<sup>932</sup>. Ils sont en revanche plus fréquents dans la langue tragique d'Euripide : de nombreux verbes en μετα<sup>ο</sup> y signifient « changer », même si peu de verbes signifient réellement « accomplir le procès exprimé par le thème en introduisant un changement »<sup>933</sup>. En réalité, l'emploi par Apollonios de μετακλείω est probablement analogique de μετονομάζω, « renommer, changer de nom », qui est bien attesté en prose à partir de l'époque classique, par exemple chez Hérodote<sup>934</sup> :

<sup>930</sup> Recherche effectuée à partir du *Lexicon Homericum* (EBELING 1963), s. v. μετ- et μεθ-. Le verbe μεταβουλεύω semble signifier « changer d'avis, prendre une nouvelle résolution » au vers 286 du chant V de l'*Odyssée*, où la notion de « changement » est également véhiculée par l'adverbe ἄλλως :

Ὦ πόποι, ἦ μάλα δὴ μετεβούλευσαν θεοὶ ἄλλως  
ἀμφ' Ὀδυσσῆϊ ἐμείο μετ' Αἰθίοπεσσιν ἐόντος·

Hélas, oui, vraiment, les dieux ont changé d'avis au sujet d'Ulysse, pendant que j'étais parmi les Ethiopiens.

Le verbe μετακλίνω, au vers 509 du chant XI de l'*Iliade*, semble signifier « pencher de l'autre côté, changer » :

Τῷ ῥα περιδείσαν μένεα πνεύοντες Ἀχαιοί,  
μὴ πῶς μιν πολέμοιο μετακλινθέντος ἔλοιεν.

C'est pourquoi les Achéens, qui respiraient la colère, craignirent que, de quelque manière, ils ne s'emparassent de lui, si le combat penchait de l'autre côté.

<sup>931</sup> Par exemple, pour μεταγιγνώσκω, « prendre une nouvelle décision », Lysias, *Oraison funèbre*, 13 :

οὐκ ἐγγὺς τῶν δεινῶν γενόμενοι μετέγνωσαν, ἀλλὰ τὴν αὐτὴν εἶχον γνώμην ἢ ἤπερ πρότερον

Quand ils furent à proximité du danger, ils ne prirent pas une nouvelle décision mais s'en tenaient à la même décision qu'auparavant.

Voir aussi μεταμέλω, « se repentir » (*Au sujet de l'examen d'Evandros*, 20), μεθίστημι, « renverser [un gouvernement] » (*Pour Mantithéos*, 4 ; *Au sujet de l'examen d'Evandros*, 23 ; *Contre Nicomachos*, 14), μεταπίπτω, « tomber dans une nouvelle situation », (*Pour Polystratos*, 14), μεταβάλλω, « changer », (*Pour un citoyen accusé de menées*, 9 ; *Contre Philon*, 9). Pour certains de ces verbes, en particulier μεταβάλλω, le préverbe exprime certes l'idée de transformation, mais le verbe ne signifie pas « exécuter le procès exprimé par le thème en introduisant un changement ».

<sup>932</sup> Recherche des séquences μετ- et μεθ- effectuée dans le *Thesaurus Linguae Graecae* en ligne, effectuée le 08/03/2023. Pour des raisons pratiques, nous n'avons étudié que les deux premiers livres des *Histoires*. Les verbes concernés sont μεθίστημι, « faire changer de place », (II, 17, 11 ; 41, 5 ; 68, 4), μεταβάλλομαι, « faire demi-tour », (I, 27, 10), μεταλαμβάνω, « modifier », (I, 61, 3) et μετατίθημι, « modifier », (I, 63, 2).

<sup>933</sup> Recherche des séquences μετ- et μεθ- effectuée dans le *Thesaurus Linguae Graecae* en ligne, effectuée le 08/03/2023, dans les pièces entièrement conservées d'Euripide. Pour μετεύχομαι, « faire un nouveau vœu », Euripide, *Médée*, v. 600, où les manuscrits ont μετεύχη :

ΙΑ. Οἶσθ' ὡς μέτευξαι, καὶ σοφωτέρα φανῆ ;

Jason : Sais-tu comment changer tes prières et sembler plus sage ?

Voir aussi μεταγιγνώσκω, « changer d'avis, revenir sur ce que l'on a dit », (*Médée*, v. 64), μεθίστημι, « changer de lieu », (*Médée*, v. 551 et 1295), « modifier » (*Alceste*, v. 174 ; *Electre*, v. 1202 ; *Les Héraclides*, v. 447, 796 et 935 ; *Rhésos*, v. 295 ; *Médée*, v. 911 ; *Ion*, v. 1506 ; *Les Bacchantes*, v. 944 ; *Iphigénie à Aulis*, v. 346), μετοικέω, « changer de lieu de résidence », (*Hippolyte*, v. 837 ; *Les Suppliants*, v. 892), μεταβαίνω, « modifier », (*Electre*, v. 728), μετατίθημαι, « changer » (*Oreste*, v. 254 ; *Iphigénie à Aulis*, v. 388), μεταβάλλω, « modifier » (*Oreste*, v. 1002 ; *Héraclès*, v. 885 ; *Les Bacchantes*, v. 54), μεταστρέφω, « modifier », (*Les Bacchantes*, v. 1329), μεταπίπτω, « changer, tomber dans une nouvelle situation », (*Iphigénie à Aulis*, v. 502), μεθορμίζω, « faire changer », (*Alceste*, v. 798 ; *Médée*, v. 258 et 442 ; *Les Bacchantes*), μεθαρμόζω, « modifier, arranger différemment », (*Alceste*, v. 1157).

<sup>934</sup> Hérodote, *Histoires*, VIII, 44. Voir aussi avec un accusatif objet et un accusatif attribut, Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, V, 51, 2 ; XI, 49, 1 ; XVII, 86, 7 ; XVIII, 2, 4. Avec un accusatif objet, Hérodote, *Histoires*, V, 69 ; Philon d'Alexandrie, *De mutatione nominum*, 87 ; *De Josepho*, 121. Avec un accusatif attribut, Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, IV, 25, 4 ; XII, 59, 3 ; XVI, 8, 6 ; XX, 71, 5. Au passif, avec un attribut, Hérodote, *Histoires*, IV, 155 ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, I, 24, 4 ; III, 57, 2 ; V, 57, 7 ; XV, 44, 3 ; 91, 1 ; XXXI, 19, 7 ; XXXII, 10, 8 et 11, 4 ; Denys d'Halicarnasse, *Antiquités Romaines*, I, 12, 3 ; 28, 4 ; 65, 1 ; III, 58, 1 ; Philon d'Alexandrie, *De cherubim*, 7 ; *De migratione Abrahami*, 201. Au passif, avec ἄντι et le génitif, Hérodote, *Histoires*, I, 94 ; avec εἰς et l'accusatif, Philon d'Alexandrie, *Legum allegoriarum*, III, 15 ; *De mutatione nominum*, 77, 81 et 121. Au passif, Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, I, 122, 4 ; Platon, *Théétète*, 180a ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XV, 93, 1 ; Philon d'Alexandrie, *Legum allegoriarum*, III, 244 ; *De cherubim*, 4 ; *De gigantibus*, 62 et 63 ; *De mutatione nominum*, 66, 76, 83 et 88. Pour le fait de substituer un mot à un autre dans un discours, Denys d'Halicarnasse, *Démosthène*, 26 et 28. Dans

Ἀθηναῖοι δὲ ἐπὶ μὲν Πελασγῶν ἐχόντων τὴν νῦν Ἑλλάδα καλεομένην ἦσαν Πελασγοί, ὀνομαζόμενοι Κραναοί, ἐπὶ δὲ Κέκροπος βασιλέος ἐπεκλήθησαν Κεκροπίδαι, ἐκδεξαμένου δὲ Ἐρεχθέος τὴν ἀρχὴν Ἀθηναῖοι μετωνομάσθησαν  
 Les Athéniens, du temps où les Pélasges régnaient sur ce qui est maintenant appelé Grèce, étaient des Pélasges, nommés Cranaens ; sous le règne du roi Cécrops, ils furent nommés Cécropides ; mais lorsque Erectée arriva au pouvoir, ils furent renommés Athéniens.

Comme μετακλείω, μετονομάζω régit régulièrement un accusatif attribut et désigne le fait de « renommer » quelqu'un ou quelque chose. Les verbes ὀνομάζω et κλείω, très proches sémantiquement et syntaxiquement, semblent être des variantes synonymiques ; il est alors logique que μετακλείω fonctionne lui aussi comme une variante synonymique de μετονομάζω, qui est fréquent dans la prose historique mais qui présente d'importantes contraintes métriques<sup>935</sup>. Par conséquent, μετακλείω est à la fois bien intégré dans une série de verbes en μετα<sup>o</sup> dans lesquels le préverbe véhicule le sème du « changement », série qui ne se développe vraiment qu'à date post-homérique, mais il fonctionne également comme la variante synonymique évidente d'un verbe fréquent en prose.

#### b) Le verbe ὑποφράζομαι (I, v. 462)

Le verbe ὑποφράζομαι est un préverbe de φράζομαι, un verbe qui, au moyen, n'apparaît que dans la langue poétique et dans la prose ionienne. Le verbe simple, qui ne compte pas moins de trente attestations dans les *Argonautiques*, signifie « réfléchir, penser » quand il est employé au moyen, par exemple au vers 693 du chant I, dans le discours que Polyxô adresse aux Lemniennes<sup>936</sup> :

Ὅπλοτέρησι δὲ πάγχυ τάδε φράζεσθαι ἄνωγα.  
 J'exhorte les plus jeunes d'entre vous à bien réfléchir sur ce point.

Le préverbe ὑποφράζομαι, si c'est bien la leçon qu'il faut retenir, serait un *hapax* qu'Apollonios emploie pour introduire une prise de parole d'Idas, qui va reprocher à Jason son manque de courage. Alors que les Argonautes, toujours à Iôlcos, festoient autour d'un banquet, Jason se distingue par son air soucieux ; Idas le remarque et l'invective :

τὸν δ' ἄρ' ὑποφρασθεὶς μεγάλη ὀπί νεΐκεσεν Ἴδας·  
 Idas, qui avait conçu un soupçon, l'invectiva d'une voix forte.

---

une attestation d'Hérodote (*Histoires*, IV, 189), le sème du « changement » n'est pas assuré. Par la suite, le verbe continue à être employé, avec notamment des attestations nombreuses chez Strabon, Flavius Josèphe, Arrien...

<sup>935</sup> Les formes sans augment comme μετονομάζω présentent un tribraque ; les formes d'imparfait comme μετωνόμαζον présentent un crétique ; certaines formes d'aoristes μετωνόμασα et de parfait μετωνόμακα peuvent être métriques mais beaucoup vont présenter un tribraque.

<sup>936</sup> Voir aussi, avec un accusatif direct, II, v. 432 et 633 ; III, v. 20 (δόλον : « concevoir une ruse »), 604, 826, 933 ; IV, v. 577 ; avec une infinitive, I, v. 1362 ; IV, v. 50 ; avec une interrogative indirecte, I, v. 490 ; II, v. 145 ; III, v. 183 et 1026 ; employé absolument, I, v. 15 ; III, v. 400 et 501 ; IV, v. 411 et 494 (pour une réflexion collective et orale).

Quand il est employé à l'actif, le verbe signifie « indiquer, montrer par la parole » dans le texte homérique (FOURNIER 1946, p. 50-51) ; chez Apollonios, il semble simplement signifier « dire » et est employé pour un ordre que l'on donne (I, v. 167), pour un discours ou une parole que l'on prononce (I, v. 654 ; III, v. 550 ; IV, v. 773), pour un oracle que l'on rapporte (II, v. 768), pour un message (IV, v. 1126), même si le verbe est parfois employé pour le fait de « montrer par la parole, indiquer » (II, v. 959 ; IV, v. 260, 754 et 1450). Pour Fabio Stella, le moyen signifie originellement « discuter collectivement » et en vient à désigner une « réflexion » à partir de l'époque archaïque. Cf. STELLA 2020, §14-17.

Le préverbe en ὑπο° est présent dans tous les manuscrits mais on trouve ἐπιφράζομαι, « apercevoir, remarquer », dans un papyrus qui, pour Francis Vian, est confirmé par les scholies, qui proposent de gloser ὑποφράζομαι par θεωρέω-ῶ, « observer »<sup>937</sup> ; comme le fait remarquer Francis Vian<sup>938</sup>, ὑποφρασθεῖς reste cependant une *lectio difficilior* car c'est là l'unique attestation du verbe alors que ἐπιφράζω est fréquent dans la langue épique, que ce soit chez Homère ou chez Apollonios<sup>939</sup>.

Hermann Fränkel, suivi par Malcolm Campbell, rapproche le verbe d'un verbe d'emploi fréquent, ὑπονοέω-ῶ, « soupçonner, penser sans certitude »<sup>940</sup> : Idas, après avoir observé son compagnon, a conçu un soupçon sur les inquiétudes qui l'habitent et décide donc de l'interpeler. De fait, le verbe d'usage courant νοέω-ῶ et le verbe épique φράζομαι sont sémantiquement proches et φράζομαι est d'ailleurs parfois glosé par νοέω-ῶ ou ses préverbes<sup>941</sup> : ὑποφράζομαι pourrait alors être interprété comme une variante épique de ὑπονοέω-ῶ.

Francis Vian, qui traduit ὑποφρασθεῖς par « le regardant en dessous », remarque que φράζομαι est régulièrement glosé par ὀράω-ῶ ou θεάομαι-ῶμαι<sup>942</sup> et propose d'y voir une réécriture de la formule homérique ὑπόδρα ἰδών et en particulier du vers 245 du chant II de l'*Iliade*, où Ulysse s'apprête à prendre la parole contre Thersite<sup>943</sup> :

καὶ μιν ὑπόδρα ἰδὼν χαλεπῶ ἠνίπατε μύθῳ  
Et, après l'avoir regardé par en dessous, lui adressa ces dures paroles.

Le syntagme ὑπόδρα εἶδον, qui signifie proprement « regarder par en dessous », désigne dans l'épopée le fait de regarder quelqu'un avec colère ou indignation : le personnage baisse la tête tout en

<sup>937</sup> F. VIAN 1969, p. 231. Pour Malcolm Campbell (CAMPBELL 1971, p. 405), il est tout aussi possible que le scholiaste n'ait pas compris ὑποφράζομαι.

<sup>938</sup> VIAN 1974, p. 71, n. 2.

<sup>939</sup> Chez Homère, *Iliade*, II, v. 282 ; V, v. 665 ; XIII, v. 741 ; XXI, v. 410 ; *Odyssée*, V, v. 183 ; VIII, v. 94 et 533 ; XV, v. 444 ; XVIII, v. 94. Chez Apollonios, II, v. 1058 et 1059 ; III, v. 720 ; IV, v. 507 et 1445.

S'il est vrai que la plupart des attestations régissent un complément exprimé, quelques-unes sont intransitives, notamment chez Apollonios (IV, v. 1445 : ἐπιφρασθεῖς, « après avoir réfléchi »).

<sup>940</sup> FRÄNKEL 1968, p. 75, n. au v. 462 et CAMPBELL 1971, p. 40, n. au v. 462.

Le verbe ὑπονοέω-ῶ est fréquent en prose classique. Il est par exemple employé dans la *Guerre du Péloponnèse* de Thucydide, pour une personne que l'on soupçonne d'avoir d'autres motivations que celles qu'elle affiche (I, 68, 2 ; VI, 76, 2 ; 83, 3) ; pour un fait que l'on soupçonne, que l'on déduit par la pensée, sans certitude (I, 132, 5 ; III, 82, 5 ; IV, 30, 3 ; VI, 16, 2 ; VII, 73, 1).

<sup>941</sup> Dans les scholies homériques, φράζομαι est régulièrement glosé par νοέω-ῶ (scholie à *Iliade*, X, v. 339 ; XIX, v. 401 ; XXIII, v. 126 ; à *Odyssée*, III, v. 242 et 289), ἐπινοέω-ῶ (scholie à *Odyssée*, IV, v. 71) et διανοέω-ῶ (scholie à *Iliade*, I, v. 554 ; à *Odyssée*, I, v. 294 ; IV, v. 395).

<sup>942</sup> VIAN 1974, p. 71, n. 2. Dans les scholies homériques, φράζομαι est glosé par ὀράω à trois reprises (scholie à *Iliade*, X, v. 339 ; XIV, v. 470 ; *Odyssée*, IV, v. 71) et une fois par θεάομαι-ῶμαι (scholie à *Iliade*, XV, v. 671).

On peut citer, à titre de comparaison, l'emploi que fait Quintus de Smyrne de l'*hapax* ὑποδέρκομαι (*La Suite d'Homère*, III, v. 253) mais ὑποδέρκομαι est plus proche de ὑπόδρα ἰδών que ne l'est ὑπονοέω-ῶ :

Τὸν δ' ὑποδεκόμενος προσέφη μενεδήϊος Αἴας·  
Ajax qui résiste dans le combat, en le regardant par en dessous, dit...

La forme ὑποδρακεῖν est cependant glosée par ὑποπτεῦσαι dans le *Lexique* d'Hésychius.

<sup>943</sup> Pour la formule τὸν [τὴν οὐ τοὺς] δ' ἄρ' ὑπόδρα ἰδὼν προσέφη, Homère, *Iliade*, I, v. 148 ; II, v. 245 ; IV, v. 411 ; V, v. 251 et 888 ; X, v. 446 ; XII, v. 230 ; XIV, v. 82 ; XV, v. 13 ; XVII, v. 169 ; XVIII, v. 284 ; XXII, v. 260 ; XXII, v. 344 ; XXIV, v. 559 ; *Odyssée*, VIII, v. 165 ; XVIII, v. 14 et 337 ; XIX, v. 70 ; XXII, v. 34, 60 et 320. Pour ὑπόδρα ἰδών seulement, *Iliade*, XVII, v. 141 ; XX, v. 428 ; *Odyssée*, XVII, v. 459 ; XVIII, v. 388.

continuant à fixer l'objet de sa colère et regarde donc la personne « par en dessous, en levant les yeux »<sup>944</sup>.

Il semble cependant plus vraisemblable que ὑποφράζομαι soit une variante épique de ὑπονοέω-ῶ et que la glose du scholiaste soit erronée : l'écart sémantique entre φράζομαι et ὄραω-ῶ reste important et il est difficile de croire que le lecteur d'Apollonios aurait pu identifier l'emploi de ὑποφράζομαι dans les *Argonautiques* comme une reprise de la formule homérique ὑπόδρα ἰδών. Le verbe ὑποφράζομαι serait alors une variante épique de ὑπονοέω-ῶ, les verbes simples φράζομαι et νοέω-ῶ fonctionnant eux-mêmes comme des variantes synonymiques dans la langue épique.

### 3) Synthèse

Trois verbes de notre corpus, μετακλείω (II, v. 296), ὑπολωφέω-ῶ (I, v. 1161) et ὑποφράζομαι (I, v. 462), semblent tous les trois analogiques d'un verbe unique, perçu comme remarquable et donc susceptible d'être imité. Si l'on considère que νοέω-ῶ et φράζομαι sont des variantes synonymiques, tout comme παύομαι et λωφέω-ῶ et comme ὀνομάζω et κλείω, il devient alors naturel que les préverbes correspondants soient également des variantes synonymiques. Le caractère remarquable du verbe « source » – même si l'on ne peut être certain de la datation relative des verbes concernés – peut tenir à sa rareté, comme c'est le cas pour μεταλωφέω-ῶ, que l'on peut rapprocher de l'*hapax* homérique μεταπαύομαι, ou au contraire à son caractère fréquent, comme c'est le cas pour μετακλείω et ὑποφράζομαι, que nous avons respectivement rapprochés de μετονομάζω et de ὑπονοέω-ῶ.

Parmi ces trois verbes, qui sont tous trois des *hapax*, un seul, μετακλείω, est réellement clair du point de vue sémantique, car le préverbe μετα<sup>o</sup> véhicule régulièrement la notion de « changement ». A l'inverse, le verbe ὑποφράζομαι a posé des difficultés aux scholiastes comme aux commentateurs modernes et l'emploi que fait Apollonios du verbe μεταλωφέω-ῶ semble témoigner de ce que les *Argonautiques* s'adressent à un public « savant » : qu'il s'agisse d'une « création » d'Apollonios par analogie avec l'*hapax* homérique μεταπαύομαι ou d'un verbe emprunté à un auteur plus ancien dont nous n'aurions pas gardé trace, la compréhension de ce verbe suppose une bonne connaissance des textes antérieurs, d'autant que le thème verbal employé est loin d'être fréquent. Contrairement aux préverbes dont nous avons d'abord traités, pour lesquels la valeur sémantique du

---

<sup>944</sup> Sur cette formule et son sens, HOLOKA 1983 ; HORN 2022.

En revanche, le verbe ὑποφράζομαι, bien attesté à l'époque classique, désigne le fait de « soupçonner » quelqu'un ou quelque chose : pour un fait que l'on soupçonne, que l'on devine sans en être certain, Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, III, 40, 6 ; Euripide, *Ion*, v. 1023 ; fr. 12 (éd. D. Page, *Select papyri*, vol. 3), v. 222 ; Xénophon, *Mémoires*, II, 7, 12 ; Démosthène, *Sur la couronne*, 148 ; *Contre Aristocrate*, 3 ; Aristote, *Problèmes*, 926b ; pour une personne que l'on soupçonne, à laquelle on ne fait pas confiance, Xénophon, *Anabase*, II, 4, 10 ; Démosthène, *Réponse à la lettre de Philippe*, 5 ; pour un individu de nature « soupçonneuse », Démosthène, *Sur la couronne*, 43 ; Aristote, *Histoires des animaux*, 629b. En revanche, pour deux attestations, il s'agit davantage de « constater avec inquiétude ou déplaisir » que de « soupçonner » : Euripide, *Suppliants*, v. 694 ; Isée, *Sur l'héritage de Ménéclès*, 7.

préverbe était aisément identifiable malgré la rareté du thème, ces quelques préverbés témoignent du caractère érudit de la langue des *Argonautiques*.

De nombreux préverbés de notre corpus semblent se distinguer du verbe simple sur le plan sémantique : malgré les difficultés inhérentes à notre corpus, le préverbé semble véhiculer un sème qui n'est pas présent dans le verbe simple pour vingt-sept verbes, dont deux sont discutables, sur les 126 préverbés que compte notre corpus. Pour l'immense majorité de ces verbes<sup>945</sup>, l'emploi d'une forme préverbée, qui véhicule un sème qui n'est pas inclus dans le sens du verbe, permet donc davantage de précision que l'emploi d'une forme simple.

Vingt-quatre de ces verbes s'intègrent dans une série de verbes qui présentent le même préverbe avec la même valeur sémantique, que cette série soit attestée dans la langue homérique ou dans celle de la prose. Le préverbe ἀμφι°, par exemple, est caractéristique de la langue épique et les trois préverbés en ἀμφι° de notre corpus devaient être sentis comme des écarts vis-à-vis de la langue « courante » ; à l'inverse, le préverbe ἀντι° est rare dans la langue épique archaïque et les préverbés en ἀντι° qui sont attestés pour la première fois chez Apollonios n'ont pas de parallèle homérique ou hésiodique. Ces préverbés, dont le fonctionnement devait être familier, devaient être facilement identifiables et compréhensibles par le lecteur d'Apollonios, même si le lecteur moderne peut parfois hésiter sur leur sens et sur le rôle du préverbe.

#### **IV. La double préverbation : morphologie, syntaxe, sémantique**

Dans notre corpus, trente-deux verbes sur 126 préverbés présentent un double préverbe ; un verbe, ὑπεκπρό...τάμνω (IV, v. 225), présente un triple préverbe. Le verbe ἀποπροθρόσκω (III, v. 1280), par exemple, présente deux préverbes, ἀπο° et °προ°. Par la suite, nous appellerons « préverbe interne » le préverbe situé entre le premier préverbe, que nous appellerons « préverbe externe », et le thème verbal : ainsi, ἀποπροθρόσκω présente un préverbe externe ἀπο° et un préverbe interne °προ°. Ces verbes doublement préverbés sont déjà bien attestés dans la langue homérique, où l'on trouve 138 verbes qui présentent un préverbe double ou triple<sup>946</sup>, mais ils apparaissent également en prose, à l'époque classique comme à l'époque hellénistique.

---

<sup>945</sup> Le seul verbe pour lequel le préverbe ne fournit pas une information « supplémentaire » serait ἀποτεκμαίρομαι (IV, v. 1538), dans lequel le préverbe permettrait de nier l'action verbale et non de la préciser.

<sup>946</sup> ZANCHI 2018, p. 176.

## A. Morphologie

Sur les 289 couples de préverbes théoriquement possibles<sup>947</sup>, seuls seize sont attestés dans notre corpus : ἀποκατα°, ἀποπρο°, διεκ°, ἐγκατα°, εισανα°, εισαπο°, ἐκπρο°, ἐπιπρο°, ἐπιπροσ°, καταπρο°, παρεκ°, περικατα°, προπρο°, συνανα° et ὑπεκ°, auxquels on peut rajouter le triple préverbe ὑπεκπρο°.

Double préverbe	Nombre de formes	Verbe et attestations
ἀποκατα°	2	ἀποκατατίθεμαι (III, v. 817 et 1287)
ἀποπρο°	2	ἀποπροβάλλω (III, v. 1311) ἀποπροθρόσκω (III, v. 1280)
διεκ°	1	διέκ...νέομαι (IV, v. 409)
εισανα°	3	εισανέχω (I, v. 1360 ; IV, v. 291 et 1578)
εισαπο°	2	εισαποβαίνω (IV, v. 650 et 1781)
ἐκπρο°	4	ἐκπροβλώσκω (IV, v. 327, 1539 et 1587) ἐκ...προχέω (IV, v. 605-606)
ἐγκατα°	4	ἐγκαταθνήσκω (III, v. 834) ἐγκαταλέχομαι (IV, v. 431) ἐγκαταπίπτω (III, v. 655) ἐγκατένασσα (III, v. 116)
ἐπιπρο°	7	ἐπιπροβλώσκω (III, v. 665) ἐπιπροέχομαι (IV, v. 524) ἐπιπροθέω (I, v. 582) ἐπιπρονέομαι (IV, v. 1588) ἐπιπροπίπτω (IV, v. 1449) ἐπιπροφαίνομαι (III, v. 917) ἐπιπροφέρω (IV, v. 1519)
ἐπιπροσ°	1	ἐπιπροσβάλλω (I, v. 931)
καταπρο°	2	καταπρολείπω (III, v. 1164) καταπροχέω (III, v. 1118)
παρεκ°	4	παρεκθέω (I, v. 592) παρεκνέομαι (II, v. 651 et 1243) παρεζαμείβω (I, v. 581)
περικατα°	3	περικαταβάλλω (III, v. 707) περικαταπίπτω (II, v. 828 et III, v. 543)
προπρο°	1	προπροβιάζομαι (I, v. 386)
συνανα°	1	συνανέρχομαι (II, v. 913)
ὑπεκ°	3	ὑπέκ...βάλλω (I, v. 496) ὑπεκχέω (III, v. 705) ὑπεξαφύομαι (II, v. 983)
ὑπεκπρο°	1	ὑπεκπρό...τάμνω (IV, v. 225)

Aucune de ces combinaisons n'est véritablement nouvelle : même si certaines sont très rares, elles sont toutes attestées au moins une fois avant l'époque hellénistique. Parmi elles, onze (ἀποπρο°, διεκ°, ἐγκατα°, εισανα°, εισαπο°, ἐκπρο°, ἐπιπρο°, παρεκ°, προπρο°, ὑπεκ° et ὑπεκπρο°) sont déjà attestées dans le texte homérique ; à l'inverse, cinq de ces combinaisons (ἀποκατα°, ἐπιπροσ°, καταπρο°, περικατα° et συνανα°) ne sont pas attestées dans le corpus épique mais le sont en prose.

Il apparaît tout d'abord que l'ordre dans lequel les préverbes sont employés est attendu et est conforme à ce qui a été observé dans les études qui portent sur les verbes doublement préverbés dans

<sup>947</sup> Il existe 17 préverbes en grec ; le nombre total de combinaisons possibles, en incluant les préverbes redoublés, est donc  $17 \times 17 = 289$  combinaisons.

le texte homérique. L'observation des combinaisons attestées dans notre corpus laisse toutefois apparaître des tendances propres à Apollonios, notamment en ce qui concerne le préverbe interne. Enfin, nous verrons que les combinaisons employées par Apollonios, qui sont toutes attestées avant lui, n'ont cependant pas le même statut : certaines sont propres à la langue épique, d'autres sont attestées dans tous les genres littéraires et d'autres, plus rares, semblent n'être attestées qu'en prose.

## 1) L'ordre des préverbes : comparaison avec les verbes doublement préverbés du texte homérique

Caroline Imbert et Chiara Zanchi, qui étudient les verbes doublement préverbés dans le texte homérique, montrent que toutes les combinaisons de préverbes ne sont pas attestées et que l'ordre des préverbes est contraint.

Pour Caroline Imbert, l'ordre des différents préverbes répond à des contraintes sémantiques. Elle répartit les différents préverbes en trois catégories sémantiques, qui correspondent à trois positions possibles. Nous reproduisons ici le tableau présenté dans sa thèse<sup>948</sup> :

-3	-2	-1
Relation Trajectoire / Fond	Localisation Figure / Fond	Orientation et Médian
εἰς <sup>ο</sup> ἐκ <sup>ο</sup> ἐπι <sup>ο</sup> ἀμφι <sup>ο</sup>	ἀπο <sup>ο</sup> ἐν <sup>ο</sup> παρα <sup>ο</sup> περι <sup>ο</sup> ὑπερ <sup>ο</sup> ὑπο <sup>ο</sup>	ἀνα <sup>ο</sup> κατα <sup>ο</sup> προ <sup>ο</sup> δια <sup>ο</sup>

Chaque colonne correspond à une position, le préverbe de la colonne -3 étant forcément avant ceux des colonnes -2 et -1 et deux préverbes de la même colonne ne pouvant pas être employés ensemble. Chiara Zanchi montre les limites de cette proposition, qui ne rend pas compte de certains préverbés de la langue homérique, en particulier les préverbés à préverbe interne <sup>ο</sup>ἐκ<sup>ο</sup><sup>949</sup>, ni de la diversité des relations que peut exprimer chaque préverbe<sup>950</sup>. Chiara Zanchi propose donc d'expliquer l'ordre dans lesquels les préverbes apparaissent grâce à trois principes. Tout d'abord, les préverbes qui sont dans un rapport de redondance par rapport au thème verbal ont tendance à occuper la place de préverbe interne ; c'est le cas de manière évidente pour un verbe comme περικαταπίπτω (II, v.

<sup>948</sup> IMBERT 2008, p. 235.

<sup>949</sup> IMBERT 2008, p. 172-174 et, sur cette question dans les *Argonautiques*, cf. *infra*, p. 4 *sqq.* Chiara Zanchi montre les limites de cette analyse (ZANCHI 2018, p. 213-214) : les deux préverbes restent identifiables et, pour certaines formes, les deux préverbes semblent avoir une incidence sémantico-syntaxique ; de plus, d'autres combinaisons, comme ἀποπρό, sont également attestées comme prépositions mais ne sont pas considérées comme des préverbes composés par Caroline Imbert ; Chiara Zanchi cite d'autres combinaisons de préverbes qui contredisent le schéma proposé par Caroline Imbert, mais ils présentent des difficultés de segmentation.

<sup>950</sup> ZANCHI 2018, p. 214-216, où l'autrice cite par exemple le vers 582 du chant IX de l'*Iliade* :

οὐδοῦ ἐπεμβεβαῶς ὑψηροφῆος θαλάμοιο  
... se tenant sur le seuil de la chambre au haut plafond.

La combinaison ἐπεμ<sup>ο</sup> est cohérente avec la proposition de Caroline Imbert, mais le préverbe externe ἐπι<sup>ο</sup> ne permet pas de « déterminer la relation de la Trajectoire par rapport au Fond (atteinte ou simple rapprochement du Fond, contact brutal avec le Fond, mouvement erratique de type « de tous côtés » du Fond, etc.) » (IMBERT 2008, p. 235), ce qui est, pour Caroline Imbert, la fonction des préverbes qui occupent la position -3.

828 et III, v. 543), où le préverbe °κατα°, « vers le bas », est associé au thème verbal πίπτω, « tomber », ou pour un verbe comme ἀποπροθρόσκω (III, v. 1280)<sup>951</sup>. Ensuite, les préverbes qui ne régissent pas de complément nominal ou prépositionnel ont tendance à occuper la position de préverbe interne ; de fait, nous verrons que seuls les préverbes externes semblent modifier la syntaxe du verbe dans notre corpus<sup>952</sup>. Enfin, on ne peut que constater que certains préverbes semblent avoir une affinité particulière avec une position qu'il n'est pas toujours possible d'expliquer<sup>953</sup>.

De fait, l'ordre des différents préverbes dans les verbes de notre corpus est cohérent avec les propositions de Caroline Imbert et de Chiara Zanchi, ce qui est attendu puisque la plupart des combinaisons attestées dans notre corpus le sont déjà dans le texte homérique. A l'exception de καταπρο°, les combinaisons qui ne sont pas homériques (ἀποκατα°, ἐπιπροσ°, περικατα° et συνανα°) semblent également respecter les principes établis par Imbert et Zanchi, puisque l'on trouve bien κατα°, προ° et ἀνα° en position de préverbe interne<sup>954</sup> et que c'est le préverbe externe qui commande la syntaxe du verbe<sup>955</sup>.

Les doubles préverbés qui apparaissent pour la première fois dans les *Argonautiques* présentent donc des combinaisons de préverbes dans un ordre qui est attendu : chaque combinaison est attestée par ailleurs, que ce soit dans le texte homérique ou par la suite. Même pour les combinaisons qui ne sont pas attestées dans le texte homérique et qui pouvaient donc être perçues comme des écarts par rapport à la langue épique, l'ordre dans lequel les préverbes sont employés ne représente pas un écart significatif par rapport à ce que l'on observe par ailleurs dans la langue épique.

## 2) Diversité des préverbes externes, uniformité des préverbes internes

L'ordre dans lequel les préverbes sont employés est donc attendu et conforme à ce que l'on observe dans le texte homérique. Cela étant, si la plupart des préverbes sont représentés comme préverbe externe dans notre corpus, ce qui est attendu et conforme à ce que l'on peut observer par ailleurs, seuls trois préverbes semblent véritablement représentés comme préverbes internes, ce qui semble être une tendance propre à la langue d'Apollonios.

### a) Diversité des préverbes externes

Un simple survol des verbes de notre corpus suffit à constater qu'un grand nombre de préverbes différents sont attestés en tant que préverbe externe :

---

<sup>951</sup> ZANCHI 2018, p. 216.

<sup>952</sup> ZANCHI 2018, p. 216. Sur la syntaxe des verbes doublement préverbés, cf. *infra*, p. 4 *sqq.*

<sup>953</sup> ZANCHI 2018, p. 217 : le préverbe ἐκ° semble par exemple avoir davantage d'affinités avec la position externe que ἀπο°, alors que ces deux préverbes sont sémantiquement et syntaxiquement proches.

<sup>954</sup> Le préverbe °προσ°, que l'on trouve dans ἐπιπροσβάλλω, n'est pas attesté dans un préverbé à double préverbe chez Homère. En revanche, dans le verbe, le préverbe ἐπι°, auquel Caroline Imbert assigne la position -3, est bien employé comme préverbe externe.

<sup>955</sup> Cf. *infra*, p. 4 *sqq.* et en part. p. 4 *sqq.*

Préverbe externe	Nombre de formes	Verbe et attestations
ἀπο°	4	ἀποκατατίθεμαι (III, v. 817 et 1287) ἀποπροθρόσκω (III, v. 1280) ἀποπροβάλλω (III, v. 1311)
δια°	1	διέκ...νέομαι (IV, v. 409)
εἰς°	5	εἰσανέχω (I, v. 1360 ; IV, v. 291 et 1578) εἰσαποβαίνω (IV, v. 650 et 1781)
ἐκ°	4	ἐκπροβλώσκω (IV, v. 327, 1539 et 1587) ἐκ...προχέω (IV, v. 605-606)
ἐν°	4	ἐγκαταπίπτω (III, v. 655) ἐγκαταλέχομαι (IV, v. 431) ἐγκαταθνήσκω (III, v. 834) ἐγκατένασσα (III, v. 116)
ἐπι°	8	ἐπιπροβλώσκω (III, v. 665) ἐπιπροέχομαι (IV, v. 524) ἐπιπροθέω (I, v. 582) ἐπιπρονέομαι (IV, v. 1588) ἐπιπροπίπτω (IV, v. 1449) ἐπιπροσβάλλω (I, v. 931) ἐπιπροφαίνομαι (III, v. 917) ἐπιπροφέρω (IV, v. 1519)
κατα°	2	καταπρολείπω (III, v. 1164) καταπροχέω (III, v. 1118)
παρα°	4	παρεκθέω (I, v. 592) παρεκνέομαι (II, v. 651 et 1243) παρεξαμείβω (I, v. 581)
περι°	2	περικαταπίπτω (II, v. 828 et III, v. 543) περικαταβάλλω (III, v. 7070)
προ°	1	προπροβιάζομαι (I, v. 386)
συν°	1	συνανέρχομαι (II, v. 913)
ὑπο°	4	ὑπέκ...βάλλω (I, v. 496) ὑπεκπρό...τάμνω (IV, v. 225) ὑπεκχέω (III, v. 705) ὑπεξαφύομαι (II, v. 983)

On recense douze préverbes différents parmi les dix-huit que compte la langue grecque : dans les *Argonautiques*, seuls les préverbes ἀμφι°, ἀνα°, ἀντι°, μετα°, προσ° et ὑπερ° ne sont pas attestés en tant que préverbe externe<sup>956</sup>. Certains de ces préverbes, en particulier ἀμφι°, ἀντι° et ὑπερ°, sont des préverbes rares, dont il n'est guère étonnant qu'ils ne soient pas attestés dans notre corpus étant donné sa taille réduite.

Là encore, cette situation est attendue et la langue d'Apollonios ne semble pas présenter de spécificité de ce point de vue là : dans le texte homérique, quatorze préverbes différents sont attestés comme préverbe externe<sup>957</sup> et, malgré l'absence d'étude précise sur la double préverbation à l'époque classique et hellénistique, on peut par exemple constater qu'il existe onze combinaisons de préverbés à préverbe interne °κατα° dans les *Histoires* de Polybe<sup>958</sup>.

<sup>956</sup> Recherche des séquences ἀμφ-, ἀν-, ἀντ-, μετ-, μεθ-, προσ- et ὑπερ- dans le *Thesaurus Linguae Graecae* en ligne, effectuée le 28/03/2022.

<sup>957</sup> ZANCHI 2018, p. 212 : les préverbes attestés chez Homère comme préverbes externes sans l'être chez Apollonios sont ἀμφι°, ἀνα° et ὑπερ° ; le préverbe συν° n'est en revanche pas attesté comme préverbe externe dans le texte homérique.

<sup>958</sup> Les combinaisons attestées sont ἀντικατα°, ἀποκατα°, διακατα°, ἐγκατα°, ἐπικατα°, μετακατα°, παρακατα°, περικατα°, προκατα°, προσκατα° et συγκατα°. Sur les préverbés en °κατα° dans la langue épique et dans la prose classique et hellénistique, cf. *infra*, p. 4.

b) Préverbe interne : présence majoritaire de °έκ°, °κατα° et °προ°

Alors que, pour le préverbe externe, un nombre important de préverbes est attesté, la situation est bien différente pour le préverbe interne, où six préverbes seulement sont représentés et où trois préverbes sont largement majoritaires :

Préverbe interne	Nombre de formes	Verbe et attestations
ἀνα°	4	εἰσανέχω (I, v. 1360 ; IV, v. 291 et 1578) συνανέρχομαι (II, v. 913)
ἀπο°	2	εἰσαποβαίνω (IV, v. 650 ; IV, v. 1781)
έκ°	8	διέκ...νέομαι (IV, v. 409) παρεκθέω (I, v. 592) παρεκνέομαι (II, v. 651 ; II, v. 1243) παρεξαμείβω (I, v. 581) ὑπέκ...βάλλω (I, v. 596) ὑπεκχέω (III, v. 705) ὑπεξαφύομαι (II, v. 983)
κατα°	9	ἀποκατατίθεμαι (III, v. 817 et 1287) ἐγκαταθνήσκω (II, v. 834) ἐγκαταλέχομαι (IV, v. 431) ἐγκαταπίπτω (III, v. 655) ἐγκατένασσα (III, v. 116) περικαταβάλλω (III, v. 707) περικαταπίπτω (II, v. 828 ; III, v. 543)
προ°	16	ἀποπροβάλλω (III, v. 1311) ἀποπροθρόσκω (III, v. 1280) ἐκπροβλώσκω (IV, v. 327, 1539 et 1587) ἐκ...προχέω (IV, v. 605-606) ἐπιπροβλώσκω (III, v. 665) ἐπιπροέχομαι (IV, v. 524) ἐπιπροθέω (I, v. 582) ἐπιπρονέομαι (IV, v. 1588) ἐπιπροπίπτω (IV, v. 1449) ἐπιπροφέρω (IV, v. 1519) ἐπιπροφαίνομαι (III, v. 917) καταπροχέω (III, v. 1118) καταπρολείπω (III, v. 1164) προπροβιάζομαι (I, v. 386)
προσ°	1	ἐπιπροσβάλλω (I, v. 931)

Contrairement à ce que l'on avait constaté pour les préverbes externes, tous les préverbes ne sont pas également représentés en tant que préverbe interne, puisque six préverbes seulement sont attestés. Trois d'entre eux, °έκ°, °προ° et °κατα°, sont nettement plus fréquents que les autres : notre corpus contient seize attestations de °προ° comme préverbe interne, auxquelles il faut ajouter une attestation dans le verbe triplement préverbé ὑπεκπρό...τάμνω (IV, v. 225), neuf attestations de °κατα° et huit attestations de °έκ°.

A l'exception de προσ°, tous ces préverbes sont attestés en tant que préverbe interne dans la langue homérique. Nous reproduisons ici le tableau établi par Chiara Zanchi, qui présente le nombre d'attestations de chaque préverbe en fonction de sa position dans le corpus homérique<sup>959</sup> :

<sup>959</sup> ZANCHI 2018, p. 212.

Préverbe	Attestations comme préverbe externe	Attestations comme préverbe médián	Attestations comme préverbe interne
ἀμφι°	2		
ἀνα°	1		13
ἀπο°	3		10
δια°	1		1
εἰς°	7		
ἐκ°	18	6	17
ἐν°	1		2
ἐπι°	6		3
κατα°	1	1	7
παρα°	13		
περι°	1		2
προ°	2		12
ὑπερ°	1		
ὑπο°	10	1	

Dans le texte homérique, neuf préverbes différents sont employés comme préverbe interne. Les préverbes °ἀνα° et °ἀπο°, qui ne sont attestés que quatre et deux fois en tant que préverbe interne dans les *Argonautiques*, sont tous les deux bien attestés, avec respectivement treize et dix attestations. A l'inverse, les préverbes en °κατα°, qui représentent 28 % des verbes doublement préverbes des *Argonautiques*, ne sont pas particulièrement nombreux dans le texte homérique, avec sept attestations seulement, soit 10 % des verbes doublement préverbes. De même, les verbes en °προ° représentent 38 % des verbes doublement préverbes des *Argonautiques* mais seulement 18 % de ceux du texte homérique. Les préverbes en °ἐκ°, en revanche, représentent environ 25 % des doubles préverbes dans les deux corpus. Notre corpus semble donc témoigner d'une tendance plus marquée à employer °κατα° et °προ° comme préverbe interne. Cette observation, purement morphologique, devra cependant être confirmée par une étude sémantique et syntaxique de ces préverbes, où il s'agira notamment de vérifier si ces verbes sont employés de manière homogène par Apollonios.

### 3) Attestations antérieures de chaque combinaison

Aucune des seize combinaisons de préverbes attestées chez Apollonios n'est véritablement « nouvelle » : toutes ces combinaisons sont attestées avant l'époque hellénistique et onze d'entre elles le sont dès le texte homérique. Pourtant, le nombre important de verbes doublement préverbes attestés dans les *Argonautiques* a parfois été considéré comme une preuve de l'influence de la *koiné* sur la langue d'Apollonios<sup>960</sup>. Parmi les doubles préverbes attestés dans notre corpus, certains sont propres à la langue poétique : ces verbes devaient être perçus comme caractéristiques de la langue épique et ne peuvent en aucune manière être rapprochés de la langue courante de l'époque d'Apollonios. D'autres, plus nombreux, sont à la fois attestés dans l'épopée archaïque et dans la prose classique et hellénistique : ces préverbes sont attendus dans un texte épique, puisqu'ils sont homériques, mais ne représentent pas un écart vis-à-vis de la langue courante. Enfin, deux préverbes, très rares, sont en

<sup>960</sup> REDONDO 2000, p. 137.

effet absents des textes poétiques antérieurs à Apollonios et semblent en effet témoigner de l'influence de la langue de l'époque hellénistique sur celle des *Argonautiques*.

### a) Combinaisons caractéristiques de la langue épique

Certaines combinaisons de préverbes sont caractéristiques de la langue épique : bien attestées dans la poésie épique archaïque, elles ne le sont en revanche que rarement en prose et semblent être un trait stylistique propre à l'épopée. C'est en particulier le cas des préverbés à préverbe interne °προ° (ἀποπρο°, ἐκπρο°, ἐπιπρο°, καταπρο°, προπρο° et ὑπεκπρο°), qui sont déjà bien attestés chez Homère où l'on trouve ἀποπρο°, ἐκπρο°, ἐπιπρο°, περιπρο°, peut-être διαπρο°<sup>961</sup>, le préverbe redoublé προπρο° ainsi que les triples préverbes ὑπεκπρο° et παρεκπρο°. Cette tendance à employer °προ° comme préverbe interne semble être un héritage indo-européen<sup>962</sup>, mais disparaît ensuite en attique, où l'on trouve en revanche προ° comme préverbe externe, avec une valeur temporelle<sup>963</sup>. De ce fait, les verbes en °προ°, s'ils continuent à être attestés en poésie, que ce soit dans la langue tragique ou épique, sont en revanche absents en prose, à quelques exceptions près<sup>964</sup>. De même, dans les textes papyrologiques de l'époque ptolémaïque sur lesquels travaille Edwin Mayser, les doubles préverbés en °προ° sont très rares : seuls trois verbes sont concernés, avec seulement dix attestations à eux trois<sup>965</sup>. Ces préverbés paraissent donc caractéristiques de la langue poétique et représentent vraisemblablement un écart vis-à-vis de la langue courante.

De la même manière, le préverbe εισανα°, qui apparaît dans le préverbé εισανέχω (I, v. 1360 ; IV, v. 291 et 1578), est attesté dans quatre verbes homériques, dont deux sont également attestés chez Hésiode<sup>966</sup>. Ces préverbés homériques en εισανα° sont également employés par Apollonios<sup>967</sup> et par les autres poètes épiques de l'époque hellénistique et romaine<sup>968</sup>. En revanche, seuls quelques rares

<sup>961</sup> Sur d'éventuelles tmèses en διαπρο°, DEL TREPPO 2018, p. 680-686. Aucun verbe en διαπρο° n'est attesté sous forme « soudée » par ailleurs.

<sup>962</sup> On retrouve la même tendance pour le sanskrit védique et classique *pra*° (PAPKE 2010, p. 54 et 58) et pour le vieil irlandais *ro*° (ZANCHI 2018, p. 348).

<sup>963</sup> J. TAZIAUX 1943, p. 43-45. Le premier exemple attesté est προεξέπισταμαι, « savoir à l'avance », que l'on trouve chez Eschyle (*Prométhée enchaîné*, v. 101-103) :

Πάντα προεξέπισταμαι  
σκεθρῶς τὰ μέλλοντ', οὐδέ μοι ποταίνιον  
πήμ' οὐδὲν ἕξει.

Je sais à l'avance exactement ce qui va se passer et aucun malheur ne me prendra par surprise.

Voir aussi v. 699.

<sup>964</sup> Pour καταπροδίδωμι, cf. *infra*, p. 4 sq. Pour ἀποπροάγω, cf. *infra*, p. 4, n. 1125.

<sup>965</sup> MAYSER 1970, vol. 1.3, p. 245 et 252 pour le relevé et p. 257 pour la synthèse et la comparaison avec les autres préverbes. Les doubles préverbes relevés par Mayser sont συμπρο°, avec cinq attestations de συμπροίημι au II<sup>e</sup> ou au I<sup>er</sup> siècle, et καταπρο°, avec une attestation de καταπροπίνω au début du III<sup>e</sup> siècle et quatre attestations de καταπροίημι au III<sup>e</sup> ou au II<sup>e</sup> siècle.

<sup>966</sup> Pour εισαναβαίνω, Homère, *Iliade*, II, v. 514 ; VI, v. 74 ; VIII, v. 291 ; XVII, v. 320 et 337 ; XVIII, v. 68 ; XXIV, v. 700 ; *Odyssée*, II, v. 127 ; XVI, v. 449 ; XVII, v. 101 ; XVIII, v. 252 ; XIX, v. 125 et 594. Pour εισανάγω, *Odyssée*, VIII, v. 529. Pour εισανοράω-ῶ, *Iliade*, XVI, v. 232 ; XXIV, v. 307. Pour εισάνειμι (εἶμι), *Iliade*, VII, v. 423). Les verbes εισαναβαίνω et εισάνειμι sont également attestés chez Hésiode.

<sup>967</sup> Pour εισαναβαίνω, I, v. 846, 985 et 1100 ; II, v. 938. Pour εισάνειμι (εἶμι), I, v. 1092.

<sup>968</sup> Pour εισαναβαίνω, Callimaque, fr. 261 (éd. R. Pfeiffer), v. 2 ; Aratos, *Phénomènes*, v. 32 ; Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, VII, v. 253 ; Triphiodore, *La Prise d'Ilion*, v. 495 ; Manéthon, *Apotelesmatica*, II, v. 190 ; VI, v. 159 ;

verbes en εἰσανα° apparaissent après l'époque archaïque : outre les verbes homériques et le verbe qui nous intéresse, εἰσανέχω, qui sera également employé par Denys le Périégète, les seuls verbes en εἰσανα° attestés sont εἰσανορούω, qui apparaît chez Quintus de Smyrne, et εἰσαναλίσκω, attesté dans un fragment du poète comique Antiphane transmis par Athénée<sup>969</sup>. Ce double préverbe n'est attesté qu'une fois en prose, chez Polybe, où l'on trouve le préverbe homérique εἰσανάγω<sup>970</sup>. Il semble clair que, à l'époque d'Apollonios, ce préverbe n'est pas productif et que εἰσανέχω devait, par sa morphologie même, représenter un écart vis-à-vis de la langue courante.

## b) Combinaisons attestées dans tous les genres littéraires

D'autres combinaisons sont certes homériques, mais continuent à être employées par la suite, y compris dans les textes en prose de l'époque classique et hellénistique. Ces doubles préverbes s'intègrent aisément dans la langue épique, puisqu'ils sont déjà attestés chez Homère et Hésiode, mais ne représentent cependant pas un écart par rapport à la langue courante et sont donc moins marqués que les préverbes en °προ° d'un point de vue stylistique.

### i. Les préverbes en °κατα°

C'est en particulier le cas pour les préverbes à préverbe interne °κατα°. Les préverbes en °κατα° sont attestés dès le texte homérique : on trouve chez Homère les combinaisons de préverbes ἀπό...κατα°, ἐγκατα°, εἰσκατα°, ἐκκατα°, παρακατα° et ὑπερκατα°, ainsi que προκατα°, qui n'est attesté que dans les *Hymnes homériques*. Parmi les combinaisons de préverbes en °κατα° de notre corpus, seul περικατα° n'est pas déjà attesté dans le texte homérique. En outre, si l'on considère les thèmes verbaux associés à un double préverbe en °κατα°, on constate que plusieurs de ceux qui sont dans ce cas chez Apollonios le sont aussi chez Homère. Ainsi, on trouve περικατατίθεμαι et ἀποκατατίθεμαι chez Apollonios et ἐγκατατίθεμαι chez Homère, ἐγκαταλέχομαι chez Apollonios et παρακαταλέχομαι chez Homère et enfin περικαταβάλλω chez Apollonios et ἀπό...καταβάλλω et παρακαταβάλλω chez Homère. En revanche, le texte homérique ne contient aucun préverbe en °κατα° de θνήσκω, ἔνασσα et πίπτω.

Pour autant, même si ces préverbes en °κατα° sont bien attestés en poésie épique, ils le sont également en prose où ils sont même plus fréquents, comme en témoigne le tableau suivant, dans lequel nous avons recensé les verbes à préverbe interne °κατα° dans un corpus poétique, chez Homère

---

*Argonautiques orphiques*, v. 553 ; *Lapidaire orphique*, v. 170 ; *Anthologie grecque*, VII, ép. 374 attribuée à Marcus Argentarius, v. 8 ; ép. 587 attribuée à Julien l'Égyptien, v. 2 ; XI, ép. 328 attribuée à Nicarque, v. 9 ; XIV, ép. 77, v. 2, ép. 100, v. 2. Pour εἰσάνειμι, Théocrite, *Idylles*, XXII, v. 8 ; Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, XIV, v. 355 ; Nonnos de Panopolis, *Paraphrase de l'Évangile selon saint Jean*, I, v. 215. Pour εἰσανοράω-ῶ, Aratos, *Phénomènes*, v. 325 et 955. Pour εἰσανάγω, Oppien, *Halieutiques*, I, v. 200 ; Triphiodore, *La Prise d'Ilion*, v. 138 et 529.

<sup>969</sup> Pour εἰσανορούω, Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, II, v. 658 et XIV, v. 2 ; Apollinaire de Laodicée, *Metaphrasis psalmodum*, II, 46, v. 10. Pour εἰσαναλίσκω, Antiphane, fr. 204 (éd. T. Kock dans *Comicorum Atticorum fragmenta*, vol. 2), v. 10.

<sup>970</sup> Polybe, *Histoires*, I, 82, 2.

et dans la tragédie classique, ainsi que dans un corpus en prose, chez Thucydide pour la prose classique et chez Polybe pour une langue plus proche de la *koiné*<sup>971</sup> :

	Poésie		Prose		Apollonios
	Homère	Tragédie	Thucydide	Polybe	
αμφικατα <sup>ο</sup>					
ἀνακατα <sup>ο</sup>					
ἀντικατα <sup>ο</sup>		1	7	3	
ἀποκατα <sup>ο</sup>	1 (tmèse)			44 <sup>972</sup>	2
διακατα <sup>ο</sup>				8 <sup>973</sup>	
εἰσκατα <sup>ο</sup>	1				
ἐγκατα <sup>ο</sup>	5	12	27	27	5
ἐκκατα <sup>ο</sup>	3				
ἐπικατα <sup>ο</sup>			14	10	
κατακατα <sup>ο</sup>					
μετακατα <sup>ο</sup>				1	
παρακατα <sup>ο</sup>	4		3	25	2
περικατα <sup>ο</sup>		3		5	3
προκατα <sup>ο</sup>			25	88	
προσκατα <sup>ο</sup>			3	7	
συγκατα <sup>ο</sup>		21		100	
ὑπερκατα <sup>ο</sup>	2				
ὑποκατα <sup>ο</sup>			1		
<b>Total</b>	<b>16</b>	<b>37</b>	<b>80</b>	<b>318</b>	<b>12</b>
<b>Fréquence</b>	<b>0,08 ‰</b>	<b>0,2 ‰</b>	<b>0,5 ‰</b>	<b>1 ‰</b>	<b>0,3 ‰</b>

Il apparaît immédiatement que, à l'époque classique comme à l'époque hellénistique, les préverbes à préverbe interne °κατα° sont plus fréquents en prose qu'en poésie, à la fois pour le nombre de formes concernées et pour la diversité des combinaisons possibles, même s'il est évident que les contraintes métriques inhérentes à ces doubles préverbes jouent peut-être un rôle dans la rareté des attestations poétiques. Ces préverbes en °κατα° sont également deux fois plus fréquents chez Polybe, qui écrit une langue qui est considérée comme relativement proche de la *koiné*, que chez Thucydide à l'époque classique. Les formes en ἀποκατα° et περικατα°, qui sont respectivement attestées une et trois fois dans notre corpus, sont relativement fréquentes dans la langue de Polybe et Edwin Mayser relève d'ailleurs un nombre important de préverbes en °κατα° dans les papyri sur lesquels il travaille<sup>974</sup>. Les formes à préverbe interne °κατα°, quoiqu'ils soient homériques, ne semblent donc pas être particulièrement caractéristiques de la langue poétique, en particulier pour les verbes en περικατα° qui n'apparaissent pas chez Homère.

<sup>971</sup> Recherche dans le *Thesaurus Linguae Graecae* en ligne, effectuée le 23/05/2022. Nous avons, par exemple, recherché la séquence -αποκα-, pour le double préverbe ἀποκατα°, et nous avons comptabilisé manuellement les occurrences. Pour le corpus tragique, nous nous sommes limités aux pièces entièrement conservées d'Eschyle, Sophocle et Euripide. Nous avons exclu de ce relevé les préverbes de καθέζομαι, κάθημαι et καθεύδω, car le verbe en κατα° est si fréquent que le sentiment de la préverbation était peut-être en partie perdu, comme le prouve la place de l'augment dans les formes ἐκαθεζόμεν et ἐκάθευδον, qui sont toutes les deux classiques.

<sup>972</sup> Un seul verbe est représenté : ἀποκαθίστημι. Chez Apollonios, on trouve ἀποκατατίθεμαι, cf. *infra*, p. 4. [lien](#)

<sup>973</sup> Un seul verbe est représenté : διακατέχω.

<sup>974</sup> MAYSER 1970, vol. 1.3, p. 240-255 : les couples de préverbes relevés sont ἀντικατα°, ἀποκατα°, διακατα°, ἐγκατα°, ἐπικατα°, παρακατα°, περικατα°, προκατα°, προσκατα°, συγκατα° et ὑποκατα°. A l'exception de μετακατα°, attesté chez Polybe mais pas dans les papyri, et de ὑποκατα°, attesté dans un papyrus mais pas chez Polybe, il s'agit exactement des couples de préverbes attestés dans les *Histoires* de Polybe.

## ii. Les préverbes en °έκ°

De la même manière, les préverbes en °έκ° sont certes attestés dans la langue homérique, où l'on trouve les combinaisons παρεκ°, διεκ°, παρεκ° et ύπεκ°<sup>975</sup>, mais sont également bien attestés dans la prose classique et hellénistique, en particulier pour διεκ°<sup>976</sup> :

	Poésie		Prose		Apollonios
	Homère	Tragédie	Thucydide	Polybe	
άπεκ°	1	0	0	0	0
διεκ°	2	7	6	31	3
παρεκ°	6	6	1	12	7
ύπεκ°	22	30	14	0	5
<b>Total</b>	<b>31</b>	<b>43</b>	<b>21</b>	<b>43</b>	<b>15</b>
<b>Fréquence</b>	<b>0,2 %</b>	<b>0,2 %</b>	<b>0,1 %</b>	<b>0,3 %</b>	<b>0,3 %</b>

Par conséquent, comme pour les doubles préverbes en °κατα°, les préverbes en °έκ° de notre corpus ne devaient pas paraître particulièrement caractéristiques de la langue épique ou de la langue poétique, d'autant que certains d'entre eux présentent un thème verbal très fréquent, comme βάλλω ou θέω.

## iii. Le préverbe εισαπο°

Le seul préverbe en εισαπο° de notre corpus, εισαποβαίνω, présente un préverbe très rare<sup>977</sup> : ce verbe peut être rapproché du préverbe homérique εισαφικάνω, qui est également bien attesté chez les Tragiques et dans la poésie épique postérieure<sup>978</sup>, dont il semble qu'il soit analogique, ainsi que du verbe classique εισαφικνέομαι-οὔμαι<sup>979</sup>. Même s'il semble davantage que εισαποβαίνω soit analogique de εισαφικάνω plutôt que de εισαφικνέομαι-οὔμαι, il reste que ce double préverbe est employé à la fois en poésie et en prose.

Pour les préverbes en °κατα°, les préverbes en °έκ° et, de manière plus anecdotique, pour le préverbe εισαποβαίνω, le double préverbe est attesté à la fois dans la poésie homérique et dans la langue de la prose et ne semble donc pas caractéristique d'un genre littéraire en particulier. Ces

<sup>975</sup> Pour άπεκ°, άπεκλανθάνομαι (Homère, *Odyssée*, XXIV, v. 394). Pour διεκ°, διέξιμι (εἶμι) (*Iliade*, VI, v. 393) et διεξέρρομαι-οὔμαι (*Iliade*, X, v. 432). Pour παρεκ°, παρεξελάνω (*Iliade*, XXIII, v. 344) et παρεξέρχομαι (*Iliade*, X, v. 344 et XXIII, v. 835 ; *Odyssée*, V, v. 104 et 138 ; X, v. 573). Pour ύπεκ°, ύπεκσοάω-ῶ (*Iliade*, XXIII, v. 292), ύπεκφέρω (*Iliade*, V, v. 318 et 377 ; VIII, v. 268 ; *Odyssée*, III, v. 496), ύπεκφεύγω (*Iliade*, V, v. 22 ; VI, v. 57 ; VIII, v. 243 et 369 ; XVI, v. 687 ; XX, v. 191 ; XXII, v. 202 ; *Odyssée*, IX, v. 286 ; XI, v. 383 ; XII, v. 216, 287 et 446 ; XVI, v. 372 ; XX, v. 368 ; XXIII, v. 320), ύπεξάγω (*Odyssée*, XVIII, v. 147) et ύπεξαλόομαι-οὔμαι (*Iliade*, XV, v. 180).

<sup>976</sup> Ce tableau a été établi selon la même méthode et dans le même corpus que celui de la page 4.

<sup>977</sup> Pour les rares verbes en εισαπο° attestés avant l'époque hellénistique, cf. *infra*, p. 4.

<sup>978</sup> Pour les attestations homériques, Homère, *Iliade*, XXII, v. 17 ; XX, v. 336 ; *Odyssée*, XII, v. 40 et 84 ; XIII, v. 404 ; XV, v. 38 ; XVI, v. 228 ; XX, v. 188 ; XXII, v. 99, 112 et 415 ; XXIII, v. 66. Dans les *Argonautiques*, III, v. 888 et 1179 ; IV, v. 302, 540, 614, 645, 773, 777, 1215 et 1761. Pour les autres attestations poétiques de ce verbe, cf. *infra*, p. 4, n. 1301 et 1302.

<sup>979</sup> Hérodote, *Histoires*, IX, 100 et 101 ; Isocrate, *Panegyrique*, 45 ; *Sur l'échange*, 234 ; *Evagoras*, 43 ; Démosthène, *Contre Phormion*, 1 ; Xénophon, *Des Revenus*, 3, 12 et 5, 1 ; Platon, *Ménon*, 92b et *Lois*, 848a ; Aristophane, *Les Cavaliers*, v. 975 ; Arcestrate, fr. 25 (éd. P. Brandt dans *Parodorum epicorum Graecorum et Arcestrati reliquiae*) ; Enée le Tacticien, *Poliorcétique*, 30, 2 ; Aristote, *Economique*, 1350b.

doubles préverbes, moins marqués stylistiquement que les préverbes en °προ°, puisqu'ils sont moins rares, s'intègrent cependant sans peine dans la langue épique.

### c) Combinaisons propres à la langue de la prose

Enfin, deux combinaisons de préverbes de notre corpus, ἐπιπροσ° et συνανα°, ne sont pas homériques et semblent rares dans la langue poétique ; le préverbe συνανα° est en revanche bien attesté en prose et semble témoigner de l'influence de la langue courante sur celle d'Apollonios, alors que le préverbe ἐπιπροσ° est extrêmement rare, y compris en prose.

#### i. Le préverbe συνανα°

Si les doubles préverbés en °άνα° sont bien attestés dans la langue homérique, où l'on trouve quatre préverbés en εισανα°, quatre autres en ἐξανα° et deux en ἐπανα°, le double préverbe συνανα° n'est en revanche pas attesté. Les poèmes d'Homère et d'Hésiode ne contiennent aucun double préverbe à préverbe externe συν° et les *Argonautiques* ne contiennent que συνανέρχομαι (II, v. 913). Le premier préverbé attesté en συνανα° apparaît chez Hérodote, où l'on trouve le verbe συναναβαίνω, et ces préverbés sont ensuite bien attestés à l'époque classique<sup>980</sup>. A l'époque hellénistique, ce double préverbe continue à être attesté en prose, associé à des radicaux très variés<sup>981</sup>, mais reste très rare en poésie : on trouve une attestation de συνανέρχομαι chez Apollonios et Aratos<sup>982</sup>, mais aucun préverbé en συνανα° chez Théocrite, Callimaque, Lycophron, Nicandre, Oppien, Quintus de Smyrne, Triphiodore et Nonnos de Panopolis.

<sup>980</sup> Pour συναναβαίνω, Hérodote, *Histoires*, VII, 6 ; Isocrate, *Discours*, IV, 145 et 146 ; Xénophon, *Anabase*, I, 3, 19. Pour συναναίρεω-ῶ, Antiphon, *Sur le meurtre d'Hérode*, 39 et 42 ; Isocrate, *Discours*, XV, 288 ; *Lettres*, II, 3 ; Platon, *République*, 540c ; Lycurgue, *Contre Léocrate*, 60. Pour συναναπειθω, Isocrate, *Discours*, IV, 46. Pour συνανίστημι, Xénophon, *Helléniques*, IV, 8, 9, *Banquet*, 9, 5 ; *Anabase*, I, 8, 15 ; VII, 3, 35 ; *Cyropédie*, V, 1, 5. Pour συναναπράσσω, Xénophon, *Anabase*, VII, 7, 14. Pour συναναβοάω-ῶ, Xénophon, *Cyropédie*, V, 1, 7. Pour συνανακυκλέω-ῶ, Platon, *Politique*, 271b. Pour συναναχωρέω-ῶ, Platon, *Lachès*, 181b. Pour συναναμίμνημι, Platon, *Lachès*, 897e. Pour συναναλίσκω, Xénophon, *Mémorables*, II, 4, 6 ; Démosthène, *Première Olynthienne*, 11 ; *Contre Polyclès*, 42. Pour συνανάγω, Démosthène, *Contre Phormion*, 10. Pour συναναγράφω, *Sur l'ambassade infidèle*, 83.

<sup>981</sup> Chez Polybe, on trouve συναναβαίνω (VII, 16, 4), συνανάγω (*Histoires*, I, 66, 10), συναναδέχομαι (III, 21, 8 ; XVI, 5, 6), συναναίρεω-ῶ (V, 11, 5 ; VI, 46, 7), συνανακάμπτω (VIII, 27, 6), συνανακομίζω (IV, 25, 8), συναναεδομαι-οῦμαι (XII, 6a, 3), συναναπληρόω-ῶ (XII, 20, 8), συνανασφίζω (III, 77, 6 ; IV, 25, 6), συναναφέρω (V, 32, 4). Chez Philon d'Alexandrie, on trouve συναναβαίνω (*De migratione Abrahami*, 152), συναναβλαστάνω (*De plantatione*, 100 ; *De migratione Abrahami*, 55), συνανάγω (*De somnis*, II, 119), συναναίρεω-ῶ (*De vita Mosis*, I, 304 ; *De specialibus legibus*, I, 329 ; III, 164 ; *De aeternitate mundi*, 84, 85 et 92 ; *In Flaccum*, 14 ; *Legatio ad Gaium*, 329), συνανακεράννυμαι (*De specialibus legibus*, I, 254 ; III, 95), συναναλάμπω (*De vita Mosis*, II, 44), συναναμέλω (*De migratione Abrahami*, 104), συναναμίγνυμι (*De vita Mosis*, I, 278), συνανασπάω-ῶ (*De somnis*, I, 147 ; *De aeternitate mundi*, 135), συνανατρέπω (*De somnis*, II, 285), συναναφέρω (*De congressu eruditionis gratia*, 102), συναναφλέγω (*De plantatione*, 108 ; *De aeternitate mundi*, 20), συνανέλκω (*De aeternitate mundi*, 136), συνανέρχομαι (*De agricultura*, 71 ; *De migratione Abrahami*, 163), συνανίημι (*De Abrahamo*, 153).

<sup>982</sup> Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, II, v. 913 et Aratos, *Phénomènes*, v. 561.

## ii. Le préverbe ἐπιπροσ<sup>ο</sup>

Le préverbe ἐπιπροσ<sup>ο</sup> est très rare : outre l'*ἡραx ἐπιπροσβάλλω* (I, v. 931), seuls cinq verbes en ἐπιπροσ<sup>ο</sup> sont attestés, tous rares et tous attestés en prose<sup>983</sup>. En outre, aucun double préverbe à préverbe interne <sup>ο</sup>προσ<sup>ο</sup> n'est attesté dans la poésie épique archaïque, que ce soit chez Homère ou chez Hésiode, et les *Argonautiques* n'en connaissent pas non plus d'autre exemple. Le préverbe ἐπιπροσ<sup>ο</sup> est donc très rare et, à l'exception de ἐπιπροσβάλλω dans les *Argonautiques*, n'apparaît qu'en prose.

Notre corpus ne contient donc que deux verbes doublement préverbés qui présentent une association de préverbes qui est rare dans la langue poétique : συνανέρχομαι et ἐπιπροσβάλλω. Si le premier présente en effet une association de préverbes bien attestée en prose et, à l'inverse, très rare en poésie, où les préverbés à préverbe externe συν<sup>ο</sup> restent rares, le verbe ἐπιπροσβάλλω présente en revanche une association de préverbes qui n'est certes attestée qu'en prose, mais qui est trop rare pour que l'on puisse considérer qu'il y a là une influence de la langue de la prose ou de la *koiné* sur la langue d'Apollonios.

Il apparaît donc que, pour les verbes qui sont attestés pour la première fois dans les *Argonautiques*, Apollonios emploie surtout des doubles préverbes qui s'intègrent sans mal dans la langue épique, soit qu'ils en soient caractéristiques, soit qu'ils soient à la fois attestés dans la langue épique et en prose classique et hellénistique. Quelques combinaisons ne sont pas attestées dans la langue épique archaïque : certaines, comme καταπρο<sup>ο</sup> ou περικατα<sup>ο</sup>, s'intègrent cependant dans une série de préverbés bien attestée dans la langue homérique ou dans celle d'Apollonios ; les préverbes συνανα<sup>ο</sup> et, peut-être, ἐπιπροσ<sup>ο</sup> sont en revanche, d'un point de vue strictement morphologique, davantage caractéristiques de la langue de la prose.

## B. Syntaxe

Caroline Imbert montre que, dans le texte homérique, une partie importante des préverbes externes se comporte comme des préverbes « relationnels »<sup>984</sup> : le verbe doublement préverbé régit

---

<sup>983</sup> Pour ἐπιπροσγίγνομαι, Apollonios Dyscole, *De constructione*, III, p. 370 ; *Corpus hermeticum*, XXVI, 29. Pour ἐπιπροσδέομαι, Parthénios de Nicée, *Passions d'amour*, XVII, 2. Pour ἐπιπροσπλέω-ῶ, Strabon, *Géographie*, I, 3, 16. Pour ἐπιπροσήκω, mais les éditeurs condamnent ἐπι<sup>ο</sup>, Xénophon, *Des revenus*, 3, 12. Pour ἐπιπροστίθημι, Antiphon, *Sur le choreute*, 17 (mais Louis Gernet édite ἔτι προστίθημι) ; *Collection hippocratique (Aliment)*, 4) ; Bible des Septante, *Siracide*, prologue, 4 ; Parthénios de Nicée, *Passions d'amour*, XVII, 3 (mais les manuscrits présentent ἐπιπροσθέω-ῶ) ; Longin, *Traité du sublime*, 44, 1 (mais le verbe est condamné par les éditeurs). Pour ἐπιπρόσειμι, Vettius Valens, *Anthologies*, VII, 6, 15 (mais les manuscrits ne sont pas unanimes). Le verbe ἐπιπροσθέω-ῶ, « être devant, cacher, faire obstacle », ne peut que difficilement être rapproché du verbe simple θέω et ne peut donc pas être interprété comme un préverbe en ἐπιπροσ<sup>ο</sup> ; les désinences à vocalisme *o* se contractent d'ailleurs avec le thème.

<sup>984</sup> IMBERT 2008, p. 204-205. Pour la définition d'un préverbe relationnel, cf. VAN GOETHEM 2009, chap. 3, §34 : « Les "constructions préverbales relationnelles" (cf. *survoler une île*) contiennent un préverbe qui se comporte au niveau morpho-syntaxique comme un relateur. Cette fonction, typique d'une préposition, consiste à relier deux termes : au niveau syntaxique, une tête et un complément et, au niveau sémantico-cognitif, une cible et un site. Suivant le comportement typique des prépositions, les préverbes relateurs sont incidents à un complément nominal. »

alors un complément direct qui n'est pas admis par le verbe simple et dont le cas est déterminé par le préverbe externe. Dans notre corpus, c'est par exemple le cas de manière évidente pour le préverbe *συνανέρχομαι*, qui régit un datif comitatif qui semble être commandé par le préverbe externe *συν*<sup>985</sup> (II, v. 913) :

δὴ γὰρ συνανήλυθεν Ἡρακλῆϊ  
... car il revint avec Héraclès.

De fait, pour un nombre important de préverbes de notre corpus, le préverbe externe semble en effet commander la syntaxe du verbe. Pour autant, comme c'est d'ailleurs le cas pour les préverbes homériques<sup>985</sup>, tous les verbes doublement préverbes des *Argonautiques* ne fonctionnent pas de la même manière sur le plan syntaxique. Pour un certain nombre de verbes doublement préverbes de notre corpus, notre verbe régit les mêmes compléments que le verbe simple mais aussi que les deux préverbes correspondants. Ainsi, le verbe *καταπρολείπω* (III, v. 1164) régit un accusatif direct, construction qui est également celle du verbe simple *λείπω* ainsi que des préverbes *καταλείπω* et *προλείπω*. Dans ce cas, aucun des deux préverbes ne semble avoir une incidence syntaxique. Enfin, certaines combinaisons de préverbes semblent fonctionner de manière solidaire et avoir un comportement qui leur est propre, sans que la syntaxe du verbe puisse être attribuée à l'un ou à l'autre préverbe.

## 1) Absence d'incidence syntaxique de la préverbation

Pour certains verbes de notre corpus, il n'est pas possible de considérer que la préverbation joue un rôle dans la syntaxe du verbe : pour un nombre important de verbes, la préverbation ne semble pas avoir d'incidence syntaxique et le verbe doublement préverbe régit les mêmes compléments que le verbe simple ; le verbe *εἰσανέχω*, quant à lui, régit un accusatif allatif, qui est la construction attendue pour un préverbe en *εἰς*, dans une de ses attestations, mais les deux autres régissent un génitif ablatif direct.

### a) Le préverbe régit les mêmes compléments que le verbe simple

Pour quelques verbes de notre corpus, la syntaxe du verbe ne peut être attribuée à aucun des deux préverbes : le verbe doublement préverbe régit les mêmes compléments que le verbe simple et que les deux préverbes simples correspondants.

C'est le cas de plusieurs verbes en *ᾠπρο*. Le verbe *καταπρολείπω* (III, v. 1164) régit un accusatif direct<sup>986</sup> qui n'a rien d'étonnant pour un préverbe de *λείπω* et qui n'est pas spécifique au

<sup>985</sup> ZANCHI 2018, p. 208-211.

<sup>986</sup> III, v. 1163-1164 :

Αἰσονίδης δ' ὅτε δὴ ἐτάροις ἐξαυτὶς ἔμικτο  
ἐν χώρῃ ὅθι τοὺς γε καταπρολιπὼν ἐλιάσθη,

L'Aisonide, lorsqu'il eut rejoint ses compagnons à l'endroit où il les avait laissés en s'éloignant.

préverbe en καταπρο° : les verbes λείπω, προλείπω et καταλείπω peuvent tous les trois régir un accusatif, y compris chez Apollonios<sup>987</sup>. De même, le verbe ἀποπροβάλλω (III, v. 1311) régir un accusatif direct et un adverbe locatif<sup>988</sup>, mais la syntaxe de ce verbe ne peut être attribuée ni au préverbe ἀπο° ni au préverbe °προ° car les verbes βάλλω, ἀποβάλλω et προβάλλω peuvent tous les trois régir ce type de complément<sup>989</sup>. Enfin, ὑπεκπρό...τάμνω (IV, v. 225) régir un accusatif direct, tout comme le verbe simple et ses préverbes<sup>990</sup>.

Il en va de même pour le préverbe περικατατίθεμαι (III, v. 156), qui régir un accusatif direct chez Apollonios<sup>991</sup> ; cette construction est fréquemment attestée pour le verbe περιτίθεμαι, dont la majorité des attestations régir en effet un accusatif seul<sup>992</sup> ; quant à κατατίθεμαι, même s'il semble avoir une affinité plus importante pour les compléments locatifs, l'accusatif seul reste bien attesté<sup>993</sup> ;

<sup>987</sup> Pour λείπω avec un accusatif de personne, I, v. 1111, 1283 et 1291 ; II, v. 151, 219 et 906 ; III, v. 260 ; IV, v. 298, 371, 403, 780, 920 et 1470. Pour καταλείπω avec un accusatif de personne, I, v. 105 ; II, v. 766 ; III, v. 1233 ; IV, v. 5 et 434. Le προλείπω n'est employé qu'avec un accusatif de lieu dans les *Argonautiques* (I, v. 57 et 1266) mais l'accusatif de personne est bien attesté par ailleurs, par exemple chez Homère (*Odyssée*, II, v. 279 ; XIII, v. 331).

<sup>988</sup> III, v. 1311-1313 :

Εὐρὸ δ' ἀποπροβαλὼν χαμάδις σάκος, ἔνθα καὶ ἔνθα,  
τῆ καὶ τῆ βεβαῶς, ἄμφω ἔχε πεπηῶτας  
γούνασιν ἐν προτέροισι

Ayant jeté à terre son large bouclier, bien établi sur l'une et l'autre jambes, de part et d'autre il les tenait tous deux, alors qu'ils étaient tombés à genoux sur les pattes avant.

<sup>989</sup> Pour βάλλω, très proche de l'attestation de ἀποπροβάλλω, I, v. 1263 :

χολόμενος δ' ἐλάτην χαμάδις βάλεν  
De colère, il jeta son sapin à terre.

Pour προβάλλω, III, v. 1081-1082 :

μηδέ τιν' ἄλλον  
Αἰήτης προβάλησι κακώτερον ἄμμιν ἄεθλον.

...[si] Aïétès ne nous prescrit pas une autre épreuve plus difficile encore.

<sup>990</sup> Pour ὑπεκπρό...τάμνω, IV, v. 225-226 :

ὑπεκπρὸ δὲ πόντων ἔταμνε

νηὺς ἦδη

Le navire, déjà, fendait la mer (devant [les Colques] ?).

Pour προτέμνω, III, v. 1387. Pour ἐκτέμνω, I, v. 1118. Pour ὑποτέμνω, qui n'est pas employé par Apollonios, avec un accusatif direct, Xénophon, *Helléniques*, II, 3, 34 ; Platon, *Lois*, VIII, 844a sans complément exprimé, *Hymne homérique à Déméter*, v. 228 ; Aristophane, *Les Cavaliers*, v. 316. Pour ὑπεκτέμνω, Proclus, *Commentaire sur le Timée*, 323, l. 17.

<sup>991</sup> III, v. 156-157 :

Αὐτίκα δ' ἰοδόκην χρυσέην περικάθετο μίτρην,  
πρέμνω κεκλιμένην, ἀνά δ' ἀγκύλον εἴλετο τόξον.

Aussitôt, grâce à une ceinture dorée, il mit autour de son corps son carquois, qui était appuyé contre une souche, et s'empara de son arc recourbé

Pour l'interprétation de μίτρην comme un datif instrumental, cf. VIAN 1961, p. 42, n. au v. 156.

<sup>992</sup> Avec un accusatif seul, Sappho, fr. 54 (éd. E. Lobel et D. Page dans *Poetarum Lesbiorum fragmenta*) ; Euripide, *Médée*, v. 984 ; Aristophane, *Les Acharniens*, v. 740 ; *Thesmophories*, v. 380 ; *L'assemblée des femmes*, v. 131 ; Xénophon, *Cyropédie*, II, 4, 6 ; Platon, *Criton*, 53d ; *République*, 360b ; Aristote, *Du monde*, 399b ; Héraclite, *De incredibilibus*, 27 ; Polybe, *Histoires*, IV, 48, 10 et 12 ; V, 57, 2 et 5 ; VI, 23, 16 et 39, 9 ; X, 26, 2 ; XI, 9, 4 ; XXX, 2, 4. Avec un accusatif et un syntagme prépositionnel locatif, Sappho, fr. 94 (*ibid.*), v. 14 ; Aristophane, *Lysistrata*, v. 533 ; Xénophon, *L'art de la cavalerie*, 10, 10. Avec un accusatif et un datif direct, Homère, *Iliade*, XIX, v. 380 ; *Odyssée*, II, v. 3 ; IV, v. 308 ; XX, v. 125 ; Démocrite, fr. 252 (éd. H. Diels et W. Kranz dans *Die Fragmente der Vorsokratiker*, vol. 2) ; Polybe, *Histoires*, I, 22, 5. Sans complément exprimé, Polybe, *Histoires*, XX, 12, 6.

<sup>993</sup> Avec un accusatif seul, Homère, *Iliade*, XXII, v. 111 ; *Odyssée*, XVIII, v. 45 ; Theognis, *Elégies*, I, v. 717 ; Hérodote, *Histoires*, VI, 41 ; VII, 178 et 220 ; IX, 78 ; Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, I, 6, 3 et 121, 2 ; III, 35, 1 ; IV, 87, 6 ; V, 61, 5 ; Parménide, fr. 8 (éd. H. Diels et W. Kranz dans *Die Fragmente der Vorsokratiker*, vol. 1) ; Isée, *Sur la succession de Philoctémon*, 27 ; Aristophane, *Acharniens*, v. 244, 345 et 861 ; *Cavaliers*, v. 1227 et 1228 ; *Les Nuées*, v. 497, 500 et 635 ; *La Paix*, v. 59 ; *Les Oiseaux*, v. 599 ; *Les Grenouilles*, v. 166, 528 et 627 ; *L'Assemblée des femmes*, v. 512 ; *Ploutos*, v. 926 ; Xénophon, *Economique*, 17, 14 ; *Anabase*, VII, 1, 38 ; *Hiéron*, 7, 13.

c'est également le cas pour le verbe simple τίθεμαι<sup>994</sup>. Là encore, il n'est pas possible d'affirmer que la préverbalisation a une incidence syntaxique.

L'unique préverbe en ἐπιπροσ<sup>ο</sup> de notre corpus, ἐπιπροσβάλλω (I, v. 931), régit un datif direct dans son unique attestation :

Δαρδανίην δὲ λιπόντες ἐπιπροσέβαλλον Ἀβύδῳ  
Après avoir quitté Dardania, ils gagnaient Abydos.

Le datif Ἀβύδῳ désigne la direction dans laquelle se dirigent les Argonautes, qui sont alors dans l'Hellespont, qu'ils remontent en direction de la mer Noire. Cet emploi du datif, pour lequel on peut hésiter entre un datif locatif et un datif de destination, est bien attesté dès le texte homérique, notamment avec des verbes qui signifient « s'approcher »<sup>995</sup>. Il n'est pas possible de rapprocher cet emploi de ἐπιπροσβάλλω de l'emploi que fait Apollonios de προσβάλλω ou de ἐπιβάλλω, le premier

---

Avec un accusatif et un syntagme prépositionnel, Homère, *Odyssée*, XIII, v. 72 ; XVII, v. 86 et 179 ; XIX, v. 17 ; XX, v. 249 ; Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, v. 45 et 361 ; Théognis, *Elégies*, I, v. 983 ; Pindare, *Olympiques*, VI, v. 39 ; Hérodote, *Histoires*, I, 202 ; VI, 73 et 118 ; Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, I, 115, 3 et 128, 4 ; III, 28, 2 ; 72, 1 ; 102, 1 ; IV, 57, 4 ; V, 84, 1 ; VIII, 3, 1 ; Denys de Chalcis, fr. 2 (éd. M. West dans *Iambi et elegi Graeci*, vol. 2), v. 2 ; Antiphon le Sophiste, fr. 14 (éd. L. Gernet) ; Isocrate, *Discours*, X, 19 ; Isée, *Sur la succession de Philoktéon*, 7 et 27 ; *Sur la succession d'Apollodoros*, 1 ; Arisophane, *Paix*, v. 882 et 1207 ; *L'Assemblée des femmes*, v. 602 et 1033 ; Xénophon, *Helléniques*, I, 3, 2 ; *Mémorables*, I, 4, 16 ; *Anabase*, I, 3, 3 ; II, 5, 8 ; IV, 3, 12 ; V, 2, 15 ; *Cyropédie*, V, 4, 28 ; VII, 5, 34 ; VIII, 2, 16 et 24 ; 5, 8 ; *L'art de la chasse*, 10, 9 ; *Anthologie grecque*, VI, ép. 269 attribuée à Sappho, v. 2. Avec un accusatif et un adverbe locatif, Homère, *Odyssée*, XXII, v. 141 ; Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, v. 601 ; Théognis, fr. 9 (éd. D. Young), v. 1 ; Aristophane, *Les Acharniens*, v. 342 ; *Cavaliers*, v. 155 ; *Paix*, v. 886 ; *Les Oiseaux*, v. 401. Avec un accusatif et un datif, Antiphon, *Sur le meurtre d'Hérode*, 61 ; Parménide, fr. 19 (*ibid.*) ; Xénophon, *Anabase*, VII, 6, 35 ; *Cyropédie*, VIII, 3, 26. Sans complément exprimé, Homère, *Odyssée*, XIX, v. 20 ; XXIV, v. 190 ; Sophocle, *Œdipe à Colone*, v. 1216 ; Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, VII, 83, 5 ; Antiphon le Sophiste, fr. 14 (*ibid.*).

Le verbe continue à être employé au IV<sup>e</sup> siècle et à l'époque hellénistique. Chez Apollonios, il est employé avec un accusatif et un datif (III, v. 867-868) :

Τό ῥ' ἢ γ' ἐξανελούσα θυώδει κάτθετο μίτρη  
ἢ τέ οἱ ἀμβροσίοισι περι στήθεσσιν ἔερτο.  
[Médée] sortit [le Prométhéion] et le déposa dans le bandeau parfumé qui était attaché autour de sa divine poitrine.

<sup>994</sup> Avec un accusatif seul, II, v. 30-31 :

Ἐνθ' αὖ Τυνδαρίδης μὲν εὐστιπτον θέτο φᾶρος  
λεπταλέον

Alors, le Tyndaride déposa son fin manteau bien foulé.

Voir aussi II, v. 755 et IV, v. 1669 ; avec un accusatif et un accusatif attribut : I, v. 104 ; III, v. 243 et 641 ; IV, v. 1085 ; un accusatif et un syntagme prépositionnel : II, v. 233 et 304 ; III, v. 1228 ; IV, v. 695 ; un accusatif et un adverbe locatif : I, v. 532 ; un accusatif et un datif, III, v. 1274 ; IV, v. 1549.

Chez Homère, avec un accusatif seul, *Iliade*, II, v. 382 ; VII, v. 475 ; IX, v. 88 ; *Odyssée*, IX, v. 171 ; X, v. 188 ; XII, v. 319 ; XVIII, v. 5 ; XIX, v. 406 ; XXI, v. 118 ; XXIV, v. 476. Avec un accusatif et un accusatif attribut, *Odyssée*, IX, v. 404 ; XVII, v. 225 ; XXI, v. 72, 316 et 333. Avec un accusatif et un syntagme prépositionnel locatif, *Iliade*, II, v. 750 ; III, v. 310 ; V, v. 743 ; VIII, v. 289 ; IX, v. 629 ; X, v. 34 et 149 ; XI, v. 41 ; XII, v. 411 et 418 ; XIII, v. 121 ; XIV, v. 187 ; XV, v. 479 ; XV, v. 661 ; XXIV, v. 402 ; *Odyssée*, IV, v. 729 ; VIII, v. 416 et 554 ; X, v. 355 ; XVII, v. 269 ; XXII, v. 122. Avec un accusatif et un adverbe locatif, *Iliade*, IX, v. 232 ; *Odyssée*, XIII, v. 207. Avec un accusatif et un datif, *Iliade*, VIII, v. 449 ; XVII, v. 158 ; *Odyssée*, X, v. 333 ; XIX, v. 403.

<sup>995</sup> CHANTRAINE 1953, §86 et §110. A titre d'exemple, on pourra citer le verbe πελάζω (Homère, *Iliade*, V, v. 281-282) :

τῆς δὲ διαπρὸ  
αἰχμῆ χαλκείῃ πταμένη θώρηκι πελάσθη.

Dans son vol, en passant à travers [le bouclier], la pointe en bronze de la flèche atteignit la cuirasse.

n'étant attesté qu'au moyen dans les *Argonautiques*<sup>996</sup>, et le second étant employé avec un datif qui est clairement instrumental<sup>997</sup> :

Ἀπὸ δ' εἵματ' ἐπήτριμα νηήσαντο  
λείψ ἐπὶ πλαταμῶνι, τὸν οὐκ ἐπέβαλλε θάλασσα  
κύμασι.

Ils empilèrent leurs vêtements les uns sur les autres sur un doux rocher que la mer ne touchait pas de ses vagues.

Ni l'un ni l'autre verbe ne régissent un datif de destination dans le texte homérique<sup>998</sup>, mais la construction est attestée en prose pour chacun de ces deux verbes. Pour προσβάλλω, cette construction apparaît à l'époque classique, où le verbe est régulièrement attesté avec un accusatif et un datif direct<sup>999</sup>, mais également avec un datif seul<sup>1000</sup> :

Δοκῶ μὲν οὖν σφε μηδὲ προσβαλεῖν πύλαις  
Je pense donc qu'il ne s'élancera même pas contre les portes.

Pour ἐπιβάλλω, la construction est plus rare et plus tardive, mais elle semble apparaître à la fin de l'époque classique et on en trouve notamment des exemples clairs chez Polybe<sup>1001</sup> :

<sup>996</sup> IV, v. 1045-1046, où le verbe régit un accusatif direct :

Οὐ νηούς, οὐ πύργον ἐπίρροθον, οὐκ ἄλεωρήν  
ἄλλην, οἴοθι δὲ προτιβάλλομαι ὑμέας αὐτούς·  
Je n'ai devant moi ni temple, ni rempart pour me protéger, ni aucun autre moyen de me défendre ; je n'ai que vous seuls.

Sur le sens de ce verbe, proche de προσβάλλω, cf. WIFSTRAND 1929, p. 31-33 ; RENGAKOS 1994, p. 134-135 ; LIVREA 1973, p. 301-302, n. au v. 1046.

<sup>997</sup> I, v. 364-366. Voir aussi I, v. 723, au moyen :

ὄτε πρῶτον δρυόχους ἐπεβάλλετο νηός  
Ἀργοῦς καὶ κανόνεσσι δάε ζυγὰ μετρήσασθαι.  
...lorsque [Athéna] posait les étais de la nef Argô et enseignait à mesurer ses baux à la règle.

<sup>998</sup> Pour προσβάλλω, avec un accusatif direct, Homère, *Illiade*, V, V. 879 ; *Odyssée*, XIX, v. 433 ; au moyen, *Illiade*, V, v. 879. Pour ἐπιβάλλω, avec un accusatif direct, *Illiade*, XXIII, v. 135 ; *Odyssée*, VI, v. 320 ; XV, v. 297 ; *Hymne homérique à Apollon*, v. 427 ; au moyen, avec un génitif direct, *Illiade*, VI, v. 68.

<sup>999</sup> Archiloque, fr. 119 (éd. M. West dans *Iambi et elegi Graeci*, vol. 1), v. 2 ; Pindare, *Isthmiques*, V, v. 29 ; Eschyle, *Les Perses*, v. 781 ; *Sept contre Thèbes*, v. 460 ; *Prométhée enchaîné*, v. 951 ; *Euménides*, v. 564 ; Sophocle, *Electre*, v. 974 ; *Les Trachiniennes*, v. 42 et 255 ; Euripide, *Alceste*, v. 307 et 315 ; *Médée*, v. 860 et 1254 ; *Les Héraclides*, v. 661 ; *Hippolyte*, v. 940 et 1233 ; *Hécube*, v. 410 ; *Les Suppliantes*, v. 498 ; *Electre*, v. 655 ; *Héraclès*, v. 1161 ; *Ion*, v. 43 et 584 ; *Les Phéniciennes*, v. 728 ; *Iphigénie à Aulis*, v. 951 ; fr. 213 (éd. A. Nauck dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*), v. 4 ; fr. 874 (*ibid.*), v. 2 ; fr. 16 (éd. D. Page dans *Select papyri*, vol. 3), v. 20 ; Hérodote, *Histoires*, I, 137 ; VII, 51 ; Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, VIII, 55, 3.

<sup>1000</sup> Eschyle, *Sept contre Thèbes*, v. 615. Voir aussi Euripide, *Les Phéniciennes*, v. 724 ; Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, I, 49, 3 ; II, 19, 1 ; 25, 1 ; 93, 4 ; III, 18, 1 ; 22, 5 ; 34, 3 ; 52, 2 ; 90, 3 ; 97, 3 ; IV, 8, 4 ; 9, 1 ; 11, 2 ; 29, 3 ; 97, 1 ; 100, 1 ; 125, 3 ; 127, 2 ; 131, 2 ; V, 6, 1 ; 10, 6 ; VI, 4, 5 ; 64, 3 ; VII, 6, 3 ; 22, 1 ; 43, 1, 6 et 7 ; 79, 5 ; VIII, 12, 1 ; 14, 1 ; 28, 2 ; 31, 2 ; 33, 2 ; 35, 3 ; 39, 3 ; 43, 1 ; 44, 2 ; 100, 3. Le verbe continue à être employé par la suite.

<sup>1001</sup> Polybe, *Histoires*, V, 18, 3. Voir aussi *Collection hippocratique (Maladie des femmes, 7)* ; Aristote, *Histoire des animaux*, 623b ; Théophraste, *De causis plantarum*, III, 7, 9 ; Rhianos, fr. 39 [éd. J. Powell dans *Collectanea Alexandrina*] ; Polybe, *Histoires*, V, 18, 10 ; XVI, 16, 6 ; XXX, 25, 5 ; Bible des Septante, 2 *Maccabées*, 12, 9 et 15, 1. Dans les *Caractères* de Théophraste (VII, 2), le datif peut être interprété comme le complément de εἶπας.

La construction avec un accusatif et un datif directs est en revanche fréquente. Sophocle, *Les Trachiniennes*, v. 126-128 :

ἀνάληγτα γὰρ οὐδ'  
ὁ πάντα κραίνων βασιλεὺς  
ἐπέβαλε θνατοῖς Κρονίδας·

Aux mortels, le souverain Cronide, qui accomplit tout, n'octroie rien sans souffrance.

Voir aussi Hérodote, *Histoires*, III, 128 ; VII, 3 et 23 ; Cratès, fr. 30 (éd. T. Kock dans *Comicorum Atticorum fragmenta*, vol. 1) ; Eupolis, fr. 318 (*ibid.*) ; Aristophane, *Les Oiseaux*, v. 1215 et 1216 ; *Lysistrata*, v. 440 ; *Thesmophories*, v. 415 ; Xénophon, *Helléniques*, I, 7, 2 ; *La république des Lacédémoniens*, 2, 8 ; 3, 2 ; Platon, *Théétète*, 173a ; *Lois*, IX, 856a ; XII, 949d ; Théopompe, fr. 10 (*ibid.*), v. 2 ; Démosthène, *Sur la couronne*, 272... On trouve également souvent une construction avec un syntagme prépositionnel en ἐπί.

Περιελθὼν δὲ ταῖς ἐρημίαις τεταρταῖος ἐπέβαλε τοῖς καταντικρὺ τῆς πόλεως λόφοις, καὶ παρήει δεξιὸν ἔχων τὸ Μενελάιον, ἐπ’ αὐτὰς τὰς Ἀμύκλας.  
Après avoir fait un détour par des régions inhabitées, le quatrième jour, il gagna les collines en face de la ville et les dépassa, en ayant le Ménélaiion à sa droite, en direction d’Amyklai.

Les deux préverbes ἐπιβάλλω et προσβάλλω peuvent donc tous deux régir un datif direct de destination.

Enfin, il en va de même pour le verbe ὑπεκχέομαι, qui est intransitif (III, v. 705-706) :

ἽΩς ἄρ’ ἔφη, τὸ δὲ πολλὸν ὑπεξέχυτ’ αὐτίκα δάκρυ,  
νειόθι δ’ ἀμφοτέρησι περίσχετο γούνατα χερσίν·  
Elle parla ainsi et aussitôt ses larmes se répandirent en grande quantité. A ses pieds, elle entoura ses genoux à deux mains.

Quoique la sœur de Médée soit le sujet des verbes précédant et suivant, ἔφη et περίσχετο, il semblerait que τὸ πολλὸν δάκρυ soit le sujet du verbe car Apollonios semble opposer, pour le thème d’aoriste, une forme moyenne transitive ἐχευάμην, une forme moyenne intransitive ἐχύμην et une forme passive ἐχύθη<sup>1002</sup>. De même, chez Homère, la forme d’aoriste moyen athématique ἔχυτο est toujours intransitive<sup>1003</sup>. Le verbe en ὑπεκ<sup>ο</sup> régirait donc les mêmes compléments que le verbe simple correspondant. De même, les préverbes ὑποχέω<sup>1004</sup> et ἐκχέω<sup>1005</sup>, quand ils sont employés au moyen, sont régulièrement intransitifs.

<sup>1002</sup> Pour le moyen transitif ἔχευα, I, v. 453-454 :

τῆμος ἄρ’ ἦδη πάντες ἐπὶ ψαμάθοισι βαθεῖαν  
φυλλάδα χευάμενοι πολιοῦ πρόπαρ αἰγιαλοῖο  
Alors, tous, désormais, ayant répandu un épais feuillage sur le sable devant le rivage blanc...

Voir aussi I, v. 1067 ; II, v. 926 ; III, v. 291, où les manuscrits présentent χεύετο. Pour le moyen intransitif ἐχύμην, IV, v. 1279 :

χύτο δὲ γλόος ἀμφὶ παρειάς.  
La pâleur se répandit sur ses joues.

Pour la forme en -θη-, peu claire pour le sens, III, v. 1009-1010 :

χύθη δὲ οἱ ἔνδοθι θυμός  
αἴνω ἀειρομένης·  
Son cœur, à l’intérieur, fut inondé, à elle qui était exaltée par cet éloge.

Le sens qu’il faut donner au verbe n’est pas évident ici (cf. VIAN 1961, p. 125, n. au v. 1009 et HUNTER 1989, p. 210, n. au v. 1009). L’aoriste en -θη- est déjà présent chez Homère pour ἀμφιχέω, mais avec une construction transitive et un sens moyen (*Iliade*, XXIII, v. 764 et *Odyssée*, IV, v. 716), et est fréquent en prose.

Par la suite, hors de la poésie épique, on trouve régulièrement des formes d’aoriste passif en -θη- avec le même sens que les formes en ἐχύμην chez Homère (par exemple, pour du sang qui se répand, Euripide, *Oreste*, v. 1398).

<sup>1003</sup> Pour des larmes, Homère, *Iliade*, XIII, v. 385 :

τοῖο δ’ ἄρ’ ὀφθαλμῶν χύτο δάκρυα χωομένοιο  
Des larmes étaient versées par ses yeux, à lui qui était en colère.

Pour la mort qui se répand sur le champ de bataille, *Iliade*, XIII, v. 544 et XIV, v. 414 et 580. Pour l’obscurité qui se répand devant les yeux, *Iliade*, XXII, v. 88. Pour un nuage qui se dissipe, *Odyssée*, VII, v. 143.

<sup>1004</sup> Hérodote, *Histoires*, VII, 218 :

ψόφου δὲ γινομένου πολλοῦ, ὡς οἰκὸς ἦν φύλλων ὑποκεχυμένων ὑπὸ τοῖσι ποσὶ  
Il y avait beaucoup de bruit, comme attendu, car des feuilles étaient répandues sous leurs pieds.

Voir aussi Aristote, *Du monde*, 392b ; Diphile, fr. 5 (T. Kock dans *Comicorum Atticorum fragmenta*, vol. 2), v. 1 ; avec un datif direct, Hérodote, *Histoires*, II, 152 et III, 66. Le verbe n’est pas attesté chez Apollonios ou dans les poèmes homériques.

<sup>1005</sup> Pour une attestation très proche de celle où l’on trouve ὑπεκχέω, Platon, *Banquet*, 215d-215e :

ἽΌταν γὰρ ἀκούω, πολὺ μοι μᾶλλον ἢ τῶν κορυβαντιῶντων ἢ τε καρδία πηδᾷ καὶ δάκρυα ἐκχέεται ὑπὸ τῶν λόγων τῶν τούτου.

En effet, chaque fois que je l’entends, mon cœur bondit bien davantage que celui des Corybantes et des larmes se répandent sous l’effet de ses discours.

Chez Apollonios, I, v. 880 :

πέτρης ἐκχόμεναι συμβληίδος

Tous ces verbes, auxquels il faut peut-être ajouter *περικαταβάλλω* et *ὑπεξαφύομαι*, qui présentent d'importantes difficultés de compréhension<sup>1006</sup>, sont donc employés avec une construction attendue à la fois pour le verbe simple et pour les verbes préverbes correspondants, quand ils sont attestés : ni le préverbe interne, ni le préverbe externe, ni l'association des deux ne semble exercer une influence sur la syntaxe du verbe.

#### b) Le verbe *εἰσανέχω* (I, v. 1360 ; IV, v. 291 et 1578)

Dans notre corpus, les trois attestations de *εἰσανέχω* ne présentent pas la même construction syntaxique : l'une régit un accusatif direct allatif, qui est la construction attendue pour un préverbe en *εἰσανα*<sup>o</sup> et plus largement pour un préverbe en *εἰσ*<sup>o</sup>, alors que les deux autres régissent un génitif direct qui semble avoir une valeur ablative.

##### i. L'accusatif allatif direct : une construction attendue dans la langue épique

Parmi les trois attestations du verbe *εἰσανέχω* dans les *Argonautiques*, une seule présente la construction attendue pour un verbe en *εἰσ*<sup>o</sup>, c'est-à-dire un accusatif allatif direct, qui est également la construction des verbes de mouvement en *εἰσανα*<sup>o</sup> dans la langue homérique. Au vers 1578 du chant IV, le verbe régit l'accusatif *θείην Πελοπηίδα γαῖαν* :

Κεῖνο δ' ὑπὲριον θείην Πελοπηίδα γαῖαν  
εἰσανέχει πέλαγος Κρήτης ὕπερ.

Cette mer recouverte de brouillard remonte vers la terre divine de Pélops, au-delà de la Crète.

---

[des abeilles] se répandant hors la pierre qui leur sert de ruche...

Voir aussi II, v. 97, également au moyen intransitif et construit avec un génitif, pour la vie qui sort du corps. A l'actif transitif, avec une tmèse, pour le fait de larguer la voile, II, v. 902. Le moyen intransitif est également bien attesté dans le texte homérique (*Iliade*, XVI, v. 259 ; XXI, v. 300 ; *Odyssée*, VIII, v. 279 et 515 ; XIX, v. 470 et 504).

<sup>1006</sup> Pour *περικαταβάλλω*, cf. *infra*, p. 4 *sqq.* Ce verbe régit un accusatif et un datif, qui peut être interprété soit comme un locatif, soit comme un instrumental. Pour *ὑπεξαφύω*, cf. *infra*, p. 4 *sqq.* Ce verbe peut être interprété comme un passif ou comme un moyen intransitif.

Cette construction, qui est celle des préverbés en εἰς<sup>1007</sup>, est également celle des préverbés εἰσαναβαίνω<sup>1008</sup> et εἰσάνειμι<sup>1009</sup>, qui sont tous deux attestés dans la langue épique archaïque et dans les *Argonautiques*. Il en va de même pour le verbe εἰσανορούω, beaucoup plus rare, qui apparaît pour la première fois chez Quintus de Smyrne<sup>1010</sup>.

## ii. I, v. 1360 et IV, v. 291 : génitif ablatif direct

Si l'attestation du vers 1578 du chant IV régit un accusatif allatif direct, qui est la construction attendue pour un verbe en εἰς<sup>o</sup> ou en εἰσανα<sup>o</sup> dans la poésie épique, les deux autres attestations régissent toutes deux un génitif direct de sens ablatif. C'est le cas au vers 1360 du chant I :

Οἱ δὲ χθονὸς εἰσανέχουσαν  
ἀκτὴν ἐκ κόλποιο μάλ' εὐρείην ἐσιδέσθαι  
φρασάμενοι κόπησιν ἄμ' ἠελίῳ ἐπέκελσαν.  
Après l'avoir aperçue, ils abordèrent à la rame, au lever du soleil, sur une côte escarpée,  
qui s'avancait depuis la terre, qui semblait vaste, vue depuis le golfe.

<sup>1007</sup> Avec un accusatif direct allatif, εἰσαναβαίνω, I, v. 846, 985 et 1092 (avec un syntagme prépositionnel ablatif) ; II, v. 938 ; εἰσβάλλω, I, v. 928 ; εἰσάνειμι (εἶμι), I, v. 1092 ; εἰσβαίνω, II, v. 533 ; εἰσελάνω, II, v. 672, 1265 et 1283 ; εἰσέρχομαι, III, v. 39 ; εἰσαφικάνω, III, v. 888 ; IV, v. 302, 540, 1215 et 1761 ; εἰσάγω, III, v. 622 (avec un double accusatif dont l'un est allatif) ; εἰσαποβαίνω, IV, v. 1781.

Avec un accusatif direct non allatif, εἰσοράω-ῶ, I, v. 15, 241, 322, 550, 593, 594, 765, 1166 et 1176 ; II, v. 403, 696 et 1038 ; III, v. 77, 662, 679 et 775 ; IV, v. 55, 429, 875, 960, 975, 1039, 1192 et 1245 ; εἰσδέρομαι, I, v. 598 ; II, v. 1080 ; III, v. 100 ; IV, v. 892 ; εἰσνοέω-ῶ, I, v. 1053 et 1229 ; II, v. 1259 ; IV, v. 873 ; εἰσακούω, I, v. 766 ; III, v. 696 et 914 ; IV, v. 924 ; εἰσαῖω, I, v. 1103 ; II, v. 19, 194 et 1085 ; III, v. 145 et 330 ; IV, v. 584 ; εἰσβαίνω, II, v. 167 ; εἰσαγείρομαι, III, v. 634 ; εἰσφορέω, IV, v. 892 ; εἰσαφύσσομαι, IV, v. 1692. Au passif, εἰσοράω-ῶ, I, v. 241 et 1361 ; II, v. 37 ; III, v. 815, 958 et 960. Employé absolument, εἰσβαίνω, I, v. 1275 et 1276 ; IV, v. 1392 et 1692 ; εἰσδέρομαι, II, v. 25 ; IV, v. 854 ; εἰσοράω-ῶ, II, v. 269, 563, 581, 777 et 921 ; IV, v. 854 ; εἰσαῖω, II, v. 408 et 1196 ; III, v. 903 ; IV, v. 1184 et 1363 ; εἰσαφικάνω, III, v. 1179. Avec un génitif direct, εἰσαῖω, I, v. 1103.

<sup>1008</sup> Homère, *Illiade*, II, v. 514 :

παρθένος αἰδοίη, ὑπερώιον εἰσαναβάσα  
La digne jeune fille, étant montée à l'étage...

Voir aussi *Illiade*, VI, v. 74 ; VIII, v. 291 ; XVII, v. 320 et 337 ; XVIII, v. 68 ; XXIV, v. 700 ; *Odyssée*, II, v. 172 ; XVI, v. 449 ; XVII, v. 101 ; XVIII, v. 252 ; XIX, v. 125 et 594 ; *Hymne homérique à Pan*, v. 11 ; Hésiode, *Théogonie*, v. 57, 508 et 939 ; fr. 25 (éd. R. Merkelbach et M. West dans *Fragmenta Hesiodica*), v. 35 ; fr. 129 (*ibid.*), v. 7 et 21 ; fr. 211 (*ibid.*), v. 10 ; Mimnerme, fr. 12 (éd. M. West dans *Iambi et elegi Graeci*, vol. 2), v. 4 ; Timothée de Milet, fr. 5 (éd. D. Page dans *Poetae melici Graeci*) ; Callimaque, fr. 261 (éd. R. Pfeiffer), v. 2 ; Aratos, *Phénomènes*, v. 32 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, v. 846, 985 et 1110 ; II, v. 938 ; Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, VII, v. 253 ; Manéthon, *Apotelesmatica*, II, v. 190 ; VI, v. 159 ; Triphiodore, *La Prise d'Iliion*, v. 495 ; *Argonautiques orphiques*, v. 553 ; *Lapidaire orphique*, v. 170 ; *Anthologie grecque*, VII, ép. 374 attribuée à Marcus Argentarius, v. 8 (mais les manuscrits présentent la leçon εἰσεμβαίνω) ; ép. 587 attribuée à Julien l'Egyptien, v. 2 ; IX, ép. 381, v. 2 ; XI, ép. 328 attribuée à Nicarque, v. 9 ; XIV, ép. 77, v. 2 et ép. 100, v. 2.

<sup>1009</sup> Homère, *Illiade*, VII, v. 421-423 :

Ἥλιος μὲν ἔπειτα νέον προσέβαλλεν ἀρούρας  
ἔξ ἀκαλαρρείταιο βαθυρρόου Ὠκεανοῖο  
οὐρανὸν εἰσανιῶν·  
Le Soleil, alors, frappe depuis peu les champs, étant monté vers le ciel depuis l'Océan au courant profond et silencieux.

Voir aussi Hésiode, *Théogonie*, v. 761 ; Théocrite, *Idylles*, XXII, v. 8 ; *Oracles sibyllins*, III, v. 97 ; Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, XIV, v. 355 ; Nonnos de Panopolis, *Paraphrase de l'Évangile selon saint Jean*, I, v. 215. Sans complément exprimé, *Oracles sibyllins*, V, v. 151. Avec un accusatif allatif et un génitif ablatif, Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, v. 1092.

<sup>1010</sup> Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, II, v. 657-658 :

Τότε δ' ἄμβροτος Ἥως  
οὐρανὸν εἰσανόρουσ<εν> ὁμῶς πολλαδέσιν Ὠραις  
Alors, l'immortelle Aurore monte vers le ciel avec les Heures nourrissantes.

Voir aussi, XIV, v. 2. Employé absolument, Apollinaire de Laodicée, *Metaphrasis psalmodum*, 46, v. 10.

Du point de vue des Argonautes, qui sont en mer, le cap ou le promontoire s'avance « depuis la terre », en direction de la mer : le génitif *χθονός* a bien une valeur ablatif ici<sup>1011</sup>. Un génitif adnominal *χθονός ἀκτή* serait redondant et, dans toutes les attestations de ce syntagme, le génitif *χθονός* est précisé par un adjectif ou par un toponyme<sup>1012</sup>. Le verbe régit également un génitif direct au vers 291 du chant IV :

τὸ δ' ὀπισθε βαθὺν διὰ κόλπον ἴησιν  
σχιζόμενος πόντου Τρινακρίου εἰσανέχοντα  
L'autre [bras], de l'autre côté, se jette dans un golfe profond, après s'être divisé, golfe qui  
s'avance depuis la mer de Trinacrie.

Le génitif *πόντου Τρινακρίου* semble là aussi avoir une valeur ablatif<sup>1013</sup> : le golfe s'avance en direction des terres depuis la mer de Sicile. De fait, des syntagmes comme *κόλπος θαλάσσης ἐσέχων ἐκ τῆς Ἐρυθρῆς καλεομένης θαλάσσης*, « un golfe marin qui s'étend depuis la mer que l'on appelle Erythrée », sont attestés<sup>1014</sup>. Comme pour l'attestation précédente, il est possible, mais peu probable, que le génitif *πόντου Τρινακρίου* soit adnominal, car le syntagme *κόλπος θαλάσσης* est bien attesté par ailleurs<sup>1015</sup>, mais l'ordre des mots et le sens général du passage invitent à lire là un génitif ablatif.

Si l'on compare la syntaxe de ce verbe avec celle du préverbe simple *εἰσέχω*, qui est fréquent dans les descriptions géographiques, notamment chez Hérodote, Strabon et Pausanias, on constate que le verbe est parfois uniquement accompagné d'un syntagme prépositionnel ablatif<sup>1016</sup>. Cependant, il reste que la construction avec un génitif direct ne peut que difficilement être attribuée au préverbe

<sup>1011</sup> VIAN 1981, p. 153-154, n. au v. 168.

<sup>1012</sup> Euripide, *Hécube*, v. 36 :

θάσσοις' ἐπ' ἀκταῖς τῆσδε Θρηκίας χθονός.  
[Les Achéens] sont immobiles sur les rivages de cette terre thrace.

Voir aussi, avec un nom propre, Sophocle, *Philoctète*, v. 1 ; Triphiodore, *La Prise d'Ilion*, v. 141. Avec l'adjectif *ἀγχίαλος*, ος, ον, Alexandre d'Ephèse, fr. 25 (éd. H. Lloyd-Jones et P. Parsons dans *Supplementum Hellenisticum*).

<sup>1013</sup> VIAN 1981, p. 153-154, n. au v. 168 ; HUNTER 2015, p. 123, n. au v. 289-291.

<sup>1014</sup> Hérodote, *Histoires*, II, 11. Voir aussi Arrien, *L'Inde*, 43, 2. Avec *ἀπό* et le génitif, Strabon, *Géographie*, II, 5, 18 ; Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 44, 2 ; Aelius Aristide, *Discours égyptien*, p. 356, l. 3.

<sup>1015</sup> Hérodote, *Histoires*, II, 10 et 11 ; VII, 198 ; Arrien, *Anabase d'Alexandre*, V, 5, 4 ; VI, 20, 3 ; VII, 16, 3 ; Appien, *Histoire romaine*, IX, 17 ; Dion Chrysostome, *Discours*, V, 8 ; *Périple de la mer Erythrée*, 1 ; Oppien, *Halieutiques*, I, v. 260 ; V, v. 9 et 171 ; Aelius Aristide, *Discours égyptien*, p. 354, l. 23 ; Claude Ptolémée, *Géographie*, IV, 8, 1 ; VII, 3, 6 ; Pausanias, *Description de la Grèce*, VII, 2, 11 ; Athénée, *Deipnosophistes*, VIII, 56 ; Elien, *Nature des animaux*, XIV, 3 ; Grégoire de Nazianze, *Carmina moralia* (MPG 37), vol. 710, v. 14 et col. 713, v. 12 ; Théodoret de Cyr, *Interpretatio in xii prophetas minores* (MPG 81), p. 1724, l. 40.

<sup>1016</sup> Avec uniquement un syntagme prépositionnel ablatif, Hérodote, *Histoires*, II, 11 :

κόλπος θαλάσσης ἐσέχων ἐκ τῆς Ἐρυθρῆς καλεομένης θαλάσσης  
...un golfe marin [la mer rouge] qui s'avance depuis la mer que l'on appelle Erythrée.

Voir aussi II, 138 ; Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 44, 2 ; Aelius Aristide, *Discours*, XIII, p. 128, l. 22. Avec deux syntagmes prépositionnels, l'un allatif et l'autre ablatif, Hérodote, *Histoires*, I, 193 ; II, v 11 ; Arrien, *L'Inde*, 43, 2 ; Aelius Aristide, *Discours*, XXXVI, p. 354, l. 17 et p. 354, l. 32 ; Pausanias, *Description de la Grèce*, III, 14, 2. Avec seulement un syntagme prépositionnel allatif, Hérodote, *Histoires*, II, 138 et 158 ; III, v. 78 ; VIII, 137 ; Strabon, *Géographie*, XI, 11, 7 ; XI, 4, 3 ; Arrien, *L'Inde*, 40, 10 ; Dion Chrysostome, *Discours*, V, 8 ; Pausanias, *Description de la Grèce*, VII, 2, 11. Employé absolument, Arrien, *L'Inde*, 32, 11 ; Dion Chrysostome, *Discours*, VI, 3 ; Pausanias, *Description de la Grèce*, III, 22, 11 ; Clément d'Alexandrie, *Stromates*, VI, 7, 56.

εἶς°, au préverbe ἀνα° ou au préverbe double εἰσανα° et la construction de εἰσανέχω dans ces deux passages ne se distingue d'ailleurs guère de celle de ἐξανέχω au vers 370 du chant II<sup>1017</sup>.

## 2) La syntaxe est commandée par le préverbe externe

Pour l'immense majorité des verbes de notre corpus, la syntaxe du verbe semble être commandée par le préverbe externe. Les préverbés en ἐγκατα°, par exemple, régissent un datif locatif direct et se comportent de ce point de vue comme un préverbé en ἐν° ; le préverbe interne κατα°, en revanche, ne semble pas avoir d'incidence sur la rection du verbe.

Certains verbes de notre corpus en sont un exemple particulièrement clair. C'est le cas du verbe συνανέρχομαι (II, v. 913), qui s'intègre dans une série de préverbés en συν° qui régissent un datif comitatif, alors que cette construction ne saurait être admise par les verbes ἔρχομαι ou ἀνέρχομαι<sup>1018</sup>. De même, le préverbé εἰσαποβαίνω (IV, v. 650 et 1781) régit un accusatif allatif direct ; cette construction est fréquente pour le verbe εἰσβαίνω mais ne l'est ni pour βαίνω, ni pour ἀποβαίνω<sup>1019</sup>.

C'est également le préverbe externe qui semble commander la syntaxe de nombreux préverbés en °κατα° de notre corpus. Les verbes en ἐγκατα° se comportent, du point de vue de la syntaxe, comme des préverbés en ἐν° : à l'exception de ἐγκαταλέχομαι (IV, v. 431), où le régime semble être en anaphore zéro, tous ces verbes régissent un datif locatif direct qui n'est pas la construction attendue pour le verbe simple<sup>1020</sup>. Nous avons également vu que le ἐγκαταθνήσκω (II, v. 834) présente les

<sup>1017</sup> II, v. 369-370 :

Κεῖθεν δὲ προτέρωσε μέγας καὶ ὑπείροχος Ἀγκῶν  
ἐξανέχει γαίης.  
Là, plus loin le grand Coude, proéminent, s'avance depuis la terre.

<sup>1018</sup> II, v. 912-914 :

ὅς ῥά τ' Ἀμαζονίδων πολυθαρσέος ἐκ πολέμοιο  
ἄν ἀνιών – δὴ γὰρ συνανήλυθεν Ἡρακλῆϊ –,  
βλήμενος ἰφ' κεῖθεν, ἐπ' ἀγγιᾶλου θάνεν ἀκτῆς.  
[Sthénélos], qui en revenant de l'audacieuse guerre contre les Amazones – car il revint avec Héraclès – mourut  
sur ce rivage au bord de la mer, ayant été frappé par une flèche là-bas.

Sur ce verbe et sur les préverbés en συν° qui régissent un datif comitatif, cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

<sup>1019</sup> IV, v. 649-651 :

Μεσσότατον δ' ἄρα τοί γε διὰ στόμα νηὶ βαλόντες,  
Στοιχάδας εἰσαπέβαν νήσους, σόοι εἴνεκα κούρων  
Ζηγός.  
S'étant élancés, avec leur navire, par la bouche du milieu, ils atteignirent les îles Stoichades, sains et saufs grâce  
aux fils de Zeus.

IV, v. 1782 :

ἀσπασίως ἀκτὰς Παγασηίδας εἰσαπέβητε.  
Vous atteignez avec bonheur les rivages de Pagases.

Au vers 846 du chant I et au vers 625 du chant IV, qui posent des difficultés du point de vue de l'établissement du texte, le verbe régit également un accusatif direct, cf. *infra*, p. 4 et 4.

Dans les *Argonautiques*, le verbe εἰσβαίνω régit l'accusatif direct dans deux attestations (II, v. 533 et IV, v. 1590) ; dans les six autres attestations du verbe, εἰσβαίνω est soit employé absolument, soit avec une valeur factitive. Il n'est pas attesté avec un syntagme prépositionnel à l'accusatif. A l'inverse, pour le verbe simple βαίνω, Michael Oswald (1904, p. 89-90) ne relève qu'une construction avec un accusatif direct (IV, v. 1213-1214) ; le verbe régit par ailleurs des syntagmes prépositionnels en εἰς, ἐπί ou encore πρός et l'accusatif. Le verbe ἀποβαίνω n'est pas attesté dans les *Argonautiques* mais est attesté 39 fois dans les poèmes homériques où il ne régit jamais un accusatif allatif direct.

<sup>1020</sup> Par exemple, ἐγκαταπίπτω (III, v. 655) régit un datif locatif qui n'est que rarement admis par πίπτω et καταπίπτω :

mêmes difficultés d'établissement du texte que les préverbes simples en ἐν°, puisqu'il est possible de lire un verbe préverbe en ἐγκατα° immédiatement précédé d'un datif locatif direct ou un préverbe en κατα° précédé d'un syntagme postpositionnel en ἐνι et le datif<sup>1021</sup>. De même, le seul préverbe en ἀποκατα° de notre corpus, ἀποκατατίθεμαι (III, v. 817 et 1287), régit les mêmes compléments que le verbe ἀποτίθεμαι. L'une des deux occurrences régit un accusatif seul (III, v. 1287), construction qui est régulièrement attestée pour τίθεμαι, ἀποτίθεμαι et κατατίθεμαι<sup>1022</sup>; l'autre occurrence (III, v. 817), en revanche, régit un accusatif direct et un génitif ablatif, construction qui n'est régulièrement attestée que pour ἀποτίθεμαι<sup>1023</sup>. Le verbe περικαταπίπτω (II, v. 828 et III, v. 543), enfin, régit un datif direct qui semble être locatif<sup>1024</sup> ; le datif locatif est parfois attesté pour le verbe simple<sup>1025</sup> et le préverbe

τέτρατον αὐτίς

λέκτροισιν πρηνῆς ἐνικάπτεσεν εἰλιγθεῖσα.

La quatrième fois, en revanche, elle fit demi-tour et tomba la tête la première sur son lit.

Sur ces verbes et sur les préverbes en ἐν° qui régissent un datif locatif dans la langue épique, cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

<sup>1021</sup> Cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

<sup>1022</sup> III, v. 1286-1287 :

Χρίμψε δ' ἔπειτα κιών, παρὰ δ' ὄβριμον ἔγχος ἔπηξεν

ὀρθὸν ἐπ' οὐριάχῳ, κυνέην δ' ἀποκάτθετ' ἐρείσας.

Il s'approcha ensuite [de la charrue], planta à côté sa lance robuste, bien droite sur sa hampe, et déposa son casque en l'appuyant dessus.

L'accusatif seul est bien attesté pour le préverbe ἀποτίθεμαι (Homère, *Iliade*, III, v. 89 ; V, v. 492 ; XVIII, v. 409), κατατίθεμαι (cf. *supra*, p. 4, n. 993) et τίθεμαι (cf. *supra*, p. 4, n. 994).

<sup>1023</sup> III, v. 817-818 :

Καὶ τὴν μὲν ῥα πάλιν σφετέρων ἀποκάτθετο γούνων

Ἥρης ἐννεσίησι μετάρπος·

Et, elle enleva [le coffret] de ses genoux, transformée par les suggestions d'Héra.

Voir aussi, avec la même construction, Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XLV, v. 67. Le préverbe ἀποτίθεμαι régit un accusatif direct et un génitif direct dans l'*Odyssée* (XXI, v. 119) :

ἀπὸ δὲ ξίφος ὄξυ θέτ' ὤμων.

Il enleva son épée pointue de ses épaules.

La construction continue à être attestée à l'époque hellénistique, par exemple dans l'*Hymne à Zeus* de Callimaque (v. 15) :

Ἔνθα σ' ἐπεὶ μήτηρ μεγάλων ἀπεθήκατο κόλπων

Là, lorsque ta mère t'a fait sortir de ses vastes entrailles...

Voir aussi *Hymne à Artémis*, v. 25 ; Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XX, v. 328 ; XXXIV, v. 336 ; *Paraphrase de l'Évangile selon saint Jean*, XIII, v. 19.

<sup>1024</sup> II, v. 830-831, où l'on peut également interpréter le datif comme un instrumental :

ἀλλά μιν Ἴδας

οὐτάσε, βεβρυχῶς δὲ θεῶ περικάπτεσε δουρί.

... mais Idas le blessa et, en rugissant, il tomba sur sa lance rapide.

III, v. 541-543 :

Τρήρων μὲν φεύγουσα βῆν κίρκοιο πελειᾶς

ὑπόθεν Αἰσονίδεω πεφοβημένη ἔμπεσε κόλποις·

κίρκος δ' ἀφλάστῳ περικάπτεσεν.

Une colombe timide, fuyant la violence d'un faucon, tomba depuis le ciel dans le giron de l'Aisonide. Le faucon, lui, tomba contre l'aplustre.

<sup>1025</sup> Dans le texte homérique, une seule attestation de πίπτω régit un datif locatif direct (*Iliade*, V, v. 82) :

αἱματόεσσα δὲ χεὶρ πεδίῳ πέσε·

Sa main ensanglantée tomba sur la plaine.

Le datif est vraisemblablement régi par ἐνδουπέω-ῶ en *Odyssée*, XV, v. 479. Le datif présent dans le syntagme δουρὶ πίπτω doit vraisemblablement être compris comme un instrumental (par exemple, *Hécube*, v. 5 et 1112 ; *Les Troyennes*, v. 479, 868 et 1299 ; *Rhésos*, v. 398).

Chez Apollonios, le verbe est employé absolument (I, v. 428 et 1169 ; III, v. 1312 et 1393 ; IV, v. 388), avec un syntagme prépositionnel en ἐν et le datif (I, v. 506, 758, 1028, 1056 et 1284 ; II, v. 1012, 1036 ; IV, v. 1292), en περὶ et le datif (II, v. 128), en ἐπὶ et le datif (III, v. 321), en εἰς et l'accusatif (I, v. 1051 ; III, v. 1359 ; IV, v. 598), en ἐπὶ et l'accusatif (III, v. 1375), avec un adverbe locatif (II, v. 832, 860 et 1045 ; IV, v. 216 et 1298). Il régit en revanche un datif locatif direct dans la description de la mort d'Idmon (II, v. 827) :

καταπίπτω<sup>1026</sup>, mais ces deux verbes régissent le plus souvent un syntagme prépositionnel ; le préverbe περιπίπτω, en revanche, régisse très régulièrement un datif direct, y compris en prose où il est fréquent<sup>1027</sup>.

Il en va de même pour une partie des préverbes à préverbe interne °έκ° : les préverbes en διεκ° et en παρεκ° de notre corpus, en effet, régissent les mêmes compléments que les préverbes en δια° et en παρα°. Les trois verbes en παρεκ° de notre corpus, qui sont tous des verbes de mouvement et qui signifient tous « dépasser », régissent tous les trois un accusatif direct qui désigne le point que l'on longe ou que l'on dépasse, construction qui est régulièrement attestée pour les verbes en παρα°. Ainsi, le verbe παρεκνέομαι (II, v. 651, 941 et 1243), « dépasser », régisse un accusatif direct qui désigne le point qui est dépassé<sup>1028</sup>, construction qui est également celle de παρανέομαι dans les

---

Ὅξυ δ' ὃ γε κλάγξας οὔδει πέσεν·  
Après avoir poussé un cri aigu, il tomba à terre.

<sup>1026</sup> Homère, *Odyssée*, V, v. 374 :

αὐτὸς δὲ πρηνῆς ἀλι κάππεσε  
[Ulysse], de lui-même, se laissa tomber dans la mer la tête la première.

Chez Apollonios, le verbe est employé absolument (IV, v. 1688).

<sup>1027</sup> Pour un passage très proche de II, v. 831, Aristophane, *Les Guêpes*, v. 522-523 :

ΦΙ. Καὶ ξίφος γέ μοι δότε.  
Ἦν γὰρ ἤττηθῶ λέγων σου, περιπεσοῦμαι τῷ ξίφει.  
Philocléon : Donnez-moi au moins une épée, car si je suis vaincu dans ce débat, je tomberai sur mon épée.

Voir aussi, avec un datif direct, Anacréon, fr. 2,1 (éd. D. Page dans *Poetae melici Graeci*), v. 8 ; Hérodote, *Histoires*, I, 96 et 108 ; II, 54, 1 ; 59 ; VI, 16, 41, 105 et 106 ; VIII, 89 et 94 ; Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, I, 43, 1 ; II, 59, 2 ; V, 14, 3 ; 111, 3 ; VIII, 27, 3 ; 33, 3 ; 103, 3 ; Euripide, *Hécube*, v. 498 ; *Oreste*, v. 367 ; fr. 460 (éd. A. Nauck, dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*), v. 1 ; Antiphon, *Deuxième tétralogie*, β, 8 et 11 ; γ, 6 et 7 ; δ, 5 ; Isocrate, *Discours*, II, 33 ; IV, 101 ; V, 59 ; VI, 78 ; VII, 17, 27, 64 ; VIII, 12, 86, 91 et 104 ; IX, 27 et 70 ; X, 62 ; XII, 68, 102, 146, 195 et 258 ; XIV, 2 et 32 ; XV, 19, 34, 122 et 136 ; XIX, 21 ; *Lettres*, II, 7 et 12 ; Isée, *La succession de Kléonymos*, 39 ; Aristophane, *Les Thesmophories*, v. 271 ; *Les Grenouilles*, v. 969 ; Andocide, *Sur les mystères*, 51 et 138 ; *Contre Alcibiade*, 2 ; Xénophon, *Helléniques*, VII, 3, 10 ; *Mémorables*, IV, 2, 28 et 35 ; *Anabase*, I, 8, 29 ; VII, 3, 38 ; *Cyropédie*, VI, 2, 27. On trouve également un accusatif direct (Eschyle, *Sept contre Thèbes*, v. 834), un syntagme prépositionnel (Hérodote, *Histoires*, VII, 188 et VIII, 16 ; Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, II, 65, 12. Le verbe continue à être employé au IV<sup>e</sup> siècle et à l'époque hellénistique, mais n'est pas employé par Apollonios.

<sup>1028</sup> II, v. 649-651 :

Αἶψα δὲ τοί γε  
Ῥήβαν ὠκυρόην ποταμὸν σκόπελόν τε Κολώνης,  
ἄκρην δ' οὐ μετὰ δηθὰ παρεξενέοντο Μέλαιναν  
Bientôt, ils dépassèrent le Rhébas, fleuve au cours rapide, et le promontoire de Colônè puis, peu après, le cap Noir.

II, v. 940-942 :

Νυκτὶ δ' ἔπειτ' ἄλληκτον ἐπιπροτέρωσε θέοντες  
Σήσαμον αἰπεινούς τε παρεξενέοντ' Ἐρυθίνους,  
Κρωβίαλον Κρωμνάν τε καὶ ὑλήεντα Κύτωρον.  
Puis, sans s'arrêter pendant la nuit, en se ruant toujours plus loin, ils dépassèrent Sésamos, les hautes Erythines, Crôbialos, Crômma et le boisé Kytôros.

II, v. 1242-1244 :

Κεῖθεν δ' αὖ Μάκρωνας ἀπειρεσίην τε Βεχείρων  
γαῖαν ὑπερφιάλους τε παρεξενέοντο Σάπειρας,  
Βύζηράς τ' ἐπὶ τοῖσιν·  
De là, ils dépassèrent les Macrons, la terre infinie de Bécheires, les Sapeires arrogants et les Buzères qui leur font suite.

Sur ce verbe, cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

*Argonautiques*<sup>1029</sup>. Il en va de même pour le préverbe παρεκθέω (I, v. 592)<sup>1030</sup>. Le verbe παρεξαιμείβομαι (I, v. 581)<sup>1031</sup> régit également un accusatif direct, comme παραμείβομαι, mais cette construction est également attestée pour le verbe simple αμείβομαι<sup>1032</sup>. Ce qui est vrai des préverbes en παρεκ° semble l'être aussi du préverbe en διεκ° διεκ...νέομαι (IV, v. 409), qui signifie « traverser » et dont le régime est en anaphore zéro<sup>1033</sup>. Aucun de ces verbes n'est accompagné d'un syntagme ablatif, qu'il soit adverbial, prépositionnel ou direct : le préverbe interne °έκ° ne semble donc pas avoir d'incidence sur la syntaxe de ces verbes.

Pour une partie importante de notre corpus, le préverbe interne °προ° ne semble pas non plus modifier la syntaxe du verbe. C'est le cas de manière évidente pour αποπροθρόσκω (III, v. 1280), qui régit un génitif ablatif direct<sup>1034</sup>, et pour les deux préverbes en έκπρο°, έκπροβλώσκω (IV, v. 327,

<sup>1029</sup> II, v. 357-358 :

ἀγχίμολον δ' ἐπὶ τῇ πολέας παρανεῖσθε κολωνούς  
Παφλαγόνων  
Non loin de là, longez les nombreuses collines des Paphlagoniens.

Sur ce verbe et sur les verbes de mouvement préverbes en παρα°, cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

<sup>1030</sup> I, v. 592-593 :

Ἐνθεν δὲ προτέρωσε παρεξέθειον Μελίβοιαν,  
ἀκτὴν τ' αἰγιαλὸν τε δυσήνεμον εισορόωντες·  
De là, en avançant, ils dépassèrent Méliboia dans leur course et aperçurent son promontoire et sa plage battue par les vents.

Sur ce verbe, cf. *supra*, p. 4 *sq.*

<sup>1031</sup> I, v. 580-582 :

Αὐτίκα δ' ἠερίη πολυλήϊος αἴα Πελασγῶν  
δύετο, Πηλιάδας δὲ παρεξήμειβον ἐρίπνας,  
αἰὲν ἐπιπροθέοντες, ἔδυνε δὲ Σηπιάς ἄκρη·  
Bientôt s'éloignait la terre brumeuse des Pélasges, riche en champs de blé. Ils dépassaient les pics du Pélion, courant toujours droit devant, et le cap Sépias plongeait à l'horizon.

Sur ce verbe, cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

<sup>1032</sup> II, v. 1015-1016 :

Ἰερὸν αὐτ' ἐπὶ τοῖσιν ὄρος καὶ γαῖαν ἄμειβον  
ἧ ἔνι Μοσσύνοικοι ἀν' οὔρεα ναιετάουσιν.  
A la suite de cela, ils passèrent la montagne sacrée et la terre où habitent les Mossynèques, dans les montagnes.

Voir aussi II, v. 1231 et IV, v. 326 (au moyen) et 964.

<sup>1033</sup> IV, v. 408-409, où le régime n'est pas exprimé :

οὐδ' ἂν ἐγὼ Κόλχοισιν ὑπέϊξω μὴ πτολεμίξειν  
ἀντιβίην, ὅτε μὴ με διεξ εἰδῶσι νέεσθαι.  
Et moi, je ne renoncerais pas à combattre les Colques face à face s'ils ne me laissent pas traverser.

Sur ce verbe et sur les difficultés d'établissement du texte, cf. *supra*, p. 4 *sqq.* Sur διασκαίρω et la construction des verbes de mouvement préverbes en δια°, cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

<sup>1034</sup> III, v. 1278-1280 :

Αἰσονίδης δ', ὅτε δὴ πρυμνήσια δῆσαν ἑταῖροι,  
δὴ ῥα τότε ξὺν δουρὶ καὶ ἀσπίδι βαῖν' ἐς ἄεθλον,  
νῆος ἀποπροθορών.  
L'Aisonide, tandis que ses compagnons attachaient les amarres, marchait vers l'épreuve avec sa lance et son bouclier, ayant bondi hors du navire.

Le verbe αποθρόσκω, comme il est attendu d'un verbe de mouvement en απο° (cf. *supra*, p. 4), régit régulièrement un génitif direct. Voir par exemple Homère, *Iliade*, II, v. 701-702 :

τὸν δ' ἔκτανε Δάρδανος ἀνήρ  
νῆος ἀποθρόσκοντα πολὺν πρότιστον Ἀχαιῶν.

Un Dardanien le tua alors qu'il bondissait hors de son navire, le tout premier des Achéens.

A l'inverse, le verbe προθρόσκω ne régit que rarement un génitif direct : avec un syntagme prépositionnel en ἐν et le datif, *Iliade*, XIV, v. 363 ; avec un adverbe locatif, Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XLI, v. 288 ; avec un adverbe ablatif, Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, IV, v. 641 ; avec un syntagme prépositionnel ablatif, Oppien, *Cynégétiques*, I, v. 142 ; Porphyre, *De philosophia ex oraculis*, p. 126, l. 2 ; Manéthon, *Apotelesmatica*, VI, v. 100 ; *Anthologie grecque*, IX, ép. 365 attribuée à Julien l'Empereur, v. 4 ; avec un syntagme prépositionnel en διὰ et l'accusatif, Synésios de Cyrène, *Hymnes*, IX, v. 63 ; absolument, Homère, *Iliade*, XVII, v. 522 et XVII, v. 523 ; Philostrate, *Vie*

1539 et 1587), qui régit également un génitif ablatif direct dans deux attestations sur trois<sup>1035</sup>, et ἐκ...προχέω (IV, v. 505-606), qui régit le même type de complément<sup>1036</sup>. Les verbes en καταπρο<sup>ο</sup> posent davantage de difficultés, mais semblent également régir les mêmes compléments que les verbes en κατα<sup>ο</sup> correspondants. Le verbe καταπροχέω (III, v. 1118) régit un accusatif direct et un génitif qui désigne vraisemblablement la surface sur laquelle coulent les larmes de Médée ou éventuellement, avec une valeur ablative, la surface depuis laquelle elles coulent<sup>1037</sup> :

Ἦς ἄρ' ἔφη, ἔλεινὰ καταπροχέουσα παρειῶν  
δάκρυα·

Elle parla ainsi, versant sur ses joues de pitoyables larmes.

Si les verbes χέω, προχέω et καταχέω régissent tous un accusatif, le préverbe en κατα<sup>ο</sup> est le seul qui se construise parfois avec un génitif direct qui désigne la surface « sur laquelle » on verse un liquide, par exemple chez Homère<sup>1038</sup>.

d'Apollonios de Tyane, 8, 31 ; Synésios de Cyrène, *Hymnes*, II, v. 123 ; Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, IV, v. 429. Quelques attestations, toutes postérieures à Apollonios, régissent cependant un génitif ablatif direct (Oppien, *Halieutiques*, III, v. 614 ; Synésios de Cyrène, *Hymnes*, II, v. 137 ; Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, IX, v. 55).

<sup>1035</sup> Avec un génitif ablatif direct, IV, v. 1538-1539 :

πόρους τ' ἄπετεκμαίροντο  
λίμνης ἐκπρομολεῖν Τριτωνίδος  
Ils cherchaient des passages pour sortir du lac Triton.

IV, v. 1586- 1587 :

οἱ δ' αἶψ' ἐπὶ νηὸς ἔβησαν,  
λίμνης ἐκπρομολεῖν λελημημένοι εἰρεσίστησιν  
Aussitôt, ils montèrent sur le navire, désirant, grâce à leurs rames, sortir du lac.

Sur les verbes de mouvement en ἐκ<sup>ο</sup> et le génitif ablatif, cf. *supra*, p. 4. Le verbe est employé avec un adverbe allatif au vers 327 du chant IV, où il est évident, en contexte, que les Colques sortent de l'Istros :

δὴ ῥα τότε Κρονίην Κόλχοι ἄλαδ' ἐκπρομολόντες,  
πάντη, μὴ σφε λάθοιεν, ὑπετμήξαντο κελεύθους.

Alors, les Colques sortant dans la mer cironienne, en coupèrent les accès de tous les côtés pour éviter qu'ils [les Argonautes] ne leur échappassent.

<sup>1036</sup> IV, v. 505-506 :

ἐκ δὲ φαινιάς  
ἠλέκτρον λιβάδας βλεφάρων προχέουσιν ἔραζε·  
[Les Héliades] versent sur le sol des gouttes d'ambre brillantes qui tombent de leurs paupières.

Sur ce verbe et les difficultés d'interprétation de ἐκ<sup>ο</sup>, cf. *infra*, p. 4 *sqq.* Cette construction avec le génitif direct est attestée pour ἐκχέω dans les *Argonautiques*, par exemple au vers 880 du chant I :

πέτρης ἐκχόμεναι συμβληίδος  
[des abeilles] se répandant hors la pierre qui leur sert de ruche...

Voir aussi II, v. 97. On trouve en revanche le syntagme prépositionnel en ἐκ et le génitif dans la seule attestation active du texte homérique (*Iliade*, III, v. 296) et cette construction continue à être attestée.

<sup>1037</sup> Même s'il est évident que les larmes coulent plutôt « sur les joues », les deux valeurs du génitif sont attestées dans des tours prépositionnels qui permettent de déterminer avec certitude la valeur du génitif. Pour les larmes qui coulent « sur les joues », III, v. 461, où les larmes coulent « sur le côté de ses joues, le long de ses joues », ἀμφὶ παρειάς. Pour les larmes qui coulent « des joues », Homère, *Odyssée*, IV, v. 198, où l'on a βαλέειν τ' ἀπὸ δάκρυ παρειῶν, « répandre des larmes depuis ses joues ».

<sup>1038</sup> Homère, *Iliade*, XXIII, v. 281-282 :

ὃς σφῶϊν μάλα πολλάκις ὕγρὸν ἔλαιον  
χαιτάων κατέχευε λοέσσας ὕδατι λευκῷ.  
... lui qui, si souvent, a versé sur leur crinière une huile liquide, après les avoir lavés dans l'eau blanche.

Voir aussi *Iliade*, XVI, v. 123 ; XX, v. 421 ; Aristophane, *Les Acharniens*, v. 246 et 1040 ; *Les Cavaliers*, v. 1091 ; *Les Nuées*, v. 74 ; *Les Thesmophories*, v. 487 ; *Ploutos*, v. 790. Platon, *Lois*, VII, 800d et 814b ; *République*, III, 411a ; Démosthène, *Contre Stéphanos I*, 74 ; Théopompe, fr. 14 (éd. T. Kock dans *Comicorum Atticorum fragmenta*, vol. 1), v. 2 ; Xénarque, fr. 7 (éd. T. Kock dans *Comicorum Atticorum fragmenta*, vol. 2), v. 16, avec aussi κατά et le génitif. Au moyen réfléchi, Théophraste, *Caractères*, IX, 8. Au passif, *Collection hippocratique (Epidémies V*, 1, 23 et 42) ; Ctésias de Cnide, fr. 45r (éd. F. Jacoby dans *Die Fragmente der griechischen Historiker*, vol. 688), l. 58 ; Aristote, cité par Elieen (*Personnalité des animaux*, IV, 57). Chez Apollonios (IV, v. 25), la plupart des manuscrits présentent un génitif mais les

Pour seize verbes doublement préverbés sur les trente-deux que contient notre corpus, c'est donc le préverbe externe qui semble commander la syntaxe du verbe : le verbe doublement préverbé régit alors les mêmes compléments que le préverbé qui ne présente que le préverbe externe.

### 3) Un fonctionnement propre au double préverbe

Certains doubles préverbes semblent bien exercer une influence sur la syntaxe, au sens où tous les préverbés de notre corpus qui présentent la même association de préverbe régissent les mêmes compléments, mais, contrairement à ce que nous avons vu pour les préverbés que nous avons étudiés jusqu'à présent, la construction du verbe ne peut pas être attribuée de façon claire à l'un ou à l'autre préverbe. Nous avons vu que le préverbé ὑπέκ...βάλλω (I, v. 596), qui régit un accusatif direct dans les *Argonautiques*, pouvait être rapproché des verbes de mouvement en ὑπεκ° qui désignent le fait d'échapper à un danger<sup>1039</sup>.

Les verbes en ἐπιπρο° semblent également présenter un comportement syntaxique qui leur est propre et que l'on ne peut attribuer ni au préverbe °προ°, ni au préverbe ἐπι°. A l'exception de l'un d'entre eux, ἐπιπροφέρω, tous les verbes en ἐπιπρο°<sup>1040</sup> de notre corpus sont intransitifs, du moins dans l'emploi qu'en fait Apollonios. Les verbes qui désignent un mouvement sont employés sans complément locatif, allatif ou ablatif exprimé<sup>1041</sup> ; ἐπιπροφαίνομαι et ἐπιπροέχομαι sont employés

---

éditeurs corrigent et éditent un datif car le passage comprend déjà un génitif sans préposition, à valeur ablative, cf. PLATT 1913, p. 37-38.

<sup>1039</sup> I, v. 595-596 :

οὐδ' ἔτι δηρὸν  
μέλλον ὑπέκ ποταμοῖο βαλεῖν Ἀμύροιο ῥέεθρα·  
... et, dans peu de temps, ils allaient devoir échapper aux flots du fleuve Amyros.

Sur ce verbe et les verbes de mouvement préverbés en ὑπεκ°, cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

<sup>1040</sup> Nous ne mentionnons pas ici les attestations de ἐπιπρό qui sont traditionnellement interprétées comme des adverbes, mais elles ne sont pas non plus accompagnées d'un syntagme allatif ou ablatif chez Apollonios. Sur ces formes, cf. *infra*, p. 4 *sqq.*

<sup>1041</sup> Pour ἐπιπρονέομαι, IV, v. 1588-1590 :

οἱ δ' αἶψ' ἐπὶ νηὸς ἔβησαν,  
λίμνης ἐκπρομολεῖν λελημένοι εἰρεσίησιν,  
καὶ δὴ ἐπιπρονέοντο μεμαότες·  
Aussitôt, ils montèrent sur le navire, désirant, grâce à leurs rames, déboucher hors du lac, et, pleins d'ardeur, ils allaient droit devant.

Pour ἐπιπροθέω, I, v. 580-582 :

Αὐτίκα δ' ἠερίη πολυλήϊος αἶα Πελασγῶν  
δύετο, Πηλιάδας δὲ παρεξήμειβον ἐρίπνας,  
αἰὲν ἐπιπροθέοντες, ἔδυνε δὲ Σηπτιάς ἄκρη·  
Bientôt s'éloignait la terre brumeuse des Pélasges, riche en champs de blé. Ils dépassèrent les pics du Pélion, courant toujours droit devant, et le cap Sépias plongeait à l'horizon.

Pour ἐπιπροβλώσκω, III, v. 664-666 :

Τῇ ἱκέλη Μήδεια κινύρετο. Τὴν δὲ τις ἄφνω  
μυρομένην μεσσηγὺς ἐπιπρομολοῦσ' ἐνόησεν  
δμῳάων.  
Comme elle [une jeune mariée], Médée se lamentait. Soudain, une des servantes, qui s'était avancée pendant ce temps, la remarqua alors qu'elle pleurait.

Pour ἐπιπροπίπτω, IV, v. 1447-1449 :

Αὐτὰρ ὃ γ', ἄμφω χεῖρε πέδω καὶ στέρνον ἐρείσας,  
ῥωγάδος ἐκ πέτρης πῖεν ἄσπετον, ὄφρα βαθεῖαν  
νηδύν, φορβάδι ἴσος, ἐπιπροπεσῶν ἐκορέσθη.  
Alors, [Héraclès] ayant appuyé les deux mains et la poitrine sur le sol, but une immense quantité d'eau de la pierre brisée, jusqu'à ce que, penché vers l'avant, il eût rassasié son ventre alourdi, comme du bétail à la pâture.

absolument<sup>1042</sup>. Le seul verbe transitif, ἐπιπροφέρω, régit un accusatif direct mais pas de complément allatif ou locatif<sup>1043</sup>. Chez Apollonios, ces verbes ne sont donc jamais construits avec un accusatif allatif, un datif de destination ou un syntagme prépositionnel locatif ou allatif.

Il ne semble pas qu'il s'agisse véritablement d'une caractéristique des verbes en ἐπιπρο° chez Apollonios car le verbe ἐπιπροΐημι, qui ne relève pas de notre corpus, régit parfois un accusatif et un datif directs dans les *Argonautiques*<sup>1044</sup>. On peut en revanche constater que les verbes en ἐπιπρο° ont, chez Apollonios, une faible affinité avec les compléments de type allatif, que l'on peut également constater chez Nicandre et peut-être chez Oppien<sup>1045</sup>. En revanche, les verbes en ἐπιπρο° régissent régulièrement un complément allatif ou un datif de destination dans le texte homérique, mais également chez Quintus de Smyrne, Denys le Périégète et Nonnos de Panopolis<sup>1046</sup>.

Quoi qu'il en soit, cette absence d'affinité pour les compléments allatifs, qui ne peut guère être considérée comme caractéristique des verbes en ἐπιπρο° étant donné la construction de

<sup>1042</sup> Pour ἐπιπροφαίνομαι, III, v. 916-918 :

ἄμα δέ σφισιν εἶπετο Μόψος  
 Ἀμυκίδης, ἐσθλὸς μὲν ἐπιπροφανέντας ἐνισπεῖν  
 οἰωνούς, ἐσθλὸς δὲ σὺν εὖ φράσσασθαι ἰοῦσιν.  
 Mopsos l'Amphycide les suivait, qui était habile pour parler de l'apparition des oiseaux, habile pour prodiguer de bons conseils à ceux qui cheminaient avec lui.

Pour ἐπιπροέχομαι, IV, v. 524-525 :

νήσοι γὰρ ἐπιπρούχοντο θαμειαί  
 ἀργαλέην πλώουσιν ὁδὸν μεσσηγῆς ἔχουσαι.  
 De nombreuses îles, en effet, se trouvaient droit devant eux (?), entre lesquelles le passage était difficile pour les navigateurs.

<sup>1043</sup> IV, v. 1518-1519 :

Τῷ δ' ἄκρην ἐπ' ἄκανθαν ἐνεστηρίζατο Μόψος  
 λαιὸν ἐπιπροφέρων ταρσὸν ποδός·  
 Mopsos marcha sur le bout de la queue [du serpent] alors qu'il avançait la plante du pied gauche.

<sup>1044</sup> Avec un accusatif et un datif, IV, v. 1617-1618 :

Τόφρα δ' ἄγεν, τείως μιν ἐπιπροέηκε θαλάσση  
 νισομένην.  
 [Triton] menait le navire jusqu'à ce qu'il le jetât dans la mer.

Voir aussi I, v. 1357 et III, v. 124. Voir aussi, avec un accusatif seul, IV, v. 1185 ; avec un accusatif et un adverbe ablatif, I, v. 406.

<sup>1045</sup> Chez Nicandre, les verbes ἐπιπροθέω (*Thériaques*, v. 382), ἐπιπρονεύω (*Thériaques*, v. 374) et ἐπιπροπίπτω (*Alexipharmaceutes*, v. 496) sont employés absolument ; le verbe ἐπιπροΐημι est employé avec un accusatif seul (*Thériaques*, v. 778). Chez Oppien, le verbe ἐπιπρονεύω est intransitif (*Cynégétiques*, IV, v. 122) et le verbe ἐπιπροΐημι régit un accusatif seul (*Halieutiques*, IV, v. 145) ; le verbe ἐπιπροθέω (III, v. 379) régit en revanche un accusatif direct allatif, mais le texte n'est pas assuré et certains manuscrits présentent ὑποπροθέω ou ὑπεκπροθέω. On trouve également ἐπιπροΐημι avec un accusatif seul dans un oracle cité par Lucien (*Alexandre ou le faux-prophète*, 27).

<sup>1046</sup> Dans la poésie épique archaïque, ἐπιπροΐημι régit un accusatif et un datif (Homère, *Iliade*, IV, v. 94 ; XVII, v. 708), un accusatif et un syntagme prépositionnel allatif (*Iliade*, XVIII, v. 58 et 439), un datif seul (*Odyssée*, XV, v. 299) et un accusatif seul (*Iliade*, IX, v. 520) ; ἐπιπροΐάλλω régit un accusatif et un datif (*Iliade*, XI, v. 628) et un accusatif seul (*Hymne homérique à Déméter*, v. 326) ; ἐπιπροχέω régit un accusatif et un syntagme prépositionnel en ἐν (*Hymne homérique à Pan*, v. 18). Dans la poésie hellénistique, ἐπιπροβάλλω est employé avec un accusatif et un syntagme prépositionnel en ἐπί et le datif (Simylos, fr. 724 [éd. H. Lloyd-Jones et P. Parsons dans *Supplementum Hellenisticum*], v. 7). Dans la poésie d'époque romaine, ἐπιπροΐημι régit un accusatif et un datif (Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, III, v. 68 ; XIV, v. 581 ; Denys le Périégète, *Description de la Terre*, v. 49), un accusatif et un adverbe locatif (Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, IX, v. 436 ; Denys le Périégète, *Description de la Terre*, v. 794), ou un accusatif seul (Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, XIII, v. 63 et 177) ; ἐπιπροβαίνω régit un syntagme prépositionnel en ἐπί et le datif (Denys le Périégète, *Description de la Terre*, v. 128) ; ἐπιπροχέομαι régit un datif direct (Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XXI, v. 69) ; en revanche, ἐπιπροΐάλλω (Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, VI, v. 231) est employé avec un accusatif seul.

ἐπιπροΐημι dans le texte homérique, n'est pas non plus caractéristique des verbes en προ<sup>o</sup> ou des verbes en ἐπι<sup>o</sup>, même si, dans les *Argonautiques*, les verbes en προ<sup>o</sup> semblent davantage susceptibles d'être employés sans complément allatif que les verbes en ἐπι<sup>o</sup>. Ainsi, environ 71 % des verbes de mouvement en προ<sup>o</sup> des *Argonautiques* ne régissent pas de complément allatif<sup>1047</sup> ; pour les verbes de mouvement en ἐπι<sup>o</sup>, cette proportion tombe à 35 %<sup>1048</sup> ; les verbes en προ<sup>o</sup> sont cependant trop rares pour que cela soit véritablement représentatif. Pour les verbes transitifs, il est vrai que προΐημι régit plus volontiers un accusatif seul que ἐφίημι, qui régit souvent un syntagme prépositionnel ou un datif de destination<sup>1049</sup> et que προῖάλλω ne régit qu'un accusatif seul dans les *Argonautiques*<sup>1050</sup>, mais, à l'inverse προβάλλω régit un accusatif et un datif dans son unique attestation alors que ἐπιβάλλω régit un accusatif seul<sup>1051</sup>.

On ne peut que constater que les verbes en ἐπιπρο<sup>o</sup> de notre corpus présentent une faible affinité avec les compléments de type allatif : les verbes de mouvement sont employés absolument et le verbe de transfert locatif ἐπιπροφέρω régit un accusatif seul. Cette spécificité syntaxique ne peut cependant être attribuée ni au préverbe ἐπι<sup>o</sup>, ni au préverbe προ<sup>o</sup>, ni au préverbe ἐπιπρο<sup>o</sup> – et le seul préverbe en ἐπιπρο<sup>o</sup> qu'Apollonios emprunte au vocabulaire homérique, ἐπιπροΐημι, régit d'ailleurs un accusatif et un datif, comme dans l'épopée archaïque. Si les préverbes en προ<sup>o</sup>, chez Apollonios, semblent avoir une affinité avec la construction qui est celle des verbes en ἐπιπρο<sup>o</sup> dans notre corpus, il n'est pas certain que cela soit véritablement significatif. Quoi qu'il en soit, les verbes en ἐπιπρο<sup>o</sup>

<sup>1047</sup> Pour les verbes employés sans complément de type allatif : προβαίνω (I, v. 809 et III, v. 686), προβλώσκω (II, v. 966 [avec un adverbe locatif]), προθέω (I, v. 314) et προθρόσκω (IV, v. 641 [avec un adverbe ablatif]). En revanche, προκυλίνδομαι (IV, v. 610) est employé avec un syntagme prépositionnel allatif et προβλώσκω (IV, v. 523) régit un syntagme prépositionnel en ἐπί et le datif.

<sup>1048</sup> Pour les verbes employés sans complément de type allatif : ἐπαΐσσω (I, v. 1033 ; II, v. 126 ; IV, v. 830), ἐπέρχομαι (III, v. 690, 896, 1071, 1145 et 1294 ; IV, v. 1058 et 1289), ἐπιβαίνω (I, v. 447 ; II, v. 899 ; III, v. 1239 ; IV, v. 915), ἐπισεύομαι (I, v. 758 et 1020 ; II, v. 103, 265 et 868), ἐπιτρέχω (I, v. 373), ἐπιτροχάω-ῶ (IV, v. 1606), ἐποίχομαι (IV, v. 275 et 1243).

Pour les verbes employés avec un complément de type allatif, ἐπαΐσσω (avec un datif direct, I, v. 75 ; avec un adverbe locatif, II, v. 170 et IV, v. 1462), ἐπέρχομαι (avec un datif direct, III, v. 960 ; avec un génitif direct, I, v. 197), ἐπιβαίνω (avec un génitif direct, I, v. 446, 707, 716 ; II, v. 538, 556, 875, 918 et 946 ; III, v. 869 et 1152 ; IV, v. 86, 458, 1166 et 1226 ; avec un accusatif direct, II, v. 1095 ; IV, v. 288, 495, 504 ; avec ἐπί et le datif, II, v. 221), ἐπιθρόσκω (avec un datif direct, IV, v. 603), ἐπινίσσομαι (avec un syntagme prépositionnel, IV, v. 281 ; avec un accusatif allatif direct, IV, v. 817), ἐπιπλώω (avec un accusatif direct, I, v. 549 et II, v. 152), ἐπισεύομαι (avec un datif direct, III, v. 1380), ἐπιτρέχω (avec un accusatif direct, I, v. 645 et IV, v. 489 ; avec un datif pluriel, I, v. 878 ; II, v. 594 et 670 ; III, v. 139), ἐπιτροχάω-ῶ (avec un datif direct, IV, v. 1266), ἐποίχομαι (avec un accusatif direct, II, v. 455, où l'accusatif peut également dépendre de κομέω-ῶ ; IV, v. 371 et 1319), ἐπορούω (avec un accusatif direct, II, v. 106).

<sup>1049</sup> Pour le verbe προΐημι, toujours employé avec un accusatif seul : I, v. 97, 258, 589 et 640 (avec un syntagme prépositionnel ablatif) et II, v. 562. En revanche, le verbe ἐφίημι est employé avec un accusatif et un datif (II, v. 934 et 1088), un accusatif et un adverbe locatif (I, v. 712), un accusatif et un syntagme prépositionnel en ἀνά et l'accusatif (II, v. 1083), un accusatif et un syntagme prépositionnel en διά et le génitif (III, v. 211). Les autres attestations sont au moyen.

<sup>1050</sup> II, v. 530 ; III, v. 572 ; IV, v. 1672. Le verbe ἐπιάλλω n'est pas attesté dans les *Argonautiques*.

<sup>1051</sup> III, v. 1081-1082 :

μηδέ τιν' ἄλλον  
Αἰήτης προβάλησι κακώτερον ἄμμιν ἄεθλον.  
...[si] Αἰήτης ne nous prescrit pas une autre épreuve plus difficile encore.

A l'inverse, ἐπιβάλλω régit un accusatif seul (I, v. 365 et 723).

ne semblent pas se comporter comme les autres verbes à préverbe interne °προ° de notre corpus où la syntaxe du verbe semble être commandée par le préverbe externe, quel qu'il soit.

Pour seize verbes parmi les trente-deux verbes doublement préverbés de notre corpus, la syntaxe du préverbé est commandée par le préverbe externe : ainsi, ἐγκαταπίπτω régit un datif locatif qui est la construction attendue pour ἐμπίπτω mais qui n'est admis ni par καταπίπτω ni par πίπτω. Pour huit verbes, dont sept verbes en ἐπιπρο°, le verbe doublement préverbé présente un fonctionnement syntaxique qui ne peut être attribué à aucun des deux préverbes et qui semble être caractéristique de la combinaison des deux préverbes. Pour cinq autres, la construction dans laquelle Apollonios emploie le préverbé de notre corpus est fréquente pour l'ensemble des préverbés du verbe en question et le préverbe ne semble donc pas avoir d'influence sur la syntaxe du verbe. Enfin, les verbes ὑπεξαφύομαι et περικαταβάλλω n'ont pas été traités dans cette partie car ils présentent d'importantes difficultés de compréhension et devront être traités plus en détail<sup>1052</sup>. Il apparaît donc que, dans notre corpus, le préverbe interne ne commande jamais la syntaxe du verbe : lorsque la préverbatation modifie la syntaxe du verbe, le verbe doublement préverbé régit les mêmes compléments que le préverbé qui ne présente que le préverbe externe. Les verbes en ἀποκατα° et en ἀποπρο°, par exemple, régissent un génitif direct qui est attendu pour un préverbé en ἀπο°, mais pas pour un préverbé en κατα° ou pour un préverbé en προ°. Ils peuvent en cela être rapprochés des doubles préverbés homériques pour lesquels le préverbe externe fonctionne comme un « relationnel »<sup>1053</sup>. Quelques rares combinaisons de préverbes, enfin, semblent devoir être considérées comme des préverbes « composés », qui fonctionnent de manière solidaire.

## C. Sémantique

Les doubles préverbés de la langue homérique ont été bien étudiés par Caroline Imbert et Chiara Zanchi. Chiara Zanchi, en particulier, montre le caractère hétérogène de ces verbes doublement préverbés du point de vue sémantique et syntaxique : pour certains de ces verbes, les deux préverbes semblent modifier le sens du verbe<sup>1054</sup> ; pour d'autres, seul un des deux préverbes semble avoir une véritable incidence sémantico-syntaxique, l'autre pouvant soit être dans un rapport de redondance vis-à-vis du verbe simple<sup>1055</sup>, soit jouer un rôle aspectuel plus ou moins aisé à

<sup>1052</sup> Pour περικαταβάλλω, cf. *infra*, p. 4 *sqq.* Pour ὑπεξαφύομαι, cf. *infra*, p. 4 *sqq.*

<sup>1053</sup> IMBERT 2008, p. 204-205.

<sup>1054</sup> ZANCHI 2018, p. 189-190, qui cite διέξιμι (Homère, *Iliade*, VI, v. 393) :

εὔτε πόλας ἴκανε διερχόμενος μέγα ἄστυ  
Σκαιάς, τῆ ἄρ' ἔμελλε διεξιμέναι πεδίονδε.

En traversant la vaste ville, il arrivait aux portes Scées, par lesquelles il devait passer pour sortir dans la plaine.

<sup>1055</sup> ZANCHI 2018, p. 200-201, qui cite par exemple ἐπανίστημι (Homère, *Iliade*, II, v. 85), où le sème de la « montée » véhiculé par le préverbe ἀνα° est déjà présent dans le radical ἴστημι.

cerner<sup>1056</sup> ; enfin, les deux préverbes sont parfois redondants l'un par rapport à l'autre<sup>1057</sup>. De plus, la même association de préverbes n'a pas toujours le même sens dans tous les verbes où elle est attestée et l'on remarque même parfois des variations dans les différentes occurrences d'un même verbe<sup>1058</sup>. Dans le texte homérique, les verbes doublement préverbés présentent donc un fonctionnement complexe et hétérogène, sans qu'il soit toujours possible de prévoir *a priori* le sens du préverbe.

Les verbes doublement préverbés de notre corpus présentent également un fonctionnement complexe et tous ne peuvent être analysés de la même manière. Certains préverbes semblent avoir un comportement qu'Anne-Marie Chanet qualifie de « concentrique »<sup>1059</sup> : ainsi, συνανέρχομαι peut être analysé comme un préverbe en συν<sup>o</sup> de ἀνέρχομαι. D'autres préverbes, en particulier les préverbes en <sup>o</sup>προ<sup>o</sup> et en <sup>o</sup>κατα<sup>o</sup>, peuvent également être analysés comme des préverbes « concentriques » mais, pour ces verbes, le préverbe interne ne semble pas modifier le sens du verbe de manière sensible. Pour d'autres, comme les préverbes en <sup>o</sup>ἐκ<sup>o</sup>, les deux préverbes semblent être solidaires l'un de l'autre : les préverbes διεκ<sup>o</sup> ou ὑπεκ<sup>o</sup>, par exemple, sont évidemment des préverbes « doubles », mais ils sont si fréquemment employés ensemble qu'ils doivent peut-être être analysés comme des préverbes « composés ». Enfin, l'unique préverbe en προπρο<sup>o</sup> de notre corpus présente un fonctionnement qui lui est propre, puisqu'il s'agit d'un préverbe « redoublé ».

## 1) Doubles préverbes à structure concentrique

Certains verbes doublement préverbés de notre corpus présentent un fonctionnement « concentrique » : Anne-Marie Chanet, à qui nous empruntons cette terminologie, donne pour exemple le verbe προσπαρέχω, « fournir en outre » : ce verbe doit être interprété comme un préverbe en προσ<sup>o</sup> de παρέχω, « fournir » ; il ne peut en revanche guère être rapproché de προσέχω, « diriger, appliquer son esprit à quelque chose »<sup>1060</sup>. Le préverbe interne et le thème verbal forment une unité sémantique à laquelle se rajoute le préverbe externe, mais la valeur sémantique et syntaxique de chaque préverbe reste sensible : προσπαρέχω n'est pas une variante synonymique de παρέχω ou de προσέχω.

<sup>1056</sup> ZANCHI 2018, p. 190-192, qui cite ἐκδιαβαίνω (Homère, X, *Illiade*, v. 198), où seul le préverbe interne <sup>o</sup>δια<sup>o</sup> semble modifier sensiblement le sens et la syntaxe du verbe :

τάφρον δ' ἐκδιαβάντες ὀρυκτὴν ἐδριόωντο  
ἐν καθαροῦ

Après avoir traversé le fossé qui avait été creusé, ils s'asseyaient dans un lieu dégagé.

<sup>1057</sup> ZANCHI 2018, p. 192, pour les préverbes ἀμφιπερι<sup>o</sup>, ἀπεκ<sup>o</sup> et, évidemment, προπρο<sup>o</sup>.

<sup>1058</sup> ZANCHI 2018, p. 194-196, qui compare ἀποπροΐημι (Homère, *Odyssée*, XIV, v. 26), pour lequel les deux préverbes ont une incidence sémantico-syntaxique, et ἀποπροαιρέω-ῶ (*Odyssée*, XVII, v. 457), où le préverbe <sup>o</sup>προ<sup>o</sup> ne semble pas avoir d'incidence sémantico-syntaxique ; de même, pour le verbe ἐγκατατίθημι, certaines attestations désignent un mouvement descendant (*Odyssée*, XXIII, v. 223) alors que le sème de la descente est absent pour d'autres attestations (*Illiade*, XIV, v. 219).

<sup>1059</sup> CHANET 1985, p. 183.

<sup>1060</sup> CHANET 1985, p. 183.

Dans notre corpus, seuls deux préverbes peuvent être véritablement analysés comme des préverbes « concentriques » : il s'agit des deux préverbes en °άνα° de notre corpus, συνανέρχομαι (II, v. 913) et εισανέχω (I, v. 1360 ; IV, v. 291 et 1578), de manière évidente pour συνανέρχομαι et avec davantage de difficultés pour εισανέχω.

#### a) Le verbe συνανέρχομαι (II, v. 913)

Nous avons déjà étudié le verbe συνανέρχομαι, qui doit être interprété comme un préverbe en συν° de άνέρχομαι. Ce verbe s'intègre dans une série de préverbes en συν° qui régissent un datif comitatif et qui désignent le fait d'accomplir le procès avec quelqu'un<sup>1061</sup> :

ὄς ρά τ' Ἀμαζονίδων πολυθαρσέος ἐκ πολέμοιο  
 ἄψ' άνιών – δὴ γὰρ συνανήλυθεν Ἡρακλῆι –,  
 βλήμενος ἰῶ κείθεν, ἐπ' ἀγκιάλου θάνεν ἀκτῆς.  
 [Sthénélos], qui en revenant de l'audacieuse guerre contre les Amazones – car il revint avec Héraclès – mourut sur ce rivage au bord de la mer, ayant été frappé par une flèche là-bas.

Le verbe συνανέρχομαι désigne bien le fait de « revenir », άνέρχομαι, « avec quelqu'un », συν° : ce préverbe présente bien une structure concentrique.

#### b) Le verbe εισανέχω (I, v. 1360 ; IV, v. 291 et 1578)

Le verbe εισανέχω, qui apparaît trois fois dans les *Argonautiques* et une fois dans la *Description de la Terre* de Denys le Périégète<sup>1062</sup>, présente davantage de difficultés, car les trois attestations des *Argonautiques* sont très différentes les unes des autres, que ce soit pour le sens ou pour la syntaxe : nous avons vu que, si l'une des attestations régit bien un accusatif allatif direct, comme c'est le cas des autres verbes en εισανα° attestés par ailleurs, les deux autres attestations régissent en revanche un génitif ablatif direct.

Les trois attestations de εισανέχω dans les *Argonautiques* sont employées par le poète pour désigner la position géographique d'un promontoire rocheux ou d'un golfe. C'est le cas au vers 1360 du premier chant, où le verbe est employé pour décrire un rivage escarpé, ἡ ἀκτῆ, alors que les Argonautes arrivent au pays des Bébryces (I, v. 1360-1362) :

Οἱ δὲ χθονὸς εισανέχουσιν  
 ἀκτὴν ἐκ κόλποιο μάλ' εὐρείην ἐσιδέσθαι  
 φρασάμενοι κώπησιν ἄμ' ἠελίῳ ἐπέκελσαν.  
 Après l'avoir aperçue, ils abordèrent à la rame, au lever du soleil, sur une côte escarpée, qui s'avancait depuis la terre, qui semblait vaste vue depuis le golfe.

<sup>1061</sup> II, v. 912-914. Pour ce verbe et la comparaison avec les autres préverbes en συν°, cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

<sup>1062</sup> On trouve peut-être également une attestation chez Oppien (*Cynégétiques*, II, v. 89), mais le verbe résulte d'une conjecture, les manuscrits présentant les leçons άνέχονται et ἐξανέχονται. Quoi qu'il en soit, le verbe y est employé au moyen et signifie « supporter ».

C'est également dans ce contexte, pour une terre qui s'élève au-dessus de la mer, qu'est employé ce verbe chez Denys le Périégète<sup>1063</sup>, ainsi que le verbe ἐξανέχω dans les *Argonautiques*<sup>1064</sup>. Le préverbe °ἀνα° joue ici un rôle sémantique : le rivage, qui est désigné par le substantif ἡ ἀκτή, « un rivage escarpé », est situé au-dessus de la mer vers laquelle il s'avance. Les deux autres attestations, en revanche, sont employées pour décrire la position d'un golfe. Au vers 291 du chant IV, le verbe est employé pour ce que nous appelons aujourd'hui la mer Adriatique et que les Anciens considéraient comme un golfe, ὁ κόλπος, de la Méditerranée :

τὸ δ' ὀπισθε βαθὺν διὰ κόλπον ἴησιν  
 σχιζόμενος πόντου Τρινακρίου εἰσανέχοντα  
 L'autre [bras], de l'autre côté, se jette dans un golfe profond, après s'être divisé, golfe qui s'avance depuis la mer de Trinacrie.

La mer de Trinacrie désigne vraisemblablement la mer qui se trouve à l'est de la Sicile, c'est-à-dire la partie sud de la mer Adriatique<sup>1065</sup>. La dernière attestation des *Argonautiques*, au vers 1578 du chant IV, est également employée pour décrire la position de la mer. Le dieu Triton indique alors aux Argonautes la route à suivre ; en sortant du lac Triton, les Argonautes vont retrouver la Méditerranée, qu'ils devront traverser pour retrouver la Grèce :

Κεῖνο δ' ὑπήριον θεῖην Πελοπηίδα γαῖαν  
 εἰσανέχει πέλαγος Κρήτης ὕπερ. Ἄλλ' ἐπὶ χειρός  
 δεξιτερῆς, λίμνηθεν ὅτ' εἰς ἀλός οἶδμα βάλητε,  
 τόφρ' αὐτὴν παρὰ χέρσον ἐεργμένοι ἰθύνεσθε,  
 ἔστ' ἂν ἄνω τεῖνησι·  
 Cette mer recouverte de brouillard remonte vers la terre divine de Pélops, au-delà de la Crète. Mais lorsque, en sortant du lac, vous gagnerez le flot de la mer, à main droite, avancez en ligne droite, à l'écart [de la haute mer], le long de la côte, tant qu'elle tend vers le nord.

La première attestation, où le verbe est employé pour décrire la côte du pays des Bébryces, qui est escarpée et donc en hauteur, comme le prouve l'emploi de ἡ ἀκτή, peut être rapprochée d'emplois intransitifs du verbe ἀνέχω. Ce préverbe en ἀνα° peut en effet signifier « s'élever, surgir » quand il est employé de manière intransitive. Apollonios l'emploie par exemple pour des colonnes qui « se dressent » vers le ciel ou pour une plante qui pousse, c'est-à-dire qui « s'élève »

<sup>1063</sup> Denys le Périégète, *Description de la Terre*, v. 470-472 :

ἀλλ' ἦτοι Λιλύβη μὲν ἐπὶ ρίπην ζεφύροιο  
 εἰσανέχει, Πάχυνος δὲ πρὸς ἀγᾶς, αὐτὰρ ἐπ' ἄρκτους  
 ἠνεμόεσσα Πελωρίς, ἐς Αὔσονίην ὀρώωσα.  
 ... mais Lilybée s'élève contre le souffle du Zéphyr, le Pachynos vers le midi et, vers le nord, le Péloris battu par les vents, qui regarde l'Italie.

<sup>1064</sup> II, v. 369-370 :

Κεῖθεν δὲ προτέρωσε μέγας καὶ ὑπείροχος Ἀγκών  
 ἐξανέχει γαίης.  
 Là, plus loin, le grand Coude, proéminent, s'avance depuis la terre.

<sup>1065</sup> DELAGE 1930, p. 200.

verticalement<sup>1066</sup>. Chez les historiens, le verbe est fréquemment employé pour un promontoire rocheux qui « s'avance » en direction de la mer, qui la « surplombe », par exemple chez Hérodote<sup>1067</sup> :

τὸν γουνὸν τὸν Σουνιακόν, μᾶλλον ἐς τὸν πόντον ἀνέχοντα  
... la colline de Sounion, qui s'élève davantage [que le reste de l'Attique] en direction de la mer.

Hérodote compare ici, avec une différence d'échelle, le cap Sounion à la Tauride, c'est-à-dire la Crimée actuelle, puisque ces deux terres font saillie en direction de la mer. Cet emploi de ἀνέχω semble donc assez proche de l'emploi de εἰσανέχω au chant I des *Argonautiques* : les rivages du pays des Bébryces « s'élèvent » en effet au-dessus de la mer et le préverbe ὄνα° semble jouer un rôle sémantique clair. De ce point de vue là, ce verbe peut être rapproché des autres verbes de mouvement en εἰσανα°, εἰσαναβαίνω<sup>1068</sup>, εἰσάνειμι<sup>1069</sup> et εἰσανορούω<sup>1070</sup>, où le sème de la « montée » est toujours aisément perceptible.

---

<sup>1066</sup> III, v. 216-217 :

κίονας οἱ περὶ τοίχους  
ἐξείης ἄνεχον  
... des colonnes qui se dressaient en enfilades autour des remparts.

Pour une plante, III, v. 851. Pour les fils de la Terre, qui sortent du sol comme des plantes, III, v. 1383. Pour une île qui « avance ses côtes » dans une direction, dans une construction transitive, IV, v. 310.

<sup>1067</sup> Hérodote, *Histoires*, IV, 99. Voir aussi, pour le cap Canastraion, VII, 123. Pour des rochers qui « émergent » dans un fleuve, II, 29 ; pour des végétaux qui poussent, II, 37.

Chez Thucydide, pour le cap Cheimérion, *La Guerre du Péloponnèse*, I, 46, 4 ; pour la côte de la Laconie, qui s'avance vers la mer de Sicile et de Crète, IV, 53, 3.

<sup>1068</sup> Homère, *Iliade*, II, v. 514 :

παρθένος αἰδοίη, ὑπεράϊον εἰσαναβάσσα  
La digne jeune fille, étant montée à l'étage...

Voir aussi, *Odyssée*, XVI, v. 449 ; XVII, v. 101 ; XIX, v. 594 ; Triphiodore, *La Prise d'Ilion*, v. 495 ; *Anthologie grecque*, IX, ép. 381, v. 2, qui est une citation de *Iliade*, II, v. 514. Pour le fait de monter au ciel, Mimnerme, fr. 12 (éd. M. West dans *Iambi et elegi Graeci*, vol. 2), v. 4 ; Timothée de Milet, fr. 5 (éd. D. Page dans *Poetae melici Graeci*) ; Aratos, *Phénomènes*, v. 32 ; Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, VII, v. 253 ; *Anthologie grecque*, VII, ép. 587 attribuée à Julien l'Egyptien, v. 2 ; XI, ép. 328 attribuée à Nicarque, v. 9. Pour le fait de monter sur un promontoire ou une montagne, *Iliade*, XVIII, v. 68 ; *Hymne homérique à Pan*, v. 11 ; *Argonautiques Orphiques*, v. 553 ; *Anthologie grecque*, XIV, ép. 77, v. 2. Pour le fait de remonter à Troie depuis la plaine, *Iliade*, VI, v. 74 ; XVII, v. 320 et 337 ; XXIV, v. 700. Pour le fait de monter sur un bateau, *Anthologie grecque*, VII, ép. 374 attribuée à Marcus Argentarius, v. 8, mais les manuscrits présentent la leçon εἰσεμβαινῶ. Pour le fait de monter dans un lit, *Iliade*, VIII, v. 291 ; Hésiode, *Théogonie*, v. 57, 508 et 939 ; fr. 25 (éd. R. Merkelbach et M. West dans *Fragmenta Hesiodica*), v. 35 ; fr. 26, v. 8 ; fr. 129, v. 7 ; fr. 129, v. 21 ; fr. 211, v. 10 ; Manéthon, *Apotelesmatica*, II, v. 190 et VI, v. 159. Pour un lieu dont l'altitude n'est pas précisée, Callimaque, fr. 261 (éd. R. Pfeiffer), v. 2 ; *Lapidaire orphique*, v. 170 ; *Anthologie grecque*, XIV, ép. 100, v. 2.

Chez Apollonios, le verbe est employé pour le fait de monter sur un rivage abrupt, ἡ ἄκτῆ (I, v. 846), sur une montagne (I, v. 985), vers le ciel (I, v. 1100 ; II, v. 938).

<sup>1069</sup> Homère, *Iliade*, VII, v. 421-423 :

Ἥλιος μὲν ἔπειτα νέον προσέβαλλεν ἀρούρας  
ἐξ ἀκαλαρρεΐταιο βαθυρρούου Ὠκεανοῖο  
οὐρανὸν εἰσανιών·  
Le Soleil, alors, frappait depuis peu les champs, étant monté vers le ciel depuis l'Océan au courant profond et silencieux.

Voir aussi Hésiode, *Théogonie*, v. 761. Pour les étoiles, Théocrite, *Idylles*, XXII, v. 8. Pour des abeilles, Nonnos de Panopolis, *Paraphrase de l'Évangile selon saint Jean*, I, v. 215. Chez Apollonios, pour le fait de monter sur une montagne, I, v. 1092-1093 :

Αἰσονίδη, χρειώ σε τόδ' ἱερὸν εἰσανιόντα  
Δινδύμου ὄκριόντος  
Aisonide, il est nécessaire que, étant monté vers ce temple de l'âtre Dindymon...

Sans notion d'altitude, pour l'expédition à Troie, Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, XIV, v. 355 ; avec l'idée de « retour », accompagné de l'adverbe πάλιν, *Oracles Sibyllins*, III, v. 95 ; le texte est corrompu en V, v. 151.

<sup>1070</sup> Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, II, v. 657-658 :

Les deux attestations du chant IV, où le verbe est employé pour décrire la position d'un bras de mer, posent davantage de difficultés : l'emploi d'un préverbe en ὀάνα° pour désigner une terre qui « s'élève » au-dessus de la mer est naturel, mais l'employer pour un golfe, qui est par définition plus bas que les terres qui l'entourent, est plus surprenant. Pour l'attestation du vers 1578, il serait envisageable que le préverbe véhicule le sème du « retour », qui est fréquemment attesté pour ce préverbe<sup>1071</sup>, puisque les Argonautes sont sur le point de regagner la Grèce :

Κεῖνο δ' ὑπέρριον θεῖην Πελοπιίδα γαῖαν  
 εἰσανέχει πέλαγος Κρήτης ὕπερ. Ἄλλ' ἐπὶ χειρός  
 δεξιτερῆς, λίμνηθεν ὅτ' εἰς ἀλός οἶδμα βάλητε,  
 τόφρ' αὐτὴν παρὰ χέρσον ἐεργμένοι ἰθύνεσθε,  
 ἔστ' ἄν ἄνω τεῖνησι·

Cette mer recouverte de brouillard remonte (revient ?) vers la terre divine de Pélops, au-delà de la Crète. Mais lorsque, en sortant du lac, vous gagnerez le flot de la mer, à main droite, avancez en ligne droite, à l'écart [de la haute mer], le long de la côte, tant qu'elle tend vers le nord.

L'idée du « retour » n'est en revanche pas envisageable pour les deux autres attestations du verbe. Il pourrait également s'agir ici de « monter vers la haute mer », mais ce sens ne conviendrait pas pour l'attestation du vers 291, puisque le golfe s'enfonce dans les terres. L'adverbe ἄνω, au vers 1581, signifie ici « vers le nord »<sup>1072</sup> : Triton met en garde les Argonautes contre l'itinéraire direct, qui est brumeux et trop dangereux, et les Argonautes vont donc longer la côte libyenne jusqu'à ce qu'ils atteignent un cap orienté vers le nord, que l'on a identifié au cap Phycous. Le verbe εἰσανέχω pourrait alors signifier « monter [vers le nord] » au vers 1578, les cartes grecques étant orientées vers le nord. Ce sens conviendrait également au vers 291 puisque la mer Adriatique se prolonge effectivement en direction nord depuis la mer de Sicile. Cela étant, si le sens « vers le nord » est bien attesté pour l'adverbe ἄνω, il ne l'est pas pour les préverbes en ὀάνα° et nous n'en avons trouvé aucun autre exemple réellement convaincant dans les *Argonautiques*<sup>1073</sup>. Ces deux attestations sont en réalité

---

Τότε δ' ἄμβροτος Ἥως  
 οὐρανὸν εἰσανόρουσ<εν> ὁμῶς πολυαλδέσιν Ὀραις  
 Alors, l'immortelle Aurore monte vers le ciel avec les Heures nourissantes.

Voir aussi, également pour l'Aurore, XIV, v. 2. Employé absolument, pour Dieu qui « s'élève », Apollinaire de Laodicée, *Metaphrasis psalmodum*, 46, v. 10, qui glose le Psaume 46 où l'on trouve ἀνέβη ὁ θεός.

<sup>1071</sup> PUIGDOLLERS 1994.

<sup>1072</sup> Pour ἄνω avec le sens « au nord », Hérodote, *Histoires*, I, 72, mais le syntagme ἄνω πρὸς βορέην serait alors redondant :

ῥέον ἄνω πρὸς βορέην ἄνεμον ἔνθεν μὲν Συρίους Καππαδόκας ἀπέργει, ἐξ εὐνόμου δὲ Παφλαγόνας.  
 [Le fleuve Halys], coulant vers le nord, face au Borée, sépare les Syriens de Cappadoce d'un côté et ceux de Paphlagonie à gauche.

Pour les régions du nord, τὰ ἄνω χωρία, par opposition à τὰ κάτω, τὰ πρὸς τὴν ἠῶ et τὰ πρὸς ἐσπέρην, I, 142. Pour « l'Europe du Nord », τὰ ἄνω τῆς Εὐρώπης, qui est comparée à la Libye au sud, II, 26. Pour les Thraces et les Scythes, Platon, *République*, IV, 435e.

<sup>1073</sup> Relevé effectué d'après l'*Index Verborum* d'August Wellauer. Pour quelques formes, le sème véhiculé par le préverbe ὀάνα° est peu clair. C'est par exemple le cas, pour ἀνέρχομαι, en I, v. 190-191, où il est possible de comprendre que Méléagre a « embarqué » depuis Calydon :

Οἰνεΐδης δ' ἐπὶ τοῖσιν ἀφορμηθεὶς Καλυδῶνος  
 ἀλκήϊεις Μελέαγρος ἀνήλυθε, Λαοκόων τε  
 Le fils d'Oineus monta aussi, parti de Calydon, le fort Méléagre, ainsi que Laocoon.

plus proches de εἰσέχω, qui, dans les textes géographiques, est régulièrement employé pour des golfes<sup>1074</sup>.

Alors que les autres verbes en εἰσανα°, notamment dans le texte homérique, présentent un fonctionnement concentrique très clair, puisqu'ils désignent tous une « montée » et régissent tous un accusatif allatif direct, le verbe εἰσανέχω présente davantage de difficultés : sur le plan sémantique, il n'est pas certain que le sème de la « montée » soit présent pour toutes les attestations, alors qu'il l'est de manière évidente partout ailleurs ; sur le plan syntaxique, deux attestations sur trois régissent un génitif direct alors que l'accusatif direct est attendu et est de fait attesté partout ailleurs, y compris dans les autres verbes en εἰσανα° des *Argonautiques*, mais il est vrai que εἰσέχω est parfois attesté avec un unique syntagme ablatif<sup>1075</sup>.

Notre corpus ne contient donc qu'un seul exemple véritablement convaincant de verbe doublement préverbé à fonctionnement concentrique dans lequel chacun des deux préverbes joue de manière sensible un rôle sémantique ou syntaxique. Le verbe συναέρχομαι peut en effet être analysé comme un préverbé en συν° du verbe ἀνέρχομαι, qui présente déjà le préverbe ἀνα° : le préverbe interne °ἀνα°, qui indique l'orientation du mouvement, joue un rôle sémantique alors que le préverbe externe συν° joue un rôle syntaxique. Le préverbé εἰσανέχω est plus difficile d'interprétation en raison du caractère hétérogène des attestations, tant pour le sens que pour la syntaxe.

## 2) Les préverbés en °κατα° et en °προ° : quel rôle pour le préverbe interne ?

A ces verbes, qui présentent en effet une structure concentrique, il faut rajouter un nombre important de préverbés en °κατα° et en °προ°, pour lesquels le rôle du préverbe interne est plus difficile à cerner, généralement parce que le préverbe interne est dans un rapport de redondance par rapport au thème verbal. Ainsi, les verbes πίπτω et καταπίπτω étant sémantiquement et syntaxiquement très proches, le verbe ἐγκαταπίπτω peut à la fois être analysé comme un préverbé en ἐν° de καταπίπτω et comme une variante synonymique de ἐμπίπτω. Pour ces verbes, l'écart entre le verbe doublement préverbé et préverbé simple est ténu et il est parfois difficile de saisir ce qui justifie

---

Voir aussi II, v. 674, où le sème du « retour » est peut-être présent. Aucun exemple n'est véritablement convaincant. Pour un autre verbe préverbé en °ἀνα°, ἐξάνειμι, où le sens de °ἀνα° est difficilement perceptible et où les Argonautes naviguent vers le sud, IV, v. 562.

<sup>1074</sup> Pour un golfe, Hérodote, *Histoires*, II, 11 ; Strabon, *Géographie*, XII, 4 ; Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 44, 2 ; Arrien, *L'Inde*, 32, 11 ; 43, 2 ; Dion Chrysostome, *Discours*, V, 8 ; VI, 3 ; Aelius Aristide, *Discours*, XIII, p. 128, l. 22 ; XXXVI, p. 354, l. 17 ; Pausanias, *Description de la Grèce*, III, 22, 11 ; VII, 2, 11. Pour une mer, Aelius Aristide, *Discours*, XXXVI, v. 354, l. 32. Pour un canal, Hérodote, *Histoires*, I, 193 ; II, 138 ; II, 158. Pour une montagne, Strabon, *Géographie*, XI, 11. Pour une terre qui avance dans la mer, Arrien, *L'Inde*, 40, 10. Pour un cap, Pausanias, *Description de la Grèce*, III, 14, 2. Pour une chambre qui « ouvre, conduit » jusqu'à une autre pièce, Hérodote, *Histoires*, III, 78. Pour le soleil qui « entre » dans une maison, VIII, 137. Le verbe continue à être employé par la suite.

<sup>1075</sup> Cf. *supra*, p. 4, n. 1016.

l'emploi du préverbe interne °προ° ou °κατα°, qui ne semble pas modifier le sens ou la syntaxe du verbe.

#### a) Les préverbés à préverbe interne °κατα°

Notre corpus contient huit préverbés nouveaux qui présentent un double préverbe à préverbe interne °κατα° : ἀποκατατίθεμαι (III, v. 817 et 1287), ἐγκαταθνήσκω (II, v. 834), ἐγκαταλέχομαι (IV, v. 431), ἐγκατένασσα (III, v. 117), ἐγκαταπίπτω (III, v. 655), περικαταβάλλω (III, v. 707), περικαταπίπτω (II, v. 828 et III, v. 543) et περικατατίθεμαι (III, v. 156).

Nous avons vu que, pour une partie importante de ces verbes, le préverbe externe commande la syntaxe du verbe : c'est le cas des quatre préverbés en ἐγκατα°, de ἀποκατατίθεμαι et de περικαταπίπτω. Pour les deux autres verbes, περικατατίθεμαι et περικαταβάλλω, aucun des deux préverbes ne semble avoir une incidence syntaxique. Pour autant, ce préverbe °κατα°, qui ne joue pas un rôle syntaxique dans ces préverbés, ne semble pas modifier de manière sensible le sens du verbe. Il est connu, par exemple, que καταθνήσκω est une variante synonymique de θνήσκω et il en découle naturellement que ἐγκαταθνήσκω est vraisemblablement une variante synonymique de ἐνθνήσκω. Pour ἐγκαταθνήσκω et pour les verbes qui présentent un comportement similaire, le préverbe °κατα° ne semble avoir aucune incidence sémantique. Pour d'autres verbes, comme ἐγκαταπίπτω, le verbe désigne bel et bien un mouvement descendant, mais le sème de la « descente » est déjà présent dans le verbe simple : dans ce cas, le préverbe interne °κατα° ne modifie pas réellement le sens du verbe mais joue peut-être un rôle stylistique, en permettant au poète d'insister sur un sème du verbe. Enfin, nous nous intéresserons au verbe περικαταβάλλω, qui pose d'importants problèmes de compréhension et d'édition du texte.

#### i. Le préverbe °κατα° n'a pas d'incidence sémantique

Pour trois verbes en °κατα° de notre corpus, l'incidence sémantique du préverbe °κατα° n'est guère sensible. C'est le cas de deux verbes en ἐγκατα°, ἐγκαταθνήσκω (II, v. 834) et ἐγκατένασσα (III, v. 116) ; pour ces deux verbes, le préverbé en κατα° semble être une variante synonymique du verbe simple et il est donc naturel que le préverbé en ἐγκατα° soit également une variante synonymique du préverbé en ἐν°. Le verbe περικατατίθεμαι (III, v. 156), en revanche, présente davantage de difficultés, car le verbe κατατίθεμαι signifie le plus souvent « déposer, mettre à l'écart » alors que περικατατίθεμαι signifie, comme περιτίθεμαι, « mettre autour ».

#### Le verbe ἐγκαταθνήσκω (II, v. 834)

Les verbes θνήσκω et καταθνήσκω, tous deux attestés dès le texte homérique, semblent fonctionner comme des variantes synonymiques. Le verbe καταθνήσκω a été bien étudié par Aurore Violas dans sa thèse sur les préverbés en κατα° chez Homère, Hésiode et Hérodote : le préverbe κατα°

soulignerait l'aboutissement de l'action mais, la mort étant irréversible par nature, il est souvent difficile de distinguer ce qui justifie l'emploi du préverbe<sup>1076</sup>.

Il en résulte que le préverbe en ἐγκατα<sup>ο</sup> et le préverbe en ἐν<sup>ο</sup> sont eux aussi sémantiquement proches. De fait, le préverbe ἐνθνήσκω, surtout attesté dans la langue tragique, signifie « mourir dans » et régit, comme ἐγκαταθνήσκω, un datif locatif direct. On trouve d'ailleurs dans les *Héraclides* d'Euripide une attestation particulièrement proche de celle de ἐγκαταθνήσκω dans les *Argonautiques* puisqu'il s'agit, dans un cas comme dans l'autre, de « mourir dans les bras » de quelqu'un<sup>1077</sup> :

Ἔπου δέ, πρέσβυ· σῆ γὰρ ἐνθανεῖν χερί  
θέλω·

Suis-moi, vieillard, car c'est dans tes bras que je souhaite mourir.

Pour le verbe ἐγκαταθνήσκω, le préverbe interne <sup>ο</sup>κατα<sup>ο</sup> ne semble donc pas avoir d'incidence sémantique.

### Le verbe ἐγκατένασσα (III, v. 116)

Le verbe ἐγκατένασσα présente davantage de difficultés, parce que le thème verbal est plus rare et que le préverbe en ἐν<sup>ο</sup> n'est pas attesté à l'actif.

Comme pour θνήσκω et καταθνήσκω, le verbe simple et le préverbe en κατα<sup>ο</sup> sont sémantiquement et syntaxiquement proches : les aoristes ἔνασσα et κατένασσα peuvent tous les deux signifier « établir » et régissent tous les deux un accusatif direct et un syntagme locatif. Pour le verbe simple, Apollonios n'emploie que le moyen transitif<sup>1078</sup>, mais l'actif est attesté par ailleurs, par exemple par Pindare<sup>1079</sup> :

τῷ Λακεδαίμονι  
ἐν Ἄργει τε καὶ ζαθέα Πύλω  
ἔνασσεν ἀλκάντας Ἡρακλέος  
ἐγγόνους Αἰγίμοῦ

<sup>1076</sup> VIOLAS 2014, p. 617-621 et VIOLAS 2015, p. 5-8. Ce préverbe s'intègre dans une importante série de verbes en κατα<sup>ο</sup> où le préverbe souligne l'aboutissement d'un processus de destruction.

<sup>1077</sup> Euripide, *Héraclides*, v. 560-561. Voir aussi, avec un datif direct, *Hécube*, v. 246 ; *Rhésos*, v. 869 ; Nicandre, *Thériaques*, v. 816 ; employé absolument, Sophocle, *Œdipe à Colone*, v. 790 ; *Collection hippocratique (Superfétation, 10)*. Pour ἐγκαταθνήσκω, II, v. 834 :

χείρεσσι δ' ἐὼν ἐνικάτθαν' ἐταίρων.

Il mourut dans les bras de ses compagnons.

<sup>1078</sup> I, v. 1356 :

δὴ γὰρ ῥα καταυτόθι νάσσατο παῖδας

C'est précisément à cet endroit, en effet, qu'[Héraclès] avait établi les enfants...

Voir aussi IV, v. 597. Pour une ville que l'on « fonde », IV, v. 275. Le verbe signifie en revanche « s'établir » au vers 93 du chant I et aux vers 988 et 1140 du chant IV.

<sup>1079</sup> Pindare, *Pythiques*, V, v. 69-73. On trouve également l'actif chez Homère, mais il ne régit pas un accusatif de personne (*Odyssée*, IV, v. 174) :

καὶ κέ οἱ <ἐν> Ἄργεϊ νάσσα πόλιν καὶ δώματ' ἔτευξα

...et, à Argos, j'aurais fondé une ville pour [Ulysse] et je lui aurais construit une maison.

Voir aussi, pour le fait de « fonder » un temps, *Hymne homérique à Apollon*, v. 298. Le verbe semble signifier « s'établir » chez Pindare (fr. 52e [éd. H. Maehler dans *Pindari carmina cum fragmentis*, vol. 2], v. 36), mais le texte est très fragmentaire. Le moyen signifie par ailleurs « s'établir » : Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, v. 639 ; fr. 129 (éd. R. Merkelbach et M. West dans *Fragmenta Hesiodica*), v. 17 ; Alexandre d'Étolie, fr. 6 (éd. J. Powell dans *Collectanea Alexandrina*), v. 3 ; Lycophron, *Alexandra*, v. 1026 ; Aratos, *Phénomènes*, I, v. 134. Ce verbe continue à être attesté par la suite.

τε.

A Lacédémone, à Argos et dans la vénérable Pylos, [Apollon] établit les valeureux descendants d'Héraclès et d'Aigimios.

Le préverbe en κατα<sup>ο</sup> n'est pas non plus employé à l'actif par Apollonios<sup>1080</sup>, mais, comme le verbe simple, il signifie « établir », par exemple dans la *Théogonie*<sup>1081</sup> :

τόν ῥ' Ἡρη θρέψασα Διὸς κυδρὴ παράκοιτις  
γουνοῖσιν κατένασσε Νεμείης, πῆμ' ἀνθρώποις.  
[le lion de Némée] qu'Héra, l'illustre épouse de Zeus, avait élevé et établi dans les collines  
de Némée, ce fléau pour les hommes !

Là encore, le verbe simple ἔνασσα et le préverbe en κατα<sup>ο</sup> κατένασσα semblent fonctionner comme des variantes synonymiques et le lecteur moderne peine à saisir ce qui justifie l'emploi du simple ou du préverbe.

Il est malaisé de comparer le verbe de notre corpus, ἐγκατένασσα, au préverbe en ἐν<sup>ο</sup> correspondant, car ἐνενασσάμην, « s'établir dans », n'est attesté qu'au moyen<sup>1082</sup>, alors que ἐγκατένασσα, « établir dans », est employé à l'actif dans ses deux attestations conservées, chez Apollonios et Moïro<sup>1083</sup>. Cela étant, au-delà des différences de voix et de diathèse, les deux verbes sont sémantiquement très proches : il s'agit dans un cas comme dans l'autre d'« établir quelqu'un », de « lui donner une résidence ».

### Le verbe περικατατίθεμαι (III, v. 156)

Le verbe περικατατίθεμαι désigne, dans les *Argonautiques*, le fait de « mettre autour de soi » un vêtement ou un accessoire circulaire, qui vient entourer le corps :

Αὐτίκα δ' ἰοδόκην χρυσέη περικάθετο μίτρη,  
πρέμνω κεκλιμένην, ἀνὰ δ' ἀγκύλον εἴλετο τόξον.  
Aussitôt, grâce à une ceinture dorée, il mit autour de son corps son carquois, qui était  
appuyé contre une souche, et s'empara de son arc recourbé.

<sup>1080</sup> Apollonios emploie en revanche le moyen, « s'établir » (II, v. 249-250) :

Λίπεν δ' ὁ γε πατὴρ εἴφετμῃ  
Φθίην· ἐν δὲ Κέφῳ κατενάσσατο  
[Aristée] quitta la Phtie à la demande de son père et s'établit à Céos.

Voir aussi, pour l'aoriste passif κατενάσθη, I, v. 91.

<sup>1081</sup> Hésiode, *Théogonie*, v. 328-329. Voir aussi v. 620 ; *Les Travaux et les Jours*, v. 168 ; Bacchylide, *Epinicies*, III, v. 60 ; XI, v. 41 ; Apollinaire de Laodicée, *Metaphrasis psalmodum*, II, 23, v. 5. Au moyen, « établir », Eschyle, *Euménides*, v. 929. Au moyen et au passif, « s'établir, habiter », Hésiode, fr. 70, v. 37 ; Euripide, *Les Phéniciennes*, v. 207 ; Aristophane, *Les Guêpes*, v. 662.

<sup>1082</sup> Pour le moyen ἐνενασσάμην, « s'établir dans », IV, v. 1212-1213 :

εἰσότε Βακχιάδαι, γενεῖην Ἐφύρηθεν ἕοντες,  
ἄνερες ἐνάσσαντο μετὰ χρόνον  
... jusqu'à ce que les Bacchiades, qui étaient originaires d'Ephyra, s'établissent [sur l'île des Phéaciens] après  
un temps.

Voir aussi Callimaque, *Hymne à Délos*, v. 15 ; fr. 75 (éd. R. Pfeiffer). Le thème de présent ἐνναίω, déjà attesté à l'époque classique, signifie « habiter dans ».

<sup>1083</sup> Pour ἐγκατένασσα, III, v. 115-117 :

Γανυμήδεα, τὸν ῥά ποτε Ζεὺς  
οὐρανῷ ἐγκατένασσαν ἐφέστιον ἀθανάτοισιν,  
κάλλεος ἡμερθεῖς.  
... Ganymède, que Zeus avait un jour installé au ciel pour être le familier des immortels, parce qu'il le désirait  
pour sa beauté.

C'est également le sens du préverbe simple κατατίθειν, qui est souvent employé pour des couronnes ou pour des bijoux circulaires, par exemple dans *Médée* d'Euripide<sup>1084</sup> :

Πείσει χάρις ἀμβρόσιός τ'  
αὐγὰ πέπλον  
χρυσότευκτόν  
τε στέφανον περιθέσθαι.

Leur grâce et leur éclat divin la convaincront de revêtir le voile et la couronne d'or.

Ce verbe apparaît également dans un vers formulaire de l'*Odyssée* pour le fait de « passer un glaive autour de l'épaule », vraisemblablement à l'aide d'une courroie<sup>1085</sup> :

περὶ δὲ ξίφος ὄξυθ' ὤμῳ  
Il passa son épée autour de son épaule.

Le verbe περικατατίθειν est donc employé dans un contexte très proche de celui dans lequel on trouve régulièrement le verbe simple περιτίθειν et les deux verbes semblent bien être des variantes synonymiques. Pour Richard Hunter, cependant, le préverbe °κατα° a une incidence sémantique : il désigne le fait que le carquois d'Eros, qui est suspendu à une courroie, pend « vers le bas »<sup>1086</sup>. Quoi qu'il en soit, le verbe ne peut pas être rapproché du verbe κατατίθειν tel qu'il est employé dans la langue homérique, où le verbe signifie « déposer, mettre à l'écart », notamment pour des armes<sup>1087</sup>, mais Malcolm Campbell montre que le verbe κατατίθειν, comme le verbe simple τίθειν<sup>1088</sup>, est parfois employé pour le fait de « revêtir des armes » dans la poésie hellénistique<sup>1089</sup>. Il cite en particulier une épigramme d'Asclépiade de Samos, qui était contemporain d'Apollonios, où il s'agit également d'Eros<sup>1090</sup> :

<sup>1084</sup> Euripide, *Médée*, v. 981-984. Voir aussi, pour un bijou circulaire, Xénophon, *Cyropédie*, II, 4, 6 ; Platon, *République*, II, 360b ; Bible des Septante, *Judith*, 10, 4 ; *Proverbes*, 7, 3 ; *Osée*, 2, 15 ; *Jérémie*, 34, 2. Pour une couronne ou un diadème, Sappho, fr. 94 (éd. E. Lobel et D. Page dans *Poetarum Lesbiorum fragmenta.*), v. 14 (mais le texte est très fragmentaire) ; Aristophane, *L'Assemblée des femmes*, v. 131 ; *Les Thesmophories*, v. 380 ; Polybe, *Histoires*, IV, 48, 10 et 12 ; V, 57, 2 et 5 ; VI, 39, 9 ; XX, 12, 6 ; XXX, 2, 4 ; Bible des Septante, *Lévitique*, 16, 4 ; *I Maccabées*, 11, 13 ; 12, 39 ; 13, 32 ; *Job*, 31, 36 ; *Esaïe*, 59, 17 ; *Lettre de Jérémie*, 42. Pour une ceinture, Bible des Septante, *Jérémie*, 13, 1. Pour un vêtement ou une armure, Sappho, fr. 54 (*ibid.*) ; Platon, *Criton*, 53d ; Aristote, *Du monde*, 399b ; Polybe, *Histoires*, VI, 23, 16 ; X, 26, 2 ; XI, 9, 4 ; Bible des Septante, *Jérémie*, 28, 3. Pour un voile que l'on porte autour de la tête, Aristophane, *Lysistrata*, v. 533. Pour des sabots que l'on enfle, Aristophane, *Acharniens*, v. 740. Pour un casque, Héraclite le Paradoxographe, *De incredibilibus*, 27 ; Bible des Septante, *Sagesse*, 5, 18.

<sup>1085</sup> Homère, *Odyssée*, II, v. 3 ; IV, v. 308 ; XX, v. 125.

<sup>1086</sup> HUNTER 1989, p. 115, n. au v. 156 : « the quiver hangs down while supported by a band around the body ». On pourrait faire la même remarque pour κατατίθειν dans sa seule attestation des *Argonautiques* (III, v. 867), avec un effet d'écho interne :

Τό ρ' ἢ γ' ἐξανελούσα θυώδει κάτθετο μίτρη  
ἢ τέ οἱ ἀμβροσίοισι περὶ στήθεσσιν ἔερτο.  
[Médée] sortit [le Prométhéion] et le déposa dans le bandeau parfumé qui était attaché autour de sa divine poitrine.

<sup>1087</sup> Pour le fait de « déposer » quelque chose à l'écart, pour le ranger ou parce que l'on n'en a plus besoin, Homère, *Iliade*, XXII, v. 111 ; *Odyssée*, XIII, v. 72 ; XVII, v. 86 et 179 ; XIX, v. 17 et 20 ; XX, v. 249 ; XXI, v. 264 ; XXII, v. 141. Pour le fait de « disposer » quelque chose, *Odyssée*, XVIII, v. 45 ; XXIV, v. 190. Pour Francis Vian, « κατατίθειν est impropre ; il signifie normalement « déposer » » (VIAN 1961, p. 42, n. au v. 156).

<sup>1088</sup> Pour un casque, Homère, *Iliade*, V, v. 743 ; X, v. 31 ; XI, v. 41 ; XIX, v. 381. Pour une armure, *Iliade*, X, v. 34. Pour un bouclier, *Iliade*, X, v. 149 ; XV, v. 479 ; *Odyssée*, XXII, v. 122. Pour une épée, *Odyssée*, VIII, v. 416. Pour un ornement, ὁ κόσμος, *Iliade*, XIV, v. 187.

<sup>1089</sup> CAMPBELL 1969, p. 138, n. au v. 156.

<sup>1090</sup> *Anthologie grecque*, XII, ép. 50 attribuée à Asclépiade de Samos, v. 3-4. Nous présentons ici la leçon des manuscrits, mais les éditeurs choisissent la conjecture κατεθήξατο, « il aiguïsa ». Sur ce passage, voir GIANGRANDE 1968, p. 129 :

οὐδ' ἐπὶ σοὶ μόνῳ κατεθήκατο τόξα καὶ ἰοὺς  
πικρὸς Ἔρως.

... et tu n'es pas le seul contre qui le cruel Eros s'est armé de son arc et de ses flèches.

Dans cette épigramme, le préverbe en *κατα*<sup>ο</sup> ne se distingue guère du verbe simple, que ce soit pour le sens ou pour la syntaxe. Pour cet emploi alexandrin de *κατατίθεμαι* et pour l'emploi que fait Apollonios de *περικατατίθεμαι*, le préverbe *κατα*<sup>ο</sup> ne semble pas modifier le sens du préverbe de manière sensible : dans les *Argonautiques*, *περικατατίθεμαι* semble donc se comporter comme une variante synonymique de *περιτίθεμαι*.

Pour les deux verbes en *ἐγκατα*<sup>ο</sup>, *ἐγκαταθνήσκω* et *ἐγκατένασσα*, le fonctionnement du double préverbe est relativement clair : le verbe simple étant une variante synonymique du préverbe en *κατα*<sup>ο</sup>, le préverbe en *ἐγκατα*<sup>ο</sup> est naturellement une variante synonymique du préverbe en *ἐν*<sup>ο</sup>. Pour ces deux verbes, il est tout à fait possible de considérer que le préverbe a un fonctionnement concentrique : *ἐγκαταθνήσκω* peut être compris comme un préverbe en *ἐν*<sup>ο</sup> de *καταθνήσκω* et *ἐγκατένασσα* peut être interprété comme un préverbe en *ἐν*<sup>ο</sup> de *κατένασσα*. Le verbe *περικατατίθεμαι* est un peu plus complexe car, s'il existe bel et bien des attestations de *κατατίθεμαι* où le préverbe en *κατα*<sup>ο</sup> fonctionne comme une variante synonymique du verbe simple, ces attestations restent extrêmement rares. Il est en tout cas clair que *περικατατίθεμαι* se comporte comme une variante synonymique de *περιτίθεμαι*, qui est attesté dans des contextes proches : le rôle sémantique du préverbe *κατα*<sup>ο</sup>, s'il existe, est difficile à saisir pour le lecteur moderne.

## ii. Préverbation en *κατα*<sup>ο</sup> et insistance sur le mouvement descendant ?

Pour les autres préverbés en *κατα*<sup>ο</sup> de notre corpus, le préverbe désigne un « mouvement descendant », ce qui est attendu pour un préverbe en *κατα*<sup>ο</sup><sup>1091</sup>. Cela n'implique cependant pas que le préverbe *κατα*<sup>ο</sup> modifie le sens du verbe de manière sensible : pour tous ces verbes, le sème de la « chute » ou de la « descente » est déjà présent dans le thème verbal. C'est par exemple le cas pour *ἐγκαταπίπτω* et *περικαταπίπτω* : *πίπτω*, « tomber », désigne en lui-même un mouvement descendant et le préverbe ne modifie donc pas le sens du verbe.

### Le verbe *ἐγκαταλέχομαι* (IV, v. 431)

Le verbe *λέχομαι*, « se coucher », désigne par nature un mouvement descendant : le sème de la descente est déjà présent dans le thème verbal et, par conséquent, le verbe *καταλέχομαι* semble être

---

cet emploi de *κατατίθεμαι* serait un emploi *contraria significatione*, typique de la poésie alexandrine. Voir aussi Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, XII, v. 303-304 :

Ὡς εἰπὼν ὅμοισι κατ' ἄμβροτα θήκατο τεύχη  
πατρὸς ἐοῦ·

Il parla ainsi et déposa sur ses épaules les armes divines de son père.

<sup>1091</sup> Pour les verbes de mouvement, cf. *supra*, p. 4. Pour les autres verbes, cf. *supra*, p. 4.

une variante synonymique du verbe simple. Dans les poèmes homériques, on trouve d'ailleurs ces deux verbes employés dans des contextes très proches. Le verbe simple λέχομαι est ainsi employé au vers 50 du chant XIX de l'*Odyssée*<sup>1092</sup> :

ἔνθ' ἄρα καὶ τότε ἔλεκτο καὶ Ἡῶ δῖαν ἔμιμνεν.  
Là, [Télémaque] était lui aussi couché et attendait l'aube divine.

On trouve le préverbe dans un contexte très proche, au vers 663 du chant IX de l'*Illiade*<sup>1093</sup> :

ἔνθ' ὁ γέρον κατέλεκτο καὶ Ἡῶ δῖαν ἔμιμνεν.  
Là, le vieillard était couché et attendait l'aube divine.

L'écart entre λέχομαι et καταλέχομαι, s'il existe, est difficilement perceptible ici. De même, dans l'unique occurrence de ἐγκαταλέχομαι, il ne semble pas qu'Apollonios insiste véritablement sur un mouvement descendant (IV, v. 430-432) :

τοῦ δὲ καὶ ἀμβροσίη ὀδμή πέλεν ἐξέτι κείνου  
ἐξ οὗ ἄναξ αὐτὸς Νυσηῖος ἐγκατέλεκτο  
ἀκροχάλιζ οἴνω καὶ νέκταρι  
[La toile [πέπλος, v. 423] donnée par Hypsipylé] avait encore une odeur d'ambrosie depuis  
que le seigneur de Nysa en personne s'était couché dedans, ivre de vin et de nectar.

Le préverbe simple \*ἐλλέχομαι n'étant pas attesté, toute comparaison entre ἐγκαταλέχομαι et \*ἐλλέχομαι est impossible. On trouve en revanche au chant XIV de l'*Illiade* le syntagme λέχομαι ἐν τι, employé dans un contexte très proche de celui dans lequel on trouve ἐγκαταλέχομαι dans les *Argonautiques*<sup>1094</sup> :

τῷ ἐνι λεξάσθην  
[Zeus et Héra] se couchèrent sur [le tapis].

Comme pour les préverbes précédents, le verbe simple et le préverbe en κατα° se comportent comme des variantes synonymiques : il en résulte que, pour ἐγκαταλέχομαι, le préverbe interne °κατα°, qui ne commande pas la syntaxe du verbe, ne semble pas non plus en modifier le sens. Il est envisageable que le préverbe °κατα° permette d'insister sur le mouvement descendant désigné par le verbe mais, si c'est le cas, ce n'est guère sensible pour le lecteur moderne : le contexte dans lequel Apollonios emploie ἐγκαταλέχομαι est très proche de celui dans lequel Homère emploie λέχομαι ἐν τι et il ne semble pas que le poète s'y montre particulièrement insistant.

### Le verbe ἐγκαταπίπτω (III, v. 655)

De la même manière, le verbe καταπίπτω, « tomber »<sup>1095</sup>, semble être une variante synonymique de πίπτω, « tomber », qui désigne nécessairement un mouvement vers le bas. Les verbes

<sup>1092</sup> Pour les autres attestations homériques, *Illiade*, IV, v. 131 ; IX, v. 617 et 666 ; XIV, v. 350 ; XXIV, v. 650 ; *Odyssée*, III, v. 365 ; IV, v. 413 ; VII, v. 319 ; X, v. 320 ; XVII, v. 102 ; XIX, v. 595 et 598. ; XXIII, v. 172. A l'actif, « endormir, coucher », *Illiade*, XIV, v. 252 ; XXIV, v. 635. Le verbe n'est pas attesté dans les *Argonautiques*.

<sup>1093</sup> Pour les autres attestations homériques, *Illiade*, IX, v. 690 ; *Odyssée*, III, v. 353 ; XI, v. 62 ; XIII, v. 75 ; XIV, v. 520 ; XV, v. 394 ; XIX, v. 44 ; XXII, v. 196. Ce verbe n'est pas attesté dans les *Argonautiques*.

<sup>1094</sup> Homère, *Illiade*, XIV, v. 350 ; une lecture préverbale serait envisageable, mais tous les manuscrits présentent la leçon postpositionnelle, que retiennent tous les éditeurs.

<sup>1095</sup> Sur καταπίπτω chez Homère et Hésiode, VIOLAS 2014, p. 452-457. Le verbe est employé par Apollonios (IV, v. 1688) :



Ce passage peut aisément être rapproché d'un passage des *Guêpes* d'Aristophane où l'on trouve le syntagme τῷ ξίφει περιπίπτω, où le verbe περιπίπτω présente la même construction et le même sens que πρικαταπίπτω chez Apollonios<sup>1098</sup> :

ΦΙ. Καὶ ξίφος γέ μοι δότε.  
Ἦν γὰρ ἡττηθῶ λέγων σου, περιπεσοῦμαι τῷ ξίφει.  
Philocléon : Donnez-moi au moins une épée, car si je suis vaincu dans ce débat, je tomberai sur mon épée.

De même, l'attestation du vers 543 du chant III, où il s'agit d'un faucon qui tombe contre l'aplustre, peut être rapprochée de certains emplois de περιπίπτω<sup>1099</sup>. Pour les deux attestations de περιπίπτω dans les *Argonautiques*, il existe donc une attestation de περιπίπτω employée dans un contexte sémantiquement et syntaxiquement proche. Le verbe πρικαταπίπτω désigne bien un mouvement descendant dans ses deux attestations, mais la notion de « descente » n'est pas nécessairement davantage présente que dans les attestations de περιπίπτω : le préverbe interne °κατα° ne semble pas modifier le sens du verbe, mais il est possible qu'il le renforce en insistant sur la notion de « chute », en particulier dans le cas du faucon.

### Le verbe ἀποκατατίθεμαι (III, v. 817 et 1287) : des préverbes redondants ?

Le verbe ἀποκατατίθεμαι est employé à deux reprises dans les *Argonautiques*, toujours pour le fait de « mettre de côté » un objet que l'on avait avec soi. Dans la première attestation, Médée, qui avait le coffret qui contient ses drogues sur les genoux, s'en sépare après avoir pris sa décision (III, v. 817-818) :

Καὶ τὴν μὲν ῥα πάλιν σφετέρων ἀποκάθθετο γούνων  
Ἦρης ἐννεσίησι μετάρπος·  
Et, elle enleva [le coffret] de ses genoux, transformée par les suggestions d'Héra.

Dans la deuxième attestation, c'est Jason, qui tenait son casque dans ses mains, qui le dépose à terre pour pouvoir atteler les taureaux d'Aiétés sans être gêné (III, v. 1287-1288) :

Χρίμψε δ' ἔπειτα κιών, παρὰ δ' ὄβριμον ἔγχος ἔπηξεν  
ὄρθον ἐπ' οὐριάχῳ, κυνέην δ' ἀποκάθθετ' ἐρείσας.  
Il s'approcha ensuite [de la charrue], planta à côté sa lance robuste, bien droite sur sa hampe, et déposa son casque en l'appuya dessus.

<sup>1098</sup> Aristophane, *Les Guêpes*, v. 522-523. Voir aussi, pour une épée, Flavius Josèphe, *Antiquités juives*, XIX, 273. Pour une lance, Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 41, 6 ; *Vie de Sylla*, 18, 1. Pour une arme de jet, τὸ βέλος, Antiphon, *Deuxième tétralogie*, γ, 6.

<sup>1099</sup> III, v. 543 :

κίρκος δ' ἀφλάστω περικάππεσεν.  
Le faucon tomba sur l'aplustre.

Pour le fait de « tomber contre un objet », Plutarque, *Vie de Timoléon*, 8, 3 :

Ἐκ γὰρ τῶν κρεμαμένων ἀναθημάτων ταινία τις ἀπορρυεῖσα καὶ φερομένη, στεφάνους ἔχουσα καὶ Νίκας ἐμπεποικιλμένας, περιέπεσε τῇ κεφαλῇ τοῦ Τιμολέοντος  
En effet, parmi les offrandes suspendues, une bandelette, sur laquelle il y avait des couronnes et des Victoires brodées, se détacha, fut emportée et tomba sur la tête de Timoléon.

Voir aussi Anacréon, fr. 2.1 (éd. D. Page dans *Poetae melici Graeci*), v. 8 ; Xénophon, *Anabase*, I, 8, 29 ; Nicolaus, fr. 1 (éd. T. Kock dans *Comicorum Atticorum fragmenta*, vol. 3), v. 5.

Si la deuxième attestation désigne bien un mouvement descendant, puisque Jason dépose son casque au sol, ce n'est pas nécessairement le cas dans la première. En tout cas, ces emplois sont très proches des emplois homériques de ἀποτίθεμαι. Ce verbe est par exemple employé dans l'*Iliade*, lors des préparatifs du combat entre Pâris et Ménélas<sup>1100</sup> :

ἄλλους μὲν κέλεται Τρῶας καὶ πάντας Ἀχαιοὺς  
τεύχεα κάλ' ἀποθέσθαι ἐπὶ χθονὶ πούλυβοτείρῃ  
[Patrocle] pousse les autres, tous les Troyens et Achéens, à déposer leurs belles armes sur  
la terre nourricière.

Si le sens de « mettre à l'écart, ranger » semble être celui de ἀποτίθεμαι dans toutes ses attestations homériques, le préverbe κατατίθεμαι peut également prendre ce sens. De fait, si Homère emploie ἀποτίθεμαι dans les paroles rapportées de Patrocle au vers 89 du chant III de l'*Iliade*, c'est le verbe κατατίθεμαι qu'il emploie dans la narration principale, au vers 114<sup>1101</sup> :

καὶ ῥ' ἵππους μὲν ἔρυσαν ἐπὶ στίχας, ἐκ δ' ἔβαν αὐτοί,  
τεύχεά τ' ἐξεδύοντο· τὰ μὲν κατέθεντ' ἐπὶ γαίῃ  
πλησίον ἀλλήλων  
Et ils arrêtaient leurs chevaux le long des rangs, en descendirent et enlevèrent leurs armes.  
Ils les déposèrent sur le sol, proches les unes des autres.

Les préverbes ἀπο° et °κατα° semblent donc être ici dans un rapport de redondance : si c'est bien le préverbe ἀπο° qui commande la rection du verbe au vers 817 du chant III, le préverbe en κατα° et le préverbe en ἀπο° désignent tous les deux le fait de « déposer » quelque chose pour le laisser à l'écart ou pour le ranger.

### iii. Difficultés présentées par le verbe περικαταβάλλω (III, v. 707)

Le verbe περικαταβάλλω pose des difficultés d'établissement du texte et a été largement commenté, d'une part parce que les manuscrits ne présentent pas tous la même leçon et d'autre part parce que, quelle que soit la leçon retenue, la compréhension du passage reste difficile<sup>1102</sup>. Le verbe apparaît au vers 707 du chant III, alors que Médée et Chalkiopé se confient leur détresse respective :

νειόθι δ' ἀμφοτέρησι περίσχετο γούνατα χερσίν·  
σὺν δὲ κάρη κόλποις περικάββαλον· ἐνθ' ἔλεινόν  
ἄμφω ἐπ' ἀλλήλησι θέσαν γόον·

<sup>1100</sup> Homère, *Iliade*, III, v. 88-89. Pour le fait de « ranger » ses outils, *Iliade*, XVIII, v. 409. Pour le fait de « décharger d'un reproche », *Iliade*, V, v. 492. Voir aussi, à l'actif, pour le fait de « déposer » son arc à terre, *Odyssée*, XXI, v. 136 et 163 et, pour le fait de « ranger » une coupe dans un coffre, *Iliade*, XVI, v. 254, pour le fait de « ranger » une coupe dans un coffre.

<sup>1101</sup> Homère, *Iliade*, III, v. 113-115. Voir aussi *Iliade*, XXII, v. 111. Voir aussi, chez Apollonios, III, v. 867-868 :

Τό ρ' ἢ γ' ἐξανελούσα θυώδει κάτθετο μήτρῃ  
ἢ τέ οἱ ἀμβροσίοισι περὶ στήθεσιν ἔερτο.  
[Médée] sortit [le Prométhéion] et le déposa dans le bandeau parfumé qui était attaché autour de sa divine poitrine.

<sup>1102</sup> FRÄNKEL 1968, p. 367-368, n. au v. 707, qui ne comprend pas le verbe. CAMPBELL 1969, p. 279-280 ; VIAN 1980, p. 131-132, n. au v. 707 ; HUNTER 1989, p. 173, n. au v. 707.

A terre, [Chalkiopé] entourait ses genoux à deux mains. Ensemble, elles baissaient leur tête contre leur poitrine. Ensuite, l'une contre l'autre, toutes deux poussèrent des gémissements pitoyables.

La leçon éditée par Francis Vian, περικάββαλον, est minoritaire dans les manuscrits : cette leçon, en effet, n'est attestée que dans la famille *m* alors que le singulier περικάββαλεν est attesté dans tous les manuscrits de la famille *w* mais également dans le manuscrit E, qui appartient à *m*. Pour Malcolm Campbell, il faut cependant préférer le singulier, majoritaire dans les manuscrits : σύν, qui signifierait « en même temps, *simul* », indiquerait que le sujet de περικαταβάλλω est le même que celui de περιέχω au vers 706 ; Apollonios ne décrirait les deux jeunes filles qu'à partir du vers 708, où il emploie ἄμφω<sup>1103</sup>. Le verbe signifierait alors « au même moment, Chalkiopé jeta sa tête contre la poitrine [de Médée] ». Pour Francis Vian, il est impossible que le sujet de περικαταβάλλω soit Chalkiopé, car σύν ne signifie pas « *simul* » et impose au contraire d'éditer un pluriel<sup>1104</sup> ; les autres attestations du verbe semblent signifier « en laissant tomber *dans, sur, près de* »<sup>1105</sup> et ὁ κόλπος désigne volontiers la « poitrine » chez Apollonios<sup>1106</sup> ; pour Francis Vian, Médée et Chalkiopé, « ont toutes deux laissé retomber leur tête sur leur propre poitrine, attitude naturelle et aisée à imaginer »<sup>1107</sup>. Cette proposition présente également quelques difficultés : tout d'abord, les verbes en συν<sup>ο</sup> qui désignent le fait d'accomplir le procès « ensemble » et sont donc des *pluralia tantum* sont tous intransitifs, ce qui n'est pas le cas de περικαταβάλλω<sup>1108</sup> ; ensuite, même si ὁ κόλπος peut désigner la « poitrine », baisser la tête jusqu'à ce qu'elle atteigne le haut de la poitrine ou même la base du cou n'est pas une attitude très naturelle. De fait, si l'on considère l'ensemble des emplois non-prépositionnels du syntagme σύν δέ, fréquent en début de proposition dans les *Argonautiques*, on constate qu'ils sont tous employés, à une exception près, lorsque Apollonios décrit un personnage

---

<sup>1103</sup> CAMPBELL 1969, p. 279-280. Richard Hunter (HUNTER 1989, p. 173, n. au v. 707) propose de rapprocher le passage de Chariton, *Chairéas et Callirhoé*, VII, 6, 5 :

ἡ δὲ Στάτειρα ἐνθεῖσα τὴν κεφαλὴν εἰς τὰ γόνατα Καλλιρῶς ἔκλαιεν·  
Statira, qui avait posé sa tête sur les genoux de Callirhoé, pleurait.

<sup>1104</sup> VIAN 1980, p. 131-132, n. au v. 707. Sur les préverbes intransitifs en συν<sup>ο</sup> qui désignent le fait d'accomplir « ensemble » et dont le sujet est nécessairement pluriel, cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

<sup>1105</sup> VIAN 1980, p. 131-132, n. au v. 707, qui cite, pour περικαταβάλλω, Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, I, v. 819 ; V, v. 469 (mais le datif est peut-être instrumental) ; Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XXXVII, v. 582 ; pour περικαταλείπω, Nicandre, *Thériaques*, v. 809

Le verbe περικαταβάλλω est également attesté avec un accusatif seul dans l'*Anthologie grecque* (XIV, ép. 149, v. 2) ; pour περικαταπίπτω (cf. *supra*, p. 4), Quintus de Smyrne, III, v. 281 ; V, v. 323 ; XIII, v. 450 (et Vian cite également V, v. 490, 502 et 529 et IX, v. 168, où la traduction « autour de » est également envisageable).

<sup>1106</sup> VIAN 1980, p. 131-132, n. au v. 707.

<sup>1107</sup> VIAN 1980, p. 131-132, n. au v. 707. Richard Hunter (HUNTER 1989, p. 173, n. au v. 707) propose un rapprochement avec les *Idylles* de Théocrite (XVI, v. 11) :

ψυχροῖς ἐν γονάτεσσι κάρη μίμνοντι βαλοῖσαι  
Après avoir posé leur tête sur leurs genoux glacés, elles restent là.

Voir aussi Chariton, *Chairéas et Callirhoé*, I, 8, 3, où il s'agit également de poser sa tête sur ses genoux. Le fait de reposer sa tête sur ses genoux paraît cependant plus naturel que de la poser sur le κόλπος, qu'il s'agisse du « giron » ou de la « poitrine ».

<sup>1108</sup> Sur ces verbes, cf. *supra*, p. 4 *sqq.* Sur les préverbes en συν<sup>ο</sup> transitifs, dont l'objet est au pluriel, cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

nouveau, qui agit de conserve avec un autre qui a déjà été décrit : σύν signifie alors « avec [lui], en même temps que [lui] »<sup>1109</sup> :

Οἱ τ' Ἀφαρητιάδαι Λυγκεὺς καὶ ὑπέρβιος Ἴδας  
Ἀρήνηθεν ἔβαν [...]  
Σὺν δὲ Περικλύμενος Νηλήϊος ὄρτο νέεσθαι,  
Les Apharétéiades Lyncée et le violent Idas partirent d'Aréné. [...] Avec [eux], le Néléien Periklyménos se mit en route.

Il serait alors envisageable de conserver la leçon περικάββαλεν, majoritaire dans les manuscrits et de comprendre que, alors que Chalkiopé a étreint les genoux de Médée, Médée fait la même chose et étreint sa sœur, en entourant sa tête de ses bras :

νειόθι δ' ἀμφοτέρησι περίσχετο γούνατα χερσίν·  
σὺν δὲ κάρη κόλποις περικάββαλεν· ἔνθ' ἔλεινόν  
ἄμφω ἐπ' ἀλλήλησι θέσαν γόνον·  
A terre, [Chalkiopé] entourait ses genoux à deux mains. Conjointement, [Médée] entourait sa tête de sa poitrine. Ensuite, l'une contre l'autre, toutes deux poussèrent des gémissements pitoyables.

De fait, le verbe περιβάλλω, qui peut régir un accusatif direct et un datif locatif, « jeter quelque chose autour de », peut également régir un accusatif direct et un datif instrumental, « entourer quelque chose avec ». Ce verbe est par exemple employé dans l'*Oreste* d'Euripide<sup>1110</sup> :

δοκῶν Ὀρέστην παῖδα τὸν Ἀγαμέμνωνος  
φίλαισι χερσὶ περιβαλεῖν καὶ μητέρα  
...pensant entourer de mes mains Oreste, le fils d'Agamemnon, et sa mère.

Cette interprétation se heurte cependant à une importante difficulté : le sujet de la proposition qui contient περικαταβάλλω, qui serait donc Médée, n'est pas exprimé, alors que c'est toujours le cas par ailleurs lorsque σύν δέ est employé pour décrire un nouveau personnage, la proposition étant même souvent elliptique du verbe.

Aucune des propositions d'interprétation de ce vers n'est véritablement satisfaisante : elles présentent toutes d'importantes difficultés. Si l'on choisit le pluriel περικάββαλον, il faut alors retenir

---

<sup>1109</sup> I, v. 151-156. Voir aussi, avec un sujet au singulier et un verbe exprimé, I, 156 ; IV, v. 1166 (et σύν καί, I, v. 74). Avec un sujet au singulier et pas de verbe exprimé, I, v. 202 ; III, v. 518 et 1175. Avec un sujet au pluriel, mais où les personnages vont agir de la même manière qu'un personnage déjà décrit, I, v. 998 ; IV, v. 253. Pour σύν...ἐννέπω (IV, v. 1277), où il y a bien un changement de sujet, cf. *supra*, p. 4 *sqq.* Pour σύν...ἐλαύνω (I, v. 1026), le verbe semble désigner le fait d'exécuter le procès « ensemble », mais Apollonios décrivait déjà les deux personnages dans les vers précédents. Au vers 1183 du chant IV, on peut hésiter car σύν fonctionne peut-être comme un écho à ἀολλέες :

Ἥρωας δὲ γυναῖκες ἀολλέες ἔκτοθι πύργων  
βαῖνον ἐποψόμεναι, σύν δ' ἀνέρες ἀγροῖῳται  
ἦντεον εἰσαῖοντες·  
Les femmes, en foule, sortaient à l'extérieur des remparts pour voir les héros ; tous ensemble/en même temps qu'elles (?), les hommes des champs venaient à leur rencontre en les entendant.

Cet emploi de σύν δέ en début de vers doit évidemment être rapproché des syntagmes σύν δέ οἱ (I, v. 111 et 754 ; σύν καί οἱ, I, v. 131 et 557 ; II, v. 1188 ; III, v. 870), σύν δέ σφι (I, v. 263), σύν δέ σφιν (II, v. 122, 561 et 703 ; III, v. 1239) et σύν δέ σφισι (II, v. 305), qui sont fréquents en début de proposition dans les *Argonautiques*.

<sup>1110</sup> Euripide, *Oreste*, v. 371-372. Voir aussi, pour le fait d'« embrasser » quelqu'un, Euripide, *Alceste*, v. 847 ; *Iphigénie en Tauride*, v. 796 ; sans datif instrumental, Aristophane, *Les Guêpes*, v. 1154 ; Ménandre, *Le Haï*, v. 622 ; *La Tondue*, v. 156 et 301. Voir aussi Eschyle, *Choéphores*, v. 576 ; Euripide, *Cyclope*, v. 330 ; *Iphigénie en Tauride*, v. 788 ; *Oreste*, v. 25 ; *Les Bacchantes*, v. 463 ; fr. 1130 (éd. A. Nauck dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*), v. 2 ; Démade, fr. 87,3 (éd. V. de Falco).

l'interprétation de Francis Vian, « elles baissèrent leur tête contre leur poitrine », et le préverbe °κατα° joue bien un rôle sémantique. Si l'on conserve le singulier, alors ce verbe semble fonctionner comme une variante synonymique de περιβάλλω, comme c'était par exemple le cas de περικατατίθεμαι (III, v. 156), qui semblait être une variante synonymique de περιτίθεμαι.

#### iv. Synthèse : rôle du préverbe °κατα°

Dans tous les verbes de notre corpus, à l'exception peut-être de περικαταβάλλω, le préverbe interne °κατα°, qui ne commande jamais la syntaxe du verbe, a une faible incidence sémantique. Pour trois verbes, de notre corpus, ἐγκαταθνήσκω, ἐγκατένασσα et περικατατίθεμαι, le préverbe en ἐγκατα° ou en περικατα° semble être une variante synonymique du verbe en ἐν° ou en περι° ; pour les quatre autres verbes, le préverbe °κατα° semble renforcer un sème du verbe, celui de la « descente », davantage qu'il ne modifie le sens.

Il apparaît rapidement que, pour la plupart de ces verbes, le préverbe simple en κατα° est bien attesté et semble fonctionner comme une variante morphologique du verbe simple. C'est le cas d'une manière particulièrement évidente pour καταθνήσκω, κατένασσα, καταλέχομαι et καταπίπτω : pour les deux premiers verbes, le préverbe semble jouer un rôle aspectuel, sans que l'on puisse toujours distinguer ce qui motive l'emploi du préverbe ; pour les deux derniers, le sème de la « descente » est déjà présent dans le verbe simple et le préverbe est alors redondant. Dans ces conditions, il est logique que le préverbe en ἐγκατα° ou en περικατα° soit une variante synonymique du verbe en ἐν° ou en περι° correspondant. Le verbe τίθεμαι pose davantage de difficultés car κατατίθεμαι et τίθεμαι ne fonctionnent pas comme des variantes synonymiques ; pourtant, Malcolm Campbell a montré que le préverbe en κατα°, comme le simple, pouvait être employé pour le fait de « revêtir » des vêtements ou des armes, comme c'est le cas de περικατατίθεμαι, mais cet emploi reste largement minoritaire.

#### Des formes favorisées par leur commodité métrique

Pour presque toutes les formes employées par Apollonios, le préverbe °κατα° présente une apocope<sup>1111</sup>. Cette apocope est métriquement nécessaire pour tous les préverbes externes sauf ἐν° : les préverbes ἀπο° et περι° étant dissyllabiques, ils ne peuvent être suivis que d'une syllabe longue.

On peut cependant remarquer que, pour les préverbes en ἀποκατα° et περικατα°, une forme qui ne présenterait que les préverbes externes ἀπο° et κατα° ne serait pas métrique. En effet, les formes ἀπόθετο, περίβαλον, περίθετο et περίπεσε présenteraient toutes un crétique, alors que les formes employées par Apollonios, ἀποκάτθετο, περικάββαλον, περικάτθετο, περικάππεσε, sont métriquement commodes puisqu'elles contiennent la fin d'un dactyle et un second dactyle. On peut

---

<sup>1111</sup> Les formes attestées sont ἐνικάτθαν[ε] (III, v. 834), ἐγκατένασσεν (III, v. 116), περικάτθετο (III, v. 156), ἐγκατέλεκτο (IV, v. 431), ἐνικάππεσεν (III, v. 665), περικάππεσε (II, v. 831 et III, v. 543), ἀποκάτθετο (III, v. 818 et 1288) et περικάββαλον (III, v. 707).

d’ailleurs remarquer que les préverbes ἀποκατα<sup>ο</sup> et περικατα<sup>ο</sup> ne sont jamais employés par Apollonios dans un contexte où le préverbe °κατα<sup>ο</sup> n’est pas métriquement nécessaire : une forme comme \*περικάββαλλον, qui est compatible avec l’hexamètre dactylique mais où le préverbe °κατα<sup>ο</sup> n’est pas nécessaire, n’est jamais attestée. Il est vrai que le corpus considéré, qui ne contient que sept formes, est trop réduit pour que l’on puisse déduire quoi que ce soit d’une absence d’attestation. En outre, dans les préverbés en ἐγκατα<sup>ο</sup> le préverbe interne °κατα<sup>ο</sup> ne joue aucun rôle métrique puisque des formes comme ἔνθανε, ἐνέναςσεν, ἔμπεσεν ou \*ἔλλεκτο sont parfaitement compatibles avec le mètre épique. Si le caractère métriquement commode des préverbés en °κατα<sup>ο</sup> a pu favoriser leur emploi dans l’épopée d’Apollonios, il ne semble donc pas que la métrique puisse, à elle seule, justifier de l’emploi du préverbé de préférence au simple.

### Aspect concret des préverbés en °κατα<sup>ο</sup>

On peut par ailleurs remarquer que tous les préverbés en °κατα<sup>ο</sup> de notre corpus désignent une action physique, concrète. Ainsi, tous les préverbés en °κατα<sup>ο</sup> de πίπτω désignent une chute physique, verticale, alors que, si l’on étudie l’emploi des divers préverbés de πίπτω en prose, on constate que le verbe est souvent employé avec une métaphore lexicalisée, par exemple pour le fait de « tomber dans le malheur ».

L’exemple de περικαταπίπτω (II, v. 831 et III, v. 543) est particulièrement éclairant. Nous avons vu que, pour ce préverbé, le préverbe interne °κατα<sup>ο</sup> semble renforcer un sème du verbe, qui désigne par nature un mouvement descendant. De fait, le verbe περιπίπτω est parfois employé dans un contexte très proche de celui dans lequel Apollonios emploie περικαταπίπτω, notamment pour le fait de « tomber sur une arme »<sup>1112</sup>. Le préverbe semble donc avoir une valeur « intensive ». Même si certaines attestations de περιπίπτω sont très proches de celle de περικαταπίπτω chez Apollonios et sont présentes à toutes les époques et dans tous les genres littéraires, on constate cependant que l’immense majorité des attestations de περιπίπτω ont un sens métaphorique et désignent le fait de « tomber dans le malheur, dans les difficultés »<sup>1113</sup> et, plus rarement, le fait de « tomber sur » une personne<sup>1114</sup>. Le verbe est extrêmement fréquent et les attestations qui désignent une chute

<sup>1112</sup> Cf. *supra*, p. 4 sq.

<sup>1113</sup> Avec le datif τῆ συμφορᾷ ou ταῖς συμφοραῖς, Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, II, 59, 2 ; V, 14, 3 ; 111, 3 ; Antiphon, *Deuxième tétralogie*, β, 11 ; Isocrate, *Discours*, IV, 101 ; VI, 78 ; VII, 8 et 64 ; VIII, 12, 91 et 104 ; IX, 27 et 70 ; XII, 102, 146, 195 et 258 ; XIV, 2 et 32 ; XV, 34, 122 et 136 ; XIX, 21 ; *Lettres*, II, 7 ; Andocide, *Sur les mystères*, 51 ; Andocide, *Contre Alcibiade*, 2 ; Platon, *Lois*, 877c ; Lysias, *Contre Théomnestos*, 24 ; *Sur l’invalidé*, 10 ; Démosthène, *Contre Midias*, 97 et 100 ; *Contre Nééra*, 12 ; Eschine, *Contre Timarque*, 126 et 190 ; Aristote, *Ethique à Nicomaque*, 1100a ; Polybe, *Histoires*, IV, 19, 13 ; 53, 3 ; VI, 37, 4 ; XV, 21, 3 ; XXIII, 12, 6 ; XXXVIII, 3, 7. Avec le datif τῷ κινόνῳ, Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, VIII, 27, 3 ; *Lettres*, II, 12 ; Andocide, *Contre Alcibiade*, 2 ; Polybe, *Histoires*, I, 52, 4 ; III, 50, 2. On trouve de nombreux autres syntagmes semblables, par exemple pour le fait de « tomber dans le malheur, la maladie, les difficultés... ».

<sup>1114</sup> Pour le V<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> siècles, avec un datif direct, Hérodote, *Histoires*, VI, 41 ; VIII, 90 et 94 ; Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, VIII, 33, 3 ; 103, 3 ; Xénophon, *Anabase*, VII, 3, 38 ; Aristote, *Ethique à Nicomaque*, 1117a ; *Histoire des animaux*, 613b ; Philémon, fr. 114 (éd. T. Kock dans *Comicorum Atticorum fragmenta*, vol. 2), v. 2.

métaphorique sont largement majoritaires sur celles qui désignent une chute véritable. Même si *περικαταπίπτω* et *περιπίπτω* peuvent être attestés dans des contextes similaires, l'effet produit par l'emploi de l'un ou l'autre verbe est en revanche très différent : *περιπίπτω* est un verbe très fréquent, qui apparaît surtout dans des locutions en partie lexicalisées, alors que *περικαταπίπτω* est un verbe très rare, remarquable par sa morphologie même, et dont le préverbe permet peut-être d'insister sur le caractère concret de la chute ainsi décrite. Il en va peut-être de même pour le verbe *ἐγκαταπίπτω* : même si le verbe *ἐμπίπτω* reste employé de manière régulière pour des chutes physiques, verticales, un nombre important d'attestations désignent le fait qu'un événement ou un sentiment « s'abat » sur quelqu'un ; ainsi, sur les onze occurrences de *ἐμπίπτω* dans la *Guerre du Péloponnèse*, seules deux désignent une chute physique<sup>1115</sup>. De même, les attestations de *ἀποτίθεμαι* qui désignent le fait de « laisser de côté un objet » sont finalement minoritaires en prose attique<sup>1116</sup>. Ces emplois du préverbe en °κατα° semblent alors témoigner du caractère concret de la langue d'Apollonios et peut-être également d'une tendance toute poétique à éviter les mots fréquents et souvent employés dans une métaphore en partie lexicalisée.

#### b) Les préverbes à préverbe interne °προ°

Les préverbes en °προ° semblent présenter un fonctionnement analogue à celui des préverbes en °κατα° : nous avons vu que, sur le plan syntaxique, le préverbe °προ° ne semble pas avoir d'influence sur la rection du verbe ; sur le plan sémantique ce préverbe °προ°, qui signifie originellement « devant, en avant », par rapport à quelque chose que l'on a derrière soi, est associé, dans notre corpus, à des thèmes verbaux qui désignent par nature un mouvement vers l'avant. C'est le cas pour les verbes de mouvement, comme *ἀποπροθρόσκω* ou *ἐκπροβλώσκω*, et pour les verbes transitifs qui désignent un transfert locatif, comme *ἀποπροβάλλω* ou *καταπροχέω*. En revanche, ces verbes se distinguent nettement des verbes en °κατα° en ce que, alors que les verbes en °κατα° sont bien attestés en prose, les verbes en °προ° sont caractéristiques de la langue poétique et il importe donc de comparer l'emploi de ces préverbes chez Apollonios à leur emploi chez Homère.

Nous commencerons par traiter des préverbes en *ἀποπρο°* et en *ἐκπρο°*, qui sont déjà attestés dans la langue homérique, avant de nous intéresser aux deux préverbes en *καταπρο°*. Même si ce

<sup>1115</sup> Pour une chute physique, verticale, *La Guerre du Péloponnèse*, II, 76, 4 et VII, 87, 2. Pour une maladie qui s'abat sur quelqu'un, II, 49, 4 ; II, 53, 4. Pour un malheur qui s'abat sur quelqu'un, II, 61, 2. Pour la confusion, VII, 80, 4. Pour un sentiment, négatif ou positif, II, 91, 4. ; IV, 4, 1 et 34, 2 ; VI, 24, 3. Pour un fou-rire, IV, 28, 5.

Pour cette note et les notes 1117 et 1137, nous avons choisi un corpus de prose dans lequel le verbe considéré est attesté au moins dix fois, en tentant de privilégier des textes narratifs dans lesquels des actions physiques nous semblaient susceptibles d'être décrites.

<sup>1116</sup> Chez Xénophon, Isocrate, Démosthène et Eschine, pour le fait de « mettre de côté un objet », Xénophon, *Cyropédie*, VI, 1, 15 et Eschine, *Contre Ctésiphon*, 255 (et, pour l'actif, *Anabase*, II, 3, 15 et Démosthène, *Contre Timothéos*, 31). Pour le fait de « repousser, remettre à plus tard », Xénophon, *Mémorables*, II, 1, 32 ; *Banquet*, 2, 7 ; Isocrate, *Discours*, XII, 127 et XVIII, 18. Pour le fait de « repousser » une envie, un sentiment, Démosthène, *Première Philippique*, 9 ; *Quatrième Philippique*, 33 ; *Sur les affaires de Chersonèse*, 46.

double préverbe est bien attesté avant Apollonios, la manière dont Apollonios emploie ce préverbe semble être une innovation. Le préverbe redoublé προπρο° ainsi que les verbes en έπιπρο°, qui, malgré leur ressemblance superficielle avec les autres préverbés en °προ°, semblent présenter un fonctionnement sémantico-syntaxique distinct, seront traités séparément.

### i. Le préverbe άποπρο°

Notre corpus contient deux verbes en άποπρο° : άποπροθρόσκω (III, v. 1280) et άποπροβάλλω (III, v. 1311). Ce double préverbe, très rare et essentiellement poétique, est déjà attesté dans le texte homérique, où l'on trouve les préverbés άποπροαιρέω-ώ<sup>1117</sup>, άποπροήημι<sup>1118</sup> et άποπροτέμνω<sup>1119</sup> ; on trouve également άποπρολείπω dans un fragment hésiodique cité par Pausanias<sup>1120</sup> ainsi que άποπρονοσφίζω, si c'est bien là la leçon qu'il faut retenir, dans un passage lyrique d'*Iphigénie à Aulis*<sup>1121</sup> ; par la suite, quelques préverbés nouveaux apparaissent, comme άποπροφεύγω, dans une épigramme attribuée à Méléagre<sup>1122</sup>, άποπροθέω, dans une épigramme anonyme de l'*Anthologie* qui date au plus tôt du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère<sup>1123</sup>, date où est également attesté άποπροηγέομαι-οῦμαι<sup>1124</sup> ; enfin, les άποπροηγμένα sont un concept stoïcien<sup>1125</sup>. Apollonios

<sup>1117</sup> Homère, *Odyssée*, XVII, v. 456-457 :

δς νῦν άλλοτρίοισι παρήμενος οὔ τί μοι ἔτλης  
σίτου άποπροελών δόμεναι·

...toi qui, assis chez des étrangers, as eu l'audace de ne pas prendre un morceau de pain pour me le donner.

<sup>1118</sup> Homère, *Odyssée*, XIV, v. 26 :

τόν δέ τέταρτον άποπροήηκε πόλιν δέ

[Eumée] avait envoyé son quatrième [serviteur] en ville.

Voir aussi, pour une flèche, XXII, v. 82 ; pour le fait de laisser tomber ses armes en mourant, v. 327.

<sup>1119</sup> Homère, *Odyssée*, VIII, v. 474-476, où Victor Bérard édite από προταμών :

Δή τότε κήρυκα προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς,  
νότου άποπροταμών, έπί δέ πλεῖον έλέλειπτο,  
άργιόδοντος ὄος·

Alors, Ulysse aux mille ruses s'adressa au héraut, découpant le dos (le plus gros y restait) d'un porc aux dents blanches.

Voir aussi, également avec un génitif partitif, Nicandre, *Thériaques*, v. 572, où certains manuscrits présentent une postposition άπο. Cette construction, avec un génitif partitif, est très minoritaire mais attestée pour άποτέμνω (au moyen, Hérodote, *Histoires*, IV, 71 ; Antiphon, fr. 57 [éd. F. Blass et T. Thalheim] ; Isocrate, *Archidamos*, 88 ; à l'actif, *Collection hippocratique (Epidémies II, 47 et 60)* ; Aristote, *Histoire des animaux*, 632a) et προτέμνω (Homère, *Iliade*, IX, v. 489, où il s'agit de « prédécouper » de la nourriture pour un enfant).

<sup>1120</sup> Hésiode, fr. 257 (éd. R. Merkelbach et M. West), v. 3. Ce verbe est également attesté dans les inscriptions rédigées en mètres dactyliques : *Inscriptiones Graecae*, vol. II, part. 3, fasc. 2 (éd. J. Kitchner), inscr. 13102a (Rhamnonte, IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.) ; *Inscriptiones Graecae*, vol. V, part. 1 (éd. G. Kolbe), inscr. 732 (Sparte), v. 4 ; *Inscriptiones Graecae*, vol. XIV (éd. G. Kaibel), inscr. 1729 (Vallicula, époque chrétienne).

<sup>1121</sup> Euripide, *Iphigénie à Aulis*, v. 1286, mais les deux manuscrits présentent la leçon άποπρό νοσφίσας. Ce préverbe, particulièrement rare, a naturellement suscité des difficultés pour les copistes, qui ont pu hésiter entre une graphie en un ou en deux mots. On trouve cependant une attestation « adverbiale » de άποπρό dans l'*Oreste* d'Euripide (v. 142), qui pose des problèmes semblables :

ΗΛ. Αποπρό βᾶτ' έκεῖσ', άποπρό μοι κοίτας.

Electre : Eloignez-vous, allez là-bas, loin de la couche !

Le manuscrit L présente άπόπροθι, qui est une *lectio facilior*, la forme άπόπροθι étant relativement fréquente dans la langue poétique, cf. *infra*, n. 1127.

<sup>1122</sup> *Anthologie Grecque*, XII, ép. 133 attribuée à Méléagre, v. 2, où le verbe se construit avec un accusatif direct.

<sup>1123</sup> *Anthologie Grecque*, IX, ép. 679, v. 4.

<sup>1124</sup> Alexandre de Lycopolis, *Tractatus de placitis Manichaeorum*, 19, l. 26.

<sup>1125</sup> Ce verbe se distingue des autres en ce que le préverbe άπο° a ici une valeur nettement adversative, les άποπροηγμένα s'opposant aux προηγμένα. Voir par exemple Lucien, *Vies des philosophes à l'encan*, §21 :

emploie également deux adverbes en ἀποπρο-, qui sont eux aussi caractéristiques de la langue poétique et qui véhiculent le sème de la distance : l’adverbe ablatif ἀπόπροθε signifie « de loin »<sup>1126</sup> et l’adverbe locatif ἀπόπροθι, qui peut également être attesté comme préposition avec le génitif, signifie « loin »<sup>1127</sup>.

Chiara Zanchi montre que les préverbes en ἀποπρο° du texte homérique n’ont pas un fonctionnement homogène : pour le verbe ἀποπροΐημι, les deux préverbes semblent jouer un rôle sémantique ou syntaxique alors que, pour ἀποπροτέμνω et ἀποπροαιρέω-ῶ, l’influence sémantique de °προ° n’est guère perceptible<sup>1128</sup>. Pour les deux verbes de notre corpus, ἀποπροβάλλω et ἀποπροθρόσκω, il est évident, étant donné le sens du radical, que le verbe doublement préverbé désigne bien un mouvement « vers l’avant », comme c’est le cas pour ἐπιπροΐημι chez Homère : le préverbe interne °προ° permettrait alors de renforcer un sème déjà présent dans le radical verbal, sans en modifier réellement le sens.

### Le verbe ἀποπροβάλλω (III, v. 1311)

Apollonios emploie l’*harax* ἀποπροβάλλω dans l’aristie de Jason :

Εὐρὺ δ’ ἀποπροβαλὼν χαμάδις σάκος, ἔνθα καὶ ἔνθα,  
τῇ καὶ τῇ βεβαῶς, ἄμφω ἔχε πεπτηῶτας  
γούνασιν ἐν προτέροισι

Ayant jeté à terre son large bouclier, bien établi sur l’une et l’autre jambes, de part et d’autre il tenait les deux [taureaux], alors qu’ils étaient tombés à genoux sur les pattes avant.

Jason jette ici son bouclier de manière à avoir les deux mains libres pour contrôler les deux taureaux. Le syntagme σάκος βάλλω, « jeter son bouclier », avec le verbe simple, est déjà attesté dans le texte homérique<sup>1129</sup> :

Ζεὺς δὲ πατὴρ Αἴανθ’ ὑψίζυγος ἐν φόβον ὄρσε·  
στῆ δὲ ταφών, ὅπιθεν δὲ σάκος βάλεν ἑπταβόειον

Le Père Zeus, qui trône en hauteur, fit naître la peur en lui [Ajax]. Stupéfait, il s’arrêta et jeta en arrière son bouclier à sept peaux.

---

Οὐ μανθάνεις ὅτι τῶν τοιοῦτων τὰ μὲν ἐστὶ προηγμένα, τὰ δ’ ἀνάπαλιν ἀποπροηγμένα :

Ne sais-tu pas que, parmi ces choses, les unes sont « préférées » et les autres, à l’inverse, sont « non-préférées » ?

Il s’agit également du seul verbe en ἀποπρο° à être attesté en prose.

<sup>1126</sup> I, v. 38-39 :

ἔνθα μὲν Απιδανός τε μέγας καὶ δῖος Ἐνιπέυς  
ἄμφω συμφορέονται, ἀπόπροθεν εἰς ἐν ἰόντες.

... là où le grand Apidanos et le divin Enipeus se rejoignent, eux qui viennent de loin pour s’unir.

Voir aussi I, v. 1227 et 1244 ; III, v. 1111 ; IV, v. 1675.

<sup>1127</sup> En emploi adverbial, I, v. 602-603 :

τόσσον ἀπόπροθι Λῆμνον εὐῶσαν  
ὄσσον ἐς ἐνδιόν κεν εὔστολος ὀλκὰς ἀνύσσαι

... Lemnos se trouvant aussi loin que ce qu’un vaisseau bien équipé accomplit [du matin] jusqu’au midi.

Voir aussi IV, v. 287, 555 et 1635. En emploi prépositionnel avec un régime au génitif, III, v. 313, 372 et 1065.

<sup>1128</sup> ZANCHI 2018, p. 194-195. Pour les attestations de ces verbes, cf. *supra*, p. 4, n. 1117 à 1119.

<sup>1129</sup> Homère, *Iliade*, XI, v. 544-545. On trouve également ce syntagme en VII, v. 245 et 266, XII, v. 339, XX, v. 289, XXI, v. 164 et XXII, v. 290, mais le verbe βάλλω a alors le sens de « heurter, frapper ».

Le verbe ἀποπροβάλλω étant un *hapax*, il est difficile de saisir l'écart entre ces deux verbes qui, du point de vue de la syntaxe, se construisent de la même manière, avec un accusatif direct et un adverbe de lieu. Le sème de la distance, qui est présent dans les adverbes ἀπόπροθε, « de loin », et ἀπόπροθι, « loin »<sup>1130</sup>, est-il également présent dans l'emploi que fait Apollonios de ἀποπροβάλλω ? Il s'avère difficile de l'affirmer avec certitude : Jason récupèrera rapidement son bouclier, au vers 1320, mais une hyperbole ne serait pas surprenante dans ce contexte. Le sème de la distance, cependant, ne semble pas non plus être présent dans le verbe homérique ἀποπροΐημι, qui, étant donné la proximité sémantique entre ἦμι et βάλλω, peut facilement être rapproché de notre verbe. En particulier, ce n'est pas le cas au vers 327 du chant XXII de l'*Odyssee*, qui est très proche de celui qui nous intéresse, avec notamment la présence de l'adverbe χαμᾶζε<sup>1131</sup> :

ὁ ῥ' Ἀγέλαος ἀποπροέηκε χαμᾶζε  
κτεινόμενος  
[l'épée] qu'Agélaos avait fait tomber à terre en mourant.

Il paraît donc difficile de considérer l'emploi que fait Apollonios de ἀποπροβάλλω comme une variante syntagmatique de ἀπόπροθι βάλλω, « jeter au loin ».

Il faut alors comparer cet emploi de ἀποπροβάλλω à celui des deux préverbes προβάλλω et ἀποβάλλω, qui sont fréquents tous les deux. Aucun de ces deux préverbes n'est attesté avec l'accusatif τὸ σάκος. En revanche, ils sont tous les deux employés avec l'accusatif τὴν ἀσπίδα, qui fonctionne comme une variante synonymique dans la langue épique archaïque<sup>1132</sup> et qui, contrairement à τὸ σάκος, est employé en prose à l'époque classique. Si τὴν ἀσπίδα προβάλλομαι est surtout attesté au moyen et uniquement avec le sens « tenir son bouclier devant soi »<sup>1133</sup>, le syntagme τὴν ἀσπίδα ἀποβάλλω est en revanche fréquent et a bien le sens de « jeter son bouclier ». C'est, notamment chez les orateurs attiques, une manière fréquente de désigner le fait de « jeter son bouclier pour désertier, jeter les armes »<sup>1134</sup> :

ὕπερ ἐκείνων δ' οἱ μὴ τολμῶντες ἐν ταῖς μάχαις ἀποθνήσκειν ἀτιμότεροι γίνονται τῶν τὰς  
τάξεις λειπόντων καὶ τὰς ἀσπίδας ἀποβαλλόντων.  
Ceux qui, dans la bataille, n'ont pas le courage de mourir pour eux [les rois de Sparte] ont  
moins d'honneur que ceux qui désertent leur poste et abandonnent leur bouclier.

<sup>1130</sup> Cf. *supra*, p. 4, n. 1126 et 1127.

<sup>1131</sup> Voir aussi, pour Eumée qui envoie un serviteur en ville, Homère, *Odyssee*, XIV, v. 26. Pour la flèche tirée par Ulysse sur Eurymaque, XXII, v. 82. Le sème de la distance, qui est envisageable pour la première attestation citée, ne l'est pas pour la seconde.

<sup>1132</sup> Pour l'emploi de ces deux termes dans la langue poétique, BERSHADSKY 2010.

<sup>1133</sup> Xénophon, *Mémoires*, III, 8, 4 ; Strabon, *Géographie*, XVII, 3, 7 ; Plutarque, *Vie de Timoléon*, 28, 2 ; Appien, *Histoire romaine*, VIII, 107. A l'actif, Appien, *Guerre civile*, I, 14, 120. Le syntagme continue à être employé avec le même sens.

<sup>1134</sup> Isocrate, *Sur la paix*, 143. Voir aussi *Lettres*, II, 6 ; Andocide, *Sur les mystères*, 74 ; Lysias, *Contre Théomnestos I*, 12 et *Contre Théomnestos II*, 5 ; Eschine, *Contre Timarque*, 29 ; Aristote, *Rhétorique*, 1383b ; Nicostrate, fr. 29 (éd. T. Kock dans *Comicorum Atticorum fragmenta*, vol. 2), v. 3 ; Machon, fr. 15 (éd. A. Gow), v. 250 ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XII, 62, 5 ; Démétrios, *De Elocutione*, 65 ; Plutarque, *Apophthègmes laconiens*, 220a.

Bien sûr, si Jason jette bien son bouclier, il ne le fait pas par lâcheté, pour abandonner son poste, mais parce que le bouclier est devenu superflu, le Prométhéion ayant rendu Jason invulnérable aux flammes. Même si on a souvent relevé – et nuancé – le caractère bien peu héroïque de Jason dans les *Argonautiques*<sup>1135</sup> et si c'est grâce à l'aide de Médée que Jason peut triompher de l'épreuve, ce passage reste cependant marqué par un héroïsme plus attendu et plus conforme aux attentes du lecteur de poésie épique, avec notamment de nombreux échos aux scènes de combat homériques<sup>1136</sup>. Il n'y a donc pas lieu de voir dans l'emploi de ἀποπροβάλλω une allusion à une hypothétique lâcheté de la part de Jason : τὴν ἀσπίδα ἀποβάλλω et τὸ σάκος ἀποπροβάλλω signifient tous deux « lâcher son bouclier », acte qui, par nature, se trouve le plus souvent mais pas exclusivement associé au fait d'abandonner son poste.

Le syntagme τὸ σάκος ἀποπροβάλλω peut donc être interprété de deux manières : il s'agit soit d'un travail à partir du verbe homérique ἀποπροΐημι tel qu'il est employé au chant XXII de l'*Odyssée*, où le poète décrit un prétendant qui a lâché son arme en mourant, soit d'une variante sémantique du verbe ἀποβάλλω, qui est fréquemment employé pour le fait de « lâcher son bouclier », notamment dans le but de fuir. Quoi qu'il en soit, le préverbe en ἀποπρο° ne semble pas se distinguer, sur le plan sémantique et syntaxique, du préverbe ἀποβάλλω ; on peut alors se demander ce qui justifie ou explique l'emploi du préverbe en ἀποπρο° de préférence au préverbe simple : le verbe en ἀποπρο° serait-il une variante intensive du verbe en ἀπο° ? S'agit-il, comme c'est peut-être le cas pour les préverbes en °κατα°, d'un moyen d'éviter un verbe fréquent et souvent employé dans le cadre d'une métaphore lexicalisée<sup>1137</sup> ? S'agit-il d'une variante métrique ? Apollonios, en employant ἀποπροβάλλω dans des vers fortement marqués par la répétition, joue-t-il de l'allitération en labiales ? Le verbe étudié étant un *hapax*, il est impossible d'en être certain, mais des éléments de réponse pourront être apportés par l'étude d'autres verbes présentant le même préverbe.

### Le verbe ἀποπροθρόσκω (III, v. 1280)

Le verbe ἀποπροθρόσκω est un préverbe formé sur le thème d'aoriste de θρόσκω, « s'élancer, bondir », et présente un double préverbe ἀποπρο°. Apollonios l'emploie au vers 1280 du chant III, alors qu'il décrit Jason qui saute de son navire pour rejoindre la plaine d'Arès où il va relever le défi d'Aiétés :

<sup>1135</sup> Par exemple VIAN 1978b ; CUSSET 2001a ; HUNTER 1988.

<sup>1136</sup> VIAN 1980, p. 32-34. KNIGHT 1995, p. 99-113, qui remarque l'abondance des comparaisons homériques, qui rappelle les scènes de combat homériques, ainsi que des rapprochements possibles entre Jason tel qu'il est décrit au chant III et Achille tel qu'il est décrit dans le chant XXII de l'*Iliade*.

<sup>1137</sup> Chez Thucydide et Xénophon, pour le fait de « déposer un objet », Xénophon, *Economique*, 20, 28. Pour le fait de « perdre des hommes », Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, I, 63, 1 ; II, 33, 3 ; IV, 7 ; Xénophon, *Helléniques*, II, 4, 3 ; *Anabase*, IV, 6, 11 ; VII, 6, 32. Pour le fait de « perdre » un avantage ou un droit, Xénophon, *Helléniques*, VI, 2, 9 ; *Economique*, 12, 2 ; *Cyropédie*, IV, 1, 15 ; VIII, 7, 23 ; de l'argent ou des biens, *Helléniques*, VI, 3, 17 ; *Banquet*, 4, 32 ; *Cyropédie*, III, 3, 45 ; VIII, 3, 42 ; sa réputation, *Anabase*, VI, 1, 22. Pour le fait d'« écarter quelqu'un », Xénophon, *Cyropédie*, III, 1, 30.

Αἰσονίδης δ', ὅτε δὴ πρυμνήσια δῆσαν ἐταῖροι,  
δὴ ῥα τότε ξὺν δουρὶ καὶ ἀσπίδι βαῖν' ἐς ἄεθλον,  
νηὸς ἀποπροθορών.

L'Aisonide, tandis que ses compagnons attachaient les amarres, marchait vers l'épreuve avec sa lance et son bouclier, ayant bondi hors du navire.

L'ensemble de la tradition manuscrite présente le double préverbe en ἀποπρο°, malgré une possible lecture postpositionnelle νηὸς ἄπο προθορών, qu'aucun éditeur ne retient. On se représente aisément la situation : Jason, avant même que le navire n'ait été amarré à quai, saute hors du navire pour atteindre plus vite la terre et les épreuves qui l'attendent.

On retrouve ce même verbe dans un manuscrit des *Argonautiques Orphiques*, dans un contexte très similaire<sup>1138</sup> :

κέκλεο δ' ἠρώεσσι μολεῖν ἐπὶ νήνεμον ἀκτὴν,  
νηὸς ἀποπροθορόντας

Ordonne aux héros d'aller sur le calme rivage, après qu'ils se sont élancés hors du navire.

La leçon que préfère Francis Vian ici n'est présente que dans le manuscrit E, le reste de la tradition présentant une postposition, avec le texte νηὸς ἄπο προθορόντας.

Comme pour ἀποπροβάλλω, il est difficile d'affirmer que le sème de la distance est présent ici et, s'il l'est, c'est en tout cas par hyperbole. Il est en revanche évident qu'il s'agit là d'un mouvement « vers l'avant » et le préverbe °προ° permet peut-être ici au poète d'insister sur l'énergie dont fait preuve Jason alors qu'il s'apprête à accomplir la tâche que lui a confiée Aïétés. Là encore, il ne semble pas que le préverbe interne °προ° modifie réellement le sens du verbe, mais plutôt qu'il permette de renforcer un sème déjà présent dans le thème verbal.

De fait, le préverbe ἀποθρόσκω est employé chez Homère dans un contexte très proche de celui dans lequel on trouve ἀποπροθρόσκω dans les *Argonautiques*. Au vers 702 du chant II de l'*Iliade*, Protésilas, le premier des Achéens à trouver la mort à Troie, descend de son navire :

τὸν δ' ἔκτανε Δάρδανος ἀνὴρ  
νηὸς ἀποθρόσκοντα πολὺ πρότιστον Ἀχαιῶν.

Un Dardanien le tua alors qu'il bondissait hors de son navire, le tout premier des Achéens.

On retrouvera le même syntagme, également en début de vers, au chant XVI<sup>1139</sup>. La proximité entre les deux passages est évidente : sur le plan formel, les deux vers sont très proches, avec l'emploi, en début de vers, du génitif νῆος suivi d'un préverbe de θρόσκω employé au participe. Les deux

<sup>1138</sup> *Argonautiques Orphiques*, v. 544-545. Francis Vian édite également ἀποπροθρόσκω au vers 450, où l'ensemble de la tradition manuscrite présente une postposition :

Ἄλλ' ὅτε δὴ σπήλυγγος ἀποπροθορόντες ἔβημεν  
Mais lorsque nous partîmes, après nous être élancés hors de la caverne...

<sup>1139</sup> Homère, *Iliade*, XVI, v. 746-749 :

Εἰ δὴ που καὶ πόντῳ ἐν ἰχθυόεντι γένοιτο,  
πολλοὺς ἂν κορέσειεν ἀνὴρ ὅδε τήθεα διφῶν,  
νηὸς ἀποθρόσκων, εἰ καὶ δυσπέμφελος εἴη,  
ὡς νῦν ἐν πεδίῳ ἐξ ἵππων ῥεῖα κυβιστᾷ.

Si, un jour, il se trouvait sur la mer poissonneuse, cet homme, en cherchant des huîtres, rassasierait bien des gens, même par mauvais temps, à voir avec quelle facilité il plonge de son char dans la plaine.

situations décrites sont très proches également : le héros, seul parmi ses compagnons, saute hors du navire pour affronter l'épreuve d'Aiétés pour l'un et les combattants troyens pour l'autre. Le vers 544 des *Argonautiques Orphiques*, où l'on trouve, selon les témoins manuscrits, soit νηὸς ἄπο προθρόσκω soit νηὸς ἀποπροθρόσκω, est vraisemblablement inspiré du même passage.

L'emploi que fait Apollonios du verbe doublement préverbé ἀποπροθρόσκω semble donc devoir être rapproché de l'emploi que fait Homère de ἀποθρόσκω et il est tout à fait envisageable qu'Apollonios fasse ici référence à l'emploi homérique de ἀποθρόσκω. Le verbe ἀποπροθρόσκω, pour le sémantisme et pour la syntaxe, semble bien fonctionner comme une variante synonymique de ἀποθρόσκω.

### Synthèse

Les verbes ἀποπροβάλλω et ἀποπροθρόσκω paraissent donc fonctionner comme des variantes synonymiques des verbes préverbés en ἀπο° correspondants. Apollonios emploie en effet le syntagme σάκος ἀποπροβάλλω, qui rappelle le syntagme τὴν ἀσπίδα ἀποβάλλω, bien attesté par ailleurs ; pour ἀποπροθρόσκω, l'emploi qu'en fait Apollonios est vraisemblablement une référence directe à un emploi homérique de ἀποθρόσκω et les deux verbes semblent être des variantes synonymiques. Dans un cas comme dans l'autre, la présence du préverbe °προ° ne paraît pas modifier le sémantisme ou la construction du verbe et le lien avec les adverbes en ἀποπρο- est peu sensible.

Il est remarquable que les deux verbes soient attestés dans l'aristie de Jason. Dans ce cadre, il est possible que le préverbe °προ°, « vers l'avant », permette au poète de mettre en valeur la force et l'énergie dont fait preuve Jason au moment où il s'apprête à accomplir son exploit. Le préverbe °προ°, sans modifier le sens du verbe, permettrait alors une forme d'insistance et aurait une valeur intensive, mais il est difficile de l'affirmer avec certitude, en particulier pour des verbes aussi rares.

On peut se demander, sans toutefois parvenir à une réponse certaine, si le préverbe °προ° ne joue pas un rôle métrique : pour les formes où la syllabe initiale du thème est brève, un préverbé en ἀπο° sans tmèse présenterait nécessairement un tribraque et serait donc incompatible avec le mètre épique. Ce serait par exemple le cas de ἀποβαλὼν et de ἀποθορών, qui présentent tous deux un tribraque, alors que ἀποπροβαλὼν et ἀποπροθορών, qu'emploie Apollonios, s'intègrent parfaitement dans le mètre épique. A l'inverse, pour les verbes dont la syllabe initiale du thème est longue, par exemple dans ἀποβάλλω ou ἀποθρόσκω, le préverbé en ἀποπρο° est incompatible avec le mètre car il comprendrait un crétique alors que le préverbé en ἀπο° s'avère quant à lui métriquement commode. En poésie épique, les formes en ἀπο°, très fréquentes, et les formes en ἀποπρο°, très rares, sont donc métriquement complémentaires et, comme il ne semble pas y avoir de véritable écart syntaxique ou sémantique entre les différents verbes, il pourrait s'agir d'un des artifices métriques que le poète a à sa disposition pour composer avec les exigences du mètre. Ces deux verbes sont cependant trop rares

pour que l'on puisse en être certain, d'autant que le poète connaît d'autres moyens, comme la tmèse, pour éviter les formes incompatibles avec l'hexamètre : à ce titre, les préverbés en ἀποπρο° ne sont aucunement nécessaires. De plus, s'il y a bien là un artifice métrique, il ne s'agit pas simplement d'une modification de nature orthographique ou phonétique : l'emploi d'un préverbe προ° entraîne un changement de type lexical, qui est donc de nature à affecter la compréhension du texte par le lecteur. Face à ces difficultés, il faudra donc de comparer ces verbes en ἀποπρο° aux autres préverbés à préverbe interne °προ°, qui présentent pour la quasi-totalité d'entre eux un premier préverbe dissyllabique et qui répondent donc aux mêmes contraintes métriques que les préverbés en ἀποπρο°.

## ii. Le préverbe ἐκπρο°

Le double préverbe ἐκπρο°, qui, comme ἀποπρο°, est homérique, est présent dans trois verbes des *Argonautiques* : on le trouve dans ἐκπροκαλέομαι-οὔμαι (IV, v. 353), qui est déjà homérique, et dans deux verbes qui apparaissent pour la première fois dans les *Argonautiques*, ἐκπροβλώσκω (IV, v. 327, 1539 et 1587) et ἐκ...προχέω (IV, v. 605-606).

Ce double préverbe est très rare : si l'on se limite aux occurrences antérieures au début de notre ère, on ne trouve que sept verbes différents présentant ce double préverbe, tous très rares ; seuls deux de ces verbes apparaissent dans l'*Odyssée*, ἐκπροκαλέομαι-οὔμαι, qu'Apollonios emploie aussi, et ἐκπρολείπω. Le verbe ἐκπροκαλέομαι-οὔμαι semble signifier « appeler quelqu'un pour le faire sortir ». Il est par exemple employé au chant II de l'*Odyssée*, quand Athéna, le soir tombé, vient chercher Télémaque pour lui faire quitter Ithaque<sup>1140</sup> :

Αὐτὰρ Τηλέμαχον προσέφη γλαυκῶπις Ἀθήνη  
ἐκπροκαλεσσαμένη μεγάρων εὐναιεταόντων  
Athéna aux yeux pers alors s'adressa à Télémaque, l'ayant appelé hors du palais au bel emplacement.

Le verbe est ici construit avec un accusatif direct et un génitif ablatif : il s'agit d'appeler quelqu'un qui se situe à l'intérieur du bâtiment pour l'en faire sortir. Si l'on compare cela aux emplois homériques du verbe ἐκκαλέω-ῶ, on constate que ἐκκαλέω-ῶ, chez Homère, n'est jamais employé avec un génitif direct ou indirect et qu'il n'est pas certain qu'il prenne le sens de « appeler pour faire sortir » dans toutes ses attestations<sup>1141</sup>. En revanche, ce sens et cette construction sont bien attestés

<sup>1140</sup> Homère, *Odyssée*, II, v. 399-400. Voir aussi, pour le fait d'appeler Ilithye hors d'un palais, *Hymne homérique à Apollon*, v. 111. Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, IV, v. 352-353 :

Αἴψα δὲ νόσφιν Ἰήσωνα μόνον ἐταίρων  
ἐκπροκαλεσσαμένη ἄγεν ἄλλυδις  
Aussitôt, ayant appelé Jason à l'écart de ses compagnons, pour qu'il fût seul, elle le conduisit ailleurs.

Un scholiaste à l'*Odyssée* (sch. à II, 400a) glose ἔξω καλέσσα, « l'ayant appelé à l'extérieur ». Voir aussi *Hymnes orphiques*, VII, v. 1, avec le sens « invoquer ».

<sup>1141</sup> Chez Homère, il s'agit bien d'« appeler quelqu'un pour le faire sortir » en *Iliade*, XXIV, v. 582, où Achille est sorti de sa tente quelques vers plus tôt (v. 572) :

Διφᾶς δ' ἐκκαλέσας λοῦσαι κέλετ' ἀμφί τ' ἀλείψαι  
Ayant appelé des servantes à l'extérieur, il leur ordonna de le laver et de l'oindre.

Ce sens est également possible en *Odyssée*, X, v. 471, alors qu'Ulysse et ses compagnons sont chez Circé :

καὶ τότε μ' ἐκκαλέσαντες ἔφαν ἐρίηρες ἐταῖροι·

par la suite, notamment chez Euripide<sup>1142</sup>. Le verbe προκαλέομαι-οὔμαι, en revanche, signifie « provoquer » au combat<sup>1143</sup> et ne peut donc guère être rapproché de ἐκπροκαλέομαι-οὔμαι.

Quant à ἐκπρολείπω, il signifie « quitter » et se construit avec un accusatif direct<sup>1144</sup> :

ἦειδεν δ' ὡς ἄστυ διέπραθον υἷες Ἀχαιῶν

ἰπλόθεν ἐκχύμενοι, κοῖλον λόχον ἐκπρολιπόντες.

Il chantait comment les fils des Achéens détruisirent la ville après s'être coulés hors du cheval et avoir quitté ce piège creux.

Ce sens et cette construction sont également attestés pour le verbe simple λείπω ainsi que pour les préverbés ἐκλείπω et, plus rarement, προλείπω, sans qu'il soit véritablement possible de discerner ce qui justifie l'emploi du simple ou de l'un ou l'autre préverbé. Deux verbes en ἐκπρο<sup>o</sup> apparaissent chez Sophocle et Euripide, ἐκπροτιμάω-ῶ chez Sophocle<sup>1145</sup> et ἐκπροκρίνω chez Euripide<sup>1146</sup>, qui

---

Alors, mes fidèles compagnons, m'ayant appelé à l'écart, me parlèrent.

La troisième attestation homérique, au début de la deuxième *neikuia* (*Odyssée*, XXIV, v. 1-2) est plus difficile. Pour RUSSO 1993, p. 359, n. au v. 1-4), il faut sous-entendre δόμων ou μεγάρου Ὀδυσσεύος :

Ἑρμῆς δὲ ψυχὰς Κυλλήνιος ἐξεκαλεῖτο

ἀνδρῶν μνηστήρων·

Hermès de Cyllène appela [à l'extérieur ?] les âmes des prétendants.

<sup>1142</sup> Euripide, *Les Bacchantes*, v. 170 :

TE. Τίς ἐν πύλαισι ; Κάδμον ἐκκάλει δόμων.

Tirésias : Qui est à la porte ? Appelle Cadmos hors de cette demeure.

Voir aussi, pour le fait de faire sortir quelqu'un d'un bâtiment, à l'actif, Pindare, *Néméennes*, I, v. 60 ; Sophocle, *Philoctète*, v. 1264 ; Hérodote, *Histoires*, VI, 79 ; Aristophane, *Les Acharniens*, v. 402 ; *Les Guêpes*, v. 271 ; *Lysistrata*, v. 875 ; *Les Thesmophories*, v. 65 ; Xénophon, *Helléniques*, VII, 4, 27 ; Lysias, *Contre Simon*, 8 et 29 ; au moyen, Hérodote, *Histoires*, VIII, 79 ; Aristophane, *Les Guêpes*, v. 221 ; *L'Assemblée des femmes*, v. 34 ; *Ploutos*, v. 1103 ; pour le fait d'« appeler quelqu'un à l'écart », à l'actif, Sophocle, *Œdipe Roi*, v. 597 ; pour le fait d'« inviter les larmes à sortir », au moyen, Eschyle, *Agamemnon*, v. 270.

Le sème de la sortie n'est cependant pas présent dans toutes les occurrences : au moyen, Sophocle, *Les Trachiniennes*, v. 1206 ; fr. 210 (éd. S. Radt dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*, vol. 4), v. 75 ; Eupolis, fr. 139 (éd. T. Kock, dans *Comicorum Atticorum fragmenta*, vol. 1), v. 3 ; Platon, *Euthydème*, 288d ; Démosthène, *Première Philippique*, 42 ; Eschine, *Contre Timarque*, 174 ; *De l'ambassade infidèle*, 3 ; à l'actif, Aristophane, *Lysistrata*, v. 850.

<sup>1143</sup> Homère, *Iliade*, III, v. 432 ; VII, v. 39, 50, 218, 285 ; XIII, v. 809 ; pour des jeux sportifs, *Odyssée*, VIII, v. 142.

<sup>1144</sup> Homère, *Odyssée*, VIII, v. 514-515. Voir aussi Théognis, *Élégies*, v. 1136 ; Antimaque, fr. 97 (éd. B. Wyss dans *Antimachi Colophonii reliquiae*) ; *Anthologie grecque*, V, ép. 163 attribuée à Méléagre ; VI, ép. 127 attribuée à Nicias ; XIV, ép. 68, v. 2.

<sup>1145</sup> Sophocle, *Antigone*, v. 913-914 :

τοιῶδε μέντοι σ' ἐκπροτιμήσασ' ἐγὼ

νόμῳ, Κρέοντι ταῦτ' ἔδοξ' ἀμαρτάνειν

Moi qui t'ai honoré d'après cette loi, aux yeux de Créon j'ai semblé être en tort.

Le verbe προτιμάω-ῶ, qui signifie « honorer de préférence à, préférer », sens qui pourrait convenir puisqu'Antigone a en effet préféré Polynice aux ordres de Créon. Le sens des verbes τιμάω-ῶ et ἐκτιμάω-ῶ, qui n'est attesté qu'une fois à l'époque classique (Sophocle, *Electre*, v. 64), pourrait également convenir.

<sup>1146</sup> Pour ἐκπροκρίνω, Euripide, *Les Phéniciennes*, v. 214-215 :

Πόλεος ἐκπροκριθεῖς ἔμᾳς

καλλιστεύματα Λοξία

Ayant été choisie dans ma cité comme le plus beau prix pour Loxias...

Le verbe προκρίνω signifie « choisir de préférence, préférer » ; comme ἐκπροκρίνω dans son unique attestation, il se construit très souvent avec un accusatif au superlatif et un génitif partitif, par exemple dans Euripide, *Hélène*, v. 47 :

πάντων προκρίνας σοφρονέστατον βροτῶν,

...ayant jugé qu'il était le plus sage de tous les mortels.

Cette construction est également attestée pour κρίνω et ἐκκρίνω, par exemple dans Sophocle, *Philoctète*, v. 1425 :

ἀρετῇ τε πρῶτος ἐκκριθεὶς στρατεύματος

... ayant été choisi comme le meilleur de l'armée pour la vertu.

Le verbe ἐκπροθυμέομαι-οὔμαι (Euripide, *Les Phéniciennes*, v. 1678) doit être interprété comme un préverbé en ἐκ<sup>o</sup> de προθυμέομαι-οὔμαι, qui est lui-même un dénomiatif issu de πρόθυμος, ος, ον, « plein d'ardeur ». Le verbe \*θυμέομαι-οὔμαι n'est pas attesté.

expriment l'idée de choix ou de préférence. On trouve également, chez Euripide, le verbe ἐκπροΐημι<sup>1147</sup>. Enfin, le verbe ἐκπροχέω, qu'il faut peut-être lire chez Apollonios, apparaît dans une épigramme de l'*Anthologie* attribuée à Simias de Rhodes<sup>1148</sup>.

Le verbe ἐκπροβλώσκω (IV, v. 327, v. 1539 et v. 1587)

Le verbe ἐκπροβλώσκω est attesté à trois reprises dans les *Argonautiques*, la première attestation se situant au vers 327 du chant IV alors que les Colques, après avoir emprunté le fleuve Istros, arrivent dans la mer Adriatique :

δὴ ῥα τότε Κρονίην Κόλχοι ἄλαδ' ἐκπρομολόντες,  
πάντη, μὴ σφε λάθοιεν, ὑπετμήξαντο κελεύθους.  
Alors, les Colques sortant dans la mer cronienne, en coupèrent les accès de tous les côtés pour éviter qu'ils [les Argonautes] ne leur échappassent.

Le verbe apparaît encore au vers 1539 du même chant, alors que les Argonautes tentent de sortir du lac Triton :

Ἄλλ' ὅτε δὴ ῥ' ἐπὶ νηὸς ἔβαν, πρήσσοντος ἀήτεω  
ἄμ πέλαγος νοτίοιο, πόρους τ' ἀπετεκμαίροντο  
λίμνης ἐκπρομολεῖν Τριτωνίδος, οὗ τινα μῆτιν  
δὴν ἔχον, ἀφραδέως δὲ πανημέριοι φορέοντο.  
Et après être montés sur le navire, car le vent du sud passait sur la mer, et après avoir cherché des passages pour sortir du lac Triton, pendant longtemps ils ne trouvèrent aucune solution et, pendant toute la journée, ils se laissèrent porter sans réfléchir.

Enfin, ce verbe est attesté au vers 1587 du même chant, dans un contexte similaire au précédent puisqu'il s'agit toujours, pour les Argonautes, de sortir du lac Triton :

οἱ δ' αἶψ' ἐπὶ νηὸς ἔβησαν,  
λίμνης ἐκπρομολεῖν λελημένοι εἰρεσίησιν  
Aussitôt, ils montèrent sur le navire, désirant, grâce à leurs rames, sortir du lac.

Ce verbe, quoique très rare, réapparaît dans deux textes poétiques conservés par tradition manuscrite, qui sont tous deux difficiles à dater mais très vraisemblablement postérieurs aux *Argonautiques*, l'une de ces occurrences se trouvant dans le *Lapidaire orphique* et l'autre dans les *Oracles Sibyllins*<sup>1149</sup>.

<sup>1147</sup> Pour ἐκπροΐημι, Euripide, *Ion*, v. 117-119 :

ἵνα δρόσοι τέγγουσ' ἱεραί,  
<ρό>ἄν ἀέναον παγᾶν  
ἐκπροΐεῖσαι

... là où des eaux sacrées, faisant jaillir le courant éternel des sources, humidifient...

Le texte est largement corrompu et résulte de multiples conjectures, de sorte qu'il est difficile d'être certain du sémantisme du verbe, d'autant que les manuscrits présentent l'accusatif παγᾶν. Le préverbe, cependant, est présent dans les deux manuscrits et n'est pas considéré comme suspect.

<sup>1148</sup> *Anthologie grecque*, VII, ép. 22 attribuée à Simias de Rhodes, v. 1-2 :

Ἦρέμ' ὑπὲρ τύμβοιο Σοφοκλέος, ἠρέμα, κισσέ,  
ἐρπύζοις χλοεροῦς ἐκπροχέων πλοκάμους  
Doucement, sur le tombeau de Sophocle, doucement, lierre, puisses-tu ramper, en répandant tes tresses verdoyantes.

Le verbe continue à être employé dans la langue poétique.

<sup>1149</sup> *Lapidaire orphique*, v. 706-707 :

σπερχόμενοι ποτὶ βωμόν, ἀολλέες ἐκπρομολόντες  
χηραμόθεν, ῥώονται ἐφερπύζοντες ἅπαντες.

[les serpents] s'élançant vers l'autel, ayant tous sorti de leur trou, s'élancent tous en rampant.

Les attestations des *Argonautiques* décrivent toutes les trois la même réalité : un bateau sort d'un lieu étroit pour déboucher dans un endroit plus vaste : au vers 327, les navires colques quittent en effet le fleuve Istros pour arriver dans la mer Adriatique ; dans les deux attestations suivantes, il s'agit de quitter le lac Triton pour rejoindre les eaux de la Méditerranée. De même, dans le *Lapidaire orphique*, les serpents sortent d'un trou dans lequel ils étaient cachés.

Si l'on compare le sens du double préverbe avec celui du préverbe simple προβλώσκω, on constate aisément que προβλώσκω signifie simplement « s'avancer », c'est-à-dire « aller devant », sans que le personnage sorte nécessairement de quelque part, même si c'est parfois le cas<sup>1150</sup>. Ce verbe est notamment employé par Apollonios pour décrire Mélanippé qui s'avance, προμολοῦσα, vers le cap des Amazones, se rendant donc dans un lieu étroit depuis un lieu plus large<sup>1151</sup>, alors que ἐκπροβλώσκω n'est employé que pour des personnages qui sortent d'un lieu bien délimité pour entrer dans la mer, nécessairement plus vaste. Les attestations homériques de προβλώσκω qui font référence à la sortie d'un lieu semblent être des faits de discours et non des faits de langue.

Le verbe ἐκβλώσκω, quant à lui, est rare : on ne le trouve que chez Homère et chez Apollonios, avec une seule attestation chez chacun de ces deux poètes. Dans l'*Iliade*, il est employé au vers 604 du chant XI :

αἶψα δ' ἔταϊρον ἐὸν Πατροκλῆα προσέειπε,  
φθεγξάμενος παρὰ νηός· ὁ δὲ κλισίηθεν ἀκούσας  
ἐκμολεν ἴσος Ἄρηι, κακοῦ δ' ἄρα οἱ πέλεν ἀρχή.  
Aussitôt, [Achille] s'adressa à son compagnon Patrocle et lui parla depuis le navire. L'autre, l'ayant entendu de sa tente, en sortit, pareil à Arès, et ce fut le début de ses malheurs.

Le verbe est manifestement une variante poétique de ἐξέρχομαι et signifie « sortir » ; en l'occurrence, Patrocle, qui a entendu l'appel d'Achille, sort de sa tente pour entendre ce qu'il a à lui dire. Apollonios fait de ce verbe un emploi similaire, au vers 845 du chant I, alors que Jason, après avoir parlé avec Hypsipylé, sort de la ville pour rejoindre ses compagnons restés près du rivage :

αἶψα δ' ὀπίσσω  
βῆ ῥ' ἴμεν· ἀμφὶ δὲ τόνγε νεήνιδες ἄλλοθεν ἄλλαι  
μυρίαί εἰλίσσοντο κεχαρμένα, ὄφρα πυλάων  
ἐξέμολεν.  
Aussitôt, il se mit en route pour rentrer. Des jeunes filles, venues de partout, en grand nombre, lui tournèrent autour, pleines de joie, jusqu'à ce qu'il fût sorti des portes.

Voir aussi *Oracles Sibyllins*, VII, v. 50, mais le texte est corrompu.

<sup>1150</sup> Le verbe est employé pour un personnage qui quitte le lieu ou le bâtiment dans lequel il se trouvait dans *Odyssee* IV, v. 22 ; XV, v. 468 ; XXI, v. 239 et 385. L'idée de « sortie » n'est pas présente pour le reste des attestations homériques (*Iliade*, XVIII, v. 382 et 392 ; XXI, v. 37 ; *Odyssee*, XIX, v. 25 ; XXIV, v. 388).

<sup>1151</sup> II, v. 964-967 :

Ἦματι δ' αὐτῷ  
γνάμψαν Ἀμαζονίδων ἕκαθεν λιμενήοχον ἄκρην,  
ἐνθα ποτὲ προμολοῦσαν Ἀρητιάδα Μελανίπτην  
ἦρωσ Ἡρακλέης ἐλόγησατο,  
Le jour même, ils contournèrent de loin le cap des Amazones, où se trouve un port, là où un jour le héros Héraclès tendit une embuscade à Mélanippé, la fille d'Arès, qui s'était avancée là.

Là encore, le verbe semble fonctionner comme une variante épique du verbe ἐξέρχομαι, « sortir », qui se construit régulièrement avec le génitif<sup>1152</sup>.

Le verbe ἐκπροβλώσκω, pour ce qui est du sens et de la syntaxe, peut donc être rapproché de ἐκβλώσκω et, par là même, des nombreux verbes de mouvement préverbés en ἐκ° qui signifient « sortir ». Le fait qu'Apollonios emploie ce verbe trois fois pour désigner la même réalité n'est peut-être pas fortuit, d'autant qu'il emploie régulièrement d'autres préverbés à deuxième élément προ° pour décrire le déplacement de l'Argô<sup>1153</sup>. Cela étant, la notion de vitesse et d'efficacité du mouvement, qui semble notamment être présente pour les préverbés en ἐπιπρο°, n'est pas perceptible ici : deux des occurrences (IV, v. 1539 et 1587) se trouvent dans l'épisode du lac Triton, où les Argonautes peinent à retrouver la mer.

### Le verbe ἐκ...προχέω (IV, v. 605-606)

Il faut peut-être lire un autre verbe en ἐκπρο°, ἐκπροχέω, aux vers 605 et 606 du chant IV. Ce verbe, s'il faut bien lire un préverbé, apparaît également dans une épigramme de l'*Anthologie* attribuée à Simias de Rhodes, qui date à peu près de la même période<sup>1154</sup> ; il sera encore employé par la suite, en poésie épique et élégiaque. Chez Apollonios, on trouve ce préverbé dans la description des Héliades, que les Argonautes rencontrent en remontant le cours de l'Eridan :

ἐκ δὲ φαιινάς  
ἠλέκτρον λιβάδας βλεφάρων προχέουσιν ἔραζε·  
[Les Héliades] versent sur le sol des gouttes d'ambre brillantes qui tombent de leurs paupières.

Enrico Livrea<sup>1155</sup> propose deux interprétations pour la particule ἐκ : soit il s'agit d'une préposition, auquel cas elle régit le génitif βλεφάρων, soit il s'agit d'un préverbe<sup>1156</sup> et il faut alors lire ἐκ...προχέω, βλεφάρων étant alors un génitif ablatif direct. Enrico Livrea privilégie la seconde hypothèse, car il rapproche ce passage d'une épigramme en distiques élégiaques retrouvée à Rome,

<sup>1152</sup> On trouve une formulation très proche, avec ἐξέρχομαι, dans Homère, *Iliade*, XXII, v. 413 :

ἐξελθεῖν μεμαῶτα πύλων Δαρδανιάων.  
[Priam] qui désirait sortir des portes dardaniennes.

<sup>1153</sup> Sur les verbes en ἐπιπρο° qui désignent le mouvement du navire, rapide et efficace, cf. *infra*, p. 4 sqq.

<sup>1154</sup> *Anthologie grecque*, VII, ép. 22 attribuée à Simias de Rhodes, v. 1-2 :

Ἠρέμ' ὑπὲρ τύμβοιο Σοφοκλέος, ἠρέμα, κισσέ,  
ἐρπύζοις χλοεροῦς ἐκπροχέων πλοκάμους  
Doucement, sur le tombeau de Sophocle, doucement, lierre, puisses-tu ramper, en répandant tes tresses verdoyantes.

Voir aussi, pour le fait d'émettre des sons ou des paroles, *Anthologie grecque*, VI, ép. 159 attribuée à Antipater de Sidon, v. 2 et VII, ép. 201 attribuée à Pamphilos, v. 2 ; *Inscriptiones Graecae XII*, 6, 2 (éd. A. Matthaiou), inscr. 1259, v. 7, dans une inscription en distiques élégiaques. Pour le fait de faire jaillir de l'eau de la pierre, Grégoire de Nazianze, *Carmina de se ipso* (MPG 37), X, v. 10. Pour des larmes, XLV, v. 126 et *Inscriptiones Graecae XIV* (éd. G. Kaibel), Berlin, Georg Reimer, 1890, inscr. 2123, v. 6. Pour le fait de « procurer » de la joie aux hommes, dans un texte lacunaire, Théophile d'Antioche, *Traité à Autolykus*, II, 36, dans un oracle en vers.

La dernière mise à part, toutes ces attestations se situent dans le pentamètre d'un distique élégiaque.

<sup>1155</sup> LIVREA 1973, p. 186, n. au v. 605.

<sup>1156</sup> Pour des exemples de tmèses « segmentées » chez Homère, où l'un des deux préverbes seulement est en position de tmèse, DEL TREPPO 2018, p. 698-711.

où l'on trouve également le verbe ἐκπροχέω pour le fait de verser des larmes, avec un accusatif et un génitif<sup>1157</sup> :

σὸς δὲ πόσις δύσκλητα πανημέριος τολυπέυσει,  
ὄσσων ἀέναον δάκρυον ἐκπροχέων  
Ton épouse, toute la journée, endurera cette situation difficile, en versant de ses yeux des larmes intarissables.

Ce verbe est également employé pour le fait de verser des larmes par Grégoire de Nazianze, chez qui il régit uniquement un accusatif direct<sup>1158</sup>.

Le verbe προχέω n'est que rarement employé pour désigner le fait de « verser des larmes » et n'est pas attesté dans ce contexte avant Apollonios<sup>1159</sup> ; en revanche, il est parfois employé avec un syntagme prépositionnel régissant le génitif<sup>1160</sup>. Quant à ἐκχέω, il n'est guère plus souvent associé au fait de « verser des larmes » que ne l'est προχέω : seules deux occurrences antérieures à Apollonios sont concernées, toutes deux chez Platon<sup>1161</sup>. En revanche, Apollonios emploie bien ἐκχέομαι, toujours au moyen, avec un génitif direct dans ses deux uniques attestations des *Argonautiques*<sup>1162</sup>, mais les génitifs non prépositionnels à valeur ablative sont relativement fréquents chez Apollonios<sup>1163</sup>.

La comparaison avec d'autres préverbes à deuxième élément προ° ne permet donc guère de déterminer si ἐκ°, au vers 605, doit en effet être considéré comme un préverbe. Il est vrai que l'emploi que fait Apollonios de ce préverbe de χέω peut aisément être rapproché d'attestations postérieures de ἐκπροχέω, tant pour le sens que pour la syntaxe, mais il demeure possible de lire le verbe προχέω. La

<sup>1157</sup> *Inscriptiones Graecae XIV* (éd. G. Kaibel), Berlin, Georg Reimer, 1890, inscr. 2123, v. 5-6.

<sup>1158</sup> Grégoire de Nazianze, *Carmina de se ipso* (MPG 37), p. 1362, v. 8 (XLV, v. 126) :

Δάπτω, καὶ δακρύων ἐκπροχέω λιβάδας.  
Je me consume et verse des gouttes de larmes.

Chez Grégoire, ce verbe régit un accusatif et un génitif dans *Carmina de se ipso* (MPG 37), X, v. 10.

<sup>1159</sup> Pour le fait de « verser des larmes », à l'actif, Philon d'Alexandrie, *De Iosepho*, 175 ; Lucien, *Tragédie de la goutte*, v. 317 ; au passif, Arrien, *Anabase d'Alexandre*, V, 28, 1 et VI, 13, 2. Au moyen, Philon d'Alexandrie, *De opificio mundi*, 123 ; Flavius Josèphe, *Antiquités juives*, XIII, 316 ; *Anabase d'Alexandre*, VII, 11, 5.

On trouve également, pour des larmes, le verbe καταπροχέω (III, v. 1118) chez Apollonios, cf. *infra*, p. 4 sqq.

<sup>1160</sup> Avec ἐκ et le génitif, au moyen, Lucien, *L'âne*, 51 ; Oppien, *Cynégétiques*, II, v. 39 et III, v. 309 ; Plutarque, *Opinions des philosophes*, IV, 15, 901d et 901e ; à l'actif, *Oracles sibyllins*, IV, v. 23, mais le verbe est une conjecture de l'éditeur. Avec ἀπό et le génitif, au moyen, Homère, *Iliade*, II, v. 465 ; à l'actif, Strabon, *Géographie*, XVI, 4, 11. Avec un adverbe en -θεν, *Hymne homérique à Apollon*, v. 241 ; au moyen, Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, v. 635.

<sup>1161</sup> A l'actif, Platon, *Timée*, 68a ; Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, VIII, 54, 1 et IX, 10, 1 ; Philon d'Alexandrie, *Legatio ad Gaium*, 223 ; Plutarque, *Vie de Périclès*, 36, 9 et *Vie d'Alcibiade*, 6, 1. Au passif, avec pour sujet τὰ δάκρυα, Platon, *Le Banquet*, 215e ; Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, VI, 87, 1 ; Philon d'Alexandrie, *In Flaccum*, 9 ; avec pour sujet τὸ δάκρυ, Galien, *Lieux affectés* 9.330 K2 ; Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, XIV, v. 262.

<sup>1162</sup> I, v. 880 :

πέτρης ἐκχόμεναι συμβληίδος  
[des abeilles] se répandant hors la pierre qui leur sert de ruche...

II, v. 97 :

τοῦ δ' ἀθρόος ἔκχυτο θυμός.  
Son âme, d'un coup, se répandit hors de son corps.

On trouvait un syntagme prépositionnel en ἐκ et le génitif dans la seule attestation active du texte homérique (*Iliade*, III, v. 296) et cette construction continue à être attestée.

<sup>1163</sup> OSWALD 1904, p. 83-87.

comparaison avec les autres préverbés à préverbe interne °προ° n'est pas féconde car le verbe ne peut pas être identifié de manière évidente comme une variante poétique de ἐκχέω ; par ailleurs, s'il faut bien lire une tmèse, il s'agirait du seul préverbé à deuxième élément προ° où les deux préverbes sont scindés.

## Synthèse

Comme les verbes en ἀποπρο°, les verbes – ou le verbe s'il faut lire προχέω au vers 605 du chant IV – en ἐκπρο° se signalent par leur caractère exclusivement poétique : ces deux verbes ne sont pas attestés hors de la poésie dactylique, qu'il s'agisse d'hexamètres ou, pour ἐκπροχέω, de distiques élégiaques. Le thème verbal que présente ἐκπροβλώσκω est, du reste, une variante poétique de ἔρχομαι.

Si l'on s'en tient au seul verbe qui soit vraiment assuré, ἐκπροβλώσκω, on constate que l'écart entre ἐκπροβλώσκω et ἐκβλώσκω n'est que difficilement perceptible : il est évident que les Argonautes naviguent de l'avant et la présence du préverbe °προ° ne fournit pas véritablement d'information au lecteur. Le verbe ἐκπροβλώσκω semble donc fonctionner comme une variante synonymique de ἐκβλώσκω, le thème étant dans un rapport de redondance vis-à-vis du thème verbal. Il est possible qu'Apollonios ait pris pour modèle le verbe homérique ἐκπροκαλέομαι-οὔμαι : les attestations homériques de ἐκπροκαλέομαι-οὔμαι sont en effet très proches de certains emplois post-homériques de ἐκκαλέω-ῶ<sup>1164</sup>.

Comme pour les préverbés en ἀποπρο°, on peut s'interroger sur l'éventuel rôle métrique tenu par le préverbe προ° : il est vraisemblable que l'emploi de ces formes en ἐκπρο° a peut-être été favorisé par leur commodité métrique. Que ce soit chez Apollonios, dans le *Lapidaire orphique* ou dans les *Oracles Sibyllins*, malgré les problèmes de texte, on ne trouve en effet que deux formes : l'infinitif aoriste ἐκπρομολεῖν (IV, v. 1539 et 1587) et les participes aoristes ἐκπρομολόντες<sup>1165</sup>. Ces formes seraient, sans le préverbe προ°, incompatibles avec le mètre érique, les formes ἐκμολεῖν et ἐκμολόντες présentant toutes deux un crétique. Apollonios, dans la seule occurrence de ἐκβλώσκω des *Argonautiques*, emploie en revanche la forme ἐξέμολεν (I, v. 845), avec un allongement par position de la syllabe finale, dans un contexte où une forme sans augment ἐκπρόμολεν aurait pu convenir. La rareté des formes rend cependant toute certitude impossible, en particulier celle du verbe ἐκβλώσκω, finalement plus rare encore que ἐκπροβλώσκω. En tout cas, si les préverbes à préverbe interne προ° jouent bien un rôle métrique, il faut alors constater que ἐκ...προχέω ne s'intègre guère dans cette série, puisque, d'un point de vue métrique, ἐκ...προχέω ne se distingue guère de ἐκ...χέω.

<sup>1164</sup> Pour le sens de ἐκπροκαλέομαι-οὔμαι et de ἐκκαλέω-ῶ, cf. *supra*, p. 4 *infra*, p. 4 *sq.*

<sup>1165</sup> IV, v. 327 ; *Lapidaire orphique*, v. 706. On trouve l'accusatif ἐκπρομολόντα dans les *Oracles Sibyllins* (VII, v. 50).

### iii. Le préverbe καταπρο°

Les *Argonautiques* contiennent deux préverbés en καταπρο°, καταπροχέω (III, v. 1118) et καταπρολείπω (III, v. 1164), qui sont tous deux des *harax*. Ce préverbe καταπρο° se distingue des précédents en ce que, contrairement à ἀποπρο° et ἐκπρο°, il n'est pas homérique et est en revanche attesté en prose, puisque l'on trouve le verbe καταπροδίδωμι dans la langue classique. Pourtant, même si καταπρο° n'apparaît pas chez Homère, l'emploi que fait Apollonios de καταπροχέω et de καταπρολείπω peut davantage être rapproché de celui des autres préverbés en °προ° des *Argonautiques* que de celui des préverbés en καταπρο° attestés en prose.

#### Les préverbés en καταπρο° hors des *Argonautiques*

Les verbes en καταπρο° sont rares : avant l'époque d'Apollonios, seul un verbe en καταπρο° est attesté<sup>1166</sup>, καταπροδίδωμι, « trahir », qui apparaît chez Hérodote, Thucydide, Aristophane et Lysias<sup>1167</sup>. Le verbe semble être une variante intensive de προδίδωμι, qui signifie également « trahir ». Chez Thucydide et chez Lysias, il est d'ailleurs employé à proximité de προδίδωμι, avec une valeur qui semble être intensive par rapport au préverbe simple<sup>1168</sup> :

Καὶ λέγετε ὡς αἰσχρὸν ἦν προδοῦναι τοὺς εὐεργέτας· πολὺ δέ γε αἴσχιον καὶ ἀδικώτερον τοὺς πάντας Ἑλληνας καταπροδοῦναι.

Et vous dites qu'il aurait été honteux de trahir nos bienfaiteurs ; pourtant, il était bien plus honteux et injuste de trahir l'ensemble des Grecs.

La nuance sémantique véhiculée par le préverbe est difficile à rendre en traduction, mais il apparaît clairement que, d'une part, les deux verbes se construisent de la même manière et désignent des réalités proches sinon identiques et que, d'autre part, καταπροδίδωμι fonctionne comme une variante emphatique ou expressive de προδίδωμι, la trahison désignée par le verbe étant sentie comme plus sérieuse et plus profonde. Après Apollonios, le verbe καταπροδίδωμι continue à être employé<sup>1169</sup>

---

<sup>1166</sup> Le verbe καταπροΐζομαι, dont la première attestation se trouve dans un fragment d'Archiloque (fr. 176 [éd. F. Lasserre et A. Bonnard]) doit être rapproché de l'adverbe προῖκα, « gratuitement, pour rien », et ne peut donc pas être interprété comme un préverbe en καταπρο° en synchronie.

<sup>1167</sup> Pour les attestations antérieures à l'époque hellénistique, avec un accusatif direct, Hérodote, *Histoires*, VIII, 94 ; IX, 11 ; Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, I, 86, 5 ; III, 63, 3 ; 111, 3 ; IV, 10, 2 ; VII, 63, 4 ; Aristophane, *Les Guêpes*, v. 1044 ; Lysias, *Pour Polystratos*, 6. Employé absolument, Hérodote, *Histoires*, VII, 157 ; Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, III, 109, 2 ; VII, 48, 4. Au passif, Hérodote, *Histoires*, IX, 7.

Avec un accusatif et un datif, « livrer quelqu'un par trahison », Hérodote, *Histoires*, IX, 73.

<sup>1168</sup> Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, III, 63, 3. Voir aussi Lysias, *Pour Polystratos*, 6.

<sup>1169</sup> Bible des Septante, *4 Maccabées*, 2, 10 ; Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, VI, 38, 20 ; Nicolas de Damas, fr. 101 (éd. K. Müller dans *FHG* 3), l. 1034 ; Flavius Josèphe, *Antiquités juives*, XV, 228 ; *Guerre des Juifs*, III, 137 ; Plutarque, *De la malignité d'Hérodote*, 870b. Avec un accusatif et un datif, « livrer quelqu'un à quelqu'un », Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XXXVI, 8, 5.

et d'autres verbes en καταπρο°, qui resteront cependant rares, apparaissent en prose. On trouve καταπροίεμαι chez Polybe et Diodore de Sicile<sup>1170</sup> ainsi que καταπροτείνω chez Galien<sup>1171</sup>.

Deux éléments se détachent de ce rapide parcours des verbes en καταπρο° qui apparaissent ailleurs que chez Apollonios. Tout d'abord, ces verbes en καταπρο° sont employés dans des contextes proches de ceux où l'on trouve le préverbe en προ°. Le cas de καταπροδίδωμι, qui est employé comme une variante expressive de προδίδωμι, est particulièrement révélateur. Ensuite, à l'exception des deux verbes que l'on trouve chez Apollonios, qui sont tous deux des *hapax* et d'une occurrence de καταπροδίδωμι chez Aristophane, toutes les occurrences de ces verbes se trouvent en prose, que ce soit avant ou après Apollonios.

### Le verbe καταπροχέω (III, v. 1118)

L'*hapax* καταπροχέω est employé par Apollonios pour décrire Médée, qui s'inquiète de ce que Jason pourrait l'oublier après être rentré à Iólcos :

ἽΩς ἄρ' ἔφη, ἔλεεινὰ καταπροχέουσα παρειῶν  
δάκρυα·

Elle parla ainsi, versant sur ses joues de pitoyables larmes.

Le verbe se construit ici avec un accusatif direct, δάκρυα, et un génitif, παρειῶν, qui semble désigner la surface sur laquelle coulent les larmes de Médée, construction dont nous avons vu qu'elle était celle du préverbe καταχέω.

Le verbe χέω signifie « verser » et, déjà chez Homère, est employé de manière très fréquente pour désigner le fait de « verser des larmes ». Les syntagmes δάκρυ χέω et δάκρυα χέω sont tous deux formulaires dans les épopées homériques<sup>1172</sup>. De même, le syntagme nominal δάκρυον ἔλεεινόν, « des larmes pitoyables », se trouve dans un demi-vers formulaire de l'*Odyssée*<sup>1173</sup> et les joues, αἱ παρειαί, sont naturellement mentionnées plusieurs fois chez Homère<sup>1174</sup>. Nous sommes là dans une

---

<sup>1170</sup> Pour le fait de « laisser échapper » le moment opportun, ὁ καιρός, Polybe, *Histoires*, I, 77, 3 et XVI, 8, 3. Pour le fait de « négliger » des questions ou des valeurs, Polybe, *Histoires*, III, 81, 4 ; Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, II, 443 et IV, 594 ; Plutarque, *Sur les délais de la justice divine*, 556e. Pour le fait d'abandonner quelque chose à quelqu'un, avec un accusatif et un datif, Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XXXIII, fr. 24 (éd. P. Goukowsky) ; Plutarque, *Vie d'Aristide*, 4, 6.

Les verbes καθίημι et προίημι sont tous les deux attestés, mais καταπροίεμαι semble fonctionner comme une variante synonymique de προίεμαι. Le syntagme τὸν καιρὸν προίεμαι, « laisser passer l'occasion », est bien attesté (Lycurgue, *Contre Léocrate*, 126, mais le verbe est une conjecture des éditeurs ; Polybe, *Histoires*, V, 45, 5 ; Diodore de Sicile, XVIII, 51, 5)

<sup>1171</sup> Pour καταπροτείνω, Galien, *Diagnostic et traitement des passions et des erreurs de l'âme*, 5.92 K :

τὴν αἰδῶ τι καταπροτείνονται, καὶ φάσκουσι μὴ δύνασθαι φθέγγασθαι παρόντων ἀνθρώπων πλειόνων·

Ils mettent en avant leur réserve et prétendent ne pas pouvoir s'exprimer en présence d'hommes trop nombreux.

Pour προτείνω employé avec le sens de « mettre en avant par la parole, alléguer », Euripide, *Andromaque*, v. 428.

<sup>1172</sup> ARNOULD 1990, p. 130-131 pour la poésie épique et p. 131-136 pour la tragédie.

<sup>1173</sup> Homère, *Odyssée*, VIII, v. 531 :

ὡς Ὀδυσσεὺς ἔλεεινὸν ὑπ' ὀφρύσι δάκρυον εἴβεν.

De même, Ulysse répandait sous ses yeux de pitoyables larmes.

Voir aussi XVI, v. 219.

<sup>1174</sup> Sur les parties du corps associées aux larmes chez Homère, D. ARNOULD 1990, p. 130-131. Pour les joues, αἱ παρειαί, en particulier, Homère, *Iliade*, XVIII, v. 123-124 ; XXII, v. 491 ; XXIV, v. 794 ; *Odyssée*, IV, v. 198 et 223 ; VIII, v. 522 ;

scène caractéristique de l'épopée et Apollonios reprend, en les modifiant, des éléments caractéristiques de la phraséologie homérique : employer le verbe καταπροχέω, c'est à la fois reprendre un thème verbal caractéristique d'une scène de pleurs et employer un verbe très rare, sinon entièrement nouveau.

Le verbe προχέω, qui est attesté dès les textes épiques archaïques, est employé à l'actif soit pour désigner le fait de « verser » un liquide, soit pour un cours d'eau, pour le fait de « déverser » ses eaux<sup>1175</sup>. Au moyen, il désigne le fait de « se répandre » ou de « se déverser »<sup>1176</sup>. Le verbe n'est jamais employé pour décrire des pleurs avant Apollonios, mais l'est par la suite<sup>1177</sup>. Le verbe καταχέω qui, comme καταπροχέω, peut régir un génitif qui désigne la surface sur laquelle on verse, est bien employé pour des pleurs chez Homère, dans un demi-vers formulaire que l'on trouve six fois dans l'*Illiade* et huit fois dans l'*Odyssee*<sup>1178</sup> :

Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα Θέτις κατὰ δάκρυ χέουσα·  
Thétis lui répondit ensuite en versant des larmes.

Apollonios reprend d'ailleurs cette formule au vers 34 du quatrième chant, où il emploie le verbe κατά...χέω pour décrire les pleurs de Médée<sup>1179</sup>.

Le verbe καταπροχέω semble donc se comporter comme une variante synonymique du verbe καταχέω. Le préverbe interne °προ°, qui ne joue pas de rôle syntaxique, ne semble pas non plus modifier le sens du verbe : il semble difficile d'envisager que les larmes coulent véritablement « vers l'avant » ici.

### Le verbe καταπρολείπω (III, v. 1164)

Le verbe καταπρολείπω est lui aussi un *hapax*. On ne le trouve qu'au chant III des *Argonautiques*, alors que Jason, après son entretien avec Médée, revient vers ses compagnons :

XI, v. 529 ; XVI, v. 190 ; XVIII, v. 172. Sans présence du substantif τὸ δάκρυον ou du verbe δακρῶ, *Odyssee*, VIII, v. 530 ; XX, v. 353.

<sup>1175</sup> Pour un liquide, avec un accusatif direct, Euripide, fr. 592 (éd. A. Nauck dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*), v. 2 ; Hérodote, *Histoires*, VII, 192 ; au passif, Euripide, fr. 912 (*ibid.*), v. 5 ; avec un génitif partitif, Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, v. 596. Pour un fleuve qui « déverse » ses eaux, avec un accusatif direct, Homère, *Illiade*, XXI, v. 219 ; *Hymne homérique à Apollon*, v. 241 ; Pindare, *Pythiques*, I, v. 22 ; Mélanippe de Mélos, fr. 3 (éd. D. Page dans *Poetae melici Graeci*), v. 2. Avec une métaphore, pour le fait de « répandre » un chant, Pindare, *Pythiques*, X, v. 56.

<sup>1176</sup> Pour guerriers qui se répandent ou se dispersent, Homère, *Illiade*, II, v. 465 ; XV, v. 360 ; XXI, v. 6. Pour les Lemniennes, Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, v. 635 et v. 883.

<sup>1177</sup> Il faut vraisemblablement lire une tmèse pour ἐκ...προχέω (IV, v. 605-606), cf. *supra*, p. 4 *sqq.* Pour les attestations où le verbe est employé pour des larmes, cf. *supra*, p. 4, n. 1159.

<sup>1178</sup> Homère, *Illiade*, I, v. 413. Voir aussi XVIII, v. 94 et 428 ; pour Hélène, III, v. 142 ; pour Andromaque, VI, v. 496. Avec l'accusatif χέουσαν, pour Andromaque, VI, v. 459. Avec le nominatif χέοντες, pour les compagnons d'Ulysse, *Odyssee*, X, v. 201 ; pour Ulysse et ses compagnons, X, v. 570 et XI, v. 5 ; XII, v. 12 ; pour Ulysse et Agamemnon, XI, v. 466. Avec le nominatif χέουσαι, pour les servantes d'Ithaque, XXII, v. 447. Avec l'accusatif χέοντα, pour Ulysse, IV, v. 556. Avec l'accusatif χέοντας, pour les compagnons d'Ulysse, X, v. 409. Apollonios reprend cette formule, en la modifiant, en IV, v. 34.

<sup>1179</sup> IV, v. 34 :

Ἦς ἄρ' ἔφη, βλεφάρων δὲ κατ' ἀθρόα δάκρυα χεῦεν.  
Elle parla ainsi et, de ses paupières, versa d'abondantes larmes.

Le génitif semble ici avoir une valeur ablative. On peut par exemple comparer ce passage avec I, v. 1067, où l'on a ἀπό et le génitif.

Αἰσονίδης δ' ὅτε δὴ ἐτάροις ἐξαῦτις ἔμικτο  
ἐν χώρῃ ὅθι τούσγε καταπρολιπὼν ἐλιάσθη,  
ᾧρτ' ἰέναι σὺν τοῖσι, πιφασκόμενος τὰ ἕκαστα,  
ἠρώων ἐς ὄμιλον.

L'Aisonide, lorsqu'il eut rejoint ses compagnons à l'endroit où il les avait laissés en s'éloignant, se leva pour partir avec eux vers la troupe de héros, leur expliquant tout.

Il semble désigner le fait de « laisser » quelqu'un derrière soi : au vers 944 du chant III, Jason, pour s'entretenir seul à seul avec Médée, a laissé ses deux compagnons Mopsos et Argos, qu'il retrouve à présent avant de retourner auprès du reste des Argonautes.

Les verbes λείπω, καταλείπω et προλείπω, qui est cependant plus rare, sont très proches et il n'est pas toujours aisé de distinguer ce qui justifie l'emploi du verbe simple ou de l'un ou l'autre préverbe. Ainsi, dans le catalogue des Argonautes, Apollonios emploie λείπω, προλείπω et καταλείπω dans des contextes très proches. On trouve λείπω au vers 40 du premier chant<sup>1180</sup> :

Λάρισαν δ' ἐπὶ τοῖσι λιπὼν Πολύφημος ἵκανε  
Polyphémus, qui avait quitté Larisa, venait aussi.

Au vers 57, c'est προλείπω qui est employé :

Ἦλυθε δ' ἀφνειὴν προλιπὼν Γυρτῶνα Κόρωνος  
Corônos était venu, qui avait quitté la riche Gyrtôn.

Enfin, au vers 105, toujours dans le catalogue des Argonautes, on trouve καταλείπω, mais il est employé avec un nom de personne :

Τίφυς δ' Ἀγνιάδης Σιφαέα κάλλιπε δῆμον  
Θεσπιέων  
Tiphys l'Agniade quittait le peuple thespien de Siphes.

Le substantif ὁ δῆμος peut tout autant désigner un territoire que les habitants qui l'occupent, mais le substantif ὁ Σιφαεύς s'applique plus volontiers à des êtres vivants. Apollonios, cependant, emploie également καταλείπω pour le fait de quitter un lieu<sup>1181</sup>. Les trois verbes sont donc employés dans des contextes très proches, avec la même construction syntaxique, sans qu'il soit véritablement possible de déterminer ce qui justifie l'emploi de l'un ou l'autre verbe.

Si l'on se concentre sur les attestations de ces verbes qui régissent un accusatif de personne, on constate que le sémantisme de προλείπω semble proche du français « abandonner » et désigne le fait de « laisser derrière soi » quelqu'un qui requiert ou désire notre présence : il est surtout employé

<sup>1180</sup> Voir aussi, toujours dans le catalogue des Argonautes, I, v. 179.

<sup>1181</sup> I, v. 559 et II, v. 994.0

pour des membres de la famille ou pour le fait d' « abandonner » ses compagnons à la guerre<sup>1182</sup>. Chez Apollonios, le verbe n'est employé qu'avec un accusatif de lieu<sup>1183</sup>.

Le verbe καταλείπω est plus fréquent, y compris dans les *Argonautiques*<sup>1184</sup>. Du point de vue sémantique, quand il est employé avec un accusatif de personne, il paraît peut-être moins marqué d'un point de vue moral que ne l'est προλείπω : s'il est vrai qu'il désigne assez souvent, chez Homère, le fait d' « abandonner » quelqu'un<sup>1185</sup>, il est également employé pour le fait de « laisser » quelqu'un à un poste. Il est par exemple employé dans l'*Iliade* pour le fait de laisser un cocher auprès d'un char pendant que l'on va au combat<sup>1186</sup>. Cet emploi du verbe, qui se rapproche de celui que l'on trouve dans les *Argonautiques* pour καταπρολείπω, se retrouve de manière abondante dans la prose de l'époque classique et en particulier chez Thucydide, où le verbe désigne régulièrement le fait de « laisser » des soldats stationnés quelque part, par exemple pour monter la garde<sup>1187</sup>.

<sup>1182</sup> Homère, *Odyssée*, XIII, v. 331 :

τῷ σε καὶ οὐ δύναμαι προλείπειν δύστηνον ἔοντα  
Je ne peux pas non plus t'abandonner alors que tu es malheureux.

Eschyle, *Les Suppliantes*, v. 748-749 :

Χο. μόνην δὲ μὴ πρόλειπε, λίσσομαι, πάτερ·  
γυνὴ μονωθεῖς' οὐδέν·

Le chœur : Ne me laisse pas seule, je t'en supplie, mon père ! Une femme laissée seule n'est rien.

Voir aussi, pour Αἰδώς et Νέμεσις qui abandonnent les hommes, Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, v. 199 ; pour une ψυχή qui abandonne un homme, Aristophane, *Les Oiseaux*, v. 1558. Pour un fils qui abandonne ses parents, notamment dans la vieillesse, Hésiode, *Bouclier*, v. 90 ; Sophocle, *Ajax*, v. 507 ; Euripide, *Iphigénie à Aulis*, v. 1466. Pour une épouse qui abandonne son mari, Hésiode, fr. 176 (éd. R. Merkelbach et M. West dans *Fragmenta Hesiodica*), v. 3 et 5 ; Euripide, *Iphigénie à Aulis*, v. 783. Pour un parent qui abandonne ses enfants, Aristophane, *La paix*, v. 116. Pour le fait de désertier, d'abandonner son camp à la guerre, *Anthologie Grecque*, VII, ép. 677 attribuée à Simonide, v. 4 ; Hérodote, *Histoires*, VII, 228 ; Démosthène, *Contre Euboulidès*, 70 ; Polybe, *Histoires*, XXXVIII, 20, 5.

Avec une métaphore, pour la μηῖτις d'Ulysse qui n'abandonne pas Télémaque, Homère, *Odyssée*, II, v. 279 ; pour la Pauvreté qui quitte quelqu'un, Théognis, *Elégies*, v. 351.

On trouve cependant chez Homère, dans un vers répété, deux attestations du verbe se construit avec un accusatif de personne et ne désigne pas le fait d' « abandonner quelqu'un qui aurait besoin de nous » (*Odyssée*, III, v. 313-315 et, très proche, XV, v. 10-12) :

καὶ σύ, φίλος, μὴ δηθὰ δόμων ἄπο τῆλ' ἀλάλησο,  
κτήματά τε προλιπὼν ἄνδρας τ' ἐν σοῖσι δόμοισιν  
οὕτω ὑπερφιάλους

Et toi, mon ami, n'erre pas trop longtemps loin de ta demeure, après avoir laissé dans ta demeure des biens et des hommes à ce point arrogants.

<sup>1183</sup> I, v. 57 et 1266. La relative rareté du verbe dans les *Argonautiques* s'explique peut-être en partie par le fait que le thème de présent n'est pas compatible avec le mètre épique.

<sup>1184</sup> Pour le fait de « quitter » une personne, I, v. 105 et IV, v. 5 ; pour Héraclès, II, v. 766 et III, v. 1233 ; IV, v. 434. Pour le fait de « quitter » un lieu, I, v. 559 et 1144, avec une tmèse ; II, v. 994. Pour une chaussure qui reste dans l'eau, I, v. 11 ; pour un objet que l'on laisse derrière soi, IV, v. 29.

<sup>1185</sup> Pour un parent qui laisse un enfant, *Iliade*, VI, v. 223 ; *Odyssée*, XI, v. 86 et 174. Pour un enfant qui laisse un parent âgé, *Iliade*, XXIV, v. 725 ; *Odyssée*, XV, v. 348. Pour un époux qui laisse sa femme, *Odyssée*, XI, v. 447. Pour des combattants que l'on abandonne dans le camp ennemi, *Iliade*, XII, v. 226 ; XVII, v. 151 ; XXI, v. 414. Pour le fait d'abandonner Hélène aux Troyens, *Iliade*, II, v. 160 et 176 ; IV, v. 173 ; pour le fait d'abandonner quelqu'un sur une île, *Odyssée*, III, v. 271 ; de le laisser sans sépulture, XI, v. 72.

<sup>1186</sup> Homère, *Iliade*, XII, v. 91-92 :

πὰρ δ' ἄρ' ὄχεσφιν  
ἄλλον Κεβρίοναο χερεῖονα κάλλιπεν Ἴεκτωρ.

Auprès de son char, Hector avait laissé un autre homme, qui était inférieur à Kébrionès.

Voir aussi X, v. 238, pour le fait de laisser un combattant au camp ; X, v. 338, pour Dolon qui quitte la masse de l'armée pour se rendre dans le camp Achéen ; pour le fait de quitter une partie de ses compagnons pour aller explorer, *Odyssée*, X, v. 209 ; pour le fait de laisser quelqu'un chez soi pour veiller sur ses biens, XV, v. 89.

<sup>1187</sup> Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, II, 79, 5 :

καὶ ἀναχωροῦσι πρὸς τὰς δύο τάξεις ἅς κατέλιπον παρὰ τοῖς σκευοφόροις.

C'est bien dans ce contexte qu'est employé *καταπρολείπω* dans les *Argonautiques* : Mopsos et Argos n'ont pas été abandonnés par Jason ; ils ont été laissés en arrière sur proposition de Mopsos, pour que Jason puisse s'entretenir seul à seul avec Médée. Le verbe *καταπρολείπω*, tel qu'il est employé dans son unique attestation, semble donc pouvoir être compris comme une variante synonymique de *καταλείπω*, même si l'écart entre *λείπω*, *καταλείπω* et, dans une moindre mesure, *προλείπω* n'est pas toujours sensible pour le lecteur moderne. Le préverbe en *καταπρο*<sup>o</sup> semble donc bien fonctionner comme une variante du préverbe en *κατα*<sup>o</sup> et non, comme *καταπροδίδωμι* en prose classique, comme une variante expressive du préverbe en *προ*<sup>o</sup>.

### Synthèse

Les deux verbes en *καταπρο*<sup>o</sup> attestés dans les *Argonautiques*, *καταπροχέω* et *καταπρολείπω*, ne peuvent guère être rapprochés des verbes en *καταπρο*<sup>o</sup> attestés par ailleurs, que ce soit avant ou après les *Argonautiques*. D'une part, ces deux verbes sont des *hapax*, alors que la plupart des verbes en *καταπρο*<sup>o</sup> attestés par ailleurs, sans être fréquents, apparaissent de manière régulière dans la prose et en particulier dans la prose historique. Ensuite, alors que les autres verbes en *καταπρο*<sup>o</sup> sont, pour le sens et pour la construction, des variantes synonymiques du verbe en *προ*<sup>o</sup>, les deux verbes de notre corpus se rapprochent bien davantage du verbe en *κατα*<sup>o</sup>. Ces préverbes en *καταπρο*<sup>o</sup>, s'ils sont morphologiquement proches de verbes attestés en prose, sont, par leur fonctionnement, plus proches des autres verbes en *προ*<sup>o</sup> des *Argonautiques* qui, quant à eux, sont exclusivement poétiques.

Comme pour les verbes en *ἀποπρο*<sup>o</sup> et en *ἐκπρο*<sup>o</sup>, il est remarquable que les deux formes employées par Apollonios sont des formes qui, sans le deuxième élément préverbal, seraient incompatibles avec le mètre épique. Apollonios emploie en effet la forme *καταπροχέουσα* quand *καταχέουσα* présenterait un tribraque et la forme *καταπρολιπών* quand la forme usuelle *καταλιπών* présenterait un tribraque et la forme épique *καλλιπών* présenterait un crétique. Si la préverbation à deuxième élément *προ*<sup>o</sup> peut paraître un artifice métrique commode pour adapter certaines formes préverbées au mètre épique, ce n'est cependant pas le seul moyen que le poète a à sa disposition : Apollonios, bien sûr, connaît aussi la tmèse et l'emploie d'ailleurs pour *καταλείπω*<sup>1188</sup>.

#### iv. Synthèse : les préverbes à deuxième élément *προ*<sup>o</sup> : des variantes intensives ?

Chez Apollonios, les verbes en *ἀποπρο*<sup>o</sup>, *καταπρο*<sup>o</sup> et *ἐκπρο*<sup>o</sup> semblent fonctionner, aussi bien sur le plan sémantique que sur le plan syntaxique, comme des variantes des préverbes en *ἀπο*<sup>o</sup>, *κατα*<sup>o</sup>

...et les font reculer vers les deux détachements qu'ils avaient laissés auprès des bagages.

Voir aussi II, 78, 1 et 2 ; IV, 5, 2 ; 42, 4 ; 93, 2 ; 97, 1 ; 127, 2 ; 133, 4 ; 114, 2 ; VI, 50, 2 ; 100, 6 ; VII, 26, 3 ; VIII, 32, 2. Pour des navires, III, 75, 2 ; IV, 9, 1 ; VIII, 22, 2 ; 23, 4 ; 73, 5.

<sup>1188</sup> I, v. 1144, pour la forme *κατά...λιπόντες*, où *καταλιπόντες* présenterait un tribraque et où *καλλιπόντες* présenterait un crétique.

et ἐκ<sup>o</sup> correspondant. Le préverbe externe, quel qu'il soit, détermine la syntaxe du verbe et le préverbe interne <sup>o</sup>προ<sup>o</sup>, quant à lui, ne semble pas modifier le sens ou la construction du verbe de manière sensible et le verbe doublement préverbé semble fonctionner comme une variante morphologique du préverbé simple correspondant.

### Des formes favorisées par leur commodité métrique

Comme pour les formes en <sup>o</sup>κατα<sup>o</sup>, les formes en <sup>o</sup>προ<sup>o</sup> sont particulièrement adaptées aux contraintes de l'hexamètre dactylique. Nous avons vu que les préverbés en ἀποπρο<sup>o</sup>, ἐκπρο<sup>o</sup> et καταπρο<sup>o</sup> pourraient être interprétés comme des variantes métriques des verbes en ἀπο<sup>o</sup>, ἐκ<sup>o</sup> et κατα<sup>o</sup> correspondant. De fait, certaines formes semblent être en distribution complémentaire pour la métrique : dans la langue épique, les formes dont le thème commence par une syllabe longue sont incompatibles avec les préverbes à <sup>o</sup>προ<sup>o</sup> interne alors que les formes dont le thème commence par une brève sont incompatibles avec les préverbes dissyllabiques sans <sup>o</sup>προ<sup>o</sup> interne. Par exemple, la forme καταπρολείπων, scandée  $\checkmark\text{---}\checkmark\text{---}$ , est incompatible avec le mètre épique alors que καταλείπων, scandé  $\checkmark\checkmark\text{---}$ , est commode ; à l'inverse, καταλιπών, scandé  $\checkmark\checkmark\checkmark\text{---}$ , n'est pas métrique alors que καταπρολιπών, scandé  $\checkmark\text{---}\checkmark\checkmark\text{---}$ , ne pose aucune difficulté.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que, dans notre corpus, toutes les formes à préverbe interne <sup>o</sup>προ<sup>o</sup> présentent un thème verbal qui commence par une brève : l'inverse ne serait pas compatible avec le mètre épique. Cela ne prouve en rien que le préverbe <sup>o</sup>προ<sup>o</sup> est un artifice métrique. On peut en revanche se demander si Apollonios emploie parfois le préverbe interne <sup>o</sup>προ<sup>o</sup> dans des contextes où la forme sans <sup>o</sup>προ<sup>o</sup> serait métrique. Ce n'est le cas pour aucune forme de notre corpus<sup>1189</sup>. En revanche, si l'on s'intéresse aux quatre formes en <sup>o</sup>προ<sup>o</sup> dont la première attestation n'est pas chez Apollonios, on constate que deux d'entre elles seulement sont métriquement nécessaires<sup>1190</sup>. On trouve en effet les formes ἀποπροέλειπον (II, v. 1230)<sup>1191</sup>, alors que ἀπέλειπον ne pose aucune difficulté métrique et est d'ailleurs attestée chez Apollonios (IV, v. 563), ainsi que la forme ἀποπροέηκα (III, v. 379) alors que l'aoriste de ἀφήμι, qui n'est pas dans les *Argonautiques*, est en revanche bien attesté chez Homère.

Toutes les formes à préverbe interne <sup>o</sup>προ<sup>o</sup> des *Argonautiques* ne sont donc pas métriquement nécessaires : certaines pourraient être remplacées par le préverbé simple correspondant. S'il est

<sup>1189</sup> Les formes attestées sont : ἀποπροβαλόν (ἀποβαλόν présente un tribraque), ἀποπροθορών (ἀποθορών présente un tribraque), ἐκπρομολόντες (ἐκμολόντες présente un crétique), ἐκπρομολεῖν (ἐκμολεῖν présente un crétique), καταπροχέουσα (καταχέουσα présente un tribraque) et καταπρολιπών (καταλιπών présente un tribraque et καλλιπών présente un crétique).

<sup>1190</sup> Il s'agit de ἀποπρολιπόντες en I, v. 1285 (ἀπολιπόντες présente un tribraque) et de ἐκπροκαλεσσαμένη en IV, v. 353 (ἐκκαλεσσαμένη présente un crétique et ἐκκαλεσσαμένη présente un procéleusmatique).

<sup>1191</sup> Les manuscrits A et L présentent la leçon ἀπὸ πρὸ ἔλειπον.

évident que l'emploi de ces formes a été favorisé par leur commodité métrique dans le cadre de la poésie dactylique, la métrique ne suffit pas, à elle seule, à rendre compte de l'emploi de ces préverbes.

### Des préverbes issus de la langue homérique ?

Etant donné la rareté de ces verbes et la répartition des attestations, il est clair que ces préverbes devaient être perçus, par leur morphologie même, comme caractéristiques de la langue poétique et de la langue épique en particulier. Les préverbes en ἀποπρο<sup>ο</sup> et ἐκπρο<sup>ο</sup> sont caractéristiques de la langue poétique et ne sont jamais attestés en prose ; quant aux verbes en καταπρο<sup>ο</sup>, s'ils ne sont attestés qu'en prose, nous avons vu que, chez Apollonios, ces verbes ont un fonctionnement plus proche des autres préverbes en <sup>ο</sup>προ<sup>ο</sup> de notre corpus que des préverbes en καταπρο<sup>ο</sup> attestés en prose.

De fait, l'usage que fait Apollonios des verbes en <sup>ο</sup>προ<sup>ο</sup> n'est pas sans rappeler l'emploi de certains de ces verbes en <sup>ο</sup>προ<sup>ο</sup> dans la langue homérique. De fait, dès la langue homérique, le rôle sémantico-syntaxique de <sup>ο</sup>προ<sup>ο</sup> est difficile à identifier pour certaines attestations. Pour Chiara Zanchi, qui étudie les verbes doublement préverbes de la langue homérique, le rôle sémantico-syntaxique de chaque préverbe est clairement identifiable pour trois verbes en <sup>ο</sup>προ<sup>ο</sup> seulement<sup>1192</sup>, alors que, pour cinq d'entre eux, le préverbe <sup>ο</sup>προ<sup>ο</sup> est au moins partiellement désémantisé<sup>1193</sup>. Ainsi, des verbes comme ἀποπροτέμνω ou ἐκπροκαλέομαι-οὔμαι auront aisément pu être compris, à tort ou à raison, comme des variantes synonymiques des préverbes en ἀπο<sup>ο</sup> et en ἐκ<sup>ο</sup> correspondant<sup>1194</sup>.

### Redondance de <sup>ο</sup>προ<sup>ο</sup> : une préverbation intensive ?

Si l'on considère de manière globale les préverbes en <sup>ο</sup>προ<sup>ο</sup> de notre corpus, on constate que les verbes simples correspondants sont soit des verbes de mouvement, pour βλώσκω, θρώσκω et λείπω, soit des verbes impliquant un transfert locatif, c'est-à-dire le fait de mettre un objet en mouvement, pour βάλλω et χέω : ces verbes, par leur sémantisme, impliquent tous un mouvement, que ce mouvement soit celui du sujet ou de l'objet du verbe.

Etant donné que le préverbe <sup>ο</sup>προ<sup>ο</sup> signifie « devant, vers l'avant », il semble alors logique qu'il n'y ait guère d'écart entre le sémantisme du verbe simple et celui du préverbe. La plupart des mouvements s'effectuent vers l'avant et, dans bon nombre de langues, on considérera que, sauf précision contraire, le mouvement se fait vers l'avant par défaut : dire « je marche » ou « je lance une balle », c'est dire implicitement que « je marche » ou « je lance une balle » dans la direction la plus naturelle du mouvement, c'est-à-dire vers l'avant, quand bien même il est tout à fait possible de

<sup>1192</sup> ZANCHI 2018, p. 197. Il s'agit des verbes ἀποπροΐημι, ἐκπροκαλέομαι-οὔμαι et ἐπιπροΐημι, auxquels il faut ajouter les verbes triplement préverbes ὑπεκπροθέω et ὑπεκπρορέω.

<sup>1193</sup> ZANCHI 2018, p. 199. Il s'agit des verbes ἀποπροαιρέω-ῶ, ἀποπροτέμνω, ἐκπρολείπω, ἐπιπροϊάλλω, περιπροχέομαι, auxquels il faut ajouter les verbes triplement préverbes ὑπεκπρολύω, ὑπεκπροφεύγω et παρεκπροφεύγω.

<sup>1194</sup> Sur ἀποπροτέμνω, cf. *supra*, p. 4, n. 1119. Pour ἐκπροκαλέομαι-οὔμαι, cf. *supra*, p. 4, n. 1140.

marcher ou de lancer vers l'arrière ou sur le côté. Le préverbe interne °προ° serait alors dans un rapport de redondance sémantique par rapport au sémantisme des verbes de notre corpus, qui, sous forme simple, désignent tous un mouvement et dont le locuteur considérera donc, sauf information contraire, qu'ils désignent un mouvement vers l'avant. Ce préverbe aurait alors une valeur intensive, puisqu'il viendrait renforcer le sémantisme propre du verbe simple.

Il est évidemment impossible d'en être certain. Bien sûr, certains de ces verbes à préverbe interne °προ° sont employés dans des contextes où l'on peut en effet s'attendre à une intensité importante, notamment dans l'aristie de Jason où l'on trouve les deux préverbés en ἀποπρο<sup>1195</sup>. De même, il n'est pas impossible que καταπροχέω, qui est employé pour désigner les larmes de Médée au vers 1118 du chant III, ait une valeur intensive, avec ici un effet pathétique, et désigne des pleurs plus abondants que le simple préverbé καταχέω. Il ne s'agit cependant là que d'hypothèses invérifiables et il faut bien avouer que certaines occurrences semblent être employées dans des contextes qui semblent bien insignifiants. C'est en particulier le cas lorsque Apollonios emploie, au vers 1164 du chant III, le verbe καταπρολείπω, alors que Jason rejoint Mopsos et Argos, qu'il a laissé en arrière pour s'entretenir avec Médée :

Αἰσονίδης δ' ὅτε δὴ ἐτάροις ἐξαῦτις ἔμικτο  
 ἐν χώρῃ ὅθι τοῦσγε καταπρολιπὼν ἐλίασθη,  
 L'Aisonide, lorsqu'il eut rejoint ses compagnons à l'endroit où il les avait laissés en s'éloignant...

Apollonios, ici, ne fait que rappeler un événement qui a été raconté plus tôt, événement qui n'a rien de particulièrement épique et qui, du point de vue de l'intrigue, n'a guère de conséquence. Il n'y a pas de raison de penser que καταπρολείπω véhicule une intensité plus grande que sa variante synonymique καταλείπω. Par ailleurs, si προ° était vraiment perçu comme un préverbe redondant, pouvant être adjoint à un verbe de mouvement ou de transfert locatif avec une valeur intensive, on pourrait légitimement s'attendre à trouver le même fonctionnement pour les verbes simples : on aurait alors chez Apollonios des préverbés en προ° nouveaux où le préverbe serait redondant par rapport au sémantisme du verbe simple. Ce n'est pourtant pas le cas et notre corpus ne contient aucun verbe simple préverbé en προ° qui apparaîtrait chez Apollonios : le préverbe προ°, chez Apollonios, n'est productif que comme préverbe interne.

En tout cas, il est clair que les préverbés en °προ°, quel que soit leur sens, sont un trait stylistique caractéristique de la poésie d'Apollonios. Ces préverbés sont plus nombreux chez Apollonios que chez aucun autre poète, d'autant qu'apparaissent également chez Apollonios d'autres formes adverbiales ou prépositionnelles à deuxième élément -προ- qui semblent fonctionner de la même manière. On ne trouve aucun verbe à préverbe interne °προ° chez Callimaque, Théocrite, et

---

<sup>1195</sup> Pour ἀποπροθρόσκω, III, v. 1280 et, pour ἀποπροβάλλω, III, v. 1311, qui sont tous deux dans des vers qui ne comportent que des dactyles.

Nonnos de Panopolis et un seul chez Nicandre, qui reprend un verbe homérique<sup>1196</sup> ; Quintus de Smyrne n'emploie que des préverbes en ἐπιπρο<sup>ο</sup><sup>1197</sup> ; seul Oppien fait de ces verbes un usage relativement abondant, que ce soit dans les *Cynégétiques* ou dans les *Halieutiques*<sup>1198</sup>. Il est en outre remarquable que ces verbes à préverbe interne °προ° forment, chez Apollonios, un ensemble très homogène dans le rapport qu'ils entretiennent avec le verbe à préverbe simple correspondant<sup>1199</sup>. S'il est impossible de montrer que ces verbes sont une création de notre poète lui-même, il est en tout cas clair qu'il s'agit d'un trait stylistique propre à Apollonios.

### c) Le préverbe ἐπιπροσβάλλω (I, v. 931)

Un dernier verbe, l'*harax* ἐπιπροσβάλλω, semble avoir un fonctionnement proche des préverbes en °κατα° et des préverbes en °προ°. Ce verbe est attesté au vers 931 du chant I, alors que les Argonautes naviguent dans l'Hellespont avant de gagner la mer Noire :

Δαρδανίην δὲ λιπόντες ἐπιπροσέβαλλον Ἀβύδω  
Après avoir quitté Dardania, ils gagnaient Abydos.

Le verbe ἐπιπροσβάλλω semble ici fonctionner comme un verbe de mouvement, dans une construction intransitive qui est bien attestée pour βάλλω, ἐπιβάλλω et προσβάλλω<sup>1200</sup>. Si ce verbe ne peut être rapproché du seul verbe en ἐπιπροσ° attesté avant l'époque hellénistique, ἐπιπροστίθηναι, qui signifie « ajouter »<sup>1201</sup>, il peut en revanche l'être de l'*harax* ἐπιπροσπλέω, qui est employé par Strabon et qui régit également un datif de destination<sup>1202</sup> :

Μετὰ δὲ τὴν παῦλαν τοῦ πάθους ἐθάρρησαν πρῶτοι Ῥόδιοι θαλαττοκρατοῦντες  
ἐπιπροσπλεῦσαι τῷ τόπῳ  
Après la fin du phénomène [une éruption volcanique sous-marine], les Rhodiens, qui étaient maîtres de la mer, furent les premiers à oser naviguer vers ce lieu.

Le verbe ἐπιπροσβάλλω, peut, pour le sens, être rapproché du verbe ἐπιβάλλω, qui, quand il régit un datif, signifie « se rendre quelque part »<sup>1203</sup>. D'un point de vue sémantique, le verbe

<sup>1196</sup> Nicandre, *Thériaques*, v. 572, où l'on trouve le verbe homérique ἀποπροτέμνω.

<sup>1197</sup> Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, pour ἐπιπροϊάλλω, VI, v. 231 ; pour ἐπιπροϊήμι, III, v. 68 ; IX, v. 436 ; XIII, v. 63 et 177 ; XIV, v. 581. Ces verbes sont tous les deux homériques.

<sup>1198</sup> Pour ἐκπροθρόσκω, *Cynégétiques*, IV, v. 167. Pour ἐκπροφεύγω, *Halieutiques*, III, v. 606. Pour περιπροβάλλω, *Halieutiques*, IV, v. 657. Pour περιπροθέω, *Halieutiques*, II, v. 440 et IV, v. 89. Pour προπροκαλύπτω, *Cynégétiques*, IV, v. 334. Pour προπροτιταίνω, *Halieutiques*, IV, v. 103. Pour προπροκυλίνδομαι, *Halieutiques*, I, v. 167.

Pour les verbes en ἐπιπρο°, pour ἐπιπροθέω, *Halieutiques*, III, v. 379 ; pour ἐπιπροϊήμι, IV, v. 145 ; pour ἐπιπρονεύω, *Cynégétiques*, IV, v. 122.

<sup>1199</sup> On peut tout de même noter que les préverbes en ἐπιπρο°, pourtant les plus nombreux, ne fonctionnent pas de la même manière, en ce que le préverbe προ° paraît jouer un rôle sémantique important. Cf. *infra*, p. 4 *sqq.*

<sup>1200</sup> Pour βάλλω, qui ne régit jamais un datif direct, II, v. 744 ; IV, v. 649, 885 et 1693. Pour προσβάλλω et ἐπιβάλλω, cf. *supra*, p. 4, n. 1000 et 1001.

<sup>1201</sup> Antiphon, *Sur le choreute*, 17, où Louis Gernet édite ἔτι προστίθηναι :

καὶ ἐπιπροστίθηναι αὐτοῖς ὅτι οὐ παρεγενόμην πίνοντι.  
...et j'ajoute à ces faits que je n'étais pas avec lui quand il a bu.

Pour les autres attestations de ce verbe, cf. *supra*, p. 4, n. 983.

<sup>1202</sup> Strabon, *Géographie*, I, 3, 16.

<sup>1203</sup> Polybe, *Histoires*, V, 18, 3 :

Περιελθὼν δὲ ταῖς ἐρημίαις τεταρταῖος ἐπέβαλε τοῖς καταντικρὺ τῆς πόλεως λόφοις, καὶ παρήει δεξιὸν ἔχων τὸ Μενελαῖον, ἐπ' αὐτὰς τὰς Ἀμύκλας.

ἐπιπροσβάλλω peut en revanche difficilement être rapproché du verbe προσβάλλω qui, quand il régit un datif de destination, signifie « se jeter contre, attaquer » dans l’immense majorité de ses attestations<sup>1204</sup>. Les Argonautes, pourtant, n’attaquent pas Abydos où ils ne font même pas escale. De fait, Albert Wifstrand, suivi par Antonios Rengakos, montre qu’Apollonios emploie προσβάλλω comme un synonyme προβάλλω, « jeter devant soi », au vers 1046 du chant IV, probablement sous l’influence des exégèses du vers 879 du chant V de l’*Illiade*, où l’on trouve προσβάλλω, qui est glosé par προβάλλω par les commentateurs antiques<sup>1205</sup>. De même que προσβάλλω semble être employé comme une variante synonymique de προβάλλω dans les *Argonautiques*, il semble bien que, dans ἐπιπροσβάλλω, le préverbe interne °προσ° fonctionne comme une variante synonymique de °προ° et permette donc ici d’insister sur le fait que le mouvement s’effectue « vers l’avant ». Comme pour les préverbes en °προ° étudiés précédemment, le préverbe interne serait alors redondant par rapport au thème verbal βάλλω, qui désigne en lui-même un mouvement vers l’avant.

Notre corpus contient donc huit préverbes en °κατα°, six préverbes en °προ° et un préverbe en °προσ° dans lesquels le préverbe interne ne modifie pas sensiblement le sens du verbe.

Les verbes en °κατα° et les verbes en °προ° de notre corpus présentent plusieurs points communs : ils sont métriquement commodes et bien adaptés au mètre épique ; les thèmes verbaux concernés sont, à quelques exceptions près, extrêmement fréquents ; pour une partie importante de ces verbes, le préverbe interne est dans un rapport de redondance par rapport au thème verbal et permet peut-être au poète d’insister sur un sème du verbe et sur le caractère concret de l’action décrite, en particulier pour des verbes très fréquents et qui ont tendance à être employés dans des métaphores en partie lexicalisées. Ils diffèrent cependant en ce que, pour au moins une partie des verbes en °κατα°,

---

Après avoir fait un détour par des régions inhabitées, le quatrième jour, il gagna les collines en face de la ville et les dépassa, en ayant le Ménélaion à sa droite, en direction d’Amyklai.

Voir aussi, pour un lieu que l’on atteint, Polybe, *Histoires*, V, 18, 10 ; XVI, 16, 6. Pour une partie de l’armée placée à côté d’une autre, Polybe, *Histoires*, XXX, 25, 5. Pour l’estomac qui tombe sur le foie, *Collection hippocratique (Maladie des femmes, 7)*. Pour des branches qui se touchent, Théophraste, *De causis plantarum*, III, 7, 9. Pour « attaquer », Aristote, *Histoire des animaux*, 623b ; Bible des Septante, 2 *Maccabées*, 12, 9 et 15, 1. Chez Rhianos (fr. 39 [éd. J. Powell dans *Collectanea Alexandrina*]), il s’agit d’atteindre un lieu mais le texte est très fragmentaire.

<sup>1204</sup> Parmi les trente-neuf attestations de προσβάλλω et le datif chez Thucydide (cf. *supra*, p. 4, n. 1000), seules cinq ne signifient « pas attaquer » ; VIII, 12, 1 :

καὶ αὐτὸς ὅταν προσβάλῃ Ἴωνία, ῥαδίως πείσειν τὰς πόλεις ἀφίστασθαι  
[en disant que], lorsqu’il arriverait en Ionien, il persuaderait facilement les cités de faire défection.

Voir aussi VIII, 14, 1 ; 33, 2 ; 39, 3 ; 43, 1. Dans les *Histoires* de Polybe (I, 34, 1 ; III, 101, 7 ; IV, 25, 4 ; V, 48, 2 ; 73, 9 ; VIII, 32, 5 ; IX, 9, 2 ; 42, 2 ; X, 39, 3 ; XI, 1, 7 ; 23, 3 ; 33, 1 et 2 ; XIV, 4, 5 ; XV, 12, 8 ; XVIII, 24, 10 ; 26, 4) et dans la Septante (2 *Maccabées*, 10, 17 et 35 ; 12, 10 ; 13, 22 ; 4 *Maccabées*, 3, 7), toutes les attestations de προσβάλλω et le datif signifient « attaquer ».

<sup>1205</sup> IV, v. 1045-1046 :

Οὐ νηός, οὐ πύργον ἐπίρροθον, οὐκ ἄλωρῆν  
ἄλλην, οἰόθι δὲ προτιβάλλομαι ὑμέας αὐτούς·  
Je n’ai devant moi ni temple, ni rempart pour me protéger, ni aucun autre moyen de me défendre ; je n’ai que vous seuls.

Cf. WIFSTRAND 1929, p. 31-33 ; RENGAKOS 1994, p. 134-135 ; LIVREA 1973, p. 301-302, n. au v. 1046.

le préverbe simple en  $\kappa\alpha\tau\alpha^\circ$  est fréquent et ne se distingue guère du verbe simple. C'est par exemple le cas pour  $\kappa\alpha\tau\alpha\theta\eta\eta\sigma\kappa\omega$  ou  $\kappa\alpha\tau\alpha\pi\acute{\iota}\pi\tau\omega$ . Dans ce cas, le verbe peut être analysé comme un préverbe « concentrique ». Les verbes en  $\pi\rho\omicron^\circ$  qui correspondent aux verbes en  $^\circ\pi\rho\omicron^\circ$  de notre corpus sont rares et ont tendance à être employés dans des contextes spécifiques, où la présence du préverbe  $\pi\rho\omicron^\circ$  peut être expliquée par le contexte. Ainsi, le verbe  $\pi\rho\lambda\epsilon\acute{\iota}\pi\omega$ , qui signifie « abandonner », a un sens proche de celui du verbe  $\lambda\epsilon\acute{\iota}\pi\omega$ , mais il n'en est pas synonyme : il est alors difficile d'interpréter  $\kappa\alpha\tau\alpha\pi\rho\lambda\epsilon\acute{\iota}\pi\omega$  comme un préverbe en  $\kappa\alpha\tau\alpha^\circ$  de  $\pi\rho\lambda\epsilon\acute{\iota}\pi\omega$ , car  $\kappa\alpha\tau\alpha\pi\rho\lambda\epsilon\acute{\iota}\pi\omega$  ne signifie pas « abandonner ».

Pour l'ensemble de ces verbes, et en particulier pour les préverbes en  $^\circ\pi\rho\omicron^\circ$ , on peut se demander si ces verbes étaient perçus comme des préverbes « concentriques » ou comme des préverbes « par insertion » : en somme, un verbe comme  $\kappa\alpha\tau\alpha\pi\rho\lambda\epsilon\acute{\iota}\pi\omega$  est-il perçu comme un préverbe en  $\kappa\alpha\tau\alpha^\circ$  de  $\pi\rho\lambda\epsilon\acute{\iota}\pi\omega$  ou comme un préverbe en  $^\circ\pi\rho\omicron^\circ$  de  $\kappa\alpha\tau\alpha\lambda\epsilon\acute{\iota}\pi\omega$  ? Il est évidemment impossible de répondre de manière certaine à cette question. Tout au plus peut-on remarquer que, pour quelques verbes en  $^\circ\kappa\alpha\tau\alpha^\circ$ , le préverbe simple en  $\kappa\alpha\tau\alpha^\circ$  est fréquent alors que le préverbe en  $\acute{\epsilon}\nu^\circ$  est rare ou n'est pas attesté<sup>1206</sup> : ces préverbes semblent bien devoir être analysés comme

### 3) Des préverbes « composés » ?

Pour d'autres préverbes de notre corpus, les deux préverbes semblent fonctionner de manière « solidaire » : les deux préverbes sont morphologiquement identifiables mais, du point de vue de la syntaxe et du sémantisme, semblent former une unité insécable. Ainsi, le verbe  $\acute{\upsilon}\pi\acute{\epsilon}\kappa\dots\beta\acute{\alpha}\lambda\lambda\omega$  (I, v. 596), que nous avons déjà étudié, ne peut guère être rapproché ni de  $\acute{\upsilon}\pi\omicron\beta\acute{\alpha}\lambda\lambda\omega$  ni de  $\acute{\epsilon}\kappa\beta\acute{\alpha}\lambda\lambda\omega$ , mais peut en revanche être rapproché d'autres préverbes en  $\acute{\upsilon}\pi\acute{\epsilon}\kappa^\circ$  qui désignent le fait d'échapper à un danger<sup>1207</sup> : le préverbe  $\acute{\upsilon}\pi\acute{\epsilon}\kappa^\circ$  semble alors fonctionner comme une sorte de morphème composé.

Plusieurs cas de figure doivent être distingués. Les préverbes en  $\delta\iota\acute{\epsilon}\kappa^\circ$  et en  $\pi\alpha\rho\acute{\epsilon}\kappa^\circ$  présentent un comportement proche des préverbes en  $^\circ\kappa\alpha\tau\alpha^\circ$  et en  $^\circ\pi\rho\omicron^\circ$  que nous venons d'étudier, en ce que ces verbes sont, pour le sens, très proches des verbes en  $\delta\iota\alpha^\circ$  et en  $\pi\alpha\rho\alpha^\circ$  correspondants ; pour autant, ils s'en distinguent en ce que le préverbe interne  $^\circ\acute{\epsilon}\kappa^\circ$  semble davantage modifier le préverbe externe que le thème verbal. Il en va de même pour les préverbes en  $\acute{\epsilon}\pi\iota\pi\rho\omicron^\circ$ , dont certains peuvent être rapprochés d'un préverbe en  $\acute{\epsilon}\pi\iota\pi\rho\omicron^\circ$  des poèmes homériques, tandis que d'autres semblent être des variantes synonymiques du préverbe en  $\pi\rho\omicron^\circ$  correspondant. Certains verbes, enfin, qui présentent

<sup>1206</sup> C'est en particulier le cas pour  $\acute{\epsilon}\gamma\kappa\alpha\tau\alpha\lambda\acute{\epsilon}\chi\omicron\mu\alpha\iota$  :  $\kappa\alpha\tau\alpha\lambda\acute{\epsilon}\chi\omicron\mu\alpha\iota$  est rare mais attesté, alors que  $^*\acute{\epsilon}\lambda\lambda\acute{\epsilon}\chi\omicron\mu\alpha\iota$  ne l'est pas. De même,  $\kappa\alpha\tau\acute{\epsilon}\nu\alpha\sigma\sigma\alpha$  est plus fréquent que  $\acute{\epsilon}\nu\acute{\epsilon}\nu\alpha\sigma\sigma\acute{\alpha}\mu\eta\nu$ , qui n'est attesté qu'au moyen alors que  $\acute{\epsilon}\gamma\kappa\alpha\tau\acute{\epsilon}\nu\alpha\sigma\sigma\alpha$  est employé à l'actif.

<sup>1207</sup> I, v. 596-597 :

$\omicron\upsilon\delta\prime \acute{\epsilon}\tau\iota \delta\eta\rho\acute{\omicron}\nu$   
 $\mu\acute{\epsilon}\lambda\lambda\omicron\nu \acute{\upsilon}\pi\acute{\epsilon}\kappa \pi\omicron\tau\alpha\mu\omicron\iota\omicron \beta\alpha\lambda\epsilon\acute{\iota}\nu \acute{\Lambda}\mu\acute{\upsilon}\rho\omicron\iota\omicron \rho\acute{\epsilon}\epsilon\theta\rho\alpha\cdot$   
 ... et, dans peu de temps, ils allaient devoir échapper aux flots du fleuve Amyros.

une combinaison de préverbes très rare, doivent être rapprochés de préverbés homériques qui présentent le même double préverbe.

### a) Les verbes à préverbe interne °έκ°

Notre contient sept verbes préverbés dont le préverbe interne est °έκ°. Trois, παρεξαιμείβω (I, v. 581), παρεκθέω (I, v. 592) et παρεκνέομαι (II, v. 651 et 1243), sont préverbés en παρεκ° ; un autre, διέκ...νέομαι (IV, v. 409), est préverbé en διέκ° ; enfin, les verbes ύπέκ...βάλλω (I, v. 596), ύπεκχέω (III, v. 705) et ύπεξαφύομαι (II, v. 983) présentent le préverbe ύπεκ°.

Les préverbes άπεκ°, διεκ°, παρεκ° et ύπεκ° ont parfois été analysés comme des « morphèmes composés ». Plusieurs arguments ont été proposés en faveur de cette analyse : ces préverbes fonctionnent également comme préposition, y compris à l'époque classique ; la série n'est pas productive puisque quatre préverbes en °έκ° seulement sont attestés ; surtout, l'immense majorité des verbes triplement préverbés du texte homérique présentent un élément °έκ° et pourraient donc être analysés comme des verbes doublement préverbés si l'on considère les préverbes en °έκ° comme des préverbes composés<sup>1208</sup>. A ces arguments, on a objecté que les deux préverbes restaient aisément identifiables et que, pour certains préverbés homériques, le préverbé en °έκ° pouvait être interprété comme un préverbé concentrique<sup>1209</sup>.

Dans notre corpus, les préverbés en διεκ° et en παρεκ° semblent tous fonctionner comme des variantes synonymiques des verbes en δια° et en παρα° correspondants et peuvent, en cela, être rapprochés des préverbés en °προ° et en °κατα° ; cela étant, ces verbes ne peuvent que difficilement être analysés comme des préverbés concentriques : διεκνέομαι, par exemple, ne peut pas être analysé comme un préverbé de \*έκνέομαι. Pour les préverbés en ύπεκ°, du moins pour certains d'entre eux, le préverbé ne peut guère être rapproché du préverbé en ύπο° et le double préverbe ύπεκ° semble bien se comporter comme un préverbe composé.

#### i. Les verbes en διεκ° et en παρεκ°

Les verbes en διεκ° et en παρεκ° de notre corpus, qui sont tous des verbes de mouvement, ont déjà été étudiés dans ce cadre-là<sup>1210</sup>.

Nous avons vu que, dans les *Argonautiques*, les préverbés en παρεκ° se comportaient, pour le sens et pour la syntaxe, comme des préverbés en παρα° : ces verbes, qui sont tous des verbes de mouvement, régissent un accusatif qui désigne le lieu que l'on longe et que l'on dépasse. Les

<sup>1208</sup> WACKERNAGEL 1926, p. 230-231 ; SCHWYZER 1968, vol. 2, p. 428-430 ; CHANTRAINE 1953, §214-217 ; TAZIAUX 1943, p. 31-38 ; IMBERT 2008, p. 173-174.

<sup>1209</sup> ZANCHI 2018, p. 181-183 et 213-214, qui cite par exemple διέξειμι (Homère, *Iliade*, VI, v. 392-393) :

Εὔτε πόλις ἴκανε διερχόμενος μέγα ἄστυ  
Σκαιάς, τῆ ἄρ' ἔμελλε διεξιμέναι πεδίωνδε.

En traversant la vaste ville, il arrivait aux portes Scées, par lesquelles il devait passer pour sortir dans la plaine.

<sup>1210</sup> Cf. *supra*, p. 4 *sqq.* pour παρεκ° et p. 4 *sqq.* pour διεκ°. Sur l'affinité des préverbes en °έκ° avec les verbes de mouvement, qui n'est pas propre à Apollonios, cf. TAZIAUX 1943, p. 31-38, en part. p. 38.

préverbés en παρα° et en παρεκ° sont tous deux employés de manière abondante dans la description du périple des Argonautes, lorsque Apollonios énumère les points que les Argonautes dépassent par la mer. On pourra citer, à titre d'exemple, les verbes παρανέομαι et παρεκνέομαι, qui sont tous les deux attestés pour la première fois dans les *Argonautiques*. Le verbe παρανέομαι est employé par Phinée, alors qu'il décrit aux Argonautes le chemin qu'ils vont emprunter (II, v. 357-358) :

ἀγχίμολον δ' ἐπὶ τῇ πολέας παρανεῖσθε κολωνούς  
 Παφλαγόνων  
 Non loin de là, longez les nombreuses collines des Paphlagoniens.

Le verbe en παρεκ° est quant à lui employé alors que les Argonautes longent les côtes de Bithynie<sup>1211</sup> :

Αἴψα δὲ τοί γε  
 Ῥήβαν ὠκυρόην ποταμὸν σκόπελόν τε Κολώνης,  
 ἄκρην δ' οὐ μετὰ δηθὰ παρεξενέοντο Μέλαιναν  
 Bientôt, ils dépassèrent le Rhébas, fleuve au cours rapide, et le promontoire de Colone puis, peu après, le cap Noir.

Il en va de même pour l'unique préverbe en διεκ° de notre corpus, διεκ...νέομαι (IV, v. 409), qui se comporte pour le sens comme pour la syntaxe comme un préverbe en δια°<sup>1212</sup> :

οὐδ' ἂν ἐγὼ Κόλχοισιν ὑπεῖξω μὴ πτολεμίζειν  
 ἀντιβίην, ὅτε μή με διεξ εἰῶσι νέεσθαι.  
 Et moi, je ne renoncerais pas à combattre les Colques face à face s'ils ne me laissent pas traverser.

Pour les préverbés en διεκ° comme pour les préverbés en παρεκ°, préverbe interne °έκ° ne semble pas avoir d'incidence sémantique ou syntaxique : ces verbes semblent être des variantes synonymiques des préverbés en δια° et παρα° correspondant. De ce point de vue là, ils se comportent donc comme les préverbés en °προ° et en °κατα° étudiés précédemment, pour lesquels le préverbe interne ne semble pas avoir d'incidence sémantico-syntaxique. Cependant, contrairement aux préverbés en °προ° et en °κατα°, les préverbés en διεκ° et en παρεκ° ne peuvent aucunement être analysés comme des préverbés concentriques : les verbes διεκ...νέομαι et παρεκνέομαι, par exemple, ne peuvent pas être analysés comme des préverbés de \*έκνέομαι, qui n'est pas attesté et qui, s'il l'était, signifierait vraisemblablement « sortir », ce qui ne convient pas pour les attestations de διεκ...νέομαι et de παρεκνέομαι des *Argonautiques*. On considère parfois que les verbes de mouvement en διεκ° signifient « traverser de bout en bout » et que les verbes en παρεκ° signifient « longer jusqu'au bout, dépasser ». Il n'est pas évident que cela soit vrai dans notre corpus<sup>1213</sup> mais, quoi qu'il en soit, cela impliquerait que le préverbe interne °έκ° modifie non pas le thème verbal, comme cela semble être le cas pour la plupart des verbes en °κατα° et en °προ°, mais le préverbe externe : si, dans περικαταπίπτω (II, v. 831 et III, v. 543), le préverbe interne °κατα° permet

<sup>1211</sup> II, v. 650-651. Voir aussi II, v. 941 et 1243.

<sup>1212</sup> Pour le sens et la syntaxe des verbes en δια°, cf. *supra*, p. 4 sq.

<sup>1213</sup> Cf. *supra*, p. 4 sqq. pour διεκ° et p. 4 sqq. pour παρεκ°.

vraisemblablement d'insister sur l'idée de « descente », qui est déjà exprimée par le thème verbal πίπτω, dans διέκ...νέομαι, °έκ° permettrait d'insister sur l'idée « traversée », qui est exprimée par le préverbe externe δια°.

Ces préverbes sont d'ailleurs bien attestés par ailleurs, en particulier chez Homère et Hérodote, et les verbes de notre corpus semblent fonctionner comme des variantes épiques de διεξέρχομαι et παρεξέρχομαι. Les préverbés en παρεκ°, qui sont particulièrement fréquents en ionien<sup>1214</sup>, ont peut-être été perçus comme caractéristiques de ce dialecte et donc comme particulièrement susceptibles d'être employés dans une épopée. Il semble donc bien que, dans notre corpus, les verbes en διεκ° et en παρεκ° se comportent comme des préverbes « composés ».

## ii. Les préverbés en ύπεκ°

Notre corpus contient trois préverbés en ύπεκ°, qui posent tous des difficultés de compréhension et pour lesquels les éditeurs ont parfois proposé de corriger le texte : ύπεκβάλλω (I, v. 596), ύπεκχέω (III, v. 705) et ύπεξαφύομαι (II, v. 983). Le verbe ύπεκβάλλω, nous l'avons vu, doit être rapproché des verbes de mouvement en ύπεκ° qui signifient « échapper à un danger »<sup>1215</sup> : dans ce cas, le préverbé en ύπεκ° ne peut être rapproché ni du préverbé en ύπο° ni du préverbé en έκ° et le préverbe ύπεκ° semble donc bien fonctionner comme un préverbe « composé », qui a son sens propre et qui, pour le sens et la syntaxe, est insécable. Les deux autres verbes, ύπεκχέω et ύπεξαφύομαι, sont de compréhension difficile. Il est en tout cas clair que, contrairement à ce que l'on observe pour les préverbés en διεκ° et en παρεκ°, les préverbés en ύπεκ° ne peuvent pas être rapprochés des préverbés en ύπο° correspondants, car \*ύπαφύω n'est pas attesté et ύποχέω n'est jamais employé dans le même contexte que ύπεκχέω, pour le fait de « verser des larmes »<sup>1216</sup>.

### Le verbe ύπεκχέω (III, v. 705)

Le verbe ύπεκχέω apparaît au chant III, alors que Chalkiopé vient de supplier Médée d'aider ses enfants :

Ἦς ἄρ' ἔφη, τὸ δὲ πολλὸν ὑπεξέχουτ' αὐτίκα δάκρυ  
Elle parla ainsi et aussitôt ses larmes se répandirent en grande quantité.

<sup>1214</sup> ΤΑΖΙΑΥΧ 1943, p. 33. Par exemple, le verbe παρεξέρχομαι est employé quatre fois chez les tragiques, deux fois chez Platon, une fois chez Thucydide, mais cinq fois dans la poésie épique archaïque et quatorze fois chez Hérodote. Le préverbe διεκ° est également bien attesté dans les textes ioniens, mais il est également fréquent en attique.

<sup>1215</sup> Cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

<sup>1216</sup> Pour le fait de « verser » un liquide pour le boire, *Collection hippocratique (Nature de la femme, 15)* ; Sophilos, fr. 4 (éd. T. Kock dans *Comicorum Atticorum fragmenta*, vol. 2), v. 3 ; Alexis le Comique, fr. 111 (*ibid.*), v. 1 ; Diphilos, fr. 5 (*ibid.*), v. 1 et fr. 107, v. 2 ; Ménandre, fr. 8 (éd. T. Kock dans *Comicorum Atticorum fragmenta*, vol. 3), v. 1.

Pour un tissu que l'on étale avant de s'y étendre, Homère, *Iliade*, XI, v. 843 ; *Odyssée*, XIV, v. 49 ; pour des feuilles répandues sous les pieds, Hérodote, *Histoires*, VII, 218 ; pour l'air qui est répandu sous le ciel, Aristote, *Du monde*, 392b. Pour un sentiment qui « se glisse » dans l'esprit de quelqu'un, Hérodote, *Histoires*, II, 152 ; III, 66.

Dans la langue médicale, le verbe désigne le fait d'avoir la cataracte.

Le sens de ὑπεκχέομαι est évident en contexte : Chalkiopé, désespérée de la situation de ses enfants, verse des larmes. Comme nous l'avons vu dans notre étude syntaxique, le verbe semble être au moyen intransitif et la préverbalement ne semble pas avoir d'incidence sur la syntaxe du verbe, qui régit les mêmes compléments que χέομαι, ἐκχέομαι et ὑποχέομαι. Le verbe ὑπεκχέω, qui restera rare, réapparaît dans un sens métaphorique chez Plutarque où il est employé à l'actif, ainsi que dans les *Homélie Spirituelles* attribuées à Macaire de Scété<sup>1217</sup>.

Le verbe χέω, « verser », est très fréquent dès l'époque homérique et continuera à être employé par la suite, y compris dans les *Argonautiques*<sup>1218</sup>. Comme ὑπεκχέω dans les *Argonautiques*, il peut être employé pour désigner le fait de « verser » des larmes<sup>1219</sup>, tout comme ἐκχέω, qui n'est pas employé dans ce contexte chez Homère<sup>1220</sup> ou chez Apollonios<sup>1221</sup>, mais qui désigne bien le fait « verser des larmes » dans le *Banquet* de Platon<sup>1222</sup>. Ce n'est en revanche pas le cas de ὑποχέω, qui n'est jamais employé dans ce contexte. Il est vraisemblable que l'emploi de ὑπεκχέω pour les pleurs de Médée soit pour Apollonios une manière de renouveler les nombreuses formules homériques qui associent le nom des larmes, τὸ δάκρυ, et le verbe χέω<sup>1223</sup>. Apollonios travaille à partir du vocabulaire

<sup>1217</sup> Plutarque, *Comment on peut s'apercevoir qu'on progresse dans la vertu*, 7, 78e :

Ὅταν οὖν οὕτω τὰ τῆς ἀρετῆς πρὸς τὰ ἐκτὸς ἀντιτιθεῖς ὑπεκχέης φθόνους καὶ ζηλοτυπίας καὶ τὰ κνίζοντα καὶ ταπεινοῦντα πολλοὺς τῶν ἀρχομένων φιλοσοφεῖν

Donc, lorsque, en comparant ainsi les avantages de la vertu à ceux de l'extérieur, tu évacues les envies, les jalousies et ce qui tourmente et décourage beaucoup de ceux qui commencent à philosopher...

Voir aussi, au moyen, pour le péché qui se répand, Macaire de Scété, *Homélie spirituelles* (éd. H. Dörries, E. Klostermann et M. Krüger dans *Patristische Texte und Studien*, vol. 4), XV, l. 290 et 680.

<sup>1218</sup> A l'actif, pour des libations, I, v. 435 et II, v. 1272 ; pour des larmes, IV, v. 34, 613, 750 et 1029 ; pour des solides que l'on répand, I, v. 1142 et II, v. 851 ; pour une brume répandue par Héra, IV, v. 648 ; pour la voile que l'on largue, I, v. 565. Au passif, pour de l'eau, III, v. 758. Au moyen, pour des libations, I, v. 517, v. 1075 ; II, v. 926 ; pour des larmes, I, v. 1067 ; pour des solides que l'on répand, I, v. 454 ; III, v. 205 et 291. Au moyen intransitif, avec le sens de « se répandre », II, v. 841 ; IV, v. 656 (avec une probable lacune), 1279, 1525. Pour la forme χύθη (III, v. 1009), cf. *supra*, p. 4, n. 1002.

<sup>1219</sup> Chez Homère, à l'actif, *Iliade*, I, v. 357 et 360 ; VI, v. 405 ; VII, v. 426 ; VIII, v. 245 ; IX, v. 14 ; XVI, v. 3 ; XVII, v. 648 et 700 ; XVIII, v. 17 ; XVIII, v. 235 et 340 ; XXII, v. 79 et 81 ; XXIV, v. 714, 745 et 786 ; *Odyssée*, II, v. 24 ; IV, v. 523 ; XI, v. 183 ; XIII, v. 338 ; XIV, v. 280 ; XVI, v. 39 ; XIX, v. 208 ; XXIV, v. 46, 425 et 438. Au moyen intransitif, *Iliade*, XXIII, v. 385. Chez Apollonios, à l'actif, IV, v. 34, 613, 750 et 1029. Au moyen intransitif, I, v. 1067.

<sup>1220</sup> A l'actif, pour du vin, Homère, *Iliade*, III, v. 296. Au moyen transitif, pour des flèches que l'on répand sur le sol, dans des vers formulaires, *Odyssée*, XXII, v. 3 et XXIV, v. 178. Au moyen intransitif, avec le sens de « se répandre », *Iliade*, XVI, v. 259 ; XXI, v. 300 ; *Odyssée*, VIII, v. 279 et 515 ; XIX, v. 470 et 504.

<sup>1221</sup> I, v. 880 :

πέτρης ἐκχόμεναι συμβληίδος

[des abeilles] se répandant hors la pierre qui leur sert de ruche...

Voir aussi II, v. 97, également au moyen intransitif et construit avec un génitif, pour la vie qui sort du corps. A l'actif transitif, avec une tmèse, pour le fait de larguer la voile, II, v. 902.

<sup>1222</sup> Platon, *Banquet*, 215d-215e :

Ὅταν γὰρ ἀκούω, πολύ μοι μᾶλλον ἢ τῶν κορυβαντιῶντων ἢ τε καρδία πηδᾷ καὶ δάκρυα ἐκχεῖται ὑπὸ τῶν λόγων τῶν τούτου.

En effet, chaque fois que je l'entends, mon cœur bondit bien davantage que celui des Corybantes et des larmes se répandent sous l'effet de ses discours.

<sup>1223</sup> ARNOULD 1990, p. 130-131. Voir en particulier κατὰ δάκρυ χέων (*Iliade*, I, v. 360, 413 ; III, v. 142 ; VI, v. 459 et 496 ; XVIII, v. 94 et 428 ; *Odyssée*, IV, v. 556. X, v. 201 et 415 ; X, v. 570 ; XI, v. 5 et 466 ; XII, v. 12 ; XXII, v. 447), δακρύα θερμὰ χέων (*Iliade*, VII, v. 426 ; XVI, v. 3 ; XVIII, v. 17 ; XVIII, v. 235 ; *Odyssée*, IV, v. 523 ; XXIV, v. 46) et νύκτες τε καὶ ἡμέματα χέων (*Iliade*, XVIII, v. 340 ; XXIV, v. 745 ; *Odyssée*, XI, v. 183 ; XIII, v. 338 ; XVI, v. 39). Par ailleurs, le syntagme δάκρυ χέων, toujours au participe, se trouve systématiquement soit à la fin du vers (*Iliade*, VI, v. 357 ; VIII, v. 245 ; XVII, v. 648 ; XXII, v. 79 ; XXIV, v. 613, 786 ; *Odyssée*, XIV, v. 280 ; XIX, v. 208), soit à la coupe

homérique en associant deux termes qui l'étaient fréquemment chez Homère mais s'écarte des formules homériques, à la fois par la syntaxe, puisque les formules homériques contiennent toutes un actif transitif, et sur le plan lexical, par l'emploi de la forme en ὑπεκ°, très rare et donc particulièrement remarquable.

Ce travail à partir des formules homériques n'implique cependant pas que le préverbe ὑπεκ° ne joue pas un rôle sémantique. Le dictionnaire d'Anatole Bailly propose de traduire ὑπεκχέω par « verser, répandre doucement » mais le contexte dans lequel le verbe est employé par Apollonios ne permet pas de l'affirmer : au contraire, Apollonios insiste sur le fait que ses pleurs sont abondants, πολύς (III, v. 705) et Chalkiopé ne fait pas preuve de retenue dans l'expression de sa détresse, qu'elle ne dissimule pas à sa sœur<sup>1224</sup>. Le verbe n'étant glosé ni par les scholiastes ni par les lexicographes, il est difficile de percevoir ce qui distingue le préverbe en ὑπεκ° du verbe simple, qui est employé d'ailleurs dans un contexte proche, pour le sens comme pour la syntaxe, dans l'*Iliade*<sup>1225</sup> :

τοῖο δ' ἀπ' ὀφθαλμῶν χύτο δάκρυα χωομένοιο  
Des larmes se répandaient de ses yeux, à lui qui était en colère.

Il reste vraisemblable que ὑπεκχέω ne soit pas une variante synonymique de χέω mais le sens précis de ce verbe reste difficile à cerner, même si le sens global du vers, qui reste très proche de certaines occurrences du verbe simple, n'est pas compromis.

### Le verbe ὑπεξαφύομαι (II, v. 983)

Le verbe ὑπεξαφύομαι doit être rapproché du verbe simple ἀφύσσω, le verbe \*ἀφύω n'étant pas attesté sous forme simple<sup>1226</sup>. Ce verbe ἀφύσσω, qui est bien attesté dans la langue poétique, semble désigner le fait de « collecter un liquide » : un nombre important d'attestations désignent le fait de puiser du vin dans un cratère<sup>1227</sup>, mais le verbe ne semble pas désigner exclusivement le fait

penthémimère (*Iliade*, I, v. 357 ; IX, v. 14 ; XVII, v. 700 ; *Odyssée*, II, v. 24 ; XXIV, v. 425 et 438) ou trochaïque (*Iliade*, XVII, v. 700 ; XXIV, v. 714).

<sup>1224</sup> III, v. 695-704.

<sup>1225</sup> Homère, *Iliade*, XXIII, v. 385. L'ordre des mots et le nombre du mot δάκρυ étant différents, il n'est pas possible d'affirmer qu'Apollonios s'inspire ici du vers de l'*Iliade*.

<sup>1226</sup> Les verbes ἀφύω et ἀφύσσω n'ont pas d'étymologie connue (cf. FRISK 1973, s. v. ἀφύσσω et CHANTRAINE 1999, s. v. ἀφύσσω) ; les deux présents sont probablement formés à partir du thème d'aoriste (cf. CHANTRAINE 1942b, §322 ; DEBRUNNER 1945, p. 199 ; DEBRUNNER 1901, p. 246).

Le thème \*ἀφύω est déjà attesté dans la langue homérique où l'on trouve le préverbe ἐξαφύω (*Odyssée*, XIV, v.95). L'emploi du thème ἀφύω pour les préverbes semble répondre à des contraintes métriques, puisque les formes \*ἐξαφύσσοντες et \*ὑπεξαφύσσονται font toutes deux apparaître un crétique : les deux thèmes de présent étaient vraisemblablement perçus comme des variantes métriques, ἀφύσσω étant la forme première et \*ἀφύω étant employé lorsque les formes de ἀφύσσω sont incompatibles avec le mètre épique. On trouve cependant la forme ἐξήφυσσεν chez Oppien (*Haliéutiques*, I, v. 573) mais l'augment permet d'éviter le crétique. Tous les autres préverbes ne sont attestés qu'au thème d'aoriste.

<sup>1227</sup> Homère, *Iliade*, I, v. 598.

οἰνοχόει γλυκὸ νέκταρ ἀπὸ κρητῆρος ἀφύσσων  
[Hérphaistos] verse le doux nectar en le puisant dans un cratère.

Pour du vin que l'on puise dans un cratère, Homère, *Iliade*, III, v. 295 ; X, v. 579 ; XVI, v. 230 ; XXIII, v. 220 ; *Odyssée*, II, v. 349 et 379 ; IX, v. 9, 85, 165 et 204 ; XXIII, v. 305 ; *Hymne homérique à Aphrodite*, v. 206 ; Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, v. 613 ; Euripide, *Iphigénie à Aulis*, v. 1051 ; Ion de Chios, fr. 10 (éd. B. Snell dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*, vol. 1), v. 1 ; Théocrite, *Idylles*, VII, v. 65 ; Callimaque, *Hymne à Déméter*, v. 69 ; fr. 246 (éd. R. Pfeiffer) ;

de « puiser » dans un contenant avec un récipient plus petit puisqu'il peut également être employé pour d'autres manières de collecter du liquide<sup>1228</sup>. Le verbe simple est également employé par Apollonios, pour le fait de puiser du vin dans un cratère ou de l'eau dans une source d'eau courante<sup>1229</sup>.

Si le préverbe \*ὑπαφύω n'est pas attesté, le préverbe ἐξαφύω, très rare, est attesté dès le texte homérique, dans un contexte proche de celui dans lequel est employé le verbe simple<sup>1230</sup> :

οἶνον δὲ φθινύθουσιν ὑπέρβιον ἐξαφύοντες.  
[Les prétendants] font disparaître le vin en y puisant avec arrogance.

Le préverbe ὑπεξαφύομαι est également employé pour du liquide puisqu'il se trouve dans la description du Thermodon, qui se divise en plusieurs bras avant de se jeter dans la mer (II, v. 979-984) :

Τῷ καί οἱ ἐπίστροφοί εἰσι κέλευθοι ·  
αιεὶ δ' ἄλλυδις ἄλλη, ὅπη κύρσειε μάλιστα  
ἠπεύρου χθαμαλῆς, εἰλίσσεται, ἢ μὲν ἄπωθεν,  
ἢ δὲ πέλας· πολέες δὲ πόροι νώνυμοι ἔασιν  
ὅπη ὑπεξαφύονται, ὁ δ' ἀμφοδὸν ἄμμιγα παύροις  
Πόντον ἐς Ἄξεινον κυρτὴν ὑπερεύγεται ἄκρην.  
C'est pourquoι ses bras sont sinueux. Chacun part sans cesse dans sa propre direction, par là où il trouve le terrain le moins élevé, les uns au loin, les autres près [du cours principal]. Nombre de ces cours d'eau, là où ils s'écartent [du cours principal] (?), n'ont pas de nom mais lui, rejoint par de petits ruisseaux, se déverse bien visiblement dans le Pont-Euxin sous un promontoire arrondi.

Il est clair qu'Apollonios oppose ici les nombreux bras secondaires du Thermodon à son bras principal, c'est-à-dire le Thermodon proprement dit, mais ce sur quoi porte l'opposition n'est pas évident. Une première possibilité serait de faire porter l'opposition sur le fait que le bras principal

Nicandre, *Thériaques*, v. 539 ; *Alexipharmques*, v. 44. Pour une lance qui s'enfonce dans les entrailles, la lance étant vraisemblablement comparée par métaphore à la coupe que l'on enfonce dans le cratère, *Illiade*, XIII, v. 508 ; XIV, v. 517 ; XVII, v. 315. Avec le sens « amasser », sans qu'il s'agisse d'un liquide, pour la richesse qu'on amasse, *Illiade*, I, v. 171.

<sup>1228</sup> Pour l'aigle de Zeus qui prend du nectar dans son bec, Moïro, fr. 1 (éd. J. Powell dans *Collectanea Alexandrina*), v. 5 ; pour des souris qui trempent la queue dans un liquide et qui le boivent ensuite, Callimaque, fr. 177 (éd. R. Pfeiffer), v. 23. Pour de l'huile que l'on « collecte » avec du coton, Nicandre, *Alexipharmques*, v. 239. Pour du lait que l'on traite, Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XLVII, v. 40. Pour le fait de « puiser » une eau courante, Homère, *Odyssée*, IV, v. 359 ; X, v. 56 ; Euripide, *Médée*, v. 836 ; Lycophron, *Alexandra*, v. 708 ; Strabon, *Géographie*, IX, 19 (qui cite Callimaque) ; Oppien, *Cynégétique*, II, v. 354 et 417 ; Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XIV, v. 432 ; XLV, v. 353. Pour le fait de boire directement dans un fleuve, Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XLI, v. 72. Pour un liquide que l'on collecte dans ses mains, Grégoire de Nazianze, *Carmina moralia* (MPG 37), col. 592, v. 7 ; *Carmina quae spectant ad alios* (MPG 37), col. 896, v. 3 ; Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XI, v. 180 ; XIV, v. 425 ; XV, v. 6 ; XXV, v. 288 ; *Paraphrase de l'Évangile selon saint Jean*, IX, v. 39.

Dans quelques attestations, le verbe semble signifier « produire du liquide », sans le conserver : Ezéchiel le Tragique, *Exagogé*, v. 249-250 :

δαμιλῆς χάρος βαθύς,  
πηγὰς ἀφύσσων δώδεκ' ἐκ μιᾶς πέτρας  
L'endroit est vaste et luxuriant ; il voit jaillir douze sources de la même roche.

Voir aussi, pour Zeus qui tire la pluie des nuages, Oppien, *Halieutiques*, I, v. 769 ; pour un médecin qui draine une blessure, Oppien, *Halieutiques*, II, v. 597.

<sup>1229</sup> Pour du vin puisé dans un récipient, I, v. 456 ; pour de l'eau puisée à la source ou dans un ruisseau, I, v. 1209 ; III, v. 1349 ; IV, v. 1768 ; pour du sang que l'on puise dans ses mains, dans le corps de la victime, IV, v. 669.

<sup>1230</sup> Homère, *Odyssée*, XIV, v. 95. Le verbe réapparaît chez Oppien (*Halieutiques*, I, v. 573).

atteint la mer, Πόντον ἐς Ἄξεινον ὑπερεύεται (II, v. 984) alors que les bras secondaires disparaissent, asséchés par infiltration ou par évaporation<sup>1231</sup>. De fait, si le verbe ἀφύσσω signifie « vider », alors le passif ὑπεξαφύομαι pourrait signifier « être asséché, se vider ». Cela étant, le verbe ἀφύω ne signifie pas véritablement « vider », mais plutôt « collecter du liquide, que l'on va généralement boire ou utiliser d'une autre manière<sup>1232</sup> ; par ailleurs, le verbe ne désigne pas le fait de « vider entièrement » un récipient mais plutôt le fait d'en prélever une partie. De plus, Hermann Fränkel remarque que les bras secondaires sont désignés par le substantif ὁ πορός, « un passage », ce qui implique que ces bras atteignent la mer<sup>1233</sup>. Il faudrait alors considérer, comme Arthur Platt et Hermann Fränkel<sup>1234</sup>, que tous les bras atteignent la mer mais que les bras secondaires sont mal connus et anonymes, νόνημοι (II, v. 982), alors que le bras principal se jette dans la mer en un lieu bien visible et connu de tous, ἀμφαδόν (II, v. 983). Hermann Fränkel remarque en outre que, quoique les deux verbes n'aient pas le même sens, certains préverbés de ἀφύσσω sont employés dans un contexte proche de celui dans lequel on peut trouver le verbe χέω, « verser » ; c'est le cas pour l'*hapax* homérique ἐπαφύσσω et pour ἀμφί...ἀφύσσω<sup>1235</sup>. Ainsi, il faudrait rapprocher ὑπεξαφύομαι des préverbés en ὑπεκ<sup>ο</sup> qui désignent le fait de « s'enfuir » ou plus largement le fait de « s'éloigner de quelque chose »<sup>1236</sup> : le verbe ἐξαφύομαι, qui devrait alors être interprété comme un moyen, signifierait alors « s'écouler en s'écartant [du cours principal] ». Enfin, une dernière possibilité serait de faire de ὑπεξαφύομαι un passif qui signifierait, comme le verbe simple dans toutes ses attestations ou presque, « collecter du liquide, puiser ». Le vers signifierait alors « nombre de ces cours d'eaux, où l'on puise [de l'eau], n'ont pas de nom » ; les bras secondaires, où le débit est moindre et les rives moins dangereuses, sont plus propices aux activités humaines que le bras principal dont les eaux sont agitées et dangereuses. La précision paraît cependant un peu vaine et cette interprétation, contrairement à celle d'Arthur Platt et d'Hermann Fränkel, ne rend pas compte du préverbe ὑπεκ<sup>ο</sup><sup>1237</sup>.

<sup>1231</sup> MOONEY 1912, p. 207, n. au v. 978sq. et 983 ; DELAGE 1930, p. 171.

<sup>1232</sup> C'est le cas chez Apollonios où le liquide est bu (I, v. 456 et 1209 ; III, v. 1349 ; IV, v. 1768) ou utilisé pour éteindre un incendie (IV, v. 669). Seules deux attestations font exception, toutes deux dans les *Halieutiques* d'Oppien : au vers 597 du chant II, il s'agit d'un médecin qui « draine » une blessure, τὸ ἔλκος, qui en ôte le liquide ; au vers 597 du chant I, il s'agit de Zeus qui tire la pluie des nuages.

<sup>1233</sup> FRÄNKEL 1968, p. 255-256.

<sup>1234</sup> PLATT 1915, p. 134 ; FRÄNKEL 1968, p. 252-261, en part. 253-256.

<sup>1235</sup> FRÄNKEL 1968, p. 253 : « Die Bedeutungverwandtschaft (wenn auch nicht Identität mit χέειν zeigt sich in der Umkehrung (*Od.* 19.388) επαφύειν, ‚zugießen‘, (heißes Wasser zum kalten für ein Bad), und in *Od.* 7.285f. ἀμφί δε φύλλα ηφυσάμην, als zweite Wiedergabe dessen was beim ersten Mal (5.487) ausgedrückt war mit χύσιν δ'επεχεύατο φύλλον. Somit bedeutet hier ὑπεξαφύονται (Medium) ebensowenig ‚versiegen‘ [...]; vielmehr ist es ‚entströmen, fließen ab‘. » Pour επαφύω, Homère, *Odyssée*, XIX, v. 387-388 :

ὑδωρ δ' ἐνεχεύατο πουλὺ  
ψυχρόν, ἔπειτα δὲ θερμὸν ἐπήφυσεν.

[Euryclée] y versa une grande quantité d'eau froide, puis puisa / y versa (?) l'eau chaude.

<sup>1236</sup> Pour ces verbes, cf. *supra*, p. 4 sqq.

<sup>1237</sup> On pourrait cependant rapprocher ce verbe du préverbe en ὑπεκ<sup>ο</sup> de ἀντλέω-ῶ, « vider », par lequel les lexicographes glosent régulièrement ἀφύσσω. Cet *hapax* apparaît au vers 927 de l'*Ion* d'Euripide :

Κακῶν γὰρ ἄρτι κῦμ' ὑπεξαντλῶν φρενί  
Car, ayant à peine vidé une vague de malheurs de mon esprit...

Ce verbe reste d'interprétation difficile et aucune de ces propositions n'est entièrement satisfaisante. La proposition d'Arthur Platt et de Hermann Fränkel est la seule qui rende véritablement compte du préverbe ὑπεκ<sup>o</sup> : ce préverbe pourrait être rapproché de préverbes comme ὑπεξέρχομαι qui désignent le fait de « s'écarter » de quelque chose, même si la notion de « fuite » est souvent présente pour ces préverbes. Le préverbe fonctionnerait alors comme un préverbe « composé », les deux préverbes étant en quelque sorte solidaires l'un de l'autre. Dans les deux autres propositions, le préverbe en ὑπεκ<sup>o</sup> ne semble guère se distinguer du verbe simple ou du préverbe en ἐκ<sup>o</sup>, qui est lui aussi employé dans un contexte très proche du verbe simple.

Contrairement aux verbes en παρεκ<sup>o</sup> et en διεκ<sup>o</sup>, aucun des trois verbes en ὑπεκ<sup>o</sup> de notre corpus n'est véritablement clair. Le ὑπεκβάλλω (I, v. 596) a pu être rapproché – mais sans certitude – de verbes en ὑπεκ<sup>o</sup> qui désignent le fait d'échapper à un danger et semble donc bien présenter un préverbe composé ὑπεκ<sup>o</sup>. Les verbes ὑπεκχέω (III, v. 705) et, surtout, ὑπεξαφύομαι (II, v. 983) restent relativement obscurs et il est difficile, pour ces verbes, d'établir avec certitude le fonctionnement du double préverbe.

#### b) Les préverbes en ἐπιπρο<sup>o</sup>

Les préverbes en ἐπιπρο<sup>o</sup> sont bien représentés dans notre corpus, où l'on trouve les *hapax* ou les *prōton legomena* suivants : ἐπιπροβλώσκω (I, v. 320 et III, v. 665), ἐπιπροέχομαι (IV, v. 524), ἐπιπροθέω (I, v. 582), ἐπιπρονόομαι (IV, v. 1588), ἐπιπροπίπτω (IV, v. 1449), ἐπιπροφαίνομαι (III, v. 917) et ἐπιπροφέρω (IV, v. 1519). Si, d'un point de vue strictement morphologique, ces verbes pourraient être rapprochés des autres préverbes en <sup>o</sup>προ<sup>o</sup> de notre corpus, ils s'en distinguent par la syntaxe : contrairement aux autres préverbes en <sup>o</sup>προ<sup>o</sup>, dont la syntaxe semble être commandée par le préverbe externe, les préverbes en ἐπιπρο<sup>o</sup> ont un fonctionnement syntaxique homogène qui ne semble pas pouvoir être attribué au préverbe ἐπι<sup>o</sup>. Chez Apollonios, ces verbes sont tous caractérisés par une faible affinité avec les compléments de type allatif : tous les verbes de notre corpus sauf un sont intransitifs et le dernier, ἐπιπροφέρω, ne régit qu'un accusatif direct. Cette absence d'affinité pour les compléments allatifs n'est pas partagée par les verbes simples correspondants ni par les préverbes en ἐπι<sup>o</sup>, qui régissent régulièrement des datifs de destination ou des syntagmes allatifs ; si les préverbes en <sup>o</sup>προ<sup>o</sup> sont davantage employés absolument ou avec un accusatif seul dans les *Argonautiques*, la proportion reste moindre que celle observée pour les verbes en ἐπιπρο<sup>o</sup> et le corpus est, quoi qu'il en soit, trop réduit pour être représentatif. En tout cas, cette particularité syntaxique, qui n'est pas partagée par les autres préverbes en <sup>o</sup>προ<sup>o</sup> ni par les autres préverbes en ἐπι<sup>o</sup>, nous invite

---

L'image est celle du navire où l'on doit écopier suite à une vague et, pour Gunther Martin, le préverbe permet d'insister sur l'effort demandé (G. Martin dans Euripide, *Ion : Edition and Commentary* (éd. G. Martin), p. 382, n. au v. 927 : « the prefix emphasises the effort required to lift the water from the depth of the ship ».) ; le préverbe signifierait alors « vider peu à peu ».

à considérer le préverbe comme « composé » : ce couple de préverbes semble avoir un fonctionnement qui lui est propre et qui ne peut pas réellement être rapproché de celui des préverbés en ἐπι<sup>ο</sup> ou des préverbés en <sup>ο</sup>προ<sup>ο</sup>.

Après avoir vu que, dans les *Argonautiques*, un certain nombre d'attestations de ἐπιπρό doivent peut-être être considérées non pas comme des préverbes en tmèse mais comme des adverbes, nous verrons que Apollonios fait de ces préverbés un emploi homogène et cohérent, qui nous permet de considérer ce double préverbe comme un préverbe « composé » : les verbes de mouvement désignent le fait de « se déplacer vers l'avant », le verbe de transfert locatif désigne le fait de « déplacer vers l'avant » et, enfin, les deux verbes intransitifs désignent le fait d' « apparaître, d'être situé » devant quelqu'un, même si, pour ἐπιπροέχομαι, il est possible d'hésiter sur le sens à donner à ce verbe.

### i. Des emplois « adverbiaux » de ἐπιπρό ?

Comme Julia Del Treppo dans ses travaux sur la tmèse homérique<sup>1238</sup>, nous considérons que les prépositions-préverbes qui n'ont pas de régime nominal sont des préverbes employés en tmèse. Cela étant, quelques attestations de ἐπιπρό, qui sont traditionnellement interprétées comme des adverbes locatifs, méritent une considération particulière. De fait, pour quelques attestations de l'époque hellénistique, l'analyse adverbiale semble assurée. C'est notamment le cas dans un fragment de Callimaque cité par la Souda et retrouvé dans un papyrus<sup>1239</sup> :

πρῶτον ὑπὲρ Πά[ρνηθος,] ἐπιπρὸ δὲ μᾶσσον ἐπ' ἄκρου  
Αἰγαλέως θυμόεντος, ἄγων μέγαν ὑετόν, ἔστη  
[Un nuage] se trouvait d'abord sur le Parnès puis, bien plus loin devant, sur le sommet de  
l'Aegalée recouverte de thym, apportant beaucoup de pluie.

Le mont Aegalée se situe entre le Parnès et Athènes : le nuage chargé de pluie avance donc « droit vers l'avant » en direction d'Athènes. De même, au vers 983 du chant I des *Argonautiques*, il semble peu naturel de lire les préverbés ἐπιπρό...οἶδα ou ἐπιπρό...καταλέγω. Dans ce passage, Kyzikos a décrit aux Argonautes leur trajet en Propontide, située non loin du pays des Dolions, mais il ignore les terres que les Argonautes vont rencontrer au-delà<sup>1240</sup> :

οὐ μὲν ἐπιπρό  
ἠεῖδει καταλέξει ἐελδομένοισι δαῖναι.  
Il ne savait leur décrire [les terres] devant, à eux qui espéraient être renseignés.

<sup>1238</sup> DEL TREPPO 2018, p. 18.

<sup>1239</sup> Callimaque, fr. 238 (éd. R. Pfeiffer), v. 22-23. Le comparatif μᾶσσον peut être interprété soit comme un adverbe, soit comme un adjectif portant sur [τὸ νέφος], auquel cas il faudrait lire ἄγων. Cf. R. Pfeiffer dans R. Pfeiffer (éd.), *Callimachus*, vol. 1, p. 236.

<sup>1240</sup> I, v. 983-984.

Il en va de même pour l'occurrence de ἐπιπρό au vers 141 du chant IV, où il faudrait lire \*ἐπιπρό...ἐξάνειμι<sup>1241</sup>, et au vers 296 et 1390<sup>1242</sup> du chant IV<sup>1243</sup>. De plus, certaines attestations de ἐπιπρό semblent être modifiées par un adverbe. Au vers 902 du chant II, ἐπιπρό semble être modifié par l'adverbe πολύ :

πουλὸν δ' ἐπιπρό  
 λαιφέων πεπταμένων τέμνον πλόον εὐδιόωντες.  
 Ils traçaient loin devant une voie de navigation sous un ciel bleu, toutes voiles dehors.

La présence de l'adverbe πολύ qui, par sa position, semble porter sur ἐπιπρό, incite plutôt à considérer ἐπιπρό comme un adverbe<sup>1244</sup>. De la même manière, au vers 595 du chant IV, ἐπιπρό semble être modifié par l'adverbe πόλλον<sup>1245</sup>. On peut d'ailleurs remarquer que, contrairement à d'autres préverbes en ὀπρο°, il n'existe pas de forme spécifiquement adverbiale qui corresponde à ἐπιπρό<sup>1246</sup>. Chez Apollonios comme chez Callimaque, ἐπιπρό semble bien se comporter comme un adverbe locatif qui signifierait « droit devant ».

Si l'on admet que certaines occurrences de ἐπιπρό sont adverbiales, par exemple celle du vers 902 du chant II, où ἐπιπρό semble être modifié par πουλόν, alors il devient difficile d'établir des critères clairs qui permettraient de distinguer les occurrences préverbiales des occurrences adverbiales. Que dire, par exemple, du vers 1244 du chant II, où l'on trouve ἐπιπρό...τέμνω dans une position où l'on lit volontiers une tmèse ?

ἐπιπρό γὰρ αἰὲν ἔτεμνον  
 ἔσσυμένως, λιαροῖο φορευόμενοι ἐξ ἀνέμοιο.  
 Car ils traversaient toujours de l'avant, avec impétuosité, portés par un vent agréable.

Il semble naturel, ici, de lire un verbe ἐπιπρό...τέμνω : ce verbe, comme ἐπιπρονέομαι et ἐπιπροθέω, désignerait alors le mouvement du rapide, qui est efficace et sans détour. Il serait

<sup>1241</sup> IV, v. 141-142 :

ἄλλη δ' αἴψ' ἑτέρη ἐπιτέλλεται αἰὲν ἐπιπρό  
 νεῖοθεν εἰλίγγοισιν ἐπήροσ ἐξανιοῦσα·  
 [chaque tourbillon de fumée] se lève l'un après l'autre, jaillissant en tourbillons, en se dressant toujours plus haut depuis le sol.

Il existe cependant une leçon ἀίσσουσα, conservée par le manuscrit L.

<sup>1242</sup> IV, v. 1390-1392 :

Αὐτὰρ ἐπιπρό  
 τῆλε μάλ' ἀσπασίως Τριτωνίδος ὕδασι λίμνης  
 ὡς φέρον, ὡς εἰσβάντες ἀπὸ στιβαρῶν θέσαν ὤμων.  
 Alors, droit devant, au loin, ils arrivèrent, avec une grande joie, aux eaux du lac Triton et, comme ils portaient [le navire], ils le déposèrent de leurs épaules robustes.

<sup>1243</sup> IV, v. 296-297 :

ἐπιπρό γὰρ ὀλκὸς ἐτύχθη  
 οὐρανίης ἀκτίνος, ὅπη καὶ ἀμεύσιμον ἦεν.  
 En effet, le trait d'un rayon céleste apparut au loin, à l'endroit où il [leur] était possible de passer.

<sup>1244</sup> On pourra par exemple comparer ce passage avec Homère, *Iliade*, IV, v. 507 :

ἴθυσαν δὲ πολὺν προτέρω·  
 Ils se dirigèrent droit devant.

<sup>1245</sup> IV, v. 595-596 :

ἦ δ' ἔσσυτο πολλὸν ἐπιπρό  
 λαίφρσιν.  
 [Le navire], grâce à ses voiles, bondissait plus loin vers l'avant.

<sup>1246</sup> Pour ἀποπρο°, ἀπόπροθεν (I, v. 39, 1227 et 1244 ; III, v. 1111 ; IV, v. 1675) et ἀπόπροθι (I, v. 602 ; III, v. 313, 372 et 1065 ; IV, v. 287, 555 et 1635).

également possible de lire les verbes \*ἐπιπρό...κατάγω (I, v. 30-31)<sup>1247</sup>, \*ἐπιπρό...ἐλαύνω (I, v. 1156)<sup>1248</sup>, \*ἐπιπρό...αἴσσω (II, v. 133)<sup>1249</sup> et ἐπιπρό...πονέω-ῶ<sup>1250</sup> (III, v. 1338-1339). D'un point de vue typologique, ces occurrences de ἐπιπρό ne se trouvent pas dans des positions caractéristiques des préverbes dans la langue épique : sur ces onze attestations de ἐπιπρό, deux seraient en anastrophe<sup>1251</sup> et sept ne seraient pas dans le même vers que le thème verbal<sup>1252</sup> ; on peut cependant remarquer qu'Homère emploie parfois διαπρό en fin de vers, y compris dans des attestations où διαπρό peut être analysé comme un préverbe<sup>1253</sup>.

## ii. Verbes de mouvement en ἐπιπρό<sup>ο</sup> : le déplacement « vers l'avant »

Notre corpus contient quatre préverbés en ἐπιπρό<sup>ο</sup> : ἐπιπροθέω (I, v. 582), ἐπιπρονέομαι (IV, v. 1588), ἐπιπροβλώσκω (III, v. 665) et ἐπιπροπίπτω (IV, v. 1449). Les verbes ἐπιπροθέω et ἐπιπρονέομαι sont tous deux employés pour décrire le mouvement du navire qui, à ce moment-là, est caractérisé par sa vitesse et son efficacité ; ces deux verbes peuvent être rapprochés d'une occurrence homérique du verbe ἐπιπροΐημι, qui est employé dans le même contexte, ainsi que de certaines occurrences « adverbiales » de ἐπιπρό. Les deux autres verbes semblent simplement signifier « se déplacer vers l'avant » et semblent proches du verbe en προ<sup>ο</sup> correspondant, sans que l'on puisse réellement identifier un effet d'insistance ou d'emphase de la part d'Apollonios.

<sup>1247</sup> I, v. 30-31 :

ὄς ὄγ' ἐπιπρό  
θελομένας φόρμιγγι κατήγαγε Πιερίθην.  
...[les chènes] qu'[Orphée] avait charmés de sa lyre et qu'il faisait descendre au loin depuis Piérie.

La séquence de préverbes \*ἐπιπροκατα<sup>ο</sup> n'est jamais attestée par ailleurs ; il s'agirait donc du seul cas où Apollonios emploie une combinaison de préverbes qui n'est pas attestée avant lui.

<sup>1248</sup> I, v. 1156-1158 :

Οἱ δὲ γαληναῖη πίσυνοι ἐλάσσκον ἐπιπρό  
νῆα βίη· τὴν δ' οὐ κε διἔξ ἄλδος αἴσσουσαν  
οὐδὲ Ποσειδάωνος ἀελλόποδες κίχον ἵπποι.  
Eux, confiant dans le calme [de la mer], poussaient avec force leur navire vers l'avant. Alors qu'il s'élançait sur la mer, même les chevaux de Poséidon, aux pieds rapides comme la tempête, n'auraient pu l'atteindre.

<sup>1249</sup> II, v. 132-134 :

αἰ δ' ἦτοι τεῖως μὲν ἀολλέες ᾗ ἐνὶ σίμβλῳ  
βομβηδὸν κλονέονται, ἐπιπρό δὲ λγνυόεντι  
καπνῷ τυφόμεναι πέτρης ἐκάς αἴσσουσιν  
...[comme lorsque les abeilles], se rassemblant un moment dans leur ruche, s'agitent en bourdonnant, puis, étouffées par l'abondante fumée, s'élancent au loin, hors de leur rocher...

<sup>1250</sup> III, v. 1338-1339 :

οἱ δ' ἄρ' ἐπιπρό  
χαλκείης χηλῆσιν ἐρειδόμενοι πονέοντο.  
[Les taureaux d'Aiétès] forçaient pour avancer, en enfonçant leurs sabots de bronze [dans le sol].

<sup>1251</sup> I, v. 1156 et IV, v. 595.

<sup>1252</sup> I, v. 30 et 983 ; II, v. 133 et 902 ; III, v. 1338 ; IV, v. 141 et 1390 (où le thème verbal serait deux vers plus loin).

<sup>1253</sup> DEL TREPPO 2018, p. 680-686. La forme διαπρό est employée en fin de vers, avec un verbe conjugué dans le vers suivant, dans *Illiade*, V, v. 66 ; VII, v. 260 ; XII, v. 184 et 404 ; XX, v. 276. Pour Julia Del Treppo, les seules attestations qui peuvent être interprétées comme adverbiales sont *Illiade*, XXI, v. 164 et surtout XVII, v. 393. La forme διαπρό est également employée en fin de vers, mais en tant que postposition précédée du génitif, dans *Illiade*, V, v. 281 et XIV, v. 493. La majorité des manuscrits présente cependant la graphie διὰ πρό, que suit notamment Paul Mazon dans son édition de l'*Illiade*. Martin West préfère quant à lui éditer διαπρό. Cf. DEL TREPPO 2018, p. 672-673. Sur la reprise par Apollonios de tmèses homériques, DEL TREPPO 2019.

## Les verbes en ἐπιπρο° et le déplacement du navire : une référence à l'*Odyssee* ?

Dans les *Argonautiques*, les verbes ἐπιπροθέω (I, v. 582) et ἐπιπρονόομαι (IV, v. 1588) sont employés dans un contexte proche de celui dans lequel on trouve le préverbe ἐπιπροΐημι dans l'*Odyssee*, où ce verbe est employé pour désigner le mouvement du navire de Télémaque.

Le texte homérique connaît deux préverbes en ἐπιπρο° : ἐπιπροΐημι et ἐπιπροϊάλλω. Le verbe ἐπιπροΐημι régit un accusatif direct et un datif de destination, construction qui est également celle du verbe simple, du préverbe en προ° et du préverbe en ἐπι°. Dans l'*Iliade*, le verbe ἐπιπροΐημι est employé pour désigner le fait d'envoyer des flèches ou d'envoyer des hommes en ambassade<sup>1254</sup>, contextes dans lesquels on trouve également ἦμι<sup>1255</sup>, προΐημι<sup>1256</sup> et ἐφήμι<sup>1257</sup>. Pour Hérodien, le double préverbe implique une « emphase », ἔμφασις<sup>1258</sup>, et il n'est peut-être pas tout à fait fortuit, de ce point de vue-là, que les deux attestations de l'*Iliade* se trouvent dans un contexte de discours direct. Quant au verbe ἐπιπροϊάλλω<sup>1259</sup>, beaucoup plus rare, il est également employé avec une construction

<sup>1254</sup> Pour une flèche, Homère, *Iliade*, IV, v. 94 :

τλαίης κεν Μενελάω ἐπιπροέμεν ταχὺν ἰόν  
Oserais-tu envoyer à Ménélas un trait rapide ?

Pour un homme que l'on envoie en ambassade, *Iliade*, IX, v. 520 :

ἄνδρας δὲ λίσσεσθαι ἐπιπροέηκεν ἀρίστους  
[Agamemnon] a envoyé, pour t'implorer, les plus braves guerriers.

Voir aussi XVII, v. 708 et XVIII, v. 58 et 439.

<sup>1255</sup> Par exemple, pour un trait, ὁ ἰός, Homère, *Iliade*, XXIII, v. 863-864 :

αὐτίκα δ' ἰόν  
ἦκεν ἐπικρατέως  
Aussitôt, il envoya une flèche de toutes ses forces.

Pour le fait d'envoyer un messenger, avec un datif de destination, par exemple *Iliade*, XVIII, v. 182 :

Ἴρι θεὰ τίς γάρ σε θεῶν ἐμοὶ ἄγγελον ἦκε ;  
Déesse Iris, quel est le dieu qui t'a envoyé à moi comme messagère ?

<sup>1256</sup> Pour une arme de jet, Homère, *Iliade*, III, v. 346 :

πρόσθε δ' Ἀλέξανδρος προΐει δολιχόσκιον ἔγχος  
Alexandre envoie d'abord sa javeline dont l'ombre se projette au loin.

Voir aussi v. 355 ; V, v. 15, 280 et 290 ; VII, v. 244 et 249 ; VIII, v. 297 ; XI, v. 270, 349 ; XIII, v. 662 ; XVII, v. 516 ; XX, v. 273 et 438 ; XXII, v. 273 et 289 ; *Odyssee*, XXIV, v. 519 et 522.

Pour une personne, *Iliade*, III, v. 118-119 :

αὐτὰρ ὁ Ταλθύβιον προΐει κρείων Ἀγαμέμνων  
νῆας ἔπι γλαφυράς ἰέναι  
Alors, le noble Agamemnon envoie Talthibios pour qu'il se rende vers les nefes creuses.

Voir aussi I, v. 326 ; IV, v. 398 ; IX, v. 442 ; X, v. 125, 388 et 563 ; XI, v. 201, 649 et 796 ; XII, v. 342 ; XV, v. 255 ; XVI, v. 38 ; XVII, v. 545 ; XVIII, v. 184 ; *Odyssee*, IV, v. 161, 681 et 829 ; VIII, v. 399 ; IX, v. 88 ; X, v. 100 et 155 ; XII, v. 9 ; XIII, v. 64 ; XVI, v. 328 ; XVIII, v. 291 ; XXIII, v. 44 et 51 ; XXIV, v. 333. Le verbe se construit fréquemment avec un infinitif de but qui précise la mission du personnage.

<sup>1257</sup> Pour une flèche, Homère, *Iliade*, I, v. 51 :

αὐτὰρ ἔπειτ' αὐτοῖσι βέλος ἔχεπευκὲς ἐφίεις  
Ensuite, ayant envoyé sur eux un trait acéré...

Voir aussi V, v. 174 et 188 ; XV, v. 444 ; XVI, v. 812 ; *Odyssee*, XXIV, v. 180 ; pour une lance, *Iliade*, XX, v. 346 et *Odyssee*, XXII, v. 251. Le préverbe ἐφήμι n'est jamais associé à ὁ ἰός dans le texte homérique mais l'est dans l'*Hymne homérique à Apollon* (v. 357-358).

Pour un messenger, *Iliade*, XXIV, v. 117 :

αὐτὰρ ἐγὼ Πριάμω μεγαλήτορι Ἴριν ἐφήσω  
Ensuite, moi, j'enverrai Iris à Priam au grand cœur.

<sup>1258</sup> Hérodien, *Prosodie de l'Iliade*, commentaire à IV, v. 49 :

Μενεκράτης δὲ ὁ Μιλήσιος ὕφ' ἓν, ἐπιπροέμεν, ὁμοίως τῷ ἐπιπροΐηλε καὶ ἐπιπροέηκε, ἴν' ἔμφασις μᾶλλον γένηται.  
Ménécratès de Milet, en revanche, l'écrit en un mot, ἐπιπροέμεν, comme pour ἐπιπροΐηλε et ἐπιπροέηκε, pour qu'il y ait davantage d'emphase.

<sup>1259</sup> Homère, *Iliade*, XI, v. 628-629 :

et un sens qui ne se distinguent que difficilement que de ceux dans lesquels est employé le verbe simple.

Une attestation de ἐπιπροΐημι, la seule de l'*Odyssée*, peut être rapprochée de l'emploi que fait Apollonios de plusieurs préverbes en ἐπιπρο°. Au vers 300 du chant XV de l'*Odyssée*, Télémaque, qui était jusqu'alors à Sparte, a pris la mer pour rentrer à Ithaque :

ἔνθεν δ' αὖ Νήσοισιν ἐπιπροέηκε Θοῆσιν  
De là, ils se dirigèrent vers les Îles Pointues.

Cet emploi intransitif de ἐπιπροΐημι est surprenant et devait déjà être perçu comme tel à l'époque d'Apollonios, car les verbes ἴημι, ἐφίημι et προΐημι, quand ils sont employés à l'actif, régissent généralement un accusatif direct, tout comme le verbe ἐπιπροΐημι dans le reste de ses attestations. Le verbe ἴημι a cependant quelques emplois intransitifs dans l'épopée homérique, notamment pour de l'eau qui « se jette » en un lieu<sup>1260</sup>, mais cet emploi est très minoritaire et ne concerne que des mouvements de substances fluides et l'on a par conséquent parfois pensé qu'il fallait sous-entendre un accusatif νῆα, « il poussa son navire vers les Îles Pointues »<sup>1261</sup>. La notion de vitesse est importante dans le passage : Athéna a demandé à Télémaque de se hâter (XV, v. 14) et celui-ci a déjà écourté son séjour à Pylos pour ne pas y prendre de temps (XV, v. 199-201) ; les allusions à la précipitation dans laquelle Télémaque organise son départ parsèment le chant XV<sup>1262</sup>.

De fait, plusieurs verbes en ἐπιπρο° de notre corpus sont employés dans un contexte proche de celui dans lequel on trouve ἐπιπροΐημι dans l'*Odyssée* : le verbe désigne le mouvement du navire, rapide et efficace.

---

ἢ σφοῖν πρῶτον μὲν ἐπιπροΐηλε τράπεζαν  
καλὴν κυανόπεζαν ἑὔξοον

[Hécamède], tout d'abord, poussa pour eux une belle table polie aux pieds sombres.

Il n'est pas évident, ici, que le datif σφοῖν soit régi par le verbe et il est possible de voir là un simple datif d'intérêt, d'autant que le verbe ne régit pas de datif dans les deux seules autres attestations de ce verbe (*Hymne homérique à Déméter*, v. 326 et Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, VI, v. 213).

Le verbe simple ἰάλλω désigne le fait d' « envoyer » ou de « faire avancer » quelque chose (pour le fait d' « avancer » les mains vers l'avant, dans un vers formulaire, *Iliade*, IX, v. 91 et 221 ; XXIV, v. 627 ; *Odyssée*, I, v. 149 ; IV, v. 67 et 218 ; V, v. 200 ; VIII, v. 71, 443 et 484 ; XIV, v. 453 ; XV, v. 142 ; XVI, v. 54 ; XVII, v. 98 ; XX, v. 256 ; hors d'un vers formulaire, *Odyssée*, X, v. 376 ; pour des flèches, Homère, *Iliade*, VIII, v. 300 et 309 ; pour le fait de « jeter » des liens sur quelqu'un, *Iliade*, XV, v. 19 ; pour le fait d' « atteindre » quelqu'un avec des insultes, *Odyssée*, XIII, v. 142). Bryan Hainsworth (HAINSWORTH 1993, p. 292, n. au v. 628-629) rappelle que les tables grecques étaient petites, légères et facilement déplaçables, ce qui explique en partie l'emploi de ce thème verbal.

<sup>1260</sup> Homère, *Odyssée*, XI, v. 239 :

ὄς πολὺν κάλλιστος ποταμῶν ἐπὶ γαῖαν ἴησι  
...qui, de loin le plus beau des fleuves, se jette sur la terre.

Voir aussi, pour une source, VII, v. 130 ; pour des larmes, XVI, v. 191.

<sup>1261</sup> HEUBECK et HOEKSTRA 1990, p. 252, n. à XV, v. 299. On trouve προΐημι νῆα chez Apollonios (I, v. 589-590) :

Ἀτὰρ τριτάτῳ προέηκαν

νῆα

Le troisième jour, ils lancèrent leur navire [sur la mer].

<sup>1262</sup> Homère, *Odyssée*, XV, v. 49 (ἐπειγομένουσ περ), 60 (σπερχόμενος), 87-91, 201 (θᾶσσον), 209 (σπουδῆ), 287 (ἐποτρύνας), 288 (ἐσσυμένως).

## Le verbe ἐπιπρονέομαι (IV, v. 1588)

Le verbe ἐπιπρονέομαι est issu du verbe simple νέομαι, qui fonctionne comme une variante poétique de ἔρχομαι<sup>1263</sup>. C'est un *hapax* qu'Apollonios emploie alors qu'il décrit les Argonautes qui, suite aux conseils de Triton, se mettent en route pour quitter le lac du même nom :

οἱ δ' αἴψ' ἐπὶ νηὸς ἔβησαν,  
λίμνης ἐκπρομολεῖν λελητημένοι εἰρεσίησιν,  
καὶ δὴ ἐπιπρονέοντο μεμαότες·  
Aussitôt, ils montèrent sur le navire, désirant, grâce à leurs rames, déboucher hors du lac,  
et, pleins d'ardeur, ils allaient droit devant.

Le préverbe, employé absolument ici, permet au poète de décrire le mouvement du bateau qui, grâce à l'énergie renouvelée des Argonautes, se dirige vers la sortie du lac. Il s'agit d'un mouvement efficace qui s'effectue toujours dans la même direction : alors que les Argonautes ont longtemps « tourné en rond », ἀμφιπολέω-ῶ (IV, v. 1547), et erré sans but dans le lac, ne sachant pas dans quelle direction ils devaient se diriger, ils connaissent désormais, grâce à l'intervention de Triton, le cap qu'ils doivent tenir et naviguent donc en ligne droite avec un cap précis.

## Le verbe ἐπιπροθέω (I, v. 582)

Apollonios emploie également, pour désigner la course du navire, le verbe ἐπιπροθέω, alors que les Argonautes, partis depuis peu, longent la presqu'île de Magnésie :

Αὐτίκα δ' ἠερὴ πολυλῆιος αἶα Πελασγῶν  
δύετο, Πηλιάδας δὲ παρεξήμειβον ἐρίπνας,  
αἰὲν ἐπιπροθέοντες, ἔδυνε δὲ Σηπιάς ἄκρη·  
Bientôt s'éloignait la terre brumeuse des Pélasges, riche en champs de blé. Ils dépassèrent  
les pics du Pélion, courant toujours droit devant, et le cap Sépias plongeait à l'horizon.

Le verbe désigne ici le mouvement du navire : c'est sur sa vitesse qu'Apollonios insiste ici, à la fois grâce au thème verbal θέω<sup>1264</sup> et grâce au préverbe ἐπιπρο°. Les Argonautes, une fois passé le cap Sépias, peuvent se déplacer en ligne droite et gagnent donc en vitesse, sans avoir à faire les détours imposés par le golfe d'Eubée et le golfe Pagasétique : il s'agit, là encore, d'insister sur le fait que les Argonautes se déplacent en ligne droite, sans changement de cap et donc de manière efficace.

Ce verbe demeurera très rare et exclusivement poétique : on n'en trouve que quatre autres attestations, toutes dans la langue épique. Comme dans les *Argonautiques*, il s'agit de mouvements qui s'effectuent toujours dans la même direction, c'est-à-dire sans détours : il est employé par Oppien pour des poissons qui se précipitent dans une nasse, même si la leçon n'y est pas assurée<sup>1265</sup>, par

<sup>1263</sup> LETOUBLON 1985, p. 174-175.

<sup>1264</sup> Sur l'emploi de θέω pour désigner la « course » des bateaux chez Homère et chez Apollonios, cf. *supra*, p. 4, n. 321 et 322.

<sup>1265</sup> Oppien, *Halieutiques*, III, v. 378-379, avec, dans certains manuscrits, les leçons ὑποπροθέω et ὑπεκπροθέω :

οἱ δ' ἀγέρονται  
κύρτον ἐπιπροθέοντες ἐν ἀγκοίνης τε μένουσιν.

[Les poissons] se rassemblent, courant droit dans la nasse, et demeurent dans ses bras.

Contrairement à ce que l'on trouve dans les *Argonautiques*, le verbe se construit ici avec un accusatif direct.

Nicandre pour l'onglée qui « avance, se propage » dans la main<sup>1266</sup> et par Paul le Silencieux, sans qu'il y ait de mouvement, pour une presqu'île qui s'avance vers l'océan<sup>1267</sup>. Enfin, les *Argonautiques Orphiques* contiennent une attestation où le poète fait probablement référence au texte d'Apollonios<sup>1268</sup>.

Les verbes ἐπιπρονέομαι et ἐπιπροθέω désignent donc tous les deux le mouvement du navire qui, à ce moment-là, est rapide et efficace. Même s'il n'existe pas véritablement de verbe de mouvement en ἐπιπρο° attesté avant les *Argonautiques*, Apollonios s'inspire vraisemblablement de l'emploi homérique de ἐπιπροΐημι où ce verbe, qui est par ailleurs transitif, que ce soit chez Homère ou chez Apollonios, semble fonctionner comme un verbe de mouvement. Ces deux préverbés peuvent également être rapprochés de cinq attestations « adverbiales » de ἐπιπρό, où il s'agit également du mouvement du navire<sup>1269</sup>. Notre poète emploie de manière récurrente des formes en ἐπιπρο-, qu'il s'agisse d'adverbes ou de préverbés, pour décrire le mouvement du navire et crée ainsi un système de rappels internes aux *Argonautiques*, sans jamais être formulaire. Ce double préverbe semble donc fonctionner comme un préverbe « composé », puisque c'est l'emploi conjoint des deux préverbes qui permet à la fois le rappel à l'emploi de ἐπιπροΐημι chez Homère et le système de rappels internes.

### Le verbe ἐπιπροβλώσκω (I, v. 320 et III, v. 665)

Les deux autres verbes de mouvement en ἐπιπρο°, en revanche, sont employés dans un contexte plus anodin, qui semble sans rapport avec les emplois homériques des préverbés en ἐπιπρο°.

Le préverbe en ἐπιπρο° est employé au vers 665 du chant III, alors que Médée, qui hésite quant à la conduite à tenir, est interrompue dans ses lamentations par une servante :

Τῇ ἰκέλη Μήδεια κινύρετο. Τὴν δέ τις ἄφνω  
μυρομένην μεσσηγὺς ἐπιπρομολοῦσ' ἐνόησεν  
δμῳάων.

Comme elle [une jeune mariée], Médée se lamentait. Soudain, une des servantes, qui s'était avancée pendant ce temps, la remarqua alors qu'elle pleurait.

Le verbe désigne ici le mouvement de la suivante qui rejoint Médée, qui, en proie à ses hésitations, est depuis longtemps dans sa chambre ; la servante, qui n'était pas là auparavant et qui

<sup>1266</sup> Nicandre, *Thériaques*, v. 381-382 :

ὄτ' ἐν παλάμησιν ἀεργοί  
μάλκai ἐπιπροθέωσιν ὑπὸ κρυμοῖο δαμέντων  
... lorsque des engourdissements paralysants pénètrent dans les mains, alors que l'on a été dompté par le froid.

<sup>1267</sup> Paul le Silencieux, *Sur l'ambon de Sainte-Sophie*, v. 238 :

ἡ δὲ θαλασσαιῶσιν ἐπιπροθέουσα ῥεέθροις  
[L'île], s'avançant droit sur les flots marins...

<sup>1268</sup> *Argonautiques Orphiques*, v. 1079-1081 :

ἐκ δ' ἄφαρ Ἄργῳ  
αἰὲν ἐπιπροθέουσα διὰ στενωποῖο ῥεέθρου,  
ἔμπεσεν Ὠκεανῶ·

De là, soudain, Argô, courant toujours droit devant à travers l'étroit courant, tomba dans l'Océan.

La leçon αἰὲν ἐπιπροθέουσα est une conjecture de l'éditeur justifiée par la ressemblance avec le texte d'Apollonios mais l'ensemble des manuscrits présente la leçon ἄγεν ἐπιπροθέουσα διὰ στενωποῖο ῥεέθρου / ἔμπεσε δ' Ὠκεανῶ.

<sup>1269</sup> I, v. 983 et 1156 ; II, v. 902 et 1244 ; IV, v. 595.

est donc entrée dans la chambre de Médée alors qu'elle se lamente, la surprend en train de pleurer. Le verbe ἐπιπροβλώσκω, qui n'est pas attesté par ailleurs dans les textes littéraires, se retrouve uniquement dans un texte épigraphique versifié retrouvé sur l'île de Délos et daté de la fin du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère<sup>1270</sup> :

ἐννύχιος γὰρ  
εὐνή ἐπιπρομολῶν λέγεις  
T'étant avancé vers le lit pendant la nuit, tu as parlé.

Le sens du verbe est proche de celui que l'on trouve dans les *Argonautiques* : un personnage qui n'était pas présent auparavant, en l'occurrence la servante chez Apollonios et le dieu Sarapis dans l'inscription de Délos, fait irruption et s'approche dans un cas de Médée, dans l'autre du lit où repose le prêtre. Contrairement à l'attestation des *Argonautiques*, celle de l'inscription régit un datif locatif direct, ce qui est davantage attendu d'un préverbe en ἐπι<sup>o</sup> que d'un préverbe en προ<sup>o</sup>.

Sur le plan sémantique, le verbe ἐπιπροβλώσκω tel qu'il est employé dans les *Argonautiques* et dans l'inscription de Délos ne diffère guère de l'emploi de προβλώσκω, « s'avancer », chez Homère et un scholiaste des *Argonautiques* affirme d'ailleurs que le préverbe ἐπι<sup>o</sup> est « explétif »<sup>1271</sup>. Citons à titre d'exemple le vers 382 du chant XVIII de l'*Illiade* où Charis remarque la présence de Thétis qui est venue voir Héphaïstos pour lui demander de forger les armes d'Achille<sup>1272</sup> :

Τὴν δὲ ἴδε προμολοῦσα Χάρις λιπαροκρήδεμνος  
Charis aux bandelettes brillantes, s'étant avancée, la vit.

La situation est presque identique à celle que décrit Apollonios au chant III : un personnage s'approche et, ce faisant, en reconnaît un autre. Le rôle du préverbe externe ἐπι<sup>o</sup> est difficilement identifiable ; si, pour ἐπιπρονόομαι et ἐπιπροθέω, il pouvait sembler que le poète insistait sur la vitesse et l'efficacité du déplacement, il ne semble pas que cela soit le cas ici ; le verbe, qui est employé au participe, décrit une circonstance accessoire du procès et ne semble pas faire l'objet d'un effet d'emphase de la part du poète.

On trouve peut-être une deuxième attestation de ce verbe mais elle est, du point de vue de l'établissement du texte, bien plus problématique et n'est pas éditée par Francis Vian. Le passage concerné se trouve dans le chant I, au vers 320, alors que Jason vient de quitter sa demeure pour rejoindre le port où se trouvent ses compagnons et la nef Argô :

Στῆ δ' ἄρ' ἐπὶ προμολῆς· οἱ δ' ἀντίοι ἠγερέθοντο.

<sup>1270</sup> *Inscriptiones Graecae XI, 4* (éd. P. Roussel), inscr. 1299, v. 55-56.

<sup>1271</sup> *Scholies aux Argonautiques* (éd. C. Wendel), sch. à III, v. 665 :

ἐπιπρομολοῦσα : περιτεύει ἢ ἐπὶ πρόθεσις.  
ἐπιπρομολοῦσα : le préverbe ἐπι- est explétif

<sup>1272</sup> Voir aussi, pour un personnage qui s'avance et qui en remarque un autre, *Odyssée*, IV, v. 22. Pour les autres attestations, qui signifient « s'avancer », *Illiade*, XVIII, v. 392 ; XXI, v. 37 ; *Odyssée*, XV, v. 468 ; XIX, v. 25 ; XXI, v. 239 et 385 ; XXIV, v. 388 ; Aristophane, *Les Grenouilles*, v. 1333 ; Théocrite, *Idylles*, XXIX, v. 40 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, II, v. 966 et IV, v. 523 ; Oppien, *Halieutiques*, II, v. 252 ; IV, v. 284 et 646 ; Apollinaire de Laodicée, *Metaphrasis psalmodum*, I, prologue, v. 42 ; II, 57, v. 19 ; 79, v. 21 ; 85, v. 17 ; *Anthologie grecque*, I, ép. 49, v. 1.

Il s'arrêta devant le port. Les autres s'assemblèrent face à lui.

La leçon retenue par Francis Vian est attestée dans tous les manuscrits et dans les scholies au manuscrit L, avec une variante ἐπί προμολῆσιν dans la tradition indirecte. Hermann Fränkel édite cependant la leçon ἐπιπρομολών, « il s'arrêta après s'être avancé », mentionnée dans les scholies au manuscrit L qui présente les deux leçons comme concurrentes<sup>1273</sup> ; pour Fränkel, le syntagme prépositionnel ἐπί προμολῆσι est emprunté au vers 260, où le poète décrit l'arrivée au port du reste des Argonautes, mais il pourrait également s'agir d'un effet de référence interne. Quoi qu'il en soit, même s'il faut lire le verbe ἐπιπροβλώσκω ici, le verbe semble simplement signifier « s'avancer », sans que l'on puisse percevoir l'écart avec le préverbe simple en προ°.

### Le verbe ἐπιπροπίπτω (IV, v. 1449)

De même, Apollonios emploie le verbe ἐπιπροπίπτω dans un contexte très proche de celui dans lequel on trouve προπίπτω par ailleurs. Apollonios emploie le verbe ἐπιπροπίπτω alors que la nymphe Aiglé décrit aux Argonautes Héraclès en train de boire l'eau d'une source :

Αὐτὰρ ὃ γ', ἄμφω χεῖρε πέδω καὶ στέρνον ἐρείσας,  
ῥωγάδος ἐκ πέτρης πῖεν ἄσπετον, ὄφρα βαθεῖαν  
νηδύν, φορβάδι ἴσος, ἐπιπροπεσών ἐκορέσθη.  
Alors, [Héraclès] ayant appuyé les deux mains et la poitrine sur le sol, but une immense quantité d'eau de la pierre brisée, jusqu'à ce que, penché vers l'avant, il eût rassasié son ventre alourdi, comme du bétail à la pâture.

La situation représentée est claire : Héraclès s'est laissé tomber à terre pour pouvoir boire directement dans la source ; il se trouve donc vraisemblablement à plat ventre ou à genoux. Le préverbe en ἐπιπρο° semble ici faire l'objet d'une « glose interne » : le vers 1448, en effet, décrit précisément la position adoptée et éclaire le sens du préverbe en ἐπιπρο°. Le passage est imité par Nicandre, au vers 496 des *Alexipharmakes*, où le poète emploie également ἐπιπροπίπτω<sup>1274</sup> :

Ἦν δέ τις ἀζαλή πεπεισμένος ἀχένα δίψη  
ἐκ ποταμοῦ ταυρηδὸν ἐπιπροπεσών ποτὸν ἴσχη  
Si un homme, la gorge accablée par la soif aride, penché vers l'avant, boit l'eau d'un fleuve comme un taureau...

Ce verbe est également employé par Soranos d'Ephèse, au deuxième siècle de notre ère, dans un contexte très différent<sup>1275</sup>.

<sup>1273</sup> *Scholies aux Argonautiques*, sch. à I, v. 320 :

προμολῆς ταῖς προόδοις. Ἡ γράφεται προμολών ἀντὶ τοῦ προελθὼν ἐπέστη.  
προμολῆς signifie « les entrées ». On trouve aussi écrit προμολών pour dire « il s'arrêta après s'être avancé ».

La scholie au vers 1174 du chant I cite cependant la leçon retenue par Francis Vian.

<sup>1274</sup> CUSSET 2012, §45-48 : l'emploi homotaxique du participe ἐπιπροπεσών permet de confirmer le rapprochement.

<sup>1275</sup> Soranos d'Ephèse, *Maladies des femmes*, II, 1 :

τὸν τῆς εὐωνύμου χειρὸς λιχανὸν ἀπονυχισμένον καθίετο, πρῶως τῇ περιαγωγῇ προδιαστέλλουσα τὸ στόμιον,  
ὥστε τὸ πρόχειρον τοῦ χορίου μέρος ἐπιπροπίπτειν  
[La sage-femme] introduit l'index de main gauche, dont elle a coupé l'ongle et, doucement, par un mouvement circulaire, commence à dilater l'orifice, de façon à ce que la partie de la poche des eaux qui est la plus accessible dépasse.

Cette attestation peut également être rapprochée de certains emplois de προπίπτω, cf. *infra*, n. 1278.

Le verbe *προπίπτω* est régulièrement employé pour le fait de « se pencher en avant ». Chez Homère, le verbe est employé à deux reprises, dans un demi-vers formulaire, pour des rameurs qui se penchent vers l'avant dans l'effort<sup>1276</sup>. Le verbe est également employé pour la proskynèse perse, pour un geste de supplication ou encore pour un pancratiaste qui combat au sol<sup>1277</sup>... Il s'agit toujours d'un personnage qui est au sol, que l'on se représente aisément à genoux et penché vers l'avant. Ces attestations sont au thème de présent ou d'aoriste : le verbe semble donc bien désigner une position et non pas un déplacement. A l'époque hellénistique, en particulier en prose, il désigne plus fréquemment le fait d'avancer vers l'avant, pour une personne ou pour un objet qui « dépasse »<sup>1278</sup>. Comme *ἐπιπροπίπτω* dans ses trois attestations, ce verbe est toujours intransitif. Le verbe *ἐπιπίπτω* n'est en revanche pas employé dans ce contexte et régit le plus souvent un datif direct<sup>1279</sup>. Le verbe *ἐπιπροπίπτω* est donc employé chez Apollonios dans un contexte très proche de celui dans lequel on peut trouver *προπίπτω*, en particulier dans la langue tragique, que ce soit pour le sens ou pour la syntaxe : ce verbe désigne le fait d'être au sol et penché vers l'avant, le plus souvent à genoux. Le rôle du préverbe externe *ἐπι*<sup>o</sup> est difficile à cerner ; quoi qu'il en soit, il ne semble pas véritablement modifier la syntaxe ou le sémantisme du verbe.

### iii. Un verbe de transfert locatif : *ἐπιπροφέρω* (IV, v. 1519)

De même que les quatre verbes de mouvement en *ἐπιπρο*<sup>o</sup> désignent donc tous le fait de « se déplacer vers l'avant », le seul verbe de transfert locatif en *ἐπιπρο*<sup>o</sup> de notre corpus, *ἐπιπροφέρω*, semble désigner le fait de « porter [son pied] vers l'avant ».

<sup>1276</sup> Homère, *Odyssée*, IX, v. 490 et XII, v. 194 :

οἱ δὲ προπεσόντες ἔρεσσον.

Eux, penchés vers l'avant, ramaient.

<sup>1277</sup> Pour la proskynèse perse, Eschyle, *Les Perses*, v. 588-589 :

οὐδ' ἐς γὰρ προπίπτοντες

ἄρξονται :

... et [les habitants de l'Asie] ne se pencheront pas vers le sol pour recevoir des ordres.

Voir aussi Bible des Septante, *Psaumes*, 21, 30 ; 71, 9. Dans un geste de supplication, Sophocle, *Electre*, v. 1380 ; Euripide, *Les Suppliantes*, v. 63. Dans un geste de lamentation, Euripide, *Les Héraclides*, v. 618. Pour un pancratiaste, qui combat à terre, Théocrite, *Idylles*, XXIV, v. 13. Pour un homme couché sur un lit, Bible des Septante, *Judith*, 13, 2. Pour une position sexuelle, Machon, fr. 15 (éd. A. Gow), v. 257. Pour des morts, Polybe, *Histoires*, I, 58, 9 ; Bible des Septante, 2 *Maccabées*, 12, 39, 42 et 44 ; 15, 28. Ce verbe n'est pas employé par Apollonios.

<sup>1278</sup> Pour une personne qui « va de l'avant », Sophocle, *Ceïpe à Colone*, v. 156 ; Polybe, *Histoires*, I, 20, 15 ; 30, 12 ; 51, 6 ; II, 30, 4 ; III, 115, 7 et 8 ; V, 13, 6 et 95, 10 ; VIII, 32, 5 ; IX, 17, 4 ; XVIII, 26, 3 ; XXVIII, 3, 4 ; *Batrachomyomachie*, v. 252. Par extension, ce verbe peut également signifier « se précipiter », *Collection hippocratique (Lettres, XVII, l. 77)*. Pour un objet ou un élément du paysage qui « dépasse », qui « fait saillie », Aristote, *Mirabilium auscultationes*, 839a ; Polybe, *Histoires*, IV, 63, 6 ; VII, 17, 1 et 4 ; VIII, 4, 5 ; VIII, 5, 8 ; XVIII, 29, 4, 5 et 7 ; XXXIV, 7, 11. Pour l'estomac des poissons qui « avance » dans leur bouche, Aristote, *Histoire des animaux*, II, 507a. Pour une descente d'organes, Théophraste, *Histoire des plantes*, IX, 13, 3 et 20, 4.

<sup>1279</sup> Le verbe est fréquent mais n'est pas homérique et n'est pas employé dans les *Argonautiques*. Chez Thucydide, par exemple, il est employé pour le fait de « tomber sur », « attaquer », généralement par surprise (*La Guerre du Péloponnèse*, I, 110, 4 ; 117, 1 ; II, 93 ; III, 3, 3 ; 112, 3 et 5 ; IV, 25, 9 ; 72, 2 ; VII, 29, 3 et 5 ; VIII, 84, 4) ; pour le fait de « heurter » quelqu'un, sans l'attaquer, VII, 84, 3 ; de manière métaphorique, pour des malheurs ou des maladies qui « tombent sur » les hommes (II, 48, 3 ; 49, 6 ; III, 82, 2 ; 87, 1 ; VI, 91, 3).

L'*harpax* ἐπιπροφέρω apparaît dans le récit de la mort du divin Mopsos, qui va être mordu par un serpent (IV, v. 1518-1519) :

Τῷ δ' ἄκρην ἐπ' ἄκανθαν ἐνεστηρίζατο Μόψος  
λαιὸν ἐπιπροφέρων ταρσὸν ποδός·  
Mopsos marcha sur le bout de la queue [du serpent] alors qu'il avançait la plante du pied gauche.

Cet emploi de ἐπιπροφέρω peut aisément être rapproché d'un passage lyrique des *Troyennes* d'Euripide où l'on trouve le syntagme πόδα προφέρω, « avancer le pied [pour marcher] ». Au dernier vers des *Troyennes*, le chœur s'adresse à Hécube et lui dit de se mettre en route vers les navires achéens<sup>1280</sup> :

Χο. Ἰὼ τάλαινα πόλις· ὄμως δὲ  
πρόφερε πόδα σὸν ἐπὶ πλάταξ Ἀχαιῶν.  
Le chœur : Hélas, pauvre cité ! Pourtant, porte tes pas vers les vaisseaux des Achéens.

Ce passage, qui est le seul où l'on trouve le syntagme πόδα προβάλλω, ne peut pas être davantage rapproché du passage des *Argonautiques* où l'on trouve ἐπιπροβάλλω. Quelques rares attestations désignent le fait d'« avancer » une autre partie du corps<sup>1281</sup>. Même si ce n'est pas le sens de ce verbe dans les *Argonautiques*<sup>1282</sup>, le verbe désigne parfois le fait de « faire avancer, apporter [un objet, une partie du corps] »<sup>1283</sup>, quoique ces attestations restent relativement rares par rapport à l'ensemble des attestations de ce verbe.

En tout cas, quels que soient les rapports de ce verbe avec προβάλλω, il est évident, en contexte, que ἐπιπροβάλλω signifie « faire avancer, jeter vers l'avant ». Il n'y a pas de raison de voir dans l'emploi du préverbe en ἐπιπρο° une forme d'insistance ou d'emphase : le verbe, qui est d'ailleurs employé au participe, ne fait que préciser le contexte dans lequel Mopsos va se faire mordre par le serpent.

---

<sup>1280</sup> Euripide, *Les Troyennes*, v. 1331-1332. Voir aussi, pour τοὺς πόδας προίημι, Plutarque, *Sur les notions communes contre les Stoiciens*, 1076e.

<sup>1281</sup> Pour le fait de « tirer la langue », Bible des Septante, 2 *Maccabées*, 7, 10 ; Plutarque, *Intelligence des animaux*, 974b. Pour le fait d'« avancer le coude » pour s'appuyer dessus, Philon d'Alexandrie, *De vita contemplativa*, 45. Pour le fait de « tendre les mains », Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, I, 618. Pour le fait d'« avancer la tête », Théognis, *Elégies*, I, v. 978.

<sup>1282</sup> III, v. 1081-1082 :

μηδέ τιν' ἄλλον  
Αἰήτης προβάλλησι κακώτερον ἄμμιν ἄεθλον.  
...[si] Aïétés ne nous prescrit pas une autre épreuve plus difficile encore.

<sup>1283</sup> Pour le fait d'« apporter », de « déposer » un objet, Homère, *Iliade* XVII, v. 121 (le corps de Patrocle à Achille) ; Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, VI, 69, 2 ; Enée le Tacticien, *Poliorcétique*, 22, 27 ; Nicandre, *Thériaques*, v. 91 et 951 ; *Alexipharmques*, v. 70 ; Polybe, *Histoires*, XXI, 38 ; Bible des Septante, 2 *Maccabées*, 14, 46 ; *Jérémie*, 26, 4 ; Plutarque, *Vie de Thémistocle*, 22, 2 ; *Vie de Crassus*, 33, 3 ; *Vie d'Antoine*, 69 ; *Banquet des sept Sages*, 154b ; *Vertus de femmes*, 258f. Pour le fait d'« apporter » de la nourriture, Homère, *Iliade*, IX, v. 323 ; Plutarque, *Intelligence des animaux*, 969f ; *Vie des Gracques*, 17, 1.

#### iv. Les verbes intransitifs

Enfin, notre corpus contient deux verbes intransitifs, ἐπιπροφαίνομαι (III, v. 917) et ἐπιπροέχομαι (IV, v. 524). Si le sens de ἐπιπροφαίνομαι est évident en contexte, celui de ἐπιπροέχομαι est en revanche plus difficile.

##### Le verbe ἐπιπροφαίνομαι (III, v. 917)

L'*harax* ἐπιπροφαίνομαι apparaît au vers 917 du chant III, alors que Jason, Argos et Mopsos s'en vont à la rencontre de Médée :

ἄμα δέ σφισιν εἶπετο Μόψος  
Ἀμυκίδης, ἐσθλὸς μὲν ἐπιπροφανέντας ἐνισπεῖν  
οἰωνούς, ἐσθλὸς δὲ σὺν εὖ φράσσασθαι ἰοῦσιν.  
Mopsos l'Amphycide les suivait, qui était habile pour parler des oiseaux qui apparaissaient  
(devant lui ?), habile pour prodiguer de bons conseils à ceux qui cheminaient avec lui.

Le verbe semble ici signifier « apparaître, se montrer » et, de fait, la corneille parlante se présentera à eux au vers 930. Le rôle de chacun des deux préverbes est difficile à cerner ici. Les verbes φαίνομαι, ἐπιφαίνομαι et προφαίνομαι sont tous trois attestés dans ce contexte, pour des oiseaux dont l'apparition va être interprétée par un devin<sup>1284</sup>. Il semble en tout cas naturel que ἐπιπροφαίνομαι signifie ici « apparaître devant [lui] », ce qui sera en effet le cas de la corneille. Comme pour ἐπιπροβλώσκω, ἐπιπροπίπτω et ἐπιπροφέρω, il n'y a pas vraiment de raison de penser que le poète fait preuve d'une insistance particulière ici : le verbe est au participe et ne semble pas faire l'objet d'une emphase particulière.

##### Le verbe ἐπιπροέχομαι (IV, v. 524)

Le verbe ἐπιπροέχομαι est un *harax* dont l'unique attestation se trouve au vers 524 du chant IV, alors que les Argonautes sont dans la mer Adriatique. Pour donner suite au meurtre d'Absyrtos, les Argonautes gagnent d'abord l'île d'Electris, au nord-ouest de l'Adriatique, avant de revenir vers l'embouchure de l'Istros pour continuer leur périple vers le sud-est :

Ἡρώες δ', ὅτε δὴ σφιν εἰείσατο νόστος ἀπήμων,  
δὴ ῥα τότε προμολόντες ἐπὶ χθονὶ πείσματ' ἔδησαν  
Ἕλληων· νῆσοι γὰρ ἐπιπρούχοντο θαμειαὶ  
ἀργαλέην πλώουσιν ὁδὸν μεσσηγὺς ἔχουσαι.  
Les héros, lorsque le retour leur sembla sans danger, s'avancèrent vers la terre des Hylléens  
et jetèrent les amarres. De nombreuses îles, en effet, se trouvaient droit devant eux (?), entre  
lesquelles le passage était difficile pour les navigateurs.

Les Argonautes, parce que le passage est difficile, décident donc d'accoster chez les Hylléens, qui vont ensuite les aider dans leur navigation (v. 527).

<sup>1284</sup> Pour ὁ ὄρνις φαίνεται, Pindare, *Isthmiques*, VI, v. 53 ; Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, III, 70, 3. Pour ὁ οἰωνὸς φαίνεται, Xénophon, *Anabase*, III, 2, 9. Pour ὁ ὄρνις ἐπιφαίνεται, Dion Cassius, *Histoire romaine*, LVIII, 5, 7. Pour ὁ ὄρνις προφαίνεται, Philon d'Alexandrie, *In Flaccum*, 177 ; Plutarque, *Vie de Numa*, 7, 3.

Ce verbe a été rapproché du verbe προέχω, qui, à l'actif, est régulièrement employé pour des promontoires ou des caps qui s'avancent vers la mer<sup>1285</sup>. Francis Vian, dans son édition, traduit le passage par « des îles s'avançaient dans la mer en grand nombre »<sup>1286</sup> et William Race, dans l'édition Loeb, propose une traduction analogue<sup>1287</sup> ; Hermann Fränkel, quant à lui, propose « de nombreuses îles se trouvaient devant la côte »<sup>1288</sup>. De fait, dans le texte homérique, le préverbe en προ° est régulièrement employé pour des côtes ou des promontoires qui font saillie en direction de la mer, par exemple dans la description du port où Ulysse et ses compagnons accostent alors qu'ils arrivent au pays des Lestrygons<sup>1289</sup> :

ἄκται δὲ προβλήτες ἐναντία ἀλλήλησιν  
ἐν στόματι προέχουσι

Deux caps escarpés, en saillie, l'un en face de l'autre, s'avancent à l'entrée [du port].

Chez Apollonios, ce verbe est également employé dans ce contexte, toujours à l'actif<sup>1290</sup> :

Νέον γε μὲν ἡελίοιο  
δυομένου Χέρνησον ἐπὶ προύχουσαν ἴκοντο.

Alors que le soleil s'était couché depuis peu, ils arrivèrent à la pointe de la Chersonèse.

Le syntagme Χέρνησος προύχουσα désigne l'actuelle péninsule de Gallipoli, qui marque l'arrivée dans l'Hellespont et qui s'avance en effet dans la mer, tout comme les caps qui s'avancent dans la mer pour clore le port du pays des Lestrygons dans l'*Odyssée*. Ce sens est encore attesté chez Strabon, qui emploie le verbe pour des caps ou des péninsules<sup>1291</sup>.

Ce rapprochement avec le verbe προέχομαι pose pourtant deux difficultés importantes. Tout d'abord, si ce verbe est souvent employé pour des terres qui s'avancent dans la mer, il ne l'est en revanche jamais pour des îles, dont on ne peut que difficilement dire qu'elles s'avancent dans la mer. Ensuite, considérer que ἐπιπροέχομαι signifie « s'avancer [dans la mer] » ou « être situé devant [la côte] » ne rend pas compte de la particule γάρ : si les îles, autour desquelles il est difficile de naviguer, se trouvent en effet devant le pays des Hylléens, on s'explique mal pourquoi les Argonautes iraient y

<sup>1285</sup> HUNTER 2015, p. 153, n. au v. 524.

<sup>1286</sup> VIAN 1981, p. 81.

<sup>1287</sup> RACE 2008, p. 371 : « for a thick cluster of island jutted out into the sea ».

<sup>1288</sup> FRÄNKEL 1968, p. 500-501, n. au v. 524-527 : « Der Küste vorgelagert waren zahlreiche Inseln ».

<sup>1289</sup> Homère, *Odyssée*, X, v. 89-90. Voir aussi, pour une côte, un cap ou une péninsule, *Odyssée*, VI, v. 138 ; XII, v. 11 ; XXIV, v. 82. Pour une poutre de toit, qui dépasse du toit, *Odyssée*, XIX, v. 544. Pour une tour (qui « dépasse » du rempart ?), *Iliade*, XXII, v. 97. Pour un cheval qui « est devant » à la course, *Iliade*, XXIII, v. 325 et 453. Au moyen, « tenir devant soi », *Odyssée*, III, v. 8.

<sup>1290</sup> I, v. 924-925. Voir aussi, pour un cap, IV, v. 1483 et 1626 ; pour des rames qui dépassent du bateau, I, v. 379. Au moyen, « tenir devant soi », II, v. 120 ; IV, v. 202 et 1662. Au vers 513 du chant I, le manuscrit S présente la leçon ἐπιπρούχοντο, alors que le reste des manuscrits présente la leçon retenue par Francis Vian, ἔτι προύχοντο :

τοὶ δ' ἄμοτον λήξαντος ἔτι προύχοντο κάρηνα  
πάντες ὁμῶς ὀρθοῖσιν ἐπ' οὐασιν ἠρεμέοντες  
κηληθμῶ

Eux, quoiqu'il eût fini, tendaient encore furieusement la tête vers lui, tous ensemble, l'oreille dressée, apaisés par le charme [de son chant].

La particule ἔτι permet cependant d'éclairer la valeur concessive du participe.

<sup>1291</sup> Pour la péninsule ibérique, *Géographie*, III, 1, 4. Pour un cap, VIII, 3, 12. Pour une chaîne de montagne, qui « avance » jusqu'à un certain point, XI, 11, 7. Pour une personne, « surpasser », XIV, 2, 25.

aborder, alors qu'il leur serait possible d'éviter ce passage dangereux en passant au large. De même que ἐπιπροφαίνομαι semble signifier « apparaître devant [le devin] », ἐπιπροέχομαι signifierait alors « se trouver devant [les Argonautes] ».

Il est peut-être préférable de rapprocher ce passage des emplois « adverbiaux » de ἐπιπρό, qui signifient « droit devant, loin devant » : les Argonautes, constatant que, droit devant eux, se trouvent des îles dont la navigation va être difficile, décident de s'arrêter avant de les atteindre et de demander l'aide des Hylléens, qui vont leur indiquer le chemin.

Cette interprétation, qui rend davantage compte de l'emploi de γάρ, explique également pourquoi ἐπιπροέχομαι est employé au moyen par Apollonios : ἐπιπροέχομαι n'est pas un préverbe en ἐπι° de προέχω, « s'avancer », qui n'est employé qu'à l'actif dans ce sens, mais plutôt un préverbe en ἐπιπρο° du verbe moyen ἔχομαι, « se trouver »<sup>1292</sup>.

#### v. Synthèse : les préverbes en ἐπιπρο°

Dans notre corpus, les préverbes en ἐπιπρο° semblent, pour le sens, former un ensemble cohérent, ce qui nous permet de considérer ce préverbe comme un préverbe « composé » : ces verbes désignent, pour les verbes de mouvement (ἐπιπρονέομαι, ἐπιπροθέω, ἐπιπροβλώσκω et ἐπιπροπίπτω), le fait de « se déplacer vers l'avant », pour le verbe de transfert locatif ἐπιπροφέρω, le fait de « déplacer vers l'avant » et, pour les deux verbes intransitifs (ἐπιπροφαίνομαι et ἐπιπροέχομαι), le fait de « se situer » ou d'« apparaître » devant quelqu'un. Ces verbes sont, pour le sens, relativement proches des préverbes simples en προ° mais il n'est pas toujours possible de considérer le préverbe en ἐπιπρο° comme une variante synonymique du préverbe en προ°. C'est notamment le cas pour ἐπιπροέχομαι, qui n'est pas employé dans le même contexte que προέχω, pour ἐπιπρονέομαι, car προνέομαι n'apparaît pas avant l'époque romaine<sup>1293</sup> et προθέω désigne plus souvent le fait de « courir devant quelqu'un » que le fait de « courir vers l'avant »<sup>1294</sup>.

Malgré la rareté des préverbes en ἐπιπρο° et les difficultés que nous rencontrons pour justifier de l'emploi du double préverbe, le sens de chacun de ces verbes – à l'exception peut-être de ἐπιπροέχομαι – est évident en contexte : ἐπιπροπίπτω (IV, v. 1449) fait l'objet d'une importante glose

<sup>1292</sup> II, v. 396-397 :

Βύζηρες δ' ἐπὶ τοῖσιν ὁμόλακες, ὧν ὕπερ ἤδη  
αὐτοὶ Κόλχοι ἔχονται ἀρήιοι.

Après eux, les Byzères, leurs voisins, au-delà desquels se trouvaient déjà les Colques belliqueux en personne.

Voir aussi, pour une personne qui se tient immobile, III, v. 811.

<sup>1293</sup> Oppien, *Haliéutiques*, III, v. 238.

<sup>1294</sup> Pour le fait de « courir devant quelqu'un », par exemple dans une poursuite, Homère, *Illiade*, X, v. 362 ; Xénophon, *L'art de la chasse*, 3, 7 ; Platon, *Cratyle*, 412a ; *Collection hippocratique (Lettres, XVII, l. 17)* ; Plutarque, *Vie de Crassus*, XVIII, 3. Pour le fait de « courir devant » le reste de l'armée, *Illiade*, XXII, v. 459 ; *Odyssée*, XI, v. 515 ; Xénophon, *Helléniques*, V, 3, 4 ; VII, 4, 22 ; *Anabase*, V, 8, 13.

Cependant, pour le fait de « courir vers l'avant », Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, v. 314 ; Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, III, 468 ; pour une parole qui se précipite vers l'avant, *Illiade*, I, v. 291 ; pour le fait de sortir d'une cité assiégée, Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, III, 61.

interne qui permet au lecteur de se représenter la situation sans difficulté et les autres verbes sont employés dans un contexte où la situation décrite est suffisamment claire pour que l'on puisse facilement en inférer le sens du verbe.

Une partie importante des occurrences est employée dans un contexte où Apollonios ne semble pas faire preuve d'une emphase particulière : cinq de ces sept verbes sont employés au participe, souvent dans des contextes où le verbe ne fait que préciser les circonstances de l'action décrite et ne véhiculent aucune information qui soit réellement nécessaire à la compréhension du passage. En tout cas, ces préverbés, ainsi que les adverbes en ἐπιπρό, s'ils sont déjà attestés dans la poésie épique archaïque, ne sont nulle part aussi nombreux que chez Apollonios et semblent être un trait stylistique caractéristique de la poésie d'Apollonios. A titre de comparaison, on trouve sept formes préverbées en ἐπιπρό<sup>o</sup> chez Homère, deux dans les *Hymnes homériques*, quatre chez Nicandre de Colophon, trois chez Oppien, six chez Quintus de Smyrne, trois chez Denys le Périégète et une chez Nonnos, ainsi qu'une attestation de ἐπιπρό chez Callimaque et une autre chez Denys le Périégète ; chez Apollonios, on trouve treize formes préverbées. La diversité des verbes attestés est une autre caractéristique de la langue d'Apollonios : alors que d'autres poètes emploient surtout, et parfois même exclusivement, des verbes déjà attestés dans le texte homérique<sup>1295</sup>, en particulier ἐπιπροΐημι qui est de loin le plus fréquent, notre poète emploie surtout des verbes dont la première attestation se trouve dans les *Argonautiques*.

Quoi qu'il en soit, il semble qu'Apollonios fasse de ces formes un emploi homogène et cohérent ; le double préverbe ἐπιπρό<sup>o</sup> semble donc fonctionner comme un préverbe « composé » dans la langue d'Apollonios.

### c) Des préverbes empruntés à l'épopée archaïque ?

Enfin, deux verbes de notre corpus, εἰσαποβαίνω (IV, v. 650 et 1781) et ὑπεκπρό...τάμνω (IV, v. 225), qui présentent tous deux une combinaison de préverbes extrêmement rare et particulièrement remarquable, semblent être analogiques de préverbés homériques qui présentent le même préverbe. Le verbe εἰσαποβαίνω peut en effet être rapproché du préverbé εἰσαφικάνω et ὑπεκπρό...τάμνω peut être rapproché du seul verbe de mouvement préverbé en ὑπεκπρό des poèmes homériques, ὑπεκπροθέω.

#### i. Le préverbe εἰσαποβαίνω (IV, v. 650 et 1781)

Le verbe εἰσαποβαίνω, qui n'est attesté que dans les *Argonautiques*, est le seul verbe de notre corpus qui présente le double préverbe εἰσαπο<sup>o</sup>. Ce double préverbe est, dès l'abord, particulièrement

---

<sup>1295</sup> C'est notamment le cas de Quintus de Smyrne, qui n'emploie que les verbes ἐπιπροΐημι et ἐπιπροΐάλλω, qui sont tous deux homériques.

remarquable : d'une part, °ἀπο° n'est guère fréquent comme préverbe interne<sup>1296</sup> ; d'autre part, les deux préverbes εισ° et ἀπο° expriment habituellement le rapprochement pour l'un et l'éloignement pour l'autre et semblent donc *a priori* peu susceptibles d'être employés ensemble, en particulier pour un verbe de mouvement, où il est attendu que le préverbe précise l'orientation du mouvement.

### Attestations assurées de εισαποβαίνω (IV, v. 650 et 1781)

Les *Argonautiques* contiennent deux attestations du verbe εισαποβαίνω qui sont attestées dans l'ensemble de la tradition manuscrite. La première de ces attestations se trouve au vers 650, alors que, après avoir descendu le Rhône, les Argonautes arrivent aux îles Stoichades :

Μεσσότατον δ' ἄρα τοί γε διὰ στόμα νηὶ βαλόντες,  
Στοιχάδας εισαπέβαν νήσους, σοοὶ εἵνεκα κούρων  
Ζηνός·  
S'étant élancés, avec leur navire, par la bouche du milieu, ils atteignirent les îles Stoichades, sains et saufs grâce aux fils de Zeus.

La deuxième attestation se trouve dans le dernier vers de l'œuvre, alors que les Argonautes sont enfin revenus en Thessalie :

ἀσπασίως ἀκτὰς Παγασηίδας εισαπέβητε.  
Vous atteignîtes avec bonheur les rivages de Pagases.

Le verbe se construit ici avec un accusatif allatif direct, construction qui est fréquente pour tous les verbes de mouvement préverbés en εισ° et notamment pour εισβαίνω<sup>1297</sup>. Sur le plan sémantique, ces deux attestations sont très proches l'une de l'autre : les Argonautes arrivent sur une terre nouvelle et le verbe semble exprimer le fait d'« atteindre » un lieu, sans qu'il soit évident que les Argonautes débarquent sur la terre qu'ils viennent d'atteindre<sup>1298</sup>. Le préverbe ἀπο°, qui ne joue pas de rôle syntaxique, ne semble pas non plus jouer un rôle sémantique, en particulier dans la deuxième attestation : s'il est vrai qu'il serait possible de penser que, au vers 650, les Argonautes

<sup>1296</sup> SCHWYZER 1968, vol. 1, p. 428.

<sup>1297</sup> Par exemple, pour εισβαίνω dans les *Argonautiques*, l'accusatif direct est attesté en II, v. 533 et IV, v. 1590. Dans les six autres attestations du verbe, εισβαίνω est soit employé absolument, soit avec une valeur factitive. Il n'est pas attesté avec un syntagme prépositionnel à l'accusatif.

A l'inverse, pour le verbe simple βαίνω, Michael Oswald (OSWALD 1904, p. 89-90) ne relève qu'une construction avec un accusatif direct (IV, v. 1213-1214) ; le verbe régit par ailleurs des syntagmes prépositionnels en εις, ἐπί ou encore πρὸς et l'accusatif.

<sup>1298</sup> Pour le vers 650, il n'est pas certain que les Argonautes mettent pied à terre puisqu'Apollonios ne décrit aucune activité qu'auraient pu entreprendre les Argonautes sur l'une des îles. L'emploi du verbe λείπω (IV, v. 654 : Στοιχάδας [...] λιπόντες) n'implique pas nécessairement que les Argonautes aient débarqué puisque le verbe peut signifier « laisser derrière soi » (cf. II, v. 963). Pour le vers 1781, il est évident que Jason et ses compagnons vont débarquer à Iólcos mais le texte s'arrête avant qu'ils aient véritablement mis pied à terre.

Il est vrai que le verbe βαίνω et ses préverbés sont régulièrement employés, y compris chez Apollonios, pour désigner le fait de monter ou descendre d'un bateau ou d'un char (LETOUBLON 1985, p. 129-132 et p. 125). Apollonios emploie ainsi ἐμβαίνω et εισβαίνω pour le fait d'« embarquer » (pour ἐμβαίνω, pour un navire, I, v. 381 et II, v. 1127 ; pour un char, III, v. 1241 ; pour εισβαίνω, pour un navire, I, v. 1275 et 1276 ; II, v. 167 ; IV, v. 1692) et ἐκβαίνω pour le fait de « débarquer » d'un navire (I, v. 1018). Cela étant, il emploie également ces verbes liés avec le fait de monter ou de descendre d'un véhicule (pour ἐμβαίνω, IV, v. 999 ; pour εισβαίνω, II, v. 533 et IV, v. 1392 et 1590) : il n'est donc pas possible d'établir de manière certaine si le sème « débarquer » appartient au sémantisme du verbe εισαποβαίνω.

viennent en effet de quitter le cours du Rhône au moment où ils atteignent les îles Stoichades, les Argonautes ne quittent pas un lieu spécifique au moment où ils atteignent Iolcos.

### Un double préverbe analogique de εἰσαφικάνω

Ce verbe de mouvement doublement préverbe doit être rapproché de deux autres verbes de mouvement préverbes en εἰσαπο<sup>o</sup> : εἰσαφικάνω, qui est homérique, et εἰσαφικνέομαι-οὔμαι, qui est employé dans les textes en prose de l'époque classique. De fait, si les verbes préverbes en εἰσαπο<sup>o</sup> sont extrêmement rares<sup>1299</sup>, les poèmes épiques archaïques contiennent bien un verbe de mouvement qui présente ce préverbe, εἰσαφικάνω. Comme εἰσαποβαίνω dans les *Argonautiques*, ce verbe désigne le fait d'« atteindre » un lieu et se construit avec un accusatif direct. Au vers 230 du chant XIV de l'*Iliade*, Héra atteint l'île de Lemnos<sup>1300</sup> :

Λῆμον δ' εἰσαφίκανε πόλιν θείοιο Θόαντος.  
Elle atteignait Lemnos, la ville du divin Thoas.

Ce verbe, fréquent dans la poésie épique archaïque, est également employé par les Tragiques<sup>1301</sup>. Chez Apollonios, comme chez d'autres poètes épiques des époques hellénistique et romaine<sup>1302</sup>, le verbe εἰσαφικάνω régit toujours un accusatif allatif direct, qu'il s'agisse d'un accusatif de lieu ou de personne<sup>1303</sup> :

ὁ γὰρ οἰκία Νausιθόοιο  
Μάκριν τ' εἰσαφίκανε, Διωνύσοιο τιθήνην  
[Héraclès] en effet atteignait les demeures de Nausithoos, chez Macris, nourrice de Dionysos.

---

<sup>1299</sup> En dehors des verbes de mouvement, les seuls verbes attestés avant l'époque byzantine sont εἰσαπόλλυμι (Ménandre, *Dyscolos*, v. 681, où le manuscrit présente le préverbe, parfois corrigé par les éditeurs en εἰς ἄπ- ou ἐξαπ-), εἰσαφίημι (Enée le Tacticien, *Poliorcétique*, 32, 9 ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, I, 19, 5 ; Strabon, *Géographie*, XV, 1, 42 ; Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, I, 254 ; 5, 15 et 528), εἰσαποστέλλω (Antoninus Liberalis, *Métamorphoses*, XLI, 2) et εἰσαπομένω (Didyme l'Aveugle, *Sur la genèse*, VIII, 4, [Codex p. 195]). Les attestations épigraphiques de la séquence -εἰσαπ- sont trop fragmentaires pour pouvoir identifier une forme verbale. Ces verbes sont peu nombreux et très rares mais sont tous dans des textes rédigés en prose et qui sont pour certains considérés comme proches de la *koiné*.

<sup>1300</sup> Pour l'arrivée dans une ville, Homère, *Iliade*, XXII, v. 17 ; *Hymne Homérique à Apollon*, v. 225 ; pour l'arrivée dans une demeure, *Iliade*, XX, v. 336 (pour la demeure d'Hadès) ; Hésiode, *Bouclier*, v. 45 ; fr. 283 (éd. R. Merkelbach et M. West dans *Fragmenta Hesiodica*), v. 2. Avec un accusatif de lieu et un datif instrumental, pour le fait d' « atteindre » un lieu d'une flèche, *Odyssée*, XII, v. 84.

Avec un accusatif de personne, pour le fait d'approcher de quelqu'un, *Odyssée*, XII, v. 40 ; XIII, v. 404 ; XV, v. 38 ; XVI, v. 228 ; XX, v. 188 ; XXII, v. 99, 112 et 415 ; XXIII, v. 66.

<sup>1301</sup> Avec un accusatif de lieu, Euripide, *Andromaque*, v. 13 et *Les Troyennes*, v. 490. Avec un accusatif de personne, Sophocle, fr. 861 (éd. S. Radt dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*, vol. 4), v.1.

<sup>1302</sup> Avec un accusatif de lieu, Oppien, *Halieutiques*, I, v. 695 et II, v. 291 ; Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, I, v. 519 ; IV, v. 62 ; VII, v. 212 ; *Batrachomyomachie*, v. 64. Avec un accusatif de personne, Théocrite, *Idylles*, XXII, v. 29 ; Denys le Périégète, *Description de la Terre*, v. 609 ; Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, IX, v. 412 ; XII, v. 203. Sans complément exprimé, Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, VII, fr. 11 (éd. A. Cohen-Skalli), 2 (dans un oracle). Avec les compléments abstraits πλόος, Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, VII, v. 298 ; et γῆρας, XIII, v. 197.

<sup>1303</sup> IV, v. 539-540. Voir aussi, avec un accusatif de lieu, III, v. 888 ; IV, v. 302, 645, 1215 et 1761. Avec un accusatif de personne, V, v. 614, 773, 777 et 1215. Sans complément exprimé, III, v. 1179.

Le thème de présent εἰσαφικνέομαι-οὔμαι est quant à lui employé dans la langue classique : ce verbe a le même sens que εἰσαποβαίνω mais il est employé avec un syntagme prépositionnel et ne régit jamais un accusatif direct<sup>1304</sup>.

La présence d'un double préverbe en εἰσαπο°, surprenante à première vue, est expliquée par Françoise Létoublon : pour le verbe ἀφικάνω et plus largement pour tous les verbes formés à partir du radical ικ-, le préverbe ἀπο° semble renforcer le sens du verbe, sans que la valeur spatiale d'éloignement soit perceptible<sup>1305</sup>. C'est ainsi que le verbe ἀφικάνω n'est employé qu'avec des compléments qui expriment la direction du mouvement, qu'il s'agisse d'un accusatif direct, d'un adverbe ou d'un syntagme prépositionnel<sup>1306</sup>. Du point de vue sémantique et syntaxique, le verbe préverbé en ἀπο° semble donc fonctionner comme l'équivalent sémantique d'un verbe de mouvement non préverbé. Ce verbe en ἀπο°, qui n'exprime pas l'éloignement, peut alors lui-même être préverbé, y compris avec un préverbe comme εἰς°, *a priori* incompatible avec le préverbe ἀπο°.

Apollonios emprunte donc ici le double préverbe εἰσαπο°, qui se comporte alors comme un préverbe composé : le verbe εἰσαποβαίνω est analogique de εἰσαφικάνω, où le double préverbe s'explique par le comportement spécifique du radical ικ- vis-à-vis de la prévervation.

### Une attestation contestée : εἰσαποβαίνω ou εἰσαναβαίνω (I, v. 846) ?

En plus de ces deux attestations, qui sont présentes dans l'ensemble de la tradition manuscrite, les *Argonautiques* contiennent un passage où les manuscrits ne sont pas unanimes et un autre où le verbe n'est présent dans aucun manuscrit mais a été conjecturé par Otto Schneider au XIX<sup>e</sup> siècle.

Otto Schneider propose en effet de corriger le texte des manuscrits au vers 846 du premier chant et d'y introduire le verbe εἰσαποβαίνω<sup>1307</sup>. Les manuscrits présentent de manière unanime la leçon suivante :

μετέπειτα δ' ἐντροχάλοισιν ἀμάξαις  
ἀκτὴν εἰσανέβαν ξεινήια πολλὰ φέρουσαι

<sup>1304</sup> Avec ὡς et l'accusatif, Isocrate, *Panégryrique*, 45 ; εἰς et l'accusatif, Isocrate, *Sur l'échange*, 234 ; Démosthène, *Contre Phormion*, 1 ; Arcestrate, fr. 25 (éd. P. Brandt dans *Parodorum epicorum Graecorum et Arcestrati reliquiae*). Sans complément exprimé, généralement au participe, Isocrate, *Evagoras*, 43 ; Xénophon, *Des Revenus*, 3, 12 et 5, 1 ; Platon, *Ménon*, 92b et *Lois*, 848a ; Aristophane, *Les Cavaliers*, v. 975 ; Enée le Tacticien, *Poliorcétique*, 30, 2 ; Aristote, *Economique*, 1350b. Avec un datif de personne, pour une rumeur qui « atteint » quelqu'un, Hérodote, *Histoires*, IX, 100 ; sans complément exprimé, IX, 101. Le verbe continue à être employé par la suite.

<sup>1305</sup> LETOUBLON 1985, p. 147-148 : le comportement du verbe vis-à-vis de la prévervation s'explique par le fait que le verbe signifie « atteindre, toucher » et n'exprime le déplacement que de manière secondaire. Le fait qu'Apollonios emploie le verbe εἰσαποβαίνω, qui semble bien être analogique de εἰσαφικάνω (cf. *infra*), tend à montrer que ικάνω était perçu, du moins à l'époque d'Apollonios, comme une variante sémantique de ἐρχομαι.

<sup>1306</sup> Homère, *Iliade*, XXIV, v. 43 :

τίπτε λιπὼν πόλεμον φθισήνορα δεῦρ' ἀφικάνεις ;  
Pourquoi donc as-tu quitté le combat funeste pour venir ici ?

Le verbe est employé avec un accusatif direct (*Odyssée*, IX, v. 450 et XXIII, v. 318, ainsi qu'un vers formulaire en XIV, v. 159 ; XVII, v. 156 ; XIX, v. 304 ; XX, v. 231 ; *Hymne homérique à Hermès*, v. 70 et 228 [où la famille *a* présente la leçon ἀμφικανεν] ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, IV, v. 849), avec un syntagme prépositionnel en πρὸς et l'accusatif (*Iliade*, VI, v. 388) et en εἰς et l'accusatif (*Hymne homérique à Aphrodite*, v. 75), avec un adverbe en -δε (*Hymne homérique à Hermès*, v. 186)... Il est également employé absolument par Apollonios (II, v. 483).

<sup>1307</sup> O. SCHNEIDER, cité dans MERKEL 1905, p. 41. Cette leçon est également adoptée par MOONEY 1912.

Ensuite, sur des charriots rapides, [les Lemniennes] montèrent vers le rivage escarpé, apportant de nombreux présents d'hospitalité.

Otto Schneider propose de corriger la forme εἰσανέβαν en εἰσαπέβαν et le texte signifierait alors « elles atteignirent le rivage ». Il est vrai que le verbe εἰσαναβαίνω, qui est bien attesté par ailleurs, désigne le fait de « monter », y compris dans les *Argonautiques*<sup>1308</sup>, ce qui semble à première vue peu naturel puisque les Lemniennes se rendent sur la côte, où les Argonautes attendent à proximité de leur bateau. Le verbe εἰσαποβαίνω, de fait, pourrait convenir ici : le verbe se construit avec un accusatif direct et il s'agit bien d'atteindre un lieu. Il n'est cependant pas certain que cette correction soit nécessaire puisque le substantif ἡ ἀκτὴ désigne non une plage sablonneuse mais un rivage escarpé<sup>1309</sup> : il est donc envisageable que les Argonautes soient légèrement en hauteur par rapport à la ville de Myrina d'où viennent les femmes de Lemnos. De plus, le texte des *Argonautiques* fait vraisemblablement référence au vers 68 du chant XVIII de l'*Iliade*, où Thétis et les Néréides arrivent au camp achéen :

ταὶ δ' ὅτε δὴ Τροίην ἐρίβωλον ἴκοντο  
ἀκτὴν εἰσανέβαινον ἐπισχερώ, ἔνθα θαμειαὶ  
Μυρμιδόνων εἴρυντο νέες ταχὺν ἄμφ' Ἀχιλλῆα.  
Lorsqu'elles arrivèrent en Troade fertile, elles montèrent sur le rivage les unes après les autres, à l'endroit où les nombreux navires des Myrmidons avaient été tirés autour du rapide Achille.

Au-delà même de la présence, chez Apollonios, du syntagme ἀκτὴν εἰσαναβαίνω, qu'il emploie comme Homère en début de vers, la proximité entre les deux textes est manifeste : dans les deux cas, il s'agit d'un groupe de femmes qui se déplace vers un rivage où se trouvent des guerriers et leur navire avec, pour Thétis, l'intention d'aider son fils et, pour les Lemniennes, celle de se concilier les Argonautes. Le mouvement décrit n'est cependant pas le même, puisque Thétis et ses compagnes viennent de la mer et montent donc vers la plaine, alors que les femmes de Lemnos se déplacent en direction du rivage.

Entre le parallèle homérique et la présence du substantif ἡ ἀκτὴ, il semble que la correction proposée par Otto Schneider ne s'impose pas réellement et il est donc préférable de conserver le texte des manuscrits, qui ne fait pas apparaître le verbe εἰσαποβαίνω.

### Une attestation contestée : εἰσαποβαίνω ou εἰσπεράω-ῶ (IV, v. 627)

Le vers 627 du chant IV pose davantage de problèmes car les manuscrits ne sont pas unanimes : une famille de manuscrits fait apparaître le verbe εἰσαποβαίνω alors que l'autre famille présente le verbe εἰσπεράω-ῶ. Les manuscrits de la famille *w* ainsi que la tradition indirecte<sup>1310</sup>

<sup>1308</sup> Pour le fait de monter sur le mont Dindyme, I, v. 985 ; pour le fait, pour un dieu, de monter vers le ciel, I, v. 1100 et II, v. 938.

<sup>1309</sup> CHANTRAINE 1999, s. v. ἀκτὴ.

<sup>1310</sup> Scholies à Denys le Périégète, sch. au v. 289.

présente la leçon suivante, qui est retenue par Hermann Fränkel, suivi par Francis Vian et par Enrico Livrea :

Ἐκ δὲ τότεν Ῥοδανοῖο βαθὺν ῥόον εἰσεπήρησαν  
De là, ils entrèrent dans le flot profond du Rhône [depuis l'Eridan].

Le manuscrit D, qui appartient à *m*, présente la leçon ἐξεπήρησαν, moins satisfaisante pour le sens<sup>1311</sup>, mais les autres manuscrits de la famille *m*, en revanche, présentent la leçon εἰσαπέβησαν et il faudrait alors traduire « ils arrivèrent au flot profond du Rhône », ce qui, pour le sens comme pour la construction du verbe, paraît tout aussi acceptable. Pour Enrico Livrea, il faut préférer εἰσεπήρησαν car c'est une *lectio difficilior*<sup>1312</sup>. La rareté des deux verbes et notamment celle de εἰσαποβαίνω rend la question particulièrement difficile. La syntaxe ne permet pas de décider car les deux verbes se construisent régulièrement avec un accusatif direct<sup>1313</sup>.

La situation qu'Apollonios décrit ici diffère un peu de celle dans laquelle le verbe εἰσαποβαίνω était employé aux vers 650 et 1781 du chant IV. Dans ces vers, en effet, les Argonautes, qui naviguent, atteignent une terre, qu'il s'agisse d'une île ou du continent : cette terre, qu'ils y débarquent ou non, fait frontière et les contraint à s'arrêter ou à faire un détour pour la contourner. A l'inverse, au vers 627, les Argonautes naviguent sur l'Eridan et atteignent le Rhône<sup>1314</sup> : ils ne s'arrêtent pas mais continuent au contraire leur navigation pour pénétrer dans le fleuve qu'ils s'appêtent à descendre. De fait, les attestations de εἰσπεράω-ῶ, elles aussi très rares et, pour beaucoup, tardives, désignent elles aussi le fait de pénétrer dans un lieu : on atteint certes un lieu, mais on pénètre à l'intérieur et on y reste. L'attestation hésiodique est ambiguë et la leçon n'y est pas

---

<sup>1311</sup> Le verbe signifie « traverser, franchir », ce qui ne convient pas ici. Il est par exemple employé pour le fait de « traverser » le gouffre (τὸ λαῖτμα) de la mer (par exemple Homère, *Odyssée*, VII, v. 35 ; VIII, v. 561 ; IX, v. 323), mais également pour une flèche qui « traverse » la peau (*Iliade*, XIII, v. 652 et XVI, v. 346 ; *Odyssée*, X, v. 162). Le verbe n'apparaît pas chez Apollonios.

<sup>1312</sup> LIVREA 1973, p. 192, n. au v. 627. S'il est vrai que εἰσπεράω-ῶ est en effet très rare, en particulier avant Apollonios, le verbe étant attesté une fois chez Hésiode puis de manière plus abondante chez Oppien et dans les *Argonautiques Orphiques*, c'est aussi le cas de εἰσαποβαίνω qui n'est pas attesté hors des *Argonautiques* et qui, même chez Apollonios, n'est attesté que quatre fois tout au plus. Dans les *Argonautiques*, les deux verbes περάω-ῶ et βαίνω sont tous deux relativement fréquents à l'aoriste en fin de vers (11 attestations pour περάω-ῶ et ses préverbes ; 16 attestations pour βαίνω et ses préverbes, dont dix attestations de la forme ἔβησαν).

<sup>1313</sup> Cf. *infra*, p. 4, n. 1315, 1316 et 1317.

<sup>1314</sup> E. Delage, *La Géographie dans les Argonautiques d'Apollonios de Rhodes*, p. 224-228.

assurée<sup>1315</sup>, mais les attestations des *Halieutiques*<sup>1316</sup> et des *Argonautiques Orphiques*<sup>1317</sup> sont claires. Le verbe est par exemple employé, à la fois chez Oppien et dans les *Argonautiques Orphiques*, pour le fait de pénétrer dans une caverne ou dans une cavité, notamment pour s’y cacher. Malgré le petit nombre d’attestations, et en particulier d’attestations anciennes, que nous avons à notre disposition, tant pour εἰσαποβαίνω que pour εἰσπεράω-ῶ, il semble donc que, pour le sens, il faille privilégier la leçon εἰσπέρησαν quoique les deux possibilités restent envisageables<sup>1318</sup>.

<sup>1315</sup> Hésiode, *Les Travaux et les Jours* (éd. R. Merkelbach et M. West), v. 654-655 :

ἔνθα δ' ἐγὼν ἐπ' ἄεθλα δαΐφρονος Ἀμφιδάμαντος  
Χαλκίδα [τ'] εἰσπέρησα·

Là, moi, pour les récompenses du courageux Amphidamas, j’entrais dans Chalcis.

Cf. sur cette attestation et les difficultés d’établissement du texte, *infra*, p. 4, n. 1318.

<sup>1316</sup> Oppien, *Halieutiques*, IV, v. 616-618 :

Πετραίην δὲ σκίασαν ἐπὶ φόβος ἦτορ ἵκηται,  
ἔσσυμένως σπλάδεσσιν ἐπέσσυτο καὶ τινα κοίλην  
χειρὴν εἰσπέρησε περιδρομον ἢ ἐχάραδρον·

Lorsque la peur s’empare du cœur de l’ombre, poisson des rochers, il s’élance impétueusement vers les pierres et pénètre dans un trou creux ou dans une ravine.

Etant donné qu’il s’agit ici de se cacher pour échapper à un danger, il est évident que le verbe désigne le fait de « pénétrer » dans la cachette plutôt que seulement le fait de l’« atteindre ». Voir aussi, avec une métaphore, IV, v. 572, pour des poissons qui pénètrent dans un filet :

αἱ δούποιο φόβῳ μόρον εἰσπέρησαν.

... qui, ayant eu peur du bruit, rentrent dans le malheur.

<sup>1317</sup> *Argonautiques Orphiques*, v. 907-908 :

Οὐδέ τις ἐνδοτέρῳ κείνην ὁδὸν εἰσπέρησεν  
ἐνθάπιος ξεῖνός τε βροτῶν ὑπὲρ οὐδὸν ἀμείψας·

Aucun mortel, indigène ou étranger, ne pénétra plus avant ce chemin en ayant franchi le seuil.

Voir aussi, avec εἰς et l’accusatif, *Argonautiques Orphiques*, v. 75 :

Ἦνίκα δ' εἰς ἄντρον πολυήρατον εἰσπέρησε

Lorsque [Jason] pénétra dans ma grotte charmante...

Voir aussi, pour une grotte, avec l’accusatif seul, v. 1375. Pour le fait de pénétrer dans un navire, v. 356. Pour le fait de pénétrer, en navire, dans un lac, v. 633. L’attestation du vers 442 est plus difficile, notamment parce que le verbe est employé sans complément, mais le sens de « pénétrer dans, entrer » est possible si l’on se rappelle que les personnages sont dans une grotte :

Τίφυς δ' εἰσπέρησε νεὸς ἄπο,

Tiphys, qui venait du navire, entra [dans la grotte].

Enfin, au vers 468, le verbe est employé dans un sens métaphorique, pour l’initiation aux Mystères.

<sup>1318</sup> Ce verbe εἰσπεράω-ῶ, si c’est bien là la leçon qu’il faut retenir, relève peut-être de notre corpus : de fait, l’unique attestation de ce verbe, qui se trouve dans les *Travaux et les Jours* d’Hésiode, pose des problèmes d’édition. Les manuscrits, suivis par Robert Merkelbach et Martin West, présentent la leçon suivante (v. 654-655) :

ἔνθα δ' ἐγὼν ἐπ' ἄεθλα δαΐφρονος Ἀμφιδάμαντος  
Χαλκίδα τ' εἰσπέρησα·

De là, moi, pour les tournois du valeureux Amphidamas, j’arrivai à Chalcis.

Le coordonnant τε gêne et est condamné par West et Merkelbach dans leur édition ; Wilamowitz propose quant à lui Χαλκίδαδ[ε]. Paul Mazon dans son édition de 1928, en revanche, propose de lire Χαλκίδα τ' εἰς ἐπέρησα, ce qui permet à la fois de conserver τε, qui coordonnerait alors les deux syntagmes prépositionnels, et de ne pas excessivement modifier le texte des manuscrits. N’étant nullement spécialiste du texte d’Hésiode, nous ne saurions décider de cette question.

Si l’on adopte la conjecture de Paul Mazon et que l’on considère que εἰσπεράω-ῶ est bien la leçon qu’il faut retenir au vers 627 du chant IV des *Argonautiques*, alors ce verbe relève bien de notre corpus. Le préverbe a ici une valeur syntaxique puisqu’il impose la construction avec un accusatif allatif, construction qui est également attestée, sans être majoritaire, pour le verbe simple. Chez Apollonios, περάω-ῶ signifie « traverser » et régit un adverbe de lieu (ἐνθάδε, I, v. 440 ; Πόντονδε, II, v. 413 ; πῆ, III, v. 1072), un accusatif direct qui ne peut pas être interprété comme allatif (τόσον οἶδμα, III, v. 388 ; τὴν [ὁδόν], IV, v. 257 ; πλόον, IV, v. 496), un syntagme prépositionnel en διά (IV, v. 647, 786 et 1003), εἰς (IV, v. 654) ou ἐπί (IV, v. 1557) ou est employé absolument (II, v. 344 ; IV, v. 283 et 530). Le préverbe en εἰς°, en revanche, régit régulièrement un accusatif allatif (cf. *supra*, p. 4, n. 1316 et 1317). Le préverbe joue donc ici un rôle syntaxique. Cf. sur cette valeur du préverbe, les verbes de mouvement préverbés en ἀπο° et en ἐκ°, *supra*, p. 4 *sqq.*

ii. Le verbe ὑπεκπρό...τάμνω (IV, v. 225) : analogique de ὑπεκπροθέω

Le verbe ὑπεκπρό...τάμνω est un *hapax*. Il est employé au vers 225 du chant IV alors que les Argonautes, sous les yeux d'Aiétès, quittent la Colchide dans la précipitation :

ὑπεκπρὸ δὲ πόντον ἔταμνε  
νηῶς ἤδη, κρατεροῖσιν ἐπειγομένη ἐρέτησιν  
καὶ μεγάλου ποταμοῖο καταβλώσκοντι ῥεέθρῳ  
Le navire, déjà, fendait la mer (avec de l'avance ?), poussé par la force des rames et par le courant qui descendait du grand fleuve.

Le verbe a pour objet ὁ πόντος, la « mer » considérée en tant qu'espace de navigation<sup>1319</sup>. Le cas du régime diffère selon les manuscrits : il est à l'accusatif dans les manuscrits des familles *m* et *w*, mais on trouve le génitif πόντου dans le manuscrit E. Enrico Livrea cite deux arguments de Francis Vian en faveur de l'accusatif : les scholies de la famille *k*, qui sont antérieures au manuscrit E, supposent πόντον et la syllabe -ου est rarement abrégée au dactyle cinquième chez Apollonios<sup>1320</sup>. Quel que soit le cas de ὁ πόντος, le sens du verbe ne pose pas de difficulté : quand Aiétès arrive pour les en empêcher, les Argonautes sont déjà partis et « fendent la mer ».

Le verbe simple est également employé pour le fait de « fendre la mer », toujours avec un accusatif. C'est par exemple le cas dans l'*Odyssée*, alors que les Phéaciens quittent leur île pour ramener Ulysse à Ithaque<sup>1321</sup> :

ὧς ἠ ῥίμφα θεούσα θαλάσσης κύματ' ἔταμνε  
Ainsi, [le navire], dans sa course rapide, fendait les flots de la mer...

<sup>1319</sup> SORBA 2015, p. 311, n. 1.

<sup>1320</sup> LIVREA 1973, p. 78, n. au v. 225.

<sup>1321</sup> Homère, *Odyssée*, XIII, v. 88. Voir aussi III, v. 172-174 :

αὐτὰρ ὁ γ' ἡμιν  
δεῖξε, καὶ ἠνώγει πέλαγος μέσον εἰς Εὐβοίαν  
τέμνειν,  
Alors, [le dieu] nous fit un signe et nous ordonna de fendre la mer par son milieu en direction de l'Eubée.

Cet emploi continue à être attesté par la suite, exclusivement dans la langue poétique<sup>1322</sup>. En revanche, les préverbés ὑποτέμνω<sup>1323</sup>, ἐκτέμνω<sup>1324</sup> et προτέμνω<sup>1325</sup> ne sont jamais employés pour le fait de « fendre la mer » ; \*ἐκπροτέμνω, quant à lui, n'est pas attesté, et ὑπεκτέμνω est tardif et ne peut guère être rapproché de ὑπεκπρό...τάμνω<sup>1326</sup>.

Il faut alors comparer cet unique emploi de ὑπεκπρό...τάμνω aux autres préverbés en ὑπεκπρο°. Il est en effet possible de rapprocher ce verbe des emplois homériques de ὑπεκπροθέω, qui désigne le fait de « courir devant », c'est-à-dire « être devant à la course, avoir de l'avance ». C'est par exemple le cas au vers 604 du chant XXI de l'*Iliade*, où Apollon, pour détourner Achille des Troyens, prend l'apparence d'Agénor et se laisse poursuivre par le héros achéen<sup>1327</sup> :

ἔως ὃ τὸν πεδίιο διώκετο πυροφόροιο,  
τρέψας πᾶρ ποταμὸν βαθυδινήεντα Σκάμανδρον,  
τυτθὸν ὑπεκπροθέοντα·

Pendant un temps, [Achille] le poursuivait dans la plaine fertile, en le dirigeant vers le Scamandre aux profonds tourbillons, alors qu'il avait une faible avance.

<sup>1322</sup> Avec pour régime τὸ πέλαγος, Bacchylide, *Dithyrambes*, III, v. 4 :

Κρητικὸν τάμνε πέλαγος·  
[Le navire] fendait la mer de Crète.

Voir aussi Grégoire de Nazianze, *Carmina moralia*, col. 596, II, v. 224. Avec pour régime ἡ θάλασσα, Pindare, *Pythiques*, III, v. 68 :

καί κεν ἐν ναυσὶν μόλον Ἴονίαν τάμων θάλασσαν  
... et je serais venu dans mes navires, ayant fendu la mer ionienne.

Voir aussi Grégoire de Nazianze, *De vita sua*, v. 130. Avec pour régime τὸ κῦμα, Oppien, *Halieutiques*, I, v. 224 et, pour des animaux, v. 627 et *Cynégétiques*, II, v. 387, 435 et 595 ; Héliodore, *Les Ethiopiques*, II, 35, 5 et IV, 4, 5 (dans des passages versifiés), *Poèmes anacréontiques*, 54, v. 6 ; pour des nageurs, Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, I, v. 93 ; XXIII, v. 23 ; XXXIX, v. 369.

<sup>1323</sup> Cf. *supra*, p. 4, n. 137, 138 et 139.

<sup>1324</sup> Pour un objet que l'on découpe en le détachant de l'ensemble, pour de la viande, Homère, *Iliade*, I, v. 460 ; II, v. 423 ; *Odyssée*, XII, v. 360 ; pour de la chair humaine, Pindare, *Isthmiques*, VIII, v. 52 ; Sophocle, fr. 620 (éd. S. Radt dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*, vol. 4) ; Hérodote, *Histoires*, II, 2 et IX, 112 ; Aristophane, *Les Cavaliers*, v. 374 ; *Les Grenouilles*, v. 575 ; pour des cheveux, Euripide, *Iphigénie à Aulis*, v. 1437 ; en particulier pour des castrations, avec un accusatif de personne, Hérodote, *Histoires*, VI, 32 ; VIII, 105 ; VIII, 105 ; Xénophon, *Cyropédie*, V, 2, 28 ; 3, 8 ; VII, 5, 62. Pour du bois que l'on travaille ou que l'on coupe, *Iliade*, III, v. 62 ; IV, v. 486 ; XII, v. 149 ; XIII, v. 391 ; XVI, v. 484 ; Sophocle, *Les Trachiniennes*, v. 1196. En contexte médical, pour le fait d'extraire une flèche d'une blessure, *Iliade*, XI, v. 515. Le verbe continue à être employé par la suite, notamment en prose. Apollonios emploie le verbe une fois, pour du bois que l'on coupe (I, v. 1118) mais le préverbe n'est pas présent dans tous les manuscrits.

<sup>1325</sup> Pour de la viande, Homère, *Iliade*, IX, v. 489. Pour un sillon que l'on « coupe » dans la terre, *Odyssée*, XVIII, v. 375 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, III, v. 1387. Pour la découpe du lit d'Ulysse, *Odyssée*, XXIII, v. 196.

<sup>1326</sup> Proclus, *Commentaire sur le Timée*, 323, l. 17 :

Τὴν ψυχὴν τῷ σώματι συνῆγεν ἀμέσως, πάντα τὰ περὶ καθόδου ψυχῆς ὑπεκτεμὼν προβλήματα  
[Platon] a immédiatement attaché l'âme au corps, retranchant toutes les questions antérieures au sujet de la descente de l'âme.

<sup>1327</sup> Voir aussi, avec un accusatif direct, Homère, *Iliade*, IX, v. 506. Employé absolument, *Odyssée*, VIII, v. 125 ; Empédocle, fr. 35 (éd. H. Diels et W. Krank dans *Die Fragmente der Vorsokratiker*, vol. 1), v. 29 ; avec une métaphore, pour de choses qui échappent sans cesse à la compréhension, Grégoire de Nysse, *Contre Eunome*, I, 464, l. 46 et Grégoire de Nazianze, *Carmina dogmata* [MPG 37], col. 439, VII, v. 10. Pour la trompe d'un éléphant qui se projette vers l'avant, Oppien, *Cynégétiques*, II, v. 522.

Chez Apollonios, le verbe est employé pour décrire les Néréides, qui aident les Argonautes à franchir les Planctes (IV, v. 937-938) :

ὧς αἱ ὑπεκπροθέουσαι ἐπήτριμοι εἰλίσσοντο  
Ἀργῶν περὶ νηΐ·  
De même, [les Néréides], en courant (devant le navire ?), serrées entre elles, tournaient autour de la nef Argô.

Les Néréides ont été comparées à des dauphins qui nagent devant, derrière et sur les côtés du navire (IV, v. 935-934) et elles aideront les Argonautes en se positionnant sur le côté du navire pour repousser les rochers : il est donc difficile de considérer que le verbe signifie ici, comme chez Homère, « courir devant, avoir de l'avance à la course ».

Apollon, qui a l'apparence d'Agéonor, est parti devant Achille et conserve son avance, qu'il veille à garder faible pour qu'Achille n'abandonne pas la poursuite. Le contexte dans lequel Apollonios emploie ὑπεκπρὸ πόντον τάμνω peut aisément être rapproché de celui dans lequel on trouve ὑπεκπροθέω dans le texte homérique : les Argonautes viennent d'échapper, en prenant la mer, aux Colques qui les poursuivaient : le verbe préverbé signifierait alors « avoir de l'avance en fendant [les flots] ». Même s'il n'y a là rien de véritablement vérifiable, il est envisageable que ὑπεκπρὸ...τέμνω, tel qu'il est employé dans son unique attestation, soit analogique du préverbé homérique ὑπεκπροθέω, « être devant, avoir de l'avance ». Les autres préverbés en ὑπεκπρο°, en revanche, ne peuvent guère être rapprochés du verbe qui nous intéresse<sup>1328</sup>.

La formulation ὑπεκπρὸ πόντον ἔταμνε emprunte donc à divers éléments de la langue épique. Du point de vue morphologique, la forme même du thème, τάμνω, qui présente le degré zéro, est propre à la langue épique et s'oppose à la forme attique τέμνω, au degré *e*<sup>1329</sup> ; le préverbe ὑπεκπρο° est lui aussi caractéristique de la langue poétique, *a fortiori* lorsqu'il est employé en tmsè. Du point de vue syntactique, le syntagme πόντον τέμνω est exclusivement attesté dans la langue poétique. Enfin, le rôle sémantique du triple préverbe ὑπεκπρο°, qui est employé dans un contexte de poursuite par Apollonios, semble être analogique du verbe ὑπεκπροθέω, notamment dans ses emplois homériques. Le préverbe ὑπεκπρο° doit donc vraisemblablement être analysé comme un « préverbe composé » ici, puisque ὑπεκπρὸ...τάμνω, pour le sens, ne peut guère être rapproché des préverbés simples correspondants, mais peut en revanche être rapproché d'un autre préverbe qui présente le même préverbe.

#### 4) Un préverbe redoublé : προπροβιάζομαι (I, v. 386)

Enfin, le verbe προπροβιάζομαι présente un double préverbe προπρο° qui n'est pas formé par association de deux préverbes différents mais par le redoublement du préverbe προ°. Le préverbe προπρο°, la préposition προπρό et les adverbes en προπρο- semblent être un phénomène

<sup>1328</sup> Pour ὑπεκπρορρέω, Homère, *Odyssée*, VI, v. 86-87 :

πολὸν δ' ὕδωρ  
καλὸν ὑπεκπρόρεεν μάλα περ ῥυπόωντα καθῆραι  
Une belle eau coulait en quantité pour nettoyer même des [linges] très encrassés.

Pour Pierre Chantraine (CHANTRAINE 1953, §214), l'emploi de ὑπο° permet au poète de montrer que l'eau coule par en dessous. De même, pour Alexander Garvie (dans Homère, *Odyssée. Books VI-VII* [éd. A. Garvie], p. 103, n. au v. 87), le verbe peut être traduit par « flows forth out from under » et permet d'indiquer que l'eau du lavoir est renouvelée en permanence.

Pour ὑπεκπροφεύγω, Homère, *Odyssée*, XII, v. 113 :

εἴ πως τὴν ὀλοὴν μὲν ὑπεκπροφύγοιμι Χάρυβδιν  
... si j'évitais la funeste Charybde

Voir aussi *Illiade*, XX, v. 147 ; XXI, v. 44 ; *Odyssée*, XX, v. 43 ; Hésiode, *Bouclier*, v. 42, qui est parfois condamné.

Pour ὑπεκπρολύω, Homère, *Odyssée*, VI, v. 88 :

ἔνθ' αἶ γ' ἡμίονους μὲν ὑπεκπροέλυσαν ἀπήνης  
Là, elles détachèrent les mules du chariot

<sup>1329</sup> FORSSMAN 1966.

exclusivement épique<sup>1330</sup> : on ne trouve ces formes ni dans les textes en prose transmis par tradition manuscrite, ni dans les corpus épigraphiques<sup>1331</sup>, ni dans les relevés d'Edwin Mayser<sup>1332</sup>.

Ce double préverbe προπρο° est en revanche déjà attesté dans l'épopée homérique où l'on trouve le verbe προπροκυλίνδομαι et προπροβιάζομαι pourra donc à la fois être rapproché de ce verbe et de προβιάζομαι, par rapport auquel il pourrait fonctionner comme une variante expressive.

### a) Le préverbe προπρο° avant les *Argonautiques*

Les préverbes en προπρο° sont très rares, y compris dans la langue épique. Le seul préverbe antérieur à Apollonios se trouve dans les poèmes homériques, où l'on trouve à deux reprises le verbe προπροκυλίνδομαι. Ce verbe est employé au moyen dans l'*Iliade*, alors qu'Athéna imagine Apollon dans une attitude de supplication servile<sup>1333</sup> :

οὐδ' εἴ κεν μάλα πολλὰ πάθοι ἐκάεργος Ἀπόλλων  
προπροκυλινδόμενος πατρὸς Διὸς αἰγιόχοιο.  
... même si Apollon, qui repousse loin, souffrait de nombreux maux en se roulant devant son père Zeus porte-égide.

On retrouve le même verbe dans l'*Odyssée*, vraisemblablement au passif, alors qu'Eumée donne à Pénélope des nouvelles d'Ulysse<sup>1334</sup> :

ἔνθεν δὴ νῦν δεῦρο τόδ' ἴκετο πῆματα πάσχων  
προπροκυλινδόμενος ·  
... d'où [Ulysse] est arrivé ici, maintenant, souffrant ses maux, roulé [par les vagues ?].

L'image est difficile à saisir et n'est pas usuelle en français ; il n'est même pas certain qu'il y ait là une métaphore : Ulysse a-t-il été pris dans les « rouleaux » des vagues et, comme un galet, été

---

<sup>1330</sup> Outre προπροκυλίνδομαι et les préverbes des *Argonautiques*, seuls quatre verbes en προπρο° sont attestés, tous en poésie épique. Pour προπροκάλυπτο, Oppien, *Cynégétiques*, IV, v. 334-335 :

προπροκαλυψάμενοι δέμας ἄλκιμον ἢ σισύρησιν  
ἢ αὐτοῖσι λίνουσιν·  
... cachant leur corps robuste avec des fourrures ou même avec des filets de pêche.

Pour προπροτίταινομαι, Oppien, *Halieutiques*, IV, v. 101-104 :

ὡς δὲ ποδοκείης μεμελημένοι ἄνδρες ἀέθλων,  
στάθμης ὀρμηθέντες ἀπόσσυτοι, ὠκέα γυῖα  
προπροτιταινόμενοι, δολιχὸν τέλος ἐγκονέουσιν  
ἐξανύσαι·

De même que les hommes occupés aux concours de course à pied s'élançant, s'écartant de la ligne, tendant vers l'avant leurs membres rapides, et se hâtent d'atteindre leur but lointain...

On peut remarquer qu'il s'agit là d'un mouvement vers l'avant répété et le double préverbe a donc peut-être une valeur itérative ici. Pour προπρο...άγώ, Euphorion, fr. 94 (éd. J. Powell dans *Collectanea Alexandrina*), v. 1-2 :

Προπρὸ δέ μιν δασπλητες ὀφειλομένην <ἄγον> οἶμον  
Terribles, [les Euménides] le mènent en avant, vers le chemin qui lui est destiné.

Pour προπροθέω, *Argonautiques Orphiques*, v. 1256-1257 :

Νῆα δ' ἄρ' αὐτόθι οἱ κατέχεν ρόος, οὐδέ μιν εἶα  
προπροθέειν, οὐδ' αὐτίκ' ἀναρρώσεσθαι ὀπίσσω.  
Le courant retenait son navire au même endroit et ne le laissait ni aller de l'avant ni non plus reculer vers l'arrière.

<sup>1331</sup> Recherche de la séquence -προπρο- dans la base de données épigraphiques du Packard Humanities Institute, effectuée le 7 mai 2021.

<sup>1332</sup> MAYSER 1970, p. 240-257.

<sup>1333</sup> Homère, *Iliade*, XXII, v. 220-221. Cf. RICHARDSON 1993, p. 131, n. au v. 220-221 et GOULD 1973, p. 94, n. 103.

<sup>1334</sup> *Odyssée*, XVII, v. 524-525. Pour Deborah Steiner (dans Homère, *Odyssey : Books XVII and XVIII* [éd. D. Steiner], p. 146, n. au v. 525), qui traduit le participe par « having been rolled on and on », le redoublement du préverbe est mimétique de l'action décrite.

emporté par elles ? Le verbe demeure ensuite très rare et sera uniquement employé par Oppien<sup>1335</sup>. Ce verbe a été analysé comme un « itératif » et exprime le fait de se déplacer plusieurs fois dans la même direction, le redoublement du préverbe venant en quelque sorte mimer la répétition de l'action : le verbe προπροκυλίνδομαι signifierait alors « se rouler encore et encore ». Dans le domaine lexical, la valeur « intensive » du redoublement grec, par exemple dans certains adjectifs à valeur superlative, a d'ailleurs été bien étudiée par Françoise Skoda<sup>1336</sup>.

Le préverbe en προ°, προκυλίνδομαι, est presque aussi rare que le verbe en προπρο° : c'est un *hapax* homérique qui sera repris par les poètes alexandrins et notamment par Apollonios<sup>1337</sup>. Chez Homère, le verbe apparaît dans une comparaison homérique de l'*Iliade* où Nestor, indécis, est comparé avec la mer<sup>1338</sup> :

οὐδ' ἄρα τε προκυλίνδεται οὐδετέρωσε  
... et [la mer] ne roule pas ses rouleaux ni dans un sens ni dans l'autre.

Ce verbe, comme προπροκύλινδομαι chez Homère, régit un génitif chez Aratos<sup>1339</sup> et sa variante morphologique προκυλινδέομαι-οὔμαι, rare elle aussi mais attestée en prose, se construit avec le génitif et est employée, à date tardive, dans des contextes de supplication, comme c'était le cas de προπροκυλίνδομαι chez Homère<sup>1340</sup>. Le verbe en προπρο° προπροκυλίνδομαι a donc pu être perçu comme une variante expressive du verbe en προ°.

## b) Préposition προπρό et adverbe en προπρο- dans les *Argonautiques*

Parmi les poètes alexandrins dont nous avons conservé les œuvres, Apollonios semble être le seul à avoir employé des formes en προπρο-, qu'il s'agisse de préverbes, de la préposition suivie du génitif ou de formes adverbiales en προπρο-.

L'emploi prépositionnel se trouve au vers 453 du troisième chant, alors que Médée se remémore sa rencontre avec Jason :

προπρὸ δ' ἄρ' ὀφθαλμῶν ἔτι οἱ ἰνδάλλετο πάντα  
Tout apparaissait encore juste devant ses yeux.

<sup>1335</sup> Oppien, *Halieutiques*, I, v. 167.

<sup>1336</sup> SKODA 1983, en part. p. 153-175.

<sup>1337</sup> IV, v. 609-610 :

δὴ τότε ἔς Ἠριδανὸν προκυλίνδεται ἄθροα πάντα  
κυμαίνοντι ῥόφω.

Alors toutes ensemble [les eaux] sont roulées vers l'Eridan par le courant qui enfle.

Voir aussi, pour une étoile, avec un régime au génitif, Aratos, *Phénomènes*, v. 188.

<sup>1338</sup> Homère, *Iliade*, XIV, v. 18.

<sup>1339</sup> Aratos, *Phénomènes*, v. 188.

<sup>1340</sup> Avec un génitif, Aristote, *Histoire des animaux*, 613b, mais avec un datif, Aristophane, *Les Oiseaux*, v. 501. Dans un contexte de supplication (cf. *Iliade*, XXII, v. 221 pour προπροκυλίνδομαι), Plutarque, *Vie de Sylla*, 14, 5, avec un régime au génitif ; Lucien, *Dialogue des dieux*, IX, 2 ; Sextus Empiricus, *Contre les mathématiciens*, II, 4, avec un régime au génitif. Le verbe continue à être employé dans ce contexte.

Il apparaît que προπρό est ici en emploi prépositionnel, suivi du génitif, qui est également le cas que régit la préposition πρό. Pour Richard Hunter<sup>1341</sup> et Malcolm Campbell<sup>1342</sup>, la double préposition marque la vivacité et la persistance des images qui défilent dans la tête de Médée. Le syntagme προπρό ὀφθαλμῶν semble alors fonctionner comme une variante intensive du syntagme prépositionnel πρό τῶν ὀφθαλμῶν. Ce syntagme est employé pour désigner le fait d'« avoir quelque chose à l'esprit », de « garder sous les yeux une image mentale de quelque chose ». Le syntagme est particulièrement fréquent chez Polybe ou encore dans les livres les plus anciens de la Septante<sup>1343</sup>, ce qui laisse penser qu'il était employé dans la langue « courante » de l'époque d'Apollonios. L'emploi de προπρό comme préposition suivie du génitif ὀφθαλμῶν semble donc être pour Apollonios une manière de retravailler une expression qui était sûrement très courante en s'inspirant du préverbe homérique προπροκυλίνδομαι. Cet emploi prépositionnel de προπρό n'est plus attesté par la suite. De même, on trouve deux emplois de προπρό qui semblent « adverbiaux » : c'est le cas au vers 1013 du chant III<sup>1344</sup> et au vers 1235 du chant IV, où προπρό semble être modifié par l'adverbe μάλα<sup>1345</sup>.

Enfin, on trouve également chez Apollonios un adverbe déverbal en προπρο<sup>o</sup> qui restera un *harax*, προπροκαταίγδην. Cet adverbe se trouve dans la description de la traversée des Symplégades.

<sup>1341</sup> HUNTER 1989, p. 148, n. au v. 453.

<sup>1342</sup> CAMPBELL 1969, p. 371, n. au v. 453 : « A splendid touch, suggesting the idea (cf. schol) of a continuous succession of sharply defined images ».

<sup>1343</sup> Dans la Bible des Septante, *Exode*, 13, 9 et 16 ; *Lévitique*, 5, 4 ; *Deutéronome*, 6, 8 et 11, 18 ; 2 *Maccabées*, 8, 17 ; *Psaumes*, 100, 3. Chez Polybe, avec le verbe λαμβάνω, Polybe, *Histoires*, I, 68, 1 ; II, 35, 8 ; III, 109, 9 ; V, 11, 7 ; V, 36, 7 ; 51, 5 ; 54, 3 ; 90, 7 ; XI, 5, 1 ; XV, 10, 2 ; 11, 8 ; XX, 9, 1 ; XXI, 25, 6 ; 38, 10, 6. Avec le verbe τίθημι, II, 56, 8 ; III, 6, 13 ; 108, 1 ; XI, 2, 6 ; XV, 11, 5 ; XXII, 8, 11.

Dans la *Collection hippocratique*, le syntagme est également employé en contexte pathologique, pour des hallucinations : *Affections internes*, 48, l. 15 et *Jours critiques*, 3, l. 15. Pour des troubles de la vision, *Pronostic*, 24, l. 22 et 40 ; *Maladies des femmes*, I, 8, l. 17 ; *Prorrhétique II*, 35, l. 7 ; *Lieux dans l'homme*, 13, l. 44 ; *Epidémies*, VII, 45, l. 11.

<sup>1344</sup> III, v. 1013-1014 :

Προπρό δ' ἀφειδήσασα θυώδεος ἔξελε μίτρης  
φάρμακον·

En s'avançant, sans se soucier de rien, [Médée] tira la drogue de sa ceinture odorante.

Le sens qu'il faut donner à l'adverbe est loin d'être évident. Pour le scholiaste, προπρό permet d'insister sur l'empressement de Médée (*Scholies aux Argonautiques* [éd. C. Wendel], sch. à III, v. 1013-1014) :

ἔρωτικὴ δὲ ἢ ἐπαναδίπλωσις τῆς προθέσεως· ἐμφαίνει γὰρ μᾶλλον τὸ μετὰ σπουδῆς καὶ προχειρῶς γεγενῆσθαι τὴν δόσιν.

Le redoublement de la préposition est en lien avec l'amour : en effet il fait davantage apparaître le fait que le don se fait avec zèle et empressement.

<sup>1345</sup> IV, v. 1234-1235, alors qu'une tempête pousse les Argonautes jusqu'à l'intérieur de la Syrte :

μέχρις ἴκοντο

προπρό μάλ' ἔνδοθι Σύρτιν

... jusqu'à ce qu'ils aient atteint la Syrte, ayant bien avancé à l'intérieur.

Il semble difficile de considérer que μάλα porte sur ἔνδοθι, qui n'est jamais modifié par un adverbe par ailleurs. Cf. LIVREA 1973, p. 348, n. au v. 1235. Il reste cependant possible de considérer que προπρό est un préverbe en anastrophe et qu'il faut lire προπρό...ἰκνέομαι-οὔμαι. Le verbe προικνέομαι-οὔμαι n'est attesté que chez les lexicographes ; on le trouve également dans quelques manuscrits des *Cavaliers* d'Aristophane (v. 761), où il signifierait « aller en premier, avant les autres ».

Les Argonautes étaient jusqu'à présent écartés du détroit par les courants mais une vague vient de les propulser en direction du tourbillon central, qui va à nouveau les arrêter<sup>1346</sup> :

ἢ δ' ἄφαρ ὥς τε κύλινδρος ἐπέτρεχε κύματι λάβρω  
προπροκαταίγδην κοίλης ἄλός.

[Le navire] aussitôt, comme un cylindre, courait sous l'effet de la vague violente du creux de la mer, s'élançant en avant.

L'adverbe προπροκαταίγδην désigne bien le mouvement du navire, qui se fait vers l'avant et qui est rapide. L'insistance sur le fait que le mouvement se fait vers l'avant est essentielle ici, puisque les Argonautes étaient jusqu'à présent ramenés en arrière par le courant. Cet adverbe s'intègre dans une série d'adverbes en °αίγδην, formés du suffixe adverbial -δην, déjà productif à l'époque homérique<sup>1347</sup>, qui permet de créer des adverbes à partir de radicaux nominaux ou verbaux<sup>1348</sup>, et du radical verbal de αἶσσω, « s'élançant ». En plus de προπροκαταίγδην, on trouve également chez Apollonios la forme sans préverbe αἶγδην<sup>1349</sup> ainsi que les préverbés μεταίγδην<sup>1350</sup> et καταίγδην<sup>1351</sup>. Ces adverbes en -δην sont déverbaux et, pour la plupart d'entre eux, le verbe correspondant est attesté avant l'adverbe. Ce n'est cependant pas le cas de deux d'entre eux : on trouve συναίγδην chez Hésiode alors que συναίσσω apparaît pour la première fois chez Apollonios<sup>1352</sup> et, bien sûr, on a προπροκαταίγδην chez Apollonios alors que ni \*προπροκαταίσσω ni même \*προκαταίσσω ne sont attestés. Deux explications peuvent alors être envisagées. Il est bien sûr possible que l'un de ces deux verbes ait existé et ait été employé dans un texte aujourd'hui perdu. Cela semble improbable pour \*προπροκαταίσσω puisqu'il n'existe aucun autre verbe en \*προπροκατα° mais envisageable pour \*προκαταίσσω. Notre adverbe aurait alors été créé comme une variante stylistique de \*προκαταίγδην. Il est également possible que προπροκαταίγδην ait été formé par analogie, directement à partir des autres adverbes. Quoi qu'il en soit, l'adverbe devait apparaître comme particulièrement éloigné de la

<sup>1346</sup> II, v. 594-595. Le manuscrit E *ante correctionem* ainsi qu'un manuscrit de l'*Etymologicum Genuinum* présentent la leçon προκαταίγδην, qui n'est pas métrique. Le manuscrit E sera ensuite corrigé en προπρό. Un autre manuscrit de l'*Etymologicum Genuinum* présente la leçon πρὸ πρὸ.

<sup>1347</sup> CHANTRAINE 1942b, §114.

<sup>1348</sup> MATHYS 2016.

<sup>1349</sup> II, v. 825-826 :

ἐκ δονάκων ἀνεπάλμενος ἤλασε μηρόν  
αἶγδην  
[le sanglier] ayant sauté hors des roseaux, en s'élançant, lui frappa la cuisse.

<sup>1350</sup> II, v. 95 :

κόψε μεταίγδην ὑπὲρ οὐατος  
[Pollux], en s'élançant à sa poursuite, frappa [Amycos] au-dessus de l'oreille.

<sup>1351</sup> I, v. 63-64 :

ἀλλ' ἄρρηκτος ἄκαμπος ἐδύσετο νεϊόθι γαίης,  
θεινόμενος στιβαρήσι καταίγδην ἐλάτησιν.  
... mais [Caineus], indestructible, inflexible, s'enfonça au fond de la terre, frappé par de robustes sapins qui s'élançaient vers le sol.

Francis Vian (VIAN 1974, p. 53, n. 3) rapproche ce vers du vers 189 du *Bouclier* d'Hésiode (cf. *supra*, p. 4, n. 785) où le même épisode est raconté et où l'on trouve l'adverbe συναίγδην.

<sup>1352</sup> IV, v. 1112. Cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

langue « courante », à la fois par la triple préverbation qu'il présente et par sa formation, les adverbes en °ἀίγδην étant déjà très rares en poésie épique et n'étant pas attestés par ailleurs.

### c) Le verbe προπροβιάζομαι (I, v. 386)

Le verbe προπροβιάζομαι est un *hapax* qu'Apollonios emploie pour décrire la mise à l'eau de l'Argô. Les Argonautes ont creusé un chenal et ont fait les préparatifs nécessaires pour mettre à l'eau le navire. Ils ont sorti le navire de sa cale et il ne leur reste plus qu'à le pousser ou le tirer sur les rondins qu'ils ont mis en place :

Κεκλόμενος δ' ἤυσε μάλα μέγα · τοὶ δὲ παρᾶσσον  
ᾧ κράτει βρῖσαντε μῆ στυφέλιξαν ἐρωῆ  
νειόθεν ἐξ ἔδρης. Ἐπὶ δ' ἐρώσαντο πόδεσσιν  
προπροβιαζόμενοι·

Pour les stimuler, [Tiphys] poussa un grand cri. Eux, aussitôt, pesant de toute leur force, firent sortir d'un seul mouvement du fond de sa cale. De leurs pieds, ils se mirent en mouvement, en forçant (encore et encore ?) vers l'avant.

Le verbe n'est pas attesté dans tous les manuscrits : on trouve προβιάζομενοι dans le manuscrit E, qui est corrigé par la suite et qui ne serait de toute manière pas métrique, et, plus important, προπροβιαζόμενοι dans les manuscrits G et D, qui serait également un *hapax* et qui pourrait convenir à la fois pour la métrique et pour le sens. Nous pouvons d'ores et déjà remarquer que le thème de présent βιάζω, malgré sa commodité métrique, est relativement fréquent en prose mais rare en poésie et en particulier dans la langue épique<sup>1353</sup>, alors que βιάζομαι, lui aussi fréquent en prose, est attesté à la fois chez Homère et chez Apollonios<sup>1354</sup>. De plus, βιάζω et προβιαζώ sont surtout employés à l'actif alors que le moyen est la voix la plus fréquente pour βιάζομαι. La leçon προπροβιαζόμενοι semble donc plus vraisemblable mais nous avons là un *hapax* quoi qu'il en soit.

Si προπροβιαζόμενοι est bien la leçon à conserver, alors le préverbé est formé à partir du verbe très courant βιάζομαι, qui est un dénominatif formé à partir de ἡ βία, « la force physique, la violence »<sup>1355</sup>. Même si βιάζομαι est plus fréquent en prose qu'en poésie, il est homérique et Apollonios l'emploie dans un contexte assez similaire à celui dans lequel est employé προπροβιάζομαι. Les Argonautes sont en train de passer les Symplégades et luttent contre le courant<sup>1356</sup> :

ἐπεγνάμπτοντο δὲ κῶπαι  
ἤυτε καμπύλα τόξα, βιαζομένων ἠρώων.

Le manche des rames pliait comme un arc recourbé, alors que les héros forçaient.

<sup>1353</sup> La seule attestation épique se trouve chez Aratos (*Phénomènes*, v. 1074). Le verbe est en revanche attesté dans la poésie dramatique et, dans une moindre mesure, dans la lyrique.

<sup>1354</sup> Homère, *Illiade*, XI, v. 576 et 589 ; XV, v. 727 ; XVI, v. 102 ; XXII, v. 229 ; *Odyssée*, IX, v. 410 ; XII, v. 297. *Argonautiques*, II, v. 592.

<sup>1355</sup> Ce substantif s'oppose notamment à ἡ ῥωμή, qui désigne la « force physique » de manière neutre, sans connotation violente. Cf. RICHER 2005, p. 9. Ce substantif a un correspondant sanskrit, *jīyā*, et on reconstruit un thème indo-européen \**g<sup>w</sup>i-y-eh<sub>2</sub>-*. Cf. CHANTRAINE 1999, s.v. βία. Pour βιάζω dénominatif de βία, SCHWYZER 1937, p. 66.

<sup>1356</sup> II, v. 591-592.

Il s'agit, dans les deux cas, de faire usage de sa force pour mettre en mouvement un objet lourd ou difficile à déplacer. Le préverbe ne modifie pas la construction du verbe, qui est intransitif dans un cas comme dans l'autre. Le préverbe *προβιάζομαι*, dont on pourrait considérer *προπροβιάζομαι* comme une variante expressive, n'est attesté qu'une seule fois, dans le *Contre Ctésiphon* où il est corrigé par les éditeurs en *προσβιάζομαι*, qui est plus fréquent<sup>1357</sup>. Quoi qu'il en soit, même s'il fallait lire *προβιάζομαι* chez Eschine, cette attestation serait assez éloignée du point de vue sémantique de ce que l'on trouve dans les *Argonautiques* pour *προπροβιάζομαι*. Le préverbe *προβιάζομαι* réapparaît à la fin de l'Antiquité, chez Macaire de Scété<sup>1358</sup>. Le verbe \**προβιάω-ῶ*, qui aurait pu fonctionner comme une variante morphologique de *προβιάζομαι*, n'est pas non plus attesté. Il est donc difficile de considérer que *προπροβιάζομαι* fonctionne comme une variante expressive de *προβιάζομαι*. De fait, il est remarquable que plusieurs verbes en *προπρο*<sup>o</sup> ne répondent pas à un verbe en *προ*<sup>o</sup>. C'est le cas, nous l'avons vu, pour l'adverbe *προπροκαταίγδην* puisque ni *προκαταίσσω* ni *προκαταίγδην* ne sont attestés. C'est également le cas pour *προπροτιταίνομαι*, qui apparaît chez Oppien alors que *προτίταινω* n'est pas attesté avant Paul le Siléntaire<sup>1359</sup>.

Cette description de la mise à l'eau de l'Argo, où le poète fait preuve de beaucoup de précision et de réalisme<sup>1360</sup>, contient de nombreuses indications locales, les syntagmes prépositionnels et les adverbes de lieu étant relativement nombreux<sup>1361</sup>. La préverbation en *προπρο*<sup>o</sup>, avec sa forme redoublée et donc particulièrement expressive, participe donc vraisemblablement de cette abondance de repères spatiaux, qui permet à Apollonios de fournir une description particulièrement précise du lancement du navire. Il est également possible que le double préverbe ait ici une valeur itérative, comme cela semble avoir été le cas pour *προπροκυλίνδομαι* chez Homère : lorsque l'on pousse un objet lourd, en particulier quand on le pousse à plusieurs, on n'exerce pas une poussée continue mais plutôt plusieurs poussées successives, où chacun pousse au maximum de sa force pendant un temps très court avant de s'interrompre et de recommencer. Le redoublement du préverbe, associé à l'allitération en occlusives labiales, permettrait alors de rendre compte de ce mouvement répétitif et d'insister sur l'énergie donc font preuve les Argonautes au moment du départ.

<sup>1357</sup> Eschine, *Contre Ctésiphon*, 72, où *προβιασαμένου*, attesté dans les manuscrits, est parfois corrigé en *προσβιασαμένου* :

Καὶ τέλος ταῦτ' ἐνίκα, τῷ μὲν λόγῳ προσβιασαμένου Δημοσθένους, τὸ δὲ ψήφισμα γράψαντος Φιλοκράτους.

Et, finalement, ces avis l'emportaient, Démosthène ayant fait preuve de violence dans ses discours et Philocrate ayant proposé le décret.

<sup>1358</sup> Macaire de Scété, *Homélie Spirituelle* (MPG 34), p. 840, l. 51, où le verbe est employé de manière transitive :

διδάσκει αὐτὸν ἀληθινὴν ἀγάπην, ἀληθινὴν πραότητα, ἣν προεβιάσατο καὶ ἐζήτησε·

Il lui enseigne le vrai amour et la vraie bonté pour lesquels il a fourni des efforts et qu'il a recherchés.

<sup>1359</sup> Pour *προπροτιταίνομαι*, Oppien, *Haliéutiques*, IV, v. 103. Pour *προτιταίνω*, Paul le Siléntaire, *Description de Sainte-Sophie*, v. 225, pour le fait de « tendre la main ».

<sup>1360</sup> CHAMOUX 1985. Sur la construction des navires dans l'Antiquité, CASSON 1986, p. 201-219 et HÖCKMANN 1985, p. 153-156.

<sup>1361</sup> Pour les syntagmes prépositionnels, *νειόθεν ἐκ ἔδρης* (I, v. 385), « du fond de sa cale » ; *ὑπὸ τρόπιδι* (v. 388), « sous la quille » ; *περὶ σφίν* (v. 388), « autour d'elle » ; *ἔσω ἄλός* (v. 390), « vers la mer ». Pour les adverbes, *ἐκατερθεν* (v. 387), « de chaque côté » ; *ἄψ* (v. 391), « en arrière » ; *προτέρωσε* (v. 391), « plus vers l'avant ».

Le verbe προπροβιάζομαι semble donc finalement plus proche du préverbe homérique προπροκυλίνδομαι, où le double préverbe semble également avoir une valeur itérative, que du préverbe προβιάζομαι, verbe très rare et largement postérieur à la rédaction des *Argonautiques*.

On ne peut que constater le caractère hétérogène des préverbes de notre corpus, notamment pour ce qui est des rapports entretenus par les deux préverbes : un seul, συνανέρχομαι, présente un fonctionnement qui est clairement concentrique ; d'autres préverbes, notamment en °προ° et en °κατα°, peuvent être analysés comme concentriques, mais le préverbe interne y joue un rôle sémantico-syntaxique minime, au point que l'on peut se demander, notamment pour les préverbes en °προ°, si nous n'avons pas affaire à une préverbation « par insertion » ; d'autres préverbes, en particulier ἐπιπρο°, semblent fonctionner comme un préverbe « composé », sans qu'il soit véritablement possible d'assigner un rôle sémantico-syntaxique spécifique à l'un ou à l'autre préverbe ; enfin, un préverbe, προπρο°, est formé par redoublement mais est peut-être analogique de l'unique verbe homérique en προπρο°.

Ces verbes partagent toutefois un point commun : à l'exception peut-être de συνανέρχομαι, aucun de ces verbes ne détonne véritablement au sein de la langue épique. Une partie importante de ces préverbes sont déjà attestés dans la langue épique et la plupart de ceux qui ne le sont pas restent conformes aux tendances observées pour les doubles préverbes homériques, notamment pour l'ordre dans lequel les préverbes sont employés. De même, pour la syntaxe, l'emploi que fait Apollonios de ces verbes reste proche de ce que l'on peut observer chez Homère puisque le préverbe interne ne semble jamais modifier la construction du verbe. Enfin, pour le sens, un nombre important de verbes de notre corpus ont un parallèle homérique.

De fait, si l'on étudie les attestations postérieures de ces verbes, on constate que, sur les trente-deux verbes de notre corpus, seuls quatre verbes sont employés en prose après Apollonios<sup>1362</sup> ; dix-neuf ne sont pas attestés hors des *Argonautiques*<sup>1363</sup>, deux réapparaissent une seule fois dans la langue épique<sup>1364</sup> ; trois réapparaissent deux fois dans la langue épique<sup>1365</sup> ; quatre, enfin, sont attestés de manière plus abondante, mais uniquement en poésie épique<sup>1366</sup>. Pourtant, la plupart des verbes concernés présentent un thème verbal extrêmement fréquent, qui n'a rien de poétique. Les verbes

---

<sup>1362</sup> Il s'agit de ἐγκαταπίπτω, παρεκθέω, συνανέρχομαι et ὑπεκχέω.

<sup>1363</sup> Il s'agit de ἀποπροβάλλω, ἀποπροθρῆσκω, διέκ...νέομαι, ἐγκαταθνήσκω, ἐγκατένασσα, ἐγκαταλέχομαι, ἐπιπροβλώσκω (qui a cependant une attestation épigraphique dans une épigramme en hexamètres), ἐπιπροέχομαι, ἐπιπρονέομαι, ἐπιπροσβάλλω, ἐπιπροφαίνομαι, εἰσαπροβαίνω, καταπρολείπω, καταπροχέω, παρεκνέομαι, παρεξαιμείβω, προπροβιάζομαι, ὑπέκ...βάλλω, ὑπεξαφύομαι. C'est également le cas du verbe triplement préverbe ὑπεκπρό...τάμνω.

<sup>1364</sup> Il s'agit de ἀποκατατίθεμαι et de εἰσανέχω.

<sup>1365</sup> Il s'agit de ἐκπροβλώσσω, ἐπιπροπίπτω et περικατατίθεμαι.

<sup>1366</sup> Il s'agit de ἐκπροχέω, ἐπιπροθέω, περικαταβάλλω et περικαταπίπτω.

doublement préverbés de notre corpus témoignent donc de l'écart entre la langue poétique d'Apollonios et la langue courante.

## V. Préverbation et absence de changement sémantique ou syntaxique

Pour 80 préverbés sur les 126 que contient notre corpus, le préverbe joue un rôle sémantique ou syntaxique : le préverbé se distingue donc du verbe simple par son sens ou par les compléments qu'il régit. C'est notamment le cas pour l'ensemble des verbes de mouvement de notre corpus. Pour 27 verbes, en revanche, le lecteur moderne peine à percevoir l'écart entre le préverbé et le simple : les deux verbes semblent fonctionner comme des variantes synonymiques ; ces verbes ne peuvent pas non plus être rapprochés d'une forme nominale ou verbale qui présente déjà un préverbe. Ainsi, l'*hapax* ἐπιέλδομαι, qu'emploie Héra pour demander à Thétis de venir en aide aux Argonautes, ne semble guère se distinguer du verbe simple ἔλδομαι (IV, v. 783) :

Κέκλυθι νῦν, Θετί δῖα, τὰ τοι ἐπιέλδομ' ἐνισπεῖν.  
Ecoute donc, divine Thétis, ce que je souhaite te dire.

Ce préverbé régit les mêmes compléments que le verbe simple correspondant<sup>1367</sup> et l'écart sémantique n'est guère perceptible pour le lecteur moderne, même s'il est tout à fait envisageable qu'il l'ait été pour le lecteur contemporain d'Apollonios. Nous avons vu que certains verbes, comme ὑποσμήχω (II, v. 445) ou ἀποτεκμαίρομαι (IV, v. 1538), s'intègrent peut-être dans une série de verbes en ὑπο° et en ἀπο° où le préverbe a une incidence sémantique, mais que la rareté de ces verbes empêchait d'en être certain, car il n'est pas possible de distinguer ce qui relève du sens du verbe et ce qui relève de son contexte d'emploi. De la même manière, il est tout à fait possible qu'un préverbe ait joué un rôle sémantique mais que nous peinions à le percevoir en raison de la rareté des attestations.

Il apparaît cependant que, pour une partie des verbes de notre corpus, le préverbe semble renforcer un sème véhiculé par le verbe : le préverbe permet donc une forme d'insistance. C'est notamment le cas de plusieurs verbes en κατα° et en ἀνα° dans lesquels le thème verbal employé désigne déjà un mouvement descendant ou ascendant. D'autres verbes, en particulier certains verbes en κατα° et la plupart des verbes en ἐπι°, s'intègrent dans des séries de verbes où l'on a parfois considéré que le préverbe jouait un rôle « aspectuel », même s'il n'est pas toujours possible d'établir si cette valeur est effectivement présente dans le texte d'Apollonios. Enfin, nous verrons à travers un

---

<sup>1367</sup> Par exemple, IV, v. 185-186 :

ὄρτο δ' ἕκαστος  
ψαῦσαι ἐελδόμενος δέχθαι τ' ἐνὶ χερσὶν ἔησιν·  
Chacun s'élançait, souhaitant toucher [la toison d'or] et la recevoir dans ses mains.

exemple que la préverbation peut jouer un rôle stylistique, en particulier pour les verbes dans lesquels le rôle sémantico-syntaxique du préverbe n'est guère sensible.

## A. Préverbation et intensivité : le préverbe renforce un sème du verbe

Pour certains verbes de notre corpus, le sème véhiculé par le préverbe semble être déjà présent dans le thème verbal : le thème verbal et le préverbe semblent être dans un rapport de redondance sémantique et le préverbe semble renforcer un des sèmes déjà présents dans le thème verbal. Ainsi, si les emplois de ἀλδήσκω et ἀναλδήσκω (III, v. 1363) semblent proches, c'est parce que le sème du « mouvement vers le haut » véhiculé par le préverbe ἀνα<sup>o</sup> est déjà présent dans le thème verbal ἀλδήσκω. Le préverbe, qui ne modifie pas le sens du verbe mais qui le renforce, joue donc un rôle stylistique, avec une valeur que l'on peut qualifier d'« intensive ».

Il n'est pas toujours évident de déterminer si le préverbe joue véritablement un rôle sémantique. En effet, si certains verbes, comme ἀναλδήσκω, sont relativement clairs, d'autant que le verbe est employé à proximité d'autres préverbés en ἀνα<sup>o</sup>, d'autres posent davantage de difficultés. Ainsi, le préverbé ἀπό...λωφέω-ῶ (IV, v. 1418-1419), qui signifie, comme λωφέω-ῶ, « cesser de », peut certes être rapproché des verbes en ἀπο<sup>o</sup> qui désignent le fait de ne « pas accomplir le procès » et l'on sent confusément le lien entre le fait de « cesser » d'accomplir une action et la notion d'« éloignement », qui est régulièrement véhiculée par le préverbe ἀπο<sup>o</sup>. Pourtant, on ne peut que constater qu'il existe de nombreux verbes en ἀπο<sup>o</sup>, dont certains sont très fréquents, pour lesquels le rôle du préverbe est difficilement sensible et qui n'ont guère de rapport avec la notion d'« éloignement », comme ἀποφαίνω ou ἀποδείκνυμι<sup>1368</sup>. On peut alors se demander si, dans ἀπό...λωφέω-ῶ, le préverbe ἀπο<sup>o</sup> joue un rôle sémantique qui était véritablement perceptible par le lecteur d'Apollonios, ou si ἀπο<sup>o</sup> fonctionne davantage comme un morphème grammatical. Nous traiterons donc d'abord les préverbes pour lesquels la valeur sémantique du préverbe paraît relativement claire : c'est le cas des préverbés en ἀνα<sup>o</sup> et en κατα<sup>o</sup> qui désignent un mouvement vertical, du préverbé παραλιταίνω (II, v. 246 et III, v. 891), qui peut être rapproché d'autres verbes qui désignent une « faute » et enfin du verbe συνανδάνω, qui est plus isolé mais qui peut cependant être rapproché de verbes d'« accord » en συν<sup>o</sup>. Nous étudierons ensuite deux verbes dans lesquels la valeur sémantique du préverbe est moins évidente : le verbe μεταχάζομαι (III, v. 436), qui a été rapproché de μεταχωρέω-ῶ et d'autres verbes de mouvement en μετα<sup>o</sup>, et enfin les verbes en ἀπο<sup>o</sup> qui désignent l'interruption d'une action.

---

<sup>1368</sup> Pour une liste des verbes concernés en attique classique et pour un commentaire des attestations, BRUNEL 1939, p. 166-186. Pour Jean Brunel, ces préverbés sont d'aspect « déterminé ».

## 1) Verbes en ἀνα° et en κατα°

Dans notre corpus, les préverbes en ἀνα° et κατα° qui désignent un mouvement montant ou descendant sont nombreux. Pour certains verbes de notre corpus, le sème de la « montée » ou de la « descente » n'est pas présent dans le sémantisme du verbe simple et est donc uniquement véhiculé par le préverbe<sup>1369</sup>. Pour trois verbes, en revanche, ἀναλδήσκω (III, v. 1363), ἀνογλίζω (I, v. 1167 ; III, v. 1298 ; IV, v. 1676-1677) et κατημύω (II, v. 862 et III, v. 1400), le verbe simple désigne déjà une montée pour les deux premiers et une descente pour le dernier : le préverbe vient donc renforcer un sème déjà véhiculé par le thème verbal et le préverbe semble donc être « intensif ».

### a) Le verbe ἀναλδήσκω (III, v. 1363)

Nous avons vu que le préverbe ἀνα° apparaît dans quatre verbes de notre corpus qui désignent un mouvement ascendant<sup>1370</sup>. Le verbe ἀναλδήσκω désigne lui aussi un mouvement vers le haut, celui des fils de la terre qui sortent du sol, mais, pour ce verbe, le sème du « mouvement vertical de bas en haut » est également présent dans le thème verbal ἀλδήσκω. Le préverbe vient donc renforcer un sème déjà présent dans le thème verbal, celui de la « croissance », et joue donc un rôle stylistique davantage que sémantique.

Le verbe simple ἀλδήσκω est un *hapax* homérique qui est employé dans l'*Iliade* pour la croissance du grain<sup>1371</sup> :

τοῖο δὲ θυμὸς  
ιάνθη ὡς εἶ τε περὶ σταχύεσσιν ἐέρση  
λήϊου ἀλδήσκοντος, ὅτε φρίσσουσιν ἄρουραι·  
Son cœur fondait, comme la rosée autour des épis lorsque croît la moisson, au moment où  
les champs se hérissent [d'épis].

Apollonios emploie le préverbe en ἀνα° dans un contexte similaire, dans l'épisode des fils de la terre. Jason a semé les dents de serpent et les fils de la terre, qui viennent d'être comparés à des astres scintillants qui soudain apparaissent, sont décrits ainsi (III, v. 1362-1363) :

ὡς ἄρα τοί γε  
λάμπων ἀναλδήσκοντες ὑπὲρ χθονός.  
De même, en grandissant, ils brillaient au-dessus du sol.

Les fils de la terre sortent du sol où ils ont été semés et grandissent. Le préverbe en ἀνα° désigne bien un mouvement ascendant : la croissance des fils de la terre, comme celle des végétaux chez Homère, s'effectue vers le haut. La valeur sémantique du préverbe, qui semble relever de l'insistance, est confirmée par le fait que le passage contient plusieurs mentions de la « poussée » des

<sup>1369</sup> Sur ces verbes, cf. *supra*, p. 4 pour les verbes de mouvement et p. 4 pour les verbes de transfert locatif.

<sup>1370</sup> Il s'agit des verbes ἀναβλύζω (IV, v. 923), ἀνακλύζω (II, v. 551), ἀνασταχύω (III, v. 1054 et 1354 ; IV, v. 271) et ἀνατεταγών (II, v. 119). Sur ces verbes, cf. *supra*, p. 4.

<sup>1371</sup> Homère, *Iliade*, XXIII, v. 597-599. Sur le sens de ce verbe et sur ses attestations postérieures, cf. *supra*, p. 4. Sur la reprise de l'*hapax* homérique, cf. *infra*, p. 4 *sqq.*

fil de la terre, qui jaillissent hors du sol, avec notamment les verbes ἀνασταχύω (III, v. 1354) et ἀνέχω (III, v. 1383)<sup>1372</sup>.

Le préverbe ἀναλδήσκω ne se distingue guère du verbe simple, que ce soit du point de vue de la syntaxe ou de celui de la sémantique : ἀλδήσκω chez Homère et ἀναλδήσκω chez Apollonios désignent tous deux le fait de « croître », qu'il s'agisse de la croissance des épis chez Homère ou de celle des fils de la terre chez Apollonios. Il est vrai que ἀλδήσκω, dans ses attestations posthomériques, désigne parfois une croissance qui n'est pas une « poussée » verticale mais qui s'effectue dans toutes les directions, par exemple pour une pierre qui « grossit », même si la plupart des attestations concernent des végétaux<sup>1373</sup>. L'unique autre attestation du préverbe ἀναλδήσκω, qui se trouve dans les *Cynégétiques* d'Oppien, désigne quant à elle la « croissance » d'une espèce d'animaux, c'est-à-dire la multiplication des animaux qui la composent, et le sème de la « poussée verticale » n'est donc pas présent<sup>1374</sup> : là encore, le préverbe ne se distingue guère du simple.

Il apparaît en tout cas qu'Apollonios emploie le préverbe en ἀνα° dans un contexte très proche de celui où l'on trouve le verbe simple chez Homère, dans un passage où l'on trouve plusieurs préverbes en ἀνα° et où les allusions à la croissance verticale des fils de la terre sont nombreuses.

#### b) Le verbe ἀνοχλίζω (I, v. 1167 ; III, v. 1298 ; IV, v. 1676-1677)

Le verbe ἀνοχλίζω présente un fonctionnement similaire. Ce verbe est un préverbe en ἀνα° du verbe ὀχλίζω, qui signifie « soulever », par exemple lorsque les Néréides soulèvent l'Argo pour lui permettre de franchir les Planctes (IV, v. 962-963)<sup>1375</sup> :

<sup>1372</sup> Sur l'emploi du verbe ἀνασταχύω (III, v. 1354), cf. *supra*, p. 4. Sur les vers 1381 à 1385, où le poète décrit la sortie progressive des fils de la terre, cf. *supra*, p. 4, n. 712.

<sup>1373</sup> Le sème du mouvement vertical est absent chez Oppien (*Cynégétiques*, III, v. 181), où il s'agit des tentacules du poulpe, qui « repoussent » après qu'il les a mangées, et dans le *Lapidaire orphique* (v. 370), où il s'agit d'une pierre qui « grossit », vraisemblablement dans toutes les directions.

La plupart des attestations concernent des végétaux : Théocrite, *Idylles*, XVII, v. 78 ; Cornutus, *Survolo de la tradition théologique grecque*, 27, 6. Galien, *Antidotes*, 14.101 K ; Achille Tatius, *Introduction aux Phénomènes d'Aratos*, 19, l. 33 (dans un poème en hexamètres attribué à Eratosthène). Pour des chevaux qui « sont élevés », qui « grandissent », Oppien, *Cynégétiques*, I, v. 318.

<sup>1374</sup> Oppien, *Cynégétiques*, II, v. 396-398 :

οὐ γὰρ ἐπ' ἀλλήλοισι μόνον φιλότητος ἔϊσης  
θεσμὸν ἀναγκαῖον δῶκεν θεός, οὐδ' ὅσον αὐτῶν  
φῶλον ἀναλδήσκειν αἰειγενέος βίοτοιο.

En effet, le dieu n'a pas uniquement donné l'inévitable loi de l'amour mutuel aux animaux de la même espèce, ni pour que leur race à la vie éternelle s'accrût.

<sup>1375</sup> Voir aussi, pour le fait de soulever un objet lourd, Homère, *Illiade*, XII, v. 488 ; *Odyssée*, IX, v. 242 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, v. 402 ; Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, II, v. 265 (pour Atlas qui porte le ciel) et XL, v. 17. Pour le fait de « lever » l'ancre, Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, III, v. 20. Pour un dieu qui soulève les montagnes pour en faire des îles, Callimaque, *Hymne à Délos*, v. 33. Pour le fait de « soulever » (ou simplement de « déplacer » ?) son adversaire à la lutte, Nonnos de Panopolis, *Dionysiaques*, XXXVII, v. 578. Pour le fait de détruire un tombeau en soulevant les pierres, *Anthologie grecque*, VIII, ép. 238 attribuée à Grégoire de Nazianze, v. 238). Pour le fait de mettre à l'eau un bateau en le faisant glisser sur des rondins, *Argonautiques orphiques*, v. 238. Pour un bateau qui porte ses passagers, Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XL, v. 450. Pour le fait de faire ouvrir la bouche à quelqu'un par la force, peut-être avec l'image du levier, Nicandre, *Alexipharmques*, v. 453. Dans deux attestations (Nicandre,

τοσσάτιον μογέεσκον ἐπὶ χρόνον, ὀγλίζουσαι  
νῆα διὲκ πέτρας πολυηχέας.

Pendant un temps tout aussi [bref], elles se fatiguèrent à porter le navire à travers les roches sonores.

C'est également le sens du préverbe en ἀνα°, par exemple aux vers 1676 et 1677 du chant IV, où le verbe est employé avec une tmèse dans la description du Géant Talos, qui, pour empêcher les Argonautes de mouiller en Crète, jette des pierres sur le navire<sup>1376</sup> :

Ἄν δὲ βαρείας  
ὀγλίζων λάιγγας ἐρυκέμεν ὄρμον ἰκέσθαι,  
πετραίῳ στόνυχι χρίμψε σφυρόν·

Alors qu'il soulevait de lourdes pierres pour les empêcher d'arriver au port, il effleura le tranchant d'une pierre avec sa cheville.

Cette attestation ne pose pas de difficulté : Talos, pour lancer des pierres sur les Argonautes, doit d'abord les soulever et c'est en se saisissant d'une pierre qu'il va se blesser. Le verbe est également employé au vers 1167 du chant I, alors que les Argonautes naviguent le long des côtes phrygiennes :

δὴ τότε ἄνογλίζων τετρηχότος οἴδατος ὀλκούς  
μεσσόθεν ἄξεν ἐρετμόν·

...à ce moment, alors qu'il soulevait les sillons formés par les flots agités, [Héraclès] brisa sa rame par le milieu.

Ce passage est un peu plus difficile, car un bon rameur ne soulève normalement pas d'eau. Cela étant, c'est peut-être précisément parce qu'Héraclès « soulève » de l'eau que sa rame se brise. Ce passage semble en effet faire écho à la tradition selon laquelle Héraclès n'était pas un bon rameur malgré sa force<sup>1377</sup>.

Enfin, ce verbe est employé dans l'aristie de Jason, alors que le héros se campe devant les taureaux d'Aiétés (III, v. 1296-1298) :

Πρόσθε δὲ οἱ σάκος ἔσχεν ἐναντίον · οἱ δὲ μιν ἄμφο  
μυκηθμῷ κρατεροῖσιν ἐνέπληξαν κεράεσσιν,  
οὐδ' ἄρα μιν τυτθόν περ ἀνώγλισαν ἀντιόωντες.

Il tenait son bouclier devant lui, face à eux. Tous deux, avec un rugissement, le frappèrent de leurs cornes puissantes, mais, dans l'assaut, ne le soulevèrent pas même un peu (ne le firent pas reculer ?).

---

*Alexipharmakes*, v. 505 et Méthode d'Olympie, *Banquet*, I, 5), le verbe doit être rapproché de ὀ γλος, « la foule », et signifie « rassembler ».

<sup>1376</sup> IV, v. 1676-1677. Les attaques de Talos ont été décrites une première fois aux vers 1638-1640, avant que les Argonautes ne reculent pour se mettre à l'abri des pierres :

Τὸς δὲ Τάλως χάλκειος, ἀπὸ στιβαροῦ σκοπέλοιο  
ρηγνύμενος πέτρας, εἶργε χθονὶ πείσματ' ἀνάσαι  
Δικταίην ὄρμοιο κατερχομένους ἐπιωγῆν.

Talos, qui était fait d'airain, en brisant des pierres d'un haut promontoire, les empêchait d'attacher les amarres à terre, alors qu'ils arrivaient au mouillage du port de Dikté.

<sup>1377</sup> VIAN 1974, p. 105, n. 3, où Francis Vian cite Aristote (*Politique*, 1284a), selon lequel Argo aurait refusé de porter Héraclès car il était trop lourd et une scholie à Pindare (*Scholies aux Pythiques*, sch. à IV, v. 303, b), selon laquelle Héraclès aurait été abandonné car il ne savait pas ramer, même si, selon Francis Vian, cette scholie est peut-être issue de cet épisode des *Argonautiques*. Voir aussi GREEN 1997, p. 228 ; LU 2013, p. 238-239.

Francis Vian, dans l'édition Erasme, considère que ἀνα° signifie ici *rursus* et que le verbe signifie donc « ébranler de manière à faire reculer »<sup>1378</sup> et certains verbes en ἀνα° désignent en effet le fait de « repousser » quelqu'un loin de soi<sup>1379</sup>. Cependant, il est également possible ici que les taureaux tentent de « soulever » Jason et son bouclier car, lorsque les taureaux attaquent, ils baissent la tête et frappent leur adversaire de leurs cornes avant de relever la tête pour soulever la personne attaquée. Ce verbe réapparaît en poésie dactylique mais également en prose, chez les Pères de l'Eglise, et signifie toujours « soulever »<sup>1380</sup>.

Il semble donc que le préverbe ἀνα° renforce ici un sème du verbe, celui du « mouvement ascendant ». Il est cependant possible que ce sème, qui semble cependant avoir été présent dans les attestations les plus anciennes et qui est admissible pour toutes les attestations, n'ait plus été perçu. De fait, les scholies et les lexicographes glosent certes ce verbe par μοχλεύω, « soulever avec un levier », dont ce verbe est rapproché par étymologie populaire, mais également par κινέω-ῶ, « déplacer »<sup>1381</sup>, qui est le sens le plus répandu pour ce radical en grec<sup>1382</sup>. Il est vrai que le sens « déplacer » convient souvent, y compris chez Apollonios<sup>1383</sup>. Il est donc envisageable que le

<sup>1378</sup> VIAN 1961 p. 151-152, n. au v. 1298.

<sup>1379</sup> VIOLAS 2014, p. 258-278, qui cite en particulier les verbes ἀνέργω (mais le verbe simple signifie également « repousser ») et ἀνωθέομαι-οὔμαι (mais l'actif signifie « vers le haut » chez Homère) ; elle rapproche ces verbes de ἀνειρύω et ἀνέλκω, qui signifient « tirer un bateau à terre », mouvement qui se fait à la fois « en sens inverse » et « vers le haut » ; de nombreux verbes présentent une telle ambiguïté.

<sup>1380</sup> Pour le fait de « soulever » une pierre, Oppien, *Halieutiques*, II, v. 227 ; un verrou, Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XXXVI, v. 202. Pour la mer qui « porte » une baleine qui remonte à la surface, Oppien, *Halieutiques*, V, v. 128. Pour le fait de « soulever le sol » dans un tremblement de terre, Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, VI, v. 291 ; Pour le fait de « soulever » des herbes en désherbant, Cyrille d'Alexandrie, *Commentaires sur Jean*, I, 14e. Pour le cœur qui « fait remonter » l'air lors de l'expiration, Grégoire de Nysse, *La Création de l'homme*, 248c. Pour le fait de « démolir » un tombeau en soulevant des pierres, avec pour régime λᾶσ, « les pierres », *Anthologie grecque*, ép. 112 attribuée à Grégoire de Nazianze, v. 2 ; avec pour régime ὁ τάφος, « le tombeau », *Anthologie grecque*, VIII, ép. 104 attribuée à Grégoire de Nazianze (qui emploie également ὀγλίζω dans ce sens dans l'épigramme 238), v. 8 ; ép. 229 attribuée à Grégoire de Nazianze, v. 1 ; ép. 233 attribuée à Grégoire de Nazianze, v. 1. Avec une métaphore, pour les affaires divines qui sont « au-dessus de la terre », Cyrille d'Alexandrie, *Commentaires à Jean*, I, p. 295 ; p. 465 ; II, p. 118.

<sup>1381</sup> Pour les gloses qui présentent uniquement κινέω-ῶ, Hérodien, *Partitiones*, s. v. ὀγλίζω ; Hésychius, *Lexique*, s. v. ὀγλίσειαν ; *Etymologicum Magnum*, s. v. ὀγλίζω (mais où l'auteur mentionne un rapport étymologique avec ὁ μοχλός, « le levier ») ; Jean Zonaras, *Lexique*, s. v. ὀγλίζω (mais où l'auteur mentionne un rapport étymologique avec ὁ μοχλός) ; *Scholies à l'Iliade (scholies D)*, sch. à XII, v. 448 ; *Scholies aux Argonautiques*, sch. à I, v. 402a ; *Scholies aux Alexipharmques*, sch. à 226g, 453b et 505c. Pour les gloses qui présentent à la fois κινέω-ῶ et μοχλεύω, Hésychius, *Lexique*, s. v. ὀγλίζειν ; Photius, *Lexique*, s. v. ὀγλίζειν ; *Souda*, s. v. ὀγλίζειν. Pour la glose ἀναφέρω ou φέρω, *Scholies aux Alexipharmques*, sch. à 226c ; *Scholies aux Alexipharmques*, sch. 505d. Pour la glose συνάγω, Hésychius, *Lexique*, s. v. ὀγλιζομένων. L'étymologie populaire qui rapproche ὀγλίζω de ὁ μοχλός, « le levier », est fréquente (*Etymologicum Gudianum*, s. v. μοχλός ; Eustathe de Thessalonique, *Commentaires à l'Iliade*, com. à XXIV, v. 566 sq. ; *Commentaires à l'Odyssee*, com. à XXIII, v. 118 ; *Etymologicum Magnum*, s. v. μοχλός

<sup>1382</sup> CHANTRAINE 1999, s. v. ὀτλέω. Le verbe ὀτλέω-ῶ, en particulier, signifie « déplacer », mais le sens de « levier » est attesté dans les langues germaniques.

<sup>1383</sup> I, v. 402-403 :

Ἐνθεν δ' αὖ λάιγγας ἄλδος σχεδὸν ὀγλίζοντες,  
νήεον αὐτόθι βωμὸν ἐπάκτιον Ἀπόλλωνος  
Ensuite, en portant (déplaçant ?) des pierres près de la mer, ils construisirent à cet endroit, sur le rivage, un autel à Apollon.

IV, v. 962-963 :

τοσσάτιον μογέεσκον ἐπὶ χρόνον, ὀγλίζουσαι  
νῆα διὲκ πέτρας πολυηχέας.

préverbe ἀνά° modifie réellement le sens du verbe ou qu'il renforce le sens d'un verbe dont le sens n'était peut-être plus très clair, comme en témoigne le fait qu'il est très souvent glosé. De fait, ce verbe désigne toujours les mouvements d'un personnage caractérisé par sa force surhumaine, qu'il s'agisse d'Héraclès, des taureaux d'Aiétès ou du géant Talos, et il ne serait donc pas étonnant qu'il y ait là une forme d'insistance. De plus, l'image du « levier » est peut-être présente dans l'occurrence du chant I, où il s'agit vraisemblablement d'une rame qui soulève de l'eau, et dans celle du chant III, où il s'agit des taureaux qui bloquent leurs cornes sous leur victime avant de le soulever de terre.

Il n'est donc pas certain que le préverbe ἀνά° joue un rôle « intensif » ici, d'une part parce qu'il n'est pas certain que le verbe simple ait bien signifié « soulever » et d'autre part parce qu'il est possible que le préverbe signifie « vers l'arrière » dans au moins deux des trois attestations, même si les attestations postérieures signifient plus clairement « soulever ». Si le préverbe joue bien un rôle « intensif », il permettrait alors de clarifier le sens d'un verbe qui était peut-être mal compris, tout en insistant sur la force développée par les trois personnages.

### c) Le verbe κατημύω (II, v. 862 et III, v. 1400)

Le verbe κατημύω, enfin, est un préverbé de ἡμύω, qui désigne le fait de « pencher vers le sol » : chez Homère, il apparaît pour le fait de « baisser la tête » et pour une cité qui « tombe », et est par la suite employé dans des contextes plus variés, notamment, dans les épigrammes de l'*Anthologie*, pour le fait de « tomber mort »<sup>1384</sup>.

Le préverbé en κατα°, quant à lui, apparaît à deux reprises dans les *Argonautiques* ainsi que dans une épigramme de l'*Anthologie grecque*, toujours dans un contexte où l'on trouve également le verbe simple ἡμύω. Le verbe est ainsi employé au vers 1400 du chant III, dans une comparaison homérique où les fils de la Terre, fauchés à peine sortis du sol, sont comparés à de jeunes pousses abattues par la tempête :

Ἔρνεά που τοίως, Διὸς ἄσπετον ὄμβρῆσαντος,  
φυταλιῆ νεόθρεπτα κατημύουσιν ἔραζε  
κλασθέντα ῥίζηθεν

De même que de jeunes pousses, qui ont à peine commencé à grandir dans un verger, quand Zeus a fait tomber une forte pluie, tombent sur le sol, cassées à la racine....

---

Pendant un temps tout aussi [bref], elles se fatiguèrent à porter (déplacer ?) le navire à travers les roches sonores.

<sup>1384</sup> Pour le fait de « baisser la tête », avec un datif instrumental, Homère *Iliade*, XIX, v. 405 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, II, v. 582 ; avec pour sujet κάρη, *Iliade*, VIII, v. 308 ; employé absolument, *Anthologie grecque*, VIII, ép. 96 attribuée à Grégoire de Nazianze, v. 2. Pour les feuilles qui tombent des arbres, Hésiode, fr. 204 (éd. R. Merkelbach et M. West dans *Fragmenta Hesiodica*), v. 124. Pour une maison qui s'effondre avec le temps, Sophocle, fr. 864 (éd. S. Radt dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*, vol. 4) ; pour une cité qui « tombe », *Iliade*, II, v. 373 ; IV, v. 290 ; pour le fait de « tomber mort », *Anthologie grecque*, VII, ép. 88 attribuée à Diogène Laërce, v. 3 ; ép. 498 attribuée à Antipater de Sidon, v. 7 ; ép. 715 attribuée à Léonidas de Tarente, v. 5 ; IX, ép. 262 attribuée à Philippe de Thessalonique, v. 4. Pour les lèvres qui s'affaissent, Nicandre, *Alexipharmakes*, v. 453 ; fr. 74 (éd. A. Gow et A. Scholfield), v. 35. Pour une caverne qui s'« affaisse », Oppien, *Haliéutiques*, II, v. 307. Pour l'âme, ὁ θυμός, qui est « abattue », Apollinaire de Laodicée, *Metaphrasis psalmodum*, II, 118, v. 52 (où Apollinaire glose le verset 28 : ἔσταξεν ἡ ψυχὴ μου ἀπὸ ἀκηδίας). Ce verbe n'a pas d'étymologie reconstruite.

Cet emploi de κατημύω peut aisément être rapproché d'un fragment papyrologique d'Hésiode où l'on trouve le verbe simple ἡμύω<sup>1385</sup> :

πολλὰ δ' ἀπὸ γλωθρῶν δενδρέων ἀμύοντα χαμᾶζε  
χεύετο καλὰ πέτηλα

Beaucoup de belles feuilles, tombant à terre depuis les grands arbres, y étaient répandues.

Apollonios emploie donc κατημύουσιν ἔραζε dans le même contexte, avec la même construction et le même sens que ἀμύοντα χαμᾶζε chez Hésiode. Le préverbe κατα°, qui est employé à la fin de l'aristie de Jason, dans un passage où le caractère épique du récit est particulièrement marqué, relève donc vraisemblablement d'une forme d'insistance : les jeunes pousses, et donc les fils de la Terre auxquels elles sont comparées, ne font pas que « pencher vers le sol », ἡμύω, mais, brisées, « tombent ».

Le verbe en κατα° apparaît également au vers 862 du chant II, alors que les Argonautes sont abattus par la mort de Tiphys :

κατήμυσαν δ' ἀχέεσσι  
θυμόν, ἐπεὶ μάλα πολλὸν ἀπ' ἐλπίδος ἔπλετο νόστος.

Dans leur cœur, ils étaient abattus par le chagrin car ils n'avaient plus aucun espoir de mener à bien leur expédition.

L'accusatif θυμόν semble devoir être analysé comme un accusatif de relation ici<sup>1386</sup> et le verbe est donc, comme dans l'attestation précédente, intransitif. Cette attestation peut être rapprochée de l'emploi que fait Grégoire de Nazianze du verbe simple dans une épigramme de l'*Anthologie*, dont il est vrai qu'elle est largement postérieure à l'époque d'Apollonios<sup>1387</sup> :

Καισαρίου φθιμένοιο κατήφησαν βασιλῆος  
αὐλαί, Καππαδόκαι δ' ἦμυσαν ἐξαπίνης·

A la mort de César, la cour de l'empereur s'attrista et la Cappadoce fut soudain abattue.

Le verbe réapparaît dans une épigramme de l'*Anthologie* attribuée à Antipater de Thessalonique, au premier siècle de notre ère, pour le fait de « mourir »<sup>1388</sup>.

Il semble donc que, pour le préverbe κατημύω, le préverbe κατα° renforce le sème du « mouvement de haut en bas », déjà présent dans le verbe simple. On peut également remarquer que, pour κατημύω comme pour ἀναλδήσκω (III, v. 1363), Apollonios associe un verbe rare, qui n'est pas

<sup>1385</sup> Hésiode, fr. 204 (éd. R. Merkelbach et M. West), v. 124-125. Le fragment est transmis par un papyrus, mais le syntagme ἀμύοντα χαμᾶζε est cité par l'*Etymologicum Magnum*, s. v. ἡμύω. Pour le rapprochement, VIAN 1980, p. 110, n. 1 : Francis Vian rapproche également le passage des vers 306 à 308 du chant VIII de l'*Illiade*, où l'on trouve le verbe simple dans le deuxième membre de la comparaison homérique :

μήκων δ' ὡς ἐτέρωσε κάρη βάλεν, ἦ τ' ἐνὶ κήπῳ,  
καρπῷ βριθομένη νοτίησί τε εἰαρινῆσιν,  
ὡς ἐτέρωσ' ἦμυσε κάρη πῆληκι βαρυνθέν.

De même qu'un pavot envoie sa tête sur un côté et, dans un jardin, alourdi par son fruit et par les eaux du printemps, de même la tête [de Gorgythion] pencha sur un côté, alourdie par le casque

<sup>1386</sup> MOONEY 1912, p. 201, n. au v. 862. Cette attestation est cependant parfois considérée comme transitive dans les dictionnaires modernes (*Bailly*, s. v. κατημύω).

<sup>1387</sup> *Anthologie grecque*, VIII, ép. 96 attribuée à Grégoire de Nazianze, v. 1-2.

<sup>1388</sup> *Anthologie grecque*, IX, ép. 309, v. 3 :

πνεύμονα δὲ ψυχθεῖσα κατήμυσεν.

Le froid ayant saisi ses poumons, elle tomba [morte].

attesté hors de la langue poétique, à un préverbe fréquent, dont la valeur sémantique est aisément identifiable. De même, même s'il n'est pas certain que le préverbe joue bien un rôle intensif dans le verbe ἀνοχλίζω (I, v. 1167 ; III, v. 1298 ; IV, v. 1676-1677), il reste que ce préverbe est associé avec un thème qui était peut-être mal compris, comme en témoignent les nombreuses gloses.

## 2) Le verbe παραλιταίνω (II, v. 246 et III, v. 891) et le sème de la « faute »

Le verbe παραλιταίνω est un préverbe en παρα<sup>o</sup> du verbe simple ἀλιταίνω<sup>1389</sup>. Ce verbe, qui est surtout attesté au thème d'aoriste ἤλιτον, ne se trouve que dans la langue épique et dans les parties lyriques des tragédies d'Eschyle. Le verbe simple, qui est attesté à l'actif et au moyen, peut régir un accusatif de personne et désigne alors le fait de « commettre une faute à l'égard de quelqu'un », qu'il s'agisse d'un homme ou d'un dieu, mais aussi un accusatif de la chose que l'on transgresse, par exemple un serment ou un ordre<sup>1390</sup>. Si le verbe désigne à l'origine le simple fait de causer du tort à quelqu'un, il se spécialise dès la langue archaïque et désigne le plus souvent une faute religieuse<sup>1391</sup>.

Le préverbe παραλιταίνω apparaît à deux reprises dans les *Argonautiques*, toujours à l'aoriste actif, et semble désigner, comme le verbe simple, le fait de « commettre une faute ». Sa première attestation se trouve au vers 246 du chant II, dans les paroles que Zétès adresse à Phinée :

τί νύ τοι τόσα κήδε' ἀνήπται ;  
 ἤ ῥα θεοὺς ὀλοῆσι παρήλιτες ἀφραδίησιν,  
 μαντοσύνας δεδαῶς  
 Pourquoi donc de tels malheurs te sont-ils attachés ? C'est sûr, tu as commis une faute  
 envers les dieux par de funestes imprudences, parce que tu connais la science prophétique.

Le verbe, ici employé à l'aoriste actif, se construit avec un régime à l'accusatif, θεοῦς, qui désigne la personne à l'encontre de laquelle la faute est commise, et avec un datif instrumental ὀλοῆσι ἀφραδίησιν, « par de funestes imprudences ». L'écart entre le verbe simple et le préverbe n'est guère sensible ici : Apollonios emploie d'ailleurs le verbe ἀλιταίνομαι pour désigner la faute de

<sup>1389</sup> La seule attestation du thème de présent ἀλιταίνομαι se trouve chez Hésiode (*Les Travaux et les Jours*, v. 330), où l'on trouve aussi un thème de présent ἀλιτραίνω (*Les Travaux et les Jours*, v. 241), qui est vraisemblablement un dénomiatif créé à partir de ἀλιτρός, ὄν (CHANTRAINE 1999, s. v. ἀλείτης). On trouve également un participe ἀλιτήμενος (Homère, *Odyssée*, IV, v. 807 ; Hésiode, *Bouclier*, v. 91), qui semble être un parfait malgré l'accentuation.

<sup>1390</sup> Avec un accusatif de personne, Homère, *Illiade*, IX, v. 375 :

ἐκ γὰρ δὴ μ' ἀπάτησε καὶ ἤλιτεν·  
 C'est qu'il m'a trompé et m'a lésé.

Voir aussi, au moyen, *Illiade*, XIX, v. 265 ; *Odyssée*, IV, v. 378 et V, v. 108. Avec un accusatif de la chose transgressée, Homère, *Illiade*, XXIV, v. 570 et v. 586 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, IV, v. 388. Voir aussi, employé absolument, à l'actif, IV, v. 734 et 1023 et, au moyen, II, v. 390 et 1028 ; III, v. 981.

<sup>1391</sup> VOS 1955, p. 287-290. Le verbe est notamment employé pour un préjudice concret, matériel au chant IX de l'*Illiade* (v. 375), alors qu'Achille décrit comment Agamemnon l'a outragé en lui enlevant Briséis :

ἐκ γὰρ δὴ μ' ἀπάτησε καὶ ἤλιτεν·  
 C'est qu'il m'a trompé et m'a lésé.

Chez Apollonios, ce verbe désigne une faute morale ou religieuse davantage qu'un préjudice matériel (II, v. 390 et 1028 ; III, v. 981 ; IV, v. 388, 734 et 1023).

Le rapprochement avec les formes germaniques et surtout avec les formes indo-iraniennes permet de poser une racine \*h<sub>2</sub>ley-, « léser, endommager », cf. BLANC 2003.

Phinée<sup>1392</sup> et le syntagme ἀθανάτους ἀλιταίνομαι, « commettre une faute envers les immortels », est attesté vers 378 du chant IV de l'*Odyssée*.

Dans la deuxième attestation des *Argonautiques*, au vers 891 du chant III, le verbe se trouve cette fois dans la bouche de Médée, dont la faute tient dans le fait de s'être mêlée à des étrangers :

ἼΩ φίλοι, ἦ μέγα δὴ τι παρήλιτον, οὐδ' ἐνόησα  
μὴ ἴμεν ἀλλοδαποῖσι μετ' ἀνδράσιν οἳ τ' ἐπὶ γαῖαν  
ἡμετέρεην στρωφῶσιν ·  
Mes amies, en vérité, j'ai commis une grande faute et je n'ai pas compris qu'il ne fallait pas aller parmi ces hommes étrangers qui tournent sur notre terre.

Là encore, le lecteur moderne peine à percevoir ce qui justifie l'emploi de \*παραλιταίνω de préférence au verbe simple ἀλιταίνω, qui est d'ailleurs employé dans un contexte proche, à la fois syntaxiquement et sémantiquement, alors que Médée explique à Arété pourquoi elle s'est enfuie avec les Argonautes<sup>1393</sup> :

στυγερὸν δέ με τάρβος ἔπεισεν  
τῆσδε φυγῆς μνήσασθαι, ὅτ' ἤλιτον οὐδέ τις ἄλλη  
μῆτις ἔην·  
Une odieuse terreur m'a persuadée d'envisager cette fuite, parce que j'avais commis une faute et qu'il n'y avait pas d'autre solution.

Chez Apollonios – et chez Quintus de Smyrne après lui<sup>1394</sup> – le préverbe en παρα<sup>ο</sup> ne semble donc pas se distinguer du verbe simple : comme ἀλιταίνω, \*παραλιταίνω peut se construire avec un accusatif de la personne lésée et désigne le fait de « commettre une faute » envers quelqu'un.

Ce verbe peut être rapproché d'une série de verbes en παρα<sup>ο</sup> qui désignent le fait de « commettre une erreur ou une faute » en accomplissant le procès désigné par le thème verbal<sup>1395</sup>. Ainsi, le verbe παραπρεσβεύω désigne le fait de « commettre une trahison en tant qu'ambassadeur », d'« être un ambassadeur infidèle »<sup>1396</sup> ; de même, le verbe παραπράσσω désigne le fait d'« agir

<sup>1392</sup> II, v. 390-391 :

ἀλλὰ τίη με πάλιν χρεῖὸν ἀλιτέσθαι  
μαντοσύνη τὰ ἕκαστα διηνεκὲς ἐξενέποντα ;  
Eh bien, pourquoi faudrait-il que je commette à nouveau une faute en exposant chaque détail un à un grâce à mon art de devin ?

<sup>1393</sup> IV, v. 1022-1024.

<sup>1394</sup> Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, X, v. 304-305 :

Ἀλλὰ σύ, πότνα, κακὰς ἀπὸ Κῆρας ἔρυκε  
ἔσσυμένως, εἰ καὶ τι παρήλιτον ἀφραδίησιν.  
Mais toi, souveraine, écarte vivement les funestes trépas, même si j'ai commis quelque faute par mes imprudences.

XII, v. 415-417 :

Περιστενάχιζε δέ λαὸς  
οἰκτεῖρων φίλον ἄνδρα καὶ ἀθανάτην Ἀγελείην  
ἔρριγὸς μὴ δὴ τι παρήλιτον ἀφραδίησι.  
Le peuple se lamentait, déplorant [le sort de] l'homme qu'il aimait, frissonnant de crainte à l'idée que, par ses imprudences, il eût commis quelque faute contre l'immortelle Ravisseeuse de butins.

La fin de vers παρήλιτον ἀφραδίησι semble être un emprunt à II, v. 246 (VIAN 2008, p. 293). Voir aussi XIII, v. 400, où un manuscrit présente la leçon παρήλιτε, qui n'est pas éditée par Francis Vian.

<sup>1395</sup> SCHWYZER 1968, vol. 2, p. 493, à qui nous empruntons les exemples suivants.

<sup>1396</sup> Démosthène, *Sur l'ambassade*, 191 :

Πότερ' οὖν τοὺς ἄλας παρέβαινον καὶ τὰς σπονδάς, Αἰσχίνη, οἱ προδιδόντες καὶ οἱ παραπρεσβεύοντες καὶ οἱ δωροδοκοῦντες, ἢ οἱ κατηγοροῦντες ;

autrement qu'il ne le faut »<sup>1397</sup> ; enfin, plusieurs verbes de perception en παρα° désignent le fait de « mal » voir ou de « mal » entendre<sup>1398</sup>. Cette série de verbes n'est pas homérique et apparaît à l'époque classique<sup>1399</sup>, même si παρασφάλω, qui signifie vraisemblablement « faire tomber sur le côté » dans l'*Iliade*, semble fonctionner comme une variante synonymique de σφάλω à l'époque classique<sup>1400</sup>. D'autres verbes préverbés en παρα° où le thème exprime déjà la notion de « faute » sont attestés, mais ces verbes sont très rares<sup>1401</sup>.

Il reste que παραλιταίνω s'intègre dans une série de verbes en παρα° qui désignent le fait de « commettre une faute », que ce sème soit ou non exprimé par le radical. L'emploi de la forme préverbée semble donc participer d'une forme d'insistance, puisque le sème de la « faute » ou de l'« erreur » est à la fois véhiculé par le thème et par le préverbe. D'autres formes d'insistance sont présentes dans chacun de ces passages : la faute de Phinée est qualifiée par l'adjectif ὀλοός, ή, ὄν (II, v. 246), « funeste », et Médée emploie l'adjectif μέγας μεγάλη, μέγα pour qualifier la sienne (III, v. 891).

---

Quels sont, Eschine, ceux qui ont dérogé au sel et aux libations [partagées] : les traîtres, les ambassadeurs infidèles et ceux qui ont reçu des présents ou leurs accusateurs ?

Voir aussi *Contre Timocrate*, 127 ; Isocrate, *Discours*, XVIII, 22 ; Platon, *Lois*, 941a ; Eschine, *Sur l'ambassade infidèle*, 94 et 139 ; *Lettres*, XII, 7 ; Lucien, *Jugement des déesses*, 4 ; Dion Cassius, *Histoire romaine*, LX, 28, 7. Le verbe continue à être employé par la suite, toujours avec le même sens.

<sup>1397</sup> Sophocle, *Ajax*, v. 260-262 :

τὸ γὰρ ἐσλεύσσειν οἰκεῖα πάθη,  
μηδενὸς ἄλλου παραπράξαντος,  
μεγάλας ὀδύνας ὑποτείνει.

Le fait de contempler ses propres souffrances, alors que personne d'autre n'a mal agi, prolonge une longue agonie.

Voir aussi, pour le fait d'agir de manière répréhensible, Plutarque, *Vies d'Agis et Cléomène*, 16, 1 ; Dion Cassius, *Histoire romaine*, LIII, 23, 5 et LXXVI, 7, 4 ; pour le fait de ne pas agir conformément aux instructions d'un oracle, Hérodote, *Histoires*, V, 45.

<sup>1398</sup> On peut citer, à titre d'exemple, l'emploi de παροράω-ῶ, παρακούω et παρανοέω-ῶ dans le *Théétète* de Platon (195a) :

Ὅταν γὰρ τι ὀρθῶσιν ἢ ἀκούωσιν ἢ ἐπινοῶσιν, ἕκαστα ἀπονέμειν ταχὺ ἐκάστοις οὐ δυνάμενοι βραδεῖς τέ εἰσι καὶ ἀλλοτριονομοῦντες παρορῶσιν τε καὶ παρακούουσι καὶ παρανοοῦσι πλεῖστα

En effet, lorsqu'ils voient, entendent ou conçoivent quelque chose, parce qu'ils ne peuvent pas assigner rapidement chaque chose à son [empreinte], ils sont lents, voient mal, entendent mal et conçoivent mal dans la plupart des cas.

<sup>1399</sup> CHANTRAINE 1953, §177.

<sup>1400</sup> Homère, *Iliade*, VIII, v. 309-311 :

Τεῦκρος δ' ἄλλον οἶστὸν ἀπὸ νευρῆφιν ἴαλλεν  
Ἴκτορος ἀντικρῦ, βαλέειν δέ ἐ ἴετο θυμός.  
Ἄλλ' ὃ γε καὶ τόθ' ἄμαρτε· παρέσφηλεν γὰρ Ἀπόλλων·

Teucros fit partir une autre flèche de la corde de son arc, droit sur Hector. Son cœur désirait le frapper, mais il le manqua, car Apollon fit dévier [sa flèche] (ou : lui fit manquer son but ?).

Pour l'époque classique, Critias, fr. 6 (éd. M. West dans *Iambi et elegi Graeci*, vol. 2), v. 12 :

νοῦς δὲ παρέσφαλται  
L'esprit est égaré.

Voir aussi Pindare, *Néméennes*, XI, v. 31 ; Platon, *Epinomis*, 976b ; Philon d'Alexandrie, *De uirtutibus*, 202 ; Oppien, *Halieutiques*, III, v. 200. Le verbe est également attesté, au IV<sup>e</sup> et au V<sup>e</sup> siècle, chez les Pères de l'Eglise.

<sup>1401</sup> Le verbe παραμαρτάνω apparaît dans un fragment d'Aristophane et reste très rare par la suite (Aristophane, fr. 692 [éd. T. Kock dans *Comicorum Atticorum fragmenta*, vol. 1] ; Plutarque, *Comment tirer profit de ses ennemis*, 89e) ; παραπαταίνω est très rare également (Plutarque, *Opinions des philosophes*, 909a) ; παραδικέω-ῶ apparaît uniquement à l'époque byzantine.

### 3) Le verbe συνανδάνω (III, v. 30) et le sème de l'accord ?

Le verbe συνανδάνω (III, v. 30) est, du point de vue du sens et de la syntaxe, très proche du verbe simple ἀνδάνω. Ce verbe, que l'on peut rapprocher du verbe ἥδομαι et de l'adjectif ἡδύς, εἶα, ύ, est fréquent dans la langue de l'épopée où il signifie « plaire, agréer à ». Ce verbe est par exemple employé au vers 1068 du chant II, après qu'Amphidamas a exposé son plan pour échapper aux oiseaux de l'île d'Arès :

Ἦς ἄρ' ἔφη, πάντεσσι δ' ἐπίρροθος ἦνδανε μῆτις.  
Il parla ainsi et son utile stratagème plut à tous.

Ce verbe, qui régit un datif, est employé pour désigner le fait qu'une parole ou une action obtient l'assentiment de quelqu'un<sup>1402</sup>. Ce verbe apparaît à plusieurs reprises, dans des passages quasi-formulaires<sup>1403</sup>, pour décrire la réaction de l'auditoire suite à une prise de parole : le vers 912 du chant III et le vers 1380 du chant IV, en particulier, sont très proches du vers 1068 du chant II. C'est également dans ce contexte que le verbe συνανδάνω est employé. Héra vient de proposer à Athéna de faire en sorte, grâce à l'aide d'Aphrodite, que Médée tombe amoureuse de Jason (III, v 30-31) :

Ἦς ἄρ' ἔφη· πυκινὴ δὲ συνεύαδε μῆτις Ἀθήνη  
καί μιν ἔπειτ' ἐξαυτίς ἀμείβετο μελιχίοισιν·  
[Héra] parla ainsi et son stratagème avisé plut à Athéna ; elle lui répondit à nouveau par ces douces paroles.

Le vers 30 du chant III est très proche, pour le sens comme pour la syntaxe, des trois autres vers où l'on trouve le syntagme μῆτις συνανδάνω τινί. Le sens du verbe est identique dans sa seule autre attestation, dans les *Sentences* attribuées à Phocylide (v. 191) :

οὐδ' αὐτοῖς θήρεσσι συνεύαδον ἄρσενες εὐναί.  
... et les unions entre hommes ne plaisent pas aux bêtes elles-mêmes.

Ce verbe peut être rapproché des préverbés en συν<sup>o</sup> dans lequel le préverbe exprime l'« accord »<sup>1404</sup>. Le verbe σύν...ἐννέπω, qui relève de notre corpus, est par exemple employé dans un

<sup>1402</sup> Voir aussi, pour la réaction d'un auditoire après une prise parole, I, v. 697 et 717 ; III, v. 912 ; IV, v. 1380. Voir aussi, hors de ce contexte, I, v. 828 et 867 ; II, v. 501 et 656 ; III, v. 350, 568, 1062 et 1083 ; IV, v. 395. Au participe parfait, « qui convient, agréable », II, v. 35 ; IV, v. 1127.

<sup>1403</sup> III, v. 912 :

Ἦς ἠῦδα· πάσησι δ' ἐπικλοπος ἦνδανε μῆτις.  
[Médée] parla ainsi et son stratagème rusé plut à toutes.

IV, v. 1380 :

Ἦς ἠῦδα· πάντεσσι δ' ἐπήβολος ἦνδανε μῆτις.  
[Péléé] parla ainsi et son stratagème, qui leur convenait, plut à tous.

Cet emploi du verbe ἀνδάνω n'est pas sans rappeler les formules homériques où les verbes ἀνδάνω (*Iliade*, IX, v. 173 et *Odyssée*, XVIII, v. 422 ; *Iliade*, XII, v. 80 et XIII, v. 748) et ἐφανδάνω sont employés dans le même contexte. Pour ἐφανδάνω, *Odyssée*, XIII, v. 16 (et, avec un sujet différent, XVI, v. 406 ; XVIII, v. 50 et 290 ; XX, v. 247 ; XXI, v. 143 et 269) :

Ἦς ἔφατ' Ἀλκίνοος, τοῖσιν δ' ἐπήνδανε μῦθος.  
Alcinoos parla ainsi et cette parole leur plut.

<sup>1404</sup> Sur ces verbes et sur le préverbé σύν...ἐννέπω, cf. *supra*, p. 4 *sqq.* On peut également citer le verbe συνανέω-ῶ (IV, v. 463), où le préverbe συν<sup>o</sup> joue cependant un rôle syntaxique, puisque ἀινέω-ῶ ne régit pas un datif direct :

Καὶ τῷ μὲν τὰ ἕκαστα συνήγεον ἀλλήλοισιν·  
Ils s'étaient mis d'accord entre eux sur chaque détail.

contexte semblable à celui dans lequel on trouve συνανδάνω dans les *Argonautiques* (IV, v. 1277-1278) :

Ἦς φάτο δακρυόεις, σὺν δ' ἔννεπον ἀσχαλόωντι  
ὄσσοι ἔσαν νηῶν δεδαμημένοι.

Il parla ainsi en pleurant et ceux qui connaissaient les navires approuvaient [le pilote] accablé.

Le verbe συνανδάνω s'intègre donc dans une série de verbes qui signifient « approuver, être d'accord » et qui régissent un datif direct, mais le verbe simple véhicule également le sème de l'« accord » et régit régulièrement un datif direct : le préverbe joue donc vraisemblablement un rôle « intensif » ici, puisqu'il souligne l'accord auquel sont parvenues les deux déesses et donc le caractère efficace de leur décision. En revanche, contrairement à ce que l'on pouvait observer pour les préverbés en ἀνα<sup>o</sup> et en κατα<sup>o</sup> et pour παραλιταίνω, nous n'avons pas trouvé d'autre verbe qui fonctionnerait de manière véritablement similaire, car, pour tous les verbes que nous avons relevés, le préverbe joue soit un rôle sémantique clair, comme c'est le cas pour les verbes de parole, soit un rôle syntaxique<sup>1405</sup>.

#### 4) Le verbe μεταχάζομαι (III, v. 436) et le sème du « changement de lieu » ?

L'*harax* μεταχάζομαι présente davantage de difficultés. Ce verbe a en effet été rapproché d'autres verbes de mouvement en μετα<sup>o</sup> et en particulier de μεταχωρέω-ῶ, mais le rapprochement n'est pas entièrement satisfaisant.

Ce verbe est un préverbé du χάζομαι, « reculer, se retirer »<sup>1406</sup>, verbe épique qui est attesté dès le texte homérique, en particulier dans l'*Illiade* où il désigne le plus souvent la retraite du guerrier qui, dominé, est forcé de reculer<sup>1407</sup>. Apollonios emploie également ce verbe, par exemple dans les conseils que donne Médée à Jason avant son épreuve<sup>1408</sup> :

<sup>1405</sup> Pour συναινέω-ῶ, cf. *supra*, p. 4, n. 1404. Le verbe συναρέσκω (III, v. 901 et 1110 ; IV, v. 373) signifie « approuver, être d'accord avec ».

<sup>1406</sup> Ce verbe a été rapproché du présent à redoublement κιχάνω, « atteindre », et, hors du domaine grec, du sanskrit *jahati*, « abandonner » et de l'allemand *gehen*, « aller » ; on reconstruit une racine \**g<sup>h</sup>eh<sub>1</sub>-*. Cf. CHANTRAINE 1999, s. v. χάζομαι ; POKORNY 1959, p. p. 418-419, s. v. \**ghē-1*, *ghēi-* ; RUIJGH et VAN KRIMPEN 1969.

<sup>1407</sup> Homère, *Illiade*, III, v. 32 ; XI, v. 585 ; XIII, v. 566, 596 et 648 ; XIV, v. 408 ; XVI, v. 817 (et, pour le premier hémistiche, XIII, v. 165 et 533) :

ἄψ δ' ἐτάρων εἰς ἔθνος ἐχάζετο κῆρ' ἀλεείνων.

Il se repliait vers le groupe que formaient ses compagnons, tentant d'éviter le trépas.

Avec un adverbe locatif ou un syntagme prépositionnel allatif, pour des guerriers qui « reculent », *Illiade*, V, v. 702 ; XIII, v. 193 ; XVII, v. 357 ; XVIII, v. 160. Avec un syntagme prépositionnel en ἐκ et le génitif, « reculer loin de... », *Illiade*, XVI, v. 122. Employé absolument, pour un guerrier qui est dominé et qui recule, *Illiade*, IV, v. 535 ; V, v. 249, 440 et 626 ; XII, v. 407 ; XIII, v. 148 ; XII, v. 153 (avec ὑπο et le génitif) ; XVI, v. 707 ; XVII, v. 13 ; Callimaque, *Hymne à Délos*, v. 148 ; *Hymne à Déméter*, v. 53 ; pour les dieux qui se retirent des luttes des hommes, Homère, *Illiade*, V, v. 34. Avec un génitif direct, κελεύθου, « s'écarter de son chemin », *Illiade*, XI, v. 334 et XII, v. 262 ; δουρός, « céder face à une lance, s'écarter d'une lance », XI, v. 539 ; πυλάων, « s'écarter des portes », XII, v. 172 ; μάχης, « quitter la bataille », XV, v. 426. A l'actif, « priver de, séparer », avec un accusatif et un génitif, *Illiade*, XI, v. 334.

<sup>1408</sup> III, v. 1050-1051. Voir aussi, avec un syntagme prépositionnel allatif et un syntagme prépositionnel ablatif, pour les Tyndarides qui se retirent après avoir aidé Jason, III, v. 1230 ; employé absolument, pour Jason qui refuse la royauté que lui offre Hypsipylé, I, v. 841 ; pour le retour des Argonautes depuis la Colchide, IV, v. 190.

σύ δὲ μή ποτ' ἀέθλου  
χάζεο.  
Toi, ne recule jamais devant le combat.

Le préverbe, qui n'est employé que chez Apollonios, est employé dans un contexte semblable et régit également un génitif direct. Aietès, qui vient de présenter à Jason l'épreuve qui l'attend, lui décrit son sort en cas d'échec (III, v. 435-438) :

εἰ δὲ σύ γε ζυγὰ βουσὶν ὑποδδείσαις ἐπαεῖραι,  
ἢ καὶ οὐλομένου μεταχάσσειαι ἀμήτιοι,  
αὐτῷ κεν τὰ ἕκαστα μέλοιτό μοι, ὄφρα καὶ ἄλλος  
ἀνὴρ ἐρρίγησιν ἀρείονα φῶτα μετελθεῖν.  
Si jamais tu craignais de mettre le joug aux bœufs ou si tu reculais face à la funeste moisson,  
je prendrais personnellement toutes les dispositions pour que tout homme, à l'avenir,  
tremblât de peur à l'idée d'attaquer un homme plus fort que lui.

Le verbe, comme le verbe simple χάζομαι, régit un génitif ablatif direct, οὐλομένου ἀμήτιοι, mais la syntaxe du verbe semble davantage devoir être attribuée au thème qu'au préverbe car les préverbes en μετα<sup>ο</sup> qui régissent un génitif ablatif direct sont rares dans les *Argonautiques*<sup>1409</sup>. Du point de vue sémantique, l'écart entre le simple et le préverbe est difficilement perceptible par le lecteur moderne : il s'agit, dans un cas comme dans l'autre, de reculer face à une épreuve perçue comme trop difficile.

Pour Antonio Puigdollers, les verbes de mouvement préverbes en μετα<sup>ο</sup> se répartissent en trois catégories : certains expriment un changement de lieu et peuvent donc régir un syntagme allatif, un syntagme ablatif et régissent très souvent les deux ; d'autres désignent le fait de « suivre » ou de « poursuivre » quelqu'un et régissent un accusatif direct ; d'autres, enfin, régissent un datif direct et désignent le fait d'accomplir le mouvement « parmi » un groupe plus large<sup>1410</sup>. Il est clair que μεταχάζομαι ne relève ni de la deuxième, ni de la troisième catégorie : le verbe ne régit ni un accusatif, ni un datif direct et le procès n'est pas accompli au sein d'un groupe. Le verbe μεταχάζομαι désigne en revanche un changement de lieu, mais sans que l'écart avec le verbe simple soit véritablement sensible. Pour Malcolm Campbell, ce verbe doit être rapproché de μεταχωρέω-ῶ<sup>1411</sup>, mais ce verbe reste relativement éloigné de μεταχάζομαι : les attestations qui ne régissent qu'un syntagme ablatif sont rares et le verbe semble surtout désigner le fait de changer de lieu, même s'il peut à l'occasion désigner une « retraite », y compris en contexte militaire<sup>1412</sup>. Le verbe μεταχάζομαι n'a donc pas de

<sup>1409</sup> OSWALD 1904, p. 84-87, relève les verbes qui régissent un génitif ablatif direct. Il ne relève que deux autres verbes en μετα<sup>ο</sup>, μεθίημι (III, v. 274 et 476) et μεταλήγω (I, v. 1271), qui sont tous deux attestés avec un génitif direct dans les poèmes homériques et qui, d'un point de vue sémantique, sont sans rapport avec μεταχάζομαι.

<sup>1410</sup> REVUELTA PUIGDOLLERS 2020, p. 353-365. Sur les verbes de μετα<sup>ο</sup> qui désignent le fait d'accomplir le procès au sein d'un groupe, cf. *supra*, p. 4.

<sup>1411</sup> CAMPBELL 1994, p. 362, n. au v. 436.

<sup>1412</sup> Thucydide, *Guerre du Péloponnèse*, V, 112, 1 :

Καὶ οἱ μὲν Ἀθηναῖοι μετεχώρησαν ἐκ τῶν λόγων·  
Et les Athéniens partirent de la conférence.

Voir aussi, pour le fait de quitter un lieu, Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, VI, 13, 2 ; IX, 48, 1. Avec un syntagme allatif, pour le fait de quitter son territoire pour aller s'établir ailleurs, *Guerre du Péloponnèse*, II, 72, 3 ;

modèle analogique évident et, étant donné que le préverbe μετα° n'est guère productif à l'époque hellénistique<sup>1413</sup>, il semble probable qu'il s'agisse d'un verbe ancien.

Il reste que le préverbe μετα°, qui ne modifie pas la syntaxe du verbe, vient peut-être renforcer le sème du « changement » de lieu, qui est naturellement présent dans le sémantisme de tout verbe de mouvement.

### 5) Le préverbe ἀπο° : « cesser, faire cesser » ?

Le préverbe ἀπο°, enfin, a été régulièrement associé à des thèmes verbaux qui désignent le fait de « cesser » ou de « faire cesser » une action. Ainsi, les verbes ἀποπαύω et ἀποπαύομαι, « faire cesser » et « cesser »<sup>1414</sup>, ἀποκωλύω, « empêcher de, détourner de »<sup>1415</sup>, ou encore ἀπολήγω, « cesser, faire cesser »<sup>1416</sup>, sont employés avec un sens et une syntaxe proches de ceux que l'on observe pour le verbe simple correspondant.

Cet emploi du préverbe ἀπο° n'est pas sans rappeler les préverbés en ἀπο° qui désignent le fait de « ne pas accomplir » le procès désigné par le verbe, comme ἀφανδάνω, « déplaire », ou ἀπολαγχνάω, « ne pas obtenir, échouer à obtenir »<sup>1417</sup>. On peut également rapprocher ces verbes

---

Xénophon, *Helléniques*, III, 4, 26 ; Plutarque, *Sur la disparition des oracles*, 421d et 425d ; pour le fait de venir vers quelqu'un, Plutarque, *Vie de Démétrios*, 29, 6 ; pour des oiseaux migrateurs qui partent pour l'Afrique, Aristophane, *Oiseaux*, v. 710 ; pour un fœtus qui se déplace, *Collection hippocratique (Fœtus de sept mois)*, 3 ; Aristote, *Génération des animaux*, 754b ; *Mécanique*, 851a. Pour le fait de « changer », Denys d'Halicarnasse, *Composition stylistique*, 11 ; Philon d'Alexandrie, *De somniis*, I, 79 ; *De specialibus legibus*, I, 309. Avec un syntagme allatif et un syntagme ablatif, pour le fait de changer de position, Strabon, *Géographie*, II, 4, 7. Sans complément locatif, pour le fait de quitter un lieu pour aller s'installer ailleurs, Philon d'Alexandrie, *De Abrahamo*, 78 ; Strabon, *Géographie*, X, 5, 3 ; pour une troupe qui est « partie », Xénophon, *Anabase*, VII, 2, 18 ; pour un fœtus qui se déplace, *Collection hippocratique (Fœtus de sept mois)*, 4 ; pour des animaux qui se déplacent, Aristote, *Histoire des animaux*, 548a et 590a ; pour un point qui se déplace, Aristote, *Mécanique*, 851a. Ce verbe continue à être employé en prose par la suite.

<sup>1413</sup> SCHMID 1887, p. 710-712 ; MAYSER 1970, vol. 1.3, p. 239-240 ; sur les préverbés en μετα° chez Apollonios, BÖSCH 1908, p. 64-65.

<sup>1414</sup> Homère, *Iliade*, I, v. 422

πολέμου δ' ἀποπαύεο πάμπαν·

Cesse entièrement le combat !

Voir aussi, pour les attestations homériques, *Iliade*, V, v. 288 ; VIII, v. 473 ; XI, v. 323 ; XVI, v. 721 ; XVIII, v. 267 ; XIX, v. 119 ; XXI, v. 372 ; *Odyssée*, I, v. 340 ; XII, v. 126 ; XVIII, v. 114). Ce verbe est également employé au théâtre (par exemple chez Euripide : *Alceste*, v. 225 ; *Les Bacchantes*, v. 381 ; fr. 118 [éd. A. Nauck, *Tragicorum Graecorum fragmenta*], v. 2), en prose attique (par exemple chez Xénophon : *Economique*, 14, 9 ; *Cyropédie*, VII, 5, 62 et VIII, 8, 22 ; *République des Lacédémoniens*, 1, 6 et 5, 4) et continue à être employé par la suite, en particulier dans la prose d'époque romaine.

<sup>1415</sup> Simonide, fr. 90 (éd. D. Page dans *Poetae melici Graeci*) :

οὐδὲ γὰρ ἐννοσίφυλλος ἀήτα  
τότ' ὄρτ' ἀνέμων, ἄτις κ' ἀπεκόλυε  
κιδναμένα μελιαδέα γᾶρυν  
ἀραρεῖν ἀκοαῖσι βροτῶν.

Alors, aucun souffle de vent qui agite les feuilles ne se leva, qui aurait pu empêcher cette voix semblable au miel de se diffuser et d'atteindre les oreilles des mortels.

Ce verbe, quoique plus rare que le verbe simple correspondant, est fréquent en prose, que ce soit à l'époque classique ou à l'époque hellénistique.

<sup>1416</sup> Chez Apollonios, I, v. 1152-1153 :

Ἐνθ' ἔρις ἄνδρα ἕκαστον ἀριστήων ὀρόθουεν,  
ὅς τις ἀπολήξειε πανύστατος·

Alors, la rivalité poussait chacun des héros, pour savoir qui s'arrêterait le dernier.

Voir aussi, I, v. 1353 et IV, v. 767. Ce verbe est surtout employé en poésie épique et en prose ionienne.

<sup>1417</sup> Sur ces verbes et sur le verbe ἀποτεκμαίρομαι (IV, v. 1538), qui relève peut-être de cette série, cf. *supra*, p. 4 sqq.

d'un verbe comme ἀπέχω, « tenir éloigné de », où la notion d'éloignement est exclusivement véhiculée par le préverbe<sup>1418</sup>. On perçoit, de manière confuse, le lien entre la notion d'« éloignement », qui est régulièrement exprimée par le préverbe ἀπο°, est la notion d'« empêchement » : « empêcher » quelqu'un d'accomplir une action revient finalement à l'en « détourner ». Les verbes παύω, κωλύω et λήγω régissent d'ailleurs régulièrement un génitif ablatif. Il serait alors tentant de voir dans ces verbes en ἀπο° des formes « renforcées » ou « intensives », dans lesquelles le préverbe permettrait d'insister sur le fait que le procès n'aboutit pas.

Pourtant, les rares textes où le simple et le préverbe sont employés de manière conjointe ne permettent pas d'affirmer que le préverbe en ἀπο° véhicule une intensité plus grande que le verbe simple. Les verbes παύομαι et ἀποπαύομαι sont tous deux employés au chant XXI de l'*Iliade*, dans les paroles que le Scamandre adresse à Héra (v. 372-373) :

Ἄλλ' ἦτοι μὲν ἐγὼν ἀποπαύσομαι εἰ σὺ κελεύεις,  
 παυέσθω δὲ καὶ οὗτος·  
 Eh bien oui, moi, j'arrêterai si tu l'ordonnes, mais qu'[Héphaïstos] arrête lui aussi !

De la même manière, Platon emploie les deux verbes pour désigner le fait que Protagoras mette fin à son discours, sans que le premier, ἀποπαύομαι, paraisse véritablement plus insistant que le premier<sup>1419</sup> :

Πρωταγόρας μὲν τοσαῦτα καὶ τοιαῦτα ἐπιδειξάμενος ἀπεπαύσατο τοῦ λόγου. Καὶ ἐγὼ ἐπὶ μὲν πολὺν χρόνον κεκλημένος ἔτι πρὸς αὐτὸν ἔβλεπον ὡς ἐροῦντά τι, ἐπιθυμῶν ἀκούειν· ἐπεὶ δὲ δὴ ἤσθόμην ὅτι τῷ ὄντι πεπαυμένος εἶη...  
 Protagoras, après avoir démontré de telles merveilles, cessa son discours. Moi, pendant longtemps, charmé, je le regardais comme s'il allait dire quelque chose, désirant l'entendre. Lorsque je compris qu'il avait vraiment cessé...

Les deux verbes sont employés pour désigner la même action, c'est-à-dire la fin du discours de Protagoras, et, s'il y a bien une différence aspectuelle entre ces deux verbes, elle doit être attribuée au thème temporel auquel ils sont employés.

De plus, de nombreux verbes préverbés en ἀπο° n'ont aucun rapport avec la notion d'« éloignement » et, pour une partie d'entre eux, la valeur du préverbe n'est que difficilement identifiable : ἀποθνήσκω est le verbe « mourir » pour désigner le fait de « mourir » ; ἀποδείκνυμι ne se distingue guère de δείκνυμι, ἀπονέμω est très proche de νέμω<sup>1420</sup>... On peut alors se demander si le préverbe jouait effectivement un rôle sémantique dans l'emploi que fait Apollonios de ces

<sup>1418</sup> Par exemple, pour le moyen ἀπέχομαι, « se tenir éloigné de », Homère, *Iliade*, VIII, v. 466 (voir aussi, très proche, v. 35) :

ἄλλ' ἦτοι πολέμου μὲν ἀφεξόμεθ', εἰ σὺ κελεύεις·  
 Eh bien oui, nous nous tiendrons éloignés du combat si tu l'ordonnes.

Ce vers peut par exemple être rapproché du vers 422 du chant I de l'*Iliade*, où l'on trouve ἀποπαύομαι :

πολέμου δ' ἀποπαύεο πάμπαν·

Cesse entièrement le combat !

<sup>1419</sup> Platon, *Protagoras*, 328d. Voir aussi Théognis, *Elégies*, II, v. 1322-1324.

<sup>1420</sup> BRUNEL 1939, p. 113-134 pour les verbes ayant un rapport, même éloigné, avec la notion d'éloignement et p. 166-186 pour les verbes sans rapport avec la notion d'éloignement.

préverbés ; le préverbe aurait alors une valeur intensive. Il est également possible que le préverbe fonctionne simplement comme un morphème grammatical, avec peut-être une valeur aspectuelle comme le suggère Jean Brunel pour l'attique, ou, tout simplement, comme un morphème qui permet de créer des formes verbales.

Quoi qu'il en soit, deux préverbés de notre corpus semblent relever de cette série de verbes en ἀπο° qui désignent le fait de « cesser » ou de « faire cesser une activité » : ἀπερητύω (I, v. 772) et ἀπό...λωφέω-ῶ (IV, v. 1418-1419).

#### a) Le verbe ἀπερητύω (I, v. 772)

Le verbe ἀπερητύω est un *hapax* formé du préverbe ἀπο° et du verbe simple ἐρητύω, qui n'apparaît pas hors de la langue poétique. Le verbe simple ἐρητύω peut signifier « retenir, contenir », le plus souvent par des paroles, plus rarement par la force ; il régit alors un accusatif direct<sup>1421</sup>. Ce verbe peut également régir un génitif ablatif et signifie alors « tenir éloigné de » ; avec un infinitif, il signifie « empêcher de »<sup>1422</sup>.

Dans son unique attestation au vers 772 du premier chant des *Argonautiques*, le préverbe ἀπερητύω régit également un accusatif direct et signifie « retenir » :

Δεξιτερῇ δ' ἔλεν ἔγχος ἐκηβόλον, ὃ ρ' Ἀταλάντη  
Μαινάλῳ ἐν ποτέ οἱ ξεινήιον ἐγγυάλιξε,  
πρόφρων ἀντομένη · πέρι γὰρ μενέαιεν ἐπεσθαι  
τὴν ὁδόν. Ἀλλὰ γὰρ αὐτὸς ἐκὼν ἀπερήτυε κούρην,  
δεῖσεν δ' ἀργαλέας ἔριδας φιλότητος ἔκετι.

Dans sa main droite, [Jason] prit la lance qui frappe de loin, qu'Atalante lui avait offerte un jour, sur le Ménale, comme présent d'hospitalité, en l'accueillant de bon cœur. Elle désirait en effet le suivre dans son voyage. Mais lui, de son propre chef, retint personnellement la jeune fille, lui qui craignait les pénibles querelles causées par l'amour.

<sup>1421</sup> Pour le fait de « retenir quelqu'un », de l'« empêcher de se mettre en mouvement », chez Apollonios, I, v. 1300-1301 :

εἰ μὴ Θρηκίοιο δύο υἱεὺς Βορέαιο  
Αἰακίδην χαλεποῖσιν ἐρητύεσκον ἐπεσσιν

... si les deux fils du Thrace Borée n'avaient pas retenu l'Eacide par de dures paroles.

Voir aussi Homère, *Iliade*, II, v. 75, 97, 164, 180 et 189 ; XI, v. 567 ; XVIII, v. 503 ; *Odyssée*, IX, v. 493 ; X, v. 442 ; XVI, v. 43 ; Sophocle, *Edipe à Colone*, v. 164 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, II, v. 234 et 251 ; IV, v. 187, 1054. Pour le fait de calmer son cœur, sa colère, *Iliade*, I, v. 192 ; IX, v. 635 ; XIII, v. 280. Au passif, pour le fait de « se tenir immobile, être arrêté », *Iliade*, II, v. 99 et 211 ; XV, v. 3, 467 et 723 ; *Odyssée*, III, v. 155 ; Chérilos de Samos, fr. 22 (éd. A. Bernabé, dans *Poetarum epicorum Graecorum testimonia et fragmenta*, vol. 1), v. 32. Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, III, v. 525 ; avec pour sujet ἡ κέλευθος, Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, v. 352.

<sup>1422</sup> Avec un génitif ablatif, « tenir éloigné de », « empêcher », II, v. 331 :

μηκέτι δὴν μὴδ' αὐτοὶ ἐρητύεσθε κελεύθου  
Vous-mêmes, ne retardez plus votre voyage.

Voir aussi Bacchylide, *Dithyrambes*, III, v. 12. Euripide, *Les Phéniciennes*, v. 1260 ; Théocrite, *Idylles*, XXV, v. 75 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, v. 296 (où H. Fränkel corrige ἐρητύσειε, édité par F. Vian, en ἐρωήσειε) ; III, v. 561. Avec ἀπό et le génitif, Panyasis, fr. 12 (éd. V. Matthews), v. 11. Avec un infinitif, « empêcher de », chez Apollonios, I, v. 169-171 :

ἔντεα γὰρ οἱ  
πατροπάτωρ Ἀλεὸς μυχάτη ἐνέκρυψε καλιῆ,  
αἶ κέν πως ἔτι καὶ τὸν ἐρητύσειε νέεσθαι.

En effet, son grand-père Aléos avait caché ses armes tout au fond de son grenier, en vue de l'empêcher de quelque manière de partir lui aussi.

Voir aussi Homère, *Iliade*, IX, v. 462 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, II, v. 835 ; III, v. 380.

Le préverbe régit ici un accusatif direct, κούρην, construction qui est également celle du verbe simple, y compris dans les *Argonautiques*. Sur le plan sémantique, les verbes ἐρητύω et ἀπηρετύω semblent également très proches et, le verbe simple étant un *hapax*, il n'est pas possible de préciser ce qui fait la spécificité du préverbe par rapport au simple.

Il est clair que le verbe ἀπηρετύω s'intègre dans une série de verbes préverbés en ἀπο° qui désignent le fait d'« empêcher quelqu'un d'agir », de le « faire cesser ». Comme pour les autres verbes qui relèvent de cette série, il est difficile d'affirmer que le préverbe est une variante « intensive » du verbe simple.

#### b) Le verbe ἀπό...λωφέω-ῶ (IV, v. 1418-1419)

Le verbe λωφέω-ῶ, « cesser, être soulagé de », est, pour le sens comme pour la syntaxe, très proche du verbe παύομαι, qui est très fréquent. Ce verbe est le plus souvent intransitif et signifie alors « s'arrêter » ; il peut également régir un génitif direct et signifier « cesser de, être soulagé de »<sup>1423</sup>. Enfin, quelques rares attestations sont transitives et signifient « soulager, calmer », par exemple dans le *Prométhée Enchaîné* d'Eschyle, alors qu'Héphaïstos présente son châtement à Prométhée<sup>1424</sup> :

ὁ λωφήσων γὰρ οὐ πέφυκέ πω.  
...car celui qui [te] soulagera n'est pas encore né.

Même si la rection d'un accusatif direct est rare pour le verbe λωφέω-ῶ, ces quelques attestations semblent témoigner du fait que λωφέω-ῶ, comme λήγω, signifie « cesser de » en emploi intransitif mais « faire cesser » en emploi transitif<sup>1425</sup>. Le préverbe en ἀπο°, qui est employé, avec une tmèse, dans la prière qu'Orphée adresse aux Hespérides, régit également un accusatif direct (IV, v. 1417-1419) :

ἦ τινα γαίης  
ιερὸν ἐκβλύοντα, θεαὶ, ῥόον, ᾧ ἀπὸ δίψαν  
αἰθομένην ἄμοτον λωφήσομεν.

<sup>1423</sup> Sur ce verbe et sur l'*hapax* μεταλωφέω-ῶ (I, v. 1161), cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

<sup>1424</sup> Eschyle, *Prométhée Enchaîné*, v. 27. Voir aussi *Collection hippocratique (Lettres, XVII)* :

Ταῦτα γὰρ αὐτὰ διανοίη φρενήρει διοικέοντες, αὐτοὶ τε ῥηϊδίως ἀπηλλάσσοντο, καὶ τὸν ἐμὸν ἐλώφεον γέλωτα.  
Ceux qui ont administré ces affaires avec une sage intelligence se sont facilement tirés d'affaire d'eux-mêmes et ont mis fin à mon envie de rire.

<sup>1425</sup> Pour λήγω, en emploi intransitif, I, v. 512-514 :

τοὶ δ' ἄμοτον λήξαντος ἔτι προύχοντο κάρηνα  
πάντες ὁμῶς ὀρθοῖσιν ἐπ' οὐασιν ἠρεμέοντες  
κηληθμῶ  
Eux, quoiqu'il eût fini, tendaient encore furieusement la tête vers lui, tous ensemble, l'oreille dressée, apaisés par le charme [de son chant].

Voir aussi I, v. 1094 et 1152 ; II, v. 83, 751 et 1121 ; III, v. 1301 ; IV, v. 835. En emploi transitif, avec un génitif direct, IV, v. 669, où le narrateur raconte le rêve de Circé :

τὴν δ' αὐτὴ φονίῳ σβέσειεν αἵματι πορφύρουσαν,  
χερσὶν ἀφουσσαμένη, λήξεν δ' ὄλοοιο φόβοιο.  
Elle éteignit elle-même le bouillonnement [de la flamme] grâce au sang d'une victime, après l'avoir collecté dans ses mains, et elle mit fin à sa funeste terreur.

Voir aussi, avec un accusatif, IV, v. 882-883 :

οἱ δ' ἄρα μεσσηγὺς λήξαν καὶ ἔπαυσαν ἀέθλους  
ἔσσυμένως

Eux, alors, firent cesser les jeux et y mirent rapidement fin.

Avec un syntagme prépositionnel en ἀπό et le génitif, IV, v. 928.

[Montrez-nous] quelque cours d'eau sacré qui jaillit de la terre, grâce auquel nous pourrions calmer notre violente soif, qui nous brûle [la gorge].

La seule autre attestation de ce verbe qui soit antérieure à l'époque byzantine se trouve dans une *Lettre* de la *Collection hippocratique*, où le verbe est employé au passif<sup>1426</sup>. Il est vrai que la rection d'un accusatif direct est rare pour le verbe λωφέω-ῶ, qui régit plus souvent un génitif direct, mais il semble difficile d'attribuer cette caractéristique au préverbe. Il est envisageable, mais pas nécessaire, que l'emploi de la forme préverbée en ἀπο° relève d'une forme d'insistance : les Argonautes, perdus dans le désert, désespèrent de trouver un point d'eau et la prière qu'Orphée adresse aux Hespérides est nécessairement pressante.

Ces deux verbes, ἀπηρετύω et ἀπό...λωφέω-ῶ, s'intègrent donc dans une série de verbes en ἀπο° qui désignent le fait de « cesser » ou de « faire cesser » une action, sans qu'il soit véritablement possible d'établir s'il existe un écart entre le simple et le préverbé. Comme pour les autres préverbés de cette série, le préverbé ne semble pas véhiculer d'insistance particulière, même si, là encore, il est possible qu'un écart ait été perceptible par le lecteur contemporain d'Apollonios.

Pour ces huit verbes, il semble y avoir une forme de redondance entre le thème verbal et la valeur sémantique du préverbe, semblable à celle que nous avons constatée pour certains doubles préverbés en °κατα° comme περικαταπίπτω (II, v. 831 et III, v. 543) ou ἐγκαταλέχομαι (IV, v. 431), dans lesquels le préverbe °κατα° semblait renforcer un sème du verbe et non modifier son sens. Tous ces exemples ne sont pas également convaincants : μεταχάζομαι reste éloigné (III, v. 436) reste éloigné, notamment par sa construction, des verbes de mouvement en μετα° attestés par ailleurs ; ἀπό...λωφέω-ῶ (IV, v. 1418-1419) présente une syntaxe qui est certes attestée pour le verbe simple mais qui est très rare ; στανδάνω (III, v. 30) semble clair mais ne peut pas véritablement être rapproché de verbes au fonctionnement similaire... Etant donné la fréquence de ces verbes, il est impossible d'établir si Apollonios emploie véritablement des formes « intensives », avec une forme d'insistance sur un sème du verbe : une affirmation de ce type ne peut être que purement spéculative, car elle est fondée sur la morphologie et non sur un véritable écart que l'on pourrait constater entre l'emploi du verbe simple et l'emploi du préverbé. De plus, pour une partie de ces verbes, il n'est pas évident que le rôle du préverbe soit véritablement sémantique. C'est en particulier le cas pour les préverbés en ἀπο° puisque les préverbés en ἀπο° pour lesquels le préverbe ne modifie guère le sens et la syntaxe du verbe sont nombreux, y compris pour des verbes où l'on ne peut pas attribuer un rôle

---

<sup>1426</sup> *Collection hippocratique (Lettres, XVII) :*

Τί γάρ, εἶπεν, ἄλλο, πλὴν ἤτις τε εἶη, καὶ ὅπως ἀνθρώποισιν ἐγγίνεται, καὶ τίνα τρόπον ἀπολωφέοιτο·  
Mais, dit-il, qu'[ai-je écrit], sinon ce que c'est que [la folie], comment elle atteint les hommes et de quelle manière la soulager ?

sémantique, fût-il tenu, au préverbe ἀπο°, et que les autres verbes en ἀπο° qui signifient « cesser » ou « faire cesser » sont eux aussi très proches du verbe simple correspondant.

## B. Le préverbe ne renforce pas un sème du verbe

Pour d'autres préverbes de notre corpus, pour lesquels le préverbe ne joue pas non plus de rôle syntaxique, il n'est même pas possible d'envisager que le préverbe renforce un sème du verbe : le préverbe semble, du moins aux yeux du lecteur moderne, être une variante synonymique du verbe simple correspondant. Il est par exemple difficile d'identifier ce qui justifie l'emploi du préverbe κατακνώσσω de préférence à κνώσσω (III, v. 690-691) :

τοῖα κατακνώσσουσα μινυθαδίῳ νέον ὕπνῳ  
λεύσσω ὄνειρατα λυγρά

Quels rêves malheureux ai-je vus à l'instant, alors que je dormais d'un bref sommeil !

Le préverbe κατακνώσσω semble simplement signifier « dormir », comme c'est également le cas de κνώσσω. Pour ces verbes, le rôle de la prévervation est difficile à cerner, en particulier dans un corpus si restreint et hétérogène : la prévervation est-elle véritablement un phénomène purement morphologique, qui ne modifie nullement le sens du verbe ? Joue-t-elle un rôle aspectuel ? Joue-t-elle un rôle sémantique que nous ne parvenons pas à saisir ?

De fait, on a parfois attribué une valeur aspectuelle à l'ensemble des préverbes concernés (ἀνα°, ἐκ, εἰς°, ἐπι° et κατα°). Pour Jean Brunel, une partie des formes qui présentent ces préverbes se distingue en effet par leur aspect « déterminé » : le préverbe, contrairement au verbe simple, permet au locuteur d'envisager l'aboutissement de l'action. Cela étant, comme nous l'avons mentionné dans notre étude sémantique, il semble difficile d'étudier de manière satisfaisante les oppositions d'aspect dans notre corpus. De fait, seules deux méthodes paraissent réellement efficaces pour saisir ces oppositions : la première tient à la comparaison de deux formes qui sont employées de manière conjointe, par le même auteur, dans le même passage, et qu'il est donc possible de comparer ; la deuxième tient à l'analyse d'un corpus très important, qui autorise un traitement statistique<sup>1427</sup>. Aucune de ces deux méthodes n'est applicable à notre corpus : les verbes concernés sont rarement opposés, dans un même passage, à la forme simple correspondante et notre corpus n'est pas assez important pour qu'un traitement statistique soit envisageable.

En revanche, même si l'on ne saisit pas toujours le rôle du préverbe, il est possible de rapprocher les verbes concernés de verbes qui semblent fonctionner de manière similaire : de fait, la plupart de ces verbes peuvent être rapprochés d'autres verbes dans lesquels le préverbe semble fonctionner de la même manière. Ainsi, le verbe κατακνώσσω peut être rapproché du verbe καθεύδω, qui est extrêmement fréquent, ainsi que d'autres verbes en κατα° qui semblent fonctionner comme

---

<sup>1427</sup> Sur l'importance de travailler sur un corpus étendu, DUHOIX 1995, §1.1.

des variantes synonymiques du verbe simple. Un verbe de notre corpus, εἰσαφύομαι (IV, v. 1692), est relativement isolé : il ne peut être rapproché des verbes en εἰσ° de la langue épique et ne trouve pas non plus de parallèle véritablement convaincant en prose. D'autres verbes, à l'inverse, s'intègrent dans une série plus vaste : ἀνηπύω s'intègre dans une série de verbes de « production sonore » en ἀνα°, \*ἐκδάω peut être rapproché d'autres verbes de « connaissance » en ἐκ° et, enfin, les préverbés en κατα° qui fonctionnent comme des variantes synonymiques du verbe simple sont fréquents.

### 1) Un verbe isolé : εἰσαφύομαι (IV, v. 1692)

L'*hapax* εἰσαφύομαι doit être rapproché du verbe épique ἀφύσσω, qui, à l'actif comme au moyen, désigne le fait de « puiser, collecter du liquide »<sup>1428</sup>. Dans l'*Odyssée*, il est notamment employé pour l'équipage d'un navire qui, lors d'une escale, fait provision d'eau, par exemple dans la description du mouillage de l'île de Pharos (IV, v. 358-359)<sup>1429</sup> :

Ἐν δὲ λιμὴν εὖορμος, ὅθεν τ' ἀπὸ νῆας εἵσας  
 ἐς πόντον βάλλουσιν, ἀφυσσάμενοι μέλαν ὕδωρ.  
 En ce lieu se trouve un port au bon mouillage, d'où l'on lance vers la mer les navires aux  
 belles proportions, après avoir puisé de l'eau noire.

Le verbe εἰσαφύομαι (IV, v. 1692) est employé dans un contexte similaire. Les Argonautes, qui ont mouillé en Crète, s'apprêtent à repartir pour la Grèce continentale :

μετὰ δ' οἷ γε νέον φαέθουσαν ἐς ἠῶ  
 ἱρὸν Ἀθηναίης Μινωίδος ἰδρύσαντο,  
 ὕδωρ τ' εἰσαφύσαντο, καὶ εἰσέβαν, ὥς κεν ἐρετμοῖς  
 παμπρώτιστα βάλοιεν ὑπὲρ Σαλμωνίδος ἄκρης.  
 Ensuite, alors que l'aurore commençait à briller, ils élevèrent un temple d'Athéna  
 Minoenne, puisèrent de l'eau et se mirent en route, pour pouvoir dépasser le cap Salmônis  
 à la rame le plus tôt possible.

Le préverbé, comme le simple, régit un accusatif direct. Le contexte dans lequel ce verbe est employé est très proche de celui dans lequel on trouve le verbe simple ἀφύσσομαι, à la fois chez Homère et chez Apollonios, et, le verbe étant un *hapax*, il n'est pas possible de caractériser davantage le contexte dans lequel le préverbé peut être employé.

Ce préverbé ne peut pas être rapproché des préverbés en εἰσ° de la langue homérique. Ces préverbés, qui sont peu nombreux, avec seulement vingt-trois verbes concernés, sont des verbes de

<sup>1428</sup> Sur les rapports entre ἀφύσσω et \*ἀφύω, cf. *supra*, p. 4, n. 1226. Pour les attestations du verbe simple, cf. *supra*, p. 4, n. 1227-1229.

<sup>1429</sup> Voir aussi, dans un vers formulaire, *Odyssée*, IX, v. 85 et X, v. 56 :

ἔνθα δ' ἐπ' ἠπείρου βῆμεν καὶ ἀφυσσάμεθ' ὕδωρ  
 Là, ils arrivèrent sur la terre ferme et puisèrent de l'eau.

Voir aussi, chez Apollonios, I, v. 1209 et III, v. 1349.

mouvement<sup>1430</sup>, des verbes de transfert locatif<sup>1431</sup>, des verbes de perception<sup>1432</sup>, ainsi que le verbe εἰσμάομαι<sup>1433</sup>. La situation est similaire chez Apollonios : εἰσαφύομαι excepté, les verbes en εἰσ<sup>ο</sup> des *Argonautiques* relèvent tous de ces trois catégories sémantiques<sup>1434</sup>. De même, dans la langue classique, les verbes en εἰσ<sup>ο</sup> qui ne relèvent pas de ces trois catégories sont rares et nous n'avons pas relevé de verbe en εἰσ<sup>ο</sup> qui puisse réellement être rapproché de εἰσαφύομαι sur le plan sémantique<sup>1435</sup> ; le préverbe εἰσ<sup>ο</sup> n'est pas productif dans la langue hellénistique<sup>1436</sup>. Le verbe εἰσαφύομαι ne semble donc pas appartenir à une série de verbes en εἰσ<sup>ο</sup> qui fonctionnerait de manière similaire ; il est en tout cas clair que ce verbe ne peut pas être rapproché des préverbés en εἰσ<sup>ο</sup> de la langue épique et nous n'avons pas non plus identifié de rapprochement véritablement convaincant dans les textes en prose.

## 2) Des verbes qui s'intègrent dans une série

D'autres verbes, à l'inverse, s'intègrent dans une large série de verbes préverbés qui fonctionnent comme des variantes synonymiques du verbe simple. Pour l'un des verbes concernés, \*ἐκδάω (IV, 1565), ce verbe peut-être rapproché de verbes bien attestés dans la langue classique, y compris dans la langue poétique, mais qui ne sont pas homériques. Le verbe ἀνητύω (IV, v. 1197) et les préverbés en κατα<sup>ο</sup>, en revanche, relèvent de séries qui sont déjà bien attestées chez Homère et qui continuent à l'être par la suite. Enfin, nous traiterons des préverbés en ἐπι<sup>ο</sup>, qui sont plus nombreux et qui semblent former un ensemble disparate, même si une partie d'entre eux peut être rapprochée de séries bien attestées par ailleurs.

<sup>1430</sup> Les verbes concernés sont εἰσάλλομαι, εἰσβαίνω, εἰσδύομαι, εἰσεἶμι (εἶμι), εἰσέρχομαι, εἰσθρόσκω, εἰσίζομαι, εἰσοιχνέω-ῶ, εἰσπέτομαι et εἰσχέομαι (EBELING 1963, s. v. εἰσ- et ἐσ-).

<sup>1431</sup> Les verbes concernés sont εἰσαγείρω, εἰσελάυνω, εἰσερύω, εἰσίημι, εἰσφέρω et εἰσφορέω-ῶ (EBELING 1963, s. v. εἰσ- et ἐσ-).

<sup>1432</sup> Les verbes concernés sont εἰσαθρέω-ῶ, εἰσακούω, εἰσδέρκομαι, εἰσεἶδον, εἰσνοέω-ῶ et εἰσοράω-ῶ (EBELING 1963, s. v. εἰσ- et ἐσ-).

<sup>1433</sup> Homère, *Iliade*, XVII, v. 564 :

μάλα γάρ με θανὼν ἐσεμάσαστο θυμόν.  
... car en mourant, il a vraiment bouleversé mon cœur.

Voir aussi, très proche, *Iliade*, XX, v. 425. Le verbe n'est pas attesté par la suite.

<sup>1434</sup> Pour les verbes de mouvement, les verbes concernés sont εἰσάλλομαι, εἰσβαίνω et εἰσέρχομαι ; les verbes de transfert locatif sont εἰσαγείρω, εἰσάγω, εἰσβάλλω, εἰσελάυνω et εἰσφορέω-ῶ ; les verbes de perception sont εἰσαΐω, εἰσακούω, εἰσδέρκομαι, εἰσνοέω-ῶ et εἰοράω-ῶ (WELLAUER 1970, s. v. εἰσ- et ἐσ-).

<sup>1435</sup> On peut cependant mentionner le verbe εἰσαίρω, qui est très rare, mais qui semble signifier « soulever pour apporter ». Aristophane, *Grenouilles*, v. 517-518 :

ὁ μάγειρος ἤδη τὰ τεμάχη  
ἔμελλ' ἀφαιρεῖν χη τράπεζ' εἰσήρετο.

Le boucher était sur le point de sortir les poissons et la table a été apportée.

Voir aussi, dans le même contexte, Anaxandridès, fr. 2 (éd. T. Kock dans *Comicorum Atticorum fragmenta*, vol. 2), v. 1. Le verbe est également attesté chez Théognis (*Elegies*, I, v. 976), pour le fait de « lever du vin [vers sa bouche] » mais il existe une variante ἐπαίρω. Les verbes εἰσαιρέω-ῶ et εἰσλαμβάνω ne sont pas attestés.

De fait, il s'agit bien ici de « puiser de l'eau pour la faire rentrer sur le bateau », mais c'est aussi le cas pour l'attestation de αἶρω citée plus haut. En l'absence de complément locatif et d'autre attestation pour comparer les emplois, il semble difficile de commenter le rôle du préverbe ici.

<sup>1436</sup> SCHMID 1887, p. 710-712 ; MAYSER 1970, vol. 1.3, p. 239-240 ; sur les préverbés en μετα<sup>ο</sup> chez Apollonios, BÖSCH 1908, p. 64-65.

a) Le verbe \*ἐκδάω (IV, v. 1565) et les verbes de « connaissance » préverbés en ἐκ<sup>o</sup>

Le verbe \*δάω est un verbe caractéristique de la langue poétique, qui peut être rapproché du verbe διδάσκω. Ce verbe \*δάω, attesté au, futur, à l'aoriste et au parfait, signifie « avoir appris, savoir » (II, v. 310-311)<sup>1437</sup> :

Κλῦτέ νυν· οὐ μὲν πάντα πέλει θέμις ὕμμι δαῖναι  
ἀτρεκέες·

Ecoutez donc. Il ne vous est pas permis de tout connaître exactement.

L'aoriste actif ἔδασ, plus rare, prend en revanche un sens factitif et signifie « enseigner, faire connaître »<sup>1438</sup>. Le préverbé en ἐκ<sup>o</sup>, quant à lui, régit comme le verbe simple un accusatif direct et ne semble pas se distinguer du verbe simple. Ce verbe apparaît au vers 1565 du chant IV, dans les paroles qu'Euphémios adresse à Triton :

Ἀπίδα καὶ πέλαγος Μινώϊον εἶ νύ που, ἦρωσ,  
ἐξεδάης, νημερτὲς ἀνειρομένοισιν ἔνισπε.

Si par hasard, héros, tu connais l'Apis et la mer de Minos, réponds sans mentir à nos questions.

Le verbe réapparaît par la suite, toujours en poésie épique ou élégiaque, avec le même sens et la même construction<sup>1439</sup>.

Ce verbe \*ἐκδάω peut aisément être rapproché des verbes ἔξοιδα et ἐξίστημι, qui apparaissent tous deux à l'époque classique et qui semblent fonctionner comme des variantes synonymiques du verbe simple, avec peut-être une valeur « intensive »<sup>1440</sup>. Le verbe ἔξοιδα fréquent dans la langue tragique, quoiqu'il reste rare par ailleurs, et qui est également très proche du verbe simple οἶδα, pour le sens comme pour la syntaxe, y compris dans les *Argonautiques* où il est employé à deux reprises<sup>1441</sup> :

Χρειῶ δ' ἦν ἐθέλης ἐξίδμεναι, οὐ σ' ἐπικεύσω.

Si tu veux connaître l'affaire, je ne te la dissimulerai pas.

<sup>1437</sup> Voir aussi, pour l'aoriste ἐδάην, I, v. 663, 878, 916 et 984 ; II, v. 57, 311, 415 et 478 ; III, v. 182, 469 et 677 ; IV, v. 1306. Pour le parfait actif δεδαώς, I, v. 52, 76, 140 et 445 ; II, v. 247 ; pour le parfait passif δεδάημαι, I, v. 147 et 200 ; II, v. 278 et 1154 ; IV, v. 1278. Pour le futur δαήσομαι, IV, v. 234.

<sup>1438</sup> I, v. 723-724 :

ὄτε πρῶτον δρυόχους ἐπεβάλλετο νηὸς  
Ἀργοῦς καὶ κανόνεσσι δάε ζυγὰ μετρήσασθαι.

...lorsque [Athéna] posait les étais de la nef Argô et enseignait à mesurer ses baux à la règle.

Voir aussi III, v. 529 et IV, v. 989.

<sup>1439</sup> Manéthon, *Apotelesmatica*, VI, v. 469 ; Denys le Périégète, fr. (éd. K. Müller dans *Geographi Graeci minores*, vol. 2), v. 2. Paul le Siléntaire, *Description de Sainte Sophie*, v. 1015 ; *Anthologie grecque*, VIII, ép. 133 attribuée à Grégoire de Nazianze, v. 6.

<sup>1440</sup> BRUNEL 1939, p. 213-214.

<sup>1441</sup> III, v. 332. Voir aussi III, v. 1083. Le verbe est attesté dans la langue tragique, chez Sophocle (*Electre*, v. 22, 527, 658, 1244, 1251 et 1448 ; *Œdipe Roi*, v. 105 et 129 ; *Antigone*, v. 460 ; *Trachiniennes*, v. 5, 399 et 988 ; *Philoctète*, v. 79, 407, 474 et 1037 ; *Oedipe à Colone*, v. 270, 360, 567, 985, 1028, 1171 et 1588) et Euripide (*Hélène*, v. 922 ; *Phéniciennes*, v. 95 ; fr. 174 [éd. A. Nauck dans *Tragicorum Graecorum fragmenta*], v. 1). On trouve également quelques rares attestations en prose (*Collection hippocratique* [*Epidémies*, VI, 8, 25] ; Plutarque, *Propos de table*, 621a ; *Epîtres socratiques*, XVIII, 2).

De même, le verbe ἐξεπίσταμαι, qu'Apollonios n'emploie pas, est très proche du verbe ἐπίσταμαι, par exemple dans les *Histoires* d'Hérodote<sup>1442</sup> :

Οἷα δὲ ἐξεπιστάμενοι ἔτι πρότερον τὸν Κύρον οὐκ ἀτρεμίζοντα  
Comme ils savaient déjà que Cyrus ne demeurerait pas tranquille...

Ces verbes sont traditionnellement considérés comme des « intensifs » : les verbes ἔξοιδα, ἐξεπίσταμαι et donc peut-être \*ἐξδάω signifieraient « connaître parfaitement », même s'il est difficile d'en être certain. De fait, parmi les 31 attestations de ἔξοιδα citées dans la note 1441, deux, soit 6 %, ont pour régime le pronom-adjectif πᾶς<sup>1443</sup> et cinq, soit 16 %, sont accompagnées d'un adverbe mélioratif comme καλῶς ou εὖ<sup>1444</sup> ; pourtant, si l'on compare avec les emplois du verbe simple, on constate que les proportions obtenues pour οἶδα sont plus faibles que celles obtenues pour ἔξοιδα, mais sans que cela soit véritablement significatif<sup>1445</sup>.

Pour \*ἐκδάω, plus rare encore, il est difficile d'affirmer que le verbe signifie réellement « connaître parfaitement » : quand ils demandent à Triton de leur indiquer la route à suivre, ils sont perdus en Libye et toute information, même partielle, leur serait utile ; pour autant, Euphemos s'adresse à une divinité, qui a déjà indiqué sa bonne connaissance de voies maritimes, qu'il tient de son père Poséidon, et qui leur a proposé de les aider<sup>1446</sup>. Il est donc tout à fait possible que le préverbe en ἐκ° soit un « intensif » et qu'il signifie en effet « connaître parfaitement », mais il nous semble difficile de l'affirmer avec certitude.

Quoi qu'il en soit, le verbe \*ἐκδάω s'intègre dans une série de verbes de « connaissance » préverbes en ἐκ° qui ne se distinguent pas du verbe simple, sinon peut-être sur le plan de l'intensité. Cette série n'est pas homérique : ἔξοιδα et ἐξεπίσταμαι apparaissent tous deux à l'époque classique et c'est également le cas de ἐκδίδασκω, ἐκμανθάνω et ἐκπύνθανομαι, qui relèvent également de ce champ sémantique.

<sup>1442</sup> Hérodote, *Histoires*, I, 190. Le verbe est fréquent chez Hérodote, dans la langue tragique et comique ainsi que chez Flavius Josèphe ; il est également attesté, de manière moins fréquente, dans la prose attique classique.

<sup>1443</sup> Euripide, *Hélène*, v. 922 ; *Les Phéniciennes*, v. 95

<sup>1444</sup> Pour καλῶς, Sophocle, *Electre*, v. 527 ; *Œdipe à Colone*, v. 270. Pour σαφῶς, Sophocle, *Œdipe à Colone*, v. 360. Pour πάντως, Plutarque, *Propos de table*, 621a. Pour εὖ, Sophocle, *Electre*, v. 1244

<sup>1445</sup> Nous avons choisi de traiter les emplois de οἶδα dans les pièces entièrement conservées de Sophocle, que nous avons choisi car c'est dans ce corpus que le verbe ἔξοιδα est le plus fréquent. Nous avons exclu les fragments car, pour une partie importante d'entre eux, l'entourage du verbe n'est pas connu, ce qui fausse l'analyse. Sur 228 attestations de οἶδα chez Sophocle, quatre, soit 2 % ont pour régime le pronom adjectif πᾶς ; 21, soit 9 %, sont attestés avec un adverbe mélioratif.

<sup>1446</sup> IV, v. 1556-1559 :

Εἰ δέ τι τῆσδε πόρους μαίεσθ' ἄλός, οἷά τε πολλά  
ἄνθρωποι χατέουσιν ἐπ' ἄλλοδαπῇ περόντες,  
ἔξερέω. Δὴ γάρ με πατήρ ἐπίστορα πόντου  
θήκε Ποσειδάων τοῦδ' ἔμμεναι ·

Si vous cherchez votre route sur cette mer, comme le désirent souvent les hommes qui passent sur une terre étrangère, je vous l'expliquerai. Mon père Poséidon, en effet, a fait en sorte que je connaisse cette mer.

## b) Le verbe ἀνηπύω (IV, v. 1197) et les verbes de « production sonore » en ἀνα<sup>o</sup>

Le préverbe ἀνηπύω (IV, v. 1197) s'intègre dans une série de verbes de « production sonore » préverbes en ἀνα<sup>o</sup> que l'on a parfois qualifiée d'« expressive ». De fait, il existe dès la langue homérique des préverbes en ἀνα<sup>o</sup> que l'on distingue difficilement du verbe simple. De nombreux exemples ont été cités par Jean Brunel dans *L'aspect verbal et l'emploi des préverbes* et par Aurore Violas dans *Les préverbes ana- et kata- en grec ancien*<sup>1447</sup>. On peut citer, à titre d'exemple, l'emploi que fait Thucydide du préverbe ἀναβοάω-ῶ, « crier », qui est fréquent à partir de l'époque classique<sup>1448</sup> :

τῶν δὲ Κερκυραίων τὸ μὲν στρατόπεδον ὅσον ἐπήκουσεν ἀνεβόησεν εὐθὺς λαβεῖν τε αὐτοὺς καὶ ἀποκτεῖναι  
Ceux de la troupe des Corcyréens qui avaient entendu crièrent de se saisir d'eux sur le champ et de les tuer.

La différence entre le verbe simple et le verbe préverbe n'est pas toujours aisée à saisir : pour Jean Brunel, ces préverbes en ἀνα<sup>o</sup> sont ingressifs, même si cette valeur peut souvent être attribuée au thème temporel employé, et « insiste[nt] sur l'émission effective du cri »<sup>1449</sup> ; Aurore Violas rapproche ces verbes des verbes en ἀνα<sup>o</sup> qui désignent un jaillissement et considèrent qu'ils permettent d'insister sur l'extériorisation du cri<sup>1450</sup> ; enfin, Nicole Guilleux souligne que le préverbe ἀνα<sup>o</sup>, associé à un verbe de sonorité, a une valeur « expressive », en lien avec la répétition du phonème ouvert /a/<sup>1451</sup>.

Le verbe ἀνηπύω, qui est un préverbe du verbe poétique ἠπύω, qui désigne la production d'un bruit sonore<sup>1452</sup>, s'intègre aisément dans cette série. Ce préverbe en ἀνα<sup>o</sup> est employé dans la

<sup>1447</sup> Pour le grec attique, BRUNEL 1939, p. 47-52, qui cite les verbes ἀναβοάω-ῶ, ἀναβρυχάομαι-ῶμαι, ἀναγελάω-ῶ, ἀναγρύζω, ἀναθορυβέω-ῶ, ἀνακαγχάζω, ἀνακλαίω, ἀνακράζω, ἀνακροτέω-ῶ, ἀναλαλάζω, ἀναστενάχω, ἀναστένω, ἀνοδύρομαι, ἀνοιμώζω, ἀνολολύζω. Pour Homère, Hésiode et Hérodote, VIOLAS 2014, p. 216-224, qui cite les verbes ἀναβοάω-ῶ, ἀνακαλέω-ῶ, ἀνακέλομαι, ἀνακηρύσσω, ἀνακράζω, ἀναστενάζω, ἀναστεναχίζω, ἀναστενάχω, ἀνερωτάω-ῶ et ἀνείρομαι.

<sup>1448</sup> Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, I, 53, 3. Pour les emplois transitifs de ce verbe, où l'accusatif désigne « l'objet de la manifestation du sentiment », BRUNEL 1939, p. 51.

<sup>1449</sup> BRUNEL 1939, p. 47. Dans certains cas, que l'on ne peut pas rapprocher de l'emploi de ἀνηπύω tel qu'il est employé par Apollonios, le préverbe semble souligner la valeur transitive du verbe. C'est par exemple le cas pour ἀναστενάχω, qui est transitif dans toutes ses attestations homériques et qui semble signifier « gémir sur » (Homère, *Iliade*, XVIII, v. 314-315) :

αὐτὰρ Ἀχαιοὶ  
παννύχιοι Πάτροκλον ἀνεστενάχοντο γοῶντες.  
Alors, les Achéens, toute la nuit, gémissent pour Patrocle en se lamentant.

Voir aussi *Iliade*, XVIII, v. 355 et XXIII, v. 211.

<sup>1450</sup> VIOLAS 2014, p. 216-224.

<sup>1451</sup> GUILLEUX 2007, p. 95-103.

<sup>1452</sup> Chez Apollonios, IV, v. 70-72 :

Ὀξεῖη δὴπειτα διὰ κνέφας ὄρθια φωνῆ  
ὀπλότατον Φρίξιοιο περαιόθεν ἦπνε παίδων,  
Φρόντιν.

Ensuite, d'une voix perçante, avec clarté, [Médée], depuis la rive opposée à travers l'obscurité, appelait le plus jeune des fils de Phrixos, Phrontis.

Voir aussi, pour le fait de « crier » des menaces, IV, v. 230. Avec un accusatif de personne, pour le fait d'appeler quelqu'un à haute voix, parce qu'il est éloigné, ou pour le fait d'invoquer un dieu, Homère, *Odyssée*, IX, v. 399 ; X, v.

description des célébrations qui, chez les Phéaciens, font suite au mariage de Jason et Médée (IV, v. 1196-1197) :

Νύμφαι δ' ἄμμιγα πᾶσαι, ὅτε μνήσαιντο γάμοιο,  
ἱμερόενθ' ὑμέναιον ἀνήπυον.  
Les Nymphes, toutes ensemble, faisaient retentir un charmant chant d'hyménée à chaque fois qu'elles évoquaient ce mariage.

Une valeur « ingressive » du préverbe, que propose Jean Brunel pour les préverbés en ἀνα° de l'attique classique, conviendrait ici, mais l'autre attestation de ce verbe, dans l'*Europé* de Moschos<sup>1453</sup>, est moins convaincante de ce point de vue là. En tout cas, le verbe simple est également employé pour des chants, notamment chez Moschos où ἠπύω est employé dans un contexte très proche de celui dans lequel on trouve le préverbé<sup>1454</sup> :

τοὶ δ' ἀμφὶ μιν ἠγερέθοντο  
Τρίτωνες, πόντοιο βαρύθροοι ἀλχητῆρες,  
κόχλοισιν ταναοῖς γάμιον μέλος ἠπύοντες.  
Autour de lui, les Tritons s'étaient rassemblés, ces flûtistes de la mer au son grave, qui faisaient retentir un chant de mariage de leur conque allongée.

Le préverbé ἀνηπύω est donc très proche du verbe simple du point de vue du sens et de la syntaxe. Il ne semble pas que le poète insiste particulièrement sur le volume de la production sonore : les adjectifs qui se rapportent au son produit, respectivement ἱμερόεις, εσσα, εν chez Apollonios et γλυκύς, εἶα, ύ chez Moschos, laissent plutôt envisager un son délicat, qui n'est pas nécessairement plus sonore que ceux désignés par le verbe simple ἠπύω.

Le verbe ἀνηπύω s'intègre donc dans une série de verbes en ἀνα° qui désignent une production sonore et pour lesquels l'écart avec le verbe simple n'est que difficilement sensible. Cette série, déjà bien attestée dans la langue homérique, continue à être productive par la suite, y compris en prose, à l'époque classique et à l'époque hellénistique. Le préverbe ἀνα° ne semble pas exprimer un volume

---

83 ; Pindare, *Olympiques*, I, v. 72 ; *Pythiques*, II, v. 19 ; V, v. 104 ; X, v. 4 ; Sophocle, *Ajax*, v. 887 ; Euripide, *Les Troyennes*, v. 1304 ; *Oreste*, v. 1253 ; Eudocia Augusta, *De martyrio sancti Cypriani*, II, v. 342. Pour le fait de parler ou d'émettre un son, le plus souvent avec un volume important, Eschyle, *Prométhée Enchaîné*, v ; 593 ; Euripide, *Hécube*, v. 154 ; *Suppliantes*, v. 800 ; Euripide, *Bacchantes*, v. 984 ; *Rhésos*, v. 776 ; Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, XII, v. 436 ; Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, IV, v. 197 ; XLI, v. 251. Pour le bruit du vent, Homère, *Iliade*, XIV, v. 399 ; de l'eau, Simylos, fr. 725 (éd. H. Lloyd-Jones et P. Parsons dans *Supplementum Hellenisticum*) ; Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, III, v. 32. Pour un chant, Moschos, *Europé*, v. 124 ; Porphyre de Tyr, *Vie de Plotin*, 22 (qui cite un oracle en vers) ; Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XLIII, v. 387 ; Paul le Silentiaire, *Description de Sainte-Sophie*, v. 342. Pour le son de la lyre, Homère, *Odyssée*, XVII, v. 271 ; de la flûte, Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, XIII, v. 2 ; Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XLIII, v. 385. Pour des cris d'animaux, Hésiode, *Bouclier*, v. 316 ; Aristophane, *Cavaliers*, v. 1023. Toutes les attestations tragiques sont dans des parties chorales. Ce verbe n'a pas d'étymologie reconstruite (CHANTRAINE 1999, s. v. ἠπύω).

<sup>1453</sup> Moschos, *Europé*, v. 97-98 :

φαῖτό κεν αὐλοῦ  
Μυγδονίου γλυκὸν ἦχον ἀνηπύοντος ἀκούειν·  
Tu aurais cru entendre le doux son d'une flûte de Mygdonie qui retentit.

<sup>1454</sup> Moschos, *Europé*, v. 122-124. Voir aussi, pour un chant, Porphyre de Tyr, *Vie de Plotin*, 22 (qui cite un oracle en vers) ; Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XLIII, v. 387 ; Paul le Silentiaire, *Description de Sainte-Sophie*, v. 342. Pour un son d'instrument, Homère, *Odyssée*, XVII, v. 271 ; Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, XIII, v. 2 ; Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XLIII, v. 385.

sonore important et le faible nombre d'attestations de ce verbe ne permet pas d'affirmer son caractère « ingressif ».

### c) Les préverbés en κατα<sup>o</sup>

Notre corpus contient quatre préverbés en κατα<sup>o</sup> qui semblent être des variantes synonymiques du verbe simple correspondant : le verbe simple et le préverbé sont employés dans des contextes similaires, avec la même construction syntaxique, sans que l'on puisse discerner ce qui justifie l'emploi du préverbé dans les *Argonautiques*.

Ainsi, le verbe κατακνώσσω (III, v. 690) ne se distingue guère du verbe poétique κνώσσω, « dormir »<sup>1455</sup>. Le verbe simple est employé dans l'*Odyssée*<sup>1456</sup>, alors Athéna a pris l'apparence d'Iphthimé, la sœur de Pénélope, et vient lui rendre visite pendant son sommeil<sup>1457</sup> :

τὴν δ' ἡμίβητ' ἔπειτα περίφρων Πηνελόπεια,  
ἦδὲ μάλα κνώσσουσ' ἐν ὄνειρείησι πύλῃσιν·  
La prudente Pénélope ensuite lui répondit, elle qui dormait d'un très agréable sommeil, aux portes du rêve.

De même, chez Apollonios, le verbe est intransitif et signifie simplement « dormir », par exemple au vers 1083 du premier chant, alors qu'Apollonios vient de décrire les Argonautes endormis<sup>1458</sup> :

αὐτὰρ Ἄκαστος  
Μόψος τ' Ἀμυκίδης ἀδινὰ κνώσσοντας ἔρυντο·  
Toutefois, Acastos et Mopsos l'Amphycide veillaient sur eux, alors qu'ils dormaient profondément.

Le préverbé κατακνώσσω, dont la première attestation se trouve dans la bouche de Médée alors qu'elle s'adresse à sa sœur, signifie également « dormir » et est également employé de manière intransitive (III, v. 690-691) :

τοῖα κατακνώσσουσα μινυθαδίῳ νέον ὕπνῳ  
λεύσσω ὄνειράτα λυγρά  
Quels rêves malheureux ai-je vus à l'instant, alors que je dormais d'un bref sommeil !

<sup>1455</sup> Le verbe n'a pas d'étymologie reconstruite mais s'intègre dans une série de verbes en -ώσσω qui désignent un état du corps, comme λμώσσω, « avoir faim », τυφλώσσω, « être aveugle », cf. CHANTRAINE 1999, s.v. κνώσσω. Le verbe est souvent employé pour désigner la phase du sommeil où l'on rêve, cf. *infra*, p. 4, n. 1457 pour les attestations.

<sup>1456</sup> Sur la reprise, sous forme préverbée, d'un *hapax* homérique, cf. *infra*, p. 4.

<sup>1457</sup> Homère, *Odyssée*, IV, v. 808-809. Sur le rêve dans l'épopée homérique, LEVY 1982. Dans ses attestations postérieures, le verbe est souvent employé pour la phase du sommeil où l'on rêve : Pindare, *Olympiques*, XIII, v. 71 ; Théocrite, *Idylles*, XXI, v. 65 ; Héronidas, *Mimiambes*, VIII, v. 5 et 10 ; Moschos, *Europé*, v. 6 et 23 ; Grégoire de Nazianze, *Carmina de se ipso*, p. 1369, l. 11 ; *Anthologie grecque*, V, ép. 237 attribuée à Agathias le Scholastique, v. 11 ; XVI, ép. 211 attribuée à Stattylus Flaccus, v. 6. Voir aussi, sans mention d'un rêve, Pindare, *Pythiques*, I, v. 8 ; Simonide, fr. 38.1 (éd. D. Page dans *Poetae melici Graeci*), v. 9 ; Euphorion, fr. 75 (éd. J. Powell, *Collectanea Alexandrina*) ; Nicandre, *Alexipharmarques*, v. 457 ; Bion, *Epithalame d'Achille et de Déidamie*, v. 27 ; Plutarque, *Vie de Lucullus*, 12, 1 ; Oppien, *Halieutiques*, I, v. 31 ; III, v. 86 et 368 ; Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, II, v. 185 ; Manethon, *Apotelesmatica*, III, v. 95 ; Nonnos de Panopolis, *Dionysiaques*, XII, v. 281 ; XV, v. 111 et v. 119 ; XVI, v. 283 ; XVII, v. 30 ; XXIX, v. 85 ; XXXI, v. 29 et v. 102 ; XLVIII, v. 704 ; *Paraphrase de l'Evangile selon Saint-Jean*, 11, v. 43 ; *Anthologie grecque*, V, ép. 294 attribuée à Agathias le Scholastique, v. 11 ; VII, ép. 536 attribuée à Alcée, v. 6 ; IX, ép. 242 attribuée à Antiphile de Byzance, v. 3, pour une somnolence légère ; XII, ép. 38 attribuée à Rhianos, v. 2.

<sup>1458</sup> Voir aussi, dans le même contexte, I, v. 1096 et, pour des chasseurs qui ne dorment pas, IV, v. 111.

Ce sens et cette construction, qui se retrouvent dans les deux autres attestations conservées de ce verbe, toutes deux poétiques<sup>1459</sup>, sont également ceux du verbe κνώσσω et il semble difficile, du moins pour le lecteur moderne, d'apprécier un quelconque écart entre le simple et le préverbe. La coexistence, y compris au sein des mêmes œuvres, du verbe simple κνώσσω et du préverbe κατακνώσσω, rappelle celle du verbe simple εὔδω, « dormir », rare et poétique, et du préverbe καθεύδω, de même sens mais bien plus fréquent, en particulier en prose et, de fait, le verbe κατακνώσσω s'intègre dans une petite série de préverbes en κατα<sup>o</sup> qui signifient « dormir »<sup>1460</sup>.

Comme κατακνώσσω, le préverbe καταρριγέω-ῶ (III, v. 1132) semble être une variante synonymique du verbe simple correspondant. Le verbe ριγέω-ῶ signifie « frissonner », le plus souvent de peur ; il se construit régulièrement avec un infinitif direct, « trembler à l'idée que », et avec un accusatif direct, « trembler à la vue de »<sup>1461</sup>. Le préverbe en κατα<sup>o</sup>, quant à lui, apparaît alors que le poète décrit la réaction de Médée après que Jason lui a promis de l'épouser une fois de retour en Grèce :

Ἦς φάτο· τῆ δ' ἔντοσθε κατεΐβετο θυμὸς ἀκουῆ,  
ἔμπης δ' ἔργ' αἰδήλα καταρρίγησεν ιδέσθαι.  
Il parla ainsi et le cœur [de la jeune fille], entendant cela, fut inondé [de bonheur] de l'intérieur ; cependant, elle frissonna à l'idée de ces actes horribles à voir.

Pour Francis Vian, l'infinitif ιδέσθαι dépend de l'adjectif αἰδήλος, ος, ον, avec une figure étymologique : le syntagme signifierait donc « des actes horribles à voir »<sup>1462</sup>. Hermann Fränkel choisit quant à lui de suivre les manuscrits F et N, qui présentent la leçon ἀρίδηλα, « évidents à voir, manifestes », car Médée s'inquiéterait de ce que sa conduite coupable soit connue de tous<sup>1463</sup>. Quoi

<sup>1459</sup> *Anthologie grecque*, XVI, ép. 208 attribuée à Gabriel, v. 1-2 :

Οὐδὲ κατακνώσσω οὐδ' ἄπνοος οὐδ' ἐνὶ δαιτὶ  
νόσφι πυρισπάρτου δῆγματός ἐστιν Ἔρωσ.

Eros, qu'il soit endormi, sans souffle ou au banquet, ne se tient pas éloigné de l'ardente morsure.

*Lapidaire orphique*, v. 321-322 :

ἢ δὲ κατακνώσσοσα καὶ ἡδέϊ περ μάλ' ἐν ὕπνῳ,  
ἀμφὶ σε χεῖρ' ὀρέγουσα ποτιπτύσσειν μενεαίνει·

Elle, même si vraiment elle dort dans un doux sommeil, tendant le bras vers toi, désirera t'embrasser.

<sup>1460</sup> Sur les verbes καταδαρθάνω, καθεύδω, κατευνάζω et καθυπνώω-ῶ, VIOLAS 2014, p. 568-576.

<sup>1461</sup> Ce verbe est un dénominatif issu de τὸ ρῖγος, « le froid ». Chez Apollonios, le verbe est employé pour le fait de « trembler » de peur (III, v. 435-438) :

εἰ δὲ σὺ γε ζυγὰ βουσὶν ὑποδδείσαις ἐπαιῖραι,  
ἢ καὶ οὐλομένου μεταχάσσει αἰμήτοιο,  
αὐτῷ κεν τὰ ἕκαστα μέλοιτό μοι, ὄφρα καὶ ἄλλος  
ἀνὴρ ἐρρίγησιν ἀρείονα φῶτα μετελθεῖν.

Si jamais tu craignais de mettre le joug aux bœufs ou si tu reculais face à la funeste moisson, je prendrais personnellement toutes les dispositions pour que tout homme, à l'avenir, tremblât de peur à l'idée d'attaquer un homme plus fort que lui.

Chez Homère, le verbe est employé absolument pour le fait de « trembler de peur » (*Iliade*, III, v. 259 ; IV, v. 148, 150 et 279 ; V, 351 et 596 ; XI, v. 254 et 345 ; XII, v. 208 et 331 ; XV, v. 34, 436 et 466 ; *Odyssée*, V, v. 116 et 171), avec un infinitif, « trembler à l'idée de » (*Iliade*, III, v. 353 ; VII, v. 114), avec un accusatif direct, « trembler à la vue de » (*Iliade*, XVI, v. 119 ; XVII, v. 175) et avec μή et l'optatif oblique (*Odyssée*, XXIII, v. 216).

<sup>1462</sup> VIAN 1980, p. 47, n. 4 et VIAN 1974, p. 136, n. au v. 1132. Voir aussi ARDIZZONI 1958, p. 222, n. au v. 1132 ; LIVREA 1973, p. 22, n. au v. 47 ; HUNTER 1989, p. 222, n. au v. 1132. Le syntagme ἔργ' αἰδήλα est bien attesté dans la poésie épique archaïque.

<sup>1463</sup> FRÄNKEL 1968, p. 423, n. au v. 1132.

qu'il en soit, le verbe καταρρίγιέω-ῶ régit les mêmes compléments que le verbe ῥιγιέω-ῶ et ne semble pas s'en distinguer par le sens.

L'*harpax* κατασκευλέω-ῶ, quant à lui, ne peut guère être rapproché du verbe simple correspondant, qui n'est attesté que dans le *Lexique* d'Hésychius<sup>1464</sup> ; on trouve en revanche le préverbe παρεσκευλέω-ῶ au vers 99 de l'*Héraclès* d'Euripide :

ἀλλ' ἡσύχαζε καὶ δακρυρρόους τέκνων  
πηγὰς ἀφαίρει καὶ παρευκήλει λόγοις  
Mais reste calme, arrête les fontaines de larmes que versent tes enfants et apaise-les par tes paroles.

Le préverbe désigne le fait de « rendre εὔκηλος, η, ον », c'est-à-dire de « rendre calme, libre de tout souci ». C'est également dans ce sens qu'est employé le préverbe en κατα<sup>o1465</sup> :

Στρευγομένης δ' ἄν' ὄμιλον ἐπήλυθεν εὐνήτειρα  
Νύξ ἔργων ἄνδρεςσι, καταευκήλησε δὲ πᾶσαν  
γαῖαν ὁμῶς.  
Pendant que Médée s'épuisait parmi leur troupe, la Nuit qui met fin aux travaux des hommes survint et calma toute la terre.

Le verbe, qui est également transitif, semble bien signifier « rendre εὔκηλος, α, ον ». Si le syntagme ἡ εὔκηλος γαῖα n'est attesté que très tardivement, cet adjectif étant surtout employé pour des personnes, on trouve des images similaires en poésie à partir de l'époque hellénistique<sup>1466</sup> et l'on trouve par exemple le syntagme ἡ ἡσυχος πόλις chez Euripide<sup>1467</sup>. Le verbe καταεὐκλήω-ῶ peut être rapproché de καταπραῦνω, « calmer », qui semble également être une variante synonymique du verbe simple correspondant et qu'Apollonios emploie, mais ce verbe reste rare et il n'est pas certain qu'il ait pu être à l'origine d'un phénomène d'analogie<sup>1468</sup>.

<sup>1464</sup> Hésychius, *Lexique*, s. v. εὐκαλεῖ ; le verbe est glosé par ἀτρεμίζει, « rester calme » ou « calmer ». On trouve en revanche le nom d'agent ἡ εὐκλήτειρα chez Hésiode (*Les Travaux et les Jours*, v. 464) :

Νειὸς ἀλεξιάρη παιδῶν εὐκλήτειρα.  
Une jachère détourne les maux et calme les enfants.

<sup>1465</sup> IV, v. 1058-1059. Le scholiaste glose le verbe par κατέπαυσεν, εἰς ἡσυχίαν ἦγαγεν, « faire s'arrêter, amener au calme ».

<sup>1466</sup> Pour εὔκηλος γαῖα, Apollinaire de Laodicée, *Metaphrasis psalmodum*, 2, 75, v. 18. Pour des brises, Oppien, *Halieutiques*, IV, v. 415. Pour le « calme », ἡ γαλήνη, Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, IV, v. 1249. Pour la Nuit personnifiée, Théocrite, *Idylles*, II, v. 193 ; pour une étoile personnifiée, Aratos, *Phénomènes*, v. 100. Pour des rames, Oppien, *Halieutiques*, V, v. 156. Pour une partie du corps, pour les ailes d'un rapace, Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, II, v. 935 ; pour la main, Oppien, *Halieutiques*, III, v. 474 ; pour le pied, *Anthologie grecque*, IX, ép. 826, v. 5

Pour des personnes, Homère, *Illiade*, I, v. 554 ; XVII, v. 371 ; *Odyssée*, III, v. 263 ; XIV, v. 479 ; *Hymne homérique à Hermès*, v. 480 ; *Hymne homérique à Héphaïstos*, v. 7 ; Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, v. 671 ; Eschyle, *Sept contre Thèbes*, v. 238 ; Sophocle, *Electre*, v. 241 ; Euripide, *Iphigénie à Aulis*, v. 644 ; Phérécrate, fr. 152 (éd. T. Kock dans *Comicorum Atticorum fragmenta*, vol. 1), v. 3 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, v. 598 et 1290 ; III, v. 219, 760 et 1172 ; IV, v. 61 et 390 ; Oppien, *Halieutiques*, I, v. 597 ; III, v. 87 ; Apollinaire de Laodicée, *Metaphrasis psalmodum*, 2, 140, v. 26. Pour des animaux, Oppien, *Halieutiques*, I, v. 408.

<sup>1467</sup> Euripide, *Les Suppliantes*, v. 324. Comme ἡ εὔκηλος γαῖα, le syntagme ἡ ἡσυχος γῆ est également attesté à date tardive (Plotin, *Ennéades*, V, 1, 2, où l'on trouve aussi ἡσυχος θάλασσα).

<sup>1468</sup> I, v. 265-266 :

Αὐτὰρ ὁ τῶν μὲν ἔπειτα κατεπρήνεν ἀνίας  
θαρσύνων·  
Alors, [Jason] calma leur chagrin en leur donnant courage.

Dans notre corpus, trois verbes en  $\kappa\alpha\tau\alpha^\circ$ ,  $\kappa\alpha\tau\alpha\kappa\nu\acute{\omega}\sigma\sigma\omega$ ,  $\kappa\alpha\tau\alpha\rho\rho\iota\gamma\acute{\epsilon}\omega\text{-}\tilde{\omega}$  et  $\kappa\alpha\tau\epsilon\upsilon\kappa\eta\lambda\acute{\epsilon}\omega\text{-}\tilde{\omega}$ , semblent être employés par Apollonios comme des variantes synonymiques du verbe simple, même s’il est difficile d’affirmer quoi que ce soit pour  $\kappa\alpha\tau\epsilon\upsilon\kappa\eta\lambda\acute{\epsilon}\omega\text{-}\tilde{\omega}$ , dont le verbe simple ne se trouve que chez Hésychius. A ces verbes, on peut également ajouter  $\kappa\alpha\tau\alpha\kappa\tau\epsilon\alpha\tau\acute{\iota}\zeta\omicron\mu\alpha\iota$  (III, v. 136), qui peut également être analysé comme une variante morphologique du verbe  $\kappa\alpha\tau\alpha\kappa\tau\acute{\alpha}\omicron\mu\alpha\iota\text{-}\tilde{\omega}\mu\alpha\iota$ <sup>1469</sup>. Ce traitement des préverbés en  $\kappa\alpha\tau\alpha^\circ$  n’est guère étonnant : les préverbés en  $\kappa\alpha\tau\alpha^\circ$  sémantiquement et syntaxiquement proches du verbe simple correspondant sont fréquents dès le texte homérique et continuent à l’être par la suite. Certains verbes, comme  $\kappa\alpha\tau\alpha\theta\eta\eta\sigma\kappa\omega$ ,  $\kappa\alpha\theta\epsilon\upsilon\delta\omega$  ou encore  $\kappa\alpha\tau\alpha\lambda\acute{\epsilon}\iota\pi\omega$ <sup>1470</sup>, sont des exemples bien connus et extrêmement fréquents. Depuis l’étude de Jean Brunel sur les préverbés en attique classique, il a souvent été dit que ces préverbés étaient d’aspect « déterminé », ce qui signifie que l’« aboutissement du procès » est envisagée, avec souvent une nuance d’achèvement<sup>1471</sup>. Il n’est pas certain que ce soit le cas ici et les verbes concernés sont quoi qu’il en soit trop rares pour l’affirmer ; en tout cas, pour le verbe  $\kappa\alpha\tau\alpha\kappa\nu\acute{\omega}\sigma\sigma\omega$ , l’emploi du préverbé en  $\kappa\alpha\tau\alpha^\circ$  doit vraisemblablement en être mis en rapport avec le verbe  $\kappa\alpha\theta\epsilon\upsilon\delta\omega$ , qui est la forme non-marquée.

#### d) Les préverbés en $\acute{\epsilon}\pi\iota^\circ$

Les préverbés en  $\acute{\epsilon}\pi\iota^\circ$  sont particulièrement nombreux dans notre corpus, avec vingt-sept verbes représentés sur 129 préverbés qui apparaissent pour la première fois dans les *Argonautiques*<sup>1472</sup>. Ces verbes ne forment pas un ensemble homogène. Dans certains de ces verbes, le préverbe semble jouer un rôle syntaxique<sup>1473</sup> ; pour un verbe, le préverbe semble jouer un rôle sémantique<sup>1474</sup> ; d’autres verbes, enfin, semblent devoir être rapprochés d’une autre forme, nominale ou verbale, qui présente déjà  $\acute{\epsilon}\pi\iota^\circ$ <sup>1475</sup>. Dans les onze autres verbes, le rôle du préverbe est plus difficile à cerner : le préverbé régit les mêmes compléments que le verbe simple et est employé dans un contexte très proche de celui dans lequel on trouve le verbe simple.

Voir aussi Isocrate, *Discours*, III, 34 ; IV, 13 ; Xénophon, *Mémoires*, II, 3, 16 ; *Commandant de la Cavalerie*, 1, 8 ; Platon, *Euthydème*, 288b ; *Timée*, 67a ; Aristote, *Rhétorique*, 1380b ; Polybe, *Histoires*, V, 52 ; VII, 19, 7 ; Bible des Septante, 2 *Maccabées*, 13, 26 ; *Psaumes*, 82, 2 ; 88, 10 ; *Proverbes*, 15, 18 ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XVIII, 35, 1. Le verbe continue à être employé de manière abondante, notamment chez Flavius Josèphe et Plutarque.

<sup>1469</sup> Cf. *supra*, p. 4.

<sup>1470</sup> Pour une liste d’exemples plus exhaustive, SCHWYZER 1968, vol. 2, p. 476.

<sup>1471</sup> BRUNEL 1939, p. 82-102 et p. 226-252. Pour les verbes qui désignent le fait de « mourir » ou de « détruire », avec une insistance sur l’achèvement du procès, VIOLAS 2014, p. 615-694 ; 2015. Aurore Violas remarque que ces verbes peuvent être rapprochés d’autres préverbés en  $\kappa\alpha\tau\alpha^\circ$  qui véhiculent l’idée d’immobilité ou de passivité.

<sup>1472</sup> On pourrait ajouter à ces verbes sept verbes en  $\acute{\epsilon}\pi\iota\pi\rho\omicron^\circ$  et un verbe en  $\acute{\epsilon}\pi\iota\pi\rho\sigma^\circ$ . Sur ces verbes, cf. *supra*, p. 4 pour  $\acute{\epsilon}\pi\iota\pi\rho\sigma^\circ$  et p. 4 pour  $\acute{\epsilon}\pi\iota\pi\rho\omicron^\circ$ .

<sup>1473</sup> C’est le cas de  $\acute{\epsilon}\pi\epsilon\rho\epsilon\upsilon\gamma\omicron\mu\alpha\iota$ ,  $\acute{\epsilon}\pi\iota\mu\acute{\upsilon}\rho\omicron\mu\alpha\iota$  et de  $\acute{\epsilon}\pi\alpha\lambda\iota\nu\delta\epsilon\omicron\mu\alpha\iota\text{-}\omicron\tilde{\omega}\mu\alpha\iota$  et  $\acute{\epsilon}\pi\iota$ , qui régissent un accusatif, de  $\acute{\epsilon}\pi\alpha\lambda\epsilon\tau\rho\epsilon\upsilon\omega$ , qui régit un génitif, et de  $\acute{\epsilon}\pi\iota\beta\rho\omicron\mu\acute{\epsilon}\omega\text{-}\tilde{\omega}$ ,  $\acute{\epsilon}\pi\iota\kappa\alpha\chi\lambda\acute{\alpha}\zeta\omega$ ,  $\acute{\epsilon}\pi\iota\beta\lambda\acute{\upsilon}\omega$  et  $\acute{\epsilon}\pi\iota\beta\lambda\acute{\upsilon}\zeta\omega$ , qui régissent un datif.

<sup>1474</sup> Il s’agit du verbe  $\acute{\epsilon}\pi\iota\text{...}\beta\rho\alpha\chi\epsilon\tilde{\iota}\nu$ .

<sup>1475</sup> Les verbes  $\acute{\epsilon}\pi\alpha\nu\theta\acute{\epsilon}\omega\text{-}\tilde{\omega}$ ,  $\acute{\epsilon}\pi\iota\tau\rho\chi\acute{\alpha}\omega\text{-}\tilde{\omega}$ ,  $\acute{\epsilon}\pi\iota\tau\mu\acute{\eta}\gamma\omega$  et  $\acute{\epsilon}\pi\iota\tau\rho\pi\acute{\alpha}\omega\text{-}\tilde{\omega}$  peuvent être rapprochés d’une variante morphologique qui présente elle aussi le préverbe  $\acute{\epsilon}\pi\iota^\circ$ . Les verbes  $\acute{\epsilon}\pi\alpha\nu\delta\rho\acute{\omega}\omega\text{-}\tilde{\omega}$ ,  $\acute{\epsilon}\pi\iota\zeta\upsilon\nu\acute{\omicron}\mu\alpha\iota\text{-}\omicron\tilde{\omega}\mu\alpha\iota$  et  $\acute{\epsilon}\pi\iota\chi\nu\acute{\omicron}\omega\text{-}\tilde{\omega}$  peuvent être rapprochés d’une forme nominale en  $\acute{\epsilon}\pi\iota^\circ$ .

De fait, les préverbés en ἐπι° qui fonctionnent comme des variantes synonymiques du verbe simple sont nombreux et disparates. Les verbes de sentiment et perception préverbés en ἐπι° qui sont proches des verbes simples correspondants sont nombreux et forment des séries bien identifiées, mais on pourrait également citer d'autres exemples, plus isolés, comme le verbe ἐπεγείρομαι, « se réveiller », qui est par exemple employé au vers 124 du chant X de l'*Iliade* :

νῦν δ' ἐμέο πρότερος μάλ' ἐπέγρετο καί μοι ἐπέστη·  
 Aujourd'hui, [Ménélas] s'est vraiment éveillé avant moi et est venu se placer à mes côtés.

Si ἐπι° joue un rôle syntaxique dans le verbe ἐφίστημι, qui régit le datif μοι, le rôle du préverbe dans ἐπεγείρω est plus difficile à saisir et la comparaison avec le verbe n'est guère éclairante<sup>1476</sup> :

Ἔγρετο δ' ἐξ ὕπνου, θεῖη δέ μιν ἀμφέχουτ' ὀμφή·  
 [Agamemnon] s'éveilla en sortant du sommeil et la voix divine [du Rêve] l'enveloppait.

Les verbes en ἐπι° dans lesquels le préverbe ne modifie ni la syntaxe ni le sens du verbe sont donc bien attestés par ailleurs. Certains verbes de notre corpus, comme les verbes de sentiment ou les verbes de perception, que nous étudierons d'abord, appartiennent à des séries homogènes et bien identifiées : les verbes de sentiment et de pensée de notre corpus peuvent être rapprochés de verbes épiques et les verbes de perception en ἐπι° sont fréquents dans tous les genres littéraires. D'autres, en revanche, semblent plus isolés et ne semblent pas véritablement former un ensemble homogène.

#### i. Les verbes qui désignent une opération de l'esprit

Parmi les douze verbes étudiés, cinq désignent une « opération de l'esprit » et relèvent d'une série bien identifiée dès le texte homérique, où les verbes de sentiment, de pensée ou de perception en ἐπι° qui semblent fonctionner comme des variantes synonymiques du verbe simple sont nombreux. Dans notre corpus, deux de ces verbes, ἐπαιγείρομαι (III, v. 470 et 1262) et ἐπιχώομαι-ῶμαι (III, v. 367), sont des verbes de sentiment et peuvent être rapprochés des verbes de mouvement en ἐπι° de la langue épique ; trois, ἐπιδοιάζω (III, v. 21), ἐπιέλδομαι (IV, v. 783) et ἐπιμητιάω-ῶ (III, v. 668), désignent un processus de pensée.

#### Verbes de sentiment en ἐπι° : une série caractéristique de la langue poétique ?

Notre corpus contient deux verbes de sentiment, ἐπαγείρομαι (III, v. 470 et 1262) et ἐπιχώομαι-ῶμαι (III, v. 367), qui semblent fonctionner comme des variantes synonymiques du verbe simple et que, de ce point de vue, on peut rapprocher de verbes bien attestés dans la langue poétique.

<sup>1476</sup> Homère, *Iliade*, II, v. 41. Pour BRUNEL 1939, p. 56-82, les préverbés en ἐπι° sont d'aspect « déterminé ». Pour ἐγείρομαι et ἐπεγείρομαι, il considère que le simple peut désigner « l'état d'insomnie dans lequel on est tenu » alors que le préverbé désignerait exclusivement le fait de « sortir du sommeil ». A titre d'exemple, il cite, pour le simple, Platon, *Apologie de Socrate*, 31a :

ὕμεις δ' ἴσως τάχ' ἂν ἀχθόμενοι, ὥσπερ οἱ νυστάζοντες ἐγείρομενοι  
 Vous êtes peut-être irrités, comme des dormeurs qui sont tenus éveillés (ou : que l'on réveille ?).

Pour le préverbé, Euripide, *Héraclès*, v. 1081-1082 :

φεύγετε μάργον  
 ἄνδρ' ἐπεγειρόμενον.  
 Fuyez le fou qui s'éveille !

Jean Brunel, dans son étude sur la valeur aspectuelle des préverbes en grec attique, considère que ces préverbés sont « déterminés » et permettent de distinguer « le sentiment agissant » du « sentiment considéré en lui-même »<sup>1477</sup>. De même, Pierre Chantraine, dans sa *Grammaire homérique*, considère que le préverbe ἐπι° « souligne le sentiment qui provient de tel ou tel événement »<sup>1478</sup>. De fait, les deux préverbés en ἐπι° de notre corpus, ἐπαγίομαι (III, v. 470 et 1262) et ἐπιχώομαι-ῶμαι (III, v. 367), régissent tous deux un datif instrumental qui désigne la cause du sentiment ressenti, mais cette construction est également admise par le verbe simple.

Le verbe simple ἀγίομαι (III, v. 470 et 1262), qu'il faut rapprocher de l'adverbe ἄγαν, « trop », désigne le fait de « constate[r] quelque chose de considérable ou d'excessif »<sup>1479</sup>, d'où, pour un excès qui tend vers l'excellence, « admirer » ou « constater avec plaisir » et, pour un excès à contenir, « jalouser » ou « constater avec déplaisir ». Ce verbe peut régir un accusatif direct, un datif instrumental ou un génitif ablatif qui désigne la cause du sentiment<sup>1480</sup>. Chez Apollonios, le verbe est par exemple employé dans le récit de la rencontre entre Médée et Jason (III, v. 1015-1016)<sup>1481</sup> :

Καί νύ κέ οἱ καί πᾶσαν ἀπό στηθέων ἀρύσασα  
 ψυχὴν ἐγγυάλιξεν ἀγαιομένη χατέοντι·

Et, oui, après l'avoir puisée du fond de sa poitrine, elle lui aurait remis toute son âme avec plaisir s'il l'avait désiré.

Le préverbé ἐπαγίομαι, dans ses deux attestations chez Apollonios<sup>1482</sup>, est également employé pour désigner le fait de « constater avec plaisir, se réjouir de » et régît un datif direct, construction qui est attestée pour le verbe simple chez Hésiode et peut-être chez Hérodote<sup>1483</sup> et qui

<sup>1477</sup> BRUNEL 1939, p. 74-82.

<sup>1478</sup> CHANTRAINE 1953, §151.

<sup>1479</sup> CHANTRAINE 1999, s.v. ἀγα-. Le grec, dès la langue homérique, connaît plusieurs thèmes issus d'un radical ἀγα- : déjà chez Homère coexistent un présent athématique ἄγαιμαι, qui est le thème le plus fréquent en prose, un présent thématique qui présente un suffixe \*y ἀγαιομαι et, avec un autre traitement du yod, un présent contracte en ἀγίομαι-ῶμαι. Cf. sur le traitement du \*y, CHANTRAINE 1942b, §63. On trouve également à de nombreuses reprises le thème d'aoriste sigmatique ἤγασ(σ)άμην et, une fois, le thème de futur ἀγάσσομαι. Apollonios, quant à lui, emploie exclusivement le thème de présent ἀγαιομαι ainsi que l'aoriste ἤγασάμην. Aucun autre thème issu d'un radical ἀγα- n'est attesté avec un préverbe ἐπι° : ἐπάγαμαι, \*ἐπαγάομαι-ῶμαι et \*ἐπαγάζομαι ne sont pas attestés.

<sup>1480</sup> Chez Apollonios, avec un génitif de cause, I, v. 141 ; employé absolument, I, v. 899 et III, v. 1016. L'accusatif direct n'apparaît pas chez Apollonios, mais on le trouve chez Homère dans le demi-vers formulaire μῦθον ἀγασσάμενοι (*Iliade*, VII, v. 404 ; VIII, v. 29 ; IX, v. 51 et 431 ; IX, v. 694 et 711).

<sup>1481</sup> Voir aussi I, v. 899 :

Τὴν δ' αὖτ' Αἴσονος υἱὸς ἀγαιομένος προσέειπεν·  
 Le fils d'Aïson, en se réjouissant, lui répondit.

Apollonios emploie également le thème d'aoriste ἤγασάμην avec un datif direct et un génitif de cause (I, v. 141) :

μή οἱ δῆμος ἐκλείης ἀγάσαιτο·  
 ... de crainte que son peuple ne le jalosât pour sa gloire.

<sup>1482</sup> On trouve par ailleurs le thème d'aoriste ἐπαγάσσατο avec la même construction et le même sens, dans un passage de la *Fondation de Lesbos* cité par Parthénios, poème qui a pu être attribué à Apollonios. Il est ici question de Pisidice qui, par amour pour Achille, se réjouit de la prise de Troie (fr. 12 [éd. J. Powell dans *Collectanea Alexandrina*], v. 18 :

ὄλοῦ δ' ἐπαγάσσατο πατρίδος οἴτω

Elle constate avec plaisir le destin funeste de sa patrie.

<sup>1483</sup> Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, v. 333 :

τῷ δ' ἦ τοι Ζεὺς αὐτὸς ἀγαιετα

Lui, c'est Zeus lui-même qui le regarde avec déplaisir.

Hérodote, *Histoires*, VIII, 69 :

οἱ δὲ ἀγαιομενοί τε καὶ φθονέοντες αὐτῇ...

est fréquente pour les variantes morphologiques de ἀγαίομαι<sup>1484</sup>. La première attestation se trouve dans la bouche de Médée, qui s'inquiète du sort de Jason (III, v. 470) :

οὐνεκεν οὐ οἱ ἔγωγε κακῆ ἔπαγαίομαι ἄτη.  
... à savoir que moi, je ne constate pas son triste malheur avec plaisir.

Le verbe apparaît à nouveau au vers 1262 du chant III, alors que Jason, qui vient de s'enduire du Prométhéion, en constate les effets :

τοῖος ἄρ' Αἰσονίδης ἔπαγαίετο κάρτεϊ γυίων  
Tel, l'Aisonide constatait avec plaisir la force de ses membres.

Du point de vue sémantique et syntaxique, le préverbe ne se distingue guère du verbe simple, qui est employé sans complément chez Apollonios mais que l'on trouve employé avec le datif chez Hésiode et peut-être chez Hérodote. Le datif est par ailleurs bien attesté avec les autres verbes issus du radical ἀγα-.

Le verbe ἐπιχώομαι-ῶμαι est un préverbe du verbe χῶομαι-ῶμαι, « être irrité », verbe poétique fréquent dans l'épopée homérique et bien employé chez Apollonios. Dans les *Argonautiques*, le verbe régit régulièrement un datif instrumental qui désigne l'origine de la colère, par exemple lorsque le narrateur compare Amycos au Géant Typhée<sup>1485</sup> :

Ἄλλ' ὁ μὲν ἢ ὀλοοῖτο Τυφώος ἠὲ καὶ αὐτῆς  
Γαίης εἶναι ἕκτο πέλωρ τέκος οἷα πάροιθεν  
χωομένη Διὶ τίκτεν·  
Mais l'un semblait être l'enfant monstrueux du funeste Typhée ou même un de la Terre elle-même, qu'elle avait jadis enfanté, en colère contre Zeus.

Le préverbe ἐπιχώομαι-ῶμαι, quant à lui, est employé dans la description de la réaction d'Aiétés après qu'Argos lui a exposé la raison de l'arrivée des Argonautes (III, v. 367-368) :

ἄναξ δ' ἐπεχώσατο μύθοις  
εἰσαῖων, ὕψοῦ δὲ χόλω φρένες ἠερέθοντο.  
Le roi fut irrité par les paroles qu'il entendait et son esprit fut soulevé par la colère.

Le verbe régit ici un datif instrumental qui désigne l'origine de la colère, μύθοις ; dans la seule autre attestation conservée, dans un passage des *Dionysiaques* qui semble largement inspiré des

---

Ceux qui la jalouaient et l'enviaient...

La forme ἀγαίομενοι n'est attestée que dans trois manuscrits (A, P *post correctionem* et R), les autres présentant ἀγεόμενοι (sur cette forme, cf. BECHTEL 1924, vol. 3, §10) ; par ailleurs, le verbe φθονέω-ῶ se construit régulièrement avec le datif, ce qui suffit à expliquer la présence de ce cas ici.

<sup>1484</sup> Chez Apollonios, avec un datif de personne et un génitif de cause, I, v. 141 :

μή οἱ δῆμος ἐκλείης ἀγάσαιτο·  
... de crainte que son peuple ne le jalouât pour sa gloire.

Avec un datif de personne, Homère, *Illiade*, XVII, v. 71 ; *Odyssée*, I, v. 389 (où Eustathe de Thessalonique présente le verbe νεμεσάω-ῶ) ; V, v. 122 et 129 ; VIII, v. 595 ; XIII, v. 173 ; Hésiode, fr. 33a (éd. R. Merkelbach et M. West), v. 22 ; Xénophon, *Cyropédie*, II, 4, 10. Avec un datif de chose, Hérodote, *Histoires*, IV, 75 :

οἱ δὲ Σκυῖται ἀγάμενοι τῇ πυρρῇ ὠρύνονται·  
Les Scythes, voyant l'étuve avec plaisir, poussèrent des hurlements.

Voir aussi Xénophon, *Cyropédie*, VI, 4, 9 ; *Banquet*, VIII, 29.

<sup>1485</sup> II, v. 38-40. La construction avec le datif direct est également bien attestée chez Homère, toujours avec un datif de personne (*Illiade*, I, v. 80 ; IX, v. 555 ; XXI, v. 306 ; XXIV, v. 606 ; *Odyssée*, V, v. 215 ; XXIII, v. 213).

Chez Apollonios, voir aussi avec περί et le datif, IV, v. 616 ; avec un génitif de cause, IV, v. 868 ; employé absolument, I, v. 492 et 1263 ; III, v. 110 (où le datif peut être régi par ἐριδαίνω ou par χῶομαι-ῶμαι), 566, 607, 632 et 1353 ; IV, v. 868.

*Argonautiques*, le verbe régit un datif de personne<sup>1486</sup>. Même si le verbe simple régit toujours un datif de personne et jamais un datif inanimé comme μύθοις, les deux constructions restent proches et il semble difficile d'imputer au préverbe ἐπι° la rection d'un datif inanimé : le préverbe ἐπιχώομαι-ῶμαι et le simple χώομαι-ῶμαι semblent donc fonctionner comme des variantes synonymiques.

S'il est vrai que les deux verbes de sentiments en ἐπι° de notre corpus régissent un datif instrumental, il n'est pas certain que cette construction puisse être attribuée au préverbe, d'une part parce que les verbes simples correspondants peuvent eux aussi régir un datif instrumental et d'autre part parce que les deux autres verbes de sentiment en ἐπι° des *Argonautiques*, ἐπαλαστέω-ῶ et ἐπιχαίρομαι, sont employés absolument et ne régissent donc pas un datif<sup>1487</sup>.

Le texte homérique contient également de nombreux verbes de sentiment ou de pensée qui semblent être des variantes synonymiques du verbe simple : pour les verbes de sentiment, on peut citer ἐπαγάλλομαι<sup>1488</sup>, ἐπαγλαίζομαι<sup>1489</sup>, ἐπιτέρπομαι<sup>1490</sup>, ἐπαλαστέω-ῶ<sup>1491</sup> ou encore ἐπιμηνίω<sup>1492</sup>.

<sup>1486</sup> Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XLVII, v. 17 :

οἰνοφόρῳ δ' ἀθέμιστος ἄναξ ἐπεχώσατο Βάκχῳ  
Le roi criminel s'irrita contre Bacchos porteur de vin.

Nonnos reprend ici le syntagme ἄναξ ἐπεχώσατο et l'emploie à la place métrique qui était la sienne chez Apollonios.

<sup>1487</sup> Pour ἐπαλαστέω-ῶ, employé absolument, III, v. 369 et, avec un accusatif d'objet interne, III, v. 557. Pour ἐπιχαίρομαι, employé absolument, IV, v. 55.

<sup>1488</sup> Homère, *Iliade*, XVI, v. 91-92 :

μηδ' ἐπαγαλλόμενος πολέμῳ καὶ δηϊότητι  
Τρῶας ἐναιρόμενος προτὶ Ἴλιον ἠγεμονεύειν  
Exalté par la guerre et le massacre alors que tu tues des Troyens, ne conduis pas [l'armée] jusqu'à Ilion.

Le verbe réapparaît, notamment chez Xénophon où il régit un syntagme prépositionnel en ἐπί et le datif (*Economique*, 4, 17), mais reste rare. Comme pour les verbes de notre corpus, le préverbe semble être une variante synonymique du simple (Homère, *Iliade*, XII, v. 113-115) :

οὐδ' ἄρ' ἔμελλε κακὰς ὑπὸ κῆρας ἀλύξας  
ἵπποισιν καὶ ὄχεσφιν ἀγαλλόμενος παρὰ νηῶν  
ἂν ἀπονοστήσειν προτὶ Ἴλιον ἠνεμόεσσαν·  
... et il ne devait pas échapper au malheur et rentrer des neufs vers la venteuse Ilion, fier de ses chevaux et de son char.

Voir aussi *Iliade*, II, v. 462 ; XVII, v. 473 ; XVIII, v. 132 ; XX, v. 222 ; *Odyssée*, V, v. 176 et VI, v. 272.

<sup>1489</sup> Pour le préverbe, Homère, *Iliade*, XVIII, v. 133 :

οὐδέ ἔφημι  
δηρὸν ἐπαγλαῖεῖσθαι, ἐπεὶ φόνος ἐγγύθεν αὐτῷ.  
... et je t'affirme qu'[Hector] ne jouira pas longtemps de cette gloire, car la mort s'approche de lui.

Pour le verbe simple, dans un contexte très proche, *Iliade*, X, v. 331, après qu'Hector a promis son char à Dolon :

ἀλλὰ σέ φημι διαμπερὲς ἀγλαῖεῖσθαι.  
... mais je t'affirme que tu jouiras perpétuellement de cette gloire.

<sup>1490</sup> Pour le préverbe, Homère, *Odyssée*, XIV, v. 228 :

ἄλλος γάρ τ' ἄλλοισιν ἀνὴρ ἐπιτέρπεται ἔργοις.  
Car chacun tire son plaisir d'activités différentes.

Le verbe simple est très fréquent ; par exemple, *Iliade*, III, v. 441 :

Ἄλλ' ἄγε δὴ φύλότητι τραπέιομεν εὐνηθέντε·  
Eh bien, allons, couchons-nous et jouissons de l'amour.

<sup>1491</sup> Pour le préverbe, Homère, *Odyssée*, I, v. 252 :

Τὸν δ' ἐπαλαστήσασα προσηύδα Παλλὰς Ἀθήνη·  
Pallas Athéna, en colère, lui dit.

Le verbe est repris par Apollonios (III, v. 369 et 557). Pour le simple, Homère, *Iliade*, XII, v. 163 :

καὶ ἀλαστήσας ἔπος ηῦδα·  
et, en colère, il prononça cette parole.

Voir aussi *Iliade*, XV, v. 21.

<sup>1492</sup> Pour le préverbe, Homère, *Iliade*, XIII, v. 460 :

αἰεὶ γὰρ Πριάμῳ ἐπεμήνιε δίῳ  
Il était en effet toujours en colère contre le divin Priam.

Ces verbes sont tous très rares, y compris en poésie, et ne sont que très rarement attestés hors de la langue poétique. De même, l'essentiel des exemples cités par Jean Brunel sont dans les textes tragiques ou comiques<sup>1493</sup>. Ces verbes de sentiment et de pensée en ἐπι° qui fonctionnent comme une variante synonymique du verbe simple sont en revanche plus rares hors de la langue poétique : ἐπιχαίρω et ἐφῆδομαι sont attestés dès l'époque classique mais semblent se spécialiser dans le fait de « se réjouir du malheur d'autrui » et le préverbe y joue donc un rôle sémantique<sup>1494</sup> ; le verbe épique ἐπιτέρπομαι n'apparaît pas en prose alors que τέρπομαι est fréquent ; ἐποργίζομαι est très rare et n'apparaît que dans la Septante<sup>1495</sup> ; en revanche, ἐπαισχύνω semble proche de αἰσχύνω, quoi qu'il soit beaucoup plus rare que le verbe simple<sup>1496</sup>.

L'emploi que fait Apollonios de ces deux verbes de sentiment en ἐπι° est donc très proche de ce que l'on peut observer par ailleurs en poésie et en particulier dans la langue épique. L'écart entre le simple et le préverbe, s'il existe, n'est donc guère perceptible.

### Verbes de pensée

A ces verbes, on peut ajouter trois verbes qui désignent un processus de pensée : ἐπιδοιάζω (III, v. 21), ἐπιέλδομαι (IV, v. 783) et ἐπιμητιάω-ῶ (IV, v. 783). Comme les verbes de sentiment, ces verbes ne se distinguent que difficilement du verbe simple correspondant, ni par la construction, ni par le sens.

Le préverbe ἐπιδοιάζω (III, v. 21) régit les mêmes compléments et présente le même sens que le verbe simple correspondant, δοιάζω. Le verbe simple, qu'il faut rapprocher du substantif ἡ δοιή, « le doute »<sup>1497</sup>, est également attesté pour la première fois chez Apollonios, mais ἐνδοιάζω est déjà

Pour le simple, cf. *supra*, p. 4-4, n. 62-70.

<sup>1493</sup> BRUNEL 1939, p. 74-82.

<sup>1494</sup> Pour ἐπιχαίρω, pour le fait de se réjouir du malheur d'autrui, Sophocle, *Ajax*, v. 961 ; Isocrate, *Eginétique*, 48 ; Aristophane, *Paix*, v. 1015 ; Démosthène, *Troisième philippique*, 61 ; *Contre Midias*, 134 ; Aristote, *Rhétorique*, 1379b. Pour le fait de se réjouir du bonheur d'un autre, Sophocle, *Ajax*, v. 136. Le verbe continue à être employé après l'époque classique. Apollonios (IV, v. 55) l'emploie en revanche comme une variante synonymique de χαίρω.

Pour ἐφῆδομαι, pour le fait de se réjouir du malheur d'autrui, Xénophon, *Helléniques*, IV, 5, 19 ; V, 2, 2 ; *Helléniques*, V, 3, 20 ; *Cyropédie*, VI, 1, 37 ; *Agésilas*, VII, 5 ; Démosthène, *Sur la liberté des Rhodiens*, 21 ; *Sur la couronne*, 18. Le verbe continue à être employé par la suite.

<sup>1495</sup> Bible des Septante, 2 *Maccabées*, 7, 33 :

εἰ δὲ χάριν ἐπιπλήξεως καὶ παιδείας ὁ ζῶν κύριος ἡμῶν βραχέως ἐπόργισται...

Si notre Seigneur qui est vivant s'irrite brièvement pour nous punir ou nous éduquer...

<sup>1496</sup> BRUNEL 1939, p. 80-81.

<sup>1497</sup> Ce substantif, qu'il faut rapprocher de δύο, « deux », et de l'adjectif δοιοί, αἱ, ἄ, « double », n'est attesté que dans le syntagme ἐν δοιῇ, « dans le doute », par exemple dans l'*Illiade* (IX, v. 230-231) :

ἐν δοιῇ δὲ σαωσέμεν ἢ ἀπολέσθαι

νῆας εὐσσελμούς, εἰ μὴ σύ γε δύσειαι ἀλκίην.

Il n'est pas possible de savoir si les navires aux bonnes planches seront sauvés ou périront si tu ne t'armes pas de ta force.

Voir aussi Callimaque, *Hymne à Zeus*, v. 5 ; Crantor, fr. 16 (éd. F. Mullach dans *Fragmenta philosophorum Graecorum*, vol. 3), v. 1. Le verbe ἐνδοιάζω pourrait être dénominal d'un composé hypostatique issu de ce syntagme prépositionnel, mais un tel composé n'est pas attesté.

attesté chez Thucydide<sup>1498</sup>. Apollonios emploie le verbe simple au vers 819 du chant III, alors que Médée vient de décider de la conduite à tenir vis-à-vis de Jason<sup>1499</sup> :

οὐδ' ἔτι βουλάς  
ἄλλη δοιάζεσκεν ·  
... et elle n'hésitait plus sur les décisions à prendre.

Le verbe régit ici un accusatif βουλάς, qu'il semble falloir interpréter comme un accusatif de relation et qui désigne quoi qu'il en soit l'objet du doute. Le préverbe en ἐπι° régit également l'accusatif βουλάς. Ce verbe apparaît au début du chant III, alors qu'Héra et Athéna hésitent quant à la manière de venir en aide aux Argonautes (III, v. 19-21) :

Ἀλλά τοι οὐ πω  
φράσσασθαι νοέω τοῦτον δόλον ὅς τις ὀνήσει  
θυμὸν ἀριστήων · πολέας δ' ἐπεδοίασα βουλάς.  
Mais je m'aperçois que je ne peux pas encore te proposer la ruse qui aidera le courage des héros. J'ai hésité sur de nombreuses décisions.

Athéna a eu plusieurs idées, mais n'a pu s'arrêter sur aucune d'entre elles et c'est finalement Héra qui proposera de rendre Médée amoureuse. Comme pour le verbe simple, l'accusatif semble désigner les différentes possibilités qui font l'objet d'un doute : le verbe signifierait alors « mettre en doute ». La seule autre attestation de ce verbe qui soit antérieure à l'époque byzantine, chez Macaire de Scété, signifie également « douter », mais le verbe y est employé avec un participe<sup>1500</sup>.

L'*hapax* ἐπιμητιάω-ῶ est lui aussi très proche du verbe simple correspondant, le verbe épique μητιάω-ῶ. Chez Homère comme chez Apollonios, ce verbe signifie « réfléchir, avoir une pensée à

---

<sup>1498</sup> Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, I, 36, 1 :

ὅταν ἐς τὸν μέλλοντα καὶ ὅσον οὐ παρόντα πόλεμον τὸ αὐτίκα περισκοπῶν ἐνδοιάζει χωρίον προσλαβεῖν  
... lorsque, pour la guerre qui arrive et qui est pour ainsi dire déjà là, il observe la situation présente et hésite à s'allier avec un territoire...

Voir aussi I, 122, 3 et VI, 91, 4. On trouve également le verbe simple au thème d'aoriste ἐδοίαξα chez Bacchylide (*Epinicies*, XI, v. 87), mais le verbe, qui régit ici un infinitif, semble être une variante synonymique de δοκέω-ῶ :

δοίαξε δὲ φάσσανον ἄμ-  
φακες ἐν στέρνοισι πᾶσαι.

Il décida de s'enfoncer dans la poitrine une épée à double tranchant.

<sup>1499</sup> Voir aussi, employé absolument, III, v. 770. En revanche, en III, v. 955 et en IV, v. 574, le verbe doit être rapproché de l'aoriste homérique ἐδοίασατο (dans un vers formulaire en *Iliade*, XIII, v. 458 ; XIV, v. 23 ; XVI, v. 652 ; *Odyssée*, V, v. 474 ; VI, v. 145 ; X, v. 153 ; XV, v. 204 ; XVIII, v. 93 ; XXII, v. 338 ; XXIV, v. 239). Sur cette question, cf. P. BUTTMANN 1861, p. 214 ; MOONEY 1912, p. 266, n. au v. 770.

<sup>1500</sup> Macaire de Scété, *De charitate* (MPG 34), p. 924, l. 15

οὐκ ἐπιδοιάσεις πάντων ὑψηλοτέρους εἰπῶν.

Tu n'hésiteras pas en disant qu'ils sont plus haut que tout.

l'esprit » : il peut être employé de manière intransitive<sup>1501</sup> ou avec un accusatif direct<sup>1502</sup>. Au moyen, il peut également régir un infinitif ou une interrogative indirecte et signifie alors « réfléchir à »<sup>1503</sup>.

Quant au préverbe ἐπιμητιάω-ῶ, son unique occurrence se trouve au vers 668 du chant III, alors que Chalkiopé, inquiète pour ses fils, s'apprête à demander l'appui de sa sœur :

ἦ δ' ἐνὶ παισὶν  
ἦστ' ἐπιμητιόωσα κασιγνήτην ἀρέσασθαι.  
[Chalkiopé] était assise parmi ses enfants, réfléchissant à se concilier sa sœur.

Le verbe, qui est ici employé à l'actif, régit ici l'infinitif ἀρέσασθαι, construction rare pour le verbe simple, qui n'est attestée pour l'actif que dans un fragment de Dorothee de Sidon et qui, pour le moyen, l'est une fois chez Homère et une fois chez Quintus de Smyrne<sup>1504</sup>, mais les infinitifs de but sont fréquents dans la langue épique.

L'*hapax* ἐπιέλδομαι, enfin, ne semble guère se distinguer du verbe simple ἔλδομαι. Le verbe simple, relativement fréquent dans la langue poétique, signifie « désirer, souhaiter » et régit régulièrement un infinitif direct, y compris chez Apollonios<sup>1505</sup>. C'est également la construction de ἐπιέλδομαι dans son unique attestation, quand Héra demande à Thétis de venir en aide aux Argonautes (IV, v. 783) :

Κέκλυθι νῦν, Θέτι δῖα, τὰ τοι ἐπιέλδομ' ἐνισπεῖν.  
Ecoute donc, divine Thétis, ce que je souhaite te dire.

<sup>1501</sup> Chez Apollonios, III, v. 611-612 :

ἦ δὲ καὶ αὐτῆ  
πρόσθεν μητιάσκει  
Elle-même aussi y avait souvent pensé par le passé.

Voir aussi IV, v. 1070 et Homère, *Iliade*, VII, v. 45.

<sup>1502</sup> A l'actif transitif, III, v. 210, avec un jeu sur le syntagme homérique κατὰ μητιώω (*Iliade*, XV, v. 27 ; XVIII, v. 312 ; *Odyssée*, I, v. 234) :

τοῖσι δὲ νισσομένοις Ἥρη φίλα μητιόωσα  
Héra ayant des pensées bienveillantes envers eux, qui avançaient...

Voir aussi IV, v. 526 ; sans datif d'intérêt, III, v. 24 ; avec un syntagme prépositionnel en ἐπί et le datif, IV, v. 7 ; avec un syntagme prépositionnel en περί et le génitif, IV, v. 492. Pour les attestations homériques, *Iliade*, X, v. 208 et 409 ; XX, v. 153. Avec un accusatif direct et un datif d'intérêt, *Odyssée*, VI, v. 14 et VIII, v. 9.

<sup>1503</sup> Avec une interrogative indirecte, II, v. 1278-1279 :

ᾧρη δ' ἦμιν ἐνὶ σφίσι μητιόωσθαι  
εἴτ' οὖν μελιχίη πειρησόμεθ' Αἰήταο,  
εἴτε καὶ ἀλλοίη τις ἐπήβολος ἔσσειται ὄρμη.

Pour nous, l'heure est venue de décider entre nous si nous approcherons Aïétés avec douceur ou si c'est autrement que notre assaut sera victorieux.

Voir aussi III, v. 506. Au moyen, avec un accusatif direct, III, v. 743 :

τοῖα παρὲς οὗ πατρὸς ἐπ' ἀνέρι μητιόωσθαι.  
... d'avoir à l'insu de son père de telles pensées en faveur de cet homme.

Chez Homère, avec un infinitif, *Iliade*, XII, v. 17 ; avec une interrogative indirecte, XXII, v. 174.

<sup>1504</sup> Pour l'actif, Dorothee de Sidon, fr. p. 384 (éd. D. Pingree), 4, l. 16. Pour le moyen, Homère, *Iliade*, XII, v. 17 ; Quintus de Smyrne, XII, v. 249.

<sup>1505</sup> Avec un infinitif direct, Homère, *Iliade*, XIII, v. 638 ; *Odyssée*, IV, v. 162 ; V, v. 219 ; XVIII, v. 164 ; XX, v. 35 ; Pindare, *Olympiques*, I, v. 4 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, v. 984 ; II, v. 50 ; III, v. 383 et 819 ; IV, v. 186 et 546. Avec un accusatif direct, Homère, *Iliade*, V, v. 481 ; *Odyssée*, I, v. 409 ; XXIII, v. 6. Avec un génitif direct, Homère, *Iliade*, XIV, v. 276 ; XXIII, v. 122 ; *Odyssée*, V, v. 210 ; XIV, v. 42 ; XV, v. 66 ; Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, v. 381 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, II, v. 949 ; III, v. 522, 747 et 1259 ; fr. 12 (éd. J. Powell dans *Collectanea Alexandrina*), v. 9. Employé absolument, Homère, *Iliade*, VII, v. 4 et 7 ; *Odyssée*, XII, v. 438 ; XXI, v. 209 ; XXIV, v. 400 ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, v. 110 ; II, v. 1092 et 1285 ; III, v. 601 et 956 ; IV, v. 1415. Au passif, Homère, *Iliade*, XVI, v. 494.

Là encore, le préverbe régit des compléments qui sont admis par le verbe simple et ne semble pas s'en distinguer du point de vue du sémantisme.

Ces trois verbes en ἐπι° qui désignent un processus de pensée sont donc sémantiquement et syntaxiquement proches du verbe simple correspondant, au point que le lecteur moderne peine à percevoir ce qui motive l'emploi du préverbe. Là encore, ces verbes ont des parallèles dans la langue homérique, comme ἐπιέλπομαι<sup>1506</sup> ou ἐπιφράζομαι<sup>1507</sup>, qui restent rares. Quelques verbes de pensée en ἐπι° sont très fréquents en prose classique, mais ils ne semblent pas vraiment former une série cohérente, même si leur existence a pu jouer un rôle dans l'emploi de ἐπιέλδομαι, ἐπιμητιάω-ῶ et ἐπιδοιάζω chez Apollonios. Le verbe ἐπιέλδομαι, « souhaiter, désirer », peut par exemple être rapproché du verbe ἐπιθυμέω-ῶ, qui est extrêmement fréquent, mais le verbe simple n'est pas attesté. De même, ἐπινοέω-ῶ est un verbe très fréquent en prose à partir de l'époque classique, mais le verbe simple n'est en revanche attesté qu'en poésie et il est donc difficile de comparer les deux verbes. En revanche, les verbes \*ἐπινομίζω, \*ἐπιδοκέω-ῶ et \*ἐποίομαι ne sont pas attestés avant la période byzantine, ἐφηγέομαι-οὔμαι n'est pas un verbe de pensée<sup>1508</sup> et ἐπιβουλεύω, « comploter », se distingue nettement de βουλεύω par le sens.

## ii. Un verbe de perception : ἐπιπαμφαλάω-ῶ (II, v. 127)

Enfin, notre corpus contient un verbe de perception en ἐπι°, ἐπιπαμφαλάω-ῶ, qui, contrairement aux verbes de sentiment et de pensée, peut être rapproché d'une importante série de verbes de perception en ἐπι°, qui sont à la fois attestés en poésie et en prose.

---

<sup>1506</sup> Pour le préverbe, Homère, *Iliade*, I, v. 545-546 :

Ἥρη μὴ δὴ πάντας ἐμοῦς ἐπιέλπεο μύθους  
εἰδήσειν·

Héra, n'espère pas connaître tous mes desseins.

Voir aussi *Odyssée*, XXI, v. 126. Le verbe simple est fréquent ; par exemple, Homère, *Iliade*, III, v. 111-112 :

Ὡς ἔφαθ', οἳ δ' ἐχάρησαν Ἀχαιοὶ τε Τρῶές τε  
ἐλπόμενοι παύσασθαι οἴζυροῦ πολέμοιο.

Il parla ainsi et les Achéens et les Troyens se réjouirent, espérant qu'il mettrait fin à la pénible guerre.

<sup>1507</sup> Pour le préverbe, Homère, *Iliade*, II, v. 281-282 :

ὥς ἅμα θ' οἳ πρῶτοί τε καὶ ὕστατοι υἱὲς Ἀχαιῶν  
μῦθον ἀκούσειαν καὶ ἐπιφρασσάιτο βουλήν·

... pour que les fils des Achéens, du premier jusqu'au dernier, puissent entendre ses paroles et réfléchir à ses propositions.

Voir aussi *Iliade*, XIII, v. 741 et *Odyssée*, V, v. 183 ; XV, v. 444 ; avec une infinitive, *Iliade*, V, v. 665 ; avec une exclamative indirecte, XXI, v. 410. Dans quelques attestations, le verbe semble signifier « remarquer, reconnaître » (*Odyssée*, VIII, v. 94 et 533 ; XVIII, v. 94). Pour le verbe simple, cf. *supra*, p. 4, n. 936.

<sup>1508</sup> Ce verbe désigne le fait de conduire un magistrat vers quelqu'un pour qu'il procède à son arrestation. Démosthène, *Contre Androtion*, 26 :

τοῖς ἄρχουσιν ἐφηγοῦ·

Conduis les archontes [à lui].

Voir aussi Démosthène, *Contre Androtion*, 27 ; *Contre Aristogiton II*, 9.

Le verbe *παμφαλάω-ῶ* désigne les mouvements du regard qui se dirigent de tous les côtés sous l'effet de la peur et de l'enthousiasme<sup>1509</sup>, par exemple chez Lycophron<sup>1510</sup> :

μόσσυνα φηγότευκτον, ὡς λυκοψίαν  
 κόρη κνεφαίαν, ἄγχι παμφαλώμενος,  
 χαλκηλάτῳ κνώδοντι δειματομένη.  
 ... il jette alentours des regards apeurés sur sa cabane de chêne, comme la jeune fille sur l'ombre du crépuscule, quand elle est effrayée par un couteau d'airain.

Si les premières attestations de ce verbe apparaissent à l'époque hellénistique, un scholiaste aux *Argonautiques* rappelle que le verbe simple est employé par Hipponax et Anacréon et que ce verbe est donc ancien<sup>1511</sup>.

Le verbe *ἐπιπαμφαλάω-ῶ*, qui est un *hapax*, désigne également le fait de « regarder quelque chose » et régit, comme le simple, un accusatif direct (II, v. 123-129) :

Ἦς δ' ὄτ' ἐνὶ σταθμοῖσιν ἀπείρονα μῆλ' ἐφόβησαν  
 ἦματι χειμερίῳ πολιοὶ λύκοι ὀρμηθέντες  
 λάθρη εὐρρίνων τε κυνῶν αὐτῶν τε νομήων,  
 μαίονται δ' ὅ τι πρῶτον ἐπαΐζαντες ἔλωσι,  
 πόλλ' ἐπιπαμφαλῶντες ὁμοῦ, τὰ δὲ πάντοθεν αὐτως  
 στείνονται πίπτοντα περὶ σφίσιν ὥς ἄρα τοί γε  
 λευγαλέως Βέβρυκας ὑπερφιάλους ἐφόβησαν.  
 De même que, dans les étables, un jour d'hiver, des loups gris effraient d'innombrables brebis, s'étant rué sur elles à l'insu des chiens au bon flair et des bergers eux-mêmes, et qu'ils cherchent celle qu'ils doivent attaquer et emporter, en regardant beaucoup en même temps, et que, pressées les unes contre les autres, elles tombent les unes à côté des autres, de même [les Argonautes] effrayaient terriblement les Bebryces arrogants.

Les loups, qui hésitent quant à la brebis qu'ils vont attaquer, en regardent plusieurs à la fois. L'emploi du préverbe *ἐπι°* associé au thème *παμφαλάω-ῶ* participe de l'importante allitération en occlusives labiales, qui souligne peut-être la vitesse de déplacement du regard, qui passe d'une brebis à l'autre dans un mouvement rapide : les vers 126 à 129 contiennent en effet quinze occlusives labiales, dont quatre occlusives labiales sourdes dans les cinq premières syllabes du vers 127, où l'on trouve le verbe *ἐπιπαμφαλάω-ῶ*<sup>1512</sup>.

Le verbe *ἐπιπαμφαλάω-ῶ*, que le scholiaste glose par *ἐπιδέρκομαι*, peut aisément être rapproché d'autres verbes de perception préverbés en *ἐπι°*. Le verbe *ἐφοράω-ῶ*, en particulier, est

<sup>1509</sup> SKODA 1983, §4.9. Ce verbe est rapproché du substantif ὁ φαλός, transmis par Hésychius, qui le glose par λευκός. On reconstruit une forme à redoublement \*φαλ-φαλ-άω, qui devrait aboutir à \*φαιφαλάω-ῶ, mais la présence de la nasale a été expliquée par l'influence du pronom-adjectif neutre πάν. Cf. SKODA 1983, §4.9 ; BECHTEL 1924, vol. 2, p. 324 ; CHANTRAINE 1999, s. v. παμφαλάω.

<sup>1510</sup> Lycophron, *Alexandra*, v. 1432-1434. Voir aussi Héronidas, *Mimes*, IV, v. 77, pour le fait de regarder une œuvre avec admiration, et Erycius, fr. 407 (éd. H. Lloyd-Jones et P. Parsons dans *Supplementum Hellenisticum*).

<sup>1511</sup> *Scholia uetera in Apollonium Rhodium* (éd. C. Wendel), sch. à II, v. 123-129.

<sup>1512</sup> II, v. 126-129, où nous soulignons les occlusives labiales :

μαίονται δ' ὅ τι πρῶτον ἐπαΐζαντες ἔλωσι,  
 πόλλ' ἐπιπαμφαλῶντες ὁμοῦ, τὰ δὲ πάντοθεν αὐτως  
 στείνονται πίπτοντα περὶ σφίσιν ὥς ἄρα τοί γε  
 λευγαλέως Βέβρυκας ὑπερφιάλους ἐφόβησαν.  
 ... et qu'ils cherchent celle qu'ils doivent attaquer et emporter, les regardant toutes en même temps, et que, pressées les unes contre les autres, elles tombent les unes à côté des autres, de même [les Argonautes] effrayaient terriblement les Bebryces arrogants.

fréquent dans tous les genres littéraires<sup>1513</sup>. Il est notamment employé par Apollonios au vers 1183 du chant IV, alors que les Phéaciennes s'empressent de venir voir les Argonautes :

Ἥρωας δὲ γυναῖκες ἀολλέες ἔκτοθι πύργων  
βαῖνον ἐποψόμεναι·

Les femmes, en foule, sortaient à l'extérieur des remparts pour voir les héros.

Ce verbe semble simplement signifier « voir » chez Apollonios et est très proche du verbe simple. C'est également le sens de ce verbe dans le texte homérique<sup>1514</sup>. Dans la langue classique, le présent ἐφοράω-ῶ semble parfois être employé pour désigner une « surveillance » davantage qu'un simple « regard », même si ce n'est pas le cas dans toutes les attestations : il semble en revanche s'agir d'un regard attentif et concentré<sup>1515</sup>. De même, ἐπιβλέπω semble être une variante synonymique de βλέπω<sup>1516</sup>.

Ce verbe s'insère donc dans une importante série de verbes de perception préverbés en ἐπι° dans lesquels le préverbe ne semble pas modifier la construction ou le sens du verbe. Contrairement aux verbes de sentiment en ἐπι°, qui sont caractéristiques de la langue épique, et aux verbes de pensée, qui sont surtout attestés dans la langue épique mais avec quelques exemples très fréquents en prose, les verbes de perception préverbés en ἐπι° sont fréquents dans tous les genres littéraires, y compris en prose hellénistique. Si le thème verbal employé par Apollonios est rare, son association avec le préverbe ἐπι° rappelle en revanche des verbes très fréquents et n'est donc guère surprenante.

### iii. Des verbes isolés ?

Notre corpus contient d'autres verbes en ἐπι° qui fonctionnent également comme des variantes synonymiques du verbe simple mais qui forment un ensemble moins cohérent. Sur le plan syntaxique,

<sup>1513</sup> BRUNEL 1939, p. 64-71 ; CHANTRAINE 1953, §151.

<sup>1514</sup> Pour un dieu qui « voit » les hommes et leurs actions, Homère, *Iliade*, III, v. 277 ; *Odyssée*, XI, v. 109 ; XII, v. 323 (où ἐφοράω-ῶ est associé à ἐπακούω) ; XIII, v. 214 ; XVII, v. 487. Pour le simple fait de « voir » un événement, *Iliade*, XIV, v. 145 ; XXII, v. 61 ; *Odyssée*, VII, v. 324 ; XIX, v. 260 et 597 ; XX, v. 233 ; XXIII, v. 19. Pour le fait de « jeter les yeux » sur quelqu'un pour le choisir, *Iliade*, IX, v. 167 ; *Odyssée*, II, v. 294.

<sup>1515</sup> Par exemple, chez Xénophon, *Economique*, 4, 6 :

καὶ τοὺς μὲν ἀμφὶ τὴν ἑαυτοῦ οἰκίῃσιν αὐτοὺς ἐφορᾷ, τοὺς δὲ πρόσω ἀποικοῦντας πιστοὺς πέμπει ἐπισκοπεῖν·  
Et [les troupes] qui se trouvent autour de sa maison, il les inspecte lui-même, mais ceux qui résident loin, il envoie des hommes de confiance pour les surveiller.

Voir aussi, pour un gouverneur qui surveille un territoire, *Economique*, 4, 8. Pour un soldat qui en surveille un autre pour s'assurer qu'il va bien, *Cyropédie*, III, 3, 41 ; VI, 3, 27 ; pour Cyrus qui observe ses troupes, *Cyropédie*, V, 3, 59 et 4, 18. Avec le sens de « voir », pour un éclaireur qui reste à portée de vue du reste de l'armée, *Anabase*, VI, 3, 14 ; pour le fait de « voir » quelqu'un, *Cyropédie*, V, 3, 56 ; *L'art de la chasse*, 7, 7 ; pour les dieux qui voient tout, *Cyropédie*, VIII, 7, 22. Pour le thème d'aoriste ἐπεῖδον, « voir », *Helléniques*, II, 4, 17 ; *Anabase*, III, 1, 13 ; VII, 1, 30 ; 6, 31 ; *Cyropédie*, VIII, 7, 7 ; *Revenus*, 6, 1.

<sup>1516</sup> Par exemple, chez Platon, *Phédon*, 63a :

καὶ ἐπιβλέψας εἰς ἡμᾶς  
et [Socrate], en regardant vers nous...

Voir aussi, en emploi métaphorique, pour le fait de « considérer, étudier » des discours, *Lois*, 811d. Le verbe continue à être employé par la suite et est notamment très fréquent dans la Septante. Par exemple, pour les attestations du Pentateuque, *Genèse*, 19, 26 :

καὶ ἐπέβλεψεν ἡ γυνὴ αὐτοῦ εἰς τὰ ὀπίσω καὶ ἐγένετο στήλη ἁλός.  
Et la femme [de Lot] regarda en arrière et devint une colonne de sel.

Voir aussi *Genèse*, 19, 28 ; *Exode*, 14, 24 ; *Lévitique*, 26, 9 ; *Nombres*, 26, 9 ; 12, 10 ; 21, 9 ; *Deutéronome*, 9, 27.

les verbes ἐπαχλύω et ἐπιχρεμέθω sont intransitifs alors que ἐπικλονέω-ῶ, ἐπικραδάω-ῶ et ἐπιφαιδρύνω sont transitifs. Sur le plan morphologique, ἐπαχλύω, ἐπικλονέω-ῶ, ἐπικραδάω-ῶ et ἐπιφαιδρύνω présentent un thème dénomiatif alors que ἐπιχρεμέθω semble davantage devoir être interprété comme un déverbal<sup>1517</sup>. Sur le plan sémantique, ces verbes sont également très disparates.

Pour ces verbes, il s'agira d'abord d'établir de manière systématique que ces verbes sont bien des variantes synonymiques du verbe simple correspondant : nous traiterons ces verbes par ordre alphabétique, avant d'étudier les verbes ἐπιφαιδρύνω, qui pose des difficultés d'établissement du texte, et ἐπικλονέω-ῶ, qu'il faut peut-être lire dans le texte homérique. Nous verrons ensuite que, du moins dans notre corpus, ces verbes semblent avoir une affinité importante avec le participe présent, ce qui rejoint les observations de Paula Lorente Fernandez au sujet des préverbés chez Isocrate, sans qu'il soit certain que ce soit véritablement significatif étant donné la taille du corpus.

### Le verbe ἐπαχλύω (IV, v. 1480)

Le verbe simple ἀχλύω est un dénomiatif issu du substantif ἡ ἀχλύς, « la brume, le brouillard », pour le phénomène météorologique ou pour le « voile » qui se répand devant les yeux lorsque la vue se trouble, mais, dans un cas comme dans l'autre, toujours en lien avec le fait une vision difficile<sup>1518</sup>, y compris chez Apollonios<sup>1519</sup> :

Κελαινὴ δ' οὐρανὸν ἀχλύς  
ἄμπεγεν, οὐδέ πη ἄστρα διαγέα φαίνετ' ἰδέσθαι  
ἐκ νεφέων, σκοτόεις δὲ περὶ ζόφος ἠρήρειστο.  
Une brume noire enveloppait le ciel ; les astres brillants n'étaient en aucune manière  
visibles à travers les nuages et les sombres ténèbres s'étendaient alentours.

Le verbe ἀχλύω signifie alors « être recouvert de brume, devenir impénétrable à l'œil ». Il est employé à deux reprises dans l'*Odyssée*, pour la mer qui s'obscurcit sous l'effet des nuages (XII, v. 405-406 et XIV, v. 303-304) :

δὴ τότε κυανέην νεφέλην ἔστησε Κρονίων  
νηὸς ὕπερ γλαφυρῆς, ἤχλυσε δὲ πόντος ὑπ' αὐτῆς.  
Alors, le Kronide plaça un nuage noir au-dessus du navire creux et la mer en dessous fut  
recouverte de brume.

<sup>1517</sup> Sur ce verbe, cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

<sup>1518</sup> Pour la « brume », le « brouillard » qui empêche de voir, Homère, *Iliade*, V, v. 127 ; XV, v. 668 ; *Odyssée*, VII, v. 41 ; XX, v. 357 ; Eschyle, *Les Perses*, v. 667 ; *Les Euménides*, v. 379 ; Aristote, *Météorologiques*, II, 361a et 367b ; III, 373a, 373b, 374a, 377b ; *Du sens et du sensible*, 440a ; *Des couleurs*, 794a ; Théophraste, *De igne*, fr. 75 ; Aratos, *Phénomènes*, v. 432 et 893.

Pour le « brouillard », le « voile » qui recouvre les yeux quand la vue se trouble, Homère, *Iliade*, V, v. 696 (et Platon, *Alcibiade mineur*, 150d et 150e, en référence à cette scène) ; XVI, v. 344 ; XX, v. 321 et 341 ; XXII, v. 88 ; Archiloque, fr. 191 (éd. M. West, *Iambi et elegi Graeci*, vol. 1), v. 2 ; Critias, fr. 6 (éd. M. West, *ibid.*, vol. 2) ; Collection hippocratique, *Maladies des femmes I*, 50 ; *Maladies des femmes II*, 171 ; *Prorrhétique II*, 20 ; Théophraste, *Histoire des plantes*, VII, 6, 2 ; personnifié, Hésiode, *Bouclier*, v. 264.

Pour une affection de l'utérus, Collection hippocratique, *Maladies des femmes*, 172.

<sup>1519</sup> II, v. 1103-1105. Pour le « brouillard » qui obscurcit la vision de Médée sous l'effet de l'émotion, III, v. 725 ; pour Mopsos à la suite de sa blessure, IV, v. 1525. Pour le « nuage » qui dérobe les héroïnes de Libye à la vue de Jason, IV, v. 1361. Sur ce substantif et ses dérivés dans les *Argonautiques*, N. Wolff, *Lumière et obscurité dans les Argonautiques d'Apollonios de Rhodes*, p. 89-90.

Apollonios emploie également le verbe, pour les yeux de Médée qui « s'embrument » sous l'effet de l'émotion (III, v. 962-963) :

ὄμματα δ' αὐτῶς  
ἤχλυσαν, θερμὸν δὲ παρηίδας εἶλεν ἔρευθος·  
Ses yeux furent recouverts de brume et une brûlante rougeur lui envahit les joues.

Le préverbe apparaît dans une comparaison homérique qui intervient après que Lyncée a aperçu Héraclès au loin (IV, v. 1477-1480) :

Ἄτὰρ τότε γ' Ἡρακλῆα  
μοῦνος ἀπειρεσίης τηλοῦ χθονὸς εἶσατο Λυγκεὺς  
τῶς ιδέειν, ὥς τις τε νέφ' ἐνὶ ἡματι μῆνην  
ἢ ἴδεν ἢ ἐδόκησεν ἐπαχλύουσιν ιδέσθαι·  
Alors, seul Lyncée cru voir Héraclès, au loin sur la terre infinie, comme lorsque l'on voit  
ou l'on croit voir la lune, recouverte par la brume, au premier jour du mois.

Comme le verbe simple, le préverbe est intransitif et semble signifier « être recouvert de brume ». Chez Aratos, le verbe est employé dans un contexte très proche<sup>1520</sup> :

Εἰ δ' ὁ μὲν ἐκ βορέω Φάτνης ἀμενηνὰ φαεῖνοι  
λεπτὸν ἐπαχλύων, νότιος δ' Ὀνος ἀγλαὸς εἶη,  
δειδέχθαι ἀνέμοιο νότου  
Si l'Âne qui est au nord de la Crèche brille faiblement, recouvert d'une légère brume, mais  
que l'Âne du nord est éclatant, il faut s'attendre à un vent du sud.

Dans la prose tardive, en revanche, le préverbe est transitif et signifier « voiler, troubler, obscurcir »<sup>1521</sup>.

Il est vrai que le sémantisme du verbe évoque la notion de « surface » : on le traduit assez naturellement par « être recouvert de brume ». De fait, le grec connaît un nombre important d'adjectifs *bahuvrīhi* à premier membre ἐπι<sup>o</sup> qui signifient « recouverts de ». L'exemple canonique est ἐπίχρυσος, ος, ον, « qui est recouvert d'or, plaqué or »<sup>1522</sup>. Certains sont régulièrement employés en contexte météorologique, ce qui est le cas de ἐπαχλύω chez Apollonios<sup>1523</sup> : les adjectifs ἐπινέφελος et ἐπινεφής signifient par exemple « recouvert de nuages, nuageux »<sup>1524</sup>. Aucun adjectif

<sup>1520</sup> Aratos, *Phénomènes*, v. 905-907.

<sup>1521</sup> Le verbe est intransitif et signifie « être recouvert de brume » dans les attestations suivantes : pour la nature qui « couvre de brume, s'obscurcit », Antoninus Liberalis, *Métamorphoses*, IX, 2 ; pour la mer qui « s'obscurcit » la nuit, Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, XIV, v. 462 (où Quintus se souvient de *Odyssée*, XII, v. 406 et XIV, v. 304) ; pour le « brouillard » des passions qui trouble la raison ou le jugement, Héraclite, *Allégories d'Homère* 34, 2.

En revanche, le verbe est transitif dans les attestations suivantes : à l'actif, Thémistios, *Discours*, XI, 144c et XIII, 173d ; au passif, Origène, *Commentaire sur l'Évangile selon Matthieu*, X, 7 ; Thémistios, XIX, 232d. Au passif, pour de la rosée « trouble » (par opposition à καθαρός και ἀθόλωτος, « pur et limpide »), Origène, *Commentaires à saint Matthieu*, X, 7. Le verbe régit en revanche un datif direct chez Grégoire de Nazianze (*Carmina de se ipso* (MPG 37), p. 1239, v. 158 et *Carmina quae spectant ad alios* (MPG 37), p. 1483, v. 47).

<sup>1522</sup> Sur ces adjectifs, FORSTER VON THALWIL 1950, p. 38-47 et en part. 44-46 pour les adjectifs qui sont employés dans un contexte météorologique.

<sup>1523</sup> FORSTER VON THALWIL 1950, p. 44-46. Les verbes cités sont ἔφυρδρος, ἔπαυρος (chez Hésychius uniquement), ἔπομβρος, ἐπινέφελος, ἐπινεφής, ἐπάνεμος et ἐπίσκιος.

<sup>1524</sup> Pour ἐπινέφελος, *Collection hippocratique* (*Epidémies I*, 2, 4) :

καὶ οὐρανὸς λαίλαπώδης, καὶ ἐπινέφελος·  
Le viel est orageux et couvert de nuage.

Voir aussi, pour le ciel, Aristote, *Météorologiques*, 369b pour une saison « nuageuse », *Collection hippocratique* (*Epidémies I*, 1, 6 ; 2, 4 ; *Epidémies III*, 3, 2) ; pour un temps « nuageux », *Collection hippocratique* (*Epidémies IV*, 1,

de ce type n'est cependant attesté pour le substantif ἡ ἀχλύς. De plus, les verbes dénominatifs correspondants à ces verbes sont tous factitifs<sup>1525</sup>.

Il reste que ce verbe est, du point de vue du sens comme de celui de la syntaxe, très proche du verbe simple. La notion de « surface », que l'on croit percevoir dans le préverbe, n'est pas moins présente dans le verbe simple : il est possible que ces verbes aient un fonctionnement analogue à celui que l'on observe en français pour « couvert de brume » et « recouvert de brume », qui est perçu comme légèrement plus intensif que le premier syntagme, sans que l'écart soit véritablement marqué. S'il est tentant de rapprocher ce verbe d'adjectifs en ἐπι° fréquemment attestés en contexte météorologique, il n'est cependant pas possible de le faire avec certitude puisqu'aucun adjectif en ἐπι° n'est attesté pour le verbe qui nous occupe<sup>1526</sup>.

### Le verbe ἐπικραδάω-ῶ (I, v. 552)

Le verbe simple κραδάω-ῶ est déjà attesté chez Homère, où il apparaît dans deux demi-vers formulaires pour des guerriers qui brandissent leurs armes<sup>1527</sup> :

κραδάων δολιχόσκιον ἔγχος.  
... agitant sa pique qui projette son ombre au loin.

Les attestations postérieures restent rares et sont toutes en poésie épique<sup>1528</sup>. Ce verbe, qui n'est pas attesté chez Apollonios, n'a pas d'étymologie assurée<sup>1529</sup> mais doit être rapproché du substantif ἡ κράδη, « la branche du figuier »<sup>1530</sup>.

---

20) ; pour des vents « accompagnés de nuage », Aristote, *Problèmes*, 947a et 947b ; au pluriel, sans substantif, « un temps nuageux », Hérodote, *Histoire*, VII, 37 ; Aristote, *Problèmes*, 939b ; 941a ; Théophraste, fr. 6 (éd. F. Wimmer, 31). Pour des substances « brumeuses, tachées de nuages », *Collection hippocratique (Epidémies, III, 1, 1 et 3 ; 2, 5 ; Aphorismes, 4, 71 ; Prénotions de Cos, 564.*

Pour ἐπινεφής, ἤς, ἔς, Aristote, *Problèmes*, 941a :

ὅταν δὲ κρατῆται, ἐπινεφῆ ποιεῖ.

Lorsque le Soleil est vaincu [et qu'il va faire mauvais le lendemain], il rend le ciel nuageux.

Voir aussi Théophraste, *Causes des plantes*, II, 9, 4 ; V, 12, 2 ; fr. 5 (éd. F. Wimmer), 4, 7, 8, 51 ; Bible des Septante, 2 *Maccabées*, 1, 22.

<sup>1525</sup> C'est le cas de ἐφυδρεύω, « arroser », ἐπομβρέω-ῶ, « rendre pluvieux, apporter la pluie », ἐπινεφέω-ῶ, « couvrir de nuage, apporter des nuages » et de ἐπισκιάω-ῶ et ἐπισκιάζω, « obscurcir ». Pour ἐπινεφέω-ῶ, on trouve un emploi impersonnel, « il fait nuageux », chez Xénophon (*L'art de la chasse*, 8, 1), mais les manuscrits présentent ἐπινίφει, « il neige ». Cet emploi impersonnel est en revanche attesté chez Théophraste (*Causes des plantes*, III, 24, 4).

On peut cependant remarquer que ἐπαχλύω est bien transitif dans certaines de ses attestations postérieures (cf. *supra*, p. 4, n. 1521) et que les composés *bahuvrihi* sont souvent indéterminés du point de vue de la diathèse.

<sup>1526</sup> On peut en revanche rapprocher ce verbe de ἐπιχνοάω-ῶ (I, v. 672), « être recouvert de duvet », qui fonctionne comme une variante synonymique de χνοάω-ῶ (II, v. 43 et 779), mais que l'on peut rapprocher de l'adjectif ἐπόχνοος, ος, ον, « couvert de duvet ». Sur ces deux verbes, cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

<sup>1527</sup> Homère, *Iliade*, VII, v. 213 et *Odyssée*, XIX, v. 438. Voir aussi un autre demi-vers formulaire en *Iliade*, XIII, v. 583 et XX, v. 423.

<sup>1528</sup> Pour une arme que l'on tient à la main, Oppien, *Cynégétique*, IV, v. 192 ; *Epica adespota* (éd. E. Heitsch dans *Die griechischen Dichterfragmente der römischen Kaiserzeit*, vol. 1), v. 1 ; Eudocie, *Sur le martyre de Saint Cyprien*, II, v. 458. Pour des rubans sous l'effet du vent, Oppien, *Cynégétique*, IV, v. 410. Pour un mouvement de la tête, *Anthologie grecque*, XI, ép. 345, v. 2. Cf. J. MANESSY 1998, p. 573-574.

<sup>1529</sup> Le verbe a notamment été rapproché de ἡ καρδιά, « le cœur », et de ὁ κόρδαξ, « la danse ». Cf. H. FRISK 1973, s. v. κραδάω et J. Manessy, « La “branche de figuier” en grec ancien ou De la lance à la danse », p. 576-578.

<sup>1530</sup> J. MANESSY 1998 : pour J. Manessy, les verbes κραδάω et κραδαίνω désignent le fait de « brandir, dresser une arme (de jet) avant de la lancer » (p. 575) et le substantif désignait à l'origine « ce qui est brandi, [...] pièce de bois dressée, [...] branche en forme de lance comme celle du figuier » (p. 575), avant de se spécialiser dans le domaine de la botanique ;

Le préverbe, quant à lui, est employé par Apollonios lorsqu'il décrit le départ des Argonautes<sup>1531</sup> :

Ἐπ' ἀκροτάτησι δὲ Νύμφαι  
Πηλιάδες σκοπιῆσιν ἐθάμβεον, εἰσορόωσαι  
ἔργον Ἀθηναίης Ἴτωνίδος ἠδὲ καὶ αὐτοὺς  
ἥρωας χεῖρεςσιν ἐπικραδάοντας ἐρετμά·  
Sur des sommets élevés, les Nymphes du Pélion étaient frappées de stupeur en regardant  
l'œuvre d'Athéna Itonide et les héros eux-mêmes, qui agitaient leurs rames de leurs mains.

Comme le verbe simple, ἐπικραδάω-ῶ se construit avec un accusatif direct, ἐρετμά, et avec un datif instrumental, χεῖρεςσιν : les Argonautes, à la sortie du port, mettent en mouvement les rames pour faire avancer leur navire. Le contexte dans lequel Apollonios emploie le préverbe est en revanche très différent de celui dans lequel Homère emploie κραδάω-ῶ : les Argonautes tiennent dans leurs mains des rames, forcément dirigées vers le bas puisque les Argonautes sont déjà en route, alors que les guerriers de l'*Iliade* et de l'*Odyssee* tenaient des armes qui semblaient plutôt être brandies vers le haut, même si κραδαίνω est employé pour des lances plantées dans le sol<sup>1532</sup>. Jacqueline Manessy remarque que le complément régi par κραδάω-ῶ ou son préverbe est toujours un objet long et en bois, et jamais une arme courte et en métal comme une épée<sup>1533</sup> et remarque que les rames que tiennent les

---

κραδάω serait soit un ancien dénominatif issu de ἡ κράδη avant sa spécialisation dans le domaine de la botanique, soit un itératif en -άω d'un verbe disparu dont ἡ κράδη serait issu par dérivation inverse (cf. H. FRISK 1973, s. v. κραδάω). Le verbe κραδαίνω fonctionne bien comme une variante morphologique de κραδάω-ῶ. Au passif, pour une arme qui « vibre », plantée dans le sol, Homère, *Iliade*, XIII, v. 504-505 et XVI, v. 614-615 :

αἰχμῇ δ' Αἰνείαιο κραδαινομένη κατὰ γαίης  
ῶχετ[ο]

La lance d'Enée, partit dans le sol, tremblante.

Voir aussi XVII, v. 524. En contexte militaire, pour une lance (μελίαι) : *Anthologie grecque*, VI, ép. 52 attribuée à Simonide, v. 4. Hors contexte militaire, Polybe, *Histoires*, VI, 25, 5. Pour le scintillement d'une étoile, Aristote, *Du ciel*, 290a. A l'actif, le verbe signifie « agiter ». En contexte militaire, Euripide, *Héraclès*, v. 1003 :

Παλλάς, κραδαίνουσ' ἔγχος  
Pallas, agitant sa lance...

Voir aussi Aristophane, *Acharniens*, v. 965 et 967 ; Bible des Septante, *Maccabées 2*, 11, 8. Hors contexte militaire, Eschyle, *Prométhée Enchaîné*, v. 1047.

Le préverbe ἐπικραδαίνω existe mais sa première attestation conservée est postérieure à l'écriture des *Argonautiques* d'au moins quatre siècles et il n'est donc pas possible de considérer que notre préverbe a été formé par analogie avec ἐπικραδαίνω. Cf. Julius Pollux, *Onomasticon*, V, 61 ; Héliodore, *Ethiopiennes*, III, 1, §3 ; Grégoire de Nysse, *Traité sur le destin*, 14, 4, l. 11 ; le verbe n'est pas attesté dans les bases de données épigraphiques ni chez Mayser.

<sup>1531</sup> I, v. 549-552. Dans la seule autre attestation du verbe, il s'agit d' « agiter » une arme. Cf. Oppien, *Cynégétiques*, I, v. 91-92, où le poète décrit des chasseurs :

καὶ δ' ἄρα δεξιτερῇ μὲν ἐπικραδάοιεν ἄκοντας  
ἀμφιδύμους τανασούς

Et puissent-ils agiter, dans leur main droite, une paire de longs javelots.

La construction du préverbe est identique à celle que l'on trouve chez Apollonios, avec un accusatif direct et un datif instrumental, δεξιτερῇ.

<sup>1532</sup> Homère, *Iliade*, XIII, v. 504-505 et XVI, v. 614-615 :

αἰχμῇ δ' Αἰνείαιο κραδαινομένη κατὰ γαίης  
ῶχετ[ο]

La lance d'Enée, partit dans le sol, tremblante.

<sup>1533</sup> MANESSY 1998, p. 573-574 : « Si l'on analyse les textes les plus anciens où apparaissent les verbes κραδάω et κραδαίνω « agiter, brandir », on s'aperçoit que l'objet de l'action exprimée par ces verbes est une arme d'estoc ou de jet, jamais par exemple un ξίφος « épée ». Ce sont des armes longues comportant une longue tige en bois. [...] Κραδ- pourrait ainsi avoir désigné l'action de « brandir » ou de « balancer » une arme de jet (constituée pour une bonne partie d'une longue pièce en bois équipée d'une pointe de métal avec une douille plus ou moins longue) avant de la lancer ».

Argonautes sont également « de longues pièces en bois » que « les rameurs [...] enfoncent dans la mer, d'où elles semblent rejaillir »<sup>1534</sup>. Il reste que le mouvement que les rameurs impriment aux rames ainsi que la manière dont ils s'en saisissent sont très différents des mouvements des armes que brandissent des guerriers, mais il est vrai que les deux verbes sont rapprochés à la fois par la forme de l'objet saisi et par le fait que l'objet en question est mis en mouvement.

### Le verbe ἐπιχρεμέθω (III, v. 1260)

Le verbe ἐπιχρεμέθω signifie « hennir »<sup>1535</sup> et est lui aussi employé dans un contexte très proche de celui dans lequel on trouve le verbe simple. Le préverbe en ἐπι<sup>o</sup> apparaît dans la comparaison homérique où Jason est comparé à un cheval de bataille (III, v. 1259-1261) :

ὥς δ' ὅτ' ἀρήϊος ἵππος, ἐελδόμενος πολέμοιο,  
σκαρθμῶ ἐπιχρεμέθων κρούει πέδον, αὐτὰρ ὑπερθε  
κυδιόων ὀρθοῖσιν ἐπ' οὔασιν ἀγχέν' αἰίρει  
De même que, lorsqu'un cheval de bataille, impatient d'aller à la guerre, hennit et frappe  
du pied pour prendre son élan, et aussitôt lève le cou vers le haut, se tenant bien droit, les  
oreilles dressées...

Le verbe simple, qui apparaît également chez Apollonios, dans un fragment transmis par Parthénios, signifie également « hennir » et est également intransitif<sup>1536</sup> :

Οὐδ' ἵπποι ὀρθρινὰ κατὰ κλισίας χρεμέθεσκον,  
ἀλλὰ βόες πλείησι παρηνάζοντο κάπησι,  
A l'aube, les chevaux ne hennissaient pas près des tentes, mais les bœufs étaient étendus à  
côté de mangeoires pleines.

Là encore, le préverbe semble fonctionner comme une variante morphologique du verbe simple. Si, dans notre corpus, certains verbes de « production sonore » semblent désigner le fait de produire un son « en écho » ou « en réponse » à un premier<sup>1537</sup>, cela ne convient pas ici et le verbe ne peut pas non plus être rapproché d'un verbe comme ἐπιβρομέω-ῶ (III, v. 1371 et IV, v. 240), qui régit un datif direct<sup>1538</sup>.

### Le verbe ἐπιφαιδρύνω (III, v. 832 et IV, v. 663)

Le verbe φαιδρύνω, qu'il faut rapprocher de l'adjectif φαιδρός, « brillant, éclatant » et, par métaphore, « rayonnant de bonheur, radieux », peut signifier « rendre brillant » ou, par une métaphore qui était probablement encore sensible, « rendre heureux ». Il est donc employé, à la fois en prose et

<sup>1534</sup> MANESSY 1998, p. 573.

<sup>1535</sup> Sur ce verbe, dont le thème n'est pas attesté avant l'époque hellénistique cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

<sup>1536</sup> Apollonios de Rhodes, *Fondation de Caunos*, fr. 5 (éd. J. Powell dans *Collectanea Alexandrina*), v 1-2. Voir aussi Oppien, *Cynégétiques*, I, v. 234, 263 et 342 ; Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, II, v. 535, avec des difficultés d'établissement du texte ; III, v. 681 ; Grégoire de Nazianze, *Carmina de se ipso* (MPG 37), p. 1375, v. 6 ; Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XXXVIII, v. 420 ; *Anthologie Grecque*, IX, ép. 295 attribuée à Bianor, v. 3. A propos du cheval de Troie, Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, XII, v. 150.

<sup>1537</sup> Sur ἐπί...βραχεῖν (IV, v. 642), cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

<sup>1538</sup> Cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

en poésie, à la fois pour le fait de se laver, comme c'était le cas chez Hésiode<sup>1539</sup>, et, plus rarement, pour le fait de « rendre heureux » quelqu'un<sup>1540</sup>.

Le verbe φαιδρύνω, qui n'est pas homérique, apparaît pour la première fois dans les *Travaux et les Jours* d'Hésiode (v. 753-754) :

μηδὲ γυναικείῳ λουτρῷ χροῖα φαιδρύνεσθαι  
ἀνέρα·

Qu'un homme ne se lave pas la peau dans le bain d'une femme.

Si l'on suit l'édition de Francis Vian, Apollonios emploie deux fois le verbe préverbe ἐπιφαιδρύνω, mais, dans un cas comme dans l'autre, les manuscrits présentent deux leçons concurrentes, ἐπιφαιδρύνω et περιφαιδρύνω. Ni l'un ni l'autre préverbe n'est attesté avant les *Argonautiques*. Dans les deux cas, le verbe réapparaît bien plus tard : ἐπιφαιδρύνω est attesté une fois dans les *Ethiopiennes* et περιφαιδρύνω apparaît au V<sup>e</sup> siècle, chez Basile de Séleucie.

Le préverbe en ἐπι<sup>o</sup> apparaît pour la première fois chez Apollonios, au vers 832 du troisième chant, même si le texte n'est pas assuré. Médée, après une nuit agitée, se prépare avant d'aller apporter à Jason la drogue qu'elle a préparée :

Ἀὐτὰρ ἀλοιφῆ  
νεκταρῆι φαίδρυνετ' ἐπι χροῖα·  
Alors, elle se nettoyait le corps avec une huile de nectar.

La tradition manuscrite présente unanimement la leçon φαιδρύνετ' ἐπι, mais l'*Etymologicum Genuinum* cite le passage avec la leçon φαίδρυνε περί<sup>1541</sup>. La leçon en ἐπί reste cependant très majoritaire. Qu'il faille éditer περί ou ἔπι, il semble en tout cas difficile de comprendre l'accusatif χροῖα comme le régime de l'une ou l'autre préposition et il semble bien qu'il y ait là une tmèse en anastrophe, dont les *Argonautiques* contiennent quelques exemples assurés<sup>1542</sup>. Le préverbe ἐπιφαιδρύνομαι, si c'est bien le préverbe qu'il faut lire ici, est employé dans un contexte sémantique et syntaxique proche de celui dans lequel est employé le verbe simple chez Hésiode : dans les deux cas, nous avons le même accusatif direct, χροῖα, ainsi qu'un datif instrumental,

<sup>1539</sup> Dans la langue épique, Callimaque, *Hymne à Zeus*, v. 32. Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, III, v. 300 et 1043 ; IV, v. 671. Moschos, *Europé*, v. 31. Dans la langue tragique, Eschyle, *Agamemnon*, v. 1109 ; Euripide, *Hélène*, v. 677 ; Ezéchiel le Tragique, *Exagagé*, v. 20.

En prose, Phintys, p. 153, l. 26 (éd. H. Thesleff, dans *The Pythagorean texts of the Hellenistic period*). Philon d'Alexandrie, *Quod deterius potiori insidari soleat*, 20 ; *Quod deus sit immutabilis*, 8 ; *De fuga et inventione*, 153 ; *De mutatione nominum*, 124 ; *De Josepho*, 106 ; *De specialibus legibus*, I, 191 et 269 ; *Legatio ad Gaium*, 235. Avec une métaphore, pour le nettoyage de l'âme, *De mutatione nominum*, 229 ; *De somnis*, I, 149 et II, 25 ; *De specialibus legibus*, I, 269 ; *De aeternitate mundi*, 2 ; Flavius Josèphe, *Antiquités Juives*, I, 284. Pour une peinture à qui on donne de l'éclat, Platon, *Lois*, 769c. Avec une métaphore, pour le fait d'« orner » un autel d'offrandes, *Legatio ad Gaium*, 317.

<sup>1540</sup> Eschyle, *Agamemnon*, v. 1120 ; Xénophon, *Cyropédie*, V, 5, 37. Avec l'accusatif τὸν βίον, Platon, *Lois*, 718b ; Philon d'Alexandrie, *De somniis*, II, 133. Pour le fait de « rayonner de beauté », Philon d'Alexandrie, *De agricultura*, 172. Etant donné la grande quantité des attestations qui désignent le fait de se laver, la métaphore devait être perceptible, comme dans le français « rayonner de bonheur » ou dans l'anglais « brighten one's day ».

<sup>1541</sup> *Etymologicum Genuinum*, s. v. ἀσतालᾶς.

<sup>1542</sup> OSWALD 1904, p. 56-57, qui cite par exemple I, v. 979 :

βάλεν δ' ἀπὸ δειμάτα θυμοῦ

Il rejetait ses craintes hors de son cœur.

Voir aussi I, v 1195 ; II, v. 682 ; III, v. 46, 1018, 1136 et 1193 ; IV, v. 307, 602, 752 et 1314.

γυναικείῳ λουτρῶ chez Hésiode et ἀλοιφῇ νεκταρέῃ chez Apollonios. C'est également la construction attestée chez Apollonios pour le verbe simple, même si la plupart des attestations sont à l'actif<sup>1543</sup>.

On trouve, dans l'édition de Francis Vian, une autre attestation du préverbe ἐπιφαιδρύνω, au vers 663 du chant IV, alors que le narrateur décrit Circé :

Ἐνθα δὲ Κίρκην  
εἶρον ἀλὸς νοτίδεσσι κάρη ἐπιφαιδρύνουσαν ·  
Là, ils trouvèrent Circé, qui se lavait la tête avec les eaux de la mer.

L'établissement du texte est plus difficile que pour l'attestation du chant III puisque l'ensemble des manuscrits de la famille *m* présentent la leçon préférée par Francis Vian alors que tous ceux de la famille *w* présentent le préverbe περιφαιδρύνω. Quel que soit le préverbe présent ici, il est clair qu'Apollonios emploie le verbe préverbe avec un sens et une construction très proches de celles du verbe simple. Le poète emploie d'ailleurs le verbe simple, également à l'actif, quelques vers plus tard pour désigner la même réalité, après avoir exposé les causes de l'attitude de Circé<sup>1544</sup> :

Τῷ καὶ ἐπιπλομένης ἡοῦς νοτίδεσσι θαλάσσης  
ἐγρομένη πλοκάμους τε καὶ εἴματα φαιδρύνεσκεν.  
C'est pourquoi, alors que l'aurore approchait, à peine levée, elle lavait ses boucles et ses vêtements dans les eaux de la mer.

Les deux passages, sans être identiques, sont proches : les deux verbes, le préverbe comme le simple, sont construits avec un accusatif qui désigne la partie du corps que l'on lave, πλοκάμους pour le simple et κάρη pour le préverbe, et avec le datif νοτίδεσσι θαλάσσης pour l'un et νοτίδεσσι ἀλὸς pour l'autre.

Si la leçon en περι<sup>o</sup> est très minoritaire pour l'attestation du chant III, l'attestation du chant IV pose davantage de difficultés d'établissement du texte puisque chacune des deux familles de manuscrits présente une leçon différente. La comparaison avec les attestations postérieures des deux préverbes est peu féconde puisque les deux verbes sont extrêmement rares. Le préverbe en ἐπι<sup>o</sup> réapparaît dans les *Ethiopiennes*, au III<sup>e</sup> siècle de notre ère puis dans les textes byzantins ; le préverbe en περι<sup>o</sup> réapparaît au V<sup>e</sup> siècle chez Basile de Séleucie et reste rare lui aussi<sup>1545</sup>. De même, la comparaison avec les autres préverbes en ἐπι<sup>o</sup> et en περι<sup>o</sup> qui désignent le fait de « laver » quelque chose ne permet pas de décider en faveur de l'une ou l'autre leçon. Les préverbes en ἐπι<sup>o</sup> et en περι<sup>o</sup>

<sup>1543</sup> On trouve un actif transitif en III, v. 1043 et IV, v. 671. Le moyen est employé de manière intransitive, avec le sens « se laver ». Cf. III, v. 300 :

αὐτοὶ τε λιαροῖσιν ἐφαιδρύναντο λοετροῖς  
Ils se lavaient eux-mêmes dans des bains tièdes.

<sup>1544</sup> IV, v. 670-671. Voir aussi, pour l'actif, III, v. 1042-1043 :

ἢ τ' ἀλοιφῇ  
γυμνωθεὶς φαιδρυνε τεὸν δέμας·  
Nu, lave ton corps en t'en servant [du Prométhéion] comme de l'huile.

<sup>1545</sup> Pour ἐπιφαιδρύνω, Héliodore, *Ethiopiennes*, VIII, 9, 13, puis, pour la première attestation byzantine, Jean Damascène, *Oratio secunda in dormitionem sanctae Dei genetricis Mariae*, 16 ; pour περιφαιδρύνω, Basile de Séleucie, *Homélie sur Saint André* (PG 28), col. 1101, l. 29.

du verbe le plus fréquent pour désigner le fait de « laver », περιλούω et ἐπιλούω, sont tous les deux très rares<sup>1546</sup>. Les verbes en περι° qui signifient « laver » sont légèrement plus fréquents que les verbes en ἐπι° qui présentent le même radical : ni \*ἐπινίζω ni \*ἐπιπλύνω ne sont attestés alors que les préverbes correspondants en περι° le sont, quoique l'un comme l'autre restent rares<sup>1547</sup>.

En tout cas, s'il faut bien lire ἐπιφαιδρύνω ici, ce verbe ne peut guère être rapproché de verbes en ἐπι° de sens proche et qui fonctionneraient également comme des variantes synonymiques du verbe simple correspondant.

### Ἐπικλονέω-ῶ (I, v. 783 et III, v. 687) : une reprise d'un verbe homérique ?

Le verbe ἐπικλονέω-ῶ semble s'intégrer dans cette série de verbes en ἐπι° qui ont le même sens et qui régissent les mêmes compléments que le verbe simple correspondant. Il n'est cependant pas certain que ce verbe relève réellement de notre corpus, car on trouve dans l'*Illiade* le syntagme νηυσὶν ἔπι κλονέονται, qu'Apollonios lisait peut-être νηυσὶν ἐπικλονέονται.

Le verbe κλονέω-ῶ est un dénominatif de ὁ κλόνος, « le tumulte, l'agitation du combat ». Ce verbe, surtout attesté dans la langue poétique, signifie « porter le tumulte dans, agiter » et est souvent employé dans des contextes de poursuite, pour un guerrier qui met l'armée adverse en déroute<sup>1548</sup>. Dans les *Argonautiques*, il est employé à l'actif dans une comparaison homérique où les Argonautes qui se ruent sur le navire colque sont comparés à des lions qui attaquent (IV, v. 485-487)<sup>1549</sup> :

Κόλχον δ' ὄλεσκον στόλον, ἦρτε κίρκοι  
φῦλα πελειάων ἠὲ μέγα πῶν λέοντες  
ἀγρότεροι κλονέουσιν ἐνὶ σταθμοῖσι θορόντες.

Ils anéantirent la flotte colque, comme des faucons une bande de colombes ou des lions qui mettent en déroute un grand troupeau après s'être rué dans les étables.

<sup>1546</sup> Pour les attestations antérieures à l'époque byzantine, περιλούω est attesté deux fois chez Plutarque (*Vie de Lycurgue*, 16, 2 et *Vie de Pompée*, 80, 2). Le verbe ἐπιλούω ne se trouve que chez Alexandre Numénios (*De figuris* (éd. L. Spengel dans *Rhetores Graeci*, vol. 3), p. 36, l. 31, qui illustre ce qu'est une antithèse :

ἐπιλούουσιν ἐν θερμοῖς ὕδασι ψυχροὺς ἄνδρας.

Ils lavent des hommes froids dans des eaux chaudes.

<sup>1547</sup> Recherche lemmatisée dans le *Thesaurus Linguae Graecae* effectuée le 14/12/2021. Pour les attestations antérieures au V<sup>e</sup> siècle de notre ère, on dénombre par exemple 10 attestations de περινίζω et aucune de \*ἐπινίζω et 43 attestations de περιπλύνω, dont la plupart sont dans la langue médicale, et aucune pour \*ἐπιπλύνω. Pour περιλούω et ἐπιλούω, cf. *supra*, p. 4, n. 1546.

<sup>1548</sup> A l'actif, pour un guerrier qui « met en déroute, fait reculer » l'armée adverse, Homère, *Illiade*, V, v. 96 ; XI, v. 496 et 526 ; XIV, v. 14 ; XV, v. 7 ; XXI, v. 533 ; Hésiode, *Théogonie*, v. 935 ; Mimnerme, fr. 14 (éd. M. West dans *Iambi et elegi Graeci*, vol. 2), v. 3 ; Pindare, *Isthmiques*, VIII, v. 65 ; Bacchylide, *Epinicies*, XIII, v. 85 ; Aristophane, *Cavaliers*, v. 361. Pour un guerrier qui en poursuit un autre, *Illiade*, XXII, v. 188. Pour des bêtes qui mettent un troupeau en fuite, *Illiade*, XV, v. 324. Pour du vent qui attise des flammes, *Illiade*, XX, v. 492 ; qui chasse les nuages, *Illiade*, XXIII, v. 213 ; Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, v. 553. Pour le malheur qui s'abat sur quelqu'un, Sophocle, *Œdipe à Colone*, v. 1244. Pour les éléments qui se déchaînent sur quelqu'un, Sophocle, *Les Trachiniennes*, v. 146.

<sup>1549</sup> Voir aussi, en emploi intransitif, IV, v. 907-909 :

κραιπνὸν ἐντροχάλιο μέλος κανάχησεν ἀοιδῆς,  
ὄφρ' ἄμιυδις κλονέοντος ἐπιβρομέωνται ἄκουαί  
κρεγμῶ·

... [si Orphée n'avait pas] fait résonner la mélodie rapide de son chant pour que, alors qu'il s'agitait en même temps [que les sirènes], les oreilles [des Argonautes] bourdonnassent du son de son instrument.

Le verbe ἐπικλονέω-ῶ apparaît à l'actif dans les *Argonautiques*, alors que Médée, qui a pendant longtemps hésité à répondre à sa sœur, se décide à lui adresser la parole<sup>1550</sup> :

Ὅψε δ' ἔειπεν  
τοῖα δόλω· θρασέες γὰρ ἐπικλονέεσκον Ἴρωτες·  
Après un long moment, elle lui adressa ces paroles avec ruse, car les audacieux Amours  
[la] mettaient en déroute.

Le scholiaste glose le verbe ἐπικλονέω-ῶ par le verbe θορυβέω-ῶ, « causer du trouble », mais le verbe simple est souvent employé dans un contexte de poursuite et l'image de l'amour qui « poursuit » sa victime est attestée par ailleurs<sup>1551</sup>. En utilisant un thème verbal souvent employé pour décrire un combattant en déroute dans les poèmes homériques, Apollonios emploie ici en contexte érotique une image traditionnellement associée à l'univers guerrier. Dans son unique autre attestation active, dans la *Suite d'Homère*, le verbe régit un accusatif direct et signifie « pourchasser »<sup>1552</sup>.

Le verbe simple est également employé au moyen dans les *Argonautiques*, dans une comparaison homérique où les Bébryces, qui se dispersent sous l'assaut des Argonautes, sont comparés à des abeilles (II, v. 132-134)<sup>1553</sup> :

αἱ δ' ἦτοι τείως μὲν ἀολλέες ᾗ ἐνὶ σίμβλω  
βομβηδὸν κλονέονται, ἐπιπρὸ δὲ λιγνυόεντι  
καπνῷ τυφόμεναι πέτρης ἐκὰς αἰσσοῦσιν  
... [comme lorsque les abeilles], se rassemblant un moment dans leur ruche, s'agitent en  
bourdonnant, puis, étouffées par l'abondante fumée, s'élancent au loin, hors de leur  
rocher...

Là encore, le préverbe en ἐπι° ne se distingue guère du verbe simple. Le verbe apparaît, au vers 783 du chant I, et désignent les Lemniennes qui entourent les Argonautes dès leur arrivée dans leur cité :

Καί ῥ' ὅτε δὴ πυλέων τε καὶ ἄστεος ἐντὸς ἔβησαν,  
δημότεραι μὲν ὄπισθεν ἐπεκλονέοντο γυναῖκες  
γηθόσυναι ξείνῳ·  
Et alors qu'ils entraient à l'intérieur des portes et de la cité, les femmes du peuple s'agitaient  
derrière eux, heureuses de voir l'étranger.

Comme le verbe simple, qui désigne chez Apollonios le mouvement désordonné des abeilles dans la ruche, le préverbe en ἐπι° désigne le mouvement désordonné d'une foule : l'écart entre le simple et le préverbe est difficilement perceptible.

<sup>1550</sup> III, v. 686-687. Les manuscrits de la famille *m*, J et les scholies à J présentent la forme ἐπεκλονέεσκον, mais il faut préférer la forme sans augment, qui est attendue pour un imparfait itératif en -σκ-.

<sup>1551</sup> Achille Tatius, *Leucippé et Clitophon*, VIII, 5, 7 :

ἐδίωξε γὰρ ἡμᾶς ἔρωσ  
... car l'amour nous a poursuivis.

<sup>1552</sup> Pour l'actif, Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, VIII, v. 425-426 :

λυγρῆ δ' ἐπετέρπετ' Ἐνυῶ  
Δῆριν ἐπικλονέουσα κασιγνήτην Πολέμοιο.  
La fâcheuse Enyo se réjouissait, alors qu'elle mettait en déroute la Lutte, sœur de la Guerre.

Le moyen est quant à lui employé pour une tempête (XIV, v. 501).

<sup>1553</sup> Pour le fait d'« être bousculé, être mis en déroute » dans une bataille, Homère, *Iliade*, IV, v. 302 ; V, v. 8 et 93 ; XI, v. 148 ; XIV, v. 59 ; XV, v. 448 ; XVI, v. 285 ; XVIII, v. 7 ; XXI, v. 528 et 554. Pour le fait d'être « bousculé » par la mer agitée, Simonide, fr. 1, v. 15 ; Pindare, *Pythiques*, IX, v. 48 ; Sophocle, *Œdipe à Colone*, v. 1241.

Ce verbe était cependant peut-être déjà attesté dans le texte homérique. On trouve en effet le syntagme νηυσὶν ἔπι κλονέονται au chant XVIII de l'*Iliade*, alors qu'Achille, qui n'a pas encore été averti de la mort de Patrocle, se demande pourquoi les Achéens sont repoussés vers leur camp (XVIII, v. 6-7) :

ὦ μοι ἐγὼ, τί τ' ἄρ' αὖτε κάρη κομόωντες Ἀχαιοὶ  
νηυσὶν ἔπι κλονέονται ἀτυζόμενοι πεδίοιο ;  
Ah, pauvre de moi ! Pourquoi donc les Achéens chevelus se bousculent-ils près des nefes,  
en courant à travers la plaine ?

La tradition manuscrite est partagée entre ἐπί κλονέονται, ἔπι κλονέονται et ἐπικλονέονται et, pour Antonios Rengakos, l'emploi par Apollonios du préverbe ἐπικλονέω-ῶ témoigne de ce qu'il lisait également une forme préverbée dans le texte homérique<sup>1554</sup>. Il y a cependant peu de rapport entre le texte homérique et les emplois de ἐπικλονέω-ῶ dans les *Argonautiques* : de fait, s'il faut bien lire un préverbe chez Homère, alors le préverbe joue un rôle syntaxique et régit un datif, ce qui n'est pas le cas de ἐπικλονέω-ῶ dans les *Argonautiques* ; il n'est guère possible de rapprocher le contexte dans lequel ce verbe est employé chez Apollonios du vers 7 du chant XVIII de l'*Iliade* ; enfin, Apollonios n'emploie pas ἐπικλονέω-ῶ à la place métrique qui est celle de ἔπι κλονέονται dans le texte homérique. S'il est en effet possible qu'Apollonios ait lu ἐπικλονέω-ῶ dans l'*Iliade*, l'emploi qu'il fait de ce préverbe dans les *Argonautiques* ne permet donc pas véritablement de le confirmer car, d'une part, l'emploi qu'il fait de ce verbe reste très éloigné de son hypothétique attestation chez Homère et, d'autre part, ἐπικλονέω-ῶ s'intègre dans une série de verbes en ἐπι° dans lesquels la valeur du préverbe est difficile à saisir.

### Affinité des verbes en ἐπι° avec le participe présent ?

Ces cinq verbes en ἐπι° semblent fonctionner comme des variantes synonymiques du verbe simple correspondant. Le préverbe ne modifie pas la syntaxe du verbe et, si le préverbe joue un rôle sémantique, nous ne l'avons pas perçu. Malgré ce point commun, ces verbes restent très disparates et ne forment pas une série cohérente, d'autant qu'il n'est pas certain qu'il faille lire ἐπιφαιδρύνω dans les *Argonautiques* et que ἐπικλονέω-ῶ ne relève peut-être pas de notre corpus puisque ce verbe était peut-être attesté dans l'*Iliade*. Le verbe ἐπαχλύω, en outre, doit peut-être être rapproché de verbes en ἐπι° dans lesquels l'idée de « surface » est sensible, comme c'est d'ailleurs le cas de ἐπιχνοάω-ῶ (I, v. 672)<sup>1555</sup>, mais, de fait, le sème de la « surface » est déjà présent comme le verbe simple et, contrairement à ἐπιχνοάω-ῶ, ce verbe ne peut être rapproché d'une forme adjectivale en ἐπι° qui signifierait « couvert de brume ».

Malgré ces réserves sur l'homogénéité de cette petite série de verbes, il reste remarquable que, sur sept occurrences, cinq sont employées au participe présent : seul ἐπικλονέω-ῶ est employé à

<sup>1554</sup> RENGAKOS 1993, p. 109-110.

<sup>1555</sup> Cf. *supra*, p. 4. Ce verbe doit être rapproché de l'adjectif ἐπίχνοος, ος, ον.

l'indicatif imparfait dans ses deux attestations, dont une est une forme d'itératif en -σκ-. Il serait d'ailleurs possible d'ajouter à ce corpus le verbe ἐπιχνοάω-ῶ, qui semble être un dénominatif issu de ἐπίχνοος, ος, ον mais qui reste très proche de χνοάω-ῶ d'un point de vue sémantico-syntaxique. De même, le verbe ἐπανθιάω-ῶ, dont le thème n'est pas attesté sous forme simple et qui semble fonctionner comme une variante métrique de ἐπανθέω-ῶ, est sémantiquement et syntaxiquement très proche du verbe simple ἀνθέω-ῶ<sup>1556</sup>. Ces deux verbes sont également employés au participe dans les *Argonautiques*. De plus, les verbes en ἐπιπρο<sup>ο</sup> présentent le même type de répartition entre les modes, avec cinq participes présents sur sept occurrences<sup>1557</sup>. Ce participe n'est jamais en emploi prédicatif : aucun n'est employé dans le cadre d'un génitif absolu ou d'une proposition participiale régie par un verbe de perception. Cette proportion est largement supérieure à celle que l'on peut observer par ailleurs dans les *Argonautiques*<sup>1558</sup>.

Il est donc envisageable que ces verbes aient une affinité particulière avec le participe présent, même s'il est difficile d'en être certain étant donné la taille du corpus considéré. De plus, l'analyse des attestations postérieures de ces verbes n'est guère concluante : ἐπαχλύω est certes employé au participe dans les *Phénomènes* d'Aratos, mais l'indicatif, notamment aoriste, est bien attesté par la suite ; ἐπικραδάω-ῶ est à l'optatif dans son unique autre attestation, chez Oppien ; ἐπικλονέω-ῶ, qui est à l'indicatif chez Apollonios, est attesté une fois au participe et une fois à l'indicatif par la suite ; ἐπιφαιδρύνω et ἐπιχρεμέθω ne sont en revanche employés qu'au participe, mais sont respectivement attestés une et deux fois ; enfin, ἐπιχνοάω-ῶ et ἐπανθιάω-ῶ sont tous deux des *hapax*. En revanche, Paula Lorente Fernandez, dans son étude sur l'emploi des préverbes chez Isocrate, remarque également que ces verbes ont une affinité particulière avec le participe présent, même si les proportions qu'elle relève sont plus faibles que celles que l'on observe dans notre corpus<sup>1559</sup>. Il serait évidemment nécessaire de comparer ces verbes aux autres verbes en ἐπι<sup>ο</sup> dans lesquels le préverbe n'a pas d'incidence sémantico-syntaxique, dans les *Argonautiques* et en dehors, mais ce travail

<sup>1556</sup> Pour ἐπανθιάω-ῶ, III, v. 518-520 :

σὺν δὲ καὶ Οἰνεΐδης, ἐναρίθμιος αἰζηοῖσιν  
ἀνδράσιν οὐδέ περ ὄσσον ἐπανθίωντας ἰούλους  
ἀντέλλων·

Et avec eux, le fils d'Oineus, parmi des hommes dans la force de l'âge, même si aucun duvet florissant n'avait même poussé [sur ses joues].

Pour le verbe simple ἀνθέω-ῶ, Homère, *Odyssée*, IX, v. 319-320 :

πρὶν σφωῖν ὑπὸ κροτάφοισιν ἰούλους  
ἀνθῆσαι πυκάσαι τε γένυς εὐάνθεϊ λάχνη.

... avant que sous leurs tempes du duvet ne fleurisse et recouvre leur joue d'une barbe bien fleurie.

Sur ce verbe, cf. *supra*, p. 4.

<sup>1557</sup> Cf. *supra*, p. 4. Le verbe ἐπιπροσβάλλω (I, v. 931) est en revanche employé à l'imparfait. Cf. *supra*, p. 4.

<sup>1558</sup> Ainsi, parmi les formes verbales employées dans les vers 600 à 700 du chant II (pour le relevé, cf. *supra*, p. 4 *ssq.*), 61 % des verbes sont à l'indicatif, 23 % au participe, 7 % à l'infinitif, 4 % au subjonctif, 3 % à l'impératif et 1 % à l'optatif. Pour l'emploi des modes (cf. *supra*, p.4 *ssq.*), 63 % des verbes sont au thème de présent, 30 % au thème d'aoriste, 4 % au thème de futur et 4 % au thème de parfait.

<sup>1559</sup> FERNANDEZ 2003, p. 115. Les participes présents représentent 19 % des préverbes en ἐπι<sup>ο</sup> étudiés, ce qui est statistiquement significatif. Évidemment, il est probable que le préverbe ἐπι<sup>ο</sup> joue un rôle sémantique ou syntaxique dans une partie des verbes relevés.

excèderait largement les limites de notre corpus<sup>1560</sup>. La raison de cette affinité, si elle est avérée, n'est cependant pas claire : les verbes en ἐπι° ont-ils, plus que d'autres, tendance à désigner un état ou une action qui se passe en arrière-plan par rapport à l'action principale ? Il est clair qu'un verbe comme ἐπαγλύω, « être couvert de brume », est particulièrement susceptible d'être employé dans un cadre descriptif. De ce point de vue là, il n'est pas très étonnant qu'il soit employé au participe, qui est la forme adjectivale du verbe. Cette explication, qui pourrait également être appliquée à ἐπανθέω-ῶ et ἐπιχνοάω-ῶ, ne convient cependant pas autres verbes du corpus et le rôle joué par le préverbe ἐπι° reste assez largement obscur.

Il apparaît donc que la préverbation ne peut pas uniquement être analysée comme un phénomène sémantique ou syntaxique : pour ces seize verbes, le préverbe ne modifie ni la syntaxe, ni le sens du verbe, du moins pas de manière sensible pour le lecteur moderne, et le préverbe semble fonctionner comme une variante synonymique du verbe simple. L'écart entre les deux verbes, qui était peut-être perceptible pour le lecteur d'Apollonios, ne l'est en tout cas plus pour nous et le préverbe semble davantage fonctionner comme un morphème grammatical que comme un morphème lexical<sup>1561</sup>.

A deux exceptions près, le préverbe εἰσαφύομαι (IV, v. 1692) et certains préverbes en ἐπι°, les préverbes de notre corpus s'intègrent dans une série de verbes dont le fonctionnement est identique. Les verbes de sentiment préverbes en ἐπι° forment par exemple une série bien constituée dans la langue épique, dans laquelle les préverbes ἐπαγίομαι et ἐπιχώομαι-ῶμαι s'intègrent sans mal puisque le thème verbal qu'ils présentent est également caractéristique de la langue de l'épopée. De même, le préverbe ἀνα° est régulièrement associé à de nombreux verbes de « production sonore », sans que l'écart sémantico-syntaxique entre le simple et le préverbe soit réellement sensible pour le lecteur moderne : il y peut-être là une forme d'insistance ou d'« expressivité », la répétition du phonème ouvert mimant en quelque sorte l'émission du son, mais il est impossible d'en être certain, en particulier dans une étude qui porte sur un corpus aussi réduit que le nôtre. En tout cas, comme pour les verbes dans lesquels le préverbe joue un rôle sémantique ou syntaxique, Apollonios emploie à la

<sup>1560</sup> La difficulté tient notamment au fait que les verbes en ἐπι° ne forment pas un tout homogène : il serait nécessaire d'exclure de cette étude les préverbes en ἐπι° dans lesquels le préverbe modifie la syntaxe ou le sens du verbe, ce qui impliquerait une étude approfondie de chacun des verbes concernés.

<sup>1561</sup> Même si les préverbes et les dérivés ne fonctionnent pas de la même manière, nous empruntons cette idée à Maria Margerita Cardella, qui étudie les composés nominaux en ἐν° (CARDELLA 2018). Elle montre que certains adjectifs ne peuvent pas être analysés comme des composés, c'est-à-dire comme l'association de deux morphèmes lexicaux, car il n'est pas possible d'identifier le sens de ἐν°. C'est notamment le cas dans certains composés déverbaux sigmatiques, comme ἐμμανής, ἦς, ἐς, « hors de soi », qui doit être rapproché du verbe μαίνομαι (BLANC 2018, p. 336 ; CARDELLA 2018, p. 199), où ἐν° joue le rôle de premier membre obligatoire dans un adjectif sigmatique mais ne joue pas de rôle sémantique. C'est également le cas pour certains adjectifs en ἐν° qui fonctionnent comme des variantes synonymiques de l'adjectif « simple » correspondant, comme ἐνδεινος, ος, ον (CARDELLA 2018, p. 262). Certains préverbes de notre corpus ont un comportement proche de celui que l'on observe pour ἐνδεινος, ος, ον.

fois des préverbes qui appartiennent à des séries spécifiquement épique, comme ἐπι° associé à un verbe de sentiment, des préverbes qui appartiennent à des séries bien attestées dans tous les genres poétiques, comme κατα° ou ἀνα°, et des préverbes qui sont étrangers à la langue épique, comme ἐκ° associé à un verbe de connaissance.

### C. Un exemple de préverbation « stylistique » : les reprises d'*hapax* issus de la poésie archaïque

Enfin, la préverbation, en particulier dans les cas où le préverbe ne joue pas un rôle sémantique ou syntaxique, peut jouer un rôle stylistique, dont nous donnons un exemple ici. Dans le poème d'Apollonios, les emprunts aux textes anciens se font rarement à l'identique<sup>1562</sup>. Il est fréquent, en particulier, qu'Apollonios reprenne le vocabulaire homérique en le modifiant légèrement, par exemple en employant le même thème mais avec un préverbe différent ou, à l'inverse, en employant le même préverbe mais avec un thème différent<sup>1563</sup>. La préverbation participe alors du travail intertextuel effectué à partir des textes anciens et doit donc être envisagée comme un phénomène stylistique. Ces effets de reprise ne concernent évidemment pas que les verbes de notre corpus et une étude plus large serait nécessaire. Pourtant, parce qu'il s'agit de verbes rares et donc remarquables, les verbes « nouveaux » se sont particulièrement bien prêtés à ce type de réécriture. De fait, on remarque que certains verbes de notre corpus, qui sont des préverbés d'*hapax* homériques ou hésiodiques, sont employés dans des contextes que l'on peut rapprocher du contexte d'emploi du verbe simple dans la poésie archaïque.

Le goût d'Apollonios, et plus généralement des poètes alexandrins, pour les *hapax* est bien connu. Ces poètes reprennent volontiers des termes rares, issus de la langue poétique archaïque, et les intègrent au sein de leurs propres œuvres poétiques, dans le cadre d'une poésie érudite qui aime jouer avec les œuvres du passé. Christophe Cusset, qui étudie la reprise des *hapax* homériques par les poètes alexandrins, ne dénombre pas moins de 78 *hapax* homériques repris par Apollonios uniquement et 49 autres qui sont repris à la fois par Apollonios et par d'autres poètes alexandrins. Ces reprises peuvent être, pour reprendre la terminologie de Christophe Cusset, « homotaxiques » ou « hétérotaxiques », c'est-à-dire respecter ou non la place qu'avait le mot au sein du mètre dans le texte homérique, l'emploi d'un même mot à la même place métrique permettant bien sûr de mettre

---

<sup>1562</sup> KNIGHT 1995, p. 13.

<sup>1563</sup> Par exemple, pour la reprise du thème verbal avec un préverbe différent, on trouve ἐπερεύγεται ἀκτὴν (IV, v. 631 et 1242) alors que l'on trouve προσερεύγεται ἀκτὴν dans l'*Illiade* (XV, v. 621). Cf *supra*, p. 4. Pour la reprise du préverbe, mais avec un thème verbal différent, Apollonios emploie le préverbé ἀμφιθρόσκω (III, v. 1373) dans un contexte proche de celui où l'on trouve l'*hapax* homérique ἀμφιθέω (*Odyssée*, X, v. 413). Cf *supra*, p. 4.

en valeur la reprise<sup>1564</sup>. Par la suite, nous considérerons qu'il y a reprise homotaxique quand le radical verbal est employé à la place métrique qui était la sienne chez Homère<sup>1565</sup>.

Christophe Cusset remarque qu'Apollonios, rejoint en cela par Théocrite, emprunte plus volontiers les formes nominales quand il reprend les *hapax* homériques, avec seulement 23 verbes sur les 78 *hapax* homériques qu'il est le seul à reprendre. Il remarque également la part importante des composés – pour le domaine nominal – et des préverbes parmi les *hapax* homériques présents chez Apollonios : sur les 24 verbes du corpus de Christophe Cusset, seuls six sont des verbes simples<sup>1566</sup>. Certains verbes simples qui, chez Homère mais aussi chez Hésiode, sont des *hapax* sont cependant repris par Apollonios sous forme préverbée : ainsi, alors qu'Homère emploie l'*hapax* παιφάσσω, verbe très rare qui ne réapparaît pas avant l'époque hellénistique, Apollonios emploie quant à lui l'*hapax* μεταπαιφάσσομαι. Le verbe homérique n'est pas repris à l'identique mais il reste aisément identifiable et ces reprises d'*hapax* sous forme préverbée participaient vraisemblablement, du moins pour certaines d'entre elles, d'un jeu intertextuel entre le texte d'Apollonios et les poèmes épiques archaïques.

Si la préverbation semble bien jouer un rôle dans un travail de variation à partir du vocabulaire épique archaïque, un éventuel écho entre l'emploi homérique ou hésiodique du verbe simple et l'emploi du préverbe chez Apollonios n'implique pas que la préverbation ne s'accompagne pas d'un changement syntaxique ou sémantique. Ainsi, s'il semble bien que le verbe simple ἀλετρεύω chez Homère et le préverbe ἐπαλετρεύω chez Apollonios s'opposent sur le plan syntaxique<sup>1567</sup>, il n'en est pas moins vrai que l'utilisation d'un même thème verbal, rendu remarquable par sa rareté, crée un écho entre les deux textes

Nous nous concentrerons ici sur les *hapax* issus de la poésie épique archaïque, représentée par Homère et Hésiode. Il est évident qu'Apollonios emprunte à d'autres genres poétiques, notamment à la tragédie et à la lyrique<sup>1568</sup>. Les contraintes de la métrique rendent cependant difficiles les emprunts lexicaux depuis les autres genres, particulièrement pour la tragédie puisque les crétiques sont très fréquents dans les mètres iambiques mais incompatibles avec les mètres dactyliques. En outre, les

<sup>1564</sup> CUSSET 1999, p. 29-47, 58-73, 87-112.

<sup>1565</sup> Par exemple, pour κνώσσω et κατακνώσσω, Homère, *Odyssée*, IV, v. 809 :

ἦδὺ μάλα κνώσσοις ἐν ὄνειρείησι πύλῃσιν·  
La prudente Pénélope ensuite lui répondit, qui dormait du très agréable sommeil, aux portes du rêve.

Et III, v. 690 :

τοῖα κατακνώσσοισα μινυθαδίῳ νέον ὕπνῳ

<sup>1566</sup> CUSSET 1999, p. 29-47 et 58-73 pour le corpus et p. 111 pour les remarques générales. Les verbes simples concernés sont ἀρθμέω-ῶ, ἀφρέω-ῶ, δειδίλλω, ἰλήκω, καναχέω-ῶ et παχνόω-ῶ. Les verbes préverbes, dont beaucoup sont des préverbes de verbes relativement fréquents, sont ἀμφιδαίω, ἀμφιπίπτω, ἀναρπάζω, ἀνατρέχω, διακείρω, διαμοιράω-ῶ, διεξέρομαι-οῦμαι, εἰσάνεμι, ἐκπροκαλέομαι-οῦμαι, ἐξιθύνω, ἐπερύω, κατεφάλλομαι, παραβάσσω, παρατροπέω-ῶ, παριαύω et συνορίω.

<sup>1567</sup> Cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

<sup>1568</sup> Pour la lyrique, ACOSTA-HUGHES 2007. Pour la tragédie, CUSSET 2001b. Sur l'influence d'Euripide, CARDELLA 2019.

corpus tragiques et lyriques nous sont parvenus de manière si fragmentaire que la notion d'*hapax*, déjà problématique pour la poésie épique, n'aurait pas grand sens.

### 1) Préverbation d'un *hapax* et référence au texte homérique

Certains de ces préverbés semblent en effet avoir un comportement analogue à celui que l'on constate pour les *hapax* qui sont directement repris par Apollonios et la référence au texte homérique est sensible, soit que le mot soit employé dans un contexte proche, soit qu'il y ait des échos lexicaux entre les deux passages. Parmi ces formes verbales, une proportion plus importante que la part statistiquement attendue se trouve employée à la même place métrique que celle où se trouvait le verbe simple chez Homère, même s'il est difficile d'affirmer quoi que ce soit sur un aussi petit corpus. Enfin, comme il le fait souvent lorsqu'il reprend directement un *hapax*, Apollonios n'emploie généralement qu'une seule fois le préverbé, créant en quelque sorte un *hapax* pour répondre à celui qu'il emprunte à la poésie archaïque.

#### a) Contraste référentiel et proximité métrique : σύν...ἀμαθύνω (III, v. 295)

De la même manière, le verbe σύν...ἀμαθύνω est un *hapax* employé dans un contexte référentiel et métrique proche de celui dans lequel on trouve le verbe simple dans le texte homérique. Le verbe ἀμαθύνω est attesté une fois dans *Illiade* où il signifie « détruire, réduire en poussière »<sup>1569</sup> :

ἄνδρας μὲν κτείνουσι, πόλιν δέ τε πῦρ ἀμαθύνει,  
τέκνα δέ τ' ἄλλοι ἄγουσι βαθυζώνους τε γυναῖκας.  
Les hommes sont tués, le feu réduit la ville en poussière, des étrangers emmènent les enfants et les femmes à la ceinture profonde.

Le préverbé σύν...ἀμαθύνω est employé dans une comparaison homérique, où Apollonios compare le feu de l'amour, qui consume Médée, au feu qu'allume une ouvrière pauvre la nuit venue<sup>1570</sup> :

τὸ δ' ἀθέσφατον ἐξ ὀλίγοιο  
δαλοῦ ἀνεγρόμενον σύν κάρφρα πάντ' ἀμαθύνει  
Une lumière [σέλας] indescriptible, qui s'élève du maigre tison, réduit toutes les brindilles en poussière.

Christophe Cusset remarque que la reprise homotaxique du thème verbal souligne l'écart entre la scène « grandiose » de *Illiade*, où une cité entière se consume dans les flammes, et le cadre plus « intimiste » de la comparaison des *Argonautiques*<sup>1571</sup> : l'allusion au texte homérique se fait ici davantage sur le mode du contraste que sur celui du rapprochement. De plus, si le feu de *Illiade* était présenté comme destructeur<sup>1572</sup>, celui des *Argonautiques* est au contraire bienfaisant puisqu'il permet

<sup>1569</sup> Homère, *Illiade*, IX, v. 593-594.

<sup>1570</sup> III, v. 294-295. Hermann Fränkel, dans son édition, suggère sans l'éditer une correction πῦρ κάρφρα, qui serait issue de *Illiade*, (IX, v. 593). Sur la valeur sémantique de σύν°, cf. *supra*, p. 4 sq.

<sup>1571</sup> CUSSET 1999, p. 94. On trouve également une reprise homotaxique chez Théocrite (*Idylles*, II, v. 26).

<sup>1572</sup> Sur le feu dans *Illiade*, qui est le plus souvent un feu destructeur, associé à la guerre et au combat, L. GRAZ 1965.

à l'ouvrière de s'éclairer. Le thème verbal ἀμαθύνω, qui est un *hapax* homérique et qui est de surcroît employé ici avec une tmèse, fait contraste avec le substantif τὸ κάρφος, « la brindille », qui jusque-là n'est pas attesté en poésie épique et que l'on trouve plus fréquemment dans en prose<sup>1573</sup>.

b) Proximité référentielle et métrique : κατακνώσσω (III, v. 690)

Apollonios emploie, au vers 690 du III, le verbe κατακνώσσω, préverbe en κατα<sup>o</sup> de κνώσσω, « dormir », dont nous avons vu qu'il ne se distingue guère<sup>1574</sup>. Le préverbe κατακνώσσω est employé par Médée, qui s'adresse alors à sa sœur :

τοῖα κατακνώσσουσα μινυθαδίῳ νέον ὕπνω  
λεύσσω ὄνειρατα λυγρά

Quels rêves malheureux ai-je vus à l'instant, alors que je dormais d'un bref sommeil !

Le contexte dans lequel Apollonios emploie le préverbe κατακνώσσω est proche de celui dans lequel on trouve l'unique attestation homérique du verbe simple κνώσσω. Chez Homère, le verbe se trouve dans l'*Odyssée*, où Athéna a pris l'apparence d'Iphthimé, la sœur de Pénélope, et vient lui rendre visite pendant son sommeil<sup>1575</sup> :

τὴν δ' ἡμείβετ' ἔπειτα περίφρων Πηνελόπεια,  
ἦδὺ μάλα κνώσσουσ' ἐν ὄνειρείησι πύλῃσιν·

La prudente Pénélope ensuite lui répondit, qui dormait du très agréable sommeil, aux portes du rêve.

La proximité entre les deux passages est évidente<sup>1576</sup>. Dans les deux cas, le verbe est employé au participe présent féminin au nominatif et se trouve à la même place dans le vers, juste avant la coupe qui est penthémimère chez Homère et trochaïque chez Apollonios. Il s'agit dans les deux cas d'une femme et de sa sœur, ou de la déesse qui en a pris l'apparence chez Homère : le rêve est mentionné dans les deux textes et Pénélope et Médée sont toutes deux à la frontière du sommeil, tourmentées l'une par le sort de Télémaque et l'autre par celui des fils de sa sœur, du moins selon ses dires. La reprise homotaxique de l'*hapax* homérique permet ici à Apollonios de rapprocher les deux scènes : le poète fait ici une référence pleine de sens à un épisode de l'*Odyssée*, le jeu morphologique ne pouvant être dissocié de l'allusion au texte homérique.

<sup>1573</sup> Pour la tragédie, Eschyle, fr. 24 (éd. H. Mette). Pour la comédie, Aristophane, *Les Guêpes*, v. 249 ; *Les Oiseaux*, v. 642 ; *Lysistrata*, 474. Pour le mime, Héronidas, I, v. 54 et III, v. 67.

Pour la prose, Hérodote, *Histoires*, III, 111 ; Sophron, fr. 32 (éd. G. Kaibel dans *Comicorum Graecorum fragmenta*, vol. 1.1) ; *Collection hippocratique (Epidémies VII, 1, 25 ; Régime dans les maladies aiguës, 31)* ; Aristote, *Histoire des animaux*, 557b, 560b et 612b ; *Problèmes*, 889b ; Dioclès, fr. 185 (éd. P. van der Eijk), l. 35 ; Polybe, *Histoires*, VI, 36, 3.

Apollonios emploie le même substantif quelques vers plus tôt, pour désigner le même objet (III, v. 291). Le mot est employé par Nicandre mais il désigne alors un fruit (*Thériaques*, v. 89, 893 et 941 et *Alexipharmques*, v. 230 et 491).

<sup>1574</sup> Cf. *supra*, p. 4.

<sup>1575</sup> Homère, *Odyssée*, IV, v. 808-809. Sur le rêve dans l'épopée homérique, LEVY 1982.

<sup>1576</sup> HUNTER 1989, p. 172.

c) Proximité référentielle et métrique : μεταλδήσκω (III, v. 414) et ἀναλδήσκω (III, v. 1363)

Les *Argonautiques* contiennent deux préverbes de l'*hapax* homérique ἀλδήσκω : μεταλδήσκω et ἀναλδήσκω. Ces deux préverbes désignent la même réalité, la croissance des fils de la terre lors de l'épreuve imposée par Aïétès, le préverbe en μετα<sup>o</sup> étant prononcé par Aïétès quand il décrit l'épreuve à Jason alors que le préverbe en ἀνα<sup>o</sup> se trouve dans la narration de l'épisode.

Le préverbe μεταλδήσκω apparaît en effet au vers 414 du chant III, alors qu'Aïétès décrit à Jason la tâche qui l'attend<sup>1577</sup> :

οὐ σπόρον ὀλκοῖσιν Διοῦς ἐνιβάλλομαι ἀκτῆ  
ἀλλ' ὄφις δεινοῖο μεταλδήσκοντασ ὀδόντασ  
ἀνδράσι τευχῆσθησι δέμασ·

Ce n'est pas de la semence que je jette dans les sillons pour la moisson de Déo, mais les dents d'un terrible serpent qui grandissent pour devenir des hommes à la stature de guerriers.

Le préverbe en ἀνα<sup>o</sup>, quant à lui, se trouve dans la narration de l'épisode des fils de la terre. Jason a moissonné la jachère d'Aïétès et a semé les dents de serpent ; les fils de la terre, qui viennent d'être comparés à des astres scintillants qui soudain apparaissent, sont alors décrits<sup>1578</sup> :

ὧσ ἄρα τοί γε  
λάμπων ἀναλδήσκοντασ ὑπὲρ χθονός.  
De même, en grandissant ils brillèrent au-dessus du sol.

La situation décrite est la même que pour le préverbe en μετα<sup>o</sup> : les fils de la terre sortent du sol où ils ont été semés et grandissent. L'emploi du préverbe ἀναλδήσκω pour désigner la croissance des fils de la terre rappelle évidemment l'emploi de μεταλδήσκω par Aïétès et le fait que ces deux préverbes soient, sinon nouveaux, du moins très rares, rend d'autant plus remarquable l'effet d'écho entre les deux passages.

L'emploi du thème verbal ἀλδήσκω, employé avec deux préverbes différents chez Apollonios, semble fonctionner comme une référence au texte homérique puisque l'unique attestation de ἀλδήσκω dans le texte homérique désigne la croissance du grain (*Iliade*, XXIII, v. 597-599) :

τοῖο δὲ θυμὸσ  
ιάνθη ὡσ εἶ τε περὶ σταχέσσοισιν ἐέρση  
λήϊου ἀλδήσκοντοσ, ὅτε φρίσσοισιν ἄρουραι·

Son coeur fondait, comme la rosée autour des épis lorsque croit la moisson, au moment où les champs se hérissent [d'épis].

Comme Homère, Apollonios emploie donc le thème verbal ἀλδήσκω pour désigner la croissance du grain mais, malgré cette apparente proximité, l'écart entre les deux textes est très important. Chez Homère, le verbe désigne la croissance naturelle du λήϊον, c'est-à-dire du « champ ensemencé ». Apollonios, quant à lui, emploie le préverbe non pas pour une croissance naturelle et

<sup>1577</sup> Sur ce verbe et sur l'incidence syntaxique du préverbe, cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

<sup>1578</sup> Sur ce verbe, où le préverbe ἀνα<sup>o</sup> semble renforcer un sème déjà présent dans le verbe, cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

féconde, comme celle qui est décrite chez Homère, mais pour la transformation des dents de serpents, qu’Aiétes jette bien dans les sillons comme s’il s’agissait de graines, mais qui vont se transformer en féroces guerriers que va devoir affronter Jason. L’emploi du thème verbal ἀλδήσκω, qu’Apollonios emploie sous forme préverbée, souligne l’écart entre la croissance naturelle et féconde des céréales et la croissance monstrueuse et destructrice des dents semées par Aiétes : la reprise de l’*hapax* homérique, qui se trouve cependant modifiée par l’ajout du préverbe, rapproche les deux situations tout en mettant en valeur leurs différences : les semailles d’Aiétes sont une forme pervertie d’un travail très commun, en l’occurrence l’ensemencement d’un champ.

Le vers 1363, où Apollonios emploie ἀναλδήσκω, est en revanche moins proche du texte homérique, même si notre poète emploie le thème verbal ἀλδήσκω à la même place métrique, c’est-à-dire au début du deuxième pied. Il reste que les fils de la terre, qui sortent de la jachère à la manière de céréales, sont comparés à des épis tout au long du passage, avec notamment le substantif ὁ στάχυς (v. 1338), « l’épi », et le verbe ἀνασταχύω (v. 1354), « pousser à la manière d’un épi »<sup>1579</sup> ; l’emploi du verbe ἀναλδήσκω, qui fait écho à la fois au passage de l’*Iliade* et à l’attestation de μεταλδήσκω dans le discours d’Aiétes, participe vraisemblablement de cette métaphore filée.

Les emplois que fait Apollonios du verbe en μετα<sup>o</sup> et du verbe en ἀνα<sup>o</sup> fonctionnent donc à la fois comme un système de référence interne, qui n’est pas sans rappeler les répétitions que l’on trouve parfois dans le texte homérique lorsqu’un personnage donne des instructions à un autre, et comme une référence externe, qui met en valeur l’écart entre la moisson naturelle et féconde de l’*Iliade* et la moisson monstrueuse et destructrice de Jason.

#### d) Proximité lexicale et référentielle : le verbe ἐπαλετρεύω (I, v. 1077)

Comme nous l’avons vu dans notre étude syntaxique, le verbe ἐπαλετρεύω est un *hapax*, qui, chez Apollonios, semble fonctionner comme une référence à l’unique attestation homérique du verbe simple ἀλετρεύω<sup>1580</sup>. La seule attestation du verbe simple qui soit antérieure à l’époque hellénistique se trouve dans l’*Odyssée*, dans la description du palais d’Alcinoos, où il signifie « moudre »<sup>1581</sup> :

αἱ μὲν ἀλετρεύουσι μύλῃσ’ ἔπι μήλοπα καρπὸν  
Les unes écrasent le grain, jaune comme la pomme, sur la meule.

Le préverbe ἐπαλετρεύω, quant à lui, n’est attesté qu’au vers 1077 du chant I des *Argonautiques*, où le narrateur explique que les habitants de Cyzique continuent à sacrifier en mémoire de Kyzicos et de Cléité :

Κύζικον ἐνναίοντες Ἰάονες, ἔμπεδον αἰεὶ  
πανδήμοιο μύλης πελανοὺς ἐπαλετρεύουσιν.

<sup>1579</sup> Sur ce verbe, qui apparaît pour la première fois dans les *Argonautiques*, cf. *supra*, p. 4.

<sup>1580</sup> Pour une étude plus détaillée, cf. *supra*, p. 4 *sqq.* Nous nous contenterons de reprendre ici les informations essentielles.

<sup>1581</sup> Homère, *Odyssée*, VII, v. 104. Sur la variante μύλης, qui rapproche encore les deux textes, cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

Les Ioniens qui habitent Cyzique, immuablement, continuent de moudre les gâteaux sacrés sur la meule commune.

La proximité lexicale entre les deux passages est, elle, évidente, avec, dans les deux cas, le thème verbal ἀλετρεύω, le substantif μύλη, « la meule », et la préposition ἐπί ou le préverbe ἐπι°. Le passage sera d'ailleurs aussi imité par Nonnos dans les *Dionysiaques*, où Nonnos reprend lui aussi largement le vocabulaire homérique<sup>1582</sup>. Apollonios emploie donc le préverbe dans un contexte très proche de celui dans lequel Homère employait le simple, ce qui est d'autant plus remarquable que, lorsqu'il emploie le verbe simple, Apollonios ne l'emploie pas à propos du grain<sup>1583</sup>.

### e) Une possible allusion à un débat lexicographique : μεταπαιφάσσομαι (III, v. 1266)

Le verbe μεταπαιφάσσομαι (III, v. 1266) est un *hapax* formé à partir d'un verbe lui-même très rare, παιφάσσω, qui n'est attesté qu'une fois chez Homère et qui ne réapparaît pas avant la poésie hellénistique où il sera à nouveau employé par Apollonios puis Nicandre.

Le verbe simple παιφάσσω apparaît, pour son unique attestation homérique, dans une description de la déesse Athéna qui incite les Achéens au combat (*Iliade*, II, v. 450-451) :

σὺν τῇ παιφάσσουσα διέσσυτο λαὸν Ἀχαιῶν  
ὄτρύνουσ' ἰέναι·

Apparaissant [l'égide] en main, elle s'élançait de tous côtés, incitant le peuple des Achéens à se mettre en marche.

Le sens du verbe dans ce passage était déjà discuté dans l'Antiquité, comme en témoignent les scholies homériques. Les scholies aux manuscrits A et T, en effet, donnent la glose πάντη τὰ φάη αἴσσοσα, « faisant jaillir la lumière de toute part », et les scholies aux manuscrits T et à la famille de manuscrits *b* proposent la glose φανεροῦν ἑαυτόν, « se montrer, se rendre visible »<sup>1584</sup>. Les scholies au manuscrit D, en revanche, glosent le verbe par ἐνθουσιωδῶς ὀρμάω-ῶ, « s'élançant avec transport »<sup>1585</sup>, interprétation qui semble majoritaire chez les grammairiens anciens et byzantins<sup>1586</sup>.

<sup>1582</sup> Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, XX, v. 242 :

καρπὸν ἀλετρεύουσα μύλης τροχοειδέϊ πέτρῳ·  
... elle moud le grain sur la pierre circulaire de la meule.

Voir aussi, très proche, XXIV, v. 64.

<sup>1583</sup> IV, v. 1095 :

ὄρφναίη ἐνὶ χαλκὸν ἀλετρεύουσα καλιῆ.  
[Amphissa] qui moud du bronze dans un grenier sombre.

<sup>1584</sup> *Scholia Graeca in Homeri Iliadem* (éd. H. Erbse), vol. 1, p. 277-278, scholie à II, v. 450.

<sup>1585</sup> *Scholia D in Iliadem* (éd. H. van Thiel), scholie à II, v. 450. Certains manuscrits présentent la leçon ἐνθουσιῶσα, « s'élançant avec transport », et μαιμῶσα, « s'élançant ».

<sup>1586</sup> Par exemple, avec la glose ὀρμάω-ῶ, Hérodien, *Partitiones*, p. 107 ; Hésychius, *Lexique*, s.v. παιφάσσειν ; Eustathe de Thessalonique, *Commentarii ad Homeri Iliadem*, com. à II, v. 450 ; *Etymologicum magnum*, s. v. παιφάσσοσα. Avec la glose κινέω-ῶ, Théognoste, *Canons*, §31, l. 9 ; Apollonios le Sophiste (*Lexique homérique*, s. v. παιφάσσω) évoque deux interprétations concurrentes mais donne sa préférence à la première :

π α ι φ ά σ σ ε ι ν πυκνῶς ἀπὸ ἄλλου πρὸς ἄλλον ὀρμᾶν μαχόμενον, ἀπὸ τοῦ πάντη φαίνεσθαι. [...] ἔνιοι δὲ παρετυμολογοῦσι παιφάσσοσα πάντη τὰ φάη περιάγουσα, ὃ ἔστι τοὺς ὀφθαλμοὺς.

Παιφάσσειν : S'élançant rapidement de l'un à l'autre dans la bataille, qui vient de « apparaître [φαίνεσθαι] de tous côtés ». [...] Certains, cependant, par étymologie, pensent que παιφάσσοσα signifie « faire tourner la lumière [φάη], c'est-à-dire ses yeux, de tous côtés ».

On trouve également deux interprétations dans la Souda (s. v. παιφάσσω) :

Quand Apollonios emploie à son tour le verbe παιφάσσω, il l'emploie avec le sens « s'élaner », donc avec le sens qui est proposé par le scholiaste de D pour l'attestation homérique (IV, v. 1422-1423) :

παίφασσε δὲ τόνδ' ἀνὰ χῶρον,  
ὔδωρ ἐξερέων.  
[Héraclès] s'élançait à travers ce pays en recherchant de l'eau.

Le sème de la lumière n'est aucunement présent ici et il semble bien qu'Apollonios ne décrive que le mouvement du héros assoiffé. On retrouvera ce verbe avec le même sens dans la poésie épique postérieure<sup>1587</sup>. Helmut Erbse, dans *Homerscholien und hellenistische Glossare bei Apollonios Rhodios*, cite ce passage dans une longue liste d'exemples où Apollonios suit l'interprétation qui nous a été transmise sous la forme des scholies à D<sup>1588</sup> : pour Erbse, ce serait là une prise de position d'Apollonios au sein d'un débat contemporain, ce qui témoignerait du lien étroit entre son travail de grammairien et son travail de poète.

Quand il emploie le préverbe en μετα<sup>ο</sup>, cependant, il semble bien que le sème de la lumière soit présent, contrairement à ce que l'on trouvait dans le verbe simple. Nous sommes dans une comparaison homérique où Jason, s'étant enduit du *Prométhéion*, bondit en tous sens et est comparé à un éclair qui jaillit dans le ciel (III, v. 1262-1266)<sup>1589</sup> :

πολλά δ' ἄρ' ἔνθα καὶ ἔνθα μετάρσιον ἶχνος ἔπαλλεν,  
ἀσπίδα χαλκείην μελίην τ' ἐν χερσὶ τινάσσων.  
Φαίης κεν ζοφεροῖο κατ' αἰθέρος ἀίσσουσαν  
χειμερίην στεροπὴν θαμινὸν μεταπαιφάσσεσθαι  
ἐκ νεφέων, ἃ τ' ἔπειτα μελάντατον ὄμβρον ἄγονται.  
A de nombreuses reprises, [Jason] fait sauter ses pieds çà et là, agitant dans ses mains son bouclier de bronze et sa lance. On aurait dit qu'un éclair d'orage, qui s'élançait à travers le sombre ciel, étincelait depuis les nuages qui, ensuite, apportent la plus noire des pluies.

Pour ce qui est de la construction verbale, le verbe préverbe en μετα<sup>ο</sup> ne semble pas se distinguer du verbe simple puisque le préverbe est ici employé de manière intransitive. Pour ce qui est du sens, Apollonios semble ici mobiliser à la fois le sème de la lumière et celui de l'élan : l'éclair jaillit dans le ciel, ce qui est d'ailleurs exprimé par le participe ἀίσσουσα, mais est également étincelant. L'obscurité est par ailleurs très présente dans le passage, avec les adjectifs ζοφερός et, au superlatif, μελάντατος, et la lumière de l'éclair fait contraste avec l'obscurité ambiante. Etant donné

---

Παιφάσσω: φανεροποιῶ, ἢ ὀρμῶ.  
Παιφάσσω : « rendre visible » ou « s'élaner »

<sup>1587</sup> Pour un papillon de nuit, Nicandre, *Thériaques*, v. 761. Pour des taureaux qui combattent, Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, VIII, v. 179. Pour Inô, prise de folie, Nonnos de Panopolis, *Dionysiaques*, IX, v. 253. Chez Oppien, le verbe est surtout employé pour désigner les membres des animaux, qui s'agitent sous l'effet de la colère ou de la douleur, sans que la bête ne se déplace, avec le sens de « frétiller, tressauter » (pour les tentacules d'un poulpe, *Halieutiques*, II, v. 288 ; pour les membres d'un animal dévoré, *Cynégétique*, II, v. 250 ; pour des taureaux avant un combat, II, v. 55 ; pour une baleine attaquée, *Halieutiques*, V, v. 227 ; voir aussi, pour une murène, II, v. 333 et pour des poissons, II, v. 514). Voir aussi, avec le préverbe ἐκ<sup>ο</sup>, Homère, *Iliade*, V, v. 803.

<sup>1588</sup> ERBSE 1953, p. 171. Voir aussi RENGAKOS 1994, p. 124-125.

<sup>1589</sup> Hermann Fränkel déplace ces trois vers au vers 1289, en s'appuyant sur les *Argonautiques* de Valérius Flaccus, cf. FRÄNKEL 1968, p. 441-443, n. aux v. 1289-1292. Les scholies signalent par ailleurs l'existence d'une leçon concurrente, μεταπαιφάσσουσαν, ce qui ne modifie pas le sens du passage malgré le changement de voix.

l'existence de deux interprétations concurrentes pour l'attestation homérique de *παιφάσσω*, il est vraisemblable qu'Apollonios exploite ici les deux sens possibles du verbe et que la notion de lumière soit en effet présente. Apollonios, qui, dans son emploi du verbe simple, semble suivre l'interprétation qui nous est parvenue sous la forme des scholies à D, s'en écarte en revanche pour le verbe préverbe.

Puisque *παιφάσσω* est un *hapax* homérique et qu'une grande quantité de commentaires nous est parvenue sur le passage, qui témoigne de l'intérêt qu'il suscite, on pourrait faire l'hypothèse que la présence de *παιφάσσομαι* dans le texte d'Apollonios était perçue comme une référence au texte homérique, même si le verbe n'est pas employé à la même place dans les deux textes. Jason, grâce à la force que lui confère le *Prométhéion*, deviendrait alors semblable à Athéna, armé comme elle d'un bouclier. En dehors de la reprise de *παιφάσσω* et la présence d'un bouclier dans les deux textes, il n'y a cependant pas de correspondance lexicale entre les deux textes et il est vraisemblable qu'il s'agisse au moins autant d'une allusion savante à un débat lexicographique qu'un véritable rapprochement littéraire entre les deux passages.

## 2) Préverbation d'un *hapax* et référence au texte hésiodique : ἐπιφαιδρύνω (III, v. 832 et IV, v. 663)

Quand Apollonios emploie le préverbe ἐπιφαιδρύνω, dont nous avons vu qu'il était sémantiquement et syntaxiquement très proche du verbe simple<sup>1590</sup>, il est vraisemblable qu'il fasse une référence savante à l'unique attestation du verbe simple chez Hésiode.

Le verbe φαιδρύνω, qui n'est pas homérique, apparaît pour la première fois dans les *Travaux et les Jours* d'Hésiode (v. 753-754) :

μηδὲ γυναικείῳ λουτρῷ χροῖα φαιδρύνεσθαι  
ἀνέρα·

Qu'un homme ne se lave pas la peau dans le bain d'une femme.

### a) La reprise d'un syntagme hésiodique : III, v. 832

Le préverbe en ἐπι<sup>o</sup> apparaît pour la première fois chez Apollonios, au vers 832 du chant III, même si le texte n'est pas assuré. Médée, après une nuit agitée, se prépare avant d'aller apporter à Jason la drogue qu'elle a préparée<sup>1591</sup> :

Ἀὐτὰρ ἀλοιφῆ  
νεκταρέῃ φαίδρυνετ' ἐπι χροῖα·  
Alors, elle se nettoyait le corps avec une huile de nectar.

L'emploi que fait Apollonios du préverbe ἐπί...φαιδρύνομαι rappelle l'emploi hésiodique du verbe simple φαιδρύνομαι : Apollonios, en effet, emploie le préverbe avec l'accusatif χροῖα, déjà attesté chez Hésiode. Le thème verbal φαιδρύνω associé à l'accusatif χροῖα se trouve également chez Callimaque, Moschos et Oppien, avec le moyen chez Moschos où il s'agit de « se laver » et l'actif

<sup>1590</sup> Cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

<sup>1591</sup> II, v. 831-832. Pour la variante *περί*, attestée dans l'*Etymologicum Genuinum*, s. v. ἀύσταλέας, cf. *supra*, p. 4.

chez Callimaque où il s'agit de « laver » autrui ainsi que chez Oppien où il s'agit en revanche de « se laver » soi-même<sup>1592</sup>. Apollonios reprend donc ici un syntagme hésiodique qui semble par ailleurs avoir eu un certain succès au sein de la langue poétique, mais il le modifie en employant une forme préverbée qui est d'autant plus remarquable que le préverbe est situé après le verbe.

### b) Un calque syntaxique : IV, v. 663

On trouve, dans l'édition de Francis Vian, une autre attestation du préverbe ἐπιφαιδρύνω, au vers 663 du chant IV, alors que le narrateur décrit Circé :

Ἔνθα δὲ Κίρκην  
εὖρον ἄλδος νοτίδεσσι κάρη ἐπιφαιδρύνουσαν ·  
Là, ils trouvèrent Circé, qui se lavait la tête avec les eaux de la mer.

Comme le fait remarquer Virginia Knight<sup>1593</sup>, l'épisode de l'*Odyssee* où apparaît Circé contient également des scènes de bains, mais, chez Homère, la magicienne lave autrui et non elle-même. Sur le plan lexical, il n'y a pas de rapprochement possible avec notre passage. Le texte d'Apollonios peut cependant être rapproché du texte hésiodique, où le thème verbal φαιδρύνω est employé pour la première fois. Même si notre texte ressemble peu, pour la situation décrite, au texte dans lequel Hésiode employait le verbe simple, il semble qu'il y ait là une sorte de « calque syntaxique »<sup>1594</sup>. Dans les deux cas, le verbe est à la fin du vers, ce qui est d'autant plus remarquable que cela implique que le cinquième pied soit un spondée. Le verbe est précédé d'un accusatif, χροά chez Hésiode et κάρη chez Apollonios, qui sont d'ailleurs relativement proches sur le plan phonétique, accusatif qui est situé après la coupe, qui est hephthémimère chez Hésiode et trochaïque chez Apollonios<sup>1595</sup>. Cet accusatif est à son tour précédé d'un datif, λουτρῶ chez Hésiode et νοτίδεσσι chez Apollonios. Il semble donc bien que nous ayons là un calque syntaxique<sup>1596</sup> où Apollonios reprend la structure syntaxique et, dans une moindre mesure, métrique du texte hésiodique mais en modifiant le lexique employé. Cette hypothèse est étayée par le fait que Callimaque et Oppien

<sup>1592</sup> Callimaque, *Hymne à Zeus*, v. 32 :

τόθι χροά φαιδρύνασα  
Là-même, ayant lavé ta peau...

Moschos, *Europé*, v. 31, où le verbe n'est pas en fin de vers :

ἢ ὅτε φαιδρύνοιτο χροά προχοῆσιν ἀναύρων  
... ou lorsqu'elle se lave le corps dans les flots des torrents.

Oppien, *Cynégétiques*, II, v. 355 :

γλώσση δ' ἀμφιέποντες ὄλον χροά φαιδρύνουσιν.  
En passant leur langue autour de leur corps tout entier, ils le lavent.

<sup>1593</sup> KNIGHT 1995, p. 187-188. Cf. Homère, *Odyssee*, X, v. 360-363 et 449-450.

<sup>1594</sup> LIVREA 1973, p. 203, n. au v. 663.

<sup>1595</sup> Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, v. 753 :

— — — | — — — | — — || — — | — — x  
μηδὲ γυναικείῳ λουτρῶ χροά φαιδρύνεσθαι

IV, v. 663 :

— — — | — — — | — — || — — — | — — | — — x  
εὖρον ἄλδος νοτίδεσσι κάρη ἐπιφαιδρύνουσαν ·

<sup>1596</sup> Nous nommons ici « calque syntaxique » le fait d'employer les mêmes éléments syntaxiques à la même métrique dans le vers.

reprennent également ce vers en employant le verbe φαιδρύνω en fin de vers<sup>1597</sup>. La préverbation s'intègre dans ce travail sur la langue d'Hésiode puisqu'elle permet d'introduire une variation lexicale au sein du calque : la référence reste perceptible grâce à l'emploi du thème verbal φαιδρύνω, que son statut d'*hapax* hésiodique rend remarquable, mais l'emploi de l'actif et non du moyen et le choix d'une forme préverbée et non d'une forme simple représentent un écart vis-à-vis du modèle hésiodique.

### 3) Préverbation d'un *hapax* et absence de référence au texte homérique

Si, pour les verbes que nous venons d'étudier, il est possible d'identifier un rapprochement entre le contexte d'emploi du simple chez Homère ou Hésiode et celui du préverbé chez Apollonios, certains *hapax* homériques sont repris par Apollonios sans qu'il nous soit possible d'identifier un quelconque effet d'écho entre les deux textes.

#### a) Le verbe ἐπαγίομαι (III, v. 470 et 1262)

C'est par exemple le cas pour le verbe ἐπαγίομαι, préverbé du verbe ἀγίομαι, qui est attesté une fois chez Homère et deux fois chez Hésiode, dont nous avons vu qu'il s'intègre dans une série de verbes de sentiment préverbés en ἐπι° qui sont très proches du verbe simple<sup>1598</sup>. Le thème de présent suffixé ἀγίομαι n'est attesté qu'une fois chez Homère, au vers 16 du chant XX de l'*Odyssée*, où Ulysse s'indigne de la présence des prétendants :

ὥς ῥα τοῦ ἔνδον ὑλάκτει ἀγαιομένου κακὰ ἔργα.  
Ainsi aboyait [son cœur] en son sein, à lui qui constatait leurs crimes avec déplaisir.

Apollonios emploie ce préverbé à deux reprises, dans des contextes que l'on ne peut guère rapprocher de celui dans lequel Homère emploie ἀγίομαι. La première attestation, au vers 470 du chant III, se trouve dans la bouche de Médée qui s'inquiète du sort de Jason :

οὔνεκεν οὐ οἱ ἔγωγε κακῆ ἐπαγίομαι ἄτη.  
... à savoir que moi, je ne constate pas son triste malheur avec plaisir.

On retrouve le même verbe dans la description de Jason, alors qu'il vient d'enduire son corps du Prométhéion (III, v. 1262) :

τοῖος ἄρ' Αἰσονίδης ἐπαγαίετο κάρτεϊ γύϊων  
Tel, l'Aisonide constatait avec plaisir la force de ses membres.

Pour ce verbe, il est difficile de voir dans l'emploi du préverbé par Apollonios une véritable référence au passage de l'*Odyssée* où est employé ἀγίομαι. Le préverbé régit en effet un datif dans ses deux attestations, alors que ἀγίομαι a un régime à l'accusatif dans l'*Odyssée*. De plus, alors qu'Homère employait ἀγίομαι pour désigner un sentiment d'indignation face à la conduite des

<sup>1597</sup> Cf. *supra*, p. 4, n. 1592.

<sup>1598</sup> Cf. *supra*, p. 4.

prétendants, ἐπαγίομαι désigne plutôt un sentiment de joie ou d'exultation au moment où Jason constate sa force considérable. Les deux textes ne sont pas proches sur le plan lexical. L'occurrence du chant III, cependant, est employée à la même place métrique que l'occurrence homérique du verbe simple.

Dans ce cas, il ne semble donc pas que la reprise lexicale du thème verbal ἀγίομαι s'accompagne d'une référence au contexte d'origine. Il est en fait tout à fait envisageable que ἀγίομαι ait été perçu non comme un *hapax* mais plutôt comme une simple variante métrique de ἄγαμαι. Le verbe \*ἐπάγαμαι aurait d'ailleurs posé des difficultés métriques car un nombre important de formes issues de ce verbe auraient contenu un tribraque. Le verbe ἄγαμαι est par ailleurs relativement fréquent : le thème d'aoriste est fréquent chez Homère et le verbe continue à être employé, y compris en prose<sup>1599</sup>. Le thème verbal ἄγαμαι n'apparaissant pas particulièrement caractéristique de la langue épique, le thème ἀγίομαι, qui était manifestement formé sur le même radical, ne devait donc pas être perçu comme un verbe rare en lui-même mais plutôt comme la variante métrique d'un verbe fréquent.

#### b) Le verbe ἀνασταχύω (III, v. 1054 et 1354 ; IV, v. 271)

Apollonios emploie le verbe ἀνασταχύω à trois reprises. Le verbe σταχύω est un dénomatif issu du substantif ὁ στάχυς, qui désigne un « épi »<sup>1600</sup>. Le verbe simple, très rare, n'est attesté que chez Grégoire de Nazianze<sup>1601</sup>, mais on trouve dans l'*Odyssée* le préverbe ὑποσταχύομαι, alors que le bouvier Philétios décrit le troupeau que lui a jadis confié Ulysse<sup>1602</sup> :

νῦν δ' αἱ μὲν γίνονται ἀθέσφατοι, οὐδέ κεν ἄλλως  
 ἀνδρὶ γ' ὑποσταχύοιτο βοῶν γένος εὐρυμετώπων·  
 Maintenant, elles deviennent indescriptibles et aucune race de bœufs au large front ne  
 saurait mieux se multiplier comme des épis, en tout cas pour un homme.

On trouve dans les *Argonautiques* trois occurrences du préverbe ἀνασταχύω. Deux de ces occurrences désignent la croissance des fils de la terre, qui sortent du sol comme le feraient des épis. Le verbe apparaît une première fois dans les conseils que Médée procure à Jason (III, v. 1054)<sup>1603</sup> :

οἱ δ' ἤδη κατὰ ὄλκας ἀνασταχύωσι γίγαντες  
 [Lorsque] ces géants déjà se dressent comme des épis à travers les sillons...

<sup>1599</sup> Le verbe compte par exemple 40 attestations chez Xénophon.

<sup>1600</sup> Homère, *Iliade*, XXIII, v. 597-599 :

τοῖο δὲ θυμὸς  
 ἰάνθη ὡς εἴ τε περὶ σταχύεσσιν ἐέρση  
 ληΐτου ἀλδήσκοντος, ὅτε φρίσσουσιν ἄρουραι·  
 Son cœur fondait, comme la rosée autour des épis lorsque croît la moisson, au moment où les champs se  
 hérissent [d'épis].

Voir aussi, avec un ἀ- prothétique, ἀστάχυς (*Iliade*, II, v. 148) et le dénomatif συνασταχύω (*Aratos, Phénomènes*, v. 1050). Chez Apollonios, I, v. 688 ; III, v. 1389, dans une comparaison où les fils de la terre sont comparés à des épis ; IV, v. 989. Pour désigner les fils de la terre, III, v. 1338 et 1391.

<sup>1601</sup> Grégoire de Nazianze, *Carmina moralia* (PG 37), col. 539, v. 228.

<sup>1602</sup> Homère, *Odyssée*, XX, v. 211-212.

<sup>1603</sup> Sur le rôle sémantique du préverbe ἀνα° employé pour décrire un mouvement ascendant, cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

Le verbe apparaît à nouveau dans la narration de l'épisode (III, v. 1354-1355) :

Οἱ δ' ἤδη κατὰ πᾶσαν ἀνασταχύεσκον ἄρουραν  
γηγενέες·

Les fils de la terre déjà se dressaient comme des épis sur tout le champ.

Enfin, le verbe réapparaît, pour un champ, au vers 271 du chant IV :

προχοῆσιν ἀνασταχύουσιν ἄρουραι.

Grâce aux déversements [des eaux du fleuve], les champs se dressent d'épis.

S'il est évident qu'il y a une reprise interne entre la première et la deuxième attestation, il n'est en revanche pas certain qu'il y ait une référence au texte homérique : ni le reste du lexique employé, ni la métrique, ni la situation décrite ne permettent de rapprocher l'emploi que fait Apollonios de ἀνασταχύω de l'emploi homérique de ὑποσταχύω chez Homère. La dernière attestation du verbe, au chant IV, a cependant été rapprochée d'un vers des *Phénomènes* où Aratos emploie συνασταχύω, avec une syntaxe, un lexique et une métrique très proches de celles que l'on trouve chez Apollonios, soit que l'un des deux poètes imite l'autre, soit qu'ils imitent tous deux un texte perdu depuis<sup>1604</sup>.

### c) Les préverbés de °βρομέω-ῶ : ἐπιβρομέω-ῶ, περιβρομέω-ῶ et ὑποβρομέω-ῶ

Les préverbés du verbe βρομέω-ῶ qui apparaissent pour la première fois dans les *Argonautiques* ont été étudiés dans le chapitre consacré aux préverbés qui peuvent être interprétés comme des variantes morphologiques de verbes qui sont formés sur le même radical et qui présentent le même préverbe et dans celui consacré au rôle sémantico-syntaxique du préverbe<sup>1605</sup>.

#### i. Une absence de référence au texte homérique ?

Le verbe βρομέω-ῶ, que l'on peut rapprocher du verbe plus fréquent βρέμω, est un *hapax* homérique qui restera très rare et qui ne se trouvera que dans la langue épique. Dans son unique attestation conservée qui soit antérieure aux *Argonautiques*, il désigne le bourdonnement des mouches<sup>1606</sup> :

οἱ δ' αἰεὶ περὶ νεκρὸν ὀμίλειον, ὡς ὅτε μυῖαι  
σταθμῶ ἔνι βρομέωσι περιγλαγέας κατὰ πέλλας  
ῶρη ἐν εἰαρινῇ

Sans cesse ils se rencontraient autour du cadavre, comme lorsque des mouches, dans une étable, vrombissent autour des vases pleins de lait.

<sup>1604</sup> Aratos, *Phénomènes*, v. 1050 :

τηλοτέρω δ' ἀὐχμοῖο συνασταχύοιεν ἄρουραι.  
Puisse les champs se dresser d'épis loin de la sécheresse.

Cf. VIAN 1981, p. 158, n. au v. 271 et LIVREA 1973, p. 92, n. au v. 271.

<sup>1605</sup> Cf. *supra*, p. 4 *sqq.* Pour l'emploi de περιβρομέω-ῶ avec l'accusatif, *supra*, p. 4 *sqq.* ; pour les emplois de ἐπιβρομέω-ῶ avec le datif, *supra*, p. 4 *sqq.*

<sup>1606</sup> Homère, *Iliade*, XVI, v. 641-643.

Il est déjà remarquable qu'Apollonios emploie non pas un, mais trois préverbés issus de βρομέω-ῶ : les *Argonautiques* contiennent en effet une attestation de ἐπιβρομέω-ῶ, deux de περιβρομέω-ῶ et une de ὑποβρομέω-ῶ. Le plus souvent, lorsqu'il reprend un *hapax* homérique, Apollonios ne l'emploie lui aussi qu'une fois et cet emploi unique participe probablement du jeu intertextuel<sup>1607</sup>. C'est également le cas pour les préverbés que nous venons étudier, où l'on croit apercevoir des échos avec le texte homérique : de tous ces verbes, seuls les préverbés de φαιδρύνω et δ'ἀλδήσκω apparaissent deux fois, et les deux préverbés δ'ἀλδήσκω désignent la même réalité dans un système d'échos internes à l'œuvre.

Pour toutes les occurrences sauf une, pour lequel le doute est permis, l'emploi que fait Apollonios de ces préverbés ne semble pas fonctionner comme une allusion à l'occurrence homérique du verbe simple. Seule une occurrence sur six est employée à la même place métrique que βρομέω-ῶ chez Homère, ὑποβρομέω-ῶ (IV, v. 1430), mais étant donné la structure métrique du mot, il est statistiquement prévisible qu'une forme sur quatre occupe cette place dans le verbe<sup>1608</sup>. Plusieurs occurrences font référence à des situations qui n'ont rien de commun avec celle que décrit Homère au chant XVI de l'*Illiade* : ἐπιβρομέω-ῶ désigne le grondement de la mer et celui des ailes des oiseaux<sup>1609</sup> ; ἐπιβρομέω-ῶ, περιβρομέω-ῶ et ὑποβρομέω-ῶ sont tous les trois employés pour un lieu ou un organe qui « résonne » suite à la production d'un son<sup>1610</sup>. Seul περιβρομέω-ῶ, dans une de ses

<sup>1607</sup> CUSSET 1999, p. 29-47, 58-73, 87-108.

<sup>1608</sup> Il s'agit de ὑποβρομέω-ῶ, IV, v. 1340 :

φθογγῆ ὑποβρομέουσιν ἄν' οὐρα τηλόθι βῆσαι,

Cf. Homère, *Illiade*, XVI, v. 642 :

σταθμῶ ἐνι βρομέωσι περιγλαγέας κατὰ πέλλας

Les deux verbes sont métriquement superposables. Remarquons que si l'on accepte la conjecture d'Hermann Fränkel (φθομφῆ ὑπο βρομέουσιν, cf. LIVREA 1973, p. 379, n. au v. 1340, pour l'emploi de ὑπό et le datif pour désigner l'origine d'un bruit), alors la structure syntaxique des deux vers devient plus proche encore.

<sup>1609</sup> III, v. 1370-1371 :

Κόλχοι δὲ μέγ' ἴαχον, ὡς ὅτε πόντος  
ἴαχεν ὀξείησιν ἐπιβρομέων σπιλάδεσσιν·

Les Colques poussèrent de grands hurlements, comme lorsque la mer hurle en grondant contre les rochers acérés.

IV, v. 239-240 :

ἀλλ' οἰωνῶν  
ἰλαδὸν ἄσπετον ἔθνος ἐπιβρομέειν πελάγεσσιν.  
... mais plutôt un immense groupe formé de nombreux oiseaux qui vrombissaient sur la mer.

<sup>1610</sup> Pour ἐπιβρομέω-ῶ, IV, v. 908-909 :

ὄφρ' ἄμυδις κλονέοντος ἐπιβρομέονται ἀκουαί  
κρεγμῶ·

...pour que, alors qu'il s'agitait en même temps [que les sirènes], les oreilles [des Argonautes] bourdonnassent du son de son instrument.

Pour περιβρομέω-ῶ, IV, v. 16-17 :

ἐν δέ οἱ ὄσσε  
πλήτο πυρός, δεινὸν δὲ περιβρομέεσκον ἀκουαί·  
En elle, ses yeux s'emplissaient de flammes et ses oreilles vrombissaient terriblement.

Pour ὑποβρομέω-ῶ, IV, v. 1339-1340 :

αἰ δὲ βαρεῖη  
φθογγῆ ὑποβρομέουσιν ἄν' οὐρα τηλόθι βῆσαι,  
De la voix grave [du lion], les combes au loin dans les montagnes grondent.

deux occurrences, est employé pour désigner le bourdonnement d'un insecte, dans la comparaison homérique où les femmes de Lemnos sont comparées à des abeilles (I, v. 879-880) :

Ὡς δ' ὅτε λείρια καλὰ περιβρομέουσι μέλισσαι  
πέτρης ἐκχύμεναι σιμβληίδος  
De même que, lorsque des abeilles vrombissent autour de superbes lis au sortir de leur ruche de pierre...

S'il n'y a pas d'autre correspondance lexicale ou métrique entre les deux textes, il est vrai que les situations décrites sont proches : il s'agit, dans les deux cas, d'une comparaison homérique où sont rapprochés des êtres humains et des insectes qui volent autour d'une source de nourriture. De plus, si l'on étudie l'ensemble des attestations des verbes βρέμω et βρομέω-ῶ, qui étaient vraisemblablement perçus comme des variantes morphologiques par les locuteurs, il est remarquable qu'il s'agisse là des deux seules attestations de ce radical dans lesquelles le verbe désigne des bourdonnements d'insecte.

## ii. Les verbes ἐπιβρομέω-ῶ et περιβρομέω-ῶ et le fragment 31 de Sappho

Si, à l'exception peut-être de περιβρομέω-ῶ au vers 879 du chant I, l'emploi que fait Apollonios des préverbés de βρομέω-ῶ ne semble pas faire référence à l'emploi de βρομέω-ῶ dans le texte homérique, il est en revanche possible de rapprocher ces emplois du fragment 31 de Sappho, où l'on trouve non pas βρομέω-ῶ mais ἐπιρομβέω-ῶ, qui est également un *hapax*.

Le verbe ἐπιρομβέω-ῶ apparaît en effet dans le fragment 31 de Sappho, où est décrit le tourment amoureux (v. 11-12) :

ὀπάτεσσι δ' οὐδ' ἐν ὄρημι', ἐπιρρόμ-  
βεισι δ' ἄκουαι  
Mes yeux ne voient plus, mes oreilles bourdonnent.

Francis Vian, dans son édition, rapproche ce passage de l'emploi par Apollonios du verbe περιβρομέω-ῶ, qu'il emploie dans la description des tourments de Médée alors qu'elle s'enfuit pour rejoindre les Argonautes (IV, v. 16-17)<sup>1611</sup> :

Ἐν δέ οἱ ὄσσε  
πλήτο πυρός, δεινὸν δὲ περιβρομέεσκον ἄκουαί·  
Ses yeux s'emplissaient de flammes et ses oreilles vrombissaient terriblement.

Les deux passages sont rapprochés par la présence en fin de vers de la forme ἄκουαί<sup>1612</sup>, la proximité phonétique et sémantique de περιβρομέω-ῶ et de ἐπιρομβέω-ῶ ainsi que, bien sûr, le contexte d'emploi : même si, comme le soulignent Francis Vian et Christophe Cusset, le trouble de Médée est causé par sa peur face à la réaction de son père et non par le désir amoureux, il reste qu'il

<sup>1611</sup> VIAN 1981, p. 147, n. au v. 17 ; CUSSET 1999, p. 283-285, en part. p. 285.

<sup>1612</sup> Le substantif ἡ ἀκούη, qu'il faut rapprocher de ἡ ἀκὴ, qui est attesté en prose, est également employé en fin de vers dans toutes ses attestations homériques, mais il est toujours au singulier et désigne le « bruit entendu », la « rumeur » (*Iliade*, XVI, v. 634 ; *Odyssée*, II, v. 308 ; IV, v. 701 ; V, v. 19 ; XIV, v. 179 ; XVII, v. 43).

s'agit dans les deux cas du trouble ressenti par une femme et que les effets de la peur chez Médée restent comparables à ceux de l'amour chez Sappho.

L'emploi que fait Apollonios de ἐπιβρομέω-ῶ est, pour la langue, plus proche encore de celui de ἐπιρρομβέω-ῶ chez Sappho puisque le préverbe est identique, mais les contextes d'emploi sont plus éloignés<sup>1613</sup>. Ce verbe, dont les deux autres attestations régissent un datif, est employé dans l'épisode des Sirènes (IV, v. 905-909) :

εἰ μὴ ἄρ' Οἰάγροιο πάϊς Θρηϊκίος Ὀρφεύς,  
Βιστονίην ἐνὶ χερσὶν εἰς φόρμιγγα τανύσσας,  
κραιπνὸν ἐντροχάλιο μέλος κανάχησεν ἀοιδῆς,  
ᾧ φρ' ἄμυδις κλονέοντος ἐπιβρομέωνται ἀκουαὶ  
κρεγμῶ· παρθενίην δ' ἐνοπήν ἐβήσατο φόρμιγγι.  
... si Orphée le Thrace, fils d'Oiagros, en tendant dans ses mains la cithare bistonienne, n'avait pas fait résonner l'air d'un chant rapide, pour que, alors qu'il s'agitait en même temps [que les sirènes], les oreilles [des Argonautes] bourdonnassent du son de son instrument. La cithare triompha de la voix des jeunes filles.

Malgré l'emploi du moyen chez Apollonios, le syntagme ἐπιβρομέωνται ἀκουαὶ est phonétiquement, sémantiquement et syntaxiquement très proche de ἐπιρόμβεισι δ' ἄκουα. Là encore, Apollonios opère un déplacement qui, pour Simon Goldhill, participe du brouillage des sons dans le passage et de l'aspect cacophonique de la musique produite par l'instrument d'Orphée<sup>1614</sup>.

Si seul ὑποβρομέω-ῶ peut être rapproché de l'emploi homérique du verbe simple βρομέω-ῶ, περιβρομέω-ῶ et ἐπιβρομέω-ῶ semblent surtout faire référence à la description des effets physiques du tourment amoureux dans le fragment 31 de Sappho. Comme pour certaines reprises d'*hapax* homériques, la référence est permise pour la proximité lexicale entre les deux passages, avec notamment la reprise du pluriel ἀκουαὶ dont la seule attestation antérieure à l'époque hellénistique se trouve chez Sappho. Contrairement à ce que l'on a pu observer pour les reprises sous forme préverbe d'*hapax* homériques, l'emploi du préverbe ἐπι° joue, pour l'emploi de ἐπιβρομέω-ῶ, un rôle essentiel dans la référence.

#### 4) Synthèse

Il semble donc que la reprise sous forme préverbée de certains *hapax* homériques et hésiodiques participe, comme la reprise à l'identique des *hapax* par Apollonios, qu'étudie Christophe Cusset, au jeu intertextuel avec les textes de la poésie épique archaïque. Pour certains verbes, le préverbe attesté dans les *Argonautiques* fait référence à une situation proche de celle du texte homérique et le lexique employé est parfois le même. Pour les verbes pour lesquels il nous a semblé qu'il y avait bien une allusion à Homère ou à Hésiode, quatre sur neuf sont employés à la place métrique qui était celle du verbe simple chez Homère. Si cette proportion est supérieure à celle qui

<sup>1613</sup> VIAN 1981, p. 109, n. au v. 909 ; GOLDHILL 1991, p. 299-300.

<sup>1614</sup> GOLDHILL 1991, p. 299-300.

est statistiquement attendue, soit environ un sur cinq, et si elle correspond à peu de chose près à celle que Christophe Cusset observait pour les *hapax* en reprise homotaxique<sup>1615</sup>, elle n'est cependant pas significativement élevée, en particulier pour un corpus aussi réduit, et pourrait donc fort bien être attribuée au hasard. En revanche, il semble significatif que, pour les *hapax* homériques, Apollonios emploie la plupart de ces mots qu'une seule et unique fois, l'unicité du préverbe dans les *Argonautiques* répondant en quelque sorte à celle du verbe simple chez Homère. Le thème verbal ἀλδήσκω est certes employé deux fois, avec deux préverbes différents, mais les deux occurrences désignent la même réalité et créent des échos internes au texte. En revanche, les thèmes verbaux pour lesquels Apollonios ne semble pas faire référence à l'occurrence homérique du verbe simple sont respectivement employés deux, trois et six fois dans les *Argonautiques*.

Il est remarquable que les verbes pour lesquels la référence est la plus sensible sont des verbes très rares et dont le sens peut difficilement être déduit par un locuteur qui ne connaîtrait pas la langue poétique : κνώσσω et un verbe extrêmement rare et qui n'a aucun dérivé ; ἀλδήσκω est issu d'une racine très peu productive en grec et ne peut guère être rapproché d'autres termes ; les scholies témoignent de ce que le sens de παιφάσσω n'était pas évident pour les Anciens ; ἀλετρεύω est certes un dénominatif, mais ἡ ἀλετρις est tout aussi rare que ἀλετρεύω. Le verbe ἀμαθύνω est lui aussi un dénominatif et ὁ ἄμαθος est relativement fréquent, même s'il n'est pas absolument certain que le lien entre les deux ait été perçu<sup>1616</sup>. Seul φαιδρύνω, qui est un dénominatif issu de l'adjectif φαιδρός, ἄ, ὄν, peut facilement être compris grâce au rapprochement avec un mot plus fréquent. Ces *hapax* homériques sont tous rares, mais ce sont en outre des verbes dont le sens, qui ne peut être inféré de termes proches, devait paraître obscur. A l'inverse, les verbes pour lesquels la référence est difficilement perceptible sont des verbes certes très rares, mais qui fonctionnent comme des variantes morphologiques de verbes plus fréquents et devaient donc être facilement compris. Pour un Grec de l'époque d'Apollonios, il devait être évident que le verbe βρομέω-ῶ pouvait être rapproché de βρέμω et de ὁ βρόμος qui, sans être fréquents, comptent à eux deux une cinquantaine d'attestations dans la langue poétique antérieure à l'époque hellénistique : βρομέω-ῶ est certes un *hapax*, mais c'est un *hapax* dont le sens peut facilement être déduit et dont la forme reste finalement attendue, les verbes en -έω-ῶ à *o* radical fonctionnant régulièrement comme des variantes de verbes thématique à *e* radical<sup>1617</sup>. De même, ἀγαίομαι devait être perçu comme une variante métrique de ἄγαμαι qui est plus fréquent. Enfin, si le verbe σταχύω et ses préverbes sont très rares, le substantif ὁ στάχυς ne l'est pas et le sens du verbe ne devait donc pas être perçu comme difficile et obscur.

<sup>1615</sup> CUSSET 1999, p. 111 : 47 % des *hapax* homériques employés une fois chez Apollonios sont en reprise homotaxique.

<sup>1616</sup> HESTER 1986 : les scholies à Homère s'accordent sur le lien avec ὁ ἄμαθος mais non sur le sens du mot ; de plus, le verbe est employé de manière relativement fréquente dans la poésie tardive pour la destruction de personnes ou d'émotions, ce qui suggère que la métaphore n'était plus entièrement vive.

<sup>1617</sup> Sur cette question, cf. *supra*, p. 4 *sqq.*

La préverbation peut donc jouer un rôle stylistique, dont nous n'avons donné qu'un exemple ici : elle permet un jeu intertextuel érudit fondé sur la reprise d'*hapax* homériques, dont l'attrait tient probablement à la fois à leur rareté et à leur caractère obscur pour le lecteur qui ne connaît pas parfaitement le texte homérique. Lorsqu'il emprunte ces mots rares et donc particulièrement remarquables, Apollonios ne les reprend pas à l'identique : le préverbe, qui peut aussi jouer un rôle syntaxique ou sémantique, permet une variation par rapport au vocabulaire archaïque, mais, comme le thème verbal ne subit aucune modification, l'allusion au texte source reste aisément perceptible.

Les préverbés ne présentent pas un fonctionnement homogène : pour certains verbes, le préverbe joue un rôle syntaxique et modifie la rection du verbe ; pour d'autres, le préverbe joue un rôle sémantique et le sens du préverbé se distingue alors de celui du simple ; pour d'autres, enfin, l'incidence sémantico-syntaxique du préverbe est difficilement perceptible pour le lecteur, ce qui n'implique pas qu'elle n'était pas sensible pour le lecteur contemporain. De fait, bien que la préverbation soit un phénomène banal, il reste mal étudié et il nous semble probable que nous n'ayons pas bien compris certains verbes de notre corpus. Certains préverbes, comme  $\sigma\upsilon\nu^\circ$ ,  $\acute{\epsilon}\pi\iota^\circ$  ou  $\mu\epsilon\tau\alpha^\circ$ , peuvent d'ailleurs jouer un rôle sémantique dans certains de nos verbes et un rôle syntaxique pour d'autres. Le cas de  $\mu\epsilon\tau\alpha^\circ$  est particulièrement éclairant : le préverbe semble jouer un rôle syntaxique dans  $\mu\epsilon\tau\alpha\tau\rho\acute{\epsilon}\phi\omega$ ,  $\mu\epsilon\tau\epsilon\nu\nu\acute{\epsilon}\pi\omega$  et  $\mu\epsilon\tau\alpha\lambda\delta\acute{\eta}\sigma\kappa\omega$ , mais un rôle sémantique dans  $\mu\epsilon\tau\alpha\kappa\lambda\acute{\epsilon}\iota\omega$  ; le verbe  $\mu\epsilon\tau\alpha\chi\acute{\alpha}\zeta\omicron\mu\alpha\iota$ , quant à lui, est très proche du verbe simple et le préverbe vient peut-être renforcer le sens du verbe. De même, les  $\acute{\epsilon}\pi\iota^\circ$  peuvent régir un accusatif, un génitif ou un datif, ou se construire de la même manière que le verbe simple. Si, pour la plupart des verbes, le fonctionnement du préverbe semble explicable, au sens où l'on peut rapprocher le verbe en question d'autres verbes qui fonctionnent de manière analogue hors des *Argonautiques*, il n'est en revanche pas toujours prévisible.

Cependant, malgré cette diversité, on peut dégager quelques invariants. Les verbes de mouvement, à l'exception peut-être des verbes doublement préverbés, présentent tous un fonctionnement similaire : ces verbes fonctionnent comme des variantes synonymiques de verbes bien attestés qui présentent le même préverbe, dans un fonctionnement qui est très naturel en grec et qui n'est aucunement spécifique à la langue d'Apollonios. Quelques préverbes ont également un fonctionnement relativement homogène. C'est notamment le cas du préverbe  $\acute{\alpha}\nu\alpha^\circ$ , qui permet de former des verbes qui désignent un mouvement ascendant, que le sème de la « montée » soit ou non déjà véhiculé par le thème verbal. Là encore, cette valeur du préverbe, très fréquente, n'est pas propre à la langue poétique et n'est pas caractéristique de la langue d'Apollonios. C'est également le cas, enfin, des préverbés en  $\acute{\epsilon}\nu^\circ$ , dans lesquels le préverbe joue toujours un rôle syntaxique puisqu'il

permet la rection d'un datif locatif direct. Il s'agit là d'un trait propre à la langue épique, qu'Apollonios emprunte donc à la langue homérique.

Quelques préverbés retiennent particulièrement notre attention. Quelques verbes, en effet, voient s'associer un thème verbal propre à la langue épique et un suffixe employé avec une valeur qui est quant à elle posthomérique. C'est par exemple le cas des verbes ἀντιάχω (IV, v. 76) et ἀντιαχέω-ῶ (II, v. 828) ou encore de σύν...ἐννέπω (IV, v. 1277). Ces verbes, qui sont peut-être de véritables « créations lexicales », témoignent de la plasticité de la langue d'Apollonios, dans laquelle sont réunis, y compris au sein d'un même verbe, des morphèmes qui ne relèvent pas du même état de la langue. Quelques verbes, rares eux aussi, sont fréquemment attestés après Apollonios, y compris en prose ; c'est notamment le cas de certains préverbés en ἀνα°, dans lesquels un thème fréquent est employé avec un préverbe fréquent lui aussi. Pour autant, la plupart des préverbés de notre corpus sont propres à la langue épique. Les verbes doublement préverbés, en particulier, sont particulièrement nombreux et sont presque tous très rares.

L'hétérogénéité des préverbés de notre corpus est en partie liée au caractère artificiel de la langue d'Apollonios, ainsi qu'aux caractéristiques propres de notre corpus, qui réunit des verbes qui ne formaient pas un ensemble homogène pour le lecteur contemporain. Pourtant, il est vraisemblable que cette hétérogénéité ne soit pas propre à la langue d'Apollonios : il n'est pas certain que la préverbation fonctionne comme un phénomène homogène, où les mêmes causes produisent systématiquement les mêmes effets, y compris dans des langues plus proches de la langue « courante » que ne l'est celle d'Apollonios.

# Synthèse

Certains verbes de notre corpus, nous l'avons vu, semblent avoir relevé de la langue « courante » et sont employés de manière abondante après Apollonios. Pourtant, il apparaît que l'essentiel des verbes de notre corpus s'intègrent sans difficulté dans la langue épique.

D'un point de vue morphologique, la plupart des verbes de notre corpus peuvent être rapprochés de verbes attestés dans la poésie épique archaïque. Dans le domaine de la dérivation, certains verbes de notre corpus présentent un radical propre à la langue épique. C'est par exemple le cas de ἀπηλεγέω-ῶ (II, v. 17) et de ὀδακτάζω (IV, v. 1608), qu'il faut respectivement rapprocher des adverbes homériques ἀπηλεγέως et ὀδάξ. De même, ἐνιπτάζω (I, v. 492 et 864) est un déverbal issu du verbe homérique ἐνίπτω. D'autres verbes sont formés selon un procédé de création lexicale qui, à l'époque d'Apollonios, n'est plus productif et qui devait être senti comme caractéristique de la langue épique archaïque. C'est le cas de νηπιάχω (IV, v. 868) et ἐπιχρεμέθω (III, v. 1260), qui présentent un suffixe en occlusive aspirée qui semble déjà avoir été une survivance à l'époque de la constitution des poèmes homériques. De même, les formations en -άω-ῶ à degré  $\bar{o}$  radical, que l'on identifie dans le verbe δωμάω-ῶ (II, v. 531), ne sont plus productives à l'époque hellénistique. Dans le domaine de la préverbalisation, le phénomène est plus marqué encore car une part importante des verbes de notre corpus présente un thème qui n'est pas attesté hors de la langue épique. Les verbes qui semblent fonctionner comme des variantes morphologiques de verbes déjà attestés en prose fournissent un exemple particulièrement évident. Ainsi, les verbes ὑποτιμήγω et ἐπιτιμήγω, qui fonctionnent comme des variantes morphologiques de ὑποτέμνω et de ἐπιτέμνω, présentent un thème verbal qui était vraisemblablement perçu comme propre à la langue poétique. De même, les verbes de mouvement de notre corpus témoignent de ce travail sur le thème verbal. Un verbe comme ἀποβλώσκω devait être senti comme une variante poétique du verbe ἀπέρχομαι : Apollonios associe ici un préverbe fréquent, bien attesté pour les verbes de mouvement, à un thème verbal qui n'est pas attesté en prose. De manière plus rare, car la plupart des préverbes sont bien attestés en prose, quelques préverbés de notre corpus présentent un préverbe caractéristique de la langue épique : c'est en particulier le cas de ἀμφι<sup>ο</sup>, qui est extrêmement rare hors de la langue épique, et d'une part importante des doubles préverbes, notamment ceux dont le préverbe interne est <sup>ο</sup>προ<sup>ο</sup>. De même, les verbes de sentiment préverbés en ἐπι<sup>ο</sup> ou les verbes de parole préverbés en μετα<sup>ο</sup> semblent être propres à la langue poétique, même si ces préverbes sont évidemment fréquents dans tous les genres littéraires. La plupart des préverbés de notre corpus sont donc formés selon des procédés morphologiques qui devaient être perçus comme caractéristiques de la langue épique : malgré quelques phénomènes d'écart ponctuels,

la plupart des verbes de notre corpus, qu'ils soient formés par le poète par analogie avec la langue épique archaïque ou qu'ils soient empruntés à des œuvres perdues depuis, s'intègrent sans difficulté dans le vocabulaire de l'épopée.

L'étude des attestations postérieures de ces verbes confirme cette observation : la plupart des verbes de notre corpus ne sont pas attestés hors de la langue poétique<sup>1</sup>. Dans le tableau ci-dessous, nous présentons les attestations postérieures des verbes de notre corpus que nous avons analysés comme des dérivés :

	Poésie		Au moins une attestation en prose
	Apollonios seulement	Poésie seulement	
ἀερτάζω		X	
ἀπηλεγέω-ῶ	X		
γατομέω-ῶ		X	
διαγλαύσσω	X		
δωμάω-ῶ			X
ἐνιπτάζω	X		
ἐπανθιάω-ῶ	X		
ἐπιστοβέω-ῶ	X		
ἐπιχρεμέθω		X	
εὐδιάω-ῶ		X	
ἰκμαίνω		X	
ἰοβολέω-ῶ		X	
καπνιάω-ῶ			X <sup>2</sup>
κατηφιάω-ῶ			X
λαιοτομέω-ῶ			X
μεσημβριάω-ῶ		X	
μηνιάω-ῶ			X
νηπιάχω		X	
ὀδακτάζω		X	
οἰδαίνω			X
ὀπηδεύω		X	
ὀτλέω		X	
ὀτλεω-ῶ		X	
παλιντροπάομαι-ῶμαι	X		
πηχύνω		X	
ὑποδρήσσω		X	
χνοάω-ῶ			X <sup>3</sup>
<b>Total : 27</b>	<b>6</b>	<b>14</b>	<b>7</b>
<b>Total en %</b>	<b>22 %</b>	<b>52 %</b>	<b>26 %</b>

Les trois-quarts des dérivés de notre corpus ne sont donc attestés qu'en poésie : seuls sept verbes sur vingt-sept sont attestés en prose, dont un, *καπνιάω-ῶ*, est très rare et n'est attesté que deux fois en tout, et un autre, *χνοάω-ῶ*, n'est attesté qu'une fois en prose mais présente de nombreuses

<sup>1</sup> Nous parlons ici de « langue poétique » et non de « langue épique », car nous n'avons pas distingué les différents genres poétiques dans notre relevé d'occurrences en raison de la faible productivité de la poésie dramatique et lyrique à partir de l'époque hellénistique. De fait, l'immense majorité des verbes qui sont à nouveau employés en poésie après Apollonios le sont chez Nicandre, Oppien, Quintus de Smyrne et Nonnos de Panopolis ainsi que dans l'œuvre poétique de Grégoire de Nazianze. Cela étant, quelques verbes apparaissent dans des épigrammes en distiques élégiaques de l'*Anthologie*, surtout, dans l'*Alexandra* de Lycophron.

<sup>2</sup> Ce verbe n'est attesté que deux fois : une fois dans les *Argonautiques* (II, v. 131) et une fois dans le *Sur le contrôle de la colère* de Plutarque (454e).

<sup>3</sup> Le verbe *χνοάω-ῶ* est attesté à de nombreuses reprises en poésie et une fois chez Lucien, peut-être avec un effet héroïcomique. Cf. *supra*, p. 68 *sqq.*

attestations en poésie épique. Il semble naturel que certains de ces verbes, qui fonctionnent vraisemblablement comme des variantes métriques de verbes bien attestés en prose, ne soient attestés qu'en poésie dactylique. C'est par exemple le cas des verbes en -ιάω-ῶ dans lesquels le -ι- appartient au radical ou des verbes en -εύω qui fonctionnent comme des variantes morphologiques du verbe en -έω-ῶ correspondant. Dans ce cas, le verbe « nouveau » employé par Apollonios joue avant tout un rôle métrique et il est donc naturel qu'il ne soit pas employé dans les textes dépourvus de contraintes métriques. Cela étant, si l'on observe la manière dont les préverbes de notre corpus sont employés par la suite, on constate que la situation est similaire alors que l'emploi d'un préverbe représente une contrainte métrique supplémentaire par rapport à l'emploi du verbe simple. Le tableau suivant présente les attestations postérieures de chaque verbe préverbé de notre corpus :

	Poésie		Au moins une attestation en prose
	Apollonios seulement	Poésie seulement	
ἀμφιδέω	X		
ἀμφιθρόσκω	X		
ἀμφιμάρπτω		X	
ἀμφιπαλύνω	X		
ἀναλδήσκω		X	
ἀνασταχύω		X	
ἀνά...τανύω		X	
ἀνατεταγών	X		
ἀνηπύω		X	
ἀνογλίζω			X
ἀντιαχέω-ῶ		X	
ἀντιάχω		X	
ἀπηρετύω	X		
ἀποβλώσκω	X		
ἀποκατατίθεμαι		X	
ἀπολείχω			X
ἀπο...νηέομαι-οὔμαι	X		
ἀποπροβάλλω	X		
ἀποπροθρόσκω		X	
ἀποτεκμαίρομαι	X		
διασκαίρω			X
διατανύω	X		
διέκ...νέομαι	X		
διῦσχάνω	X		
ἐγκαταθνήσκω	X		
ἐγκαταλέχομαι	X		
ἐγκαταπίπτω			X
ἐγκατένασσα		X	
ἐγκτερείζω		X	
εἰσανέχω		X	
εἰσαποβαίνω	X		
εἰσαφύομαι	X		
ἐκβλύω			X
*ἐκδάω		X	
ἐκπροβλώσκω		X	
ἐκ...προχέω		X	
ἐμπάλλομαι		X	
ἐνευδιάω-ῶ	X		
ἐνσπείρω			X

ἐνωθέω-ῶ			X
ἐξορνυμαι		X	
ἐπαγαιομαι	X		
ἐπαλετρεύω	X		
ἐπαλινδέομαι-οὔμαι	X		
ἐπανδρόω-ῶ			X <sup>4</sup>
ἐπαγλύω			X
ἐπερεύγομαι		X	
ἐπιβλύω		X	
ἐπί...βραχεῖν		X	
ἐπιβρομέω-ῶ		X	
ἐπιδοιάζω			X
ἐπιέλδομαι	X		
ἐπικαχλάζω			X
ἐπικλονέω-ῶ		X	
ἐπικραδάω-ῶ		X	
ἐπιμητιάω-ῶ	X		
ἐπιμύρομαι	X		
ἐπιζυνόομαι-οὔμαι		X	
ἐπιπαμφαλάω-ῶ	X		
ἐπιπροβλώσκω	X		
ἐπιπροέχομαι	X		
ἐπιπροθέω		X	
ἐπιπρονέομαι	X		
ἐπιπροπίπτω			X <sup>5</sup>
ἐπιπροφαίνομαι	X		
ἐπιπροφέρω	X		
ἐπιπροσβάλλω	X		
ἐπιστοβέω-ῶ	X		
ἐπιμήγω	X		
ἐπιτροχάω-ῶ		X	
ἐπιτροπάω-ῶ		X	
ἐπιφαιδρύνω			X
ἐπιφλύω	X		
ἐπιγνοάω-ῶ	X		
ἐπιχώομαι-ῶμαι		X	
κατακνώσσω		X	
κατακτεατίζομαι	X		
κατανίσσομαι		X	
κατά...πελεμίζω	X		
καταπρολείπω	X		
καταπροχέω	X		
καταρριγέω-ῶ	X		
κατημύω		X	
κατολισθαίνω			X
μετακλείω	X		
μεταδήσκω	X		
μεταλωφέω-ῶ	X		
μετατρέφω	X		
μετατροπάομαι-ῶμαι		X	
μεταχάζομαι	X		
μετενέπω		X	
παραλιταίνω		X	
παρανέομαι	X		

<sup>4</sup> Le verbe ἐπανδρόω-ῶ, très rare, n'est attesté que deux fois : une fois dans les *Argonautiques* (I, v. 874) et une fois dans la Septante (2 *Maccabées*, 15, 17).

<sup>5</sup> Ce verbe, qui est attesté deux fois en poésie (Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, IV, v. 1449 et Nicandre, *Alexipharmakes*, v. 496), l'est également chez Soranos d'Ephèse (*Maladies des femmes*, II, 4, 2), dans un contexte très différent de celui dans lequel le verbe est employé en poésie.

παραστενάχομαι	X		
παραστρωφάω-ῶ	X		
παρεδριάω-ῶ		X	
παρεκθέω			X
παρεκνέομαι	X		
κατευκηλέω-ῶ	X		
παρεξαμείβω	X		
παρενέπω	X		
περιβρομέω-ῶ		X	
περικαταβάλλω		X	
περικαταπίπτω		X	
περικατατίθεμαι		X	
προπροβιάζομαι	X		
συναίσσω		X	
σύν...αμαθύνω	X		
συναμάομαι-ῶμαι			X
συνανέρχομαι			X
συναρτύνω	X		
συνεδριάω-ῶ	X		
σύν...εννέπω		X	
συνορούω		X	
ὑπέκ...βάλλω		X	
ὑπεκπρό...τάμνω	X		
ὑπεκχέω			X
ὑπεξαφύομαι	X		
ὑπεραιδέομαι-οῦμαι	X		
ὑπερέλομαι	X		
ὑποβρομέω-ῶ		X	
ὑποϊσχάνω	X		
ὑποσκιάω-ῶ		X	
ὑποσμύχω			X
ὑποτιμήγω	X		
ὑποφράζομαι	X		
<b>Total : 126</b>	<b>62</b>	<b>45</b>	<b>19</b>
<b>Total en %</b>	<b>49 %</b>	<b>36 %</b>	<b>15 %</b>

Enfin, deux des trois verbes qui sont attestés pour la première fois sous forme simple dans les *Argonautiques* sont propres à la langue poétique :

	Poésie		Au moins une attestation en prose
	Apollonios seulement	Poésie seulement	
μυδαίνω		X	
λαχαίνω		X	
βλύω			X
<b>Total : 3</b>	<b>0</b>	<b>2</b>	<b>1</b>
<b>Total en %</b>	<b>0 %</b>	<b>67 %</b>	<b>33 %</b>

Il apparaît donc que l'immense majorité des verbes de notre corpus semblent étrangers à la langue de la prose : au total, seuls 27 verbes de notre corpus sont attestés en prose, soit 17 % de notre corpus, contre 68 *hapax* et 61 verbes qui sont attestés par la suite dans la langue poétique, ce qui correspond respectivement à 44 et 39 % du corpus. De plus, les verbes qui sont employés en prose par la suite, qui ne sont pas nombreux, restent pour la plupart relativement rares et leurs attestations sont souvent très tardives, avec des attestations chez les Pères de l'Eglise, environ sept siècles après l'écriture des *Argonautiques*. L'étude des attestations postérieures de ces verbes vient donc confirmer l'étude morphologique : l'essentiel de notre corpus présente des traits morphologiques propres à la

langue poétique, qu'il s'agisse du préverbe, du radical ou du suffixe, et ne sont donc pas employés hors de la langue épique.

Même si la plupart des verbes de notre corpus se signalent, par leur morphologie même, comme caractéristiques de la langue épique, certains sont formés selon un procédé de formation lexicale très fréquent, bien attesté à toutes les époques et dans tous les genres littéraires, ou selon un procédé qui est encore productif à l'époque d'Apollonios. En outre, certains verbes dont la morphologie n'est pas caractéristique de la langue épique ou dont les attestations postérieures témoignent de leur caractère « courant » s'intègrent sans mal dans la langue épique. Ainsi, même si les attestations postérieures de certains verbes en -ιάω-ῶ semblent témoigner de ce que ces verbes étaient employés dans la langue « courante », il reste que les verbes en -ιάω-ῶ sont déjà bien attestés dans la langue épique archaïque : leur présence dans la langue d'Apollonios ne crée donc pas de véritable écart par rapport à ce que l'on observe par ailleurs dans la langue épique. De plus, tous ces verbes présentent des formes à *diectasis*, qui sont l'une des spécificités les plus remarquables de la langue épique. Le verbe δωμάω-ῶ, « construire », que l'on a rapproché de δέμω et qui est attesté en prose après Apollonios, peut-être parce qu'il a pu être interprété comme un dénominatif issu de τὸ δῶμα, « la maison », s'intègre cependant sans mal dans une série de déverbaux en -άω-ῶ à ὀ radical, qui devait être perçue comme caractéristique de la langue poétique. De même, λαιμοτομέω-ῶ, γατομέω-ῶ et ιοβολέω-ῶ sont formés selon un procédé de création lexicale qui est productif à l'époque d'Apollonios, mais ce procédé est également bien attesté dans la langue épique et ces verbes s'intègrent donc bien dans la langue épique. De même, certains verbes n'ont rien de spécifiquement épique du point de vue de la morphologie, mais sont employés dans une construction qui, elle, n'est pas attestée en prose. Les préverbés en ἐν°, par exemple, sont fréquents dans tous les genres littéraires et certains des préverbés en ἐν° de notre corpus sont d'ailleurs employés en prose par la suite. Ces verbes, dont la morphologie n'a rien de spécifiquement épique, régissent toujours un datif locatif direct dans les *Argonautiques*, construction qui est attendue pour les préverbés en ἐν° de la langue poétique, mais qui n'est pas la construction attendue en prose. Même s'il est évident qu'une partie des verbes de notre corpus représentent un écart par rapport à ce que l'on peut observer dans la langue épique par ailleurs, ce phénomène reste finalement minoritaire : la plupart des verbes « nouveaux » dont les attestations laissent entrevoir qu'ils étaient peut-être employés dans la langue « courante » peuvent être rapprochés de verbes épiques attestés dans la poésie archaïque.

Enfin, les verbes nouveaux des *Argonautiques* participent du travail intertextuel entre le poème d'Apollonios et les épopées de l'époque archaïque. En particulier, ces verbes permettent parfois de faire référence à un passage précis de l'épopée archaïque. Ainsi, ce n'est vraisemblablement pas un hasard si Apollonios emploie l'*hapax* ὑποδρήσσω (III, v. 274) dans un contexte proche de celui dans lequel on trouve les *hapax* homériques ὁ ὑποδρηστήρ, ἡ δρηστοσύνη

et ὑποδράω-ῶ au chant XV de l'*Odyssée* : Apollonios emploie un verbe qui est certes « nouveau », mais qui cependant présente le même préverbe et le même radical que les verbes dans l'*Odyssée*. Notre corpus contient un nombre important d'exemples qui peuvent être analysés de la sorte : Apollonios reprend quelques éléments issus d'un passage de l'épopée perçu comme remarquable, sans pour autant en reprendre le lexique à l'identique. Ce caractère remarquable peut être lié à plusieurs facteurs. Nous avons largement évoqué le travail effectué sur les *hapax* homériques, dont l'emploi de ὑποδρήσσω fournit d'ailleurs un exemple, mais certains de nos verbes témoignent également d'un travail sur les formules homériques. C'est par exemple le cas de l'emploi que fait Apollonios du verbe συνεδριάομαι-ῶμαι : Apollonios emploie en effet le syntagme συνεδριάασθαι ἄνωγεν (I, v. 328) en fin d'hexamètre et rappelle ainsi une formule homérique où l'on trouve le syntagme ἐδριάασθαι ἄνωγεν employé à la même place métrique. Enfin, Apollonios semble parfois faire référence à des vers homériques qui faisaient l'objet d'un débat lexicographique : c'est par exemple ce que l'on a pu constater pour le verbe μεταπαιφάσσομαι. Ce travail intertextuel repose nécessairement sur le fait qu'Apollonios reprend, en les modifiant, des faits particulièrement saillants de la langue homérique : pour que ces effets d'échos soient sensibles par le lecteur, il faut que la reprise lexicale porte sur des éléments rares ou employés dans un contexte remarquable. C'est la raison pour laquelle cette reprise porte plus souvent sur le thème ou sur le radical que sur le préverbe : Apollonios peut par exemple employer un radical homérique mais en en modifiant le suffixe, comme c'est le cas pour ὑποδρήσσω, ou employer un thème verbal homérique mais sous forme préverbée. Quelques verbes, cependant, semblent témoigner d'un travail sur le préverbe, mais ce travail est souvent accompagné d'autres reprises lexicales, comme c'est le cas pour l'*hapax* ἐπαλετρεύω, qui fait écho au syntagme homérique ἀλετρεύω ἐπὶ τινοῦ.

Notre corpus témoigne donc de la proximité entre la langue d'Apollonios et la langue épique archaïque : la morphologie et l'étude des attestations postérieures de chaque verbe laissent voir que la majorité des verbes de notre corpus sont exclusivement poétiques, voire exclusivement épiques.

Malgré le caractère épique marqué des verbes de notre corpus et les nombreux rapprochements avec la langue épique archaïque, certains verbes témoignent de caractéristiques propres de la langue d'Apollonios, au-delà de la réécriture homérique. Les verbes doublement préverbés, en particulier les verbes à préverbe interne °προ° et °κατα°, sont par exemple particulièrement nombreux dans les *Argonautiques*, sans que l'on puisse expliquer ce phénomène par un quelconque rapprochement : il semble qu'il y ait là un trait caractéristique de la langue d'Apollonios, que l'on ne peut pas réduire à un travail d'emprunt ou de réécriture.

Nous avons souvent souligné la diversité des verbes qui apparaissent pour la première fois chez Apollonios. Ce caractère disparate est évidemment lié à notre corpus, qui rassemble des verbes

qui, pour le lecteur contemporain d'Apollonios, n'avaient probablement que peu en commun, mais témoigne aussi de la richesse de la langue d'Apollonios. Les verbes de notre corpus qui fonctionnent de la même manière sont rares. Dans le domaine de la dérivation, deux verbes en -εύω servent de variante métrique à un verbe en -έω-ῶ ; deux verbes en -ιάω-ῶ servent de variante métrique à un verbe en -ιάζω ; trois verbes en -έω-ῶ sont formés à partir d'une forme nominale composée ; les autres verbes ne peuvent guère être rapprochés les uns des autres, même lorsqu'ils sont morphologiquement proches, comme c'est par exemple le cas de ἰκμαίνω et de οἰδαίνω<sup>6</sup>. De fait, nous n'observons pas de phénomène fréquent, qui serait adopté à grande échelle et appliqué de manière mécanique à une grande quantité de formes. Apollonios emploie ainsi les verbes ἐπανθιάω-ῶ et ὀπηδεύω pour servir de variantes métriques à ἐπανθέω-ῶ et ὀπήδεω-ῶ, qui sont pourtant exactement superposables du point de vue de la métrique : la même difficulté métrique donne lieu à deux procédés différents, tous deux empruntés à l'épopée archaïque, sans qu'il soit véritablement possible de prédire *a priori* celui qui sera employé par Apollonios. Les verbes doublement préverbés, qui sont pourtant nombreux et qui semblent être un trait caractéristique de la langue d'Apollonios, sont morphologiquement, syntaxiquement et sémantiquement très divers. Notre corpus contient également plusieurs exemples de verbes attestés plusieurs fois, mais dans des constructions ou des sens différents. Ainsi, le verbe περιβρομέω-ῶ régit un accusatif direct dans l'une de ses attestations (I, v. 879), dans une construction caractéristique de la langue hellénistique, mais est employé dans une construction intransitive dans son autre attestation (IV, v. 17), dans un vers où Apollonios fait peut-être référence au fragment 31 de Sappho.

Cette diversité témoigne également du fait que, même si la langue d'Apollonios emprunte avant tout à la langue épique, elle intègre également, de manière plus ponctuelle, des éléments étrangers à l'épopée archaïque. Le verbe ὀτλέω-ῶ, par exemple, est un dénominatif issu du substantif ὀ ὄτλος, qui est uniquement attesté dans la langue tragique. Certaines formes de notre corpus semblent relever d'une forme d'« hybridation », au sens où elles sont formées de morphèmes qui ne coexistent pas en synchronie. En particulier, on trouve dans notre corpus plusieurs exemples de verbes préverbés qui présentent un thème propre à la langue épique associé à un préverbe dont le fonctionnement sémantico-sémantique est caractéristique de la langue classique ou hellénistique. L'exemple le plus convainquant est peut-être le verbe περιβρομέω-ῶ (I, v. 879). Dans ce préverbé, le préverbe περι<sup>o</sup> joue un rôle syntaxique : le verbe régit un accusatif spatial qui n'est pas admis par le verbe simple. Ce fonctionnement du préverbe περι<sup>o</sup> apparaît à l'époque hellénistique et est donc totalement ignoré

<sup>6</sup> Ces deux verbes, qui peuvent aisément être rapprochés puisqu'il s'agit de deux verbes en -αίνω que l'on peut rapprocher d'un adjectif en -αλέος, α, ον, sont cependant différents dans leurs emplois : ἰκμαίνω est un verbe exclusivement poétique, qui ne semble pas avoir été employé en prose, alors que οἰδαίνω, à l'inverse, est relativement fréquent. De plus, οἰδαίνω peut être rapproché du verbe homérique οἰδάνω alors que ἰκμαίνω ne peut pas être rapproché d'une autre forme en nasale.

de la langue épique archaïque. Le verbe simple βρομέω-ῶ, à l'inverse, est un *hapax* homérique et n'est jamais employé hors de la langue épique. En employant περιβρομέω-ῶ, le poète associe donc un thème caractéristique de la langue épique archaïque avec un préverbe dont le fonctionnement devait relever de l'usage « courant » au III<sup>e</sup> siècle mais est en revanche absent de la langue archaïque et classique. S'il n'est pas possible de prouver que περιβρομέω-ῶ est véritablement « nouveau »<sup>7</sup>, il est en tout cas clair que l'emploi qu'en fait Apollonios témoigne d'un phénomène d'hybridation entre la langue épique archaïque et la langue de son époque. De même, le verbe σύν...ἐννέπω (IV, v. 1277), « approuver », présente le thème ἐννέπω, qui était probablement perçu comme l'un des verbes les plus caractéristiques de la langue épique, mais la valeur sémantique du préverbe, qui exprime l'accord, n'est pas attestée avant le V<sup>e</sup> siècle. Là encore, le caractère artificiel du verbe est évident et il pourrait y avoir ici une véritable « création lexicale ». Les verbes ἀντιάχω et ἀντιαχέω-ῶ en fournissent un autre exemple : les verbes ἰάχω et ἰαχέω-ῶ sont des verbes exclusivement poétiques, dont l'immense majorité des attestations se trouvent dans la langue épique, alors que le préverbe ἀντι<sup>o</sup> ne véhiculent jamais le sème de la « réaction » dans la poésie archaïque. Ce verbe pourrait cependant être emprunté à la langue tragique, où l'on trouve à la fois ἰάχω et des préverbés en ἀντι<sup>o</sup> qui fonctionnent de manière similaire. Ces formes, qui présentent un thème épique et qui ne peuvent donc pas avoir été d'usage « courant », ne peuvent pas non plus être anciennes puisque le préverbe présente un fonctionnement qui n'est pas attesté à l'époque archaïque. Ces formes sont donc un témoin du caractère artificiel de la langue d'Apollonios et donc, peut-être, de la présence de véritables « créations lexicales » dans le poème. Ces phénomènes d'hybridation ne semblent pas être accompagnés d'une forme d'hermétisme ou de cryptage. Ces formes, qui se signalent immédiatement comme artificielles, n'en restent pas moins très lisibles et ne devaient poser aucune difficulté de compréhension au lecteur contemporain. De la même manière, en français moderne, des verbes comme *\*rechoir* ou *\*ressoudre* sont sentis comme artificiels, alors que *retomber* ou *rejaillir* sont fréquents ; pour autant, ces deux verbes n'en restent pas moins compréhensibles par n'importe quel locuteur, car on identifie sans mal le préverbe *re-* et le verbe qui lui est associé. De la même manière, un verbe comme σύν...ἐννέπω, qui devait être senti comme une forme « hybride », qui représente un écart vis-à-vis de la langue « courante » mais aussi de celle de l'épopée, n'en restait pas moins aisément compréhensible puisque l'on identifie sans difficulté le préverbe συν<sup>o</sup> et le verbe ἐννέπω.

De fait, le goût d'Apollonios pour les verbes rares, dont témoignent à eux seuls les 68 verbes qui ne sont pas attestés hors des *Argonautiques*, n'implique pas nécessaire que ces verbes aient posé des difficultés de compréhension au lecteur contemporain. S'il est vrai que certains verbes du corpus posent des difficultés au lecteur moderne, en particulier dans le domaine de la préverbation où l'on

---

<sup>7</sup> Il est notamment tout à fait envisageable que le verbe περιβρομέω-ῶ ait été attesté avant le III<sup>e</sup> siècle avec une autre valeur du préverbe περι<sup>o</sup>.

peut parfois hésiter sur le rôle du préverbe, il est probable que leur sens ait en revanche été clair pour le lecteur d'Apollonios. Il est difficile, pour le lecteur moderne, d'établir si ὑποσμύχω (II, v. 445) signifie « brûler à petit feu » ou, tout simplement, « brûler » ; en revanche, le sens du verbe, quel qu'il soit, devait être évident pour le lecteur contemporain. De même, si certains verbes en ἐπι° nous ont posé des difficultés, cet embarras tient surtout à notre volonté d'expliquer et de justifier la présence du préverbe. Les vers qui contiennent ces préverbés ne posent en revanche aucune difficulté de compréhension, même pour le lecteur moderne : la préverbation est un phénomène complexe, dont il est difficile de proposer une image cohérente, mais le sens de chaque préverbé pris individuellement est souvent clair en contexte. Loin de participer d'une forme d'hermétisme, de nombreux verbes de notre corpus, et en particulier les préverbés, sont au contraire les témoins de la grande précision dont fait preuve Apollonios dans les *Argonautiques*, que ce soit dans le récit de la geste des Argonautes ou dans les nombreuses comparaisons homériques du poème.

# Bibliographie

## Textes

Sauf mention contraire, nous avons utilisé l'édition proposée par le *Thesaurus Linguae Graecae* en ligne et l'édition proposée par la base de données du Packard Humanities Institute.

M. PANTELIA et UNIVERSITY OF CALIFORNIA, « Thesaurus Linguae Graecae® Digital Library », Thesaurus Linguae Graecae (s. d.), en ligne <<http://stephanus.tlg.uci.edu>>.

PACKARD HUMANITIES INSTITUTE, « PHI Greek Inscriptions », PHI Greek Inscriptions (s. d.), en ligne <<https://inscriptions.packhum.org/>>.

Pour la poésie épique archaïque, nous avons utilisé les éditions de la Collection des Universités de France tout en consultant l'édition de Martin West aux éditions Teubner.

Hésiode, *Théogonie – Les Travaux et les Jours – Bouclier* (éd. P. Mazon), Paris, C.U.F. (1996 [1<sup>ère</sup> éd. 1928]).

Homère, *Hymnes* (éd. J. Humbert), Paris, C.U.F. (2018 [1<sup>ère</sup> éd. 1938]).

Homère, *Iliade. Tome I : Chants I-VI* (éd. P. Mazon), Paris, C.U.F. (2019 [1<sup>ère</sup> éd. 1937]).

Homère, *Iliade. Tome II : Chants VII-XII* (éd. P. Mazon), Paris, C.U.F. (2002 [1<sup>ère</sup> éd. 1937]).

Homère, *Iliade. Tome III : Chants XIII-XVIII* (éd. P. Mazon), Paris, C.U.F. (2002 [1<sup>ère</sup> éd. 1937]).

Homère, *Iliade. Tome IV : Chants XIX-XIV* (éd. P. Mazon), Paris, C.U.F. (2018 [1<sup>ère</sup> éd. 1938]).

Homère, *Ilias : Rhapsodiae I-XII* (éd. M. West), Berlin et Boston, B. G. Teubner (1998).

Homère, *Ilias : Rhapsodiae XIII-XXIV* (éd. M. West), Berlin et Boston, B. G. Teubner (2000).

Homère, *Odyssée* (éd. M. West), Berlin et Boston, B. G. Teubner (2017).

Homère, *Odyssée. Tome I : Chants I-VII* (éd. V. Bérard), Paris, C.U.F. (2018 [1<sup>ère</sup> éd. 1924]).

Homère, *Odyssée. Tome II : Chants VIII-XV* (éd. V. Bérard), Paris, C.U.F. (2002 [1<sup>ère</sup> éd. 1924]).

Homère, *Odyssée. Tome III : Chants XVI-XXIV* (éd. V. Bérard), Paris, C.U.F. (2012 [1<sup>ère</sup> éd. 1924]).

## **Editions et éditions commentées des *Argonautiques***

ARDIZZONI 1958

Apollonios de Rhodes, *Le Argonautiche. Libro III. Testo, traduzione e commentario* (éd. A. Ardizzoni) Bari, Adriatica Editrice (1958).

GREEN 1997

Apollonios de Rhodes, *The Argonautika. Translated with an Introduction, Commentary and Glossary* (éd. P. Green), Berkeley, University of California Press (1997).

FRÄNKEL 1961

Apollonios de Rhodes, *Argonautica* (éd. H. Fränkel), Oxford, Clarendon Press (1961).

DE LA VILLE DE MIRMONT 1892

Apollonios de Rhodes, *Les Argonautiques* (éd. H. de La Ville de Mirmont), Bordeaux & Paris, Gounouilhou & Rouam (1892).

LIVREA 1973

Apollonios de Rhodes, *Argonauticon. Liber quartus. Introduzione, testo critico, traduzione e commento* (éd. E. Livrea), Firenze, La nuova Italia (1973).

MERKEL 1905

Apollonios de Rhodes, *Argonautica* (éd. R. Merkel), Leipzig, Teubner (1905).

HUNTER 1989

Apollonios de Rhodes, *Argonautica. Book III* (éd. R. Hunter), Cambridge, Cambridge University Press (1989).

HUNTER 2015

Apollonios de Rhodes, *Argonautica. Book IV* (éd. R. Hunter), Cambridge, Cambridge University Press (2015).

MOONEY 1912

Apollonios de Rhodes, *The Argonautica. Edited with Introduction and Commentary* (éd. G. Mooney), Londres, Longmans & Green (1912).

RACE 2008

Apollonios de Rhodes, *Argonautica* (éd. W. Race), Londres & Cambridge (Mass.), Harvard University Press (2008).

STÜRNER 2022

Apollonios de Rhodes, *Die Argonauten in Afrika: Einleitung, Übersetzung und Kommentar zur Libyenepisode der ›Argonautika‹ des Apollonios von Rhodos (A.R. 4,1223-1781)* (éd. S. Stürner), Berlin, De Gruyter (2022).

VIAN 1961

Apollonios de Rhodes, *Argonautiques. Chant III* (éd. F. Vian), Paris, Presses Universitaires de France (1961).

VIAN 1974

Apollonios de Rhodes, *Argonautiques. Tome I : Chants I-II* (éd. F. Vian), Paris, C.U.F. (1974).

VIAN 1980

Apollonios de Rhodes, *Argonautiques. Tome II : Chant III* (éd. F. Vian), Paris, C.U.F. (1980).

VIAN 1981

Apollonios de Rhodes, *Argonautiques. Tome III : Chant IV* (éd. F. Vian), Paris, C.U.F. (1981)

## Etudes

ACOSTA-HUGHES 2007

B. ACOSTA-HUGHES, « Lyric Apollonius », *L'epos argonautico. Atti del convegno Roma, 13 maggio 2004*. (éd. A. MARTINA et A.-T. COZZOLI), Rome, Herder (2007).

ACOSTA-HUGHES 2010

B. ACOSTA-HUGHES, *Arion's Lyre: Archaic Lyric into Hellenistic Poetry*, Princeton & Oxford, Princeton University Press (2010).

AMANDRY 1950

P. AMANDRY, *La mantique apollinienne à Delphes: essai sur le fonctionnement de l'oracle*, Paris, E. de Boccard (1950).

AMOURETTI 1986

M.-C. AMOURETTI, *Le pain et l'huile dans la Grèce antique*, Paris, Les Belles Lettres (1986), en ligne <[https://www.persee.fr/doc/ista\\_0000-0000\\_1986\\_mon\\_328\\_1](https://www.persee.fr/doc/ista_0000-0000_1986_mon_328_1)>.

ARNOULD 1990

D. ARNOULD, *Le Rire et les larmes dans la littérature grecque*, Paris, Les Belles Lettres (1990).

BAKER 1988

M.C. BAKER, *Incorporation: Theory of Grammatical Function Changing*, Chicago, University of Chicago Press (1988).

BEARZOT 2000

C. BEARZOT, « La terminologia dell'opposizione politica in Lisia : interventi assembleari (ἐναντιοῦμαι, ἀντιλέγω) e trame occulte (ἐπιβουλεύω) », *L'opposizione nel mondo antico* (éd. M. SORDI), Milan, Vita e Pensiero (2000).

BEARZOT 2018

C. BEARZOT, « Terminology on political collaboration and opposition in Diodorus 11-20 », *Diodoros of Sicily. Historiographical Theory and Practice in the Bibliotheca* (éd. L. HAU, A. MEEUS et B. SHERIDAN), Louvain-la-Neuve, Peeters (2018), p. 329-344, en ligne <[https://www.academia.edu/36913155/Terminology\\_on\\_political\\_collaboration\\_and\\_opposition\\_in\\_Diodorus\\_11\\_20](https://www.academia.edu/36913155/Terminology_on_political_collaboration_and_opposition_in_Diodorus_11_20)>.

BECHTEL 1924

F. BECHTEL, *Die griechischen Dialekte*, Berlin, Weidmann (1924).

BENVENISTE 1935

E. BENVENISTE, *Origines de la formation des noms en indo-Européen*, Paris, Maisonneuve (1935).

BERMAN 2010

D. BERMAN, « A Few Words For Springs In Aeschylus », *Studies in Classical Linguistics in Honor of Philip Baldi* (éd. R. PAGE et A. DUBIN), Leyde, Brill (2010), p. 1-5, en ligne <[https://brill.com/view/book/edcoll/9789004189805/Bej.9789004188662.i-168\\_002.xml](https://brill.com/view/book/edcoll/9789004189805/Bej.9789004188662.i-168_002.xml)>.

BERSHADSKY 2010

N. BERSHADSKY, « The Unbreakable Shield: Thematics of Sakos and Aspis », *Classical Philology*, 105, 1 (2010), p. 1-24, en ligne <<https://www.jstor.org/stable/10.1086/651250>>.

BILE 1994

M. BILE, « L'emploi de la préposition ἀμφί. Une mise au point », *Cas et prépositions en grec ancien. Actes du colloque international de Saint-Etienne (3-5 juin 1993)* (éd. B. JACQUINOD), Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne (1994).

BLANC 1988

A. BLANC, « L'accablement et la stupéfaction : κατηφής et τέθηπα », *Hêdiston Logodeipnon. Mélanges de philologie et de linguistique grecques offerts à Jean Taillardat*, Paris, Peeters/SELAF (1988), p. 33-48, en ligne <[https://www.academia.edu/39463125/Laccablement\\_et\\_la\\_stup%C3%A9faction\\_%CE%BA%CE%B1%CF%84%CE%B7%CF%86%CE%AE%CF%82\\_et\\_%CF%84%CE%AD%CE%B8%CE%B7%CF%80%CE%B1](https://www.academia.edu/39463125/Laccablement_et_la_stup%C3%A9faction_%CE%BA%CE%B1%CF%84%CE%B7%CF%86%CE%AE%CF%82_et_%CF%84%CE%AD%CE%B8%CE%B7%CF%80%CE%B1)>.

BLANC 2003

A. BLANC, « La faute et le parricide en grec, le dommage indo-iranien et la peine germanique : formes de la racine \*h<sub>2</sub>ley- », *Revue des Études Grecques*, 116, 1 (2003), p. 17-53, en ligne <[https://www.persee.fr/doc/reg\\_0035-2039\\_2003\\_num\\_116\\_1\\_4518](https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_2003_num_116_1_4518)>.

BLANC 2018

A. BLANC, *Les adjectifs sigmatiques du Grec ancien: un cas de métamorphisme dérivationnel*, Innsbruck, Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft (2018).

BÖSCH 1908

G. BÖSCH, *De Apollonii Rhodii elocutione* (1908).

DU BOUCHET 2004

J. DU BOUCHET, *Recherches sur les noms de la rue en grec ancien.*, Thèse, soutenue à l'Université Paris X Nanterre (2004), en ligne <<https://hal.archives-ouvertes.fr/tel-01327974>>.

BRUNEL 1939

J. BRUNEL, *L'aspect verbal et l'emploi des préverbes en grec, particulièrement en attique*, Paris, Klincksieck (1939).

BUTTMANN 1861

P. BUTTMANN, *Lexilogus or a critical examination of the meaning and etymology of numerous Greek words and passages*, Murray (1861).

BZACH 1878

A. BZACH, *Grammatische Studien zu Apollonios Rhodios*, Vienne, Kais. Akademie der Wissenschaften (1878), en ligne <[http://archive.org/details/bub\\_gb\\_zna0AAAAMAAJ](http://archive.org/details/bub_gb_zna0AAAAMAAJ)>.

CAIRNS 1993

D. CAIRNS, *Aidōs: the psychology and ethics of honour and shame in ancient Greek literature*, Oxford, Clarendon Press (1993).

CAMPBELL 1969

M. CAMPBELL, « Critical Notes on Apollonius Rhodius », *The Classical Quarterly*, 19, 2 (1969), p. 269-284, en ligne <<https://www.jstor.org/stable/637549>>.

CAMPBELL 1971

M. CAMPBELL, « Further Notes on Apollonius Rhodius », *The Classical Quarterly*, 21, 2 (1971), p. 402-423, en ligne <<https://www.jstor.org/stable/637792>>.

CAMPBELL 1976

M. CAMPBELL, « Review of Apollonii Rhodii Argonauticon liber quartus », *Gnomon*, 48, 4 (1976), p. 336-340, en ligne <<https://www.jstor.org/stable/27686479>>.

CAMPBELL 1983

*Index verborum in Apollonium Rhodium*, Hildesheim, Olms (1983).

CAMPBELL 1994

*A commentary on Apollonius Rhodius « Argonautica » III, 1-471*, Leiden, E. J. Brill (1994).

CANFORA 2014

L. CANFORA, *Histoire de la littérature grecque à l'époque hellénistique*, Paris, Desjonquères (2014).

CARDELLA 2018

M.M. CARDELLA, *Les composés nominaux à premier membre prépositionnel en grec ancien. Le cas de ἐν°*, Thèse de doctorat, soutenue à l'Université de Normandie (2018), en ligne <<http://www.theses.fr/2018NORMR092>>.

CARDELLA 2019

M.M. CARDELLA, « Les composés nominaux à premier membre  $\epsilon\nu$  dans les Argonautiques : entre tradition et innovation », *Aitia. Regards sur la culture hellénistique au XXI<sup>e</sup> siècle*, 9.2 (2019), en ligne <<https://journals.openedition.org/aitia/4987>>.

CASEVITZ 1989

M. CASEVITZ, « Beuglants et muets », *Architecture et poésie dans le monde grec. Hommage à Georges Roux*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux (1989), p. 185-192.

CASSON 1986

L. CASSON, *Ships and seamanship in the Ancient world*, Princeton (N. J.), Etats-Unis d'Amérique, Princeton university press (1986).

CHAMOIX 1985

F. CHAMOIX, « Le lancement du navire Argo », *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1983, 1 (1985), p. 45-49, en ligne <[https://www.persee.fr/doc/bsnaf\\_0081-1181\\_1985\\_num\\_1983\\_1\\_8969](https://www.persee.fr/doc/bsnaf_0081-1181_1985_num_1983_1_8969)>.

CHANET 1984

A.-M. CHANET, « A propos du verbe grec : questions de fréquence (attique classique) », *Cratyle*, 9 (1984), p. 1-15.

CHANET 1985

A.-M. CHANET, *Mémento de morphologie verbale du grec attique classique*, C.N.A.R.E.L.A, Paris, (1985).

CHANTRAINE 1933

P. CHANTRAINE, *La formation des noms en grec ancien*, Paris, France, E. Champion (1933).

CHANTRAINE 1942a

PI. CHANTRAINE, « Le rôle et la valeur de  $\epsilon\nu$  dans la composition », *Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire Anciennes*, 16 (1942), p. 115-125, en ligne <<https://www.proquest.com/docview/1305597744/citation/A5533861C66B44D8PQ/1>>.

CHANTRAINE 1942b

P. CHANTRAINE, *Grammaire homérique. Tome I : Phonétique et morphologie*, Rééd. 2013, Paris, Klincksieck (1942).

CHANTRAINE 1953

P. CHANTRAINE, *Grammaire homérique. Tome II : Syntaxe*, Rééd. 2015, Paris, Klincksieck (1953).

CHANTRAINE 1999

P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque : Histoire des mots*, Rééd. 2009, Paris, Klincksieck (1999).

CONSIDINE 1966

P. CONSIDINE, « Some Homeric terms for anger », *Acta Classica*, 9 (1966), p. 15-25, en ligne <<http://www.jstor.org/stable/24591242>>.

CUSSET 1999

C. CUSSET, *La Muse dans la Bibliothèque : réécriture et intertextualité dans la poésie alexandrine*, Paris, CNRS Editions (1999).

CUSSET 2001a

C. CUSSET, « Le Jason d'Apollonios de Rhodes : un personnage romanesque ? », *Collection de la Maison de l'Orient méditerranéen ancien. Série littéraire et philosophique*, 29, 1 (2001), p. 207-218, en ligne <[http://www.persee.fr/doc/mom\\_0151-7015\\_2001\\_act\\_29\\_1\\_1393](http://www.persee.fr/doc/mom_0151-7015_2001_act_29_1_1393)>.

CUSSET 2001b

C. CUSSET, « Apollonios de Rhodes, lecteur de la tragédie classique », *Lectures antiques de la tragédie grecque, Actes de la table ronde du 25 novembre 1999* (éd. A. BILLAULT et C. MAUDUIT), Paris, De Boccard (2001).

CUSSET 2012

C. CUSSET, « Les images dans les Alexipharmques de Nicandre », *Aitia. Regards sur la culture hellénistique au XXI<sup>e</sup> siècle*, 2 (2012), en ligne <<https://journals.openedition.org/aitia/400?lang=it>>.

CUSSET, BOEHM et MOREL 2019

*Approches linguistiques d'Apollonios de Rhodes*, Aitia. Regards sur la culture hellénistique au XXI<sup>e</sup> siècle 9.2, Lyon, ENS Editions (2019), en ligne <<https://journals.openedition.org/aitia/4782>>.

CUSSET et PRIOUX 2009

C. CUSSET et E. PRIOUX, *Lycophron : éclats d'obscurité - Christophe Cusset*, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne (2009), en ligne <<https://www.decitre.fr/livres/lycophron-eclats-d-obscurite-9782862724911.html>>.

CUYPERS 1997

M. CUYPERS, *Apollonius Rhodius, Argonautica 2.1-310: A Commentary*, Thèse de doctorat, soutenue à l'Université de Leiden (1997), en ligne <[https://www.academia.edu/1083642/Apollonius\\_Rhodius\\_Argonautica\\_2\\_1\\_310\\_A\\_Commentary](https://www.academia.edu/1083642/Apollonius_Rhodius_Argonautica_2_1_310_A_Commentary)>.

DAMSTE 1922

O. DAMSTE, *Adversaria ad Apollonii Rhodii Argonautica*, Thèse de doctorat (1922).

DAVIES 1987

A.M. DAVIES, « Gr. λεύσσω and λευτο-. An unsolved problem », *Minos: Revista de Filología Egea*, XX-XXII (1987), p. 459-468.

DEBRUNNER 1901

A. DEBRUNNER, « Zu den konsonantischen “io”-Präsentien im Griechischen », *Indogermanische Forschungen*, 21 (1901), p. 201-279.

DEBRUNNER 1922

A. DEBRUNNER, « Homeric », *Indogermanische Forschungen*, 40, 1 (1922), p. 107-112, en ligne <<https://www.degruyter.com/document/doi/10.1515/if-1922-0106/html>>.

DEBRUNNER 1945

A. DEBRUNNER, « Revue de Grammaire homérique (phonétique et morphologie). », *Museum Helveticum*, 2, 3 (1945), p. 197-200, en ligne <<https://www.jstor.org/stable/24811178>>.

DEL TREPPO 2018

J. DEL TREPPO, *Syntaxe de la tmèse : étude de l'autonomie des prépositions-préverbes dans la phrase homérique*, Thèse de doctorat, soutenue à l'Université de Sorbonne (2018).

DEL TREPPO 2019

J. DEL TREPPO, « Imiter Homère : sur la tmèse chez Apollonios de Rhodes », *Aitia. Regards sur la culture hellénistique au XXI<sup>e</sup> siècle*, 9.2 (2019), en ligne <<https://journals.openedition.org/aitia/5092>>.

DELAGE 1930

E. DELAGE, *La Géographie dans les Argonautiques d'Apollonios de Rhodes*, Bordeaux & Paris, Feret, De Boccard & Klincksieck (1930).

DELLING 1969

G. DELLING, « Zum steigernden Gebrauch von Komposita mit ὑπερ bei Paulus », *Novum Testamentum*, 11, 1/2 (1969), p. 127-153, en ligne <<http://www.jstor.org/stable/1560217>>.

DILTNEY 1872

K. DILTNEY, « Über die von E. Miller herausgegebenen griechischen Hymnen », *Rheinisches Museum für Philologie*, 27 (1872), p. 375-419, en ligne <<http://www.jstor.org/stable/23215822>>.

DORIVAL, HARL et MUNNICH 1988

G. DORIVAL, M. HARL et O. MUNNICH, *La Bible grecque des Septante : du judaïsme hellénistique au christianisme ancien*, Paris, Editions du CERF (1988).

DUHOUX 1995

Y. DUHOUX, « Études sur l'aspect verbal en grec ancien », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 90 (1995).

DUHOUX 2000

Y. DUHOUX, *Le verbe grec ancien : éléments de morphologie et de syntaxe historiques*, Louvain, (2000).

EBELING 1963

H. EBELING, *Lexicon Homericum*, Réimpr. de l'éd. de Leipzig, 1885, Hildesheim, G. Olms (1963).

ECK 2021

B. ECK, *La Mort rouge : Homicide, guerre et souillure en Grèce ancienne*, Les Belles Lettres (2021).

ERBSE 1953

H. ERBSE, « Homerscholien und Hellenistische Glossare bei Apollonios Rhodios », *Hermes*, 81, 2 (1953), p. 163-196, en ligne <<https://www.jstor.org/stable/4474810>>.

ERBSE 1963

H. ERBSE, « Review of Apollonii Rhodii Argonautica », *Gnomon*, 35, 1 (1963), p. 18-27, en ligne <<https://www.jstor.org/stable/27683024>>.

ERFFA 1937

C. ERFFA, « *Aidos* » und verwandte Begriffe in ihrer Entwicklung von Homer bis Demokrit, Leipzig, Dieterich (1937).

FAERBER 1932

H. FAERBER, *Zur dichterischen Kunst in Apollonios Rhodios' Argonautica. Die Gleichnisse* (1932).

FANTUZZI 1988a

M. FANTUZZI, *Ricerche su Apollonio Rodio : diacronie della dizione epica*, Rome, Edizioni Dell'ateneo (1988).

FANTUZZI 1988b

M. FANTUZZI, *Ricerche su Apollonio Rodio: diacronie della dizione epica*, Roma, Italie, Ed. dell'Ateneo (1988).

FERNANDEZ 2003

P.L. FERNANDEZ, *L'aspect verbal en Grec ancien: le choix des thèmes verbaux chez Isocrate*, Louvain-la-Neuve, Peeters (2003).

FORSSMAN 1966

B. FORSSMAN, « τέμνω und τάμνω », *Glotta*, 44, 1/2 (1966), p. 5-14, en ligne  
<<https://www.jstor.org/stable/40265985>>.

FORSTER VON THALWIL 1950

H. FORSTER VON THALWIL, *Zur Geschichte der griechischen Komposita von Typus ἐπίχρυσος*, Zurich, Aschmann & Scheller (1950).

FOURNIER 1946

H. FOURNIER, *Les Verbes « dire » en grec ancien*, Paris, Klincksieck (1946).

FRÄNKEL 1906

E. FRÄNKEL, *Griechische Denominativa in ihrer geschichtlichen Entwicklung und Verbreitung*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht (1906).

FRÄNKEL 1968

H. FRÄNKEL, *Noten zu den Argonautika des Apollonios*, Munich, C. H. Beck (1968).

FREYBURGER-GALLAND 1997

M.-L. FREYBURGER-GALLAND, *Aspects du vocabulaire politique et institutionnel de Dion Cassius*, Paris, De Boccard (1997).

FRISK 1966

H. FRISK, *Kleine Schriften zur Indogermanistik und zur griechischen Wortkunde*, Stockholm, Almqvist & Wiksell (1966).

FRISK 1973

H. FRISK, *Griechisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, Allemagne, C. Winter (1973).

GERMAIN 1954

G. GERMAIN, *Genèse de l'Odyssée: Le fantastique et le sacré*, Presses Universitaires de France (1954).

GIANGRANDE 1963

G. GIANGRANDE, « 'A Loftier Argo ...' - Apollonius Rhodius: Argonautica. Recognovit brevisque adnotatione critica instruxit Hermann Fränkel. Pp. xxiv + 267. Oxford: Clarendon Press, 1961. Cloth, 21s. net. », *The Classical Review*, 13, 2 (1963), p. 153-156, en ligne  
<<http://www.cambridge.org/core/journals/classical-review/article/loftier-argo-apollonius-rhodium-argonautica-recognovit-brevique-adnotatione-critica-instruxit-hermann-frankel-pp-xxiv-267-oxford-clarendon-press-1961-cloth-21s-net/28CE8333A0D8DEE33490CFB68009AD42>>.

GIANGRANDE 1968

G. GIANGRANDE, « Sympotic literature and epigram », *L'épigramme grecque*, Entretiens sur l'Antiquité classique XIV, Vandoeuvres-Genève, Fondation Hardt (1968).

GIANGRANDE 1970

G. GIANGRANDE, « Der Stilistische Gebrauch der Dorismen im Epos », *Hermes*, 98, 3 (1970), p. 257-277, en ligne <<https://www.jstor.org/stable/4475643>>.

GIANGRANDE 1976

G. GIANGRANDE, « Aspects of Apollonius Rhodius' language », *Papers of the Liverpool Latin Seminar* (1976), p. 271-291.

GIANGRANDE 1977

G. GIANGRANDE, « Textual and interpretative problems in Hermesianax », *Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς τῆς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν*, 26 (1977), p. 98-121.

GOLDHILL 1991

S. GOLDHILL, *The Poet's Voice: Essays on Poetics and Greek Literature*, Cambridge, Cambridge University Press (1991).

GOODWIN 1871

C.J. GOODWIN, *Apollonius Rhodius, His Figures, Syntax, and Vocabulary*, Baltimore, Friedenwald (1871).

GOULD 1973

J. GOULD, « Hiketeia », *The Journal of Hellenic Studies*, 93 (1973), p. 74-103, en ligne <<https://www.jstor.org/stable/631455>>.

GOUREVITCH 1994

D. GOUREVITCH, « La cuisine du corps féminin : l'eau dans le livre III du traité gynécologique de Soranos d'Ephèse », *L'eau, la santé, la maladie dans le monde grec* (éd. R. GINOUVES, A.-M. GUIMIER-SORBETS, J. JOUANNA et L. VILLARD), Paris, De Boccard (1994), p. 95-108.

GRAZ 1965

L. GRAZ, *Le feu dans l'Iliade et l'Odyssée: PYR champ d'emploi et signification*, Paris, Klincksieck (1965).

VAN GRONINGEN 1962

B. VAN GRONINGEN, « Un passage difficile d'Apollonios de Rhodes ("Argonautiques" I 1071-1077) », *Mnemosyne*, 15, 3 (1962), p. 268-270, en ligne <<https://www.jstor.org/stable/4428656>>.

GUILLEUX 2007

N. GUILLEUX, « Allitérations et assonances associées à l'emploi des impressifs de sonorité dans la langue homérique », *Procédés synchroniques de la langue poétique en grec et en latin* (éd. A. BLANC et E. DUPRAZ), Bruxelles, Safran (2007), p. 95-102.

GUILLEUX 2009

N. GUILLEUX, « La fabrique des hapax et des proton legomena dans l'Alexandra », *Lycophon : éclats d'obscurité* (éd. C. CUSSET et E. PRIoux), Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne (2009), p. 221-236.

GUNNERSON 1905

W.C. GUNNERSON, *History of u-stems in Greek*, Chicago, The University of Chicago Press (1905), en ligne <<http://archive.org/details/historyofustemsi00gunn>>.

GÜNTERT 1913

H. GÜNTERT, *Über arische Reimwortbildungen*, Heidelberg (1913), en ligne <<http://archive.org/details/uberarischereimw00gunt>>.

HAINSWORTH 1993

B. HAINSWORTH, *The Iliad: a commentary. Volume III. Books 9-12*, Cambridge, Cambridge University Press (1993).

HEDBERG 1935

T. HEDBERG, *Eustathios als Attizist*, Uppsala, Almqvist & Wiksells Boktryckeri. (1935).

HELLY 2000

B. HELLY, « La description du Pénéée thessalien par Strabon : éléments d'une représentation de l'espace géographique chez les Anciens », *MOM Éditions*, 32, 1 (2000), p. 25-71, en ligne <[https://www.persee.fr/doc/mom\\_1274-6525\\_2000\\_sem\\_32\\_1\\_1906](https://www.persee.fr/doc/mom_1274-6525_2000_sem_32_1_1906)>.

HENRIQUEZ 1994

G.S. HENRIQUEZ, « La semántica de ὑπο- en el Corpus Hippocraticum », *Actas des VIII congreso español de estudios clásicos (Madrid, 23-28 de septiembre de 1991)*, Madrid, Sociedad Española de Estudios Clásicos y Ediciones Clásicas (1994), p. 267-274.

HESTER 1986

D. HESTER, « Devour, demolish, or destroy », *Liverpool classical monthly*, XI (1986), p. 53-54.

HEUBECK et HOEKSTRA 1990

A. HEUBECK et A. HOEKSTRA, *A commentary on Homer's Odyssey. Vol. II. Books IX-XVI*, Oxford, Clarendon press (1990).

HÖCKMANN 1985

O. HÖCKMANN, *Antike Seefahrt*, Munich, C.H. Beck (1985).

HOFFMANN 1939

O. HOFFMANN, « Ἀλέξαδρος », *Glotta*, 28, 1/2 (1939), p. 21-77, en ligne <<https://www.jstor.org/stable/40265545>>.

HOLOKA 1983

J. HOLOKA, « 'Looking Darkly'(UPODRA IDON): Reflections on Status and Decorum in Homer », *Transactions of the American Philological Association*, 113 (1983), p. 1-16.

HORN 2022

F. HORN, « The epic scowl: a note on the metonymic basis and contextual meaning of the formula ὑπόδρα ἰδών », *Greece & Rome*, 69, 2 (2022), p. 225-237, en ligne <<https://www.cambridge.org/core/journals/greece-and-rome/article/epic-scowl-a-note-on-the-metonymic-basis-and-contextual-meaning-of-the-formula/00ABD55C86915CD746360570B84EE590>>.

HORROCKS 1984

G. HORROCKS, *Space and Time in Homer: Prepositional and Adverbial Particles in the Greek Epic*, Salem, Ayer Company (1984).

HOURLADE 2017

A. HOURLADE, *Le conseil dans la pensée antique: les sophistes, Platon, Aristote*, Paris, Hermann (2017).

HUMBERT 1945

J. HUMBERT, *Syntaxe grecque*, Rééd. 2004, Paris, Klincksieck (1945).

HUNTER 1988

R. HUNTER, « "Short on Heroics": Jason in the Argonautica », *The Classical Quarterly*, 38, 2 (1988), p. 436-453, en ligne <<https://www.jstor.org/stable/638989>>.

IMBERT 2008

C. IMBERT, *Dynamique des systèmes et motivations fonctionnelles dans l'encodage de la Trajectoire. Description typologique du grec homérique et du vieil-anglais*, These de doctorat, soutenue à l'Université Lumière Lyon 2 (2008).

JIMENEZ 1996

L.C. JIMENEZ, « Βάλλω en los poemas homéricos », *Minerva. Revista de Filología Clásica*, 10 (1996), p. 11-27, en ligne <<https://revistas.uva.es/index.php/minerva/article/view/3035>>.

JOUANNA 1992

J. JOUANNA, *Hippocrate*, Paris, Fayard (1992).

KIRK 1985

S. KIRK, *The Iliad: A Commentary: Volume 1, Books 1-4*, Cambridge, Cambridge University Press (1985).

KNIGHT 1995

V. KNIGHT, *The Renewal of Epic : Responses to Homer in the Argonautica of Apollonius*, Leiden, E. J. Brill (1995).

KÖHNKEN 2001

A. KÖHNKEN, « Hellenistic chronology: Theocritus, Callimachus, and Apollonius Rhodius », *A Companion to Apollonius Rhodius* T. PAPANGHELIS et A. RENGAKOS, Leiden, Brill (2001), p. 73-92.

KOZAK 2018

A. KOZAK, *Dictionnaire des hapax dans la poésie archaïque, d'Homère à Eschyle*, Thèse de doctorat, soutenue à l'Université Lumière Lyon 2 (2018), en ligne <<https://www.theses.fr/2018LYSE2017>>.

KRETSCHMER et LOCKER 1944

P. KRETSCHMER et E. LOCKER, *Rückläufiges Wörterbuch der griechischen Sprache*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht (1944).

KYRIAKOU 1995

P. KYRIAKOU, *Homeric hapax legomena in the Argonautica of Apollonius Rhodius: a literary study*, Stuttgart, Steiner (1995).

LACHENAUD 2010

*Scholies à Apollonios de Rhodes*, Paris, Les Belles Lettres (2010).

LACHENAUD 2013

G. LACHENAUD, *Les routes de la voix : l'Antiquité grecque et le mystère de la voix*, Paris, Les Belles Lettres (2013).

LEJEUNE 1972

M. LEJEUNE, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Paris, Klincksieck (1972).

LETOUBLON 1985

F. LETOUBLON, *Il allait, pareil à la nuit : les verbes de mouvement en grec*, Paris, Klincksieck (1985).

LEUMANN 1950

M. LEUMANN, *Homerische Wörter*, Bâle, F. Reinhardt (1950).

LEVY 1982

E. LEVY, « Le rêve homérique », *Ktèma*, 7, 1 (1982), p. 23-41, en ligne <[https://www.persee.fr/doc/ktema\\_0221-5896\\_1982\\_num\\_7\\_1\\_1863](https://www.persee.fr/doc/ktema_0221-5896_1982_num_7_1_1863)>.

LEVY 1995

E. LEVY, « Arète, timè, aidôs et némésis : le modèle homérique », *Ktèma*, 20, 1 (1995), p. 177-211, en ligne <[https://www.persee.fr/doc/ktema\\_0221-5896\\_1995\\_num\\_20\\_1\\_2140](https://www.persee.fr/doc/ktema_0221-5896_1995_num_20_1_2140)>.

LINDBLAD 1922

W. LINDBLAD, *Die Bedeutungsentwicklung des Präfixes kata- in Kompositis. Eine semasiologische Untersuchung*, Helsingfors, Helsingfors Centraltryckeri (1922), en ligne <<http://hdl.handle.net/2027/coo.31924006998227>>.

LIVREA 1977

E. LIVREA, « Review of Apollonios de Rhodes, Argonautiques. Tome I: Chants I-II », *Gnomon*, 49, 1 (1977), p. 10-18, en ligne <<https://www.jstor.org/stable/27686642>>.

LU 2013

K. LU, *Heracles and Heroic Disaster*, Thèse, soutenue à l'Université du Michigan (2013), en ligne <<http://deepblue.lib.umich.edu/handle/2027.42/98065>>.

LURAGHI 2003

S. LURAGHI, *On the Meaning of Prepositions and Cases*, Amsterdam & Philadelphie, John Benjamins Publishing Company (2003), en ligne <<https://benjamins.com/catalog/slcs.67>>.

MADVIG 1871

J. MADVIG, *Adversaria critica ad scriptores Graecos et Latinos: De arte coniecturali*, Copenhague, Gyldendal (1871).

MAGNELLI 2006

E. MAGNELLI, « Nicander chronology : A literary approach », *Beyond the canon* (éd. A. HARDER, R.F. REGTUIT et G.C. WAKKER), Louvain, Peeters (2006), p. 185-204.

MANESSY 1998

J. MANESSY, « La “branche de figuier” en grec ancien ou De la lance à la danse », *Mots chiffrés et déchiffrés : Mélanges offerts à Etienne Brunet*, Paris, Honoré Champion (1998), p. 567-580.

MARXER 1935

G. MARXER, *Die Sprache des Apollonius Rhodius in ihren Beziehungen zu Homer*, Zürich, Leeman (1935), en ligne <<https://catalog.hathitrust.org/Record/007889927>>.

MATHYS 2016

A. MATHYS, « À propos des adverbes en -δην, -δόν, -δα ou -δά du grec ancien: problèmes morphologiques et syntaxiques », *Nouveaux acquis sur la formation des noms en grec ancien. Actes du Colloque international, Université de Rouen, ERIAC, 17-18 octobre 2013*. (éd. A. BLANC et D. PETIT), Louvain-la-Neuve, Peeters (2016), p. 243-279, en ligne <<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01376927>>.

MATTHEWS 2003

V. MATTHEWS, « Interpreting the Euripides Narrative of Hermesianax », *Des Géants à Dionysos. Mélanges de mythologie et de poésie grecques offerts à Francis Vian* (éd. D. ACCORINTI et P. CHUVIN), Alexandrie, Edizioni dell'Orso (2003).

MAURICE 1987

N. MAURICE, « Sonorisation et expressivité en grec ancien », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 82, 1 (1987), p. 189-225.

MAYSER 1970

E. MAYSER, *Grammatik der griechischen Papyri aus der Ptolemäerzeit*, Berlin & Leipzig, De Gruyter (1970).

MEIER-BRÜGGER 1991

M. MEIER-BRÜGGER, « Zu griechisch ὀπηδός », *Glotta*, 69, 3/4 (1991), p. 171-172.

MEILLET 1894

A. MEILLET, « De quelques difficultés de la théorie des gutturales indo-européennes », *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, 8 (1894), p. 277-304, en ligne <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k432908w>>.

MEYER 2008

D. MEYER, « Apollonius as hellenistic geographer », *Brill's Companion to Apollonius Rhodius* (éd. T. PAPANGHELIS et A. RENGAKOS), Leiden & Boston, Brill (2008), p. 267-285.

MOREL 2019

E. MOREL, « Apollonios de Rhodes et le vocabulaire homérique : les verbes en -ιάω et les verbes en -άω à vocalisme ὀ », *Aitia. Regards sur la culture hellénistique au XXIe siècle*, 9.2 (2019), en ligne <<https://journals.openedition.org/aitia/5262#tocto1n1>>.

MORITZ 1958

L. MORITZ, *Grain-mills and flour in classical antiquity*, Oxford, Clarendon Press (1958).

MUGLER 1960

C. MUGLER, « La lumière et la vision dans la poésie grecque », *Revue des Études Grecques*, 73 (1960), p. 40-72, en ligne <<https://www.jstor.org/stable/44275956>>.

MUGLER 1964

C. MUGLER, *Dictionnaire historique de la terminologie optique des Grecs : douze siècles de dialogues avec la lumière*, Paris, Klincksieck (1964).

MÜLLER 1915

A. MÜLLER, *Zur Geschichte der Verba Auf-izo im Griechischen*, Caritas Druckerei (1915).

NABER 1906

S. NABER, « Ad Apollonium Rhodium », *Mnemosyne*, 34, 1 (1906), p. 1-39, en ligne <<https://www.jstor.org/stable/4425435>>.

NEUBERGER-DONATH 1980

R. NEUBERGER-DONATH, « πέλω, syntaktischer Gebrauch und Diathesenunterschied », *Grazer Beiträge : Zeitschrift für die klassische Altertumswissenschaft*, IX (1980), p. 1-10.

NEUMANN 1965

G. NEUMANN, *Gesten und Gebärden in der griechischen Kunst*, Berlin, Walter de Gruyter (1965).

NORMAND 2014

H. NORMAND, *Les rapaces dans les mondes grec et romain*, Thèse de doctorat, soutenue à l'Université Paul Valéry Montpellier III (2014).

ONIGA 2005

R. ONIGA, « Composition et préverbation en latin : problèmes de typologie », *La composition et la préverbation en latin* (éd. C. MOUSSY), Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne (2005), p. 211-227.

OSWALD 1904

M. OSWALD, *The Use of the Prepositions in Apollonius Rhodius Compared with Their Use in Homer*, Notre Dame, Notre Dame University Press (1904).

OVERDUIN 2014

F. OVERDUIN, *Nicander of Colophon's Theriaca: A Literary Commentary*, Leiden et Boston, Brill (2014).

PAPKE 2010

J. PAPKE, *Classical Sanskrit preverb ordering: a diachronic study*, Thèse de doctorat, soutenue à l'Ohio State University (2010), en ligne  
<[https://etd.ohiolink.edu/apexprod/rws\\_olink/r/1501/10?p10\\_etd\\_subid=70984&clear=10](https://etd.ohiolink.edu/apexprod/rws_olink/r/1501/10?p10_etd_subid=70984&clear=10)>.

PAULSON 1962

J. PAULSON, *Index Hesiodicus*, Hildesheim, G. Olms (1962).

PELLETTIERI 2020

A. PELLETTIERI, *I composti nell'>Alessandra< di Licofrone: Studi filologici e linguistici*, Berlin, De Gruyter (2020).

PERDICOYIANNI-PALEOLOGOU 2012

H. PERDICOYIANNI-PALEOLOGOU, « Les préverbes ἐπί, κατά, παρά, πρὸς chez les orateurs judiciaires », *Myrtia: Revista de Filología Clásica*, 27 (2012), p. 29-55.

PLATT 1913

A. PLATT, « On Apollonius Rhodius », *The Journal of Philology*, 33, 66 (1913), p. 1-53, en ligne  
<<https://www.proquest.com/docview/1293870539/citation/E539DED35E5A4FA9PQ/1>>.

PLATT 1915

A. PLATT, « Apollonius again », *The Journal of Philology*, 34, 68 (1915), p. 129-141, en ligne  
<<https://www.proquest.com/docview/1293747505/citation/B7756651B1BF4EB6PQ/8>>.

POKORNY 1959

J. POKORNY, *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch ; I. Band*, Berne & Munich, Francke (1959).

POMPEI et GRANDI 2012

A. POMPEI et N. GRANDI, « Complex -έῶ verbs in Ancient Greek. A case study at the interface between derivation and compounding », *Morphology*, 22, 3 (2012), p. 399-416, en ligne  
<<https://doi.org/10.1007/s11525-012-9204-2>>.

POTTIER 1963

B. POTTIER, *Recherches sur l'analyse sémantique en linguistique et en traduction mécanique*, Nancy, Université de Nancy (1963).

REDONDO 2000

J. REDONDO, « Non-epic features in the language of Apollonius Rhodius », *Apollonius Rhodius* (éd. A. HARDER, R.F. REGTUIT et G.C. WAKKER), Hellenistica Groningana 4, Louvain, Peeters (2000).

RENGAKOS 1993

A. RENGAKOS, *Der Homertext und die hellenistischen Dichter*, Stuttgart, F. Steiner (1993).

RENGAKOS 1994

A. RENGAKOS, *Apollonios Rhodios und die antike Homererklärung*, Munich, Beck (1994).

RENGAKOS 2008

A. RENGAKOS, « Apollonius Rhodius as a Homeric Scholar », *Brill's companion to Apollonius Rhodius*, Leiden, Brill (2008), p. 243-266.

REVUELTA PUIGDOLLERS 1994

A.R. REVUELTA PUIGDOLLERS, « Los preverbios ἀνα- y κατα- y la expresión del regreso en griego clásico », *Actas del VIII Congreso Español de Estudios Clásicos. (23-28 de Septiembre de 1991)*, Madrid, Ediciones Clásicas (1994), p. 229-236, en ligne  
<[https://www.academia.edu/2018844/\\_1994\\_Los\\_preverbios\\_%E1%BC%80%CE%BD%CE%B1\\_y\\_%CE%BA%CE%B1%CF%84%CE%B1\\_y\\_la\\_expresi%C3%B3n\\_del\\_regreso\\_en\\_griego\\_cl%C3%A1sico](https://www.academia.edu/2018844/_1994_Los_preverbios_%E1%BC%80%CE%BD%CE%B1_y_%CE%BA%CE%B1%CF%84%CE%B1_y_la_expresi%C3%B3n_del_regreso_en_griego_cl%C3%A1sico)>.

REVUELTA PUIGDOLLERS 2006

A.R. REVUELTA PUIGDOLLERS, « Word classes, functions and syntactic level: the case of πάλιν », *Actes du CISGA (Congrès International sur la Syntaxe du Grec Ancien/Congreso Internacional sobre Sintaxis del Griego Antiguo)*, Madrid 18-21 de Junio de 2003 (Fundación Pastor de Estudios Clásicos-UAM), Louvain, Peeters (2006), p. 445-470, en ligne  
<[https://www.academia.edu/2018675/\\_2006\\_Word\\_classes\\_functions\\_and\\_syntactic\\_level\\_the\\_case\\_of\\_%CF%80%CE%AC%CE%BB%CE%B9%CE%BD](https://www.academia.edu/2018675/_2006_Word_classes_functions_and_syntactic_level_the_case_of_%CF%80%CE%AC%CE%BB%CE%B9%CE%BD)>.

REVUELTA PUIGDOLLERS 2020

A. REVUELTA PUIGDOLLERS, « The preverb μετα- : a cognitive and constructionist analysis », *Papers on Ancient Greek Linguistics. Proceedings of the Ninth International Colloquium on Ancient Greek Linguistics (ICAGL 9)* (éd. M. LEIWO, M. VIERROS et S. DAHLGREN), Helsinki, Societas Scientiarum Fennica (2020), p. 353-381.

RICHARDSON 1993

N. RICHARDSON, *The Iliad: A Commentary: Volume VI: Books 21-24*, Cambridge, Cambridge University Press (1993).

RICHER 2005

N. RICHER, « La violence dans les mondes grec et romain : Introduction », *La violence dans les mondes grec et romain*, Paris, Publications de la Sorbonne (2005), p. 7-35.

RISCH 1944

E. RISCH, « Griechische Determinativkomposita. », *Indogermanische Forschungen (1944)*, 59, 1944 (1944), p. 1-61 ; 249-294, en ligne  
<<https://www.degruyter.com/document/doi/10.1515/9783110243000.1/html>>.

RISCH 1974

E. RISCH, *Wortbildung der homerischen Sprache*, Berlin, De Gruyter (1974).

ROUSSEAU 1995

A. ROUSSEAU, « Fonctionnement des préverbes allemands », *Les préverbés dans les langues d'Europe*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion (1995), p. 127-188.

RUDHARDT 2013

J. RUDHARDT, « Quelques remarques sur la notion d'aïdôs », *Kêpoi : De la religion à la philosophie. Mélanges offerts à André Motte* (éd. V. PIRENNE-DELFORGE et E. DELRUELLE), Liège, Presses universitaires de Liège (2013), p. 1-21, en ligne <<http://books.openedition.org/pulg/1084>>.

RUIJGH 1957

C.J. RUIJGH, *L'élément achéen dans la langue épique*, Assen, Van Gorcum (1957).

RUIJGH et VAN KRIMPEN 1969

C. RUIJGH et N. VAN VAN KRIMPEN, « L'histoire et la préhistoire de KIXANΩ: problèmes morphologiques et sémantiques », *Mnemosyne*, 22, 2 (1969), p. 113-136, en ligne <<https://www.jstor.org/stable/4429728>>.

RUSSO 1993

J. RUSSO, *A Commentary on Homer's Odyssey: Volume III: Books XVII-XXIV*, Oxford, Oxford University Press, USA (1993).

SCANLON 1982

T. SCANLON, « Greek Boxing Gloves », *Stadion : Zeitschrift für Geschichte des Sports* (1982), p. 31-45, en ligne <[https://www.academia.edu/40210873/Scanlon\\_1982\\_Greek\\_Boxing\\_Gloves](https://www.academia.edu/40210873/Scanlon_1982_Greek_Boxing_Gloves)>.

SCHLACHTER 2016

L. SCHLACHTER, « Statistische Untersuchungen über den Gebrauch der Tempora und Modi bei einzelnen griechischen Schriftstellern. », *Indogermanische Forschungen*, 23, 1 (2016), p. 165-204, en ligne <<https://www.degruyter.com/view/j/indo.1909.23.issue-1/if-1909-0116/if-1909-0116.xml>>.

SCHMID 1887

W. SCHMID, *Der atticismus in seinem Hauptvertretern von Dionysius von Halikarnass bis auf den zweiten Philostratus*, Stuttgart, W. Kohlhammer (1887), en ligne <[http://archive.org/details/bub\\_gb\\_-M4IAQAAMAAJ](http://archive.org/details/bub_gb_-M4IAQAAMAAJ)>.

SCHWYZER 1937

E. SCHWYZER, « Griech. -άζω und got. -atja », *Mélanges linguistiques offerts à H. Pedersen à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire*, Copenhague, Universitetsforlaget i Aarhus (1937), p. 63-75.

SCHWYZER 1968

E. SCHWYZER, *Griechische Grammatik : auf der Grundlage von Karl Brugmanns griechischer Grammatik*, Muenchen, Allemagne, C. H. Beck (1968).

SKODA 1983

F. SKODA, *Le redoublement expressif: un universal linguistique : analyse du procédé en grec ancien et en d'autres langues*, SELAF (1983).

SKODA 1988

F. SKODA, *Médecine ancienne et métaphore. Le vocabulaire de l'anatomie et de la pathologie en grec ancien*, Paris, Peeters (1988).

SORBA 2015

J. SORBA, « Variations sémantiques autour de la mer, d'Homère à Eschyle », *GAIA. Revue interdisciplinaire sur la Grèce ancienne*, 18, 1 (2015), p. 311-323, en ligne <[https://www.persee.fr/doc/gaia\\_1287-3349\\_2015\\_num\\_18\\_1\\_1666](https://www.persee.fr/doc/gaia_1287-3349_2015_num_18_1_1666)>.

STELLA 2020

F. STELLA, « Parménide, fragment 2 DK : du lexique de l'agir au lexique de la connaissance », *Dialogues d'histoire ancienne*, 46/2, 2 (2020), p. 51-73, en ligne <<https://www.cairn.info/revue-dialogues-d-histoire-ancienne-2020-2-page-51.htm>>.

STEPHENS 2018

S. STEPHENS, *The Poets of Alexandria*, Londres & New-York, I.B. Tauris (2018).

SÜTTERLIN 1891

L. SÜTTERLIN, *Zur Geschichte der Verba denominativa im Altgriechischen*, Strasbourg, K. J. Trübner (1891), en ligne <<http://archive.org/details/zurgeschichtede01stgoog>>.

TAILLARDAT 1965

J. TAILLARDAT, *Les images d'Aristophane : études de langue et de style*, Paris, France, Les Belles Lettres (1965).

TALBERT 2000

*Barrington Atlas of the Greek and Roman World*, Princeton, Princeton University Press (2000).

TAZIAUX 1943

J. TAZIAUX, *Essai sur les verbes à double préverbe*, soutenue à l'Université de Liège (1943).

TESNIERE 1959

L. TESNIERE, *Eléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck (1959).

THESLEFF 1954

H. THESLEFF, *Studies on Intensification in Early and Classical Greek*, Helsingfors, Societas Scientiarum Fennica (1954).

TISSI 2014

L. TISSI, « Edizione critica, traduzione e commento all'inno magico 11 Pr. (PGM II 81–101) », *Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete*, 60, 1 (2014), p. 66-92, en ligne <<https://www.degruyter.com/view/j/apf.2014.60.issue-1/apf-2014-0107/apf-2014-0107.xml>>.

TRÜMPY 1950

H. TRÜMPY, *Kriegerische Fachausdrücke im griechischen Epos: Untersuchungen zum Wortschatze Homers*, Basel, Helbing & Lichtenhahn (1950).

TUCKER 1990

E. TUCKER, *The creation of morphological regularity: early Greek verbs in -éō, -áō, -óō, -úō and -iō*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht (1990).

VALVERDE SANCHEZ 1989

M. VALVERDE SANCHEZ, *El aition en las Argonáuticas de Apolonio de Rodas : Estudio literario*, Madrid, Ediciones de la Universidad de Murcia (1989), en ligne <<https://publicaciones.um.es/publicaciones/public/obras/ficha.seam?numero=2110&edicion=1>>.

VAN GOETHEM 2009

K. VAN GOETHEM, *L'emploi préverbal des prépositions en français. Typologie et grammaticalisation*, Paris, De Boeck supérieur (2009).

VAN LAER 2010

S. VAN LAER, *La préverbation en latin. Etude des préverbes ad-, in-, ob- et per- dans la poésie républicaine et augustéenne*, Bruxelles, Latomus (2010), en ligne <<https://www.decitre.fr/livres/la-preverbation-en-latin-9782870312667.html>>.

VANHOVE 1992

*Le sport dans la Grèce Antique. Du jeu à la compétition*, Bruxelles, Palais des beaux-arts (1992).

VASILAROS 1993

G.N. VASILAROS, *Der Gebrauch des Genetivus absolutus bei Apollonius Rhodius im Verhältnis zu Homer*, Nationale und Capodistrianische Univ. (1993).

VENDRYES 1960

J. VENDRYES, *Lexique étymologique de l'irlandais ancien. Lettres M N O P*, Dublin, Dublin institute for advanced studies (1960).

VERDENIUS 1944

W.J. VERDENIUS, « ΑΙΔΩΣ bei Homer », *Mnemosyne*, 12, 1 (1944), p. 47-60, en ligne <<http://www.jstor.org/stable/4427056>>.

VERDENIUS 1974

W. VERDENIUS, « Bemerkungen zur Einleitung des Protagoras », *Studia Platonica. Festschrift für Hermann Gundert zu seinem 65. Geburtstag am 30.4.1974* K. DÖRING et W. KULLMANN, Amsterdam, Grüner (1974), p. 41-48.

VERDENIUS 1979

W.J. VERDENIUS, « ὕπο “Gradually” », *Mnemosyne*, 32, 1/2 (1979), p. 161-161, en ligne <<https://www.jstor.org/stable/4430856>>.

VIAN 1951

F. VIAN, « Les Γηγενεὶς de Cyzique et la Grande Mère des dieux », *Revue Archéologique*, 37 (1951), p. 14-25, en ligne <<https://www.jstor.org/stable/41752864>>.

VIAN 1969

F. VIAN, « The Oxyrhynchus Papyri. Vol. XXXIV edited with translations and notes by L. Ingrams, P. Kingston, P. Parsons, J. Rea », *Revue des Études Grecques*, 82, 389 (1969), p. 229-232, en ligne <[https://www.persee.fr/doc/reg\\_0035-2039\\_1969\\_num\\_82\\_389\\_1038\\_t1\\_0229\\_0000\\_2](https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_1969_num_82_389_1038_t1_0229_0000_2)>.

VIAN 1970

F. VIAN, « Notes critiques au chant I des « Argonautiques » d’Apollonios de Rhodes », *Revue des Études Anciennes*, 72, 1 (1970), p. 80-96, en ligne <[https://www.persee.fr/doc/rea\\_0035-2004\\_1970\\_num\\_72\\_1\\_3863](https://www.persee.fr/doc/rea_0035-2004_1970_num_72_1_3863)>.

VIAN 1973

F. VIAN, « Notes critiques au chant II des « Argonautiques » d’Apollonios de Rhodes », *Revue des Études Anciennes*, 75, 1 (1973), p. 82-102, en ligne <[https://www.persee.fr/doc/rea\\_0035-2004\\_1973\\_num\\_75\\_1\\_3935](https://www.persee.fr/doc/rea_0035-2004_1973_num_75_1_3935)>.

VIAN 1978a

F. VIAN, « L’Isthme de Cyzique d’après Apollonios de Rhodes (I, 936-941) », *Revue des Études Grecques*, 91, 432 (1978), p. 96-106, en ligne <[https://www.persee.fr/doc/reg\\_0035-2039\\_1978\\_num\\_91\\_432\\_4175](https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_1978_num_91_432_4175)>.

VIAN 1978b

F. VIAN, « ΙΗΣΩΝ ΑΜΗΧΑΝΕΩΝ », *Studi in Onore di Anthos Ardizzoni* E. LIVREA et A. PRIVITERA, Rome, Edizioni Dell’ateneo (1978).

VIAN 2008

F. VIAN, « Echoes and Imitations of Apollonius Rhodius in late greek epic », *Brill’s Companion to Apollonius Rhodius* T. PAPANGUELIS et A. RENGAKOS, Leiden, Brill (2008), p. 387-411.

VIOLAS 2014

A. VIOLAS, *Les préverbes ana- et kata- en grec ancien (Homère, Hésiode, Hérodote) : étude linguistique*, soutenue à l'Université Paris Sorbonne (2014).

VIOLAS 2015

A. VIOLAS, « Le préverbe kata- et les verbes évoquant la mort : étude sémantique de quelques verbes composés chez Homère et Hérodote », *ELIS - Echanges de linguistique en Sorbonne*, 3, 1 (2015), p. 3, en ligne <<https://shs.hal.science/halshs-01166063>>.

VOCK 1928

M.M. VOCK, *Bedeutung und Verwendung von ANHP und ANΘPΩΠΙΟΣ und der stammverwandten Derivata und Komposita in der älteren griechischen Literatur (bis nach 350 v. Chr.)*, St. Paulusdruckerei (1928).

VOS 1955

H. VOS, « Ἀλιταίνω, ἠλιτόμηνος und ἀπτοεπής », *Glotta*, 34, 3/4 (1955), p. 287-295, en ligne <<https://www.jstor.org/stable/40265699>>.

WACKERNAGEL 1926

J. WACKERNAGEL, *Vorlesungen über Syntax*, Bâle, E. Birkhäuser (1926), en ligne <<http://archive.org/details/vorlesungenbersy0000wack>>.

WELLAUER 1970

A. WELLAUER, *Apollonii Rhodii Argonautica : Index Verborum*, Hildesheim & New York, Georg Olms (1970).

WEST 1963

M.L. WEST, « Critical Notes on Apollonius Rhodius », *The Classical Review*, 13, 1 (1963), p. 9-12, en ligne <<https://www.jstor.org/stable/706779>>.

WEST 1966

M.L. WEST, « New Fragments of Greek Poetry », *The Classical Review*, 16, 1 (1966), p. 21-24, en ligne <<https://www.jstor.org/stable/706514>>.

WIFSTRAND 1929

A. WIFSTRAND, *Kritische und exegetische Bemerkungen zu Apollonios Rhodios*, Lund, C.W.K. Gleerups Förlag (1929).

WOLFF 2018

N. WOLFF, *Lumière et obscurité dans les Argonautiques d'Apollonios de Rhodes*, Thèse de doctorat, soutenue à l'ENS de Lyon (2018), en ligne <<https://theses.hal.science/tel-02064025>>.

WYCHERLEY 1937

R.E. WYCHERLEY, « ΠΗΓΗ and ΚΡΗΝΗ », *The Classical Review*, 51, 1 (1937), p. 2-3, en ligne <<https://www.cambridge.org/core/journals/classical-review/article/and/916ACC540BF4B7038D17E519A8001CCE#>>.

ZANCHI 2018

C. ZANCHI, *Multiple preverbs in ancient Indo-European languages: a comparative study on Vedic, Homeric Greek, Old Church Slavic and Old Irish*, Thèse de doctorat, soutenue à l'Università degli studi di Bergamo (2018).

# Index verborum

Nous ne citons dans cet index que les verbes qui relèvent de notre corpus. La page citée est la première page à laquelle le verbe concerné est mentionné. Les pages citées en gras correspondent aux passages où le verbe est traité de manière approfondie.

- ἀερτάζω .....72, **75**, 78, 107  
ἀμφιδέω .....312, **314**, 318, 329  
ἀμφιθρόσκω.....197, **220**, 224, 312, 313, 523  
ἀμφιμάρπτω.....312, **316**, 318, 329  
ἀμφιπαλύνω.....312, **315**, 318, 329  
ἀναβλύζω .....10, 298, **302**, 306, 473  
ἀνακλύζω .....298, **304**, 306, 473  
ἀναλδήσκω .298, 472, 473, 478, **527**, 536, 539  
ἀνασταχύω ..15, 298, **300**, 304, 306, 473, 474, 528, **534**, 539  
ἀνατανύω.....6, 162, **163**, 167, 298  
ἀνατεταγών .....298, **299**, 304, 306, 473  
ἀνηπύω .....492, **495**  
ἀνογλίζω.....473, **474**, 479  
ἀντιαχέω-ῶ .....14, 330, **331**, 339  
ἀντιάχω.....14, 330, **331**, 338  
ἀπηλεγέω-ῶ.....48, **49**  
ἀπηρετύω.....487, 489  
ἀποβλώσκω .....15, 187, 193, 196  
ἀποκατατίθεμαι .358, 361, 362, 365, 379, 393, **400**, 404, 406  
ἀπολείχω .....**181**  
ἀπολωφέω-ῶ .....10, 472, 487, **488**, 489  
ἀπονηέομαι-οὔμαι .....162, **167**  
ἀποπροβάλλω.....358, 361, 362, 371, 406, 407, 408, 412  
ἀποπροθρόσκω .357, 358, 360, 361, 362, 381, 406, 407, 408, **410**, 412  
ἀποτεκμαίρομαι.....339  
βλύω .....5, 17, 239, 266  
γατομέω-ῶ.....48, 59, **60**, **61**, 105, 107  
διαγλαύσσω.....99, 113  
διασκαίρω.....**209**  
διατανύω .....162, **165**, 167  
διεκνέομαι .209, **212**, 358, 361, 362, 381, 432, **433**  
διῆσχάνω .....149, **150**, 154  
δωμάω-ῶ .....10, 62, **65**, 107, 113, 117, 140  
ἐγκαταθνήσκω...274, 278, 283, **285**, 286, 358, 361, 362, 378, 393, 397, 404, 405  
ἐγκαταλέχομαι...278, **281**, 358, 361, 362, 365, **378**, 393, **397**, 405, 489  
ἐγκαταπίπτω.....274, 278, **280**, 286, 358, 361, 362, 378, 386, 392, 393, 397, **398**, 405, **406**  
ἐγκατένασσα .....274, 278, **279**, 286, 358, 361, 362, 393, **394**, 397, 404, 405  
ἐγκτερεΐζω.....274, **275**, 280, 287  
εἰσανέχω ... 358, 361, 362, 364, 370, **375**, 388  
εἰσαποβαίνω..12, 16, 358, 361, 362, 367, **378**, 454  
εἰσαφύομαι.....**491**, 522  
εἰσπεράω-ῶ .....12, **458**  
ἐκβλύω .....239, 249  
ἐκδάω .....492, **493**  
ἐκπροβλώσκω ...241, 358, 361, 362, 381, 406, 413, **415**, 419  
ἐκπροχέω....358, 361, 362, 382, 413, **417**, 419  
ἐμπάλλομαι .....6, 274, 281, **283**, 287, 291  
ἐνευδιάω-ῶ.....22, **41**  
ἐνιπτάζω.....72, **73**, 76, 78, 107, 111, 116  
ἐνσπείρω .....274, 283, **284**, 287  
ἐνωθέω-ῶ .....274, 280, 287  
ἐξόρνυμαι....11, 186, 187, 193, **195**, 196, 225, 241  
ἐπαγαίομαι .....501, **502**, 522, **533**, 539  
ἐπαλετρεύω239, **245**, 249, 292, 295, 524, **528**, 539  
ἐπαλινδέομαι-οὔμαι .....237, 239  
ἐπανδρόω-ῶ .....122, 138, 139  
ἐπανθιάω-ῶ11, 16, 18, 22, 23, **31**, 34, 48, 105, 113, 521  
ἐπαγλύω .....511, 520  
ἐπερευγόμαι .....226, **227**, 238, 523  
ἐπιβλύω .....263, **265**  
ἐπιβραχεῖν .....**327**, 330  
ἐπιβρομέω-ῶ .....172, **174**, 181, 263, 268, 292, **535**, 539  
ἐπιδοιάζω .....501, **505**  
ἐπιέλδομαι.....501  
ἐπικαγλάζω .....263, **267**  
ἐπικλονέω-ῶ.....511, **518**, 521  
ἐπικραδάω-ῶ.....511, **513**  
ἐπιμητιάω-ῶ.....501  
ἐπιμύρομαι .....234, 238, 239  
ἐπιξυνόομαι-οὔμαι .....122, **125**, 138

ἐπιπαμπαλάω-ῶ.....	<b>508</b>	μετατρέφω.....	<b>261</b> , 294, 540
ἐπιπροβλώσκω ..358, 361, 362, 383, 439, 442, <b>446</b> , 451, 453		μετατρωπάομαι-ῶμαι.....	140, <b>142</b> , 287
ἐπιπροέχομαι ....358, 361, 362, 383, 439, 440, 451, 453		μεταχάζομαι .....	472, <b>483</b> , 489, 540
ἐπιπροθέω..358, 361, 362, 383, 439, 441, 442, 443, <b>445</b> , 446, 447, 453		μετεννέπω .....	<b>259</b> , 294, 540
ἐπιπρονόομαι ....358, 361, 362, 383, 439, 441, 443, <b>445</b> , 446, 447, 453		μηνιάω-ῶ.....	22, 34, 48, 113
ἐπιπροπίπτω ..9, 358, 361, 362, 383, 439, 442, <b>448</b> , 451, 453		μυδαίνω.....	12, 79
ἐπιπροσβάλλω ...119, 358, 361, 362, 369, <b>372</b> , <b>429</b> , 521		νηπιάχω.....	93, <b>96</b> , 98
ἐπιπροφαίνομαι .358, 361, 362, 383, 439, <b>451</b> , 453		ὀδακτάζω .....	72, <b>74</b> , 78, 113
ἐπιπροφέρω .....358, 361, 362, 383, 384, 385, 439, <b>449</b> , 451, 453		οἰδαίνω.....	78, 79, <b>84</b> , 108, 113
ἐπιστοβέω-ῶ.....48, <b>51</b> , 53, 105, 113		ὀπηδεύω .....	16, 48, 54, <b>55</b> , <b>58</b> , 105, 113
ἐπιτμήγω.....155, <b>156</b> , 158		ὀτλεύω .....	48, 54, <b>58</b>
ἐπιτροχάω-ῶ..... <b>145</b> , 161, 266		ὀτλέω-ῶ .....	9, 48, <b>53</b> , 54, <b>58</b>
ἐπιτρωπάω-ῶ.....139, 140, 143		παλιντροπάομαι-ῶμαι.....	62, <b>63</b> , 188
ἐπιφαιδρύνω .....511, <b>515</b> , 520, 521, <b>531</b> , 536		παραλιταίνω.....	472, <b>479</b>
ἐπιφλύω.....263, <b>269</b>		παρανέομαι 187, <b>197</b> , <b>201</b> , 204, <b>207</b> , 209, 380, <b>433</b>	
ἐπιχνοάω-ῶ.....62, 68, <b>70</b> , 520		παραστενάχομαι.....	120, <b>254</b> , 293
ἐπιχρεμέθω ....93, 98, 105, 107, 113, 511, <b>515</b> , 521		παραστενάχω .....	294
ἐπιχώομαι-ῶμαι.....501, 522		παραστρωφάομαι-ῶμαι.....	161
εὐδιάω-ῶ ..18, 22, 34, 39, <b>41</b> , 43, 48, 113, 116		παραστρωφάω-ῶ.....	140, <b>143</b>
ἰκμαίνω.....78, 79, 112, 113		παρεδριάω-ῶ.....	122, 131, <b>132</b> , 138
ἰοβολέω-ῶ .....	48, 59, <b>60</b> , 107	παρεκθέω ..201, <b>204</b> , 224, 225, 358, 361, 362, 381, 432	
καπνιάω-ῶ.....22, 23, <b>28</b> , 34, 48, 113		παρεκνέομαι.....	201, <b>203</b> , <b>208</b> , 225, 358, 361, 362, 380, 432, <b>433</b>
κατακνώσσω .....	490, <b>497</b> , <b>526</b> , 539	παρεννέπω.....	<b>310</b>
κατακτεατίζομαι.....	<b>159</b>	παρεξαμείβω .....	201, <b>205</b> , 358, 361, 362, 381, 432
κατανίσσομαι .....	186, 187	περιβρομέω-ῶ ...	172, <b>177</b> , 181, 226, 227, <b>231</b> , 238, 293, 294, <b>535</b> , 539
καταπελεμίζω .....	<b>309</b>	περικαταβάλλω .358, 361, 362, 365, <b>375</b> , 386, 393, <b>401</b> , 404	
καταπρολείπω ...358, 361, 362, 370, 420, <b>422</b> , <b>425</b> , 426, <b>428</b> , 431		περικαταπίπτω ..358, 359, 361, 362, 379, 393, 397, <b>399</b> , 404, <b>405</b> , 433, 489	
καταπροχέω.....358, 361, 362, 382, 406, 420, <b>421</b> , <b>425</b> , 428		περικατατίθεμαι .365, 371, 393, <b>395</b> , 397, 404	
καταρριγέω-ῶ.....	<b>498</b>	πηχύνω .....	78, <b>87</b> , 105, 113
κατευκηλέω-ῶ .....	<b>499</b>	προπροβιάζομαι .119, 358, 361, 362, 463, <b>468</b>	
κατημύω .....	473, <b>477</b>	συναίσσω .....	11, 320, 326
κατηφιάω-ῶ.....18, 22, 23, <b>24</b> , 34, 47, 113		συναμαθύνω.....	296, 322, 326, <b>525</b> , 539
κατολισθαίνω .....	<b>307</b>	συναμάομαι-ῶμαι .....	322, <b>323</b> , 326, 330
λαιμοτομέω-ῶ .....	48, 59, <b>60</b> , 105, 107, 108	συνανδάνω .....	472, <b>482</b> , 489
λαχαίνω .....	19, 79	συνανέρχομαι....	<b>251</b> , 294, 319, 358, 361, 362, 368, 369, <b>378</b> , 387, <b>388</b> , 392, 470
μεσημβριάω-ῶ.....	22, 34, 39, <b>43</b> , 48	συναρτύνω .....	322, <b>324</b> , 326
μετακλείω.....	540	συνεδριάομαι-ῶμαι.....	16, 121, 122, 131, <b>135</b> , 138, 139, 320, 326
μεταλδήσκω250, 293, 295, <b>527</b> , 536, 539, 540		συνεννέπω.....	16, 297, 331, <b>334</b> , 338, 482
μεταπαιφάσσομαι.....	<b>529</b> , 539	συνορούω.....	320, <b>321</b> , 326
μεταπαιφάσσω.....	524	συνταρτύνω.....	330
μεταστρωφάω-ῶ.....	145	ὑπεκβάλλω <b>215</b> , 358, 361, 362, 383, 431, 432, 434, 439	
		ὑπεκπροτάμνω ...	357, 358, 361, 371, 454, <b>461</b>

ὑπεκχέω.....358, 361, 362, **374**, 432, 434, 439  
ὑπεξαφύομαι .....358, 361, 362, **375**, 386, 432,  
434, **436**, 439  
ὑπεραιδέομαι-οὔμαι ...243, 296, 331, **336**, 338  
ὑπερπέλομαι.....239, **241**, 249, 293, 295  
ὑποβρομέω-ῶ .....172, **178**, 181, **535**, 539

ὑποδρήσσω ..99, **101**, 105, 111, 113, 121, 122  
ὑποϊσχάνω..... 149, **152**, 154  
ὑποσκιάω-ῶ ..... 122, **128**  
ὑποσμύχω.....342, **344**  
ὑποτμήγω ..... 155, **157**, 158, 161  
χνοάω-ῶ .....62, 68, 113, 116

# Index locorum

Les passages cités font, a minima, l'objet d'une traduction. Lorsque la page est indiquée en gras, le passage fait l'objet d'un commentaire plus poussé.

Nous avons utilisé pour cet index l'outil proposé par le logiciel de traitement de texte Microsoft Word, qui ne permet pas de trier les numéros de vers par ordre numérique. Les numéros de vers sont présentés dans un ordre du type 1, 11, 12, 2, 21... Nous présentons nos excuses pour ce désagrément.

<p>Achille Tatius  <i>Leucippé et Clitophon</i>            II, 29, 2 .....233            VIII, 5, 7.....519</p> <p>Aelius Aristide  <i>Discours</i>            XLVIII, p. 295 .....306</p> <p>Alcée            fr. 130b .....178</p> <p>Alexandre Numénios  <i>De figuris</i>            p. 36, l. 31.....518</p> <p><i>Anthologie grecque</i>            V            ép. 10, v. 1-2.....60            ép. 188, v. 3-4.....61            ép. 230, v. 7-8.....77            ép. 43, v. 4.....257            ép. 66, v. 5-6.....216</p> <p>VI            ép. 223, v. 7.....77            ép. 34, v. 1-2.....59</p> <p>VII            ép. 22, v. 1-2.....415, 417            ép. 289, v. 1 .....220</p> <p>VIII            ép. 96, v. 1-2.....478</p> <p>IX            ép. 309, v. 3 .....478            ép. 349, v. 1-2.....267            ép. 603, v. 3 .....76            ép. 735, v. 1 .....256            ép. 764, v. 3-5.....<b>39</b>            ép. 82, v. 3 .....281</p> <p>XII            ép. 121, v. 3-4.....90            ép. 50, v. 3-4.....<b>396</b></p> <p>XIV            ép. 126, v. 3-4.....69</p>	<p>XVI            ép. 206, v. 1-2 .....498</p> <p>Antiphon  <i>Sur le choreute</i>            17 .....429</p> <p>Apollinaire de Laodicée  <i>Metaphrasis psalorum</i>            Prologue, v. 105-107..... 196</p> <p>Apollonios de Rhodes  <i>Argonautiques</i>            Chant I            1013-1014 .....<b>213</b>            105-106 .....423            1058-1059 .....<b>499</b>            1059-1061 .....<b>276</b>            106-108 .....<b>340</b>            1072-1077 .....<b>246</b>            1076-1077 .....292, 528            1082-10833 .....497            1092-1093 .....390            113-114 .....241            1152-1153 .....485            1156-1158 .....442            1167-1168 .....<b>475</b>            118-121 .....<b>299</b>            1211-1212 .....<b>96</b>            1237-1238 .....<b>266</b>            125 .....205            1263 .....371            1274 .....190            1280-1281 .....<b>343</b>            1280-1282 .....<b>99</b>            1300-1301 .....487            1305-1306 .....323            1327-1328 .....304            1356 .....394            1360-1362 .....<b>388</b>            1360-1363 .....<b>376</b>            141 .....502, 503</p>
--	--

151-156 .....	403	63-64 .....	221, 467
168-169 .....	283	671-672 .....	<b>70</b>
169-170 .....	<b>273</b>	703-704 .....	194
169-171 .....	487	723 .....	373
190-191 .....	391	723-724 .....	493
196-198 .....	<b>261</b>	738-739 .....	<b>75</b>
20 .....	31	756 .....	316
265-266 .....	499	769-773 .....	487
267 .....	24	782-784 .....	<b>519</b>
275 .....	270	782-786 .....	49
286-287 .....	4	791-792 .....	336
30-31 .....	442	842-845 .....	<b>416</b>
306 .....	<b>195</b>	845-846 .....	<b>457</b>
320 .....	<b>447</b>	864 .....	<b>73</b> , 116
328-329 .....	<b>320</b>	872-874 .....	<b>123</b>
328-330 .....	<b>136</b>	879-880 .....	<b>177</b> , <b>231</b> , <b>537</b>
329 .....	190	880 .....	374, 382, 418, 435
343-344 .....	6, <b>163</b> , 298	899 .....	502
351-352 .....	<b>140</b>	901-902 .....	149
364-366 .....	<b>168</b> , 373	91-92 .....	279
375-377 .....	<b>308</b>	924-925 .....	452
383-386 .....	<b>468</b>	931 .....	<b>372</b> , <b>429</b>
38-39 .....	408	932-933 .....	<b>206</b>
390 .....	<b>308</b>	936-939 .....	<b>234</b>
4 .....	8	972 .....	301
40 .....	423	979 .....	516
402-403 .....	168, 476	983-984 .....	<b>440</b>
42 .....	4	994-995 .....	<b>75</b>
423-424 .....	<b>42</b>	Chant II	
450 .....	206	1005-1006 .....	59
450-452 .....	<b>129</b>	1006-1008 .....	<b>54</b>
453-454 .....	374	1015-1016 .....	<b>206</b> , 381
460-461 .....	<b>24</b>	1039-1040 .....	<b>132</b>
477-478 .....	85	1068 .....	482
480-482 .....	<b>271</b>	1073-1076 .....	<b>325</b>
492 .....	<b>73</b> , 116	1103-1105 .....	511
512-514 .....	488	123-129 .....	<b>509</b>
513-515 .....	452	1233-1234 .....	<b>261</b>
528-530 .....	135	124 .....	152
53 .....	189	1242-1244 .....	380
549-552 .....	<b>514</b>	1244-1245 .....	<b>441</b>
552 .....	513	1278-1279 .....	507
57 .....	423	130-135 .....	<b>28</b>
572-574 .....	<b>210</b>	131 .....	31
580-582 .....	<b>206</b> , 381, 383	132-134 .....	442, 519
581-583 .....	<b>445</b>	17-18 .....	49
589-590 .....	444	225 .....	149
592-593 .....	<b>204</b> , 381	244-247 .....	<b>34</b>
595-596 .....	383	245-247 .....	<b>479</b>
596-597 .....	431	259-260 .....	395
602-603 .....	408	276-277 .....	208
604 .....	<b>129</b>	297-298 .....	<b>142</b>

30-31 .....	372	887-888 .....	<b>25</b>
310-311 .....	493	88-89 .....	<b>321</b>
321-322 .....	<b>178</b>	901-903 .....	42
331.....	487	902 .....	<b>192</b>
357-358 .....	<b>201, 433</b>	902-903 .....	<b>441</b>
357-368 .....	<b>207</b>	905-906.....	<b>191</b>
365-367 .....	<b>227</b>	90-95 .....	<b>309</b>
369-367 .....	389	912-914 .....	<b>251, 378, 388</b>
369-370 .....	378	913 .....	<b>370</b>
369-371 .....	116	927-928.....	65
370-372 .....	<b>42, 235</b>	940-942 .....	<b>204, 380</b>
375-358 .....	381	95 .....	467
38-40 .....	503	964-967.....	416
390-391 .....	480	97 .....	418
396-397 .....	453	976-977.....	<b>189</b>
43-44 .....	<b>68</b>	979-984.....	<b>437</b>
443-445 .....	<b>25</b>	Chant III	
444-445 .....	<b>345</b>	1009-1010.....	374
514.....	390	1013-1014.....	<b>466</b>
519-520 .....	191	1015-1016.....	502
520.....	279	1027-1028.....	284
531-532 .....	<b>65, 114</b>	1042-1043.....	83, 517
531-533 .....	117	1050-1051 .....	483
549-554 .....	<b>305</b>	1054 .....	<b>301, 534</b>
567.....	178	1055 .....	284
569-570 .....	267	1057-1059.....	<b>221</b>
591-592 .....	<b>468</b>	1081-1082.....	371, 385, 450
594-595 .....	467	1118-1119.....	<b>382, 421</b>
596-597 .....	172, 264	1131-1132.....	<b>498</b>
598-599 .....	274	1138-1145.....	<b>194</b>
601-602 .....	305	115-117.....	<b>279, 395</b>
62-64 .....	<b>314</b>	1161-1162.....	<b>125</b>
649-651 .....	<b>203, 208, 380</b>	1162 .....	128
650-651 .....	<b>433</b>	1163-1164.....	370, <b>428</b>
654-655 .....	<b>143</b>	1163-1166.....	<b>422</b>
65-66 .....	314, 319	1168-1169.....	<b>260</b>
656-657 .....	<b>251</b>	1185-1187.....	<b>285</b>
670-671 .....	148	119-120.....	<b>152</b>
690.....	524	1207-1209.....	168
731-732 .....	173	122-123 .....	<b>24</b>
738-739 .....	<b>39</b>	123-124 .....	<b>315</b>
779.....	<b>69, 116</b>	1242-1243 .....	<b>80</b>
788-789 .....	160	1246-1248.....	<b>315</b>
812.....	190	1256 .....	319
825-826 .....	467	1259-1261 .....	<b>93, 515</b>
827.....	379	1262 .....	<b>503, 533</b>
827-828 .....	<b>332</b>	1262-1266.....	<b>530</b>
830-831 .....	379, <b>399</b>	1278-1280.....	381, 410
833-834 .....	<b>286</b>	1286-1287.....	379
834.....	394	1287-1288.....	<b>400</b>
839-840 .....	59	1296-1298.....	<b>475</b>
862-863 .....	<b>478</b>	1311-1313 .....	371, <b>408</b>

1338-1339 .....	442	761-763 .....	344
135-136 .....	<b>160</b>	769-770 .....	<b>53</b>
135-138 .....	161	775-760 .....	<b>291</b>
1354-1355 .....	<b>301, 535</b>	817-818 .....	379, <b>400</b>
1362-1363 .....	<b>473, 527</b>	831-832 .....	<b>516</b>
1370-1371 .....	<b>174, 264, 293, 536</b>	832-833 .....	<b>531</b>
1373-1374 .....	<b>220</b>	818-819 .....	<b>506</b>
1381-1385 .....	302	846-848 .....	<b>79</b>
1399-1401 .....	477	867-868 .....	372, 396, 401
14-15 .....	311	883-884 .....	179
146-147 .....	<b>317</b>	891-893 .....	<b>480</b>
154-155 .....	<b>323</b>	912 .....	482
156-157 .....	371, <b>395</b>	916-918 .....	384, <b>451</b>
19-21 .....	<b>506</b>	931 .....	73
210 .....	507	962-963 .....	512
214 .....	251	978-979 .....	<b>336</b>
216-217 .....	390	Chant IV	
223-224 .....	302	1022-1024 .....	<b>480</b>
239-240 .....	251	104-105 .....	274
271-274 .....	<b>101</b>	1045-1046 .....	373, 430
283-284 .....	5, 151	1066-1067 .....	<b>80</b>
294-295 .....	296, <b>322, 525</b>	1070-1071 .....	146
30-31 .....	<b>482</b>	1095 .....	246, 529
300 .....	517	1112-1113 .....	<b>321</b>
332 .....	493	1182-1183 .....	510
367-368 .....	<b>503</b>	1182-1184 .....	403
382-383 .....	<b>84</b>	1196-1197 .....	<b>496</b>
397 .....	<b>310</b>	121-1213 .....	395
413-415 .....	<b>288, 527</b>	1227 .....	<b>53</b>
435-438 .....	<b>484, 498</b>	1234-1235 .....	466
446 .....	344	1240-1244 .....	<b>275</b>
453 .....	<b>465</b>	1241-1243 .....	<b>228</b>
470 .....	<b>503, 533</b>	1242-1244 .....	<b>204</b>
518-520 .....	<b>31, 521</b>	1265-1266 .....	<b>146, 266</b>
519 .....	33	1277-1278 .....	<b>334, 483</b>
541-542 .....	399	1279 .....	374
541-543 .....	379	1290-1291 .....	318
543 .....	400	1296-1297 .....	<b>254</b>
611-612 .....	507	1301-1303 .....	175
616-617 .....	6	1339-1340 .....	536
649-650 .....	142	1339-1342 .....	<b>178</b>
654-655 .....	<b>280, 378, 399</b>	1340 .....	536
661-663 .....	<b>52</b>	136-138 .....	283
664-666 .....	383, <b>446</b>	1380 .....	482
667-668 .....	507	1390-1392 .....	441
686-687 .....	<b>519</b>	141-142 .....	441
690-691 .....	490, <b>497, 526</b>	1414-1417 .....	240
705-706 .....	<b>374</b>	1417-1419 .....	<b>488</b>
706-708 .....	<b>401, 403</b>	1422-1423 .....	<b>530</b>
743 .....	507	1437 .....	343
755-760 .....	<b>283</b>	1439-1440 .....	59
756-758 .....	5	1445-1446 .....	<b>240, 266, 303</b>

1447-1449 .....	383, 448	383-384 .....	4
1463-1464 .....	<b>237</b>	408-409 .....	<b>212</b> , 381, 433
1477-1480 .....	<b>512</b>	415-416 .....	195
1518-1519 .....	384, <b>450</b>	421-422 .....	<b>325</b>
1537-1539 .....	103, <b>415</b>	430-432 .....	<b>281</b> , <b>398</b>
1537-1540 .....	<b>340</b>	435 .....	<b>125</b> , 128
1538-1539 .....	382	45-46 .....	<b>76</b>
1539-1540 .....	149	457-458 .....	213
1546-1547 .....	222	463 .....	482
15566-1559 .....	494	472-473 .....	<b>153</b>
1562-1563 .....	<b>153</b>	477-479 .....	<b>182</b>
1564-1565 .....	<b>493</b>	485-487 .....	518
1577-1581 .....	<b>389</b> , <b>391</b>	499-502 .....	62
1586-1587 .....	382, <b>415</b>	505-506 .....	382
1586-1588 .....	<b>445</b>	522-525 .....	<b>451</b>
1588-1590 .....	383	524-525 .....	384
1601-1602 .....	59	539-540 .....	456
1604-1606 .....	<b>146</b>	559-561 .....	341
1607-1608 .....	<b>74</b>	595-596 .....	441
16-17 .....	<b>177</b> , 231, <b>537</b>	601-602 .....	<b>165</b> , <b>219</b>
1617-1618 .....	384	605-606 .....	417
163-166 .....	<b>63</b>	609-610 .....	465
1636-1637 .....	<b>242</b>	627 .....	<b>459</b>
1638-1640 .....	475	629-634 .....	<b>228</b>
1639-1640 .....	190	640-642 .....	<b>327</b>
1676-1677 .....	<b>475</b>	643-644 .....	<b>63</b>
1682-1684 .....	<b>190</b>	649-650 .....	216
1688.....	398	649-651 .....	378, <b>455</b>
1690-1693 .....	<b>491</b>	659-660 .....	<b>213</b>
1692-1693 .....	<b>220</b>	662-663 .....	<b>532</b>
1694-1697 .....	<b>151</b>	663-664 .....	<b>517</b>
1694-1698 .....	<b>150</b>	665-666 .....	235
1704-1705 .....	152	668-669 .....	488
17-18 .....	536	670-61 .....	<b>517</b>
1725-1826 .....	<b>52</b>	672-673 .....	290
1781.....	<b>455</b>	674-675 .....	<b>55</b>
1782.....	378	704-707 .....	<b>156</b>
225-226 .....	371	70-72 .....	495
225-227 .....	<b>461</b>	713 .....	507
238-240 .....	<b>174</b> , <b>264</b>	75-76.....	<b>332</b>
239-240 .....	536	770-771 .....	166
247-248 .....	<b>289</b>	782 .....	135
257.....	191	818-819 .....	103
271.....	<b>302</b> , <b>535</b>	858-861 .....	214, <b>215</b>
290-291 .....	<b>377</b> , <b>389</b>	866-868 .....	<b>96</b>
296-297 .....	441	882-883 .....	488
327-328 .....	<b>157</b> , 382, <b>415</b>	905-909 .....	<b>538</b>
34.....	422	907-909 .....	518
352-353 .....	413	908-909 .....	<b>175</b> , 263, 536
355-356 .....	<b>325</b>	923 .....	<b>303</b>
355-357 .....	142	932-933 .....	42
379-381 .....	<b>53</b>	937-938 .....	462

943-947 .....	<b>267</b>	522-523 .....	380, 400
962-963 .....	474, 476	<i>Nuées</i>	
970-972 .....	<b>88</b> , 113	970 .....	<b>32</b>
973-974 .....	<b>56</b>	<i>Paix</i>	
Fragments		1165 .....	86
fr. 12, v. 18 .....	502	<i>Ploutos</i>	
fr. 5, v. 1-2 .....	95, 515	727 .....	256
Apollonios le Sophiste		<i>Thesmophories</i>	
<i>Lexique homérique</i>		997-999 .....	175
οιδάνει .....	86	Aristote	
παιφάσω .....	529	<i>De la respiration</i>	
Appien		474a .....	218
<i>Histoire romaine</i>		<i>Histoire des animaux</i>	
VII, 34, 142-143 .....	236	604b .....	25
Aratos		605b .....	30
<i>Phénomènes</i>		607a .....	59
1050 .....	302, 535	<i>Météorologiques</i>	
219-220 .....	240, 266	355a .....	346
26-27 .....	145	356a .....	157
275 .....	200	<i>Mirabilium auscultationes</i>	
278-279 .....	41, 42	832a .....	245
428-429 .....	53	<i>Problèmes</i>	
561-562 .....	<b>252</b>	941a .....	513
834 .....	148	Arrien	
853-857 .....	<b>129</b>	<i>Anabase d'Alexandre</i>	
889 .....	146	VI, 5, 2 .....	268
898-900 .....	42	<i>Inde</i>	
905-907 .....	<b>512</b>	11, 7 .....	129
909-910 .....	85	20, 4 .....	126
Arétée de Cappadoce		Athénée	
<i>De causis et signis diuturnorum morborum</i>		<i>Deipnosophistes</i>	
II, 7 .....	85	130a .....	130
<i>Argonautiques orphiques</i>		249f .....	182
1079-1081 .....	446	571b .....	71
1256-1257 .....	464	Babrius	
1267 .....	180	<i>Fables</i>	
1290 .....	290	37, v. 3 .....	54
442 .....	460	Bacchylide	
450 .....	411	<i>Dithyrambes</i>	
544-545 .....	411	III, v. 4 .....	462
75 .....	460	<i>Epinicies</i>	
907-908 .....	460	III, v. 31-33 .....	171
Aristophane		Basile de Césarée	
<i>Cavaliers</i>		<i>Homilia de invidia</i>	
290-291 .....	157	p. 373, l. 33 .....	345
620-622 .....	211	<i>Homilia exhortatoria ad sanctum baptisma</i>	
<i>Grenouilles</i>		p. 441, l. 32 .....	345
369 .....	328	Bible des Septante	
517-518 .....	492	<i>2 Maccabées</i>	
679-681 .....	<b>176</b>	15, 17 .....	124
<i>Guêpes</i>		<i>4 Maccabées</i>	
1432 .....	201	6, 5 .....	143

<i>Deutéronome</i>		<i>Collection hippocratique</i>	
32, 43.....	273	<i>Epidémies I</i>	
<i>Genèse</i>		2,4 .....	512
15, 11.....	253	<i>Epidémies III</i>	
19, 26.....	510	3, 13 .....	347
31, 34.....	269	<i>Femmes stériles</i>	
34, 19.....	273	37 .....	257
<i>Jérémie</i>		<i>Génération</i>	
3, 12.....	37	4 .....	79
<i>Job</i>		<i>Lettres</i>	
14,7.....	33	XVII.....	488, 489
<i>Judith</i>		<i>Maladie sacrée</i>	
10, 20.....	256	VII, 8.....	302
<i>Sagesse</i>		<i>Maladies</i>	
4, 2.....	232	II, 72.....	85
<i>Siracide</i>		IV, 57.....	79
10, 6.....	<b>35</b>	<i>Maladies des femmes</i>	
28, 7.....	35	I, 78 .....	239, 302
<i>Callimaque</i>		<i>Nature de la femme</i>	
<i>Fragments</i>		87 .....	<b>153</b>
fr. 18, v. 5-6.....	76	<i>Critias</i>	
fr. 238, v. 22-23.....	<b>440</b>	fr. 6, v. 12.....	481
fr. 247 .....	81	<i>Cyrille d'Alexandrie</i>	
fr. 261, v. 1 .....	76	<i>Glaphyra in Penateuchum</i>	
fr. 274 .....	32	p. 33, l. 48-50.....	211
fr. 294, v. 2 .....	257	<i>Démade</i>	
fr. 303 .....	53	fr. 110.....	122
fr. 384, v. 4-5.....	193	<i>Démosthène</i>	
fr. 407, v. 8 .....	42	<i>Contre Androtion</i>	
fr. 597 .....	76	26 .....	508
<i>Hymne à Artémis</i>		<i>Contre Aristogiton</i>	
248-249 .....	65	20 .....	218
51-54 .....	<b>100</b>	<i>Contre Conon</i>	
<i>Hymne à Délos</i>		4 30	
137-140 .....	179	<i>Contre Midias</i>	
320-322 .....	74	178 .....	134
<i>Hymne à Zeus</i>		<i>Quatrième Philippique</i>	
15.....	379	6 .....	<b>136</b>
25-26 .....	188	<i>Sur l'ambassade</i>	
30-31 .....	164	191 .....	481
32.....	532	<i>Sur la couronne</i>	
46.....	89, 90	124 .....	195
<i>Césaire de Nazianze</i>		<i>Denys d'Halicarnasse</i>	
<i>Quaestiones et responsiones</i>		<i>Art Rhétorique</i>	
146, l. 35.....	211	IX, 16, p. 357, l. 16-23.....	<b>35</b>
<i>Chariton</i>		<i>Démosthène</i>	
<i>Chairéas et Callirhoé</i>		38 .....	33
VII, 6, 5 .....	402	<i>Denys le Périégète</i>	
<i>Claude Ptolémée</i>		<i>Description de la Terre</i>	
<i>Géographie</i>		132 .....	178
II, 2, 1 .....	245	420 .....	177
		470-472 .....	389

567.....	228	27 .....	488
95.....	228	433 .....	180
Diodore de Sicile		502-504.....	270
<i>Bibliothèque historique</i>		<i>Sept contre Thèbes</i>	
III, 39, 2.....	245	18 .....	53
III, 39, 6.....	201	238 .....	337
IV, 50, 2 .....	122	615 .....	373
XL, 4, 1 .....	244	669 .....	257
Diogène Laërce		<i>Suppliantes</i>	
<i>Vies des philosophes illustres</i>		366-367 .....	127
I, 90 .....	305	748-749 .....	424
Dion Cassius		Esope	
<i>Histoire romaine</i>		<i>Fables</i>	
II, 11, 5 .....	127	320 .....	268
LIII, 19, 3 .....	256	<i>Etymologicum Genuinum</i>	
LVIII, 5, 7 .....	232	κεκοτηότα .....	321
Dioscoride		<i>Etymologicum Magnum</i>	
<i>De materia medica</i>		γλαυκός.....	100
I, 26 .....	81	ἔστοβειον .....	51
IV, 187 .....	81	Euphorion	
<i>Euphorista vel De simplicibus medicinis</i>		fr. 94, v. 1-2 .....	464
I, 66, 3 .....	306	Euripide	
Ecphantos		<i>Alceste</i>	
<i>De la royauté</i>		744-746.....	134
p. 79, l. 11.....	57	746 .....	258
Elien		<i>Bacchantes</i>	
<i>Personnalité des animaux</i>		1025-1026.....	292
III, 18.....	85	151-152 .....	<b>176</b>
Ephrem de Nisibe		170 .....	414
<i>De recordatione mortis et de uirtute ac de</i>		263-264.....	284
<i>diuitiis</i>		<i>Cyclope</i>	
p. 249, l. 3.....	346	425-426.....	328
Eschine		<i>Electre</i>	
<i>Contre Ctésiphon</i>		435-437 .....	210
72.....	469	Fragments	
<i>Sur l'ambassade infidèle</i>		fr. 149.....	<b>133</b>
93.....	156	fr. 491, v. 3.....	144
Eschyle		<i>Hécube</i>	
<i>Agamemnon</i>		36 .....	377
69-71 .....	346	703-704.....	200
<i>Choéphores</i>		<i>Hélène</i>	
150.....	32	283 .....	70
716-717 .....	126	47 .....	414
Fragments		<i>Héraclès</i>	
fr. 196.....	59	1003 .....	514
fr. 31 .....	202	1068 .....	64
<i>Perses</i>		1098 .....	285
295.....	255	98-99 .....	499
588-589 .....	449	<i>Héraclides</i>	
809-810 .....	102	560-561 .....	394
<i>Prométhée enchaîné</i>		<i>Hippolyte</i>	
101-103 .....	364	675-677 .....	133

<i>Ion</i>		<i>Carmina moralia</i>	
117-119 .....	415	col. 539, v. 227-228 .....	301
1528.....	257	col. 651, v. 9 .....	267
493-494 .....	257	<i>Discours</i>	
875.....	<b>169</b>	V, 3 .....	345
927.....	438	XLIII, 60, 5 .....	257
<i>Iphigénie à Aulis</i>		XVIII, p. 1013.....	345
226-227 .....	257	Grégoire de Nysse	
<i>Iphigénie en Tauride</i>		<i>Sur les titres des psaumes</i>	
444-445 .....	59	II, XIV, 75.....	281
<i>Médée</i>		VI, 38 .....	345
1165.....	337	<i>Traité de la virginité</i>	
929.....	328	III, 2 .....	345
981-984 .....	396	<i>Vie de Moïse</i>	
<i>Oreste</i>		I, 32 .....	306
142.....	407	Héliodore	
371-372 .....	403	<i>Ethiopiques</i>	
<i>Phéniciennes</i>		VIII, 3, 4 .....	256
1456-1457 .....	337	X, 30, 6 .....	27
214-215 .....	414	Hermésianax	
<i>Troyennes</i>		fr. 7, v. 63-66 .....	<b>192</b>
1331-1332 .....	450	Hérodien	
226.....	83	<i>De l'orthographe</i>	
573-575 .....	132	p. 463, l. 9-12.....	37
752-753 .....	5	<i>De orthographia</i>	
Eustathe de Thessalonique		οἰδαίνω.....	86
<i>Commentaire à l'Odyssée</i>		<i>Prosodie de l'Iliade</i>	
XVI, 342.....	<b>28</b>	comm.à IV, v. 49 .....	443
<i>Commentaires à l'Iliade</i>		<i>Prosodie Générale</i>	
I, v. 247 .....	<b>37</b>	p. 455-456.....	<b>37</b>
XV, v. 618-622.....	229	Hérodote	
Ezéchiel le Tragique		<i>Histoires</i>	
<i>Exagogé</i>		Livre I	
249-250 .....	437	190 .....	494
Flavius Josèphe		50 .....	<b>169</b>
<i>Antiquités juives</i>		60 .....	92
II, 179 .....	252	72 .....	391
III, 37.....	240	Livre II	
<i>Guerre des Juifs</i>		11 .....	377
II, 6.....	232	19 .....	189
Galien		29 .....	215
<i>De differentia pulsuum</i>		33 .....	339
8.666 K.....	36	69 .....	314
<i>Diagnostic et traitement des passions et des</i>		92 .....	83
<i>erreurs de l'âme</i>		Livre IV	
5.92 K.....	421	75 .....	503
<i>Pratiques anatomiques</i>		99 .....	<b>390</b>
2.635 K.....	150	Livre IX	
Grégoire de Nazianze		51 .....	151
<i>Carmina de se ipso</i>		Livre V	
p. 1362, v. 8.....	418	4 .....	233

Livre VII	312	230
168.....	413	422
58.....	421	258
Livre VIII	422	485, 486
218.....	496-497	298
69.....	51	443
Hésiode	545-546	508
<i>Bouclier</i>	555-556	<b>311</b>
189-190.....	557	258
347-348.....	590-591	299
Fragments	591	73
fr. 204, v. 124-125.....	598	436
fr. 70, v. 37.....	73-75	<b>260</b>
<i>Les Travaux et les Jours</i>	Chant II	
333.....	245	73
464.....	259	268
495.....	281-282	508
654-655.....	320	82
655-656.....	336	<b>259</b>
753-754.....	394-395	<b>174, 264, 293</b>
<i>Théogonie</i>	399	30
328-329.....	41	501
388.....	437-438	324
679.....	450-451	<b>529</b>
70-71.....	481	262
97.....	488	82
Hésychius	514	376
<i>Lexique</i>	701-702	381, 411
ἀπονησαμένη.....	752-754	236
Homère	769	38
<i>Hymne homérique à Aphrodite</i>	Chant III	
270.....	111-112	508
<i>Hymne homérique à Apollon</i>	113-114	401
197.....	118-119	443
217.....	212-214	145
285-286.....	32	483
409.....	346	443
430.....	355	300
73.....	441	504
<i>Hymne homérique à Déméter</i>	705	<b>434</b>
87.....	88-89	401
<i>Hymne homérique à Hermès</i>	Chant IV	
208-210.....	10-11	199
<i>Hymne homérique à Pan</i>	153-154	327
21.....	316	262
<i>Illiade</i>	372-373	269
Chant I	507	441
160.....	94	443
199.....	Chant V	
247.....	215-216	56
269-270.....	269	154
29-30.....	280	300

281-282	372	544-545	408
314	87, 91	566-568	141
514	262	585	483
655-656	300	602-604	<b>416</b>
82	379	615	198
99-100	150	628-629	443
Chant VI		646	<b>138</b> , 320
349-350	339	722-723	217
392-393	386, 432	74	257
393-394	<b>214</b>	74-75	258
Chant VII		778	<b>138</b> , 320
188	154	Chant XII	
244	300	113-115	504
403	328	118-119	188
421-423	376, 390	143-144	230
Chant VIII		163	504
238-239	198	421-423	<b>127</b>
306-308	478	422	128
309-311	481	50-52	94
466	486	91-92	424
542	328	Chant XIII	
Chant IX		18-19	179
137	168, 171	385	374
279	168, 171	460	504
308-309	49	504-505	514
336	258	508	90
349	65	520	90
375	479	566	483
417-419	311	596	483
50	328	648	483
520	443	Chant XIV	
553-554	85	18	465
582	359, 375	219-220	278
588-589	102	230	456
593-594	322, 525	256-257	73
646-648	<b>86</b>	350	398
653	344	392-393	304
663	398	408	483
664	257	452	90
Chant X		Chant XV	
124	501	22-24	73
198-199	387	395-396	230
331	504	618-621	<b>229</b>
344-345	202	623-625	<b>272</b>
68	82	Chant XVI	
Chant XI		333	342
145-146	155	361-362	262
349	300	390	155
375-376	87	56-57	159
402-403	257	614-615	514
425	90	641-643	<b>172</b> , <b>535</b>
467	45	642	536

66-67 .....	222	385 .....	436
746-749 .....	411	418-419 .....	147
817.....	483	526-527 .....	198
91-92 .....	504	597-599 .....	<b>288, 300, 473, 527, 534</b>
95-96 .....	<b>64</b>	61 .....	304
Chant XVII		636 .....	198
263-265 .....	227	646 .....	276
315.....	90	774 .....	308
516.....	300	863-864.....	443
564.....	492	97-98.....	317
702-704 .....	195	Chant XXIV	
737-739 .....	175	117 .....	443
746-748 .....	149	43 .....	457
Chant XVIII		582 .....	413
133.....	504	641-642 .....	307
182.....	443	<i>Odyssee</i>	
300.....	45	Chant I	
310.....	328	118 .....	262
314-315 .....	495	252 .....	504
347.....	346	325 .....	256
382.....	447	Chant II	
564-565 .....	313, 316	226-227 .....	141
571-572 .....	<b>210</b>	3 316, 396	
6-7 .....	<b>520</b>	388 .....	128, 131
67-69 .....	<b>458</b>	399-400 .....	413
Chant XX		Chant III	
20-21 .....	324	170-172 .....	461
28.....	179	176-177 .....	<b>212</b>
476.....	342	313-315 .....	424
Chant XXI		487 .....	128, 131
116-117 .....	60	497 .....	128, 131
122-123 .....	<b>183</b>	Chant IV	
123-124 .....	272	174 .....	394
345.....	83	308 .....	316, 396
361.....	270	311 .....	134
372-373 .....	<b>486</b>	358-359 .....	491
489-490 .....	316	607-608.....	242
602-604 .....	<b>462</b>	737-738.....	134
89.....	60	750 .....	83
Chant XXII		782 .....	324
220-221 .....	464	808-809 .....	497, <b>526</b>
273.....	300	809 .....	524
289.....	300	83 .....	230
291-293 .....	<b>25</b>	Chant V	
410-411 .....	344	103-104 .....	202
413.....	417	137-138.....	202
426.....	286	374 .....	280, 380, 399
498.....	262	488-489 .....	274
502-503 .....	97	Chant VI	
Chant XXIII		310-311 .....	198
281-282 .....	382	45 .....	148
344.....	202	86-87 .....	463

88.....	463	300 .....	<b>444</b>
Chant VII		321-324.....	<b>104</b>
104.....	<b>245, 292, 528</b>	330-333.....	<b>101</b>
125-126 .....	342	413 .....	272
Chant VIII		451 .....	145
107-108 .....	82	471 .....	128, 131
13-14 .....	230	474 .....	230
474-476 .....	407	Chant XVI	
514-515 .....	414	27 .....	230
53.....	324	387-388.....	341
531.....	421	Chant XVII	
Chant IX		456-457.....	407
319-320 .....	521	48 .....	83
459-460 .....	6	524-525.....	<b>464</b>
484.....	304	Chant XVIII	
490.....	449	69-70.....	288
541.....	304	98-99.....	75
85.....	491	Chant XIX	
Chant X		172-174.....	243
409-413 .....	<b>222</b>	387-388.....	438
471.....	413	50 .....	398
545.....	268	Chant XX	
56.....	491	125 .....	316, 396
89-90 .....	452	16 .....	533
Chant XI		211-212.....	<b>301, 534</b>
12.....	128, 131	88 .....	256
239.....	444	Chant XXI	
313-314 .....	271	119 .....	379
319-320 .....	<b>32</b>	Chant XXII	
596-597 .....	<b>219</b>	327-328.....	409
97-98 .....	278	348 .....	256
Chant XII		Chant XXIV	
104-106 .....	<b>303</b>	1-2.....	414
113.....	463	367-368.....	288
194.....	449	519 .....	<b>300</b>
369.....	222	522 .....	<b>300</b>
405-406 .....	511	Horapollon	
69-70 .....	199	<i>Hieroglyphica</i>	
73-75 .....	222	II, 15.....	165
Chant XIII		<i>Ilias Parva</i>	
16.....	482	fr. 32, 5.....	320
331.....	424	fr. 32, v. 5.....	11
88.....	461	Isocrate	
Chant XIV		<i>Panégyrique</i>	
228.....	504	163 .....	244
26.....	407	<i>Sur la paix</i>	
303-304 .....	511	143 .....	409
342.....	<b>25</b>	Jean de Gaza	
95.....	437	<i>Description du tableau cosmique</i>	
Chant XV		550 .....	265
185.....	128, 131		
296.....	128, 131		

Julius Pollux	
<i>Onomasticon</i>	
I, 254 .....	30
IV, 157-158 .....	41
VI, 25 .....	306
<i>Lapidaire orphique</i>	
321-322 .....	498
706-707 .....	415
Lucien	
<i>Dionysos</i>	
2 .....	70
<i>Double accusation</i>	
13.....	177, <b>232</b>
<i>Lexiphane</i>	
17.....	232
<i>Navire ou les Souhais</i>	
2 256	
<i>Vie des philosophes à l'encan</i>	
21.....	407
Lycophron	
<i>Alexandra</i>	
1272.....	66
1432-1434 .....	<b>509</b>
268.....	59
300-301 .....	239
393-395 .....	51
47-48 .....	65, 67
592-593 .....	65, 114
719.....	65
819.....	53
Lysias	
<i>Accusation contre des co-associés</i>	
18.....	241
<i>Au sujet d'une accusation pour blessure</i>	
3 .....	341
<i>Contre Théomnestos II</i>	
5 .....	241
Macaire de Scété	
<i>De charitate</i>	
p. 924, l. 15.....	506
<i>Homélie spirituelles</i>	
p. 840, l. 51.....	469
Manéthon	
<i>Apotelesmatica</i>	
IV, v. 622-625 .....	51
Maxime de Tyr	
<i>Dissertations</i>	
X, 5.....	85
Moïrô	
Fragments	
fr. 1, v. 7-8.....	<b>280</b>
Moschos	
<i>Europé</i>	
101 .....	261
122-124 .....	<b>496</b>
31 .....	532
86 .....	100
97-98 .....	496
Fragments	
fr. 2, v. 4.....	344
<i>Mégara</i>	
21-23 .....	96
60-61 .....	260
Musée	
<i>Héro et Léandre</i>	
253 .....	196
Nicandre	
<i>Alexipharmques</i>	
111-112 .....	80, 114
215 .....	270
283-287 .....	<b>179</b>
495-496 .....	448
521-524 .....	81
544-545 .....	146
95-97 .....	80
Fragments	
fr. 50, v. 2.....	69
fr. 70, v. 16-17 .....	81
fr. 70, v. 8.....	80
<i>Thériaques</i>	
29-30 .....	69
35-36 .....	30
381-382 .....	<b>446</b>
493-495 .....	49
497-498 .....	239
62 .....	256
758 .....	<b>143</b>
Nonnos de Panopolis	
<i>Dionysiaques</i>	
Chant I	
398-401 .....	163
521 .....	257
Chant III	
200-202 .....	301
Chant IV	
75-76 .....	132
Chant V	
318 .....	<b>290</b>
Chant VI	
115-116 .....	175, <b>265</b>
Chant X	
25-26 .....	142
Chant XI	

322-323 .....	255	Oribase	
Chant XVII		<i>Collectiones medicae</i>	
241-243 .....	132	IX, 13, 7 .....	66
Chant XX		<i>Papyrus magiques</i>	
242.....	247, 529	II, v. 92-94 .....	<b>40</b>
Chant XXVI		Paul le Silenciaire	
290.....	125	<i>Sur l'ambon de Sainte-Sophie</i>	
63-64 .....	247	238 .....	446
Chant XXXVI		Pausanias	
219-220 .....	<b>90</b>	<i>Description de la Grèce</i>	
Chant XXXVII		IV, 31, 2 .....	203
359.....	294	IX, 8, 6 .....	236
Chant XXXVIII		Philon d'Alexandrie	
610-611 .....	<b>89</b>	<i>De Abrahamo</i>	
Chant XLV		213 .....	36
330-331 .....	181	270 .....	43
Chant XLVII		<i>De confusione linguarum</i>	
17.....	504	93 .....	28
261-262 .....	125	<i>De ebrietate</i>	
<i>Paraphrase de l'Évangile selon Saint Jean</i>		182 .....	165
X, v. 15-16 .....	56	<i>De Iosepho</i>	
XXI, v. 120.....	56	179 .....	28
Nouveau Testament		<i>De migratione Abrahami</i>	
<i>Actes des Apôtres</i>		83 .....	143
9, 3.....	233	<i>De Opificio Mundi</i>	
Oppien		113 .....	33
<i>Cynégétiques</i>		<i>De sacrificiis Abelis et Caini</i>	
I, v. 91-92 .....	514	125 .....	28
II, v 98-99.....	77	<i>In Flaccum</i>	
II,v. 343-344.....	97	71 .....	36
II, v. 355 .....	532	<i>Legatio ad Caium</i>	
II, v. 396-398.....	474	145 .....	43
IV, v. 170-171 .....	176	Philostrate	
IV, v. 334-335 .....	464	<i>Galerie des tableaux</i>	
IV, v. 347 .....	69	II, 1, 4.....	258
<i>Halieutiques</i>		Phocylide (ps.)	
Chant II		<i>Sentences</i>	
222-223 .....	141	191 .....	482
Chant III		Pindare	
386-387 .....	325	<i>Néméennes</i>	
Chant III		I	
378-379 .....	445	13 .....	285
Chant IV		III	
101-104 .....	464	13 .....	56
164.....	129	<i>Olympiques</i>	
259.....	232	VI	
283-287 .....	<b>88</b> , 114	57-62 .....	333
572.....	460	<i>Pythiques</i>	
616-618 .....	<b>460</b>	III	
Chant V		68 .....	462
355.....	261	69-70 .....	222
636.....	318		

V			
	69-73 .....	394	
Platon			
<i>Axiochos</i>			
	370b.....	43	
<i>Banquet</i>			
	215d-215e.....	435	
	215d-216e.....	374	
<i>Cratyle</i>			
	439e.....	149	
<i>Définitions</i>			
	414d.....	271	
<i>Lachès</i>			
	179b.....	257	
	181b.....	253	
<i>Phédon</i>			
	113a.....	217	
	63a.....	510	
<i>Phèdre</i>			
	249d.....	46	
	253a.....	46	
	259a.....	41	
<i>Protagoras</i>			
	309a-b.....	343	
	328d.....	<b>486</b>	
<i>Théétète</i>			
	195a.....	481	
	206d.....	271	
Plutarque			
<i>Comment on peut s'apercevoir qu'on progresse dans la vertu</i>			
	78e.....	435	
<i>Consolation à Apollonius sur la mort de son fils</i>			
	119c.....	<b>27</b>	
<i>De la superstition</i>			
	167c.....	232	
<i>Démon de Socrate</i>			
	590f.....	306	
<i>Du contrôle de la colère</i>			
	454e.....	<b>29</b>	
<i>Etiologies grecques</i>			
	304f.....	275	
<i>Fortune des Romains</i>			
	321f.....	233	
<i>Intelligence des animaux</i>			
	969f.....	257	
<i>Propos de table</i>			
	672d.....	256	
	683c.....	270	
<i>Vie d'Alexandre</i>			
	7, 4.....	130	
	<i>Vie de César</i>		
	9, 5.....	256	
	<i>Vie de Crassus</i>		
	26, 4.....	232	
	<i>Vie de Lucullus</i>		
	510f.....	275	
	<i>Vie de Lysandre</i>		
	11, 5.....	218	
	<i>Vie de Marius</i>		
	20, 3.....	233	
	<i>Vie de Romulus</i>		
	4, 1.....	40	
	<i>Vie de Timoléon</i>		
	8, 3.....	400	
	<i>Vie de Titus Flaminius</i>		
	8-7.....	203	
Polybe			
<i>Histoires</i>			
	I, 12, 4.....	253	
	V, 18, 3.....	429	
	V, 55.....	244	
	V, 76, 3.....	298	
	V, 8, 3.....	373	
	VI, 33, 12.....	257	
	X, 33, 8.....	307	
	XVIII, 26, 10.....	300	
	XVIII, 53, 3.....	137	
	XXIX, 27, 10.....	133	
Porphyre de Tyr			
<i>De l'ancre des nymphes</i>			
	27.....	41	
Proclus			
<i>Commentaire au Parménide</i>			
	VI, p. 1086.....	243	
<i>Commentaires sur le Timée</i>			
	323.....	462	
<i>Hymnes</i>			
	I, v. 30-31.....	54	
Procopé			
<i>Guerres de Justinien</i>			
	I, 4, 8.....	324	
Quintus de Smyrne			
<i>Suite d'Homère</i>			
<i>Chant I</i>			
	245-246.....	286	
<i>Chant II</i>			
	452-453.....	321	
	454-456.....	321	
	495.....	329	
	657-658.....	376, 390	
<i>Chant III</i>			
	614.....	318	

Chant IV		IV, v. 972a .....	88
237-238 .....	321	Scholies aux <i>Hymnes</i> de Callimaque	
264-265 .....	259	III, v. 54 .....	100
Chant V		Simonide	
243-245 .....	157	Fragments	
245-246 .....	219	fr. 13.....	257
Chant VII		fr. 90.....	485
317-319 .....	94	Sophocle	
Chant VIII		<i>Ajax</i>	
408.....	329	260-262 .....	481
425-426 .....	519	<i>Antigone</i>	
Chant IX		203-204 .....	277
296-297 .....	327	284 .....	337
379-380 .....	157	913-914 .....	414
454.....	157	<i>Electre</i>	
Chant X		177 .....	337
128.....	258	587 .....	253
304-305 .....	480	Fragments	
Chant XI		fr. 441a.....	270
323-324 .....	233	<i>Œdipe roi</i>	
327-328 .....	94	742-743 .....	<b>71</b>
Chant XII		779 .....	337
303-304 .....	397	<i>Philoctète</i>	
415-417 .....	480	1425 .....	414
Chant XIV		395 .....	328
45.....	176	<i>Trachiniennes</i>	
572-574 .....	329	126-128 .....	373
Sappho		852-854 .....	194
fr. 31, v. 11-12.....	<b>537</b>	Soranos d'Ephèse	
Scholies à l' <i>Illiade</i>		<i>Maladies des femmes</i>	
XI, v. 326 .....	64	II, 1 .....	448
XII, v. 422 .....	128	<i>Souda</i>	
XV, v. 621b2.....	229	παιφάσσω.....	529
XV, v. 621b3.....	229	Strabon	
XVI, v. 95.....	64	<i>Géographie</i>	
Scholies à Platon		I, 3, 16 .....	<b>429</b>
Scholie au <i>Phèdre</i> , 259a6.....	41	I, 3, 4 .....	237
Scholies aux <i>Alexipharmques</i>		Théocrite	
97c.....	81	<i>Idylles</i>	
Scholies aux <i>Argonautiques</i>		Idylle III	
I, v. 1281 .....	99	17 .....	344
I, v. 320 .....	448	Idylle XIII	
I, v. 57-64a .....	221	16-17 .....	8
II, 888.....	<b>26</b>	Idylle XVI	
III, v. 1013-1014 .....	466	11 .....	402
III, v. 1354-1356a.....	<b>221</b>	Idylle XVII	
III, v. 447c .....	80	49-50 .....	69
III, v. 663, d.....	52	101 .....	4
III, v. 665.....	447	18-19 .....	135
IV, v. 1066 .....	80	77-78 .....	288
IV, v. 868 .....	96	80 .....	303
IV, v. 972 .....	88		

Idylle XXVIII	49, 3 .....	335
10.....	6, 1 .....	199
Théophraste	Livre VIII	
<i>Des sensations</i>	12, 1 .....	430
25.....	Triphiodore	
Thucydide	<i>Prise d'Ilion</i>	
<i>Guerre du Péloponnèse</i>	178-179 .....	<b>276</b>
Livre I	248-249 .....	232
39, 3.....	483-486 .....	277
53, 3.....	566-569 .....	328
71, 2.....	Xénophon	
Livre II	<i>Anabase</i>	
76, 4.....	III, 1, 5 .....	253
79, 5.....	V, 6, 36 .....	127
86, 3.....	<i>Cyropédie</i>	
91, 1.....	II, 2, 28.....	256
91, 4.....	V, 4, 4 .....	310
Livre III	VIII, 3, 14 .....	258
34, 2.....	VIII, 8, 10 .....	338
63, 3.....	<i>De l'art équestre</i>	
Livre IV	12, 5 .....	92
111, 2.....	<i>Economique</i>	
Livre V	11, 18 .....	237
112, 1.....	16, 7 .....	200
58, 4.....	4, 6 .....	510
Livre VI	<i>Helléniques</i>	
13, 1.....	I, 1, 15 .....	324
18, 1.....	I, 1, 30 .....	<b>126</b>
Livre VII	IV, 4, 11 .....	298
11, 3.....	<i>Mémorables</i>	
25, 6.....	I, 4, 18 .....	333

# Table des matières

<b>INTRODUCTION</b> .....	<b>1</b>
<i>I. Les hapax et prōton legomena : constitution du corpus</i> .....	3
A. Méthode de constitution du corpus .....	3
B. Difficultés rencontrées dans la constitution du corpus .....	4
1) Limites du corpus .....	4
2) Une difficulté inhérente à la langue épique : la tmèse .....	6
3) Chronologie relative des textes .....	7
a) Chronologie relative des poètes alexandrins .....	7
b) Textes de datation difficile .....	10
c) Textes de datation impossible .....	11
C. Un corpus arbitraire .....	12
<i>II. Principes et méthodes</i> .....	13
A. Principes méthodologiques .....	13
1) Morphologie et inscription dans une « série » .....	14
2) Etude des attestations postérieures .....	15
3) La notion de « variante » .....	15
B. Principes de classement .....	16
<b>CHAPITRE I : FORMATIONS PAR DERIVATION</b> .....	<b>18</b>
<b>PARTIE I : ÉTUDE SYSTEMATIQUE DES VERBES FORMES PAR DERIVATION</b> .....	<b>20</b>
<i>I. Les verbes en -ιάω-ῶ</i> .....	21
A. Morphologie : verbes en -ιάω et verbes en -ι-άω .....	22
B. Les dénominatifs en -ιάω-ῶ .....	23
1) Le verbe <i>κατηφιάω-ῶ</i> (I, v. 461 et III, v. 123) .....	24
a) Une variante synonymique de <i>κατηφέω-ῶ</i> ? .....	25
b) <i>Κατηφιάω-ῶ</i> et <i>κατηφέω-ῶ</i> : deux verbes employés hors de la langue poétique .....	26
2) Le verbe <i>καπνιάω-ῶ</i> (II, v. 131) .....	28
a) Les attestations de <i>καπνιάω-ῶ</i> .....	28
b) Le verbe <i>καπνιάω-ῶ</i> et ses variantes morphologiques .....	30
3) Le verbe <i>ἐπανθιάω-ῶ</i> (III, v. 519) .....	31
C. Les dénominatifs en -ιάω-ῶ dans lesquels le -ι- appartient au radical .....	34
1) Le verbe <i>μηνιάω-ῶ</i> (II, v. 247) .....	34
2) Les verbes en -ιάω-ῶ, variantes métriques des verbes en -ιάζω ? .....	39
a) Le verbe <i>μεσημβριάω-ῶ</i> (II, v. 739) .....	39
b) Le verbe <i>εὐδιάω-ῶ</i> (I, v. 424 ; II, v. 371 et 903 ; IV, v. 933) et son préverbe <i>ἐνευδιάω-ῶ</i> (II, v. 935) .....	41
c) Les verbes en -ιάω-ῶ, variantes métriques des verbes en -ιάζω ? .....	43
<i>II. Les verbes en -έω-ῶ et leur variante morphologique en -εῶ</i> .....	48
A. Verbes issus d'une forme nominale simple .....	48
1) Le verbe <i>ἀπληγέω-ῶ</i> (II, v. 17) .....	49
2) Le verbe <i>ἐπιστοβέω-ῶ</i> (III, v. 663 et IV, v. 1725) .....	51
3) Le verbe <i>ὀτλέω-ῶ</i> (III, v. 769 ; IV, v. 381 et v. 769) .....	53
4) Verbes en -έω-ῶ et verbes en -εῶ .....	54
a) Le verbe <i>ὀτλεύω</i> (II, v. 1008), variante métrique de <i>ὀτλέω-ῶ</i> ? .....	54
b) Le verbe <i>ὀπηδέω</i> (IV, v. 675 et 974), variante métrique de <i>ὀπηδέω-ῶ</i> ? .....	55
c) Synthèse .....	57
B. Verbes issus de formes nominales composées : <i>ιοβολέω-ῶ</i> , <i>λαιμοτομέω-ῶ</i> et <i>γατομέω-ῶ</i> .....	59
<i>III. Les verbes en -άω-ῶ</i> .....	62
A. Le verbe <i>παλιντροπάομαι-ῶμαι</i> (IV, v. 165 et 643) : un emprunt au texte homérique ? .....	63
B. Le verbe <i>δομάω-ῶ</i> (II, v. 531) .....	65
1) Attestations de <i>δομάω-ῶ</i> : un verbe poétique .....	65
2) Un verbe qui s'intègre dans une série de verbes épiques .....	66
C. Les verbes <i>χνοάω-ῶ</i> (II, v. 43 et 779) et <i>ἐπιχνοάω-ῶ</i> (I, v. 672) : variantes métriques d'un verbe en -άζω ? .....	68
1) Sens et attestations de <i>χνοάω-ῶ</i> et <i>ἐπιχνοάω-ῶ</i> .....	68
a) Le verbe <i>χνοάω-ῶ</i> (II, v. 43 et 779) .....	68
b) Le préverbe <i>ἐπιχνοάω-ῶ</i> (I, v. 672) .....	70
2) Une variante métrique de <i>χνοάζω</i> ? .....	71
<i>IV. Les verbes en -άζω</i> .....	72
A. Des verbes formés par analogie avec la langue homérique ? .....	72
1) Le verbe <i>ἐνιπτάζω</i> (I, v. 492 et 864) .....	73
2) Le verbe <i>ὀδακτάζω</i> (IV, v. 1608) .....	74

B.	Le verbe ἀεργάζω (I, v. 738 et 995 ; IV, v. 46) .....	75
V.	<i>Les verbes en nasale</i> .....	78
A.	Deux verbes en -αίνω : ικαίνω (III, v. 847 et IV, v. 1066) et οίδαίνω (III, v. 383) .....	79
1)	Un verbe poétique : ικαίνω (III, v. 847 et IV, v. 1066) .....	79
2)	Un verbe fréquent en prose : οίδαίνω (III, v. 383) .....	84
B.	Le verbe πηχύνω (IV, v. 972) .....	87
1)	Morphologie .....	87
2)	Sens du verbe : les différentes attestations .....	88
3)	Un verbe poétique : variantes morphologiques et variantes sémantiques .....	91
VI.	<i>Les verbes en occlusive aspirée</i> .....	93
A.	Le verbe ἐπιχρεμέθω (III, v. 1260) .....	93
B.	Le verbe νηπιάχω (IV, v. 868) .....	96
1)	Sens et attestations .....	96
2)	Morphologie : un verbe analogique de formes homériques ? .....	97
VII.	<i>Les verbes en -σσω</i> .....	99
A.	Le verbe διαγλαύσσω (I, v. 1281) .....	99
B.	Le verbe ὑποδρήσσω (III, v. 274) .....	101
1)	Morphologie .....	102
2)	Un verbe qui participe de la référence au texte homérique .....	104
PARTIE II : SYNTHÈSE : MORPHOLOGIE ET SYNTAXE DES CRÉATIONS LEXICALES FORMÉES PAR DERIVATION .....		106
I.	<i>Diversité morphologique des dérivés du corpus</i> .....	106
II.	<i>Thème temporel attesté dans les Argonautiques</i> .....	108
III.	<i>Voix attestée dans les Argonautiques</i> .....	111
IV.	<i>Mode attesté dans les Argonautiques</i> .....	114
<b>CHAPITRE II : FORMATION PAR PREVERBATION</b> .....		<b>119</b>
PARTIE I : FRONTIÈRES DE LA PREVERBATION : DIFFICULTÉS MORPHOLOGIQUES .....		121
I.	<i>Possibilité de l'analyse dénomminative</i> .....	121
A.	Le verbe ἐπανδρόω-ω (I, v. 874) .....	122
B.	Le verbe ἐπιζυνόομαι-οῦμαι (III, v. 1162 et IV, v. 435) .....	125
1)	Un préverbe de ζυνόω-ω ? .....	126
2)	Une variante érique de ἐπικοινοῦμαι-οῦμαι ? .....	126
3)	Un dénomminatif issu de ἐπίζυνος, ος, ον ? .....	127
C.	Le verbe ὑποσκιάω-ω (I, v. 451) .....	128
D.	Les préverbes de ἐδρίαω-ω : συνεδρίαομαι-οῦμαι et παρεδρίαω-ω .....	131
1)	Le verbe παρεδρίαω-ω (II, v. 1039) .....	132
a)	Analyse dénomminative : comparaison avec πάρεδρος, ος, ον et ses dénomminatifs .....	132
b)	Analyse préverbale : comparaison avec les préverbes en παρα° .....	134
2)	Le verbe συνεδρίαομαι-οῦμαι (I, v. 328) .....	135
a)	Sémantisme : possibilité des analyses dénomminative et déverbale .....	136
b)	Nécessité d'une double analyse .....	137
E.	Synthèse .....	138
II.	<i>Possibilité de l'analyse déverbale</i> .....	139
A.	Reprise de paires morphologiques homériques .....	139
1)	Préverbes pour lesquels l'analyse déverbale est assurée .....	140
a)	Verbes en -άω-ω à degré ὀ radical et verbes thématiques à degré ε radical .....	140
b)	Verbe en -άω-ω à degré ὀ radical et verbe thématique à degré ε radical : le verbe ἐπιτροχάω-ω (IV, v. 1266 et v. 1606) .....	145
c)	Préverbes de ισχάνω et préverbes de ισχω et έχω .....	149
d)	Préverbes de τμήγω et préverbes de τέμνω .....	155
e)	Le verbe κατακταεατίζομαι (III, v. 136) et le verbe κατακτάομαι-οῦμαι .....	159
f)	Synthèse : Apollonios et les paires morphologiques homériques .....	161
2)	Cas difficiles ou ambigus .....	162
a)	Préverbes de τανύω et préverbes de τείνω .....	162
b)	Le verbe ἀπο...νηέομαι-οῦμαι (I, v. 364) et le verbe ἀπονέομαι .....	167
c)	Difficultés posées par les préverbes de βρομέω-ω .....	172
B.	Emploi d'un thème verbal non-homérique : le verbe ἀπολείχω (IV, v. 478) .....	181
PARTIE II : LA PREVERBATION : UN PHÉNOMÈNE SÉMANTIQUE ET SYNTAXIQUE .....		185
I.	<i>Les verbes de mouvement : un lieu privilégié de la préverbation</i> .....	186
A.	Valeur sémantique du préverbe : κατανίσσομαι (II, v. 906 et 976), un verbe d'« orientation » .....	187
1)	Discussion de l'attestation en II, v. 906 .....	191
2)	Attestation du verbe chez Hermésianax .....	192
B.	Valeur syntaxique du préverbe : verbes d'origine régissant un génitif direct .....	193
1)	Le verbe ἀποβλώσκω (III, v. 1143) .....	193
2)	Le verbe ἐξόρνημι (I, v. 306) .....	195
C.	Valeur sémantico-syntaxique du préverbe : verbes de « trajet » régissant un accusatif direct .....	196
1)	Verbes en παρα° et verbes en παρεκ° .....	197
a)	Un verbe en παρα° : le verbe παρανέομαι (II, v. 357) .....	197

b)	Verbes en παρεκ°	201
c)	Verbes de mouvement en παρα° et en παρεκ° : des variantes synonymiques ?	207
d)	Synthèse	208
2)	Verbes en δια° et verbes en διεκ°	209
a)	Le verbe διασκαίρω (I, v. 574)	209
b)	Le verbe διέκ...νέομαι (IV, v. 409)	212
3)	Le verbe υπέκ...βάλλω (I, v. 596)	215
a)	Emplois locaux de βάλλω, εκβάλλω et υπέκ... βάλλω	216
b)	Difficultés d'établissement du texte : υπέκ° ou υπερ° ?	217
4)	Un préverbe analogique de la langue érique : ἀμφιθρόσκω (III, v. 1373)	220
D.	Synthèse : un travail sur le thème verbal	224
II.	<i>La préverbation comme phénomène syntaxique</i>	226
A.	Actant à l'accusatif	226
1)	Le verbe ἐπερεύομαι (IV, v. 631 et 1242) et l'accusatif allatif	227
2)	Le verbe περιβρομέω-ῶ (I, v. 879)	231
a)	L'accusatif « locatif » : une construction qui n'est pas admise par le verbe simple	231
b)	Les verbes de « bruit » en περι° et l'accusatif « locatif »	232
3)	Deux verbes en ἐπι° d'interprétation difficile : exécuter le procès « sur » une surface ?	234
a)	Le verbe ἐπιμύρομαι (I, v. 938)	234
b)	Le verbe ἐπαλινδέομαι-οὔμαι (IV, v. 1463)	237
B.	Actant au génitif	239
1)	Le verbe ἐκβλύω (IV, v. 1417) et le génitif ablatif : une construction attendue dans la langue érique	239
2)	Le verbe ὑπερπέλομαι (IV, v. 1637)	241
3)	Le verbe ἐπαλετρεύω (I, v. 1077)	245
a)	Syntaxe : un travail sur le texte homérique	247
b)	Πελανούς ἐπαλετρεύω : un <i>aition</i> contradictoire ?	248
C.	Actant au datif	250
1)	Préverbes régulièrement associés à un datif direct	250
a)	Le verbe συνανέρχομαι (II, v. 913) et le datif comitatif	251
b)	Le verbe παρασθενάχομαι (IV, v. 1297) et le datif locatif	254
c)	Les préverbes en μετα° et le datif comitatif pluriel	258
d)	Préverbes en ἐπι° et le datif locatif	263
e)	Préverbes en ἐν° et datif locatif	272
2)	Un verbe dont la construction est isolée : μεταλδήσκω (III, v. 414)	287
a)	Sens et construction de ἀλδήσκω	288
b)	Sens et construction de μεταλδήσκω (III, v. 414)	288
D.	Rapports entre préverbes et groupes prépositionnels	291
1)	Formulations concurrentes et travail du poète	291
2)	Le préverbe comme formulation « non-marquée » ?	293
E.	Synthèse	294
III.	<i>La préverbation comme phénomène sémantique</i>	295
A.	Le préverbe s'intègre dans une série	297
1)	La valeur sémantique du préverbe est attestée dans tous les genres littéraires	297
a)	Les préverbes ἀνα° et κατα°	298
b)	Le verbe παρεννέπω (III, v. 367)	310
2)	Des valeurs sémantiques propres à la langue poétique	312
a)	Un préverbe caractéristique de la langue poétique : le préverbe ἀμφι°	312
b)	Préverbes en συν° : sème du « collectif » et contraintes syntaxiques	319
c)	Un verbe de production sonore en ἐπι° : ἐπι...βραχεῖν (IV, v. 642)	327
d)	Synthèse : des préverbes propres à la langue poétique	329
3)	Le sème véhiculé par le préverbe est post-homérique	330
a)	Le préverbe ἀντι° et le sème de la « réaction » : les verbes ἀντιάχω (IV, v. 76) et ἀντιαχέω-ῶ (II, v. 828)	331
b)	Un verbe de parole en συν° et le sème de l'« accord » : σύν...ἐννέπω (IV, v. 1277)	334
c)	Le préverbe ὑπερ° et le sème de l'« intensité » : le verbe ὑπεραιδέομαι-οὔμαι (III, v. 978)	336
d)	Synthèse : des préverbes empruntés à la langue post-homérique	338
4)	Difficultés de l'analyse sémantique	339
a)	Le verbe ἀποτεκμαίρομαι (IV, v. 1538)	339
b)	Le préverbe ὑποσμύχω (II, v. 445)	342
B.	Analogie avec un verbe perçu comme remarquable	347
1)	Analogie avec un <i>hapax</i> homérique : μεταλωφέω-ῶ (I, v. 1161)	348
2)	Analogie avec un verbe d'usage fréquent	350
a)	Le verbe μετακλείω (II, v. 296)	351
b)	Le verbe ὑποφράζομαι (I, v. 462)	354
3)	Synthèse	356
IV.	<i>La double préverbation : morphologie, syntaxe, sémantique</i>	357
A.	Morphologie	358
1)	L'ordre des préverbes : comparaison avec les verbes doublement préverbes du texte homérique	359
2)	Diversité des préverbes externes, uniformité des préverbes internes	360
a)	Diversité des préverbes externes	360

b)	Préverbe interne : présence majoritaire de °έκ°, °κατα° et °προ° .....	362
3)	Attestations antérieures de chaque combinaison .....	363
a)	Combinaisons caractéristiques de la langue épique .....	364
b)	Combinaisons attestées dans tous les genres littéraires .....	365
c)	Combinaisons propres à la langue de la prose .....	368
B.	Syntaxe .....	369
1)	Absence d'incidence syntaxique de la préverbaton .....	370
a)	Le préverbe régit les mêmes compléments que le verbe simple .....	370
b)	Le verbe εισανέχω (I, v. 1360 ; IV, v. 291 et 1578) .....	375
2)	La syntaxe est commandée par le préverbe externe .....	378
3)	Un fonctionnement propre au double préverbe .....	383
C.	Sémantique .....	386
1)	Doubles préverbes à structure concentrique .....	387
a)	Le verbe συνανέρχομαι (II, v. 913) .....	388
b)	Le verbe εισανέχω (I, v. 1360 ; IV, v. 291 et 1578) .....	388
2)	Les préverbes en °κατα° et en °προ° : quel rôle pour le préverbe interne ? .....	392
a)	Les préverbes à préverbe interne °κατα° .....	393
b)	Les préverbes à préverbe interne °προ° .....	406
c)	Le préverbe επιπροβάλλω (I, v. 931) .....	429
3)	Des préverbes « composés » ? .....	431
a)	Les verbes à préverbe interne °έκ° .....	432
b)	Les préverbes en επιπρο° .....	439
c)	Des préverbes empruntés à l'épopée archaïque ? .....	454
4)	Un préverbe redoublé : προπροβιάζομαι (I, v. 386) .....	463
a)	Le préverbe προπρο° avant les <i>Argonautiques</i> .....	464
b)	Préposition προπρό et adverbe en προπρο- dans les <i>Argonautiques</i> .....	465
c)	Le verbe προπροβιάζομαι (I, v. 386) .....	468
V.	<i>Préverbaton et absence de changement sémantique ou syntaxique</i> .....	471
A.	Préverbaton et intensivité : le préverbe renforce un sème du verbe .....	472
1)	Verbes en ἀνα° et en κατα° .....	473
a)	Le verbe ἀναλδήσκω (III, v. 1363) .....	473
b)	Le verbe ἀνογλίζω (I, v. 1167 ; III, v. 1298 ; IV, v. 1676-1677) .....	474
c)	Le verbe κατημύω (II, v. 862 et III, v. 1400) .....	477
2)	Le verbe παραλιταίνω (II, v. 246 et III, v. 891) et le sème de la « faute » .....	479
3)	Le verbe συνανδάνω (III, v. 30) et le sème de l'accord ? .....	482
4)	Le verbe μεταχάζομαι (III, v. 436) et le sème du « changement de lieu » ? .....	483
5)	Le préverbe ἀπο° : « cesser, faire cesser » ? .....	485
a)	Le verbe ἀπηρετύω (I, v. 772) .....	487
b)	Le verbe ἀπό...λωφέω-ῶ (IV, v. 1418-1419) .....	488
B.	Le préverbe ne renforce pas un sème du verbe .....	490
1)	Un verbe isolé : εισαφύομαι (IV, v. 1692) .....	491
2)	Des verbes qui s'intègrent dans une série .....	492
a)	Le verbe *έκδάω (IV, v. 1565) et les verbes de « connaissance » préverbes en έκ° .....	493
b)	Le verbe ἀνηπύω (IV, v. 1197) et les verbes de « production sonore » en ἀνα° .....	495
c)	Les préverbes en κατα° .....	497
d)	Les préverbes en επι° .....	500
C.	Un exemple de préverbaton « stylistique » : les reprises d' <i>hapax</i> issus de la poésie archaïque .....	523
1)	Préverbaton d'un <i>hapax</i> et référence au texte homérique .....	525
a)	Contraste référentiel et proximité métrique : σύν...ἀμαθύνω (III, v. 295) .....	525
b)	Proximité référentielle et métrique : κατακνώσσω (III, v. 690) .....	526
c)	Proximité référentielle et métrique : μεταλδήσκω (III, v. 414) et ἀναλδήσκω (III, v. 1363) .....	527
d)	Proximité lexicale et référentielle : le verbe έπαλετρεύω (I, v. 1077) .....	528
e)	Une possible allusion à un débat lexicographique : μεταπαιφάσσομαι (III, v. 1266) .....	529
2)	Préverbaton d'un <i>hapax</i> et référence au texte hésiodique : επιφαιδρύνω (III, v. 832 et IV, v. 663) .....	531
a)	La reprise d'un syntagme hésiodique : III, v. 832 .....	531
b)	Un calque syntaxique : IV, v. 663 .....	532
3)	Préverbaton d'un <i>hapax</i> et absence de référence au texte homérique .....	533
a)	Le verbe επαγίομαι (III, v. 470 et 1262) .....	533
b)	Le verbe ἀνασταχύω (III, v. 1054 et 1354 ; IV, v. 271) .....	534
c)	Les préverbes de °βρομέω-ῶ : επιβρομέω-ῶ, περιβρομέω-ῶ et υποβρομέω-ῶ .....	535
4)	Synthèse .....	538
	<b>SYNTHESE</b> .....	<b>542</b>
	<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	<b>552</b>
	<b>INDEX VERBORUM</b> .....	<b>577</b>
	<b>INDEX LOCORUM</b> .....	<b>580</b>
	<b>TABLE DES MATIERES</b> .....	<b>598</b>

## Résumé :

Les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes contiennent 156 verbes qui ne sont pas attestés avant l'époque hellénistique. Ces verbes forment un corpus très hétérogène : certains présentent une morphologie caractéristique de la langue épique archaïque alors que d'autres, plus rares, s'en écartent ; certains sont à nouveau employés par la suite, y compris en prose, mais 68 d'entre eux ne sont pas attestés hors des *Argonautiques* ; certains peuvent, par leur sens ou leur syntaxe, être rapprochés de séries de verbes bien attestées par ailleurs, dans la langue épique ou en dehors, alors que d'autres semblent isolés. Ce travail se propose donc d'étudier de manière systématique les verbes qui apparaissent pour la première fois chez Apollonios, en veillant à souligner les écarts ou au contraire les points communs entre les verbes de notre corpus et ceux qui sont attestés dans la langue de l'épopée archaïque, pour tenter de comprendre la manière dont ces verbes s'intègrent dans la langue épique. Ces verbes sont étudiés selon un plan morphologique, qui distingue les verbes formés par dérivation et les verbes formés par prévervation, qui représentent l'essentiel de notre corpus avec 126 verbes concernés.

**Mots-clefs :** Apollonios de Rhodes, hapax, proton legomenon, création lexicale, dérivation, prévervation, double prévervation, épopée, langue poétique

## Résumé en anglais :

Apollonius Rhodius' *Argonautica* contain 156 verbs not attested before the Hellenistic period, among which 68 can only be found in Apollonius' poem. These verbs are very diverse: some of them display morphological attributes characteristic of the archaic epic, while others deviate from it; some can be found in later texts, either in prose or in poetry, but 68 are only attested in the *Argonautica*; some are close to sets of verbs well attested elsewhere, while others seem isolated. The aim of this work is to systematically study the verbs that appear for the first time in Apollonius, focusing on highlighting the differences and the similarities between these verbs and those attested in the ancient epic, in an attempt to understand how these verbs fit into the epic language. The first section focuses on verbs by derivation ; the second section focuses on verbs formed by prevervation, which make up the bulk of our corpus with 126 verbs.

**Mots-clefs en anglais :** Apollonius Rhodius, hapax, proton legomenon, lexical creation, derivation, prevervation, multiple prevervation, epic, poetic language